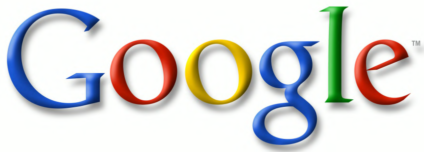
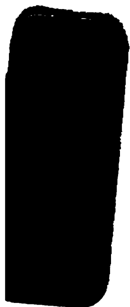






LE

CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL.

LE

CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

REVUE RELIGIEUSE DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SIXIÈME ANNÉE

1863

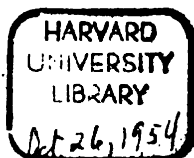
LAUSANNE

BUREAU DU CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

chez Georges Bridel éditeur, place de la Louve.

—

1863



Le Comité de rédaction dirige la marche générale du journal. Chaque collaborateur demeure d'ailleurs responsable de ses propres articles, sans être solidaire des vues exprimées par d'autres collaborateurs.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDES BIBLIQUES.

—

Méditation inédite de Vinet sur Col. I, 9-14.

La prière de St. Paul pour les Colossiens.

PREMIER ARTICLE.

C'est pourquoi aussi, depuis le jour où nous l'avons appris, nous ne cessons de prier pour vous, et de demander que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle, en sorte que vous marchiez d'une manière digne du Seigneur, vous appliquant à tout ce qui peut lui plaire, fructifiant et croissant en toute bonne œuvre, par la connaissance de Dieu; revêtus de toute espèce de vertu, selon sa force glorieuse, et rendus capables de tout supporter avec une douceur accompagnée de joie; rendant grâces au Père qui vous a rendus propres à avoir votre part de l'héritage des saints dans la lumière, et qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du fils de sa dilection, en qui nous avons la rédemption [*par son sang*], *la rémission des péchés.*

I

Nous avons vu, dans les versets qui précèdent et qui sont une félicitation adressée aux Colossiens, la prière déjà mêlée à l'action de grâces (vers. 3), ou plutôt l'action de grâces faisant partie de la prière, et en effet elle en est la première partie de droit. « Nous rendons grâces en priant, » c'est-à-dire, quand nous prions pour vous, la première chose que nous ayons à faire est de rendre grâces, puis nous demandons. Ainsi, avant de demander des biens, Paul rend grâces pour les biens obtenus; le verset troisième et tout l'emsemble des quatorze premiers versets réalisent cette idée.

Vers. 9. Mais ce n'est pas tout: non-seulement ces deux parties, l'action de grâces et l'invocation, sont ici consécutives: — l'une est le point de départ de l'autre: la félicitation ou l'action de grâces conduit Paul à la prière (comme nous le verrons plus tard, vers. 12, ramené par la prière à l'action de grâces): « c'est pourquoi aussi, dit-il, depuis le jour où nous l'avons appris, nous ne cessons de prier pour vous et de demander..... (vers. 9.) Or c'est là le premier objet qui nous frappe et qui se présente à notre attention, c'est-à-dire, cette liaison entre l'action de grâces et la prière; l'action de grâces pour des biens reçus conduisant à demander encore des biens. Cette logique de Paul, ce « *c'est pourquoi* »... est chrétiennement bien raisonnable:

1° Car d'abord la joie de ce qu'on a, la jouissance de ce qu'on a reçu des biens célestes doit augmenter le désir de ces biens. Il n'en est pas ainsi des biens et des jouissances de la terre, qui donnent toujours moins qu'ils n'ont promis, qui ne sont jamais sans déception. Mais les vrais biens étant goûtés, plus on apprécie le don reçu, plus on en doit demander la confirmation et l'augmentation. Il est donc tout naturel que les Colossiens ayant reçu de Dieu les grâces spirituelles, les biens absolus, prient et que Paul prie pour les Colossiens.

2° En second lieu, la prière correspond en nous au sentiment et à l'aveu de la dépendance : prier c'est avouer qu'on dépend de celui qu'on prie. Or ce sentiment de dépendance est notre sûreté et tout à fait nécessaire : nous en avons besoin ; s'il n'est pas la source, il est la condition et le commencement de tout bien (de même que le sentiment faux de l'indépendance est l'origine de tout mal) ; sans lui nous serions faibles ; avec lui nous sommes forts : « quand je suis faible, dit St. Paul, c'est alors que je suis fort. » (2 Cor. XII, 10.)

3° Enfin, ce qui n'augmente pas diminue. C'est la loi du monde moral comme du monde physique, ces deux mondes qui, produits de la même pensée, ont été faits sur le patron l'un de l'autre et correspondent si admirablement et d'une manière si frappante. La vie ne se conserve qu'en augmentant et qu'en se développant ; les progrès de la vie cessant, se changent en progrès vers la mort. Les biens spirituels sont susceptibles d'augmenter, et s'ils n'augmentent pas, ils diminuent.

On voit donc, d'après ces trois raisons, que les bénédictions et les dons reçus par les Colossiens, bien loin d'éteindre la prière dans le cœur de St. Paul, ne font que l'exciter de nouveau, ne sont pour la prière de St. Paul que comme le combustible pour le feu. Plus Paul a reçu dans les Colossiens et plus il est porté à demander. Nous reconnaissons ici dans ses expressions une sainte avidité : il prie « sans cesse, » sans relâche, avec une obstination croissante, quoiqu'ils aient déjà reçu, avec plus d'instance que quand ils n'avaient rien encore. Il ne fait pas comme ce riche qui se disait : « Mon âme, tu as des biens en abondance, repose-toi, mange, bois et réjouis-toi ! (Luc XII, 19.) Non ; au lieu de se reposer dans la jouissance de ses biens abondants, il en veut encore davantage et il dit : « Tu as des biens en abondance, demandes-en encore. »

Que demande-t-il ? « Que vous soyez remplis de la connaissance de la volonté de Dieu en toute sagesse et intelligence (ou prudence) spirituelle. » Paul prie pour que les Colossiens « soient remplis de la connaissance de la volonté de Dieu. » Cette volonté de Dieu, il la faut bien définir. Il s'agit pour les Colossiens de connaître et de suivre, non la volonté des hommes, de St. Paul même, mais celle de Dieu ; non leurs commentaires sur cette volonté, mais cette volonté elle-même, qu'ils doivent connaître sans autre intermédiaire qu'en remontant à l'Ecriture sainte et en redescendant dans leur propre cœur.

Après cette explication, nous disons que Paul commence bien par où il doit commencer, c'est-à-dire par la connaissance. Il demande avant tout la connaissance, quand il s'agit d'un bien dont elle est le moyen. En effet la religion chrétienne est une religion non d'illusion, d'imagination ou de pure autorité, mais de connaissance. La connaissance est nécessaire ; tout chrétien doit connaître ; un chrétien qui ne connaît pas, n'est pas chrétien. Seulement il y a plusieurs chemins pour arriver à la connaissance, celui du savant, celui de l'ignorant, mais il faut arriver.

Mais les Colossiens n'ont-il pas déjà la connaissance de ce qu'ils doivent connaître ? Cela ne résulte-t-il pas de ce qui est dit dans les versets précédents ? Ah ! sans doute que, dans un sens, les Colossiens connaissent déjà tout ce qu'ils doivent connaître ; en un sens, il n'y a, dans la révélation du salut de Dieu, ni degrés, ni parties : celui qui croit au Seigneur Jésus a le moyen de tout connaître, de tout posséder ; on sait du premier coup la vérité ou l'on ne la sait jamais. Autrement nous pourrions croire ne pas connaître toute la religion et penser qu'il doit s'y ajouter quelque chose. Mais cependant, dans un autre sens, il y

a, dans la vérité chrétienne, degrés et parties, et même il y en a beaucoup : le développement dans l'individu est long et étendu, et, pour nous en convaincre, voyons ce que c'est que « la volonté de Dieu. »

Ce mot peut désigner ce que Dieu veut « *pour nous* » ou « *sur nous* » et ce que Dieu veut « *de nous*. »

S'agit-il de la volonté de Dieu *pour nous* ou *sur nous*? Dans ce premier sens, c'est tout l'ensemble des grâces de Dieu. Or dira-t-on que tout d'un coup on sait tout ce qu'on peut savoir? Non. Ce sujet ne s'épuise pas d'un regard ; c'est un sujet de contemplation inépuisable : « C'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé, a dit Jésus-Christ, que quiconque *contemple* (θεωρῶν) le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle. » (Jean VI, 40.) Ici il ne faut pas distinguer la foi et la connaissance, mais c'est la connaissance par la foi. « La foi, qui se confond avec la connaissance, est une sérieuse et véhémente considération de Jésus-Christ. » (Mestrezat.) Soit que l'on considère la grâce de Dieu en elle-même, soit qu'on l'étudie dans les faits par lesquels elle se produit et qui la manifestent autour de nous et, ce qui est plus doux, en nous, c'est là un sujet qui ne peut pas être épuisé. C'est la lumière du soleil toujours ancien et toujours nouveau. Quoi de plus riche que cette double vue! « Les anges, penchés » sur cet abîme, « désirent de voir. » (1 Pier. I, 12.) Elle suffira à l'éternité. — Ici je rappellerai une légende de Schubert. C'est l'histoire de ce moine du moyen âge qui passait son temps et se fatiguait à raisonner, par l'esprit seulement, « sur l'éternité ; » personne ne pouvait le détourner de ses recherches intellectuelles pénibles. Un jour, oppressé par ses pensées, il sortit du couvent, et s'enfonça dans la forêt. En avançant toujours, il se trouva dans un lieu où la nature devenait plus belle, les sombres sapins disparaissaient ; sur un arbre il vit enfin un magnifique oiseau du paradis qui chantait d'un bien perdu et retrouvé. Le solitaire s'arrêta, écoutant avec transport ces chants délicieux. Enfin il faut songer à revenir au monastère ; il revient ; mais, à son extrême surprise, il a peine à retrouver son couvent qui n'est plus qu'une ruine ; il ne retrouve aucun de ceux qu'il a connus, et lui-même n'est plus connu de personne. Il apprend alors qu'il s'est écoulé cinq siècles depuis son départ du couvent, et qu'il les a passés dans la forêt à écouter le chant de cet oiseau sans s'apercevoir de la fuite du temps. Il comprend dès lors l'éternité et la félicité céleste. Ses doutes se dissipent et il meurt en paix.

Maintenant s'agit-il de la volonté de Dieu dans le sens de ce que Dieu veut *de nous* (et c'est bien cela ici)? Il est encore plus évident que cette connaissance est susceptible de degrés, de progrès. Nous savons que « la volonté de Dieu c'est notre sanctification. » (1 Thess. IV, 3.) Mais, après qu'on a appris en quoi elle consiste, elle est encore l'objet d'un enseignement : le psalmiste, qui savait cela, dit cependant encore à Dieu : « Enseigne-moi à faire ta volonté ! » (Ps. CXLIII, 10) ; car savoir bien pourquoi notre sanctification c'est la volonté, l'unique volonté de Dieu, sa seule volonté absolue, la volonté de ses volontés ; le savoir non-seulement en gros et en théorie, mais en détail et dans chaque cas particulier de la vie humaine ; savoir ensuite ce que c'est que cette sanctification, ce qu'elle emporte, de quels éléments elle se compose, ce qui n'en fait partie qu'en apparence, ce qui la sert et la facilite, ce qui lui nuit et lui fait obstacle, etc., savoir tout cela ce n'est pas l'affaire d'un moment ou d'un jour, mais de toute la vie. « J'ai vu, dit David, j'ai vu un bout aux choses, mais ton commandement a une grande étendue. » (Ps. CXIX, 96) (c'est-à-dire que le com-

mandement de Dieu n'a point de bout). Notre sanctification, la sanctification à laquelle nous sommes appelés, aboutit à la perfection ; la perfection a-t-elle un bout ?

Et ici il faut absolument faire cette réflexion : le dirait-on, dirait-on que cette connaissance de la volonté de Dieu est inépuisable, à voir de quoi l'on se contente, à voir de quoi se contentent la plupart des hommes et la plupart des chrétiens, en fait de religion ? Ce n'est pas qu'ils se contentent de peu en d'autres matières ; en fait de savoir humain, par exemple, la persévérance à le poursuivre est quelquefois extrême. Mais en fait de savoir divin, quelle différence ! Les plus difficiles à contenter en fait de savoir humain sont les plus faciles à contenter en fait de savoir divin : chez ces hommes-là souvent il n'y a pas de persévérance dans l'étude du christianisme. Ce seul signe montre que la religion n'est pas en progrès mais en décadence. L'ignorance sur ce point-là, l'ignorance religieuse, dans toutes les classes de la société, est étonnante ; même chez les plus cultivés, elle est grossière, contrastant avec l'élégance du langage et des pensées.

Paul ne veut pas que les Colossiens s'y trompent et qu'ils regardent la connaissance de la volonté de Dieu comme de peu d'étendue ; car rien n'empêche plus d'apprendre que de croire qu'on sait déjà. Quand on ne sait pas, on ignore qu'on ne sait pas ; c'est là la première, la plus grande ignorance ; ignorer qu'on ignore. Si nous n'étudions plus la religion, nous ne sommes pas de la religion, nous ne la connaissons pas pour ce qu'elle mérite, car une religion, un christianisme qu'on apprécie ce qu'il vaut, on ne s'en rassasie pas, on l'étudie sans cesse. Autrement on ne sait pas même, on ne se doute pas que le christianisme est une chose inépuisable. Il n'est pas ici question seulement de la connaissance générale de la volonté de Dieu pour l'ensemble de la vie, mais de cette connaissance pour chaque moment. « Enseigne-moi, ô Dieu ! à faire ta volonté, » disait David ; à chaque fois que j'aurai ta volonté à faire, Seigneur, dis-moi cette volonté. En effet c'est une des mille marques de notre état de péché, que nous savons et que nous ignorons à la fois les mêmes choses. Nous nous connaissons bien en général, et nous nous ignorons dans le moment et dans le cas particulier. Chacun de nous a bien reçu une instruction qui devrait suffire pour tous les cas ; mais, à mesure que les cas se présentent, le péché obscurcit les yeux de notre entendement. Il faut donc demander à Dieu ce que Paul souhaite, non-seulement la connaissance de la volonté de Dieu pour toute notre vie ; mais la demander à chaque moment, dans chaque rencontre particulière.

L'apôtre ne demande pas seulement à Dieu que les Colossiens aient la connaissance de sa volonté, mais il demande qu'ils soient « *remplis* » de cette connaissance ; c'est-à-dire qu'ils l'obtiennent dans toute la mesure dont ils sont capables. Ce n'est pas une plénitude absolue, mais une plénitude relative. Il ne demande pas trop, il ne peut pas demander moins, parce qu'on ne peut jamais connaître cette volonté de Dieu assez ni trop ; il n'y a pas d'excès à craindre dans cette connaissance ; il n'y a aucune raison qui doive borner les désirs ou les requêtes de l'apôtre. C'est une connaissance dont la plus grande étendue « n'enfle pas comme la science » humaine. (1 Cor. VIII, 1.) Au contraire, elle est propre à humilier, puisque, à mesure que nous connaissons mieux la volonté de Dieu, nous nous sentons plus petits. Dans cet ordre de choses, Dieu veut des ambitieux comme il veut des « violents. » (Math. XI, 12.) Ici cette ambition n'est pas seulement permise, mais elle est stimulée : « Demande-moi, a dit le Père à son Fils, demande-

moi et je te donnerai pour héritage les bouts de la terre. » (Ps. II, 8.) Il provoque de même les fidèles : « Demandez-moi et je vous donnerai tout ce que vous demanderez, et même au delà de vos requêtes ; il n'y aura d'autre limite à vos bénédictions que celle que vous aurez mise à vos désirs. »

Mais plus la demande est illimitée, plus il faut que l'objet en soit légitime, nécessaire, excellent. Il le semble d'abord, et sans autre explication, puisque cet objet c'est la connaissance de la volonté de Dieu. Mais toute connaissance, même vraie, n'est pas une vraie connaissance : connaître « *la* » vérité n'est pas la même chose que connaître « *en* » vérité ; c'est pourquoi Paul ajoute : « En toute sagesse et intelligence (ou prudence) spirituelle. »

« En toute sagesse. » Qu'est-ce que la connaissance en sagesse ? qu'est-ce que la sagesse ? Ce n'est pas le nombre des connaissances ni la puissance ou la subtilité du raisonnement, l'habileté ou la dextérité à manier l'outil du raisonnement : avec tout cela on peut être fort peu sage ; rien ne s'allie mieux qu'une dialectique rigoureuse et une extrême déraison. La sagesse dans le sens biblique, la sagesse est un *sens* comme les autres, que Dieu donne ; le sens de la vérité, du bon, du juste, du divin ; c'est le bon sens de l'âme ; mais c'est un sens perdu et que Dieu seul peut restituer. Son nom « *sagesse,* » ou le nom antique « *sapience,* » signifie proprement « *saveur,* » et dans le latin le même mot « *sapere* » signifie à la fois être sage et avoir du goût. La sagesse est donc la saveur de l'âme : être sage, c'est avoir un goût sûr qui s'attache tout de suite au bon et rejette instantanément le mauvais ; c'est un organe dont Dieu nous pourvoit.

Cette explication du mot « *sagesse* » est confirmée par bien des passages. Il est dit : « Le sage a le cœur à sa droite » (Eccl. X, 2) ; « Le sage a ses yeux en sa tête. » (Eccl. II, 14.) Etre sage, au sens de l'Ecriture, revient donc à avoir le cœur bien placé ; c'est avoir un cœur nouveau, un cœur de chair au lieu du cœur de pierre. La sagesse paraît bien désigner encore la préférence donnée par le cœur à un bon but sur un mauvais, la capacité du cœur à goûter le bien et à rejeter le mal, dans ce passage : « Il ramènera les rebelles à la sagesse des justes. » (Luc I, 17.)

« La crainte de Dieu est le commencement (le principe, la base, l'essence) de la sagesse. » (Ps. CXI, 10.) — Il est bien naturel que des écrivains religieux, et surtout inspirés, aient appliqué le mot de sagesse de cette manière et aient donné à ce mot général ce sens particulier, comme un peuple guerrier s'accoutume à appliquer exclusivement le même nom de « *vertu* » à la vertu militaire comme à la vertu par excellence ; de même nous disons « Bible » pour livre par excellence. Reconnaissons aussi que cette sagesse-là c'est la sagesse, la sagesse par excellence, et que toute autre n'est que relative ou apparente ; reconnaissons de même que la connaissance de Dieu qui n'est pas une connaissance « *en sagesse* » n'est pas une vraie connaissance. Une connaissance pareille est une connaissance du cœur, et fait aimer Dieu et les choses divines. Toute connaissance qui n'est pas du cœur est vaine.

L'apôtre ajoute : « Et en toute intelligence ou prudence spirituelle. » Dans la Bible, l'intelligence et la sagesse ne sont pas toujours distinguées ; mais quelquefois cependant, ici entre autres, ces mots désignent des choses différentes. Intelligence ici, c'est bien un usage de la raison ; c'est la raison naturelle dont sont pourvus les hommes, telle que peut la posséder l'homme qui n'est pas sage au sens de l'Ecriture : « Je vous parle comme à des gens intelligents. » (1 Cor. X, 15.) La Bible applique surtout ce mot intelligence ou prudence à l'habileté ou au

bon sens pratique, à l'intelligence ou à la raison appliquée à la poursuite du bien, au discernement entre ce qui nuit et ce qui sert; et c'est peut-être dans ce sens que Paul dit après David : « Il n'y en a point qui ait de l'intelligence; il n'y en a point qui cherche Dieu » (Rom. III, 11.); car rien de plus absurde que de ne pas chercher Dieu.

Paul souhaite aux Colossiens de la prudence « *spirituelle.* » Nous ne reviendrons pas sur l'explication du mot « spirituel. » (Voy. pour le sens de ce mot notre quatrième méditation sur « l'affection selon l'Esprit[1]. ») Cette prudence spirituelle peut paraître imprudente aux hommes charnels, comme cette sagesse, folie; mais, le but étant convenu, c'est de la prudence néanmoins; c'est du discernement, c'est la recherche des meilleurs moyens, les précautions contre le monde et contre soi-même : soit tous les moyens d'échapper à l'erreur et aux méprises, de ne pas croire à tout esprit, de démêler les sophismes et d'éventer les piéges; d'être plus habiles que le diable, et de le reconnaître alors même qu'il se déguise en ange de lumière; soit la recherche des meilleurs moyens de se combattre soi-même et de s'engager à faire la volonté de Dieu; le soin de ménager les apparences, de ne pas donner prise à la prévention; tout cela d'autant mieux qu'il s'agit de la connaissance dans chaque moment donné.

Remarquons pourtant que l'application de l'intelligence n'est pas toute négative; elle consiste aussi à faire valoir ce qu'on a, tous ses moyens, autant que possible : Les usufruitiers des talents furent « *intelligents.* » (Math. XXV, 14-30.)

Maintenant, mettons en regard ces deux choses : « la sagesse et l'intelligence. » Sans la sagesse, point d'intelligence; mais il est vrai aussi que le fruit de la sagesse peut se perdre ou s'endommager faute d'intelligence. La sagesse est un fondement; mais que « chacun prenne garde comment il bâtit dessus! » C'est un fondement sur lequel il faut bien bâtir (1 Cor. III, 12 et suiv.); c'est un bon terrain qu'il faut cultiver; c'est un bon arbre qu'il faut émonder ou étayer. Jésus-Christ a réuni les deux préceptes dans ces mots : « Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes. » (Math. X, 16.) La « *sagesse* » est ici désignée par le mot de « *simplicité;* » car la sagesse est la simplicité du cœur, qui consiste à n'avoir qu'un but, qu'un objet, qu'un amour; un œil simple que rien n'offusque.

Il faut donc dire aux mondains : « Soyez sages; » car ils ne le sont pas; et aux chrétiens : « Soyez intelligents. » Le sont-ils toujours assez? Font-ils toujours assez d'usage de leur raison? Sont-ils suffisamment sages quand ils ne sont pas suffisamment intelligents? N'est-ce pas souvent leur faute si le feu consume leur maison sur son fondement? (1 Cor. III, 12-15.) Avec un goût plus exquis, ils auraient plus de discernement.

Vers. 10. Paul a demandé d'abord pour ses disciples la « *connaissance,* » et en prenant ce mot dans le profond de son sens, il a tout demandé. Cependant il ne veut pas que les Colossiens s'y trompent; il ajoute : « afin que vous marchiez, que vous agissiez; car vous êtes heureux si vous savez ces choses, pourvu que vous les pratiquiez » (Jean XIII, 17.) La connaissance est le plus grand des biens, si elle porte des fruits; mais c'est un grand mal, un malheur, si elle n'est suivie de rien. « Celui-là pèche, qui sachant le bien ne le fait pas. » (Jacq. IV, 17.)

Marcher, agir, voilà le but; voilà au moins le signe de la connaissance. C'en est le but, non pas pour Dieu; car qu'importent à Dieu nos œuvres, nos actions extérieures? Pour lui, ce sont de si petits événements, à peine des apparences, une

[1] La voir dans les *Etudes évangéliques*, Paris, 1847, et pour l'explication du mot spirituel, pag. 80 à 84.

forme provisoire de l'être ; ce n'est qu'un moyen de développer la vraie vie. La vraie vie est la vie intérieure. Ce n'est pas ce que nous faisons qui importe à Dieu ; c'est « ce que nous sommes. » Mais tout au moins marcher, pratiquer est le signe de l'état intérieur, de la vraie connaissance. La guérison du paralytique ne fut constatée que parce qu'il marcha. (Luc V, 25.) Il n'en était pas moins guéri ne marchant point ; mais si, devant marcher, il n'avait point marché, il est clair qu'il n'était point guéri.—Il semble même que l'Ecriture sainte, en plusieurs endroits, refuse la connaissance à ceux qui n'ont pas la pratique : la connaissance stérile est peut-être une ignorance. C'est à ceux qui agissent que Jésus-Christ dit : « Vous êtes heureux d'avoir des yeux qui voient. » (Math. XIII, 16.)

Quoi qu'il en soit, la foi est un premier acte d'obéissance; celui qui croit doit obéir, celui qui connaît doit agir, « marcher. » Et comment? Paul dit : « D'une manière digne de Dieu. » Cela ne signifie pas égal à Dieu (adéquate); mais une manière digne de Dieu est une manière qui montre par nos actions que nous avons accepté et compris la grâce de Dieu.

C'est le seul sens que puisse avoir ce mot ici ; au-dessus de cette interprétation toute autre est chimérique, car « qui est suffisant pour ces choses ? » (2 Cor. II, 16.) La perfection est seule digne de Dieu ; et qui est parfait ? Nous ne sommes dignes qu'autant que nous nous reconnaissons indignes : « Je ne suis pas digne que tu entres chez moi (Math. VIII, 8) disait à Jésus-Christ un homme, et c'est pour cela que Jésus-Christ entra chez lui. » « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre (1 Cor. XV, 9), disait Paul, et c'est pour cela qu'il fut appelé apôtre. » « Je suis trop petit au prix de tes faveurs, disait Jacob à l'Eternel. » (Gen. XXXII, 10.) Il n'y a qu'une chose où le mot « digne » paraisse s'appliquer pleinement ; « joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres. » (Act. V, 41.) Le mot « digne » signifie « méritant, » quand il s'agit de Dieu (Apoc. IV, 11), ou de nos péchés (Tite III, 3), dignes d'être haïs (Hébr. X, 29), ou de nous-mêmes dans tel sens particulier ou relatif ; mais quand il s'agit de nos rapports avec Dieu ou de notre destination en général, non ; et le mot « digne » prend le sens qu'il a ici. (Luc XX, 35 ; 2 Thess. I, 5.) Ecartons donc l'idée d'une « dignité » absolue. Il y a toujours quelque indignité au fond du meilleur.

Qu'est-ce que « marcher d'une manière digne de Dieu ? » Voici les détails :

« Vous attachant (appliquant) à tout ce qui peut lui plaire. » Ce mot a son importance, il rappelle le passage Eph. V, 10 : « Examinant ce qui est agréable au Seigneur. » Trop de gens sont disposés à s'imaginer qu'il n'y a pas en cette matière besoin d'examiner et que tout va sans dire. Paul, qui s'y entendait, recommande cependant l'examen non-seulement pour ne pas faire ce qui est désagréable à Dieu, mais pour faire ce qui lui est agréable et ce qui lui est le plus agréable. Oui, plaire à Dieu, c'est l'objet d'une recherche ; cela ne vient pas tout seul ; cela ne se présente pas au premier instant et ne s'arrête pas au premier pas ; non, il y a à la fois « examen » et « application. » Le service du Bien-aimé ne peut pas être un service avare et sordide : il faut être jaloux, avide pour Dieu, comme l'égoïste est jaloux et susceptible pour soi-même ; c'est envers lui que nous conviennent l'empressement, la complaisance, la délicatesse que nous avons souvent pour des hommes comme nous, pour des objets en lesquels nous nous aimons. Dieu, dans sa suprême indulgence, serait content de nous, si nous avions pour lui à peu près les mêmes exigences que nous avons pour les objets de nos enthousiasmes ou de nos passions mondaines. Hélas ! rarement Dieu a obtenu, même de

ses plus fidèles serviteurs, autant de sacrifices qu'un grand homme en a obtenu des autres hommes, qu'un héros en obtient de ses admirateurs, et, faut-il le dire, qu'une faible femme de celui dont elle a captivé le cœur.

« Fructifiant et croissant en toute bonne œuvre. » « En *toute* bonne œuvre : » en effet, on ne choisit pas dans le service de Dieu. Tout est nécessaire, tout est également obligatoire, car tout porte le même sceau, le sceau de Dieu. Nous lisons dans tout l'Evangile : « Celui qui a dit : Tu ne commettras point adultère, a dit aussi : Tu ne tueras point. » (Jacq. II, 11.) « De même, celui qui a dit : Vous ferez part de vos biens aux pauvres, a dit aussi : Vous rendrez l'honneur à qui l'honneur, etc. Le monde, et même l'Eglise, sont remplis de gens qui choisissent, qui s'attachent à une partie du service de Dieu et rejettent les autres, et croient « prendre la bonne part, » mais « cela même qu'ils ont leur sera ôté; » car choisir dans le service de Dieu, ce n'est pas le servir; y faire ce qui plaît n'est pas obéir; c'est chercher son propre bon plaisir et non celui de Dieu; c'est faire sa propre volonté, se choisir soi-même et non pas Dieu. C'est un des plus dangereux écueils de la vie chrétienne, celui de s'attacher à une partie du service de Dieu en négligeant le reste. Un devoir ne dispense pas d'un autre devoir; au contraire, reconnaître la loi sur un point, c'est la reconnaître sur tous, et violer ou négliger un commandement, c'est violer ou négliger tous les autres, toute la loi. Jésus-Christ n'est pas divisé, ni sa loi non plus. Nous ne faisons pas un service d'amateurs : le service de Dieu veut des amis. Nous sommes, en un sens, des volontaires au service de Dieu; mais, dans l'autre, nous sommes des soldats enrôlés. L'amour n'efface pas la justice. Suivre l'amour indépendamment de la justice ce n'est plus l'amour, mais le goût naturel, la complaisance pour soi-même. L'amour ne doit donc pas être séparé de la justice. Vérité importante, souvent oubliée. Nous pouvons rendre notre service libre (volontaire) par l'amour, mais en soi il ne l'est pas. Il faut rappeler à tous, surtout aux chrétiens intelligents, les paroles : « Malheur à moi si je n'évangélise ! » (1 Cor. IX, 16, 17.)

« Fructifiant et croissant en toute bonne œuvre en la connaissance de Dieu. » Paul revient encore sur la connaissance dont il a parlé, il n'y a qu'un moment. (Vers. 9.) Ces mots peuvent se traduire diversement (*en* ou *par*). La traduction ordinaire est : « *par* la connaissance de Dieu. » La connaissance est sans doute le moyen. « Nous sommes renouvelés » (pensées, volonté, mœurs) « par la connaissance. » (Col. III, 10.) Mais on peut lire aussi ce passage : « Croissant en toute bonne œuvre *pour* connaître, » dans le but de connaître, de manière à connaître, ou en sorte que vous connaissiez; ce sens est encore très juste et très beau : car agir est le moyen de connaître; il y a un degré de connaissance où l'on n'arrive que par l'action; chaque nouveau sacrifice est une nouvelle lumière. C'est pourquoi il est dit que « le secret de l'Eternel » (ses confidences) est pour ceux qui le craignent (Ps. XXV, 14); c'est pourquoi aussi Jésus-Christ a dit : « Si quelqu'un veut faire (s'appliquer à faire) la volonté de celui qui m'a envoyé, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. » (Jean VII, 17.) C'est ainsi, c'est par l'action, que l'on va de foi en foi, comme de vertu en vertu.

Vers. 11. « Etant revêtus..... » Après les avoir représentés comme capables de si grandes choses, Paul ne veut pas que les Colossiens se méprennent sur la source et la condition de toutes ces choses; il ne veut pas leur laisser croire qu'ils en soient capables par eux-mêmes; il désire qu'ils soient convaincus de cette vérité, il les désire forts de la force de

Dieu, et même cela fait un objet de sa prière : il demande à Dieu « qu'ils soient fortifiés de cette force, non-seulement en général, mais pour chaque bonne œuvre, « par la force de Dieu, seule glorieuse, » parce que seule elle est toute à lui, parce que seule elle n'est pas d'emprunt.

Mais il demande cette force, pourquoi? Le premier usage auquel il veut qu'elle s'applique est bien remarquable. C'est de pouvoir « supporter. » Cela s'explique peut-être par la position des premiers chrétiens; mais d'ailleurs cela est tout à fait rationnel, parce que cette force s'essaie à supporter avant d'agir. Il est vrai que souvent il est plus difficile de supporter que d'agir, car dans l'action on a pour dédommagement qu'on agit, mais cependant c'est la force de supporter qui se présente la première, avant celle d'agir. Supporter est une des plus périlleuses épreuves de notre foi et de notre obéissance, et qui peut supporter peut agir : le principe des deux est le même. Mais ici une distinction est nécessaire. Il y a bien une certaine patience qui ne suppose pas nécessairement la force de l'action : c'est une patience sans volonté, sans adhésion, ce n'est pas une acceptation généreuse de la souffrance, comme d'un mystère de Dieu (patienter c'est vouloir souffrir), c'est une patience involontaire, *morte*, tandis que la patience chrétienne est une patience *vive* qui a la joie pour principe et pour caractère. Aussi Paul ajoute « avec joie. » En effet la racine de la vraie patience est une provision de bonheur intérieur qui vient réparer les brèches faites à notre bonheur extérieur; un bonheur intérieur qui, comme un réservoir d'eau fraîche, humecte et rafraîchit l'âme, au moment du besoin, que l'âme (comme le chameau) porte avec elle dans le désert; un bonheur puissant qui convertit en sa propre nature tout ce qui l'approche, ainsi que l'aimant aimante le fer, ainsi que cet homme, selon les fables antiques, changeait en or tout ce qu'il touchait. Telle est la patience des saints, patience joyeuse, qui n'accepte pas seulement, mais qui embrasse la douleur.

(*La fin à un prochain numéro.*)

MÉLANGES.

—

Les prédicateurs-pionniers de l'Ouest aux Etats-Unis[1].

CINQUIÈME ARTICLE.

XIV

Pour suivre les émigrants partout où les entraînaient leurs goûts nomades et aventureux, il fallait une race d'hommes doués d'aptitudes toutes spéciales et taillés sur le modèle de ce peuple qu'ils voulaient convertir. Il fallait, ou qu'ils fussent sortis des entrailles mêmes de cette société en formation, ou que du moins leur éducation première et leur tournure d'esprit ne leur défendît pas absolument de s'identifier avec elle. Les conditions matérielles de l'existence qui les attendait aussi bien que les dispositions morales du peuple réclamaient absolument cette assimilation. Outre les aptitudes religieuses nécessaires à tout missionnaire, il leur fallait une préparation particulière pour comprendre ces gens de l'Ouest, à moitié civilisés, à moitié sauvages, souvent impénétrables et peu faciles à aborder. Pour réussir, il était indispensable que le missionnaire se plaçât sur leur terrain, vécût de leur vie, s'assît à leur table, couchât sur leur grabat, fût un des leurs, en un mot. On a vu, par l'exemple d'Asbury, qu'il n'est pas absolument impossible à un homme élevé dans l'atmosphère des villes et habitué à une existence aisée, de se rompre

[1] Voir les livraisons de novembre et décembre 1862.

à une pareille vie, et de cacher, sinon de surmonter parfaitement ses répugnances et ses dégoûts. Mais l'évêque était un de ces hommes comme un siècle en produit peu, et il était douteux qu'il pût sortir des classes instruites et même des classes moyennes de la société, un nombre suffisant d'hommes assez pieux et assez dévoués pour renoncer aux postes honorés et lucratifs de la Nouvelle Angleterre et s'en aller suivre les colons de campement en campement. On le vit bien par ce qui arriva aux presbytériens et aux baptistes, dont les prédicateurs sortis des universités ne rencontrèrent à l'origine que peu de sympathie et furent souvent obligés de renoncer à leur entreprise.

Asbury se trouvait donc en présence d'un problème dont la solution était fort embarrassante. Il comprenait l'absolue nécessité de suivre pas à pas l'émigration et de ne pas se laisser devancer par elle. D'autre part, les besoins de l'œuvre pastorale dans les états primitifs réclamaient toutes les forces qui s'y trouvaient déjà concentrées et qu'il eût été imprudent d'éparpiller. En cherchant dans le peuple même de l'Ouest les instruments de l'évangélisation de cette contrée, Asbury fit ce que Wesley avait fait en Angleterre, et l'avenir prouva que, dans un cas comme dans l'autre, la Providence elle-même avait indiqué la seule voie praticable, celle où se rencontrerait le succès.

Ce fut donc principalement dans le peuple de l'Ouest que le nouveau clergé, qui se donnait pour mission de régénérer le pays, jeta de profondes racines, et ce fut la séve même de cette race forte et entreprenante qui circula largement dans chacun de ses ministres. Les premiers prédicateurs, hommes des frontières pour la plupart, déterminèrent bon nombre de leurs jeunes convertis à se consacrer à l'œuvre de l'évangélisation, et depuis lors la courageuse armée des pionniers se recruta presque exclusivement dans la contrée. L'Eglise surveillait d'un œil jaloux ceux de ses adhérents dont l'intelligence et la piété semblaient annoncer une vocation sérieuse; elle éprouvait leurs capacités en leur faisant gravir les échelons successifs des fonctions ecclésiastiques; puis les lançait dans l'œuvre itinérante, s'ils savaient répondre aux espérances qu'ils avaient fait naître. Nés dans une ferme, élevés aux rudes labeurs de la vie des bois et formés par les privations attachées à l'existence des colons, ils possédaient la vigueur corporelle et l'intrépidité de caractère que l'on contracte dans un pareil milieu, et étaient merveilleusement propres à entreprendre un ministère itinérant qui, dans les traits essentiels de sa partie matérielle, était la reproduction et la prolongation de la carrière de l'émigrant. Sorti des rangs du peuple, le prédicateur pouvait sympathiser avec lui, et la seule autorité qu'on pût lui reconnaître et qu'il pût revendiquer était celle qu'il tenait de ses talents et de sa piété.

Cette piété du prédicateur de l'Ouest était en général profonde et naïve tout à la fois. C'est par elle que son influence était grande sur un peuple qui, malgré sa légèreté, conservait une admiration instinctive pour toute distinction morale bien constatée. Bien qu'il fût loin d'être insensible au charme des belles paroles, rien ne le touchait tant néanmoins que le spectacle de l'une de ces existences modestes toutes consacrées à Dieu et aux hommes. Le christianisme pratique qui ne se démentait pas par de lâches compromis avec l'esprit du monde, le faisait réfléchir parce qu'il le savait de bon aloi. On peut le dire, si les prédicateurs méthodistes ont remporté dans l'Ouest d'aussi éclatantes victoires, s'ils ont partout ouvert la voie à la civilisation et à l'Evangile, il faut l'attribuer avant tout à leur vie religieuse si intense et si active. La sainteté et le dévouement furent le meilleur commentaire de leur prédica-

tion, ou plutôt ce fut là une prédication non-interrompue et d'une éloquence pénétrante et incisive. N'oublions pas qu'à la base de leur vie chrétienne se rencontrait toujours une crise marquée, une conversion claire et décidée, et que cette conversion elle-même reposait sur un vif sentiment du péché. Ils possédaient une foi entière en la puissance de Dieu, et ils prenaient à la lettre les grandes promesses évangéliques se rapportant à l'efficacité de la prière. On verra par quelques-uns des récits que nous ferons plus loin quels admirables résultats couronnèrent cette foi si simple et si confiante. Ajoutons qu'un autre caractère de leur piété, c'était une grande soif de progrès et de sanctification; ils prenaient au sérieux les exhortations bibliques se rapportant à la sainteté et travaillaient à devenir saints. Pour nous résumer, c'étaient des hommes de Dieu, dans le sens le plus précis et le plus complet de ce mot.

XV

En venant parler de la culture intellectuelle de nos prédicateurs, nous sentons que nous touchons à leur côté faible. Nous en parlons sans fausse honte et sans réticences cependant, attendu que dans notre conviction ils furent ce qu'ils pouvaient être et même ce qu'ils devaient être. Nous avons la faiblesse de croire que, plus instruits, ils eussent été moins populaires et eussent fait moins de bien. Le souffle des universités, en passant sur ces âmes, les eût déflorées peut-être, et, au lieu de ces brûlants évangélistes à la parole émouvante comme un fer rouge, le Grand-Ouest eût compté quelques rhéteurs de plus à ajouter à tous ceux que diverses églises lui envoyaient et qui échouaient misérablement auprès d'un peuple qui ne les comprenait pas. Assurément la plupart d'entre eux eussent mal réussi auprès du public lettré de Boston et de New-York ; mais leur prédication rude et incorrecte, où débordait la foi la plus pure et le zèle le plus entraînant, était bien ce qu'il fallait à ces populations de l'Ouest.

Les premiers colons, tout préoccupés des nécessités les plus pressantes, n'avaient pas toujours songé à créer des écoles dans leurs établissements. « Nous avions peu d'écoles dans le pays, dit l'un de ces pionniers dans ses mémoires, et l'arrivée d'un maître d'école était comme la visite d'un ange. L'instruction était fort négligée. On apprenait aux enfants à lire; savoir écrire, en ces temps reculés, était un luxe de science qu'on se donnait rarement. Ceux qui par aventure pouvaient fréquenter une école, se trouvaient fort savants quand ils y avaient passé trois mois[1]. » Partout où se bâtit une église, on vit bientôt cependant s'élever une école; de bonne heure, les Moraves en avaient ouvert à Bethléem, Schœnbrunn et Gnadenhutten. En dehors de ces établissements missionnaires, il paraît que la première école régulièrement établie dut sa création à une dame Rouse. Voici comment un enfant de l'Ouest décrit un de ces établissements tout primitifs[2] : « J'ai gardé un souvenir vivant de la vieille école où j'ai appris les éléments du peu que je sais. Ses parois, comme celles de toutes les maisons d'alors, étaient formées par une superposition ingénieuse de poutres à peine équarries. La cheminée, ou pour parler plus exactement le foyer occupait tout le fond de la salle, et en hiver, la seule saison où l'école s'ouvrit, un immense tronc d'arbre y flambait, nous réchauffant de sa flamme joyeuse, et nous aveuglant parfois de sa fumée incommode. Il me semble voir d'ici l'instituteur, debout près d'une fenêtre, dont les vitres de papier avaient été rendues un peu transparentes par une application d'huile ou de quelque

[1] *Autobiography of Rev. J.-B. Finley. Cincinnati.*

[2] *The pionneers of the West, by W.-P. — New-York and Boston.*

autre corps graisseux. Ce digne homme avait une foi profonde en quelques proverbes du roi Salomon, tels que ceux-ci : « La verge et la répréhension donnent la sagesse. — La verge est pour le dos des insensés. — Celui qui épargne sa verge n'est pas sage. » Tout au moins il mettait tant de conscience dans la pratique de ces préceptes que ses élèves ne doutaient pas qu'il ne s'en fût bien pénétré. Nous ne nous souvenions pas de l'avoir vu une seule fois sans un respectable gourdin à la main ou sous le bras; et plus d'une fois nous pûmes constater par expérience l'efficacité de ce moyen héroïque pour stimuler les intelligences paresseuses et faire éclore les idées jusqu'alors engourdies. Parfois même, lorsqu'il n'était pas de bonne humeur, il faisait, au moindre bruit, une distribution générale de coups sur ceux qui lui tombaient sous la main, persuadé que les innocents eux-mêmes ne tarderaient pas à se rendre dignes du châtiment. »

Le lecteur devine sans peine qu'à de telles écoles les enfants apprenaient fort peu. La plupart de nos prédicateurs de l'Ouest ne possédaient en fait d'instruction scolaire que ce que l'on apprenait dans de pareils établissements ; ce qu'ils savaient en surplus, ils l'apprenaient par eux-mêmes. Ils étaient des hommes bien doués et fort intelligents pour la plupart, et le développement intellectuel très remarquable auquel plusieurs d'entre eux parvinrent fut le résultat de leurs efforts pour racheter par un travail opiniâtre les lacunes de leur première culture. Les divers examens auxquels étaient soumis les jeunes candidats révélaient bien vite aux chefs du mouvement les aptitudes qui se cachaient sous une rude écorce, et, s'ils se voyaient forcés d'éliminer bon nombre de postulants, ils en recevaient à bras ouverts d'autres en qui ils avaient reconnu une vocation sérieuse. Les jeunes gens qui sortaient à leur honneur de ces diverses épreuves étaient ensuite l'objet d'un soin tout particulier de la part de leurs aînés, qui avaient mission de les former aux graves devoirs du ministère. Cette initiation, à la fois théologique, ecclésiastique et littéraire, s'accomplissait d'ordinaire non dans un séminaire, mais dans les bois, sur quelque sentier perdu, où le prédicateur novice chevauchait à côté de celui auquel était confié son développement au début de sa carrière. Il devait également, pendant ces années de *probation*, parcourir un certain champ de lectures théologiques. Pierre Cartwright, un des plus célèbres et des plus éloquents de ces prédicateurs, n'avait passé que peu de temps à l'école et n'en savait pas bien long quand il entra dans les rangs de la petite troupe itinérante. Il nous raconte comment son président de district, sous la tutelle duquel il avait été placé, veillait sur ses études. « William Mac Kendree, mon président, prenait le plus grand soin de mes études et dirigeait mes lectures. Il faisait choix des ouvrages de littérature générale et de théologie que je devais étudier; chaque trimestre, il me faisait subir un examen pour s'enquérir de mes progrès. C'est à lui plus qu'à qui que ce soit au monde que je suis redevable du peu que je sais en fait de connaissances générales et de théologie [1]. »

Au milieu de ses courses incessantes, le prédicateur méthodiste savait mettre à part quelques heures de chacune de ses journées pour l'étude de ses livres; et comme sa valise devait toujours être garnie d'ouvrages qu'il était chargé de placer au milieu de ses paroissiens, il avait toujours une petite bibliothèque sous la main. Nous tenons de l'un de ces hommes, qui a eu plus d'une fois l'occa-

[1] *The Backwoods preacher ; an autobiography of Peter Cartwright. — New-York and London.* — Ce livre, auquel nous ferons de nombreux emprunts, est un des plus intéressants que l'on puisse lire sur notre sujet.

sion de s'enquérir du contenu de ces petites bibliothèques portatives, que, à côté des livres purement théologiques, il se rencontrait souvent des œuvres d'imagination. Young et Milton étaient les compagnons inséparables de plusieurs de ces vieux héros de la croix. La grande poésie du *Paradis perdu* les impressionnait surtout vivement, et leur prédication, où les grandes images apocalyptiques du ciel et de l'enfer prenaient souvent une réalité si saisissante, étaient parfois le reflet des descriptions grandioses du poëte puritain. Au soir d'un voyage fatigant, ils consacraient les dernières heures de la soirée, celles qui suivaient leur prédication, à s'entretenir avec leurs auteurs favoris, accroupis parfois auprès des tisons brûlant dans l'âtre, dont la lueur vacillante leur tenait lieu d'une lampe, que la pauvreté de leurs hôtes ne pouvait pas leur fournir. Et le lendemain, levés avant l'aube, ils reprenaient l'étude interrompue la veille, pendant que leur cheval prenait sa ration avant de repartir pour marcher une nouvelle journée.

S'ils étaient peu versés dans les connaissances générales dont l'ensemble constitue une instruction libérale, ils rachetaient leurs désavantages à cet égard par une connaissance approndie des livres saints; et si le mot de Luther est vrai : « *Bonus textuarius*, *bonus theologus*, » ils étaient assurément des théologiens peu ordinaires. La Bible était l'arsenal de leur foi, et, avec la connaissance approfondie qu'ils en avaient, ils purent vaincre bien des hérésies qui naquirent de la fermentation d'idées qui se produisit à la suite du réveil de l'Ouest. Ils portaient dans la lecture de l'Evangile cette exactitude méthodique qui les caractérisait en tout. Ils avaient en général dans leurs journées des heures consacrées au recueillement, et quand venaient ces heures, ils se faisaient un devoir, quel que fût l'endroit où ils se trouvassent, d'arrêter leur monture et d'accomplir ces dévotions. Ils combattaient ainsi cette paresse spirituelle qui s'introduit insensiblement dans l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne, lorsqu'on néglige de s'y livrer avec une scrupuleuse exactitude. Dans le coin retiré d'un bois ou au milieu d'une prairie solitaire, ils mettaient pied à terre, attachaient leur cheval à un arbre, puis s'agenouillant, ils méditaient le saint livre et s'absorbaient dans la prière. Le sol sur lequel ils se prosternaient ainsi était quelquefois glacé ou couvert de neige, mais leurs dévotions n'étaient pas abrégées pour cela, et d'ailleurs, forcés souvent de faire de ce sol même leur lit de repos, ils n'avaient pas ces délicatesses raffinées qui les eussent bien mal servis dans leur rude existence. Ils savaient, dans le sens spiritualiste de saint Paul, mortifier leur corps et le tenir assujetti.

Si, après ce que nous venons de dire, quelqu'un voulait encore arguer des lacunes de la culture intellectuelle de nos prédicateurs à l'insuffisance radicale et irrémédiable de leur ministère, et, sans tenir compte des circonstances tout exceptionnelles de cette mission, condamner *à priori* cette théologie de grand chemin, nous nous permettrions de donner la parole à un de ces prédicateurs-pionniers qui a blanchi au milieu des solitudes de l'Ouest et dont les états de service sont peut-être les plus glorieux de tous ceux que cette noble armée a enregistrés. Nous rappellerons que l'homme si original qui parle dans les extraits qui suivent est un vieillard qui croit assez volontiers à l'infaillibilité des méthodes qui ont réussi de son temps et entre ses mains; nous rappellerons aussi que c'est un homme de l'Ouest, dans l'acception la plus complète du mot, ayant son franc-parler et ne sachant pas ménager ses termes. Ce qui suit, outre le lien naturel qui l'unit à ce que nous venons de dire, aura l'avantage de faire connaître

dans toute sa verdeur un des caractères les plus originaux de l'Ouest :

« Que l'on me dise, s'écrie Cartwright, ce que serait devenu le méthodisme si Wesley avait cru indispensable d'initier ses prédicateurs aux hautes études littéraires et théologiques, avant de les lancer dans l'œuvre glorieuse qu'ils accomplirent sous sa direction. Et que serait l'Eglise méthodiste épiscopale elle-même, dans notre pays, si elle avait jugé qu'un ministère savant lui était absolument nécessaire? En dépit de tous les préjugés de son éducation, Wesley comprit que pour venir à bout de l'œuvre que Dieu lui avait confiée, il devait s'attendre au Seigneur, et mettre en campagne ses prédicateurs laïques pour secouer un monde endormi. Et si l'évêque Asbury lui-même n'eût admis parmi ses prédicateurs que des hommes d'une culture intellectuelle supérieure, l'incrédulité eût étendu ses ravages sur tout notre pays. Je ne veux pas déprécier l'instruction, mais en vérité j'ai vu tant de ces prédicateurs instruits qui me rappellent « la laitue qui languit à l'ombre du pêcher » ou « l'oiseau malade pour s'être promené à la rosée[1] » que je m'en détourne avec répugnance.

On peut bien pardonner à ce vieil enfant des forêts, si grand dans sa foi et dans son zèle, ses sorties sarcastiques contre les prédicateurs trop amoureux des belles-lettres et qui font du ministère sacré une simple affaire de diplômes et d'académie. Il n'aime pas beaucoup les séminaires et les universités où l'on fabrique les pasteurs à la douzaine, non par suite d'une haine iconoclaste et inintelligente du savoir (puisqu'il atteignit lui-même à un degré peu commun de connaissances), mais parce qu'il craint « qu'en voulant donner trop d'instruction au clergé, on n'éteigne chez lui le feu sacré et qu'on ne tarisse les sources de l'inspiration. »

« Quand je songe, dit-il, aux obstacles et aux embarras de toute nature que nos premiers prédicateurs avaient à surmonter pour répandre l'Evangile dans les solitudes de l'Ouest, et que je mets en balance les difficultés qu'ils rencontraient de tous côtés avec les avantages si grands dont jouissent leurs successeurs, je suis émerveillé et confondu que nos modernes prédicateurs ne prêchent pas mieux et n'accomplissent pas plus de bien qu'ils le font. Autrefois le prédicateur était obligé de passer bien des nuits en plein air, sans feu et sans nourriture pour lui et pour sa bête. Nous ne savions pas, pour la plupart, conjuguer un verbe ni analyser une phrase, et il nous était difficile de parler sans maltraiter l'anglais du roi. Mais une onction divine accompagnait notre parole; des milliers d'âmes succombaient sous la puissance irrésistible du Seigneur, et c'est ainsi que l'Eglise méthodiste épiscopale a été fermement plantée dans les déserts de l'Ouest. »

Ainsi que nous l'avons dit, il faut faire dans ce que nous venons de citer, la part du vieillard, *laudator temporis acti*, comme parle Horace. Qu'on fasse aussi la part, et qu'on la fasse grande, de l'homme de l'Ouest. Il restera néamoins, dans ce qu'on vient de lire, nous en sommes convaincu, des idées justes et utiles et qui n'ont peut-être pas perdu tout à-propos.

XVI

Nos prédicateurs étaient des enfants de l'Ouest, et cela dans toute la force du terme. Autant ils étaient à l'aise dans leurs grands bois, en présence d'auditeurs sympathiques et facilement émus, autant ils se sentaient dépaysés quand ils se trouvaient en contact avec la civilisation. Quelques-uns d'entre eux ne redoutaient rien tant que les citadins moqueurs. Quand ils apparaissaient dans les villes, ils y faisaient une figure un peu étrange, et ils n'avaient rien tant à cœur que de regagner en toute hâte leurs austères solitudes. Plusieurs d'entre eux, enfants d'émigrants, passaient presque toute leur vie dans les humbles cabanes et dans les misérables campements de la vallée du Mississipi, et, lorsqu'à l'occa-

[1] Expressions proverbiales de l'Ouest.

sion d'une conférence pastorale, ils étaient appelés à s'éloigner momentanément du théâtre habituel de leurs travaux, ils apportaient dans les villes une gaucherie et un sans-façon qui les faisaient remarquer. Laissons Cartwright nous raconter à ce sujet un trait assez piquant, concernant un de ses collègues :

« Le frère Axley et moi nous n'étions qu'un. L'un et l'autre nous avions grandi dans les bois, et étions initiés à la rude vie des frontières. Axley était vraiment un enfant de la nature; il avait un grand fonds de vigueur et de fermeté dans le caractère. Ajoutez à cela une excentricité sans exemple. D'ailleurs il était complétement étranger aux mœurs de la vie civilisée. Voici ce qui nous arriva chez M. Tiffin, gouverneur de l'état d'Ohio. Axley ayant prêché à ma place, le gouverneur et sa femme en furent enchantés. Leur table hospitalière était ouverte à tous les prédicateurs, et nous dûmes loger sous leur toit. Le gouverneur avait l'humeur joviale, et aimait à rire; sa femme se possédait beaucoup mieux, et savait prendre un air grave quand il le fallait. A l'heure du souper, on nous servit du poulet. Le frère Axley, auquel une cuisse était échue en partage, ne prit pas la peine de la découper, mais la saisissant à pleine main, la déchira à belles dents, selon la mode de l'Ouest; puis il siffla le chien et lui jeta l'os au milieu du tapis. Je vis que le gouverneur avait grande envie de rire; il se contint pourtant; madame Tiffin me fit un signe imperceptible de la tête pour me recommander le sérieux.

» Après le souper, la femme du gouverneur demanda à mon ami s'il voulait une tasse de café ou de thé. Celui-ci lui demanda si elle avait du lait, et, sur sa réponse affirmative: « Eh bien, dit-il, donnez-moi du lait; les gens de ce pays m'ont presque échaudé l'estomac avec leur thé et leur café, que je n'aime guère. » Cette fois-ci le gouverneur eut la plus grande peine à contenir son hilarité. Pour moi je n'y tenais plus, et j'aurais volontiers quitté la table pour rire à mon aise, mais encore cette fois, Mme Tiffin demeura très sérieuse et me fit un signe de tête.

» Le soir, quand nous fûmes seuls dans la chambre que nos hôtes nous avaient assignée, je dis à mon ami: — Frère Axley, vous êtes assurément l'être le moins civilisé que j'aie jamais vu. N'apprendrez-vous jamais à vous bien comporter dans le monde? — Qu'ai-je donc fait? me demanda-t-il. — Ce que vous avez fait? Vous avez pris à pleine main une cuisse de poulet, et vous l'avez déchirée à belles dents au lieu de la couper, puis vous avez sifflé le chien et vous lui avez jeté l'os au milieu du tapis. Bien plus, à la table du gouverneur et en présence de sa femme, vous vous plaignez des gens qui vous échaudent l'estomac avec du thé et du café. Il fondit en larmes, et me dit: — Pourquoi ne m'avez-vous pas averti? Je n'en sais pas davantage.

» Le lendemain, à notre réveil, il aperçut le plafond: — Bon, dit-il, quand je retournerai chez nous je dirai à nos gens que j'ai couché dans la maison du gouverneur, une maison toute en pierre, et toute plâtrée en haut comme sur les côtés.

» Il avait passé sa jeunesse dans une hutte de cannes et n'avait vu encore que des maisons faites de troncs d'arbres mal équarris: c'était donc merveille pour lui de voir une maison de pierres et de coucher dans une chambre plafonnée. Mais je vous assure, mes chers lecteurs, que c'était un grand et bon ministre de Jésus-Christ. Il répétait souvent qu'un prédicateur fidèle et sincère avait à combattre une trinité de démons, à savoir le luxe, l'eau-de-vie et l'esclavage, et il prêchait rarement sans tomber sur ces trois démons comme un véritable serviteur de Dieu. »

Ces pionniers de l'Ouest qui, pour la plupart, figuraient si gauchement dans un salon, retrouvaient tous leurs avantages au milieu des populations naïves de l'Ouest.

« Si les émigrants lettrés, dit très bien M. Cucheval-Clarigny, affectaient quelque dédain pour les prédicateurs méthodistes, il n'en était pas ainsi du gros de la population, qui voyait avec une faveur marquée ces hommes rudes et vigoureux marqués à son sceau et vivant de sa vie. Ne partageaient-ils pas ses privations et sa gêne? Ne les voyait-elle pas coucher sur la dure, se contenter d'un morceau de pain, et, au

besoin, s'en passer? Ne portaient-ils pas, comme elle, les étoffes grossières tissées sous le chaume, et ne fallait-il pas souvent qu'une main charitable réparât et remplaçât ces vêtements déchirés à toutes les ronces du chemin? Quand l'émigrant en sa pauvre cabane, voyait déboucher de la forêt, sur un cheval exténué, un homme au teint hâlé, aux traits fatigués, quelquefois les vêtements ruisselants encore de l'eau d'une rivière qu'il avait fallu traverser à la nage, et que cet homme, après lui avoir demandé de dormir sous son toit et de prier ensemble, lui parlait la langue simple et expressive du peuple, avec ses images familières et ses naïves séductions, il sentait son cœur s'ouvrir tout naturellement. Le ministre bien renté qui, dans la ville voisine, débitait tous les dimanches à sa congrégation un sermon compassé, pouvait être un grand clerc; le prédicateur aux habits de bure, qui souvent n'avait pas un dollar en poche, mais qui savait trouver le chemin des cœurs, celui-là était bien l'homme de Dieu[1]. »

Le général Harrison, un des présidents des Etats-Unis, dit en parlant du renoncement des prédicateurs-pionniers de l'Ouest, dans l'intimité desquels il avait vécu :

« Ces hommes ne contractent pas le vœu de pauvreté, mais ils agissent absolument comme s'ils l'avaient pris. Le salaire qu'ils sont censés recevoir est à peine suffisant pour les empêcher de mourir de faim. Le cheval qui les porte est le seul être vivant qui soit à eux, et leur valise réunit l'ensemble de leurs possessions terrestres. »

En enrôlant sous ses drapeaux de jeunes évangélistes auxquels elle ne donnait pas de sinécures, et dont les travaux n'avaient pour limites que les limites mêmes du désert, l'Eglise ne leur promettait pas un traitement élevé; elle ne leur promettait pas même un traitement régulier. Le maximum du salaire officiel était à peine suffisant pour entretenir le cheval, s'il avait fallu acheter sa nourriture. Il était fixé à 64 dollars (320 francs); et encore le prédicateur devait déduire du dividende trimestriel qui lui revenait, les divers présents en espèces ou en nature qu'il avait reçus de ses paroissiens. Si les divers objets reçus par lui s'élevaient à un chiffre supérieur à la somme à laquelle lui donnaient droit les règlements, il était tenu de verser le surplus dans une caisse centrale destinée à secourir les frères moins favorisés. Sur ces 64 dollars, il devait s'acheter un cheval et son équipement et se fournir de livres. Heureux était-il encore quand ses trimestres étaient payés intégralement et avec quelque régularité; mais le plus souvent la caisse était obérée, et les 64 dollars officiels se réduisaient à 40, à 20, et fréquemment manquaient complétement, et il arriva à plusieurs de nos pieux missionnaires de voir s'écouler des années entières sans recevoir un *cent*, ce qui les mettait tout à fait à la charge des bonnes âmes du circuit.

En ce temps, le prédicateur marié ne recevait pas plus que le célibataire; on comprend qu'avec des ressources aussi précaires, l'entretien d'une famille devînt un problème tout à fait insoluble. Quelques-uns tentèrent pourtant de le résoudre; peu y réussirent, et la plupart de ceux qui se marièrent se virent dans l'impossibilité de demeurer dans les rangs de l'itinérance. C'est dire que l'immense majorité se condamnait au célibat perpétuel, à l'exemple de ses deux grands évêques Asbury et Mac Kendree. Ceux-ci, sans ériger le célibat en dogme, le recommandaient vivement à leurs jeunes collègues, soit à cause du salaire si modeste que l'Eglise était en mesure de leur offrir, soit à cause des longs voyages que nécessitait leur laborieux apostolat. Comme nous l'avons vu précédemment, l'évêque Asbury, malgré ses principes très arrêtés sur ce sujet, consacrait ses économies à venir en aide à quelque prédicateur chargé de famille.

« Nos pauvres frères de l'Ouest sont en pleine détresse, écrivait-il en 1806, après

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1859.

les avoir visités; ils ont toutes les peines du monde à vivre; aussi j'ai dû, pour leur venir un peu en aide, me défaire de ma montre, de mon habit et de mes chemises. »

Ce trait peint bien le bon évêque.

Les prédicateurs chez lesquels le sentiment de leur vocation l'emportait sur les misères qui, dans leur position, s'attachaient au mariage, se trouvaient, une fois mariés, exposés aux assauts continuels de l'indigence la plus absolue, et il fallait des âmes bien fortes pour lutter contre de pareilles obsessions.

La nourriture que nos pionniers trouvaient dans les cabanes des colons était loin d'être de première qualité, mais ils ne songeaient pas à s'en plaindre; ils y étaient habitués dès leur enfance. Leurs vêtements laissaient également beaucoup à désirer. S'ils étaient d'une propreté remarquable, ils étaient en général râpés jusqu'à la corde, et l'habileté de l'ouvrier ne réussissait pas à dissimuler parfaitement les rapiécetages nombreux qu'ils avaient dû subir.

« Mes habits, dit Burke que nous avons cité déjà, étaient complétement usés, et toute l'industrie humaine n'eût pas réussi à les restaurer; les pièces s'y superposaient aux pièces. J'avais eu assez d'argent pour acheter l'étoffe nécessaire à la confection d'un nouvel habit, mais de longtemps je ne pus pas trouver la somme nécessaire pour le confectionner. »

« Pendant l'année, dit Cartwright, je reçus 40 dollars; mais plusieurs de mes collègues ne reçurent pas la moitié de cette somme. C'étaient des temps bien rudes que ceux-là; un grand nombre de prédicateurs pieux et utiles, ne pouvant plus suffire à leurs besoins, devaient se retirer de l'itinérance. Ce n'était pas précisément la nourriture qui faisait défaut; bien qu'elle fût de qualité médiocre, nous en avions suffisamment. Mais en général nous ne recevions pas dans toute une année un salaire suffisant pour nous acheter un habillement complet. Et si nous ne nous étions pas décidés à nous vêtir de la bure grossière fabriquée à la main par nos gens, et si quelque âme charitable ne nous eût pas secourus à l'occasion, en nous faisant cadeau de quelque effet d'habillement, nous eussions dû nous retirer du travail actif. L'argent manquait au pays en ce temps-là. Néanmoins quelques-uns des meilleurs hommes que Dieu ait faits traversèrent les orages, supportèrent vaillamment l'indigence, et réussirent admirablement à planter le méthodisme dans notre monde de l'Ouest. »

On le voit, nos prédicateurs recevaient tout juste assez, selon l'expression de l'un d'eux, pour maintenir l'âme et le corps en bonnes relations. Ce renoncement absolu est un caractère trop saillant de leur carrière militante pour que nous résistions au plaisir de montrer au lecteur, par un récit emprunté aux mémoires de Cartwright, comment un prédicateur savait lutter contre la pauvreté, et à quels expédients il avait recours pour déjouer la mauvaise fortune. On pourrait intituler le récit qui va suivre : *Comment un prédicateur méthodiste trouvait moyen, avec 3 fr. 75 c. en poche, de faire à cheval près de deux cents lieues.*

MATTHIEU LELIÈVRE.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le troisième jubilé séculaire du catéchisme de Heidelberg.

PREMIER ARTICLE.

Le 19 janvier de cette année, il y aura trois siècles que l'électeur Frédéric III autorisait la publication et l'introduction dans ses états de l'excellent petit livre connu sous le nom de *Catéchisme de Heidelberg.* Cet anniversaire sera dans peu de jours, au sein des églises réformées de langue allemande, l'occasion de fêtes religieuses qui promettent d'être fort intéressantes. La première idée en est venue de l'Amérique du Nord. Déjà en octobre 1859, le

Synode des Eglises réformées allemandes de ce pays décida, en principe, la célébration d'une fête solennelle de la Réformation à cette date commémorative. Dans sa séance de l'année suivante à Libanon (Pensylvanie), il arrêta le programme et nomma un comité chargé de le mettre à exécution. Celui-ci adressa un appel à plusieurs théologiens distingués de l'Allemagne et de la Suisse pour obtenir leur coopération à la célébration de cette solennité. Une note, insérée dans l'un des derniers cahiers *des Studien und Kritiken* [1], cite parmi les théologiens étrangers à l'Amérique qui ont promis leur concours, MM. les professeurs Hundeshagen, Lange, Hagenbach, Riggenbach; les pasteurs Sudhoff et Krummacher, et, en première ligne, nous l'espérons, l'auteur même de cette communication, M. le prélat Ulmann.

Mais peut-être quelques-uns des lecteurs du *Chrétien évangélique* s'étonneront-ils de l'importance donnée à cet anniversaire. Les catéchismes ne paraissent guère en faveur maintenant dans les pays de langue française. Bien peu de personnes y songeraient encore à les considérer comme « une condition indispensable de l'existence de l'Eglise. » (*Calvin.*)

Quelques détails sur ce petit livre et sur ses auteurs ne seront donc peut-être pas inutiles pour faire comprendre l'intérêt qu'on rattache ailleurs à cet anniversaire. En tout cas, ils nous ont semblé de nature à renouveler des souvenirs précieux pour quiconque se rallie de cœur à la grande famille des églises évangéliques qui, parmi les hommes, s'appelle l'Eglise réformée.

I

Des auteurs du catéchisme de Heidelberg.

Le catéchisme de Heidelberg est une œuvre collective. Désireux de faire connaître ici ceux à qui nous le devons, nous avons à mentionner en première ligne Frédéric III, surnommé le Pieux, électeur du Palatinat. Non-seulement il en ordonna la rédaction, mais il s'en occupa personnellement, il l'introduisit dans ses états, et il le défendit courageusement contre les attaques violentes auxquelles il fut en butte dès sa publication.

Frédéric III appartenait à la famille des Simmern, qui compta plusieurs princes distingués par leur culture intellectuelle et par leur caractère. Il employa sa jeunesse à ces fortes études qui avaient repris faveur dans le commencement du XVI[e] siècle. Son premier développement s'accomplit sous une influence papiste très prononcée, à la cour de l'évêque Eberhardt de Liége et de l'empereur Charles-Quint. C'est probablement la vue de cette société corrompue, qui réveilla dans le cœur honnête et droit du jeune prince le besoin d'une foi véritable et d'une vie sainte. En 1537 son mariage avec une princesse luthérienne, Marie de Brandebourg-Bayreuth, acheva de le rapprocher de l'Eglise évangélique, et lorsque, en 1559, il fut appelé à succéder à Otton Henry, mort sans postérité, il était très affermi dans sa foi et dans son désir d'y amener le peuple que Dieu confiait à son gouvernement.

Une histoire détaillée pourrait seule faire connaître comment ces pays des bords du Rhin et du Neckar étaient préparés à devenir le centre d'un développement remarquable de la vie chrétienne. C'est là que s'était manifesté le réveil mystique du XV[e] siècle. Au XVI[e], l'université de Heidelberg était une de celles où se faisait le plus sentir le souffle de la Renaissance des lettres. C'était dans son sein que, de 1509 à 1512, Mélanchthon avait reçu son premier développement scientifique; le passage de Luther en 1518 et ses conférences théologiques y firent une profonde impression; elles y gagnèrent, en particulier, à la réformation un de ses champions les plus in-

[1] *Studien und Kritiken, IV*[e] cah. 1862.

fatigables, Martin Bucer. Par-dessus tout, enfin, il faut rappeler que, de Zurich à Wesel, on vit s'établir, principalement dans le bassin du Rhin, ces nombreuses églises réfugiées françaises et flamandes, dont on commence à mieux comprendre l'immense influence religieuse. Grâce à l'énergie spirituelle de leurs membres, qui n'avaient conservé leur foi qu'au prix des plus grands sacrifices, grâce encore à leur nationalité étrangère qui les plaçait dans une position plus indépendante que les églises nationales, à l'égard du pouvoir civil, ces églises appliquèrent les principes calvinistes avec une vigueur et une conséquence qui n'étaient guère possibles dans les pays où l'union avec l'Etat les altérait profondément par la prédominance que ne tardait pas à prendre tôt ou tard l'un ou l'autre des deux pouvoirs. A cela nous devons encore ajouter qu'elles subirent plus qu'aucune autre l'influence directe ou indirecte d'un homme de génie que sa hauteur de vue et ses talents placent au premier rang des réformateurs du XVI[e] siècle, Jean de Lasco. Ses principes ecclésiastiques ont déjà été exposés en détail aux lecteurs de cette revue[1], et si nous ne sentions pas la nécessité de nous borner, dans le vaste sujet de ces articles, nous aurions à lui assigner une place spéciale, dans cette étude.

A l'avénement de Frédéric III les tendances les plus diverses se trouvaient représentées dans l'Eglise du Palatinat. Mélanchthon exerçait de loin une assez grande influence sur le développement ecclésiastique de son pays natal. Et, tandis que le fougueux luthérien Tillmann Heshusius se trouvait placé à la tête de l'Eglise, comme surintendant général, le réfugié français Pierre Boquin, calviniste rigide, imprimait à la jeunesse des écoles une impulsion très différente, par son enseignement comme professeur de théologie. Quant à Frédéric III, il voulait rester étranger à tous les partis. Il s'est exprimé clairement à cet égard. Luther avait son estime. Il le tenait « pour un cher et excellent homme, pour un instrument puissant de Dieu, par lequel avaient été accomplies de grandes et belles œuvres dans l'Eglise de Christ. » Il regardait sa doctrine « comme bien fondée sur la Parole de Dieu, mais il ne voulait pas qu'on en fît un docteur infaillible, ni qu'on le mît au-dessus de St. Augustin et des anciens pères de l'Eglise, encore moins qu'on l'égalât aux prophètes et aux apôtres. » Il ne voulait pas davantage être disciple de Calvin. « Il n'avait, disait-il, lu aucun autre de ses écrits que son Commentaire sur le prophète Jérémie, que le grand réformateur lui avait dédié. Il voulait être le disciple de Christ et non d'un homme. Herr! nach deinem Willen. Seigneur! ta volonté! » Telle était sa devise et l'on peut dire qu'il y fut fidèle toute sa vie. Cette volonté, il cherchait à la connaître par une étude constante de la Parole de Dieu. C'est là qu'il trouvait sa lumière et sa force, non-seulement pour son développement spirituel mais encore pour l'accomplissement de sa tâche, comme prince et gouverneur des peuples. Il le confessait volontiers. Un jour il fit don d'une Bible espagnole à l'empereur Max en lui disant : « Voici le trésor de tous les trésors, la source d'une divine sagesse. C'est là que rois, empereurs et princes peuvent apprendre le secret de régner heureusement. » Et comme celui-ci s'étonnait de voir si peu de forteresses dans ses états, Frédéric lui répondit en citant le commencement du cantique de Luther : « C'est un rempart que notre Dieu! » et, grâce à lui, ajouta-t-il, nos sujets sont si fidèles, nos voisins sont si bien disposés, qu'en cas de besoin nous ne manquerions pas de gens de guerre, capables de combattre nos ennemis, non-seulement par

[1] *Une église de professants au XVI[e] siècle*, Jean de Lasco. *Chrétien évangélique*, tom. I, pag. 73, 97, 118.

l'épée, mais encore et surtout par la prière. »

Ces quelques traits suffiront pour faire connaître le prince excellent qui, en 1559, était solennellement reconnu électeur du Palatinat; il avait alors 44 ans.

Malgré ses bonnes intentions et ses lumières, Frédéric ne pouvait entreprendre seul l'œuvre difficile qu'il avait en vue, mais il sut s'entourer des aides les plus capables de le seconder. Dieu avait préparé pour cette tâche deux hommes dont le souvenir restera à jamais uni au sien dans les annales de l'Eglise réformée, et que nous désirons faire connaître par quelques traits, Olevianus et Ursinus.

Gaspard d'Olewig, plus connu par son nom latinisé d'Olevianus, naquit à Trèves, le 10 août 1536, d'une famille bourgeoise aisée. Son père était chef de la corporation des boulangers et, comme tel, membre de l'un des conseils de la ville. Sa mère paraît avoir été une femme distinguée; elle lui inculqua dès sa jeunesse de sérieux principes moraux et religieux, elle suivit le développement de son fils, et lui survécut. Jusque sur son lit de mort, Olevianus se montra préoccupé d'éclairer et d'affermir sa foi. Comme Calvin, Olevianus fut destiné à la carrière du droit. Dès l'âge de treize ans on l'envoya visiter les plus célèbres universités de l'époque, celles de Paris, d'Orléans, de Bourges. C'est là qu'il apprit à connaître les doctrines évangéliques et se joignit aux petits troupeaux de fidèles qui grandissaient, à l'ombre, dans ces centres d'études. Dans la dernière des villes que nous venons de nommer, il lui arriva un accident qui décida de la direction de toute sa vie. Il se promenait sur les bords de l'Èvre, avec un fils de Frédéric III (qui à cette époque n'était pas encore arrivé à la dignité d'électeur) et son précepteur, lorsqu'ils rencontrèrent quelques jeunes nobles allemands, leurs compagnons d'études, qui les invitèrent à descendre dans une barque qu'ils conduisaient. Olevianus avait remarqué qu'ils étaient échauffés par la boisson; il fit tout ce qu'il put pour empêcher le jeune prince d'accepter leur invitation; mais celui-ci ne sut pas résister à leurs instances, et bientôt lui et son précepteur expièrent leur imprudence. — Olevianus, qui suivait tous leurs mouvements, s'apercevant des dangers qu'ils couraient, se précipita à la nage pour les sauver, mais ce fut en vain. Lui-même faillit être la victime de son dévouement, et ce fut pendant qu'il luttait entre la vie et la mort, qu'il fit vœu de se consacrer à la propagation de l'Evangile, si Dieu le conservait. Ce fut pour accomplir ce vœu, qu'après avoir pris son grade de docteur en droit en 1557 et fait une rapide visite à sa ville natale et à ses parents, il s'achemina vers la Suisse, dont il visita tour à tour les deux célèbres universités de Genève et de Zurich, alors illustrées l'une par Calvin et l'autre par Pierre Martyr. Il ne pouvait trouver ailleurs une science plus profonde et plus saine, mais ce qui le frappa plus encore que cet enseignement théologique de premier ordre, ce fut la vie ecclésiastique que Calvin avait établie à Genève et qui nulle part ailleurs n'avait atteint un aussi grand développement. Pour apprendre à la mieux connaître, Olevianus voulut revoir Genève avant de revenir en Allemagne. Comme il s'embarquait à Lausanne pour cette dernière ville, il rencontra sur le bateau Guillaume Farel, l'infatigable missionnaire de la Suisse française. Celui-ci, l'ayant questionné sur ses plans, ne tarda pas à lui demander quel emploi il avait fait du talent que Dieu lui avait confié, et en particulier s'il avait déjà évangélisé dans sa ville natale. Sur sa réponse négative, il lui fit prendre l'engagement de s'y mettre à l'œuvre dès son retour. Et Olevianus se regarda comme tellement lié par cette promesse que, lorsque, peu après, l'église de Metz lui adressa vocation, sur la recommanda-

tion des frères de Genève, Olevianus répondit qu'il ne se sentait pas libre de l'accepter, à cause de l'engagement que Farel lui avait fait prendre. Etrange destinée de l'énergique réformateur de Neuchâtel! Il avait déjà arraché Calvin à sa vie d'études pour le pousser dans le ministère actif de la parole et le retenir à Genève. Il devait avoir la même influence sur celui de ses disciples qui a le plus fidèlement poursuivi son œuvre dans les pays de langue allemande.

A son arrivée à Trèves, Olevianus fut placé à l'une des écoles de la ville, où il fut chargé d'enseigner la logique et la dialectique. Comme il se servait dans cette étude du livre de Mélanchthon qui définit cette discipline: Ars seu via recte ordine perspicue docendi... etc., et qui emprunte nombre d'exemples aux œuvres de théologie les plus célèbres, il ne manqua pas d'occasions de faire des excursions dans le domaine religieux. Bientôt même, fort encouragé par ses auditeurs et par quelques membres de la bourgeoisie, favorables aux doctrines de la réformation, il ne craignit pas d'aborder plus directement l'œuvre de l'évangélisation, et se mit à prêcher dans l'église de l'hôpital St. Jacques. Il est vrai que ce ne fut pas sans opposition de la part du parti catholique et surtout de son évêque. Pour toute réponse aux menaces de ses adversaires, Olevianus convoqua son auditoire et lui fit part de la défense qu'il avait reçue de l'autorité ecclésiastique, ajoutant que, quant à lui, il était prêt, quelles que pussent en être les conséquences, à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Il terminait sa communication en demandant à ses auditeurs d'exprimer hautement leur avis sur cette question. Aussitôt toute l'assemblée fondit en larmes, et, levant les mains au ciel, tous s'écrièrent : « Nous te supplions, au nom de Dieu, de poursuivre ton œuvre; » et par un émouvant et unanime « Amen ! » elle confirma l'engagement du jeune prédicateur de se vouer à l'œuvre sainte de la réformation. Olevianus se crut alors assez fort pour braver l'orage. Ses partisans, qui étaient en majorité dans le conseil, décidèrent que la prédication de l'Evangile aurait son libre cours, et, comme bientôt Olevianus ne put plus suffire à sa tâche, la congrégation, qui s'était formée autour de lui, réclama et obtint le concours d'un second prédicateur évangélique.

Mais ce triomphe de la foi nouvelle fut de courte durée. Bientôt l'archevêque et électeur de Trèves fit entourer la ville de troupes, et rentra dans son diocèse à la tête de 170 cavaliers. Moitié par force, moitié par ruse, il s'empara des prédicateurs évangéliques et de leurs partisans les plus décidés, et peut-être que l'issue de ce conflit leur eût été funeste, si les princes évangéliques, qui se trouvaient alors assemblés à Worms, n'étaient énergiquement intervenus en leur faveur; toutefois les évangéliques durent payer une forte amende et furent bannis de la ville et de son territoire. Les Jésuites prirent leur place et dès lors Trèves est devenue la métropole du catholicisme dans ces contrées. Une procession y consacre encore le souvenir de la délivrance de l'hérésie olévianc, et ce n'est que 248 années plus tard que les doctrines évangéliques purent y être annoncées de nouveau. En 1817 il s'y forma une église protestante dont le culte se célèbre dans une antique basilique des premiers âges du christianisme, qui a été restaurée et rendue au culte ancien et nouveau que Dieu réclame de ses adorateurs.

Ce ne fut qu'au bout de dix semaines de prison qu'Olevianus fut remis en liberté. Son courageux mais inutile dévouement en faveur du fils de Frédéric III à Bourges, ses succès et ses épreuves à Trèves, le désignaient d'une manière particulière à l'attention de l'électeur. Olevianus fut appelé à enseigner dans le collége de la Sapience à Heidelberg, et bientôt comme professeur de théologie à l'université. Toutefois l'œu-

vre ecclésiastique et pratique était beaucoup plus selon ses dons. Elle paraît avoir été l'objet de ses préoccupations, dès son arrivée à son poste, le 12 avril 1560. Il écrivit à Calvin pour avoir des renseignements précis sur l'organisation de l'église de Genève. Celui-ci répondit à ses questions dans une lettre très détaillée, qui nous en offre le tableau complet[1]. Cette portion de l'œuvre d'Olevianus finit par prendre une telle place dans sa vie, que dès l'année suivante il renonça à ses fonctions de professeur pour entrer dans le conseil ecclésiastique et vaquer au ministère de la Parole, comme prédicateur de la cour, à l'église de St. Pierre.

Pour remplir le vide qu'il laissait dans la faculté de théologie, l'électeur n'avait pensé à rien moins qu'à adresser vocation au célèbre théologien Pierre Martyr. Mais celui-ci ne pouvant songer à l'accepter dans le moment où il refusait, à cause de son âge, les appels pressants qui lui arrivaient d'Angleterre, désigna, pour le remplacer, un de ses disciples les plus distingués : Zacharias Ursinus, qui fut, avec Olevianus, le principal auteur du catéchisme de Heidelberg. En automne 1561, il vint s'adjoindre au cercle déjà remarquable des professeurs de cette université, parmi lesquels nous trouvons encore, outre le Français Pierre Boquin, l'Italien Tremellius, compatriote de Martyr.

Le jeune théologien, qui allait devenir une des lumières de l'université de Heidelberg, avait alors 27 ans. Il était né le 18 juillet 1534 à Breslau dans une famille très estimée, bien que peu fortunée. De bonne heure il montra des talents hors ligne, qui lui concilièrent l'affection de ses professeurs. Après deux ans d'études, il quittait Wittenberg en emportant les témoignages les plus flatteurs de Mélanchthon. Lorsque l'épidémie, qui l'en avait éloigné, eut cessé, il revint poursuivre ses études auprès de son maître bien-aimé, qui l'apprécia toujours davantage et le prit avec lui pour compagnon de route lorsqu'il se rendit à Worms en 1557. Le séjour dans cette ville ne devait être que sa première étape dans un grand voyage, dont le but était d'apprendre à connaître les universités les plus célèbres de la Suisse et de la France; partout les chaudes recommandations de Mélanchthon lui assuraient le meilleur accueil. Mais, déjà en septembre 1558, Ursinus revenait dans sa ville natale pour y occuper une place de professeur au gymnase Elisabeth. Les devoirs de sa charge l'appelant à prendre part aux examens des candidats pour le ministère, il eut occasion d'exprimer ses vues sur la cène, qui se ressentaient d'abord de l'enseignement de son maître Mélanchthon, et surtout de son séjour dans les universités étrangères. L'orthodoxie luthérienne en prit ombrage; Ursinus rédigea alors pour sa défense un travail auquel Mélanchthon donna les plus grands éloges : mais ses explications ne suffirent pas, et la mort de son maître le privant de son plus ferme appui, il se décida à quitter sa patrie en avril 1560. « Mais où veux-tu donc aller, lui demanda son oncle? » « Certes ce n'est pas volontiers que je dis adieu à mon pays, répondit-il, mais il ne veut pas supporter des vérités que je ne puis pas ne pas confesser. Si mon fidèle maître Mélanchthon vivait encore, je ne pourrais que songer à me rendre auprès de lui, mais puisqu'il est mort je vais à Zurich. Il est vrai que les docteurs de cette ville ne sont pas ici en grande estime : mais on les apprécie ailleurs, et ce n'est pas le jugement de nos prédicateurs qui diminuera leur gloire; ce sont des hommes pieux et savants, c'est près d'eux que je veux vivre. Quant au reste, Dieu y pourvoira! »

Il se trouva, en effet, parmi ses concitoyens, des amis que rien ne put éloigner de lui.

[1] Calv. Ep. 228, du 5 nov. 1560.

L'excellent médecin Jean Cratho[1] ne cessa de lui être fort dévoué et mit de la manière la plus touchante sa fortune à son service, et c'est grâce à lui qu'il put gagner Zurich, sans autre préoccupation que celle d'avancer dans la connaissance de la vérité pour le service de Dieu et de son église. (Octobre 1560.)

Ursinus trouvait à Zurich une société d'élite, dont il profita beaucoup. Pierre Martyr surtout exerça sur lui une grande influence; il l'admit dans sa maison et à sa table; ils conféraient journellement sur les graves questions qui agitaient l'Eglise et qui étaient fréquemment soumises à son arbitrage. C'est dans son commerce habituel avec le jeune théologien que Martyr apprit à le connaître, et c'est pour cela qu'il put le recommander, comme il le fit, au choix de l'électeur.

Ursinus était on ne peut mieux qualifié pour la tâche qui lui était remise. L'éducation la plus soignée et la plus variée avait développé un esprit remarquablement apte à l'étude. Ses voyages avaient étendu ses vues. Il joignait à une piété profonde une capacité de travail extraordinaire. Ainsi, désireux de se former une conviction conforme à la Parole de Dieu sur la grave question de la prédestination, il se mit à relire la Bible tout entière, dans ce but, et c'est le conseil qu'il donna plus tard à un ami qui ne pouvait partager son inébranlable conviction à cet égard. Dans cette même lettre où nous trouvons ce détail, et qui est un traité de vingt fortes pages d'impression sur ce sujet, il lui dit qu'il a passé la nuit tout entière à lui écrire, et nous voyons d'ailleurs que ce n'était là nullement une exception. Pendant toute cette année, il ne lui avait pas été possible de sortir une seule fois de la ville pour respirer l'air des champs, et cela dans le magnifique pays de Heidelberg! Sa vie de chaque instant était consacrée sans trève ni repos à l'œuvre qui lui avait été donnée à faire; jamais, nous dit un contemporain, on n'entendait une parole inutile sortir de ses lèvres, et le visiteur importun qui aurait été tenté de lui dérober quelques moments de son travail était arrêté par ces paroles qu'il avait inscrites sur la porte de son cabinet : « Ami, qui que tu sois, viens à moi! Dis-moi brièvement ce que tu veux, puis va-t'en, ou aide-moi dans mon travail. » Voilà le secret de ces vies si remplies des grands théologiens du XVI[e] siècle, dont les gigantesques travaux nous confondent. En les parcourant on est forcé de reconnaître qu'aux martyrs qui ont rendu leur témoignage sur les bûchers, il faut ajouter ceux de l'étude et de la science. Tels furent les deux hommes auxquels nous devons le catéchisme de Heidelberg. Olevianus devait mourir à 51 ans, épuisé par le travail; Ursinus, doué d'une constitution des plus robustes, à quarante-huit ans.

(*La fin au prochain numéro.*)

[1] Cratho disait à Ursinus en prenant congé de lui : « Je ne cesserai pas de mettre à ta disposition ces biens périssables que Dieu m'a répartis et qui sont nécessaires au soutien de cette vie terrestre, lorsque tu me fais part de tes trésors éternels. » Et il tint parole; quatorze ans plus tard, lors du mariage d'Ursinus, Cratho se préoccupait encore de l'indigence de son ami. Celui-ci lui répondait : « Je n'ai pas besoin de beaucoup. Je n'use pas d'ustensiles précieux, trois pots d'étain et autant d'assiettes de même matière, et quelques cuillères de bois me suffisent. Peut-être me faudra-t-il fuir d'ici bientôt, si je vis assez pour cela. Alors j'emporterai plus facilement tout mon bagage. »

Quelques mots adressés au Lien par la Rédaction.

Nous avions lieu de penser (et nos lecteurs l'espéraient sans doute aussi) que la controverse d'un *Chrétien libéral* avec le *Lien* était enfin terminée. Mais ce dernier journal nous sommant d'intervenir entre lui et notre collaborateur, on nous permettra de ne pas lui refuser une satisfaction qu'il demande en termes peut-être un peu vifs.

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici que

notre collaborateur a débuté par des éloges à l'adresse du journal de Paris, auxquels celui-ci n'a pas été insensible. Croyant avoir lieu d'espérer que le *Lien* n'était pas finalement aussi négatif qu'on le suppose généralement, notre ami a pensé qu'il serait bon de lui offrir une occasion de se réhabiliter. Quant à nous, sans partager entièrement l'espoir du *Chrétien libéral*, nous avons cru devoir nous associer à cette pensée chrétienne, tout en sachant fort bien que notre collaborateur se placerait sur un terrain qui n'est pas exactement le nôtre. Pour l'édification de tout le monde l'essai nous paraissait mériter d'être tenté. Serait-ce exclusivement la faute du *Chrétien libéral*, s'il ne s'est pas terminé à l'entière satisfaction du *Lien?* Il nous semble que si ce journal, dans son article du 11 octobre, avait eu plus en vue la question que lui faisait son adversaire, ils auraient mieux réussi, sinon à s'accorder du moins à se comprendre. Mais le *Lien* a cru qu'il fallait, encore une fois, célébrer les triomphes du libre examen, et briser une nouvelle lance contre l'orthodoxie. De là l'*oubli* de la question qu'on lui posait.

Elle était pourtant bien simple et bien aisée à résoudre, cette question. Le *Lien* était invité à opter entre la religion de M. Renan et celle de Pascal, exclusives l'une de l'autre; il était mis en demeure de déclarer s'il était plus chrétien que libéral, ou plus libéral que chrétien, si son christianisme était la limite de son libéralisme, ou s'il mettait avant tout le libre examen. Un mot suffisait pour trancher une question aussi importante que délicate. Au lieu de cela qu'avons-nous eu? Plusieurs colonnes du journal dans lesquelles on n'abordait pas même le problème que notre collaborateur s'était efforcé de poser de son mieux. Pour circonscrire le débat, et éviter les termes abstraits, il avait cité deux faits : l'expulsion de M. Robineau, que le *Lien* avait approuvée, *quoique* ce pasteur fût chrétien, les éloges qu'il prodigue à M. Renan, *quoique* ce brillant écrivain soit sceptique et athée. Il semble qu'un journal religieux dût être pressé de répondre à cette question; il était déjà assez surprenant qu'on fût en droit de la lui poser.

Toutefois il n'a pas dit un mot du cas de M. Robineau, et il a réitéré ses éloges à l'endroit de M. Renan. Quoi d'étonnant que notre collaborateur en ait conclu que sa mise en demeure n'avait abouti qu'à faire décerner de nouveaux compliments à M. Renan? Sans doute il y avait d'autres choses dans l'article du *Lien*. Mais quelle est la personne habituée à tenir une plume qui ne sache qu'on doit s'en tenir à l'essentiel, surtout dans la polémique entre journaux, par pure miséricorde pour le lecteur dont la patience est parfois mise à une rude épreuve! Les autres idées de l'article n'étaient qu'autant de zéros, dépourvus de toute valeur dès qu'on négligeait de les faire précéder de l'unité qui seule pouvait leur en donner.

Mais, puisque le *Lien* tient à ce qu'il en soit fait mention, nous n'avons aucune raison de lui refuser ce plaisir, en citant dans la mesure du possible, sa phrase, qui nous a paru la plus caractéristique : « Nous ne croyons pas, dit-il, qu'il suffise de s'occuper de religion ni d'examiner l'Ecriture pour avoir droit d'être appelé chrétien, quels que soient les résultats auxquels on arrive. Mais nous croyons que, dans ce siècle de matérialisme, quiconque s'occupe de religion, quiconque examine les Ecritures, mérite en cela d'être loué, s'il répand largement le goût de ces saintes recherches : c'est là ce dont nous avons félicité M. Renan et, quoi qu'on en dise, nous le louons encore. »

On le voit, c'est toujours le même esprit : des éloges pour M. Renan, *quoique* athée; la condamnation de M. Robineau, *quoique* chrétien. Mais, dit le *Lien*, c'est dans une affaire *ecclésiastique* que nous avons condamné le pasteur d'Angers, il ne s'agissait pas de dogmatique. Eh quoi! serait-on libéral en matière dogmatique et non dans la question d'église? L'idée serait originale!

Nous doutons que cette réserve rassure plus nos lecteurs qu'elle n'a satisfait notre collaborateur. Car enfin est-il bien à propos de louer un écrivain qui ne s'occupe de religion que pour nier Dieu et l'immortalité de l'âme? En quoi peut consister ce que le *Lien* appelle la *sainteté* de telles recherches?

Il est vrai que le journal de Paris nous trouve mal placés, nous autres Suisses, pour apprécier les grands services que M. Renan doit rendre au christianisme en France. Il nous semble cependant que la religion de l'illustre écrivain, née d'hier, commence déjà à passer de mode. Nous avons remarqué les traits que lui décoche le spirituel travail *Paris en Amérique*. Depuis que M. Renan nous a parlé de *notre père l'abîme*, de quelque côté du Jura qu'on vive, il est assez difficile de se faire encore illusion sur son compte.

Que le *Lien* y prenne garde; il ne saurait lui convenir d'être le dernier à prendre encore au sérieux ce qu'il appelle, lui, les études religieuses, le *spiritualisme* de M. Renan, ce qu'avec notre vieille franchise helvétique, nous appelons tout simplement le dilettantisme de ce sceptique élégant et athée.

Ce n'est pas la faute de notre collaborateur s'il n'a pas réussi à faire quitter au *Lien* une attitude qui étonne tout le monde. Il a cherché à lui donner la conscience la plus claire possible de sa position anormale ; il l'a mis en demeure d'opter. Le journal de Paris a cru devoir se taire. Qu'il ne soit pas étonné si on tire maintenant la conséquence d'un silence si significatif. Peut-être eût-il mieux fait de crier moins haut, à l'occasion de notre dernier article : c'est faux, c'est injuste, c'est inique, etc.; et surtout, alors qu'il parlait de procédés chrétiens, il eût pu ne pas avoir l'air de présenter à ses lecteurs, comme des *citations textuelles* de ses propres colonnes, ce que notre collaborateur donnait seulement comme des *conséquences*, qu'il se croyait autorisé à tirer du silence de ce journal. Les règles d'une polémique courtoise n'auraient-elles pas mieux été observées si l'on se fût borné à discuter le bien fondé des conclusions de l'adversaire, dont, jusque-là, on n'avait pas eu à se plaindre ?

Que le *Lien* se rassure donc et se calme. Nous lui souhaiterions autant de mal que nous lui voulons de bien, qu'il nous serait absolument impossible de lui faire un tort qui approchât de celui qu'il se fait journellement en se maintenant dans une position que notre collaborateur a inutilement cherché à lui faire abandonner. Non, le public ne comprendra jamais qu'il soit religieux et libéral d'être si tendre envers les savants, *quoique* athées, et si sévère envers les mystiques, les méthodistes, les orthodoxes, *quoique* chrétiens. C'est peut-être là du libéralisme, car ce ne saurait être du christianisme.

Quant à la rédaction du *Chrétien évangélique*, elle ne peut se repentir d'avoir ouvert ses colonnes à cette discussion, bien qu'elle n'ait pas abouti. D'abord, en permettant au *Chrétien libéral* de chercher à s'entendre avec le *Lien*, en se plaçant sur un terrain qui n'est peut-être pas à tous égards, le nôtre, nous avons, nous, que le *Lien* appellerait sans doute des *exclusifs*, donné un exemple de ce libéralisme, dont on parle beaucoup, tout en le pratiquant moins. Mais voilà, le libéralisme n'a pas mieux réussi à s'entendre avec le christianisme libéral qu'avec l'orthodoxie ! Le fait ne tendrait-il peut-être pas à prouver que si le *Lien* n'a jamais pu rendre justice à l'orthodoxie, cela tient moins, comme nous l'avons toujours soupçonné, à ce que notre collaborateur appellerait les défauts de celle-ci qu'à ses qualités que le *chrétien libéral* veut conserver, tout en insistant peut-être un peu trop sur les premiers ?

Mais en voilà déjà plus qu'assez sur ce sujet. Nos lecteurs ne nous pardonneraient d'y revenir que si nous avions à leur annoncer la bonne nouvelle que le *Lien*, renonçant enfin à voir dans le libre examen l'essence du protestantisme, s'établit sur le terrain d'une religion positive et subordonne son libéralisme au christianisme. Jusque-là, lui et notre collaborateur ne sauraient s'atteindre. Entre des gens qui ne sont pas d'accord sur les principes, une discussion ne saurait jamais aboutir.

CHRONIQUE.

On peut, sans risquer de passer pour misanthrope, se déclarer médiocrement satisfait des faits et gestes de l'année 1862. Le vœu qu'elle suggère en partant, c'est que celle qui lui succède lui ressemble aussi peu que possible. Car, après avoir, à diverses reprises, fait concevoir l'espérance de voir les plus importantes questions du jour résolues, elle a fini par nous quitter sans en avoir tranché aucune, pour ne pas dire plus. Au fond, en y réfléchissant bien, on n'a pas trop lieu d'être surpris de cette impuissance. N'est-ce pas celle de notre époque? Il est un fait qui domine et explique notre position si difficile, si compliquée et si périlleuse. Ce contraste profond entre les buts relevés qu'on se propose d'atteindre et les moyens qu'on emploie, cette contradiction est des plus tristes, On est obligé de se dire, par exemple, que le nouveau parti libéral français, qui défend avec courage et talent les idées les plus justes et les plus sages en économie politique, le fait au nom de principes qui vont à l'encontre de cette belle mission qu'il se donne. Ainsi, en morale, en religion, ces nouveaux apôtres de la liberté

sont fatalistes et sceptiques. Ils veulent la liberté dans la société et ils ne lui laissent aucune place dans le gouvernement de l'univers ni dans la conduite des individus. Oubliant que, quand le peuple ne croit pas, il est condamné à servir, ils s'imaginent relever les autels de la liberté en renversant, de la même main, celui de Dieu et de la conscience.

Ce n'est pas seulement dans le public religieux qu'on s'aperçoit d'une contradiction si flagrante, à en juger par un remarquable article qui vient de paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre *De la mission des écrivains*. Sauf tous les ménagements dont ne peut se départir un style académique, toujours un peu enveloppé, c'est une charge à fond que fait M. Charles de Rémusat contre tous les libéraux à la mode qui, comme M. Renan et M. Schérer, prétendent faire régner la liberté sur les ruines de la religion et de la morale, supplantées par le panthéisme et le scepticisme. « Les progrès du scepticisme en matière de principes généraux, dit l'auteur, nous alarment surtout par les effets qu'il peut avoir sur l'esprit de liberté. Les mauvais esprits sont ceux qui, volontairement ou sans le vouloir, prêchent ou secondent la réaction, ceux qui fraieraient la voie à l'absolutisme, en propageant le doute et l'indifférence. Dans notre opinion nos maux sont moins venus des mauvaises doctrines que de l'absence de doctrines; les incertains et les timides ont été plus funestes que les téméraires. »

Ce n'est pas seulement aux libéraux incrédules que M. de Rémusat dit leurs vérités; comme de juste, il relève d'abord des torts graves chez les croyants dans tous les pays et dans toutes les communions. « Il est rare que de nos jours, dit-il, on ait su servir la religion sans nuire à la politique, et plaider, comme on dit, les droits de Dieu sans un grain de mépris pour ceux du genre humain. Que la piété du cœur engendre souvent le détachement des affaires du monde, on le comprend, on l'excuse, c'est une faiblesse, non de la piété, mais du cœur, car l'indifférence politique n'est pas autre chose au fond que l'indifférence à la justice, ce qui est un commencement d'impiété. Toutefois cette tiédeur du citoyen dans le chrétien se concevrait encore : ce qui est plus funeste et moins explicable, c'est la fréquente alliance qu'on a pu observer entre un zèle saint et une dédaigneuse hostilité envers tous les principes de liberté. Nous n'avons pas vu encore de réaction religieuse pure de tout contact avec une réaction politique; nous n'avons pas vu se ranimer l'ardeur des croyances qui élèvent les destinées de l'humanité sans qu'aussitôt semblât s'abaisser la dignité des opinions, des espérances et des caractères. Or un tel contraste n'est pas naturel ; il n'est pas dans la nécessité des choses. De qui donc est-ce la faute? Ce n'est certainement pas la faute du christianisme, les nations les plus chrétiennes ont donné au monde l'exemple de la liberté..... Sont-ce des athées qui ont fondé la république de Hollande et le gouvernement des Etats-Unis ? »

Sans doute M. de Rémusat a surtout en vue le catholicisme en tout ceci; il croit que sa prétention à l'infaillibilité est la cause de tout le mal. Mais il n'est pas nécessaire de passer le Rhin pour trouver des protestants auxquels le reproche s'adresse, même en dehors des rangs très clairsemés, des chrétiens apocalyptiques, qui chargent Dieu d'accomplir, par un grand coup de théâtre, les œuvres qu'il serait de leur devoir de poursuivre. En passant, l'auteur signale aussi les travers de la littérature ; mais c'est surtout à ceux qui se donnent bien haut comme les représentants de la science et de la critique qu'il en veut. Il n'a pas de peine à montrer comment ces brillants écrivains qui s'inspirent de Hégel et d'Auguste Comte, nous prêchent le scepticisme le plus absolu sous les dehors du dogmatisme, et arrivent à méconnaître les faits, tout en les divinisant aux dépens de l'idée. Il est intéressant de voir comment l'auteur répond aux prétentions religieuses de M. Renan. « Ici pourtant survient un critique d'une vue plus haute, et qui, sans s'expliquer davantage sur l'objet de la religion, l'appellera le sentiment de l'infini et de l'idéal : seulement il se gardera de me rien apprendre de cet idéal et de cet infini, rien par conséquent de ce qu'il m'importe de savoir. L'un répond-il à une réalité, et l'autre en est-il une? Si oui, quelle est-elle ?

Si non, d'où vient ce sentiment sans objet, et comment résolvez-vous ici le problème de l'accord de l'existence et de la pensée ? S'il faut, dans la religion, regarder à ce qu'on sent, non à ce qu'on croit, non à ce qu'on sait, la foi et la science religieuse, comme toute foi et toute science, se bornent à ceci : l'esprit pense successivement, et dans un certain ordre, diverses choses, et du reste il n'y a rien. Le problème, la critique historique ne l'éclaire que peu, le positivisme, pas du tout. La disposition à la religion, transitoire suivant l'un, permanente suivant l'autre, est pour tous deux une capacité vide que le temps remplit comme il peut, un mouvement vers un but qui pourrait ne pas exister. Comment prétendre qu'une telle théorie de la religion puisse suffire à l'homme et contenter son cœur et son esprit ? »

On voit que la prophétie de M. Renan n'est pas à la veille de se réaliser. Ce n'est pas seulement dans le monde religieux qu'on le considère comme un athée; les philosophes eux-mêmes font leurs réserves, ils sont loin de penser que sa théorie soit de nature à réunir et à satisfaire toutes les âmes religieuses. Ce n'est que quand on s'est contenté de s'occuper de la religion en artiste qu'on peut voir en elle simplement un instinct une maladie et, dans son objet, Dieu, la catégorie de l'idéal.

Il faut être juste cependant à l'égard de ces écrivains auxquels M. de Rémusat adresse des avertissements si opportuns. S'ils sont en contradiction constante avec leurs aspirations libérales, il leur demeure fidèle. C'est ainsi que le *Temps* est occupé dans ce moment à faire une enquête instructive sur les misères des ouvriers de la Seine inférieure. Ses rédacteurs ont dit à ce sujet des vérités qu'il serait bon que tout le monde entendît. Il se trouve qu'une souscription, ouverte pour soulager les ouvriers, se traîne misérablement sans prendre de résultats dont il vaille la peine de parler; environ 200 000 fr., c'est-à-dire ce qui se collecte en *un seul jour* en Angleterre pour ce même objet! On a indiqué la vraie cause du mal; en cela comme en tout le reste, le Français est habitué à compter sur l'Etat qui est la providence universelle. Voilà comment cette Angleterre, pays de sectes, où l'individualisme domine, est plus sensible aux devoirs de la solidarité humaine que la France, volontiers si enthousiaste et si généreuse lorsqu'il s'agit de gloire militaire et de bruit. C'est ainsi que l'unité religieuse a sauvé le sentiment national en France, et voilà comment la division du protestantisme l'a compromis en Angleterre. Ce sont là des faits qui montrent clairement, qu'en dépit des superficielles accusations, l'individualisme est le lien et le ciment de la société. En foulant aux pieds les droits individuels on forme un troupeau, mais non un organisme, une nation. L'individualisme unit et fait vivre, tandis que le socialisme politique et religieux répand tout autour de lui l'uniformité de la mort.

Rome, qui est le boulevard de ce système, vient de voir l'année 1862 finir beaucoup mieux qu'elle n'aurait pu l'espérer. La confiance paraît lui être revenue plus que jamais : aucun danger, pour le moment, ne paraît la menacer. Le vent est aux réformes, dont l'avenir nous révèlera le caractère plus ou moins sérieux.

C'est le moment où tout le public libéral est indisposé contre elle qu'elle choisit pour continuer ses mesures persécutrices. Tandis que la Russie émancipe les Israélites, le pape les persécute; et, après qu'on les a chassés d'une province, les journaux ultramontains se lavent les mains, en disant qu'il n'y en avait pas. C'est ce qui vient d'arriver dans le diocèse de Velletri. Cette mesure paraît avoir entraîné la ruine de nombreuses familles qui faisaient là leur commerce. Ces persécutions sont d'autant plus cruelles qu'elles tombent généralement sur des personnes peu aisées, car tous les Israélites qui ont pu fuir ont depuis longtemps quitté les Etats romains par suite du régime auquel ils y sont soumis. La presque totalité des Juifs romains est pauvre : les moyens de ceux qui sont restés ne leur permettent d'être ni négociants, ni banquiers; il leur faut se livrer à la seule ressource que l'oppression leur laisse : le colportage. Beaucoup d'entre eux trafiquaient ainsi à Velletri; ce dernier gagne-pain vient de leur être enlevé, sans qu'on ait allégué même une ombre de prétexte à l'appui de cette mesure aussi arbitraire que cruelle.

Le domaine de la papauté n'a pas seul le tort, dans le moment actuel, de nous reporter vers ces mœurs et ces pratiques du moyen âge. Il se passe en ANGLETERRE des faits qui ne paraissent guère cadrer avec sa civilisation avancée. L'alarme règne à Londres : ses rues paraissent tout aussi peu sûres que les Calabres ou la célèbre forêt de Bondy du temps jadis. Des malfaiteurs, d'une audace inouïe, se jettent, dans les rues les plus éclairées et les plus fréquentées, sur les passants, et se mettent en devoir de les dévaliser avant qu'ils aient pu dire un mot, ayant débuté par se jeter à leur cou et par les assommer. Ces attentats sont le fait de malfaiteurs émérites, d'anciens forçats, libérés avant le temps, sur la foi de certaines apparences de réforme. Quel accroc aux entreprises philanthropiques manquant de profondeur et de sérieux, sinon à la théorie de ces juristes qui nous disent que la peine ne saurait poursuivre qu'un seul but : l'amélioration du criminel! Mais il y a plus encore. C'est toute la tendance de l'Angleterre, sa manière de comprendre les droits de la liberté individuelle qui paraît ici être mise en question. Il faut bien l'avouer, en effet, rien de plus aisé que de présumer quels sont les individus capables de commettre ces forfaits. Impuissante à réprimer les délits, la police pourrait les faire cesser du jour au lendemain, si seulement il lui était permis d'arrêter préventivement ceux qu'elle est fort en droit de soupçonner. Chose étrange pourtant! nous ne sachions pas qu'au milieu des divers moyens suggérés pour calmer les vives inquiétudes du public, personne ait songé à celui-là ! Et ce n'est pas que les détails statistiques fassent le moins du monde défaut : on vous dit que Londres compte 123 049 coupe-jarrets, pas un de plus, pas un de moins, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'y avait de soldats dans l'armée qui a reconquis les Indes! On conviendra qu'il faut avoir l'entêtement des Anglais à respecter les droits de la liberté individuelle pour ne pas recourir, en telle occurence, à de sages mesures préventives, dictées à la fois par la prudence et par l'intérêt public.

Il semble qu'un triste fait, qui a dernièrement ému l'opinion publique en FRANCE, soit arrivé, juste à point, pour faire comprendre qu'il ne faut pas trop se hâter de vouloir enlever la paille de l'œil de son prochain. Il s'est trouvé qu'une femme était entièrement innocente de l'horrible crime du parricide dont elle avait pourtant fait l'aveu! On le lui avait arraché, sinon par des menaces, du moins par des procédés rappelant ceux de la torture; puis l'accusateur public, entrant dans la voie ouverte par ses subalternes, et combinant des mots en l'air, des apparences, des soupçons, était arrivé à convaincre le jury. Grâce à cette méthode de traiter l'accusée, si bien signalée dans *Paris en Amérique,* il était arrivé, dans un dernier élan d'éloquence, à saisir la *gestation du crime* dans la personne de cette innocente!! L'opinion publique est, dans ce moment, occupée à réparer cette erreur au moyen d'une souscription publique en faveur de cette femme. Ce qu'il y a peut-être de plus triste à dire encore, c'est que, par une étrange lacune de la loi française, la mémoire de cette innocente n'aurait pu être réhabilitée si, par surcroît de malheur, elle eût été exécutée avant que les vrais coupables eussent fait l'aveu de leur crime! Il est certain que notre civilisation, qui se vante d'être si avancée, présente parfois de ces anomalies et de ces problèmes de nature à confondre les mieux intentionnés et les plus perspicaces. Mais si, à toute force, il fallait de deux maux choisir le moindre, qui donc hésiterait encore entre les inconvénients que peut avoir le régime anglais et ceux qui résultent du régime français?

Si les esprits religieux, comme le dit si bien M. de Rémusat, ont souvent le tort de s'isoler du mouvement social, il est des personnes s'occupant de religion qui sont complétement à l'abri de ce reproche. C'est là une justice qu'on ne peut se refuser à rendre aux pasteurs de l'Eglise protestante du Havre. L'inauguration du nouveau temple de cette ville leur a offert l'occasion de montrer, encore une fois, les rapports du libéralisme et du christianisme.

A en juger par les rapports des journaux politiques, dont il est vrai les rédacteurs ne se piquent pas de religion, cette cérémonie, qui a fait sensation, n'aurait rien laissé à désirer. Rien de plus accommodant que le christianisme qui s'est prêché à cette occa-

sion; on se trouve le professer sans s'en douter, sans le savoir et sans le vouloir. Il s'agissait du thème invariable et de rigueur: *La liberté de conscience, base de la tolérance réciproque*. Suivant l'un des pasteurs, le royaume de Dieu s'identifie avec le progrès, avec la civilisation, avec l'amélioration morale de l'homme et du genre humain. Le christianisme n'est nullement dogmatique et s'est affranchi de toutes les formules. A ses yeux, la loi de Dieu, telle que Jésus l'a formulée, est sans doute la plus complète et la plus parfaite qui soit entre toutes; mais la preuve même de sa divinité, c'est que les principaux caractères s'en retrouvent dans toutes les religions vraiment dignes de ce nom. Le rédacteur conclut que, pour le pasteur, tout homme qui, soit au sein des sectes chrétiennes, soit même en dehors d'elles, suit plus ou moins intégralement la loi de Jésus, est un chrétien, est un frère. Naturellement les éloges ne manquent pas à l'adresse d'un pasteur si libéral.

On n'est nullement surpris d'entendre de tels discours tomber du haut de la chaire, quand on se rappelle la composition de l'Eglise protestante. M. de Coninck, dans une nouvelle brochure, vient de faire dernièrement quelques révélations intéressantes concernant précisément celle du Havre. « Il est notoire, dit-il, que le registre paroissial du Havre contient un grand nombre d'*électeurs* qui n'ont justifié par aucun certificat ni par aucune déclaration signée d'un pasteur qu'ils appartiennent à l'Eglise réformée, et qui n'ont pas non plus déclaré qu'ils fréquentent le culte. Il y en a, ajoute-t-il, qui pourraient d'autant moins faire cette déclaration qu'ils ne sont guère vus au temple que les jours où il s'y fait une élection, et il y en a même qui n'y viennent alors que si l'on va les chercher en voiture. »

Si nous en croyons l'*Espérance*, bien placée pour connaître la chose, les faits qu'elle relève ne seraient nullement particuliers à l'église du Havre. « Ce qui se passe dans cette ville, dit-elle, se passe aussi ailleurs. L'indifférence et l'incrédulité, inscrites à leur insu et sans leur participation, ou avec leur simple consentement, sur le registre paroissial, sortent de leur inertie, ce jour-là, à la voix de la passion intéressée, et elles vont jeter leur funeste poids dans les balances de l'Eglise. »

Nous avions entendu répéter que, à la surprise générale, la démocratie sans garantie religieuse fonctionnait admirablement; il n'est donc pas inutile de recueillir les aveux de ses plus zélés défenseurs. L'antagonisme s'accroît de jour en jour davantage en France dans l'église nationale. « L'anarchie est manifeste, c'est encore l'*Espérance* qui parle, et ne saurait être niée que par ceux qui la produisent. L'abîme va se creusant sous nos pas: le mur de séparation monte par-dessus nos têtes; les vains restes d'un trompeur accord disparaissent malgré les volontés contraires. »

Cependant on se gardera bien de rien faire pour mettre un terme à un pareil état de choses. A ce faux accord officiel entre les fractions opposées de l'Eglise, il n'est point pour le moment de remède qui ne fût pire que le mal lui-même, selon le même journal.

Un écrivain catholique, l'abbé Michon, est plus courageux. Dans une brochure récente, il demande qu'on en finisse avec le concordat, cause de tous les maux de l'Eglise[1]. Il soutient la thèse, souvent mise en avant par des écrivains protestants, en vertu de laquelle le prétendu relèvement des autels par le premier consul, n'aurait été qu'un enchaînement de la religion qui était déjà en bon chemin pour se relever toute seule, sans le secours du bras séculier. «Les prêtres, dit-il, étaient revenus un à un de l'émigration, et jusque dans les diocèses les moins religieux, les fidèles s'étaient empressés de procurer un abri aux prêtres, de leur fournir un mobilier. Ceux-ci disaient la messe dans des chapelles particulières, au su de l'autorité, et dans beaucoup de paroisses rurales, les municipalités, non officiellement toutefois, leur avaient ouvert les églises. » Si on s'est souvent laissé aller à louer le concordat, c'est qu'on a cru, tout à fait à tort, qu'il était une réparation des injustices dont le clergé avait été l'objet pendant la tourmente révolutionnaire. Mais il n'en est rien; il n'a nullement servi la cause de la religion : « Laissée à elle-même

[1] *Le Concordat, cause du conflit entre le clergé et l'empire*, par l'abbé J.-H. Michon, chez Dentu.

après la persécution, l'Eglise se fût appliquée à petit bruit à son œuvre de direction des âmes. Elle eût réparé peu à peu, avec les ressources de la piété, encore vive alors, ce qu'on appelait dans le style du temps, les brèches du sanctuaire. »

Le concordat, qui devait être un éternel traité de paix entre l'Eglise et l'Etat, a été le signal de querelles qui ne paraissent pas être à la veille de s'apaiser. « Il n'y a pas, dit M. l'abbé Michon, d'habileté politique qui résiste à une position aussi fausse. Comme un prince, serviteur docile du clergé, ne pourrait pas régner 24 heures, il continue, par une contradiction flagrante, à se dire le défenseur de l'Eglise, sans mettre toutefois l'Etat, l'armée, toutes les forces de l'empire au service de la papauté menacée. » L'auteur fait ressortir tout ce qu'il y a de faux dans cette position: « être le roi très chrétien, et souffrir qu'on insulte le christianisme par la presse, par les livres négateurs du dogme révélé ; être l'évêque extérieur et ne pas punir la violation des lois de l'Eglise et le reste. »

Sans le concordat, la question de Rome n'aurait pas même pu se poser. Viendrait-il à l'esprit de l'épiscopat américain, demande M. l'abbé Michon, de dire au président Lincoln : « Le chef de la catholicité est menacé dans son indépendance; envoyez à son secours la flotte de l'Union? — Rien ne me lie au chef de votre religion, serait la réponse rationnelle du président. » Et cependant l'auteur estime que nulle part le catholicisme n'est plus prospère qu'aux Etats-Unis. Aussi propose-t-il le seul remède possible pour sortir de la fausse position du moment. « La grande mesure, dit-il, c'est de se proclamer étranger dorénavant à tout ce qui regarde l'Eglise, si ce n'est pour protéger sa liberté comme celle de toutes les associations religieuses de la France. » M. l'abbé Michon ne se fait illusion que sur un seul point : il estime qu'une pareille mesure serait reçue avec satisfaction et reconnaissance par l'immense majorité des catholiques. A cet égard, catholiques et protestants se valent : ils n'ont pas assez de foi en la vérité pour accepter avec joie un pareil régime.

M. de Coninck lui-même ne semble pas faire exception. Il croit encore à la possibilité d'une église nationale évangélique, restaurée sur les bases de l'orthodoxie traditionnelle. A la vérité il condamne le concordat, mais précisément parce qu'il lui paraît avoir rendu son idéal irréalisable. « L'Etat, dit-il, reconnaissait l'Eglise réformée de France. Il se chargeait du salaire de ses pasteurs, mais il lui enleva *son autonomie*, et elle se trouva ainsi avoir, comme Esaü, vendu son indépendance séculaire pour un plat de lentilles.... L'Eglise réformée de France n'est donc plus une association de personnes partageant une même foi, mais simplement une agrégation dont l'intérêt pécuniaire forme le principal lien [1]. » M. de Coninck cède évidemment à une illusion d'optique quand il suppose que le rétablissement des synodes généraux suffira pour rétablir l'Eglise sur les bases de l'orthodoxie. C'est le multitudinisme qui est l'essence, le péché originel des établissements nationaux. Il faut qu'ils se résignent à subir les conséquences du principe. Or la multitude n'est plus orthodoxe de nos jours, et, dans un temps de démocratie comme le nôtre, la majorité ne saurait consentir à se laisser régir par la minorité. L'idée de confession de foi et celle d'église nationale sont donc exclusives l'une de l'autre. L'art suprême dans ce point délicat, c'est de savoir bien lire l'heure marquée au cadran de l'opinion publique, et d'éviter de rien accuser trop fortement pour que chacun puisse se consoler en se disant qu'après tout l'Eglise est bien à son image.

Décidément la conscience de l'ANGLETERRE finit par se réveiller: on commence à se dire qu'il n'y a pas seulement dans le monde, des questions matérielles et politiques: Wilberforce, s'il revenait, aurait à rougir, moins qu'il y a quelques mois, de l'attitude de ses compatriotes. C'est d'abord la Société pour l'abolition de l'esclavage, qui a envoyé une adresse de sympathie aux Etats-Unis, en rendant les Anglais attentifs à la fausse route qu'ils ont faite depuis 18 mois. Mais un événement bien plus important, c'est un meeting qui vient d'être

[1] *L'Eglise réformée de France et l'Eglise du Havre*, par Frédéric de Coninck, membre du consistoire. Prix 1 franc. Se vend au profit des ouvriers sans travail au Havre, sans distinction de culte.

tenu à Manchester, le centre même de ces populations du Lancashire qui ont tant à souffrir. C'est à elles que la belle part continue à appartenir. Elles n'auront pas seulement l'honneur d'avoir souffert avec résignation et patience: la faim ne les a point empêchées de montrer leur sympathie pour la grande et noble cause dont le triomphe est la cause momentanée de leurs cruelles privations. La proposition suivante a été adoptée à l'unanimité : « que ce meeting, reconnaissant la fraternité commune de l'humanité et le droit sacré et inaliénable de tout être humain à la liberté personnelle et à une égale protection, témoigne de son horreur pour l'esclavage des nègres en Amérique, et pour la tentative des rebelles suddistes détenteurs d'esclaves, d'organiser sur le grand continent américain une nation ayant l'esclavage pour base. » En outre, ce meeting, composé principalement des classes industrielles de Manchester, a voté une adresse à Lincoln pour témoigner de sa profonde sympathie en faveur des efforts qu'il a faits pour maintenir l'Union américaine dans son intégrité, et aussi en faveur du grand sentiment de justice qui anime sa proclamation émancipatrice, et en faveur d'autres mesures tendant à donner la liberté à l'esclave et à rétablir la paix dans la nation américaine. « Nous vous félicitons cordialement, dit cette adresse, ainsi que votre pays, pour sa conduite humaine et sa droiture..... Tandis que l'enthousiasme est enflammé, achevez votre œuvre. Bientôt tout obstacle à votre liberté aura disparu, et l'abolition, pendant votre présidence, de l'esclavage (cette honte de la civilisation et de la chrétienté), rendra le nom d'Abraham Lincoln à jamais honoré et révéré dans la postérité. » « Nous ne sommes vraiment qu'un seul peuple, bien que séparés par la distance, ajoute l'adresse, l'émancipation cimentera à jamais l'amitié et le respect entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Et s'il existe ici des gens animés de mauvais vouloir à votre égard, soyez persuadés que ce sont ceux seulement qui s'opposent à la liberté dans la patrie, et qu'ils seront sans puissance pour susciter des querelles entre les deux peuples, à partir du jour où votre pays devient incontestablement et sans exception, la terre de la liberté. Acceptez notre haute admiration pour la fermeté que vous avez montrée en faisant cette proclamation de liberté. » Pourquoi faut-il que l'attitude de bien des gens fasse encore contraste avec l'héroïsme de ces populations du Lancashire ? Hier encore c'était le *Times* qui, après l'avoir insinué, conseillait en toutes lettres à Mac Clellan de faire une révolution et de chasser Lincoln. Voilà comment, quand les vues ambitieuses sont en jeu, on sait respecter la légalité dans ce pays ennemi des coups d'état et des émeutes !

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Pensées chrétiennes extraites de divers auteurs. Broch. de 80 pag. in-32. — Lausanne Georges Bridel. Prix : 80 c.

Courtes et substantielles pensées extraites de plus de quatre-vingts auteurs différents et qui supposent une lecture considérable. Elles sont classées en 11 chapitres: La Rédemption. La connaissance de soi-même. La vérité. La prière. La foi. L'amour pour Dieu. L'amour pour nos frères. L'obéissance. La Croix. L'emploi du temps. La mort et l'Eternité. — La plupart de ces pensées, choisies avec soin et un grand tact moral, sont propres à éveiller l'intelligence, à exciter la méditation et à nourrir en nous les sentiments les plus élevés.

Le libéralisme de Dieu, sermon par H.-F. Quinche, pasteur à Bâle, 1862.

Il ne faut pas s'effrayer du titre que M. Quinche a donné à son excellent discours. Ce qu'il appelle le libéralisme de Dieu n'est autre chose que le respect de Dieu pour la conscience individuelle, ou le soin avec lequel il veille au maintien de notre liberté. C'est ainsi que le *Père* a créé des êtres libres, au risque de les voir se tourner contre lui, et préférer la révolte à l'obéissance. C'est ainsi que le *Fils*, venu ici-bas pour sauver les pécheurs, non-seulement repousse l'emploi de la force, mais

encore évite de subjuguer les hommes par l'évidence, qui, étant une sorte de contrainte exercée sur l'esprit, ne laisse plus de place à la liberté. C'est ainsi enfin que le *Saint-Esprit*, pouvant nous changer sans nous et malgré nous, se montre jaloux de notre liberté, au point de ne pas disposer de nous sans le concours de notre volonté; et, au lieu de jeter tous les caractères dans le même moule, ne détruit pas les individualités, mais les sanctifie. Ce sujet, rarement porté en chaire, a été traité par Monsieur Quinche avec talent et élévation.

P. B.

LETTRE A LA RÉDACTION.

Veuillez permettre à l'un de vos abonnés de répondre quelques mots à l'article critique inséré dans le N° 23 de votre estimable journal, au sujet de la brochure intitulée : *Expériences d'un phrénologue chrétien*. Chacun doit avoir le *droit* (car c'est un *devoir* pour chacun) de défendre les opprimés et ceux qu'on attaque injustement..... Je viens donc relever le gant en faveur de cette pauvre phrénologie si rudement traitée par votre collaborateur, bien qu'elle pût espérer un meilleur accueil dans votre cité intellectuelle.

En effet, Monsieur le critique, la phrénologie est *vivace*, plus que vous ne le croyez peut-être, car si tous les auteurs qui ont traité de cette science depuis Gall jusqu'au Dr Castle, y compris Spurzheim, Combe, Garnier, Vimont, Reid, Stewart, etc., etc., venaient à se dresser devant vous, il est probable que vous seriez perdu dans cette foule.

En Ecosse et en Angleterre, la connaissance de la phrénologie est si fort répandue que sur dix personnes instruites que vous interrogeriez, cinq au moins se trouveraient être convaincues de la vérité de cette science, et parmi elles bon nombre de savants, pasteurs et professeurs.... On y publie même des journaux et revues phrénologiques, et cependant ces pays-là ne sont pas peuplés, que je sache, d'hommes dépourvus de sens et d'esprit.

Si, comme le croit l'auteur des *Expériences d'un phrénologue chrétien*, la phrénologie est une vérité, pourquoi ne réclamerait-elle pas sa place sous le *manteau du christianisme* qui abrite *toutes les vérités?* Oui, elle pourrait se *vanter de grandes choses* et se rendre vraiment très utile si elle parvenait à convaincre bien des personnes de leurs vaines illusions sur elles-mêmes, et du mauvais emploi qu'elles font trop souvent de leurs facultés.

Comment l'auteur de l'article en question, maniant si bien lui-même l'arme de la plaisanterie (pour ne pas dire de l'ironie), n'a-t-il pas reconnu le petit bout d'oreille de celle-ci dans le paragraphe sur les *mariages à Londres* et les *portraits phrénologiques?*

L'objection fondée sur la similarité des crânes porte à faux, car vu les immenses richesses de diversité que présente la création, il serait aussi difficile de trouver deux têtes parfaitement identiques que deux feuilles d'arbre exactement semblables. Or, la moindre différence de conformité a une grande portée au point de vue phrénologique.

Quant à la partie la plus sérieuse de la critique, elle est heureusement la moins fondée, ce que prouvera à chacun une lecture attentive et impartiale de la dite brochure. En effet, il est facile de se convaincre que l'auteur, loin d'être matérialiste, appuie au contraire fortement sur la nécessité de la régénération par le Saint-Esprit et d'une lutte énergique contre le péché avec le secours de la grâce divine. Je cite à mon tour: « L'homme qui ne se laisse pas imprégner par le baptême du Saint-Esprit est une pierre brute. »

« L'homme nouveau l'est de *cœur*, pas de *tête;* l'influence du Saint-Esprit tourne à bien les organes, mais n'en crée pas de nouveaux; la *foi* est un don de Dieu qui ne procède d'aucun organe particulier. »

« Il n'y a que le souffle du Saint-Esprit qui puisse nous faire faire un bon usage des *talents confiés*, en vue de Dieu; jusque-là on suivra ses instincts bons ou mauvais, car rien ne vient de nous. Oui, cette science nous fait toucher du doigt ce que l'Evangile nous dit, que nous sommes enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien, et que c'est en Jésus seul que nous pouvons trouver notre salut et l'affranchissement de nous-mêmes, du péché qui est en nous. Appuyés sur nous-mêmes, nous ne pouvons *rien;* sur *Lui*, nous pouvons *tout.* »

« ..... A dix ans, cette enfant comprenait déjà le combat du chrétien, la nécessité de naître de nouveau. »

« ..... Il faut apprendre à se connaître et accepter cette vérité que nous devons naître de nouveau par l'efficace de la foi au salut par le sang de notre Sauveur. »

Trouvera-t-on dans ces citations matière à justifier l'accusation lancée contre l'auteur « d'annuler l'action du Saint-Esprit dans l'œuvre de la régénération? »

Espérons que la phrénologie, jusqu'ici étrangère et méconnue parmi nous, se débarrassera enfin de ses entraves et fleurira dans notre pays comme ailleurs, grâce à l'impulsion que lui aura donnée le « phrénologue chrétien, » auquel nous demandons une seconde page pratique de ses « Expériences, » dont quelques âmes au moins sauront profiter.

Un abonné.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

HISTOIRE RELIGIEUSE.

—

Osterwald et sa théologie.

TROISIÈME ARTICLE.

Cette même année 1700 fournit de nouvelles preuves de la grande activité d'Osterwald, nous le voyons mettre la main à l'œuvre pour réaliser les réformes dont il avait signalé le besoin. C'est ce qu'il fit d'abord à l'égard du chant sacré.

Jusqu'alors on avait conservé dans les églises de langue française l'ancien psautier de Clément Marot. On a de la peine à comprendre comment, depuis que le français s'était perfectionné et était devenu la plus polie et la plus élégante de toutes les langues de l'Europe, les réformés s'obstinaient à chanter les louanges de Dieu dans le vieux gaulois d'un poëte érotique. Se représente-t-on Du Bosc, en plein XVII[me] siècle, lui, l'orateur que Louis XIV avait nommé *l'homme de son royaume qui parlait le mieux*, lisant dans le service divin, et l'assemblée chantant des vers tels que ceux-ci :

> Ouvre ta bouche bien grande
> Et soudain esbahi seras
> Quand tu te la trouveras
> Toute pleine de viande?

Il ne faut pas trop s'étonner après cela que les églises à traditions aient conservé l'usage des langues de l'antiquité, même depuis qu'on avait cessé de les parler.

Ce fut donc une belle inauguration du décanat d'Osterwald que la substitution des psaumes mis en vers par Conrart, secrétaire de l'Académie française, et La Bastide, à une version devenue burlesque par le nombre et l'étrangeté de ses archaïsmes.

Ce changement se fit à peu près généralement à cette même époque. Il n'y eut d'exception que pour l'église wallone de La Haye où Jurieu voulut essayer de corriger lui-même les anciens psaumes, et n'obtint d'autre résultat que de prêter à rire à ses nombreux ennemis.

Nous avons eu l'occasion de reconnaître la justesse des vues d'Osterwald sur le chant sacré. C'était avec raison qu'il déplorait que l'on ne chantât que les psaumes dans les églises, et peut-être est-ce à cet usage que l'on peut attribuer en partie le déisme pratique des populations et l'oubli de l'Evangile. On sait qu'en Allemagne une circonstance toute contraire, savoir l'usage de cantiques évangéliques, a maintenu dans les basses classes une connaissance remarquable de la doctrine du salut.

Toujours dans cette même année 1700, Osterwald s'occupa d'une réforme de la liturgie, et y travailla de concert avec son ami Tribolet, devenu son collègue. Elle commença par un service particulier pour le samedi.

Dans une lettre du 14 août 1700, il émet ses pensées sur les liturgies. « Les pasteurs, dit-il, en sentent les défauts et voudraient agir de concert avec Genève. » Ceux qui ont comparé notre manière de faire le service divin avec celle qui était en usage dans les premiers siècles du christianisme, ont jugé que Calvin et Farel, qui sont les principaux auteurs de nos liturgies, auraient mieux fait s'ils avaient témoigné un peu plus de respect pour l'antiquité et pour tout ce qui s'était pratiqué jusqu'alors dans toutes les églises du monde, et s'ils eussent conservé les anciens formulaires et l'ancienne

manière de prier, après en avoir retranché ce qu'il y avait de mauvais. Nos liturgies et nos prières sont trop longues, elles devraient être abrégées. Ce sont des discours sans aucune interruption. La véritable et l'ancienne manière de prier et la plus propre à exciter la dévotion est la prière par intervalles et par reprises et entremêlée de louanges, de lectures d'exhortations[1]. A l'égard des choses mêmes, on dit dans nos liturgies diverses choses qui devraient être retranchées, et il en manque d'autres qui paraissent essentielles. »

La critique d'Osterwald sur la *confession des péchés*, c'est-à-dire sur la prière de nos liturgies connue sous ce titre, mérite toute notre attention. C'est sur cette critique que nous fondons le jugement que nous avons émis précédemment et sur lequel nous reviendrons dans la suite, qu'Osterwald n'a jamais très bien compris la doctrine orthodoxe.

Voici donc ses remarques sur le formulaire dont il s'agit :

« 1° Comme on s'assemble pour adorer Dieu, il faudrait commencer par les actes d'adoration aussi bien que de bénédiction et de louanges. On viendrait ensuite à la confession des péchés. Mais, quand on ne parle que de ce dernier article, cela ne donne pas des idées justes du service divin, et le peuple conçoit que toute la religion et toute la dévotion consistent uniquement à se reconnaître pécheur.

» 2° Cette confession est conçue dans des termes qui supposent que tous les membres de l'Eglise sont d'indignes pécheurs, et les catholiques romains nous ont fait il y a longtemps des reproches là-dessus. Cette expression : *incapables de faire aucun bien* est outrée et doit être bannie. Elle ne s'accorde pas avec ce que l'on demande à la fin de la prière que nous mourrions au péché *et que nous produisions des fruits de justice et d'innocence.* Nous sommes tous de notre nature incapables de faire aucun bien, mais les fidèles et les vrais chrétiens sont appelés à faire la volonté de Dieu, — *et que par nos vices,* il serait mieux de dire *nos péchés, nous transgressons sans cesse, sans cesse* est une expression trop forte ; *une entière ruine,* le mot de *perdition* ne devrait pas être ôté, puisqu'il est bon et plus fort que celui de *ruine* et que le peuple y est accoutumé. Il n'était pas nécessaire de changer ces mots : *et en effaçant nos taches et nos souillures,* non plus que ceux-ci : *touchés d'un déplaisir,* etc. »

Dans sa réponse, Tronchin lui fit remarquer avec raison que « par l'expression *enclins à tout mal et incapables de faire le bien,* on décrivait l'état de notre nature qui est une incapacité morale » et qu'on peut bien remonter jusque-là dans une prière faite par toute l'Eglise. Il ajoutait qu'il serait charmé « de l'union des deux compagnies (Neuchâtel et Genève) pour amender les liturgies. »

« La liturgie du baptême, dit encore Osterwald, est une dissertation théologique et scolastique où il y avait bien des choses à rectifier et dont la longueur est tout à fait ennuyante (sic).

» La liturgie de l'eucharistie ne répond pas assez au but de la sainte cène qui est de rendre grâces à Dieu par Jésus-Christ. Il n'y est parlé que du sentiment que l'on doit avoir de ses péchés et de la confiance en la miséricorde de Dieu. Ces dispositions sont nécessaires, mais il y en a d'autres qui ne le sont pas moins et qui sont même plus essentielles dans l'acte de la communion. Les idées de la manducation spirituelle qui furent mises pour contenter ceux qui étaient accoutumés aux idées de la manducation

[1] L'avant-propos du projet de liturgie soumis au Synode de l'Eglise libre dans sa session de 1862, présente sur les anciennes liturgies, comparées avec celles qui sont en usage depuis la réformation, des vues toutes pareilles à celles d'Osterwald sur ce sujet. Cette coïncidence nous a frappé. A. B.

corporelle n'y sont point ici à propos. »

Nous voyons par ce qui précède qu'Osterwald avait à cœur de faire disparaître les idées positives que les réformateurs et les premiers réformés avaient professées touchant le Baptême et la cène. Ces tendances reparaîtront dans son catéchisme comme nous le verrons bientôt. Ainsi c'est à ses efforts que nous devons, du moins en partie, le vague et la nullité qui régnèrent dès lors dans la théologie des réformés sur ces points. Les idées positives se conservèrent par impression dans les masses, mais cette impression n'étant ni éclairée ni dirigée par l'enseignement religieux prit peu à peu un caractère superstitieux.

Nous nous permettons de trouver qu'Osterwald manquait plus ou moins de profondeur dans quelques-unes de ses appréciations. Nous en citerons un trait qui nous a frappé. Dans une lettre du 9 février 1701, il consulte Tronchin sur la question de savoir «si les galériens (pour la foi) avaient raison de ne pas vouloir se découvrir quand on leur faisait l'office et de se laisser plutôt bâtonner. En ce cas-là je ne sais, ajoute Osterwald, si le zèle de ces bonnes gens est aussi éclairé qu'il est vif et héroïque, et s'il n'y a peut-être point de péché à se faire assommer plutôt que de lever son bonnet.»

Comment est-ce que le peu d'importance de l'acte en soi pouvait lui cacher la valeur qu'il acquérait dans une telle circonstance? On aurait pu raisonner de même sur quelques démonstrations insignifiantes de leur nature que les païens exigeaient des anciens martyrs, mais auxquelles ceux-ci préféraient la mort, parce qu'ils y voyaient un acquiescement à l'idolâtrie.

Nous venons de placer ce détail pour faire quelque diversion à la théologie des citations qui précèdent et nous préparer par quelques moments de repos à celle des citations qui suivront.

Voici un autre détail qui me paraît trouver assez bien sa place après celui que l'on vient de lire.

Le bon Werenfels, serré de près par les théologiens de Berne au sujet du *traité des sources de la corruption*, eut recours à un petit stratagème qui n'était pas sans rapport avec les réponses des anciens oracles. Mais laissons raconter la chose à Osterwald.

« Je vous dirai dans le secret que M. Werenfels est un peu trop politique, et qu'il se ménage extrêmement avec Berne. M. Leeman l'ayant sollicité coup sur coup à lui dire son sentiment sur mon ouvrage, il a été longtemps sans répondre. A la fin il a répondu : *De libro domini Osterwaldi nihil judico aut benigne judico; multi et hic et alibi librum illum maximi faciunt*[1]. C'est ce que j'ai appris par un ami qui m'a confié cela et qui m'a prié de ne pas le répandre. »

Ainsi Osterwald, qui trouvait le scrupule de nos martyrs excessif quand ils aimaient mieux s'exposer à des coups de bâton que de lever leur bonnet à la messe, trouvait son ami Werenfels trop politique quand, à propos du *Traité des sources de la corruption*, il aimait mieux recourir à une réponse évasive, que de s'exposer aux coups de plume des théologiens bernois. Ici il ne voulait pas permettre de lever le bonnet.

Tronchin n'hésita pas à excuser Werenfels par la difficulté de sa position : « Il est seul, dit-il à Osterwald, au milieu de théologiens qui pensent autrement que lui. »

C'est à peu près à cette même époque qu'Osterwald parle à son ami de la société formée en Angleterre *pour la propagation de la foi*, dont il avait été reçu membre honoraire. Cette société lui témoigna dans diverses circonstances toute la considération qu'elle professait pour

[1] Sur le livre de M. Osterwald je ne porte aucun jugement ou j'en juge avec bienveillance. Plusieurs et ici et ailleurs font grand cas de ce livre.

lui et pour ses ouvrages. « Elle travaille, dit Osterwald, à la propagation de la foi chez les infidèles, vers qui elle a déjà envoyé plusieurs missionnaires. »

Un petit nuage s'éleva entre Osterwald et la société à propos de l'expression d'*embryon*, que M. Chamberlaine, un des principaux membres, avait employée en parlant du projet de liturgie, mais elle fut expliquée dans le sens *d'essai*, explication trop naturelle pour être refusée.

C'est le 9 février 1701 qu'Osterwald parle de la société pour la *propagation de la foi*. Quelque confusion dans mes notes m'empêche de pouvoir dire avec certitude s'il s'agit de cette société ou d'un projet de réunion entre les épiscopaux et les presbytériens, dans les lignes suivantes : « Le plan de cette réunion revient à ceci : On laissera à chaque église nationale ses droits, sa confession de foi, sa discipline ; mais l'on conviendra de certains articles généraux qui regardent l'essentiel de la religion. On éloignera négativement les erreurs de l'Eglise romaine et l'on ne touchera point aux articles controversés dans les différentes communions. »

N'y avait-il pas là une vue anticipée, un éclair précurseur de l'alliance évangélique?

Le 11 mai 1701, après avoir insisté sur la nécessité d'une réforme dans le culte et sur les avantages qui résulteraient d'une réunion des anglicans et des presbytériens, il dit, après s'être livré à une série de réflexions sur ce sujet : « Les magistrats n'ont déjà que trop d'autorité en Suisse dans les affaires ecclésiastiques. »

Remarquez ces quatre anticipations sur l'avenir, la société de la *propagation* envoyant des missionnaires aux païens, le plan d'une espèce d'alliance évangélique, Osterwald employant l'expression d'*Eglise nationale* que plusieurs croient toute moderne et trouvant les églises protestantes trop asservies à l'Etat.

Bien des choses remontent, du moins en germe, plus haut que nous ne le pensons. Il est bon de s'en souvenir, cela tend à combattre l'*orgueil collectif*. Cet orgueil est d'autant plus dangereux qu'on s'y livre avec moins de scrupule.

Quoique Osterwald paraisse faire cas en certaines circonstances de l'opinion des catholiques, ainsi que nous l'avons vu au sujet de la première des liturgies réformées (la confession des péchés), et bien qu'il fût lui-même estimé de plusieurs membres de cette communion, cependant il partageait l'opinion générale à cette époque, qu'à part les motifs de l'intérêt et de la crainte, rien ne pouvait expliquer le passage d'un protestant au romanisme qu'un désordre mental.

Il écrivait dans cette lettre du 6 juin 1683, dont nous avons déjà cité un fragment, à propos de l'apostasie d'un bel esprit de cette époque, Grostête des Mahis, « qu'il fallait attribuer sa chute à ses jeûnes trop longs et trop fréquents et à un grand attachement à l'étude qui lui vait troublé l'esprit ainsi que les éloges qu'on lui donnait de toutes parts. »

Nous en revenons aux travaux et aux réformes d'Osterwald.

Ce fut au commencement d'août 1700 que l'on chanta pour la première fois les psaumes de Conrart dans l'église de Neuchâtel. Dès cette époque, Osterwald avait mis par écrit ses vues sur la liturgie. Les pasteurs pensaient comme lui quant aux défauts qu'il reprochait aux rituels en usage, mais ils auraient voulu agir de concert avec Genève. Au reste, on avait été très circonspect dans le projet des réformes à apporter au culte, et l'on n'avait pas osé y faire prononcer au peuple l'amen à la fin des prières, quoique Osterwald eût été très favorable à ce changement.

Les réformes liturgiques causèrent beaucoup de rumeurs en certains lieux. Osterwald écrit à ce sujet : » On dit que plusieurs ministres du pays de Vaud

crient miséricorde sur nos nouvelles prières, ils disent que l'on abandonne la réforme et que l'on devient papiste. »

Dans cette circonstance, comme à propos des réclamations de C. Morel, on lit entre les lignes qu'Osterwald regardait plus ou moins notre pays comme une Béotie.

Ce fut encore en 1700 que se fit une importante innovation sur la nécessité de laquelle Osterwald avait insisté dans le *Traité des sources de la corruption*. Il va nous dire lui-même en quoi elle consistait. « Nous avons réglé la forme d'examiner et de recevoir les catéchumènes à peu près de la même manière que j'en parle dans un autre endroit de mon livre. » C'est ainsi qu'il s'exprime dans une de ses lettres, et le 31 du mois d'août il dit : « Nous avons réglé la manière et les formes de recevoir les catéchumènes dans notre assemblée d'hier. Nous nous sommes conformés autant que nous l'avons pu à la pratique de l'ancienne Eglise. » Tronchin lui marque à ce sujet que l'Eglise de Genève ne pourra admettre ce mode.

Cependant il ne tarda pas à l'être généralement. Cette innovation fut regardée comme très précieuse, et la cérémonie fut envisagée comme l'une des plus belles de notre église. Si je ne me trompe, elle fut admise par Spenner. De nos jours on la juge tout différemment, et il est certain que l'émotion que jadis elle réveillait toujours fait place à un sentiment d'une tout autre nature si absolument l'on ne veut y voir qu'une forme, une contrainte et la récitation sans sincérité d'engagements auxquels les contractants ne penseraient pas même.

Nous n'entrons point ici dans cette discussion, nous ne faisons que rapporter des jugements contradictoires en simple historien.

On voit qu'Osterwald marchait rapidement dans ses réformes, mais il lui restait un grand pas à faire; c'était la composition d'un catéchisme. De quelles difficultés son chemin va être encombré! quelle opposition il rencontrera ! Ce sera en consommant son œuvre qu'il se posera en réformateur, et s'il demeure vainqueur dans la lutte, la réaction contre l'ancienne orthodoxie aura remporté la victoire.

Dès le 10 novembre 1701, il trace un plan sur la manière de faire le catéchisme aux enfants.

Le 18 avril 1702, il commence à parler de son catéchisme. « Si je me détermine pour l'impression, » dit-il, paroles qui indiquent encore de l'hésitation. Il soumet son œuvre à Tronchin.

Le manuscrit s'imprime, le livre circule, et la lutte commence. « Je viens, Monsieur, de recevoir, dit-il à Tronchin, une lettre de Berne où l'on dit que le magistrat a envoyé à Zurich et à Bâle la copie de mon catéchisme et les remarques. »

Les théologiens de Berne firent une critique remarquable du catéchisme d'Osterwald. La voici :

Relativement au nouveau catéchisme sur lequel nos souverains Seigneurs ont désiré connaître notre jugement, on peut remarquer:

I. Que diverses circonstances tendent à rendre suspect ce livre, qui n'est pas écrit sans érudition, et qui a été composé sous prétexte d'édification. Elles sont :

1° L'auteur, Osterwald, célèbre par ses connaissances, sa piété et son zèle qui a déjà excité les soupçons de plusieurs, par un écrit précédent intitulé les *sources de la corruption*.

2° Le lieu où le livre a été écrit, et l'église à l'usage de laquelle il est destiné savoir Neuchâtel, notre voisine, à l'égard de laquelle nous désirerions qu'elle n'eût pas si facilement porté atteinte à la conformité qui existe entre elle et nous, grâce à l'adoption du catéchisme de Heidelberg, afin que le mal qui peut en provenir ne s'étende pas aux pays romands.

3° Les personnes qui approuvent le

livre, les pasteurs mêmes de cette église qui jusqu'ici ont vécu dans l'unité fraternelle avec nous, et dont les devanciers ont souscrit le formulaire de concorde (consensus) ainsi que nos autres livres symboliques, et qui n'ont jamais méprisé les avis qui ont pu leur être donnés par nos propres devanciers.

4° Le but, ce catéchisme qui n'est pas destiné, il est vrai, à un usage public, mais particulier, a été autorisé par l'approbation publique pour s'en servir en tant que de la meilleure explication du catéchisme en usage. Or on aperçoit aisément dans la méthode et dans la matière des deux catéchismes une si grande différence que la vie de l'un ne saurait se prolonger sans mettre fin à l'existence de l'autre.

5° La méthode n'est point conforme à celle du catéchisme de Heidelberg, mais elle est tout autre, et paraîtrait convenir plutôt à un traité de morale qu'à un cours de religion chrétienne.

6° L'impression, on a d'abord voulu la tenter dans notre république, mais lorsqu'on l'a eu empêchée comme dangereuse, on l'a obtenue à Genève.

II. Le livre lui-même. On est fondé à demander à son sujet comme pour tout livre catéchétique et symbolique ces trois choses: 1° qu'il soit un système complet de religion chrétienne dans lequel les principaux dogmes de cette religion et toutes choses soient expliqués d'une manière convenable; 2° qu'il n'y ait dans les mots aucune ambiguïté sous laquelle les hérétiques puissent se cacher; 3° que rien n'y soit enseigné de contraire à la théologie orthodoxe et à nos livres symboliques, qui sont la confession de foi helvétique et le catéchisme de Heidelberg. Surtout nous insistons sur ceci que tout soit conforme au catéchisme de Heidelberg que l'église de Neuchâtel a depuis longtemps admis et qu'elle veut reconnaître encore dans la suite. — Mais le nouveau catéchisme n'a point satisfait à ces trois conditions, car:

1° Quelques-uns des dogmes niés ou mis en doute par les arminiens sont entièrement omis ou n'ont nullement été expliqués avec un soin convenable comme dans le catéchisme de Heidelberg, savoir l'entière corruption de l'homme par le péché originel, notre totale incapacité pour le bien, la complète nécessité et puissance de la grâce régénératrice et convertissante, le don de la foi et de la persévérance finale, la certitude de l'imputation de la justice de Jésus-Christ, la communion du croyant avec son Sauveur et la communication de ses bienfaits qui en découle pour ce dernier, l'efficacité, l'activité de la foi dans ses efforts pour produire les bonnes œuvres. Dans ce que le nouveau catéchisme enseigne sur la prière, il n'est point dit qu'il faut prier au nom de Jésus-Christ, et son intercession n'y est pas mentionnée;

2° Quant aux explications inexactes qui amènent des conséquences dangereuses, nous comptons dans ce nombre le point de vue de l'auteur sur la première origine de la religion chrétienne, et sur ce qui concerne son fondateur Jésus-Christ fils de Dieu et Messie, la raison pour laquelle il est appelé Fils de Dieu, ce qui est dit de la vraie foi et de sa fermeté, de la chute d'Adam, du pardon des péchés et de la justification, de l'usage de la loi évangélique, des sacrements. Les explications de l'auteur ont un caractère de généralité tel que les hétérodoxes peuvent facilement s'y mettre à couvert; les opinions sociniennes et arminiennes se reconnaissent à ce trait que ceux qui y inclinent affectionnent les expressions générales, parce qu'elles peuvent servir d'abri à leurs idées;

3° Il s'y trouve des doctrines en opposition manifeste avec le catéchisme de Heidelberg et qui ont toujours été rejetées par les orthodoxes des temps antérieurs, savoir: que la vraie piété nous rend Dieu favorable; que les juifs d'aujourd'hui

qui rejettent le Christ adorent le vrai Dieu; que Jésus-Christ a été le fondateur de la religion chrétienne seulement à dater du moment qu'il est venu dans le monde; que la confiance d'avoir obtenu le pardon des péchés dont on est coupable n'est point un acte essentiel de la foi mais qu'elle en est plutôt l'effet, lequel doit être subordonné à l'effet de l'obéissance; que la foi est expliquée presque partout comme l'obéissance aux commandements de Dieu; que l'on n'acquiert la confiance de la foi que par les bonnes œuvres; que le péché originel n'est qu'une mauvaise disposition et une inclination au mal qui est née avec nous. C'est ainsi que parlent les arminiens qui nient notre nature mauvaise par laquelle nous sommes devenus incapables de tout bien. C'est à cette même erreur que se rattache celle qui consiste à alléguer qu'Eve a été tentée par sa propre convoitise; que par la descente de Jésus-Christ aux enfers il ne faut pas entendre les souffrances et les angoisses qu'il a endurées en son âme, selon la doctrine du catéchisme de Heidelberg, mais son séjour dans le lieu où vont les âmes des hommes après leur mort, c'est-à-dire en paradis; que la discipline doit être exercée uniquement par les pasteurs, quoique le catéchisme de Heidelberg l'attribue à la communauté et enseigne qu'elle doit être administrée d'après les lois de l'Eglise; que l'acte de confesser ses péchés aux pasteurs, que nos docteurs avaient présenté comme une chose utile pour calmer les angoisses de la conscience, mais libre, est de plus nécessaire et aussi nécessaire que d'avouer ses torts contre le prochain quand on l'a offensé, ou contre l'Eglise quand on l'a scandalisée; que quand on ne se repent qu'au lit de mort on n'a aucune espérance certaine de salut; que Jésus-Christ dans le Nouveau Testament prescrit une plus grande sainteté aux chrétiens qu'aux juifs auxquels il ne présentait que les premiers éléments de la vertu; que le pardon scellé dans le baptême ne regarde que les péchés commis auparavant; que la sainte cène n'est guère que le mémorial des souffrances et de la mort de Jésus-Christ et le signe public auquel on reconnaît les chrétiens; que l'homme dans sa jeunesse est plus accessible à la grâce et que son cœur n'est pas encore corrompu, qu'à cette époque les passions et les mauvaises habitudes ne sont pas encore formées.

Tels sont les points que nous avons remarqués dans le nouveau catéchisme; ils sont de telle nature que, quoique nous ne voulions accuser d'arminianisme ni le livre ni ses approbateurs, il nous paraît que l'on ne peut s'en servir ni le louer sans danger, parce que les arminiens comme les autres novateurs pourraient insinuer sous ce couvert leurs dogmes et leurs opinions. C'est pourquoi nous prions vos Excellences de décider ce que demande le salut de nos églises, et qu'elles veuillent bien continuer à en écarter l'erreur et à combattre les nouveautés pernicieuses, tant dans notre patrie que dans les lieux voisins qui avaient été connus jusqu'à ce moment par leur attachement à l'orthodoxie.

Le Convent

SAMUEL LEMAN, recteur temporaire. »

C'est dans l'ouvrage d'Alexandre Schweizer que nous avons trouvé ce document qui nous paraît remarquable comme à lui. Nous dirons aussi avec lui que ce jugement, que nous pouvons mieux apprécier de nos jours qu'il ne le fut en son temps, n'a rien d'arbitraire, ni qui respire l'animosité ou le despotisme; il est au contraire aussi fondé que possible lorsque mettant en face d'une orthodoxie exacte et rigoureuse la tendance d'Osterwald, il présente cette dernière comme s'écartant de la première et constituant une véritable innovation. Les auteurs de la sentence se rendaient ainsi bien mieux compte de la différence des deux doctri-

nes que ne le faisaient les défenseurs d'Osterwald, et peut-être Osterwald lui-même.

Nous avons bien trouvé dans la correspondance d'Osterwald et de Tronchin la mention du jugement de Berne; mais, au lieu d'en présenter le texte même, elle en extrait les divers chefs d'accusation, qui isolés des considérations dont ils sont accompagnés perdent beaucoup de leur plausibilité.

Malgré ce que nous avons dit plus haut, nous avons nos réserves à faire sur le genre de critique qu'adoptèrent les défenseurs de l'orthodoxie, et nous les présenterons dans notre examen de la doctrine d'Osterwald.

C'était sur tous les tons qu'il devait être averti; il devait l'être même avec l'accent le plus pathétique. Le manuscrit Tronchin renferme une lettre qu'un parent d'Osterwald, M. Steiger, alors diacre à Berne, lui adressa au sujet du catéchisme. « Il le supplie en considération de sa réputation et du repos de l'église de ne pas rendre public son catéchisme, et lui représente la nécessité de s'en tenir aux livres symboliques et au catéchisme de Heidelberg et de ne pas faire de nouveautés peut-être innocentes, mais plus conformes au sentiment des partis contraires qu'à ceux de l'Eglise ».

Cependant la classe tout entière se prononce pour Osterwald. Il ne s'y trouve plus cette fois les 6 ou 7 sur les 36, cette faible minorité qu'il croyait capable d'être bien aise de le chagriner. Charles Tribolet, doyen de la compagnie, adresse au clergé de Berne la justification suivante en faveur de son collègue et ami Osterwald.

« On ne songe point, dit-il dans une courte réfutation des vingt-un griefs, à supplanter le catéchisme de Heidelberg. Il est permis aux ecclésiastiques dans toutes les églises et même dans celle de Rome de composer des catéchismes pour la jeunesse. On a d'autant moins à s'inquiéter à l'égard de celui-ci qu'il n'a pas été imprimé à Berne, et qu'il n'y saurait être dangereux puisque le clergé de Neuchâtel savoir 34 pasteurs l'ont approuvé et que ceux de Genève en ont permis l'impression. S'il a omis quelques matières, la raison en est qu'elles sont suffisamment développées dans d'autres catéchismes[1]; s'il a particulièrement insisté sur la morale, c'est parce que les autres catéchismes sont défectueux en ce point. Il ne combat pas *ex professo* les arminiens parce que ce n'est pas un livre théologique, mais il renferme plusieurs instructions qui ne les favorisent pas, comme l'impuissance de l'homme, la justification par la foi seule, le péché en tant que quelque chose d'inhérent à la naissance; il combat les erreurs des sociniens en parlant de la Trinité, de la divinité de Jésus Christ, de la satisfaction par son sang et de la résurrection des méchants. — D'autres observations atteignent des choses très innocentes, savoir que la piété nous rend agréables à Dieu, que les Juifs adorent Jéhova, le vrai Dieu, que Christ a été le fondateur du christianisme dans le temps, et en le disant on ne nie point que comme Dieu, il n'ait été l'auteur de la prophétie. — Que la confiance soit appelée un acte ou un effet de la foi, cela revient au même — qu'on l'acquière d'abord par les bonnes œuvres, St. Jacques le dit. Le nouveau catéchisme nomme le péché une mauvaise disposition, mais il l'appelle une disposition que chacun apporte en naissant. Des théologiens très distingués et très orthodoxes, Mestrezat et Drelincourt, se sont exprimés comme lui sur la descente de Jésus-Christ aux enfers, et le théologien bernois Aretius a voulu la liberté sur ce point, etc. Pourquoi aurait-on été obligé de se conformer à la méthode du catéchisme de Heidelberg? N'est-ce pas une bonne division

[1] Excuser de graves omissions en alléguant que d'autres ne les ont pas faites! il y a là plus que de la superficialité.

que celle qui consiste à établir ce que l'on doit croire et ce que l'on doit faire, puis de suivre quant au dogme le symbole des apôtres, quant aux devoirs la division de St. Paul, qui rapporte tout à la piété envers Dieu, à la justice envers le prochain et à la tempérance envers soi-même, en dernier lieu d'expliquer le décalogue et l'oraison dominicale et de finir par les sacrements?

Toute cette apologie est, comme on le voit, bien faible, et sa brièveté n'est pas celle qui naît de la force et de la richesse de la pensée. Mais c'était une manière de procéder préconisée par Osterwald, de controverser très peu et de ne pas allumer le feu des discussions théologiques.

Zurich et Bâle consultés par Berne répondirent que, quoique Osterwald ne se servît pas partout des expressions auxquelles les théologiens réformés étaient habitués, cependant les siennes étaient susceptibles d'une interprétation favorable, et que comme lui-même avait donné l'explication de quelques-unes ils croyaient qu'il n'y avait pas lieu à s'inquiéter.

L'orage ne tarda pas à s'apaiser, et dans une visite qu'Osterwald fit à Zurich en 1703 il fut très bien reçu, quoique alors on tînt encore à l'orthodoxie dans cette ville.

Dès lors Osterwald n'eut plus de censures à essuyer et peu à peu il devint maître de la situation, comme l'on dit. Son catéchisme fut approuvé et réimprimé plusieurs fois.

AD. BAUTY, pasteur.

(La suite à un prochain numéro.)

MÉLANGES.

Les prédicateurs-pionniers de l'Ouest aux Etats-Unis.

SIXIÈME ARTICLE.

« Je veux raconter ici, nous dit Cartwrigt, dans quelle position je me trouvais à la fin de mes travaux dans ce pénible circuit. Il y avait trois ans que j'avais quitté le domicile paternel, et j'en étais éloigné de cinq cents milles. Mon cheval était devenu aveugle ; ma selle était usée ; mes brides avaient, tant bien que mal, été remplacées au moins une douzaine de fois ; et mes vêtements avaient été si souvent rapiécés qu'il était devenu tout à fait malaisé de découvrir l'étoffe première. Je me décidai à retourner chez mon père pour m'équiper à neuf. Je me trouvais alors à Marietta. J'avais juste soixante-quinze *cents* (3 fr. 75 c.) dans le gousset, et je me demandais avec quelque inquiétude comment je ferais pour me tirer d'affaire avec une bourse si mal garnie.

» Je compris au premier coup d'œil que je ne gagnerais rien à réfléchir longuement; il n'y avait pas à balancer : il fallait prendre le chemin du logis paternel, ou me trouver aux prises avec le dénuement le plus complet. Je résolus d'aller le plus loin que je pourrais, puis de travailler de quelque manière pour gagner de quoi continuer ma route, jusqu'à ce que j'arrivasse à la maison. J'avais quelques amis sur mon chemin, mais pas beaucoup. Bref, je partis.

» Ma première journée de voyage ne me fit pas sortir de mon circuit. A trente-cinq milles de distance de mon point de départ vivait un ami sous le toit duquel je comptais passer la nuit. Il était déjà tard dans la soirée, et je me trouvais encore éloigné de cinq milles de cette maison, lorsque je fis la rencontre d'une veuve qui demeurait à plusieurs milles en dehors de mon chemin. Elle n'était pas membre de notre église, mais elle avait assisté aux réunions que j'avais présidées dans le voisinage. Après que nous eûmes fait échange de politesses, elle me demanda si je quittais le circuit. Apprenant que je retournais chez mon père, elle me dit : « Et où en est votre bourse? » Je suppose bien que vous n'avez pas fait » fortune dans vos tournées. » Je lui confessai naïvement que je n'avais au monde que soixante-quinze *cents*. Elle m'invita à venir chez elle, me disant qu'elle pourrait m'aider un peu. Je lui répondis que l'emploi de toutes mes journées était réglé jusqu'à Maysville, et que me rendre chez elle m'écarterait de ma route, renverserait tous

mes plans et dérangerait tous mes rendez-vous. Elle me remit alors un dollar, en me disant que c'était tout ce qu'elle avait sur elle, mais que, si je voulais l'accompagner, elle me donnerait davantage. Je déclinai l'invitation, j'acceptai le dollar en la remerciant, et prenant congé d'elle je poursuivis ma route.

» Quand j'arrivai au bord de l'Ohio, en face de Maysville, tout mon argent était parti. J'étais dans le plus grand embarras, ne sachant comment passer la rivière, faute d'argent pour payer le bac. Je me souvins que je connaissais un monsieur Armstrong, marchand dans la ville, à qui je pourrais emprunter vingt-cinq *cents*, si le batelier consentait à me passer sans se faire payer d'avance. Comme j'arrivais au bord de l'eau, le bac y touchait, et j'en vis descendre un homme et un cheval. Je reconnus aussitôt le colonel Shelby, frère du gouverneur du Kentucky: c'était un exhortateur zélé de l'Eglise méthodiste et une vieille connaissance de mon père, dans le voisinage duquel il habitait. Dès qu'il me vit, il s'écria:

— Pierre, est-ce bien vous ?

— Oui, Moïse, c'est le peu qui reste de moi.

— A en juger par votre accoutrement, les temps ont été durs. Vous retournez chez vous, je suppose ; mais où en êtes-vous en fait d'argent ?

— Colonel, je n'ai pas un sou au monde.

— Voici trois dollars, et je vais vous faire une lettre de recommandation et un bon de crédit qui vous serviront jusqu'à l'entrée des landes de Pilot-Knobb.

» Cette aventure me reconforta grandement, vous pouvez le croire. L'argent et le crédit du colonel me menèrent quelques jours; mais, quand j'arrivai à la première taverne au delà de Pilot-Knobb, je me trouvais de nouveau sans ressources. Je ne savais vraiment plus que faire; je demandai toutefois à être logé, en ayant soin de prévenir le tavernier que je n'avais pas d'argent, que j'étais absent depuis trois ans et que je retournais chez mon père. J'ajoutai que j'avais une vieille montre et quelques bons livres dans mon havre-sac, et que j'essaierais de l'indemniser. Il me dit de mettre pied à terre et d'être sans inquiétude.

» Je ne tardai pas à découvrir que la famille de mon hôte, qui depuis longtemps habitait le pays, n'avait aucune connaissance de l'Evangile. Je dois dire que la maison où je me trouvais se composait de trois chambres, une salle à manger, une chambre à coucher et une cuisine. Ces trois salles, sur un même palier, n'étaient séparées que par une mince cloison en bois, dont les planches en vieillissant s'étaient retirées, laissant entre elles de larges fentes.

» Au moment de nous retirer, je demandai à mon tavernier s'il avait quelque objection à ce que je fisse une prière avant de nous séparer. « Aucune, aucune, » me dit-il très cordialement ; et je le vis entrer dans la cuisine, pour appeler, je le supposais du moins, le reste de la famille. Il revint bientôt, une chandelle à la main et me pria de le suivre. Nous entrâmes dans la chambre à coucher, et, posant sa chandelle sur la table, il me souhaita une bonne nuit et ajouta : « Ici vous pourrez prier tout à » votre aise. »

» J'avoue que ceci me prit par surprise et qu'au premier moment je fus tout stupéfait. Il m'avait complétement mis dedans, mais je me décidai aussitôt à lui payer la monnaie de sa pièce. Je me mis donc à genoux tout auprès des fentes de la cloison, et je commençai à prier avec toute l'ardeur dont mon âme et ma voix étaient capables. Je m'aperçus bientôt, à l'agitation inaccoutumée qui se manifestait dans la cuisine, que leur surprise n'était pas moins grande que celle que j'avais ressentie moi-même un moment auparavant. J'entendis distinctement l'hôtesse dire à son mari : « Il est fou, » et il va nous tuer toute la nuit. Va donc » voir ce que c'est. » Le digne homme n'approchait qu'avec la plus grande circonspection; il entra pourtant lorsque j'eus fini, et me demanda quels étaient les motifs de mon étrange conduite. « Ne m'avez-vous » pas permis, lui demandai-je, de prier au- » tant que je le voudrais? » — « Sans doute, » répondit-il, mais pas à haute voix. » Je lui dis alors que, puisqu'il m'avait empêché de prier avec sa famille, j'avais jugé à propos d'atteindre mon but d'une autre façon.

» Il était clair pour moi qu'il me croyait l'esprit malade ; cependant notre conversa-

tion qui dura quelques moments et roula sur des sujets religieux put le convaincre qu'il était dans une complète erreur à mon sujet.

» Le lendemain matin je me levai de très bonne heure ; je voulais faire quinze milles avant déjeuner, et je comptais mettre pied à terre chez une de mes connaissances. Mais, au moment où je me préparais à enfourcher mon cheval, l'aubergiste me retint et voulut à tout prix me faire déjeuner. J'acceptai ; mais quand je lui offris de le rétribuer de quelque manière, il refusa, et me pressa vivement de descendre chez lui, s'il m'arrivait de repasser dans la contrée. J'ajouterai ici qu'avant six mois j'eus l'occasion de le revoir ; sa femme et lui étaient alors convertis, et ils attribuaient leur conversion aux circonstances un peu extraordinaires de la mémorable nuit que je passai sous leur toit.

» Je fis la rencontre de nouveaux amis, ce qui me permit d'atteindre Hopkinsville ; Je me trouvais encore à trente milles de la maison paternelle, et j'avais six *cents* en poche. L'aubergiste, qui connaissait mon père, consentit à m'héberger bien que je lui eusse déclaré en toute sincérité mon état pécuniaire. Je venais de fermer les yeux, après m'être couché, lorsque je fus éveillé en sursaut par les cris perçants d'une femme. Je sautai à bas du lit, croyant qu'il se commettait un crime, et, après avoir jeté sur moi un vêtement, je m'élançai vers le lieu d'où partaient ces clameurs. L'aubergiste vint me prévenir que ces cris étaient poussés par sa femme, qui était sujette à des convulsions. M'étant approché d'elle, je lui adressai quelques paroles d'exhortation, et ne tardai pas à découvrir que ses préoccupations étaient d'un caractère purement religieux, et que le sentiment du péché était ce qui la tourmentait. Je lui offris de prier pour elle : « Oh ! oui, répondit-elle aussitôt, » priez, car personne ici ne prend soin de » ma pauvre âme. » Je me prosternai alors et priai, puis, après avoir chanté un cantique, je m'efforçai de la conduire à Jésus-Christ comme à celui qui peut seul sauver. Je priai encore, et bientôt elle se releva en donnant gloire à Dieu. Ce moment fut délicieux : le mari pleurait comme un enfant ; nous passâmes presque toute la nuit à chanter, à prier et à louer Dieu. Le lendemain, l'aubergiste me dit que j'avais acquitté dix fois mon compte, et que tout ce qu'il me demandait, c'était de m'arrêter chez lui toutes les fois que je passerais.

» Ce jour même j'arrivai à la maison avec six *cents* de reste. Ce qui précède vous donne une idée très incomplète des tournées des premiers prédicateurs méthodistes de l'Ouest. Mes parents m'accueillirent avec joie, je passai avec eux plusieurs semaines. Mon père me donna un nouveau cheval, une bride et une selle, des habits neufs et quarante dollars en argent. Ainsi équipé, je me tins prêt à trois autres années d'absence. »

XVII

Essayons maintenant de prendre sur le fait l'œuvre de nos pionniers, en demandant aux mémoires qu'ils nous ont laissés quelque lumière sur leur vie de tous les jours.

L'accueil qu'ils rencontraient était, on peut le croire, peu cordial d'ordinaire, auprès d'un peuple que l'isolement et les périls quotidiens avaient rendu tout à la fois grossier et défiant. Ils furent souvent repoussés avec brutalité, et ils étaient heureux quand on ne lançait pas contre eux les chiens de garde du logis. Leur premier soin dans un nouveau circuit devait être nécessairement de se concilier la bienveillance d'un public soupçonneux et irritable, en travaillant à détruire les préjugés qui existaient dans les esprits à l'encontre de leur œuvre. Ils avaient besoin de posséder un grand fonds de bonne humeur et une patience inaltérable pour accepter sans murmure les humiliations de toute sorte qui les attendaient ; ils devaient être habiles à mettre à profit les occasions favorables et vaillants pour tenir tête aux circonstances adverses. Heureux étaient-ils encore quand, à la suite de plusieurs tentatives malheureuses, ils parvenaient à se créer de distance en distance de petits centres d'action d'où ils pussent rayonner et s'étendre dans toutes les di-

rections. Deux traits pris au hasard nous indiqueront avec quel tact ils savaient saisir les occasions au vol pour introduire leur œuvre dans des contrées nouvelles, et d'autre part avec quel abandon ils s'en remettaient à la Providence du soin de leurs intérêts, quand l'occasion ne s'offrait pas d'elle-même.

James Axley, que nos lecteurs connaissent déjà, fut envoyé en 1806 dans le comté d'Attakapas (Louisiane), pour y fonder une œuvre missionnaire. Ne voulant pas se restreindre dans les limites qui lui étaient assignées, il se lança dans les hasards d'une grande tournée d'exploration, au milieu d'un pays peuplé surtout de catholiques français, bigots et fanatiques. Au soir d'une longue marche, exténué de faim et de lassitude, il heurta à la porte d'une ferme et demanda l'hospitalité pour lui et pour son cheval. La maîtresse du logis, qui, à la première inspection, avait reconnu à quelle classe de voyageurs appartenait son visiteur, lui dit du ton le plus méprisant: « Il n'y a pas de place; nous n'avons que faire ici d'un pareil bétail. » Ce refus impitoyable et insultant alla au cœur de l'humble missionnaire; la nuit venait; pas une auberge dans le voisinage et d'ailleurs il n'avait pas d'argent pour payer: il n'avait rien pris de tout le jour, et devant lui se présentait la sombre perspective de coucher sur la dure par un froid intense, et peut-être de succomber d'épuisement. Tout cela bourdonnait confusément dans sa tête et oppressait son âme. Il se laissa alors tomber sur un siége devant la porte, et, la tête entre les deux mains, il se prit à réfléchir tristement sur sa position. Bientôt il releva la tête, et, selon son habitude dans toutes les circonstances difficiles de sa vie, il entonna un cantique :

« Peace, my soul! Thou needst not fear,
Thy great Provider still is near,
Who fed thee last will feed thee still!
Be still, and sink into his will. »

Nos prédicateurs étaient tous de grands chanteurs. Milburn nous dit: « Quand ils ne pouvaient pas dans leurs sermons, enlever une position au moyen de la logique, ils appelaient un hymne entraînant à leur secours, et rien ne résistait à cet argument suprême. » Axley avait une réputation toute particulière à cet égard; sa voix puissante et juste tout à la fois, produisait, bien qu'elle n'eût pas été cultivée, un effet saisissant; et l'on assure qu'en l'entendant chanter, des gens qui étaient ses ennemis acharnés devinrent ses meilleurs amis. C'est ce qui arriva dans la circonstance que nous racontons. La dame du logis, ses enfants et ses esclaves ne tardèrent pas à se rapprocher et à revenir de leurs dispositions hostiles, et le missionnaire n'avait pas fini son troisième cantique que son auditoire était tout en larmes. Les sentiments avaient complétement changé, sous l'influence pacifiante du chant; le prédicateur et son cheval furent logés et nourris somptueusement, et Axley compta cette famille de plus au nombre de ses amis.

Cartwright, lui, moins facilement ému que son collègue, ne perdait pas aussi vite courage, et savait au besoin conquérir par son audace l'hospitalité qu'on lui refusait. S'il n'avait pas des chants à appeler à son aide, il avait des arguments. Mieux que personne, il discutait d'une façon persuasive et toute populaire. Il n'était jamais embarrassé, comme on l'a vu, pour amener ses hôtes sur la terrain religieux, et il savait les disposer à prêter l'oreille à sa prédication. En voici un exemple pris entre beaucoup d'autres :

« Une fois que j'explorais les bords de la Rivière Cumberland, à l'affût de quelque occasion nouvelle d'annoncer l'Evangile et d'étendre le cercle de mon action, je demandai l'hospitalité d'un fermier riche du pays; la soirée était assez avancée, et j'eus le bonheur d'être accueilli sans trop de peine. Mes hôtes étaient de bonnes gens,

fort bien élevés. Plusieurs voisins s'étant réunis là pour passer agréablement la soirée, je m'étudiai à détourner la conversation des futilités où elle se traînait pour l'amener sur des sujets religieux. M'étant aventuré à demander s'il y avait quelques prédications dans le voisinage, je m'aperçus bientôt qu'on en manquait absolument; et alors je déclinai ma qualité, et demandai au maître du logis la permission de convoquer prochainement dans sa maison une assemblée de culte. Il me répondit sur le ton de la plaisanterie qu'il ne pouvait agréer cette demande sans connaître préalablement mes talents de prédicateur. Je répliquai que rien n'était plus facile, et que s'il y tenait j'allais immédiatement prêcher devant l'auditoire tout trouvé qui était présent. Il y consentit, et après avoir chanté et prié, je pris un texte et, pendant une heure, je les exhortai de toutes mes forces. Les esclaves qui se trouvaient là pleuraient; les visiteurs pleuraient; le maître du logis lui-même pleurait. Quand j'eus fini, il me dit: « Revenez bientôt; car nous sommes de grands pécheurs. »

« Lorsque je fus reparti, en indiquant le jour où je repasserais, on essaya d'ébranler la résolution de cet ami, en lui représentant les pasteurs méthodistes sous les couleurs les plus noires; rien ne l'ébranla pourtant, et il déclara qu'il voulait en avoir le cœur net en nous voyant à l'œuvre. Bref, je revins, je prêchai; et bon nombre de personnes se convertirent à Dieu, entre autres le maître de la maison et plusieurs des siens. Dix personnes s'unirent ce jour-là à l'Eglise, et ce petit noyau a considérablement grandi depuis lors. »

Nous venons de voir comment les missionnaires savaient s'ouvrir l'accès des cabanes de l'Ouest. Voulez-vous connaître de quelle nature était l'hospitalité qu'ils y trouvaient? Ecoutez Milburn, le prédicateur aveugle, qui a passé les plus belles années de sa vie au milieu des solitudes de la vallée du Mississipi :

« Vous auriez pu voir notre prédicateur s'approchant sur sa monture de la porte d'une cabane où il devait loger; et comme cette cabane est l'exacte reproduction de toutes celles du pays, vous me laisserez vous la décrire. Elle a douze pieds sur quatorze de dimensions et n'a qu'un rez-de-chaussée. Les espaces demeurés vides entre les poutres qui forment les murailles sont enduits avec de la boue en guise de plâtre. L'intérieur se compose d'une seule chambre, à l'une des extrémités de laquelle est le foyer. C'est dans cette chambre unique que dorment la nuit le mari et la femme avec les quinze ou vingt enfants que la Providence leur a donnés; car il faut que je dise ici que nos gens de l'Ouest sont particulièrement favorisés à cet égard. Je dois ajouter que très souvent les hôtes de la basse-cour eux-mêmes viennent passer la nuit en compagnie des gens de la maison, pour se mettre à l'abri des bêtes de la forêt; à plus forte raison encore les chiens, qui font partie intégrante de la famille du chasseur, jouissent-ils de ce droit. Cette salle commune sert à tous les offices de la vie; on y dort, on y mange, on y prêche, on y vit. Là aussi le prédicateur doit s'installer, étudier et dormir. Parfois cependant se rencontre une autre chambre dans la cabane; on l'appelle d'ordinaire la chambre du prophète. On y parvient par une mauvaise échelle toute boiteuse. C'est une sorte de niche pratiquée au moyen de solives fixées dans la charpente de la maison et sur lesquelles on a jeté quelques planches mal jointes et non clouées. Une fois arrivé dans ce recoin obscur, où il doit passer la nuit, le jeune prédicateur non encore initié aux misères de la carrière qui l'attend, a besoin d'user de mille précautions, car un mouvement un peu brusque l'enverrait rejoindre les dormeurs de l'étage inférieur, dont il n'est séparé que par quelques planches vermoulues. A force de chercher, il parviendra bien à trouver dans l'étroit espace où il se meut ce qu'on appelle un peu pompeusement le lit du prophète. C'est en langage plus modeste une simple peau d'ours ou de buffle ou même un sac plein de feuilles. Une fois étendu sur sa couche, notre prophète peut sans bouger de place étudier l'astronomie, si ses goûts l'y poussent, au travers des larges fentes du toit. Il est vrai que, lorsqu'il pleut ou qu'il neige, il est exposé à prendre une bain froid qui n'a rien d'intéressant. »

Cette hospitalité plus que misérable que recevaient les prédicateurs était souvent très excusable, et quand ils pouvaient se convaincre qu'elle résultait de l'extrême pauvreté de leurs hôtes, ils la supportaient bravement sans se plaindre. Mais, quand ils voyaient clairement qu'elle était le fruit de l'avarice ou de l'insouciance, ils ne s'y résignaient pas volontiers et s'efforçaient d'inculquer à ce peuple à moitié sauvage des idées d'ordre et de propreté.

«J'eus à loger une fois, raconte Cartwright, sous le toit d'un certain frère assez original. Il avait une femme de premier ordre et plusieurs filles intéressantes. J'ajoute qu'on lui connaissait trois cents dollars bien placés. Notre ami n'avait qu'une chaise dans sa maison; on l'appelait la chaise du prédicateur; encore le fond en était-il usé, et l'un des pieds de derrière manquait-il complétement. Un vieux tonneau nous servait de table. Le foyer n'était qu'un simple trou creusé dans la terre, et c'était autour de ce creux informe que les pauvres femmes devaient préparer leurs repas. Quand vint le moment de nous mettre à table, on nous présenta des rondelles de bois en guise d'assiettes et des morceaux de roseau aiguisés par le bout en guise de fourchettes; des gobelets de fer-blanc tenaient lieu de verres. Il n'y avait dans toute la maison qu'un vieux couteau de boucher, et encore manquait-il de manche.

» La maîtresse du logis se confondit en excuses. Je les aurais acceptées de grand cœur et ne me serais formalisé de rien si son mari eût été réellement pauvre; mais je ne le pouvais décidément pas avec la connaissance que j'avais de sa position, et je me crus appelé à lui adresser quelques remontrances. Je le connaissais assez pour savoir qu'il était sage d'user de ménagements infinis pour aborder un sujet si délicat. Je commençai par le féliciter sur la bonne mine de ses filles, et lui fis observer que sa femme devait faire à l'occasion une excellente cuisinière. Je m'enhardis alors et continuai: «Allons! cher frère, faites combler ce trou; et puis allez à la ville, et achetez des chaises, des couteaux, des fourchettes, des verres et quelques autres bagatelles. Faites ce plaisir à votre femme et à vos filles. Ces demoiselles ont assez d'avantages personnels pour se bien marier, pourvu que vous vous donniez quelque peine pour elles.» Je remarquai dès l'abord que les femmes étaient de mon côté, et cela me mit à l'aise. Le vieux frère me répondit qu'il avait vu déjà bien des prédicateurs orgueilleux, et qu'à voir mon habit de drap fin, il avait présumé dès le premier moment que j'étais du nombre. Il ajouta qu'il ne me savait d'ailleurs aucun gré de me mêler de ses affaires.

» Mon frère, lui répliquai-je, vous êtes depuis longtemps membre de notre église, et vous devriez savoir que notre discipline fait un devoir à tout prédicateur de recommander partout la propreté et la décence. Et quand bien même il n'en serait pas fait mention dans la discipline, il me suffirait de l'affection que je vous porte pour m'obliger à vous en parler. Et vous devriez suivre mon avis, pour votre avantage personnel aussi bien que pour celui de votre famille.

» La femme et les filles abondèrent alors dans mon sens. Je repris :

» Vos deux garçons vous aideront à mettre tout en ordre. Pour moi je vous déclare que si, lorsque je reviendrai dans quatre semaines, vous n'avez tenu aucun compte de mes observations, je ne prêcherai plus dans votre maison et chercherai asile ailleurs.

» Il me dit que je pouvais aller où bon me semblerait et que, puisque j'étais trop orgueilleux pour me contenter de son logis, il n'avait que faire de m'y recevoir. Sur ce, je partis; mais je vous assure qu'à mon retour tout était bien changé. Les femmes s'étaient emparées de la catéchisation que j'avais adressée au vieux frère et en avaient fait le thème de nouveaux discours. Nos efforts réunis avaient réussi : le trou dans la terre avait disparu; on s'était procuré six chaises neuves, plus un assortiment complet de couteaux, fourchettes, verres, assiettes, etc. Je reçus des dames l'accueil le plus empressé; le père lui-même me regarda d'un tout autre œil. Je dois ajouter que les femmes avaient des robes neuves et étaient très propres. Presque tous les membres de

cette famille devinrent pieux, et je compte parmi ceux qui vivent encore quelques-uns de mes meilleurs amis. »

XVIII

Les premières et les plus sérieuses difficultés auxquelles se heurtèrent les prédicateurs-pionniers, dans l'accomplissement de leur mission de paix, leur vinrent de ces habitants mêmes de l'Ouest. Loin d'avoir subi une préparation quelconque en vue de l'évangélisation, ils étaient pour la plupart complétement étrangers aux notions les plus élémentaires du christianisme, si même ils n'étaient pas, par leurs antécédents, les adversaires déclarés de toute vie religieuse. Leur ignorance était profonde, et comment en eût-il été autrement dans l'existence toute matérielle qu'ils menaient? Les missionnaires s'efforçaient sans doute de faire pénétrer quelques rayons de lumière dans ces intelligences engourdies. Mais ils étaient arrêtés à chaque instant, soit par les préjugés de l'ignorance, soit même par un manque d'aptitude presque complet à l'endroit des conceptions qui dépassaient leur sphère étroite.

« Voici un trait qui fera comprendre à quelle grossière ignorance nos premiers prédicateurs méthodistes eurent à se heurter dans leurs rapports avec les populations de l'Ouest. Wilson Lee fut l'un de nos plus anciens pionniers dans ces contrées; c'était un homme de Dieu profondément sérieux et dévoué. Un jour il prêchait dans une ferme sur ces paroles de notre Seigneur: « Si un homme ne renonce à soi-même et ne se charge de sa croix, il ne peut être mon disciple. » D'une voix émue et les yeux pleins de larmes, il pressa ses auditeurs de se charger de leur croix et de la porter, quelque lourde qu'elle fût.

» Il se rencontrait là un Hollandais très endurci et sa femme, tous deux profondément ignorants par rapport aux Ecritures et au chemin du salut. La femme était d'une humeur assommante, à tel point que son mari était fort malheureux; il tremblait quand elle élevait la voix et se considérait comme le plus misérable des hommes. Dieu permit que ce jour-là la parole de M. Lee touchât leurs âmes indifférentes et en brisât l'endurcissement. Ils pleurèrent à chaudes larmes, en songeant à leur triste état; ils résolurent de mieux faire à l'avenir et de se charger de leur croix.

» L'émotion fut d'ailleurs générale. M. Lee encouragea ces pauvres gens et pria pour eux, jusqu'au moment où il congédia l'assistance pour se rendre à une autre réunion qu'il devait présider le soir même. Il ne prit que le temps de manger un morceau avant de monter en selle. A peine avait-il parcouru une faible distance qu'il aperçut en avant de lui un homme qui avançait difficilement et portait une femme sur son dos. La chose étonna M. Lee; il réfléchit pourtant et pensa tout naturellement que la femme était infirme, ou qu'un accident venait de la mettre hors d'état de marcher, car l'homme était de petite taille, et la femme grande et lourde. Tout en cheminant, le prédicateur se demandait comment il pourrait leur venir en aide; mais, quand il les eut atteints, quel fut son étonnement en reconnaissant le Hollandais et sa femme qui avaient été si fort affectés. M. Lee s'empressa de demander au mari quel malheur avait pu survenir à sa moitié, qui l'obligeât à la porter de la sorte. Le pauvre Hollandais se tourna vers lui et lui dit: « Ne nous avez-vous pas dit dans votre sermon de ce matin que nous devions nous charger de notre croix et suivre le Sauveur; qu'autrement nous ne pourrions être sauvés et aller au ciel? Je désire aller au ciel autant que qui que ce soit, et cette femme est si méchante, elle gronde et crie si fort à tout propos, qu'elle est bien la plus grande croix que j'aie en ce monde. Voilà pourquoi je l'ai chargée sur mes épaules, car je veux aussi sauver mon âme. »

« Vous comprenez sans peine que M. Lee eut la bouche close. Après s'être un peu remis de son étonnement, il dit au Hollandais de mettre sa femme à terre, et descendant lui-même de cheval, il les fit asseoir près de lui sur le bord de la route. Il prit

alors sa Bible, leur en lut quelques passages et essaya de leur mieux faire comprendre la voie du salut. Il leur expliqua aussi de quelle nature est la croix de Christ et de quelle manière il faut s'en charger. Cette explication finie, il pria avec eux, toujours au bord du chemin, et, quittant ces pauvres gens qui paraissaient vivement émus, il remonta en selle et poursuivit sa route.

» Bien avant qu'une nouvelle tournée ramenât M. Lee en cet endroit, le Hollandais et sa femme disputeuse furent sérieusement convertis à Dieu; et lui-même put les admettre dans l'Eglise. La femme ne querellait plus, et le mari fut complétement déchargé de cette croix-là. Ils vécurent ensemble longuement et heureusement, furent l'honneur de l'Eglise, et prouvèrent jusqu'à la fin que la religion peut guérir une femme grondeuse, et que Dieu peut et veut convertir les pauvres Hollandais ignorants [1]. »

L'ignorance, et souvent une ignorance absolue, telle était la plaie de l'Ouest. Prétentieuse et arrogante chez la plupart des émigrants aisés venus des états de l'Atlantique, elle était crédule et superstitieuse chez la masse des petits propriétaires, gens venus de tous les points du globe, dénués de tout, aussi bien de traditions que de fortune. Leurs antécédents religieux étaient nuls en général; ils appartenaient presque tous à cette classe d'aventuriers qui, s'ils ont un passé, ont intérêt à le cacher. Ce passé, en tout cas, ne leur parlait guère de Dieu. Il est impossible toutefois que l'âme humaine s'isole absolument de tout sentiment religieux, surtout lorsqu'elle est arrachée à l'agitation corruptrice des villes et jetée en face des grandes scènes de la création. Ce besoin de satisfactions supérieures à celles de la vie matérielle ne tarda pas à se développer chez les émigrants de l'Ouest. Malheureusement il donna naissance, comme toujours, à une foule de superstitions et de bizarreries, misérables contrefaçons de la vérité religieuse, qui eurent d'autant plus de crédit qu'elles insultaient davantage à la raison et au bon sens. L'ignorance dans laquelle croupissaient les colons déterminait chez plusieurs une crédulité excessive. Il suffisait qu'un homme eût un peu d'assurance et de facilité dans la parole pour qu'il en imposât au peuple, se fît une réputation de prophète et rassemblât des adhérents. Quelques-uns de ces fondateurs de secte étaient des fanatiques qui avaient plus de bonne foi que de bon sens et qui se prenaient eux-mêmes au sérieux. Ces hommes-là enseignaient les utopies les plus folles et ne manquaient jamais de disciples. Ils n'étaient pas l'un des moindres soucis des prédicateurs qu'ils essayaient de supplanter.

Ces folies bizarres où l'impiété le disputait au ridicule, indiquaient évidemment bien plus que la singulière fantaisie des nouveautés religieuses. Dans ces excentricités coupables, nous constatons, à côté des supercheries flagrantes de la plupart des fondateurs de secte, la réalité et la profondeur du sentiment religieux chez les masses si facilement éprises des doctrines les plus décousues et des rêveries les plus délirantes. Ce sentiment religieux était étrangement perverti, nous en convenons; néanmoins il existait vivace au-dessous des superfétations indignes de lui dont l'ignorance et la crédulité l'avaient recouvert. La fermentation religieuse qui donna naissance dans l'Ouest à une foule innombrable de sectes qui n'eurent presque toutes qu'une existence éphémère, se produisit à la suite des grands réveils qui éclatèrent peu après l'arrivée des prédicateurs-pionniers, réveils dont nous aurons à parler lorsque nous reprendrons le fil historique de notre récit. Nous n'en avons parlé ici que pour faire comprendre à quelles difficultés de toute sorte se heurta le zèle de nos missionnaires dès le début de leur œuvre. Ce ne fut pas la partie la moins utile ni la moins difficile

[1] *Autobiography of Peter Cartwright.*

de leur travail, que de lutter contre ces excroissances malsaines du sentiment religieux. Ils comprirent qu'il y avait là un adversaire auquel il fallait courir sans relâche. Ils furent vaillants dans ce bon combat; leur arme principale était la Parole de Dieu, qu'ils connaissaient à fond et qui, entre leurs mains, était bien l'épée de l'Esprit. Plusieurs parmi eux savaient aussi manier admirablement l'arme du simple bon sens fort prisée au milieu de ce peuple des bois; l'ironie fine et spirituelle était chez quelques-uns, chez Cartwright particulièrement, une lame acérée qui pénétrait partout et faisait des trouées larges et profondes à tous ces systèmes soi-disant religieux, bizarres entassements d'absurdités; nul ne discutait aussi vivement que ce vieux pionnier; nul mieux que lui ne savait montrer le côté faible ou ridicule des sectes nouvelles. Nous n'avons pas la pensée de justifier les exagérations dans lesquelles entraîne presque forcément un pareil système de discussion; nous n'en faisons pas ici l'apologie. Qu'il nous suffise de constater que ce mode, qui n'est que la simple réduction à l'absurde, est éminemment populaire, et que rien n'était mieux adapté à la tournure d'esprit spéciale des gens de l'Ouest.

Les visionnaires et les imposteurs de toute nature ne réussissaient d'habitude qu'auprès des gens ignorants et grossiers. Les colons qui avaient des prétentions à la culture et à la délicatesse d'esprit, affichaient ouvertement le déisme ou l'athéisme, en enveloppant dans un même mépris les églises chrétiennes sérieuses et intelligentes et les sectes bizarres écloses en ce temps de fermentation religieuse. Ils se piquaient de lire Voltaire et de se moquer de la Bible. Le besoin de dogmatiser était tellement une nécessité de nature pour ces gens de l'Ouest, que ces libres penseurs se faisaient volontiers les apôtres de leurs idées, et s'efforçaient de les vulgariser par la parole. Ils convoquaient leurs assemblées publiques et s'attaquaient de toutes leurs forces à l'ensemble des croyances positives. Parfois le gros bon sens du peuple faisait justice de ces diatribes passionnées. Un jour, à la suite d'une assemblée où un colon bel esprit s'était donné beaucoup de peine pour prouver à ses auditeurs qu'il n'y avait pas d'enfer; un simple fermier qui l'avait écouté avec une attention soutenue, s'approcha de lui, et lui dit : « Monsieur, votre sermon était admirablement raisonné; vous avez prouvé clairement qu'il n'y a pas d'enfer; néanmoins, je vous ferais bien volontiers votre provision de tabac, si vous pouviez m'en donner une assurance parfaite. »

XIX

La prédication de l'Evangile pour être efficace devait se distinguer essentiellement de toutes ces tristes contrefaçons, qui ne servaient qu'à pervertir le sentiment religieux. Elle comprit dès le début qu'elles étaient son pire ennemi, et pour les combattre, elle avait le droit et le devoir de descendre fréquemment des sommités sereines de la foi, sur le terrain de la polémique. Ce n'était là toutefois que sa mission temporaire, elle le sentait. Sa grande mission la ramenait sans cesse en face du pécheur qu'il fallait éclairer et sauver. Nous aurons à caractériser le fond et la forme de cette prédication éminemment populaire. Pour le moment nous nous bornons à reprendre où nous l'avons laissée l'esquisse des circonstances au sein desquelles s'accomplissait l'œuvre d'évangélisation de l'Ouest. Le chapitre que nous avons consacré à dépeindre l'ignorance profonde des émigrants, a détourné notre attention des humbles ouvriers de Dieu que nous essayons de faire connaître : revenons à eux.

Une fois que le prédicateur avait réussi à pénétrer dans la cabane du colon long-

temps méfiant, il ne tardait pas à en devenir l'hôte familier et l'ami bienvenu. Il n'y paraissait pas souvent, il est vrai, et n'y demeurait guère. Son circuit lui demandait en général quatre semaines de parcours, et ce n'était par conséquent qu'une fois par mois que chaque localité pouvait avoir le privilége de l'entendre. Au jour fixé d'avance, on était sûr de le voir arriver sur sa monture fatiguée d'une longue marche ; il ne manquait pas au rendez-vous, car l'une des règles de ces vieux pionniers était de ne jamais désappointer une assemblée. Dès que l'heure était là, l'humble cabane se transformait rapidement en lieu de culte ; quelques planches, soutenues par des chaises boiteuses et parfois appuyées sur de vieux troncs d'arbre ou sur des barriques hors d'usage, tenaient lieu de bancs. Une table quelconque, placée à l'une des extrémités de la salle, séparait le prédicateur de l'assistance et remplaçait la chaire, avec le grand avantage de ne pas mettre de distance entre l'homme de Dieu et ses auditeurs. Dans ses rapports avec eux, il s'efforçait d'ailleurs de se placer à leur niveau, et rien dans sa conduite ou dans sa parole n'était de nature à faire supposer qu'il se considérât comme appartenant à une caste consacrée. Les assemblées, dans certaines régions où la population s'était rapidement accrue, étaient fort nombreuses ; le plus souvent pourtant elles ne se composaient que d'un petit nombre de personnes, de quelques vieilles femmes bien ignorantes parfois. Quel que fût le nombre de ses auditeurs, le missionnaire se croyait tenu de faire son service avec autant de soin qu'il en était capable. Il commençait invariablement par un cantique emprunté au beau recueil de Wesley, cantique toujours précis quant à la doctrine, entraînant et populaire quant à la forme, et qui convenait aussi bien aux pauvres fermiers de l'Ouest qu'au petit peuple de l'Angleterre du XVIIIe siècle pour lequel il avait été composé. Souvent, surtout lorsqu'il prêchait pour la première fois dans une localité, le prédicateur était seul à chanter son hymne, ce qui ne l'empêchait pas d'aller consciencieusement jusqu'au bout. Ses auditeurs, s'ils ne savaient pas chanter, aimaient le chant, et leurs dispositions s'adoucissaient parfois en entendant leur pasteur entonner à pleine voix un cantique, comme on l'a vu à propos d'Axley. La prière qui suivait plaçait l'auditoire en présence de Dieu par la ferveur et l'onction qui l'animaient. La prédication devenait dans un pareil milieu familière sans cesser d'être grave, et s'appliquait à mettre à la portée d'intelligences bornées les hautes vérités du salut. A peine le service proprement dit terminé, le prédicateur invitait les personnes désireuses de s'occuper de leur salut à demeurer quelques moments encore, et il avait avec elles un entretien familier qui faisait souvent pénétrer dans la conscience les vérités générales proclamées dans la prédication.

Ce n'était pas seulement chez les honnêtes fermiers au caractère inoffensif que se convoquaient ces premières réunions. Les missionnaires voulant atteindre les colons impies et endurcis qu'ils n'avaient pas chance de voir à leurs prédications, les poursuivaient dans les lieux où ils allaient chercher des distractions et des amusements. Nous parlerons plus tard des grandes assemblées en plein air, un des traits caractéristiques de cette œuvre. Les cabarets eux-mêmes étaient à l'occasion les lieux où le zèle de nos pionniers aimait à se déployer. En voici un exemple emprunté à Finley :

« Pendant cette tournée, je voulus essayer de prêcher à Newark; ce lieu était renommé au loin pour son impiété : aussi aucune maison ne voulut me recevoir et je dus prêcher dans le cabaret de l'endroit. Préalablement, craignant la malice du peuple,

j'avais caché mon cheval dans un fourré de buissons des environs. Quand j'entrai dans le cabaret, il était tout encombré de buveurs. Le spectacle qui s'offrit à mes yeux ressemblait assurément beaucoup plus à la célébration de quelque orgie en l'honneur de Bacchus qu'à un lieu de culte chrétien. Je me dis pourtant que puisque l'Evangile devait être prêché à toute créature, ma mission s'étendait à tous les lieux de ce côté-ci de l'enfer. A tout hasard je me mis à l'œuvre. Monté sur un tabouret, je criai à pleine voix: « Réveille-toi, toi qui dors, et te lève d'entre les morts, et Christ t'éclairera! » Pendant trente minutes, je m'efforçai de prouver à ces pauvres gens qu'ils étaient sur le chemin de l'enfer, et qu'ils couraient le plus grand danger sans y songer le moins du monde. Je les conjurai de se réveiller, les avertissant que l'enfer lui-même les réveillerait, s'il n'y prenaient pas garde. Je me tenais sur le seuil de la porte, et je partis dès que j'eus fini. On me dit ensuite que, revenus de leur première surprise, les buveurs irrités de mon audace à les braver chez eux, s'étaient mis à ma recherche; ils me faisaient dire que si je reparaissais dans le pays, ils me feraient rôtir à petit feu. La prochaine fois, je pus prêcher dans un lieu moins agité, et par la suite je pus fonder une société intéressante dans l'endroit. »

Les prédicateurs de l'Ouest ne limitaient pas leur œuvre à la prédication proprement dite. Ils firent beaucoup pour répandre quelque instruction et pour détruire quelques préjugés, et les contrées immenses qui s'étendent à l'est et à l'ouest du Mississipi leur sont en partie redevables de leur civilisation actuelle. Ils furent éducateurs sociaux tout autant que pasteurs. On a déjà vu l'un d'eux travailler activement à faire pénétrer quelque ordre et quelque propreté dans un de ces misérables taudis dont les émigrants se contentaient. Ils montraient constamment qu'un christianisme sérieux est incompatible avec le désordre, et qu'il doit introduire dans la maison où il est reçu des principes tout nouveaux. Ces hommes, dont le plus grand nombre étaient peu instruits, travaillaient à faire comprendre à ces pauvres gens tout le prix de l'instruction ; ils plaçaient eux-mêmes une foule de livres destinés à faire pénétrer dans la hutte du désert les connaissances les plus diverses. « J'ai connu, dit Milburn, tel prédicateur de l'Ouest qui eût construit avec peine une demi-douzaine de phrases selon les règles de la grammaire et qui mettait de côté chaque année la moitié de son modique salaire pour venir en aide à quelque école dans le besoin. » Ces mêmes hommes furent les premiers à fonder dans l'Ouest des colléges et des académies pour la haute culture intellectuelle. S'ils s'efforçaient de développer leurs ouailles au point de vue moral et intellectuel, il fallait souvent aussi leur venir en aide dans le dénuement absolu où quelques-uns d'entre eux étaient plongés. Plus d'une fois le prédicateur vida sa bourse et dépouilla un de ses vêtements pour secourir tant de misères. Plus d'une fois il s'assit au chevet du malade pour lui prodiguer les soins médicaux avec lesquels sa longue expérience l'avait familiarisé, en même temps qu'il lui présentait les grandes consolations de l'Evangile. Est-il étonnant que cet homme simple et mal vêtu fût considéré comme la Providence des pauvres gens, et que son arrivée sous le toit des fermiers de l'Ouest fût fêtée au nombre des bien rares événements heureux qui s'accomplissaient dans ce petit monde ?

MATTHIEU LELIÈVRE.

(*La suite prochainement.*)



REVUE CRITIQUE.

—

Nouveau livre des mères, ou l'instruction éducative de la première enfance, par M. le baron R. de Guimps. 1 vol. in-12 de 360 pages. Lausanne, 1863, chez Georges Bridel. Prix : 2 fr. 75 c.

Comme la *Philosophie et la pratique* de l'éducation du même auteur, le *Nouveau livre des mères* est rédigé sur un plan clair, simple, logique, et il sort tout entier, j'allais dire d'un seul jet, du principe fondamental de la pédagogie pestalozzienne.

Dans une introduction, l'auteur développe les règles qui doivent diriger l'éducation domestique. Il traite ensuite des soins et de l'éducation spéciale que réclame le petit enfant jusqu'à ce qu'il commence à parler et à courir. A partir de ce point, l'auteur rétrécit sa route pour se renfermer dans son objet proprement dit, *l'instruction éducative de la première enfance.*

Les principes généraux renfermés dans l'introduction sont sages et pratiques. C'est de la bonne pédagogie chrétienne. Rien d'essentiel n'est oublié. L'auteur y témoigne, entre autres, d'un respect de la conscience et d'une crainte de l'orgueil, qu'on voudrait pouvoir inculquer à tous les parents. Je lui sais aussi un gré tout particulier de s'être élevé contre les récompenses accordées à la bonne conduite et qui, outre l'orgueil qu'elles éveillent, tendent à substituer des mobiles intéressés à ceux qui naissent de la conscience et du sentiment du devoir. Ce qu'il dit de quelques punitions est peut-être moins solide. Il ne veut pas qu'on punisse l'enfant par le travail : il faut pourtant en excepter le paresseux ou le négligent qui oublie sa tâche ou la fait mal. Il ne veut pas non plus qu'on punisse par la douleur corporelle. A cette règle on peut opposer l'ordre formel de ne pas « épargner la verge au jeune enfant. » Enfin il ne veut pas qu'on punisse l'enfant en l'humiliant devant ses semblables. Sur ce point, je crois qu'il faut distinguer : si l'enfant a péché devant ses semblables, je pense qu'il peut, et doit même suivant le cas, être réprimandé ou puni devant ses semblables, conformément à cette exhortation de St. Paul : « Reprends publiquement ceux qui pèchent, afin que les autres en aient aussi de la crainte. (1 Tim. V, 20.) » On doit cependant, quand on punit de cette manière, le faire non avec l'intention d'humilier, mais avec le besoin de corriger, de relever moralement. Si c'était là le sens des paroles de l'auteur (pag. 31), je ne pourrais que m'y associer pleinement. Il faut toujours en punissant respecter la créature faite à l'image de Dieu, et prendre garde d'effacer dans l'enfant le sentiment qu'il a ou doit avoir de sa dignité personnelle. En l'avilissant à ses propres yeux, on risque de briser en lui le ressort moral qui naît du respect que chacun se doit à soi-même, et qui tient, je pense, à cette image de Dieu dont je viens de parler, et qui est encore un frein moral, là même où Dieu est abandonné, ou n'est pas connu.

Le chapitre qui traite de *l'éducation de la première année* (liv. 1) est la partie la plus touchante, sinon la plus parfaite de l'ouvrage. Je ne dirai rien des soins physiques, plus ou moins connus ; mais avec quel charme de raisonnement et quelle sûreté d'observation l'auteur nous montre, entre autres, l'éclosion de la vie morale dans le premier sourire de l'enfant, et les germes de la foi dans sa confiance envers ceux qui le soignent ! Et comme il met sagement en garde contre tout ce qui peut engendrer l'orgueil ou former un tempérament impérieux et volontaire ! Mais l'auteur ne cède-t-il pas à l'esprit de système, lorsqu'il essaie d'expliquer le mystère qui recouvre les premières opérations de l'intelligence ? « L'enfant, dit-il, ne sait encore (vers l'âge de six mois), apprécier ni les positions, ni les distances ;... il ne peut comprendre la signification ni de ces effets de perspective qui nous disent la forme et la position relative des corps, ni cette dégradation des teintes et des grandeurs qui nous en indique la distance. (Pag. 65.) » Tout cela est vraisemblable aux yeux de la logique, et j'ai longtemps enseigné avec Condillac que l'enfant ne rapportait pas au monde extérieur les premières impressions qu'il reçoit des objets ; que plus tard, par exemple, il voyait grossir ou se rapetisser sa mère, suivant qu'elle s'approchait ou s'éloignait de son berceau, conformément aux lois de la perspective. Mais le doute s'est glissé dans mon esprit, depuis que j'ai con-

sidéré que le papillon en sortant de sa chrysalide, étend ses ailes et s'en va à la recherche des fleurs; que l'agneau court après sa mère, presque aussitôt qu'il a ouvert les yeux à la lumière; et que le jeune bouquetin, demi-heure après sa naissance, fuit devant le chasseur qui le poursuit, et se joue des accidents du terrain et se cache dans les fentes des rochers. Sans doute, l'homme appartient à une autre classe de créatures; mais les procédés de la vision seraient-ils chez nous différents de ce qu'ils sont chez l'animal, et nous faudrait-il, avec Condillac, mécaniser l'âme pour en expliquer les opérations? Je ne le pense pas; le sourire du petit enfant, au bout de six semaines, ne semble-t-il pas dire que son âme est déjà répandue dans le monde extérieur et sur tous les objets qui l'environnent?

La troisième partie de notre ouvrage (liv. 2 et 3), de beaucoup la plus étendue, parce que, comme je l'ai déjà dit, elle en est la principale, est un cours *d'instruction éducative pour la première enfance*. La base ou le moyen de cette instruction est, pour le monde extérieur, l'intuition physique des objets unie à la reproduction par la parole des impressions reçues, et pour le monde intérieur et surnaturel, l'intuition morale des faits religieux tirés en particulier de la vie du Sauveur et de l'histoire sainte. L'auteur ne considère pas son travail comme une œuvre complète. Il ne s'est étendu que sur les animaux, dont il fait une étude élémentaire dans la forme, mais scientifique dans le fond. Comme, en cette matière, il importe avant tout de donner une impulsion à l'activité des parents, il eût été préférable peut-être que l'auteur se fût moins étendu sur les animaux, et eût complété son plan en y joignant les plantes, les minéraux et les objets principaux avec lesquels l'enfant se trouve journellement en contact, ainsi qu'un répertoire détaillé des histoires bibliques les plus propres à être lues, racontées et expliquées aux enfants. De cette manière, le *Nouveau livre des mères* eût répondu à tous les goûts et se fût moins écarté de son principe de fonder la première instruction sur l'intuition immédiate. Les d[illegible]ctions générales qu'il donne pourront à la vérité, suppléer aux parties qui manquent, et l'essentiel sera obtenu si l'auteur parvient à engager des parents à s'occuper dans un domaine quelconque de l'instruction de leurs enfants. C'est là, à mon avis, la chose capitale. J'estime bien haut les notions que l'on communique aux enfants par l'enseignement intuitif, mais je place plus haut encore les relations intimes et cordiales qu'un tel enseignement établit et entretient entre parents et enfants. Rien ne contribue davantage à resserrer les liens de la famille. Sitôt que les parents cessent de s'occuper de leurs enfants, l'intimité du foyer s'en va, et l'ennui ou la discorde vient s'y asseoir. S'exercent-ils au contraire à jouer, à causer, à *vivre* avec leurs enfants, en s'occupant avec eux de choses amusantes, sérieuses ou instructives, c'est comme si le souffle d'un nouveau printemps venait revivifier les cœurs.

M. de Guimps a intitulé son ouvrage un *Nouveau livre des mères*. C'est, en effet, le *Livre des mères* de Pestalozzi, mais étendu à d'autres objets. Pestalozzi n'avait traité que du corps humain: c'était un exercice monotone et ennuyeux, quoique l'idée fondamentale fût excellente. Le *Nouveau livre des mères*, sans contredit, est fort supérieur à son modèle, déjà à cause de sa variété et ensuite par la manière instructive et intéressante dont les divers sujets y sont traités.

L'idée de faire de la mère la première institutrice de ses enfants remonte à Coménius, pédagogue du XVII[e] siècle. Dans son *Didactica magna*, on trouve l'école maternelle (schola materna) aussi bien conçue que dans Pestalozzi, qui s'est tant occupé de cet important sujet. Le père Girard est également entré dans cette voie. Son *Cours éducatif* est destiné aux familles aussi bien qu'aux écoles, et c'est à la mère, qui lui a donné la première idée de son livre, qu'il s'adresse pour en faire usage dans l'éducation domestique. (De l'enseignement de la langue maternelle pag. 279.) Je pourrais, par d'autres citations, montrer que la plupart des pédagogues modernes sympathisent avec cette idée. Mais je me demande, à cette occasion, si cette direction est toute fondée dans la nature, ou si elle tient encore à quelques circonstances particulières. Pestalozzi et le père Girard, qui ont donné le ton, ont été élevés par leurs mères, et ce

dernier, en particulier, avait pour la sienne une vénération telle qu'il eût volontiers changé le nom de *patrie* en celui de *matrie*. Qu'auraient-ils écrit, si, au contraire, ils eussent reçu leur première éducation de leurs pères? Je crains donc qu'on aille ici un peu trop à gauche. Jè sais bien que les mères sont tendres et dévouées, et je me garderai bien de dire qu'il ne faut pas les exhorter et leur faire hommage de quelque livre. Mais n'oublions pas les pères, de peur qu'on n'achève de les convaincre que l'éducation de leurs enfants ne les regarde pas. La Bible ne donne pas dans ce travers; au contraire elle s'adresse de préférence aux pères. Et la sagesse qu'elle prêche est excellente. L'expérience nous apprend que le père peut seconder la mère dans les choses les plus vulgaires, et qu'en général il s'entend mieux qu'elle à instruire. Quand je reporte mes souvenirs vers mon enfance, j'y rencontre la bienveillante figure de mon père, qui, sans avoir même connu le nom de Pestalozzi, nous donnait les instructions que M. le baron de Guimps vient recommander aux mères. Le soir, en attendant le souper, on montait avec lui sur l'antique poêle de *molasse*. On s'y juchait comme l'on pouvait, entre ses jambes, sur ses genoux, derrière son dos, et là, dans l'obscurité, mais éclairé par la lumière de l'imagination, on parlait du chat qui dormait à côté de nous, de la vache qui nous donnait son lait, des arbres dont nous mangions les fruits, du bois qui nous chauffait; on racontait aussi des histoires, *l'histoire de Joseph, Daniel dans la fosse aux lions, David et Goliath*; on chantait des psaumes, on résolvait des problèmes. Heureuse et touchante *école paternelle!* C'est là que mon intelligence s'est ouverte, que mon cœur a pris de solennelles résolutions, et que ma vocation s'est révélée et fixée. Je voudrais donc aussi recommander aux pères le *Nouveau livre des mères;* et cela d'autant plus qu'ils ont d'ordinaire une plus grande sympathie que ces dernières pour les animaux. Les maîtres et maîtresses des écoles enfantines et élémentaires y trouveront également un excellent manuel pour des exercices d'intuition et de langage, s'ils en usent dans l'esprit qui l'a dicté.

Je désire, en terminant, dire un mot du principe qui est à la base de cet ouvrage. M. de Guimps se dit élève de Pestalozzi, pour marquer qu'il est partisan des principes de ce célèbre pédagogue. Il n'y a en cela rien qui doive alarmer, encore que Pestalozzi n'ait pas été chrétien évangélique dans le sens que nous donnons à cette expression. Son système n'est, en soi, ni religieux, ni irréligieux. C'est une arme forte et bien trempée que chacun peut mettre au service de sa cause. Pestalozzi a constaté, ce qui est parfaitement vrai, qu'*il y a un développement naturel et progressif de nos facultés* en vertu d'une force interne, active, qui n'est autre chose que la vie; que *le moyen du développement est un exercice modéré et prolongé*, et que *tout exercice a lieu à l'aide d'un objet approprié à la force de la faculté exercée*. Faculté, exercice, objet, tels sont les trois facteurs du développement, facteurs qu'ils ne faut jamais perdre de vue et qui doivent agir dans un accord constant. L'intuition, à laquelle nous renvoie le *Nouveau livre des mères*, n'est pas la base du système, mais simplement le moyen par lequel *l'intelligence* (faculté) se saisit des *objets* matériels pour se les approprier par *exercice*. Rien de plus facile que de montrer et de comprendre la justesse de ce système naturel dans le domaine des facultés physiques et intellectuelles; mais il n'est pas moins vrai dans le domaine moral. En effet, si nos facultés morales et religieuses saisissent l'objet qui doit opérer leur développement par l'exercice, c'est-à-dire notre Dieu-Sauveur, n'est-il pas évident qu'il y aura progrès moral et religieux? Tout comme il y aura chute si elles se détournent de leur objet. Les théologiens qui n'entendent que leur langage et non le nôtre, pourraient voir les germes d'un rationalisme dangereux dans ce passage de notre auteur: « La prière est un exercice direct et sincère des facultés morales; c'est pourquoi elle les fortifie, elle les développe, et elle les rend capables de surmonter les mauvais penchants[1]. » (Pag. 24.) Pour comprendre ce

[1] Que faut-il entendre par *facultés morales* (et religieuses)? Comme l'auteur ne s'explique pas ici sur ce point, chacun peut y voir sa propre psychologie. Je fais cette remarque, parce que sous ma plume l'expression *facultés morales* n'a pas tout à

passage, il faut le voir à travers le système que j'expose, et dans lequel la prière a Dieu pour objet, en sorte que si elle est vraie et sincère elle ne peut que produire le développement indiqué: Dieu répandant son Saint-Esprit dans l'âme qui s'unit à lui. Sans doute, tout dépend ici du point de vue où l'on se place: si Dieu est mal connu, mal saisi, l'effet de la prière sera annulé ou tout au moins affaibli; mais le système en est complétement innocent.

Nous venons de voir que le procédé du développement demeure dans le domaine moral ce qu'il est dans le domaine physique et intellectuel. J'ajoute qu'il y est aussi progressif. Chaque enfant trouve d'abord une providence visible autour de son berceau, ses parents, auxquels il s'attache avec une foi et une confiance sans bornes. C'est le premier pas dans la voie morale, pas qui s'appuie aussi sur l'intuition. Mais bientôt il remarque, il apprend que ses parents, à leur tour, dépendent d'un être plus grand. On lui montre ses œuvres dans l'univers, et sa puissance éclate à ses yeux. On lui fait voir sa présence dans l'histoire du peuple de Dieu et en particulier dans l'avénement de son Fils, et il apprend à le connaître comme un Dieu saint qui hait le péché et que nous devons craindre, et comme un Dieu d'amour qui nous a rachetés, et que par conséquent nous devons aimer en retour et servir de tout notre cœur. Voilà la progression: progression en connaissance, progression en sainteté, si du moins nous nous attachons véritablement à Dieu. Bien des passages viennent à l'appui de cette thèse et confirment les données de l'expérience: « Le sentier des justes est comme la lumière qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection. (Prov. IV, 18.) » « Que tout le monde voie les progrès que tu fais (1 Tim. IV, 15), » etc.

Je regrette d'être obligé de me borner à des indications aussi générales, mais elles suffiront, j'espère, aux esprits attentifs et intelligents pour leur expliquer le point de vue de notre auteur et les mettre sur la voie d'un système que l'on connaît trop peu, ou contre lequel on nourrit d'injustes préjugés.

J. PAROZ.

fait le même sens que dans la *Philosophie et la pratique de l'éducation.*

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le troisième jubilé séculaire du catéchisme de Heidelberg.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

II

Du catéchisme de Heidelberg.

Les grands docteurs du XVIe siècle étaient convaincus que la première condition d'ordre et de stabilité dans une église était l'admission d'un bon formulaire d'instruction religieuse[1], non-seulement pour l'éducation de la jeunesse, mais pour le maintien de l'unité de la foi. « Croyez, monseigneur, écrivait Calvin au duc de Sommerset, que jamais l'Eglise de Dieu ne se conservera sans catéchisme; car c'est comme la semence pour garder que le bon grain ne périsse, mais qu'il se multiplie d'aage en aage. Et pourtant si vous désirez de bastir un édifice de longue durée et qui ne s'en aille point tost en décadence, faites que les enfants soient introduits en ung bon catéchisme, qui leur montre brièvement, selon leur petitesse, où gist la vraie chrétienneté. Ce catéchisme servira à deux usages: à savoir d'introduction à tout le peuple pour tous proffiter à ce qu'on preschera, et aussi pour discerner si quelque présomptueux avançait doctrine estrangère. »

Cette nécessité, alors universellement reconnue, se faisait doublement sentir dans les circonstances particulières où se trouvait l'église du Palatinat. Les catéchismes de Brentius et de Luther n'exprimaient plus la foi, qui s'accentuait chaque jour davantage dans le sens réformé, et créaient des divergences de point de vue, dont plus d'une dispute révélait les inconvénients. On crut y remédier par la rédaction d'un nouveau catéchisme, et ce travail fut confié, par Frédéric III, à Olevianus et Ursinus. Ceux-ci se mirent à l'œuvre avec tant d'activité que, déjà à la fin de 1562, leur projet était achevé et soumis à l'approbation de l'électeur et du synode convoqué dans ce but.

[1] Nous n'apprécions pas ici cette conviction, nous nous bornons à la constater.

C. S.

Ce qui explique la rapidité de rédaction d'un travail aussi mûri, c'est qu'Ursinus y était déjà préparé par des études antérieures, et que les bons modèles ne leur manquaient pas. Leur propre témoignage, aussi bien qu'un examen attentif de leur catéchisme, prouve qu'ils puisèrent abondamment dans ceux de leurs devanciers. Le 13 avril 1543, Olevianus écrivait à Bullinger : « Vénérable père et frère en Christ, je te remercie pour le livre que tu m'as envoyé et t'adresse nôs catéchismes latin et allemand. En vérité, si tu y trouves quelque clarté, c'est en bonne partie à toi et aux esprits droits et sincères des Suisses que nous le devons. Gloire en soit rendue à Dieu seul! Ce n'est pas l'œuvre d'un auteur unique, mais on y a recueilli les pieuses pensées de plusieurs. C'est certainement par une coupable négligence qu'il ne t'est pas encore parvenu... »

Qui étaient ces plusieurs personnes auxquelles Olevianus fait ici allusion? il le dit expressément : c'étaient les docteurs suisses et probablement ceux de Zurich, auxquels il écrivait : Bullinger et Martyr. Ce serait chose intéressante que de rechercher dans quelle mesure leur influence se fait sentir dans le catéchisme de Heidelberg; mais il en est une autre plus directe encore, et qui a déjà été mise dans tout son jour : c'est celle de Calvin et surtout du réformateur polonais Jean de Lasco. Tous les deux avaient composé des manuels, alors en usage, l'un dans la métropole de la réforme française, l'autre dans la Genève du nord, dans cette église d'Emden où il avait exercé son premier ministère. Ce catéchisme de Lasco, après avoir longtemps circulé en manuscrit dans les églises étrangères de Londres, avait été publié en 1554 à Emden, où, si nous ne nous trompons, il se trouve encore en usage. L'édition allemande que nous avons sous les yeux, est de 1851. Son emploi ininterrompu pendant plus de trois siècles, est déjà un témoignage de sa valeur. Une étude attentive le confirme pleinement. Ce manuel est certainement un des livres de ce genre les plus remarquables, par l'originalité de sa théologie, la clarté et la simplicité de son exposition. Quoi qu'il en soit, il reste constaté qu'il est la source principale du catéchisme de Heidelberg. Les travaux les plus récents sur ce sujet en donnent des preuves évidentes. Seison [1], en particulier, présente sur deux colonnes le tableau parallèle des catéchismes de Lasco et du double travail d'Ursinus, qui a servi de base à sa rédaction définitive, et la ressemblance est frappante. Il signale également les emprunts, beaucoup moins nombreux, faits à Calvin. Enfin, pour en finir avec la question des auteurs de ce catéchisme, nous devons signaler l'influence directe de Frédéric III lui-même : ainsi, l'on sait positivement que c'est sur son ordre exprès que fut inséré le mot très vif qui termine la réponse à la question 80 : « La messe est une maudite idolâtrie, eine vermaledicte Abgötterei. » C'était une réponse aux anathèmes du concile de Trente, dont les décrets récemment publiés agitaient alors toute la chrétienté.

Mais en constatant ce qu'Olevianus et Ursinus devaient à leurs prédécesseurs, « à leurs pères et frères de l'Eglise réformée, » nous ne voulons nullement diminuer le mérite de leur travail ; car ce qui le distingue c'est précisément l'originalité soit dans l'ordre soit dans la forme de son expression.

Les auteurs des catéchismes les plus en renom, ceux mêmes qui attachaient à ce travail la plus grande importance, ne paraissent pas s'être beaucoup préoccupés de la disposition des sujets de leur enseignement. L'explication des dix commandements, du symbole des apôtres, de l'oraison dominicale, des sacrements, formait le cadre ordinaire de tous les catéchismes [2]. Quelques-

[1] Seison : Geschichte der Reformation zu Heidelberg, pag. 179-200.

[2] C'est là l'ordre du catéchisme de Luther. — Selon Calvin, « la connaissance de Dieu ayant pour but de l'honorer, la manière de l'honorer gist en quatre points : 1° que nous ayons toute notre confiance en lui (la foy, le symbole); 2° que nous le servions en obéissance (la loy); 3° que nous le requerrions en toutes nécessités (l'oraison dominicale); 4° que nous reconnaissions, tant de cœur que de bouche, que tout bien procède de lui seul » (la parole de Dieu et les sacrements). — Dans la forme première de son catéchisme, celle qui, rédigée de concert avec Farel (1536), servait de base à la Confessio fidei in quam jurare cives omnes genevenses et qui sub civitatis ejus actione agunt, jussi sunt, et qui fut imprimée à Bâle en 1538, il suivait un ordre inverse et partait de la loi pour arriver à la foi.

uns même indiquaient à peine le lien qui unissait les unes aux autres chacune de ces parties fondamentales. Etait-ce que la question avait peu d'importance à leurs yeux, ou bien étaient-ils conduits en cela par le besoin de trouver une forme très simple pour un livre destiné à l'éducation du peuple...? — Il en est déjà autrement dans le catéchisme de Lasco. Après une introduction, qui rappelle celle de Calvin, sur la destination de l'homme, il expose : I, *la loi*, comme pédagogue qui conduit à Christ en réveillant le sentiment du péché ; II, il passe ensuite à la justification par *la foi*, dont il développe l'objet par le symbole ; le dernier paragraphe du symbole le conduit à sa III° partie, qui traite *de l'Eglise* : il la conçoit comme la *société* visible des croyants (des professants) dont les signes distinctifs sont : 1° la prédication de l'Evangile ; 2° la célébration des sacrements ; 3° la discipline ; tout en réservant les droits de l'Eglise invisible formée des vrais chrétiens, qui *croient* de cœur et *demandent* journellement à Dieu de croître dans la piété, ce qui l'amène à terminer par l'exposition de l'oraison dominicale.

L'ordre du catéchisme de Heidelberg est plus simple encore. Voici dans quels termes Ursinus nous le fait connaître : « Notre catéchisme, dit-il, se divise en trois parties : I, de la misère de l'homme ; II, de sa délivrance ; et III, de la reconnaissance. Cette division n'est pas essentiellement différente de celles précédemment admises, puisque les autres parties qui la composent rentrent dans celle-ci. Le décalogue appartient à la première partie, comme miroir où nous pouvons contempler nos misères, et à la troisième, comme règle de notre reconnaissance et de la vie chrétienne. Le symbole de la foi apostolique, qui nous explique comment a lieu cette délivrance, appartient à la seconde partie ; c'est à elle que se rattachent les sacrements, comme complément et sceau de la doctrine de la foi ; et la prière, enfin, comme partie essentielle du culte spirituel de la reconnaissance, appartenant à la troisième. »

L'importance de ce sujet nous fera pardonner tous ces détails. Qui ne sent, en effet, combien l'ordre de cet enseignement exprime clairement son caractère spécifiquement évangélique ? Comme le pélagianisme de l'Eglise romaine, disons mieux, du cœur naturel de l'homme, est directement atteint par l'ordre même de cette exposition qui présente la sanctification comme l'œuvre du chrétien reconnaissant ! St. Paul avait bien indiqué cette voie dans l'épître aux Romains, et l'on peut voir dans le catéchisme de Lasco une remarquable tentative pour y revenir ; mais l'inutilité de cet exemple pour beaucoup d'hommes excellents, prouve que ce n'était pas chose si facile que de le reconnaître et de le suivre. Or, la division des matières et leur ordre d'exposition me paraît être un des traits d'ensemble les plus remarquables du catéchisme de Heidelberg. Nous devons y ajouter le choix des sujets d'enseignement et la forme de leur exposition. Trop souvent on ne considère un catéchisme que comme un cours élémentaire de théologie. De là, l'examen de questions, pour le moins imprudentes, et une inévitable superficialité. — Le catéchisme de Heidelberg s'en tient aux trois questions capitales qu'il annonce, et les traite avec une profondeur et une richesse que l'on ne s'attendrait pas de trouver dans un manuel d'une aussi courte étendue. En revanche, il laisse de côté les questions de théologie naturelle sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui envahissent les catéchismes d'une époque postérieure ; il ne soulève pas celle du canon et de l'inspiration, dont on a voulu faire l'objet essentiel et fondamental de la foi. Il ne traite pas davantage, directement du moins, celle de la prédestination, à laquelle pourtant les deux auteurs attachaient une importance théologique capitale. Ils écartent aussi les fades sujets de casuistique ou les questions curieuses d'eschatologie, pour s'en tenir au grand fait de la résurrection et des consolations qui en découlent. Et ces sujets si sobrement choisis sont exposés avec une vigueur et une fraîcheur d'expression qui frappe, même dans nos versions françaises si imparfaites. Pour bien des personnes, un catéchisme est le type d'un écrit sec et ennuyeux ; le plus grand nombre est de l'avis de ce petit garçon, qui répondait à la question de son maître : « Comment doit-on écouter le catéchisme ? » par cette réponse, qui se rapporte aux afflictions et à

la manière de les supporter : « Avec patience et résignation. » Il faut, en effet, en avoir beaucoup pour étudier certains catéchismes; mais je plaindrais celui qui recevrait cette impression de fatigue et d'ennui en méditant celui de Heidelberg. On y sent à chaque page un souffle religieux qui étonne, quand on songe qu'on était alors, en Allemagne, à la veille de cette scolastique desséchante qui devait y pétrifier l'œuvre de la réformation. Par exemple, voici son début : « Quelle est ton unique consolation tant dans la vie que dans la mort? — R. « C'est que, tant de corps que d'âme, soit dans la vie, soit dans la mort, j'appartiens, non pas à moi-même, mais à mon fidèle Sauveur Jésus-Christ, qui, par son précieux sang, a pleinement satisfait pour tous mes péchés, qui m'a délivré de toute la puissance du diable, et qui me garde de telle manière que, sans la volonté de mon Père céleste, il ne peut pas tomber un seul cheveu de ma tête, et que même toutes choses doivent servir à mon salut. C'est pourquoi il m'assure, par son Saint-Esprit, de la vie éternelle, et me forme à vivre désormais pour lui de cœur et d'affection. »

Quest. 52. « Quelle consolation vous apporte le retour de Jésus-Christ pour juger les vivants et les morts? » — *R.* « Que dans toutes mes misères et mes persécutions, j'attends du ciel, à tête levée, pour juge, celui-là même qui s'est auparavant présenté pour moi au jugement de Dieu et qui a enlevé de dessus moi toute malédiction; c'est lui qui doit précipiter tous ses ennemis et les miens dans les peines éternelles, mais qui me prendra à lui, avec tous les élus, dans les joies du ciel et la gloire éternelle! »

Quest. 58. « Quelle consolation retirez-vous de la vie éternelle? — R. « Que, comme dès à présent je sens dans mon cœur un commencement de la gloire éternelle, de même, après cette vie, je possèderai la parfaite félicité, qu'aucun œil n'a vue, qu'aucune oreille n'a entendue, qui n'est pas montée au cœur d'aucun homme, et que là je louerai Dieu éternellement. »

Quand on relit ces réponses, qui expriment une foi si énergique et si joyeuse, on comprend la place que ce petit livre a prise dans le développement de la vie chrétienne, là où il a présidé à l'éducation des populations, où il n'a pas seulement été mis entre les mains de l'enfance, pour l'éducation de l'école, mais où il est devenu le manuel religieux des adultes, par l'exposition régulière de chaque dimanche dans les cultes de l'après-midi. Telle de ces réponses, qui exprimait la foi des fidèles depuis leur enfance, devenait leur suprême consolation, sur leur lit de mort, et souvent l'on a vu des mourants redire à leurs derniers moments la première réponse de ce catéchisme en témoignage de leurs espérances [1].

Il ne faut pas oublier, en effet, que ce catéchisme ne devait pas être uniquement un manuel d'enseignement pour la jeunesse; il n'est pas intitulé comme celui de Calvin : « Formulaire d'instruire les enfants en la chrétienté, faict en masniere de dialogue, ou le ministre interroge et l'enfant répond. » Il avait été rédigé pour être le guide de tous ceux qui étaient appelés à envisager les vérités de la foi dans l'école et dans l'église; la préface de Frédéric III, en tête de la première édition, le déclare très explicitement. Ce devait être l'expression de la foi du peuple chrétien, déjà parvenu à sa majorité spirituelle: de là, l'ordre même de cet enseignement, qui débute par une confession explicite de la foi chrétienne; de là surtout ce caractère individuel et personnel, dont les réponses que nous venons de citer donnent déjà des preuves et qui ressort si clairement de sa définition de la foi. « *La foi*, y lisons-nous, question 21, n'est pas seulement une connaissance assurée et une pleine persuasion de la vérité de tout ce que Dieu nous a révélé dans sa Parole, mais c'est une confiance du cœur, que le Saint-Esprit produit en moi, par l'Evangile, que Dieu accorde non-seulement aux autres, mais aussi *à moi*, le pardon des péchés, la justice et la vie éternelle, et cela par pure grâce et seulement à cause des mérites de Jésus-Christ. » A ceci nous ajouterons que, conséquente dans ce point de vue, l'Eglise du Palatinat ne connaissait pas la cérémonie de la confirmation, dans le sens où elle existe de nos jours en Allemagne, ni les réceptions par fournées de catéchumènes,

[1] Voy. par exemple le récit de la mort de Gottfried Ball, Leben und Sterben des sel. Joh. Ball., racontée par son frère, Barmen, 1845, page 9.

comme elles existent maintenant en France et en Suisse, dans l'Eglise nationale. Dans la liturgie qu'Olevianus rédigea pour les églises du Palatinat, « l'une des plus importantes de l'Eglise réformée[1], » et qui a pour source essentielle celle que Lasco avait faite pour les églises étrangères de Londres, l'admission à la sainte cène avait lieu à chaque préparation à la communion. C'était un des buts essentiels de ce service de constater ceux qui pouvaient y prendre part, soit qu'ils ne l'eussent jamais fait encore, soit qu'elle leur eût été interdite par la discipline de l'Eglise.

Dans une étude complète du catéchisme de Heidelberg, nous aimons à signaler les traits caractéristiques de sa théologie. Elle se ressent très heureusement des influences si diverses que ses deux principaux auteurs avaient subies en Allemagne, en France et en Suisse, et ce n'est pas sans fondement qu'un juge compétent en ces matières[2] a pu dire qu'il réunit « l'intimité luthérienne, la clarté mélanchthonienne, la simplicité zwinglienne et la véhémence calviniste. » Nous aurions aussi à insister sur son exposition harmonique du dogme et de la morale, qui contraste d'une manière frappante avec les catéchismes d'un âge de décadence religieuse, où la religion devient « une *science* qui nous apprend à connaître Dieu, ses desseins à notre égard et les devoirs qu'il nous impose. » Mais nous n'avons pas la prétention de faire, en quelques pages, une étude complète d'un document de cette importance. Sans cela, nous aurions bien d'autres traits essentiels à relever, comme aussi nos réserves à faire, principalement en vue des besoins de notre époque. Ce livre, si remarquable pour les temps qui l'ont vu naître, n'échappe pas à la loi commune de toute œuvre d'homme. Il touche à des questions qui, pour le fond comme pour la forme, demanderaient à être modifiées, surtout pour en faire un catéchisme dans le sens restreint que l'on donne actuellement à ce mot. Mais cela nous eût fait beaucoup dépasser les limites qui nous sont prescrites, d'autant plus, qu'en vue du but que nous nous sommes proposé, nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter encore quelques mots sur les destinées de ce catéchisme et celles de ses auteurs.

[1] Richter, *Die Evang. Kirchenordnungen*, II, page 557.

[2] Max Gœbel, *Hist. de la vie chrétienne dans les églises évangéliques des provinces du Rhin*, I, pag. 392 (en all.)

III

Des destinées du catéchisme de Heidelberg et de ses auteurs.

Une histoire complète du catéchisme de Heidelberg, de son influence et des oppositions qu'il souleva, serait, à bien des égards, l'histoire intérieure de l'Eglise réformée dans les pays si divers où il fut adopté. Nous voulons simplement indiquer ici quelques traits qui nous aideront à mieux connaître ses auteurs et l'importance de leur œuvre.

Comme il était facile de le prévoir, toutes les difficultés dogmatiques ne devaient pas s'évanouir, dans l'Eglise du Palatinat, avec l'introduction d'un excellent manuel d'instruction, rédigé dans le sens de la majorité de ses membres; d'autant moins que des motifs dogmatiques et politiques faisaient trouver à ses opposants des alliés naturels, dans plusieurs princes voisins, et tout particulièrement dans le duc Christophe de Wurtemberg. Pour aplanir ces difficultés, on eut recours à un colloque qui se tint dans le cloître de Maulbronn, du 10 au 15 avril 1564. Pendant plusieurs jours, Olevianus et le chancelier J. Andreae firent assaut d'érudition théologique. Leurs débats, échos des luttes qui déchiraient alors l'école, contrastaient singulièrement avec le ton recueilli et ému du pieux ouvrage qui en était la cause, « on s'y occupa beaucoup moins de la seule consolation dans la vie et dans la mort, point sur lequel on était d'accord, que de l'ubiquité de la nature humaine de Jésus-Christ. » (Schenkel.) Ces luttes, que ces discussions ne firent qu'aigrir, s'étendirent même hors des pays qui les avaient vues naître. Les théologiens ne furent plus seuls mis en cause. Deux ans après ce colloque, la question fut portée devant la diète d'Augsbourg, et Frédéric III sommé, au nom des lois de l'empire, de s'y justifier des nouveautés calvinistes qu'il voulait introduire dans les églises et les

écoles de ses états. C'est là que se passa une scène d'héroïsme et de courage chrétien qui peut être mise à côté de la comparution de Luther à Worms. Ce fut dans le même esprit de confiance en Dieu que l'électeur se rendit à la sommation des princes ses collègues. « Pénétré de cette foi que le Dieu du ciel était tout-puissant pour garder son humble et pauvre créature et lui donner la force de défendre la vérité et de la confesser au péril même de sa vie, » — c'est là qu'il prononça cette parole digne d'être rappelée d'âge en âge: « Je déclare que, dans les questions de conscience et de foi, je ne connais qu'un seul Seigneur, qui est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois. » Puis, après avoir exprimé sa confiance en la justice de l'Empereur : « Si je devais être trompé dans mon attente, je trouverais ma consolation dans cette pensée que mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ a fait à ses disciples la promesse certaine que tout ce que nous sacrifierions pour la gloire de son nom, il nous le rendra au centuple dans la vie éternelle. »

Cette courageuse confession du pieux électeur fit une si profonde impression sur toute l'assemblée, qu'aussitôt le prince Auguste de Saxe lui dit en lui frappant sur l'épaule: « Fritz, tu es plus pieux que nous tous, » parole qui n'était pas uniquement son impression personnelle.

Ce jour fut le plus beau de la vie de Frédéric III. A son retour, tout son peuple, qui n'avait pas été sans craintes pour la sûreté de son souverain, lui fit le plus chaleureux accueil, et au service de préparation à la cène de Pentecôte, que l'Electeur voulut célébrer avec toute sa cour, Olevianus lui serra la main, devant toute l'assemblée, en signe de leur ferme résolution de persévérer dans la foi qu'ils avaient confessée dans leur catéchisme. Il ne nous est pas possible de raconter leurs communs efforts pour tenir cette promesse, ni de dire avec quel amour Frédéric ouvrit ses états aux confesseurs de la foi réformée, que les persécutions catholiques en France et en Belgique, et les persécutions luthériennes en Allemagne, y faisaient affluer en foule; nous ne pouvons pas non plus faire l'histoire de ses efforts pour développer dans l'église de son pays, une vie en harmonie avec sa foi. Cette histoire nous amènerait à signaler nombre de faits qui prouvent combien cette liberté de conscience, dont Frédéric fut, à tant d'égards, l'héroïque et courageux défenseur, était peu arrivée, dans son esprit et dans celui de ses conseillers, à la hauteur d'un principe général, aux bienfaits duquel tous ont droit; nous aurions également à constater l'impuissance du pouvoir le plus sincère et le plus zélé pour étendre le règne de celui qui n'a voulu l'établir que par la persuasion et par la douceur.

Frédéric III ne se faisait pas illusion sur ses succès. Sur son lit de mort, il disait à quelques amis: « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour le bien de l'Eglise; ce que j'ai pu n'est pas grand'chose; mais le Dieu tout puissant ne l'abandonnera pas. » ... « J'ai été gardé pendant assez longtemps par les prières des pieux chrétiens. Il est temps que cette vie finisse et que je sois recueilli dans un repos véritable auprès de mon Sauveur. « Peu avant de mourir il demanda qu'on lui lût le psaume 31e et la prière sacerdotale, objet de ses fréquentes méditations dans ses derniers jours, puis, ayant prié, il s'endormit le 26 octobre 1576.

Cette paix lui venait de ce que toutes ses pensées et ses espérances s'étaient tournées vers le ciel, car il prévoyait très clairement ce qui allait arriver. « Lutz ne fera rien! avait-il dit en parlant de son fils Louis qui devait lui succéder, mais il avait ajouté, en faisant allusion à son petit fils, qui portait son nom et pour lequel il avait une prédilection marquée, « mais Fritz le fera. » Cette parole s'accomplit à la lettre dans sa première comme dans sa seconde partie.

A peine parvenu au pouvoir le nouvel électeur n'eut rien de plus pressé que de défaire tout ce que son père avait fait. Il ne permit pas même aux hommes qui avaient eu sa confiance, de lui rendre les derniers honneurs. Il remit ce soin à un théologien luthérien qu'il avait amené avec lui. Défense fut faite aux librairies d'éditer et de vendre des livres réformés; on sévit avec rigueur contre tous ceux qui s'écartaient dans leur enseignement de l'orthodoxie luthérienne. Six cents pasteurs et maîtres d'écoles durent quitter leurs places pour les céder à des luthériens. Le conseil ecclé-

siastique fut renouvelé, les professeurs de théologie congédiés et l'on défendit en particulier à Olevianus de rien écrire pour sa défense. Dans ces mesures il n'y avait pourtant pas de haine personnelle contre lui, c'était l'application pure et simple du droit de réformation que les princes allemands s'étaient attribué et que leurs théologiens avaient reconnu. Frédéric III avait usé de ce droit en faveur de l'Eglise réformée, son fils Louis fit de même en faveur de l'Eglise luthérienne en y apportant les passions d'un esprit étroit. Nous ne pouvons pas suivre dans leur exil et leurs proscriptions les deux hommes dont nous avons raconté l'histoire comme aides et conseillers de Frédéric III. Toutefois l'esquisse par laquelle nous avons essayé de les faire connaître serait trop incomplète si nous n'ajoutions ici quelques mots sur la fin de leur vie.

Ursinus trouva asile dans les états d'un autre fils de son souverain, Jean Casimir. Celui-ci le chargea de réorganiser, dans sa petite ville de Neustadt, les débris de l'université de Heidelberg. Pour répondre à cette marque de confiance, il refusa maints appels avantageux, comme il avait jadis refusé ceux qui lui avaient été adressés de Berne et de Lausanne, et il reprit dans sa nouvelle résidence sa sévère vie d'études. « Il y vit aussi triste, aussi souffrant et aussi surchargé de travail qu'à Heidelberg, » écrivait l'un de ses amis après l'y avoir visité. Plusieurs ouvrages importants arrivés jusqu'à nous datent de cette époque [1]. Mais ces fatigues de tous genres avaient miné sa constitution. Cinq ans après son arrivée à Neustadt (le 6 mars 1583), il y termina sa courte carrière. François du Jon (Junius) son ami et collègue de Heidelberg, qui l'avait accompagné dans sa nouvelle résidence et qui l'assista à son lit de mort, ne trouve pas de paroles pour exprimer la paix et la joyeuse confiance avec lesquelles il remit son esprit entre les mains de Dieu.

Olevianus ne lui survécut que peu d'années. Appelé par Louis de Sayn, comte de Wittgenstein, le pieux chambellan de Frédéric III, à faire l'éducation de son fils, il ne resta pas longtemps dans cette position privée; bientôt une sphère d'activité plus vaste s'ouvrit pour lui. Les comtes de Nassau et de Solms le chargèrent d'organiser les églises de leurs pays. Ce fut l'aurore du synode qui se tint sous sa présidence à Herborn, en 1586, et qui donna à ces églises une organisation presbytérienne et synodale selon les principes calvinistes. Mais là se termina sa carrière active. Dès le mois de février de l'année suivante, sentant ses forces l'abandonner, Olevianus renonça à toutes ses charges. Dans le sentiment de sa fin prochaine, il rédigea, le 12 mars, ses dernières dispositions, dont quelques-unes sont fort touchantes; puis il écrivit à son fils une lettre d'adieu trop édifiante pour que nous en privions ceux de nos lecteurs qui ne la connaîtraient pas encore. « Mon bien-aimé fils Paul, je dis avec le patriarche Jacob : « Seigneur, j'attends ton salut. » Me voici arrivé au point où je puis dire avec l'apôtre : « Mon désir est de déloger » pour être avec Christ. » Comme je l'ai déjà fait à ton baptême, aussi maintenant à l'heure de mon départ, je te recommande, toi, ta chère mère, ton frère et ta sœur, à notre Dieu et à la parole de sa grâce. Certes, c'eût été pour moi une vive joie de pouvoir te revoir, mais je ne veux pas te presser, car il fait froid et ta jambe n'est pas encore rétablie.... J'attends d'heure en heure le moment de déloger pour être auprès du Seigneur. Ne te hâte pas imprudemment pour venir; nous nous reverrons dans la vie éternelle, suivant l'alliance de la grâce de Dieu. Je te recommande ta pieuse mère et ton petit frère Louis. Conduis-le avec amour, et suivant la prudence que le Seigneur te donnera. N'aspire pas aux choses élevées, mais contente-toi des choses humbles. Dirige tes études de manière à ce qu'elles soient utiles à plusieurs. Que la bénédiction de Dieu soit avec ton entrée et ton issue. Amen. Confie-toi à la gratuite adoption de Dieu, attendant avec foi l'héritage céleste, à cause de son Fils bien-aimé et par lui. Amen. Herborn 12 mars, dicté de mon lit entre quatre et cinq heures. Anno 1587. Signé de ma propre main, ton père Gaspard Olevianus de Trèves, mi-

[1] Entre autres, des explications sur le catéchisme de Heidelberg, et un commentaire très détaillé, environ 600 pages in-f°, sur les XXI premiers chapitres d'Esaïe.

nistre de la parole de Dieu. Seigneur Jésus! reçois mon esprit. »

Pendant sa maladie, Olevianus connut toutes les impressions de tristesse et de joie par lesquelles il plaît souvent à Dieu de faire passer ses enfants, en pareilles occasions. Les comtes Louis de Wittgenstein et Jean de Nassau étant venus le visiter, il leur dit : « J'ai expérimenté dans cette maladie ce que c'est que le péché, et quelle est la majesté de Dieu. Il n'est pas bon que nous autres, pauvres êtres pécheurs que nous sommes, nous voulions faire de Dieu un camarade. » (Und dass es gar nicht gelte, das wir Menschen Gott zu einem Gessellen haben wollen.) Dans les derniers temps de sa vie, au contraire, il fut comme ravi en extase, ainsi qu'il le raconte à quelques intimes amis. « Je me promenais, disait-il, dans un pré délicieux et la rosée du ciel dégouttait sur moi, non pas goutte à goutte, mais avec abondance. Mon âme et mon corps en tressaillaient de joie. » A cela, son parent et collègue Piscator, auquel nous devons ce récit, lui répondit : « C'était le bon berger, qui te conduisait dans ses pâturages. » « Bien plus, répartit le malade, il m'a conduit à la source des eaux vives. » Un peu plus tard, Piscator étant revenu sur ce sujet et lui disant : « Le Seigneur t'a fait voir une frappante image de la vie éternelle. » — « Ce n'était pas une image, reprit le malade, mais *la jouissance* de la vie éternelle. » Dans ses dernières heures, il se fit lire le Ps. XLII, Esa. IX, Math. XI, Esa. LIII. Il essaya même d'unir sa faible voix à celle de ses collègues qui chantaient un cantique auprès de son lit. Souvent il répétait : « Mon désir est de déloger pour être avec Christ. » A ce moment suprême, il se préoccupait encore des membres souffrants de son église. Il recommanda avec instances les pauvres à la bienveillance du sénat et donna quelques indications relatives à la publication de ses ouvrages. Comme il était déjà à l'agonie, le diacre Alstedt lui dit : « Mon frère, en présence de la mort, es-tu toujours assuré de ton salut en Christ, comme tu l'as enseigné aux autres? » « Certissimus, — parfaitement certain, » — dit le malade en posant la main sur son cœur; ce fut sa dernière parole. Un peu après il s'endormit quelques instants, puis il expira paisiblement, pendant que ses parents et ses amis priaient auprès de lui.

Trois jours après, sa dépouille mortelle était déposée dans l'église paroissiale de Herborn. Mais *très certainement*, peut-on dire avec un de ses biographes, son esprit a été recueilli dans le sein de Dieu, et l'œuvre de cette vie, si courte mais si remplie, s'est poursuivie et se poursuit à travers les âges, par l'influence de ses écrits et, en particulier, du catéchisme qu'il avait composé avec son ami Ursinus.

Peu de livres d'hommes, en effet, ont eu une influence plus étendue et plus durable. Il fut bientôt traduit en français, en anglais, en italien, en flamand, en hongrois, en polonais, en arabe et en hébreu. Le synode d'Emden (1572) l'adopta pour les églises réfugiées de langue allemande. Il était déjà adopté en Hollande depuis 1568. Il le fut une dizaine d'années plus tard dans les provinces du Rhin, puis en Hongrie, dans la Hesse, dans le Brandenbourg, dans plusieurs cantons suisses (Berne, Saint-Gall et Schaffhouse). Cette influence se fit même sentir dans des églises qui ne l'acceptèrent pas officiellement, comme le prouvent les nombreuses éditions qui en ont été faites en langue française, et dans ces derniers temps encore [1]. Dans plusieurs pays il subsiste comme confession de foi et règle de l'enseignement de l'Eglise; dans quelques-uns il sert toujours de texte aux prédications de l'après-midi. Enfin, son influence a traversé les mers. Nous en voyons une preuve significative dans l'initiative prise par les églises allemandes du nouveau monde de fêter solennellement le troisième jubilé séculaire de sa rédaction. Le programme de ces fêtes montre clairement que, pour nos frères d'Amérique, ce livre est l'expression la plus caractéristique de l'Eglise réformée, et que c'est à son génie particulier qu'ils veulent rendre hommage en célébrant cet anniversaire [2].

[1] La société de Toulouse en a publié plusieurs.

[2] Voici le programme de ces fêtes d'après la communication de M. le docteur Ullmann. (*Studien und Kritiken*, IVe cahier, 1862.) « Il y aura, le 19 janvier 1863, une convocation générale de l'Eglise réformée allemande des Etats-Unis qui durera plusieurs jours. On y lira des mémoires sur

Peut-être les détails que nous venons de donner, sur ce catéchisme et ceux à qui nous le devons, aideront-ils quelques-uns de nos lecteurs à s'associer à cet hommage. Tout au moins il n'aura pas été inutile de rappeler ici quelques traits de ces saintes et nobles figures de nos pères en la foi, et de signaler ce qui a assuré à leurs œuvres une durée et une profondeur, qui contraste singulièrement avec celles que notre époque voit naître et mourir en si peu de temps.

Puissent ces souvenirs de nos pères, qu'on aime tant à évoquer de nos jours, ranimer nos sentiments de légitime vénération à leur égard, et ramener quelques âmes à ces sources de vie éternelle, qu'ils ont contribué à rouvrir pour nous, et auxquelles ils nous apprennent à puiser, autant par leur exemple que par leurs écrits.

Francfort, janvier 1863.

CH. SCHRÖDER.

des sujets en rapport théologique et historique avec la fête. Ces travaux seront librement discutés, et publiés avec les débats en un livre-souvenir. On invitera des théologiens distingués de l'Allemagne et de la Suisse à préparer ces rapports dont voici les sujets :

I. La ville et l'université de Heidelberg, principalement à l'époque de la réformation et de la rédaction de son catéchisme.
II. L'auteur du catéchisme de Heidelberg.
III. L'électeur palatin Frédéric III.
IV. Histoire de la catéchisation dans l'Eglise réformée, de sa meilleure méthode pratique pour le présent.
V. Des rapports entre le catéchisme de Heidelberg et les diverses confessions.
VI. La théologie du catéchisme de Heidelberg.
VII. Histoire des destinées de ce catéchisme.
VIII. Ses principaux commentateurs.
IX. Les réformateurs suisses.
X. Mélanchthon ; sa tendance en Allemagne ; ses rapports avec l'Eglise réformée.
XI. Les principaux prédicateurs de l'Eglise réformée.
XII. Le génie et la mission de l'Eglise réformée allemande, dans ses rapports avec l'Eglise catholique-romaine, avec l'Eglise luthérienne et avec les autres branches de l'Eglise réformée.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Aimons les animaux, par D. Marion, ouvrage couronné par la société protectrice des animaux à Lyon. Lausanne, 1862. 1 vol. de 134 pages chez Delafontaine et Rouge.

Cet ouvrage, destiné à combattre les mauvais traitements envers les animaux, est composé d'une foule de scènes, anecdotes et tableaux divers, unis entre eux par une fiction qui leur donne l'air et l'intérêt d'une histoire. Pour atteindre son but, l'auteur ne s'est pas borné à flétrir les actes de cruauté exercés sur certains animaux et à montrer l'effet des bons et des mauvais traitements envers les animaux domestiques; mais il fait encore ressortir les services que les reptiles, les oiseaux et quelques autres animaux des champs, rendent à l'agriculture, et l'intérêt que nous avons à les conserver. Tout campagnard devrait avoir ce livre dans sa bibliothèque.

Cet ouvrage est au fond un traité de morale présenté sous une forme populaire, pratique, et, à ce titre, il mérite encore une mention particulière. Dieu a donné à l'homme l'empire sur les animaux ; mais l'homme doit apprendre à exercer cet empire avec équité et amour. Or, comme les devoirs sont frères, celui qui devient bon et humain envers les animaux, le devient aussi envers les membres de sa famille. Au contraire, celui qui sera rude et grossier dans l'étable avec son bétail, le sera aussi dans la chambre avec sa femme et ses enfants. L'exemple de ce paysan bernois qui faisait tomber chaque matin sur ses bœufs les coups qu'il avait envie de donner à sa femme, est une exception qui ne détruit pas la règle : que gens et bêtes ont à souffrir de la brutalité d'un rustre. On m'objectera peut-être ici qu'il ne faut pas faire monter la morale de bas en haut; que pour toutes les sphères elle doit procéder de la source de toute sainteté. J'accorde volontiers ce point, et je crois que la religion est la meilleure source des bons traitements envers les animaux. « Le juste, dit Salomon, a égard à la vie de sa bête; » et Dieu voulait que les bêtes aussi se reposassent le jour du sabbat. Mais tout

ceci n'empêche pas que la morale qui procède d'en haut ne descende directement sur une sphère quelconque de notre vie et ne remonte de là à une autre sphère. Ajoutons à cette considération que nous sommes dans un siècle où toutes les sphères sont en travail et réagissent les unes sur les autres. Les mœurs, en particulier, tendent à s'adoucir : on fait disparaître la barbarie des lois, de la justice, des prisons. Les femmes sont de plus en plus émancipées, respectées; on bannit la férule des écoles, et... il faut bien aussi que les animaux aient leur part. Prenons garde toutefois de rien exagérer, et que, voulant éviter d'être durs ou sévères, nous ne tombions dans la mollesse et la sensiblerie. La vie n'est pas une fête, c'est un combat [1].

J. PAROZ.

[1] Nous aurions désiré que l'auteur de ce petit livre indiquât de nombreux emprunts faits par lui à d'autres auteurs. Cela nous eût semblé de toutes manières très convenable. (*Réd.*)

RÉCITS HISTORIQUES POUR LA JEUNESSE PROTESTANTE, imités de l'anglais, par S. Bérard, pasteur. — 40 jolies gravures dans le texte. Paris, Ch. Meyrueis et Comp., et Genève, E. Beroud, libraire. 1 vol. in-12. 1861.

L'histoire, racontée d'une manière suivie, n'est généralement pas du goût de la jeunesse. Elle exige de ses lecteurs une attention soutenue qu'on ne peut guère attendre que d'un âge plus avancé, ou réclamer que pour des études véritables. Sans compter que la trop grande multiplicité des faits nuit aux impressions que quelques-uns pourraient produire et laisser dans l'esprit. C'est donc une heureuse pensée que l'on a eue de réunir dans des récits détachés qui sont tout autant de tableaux, quelques-uns des faits les plus importants ou les plus touchants de l'histoire religieuse de la grande famille protestante. Les récits contenus dans le volume que nous annonçons seront lus avec charme et retenus sans effort par nos enfants. Ceux intitulés : *le jeune martyr, la jeune martyre,* et surtout celui qui a pour titre : *la fuite des huguenots,* ne s'effaceront jamais du souvenir des jeunes lecteurs, qui y reviendront, nous assurons-nous, plus d'une fois.

Exprimons toutefois un timide regret : que sans être un répertoire de tout ce qui mériterait d'être retracé, les *Récits historiques* ne soient pas un peu plus complets comme ensemble. L'Angleterre, la Bohême, l'Allemagne, la France, l'Espagne, les Vallées Vaudoises, mais l'Angleterre surtout, ont fourni la matière des tableaux de notre ouvrage. D'autres pays aussi n'auraient-ils pas pu en fournir leur part? Ainsi nous aurions aimé à lire un chapitre dont la Suède et son roi réformateur, Gustave Wasa, auraient fait le sujet, et il nous semble qu'un autre bien intéressant aurait pu être emprunté à ce mouvement religieux italien étouffé à sa naissance et que nous voyons renaître en nos jours. Et ce n'est pas tout sans doute. En revanche il est tel chapitre que l'on pourrait supprimer si l'on craignait de trop grossir le volume. Son caractère ne changerait pas ; ce seraient toujours des *récits*. Mais ces récits ou tableaux formeraient une véritable *galerie*, une *revue* à laquelle ne manquerait rien d'essentiel, et où chaque pays qui pourrait l'être serait représenté. On nous comprendra : nous aimerions avoir une anthologie historique protestante aussi complète que possible comme telle; de telle façon que l'enfant ou le jeune homme pût admirer dans quelques-uns de ses traits l'œuvre de Dieu et la fidélité chrétienne partout où elles ont éclaté, et en conserver un bienfaisant souvenir.

C'est parce que l'ouvrage que nous annonçons nous a décidément plu et que nous l'avons véritablement goûté, que nous prenons la liberté de signaler quelques améliorations qui nous paraissent de nature à remplir d'une manière parfaite le but que l'on s'est proposé en le publiant. Remercions donc M. Bérard de nous l'avoir donné ; nos jeunes lecteurs le remercieront en outre de l'avoir enrichi de jolies vignettes. Ce n'est pas un livre original, ce n'est pas non plus un calque pur et simple; c'est une imitation de l'anglais. Que dans une prochaine édition, qui sera bientôt nécessaire, nous l'espérons, M. le pasteur Bérard, s'émancipant encore davantage de son modèle, complète son œuvre dans le sens que nous avons indiqué, et nous aurons un des meilleurs et des plus intéressants ouvrages que nous puissions mettre entre les mains de notre jeunesse protestante.

ÉMILE ROCHEBLAVE.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

—

Introduction à l'étude de la philosophie spiritualiste.

PREMIER ARTICLE.

Avant-propos.

Si l'on demandait quel est le caractère le plus général de la pensée de notre époque, on pourrait faire à cette question une réponse au moins spécieuse, en disant que le caractère le plus général de la pensée de notre époque est l'empirisme.

Chacun peut observer le grand silence qui s'est fait dans le domaine de la métaphysique depuis le naufrage des hardies spéculations de l'Allemagne moderne. Notre temps est à la piste des faits séparés des idées; il se confie à l'expérience isolée des besoins supérieurs de la raison. On pourrait croire, au premier abord, que nous assistons à un phénomène semblable à celui qui marqua le commencement du XVIIIe siècle. Après la puissante gymnastique cartésienne, la lassitude de la pensée semble avoir préparé le succès de la facile doctrine de Locke. Cette analogie n'est pas exacte. L'empirisme du XVIIIe siècle fut une réaction contre la forte métaphysique de Descartes. En passant du triomphe de Hegel à la dissolution de la pensée spéculative, on ne passe pas de l'action à la réaction, mais d'une manifestation d'un phénomène spirituel à une manifestation différente dans la forme, mais identique dans le fond, du même phénomène. La doctrine du *devenir* n'est en effet que la systématisation grandiose de l'empirisme. Faire du progrès le principe absolu de l'univers, c'est déguiser la négation de l'absolu. Proposer à la raison de se satisfaire dans la conception d'un monde qui procède du *moins* pour tendre *au plus*, sans assigner dans une réalité souveraine la cause du mouvement; « détruire, en un mot, ce premier moteur lui-même immobile » d'Aristote, ce n'est pas satisfaire la raison, c'est la tromper. L'un des torts de la doctrine de Hegel est de se prendre au sérieux, et de se placer ainsi en contradiction avec elle-même; car, si tout est soumis à la loi du mouvement continu, la doctrine du devenir doit passer comme toutes les autres.

« Tandis que nous parlons, une vague éternelle
S'enfle sous *la doctrine* et l'emporte avec elle. »

Toute théorie est fausse, par cela seul qu'elle est théorie. Il y a des faits intellectuels, comme il y a des faits naturels : voilà tout. Les catégories de la vérité et de l'erreur, de même que celles du bien et du mal, sont une défroque du temps passé, dont il importe de se défaire. Un homme de goût ne saurait porter, de nos jours, ce costume gothique, tout à fait hors de mode. A l'aide de considérations de cette nature, on passe sans trop d'efforts de l'hégélianisme à l'amour exclu-

sif des faits. Ces deux extrêmes se rejoignent, parce qu'ils sont au fond de même nature.

C'est ainsi que l'empirisme, avec le doute universel, son inévitable conséquence, est entré dans le courant de la pensée contemporaine par une double porte. La culture prépondérante des sciences d'observation en a ouvert une ; une philosophie hautaine dans sa source en même temps que très humble dans son contenu, en a ouvert une autre. C'est vraiment une bonne fortune pour les sceptiques de notre temps, que de pouvoir appuyer la négation de la raison sur l'autorité des plus grands raisonneurs modernes.

L'empirisme nous envahit donc. Le développement de cette doctrine obéit à une loi constante. Elle est condamnée à *s'extérioriser*, selon le mouvement si nettement marqué dans la transition de Locke à Condillac. La raison humaine a besoin d'un appui, comme Descartes l'a si profondément remarqué. Elle conduit à Dieu comme à sa source ; et c'est dans cette source qu'elle trouve sa garantie. La raison peut douter d'elle-même, sans cela les sceptiques et Kant n'existeraient pas. Lorsqu'elle a douté d'elle-même, elle ne retrouve sa base que dans la foi en Dieu. La raison tend à remonter à son principe ; mais ce mouvement d'ascension n'est logiquement justifié que si le principe de la raison est supposé bon. Doutez de Dieu, rien ne vous garantit que votre raison soit bonne.

L'empirisme refuse d'entrer dans ce cercle de lumière, où la raison démontre Dieu, sous la condition que Dieu soit supposé comme principe de la raison. Qu'advient-il? Les faits spirituels, privés de leur centre et de leur base, disparaissent peu à peu du champ de l'observation, et les phénomènes sensibles restent seuls. L'empirisme de Locke admet deux observations, l'interne et l'externe. Condillac trouve *plus simple* de n'admettre qu'une seule source de nos idées : la sensation. L'empirisme contemporain glisse sur la même pente. Il ramène toutes les études à deux, la nature et l'humanité : c'est Locke ; mais il incline visiblement dans ses théories des races et de l'influence des lieux, à expliquer l'humanité par la nature, à ramener l'humanité à la nature, ce qui est plus simple : c'est Condillac. Il semblerait qu'il soit de bon goût aujourd'hui de médire de Condillac, et de le suivre. En dire du mal, serait-il le résultat d'un artifice inconscient, ayant pour but d'oublier et de faire oublier que les grands traits de l'*esprit moderne* sont une restauration du XVIII[e] siècle ?

L'empirisme prévaut donc dans le domaine de la philosophie. Le monde religieux a-t-il échappé à ses atteintes? La pensée religieuse (dogmatique) n'est pas son but à elle-même, elle a pour but la vie spirituelle, dont elle fournit et exprime les conditions. La tendance de l'empirisme est de s'attacher aux résultats directement observables de la vie, en négligeant les conditions intellectuelles. Cette tendance règne de nos jours. On prône la vie, en opposition aux croyances, ce qui revient à placer le but en opposition avec les moyens. On propose gravement à la chrétienté des projets de paix universelle, fondés sur l'abandon du dogme, sans prendre garde que cet abandon même suppose un dogme parfaitement caractérisé, objet de discussion,

s'il en fût ; et sans observer surtout que les grandes discussions, celles qui passionnent vraiment, sont morales bien plus qu'intellectuelles. M. de la Mennais a célébré, avec ces grandes paroles dont il avait le secret, l'apaisement général qui devait résulter de la fin des préoccupations dogmatiques. On sait combien est pacifique le terrain sur lequel il s'est placé, pour inaugurer cette ère nouvelle ! ! Les hommes cesseraient bientôt de combattre pour des idées qui ne tireraient pas à conséquence. La vraie source des luttes religieuses est dans des conceptions différentes de la vie, de la morale ; le dogme en est plus souvent l'occasion. L'empirisme religieux, l'abandon des idées, ne saurait donc produire le bienfait de la paix ; mais s'il ne réalise pas ce bien imaginaire, il produit des maux très réels.

Privée de sa base intellectuelle, de sa base de croyance, la vie religieuse s'appauvrit. Obéissant à la même loi que la culture philosophique, elle tend de plus en plus à l'extériorité ; et les résultats de la vie, au dehors, passent sur le premier plan. Je ne parle pas ici de la pratique du bien, des œuvres de la vraie charité, qui sont l'acte même de la vie religieuse, mais des manifestations extérieures de l'élément religieux sous sa forme propre. Dans cette direction, on voit apparaître la prédominance des pratiques et des cérémonies, ce qui est le formalisme auquel aboutit un catholicisme abusif. On voit apparaître ailleurs la prédominance de la parole et des assemblées d'édification, ce qui est le formalisme auquel aboutit un protestantisme abusif.

Contre ces écarts deux réactions sont également nécessaires. L'une est morale. Il faut rappeler que la pratique de la charité est la vraie et fondamentale manifestation de la vie religieuse, et que là où il n'y aurait pas plus d'amour mutuel, de pardon, de pauvres secourus, de malheureux consolés, là, les pratiques religieuses, en se multipliant, signifieraient abus et non progrès de la vie spirituelle. On ne saurait passer à côté d'un point de cette importance sans l'indiquer, mais ce n'est pas mon objet.

L'autre réaction est en faveur des idées. Les idées en toutes choses sont un moyen et non pas un but, mais elles sont un moyen et ont l'importance d'un moyen. Les idées religieuses, à mesure qu'elles s'éclairent et se fortifient, deviennent l'occasion d'une vie religieuse de plus en plus ferme et développée. Si on les néglige, elles laissent l'âme tomber dans la recherche de buts inférieurs à sa destination véritable. Or nous souffrons de l'empirisme religieux. Les ruines faites par le XVIIIe siècle sont loin d'être réparées. Nous avons peine à saisir le sens des questions agitées par nos devanciers. Dans les grandes questions de la dogmatique chrétienne, nous ne voyons trop souvent que des fantaisies qu'il est plus simple de railler que de comprendre. Et l'histoire des dogmes nous apparaissant comme une série de contradictions, nous terminons au besoin son étude par les conclusions légères du scepticisme.

Sans doute, au commencement de notre époque, les vérités spécialement évangéliques sont sorties de l'oubli où les avait laissées plus ou moins l'époque précédente. Les textes du Nouveau Testament mieux étudiés ont repris leur signification. Mais le développement de la pensée

spéculative ne paraît pas avoir suivi le réveil de la foi. D'anciennes formules ont peut-être été répétées verbalement plutôt que sondées dans leur intention et leur origine et appropriées aux besoins actuels des intelligences.

Il s'est formé une demi-science souvent confondue, très sincèrement, mais très malheureusement aussi, avec le texte même des Ecritures. Ces systématisations incomplètes et inconscientes, qui ne sont plus la simple parole évangélique, sans être son expression vraiment rationelle, sont des formations hybrides et grosses d'inconvénients. On s'y attache avec une obstination dans son propre sens, voilée sous l'apparence de la fidélité à la révélation divine.

Il importe de briser par de fortes études ces composés factices et d'en dégager d'une part la vraie substance des révélations divines, et de l'autre les véritables exigences de l'esprit humain. Il convient de distinguer nettement dans la communauté d'une vraie foi et d'une même espérance, la lecture religieuse où le fidèle cherche la nourriture de son âme, et le travail du théologien appelé au dangereux honneur de systématiser les vérités évangéliques.

La foi religieuse, quoi qu'en disent les sceptiques, devient en même temps plus ferme et plus tolérante dans la proportion où elle s'éclaire d'un travail sérieux de la pensée. « Les routes par où l'on s'égare tiennent toujours au grand chemin, et en considérant où l'égarement a commencé on marche plus sûrement dans la droite voie. » Cette remarque de Bossuet est pleine de lumière. Une théologie inconsciente ne laisse pas comprendre aux esprits qu'elle possède, les origines des opinions diverses, et l'entêtement qu'elle produit diffère beaucoup de la fermeté. Qui n'a jamais vu le précipice ne sait s'il n'y prendra point le vertige. Une étude approfondie, au contraire, en faisant connaître l'origine des erreurs, affermit contre l'erreur même et rend tolérant pour ceux dont on a remarqué et peut-être pour un temps foulé soi-même le sentier.

Le renouvellement de fortes études dogmatiques semble donc une des nécessités du temps actuel et l'indispensable complément du réveil des études historiques et critiques. La critique séparée d'un système d'idées lui assignant avec autorité son rôle et ses limites, sort de son domaine, usurpe une place qui ne lui appartient pas et produit en abondance des fruits de doute, parce qu'elle énerve les hautes facultés de la raison qu'elle méconnaît. Il est plus que temps de la mettre à sa place. Ce n'est qu'alors qu'elle servira, comme elle doit, la cause de la vérité. La critique contemporaine est semblable à un jeune cheval qui, à force de courir sans but et sans direction, a épuisé ses forces et se couche à terre, fatigué de tant d'ébats infructueux. Cet exercice toutefois a développé ses forces, et, lorsque ses forces seront dirigées, nous verrons apparaître enfin, au lieu de l'audace des négations et de la fureur des nouveautés, « cette importante critique dont le secours est admirable pour les preuves de la religion. » Ainsi parlait Leibnitz, et ce même Leibnitz a clairement prévu le siècle d'irréligion dont il sentait monter la vague autour de lui et qui devait passer avant le développement légitime de cette critique, qu'on

nous donne pour nouvelle, et dont il signalait l'apparition et marquait déjà le vrai but.

Dire qu'une forte culture dogmatique est désirable, c'est appeler de ses vœux le réveil des études philosophiques, peu en faveur de nos jours. La dogmatique en effet (pour les églises réformées) n'est rien autre que l'application de la méthode philosophique au contenu doctrinal de l'Evangile. Or les problèmes philosophiques étant inhérents à l'esprit humain, l'esprit humain, dès qu'il aborde leur terrain, les poursuit toujours, qu'il le sache ou qu'il l'ignore. Qui pense ne point faire de philosophie, en fait le plus souvent de la mauvaise. Econduite sous sa forme propre, la métaphysique rentre sous un masque et se venge de ceux qui l'ont méprisée. Le fait est frappant au XVIII[e] siècle, où l'absence d'une culture métaphysique sérieuse livra la théologie chrétienne à l'influence de Locke. Il n'est pas moins apparent de nos jours pour qui veut regarder. Un athéisme caché a inspiré les travaux de théologiens qui, ne pensant pas faire de philosophie et professant n'en pas faire, ont cru établir, dans le domaine des sciences religieuses et avec les procédés de la critique, des thèses parfaitement étrangères par leur nature même à un tel domaine et à de tels procédés. D'éclatants naufrages ont signalé la nature et la direction du courant qui les emportait, et mis en grande lumière l'importance des idées spéculatives.

Mon projet est d'offrir aux lecteurs du *Chrétien évangélique* quelques pages d'introduction à l'étude de la philosophie spiritualiste. Je voulais, en prenant la plume, dire ici, en quelques mots, les titres que pouvaient avoir ces pages à paraître dans un recueil spécialement religieux.

Je recommande à l'indulgence du lecteur des lignes devenues plus nombreuses que je ne l'avais pensé et qui forment maintenant un portique trop ambitieux pour une très petite construction.

Genève, 27 janvier 1863.

ERNEST NAVILLE.

ÉTUDES BIBLIQUES.

Méditation inédite de Vinet sur Col. I, 9-14.

La prière de St. Paul pour les Colossiens.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Paul n'est pas au bout de ses requêtes pour les Colossiens; il demande encore pour eux la reconnaissance: « Rendant grâces..... » (Vers. 12). Puisqu'il n'attend que de Dieu la force de bien faire, il est naturel qu'il lui rende grâces du bien qui a été fait. Et en effet, sans cette reconnaissance, tout le reste lui échapperait, tout le reste s'évanouirait comme un rêve. Celui qui ne croit pas avoir reçu de Dieu tout ce qu'il a, n'a rien reçu en effet. La grâce de la reconnaissance est étroitement liée à toutes les autres grâces. Elle en est le gage, elle en est le sceau; car, d'abord, elle prouve que nous les avons reçues et ensuite que nous les recevrons encore. De plus, il ne faut pas considérer la reconnaissance seulement comme un sentiment: c'est un acte auquel il faut s'exercer: c'est une vertu, il la faut pratiquer. C'est bien un acte intérieur, invisible, mais un acte toujours; c'est un mouvement facile et naturel de l'âme, qui profite à l'âme et la fortifie, comme un mou-

vement extérieur facile et naturel profite au corps et le fortifie. C'est donc à cela, c'est à une action non moins qu'à un sentiment, que Paul exhorte les Colossiens quand il dit : « *Rendant grâces*, » c'est-à-dire, ne faites pas tout ce que je viens de dire, ne faites rien de ce que je viens de dire, sans rendre grâces.

J'ai dit que Paul invite les Colossiens à remercier Dieu de toutes les grâces spirituelles qu'il leur a accordées. Paul ne dit-il pas expressément autre chose, quand il dit : « Remerciez-le de vous avoir (ainsi) rendus propres (par là, par les grâces ci-dessus mentionnées) à avoir part à l'héritage des saints dans la lumière ? » Non ; c'est là, au fond, réellement ce que nous avons dit : Ainsi il ne remercie pas ici (au vers. 12) Dieu absolument d'avoir donné le salut, mais il le remercie d'avoir donné ce sans quoi il n'y a point de salut possible. Il ne dit pas, comme il eût pu dire : Dieu qui nous a donné une part à l'héritage, mais Dieu qui nous a rendus propres...... Car, à bien dire, le salut se compose de deux choses, dont l'une est hors de nous et s'accomplit pour nous, et l'autre s'accomplit en nous et par nous ; la première est la rémission des péchés, la seconde est la foi et tout le cortége de la foi. C'est par la seconde que nous sommes rendus propres à la première : c'est donc du don de cette aptitude que dépend, c'est même dans ce don que se réalise, et l'on pourrait dire que consiste le don du royaume céleste ; ce royaume ne nous est vraiment donné qu'en tant que nous y sommes *rendus propres*. Ce sont ces mots qui doivent maintenant nous arrêter.

Etre propre à un état ou à une action, c'est avoir les qualités ou les dispositions qui y répondent et sans lesquelles on ne peut exister dans cet état ou faire cette action. Il est vrai que souvent ce mot s'applique surtout aux actions et qu'on dit plutôt ordinairement être propre à une action. C'est dans ce sens que notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Celui qui, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas *propre* pour le royaume de Dieu. » (Luc IX, 62.) Le royaume de Dieu ici, dans Luc, c'est le royaume de Dieu sur la terre, ou l'église militante ; en sorte que par propre, dans ce passage, Jésus-Christ veut dire : propre à cette sainte guerre, propre aux travaux du peuple de Dieu. On applique encore ce mot à un état, mais plus rarement, ce me semble, et surtout on ne s'avise pas de l'appliquer au bonheur, attendu, semble-t-on penser, que tout le monde est propre à être heureux. Mais c'est une idée fausse : le bonheur résulte toujours d'une harmonie entre notre état intérieur et nos circonstances extérieures ; il n'y a point de bonheur sans cette convenance. C'est à cause de cela que tout le monde, quoi qu'on en dise, n'est pas propre à être riche, chose qu'on trouve si facile. Il n'en est pas autrement du bonheur céleste, il faut y être propre pour le goûter et en jouir.

Quelles sont donc les conditions de cette aptitude ? Il faut pour cela, pour que ce bonheur soit un bonheur, deux conditions : il faut 1° ou bien que ce bonheur soit mis en rapport avec notre nature et change, si elle ne change pas ; 2° ou bien, si ce bonheur ne peut être changé, il faut que ce soit notre nature qui soit changée. Il faut, si ce bonheur est spirituel, que nous devenions spirituels, ou si nous restons charnels, il faut que ce bonheur devienne charnel. Or l'esprit ne peut pas plus céder à la chair que Dieu ne peut céder à l'homme, et il est dit que « la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu. » (1 Cor. XV, 50.) « Dieu est la lumière, et il n'y a point en lui de ténèbres » (1 Jean I, 5), mais il y aurait en lui des ténèbres, s'il admettait les ténèbres à sa communion ; or, il est dit de la félicité des élus que c'est un « héritage de lumière. » Dieu

est saint, mais il ne le serait pas, si ceux qui ne sont pas saints pouvaient se trouver heureux avec lui ; aussi est-il dit que, « sans la sanctification personne ne verra le Seigneur » (Hébr. XII, 14), et, dans notre texte, le bonheur à venir est appelé « héritage des saints. » L'esprit ne pouvant céder à la chair, il faut donc que la chair cède à l'esprit, et c'est dans cette condition que se réalisera le bonheur céleste. D'ailleurs on a tort de se représenter le bonheur céleste comme un simple état ; la société avec Dieu n'est pas un simple état : toute société se résout en actes ; ces actes mêmes sont le but de la société. C'est un rapport, c'est une communion, c'est un déploiement de facultés, c'est une vie, c'est une action ; il y a quelque chose à faire dans le ciel, ne fût-ce que des actions de l'âme ; le bonheur du ciel est de se réunir incessamment à Dieu d'une manière volontaire et sentie, c'est de le choisir constamment, c'est d'adhérer sans cesse à lui, c'est de nous donner sans cesse à lui. S'il en est ainsi, qui doutera que, pour goûter le don céleste, nous ne devions d'abord y être rendus propres ou aptes ? Il faut cela, à moins que nous ne pensions que Dieu doive rendre ce bonheur propre à notre nature telle qu'elle est, changer les principes de son gouvernement, changer sa nature même, s'abaisser jusqu'à nous qui ne pouvons pas, qui ne voulons pas monter jusqu'à lui. Mais cela, il l'a fait ! il l'a fait dans la forme et dans toute la mesure où sa sainteté lui permettait de le faire ; il l'a fait une fois pour toutes en Jésus-Christ. Faut-il qu'après s'être abaissé, il descende davantage, qu'il se dégrade ! Et quant à des preuves ultérieures de condescendance, il en donnera encore ; quant à accommoder les choses à nous, il le fera encore, mais toujours sans compromettre en rien l'esprit de son règne. Ce ne sera point, en effet, soumettre l'esprit à la chair, la sainteté au péché, ni Dieu lui-même à la créature, que de donner carrière à toute sa bonté quand il peut lui donner carrière ; que d'écarter tout ce qui, dans la vie terrestre, s'interpose entre le fidèle et son Dieu ; tout ce qui *hors de nous* empêche notre bonheur de se consommer ; ainsi, les tentations, les douleurs résultant de la vue du mal, les commerces affligeants , les souvenirs douloureux ; de faire en sorte qu'il n'y ait « plus ni deuil, ni cris, ni travail » (souffrance) (Apoc. XXI, 4) ; tout cela ne serait pas le malheur pour une âme unie à Dieu ; mais il est de la bonté de Dieu d'éloigner tout mal qui n'est pas nécessaire ; cet enlèvement du mal est comme le dernier sceau de la bienveillance de Dieu, il marque solennellement la fin de l'épreuve. C'est de cette manière, mais uniquement de cette manière, que Dieu, dont le premier soin est de nous rendre propres à la vie du ciel, et qui nous donne cette vie même dès ici-bas, a pour second soin de la rendre propre *à nous* autant que nous sommes devenus auparavant propres à elle. Mais au delà il n'y a rien et tout cela n'enlève rien au principe immuable qu'il faut que nous soyons rendus propres au royaume de Dieu.

Au reste, cette nécessité de devenir propres à la vie céleste est indiquée par les mots : « héritage des saints dans la lumière ; » si c'est l'héritage des saints, comment serait-il celui des profanes ? Et quant au mot « *lumière,* » qui signifie souvent dans l'Ancien-Testament, prospérité, « la lumière est semée pour le juste, » (Ps. XCVII, 11), il signifie souvent dans le Nouveau Testament (1 Jean I, 5, 6), et ici en particulier, *sainteté ;* en sorte que par le mot *lumière*, dans notre texte, l'apôtre annonce que la sainteté, une pureté immaculée, éclatante, est non-seulement l'accompagnement, mais un élément essentiel, une condition indispensable de l'héritage ou du bonheur *des saints*. C'est la sainteté qui est proposée

à leurs désirs, et c'est là même le but de leur espérance; et en effet la sainteté devient de plus en plus, pour ceux qui ont été sanctifiés, un besoin, un aliment, un bonheur, et le bonheur même; et c'est par la vue et l'espérance de cette sainteté, non moins que par la vue et la perspective du repos (« le repos du peuple de Dieu » n'est pas *inaction*), qu'on les engage à combattre le bon combat.

Dieu nous a donné une part, « *notre* part dans cet héritage des saints. » (On pourrait traduire « *une part*, » mais il semble qu'il y ait quelque chose de plus : l'original emporte l'idée d'une part déterminée, réservée : la part qui nous est assignée, cette part que vous savez bien.) Cette parole rappelle vivement une autre parole : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, disait notre Maître. » (Jean XIV, 1.) Ces paroles concordent et s'entr'aident : elles signifient qu'il n'y a pas dans le ciel seulement pour tous les saints un héritage indivis, en masse, auquel prendra part qui pourra, mais il y a un héritage particulier, une part particulière, une demeure par chaque âme d'homme; autant de parts, autant de demeures qu'il y a d'esprits immortels déchus et relevés. Cela revient à dire que l'appel de Dieu est adressé à tous les hommes, ainsi que le proclamèrent les anges en disant : « Bonne volonté envers les hommes. » (Luc II, 14.) En sorte que, en entrant au ciel, nous nous mettons en possession de notre héritage, nous rentrons chez nous; en sorte aussi que notre demeure céleste, si nous n'y rentrons pas, est comme un champ désolé qui reste en friche durant l'éternité. Nous sommes des héritiers qui avons répudié volontairement notre héritage, la succession de notre père, ou qui, comme Esaü, avons vendu pour un aliment périssable, à vil prix, un droit d'aînesse dont nul ne pouvait nous déposséder que nous-mêmes. Il ne s'agissait pas de faire notre fortune, comme à l'aventure, mais de réclamer notre patrimoine. Tous les jours, pour ainsi dire, la vacance de l'héritage est publiée; tous les jours l'héritier est appelé à faire valoir ses droits, tous les jours jusqu'à ce qu'il y ait *prescription*. Qu'est-ce à dire? jusqu'à ce que l'héritier ait cessé, je ne dis pas d'y être propre (il ne l'a jamais été), mais de pouvoir y devenir propre, jusqu'à ce qu'il ait perdu ses droits, à force de les mépriser. Arrêtons-nous sur ces mots : « perdre ses droits. »

Droits et *aptitudes* ailleurs sont différents, droits et aptitudes ici se confondent, c'est une même chose. L'héritier a le droit aussi longtemps qu'il a l'aptitude, mais quand il n'a plus l'aptitude, il ne peut plus être question de droit. Nous touchons ici à l'un des sujets les plus terribles de la religion. St. Paul disait aux Ephésiens convertis, c'est-à-dire ressuscités en nouveauté de vie : « Vous étiez morts, dans vos fautes et dans vos péchés. » (Eph. II, 1.) Ainsi, avant la conversion, on est mort, mais d'une mort qui n'est pas irrévocable, et dont on peut sortir par la conversion. Mais il y a une autre mort, irrévocable, et ce qu'on appelle la condamnation ou la réprobation n'est sans doute pas autre chose que cette mort-là. La réprobation n'est pas seulement hors de nous, mais en nous; nous sommes condamnés en tant que nous sommes morts. Le terme de la carrière des rebelles n'est jamais prématuré; on ne pourra jamais dire d'un homme : il est mort trop tôt. Les rebelles meurent quand il est inutile (au jugement de Dieu) qu'ils vivent davantage. Le *droit* lui-même (hors de nous), notre droit à l'héritage céleste, ne meurt jamais, mais c'est nous qui mourons au droit; et c'est comme si le droit lui-même était mort pour nous. Nous pouvons encore réclamer le droit, que déjà il n'est plus temps, parce que nous n'a-

vons plus des mains, des facultés pour en saisir et nous en approprier l'objet.

Ainsi, que les terreurs de la mort et du jugement nous aient fait crier merci à Dieu sur le lit d'agonie, que nous ayons en tremblant embrassé les genoux de Jésus-Christ, que nous soyons persuadés que nous sommes reçus en grâce, que nous mourions dans cette espérance, nous n'en sommes pas plus propres pour le royaume de Dieu, nous n'en sommes pas plus rapprochés, s'il n'y a pas eu un changement intérieur pour nous. Il est vrai que ce recours en grâce, cette acceptation, cette espérance, sont des moyens et des conditions de cette aptitude; mais tout cela n'est point encore cette aptitude. Et il est impossible que, transportés au ciel dans cet état, nous y trouvions le bonheur, et si nous n'y trouvons pas la félicité, nous y trouverons la suprême infélicité.

La nature spirituelle du bonheur céleste est tellement évidente, que l'Evangile, en plusieurs endroits, le fait commencer, fait commencer la vie éternelle dès ici-bas. La vie éternelle n'est pas tant une vie à part, une vie d'un autre genre, que l'éternité de la vie : elle n'est pas vie parce qu'elle est éternelle ; mais elle est éternelle parce qu'elle est la vie. Par ce mot « éternelle, » nous entendons seulement que cette vie qui a commencé ici-bas ne finira point. Aussi l'apôtre, ayant déjà dans ses mains les arrhes du salut, en ayant touché l'à-compte, pour ainsi dire, portant déjà le ciel et l'éternité dans son cœur, s'écrie dans son enthousiasme (au vers. 13) : « Dieu nous arrachant à la puissance des ténèbres, nous a transportés dans le royaume du Fils de sa dilection. » Involontaire et naïve confirmation de ce que nous disons. Que servent les arguments ? Voilà le fait ! Voilà, chez St. Paul, dès ici-bas la vie éternelle ! l'héritage de lumière ! car il a le ciel dans son cœur. Là où est l'union avec Dieu, là, le ciel n'est-il pas ? Et le reste, la mort, qu'est-ce qu'un dernier voile qui tombe, un dernier nuage qui s'enfuit ?

Et maintenant toutes ces grâces, dont l'énumération pressée remplit ces versets que nous avons expliqués et dont tour à tour Paul a fait la demande à Dieu et l'a remercié, toutes ces grâces, d'où coulent-elles ? Il faut le savoir, car qui ne le sait pas ne les possède pas ; et cette connaissance est la grâce dans la grâce même. Eh bien, elles coulent des plaies de Jésus-Christ avec son sang. C'est ce qu'indique l'apôtre dans le dernier verset (vers. 14) : « En qui nous avons la rédemption, savoir la rémission des péchés. » Un abîme s'était creusé entre Dieu et nous. Jésus-Christ a fermé l'abîme et en rouvrant les communications entre l'homme et Dieu, Jésus-Christ a, si l'on peut parler ainsi, mis en liberté l'Esprit-Saint, cet Esprit dont le souffle, quelque puissant qu'il soit, ne pouvait soulever ni enlever vers le ciel des âmes appesanties par le fardeau du péché, attachées au péché par le péché même. Maintenant la bienfaisante tempête du Saint-Esprit peut les enlever du sol, légères ou allégées qu'elles sont par « la rémission des péchés. » Maintenant, et non point avant, ces âmes peuvent devenir propres pour le royaume de Dieu, dont les portes sans cela, si même elles leur eussent été ouvertes, l'eussent été en vain éternellement.

Au terme de cette lecture, résumons-nous. Paul demande pour les Colossiens : la connaissance de la volonté de Dieu (par la Bible, par l'Esprit), la vie conforme à cette connaissance, la force sans cesse renouvelée, la reconnaissance. Que cette prière soit la nôtre, soit quand nous prions pour nous-mêmes, soit quand nous prions pour les autres, pour ceux que nous aimons, soit surtout quand nous prions pour les âmes qui nous sont confiées ! Et que cette prière se retrouve dans toute notre vie, non par les mots

dont elle se compose, mais par les sentiments qui l'animent.



VARIÉTÉS.

Souvenirs de l'Amérique du Sud.

PREMIER ARTICLE.

Les vastes régions qui s'étendent de l'embouchure du Rio de la Plata au pied des Cordillères, offrent dans l'ensemble bigarré de leurs populations et de leurs gouvernements, des études de mœurs vraiment originales, tant sous le rapport politique et social, que sous le rapport religieux. Dans les républiques espagnoles de l'Amérique du sud, le catholicisme est devenu *créole* comme les habitants. Apres au gain, et avides de richesses, les prêtres sont, d'un autre côté, pleins d'indifférence et d'apathie. Les pompes de l'Église romaine sont devenues dans ces pays lointains, des saturnales païennes, où l'on chercherait vainement un vestige de sentiment religieux. A Buenos-Ayres, ville opulente, somptueuse, marchande, envahie par les étrangers, et dans laquelle le protestantisme possède 3 ou 4 temples magnifiques, les cérémonies extérieures du culte catholique sont déjà restreintes et modifiées. C'est dans l'intérieur des églises que la mondanité s'est réfugiée. L'adoration des reliques, le jour de Santa-Rosa, les grandes fêtes de la semaine sainte, donnent lieu à de splendides réunions dans les temples, où les femmes rivalisent de beauté, de luxe, de coquetterie, les hommes de compliments flatteurs, de ruse, d'adresse pour faire accepter un bouquet ou glisser un billet. Les prêtres, loin de se choquer de toutes ces manœuvres, s'y associent autant qu'ils peuvent et, le culte à peine terminé, tiennent salon dans la sacristie avec les belles dévotes, discutant avec elles sur le plus ou moins d'éclat des cérémonies, sur la musique, sur les décorations de l'église (souvent empruntées à des théâtres), entremêlant leur conversation de compliments alambiqués et de propos galants. Du reste, nul souci des âmes, nul esprit de prosélytisme ; frayeur extrême de tout ce qui pourrait tirer ces personnages sacrés de leur tranquillité parfaite!

La jeune créole, quand elle commence à aller à l'école, apprend à dire le chapelet, à réciter quelques prières; à sept ans, on l'envoie se confesser; à douze ans, sans autre instruction, on lui fait faire sa première communion. C'est pour elle le moment où elle commencera à participer d'une manière active aux pompes de l'église; elle tressera des palmes, fera des bouquets, les arrangera sur l'autel. Sa mère, son aïeule, sa tante, sont de la congrégation de *las Senoras Vestidoras* (des dames qui habillent); c'est-à-dire que chacune d'elles a le privilége de garder chez elle, dans un coffret précieux, un des vêtements dont la statue de la Vierge ou celle de quelque saint sera revêtue aux grands jours de fête. La jeune fille, dans ses plus fraîches toilettes, suit la procession, s'agenouille devant le portail de l'église pour entendre un sermon, revient à la maison parer de fleurs les petites statues qui ornent sa chambre, dieux pénates que les plus pauvres possèdent et encensent. Le mariage la prend souvent encore enfant pour la jeter dans les épreuves et dans les conflits de la vie, et vieille, elle arrive au déclin de l'existence sans avoir eu d'autre nourriture spirituelle que les absurdes cérémonies et les vaines pompes qui l'ont charmée, je dirais presque « *amusée* », depuis le berceau jusqu'à la tombe. Et, chose extraordinaire! malgré cette absence complète de toute instruction religieuse, il n'est pas rare de rencontrer, dans ces pays, chez les femmes surtout, une foi touchante, une résignation profonde, constante, douce, au milieu des plus dures épreuves; une attente

naïve du secours de Dieu dans toutes les difficultés de la vie, grandes et petites. Ma vieille voisine, Dona Trinidad, d'une famille autrefois opulente, mais ruinée par les guerres civiles, pourvoit à son humble subsistance en faisant des sucreries. Lorsque le temps est pluvieux et que la brave femme craint que ses ingrédients ne s'amollissent, elle allume un petit cierge devant l'image de la vierge. « Sainte vierge, aide-moi à demander au Seigneur que mon sucre d'orge réussisse. » Cette même femme, d'une extrême indigence, consacre le produit du plus bel oranger de son petit jardin à faire dire des messes pour *les âmes du purgatoire*, qui, dit-elle, lui font tant pitié! Elle choisit, pour faire dire ces messes, un prêtre étranger, vieux, maladif et *pauvre*, les prêtres du pays lui répugnant plus ou moins à cause de leur richesse et de leur avidité. Un jour nous montrant une aube magnifique brodée par une femme indigente, et offerte par cette femme à un riche moine dominicain, Trinidad nous dit en haussant les épaules: « Cette malheureuse créature a mis trois mois à broder cette aube, elle en fait cadeau à ce prêtre, et lui? que lui aura-t-il donné? » Puis serrant ses deux mains dans une étreinte convulsive, elle ajouta; « C'est *ainsi* qu'ils ferment leurs mains, quand il s'agit d'accorder un secours. » Trinidad nous dit un jour que nous nous étonnions de la sérénité avec laquelle elle supportait toutes les misères qui l'accablaient: « Je dis chaque soir au Seigneur: Père, je suis seule, vieille, pauvre, délaissée!... je te rappelle que je suis ton enfant. » Et, en effet, le Seigneur se le rappelait, et le secours arrivait à temps. —La belle Dona Rosa, une autre de nos voisines, est noyée dans les superstitions. Elle fait de longues stations dans les églises, et laisse pendant ce temps son ménage et ses enfants à la merci de la stupidité de la jeune Indienne qui la sert. Son mari se plaint à ses amis de ce que sa femme est trop dévote; il la voudrait un peu moins occupée de St. Jérôme, de St. Raymond, et un peu plus de lui et de sa famille. Dona Rosa ne fait aucune attention à ces plaintes discrètes qui lui rappellent ses *vrais* devoirs. Son bonheur est de *prêter* ses pierreries pour en orner la statue de Santa Rosa sa patrone, ou de coudre et de broder de magnifiques vêtements pour la vierge et les saints. Lorsqu'elle emploie des remèdes, elle les fait trois fois, coûte que coûte, en l'honneur de la Ste. Trinité. Ce sont 3 gouttes, 3 poudres, 3 emplâtres, etc. Au milieu de toutes ces superstitions, elle perd deux charmants enfants en moins d'une année. Elle me parle de leur mort avec un recueillement tendre, touchant, avec une sérénité presque joyeuse. Je ne puis lui cacher ma surprise de la trouver dans ces dispositions d'âme. Elle me dit: « Mais pourquoi devrais-je avoir une autre volonté que la volonté du Seigneur? » Elle me demande un jour quelle est la raison qui fait que nous n'adorons ni la vierge ni les saints. Nous lui répondons que la Bible ne nous désigne que Jésus-Christ comme Sauveur et Médiateur. Dona Rosa réfléchit un instant. « Je pense, dit-elle, que vous avez plus de foi que nous autres; car c'est la crainte de ne pas être exaucés en priant seuls, qui fait que nous nous adressons à d'autres encore, pour demander avec nous et pour nous. » Nous entendons une conversation entre deux dames de notre connaissance, dont l'une a déjà perdu trois charmantes petites filles. La quatrième, ravissante aussi, mais frêle et délicate, semble déjà s'incliner sous le souffle fiévreux qui a emporté ses sœurs. La jeune mère, le désespoir dans l'âme, a fait vœu à Ste. Anne et à St. Joseph de leur donner des habillements complétement neufs, des cierges énormes, des autels de fleurs, si son enfant échappe à la maladie qui la menace. Le médecin a désigné 18 mois, comme un terme qui, une fois passé, assurait la guérison. — Mais, dit l'amie, à

laquelle Dona Mercédès contait ces promesses, à votre place j'attendrais les 18 mois! Qui vous dit que, les saints une fois en possession de vos riches présents, vous tiendront encore parole? Dona Mercédès se récria et répondit qu'elle ne les croyait pas déshonnêtes au point de se permettre de pareilles choses!...

Des pluies torrentielles tombent pendant 9 jours dans la province de Corrientes. Le Rio Parana, avec tous ses affluents grossis par ce cataclysme passager, monte rapidement, et refoule le Rio Salado qui déborde, et couvre bientôt tous les pâturages peu élevés, toutes les îles. Santa Fé, capitale de la province du même nom, est menacée de voir ses quartiers riverains envahis par les eaux. St. Dominique sorti de la chapelle de son couvent est promené en grande pompe, jusqu'au bord de l'eau, deux fois de suite, et, à chaque fois l'eau monte d'un mètre de plus! St. Dominique perd tout son crédit; on commence à croire qu'il n'a aucune influence et qu'il n'est point du tout un saint de premier ordre. Nous voyons le jour suivant St. Jérôme porté avec mille cérémonies, sur la plage envahie. Je demande à ma voisine, Dona Dolorès, ce que signifie ce changement? « Il y a, dit-elle, que St. Dominique *n'est bon à rien* (no sirve para nada), et qu'il a fallu s'adresser à St. Jérôme. Au fait il est le patron de la ville, il peut bien faire quelque chose pour elle. » — St. Jérôme ne fit rien du tout, et l'on eut recours aux neuvaines. L'eau montait toujours, malgré la foule agenouillée sur le pavé des églises, malgré les processions, malgré tout. St. Dominique y perdit sa réputation; St. Jérôme vit la sienne fort compromise! *Quinze* jours s'étaient passés, les pluies avaient cessé, le Rio Parana avait roulé le trop plein de ses flots majestueux jusqu'à l'Océan dont il est tributaire.... Ce fut Notre Dame *de Carmen* qui sauva l'honneur de toutes les images. Conduite au bord du fleuve, on vit les eaux s'abaisser rapidement dans les jours qui suivirent! Les prêtres respirèrent.

A Buenos-Ayres, où la plupart des étrangers opulents et influents sont Anglais ou Allemands, et presque toujours protestants, la physionomie du prêtre créole espagnol est quelque peu modifiée. C'est un homme du monde, parfaitement poli, élégant dans ses manières, souple, adroit, insinuant, ne heurtant de front aucune doctrine étrangère, évitant les discussions et la polémique; du reste parfaitement indolent, ignorant, mondain, chantant des airs d'opéra, montant à cheval, jouant de la guitare, aimant le jeu, accomplissant tout cela avec une aisance polie, quelque peu réservée, mais sans arrogance. Dans les provinces, ce n'est plus cela. Le prêtre est encore dans tout son naïf orgueil, superbe, le front majestueux, daignant saluer, s'arrêter, parler. Les hommes s'en moquent tout haut, et le craignent tout bas; les femmes le vénèrent, le choient, le consultent, se font ses humbles esclaves. Ce prêtre mène la vie la plus commode du monde. Ses messes dites, il partage son temps entre les courses de chevaux et les combats de coqs. Les fruits magnifiques, les fleurs rares, les mets recherchés, abondent dans sa maison, où s'étale tout le luxe que comporte le pays. Il établit son tarif: 25 piastres pour un enterrement tout simple, sans ornements ni surplis; 35, avec croix, étole, et 40, avec bannière; 50, avec cierges ajoutés au reste. L'addition se monte, et grossie de tout l'attirail des *belles* cérémonies, elle atteint 100 piastres, qui est le taux des riches. Quant aux pauvres, nul ne s'en soucie, et, s'ils ne peuvent payer, ils enterreront les leurs comme ils pourront. Notre charbonnière, Indienne des plus indigentes, vend son unique vache laitière pour faire dire une messe funèbre à sa belle-mère. Son enfant de huit jours meurt; elle l'apporte à notre maison, dans un petit caisson qu'elle tient devant elle sur le col de son cheval! Elle

va déposer son enfant au Campo Santo de St. Antonio. Le prêtre gardien du cimetière lui refuse un peu de terre et une prière; c'est 3 piastres qu'il lui faut pour admettre simplement la petite dépouille! La pauvre mère revient à moi navrée, indignée, le cœur plein d'amertume contre ce prêtre avare, rapace, dit-elle, mais dont elle n'ose se passer. Nous donnons les 3 piastres; le prêtre les accepte et jette une poignée d'argile sur le corps de l'enfant; l'Indienne remonte à cheval et retourne à ses déserts.

Le tarif des mariages n'est point oublié non plus. Le plus bas est de 2 onces (l'once vaut 80 fr.), l'une pour la cérémonie religieuse, l'autre pour l'acte civil, ou légal, rédigé par le *protonotaire*, prêtre aussi. Comment font les pauvres? Il se passent généralement de toute cérémonie, et lorsque l'un des deux conjoints a la *bonne chance* de tomber dangereusement malade, on se fait marier « in extremis », aucun prêtre n'osant en pareil cas réclamer ses honoraires.

L'ondoiement est universellement usité à la naissance des enfants; le baptême se renvoie souvent pendant une année ou deux. Je suis demandée comme marraine par des gens honnêtes mais très pauvres. J'accepte, quoique avec répugnance, craignant quelque obstacle de la part du prêtre officiant. Je me trompais. Le curé, après avoir constaté avec soin *qui* j'étais (ce point lui paraissant pécuniairement fort important à établir), fut on ne peut plus gracieux, et dans la liturgie du baptême, à l'article de la religion, substitua fort dextrement au mot de *romaine* qu'il pensait devoir me choquer, le mot de *chrétienne!* Vous promettez, Senora, me dit-il, d'élever cet enfant dans la religion catholique, apostolique, *chrétienne!*...

Nous assistons à un mariage, c'est à neuf heures du soir, dans l'église principale la *Merced*. Nous sommes au 24 décembre, veille de Noël. Un *pessebre* ou crèche ornée de fleurs et d'oripeaux de tous genres occupe le milieu du chœur, au haut de l'escalier, qui, de chaque côté, redescend vers la nef. La cérémonie du mariage a lieu dans le chœur même. La mariée, complétement enveloppée dans un immense voile noir, échappe à tous les regards. Un flot de femmes et de jeunes filles élégamment parées, suivies d'enfants et de chiens, se pressent sur les gradins, afin d'entourer les mariés le plus près possible. Don Juan, le prêtre officiant, voit avec une douleur qui se peint sur son visage, les beaux ornements de la crèche gravement compromis par les envahissantes crinolines. Il donne à haute voix des avertissements, presque des admonitions, s'interrompant dans les préparatifs de la solennité; rien n'y fait. Le flux et le reflux de volants et d'écharpes flottantes renverse les vases, arrache les branches de fleurs, emporte le gazon artificiel. La crèche est menacée d'une démolition complète. Don Juan n'y tient plus; par une gambade désespérée, il sort du cercle des mariés, et se précipitant entre la cohorte féminine et le *pessebre*, il fait à ce dernier un rempart de son corps. Les femmes se placent, la cohue se dissipe, Don Juan revient dans le chœur, la liturgie se lit, les mariés s'éloignent, et Don Juan craignant de nouveaux dégâts de la part des dames qui s'en vont aussi, court se replacer à son poste. De là, il nous salue, se plaint du manque de *civilisation* de ses concitoyens ou plutôt de ses *concitoyennes*, et nous reconduit poliment jusqu'à la sacristie, salon magnifique, où nous admirons des meubles sculptés recouverts d'étoffes précieuses, des glaces de Venise, avec des cadres admirables, des bahuts incrustés, des aiguières massives, des draperies de Damas, des tapis somptueux, dépouilles des vice-rois, transportées de leurs palais aujourd'hui ruinés et déserts, dans les églises et dans les couvents.

Rentrés chez nous, nous ne pouvons dor-

mir. La nuit de Noël se passe tout entière en mascarades et en cavalcades! On n'entend jusqu'au matin que le piétinement des chevaux, les voix des passants et le son des guitares, accompagnées de grelots agités en cadence, selon le rhythme de la mélodie chantée ou jouée.

Nous assistons quelques mois après aux cérémonies de la semaine sainte. Il y a tous les soirs procession, à la lueur des flambeaux. On y remarque très peu d'hommes. Pour les femmes c'est l'occasion par excellence d'étaler du luxe, des toilettes nouvelles. Les pierreries de famille étincellent sous les voiles richement brodés, et rivalisent d'éclat avec les yeux noirs des belles pénitentes. On demande à ma voisine, si elle suivra la procession? « Non, dit-elle, je n'ai pas de parure nouvelle à faire admirer. » Les deux battants du portail de l'église s'ouvrent tout à coup; le cortége s'ébranle; quelques hommes marchent en avant, puis de jeunes garçons et après la musique des prêtres, affreux *bêlement* de clarinettes, de violons, de flûtes, dont les sons discordants vous déchirent les oreilles. Ensuite viennent les prêtres eux-mêmes, avec les croix, les bannières, les images sacrées qui varient suivant le jour. C'est la *Madre Dolorosa* avec une immense épée enfoncée dans la poitrine; c'est notre Seigneur Jésus-Christ, incliné sous la croix, et accompagné des deux larrons et de Simon de Cyrène. Puis les saintes femmes, Marie-Madeleine, etc., hideuses figures de grandeur naturelle; ignoble mascarade, à laquelle la nuit, la lueur incertaine et agitée des torches, *les cris* lugubres des instruments en désaccord, le murmure des litanies répétées à voix basse prêtent un caractère de fantasmagorie presque sinistre. Derrière ces images s'avance la musique militaire, laquelle ne s'inquiète nullement de celle des prêtres, et joue à *tue-tête* la *marche des Druides de Norma*. Puis viennent les femmes dans leurs plus splendides atours; robes de brocard, châles brodés, mantilles de dentelles, éventails de nacre et d'or, rosaires de perles avec croix de brillants. Tout ce flot bigarré scintille sous la lueur des flambeaux et causant, devisant, marmottant, discutant, suit à pas lents l'avant-garde sacrée. A côté de ces dames trottent les jeunes mulâtres, négresses, indiennes, qui les servent. Cette partie de la population, qui n'est pas la moins originale, se pavane dans des robes à volants fanées, marchant comme des reines de théâtre, se drapant dans leurs châles comme de grandes tragédiennes. Elles tiennent sur leurs bras de jolis tapis carrés, tissés par les Indiens, et sur lesquels leurs maîtresses s'agenouillent lorsque la cérémonie l'exige.

On fait le tour des rues principales; des reposoirs brillamment éclairés, ornés de fleurs magnifiques, obtiennent quelques stations. Tout le cortége s'ébranle de nouveau et rentre dans l'église d'où il est sorti. Les images replacées dans leurs chapelles respectives, la foule se presse devant le grand portail, au-dessus duquel une sorte de loge, disposée à cet usage, abrite une tribune occupée par l'orateur *des sermons de nuit*. Nous voyons depuis notre terrasse l'église blanche, éclairée par le reflet des torches, et les femmes agenouillées devant le portail. La nuit est magnifique, sereine, étoilée; l'azur du ciel encore visible est transparent quoique d'un bleu sombre. Le prédicateur s'avance, le geste solennel, la voix retentissante dans le silence de la nuit. Nous ne pouvons comprendre tout ce qu'il dit: mais nous sommes frappés de la majesté de la langue espagnole, de ses tours de phrase nets, énergiques, concis, de cette sonorité pleine de sérieux et de dignité. Il s'agit de la pénitence. L'orateur fait une pause. Un bruit sourd s'élève dans le silence de l'heure avancée, et retentit d'une manière lugubre! Ce sont les coups que les femmes agenouillées se donnent sur la poitrine, et le « mea culpa » murmuré comme

un sanglot!.... Il est vrai que quelques épisodes plus que mondains troublent le bel effet du sermon. Deux *caballeros* rôdant sur les confins de la troupe féminine (la demi-obscurité favorisant les tête-à-tête) sont interpellés et vertement réprimandés par le sacristain qui ne souffre pas le scandale. Un peu plus loin de jeunes garçons se disputent, et des coups de poings en viennent aux coups de couteaux!.. mais ce sont là de ces petits incidents qui ne nuisent nullement au bel ensemble de la *funcion*. L'essentiel est qu'il y avait sermon, et que le prêtre engagé pour cela et payé au taux reçu de 100 piastres, avait daigné prononcer son discours. Don Evaristo, orateur fameux dans ces parages, ne faisait pas tant de façons. Un jour il reçut 100 piastres pour un sermon d'occasion. C'était à l'église du couvent. des dominicains. L'église se remplit, de femmes surtout. L'heure désignée arrive, chacun lève les yeux vers la chaire, elle reste vide; Don Evaristo ne paraît pas! Cependant on l'a vu entrer dans les dépendances de la sacristie; un quart d'heure se passe encore, point d'orateur. Le sacristain s'offre officieusement à aller voir s'il n'est point arrivé malheur à sa Révérence. Il s'avance vers la grande porte et la trouve fermée, ce qui l'étonne beaucoup. Il sort par une issue qui communique au couvent et cherche partout Don Evaristo. Peine inutile! Il revient à la grande porte, la clef manque. Pendant ce temps la communauté impatiente demande à grands cris qu'on lui ouvre la porte, ou qu'on lui fasse ouïr le sermon demandé, attendu, promis, et ce qui était bien le pire, payé!... Le sacristain fait passer les hommes par le couvent, mais ce moyen de délivrance est sévèrement interdit aux femmes. Il leur demande encore un moment de patience et court dans la rue. Là, il aperçoit de très loin Don Evaristo, qui, les mains dans ses poches, se promenait tranquillement. Le sacristain fait diligence, et, tout hors d'haleine arrive auprès de sa Révérence, qui n'a pas même l'air de l'apercevoir et qui continue sa promenade. — Don Evaristo, tout le monde vous attend! — Quel monde? et pourquoi? — Mais pour le sermon! — Quel sermon? — Mais Don Evaristo, ce sermon que votre Révérence devait prêcher! — Je n'en sais rien! — Mais Senor, si vous ne voulez pas venir, sauriez-vous me dire si c'est vous qui avez la clef de l'église? — Quelle clef? — Mais, Padre, la clef de la grande porte, la seule par laquelle je puisse faire sortir les dames! — Pendant ce colloque Don Evaristo avait continué sa promenade. Tout à coup, allongeant la main dans les profondeurs de sa soutane, il en retire la clef et la jette majestueusement aux pieds du sacristain! Celui-ci la ramasse et court délivrer les captives du saint lieu. Le lendemain tout le monde parlait de la *scélératesse du Padre*, les femmes s'en plaignant, les hommes en ricanant. On admirait combien il avait d'esprit, et quelles étaient les choses extraordinaires qu'il savait *faire*, quand il ne lui plaisait pas de les *dire*.

(La fin au prochain numéro.)

CORRESPONDANCE.

—

Allemagne.

Francfort, le 21 janvier 1868.

Encore le Kirchentag de Brandenbourg. — La lutte de l'antichristianisme contre la foi en Allemagne.

Lorsqu'une nombreuse assemblée d'hommes pieux, éclairés et à tous égards compétents pour porter un jugement, discutent une grande question relative à l'état religieux et moral d'un pays, cette discussion est le meilleur moyen de connaître la question dont il s'agit. Voilà pourquoi nous revenons une dernière fois aux débats du *Kirchentag* de Brandenbourg. Et aujourd'hui

ce qui nous occupera, ce ne sera plus le grand mouvement des églises nationales de l'Allemagne, qui toutes s'agitent plus ou moins pour s'émanciper de la servitude gouvernementale qui pèse sur elles, mais bien la question d'où dépend pour elles la vie ou la mort, je veux dire la question de la foi ou de l'incrédulité. Ce grand sujet était à l'ordre du jour pour l'une des journées consacrées à la mission intérieure. Il avait été formulé en ces termes par le comité: *Du devoir qu'impose à l'Eglise la lutte contre les adversaires de la foi et de l'importance de cette lutte pour l'édification du corps de Christ.* On le voit, ce n'est pas seulement dans le programme du *Kirchentag* que ce sujet est à l'ordre du jour, mais dans nos églises d'Angleterre, de Hollande, de France, de Suisse, aussi bien que d'Allemagne, car dans toutes se produisent au grand jour les adversaires de la foi avec leur parole haute, retentissante et leurs airs de triomphe.

C'est le Dr Wichern qui était chargé de traiter d'abord ce sujet et de l'introduire aux débats de l'assemblée. Personne mieux que lui ne connaît l'état moral et religieux de l'Allemagne; c'est l'étude spéciale de sa pénétrante intelligence, l'objet des ardentes sympathies de son cœur, l'affaire de sa vie entière. On pouvait donc s'attendre à ce qu'il s'acquittât de sa tâche avec ses vues larges, franchement évangéliques et ce vif amour dans lequel il embrasse sa nation tout entière. Cette attente n'a pas été trompée.

Où est-ce que Wichern voit surtout les adversaires les plus dangereux de la foi dans l'époque actuelle? Nous étonnerons plus d'un de nos lecteurs en leur disant que ce n'est point avant tout dans certains théologiens et certains ecclésiastiques. Sans doute plusieurs de ceux-ci portent la responsabilité terrible d'avoir fourni aux vrais ennemis une partie de leurs armes; mais ces ennemis eux-mêmes n'ont qu'un profond mépris pour toute théologie et à leurs yeux les théologiens sont des morts qu'il ne reste plus qu'à enterrer avec les débris du passé. Qui sont donc ces ennemis et où sont-ils? Dans toutes les classes du peuple. Naturalistes, médecins, juristes, philosophes, philologues, instituteurs du peuple, voilà pour l'intelligence. Et cette armée d'adversaires exerce parmi les artistes, les industriels et les classes ignorantes une incessante propagande. Ses organes aux mille voix sont les journaux et la littérature légère. Sa tactique consiste à déverser le sarcasme et le mépris sur les vérités fondamentales ou sur tout l'ensemble des révélations divines, tout en conservant les apparences d'un reste de respect pour le christianisme. Cette dernière réserve est inspirée par la crainte de l'opinion populaire, qui est loin d'avoir brisé avec l'Evangile. On combat les chrétiens sous les noms de piétistes et de jésuites. Mieux encore, on déguise le christianisme sous le nom d'asiatisme et de judaïsme, comme le faisait naguère une de ces feuilles populaires répandue à 125 000 exemplaires dans nos villes et nos campagnes, en opposant l'idéal d'un vrai caractère allemand aux principes surannés de ce vieux *asiatisme* qui retient les générations présentes dans une sorte de barbarie plus ou moins raffinée. Voltaire, Lessing, Göthe, Schiller, Kant, Fichte, Hegel ont fait beaucoup pour séparer l'humanité de ce judaïsme, mais eux-mêmes y plongeaient encore par leurs racines les plus profondes. Il faut donc que le renouvellement de la science et de la civilisation modernes commence par un scepticisme absolu à l'égard de l'asiatisme. Les sciences naturelles sont élevées jusqu'aux cieux parce qu'elles ont miné la foi au surnaturel. L'un des apôtres de cette incrédulité lui pose pour but final de faire disparaître de la terre cette chose qu'on appelle l'Eglise chrétienne. On comprend ce que devient la Bible au sein de cette guerre à mort. Pour plusieurs, dans la chaumière et l'atelier, dans le salon et le boudoir, la Bible n'est plus qu'un livre de légendes monacales. Un des pamphlets de cette école s'ouvre par cette admirable pensée: « l'histoire de l'humanité selon la Bible, commence par un blasphème, car elle enseigne que Dieu a fait l'homme à son image! » Le même homme qui enseigne à son peuple ces belles choses, et n'oublions pas de dire que c'est un membre grand parleur d'une assemblée représentative, a formulé en ces termes le programme de son parti: élever dans l'athéïsme des ennemis personnels d'un Dieu per-

sonnel. Une autre classe d'ennemis du christianisme que signale avec raison le D[r] Wichern, ce sont des Juifs lettrés. Non plus ces Israélites du temps passé qui, dans leur foi fanatique en Moïse, répondaient à la haine persécutrice des chrétiens en maudissant Jésus-Christ; mais des Juifs, apostats de leur propre religion, qui ont fait avec les apostats de la nôtre une monstrueuse alliance pour détruire le christianisme. En plusieurs villes d'Allemagne, la presse locale est entre les mains de tels hommes un instrument puissant qu'ils emploient, semble-t-il, à venger les iniquités dont leurs pères furent l'objet de la part des chrétiens.

On le voit, de tels adversaires du christianisme laissent bien loin derrière eux nos théologiens rationalistes d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande, de France et les panthéistes du canton de Zurich. Disons-le, nous devons leur reconnaître sur ces derniers un notable avantage; c'est celui de la franchise, franchise dans l'expression claire et nette de leur pensée, franchise dans leur position. Eux, du moins, ne se tiennent pas dans la place, je veux dire dans l'Eglise de Jésus-Christ, comme des traîtres prêts à la livrer à l'ennemi; eux forment le camp opposé et attaquent à visière découverte; l'Eglise sait à qui elle a affaire et c'est à elle de se défendre.

Cette défense est l'objet de la seconde partie du discours de Wichern à Brandenbourg.

Sur qui l'Eglise peut-elle compter pour livrer dans sa cause ces batailles de l'intelligence et de la foi dont dépend son avenir? C'est ici que le célèbre philanthrope chrétien de Hambourg passe en revue, avec ce coup d'œil pénétrant qui le distingue, les diverses fractions de l'armée des croyants. Il la divise en deux corps: les timides et les courageux. Les timides, il ne faut pas les chercher sur le champ de bataille, ils fuient le combat. Ici nous devons citer pour faire saisir très exactement la pensée de l'auteur sur un point aussi important que délicat de la vie religieuse en Allemagne: « A ceux qui veulent fuir, dit-il, l'Eglise romaine offre de commodes retraites: ce sont les cloîtres et les ordres religieux. L'Eglise évangélique n'en a point; mais le peuple chrétien a su en créer d'une autre manière. Il ouvre aux fuyards des voies paisibles, dans lesquelles on trouve d'abord ce que l'on appelle parmi nous le piétisme. Il est évident que je ne prends pas ce mot dans le sens inintelligent des adversaires, qui confondent dans ce terme tout christianisme vivant et qui jettent le nom de piétistes comme une injure à la face de tous les disciples de Jésus-Christ. J'entends par piétisme cette forme de la piété chrétienne réellement défectueuse, mutilée, anxieuse, étroite et incomplète que nous connaissons. Ce piétisme, dans sa fuite timide du monde, ne se tient pas sur les hauteurs où sont bâties les forteresses qui dominent le camp des adversaires; il se réfugie plutôt dans des vallées si paisibles et si douces, que nous voudrions pouvoir en souhaiter le pieux repos à toute l'Eglise chrétienne, si elle ne risquait pas d'y trouver en même temps les caractères maladifs que nous avons signalés, accompagnés de la peur. Ce piétisme, en se détournant des réalités de la vie, a cessé de les discerner clairement et est tombé dans la grande faute de voir des adversaires, non plus là où ils sont, mais dans ceux-là mêmes qui seuls sont en état de tenir l'épée pour les combattre. Dès lors, il ne peut pas fournir à l'Eglise des armes contre les vrais ennemis, ni la conduire dans les combats qu'il s'agit de leur livrer. »

Une seconde classe de timides en fuite ce sont, selon M. Wichern, ces adeptes d'un millenium qui attendent d'un retour de Christ, interprété à leur manière, le salut et la gloire d'un tout petit troupeau et qui abandonnent le reste entier de l'humanité comme perdu; au lieu de voir, d'après le témoignage des prophètes et des apôtres, que ce sont tous les peuples de la terre, dans les développements successifs de leurs nationalités par le christianisme, qui doivent devenir la conquête du Sauveur.

Par les mêmes raisons, l'orateur range au nombre des timides impuissants les adeptes de quelques sectes, telles qu'elles se produisent en Allemagne: le baptisme, qui ne voit dans la grande Eglise qu'une Babel à laquelle il tourne le dos, après lui avoir soustrait autant que possible de ses membres les plus vivants; le méthodisme, qui forme quelques troupeaux paisibles de gens

pieux, où ils pensent avoir trouvé le port, parce qu'ils n'y rencontrent plus l'antichristianisme. Un profond sérieux règne dans ces petits troupeaux, mais que peuvent-ils contre les vrais adversaires?

Parmi les timides, Wichern trouve encore d'autres chrétiens, qui ne sont pas précisément en fuite, mais qui restent tranquillement chez eux. Plongés dans un certain ascétisme, occupés de certaines œuvres chrétiennes, celle des missions étrangères, par exemple, ils cherchent, à la vue du danger, un appui dans les autorités humaines et dans les partis politiques. Sans méconnaître la valeur de ces hommes, est-ce d'eux que l'on peut attendre la victoire sur les ennemis que nous avons en présence?

Mais où est-ce enfin, qu'en dehors de tous ces timides, l'orateur voit ceux qu'il appellera courageux? et quelles seront leurs armes? Voici sa réponse: « La foi à la vérité révélée, cette foi contre laquelle l'ennemi est rangé en bataille, est elle-même notre force. Elle ne songe point à la fuite, mais à la résistance et à la lutte; elle ne se réfugie point dans la retraite, elle a pour forteresse le Rocher des siècles. Quand cette foi est devenue en nous esprit et vie, quand elle nous a élevés à la hauteur de son objet divin et nous en a pénétrés tout entiers, son effet pourrait-il être la faiblesse, la crainte, la fuite, c'est-à-dire précisément le contraire de sa nature? Jamais! Elle nous transforme à son image, elle fait de nous des hommes de Dieu, revêtus de toutes les armes de Dieu, forts de leur espérance, de la prière et de l'intercession, remplis de cette confiance qui est le courage puisé en Dieu. Ceux qui, dans l'Eglise, ont pour eux le Dieu vivant, sont les courageux, car ils voient la face et entendent la voix de Celui qui leur dit: *Ne crains point*. Pour eux la fuite, la lâcheté est une honte, car elle ne serait que de l'incrédulité. Quiconque croit, ne fuit jamais. La foi se met en défense et attaque, sûre de la victoire; son mot d'ordre est: le combat jusqu'à la mort. »

Mais avec cette force qui vient d'en haut, il faut une préparation au combat et l'emploi des bonnes armes. Avant tout, il faut connaître l'ennemi et ne pas craindre de se familiariser avec les publications au moyen desquelles il mine la foi dans toutes les classes du peuple. A cette préparation appartient encore une connaissance approfondie des choses divines et humaines qui dissipe l'ignorance. Car l'ignorance est le vrai terrain sur lequel opèrent les adversaires. Qu'il y ait donc d'abord dans chaque paroisse une bibliothèque bien choisie. La presse, ce grand levier de notre époque, ce puissant instrument de l'ennemi, doit en devenir un de première importance dans nos mains. Que la science, en particulier les sciences naturelles, la philosophie, l'histoire soient appelées au secours de notre cause. Que la théologie porte sa plus sérieuse attention sur l'apologétique populaire et tous ses efforts sur le développement de la vie morale au sein de nos populations par l'instruction chrétienne, par le déploiement de la charité envers les classes pauvres. Surtout, soyons unis. Nos luttes intestines, comme les guerres civiles, seraient le plus sûr moyen de la ruine. N'ayons tous qu'un seul et même chef, celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Enfin, n'oublions pas que la première conquête à laquelle nous devons aspirer, c'est celle de nos adversaires eux-mêmes. S'ils sont ennemis de Dieu, ne les regardons pas comme nos ennemis. Il en est beaucoup parmi eux pour qui la vérité n'est que voilée jusqu'à ce que leur heure ait sonné; combien de Saul parmi eux seraient déjà des Paul, si l'amour, cet amour qui sait condescendre, servir, se dévouer, bénir, était venu au-devant d'eux et avait pénétré et réchauffé leur cœur jusqu'au fond!

La discussion libre, animée, fraternelle, qui, à Brandenbourg, suivit cet éloquent discours de Wichern, fit entendre bien des voix émues, complétant à divers égards les vues du premier orateur et formant le plus beau et le plus puissant témoignage qui, depuis bien longtemps, ait été rendu en Allemagne à la vérité évangélique; et ce témoignage, propagé par la presse, a retenti dans toutes les parties de ce pays, et ne sera pas perdu.

Parmi les hommes marquants qui prirent part à la discussion, nous distinguerons d'abord le vénérable Dr Nitzsch de Berlin, qui puise dans sa longue et profonde expérience des conseils aussi sérieux que simples

et pratiques. « En présence de si grands devoirs, dit-il, gardons-nous d'oublier l'exercice des vertus chrétiennes les plus ordinaires qui sont l'*a b c* de la vie chrétienne. Elles sont et demeurent en définitive la force et la vie de la foi. Gardons-nous aussi de nous décourager. Ce serait une erreur que de s'imaginer que les temps passés étaient meilleurs que les nôtres. N'oublions pas que le Maître des temps, c'est Christ. » Après avoir attiré l'attention de l'assemblée sur l'importance de l'éducation de la jeunesse, sur l'action de tous les membres vivants de l'Eglise dans des associations libres, le profond théologien ajoute : « Plus que jamais nous devons tremper notre pensée entière dans la Bible, dans l'organisme vivant de sa vérité. Montrons que toute la morale, dont l'incrédulité voudrait faire un étendard opposé à la foi, n'a de vérité et de force que lorsque ses derniers fondements reposent sur la foi elle-même, sur la foi au Dieu-Homme, au Dieu trois fois saint. »

Le pasteur Muhlhäuser, de l'Amérique du nord, cite, pour l'encouragement de ses frères d'Allemagne, l'exemple de son pays. « En 1848, dit-il, on pouvait entendre dans les rues et sur les places de nos grandes villes des paroles d'insulte contre les ministres de la religion; on prophétisait que bientôt il ne serait plus question de ce *humbug* de l'Eglise. Il n'y a qu'un Dieu, la nature. Aujourd'hui tous ces grands parleurs de New-York et de Philadelphie se taisent et la parole de la croix retentit partout. Pour cela, Dieu est intervenu par ses jugements; il apprend à cette nation, si fière de sa force, à crier pour obtenir son secours. Il en sera de même sur le sol allemand, si les confesseurs du Christ savent s'unir en phalanges serrées. Celui qui croit ne fuit pas. »

Le professeur Beyschlag, de Halle, fait entendre, sur le renouvellement de la théologie, pour devenir apte à livrer les luttes de notre époque, des paroles que l'on ne saurait trop considérer. « Reconnaissons-le, dit-il, les formes théologiques traditionnelles, dont on revêt les grandes vérités chrétiennes, ne répondent plus aux besoins de nos temps et ne sont pas propres à vaincre les doutes et les objections d'esprits formés à l'école de la philosophie. L'armure des chevaliers est une belle chose, mais elle serait impuissante contre les armes modernes. Tout aussi impuissante se montre, contre l'esprit incrédule de notre temps, l'armure théologique du XVI[e] et du XVII[e] siècle. On entend souvent répéter dans les sermons ou dans des instructions religieuses: « Tu ne peux comprendre cela, il faut simplement le croire. » Je ne puis admettre cette opposition entre croire et comprendre. Ce mot *il faut*, ne saurait être une loi pour la foi. La foi est l'acte le plus libre de l'homme intérieur. La sainte Ecriture présente le rapport entre croire et connaître d'une tout autre manière. « Ceux qui ne comprennent pas la parole, dit Jésus, le malin vient et l'enlève de leur cœur, afin qu'ils ne *croient* pas. » « Nous avons *crû* et *connu*, dit St. Pierre, que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et Paul: « L'Esprit qui nous a été donné sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu. » Pour obtenir et propager cette connaissance, il est nécessaire de revêtir les vérités de la foi des formes générales de la pensée de notre temps. Ces vérités sans doute sont éternellement nouvelles et éternellement semblables à elles-mêmes, mais les formes théologiques dont nous les revêtons changent et vieillissent parce qu'elles sont nécessairement tissues dans la même étoffe que les éléments de la culture et de la science de chaque époque. Or, ces éléments ne sont plus les mêmes qu'au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Un immense mouvement s'est fait dès lors dans les esprits et c'est précisément parce que la science chrétienne n'a pas suffisamment suivi ce mouvement que l'esprit de notre siècle a fait divorce avec l'Evangile. Qu'y a-t-il donc à faire? Selon ma plus intime conviction, rien n'est plus indispensable qu'un retour nouveau, libre de tout préjugé et approfondi, à la sainte Ecriture, source vivante et toujours jaillissante de la vérité éternelle. L'Ecriture nous offre les grandes vérités de la foi, sous une forme qui, si nous la recevons dans sa pureté, répond aux besoins de tous les temps d'une manière infiniment plus parfaite que notre enseignement traditionnel; elle est infiniment plus simple, plus profonde, et plus rationelle que toute notre dogmatique orthodoxe.

Ainsi, plus nous prenons une part active au grand travail encore incomplet d'une théologie biblique, rajeunie, plus profonde et plus vivante, plus nous serons rendus capables d'enlever les obstacles qui arrêtent une foule d'hommes sur le chemin de la foi et les font rebrousser en arrière vers l'incrédulité. Chers frères, nous n'avons contre l'esprit d'erreur, qui règne dans le temps présent, aucune autre arme que l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu; mais il ne faut pas que cette épée soit rouillée; elle doit être brillante pour pénétrer. »

Ces pensées dont tous les défenseurs intelligents de la vérité évangélique, en tous pays, sentiront l'opportunité, ne passèrent point sans contradictions dans l'assemblée de Brandenbourg, non plus que les paroles du Dr Wichern, au sujet du piétisme. Elles furent relevées entre autres par le Dr Mäus, professeur à Breslau; moins toutefois pour les contredire que pour les rectifier et les compléter. Quant au piétisme, voici sa pensée: « On a fait observer que ce qui nous manque, surtout parmi les prédicateurs, ce sont des caractères fortement trempés en Christ; en d'autres termes, que la meilleure apologétique c'est celle du caractère et de la vie. Très bien; mais c'est précisément pour cela qu'il faudrait parler avec plus de considération de ces piétistes qui fuient le monde. Sans doute il est écrit: *Toutes choses sont à vous*, mais il ne faut pas oublier d'ajouter: *et vous êtes à Christ*. Et pourquoi y a-t-il si peu de ces caractères religieux que nous désirons, si ce n'est précisément parce qu'il y a si peu de chrétiens recueillis, de chrétiens complets? D'où je conclus que, outre et avant le combat contre le monde, nous devons désirer le recueillement de la vie en Dieu; oui, pour ainsi parler, des cloîtres spirituels ou des lieux de silencieuse retraite pour nos futurs pasteurs. »

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas oublié le sermon de Vinet intitulé: *La solitude recommandée aux pasteurs*, sentiront combien ces dernières paroles sont en harmonie avec les siennes, et un peu d'expérience chrétienne en fera mieux encore apprécier la vérité. Mais Wichern, en résumant le débat et en répondant à tous ses contradicteurs, eut bien soin d'ajouter qu'il abondait dans cette pensée et que ce qu'il entendait par piétisme était tout autre chose. Non-seulement il est permis au chrétien de fuir le monde, dans son sens de mondanité, il faut que le monde soit crucifié en nous et nous au monde. Mais le monde, ce sont les hommes, les âmes immortelles: faut-il les fuir et les laisser périr, ou se mêler à eux pour les sauver ? Poser la question c'est la résoudre. Mais résolue en théorie, combien il s'en faut, hélas! qu'elle le soit dans la pratique, selon l'esprit de Celui qui, à la vue des multitudes, était ému de compassion?

Au reste, pour que la lutte contre l'incrédulité du siècle puisse être couronnée de bénédiction et de succès, il faut que les défenseurs de la vérité divine en Allemagne se convainquent que ce ne sera qu'à certaines conditions auxquelles ni le docteur Wichern ni les orateurs qui l'ont suivi n'ont touché. Il faut que l'Eglise, conquérant de nouveau son caractère apostolique, soit affranchie des liens politiques qui l'asservissent, sans pour cela tomber au pouvoir des multitudes qui lui sont indifférentes ou hostiles. Il faut que les pasteurs, tout en suivant les conseils du docteur Beyschlag quant à la manière d'annoncer l'Evangile, cessent partout de se présenter à leurs troupeaux comme caste sacerdotale, pour devenir leurs frères et leurs amis qui partagent leurs peines et leurs joies. (2 Cor. I, 24.) Il faut que nos populations ne puissent plus considérer leurs conducteurs spirituels comme les adversaires nés de leurs libertés politiques et de leurs développements sociaux; il aurait fallu, en particulier, que l'assemblée de Brandenbourg refusât hautement toute solidarité avec la malheureuse adresse au roi de Prusse proposée par le docteur Krummacher à la signature des membres prussiens de cette assemblée. Il faut...; mais à quoi bon poursuivre? Pour le plus grand nombre des hommes religieux dans le nord de l'Allemagne, l'heure de ces convictions n'a pas sonné; ils y voient de bonne foi des erreurs dangereuses. L'heure de Dieu viendra. C'est par les événements qu'il éclairera les moins clairvoyants, et ces événements sont en voie d'accomplissement sous nos yeux. — Veuille le Seigneur de l'Eglise se tenir au gouvernail du vaisseau!

L. BONNET.

Angleterre.

Janvier 1863.

Votre correspondant, M. Pronier, qui vous a communiqué d'une manière si intéressante les impressions de son séjour en Angleterre et en Ecosse pendant quelques mois de l'année passée, dit dans sa première lettre, à propos des questions ecclésiastiques, « qu'il est naturel qu'elles préoccupent peu les esprits dans un moment de réveil. » J'ai été supris qu'il ait dit cela en parlant de l'année 1862, car depuis plus de vingt ans il n'y a pas eu un moment où ces questions aient autant préoccupé le grand public. Je m'explique l'erreur où M. Pronier est tombé (et il voudra bien me pardonner si je l'accuse ainsi d'erreur), par le fait indiqué, me semble-t-il, par ses lettres, qu'il a surtout fréquenté en Angleterre ce parti religieux qui ignore autant que possible l'existence de pareilles questions, et qui s'adonne avec un dévouement d'ailleurs si louable à l'évangélisation des *païens* de notre pays. Un séjour un peu plus long lui aurait montré que l'année qui vient de finir a été remarquable par l'absence de toute grande question exclusivement politique, mais par la vive discussion, dans presque tous les rangs de la société, de la question ecclésiastique.

Permettez-moi de démontrer la vérité de ce que je viens d'affirmer, par un exposé rapide de la situation où nous nous trouvons, ainsi que des causes qui l'ont amenée.

Le jugement prononcé le 15 décembre dernier par le Dr Lushington contre deux d'entre les auteurs des *Essays and Reviews*, et celui du 25 juin, font voir : 1° que le Dr L., juge séculier, occupe dans l'Eglise anglicane une position plus élevée même que tous les archevêques et les évêques ; en d'autres termes que c'est lui qui décide quelle est la doctrine de l'Eglise ; 2° que ce n'est pas la Bible qui est la base de doctrine de l'Eglise anglicane, car il ne s'agit pas de savoir si l'opinion avouée d'un pasteur est en harmonie avec la Bible, mais avec la confession de foi et la liturgie de l'Eglise, ou plutôt si elle est en opposition avec ces bases de doctrine ; 3° qu'un pasteur anglican est libre d'exprimer bien des opinions diamétralement opposées à ce que, soit le parti évangélique, soit le parti puséiste, regardent comme la doctrine de la Bible ; 4° que si un tel pasteur (comme par exemple MM. Williams et Wilson) renie le dogme de l'expiation tel qu'il est formulé dans la confession de foi (les 39 *articles*), il s'expose à être privé de sa cure pendant un an, mais à la fin de l'année il peut y rentrer sans avoir à rétracter ses erreurs ; 5° qu'un pasteur ainsi suspendu de ses fonctions peut continuer à exercer ses droits de patron, comme M. Williams l'a fait il y a quelques jours, et donner une cure, s'il lui plaît, à un homme qui soutient les mêmes opinions erronées que lui-même.

Telle est en ce moment la position de l'Eglise nationale. Comment s'étonner que ses hauts dignitaires commencent à sentir que ces procès ecclésiastiques lui font plus de mal que de bien ; qu'ils font ressortir aux yeux de la nation les défauts du système et l'impuissance des évêques, plutôt que de maintenir l'orthodoxie et de purifier les rangs du clergé ?

Mais l'intérêt que prenait le public à ces fameux procès a beaucoup pâli en présence des discussions qu'a suscitées le livre de l'évêque Colenso. L'effet produit par cette attaque contre le caractère historique du Pentateuque ressemble à la confusion qui serait causée par l'explosion d'une bombe au milieu d'une ville paisible. Ce n'est pas que le livre soit bien redoutable en lui-même, loin de là. Le malaise et le scandale proviennent plutôt de la crainte que l'Eglise anglicane n'ait pas le pouvoir de rejeter de son sein un évêque aussi hétérodoxe. L'évêque du Cap est arrivé en Angleterre dans le but d'intenter un procès contre son collègue du voisinage (Colenso est l'évêque de Natal), mais il hésite depuis assez longtemps d'accomplir son dessein. En attendant, les évêques de Rochester et de Winchester ont défendu à Colenso de prêcher dans les limites de leurs diocèses. Le journal le *Record* (principal organe du parti évangélique) n'a pas de termes assez forts pour exprimer son indignation et sa colère. Son principal grief contre l'évêque n'est pas qu'il ait écrit le livre, mais que, l'ayant écrit et publié, il n'ait pas donné sa démission de fonctionnaire d'une église orthodoxe. Mais ce journal belliqueux, et

trop souvent bigot, oublie que la grande majorité des pasteurs mêmes dont il est l'organe ne croient pas à quelques-unes des doctrines si nettement formulées dans la liturgie et qu'ils n'y ont jamais cru, bien que, comme l'évêque Colenso, ils aient fait la déclaration solennelle d'accepter tout ce qui se trouve dans cette liturgie (*all and Everything contained in the Book of common Prayer*). Ainsi avant de jeter la pierre à cet évêque et de dire que sa conduite est infâme (*base*), ils feraient bien de regarder aussi la poutre qui est dans leur œil.

L'évêque, de son côté, croit sa position parfaitement tenable. Après avoir examiné le jugement du Dr Lushington à propos des auteurs des Essais et Revues, il dit que si ce jugement est confirmé par le *Privy Council*, la plus haute cour d'appel ecclésiastique, et est ainsi considéré comme loi de l'église, il peut honorablement conserver son évêché, vu que les opinions qu'il a émises dans son livre ne vont pas au delà des limites de la loi. Il ne pense en aucune manière qu'un pasteur anglican soit obligé d'avoir jusqu'à la fin de sa vie les mêmes opinions sur des points tels que ceux qu'il a touchés dans son livre. Ainsi les appels que l'on adresse à la conscience de l'évêque de Natal n'y trouvent pas d'écho.

M. Colenso est très bon arithméticien. Il y a quelques années il a publié deux livres élémentaires sur l'arithmétique et l'algèbre, lesquels sont maintenant en usage dans bien des écoles. Un critique assez spirituel a dit que le dernier ouvrage de l'évêque, dont la première partie seule a paru, n'est autre chose que l'arithmétique de Colenso appliquée au Pentateuque. C'est la meilleure description que l'on puisse donner du livre. L'auteur relève les chiffres employés dans l'histoire de l'Exode, et par des calculs fort curieux et souvent très compliqués il prétend démontrer l'impossibilité de croire à l'exactitude de ces chiffres; de là il conclut que le Pentateuque n'est pas un livre réellement historique. Dans son second volume, qui est sous presse, l'évêque examine le caractère de la législation mosaïque, ainsi que la question concernant l'auteur ou les auteurs du Pentateuque.

Les apologistes de l'inspiration de la Bible n'ont pas attendu l'apparition de ce second volume. Déjà presque tous les journaux politiques et religieux ont exprimé leur opinion; des articles de fond paraissent dans les revues de tout genre, et maintenant des ouvrages assez étendus, écrits par des auteurs la plupart déjà célèbres, sont annoncés par les libraires. Jamais, depuis bien des années, le Pentateuque n'avait été lu et étudié comme en ce moment.

M. Colenso n'est pas le seul évêque colonial qui se soit rendu fameux en 1862. L'évêque Mackensie, qui s'efforçait naguère[1] d'établir une mission dans les contrées découvertes par le Dr Livingstone sur les bords du grand fleuve Zambèse, rencontrant quelque opposition de la part des natifs, a donné à ses gens le conseil peu chrétien de leur livrer combat. L'évêque de Labuan a pris part lui-même à une attaque contre les pirates qui abondent sur les côtes de l'île de Bornéo, puis il a écrit une lettre qui a paru dans plusieurs journaux et où il parle comme un véritable chasseur racontant les incidents curieux de cette affaire et le nombre de natifs qu'il a eu le plaisir de tuer. Ce n'est donc pas sans raison que le *Record* a dit que ces évêques belliqueux et hétérodoxes ont gravement affecté la réputation du haut clergé dans les colonies. Voilà encore un sujet de grande anxiété pour les membres sérieux de l'église nationale. Evidemment cette église est loin de monter dans l'estime et le respect de la nation.

Mais il est temps que je vous parle d'un autre sujet qui a beaucoup agité les esprits dans les premiers mois de 1862. Cette année était l'anniversaire biséculaire d'un événement qui a eu une très grande influence sur l'histoire de notre pays. Je veux parler de l'expulsion, le 24 août 1662, sous le règne de Charles II, de 2000 pasteurs du sein de l'Eglise anglicane. Je me suis servi du mot *expulsion*, mais ce terme ne désigne pas exactement le vrai caractère de ce grand fait historique.

Pendant que Charles II était encore à Bréda et qu'on lui offrait de le remettre sur le trône de ses ancêtres, il promit solennellement de donner à tous ses sujets la liberté religieuse. Mais, faux comme tous les

[1] Il est mort depuis et a été remplacé par le Dr Tozer.

Stuarts, aussitôt qu'il fut arrivé en Angleterre, il commença à prendre des mesures pour ramener l'ancien ordre de choses et pour réprimer ce qu'il appelait le fanatisme des puritains. Ainsi, aidé de quelques-uns des évêques, il rédigea et fit passer à la chambre des communes l'*Acte d'uniformité* qui ordonne que tous les pasteurs de l'Eglise nationale déclarent leur assentiment solennel à tout ce qui se trouve renfermé dans la liturgie, et il s'agissait ici non pas de l'ancienne liturgie dont on avait fait usage du temps de Charles Ier, mais d'une nouvelle édition où l'on avait pris soin de rendre les ordonnances pour la célébration des rites plus semblables qu'elles n'étaient dans les anciennes éditions à celles de la liturgie romaine, et cela dans le but avoué de rendre intenable la position des puritains. Il fallait que l'assentiment fût donné avant le 24 août à cette nouvelle liturgie, dont un grand nombre de pasteurs n'avaient pas même encore pu obtenir un exemplaire. Ce jour-là donc les chaires de 2000 pasteurs consciencieux étaient ou vides ou occupées par des hommes prêts à se soumettre à tous les règlements ecclésiastiques du gouvernement. Les sacrifices faits par ces hommes généreux étaient à tous égards considérables. Par cet acte de fidélité à la conscience, ils se trouvaient exposés à des misères de toute espèce. La plupart d'entre eux avaient non-seulement à faire face à la pauvreté, mais aussi à la persécution, car le gouvernement fit aussitôt des lois pour les empêcher d'exercer leurs fonctions pastorales comme *non-conformistes* et l'on traita d'une manière très rigoureuse ceux qui persistaient à faire l'œuvre de leur divin Maître. Cromwell avait, quelques années auparavant, chassé de l'Eglise un nombre considérable de pasteurs, mais c'étaient, selon l'aveu de tous, des hommes dont l'ignorance ou la vie scandaleuse faisait honte à l'Eglise. Les 2000 démissionnaires du temps de Charles II étaient au contraire, comme l'a dit un pasteur anglican, « parmi les prédicateurs les plus éloquents, les pasteurs les plus dévonés, les théologiens les plus éminents et les chrétiens les plus sincères qui eussent jamais exercé leur ministère dans l'Eglise anglicane. » Pour prouver cela, il suffit de mentionner les noms de quelques-uns d'entre eux: Baxter, Flavel, Howe, Owen, Philip Henry.

L'Angleterre eut dans l'événement du 24 août 1662 une preuve de la souveraineté de la conscience qu'elle n'a jamais entièrement oubliée. L'église nationale reçut alors un ébranlement dont elle ne s'est jamais rétablie et la dissidence une impulsion qu'elle n'a jamais perdue.

Un pareil événement méritait qu'on en fît la commémoration, et l'année 1862 en étant l'anniversaire biséculaire, les dissidents de toutes les nuances (excepté les wesleyens, qui ne veulent pas s'appeler dissidents, bien qu'ils le soient,) se sont accordés à le célébrer. Les congrégationalistes seuls se sont décidés à élever des monuments en mémoire des hommes fidèles de 1662, et ce mouvement a pris un tel développement parmi eux qu'ils se sont engagés à donner, dans l'espace de trois ans, la somme énorme de 175000 livres sterling (4375000 fr.) et il est même à croire qu'elle atteindra le chiffre de 5000000 fr. Cet argent sera affecté à l'érection de chapelles et d'écoles, ainsi qu'à l'augmentation du fonds de retraite pour les pasteurs âgés et à bien d'autres objets. Tous ont profité de l'occasion pour relire les leçons de ce temps de luttes et de souffrances par lequel ont passé leurs ancêtres. On a aussi essayé de porter l'attention des jeunes membres des troupeaux sur les grandes questions ecclésiastiques et de les stimuler à continuer fidèlement le grand combat en faveur de la liberté et de l'égalité religieuses. Il va sans dire que les membres de l'église nationale se sont un peu émus en voyant ce mouvement. Beaucoup d'entre eux, — le clergé du parti évangélique en particulier, — s'en sont formalisés, et les intérêts de l'Alliance évangélique ont été mis en péril. Mais, quant à ce dernier résultat, personne ne devrait le déplorer, car il faut avouer que cette Alliance a toujours été, à l'égard des quelques pasteurs anglicans qui s'y sont joints, une alliance des plus difficiles à maintenir. L'égalité religieuse de tous est nécessaire à une vraie et ferme alliance, et cette égalité n'existera jamais aussi longtemps qu'il y aura une Eglise d'Etat.

Par rapport au mouvement en général, il

faut dire que, s'il y a eu çà et là des controverses un peu trop vives, néanmoins le bien qui en résultera surpassera de beaucoup le mal. Les dissidents voyaient, bien avant de commencer le mouvement, qu'ils allaient mettre dans un certain embarras les pasteurs évangéliques de l'Eglise d'Etat, en parlant de la fidélité inébranlable des hommes de 1662, car l'*Acte d'uniformité* est toujours la loi de l'église et la liturgie que les confesseurs de 1662 ne pouvaient pas accepter à cause de ses doctrines antiévangéliques et de ses cérémonies papistes, est la liturgie dont on se sert encore aujourd'hui. Mais il faut espérer que ces pasteurs, dont l'activité et le dévouement sont si louables, verront, quand l'émotion de la controverse sera passée, que l'exemple des Howe et des Baxter et des 2000 pasteurs héroïques de 1662 est digne d'être suivi. Beaucoup d'entre eux sentent déjà que leur position est à peine tenable. Ils célèbrent le baptême et ils enterrent les morts sans croire au sens naturel des mots qu'ils sont obligés de lire, puis ils voient leurs rangs envahis non-seulement par un puséisme grossier, lequel cependant est parfaitement légitime, étant appuyé sur les anciens règlements (*canons*) de l'Eglise, mais encore par une science critique des plus destructives, mais qui, elle aussi, peut, en marchant avec soin, s'abriter sous l'égide de l'Eglise nationale.

Vous voyez maintenant toute l'importance qu'a au milieu de nous la question ecclésiastique. On sent que de grands changements se préparent et que l'avenir appartient à l'indépendance; mais il ne faudrait pas croire cependant que les esprits fussent préparés à accepter, dès aujourd'hui, la seule solution possible de toutes les difficultés, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Nous marchons encore lentement en Angleterre vers la réforme des institutions, mais nous y marchons néanmoins un peu plus vite qu'auparavant.

Je n'ai pas parlé de la détresse dans le Lancashire, parce que vos lecteurs en savent déjà beaucoup. Heureusement ce temps d'épreuve ne restera pas, nous en avons la ferme confiance, sans de bons résultats. Outre le rapprochement qu'il a produit entre les diverses classes de la société, il a servi à habituer le pays à l'exercice de la charité, et il a amené un grand nombre de gens à chercher dans l'Evangile le soulagement à leurs maux. Il a aussi servi à démontrer, de la manière la plus évidente, l'influence immense des écoles du dimanche pour apprendre aux hommes à supporter la misère avec patience. Il y a vingt ans le Lancashire était le centre de toutes les émeutes, le chef-lieu des révolutionnaires. On craignait même le développement de l'industrie dans cette partie du pays. Aujourd'hui cette contrée a donné le spectacle d'une immense population privée de tous les moyens de gagner son pain, attendant le retour de jours plus heureux sans se plaindre des privations terribles auxquelles elle était assujettie, et refusant, dans le plus grand nombre des cas, l'aide de la charité jusqu'à ce que tous les moyens eussent été épuisés. Les crimes ont même diminué depuis plusieurs mois dans toutes les contrées où cette détresse s'est fait sentir. Si donc nous avons sujet de nous humilier devant Dieu comme nation et de regarder cet événement désastreux comme un châtiment qui nous est infligé, parce que nous avons été, en achetant tout notre coton dans les états du Sud, le principal soutien de l'esclavage, nous avons aussi à bénir Dieu de ce que nous avons reçu, par le moyen de ce coup, tant de preuves du pouvoir qu'a exercé l'Evangile dans notre pays tout entier.

R. S. ASHTON.

CHRONIQUE.

Le terme que, dès le début, nous avons assigné à la guerre civile en AMÉRIQUE a été atteint: le 1er janvier 1863, le président Lincoln a brisé, au nom des Etats-Unis, les chaînes de plus de 3 millions de nègres. C'est en vain qu'on a cherché à le faire revenir en arrière: s'il a marché un peu lentement, il aura au moins le mérite de n'avoir jamais reculé. En signant cette proclamation, qui doit le rendre à jamais célèbre, Lincoln s'en est modestement remis au jugement de Dieu et de la postérité.

On dira sans doute que tout n'est pas fini, qu'il n'y a même rien de commencé, puis que cette proclamation demeure une lettre morte, aussi longtemps que le Nord n'aura pas remporté des victoires qui lui permettent de la faire exécuter. En tout cas, si les doléances de ceux qui ont regretté que le Nord ne fût pas assez abolitionniste étaient sincères, ils vont avoir dorénavant une magnifique occasion de faire des vœux pour son triomphe; car enfin la question de l'esclavage est engagée tout de bon; quand la guerre civile ne devrait avoir pour unique effet que de rendre les promesses du président effectives, il vaudrait encore la peine de souhaiter au Nord un prompt succès. Mais, dit-on encore, ce n'est qu'à son corps défendant, malgré lui, dans l'intérêt de sa propre défense et parce qu'il ne peut pas faire autrement, qu'il se décide à frapper l'esclavage: il y a en tout cela encore plus d'hypocrisie que de philanthropie. Il serait sans doute téméraire de prétendre qu'il ne se trouve plus dans le Nord que des abolitionnistes aimant la liberté du noir pour elle-même et par pur désintéressement, mais n'est-il pas permis de croire que plusieurs voient plus clair qu'il y a deux ans? Et si l'on doit flétrir du titre de moyenneurs et d'hypocrites tous ceux qui sont amenés, sous le coup de l'épreuve et du malheur, à embrasser la vérité, que jusque-là ils avaient méconnue, où seront donc les hommes sincères et fidèles? En tout cas, pas dans les rangs de ces abolitionnistes d'Europe qui, après avoir blâmé le Nord de n'avoir rien fait pour les esclaves, lui reprochent aujourd'hui d'exposer le pays aux terreurs d'une guerre civile en prenant les mesures que depuis tant d'années on leur conseille. Peut-être aurons-nous, avant longtemps, l'occasion de voir ce qu'il faut penser de l'abolitionnisme européen si exigeant et si intraitable. Il n'est pas impossible que les puissances du vieux monde imposent leur médiation aux belligérants du nouveau. Sur quelle base leur proposera-t-on de traiter? Que diraiton si les gouvernements européens, désireux d'amener avant tout la rupture de l'union, faisaient complétement abstraction de la question de l'esclavage? Est-il possible qu'après avoir fait un crime à l'Amérique de ne pas l'avoir aboli, on finisse par reconnaître le Sud qui prétend le perpétuer? Sous peine de commettre un crime de lèse-humanité, on ne peut concourir à un arrangement quelconque entre les partis que sur la base de l'abolition de l'esclavage. L'Europe n'a le droit d'être écoutée du Nord que si elle dit aux belligérants: Arrangez-vous comme vous l'entendrez, mais à une condition: c'est que l'esclavage prenne fin au plus vite. Nous verrons si, le cas échéant, l'opinion publique sera assez sérieuse et assez puissante pour imposer aux gouvernements le devoir de faire admettre de tels préliminaires.

Mais c'est là une simple éventualité; rien ne prouve encore qu'elle doive se réaliser. La guerre va prendre maintenant une tournure toute nouvelle. D'abord le Nord ayant enfin posé la question morale se trouvera fortifié et encouragé, puis tous ceux qui croient que l'esclavage est une abomination devant Dieu ne doivent-ils pas espérer que les armées de la liberté seront plus heureuses que pendant ces derniers mois? Jusqu'à présent la prépondérance est toujours du côté du Nord, bien qu'il ait essuyé de graves échecs. On ne tardera pas à voir de quel secours lui sera l'élément nègre, appelé à prendre part au conflit. On doute, il est vrai, que des armées de noirs puissent faire grand'chose; mais on sait qu'ils sont tout disposés à prendre la fuite vers le Nord. Ce sera déjà là une heureuse diversion qui occupera une partie des forces du Sud. Au début de la guerre on n'a rien négligé pour tromper les esclaves sur son but et sa signification, en leur disant que les Yankees se proposaient de les prendre pour aller les vendre à Cuba ou pour les envoyer périr dans les glaces du Canada. Si la conduite de quelques généraux du Nord a pu parfois confirmer le dire des hommes du Sud, le nègre aujourd'hui sait parfaitement bien à quoi s'en tenir. La portée de la lutte ne lui échappe pas, il se dit que sa liberté est l'enjeu. A cette nouvelle de délivrance de Lincoln, le président du Sud n'a su répondre que par une parole de colère et de meurtre: Tous les officiers blancs qui auront favorisé l'évasion des nègres seront passés par les armes; on massacre déjà tous les soldats noirs qui sont pris dans les

armées du Nord. Si de tous ces conflits il venait à sortir une guerre servile, on saurait donc de quel côté sont parties les premières provocations.

Malgré les sanglantes menaces de leurs adversaires, les nègres, dans les diverses villes du Sud, ont célébré le 1er janvier avec grande pompe : d'après leur langage biblique, l'année de jubilé était enfin arrivée, ils allaient passer le Jourdain et entrer dans Canaan. A Boston et à New-York on a célébré l'événement avec de grandes réjouissances publiques : le commencement de l'année a été attendu dans diverses églises par de nombreux auditoires, auxquels on a lu la proclamation de Lincoln. Un trait caractéristique est que, non-seulement on a permis aux nègres de se réjouir à leur gré sans les molester, non-seulement les blancs ont célébré de leur côté ce grand événement, mais il y a eu encore des réunions secrètes, dans lesquelles les deux races ont fraternisé, preuve évidente que le préjugé de la couleur n'a pas d'autre cause que l'esclavage lui-même, et que les deux populations ne tarderont pas à se rapprocher de plus en plus dans le régime de la liberté et de l'égalité.

Malgré les grandes misères qu'il doit soulager chez lui, le Nord a trouvé moyen d'envoyer des provisions aux ouvriers du Lancashire, qui souffrent si cruellement par suite de la crise cotonnière. L'empressement et la générosité des Américains a produit le meilleur effet. Ainsi certains ouvriers ont adressé un mémoire au comité de secours de New-York et aux habitants des Etats-Unis en général. Après avoir remercié de la sympathie dont ils ont été l'objet, ils déclarent qu'elle a détrompé quiconque était déçu par les ennemis du gouvernement populaire. Un des meilleurs moyens, disent-ils, de secourir les ouvriers du Lacashire, ce serait de leur offrir leur passage gratuit pour l'Amérique, où ils trouveraient de l'occupation.

En France les efforts continuent pour soulager les ouvriers, sans qu'on puisse dire qu'il se soit encore manifesté un grand effort national. Il faut avouer aussi que les moyens d'agir sur l'opinion publique sont loin d'être aussi nombreux et efficaces qu'en Angleterre. Ainsi les journaux de Paris, la chose est maintenant constatée, attiraient depuis longtemps l'attention de leurs lecteurs sur les souffrances des ouvriers anglais, tandis qu'ils ignoraient encore la misère de ceux de Rouen. Aujourd'hui enfin on a recouru à tous les moyens pour augmenter la somme des souscriptions. Le journal le *Temps* continue à se distinguer par son zèle, il est le vrai *Moniteur* de la souscription. Cette circonstance donne d'autant plus de valeur aux considérations suivantes par lesquelles il a repoussé l'usage des loteries.

« En principe nous n'aimons pas les loteries, et, s'il faut dire toute notre pensée, nous aimons moins encore les loteries de piété et de bienfaisance, si déplorablement fréquentes depuis quelques années, que l'ancienne loterie est supprimée à l'applaudissement général. Nous n'aimons pas ces loteries, parce qu'elles faussent et empoisonnent la charité, parce qu'elles substituent au dévouement, au sacrifice, au pur et noble élan de la fraternité, le sentiment le plus bas, à coup sûr, dont la nature humaine soit susceptible, celui du lucre aléatoire et du gain sans effort et sans mérite. Nous voudrions donc et de tout notre cœur, que la mode des loteries fût à jamais effacée de nos mœurs. » Ces remarques, sorties d'une plume qui n'est rien moins que dévote, pourront peut-être avoir quelque poids auprès de personnes sérieuses, qui ne savent comment se conduire quand on leur propose de faire du bien au moyen des loteries.

Les nouvelles d'Angleterre tendent à faire penser que le mal sourd qui depuis des années mine l'Eglise officielle de ce pays, ne cesse de faire des progrès : on dit même que l'établissement marche rapidement à sa dissolution. L'élément aristocratique, qui jusqu'ici a été son unique force, commence à se retirer, par des considérations singulièrement caractéristiques. Grâce aux fort belles positions qu'elle pouvait offrir, l'Eglise anglicane était devenue un asile pour bon nombre de fils de famille. La piété n'y gagnait pas beaucoup, mais enfin les pasteurs sortant des rangs de l'aristocratie avaient du moins une certaine culture libérale ; ils connaissaient leur monde ; ils formaient ainsi un conte-poids aux idées étroites qui ont toujours caractérisé le clergé

anglican, faute d'études théologiques quelque peu sérieuses. Ce fait explique pourquoi il eut toujours une prédilection marquée pour les rêveries apocalyptiques, ressource commode pour ceux qui veulent pouvoir parler des choses sans se donner beaucoup de peine pour les apprendre. Or il paraît que les fils de famille ne se trouvent plus attirés vers l'Eglise. La raison en est simple : elle ne peut plus offrir de positions brillantes, ses revenus sont demeurés stationnaires, ses finances, quoique des plus respectables, ne sont plus à la hauteur des circonstances. De là la disposition, chez la jeunesse aristocratique, à rechercher des places plus lucratives. La difficulté financière se complique encore de questions dogmatiques. On sait que l'anglicanisme est battu en brèche par le rationalisme moderne le plus négatif. Par suite même de l'immutabilité qui caractérise une église d'état, elle ne peut ni arrêter efficacement les progrès de la négation, ni faire à un parti modéré les concessions exigées par le progrès des sciences théologiques. Pour le moment on croit remédier au mal en remplaçant les études plus ou moins sérieuses par une préparation hâtive, accomplie exclusivement en vue de la pratique. De là une tendance marquée à former un corps clérical plus zélé qu'éclairé, et peu à la hauteur de sa grande tâche. Ainsi le niveau intellectuel du clergé, qui ne fut jamais bien élevé, descend rapidement; il perd précisément ce qui lui avait donné une supériorité sur une partie des dissidents, et, en général, il ne le compense pas par le zèle et l'activité de ceux-ci. Si la question financière, jointe aux difficultés théologiques, menace l'avenir de l'anglicanisme, il n'est pas surprenant que les mêmes questions prennent une grande importance dans des pays moins favorisés pécuniairement parlant. De divers côtés on se plaint de ce que les élèves en théologie sont rares ; sans doute on peut se consoler quand on sait quelles sont les considérations qui retiennent un bon nombre de jeunes gens ; mais il n'en demeure pas moins certain que, parmi ceux qui se tiennent à l'écart, il y en a de fort dignes retenus par la crainte de ne pouvoir subvenir à leurs besoins matériels les plus indispensables. Une telle prudence ne pourrait être taxée de manque de foi que par des personnes qui, pour l'établissement de leurs enfants, s'en remettraient exclusivement à la Providence, sans tenir compte des conseils de la sagesse et de la prudence. En fin de compte qui serait le plus à blâmer? Les jeunes gens peu soucieux de s'engager dans une carrière sans avenir, ou les chrétiens refusant de prendre sur leur superflu pour leur fournir le nécessaire? Jusqu'à présent les églises libres ont moins souffert du mal, mais il semble assez étendu et général pour qu'on s'en préoccupe partout.

Malgré les difficultés de tout genre qui se réunissent pour entraver l'avancement du règne de Dieu, on pourrait les surmonter plus aisément qu'on ne le fait souvent si l'on savait imiter le zèle et le courage des Anglais, qui, sur ce point, demeureront longtemps nos maîtres. Leur charité, toujours ingénieuse à trouver de nouveaux champs pour son infatigable activité, vient d'entreprendre une œuvre tout à fait originale.

Dans ce pays comme ailleurs, les exécutions capitales étant une espèce de fête qui attire des multitudes avides d'émotion, on a imaginé de profiter de l'occasion pour leur prêcher l'Evangile. Des traités ont été dernièrement distribués à une foule d'environ 40000 âmes, accourues pour contempler un tel spectacle. Quelques-uns les ont accueillis par des ricanements; mais, le plus souvent, ils ont répandu un certain sérieux dans les groupes les plus bruyants. 60000 traités ont été distribués dans cette rencontre. « C'est vite dit, remarque un journal allemand, voilà un moyen anglais qui ne saurait prendre chez nous. » C'est fort possible! Mais ce qui nous conviendrait à merveille, ce serait un peu de ce courage et de cette brûlante charité qui pousse les Anglais à ne laisser échapper aucune occasion de faire le bien. Faisons-le à l'allemande, tant qu'il vous plaira, mais du moins faisons-le.

La position toujours plus critique du pays, au point de vue religieux et politique, semblerait devoir porter à l'action. Mais le vrai désarroi qu'on remarque dans l'état des esprits au delà du Rhin ne permet guère d'espérer que de longtemps l'en-

semble de la nation prenne une direction quelque peu chrétienne et raisonnable. Pour le moment, la vie théologique proprement dite paraît éteinte : il ne se publie rien de bien caractéristique, ni de bien important. C'est ainsi que, faute de l'élément pratique et ecclésiastique indispensable, le mouvement scientifique de ce siècle semble devoir aboutir à un avortement. Ce qui paraît le faire croire, c'est qu'on voit se reproduire, avec une audace et une naïveté inouïes, les assertions les plus bizarres du rationalisme vulgaire, depuis longtemps réfutées. Il vient de paraître un grand ouvrage fort remarquable sous ce rapport [1]. Dans une série de lettres adressées au public allemand cultivé, l'auteur prétend montrer que le christianisme est sorti du judaïsme et du paganisme contemporain. Toutes les anciennes assertions de la critique négative sont mises à contribution pour prouver que l'Ancien Testament ne saurait avoir de valeur historique. Le plus ancien culte des Hébreux aurait été celui du feu ; Moïse était probablement un prêtre égyptien qui s'était enfui dans le désert. Arrivé à la résurrection du Sauveur, l'auteur se trouve quelque peu embarrassé, quoiqu'il ne tienne Jésus que pour un simple homme. Il accorde que c'est là le miracle sur lequel St. Paul et les autres apôtres insistent tout particulièrement, sinon exclusivement : il faut donc qu'il y ait quelque fait à la base de tout cela. Mais comme à l'avance l'auteur est bien décidé à n'admettre aucun élément surnaturel, il a recours à un expédient qu'il déclare lui-même aventureux. Tandis que les disciples s'étaient enfuis en Galilée, quelques esséniens auraient déchiré le corps de Jésus et l'auraient brûlé en sacrifice expiatoire dans une forêt, non sans en avoir consommé quelques parties dans un festin, par exemple le cœur. Pendant toute sa vie le Seigneur aurait, sans s'en douter, été le jouet de quelques habiles esséniens. Ils pensaient qu'il serait le Messie *galiléen* appelé à périr de la main des païens pour les péchés des Juifs, et qu'après seulement viendrait le Fils de Dieu pour fonder son royaume.

[1] Richard von der Alm. *Theolog. Briefe an die Gebildeten der deutschen Nation* ; 3 Bände, Leipzig, O. Wigand 1863 ; 2400 pages.

Un trait caractéristique c'est que l'auteur prétend jeter avec son livre les bases d'une nouvelle religion. Il veut fonder la nouvelle église déiste ; il croit à un Dieu spirituel, éternel, tout-puissant, etc., mais ne dit rien de sa sainteté ni de sa justice ; il croit à l'efficacité de la prière et admet l'immortalité de l'âme. Bien que l'auteur rejette tout élément caractéristique du christianisme, il entre dans les détails les plus minutieux pour la fondation du nouveau culte, plus ou moins modelé sur celui des églises chrétiennes. On explique cette étrange apparition comme un bizarre mélange du courant de paganisme et de judaïsme rationaliste qui pénètre le monde littéraire en Allemagne. En tout cas c'est une preuve, après bien d'autres, de l'impuissance du déisme dès qu'il se prend assez au sérieux pour tenter d'agir sur le public par quelques institutions positives. L'auteur place une grande confiance dans l'institution de nouvelles fêtes qui ne dureraient pas moins de deux jours chacune : ainsi la fête de la divinité ; celle de la dignité humaine et du prochain ; celle des bénédictions naturelles, et enfin celle de l'immortalité. L'auteur paraît si sûr de son fait qu'il décrit, avec les plus minutieux détails, les vêtements que devront porter les prêtres de la nouvelle religion, soit pendant les fêtes, soit en temps ordinaire. La sainte cène est maintenue ; le pain est le symbole du corps ; le vin, de l'esprit. « Prenez et buvez, dit-il, c'est-à-dire voici un signe que tu es un esprit venu de Dieu, que ta destinée est éternelle et élevée ; ne l'oublie pas et agis en conséquence. » Par une inexplicable réminiscence, cette religion déiste conserve le signe de la croix ; prêtre et troupeau en font un grand usage ; elle doit précéder tout cortége conduisant un mort à sa dernière demeure. Les formes sont presque toutes conservées, mais l'esprit a disparu : il ne manque rien à la parodie. Enfin l'auteur assigne le soleil pour lieu de résidence aux humains après leur départ de cette terre.

On a beau faire, la question romaine ne peut être éludée ; on est sans cesse condamné à la rencontrer sur son chemin ; il en sera probablement ainsi jusqu'à ce qu'elle soit résolue. Quand les diplomates croient l'avoir enterrée pour tout de bon, voilà que

les publicistes la posent de nouveau. Aujourd'hui c'est M. Eugène Rendu [1] qui vient nous donner le spectacle, aussi rare que réjouissant, d'un catholique convaincu et fervent qui sait placer la question sur son véritable terrain et en donner la seule solution compatible avec les idées libérales et les droits des Romains. L'auteur commence par constater, l'histoire à la main, que ces droits sont anciens et imprescriptibles.

Ce catholique fervent et convaincu a cherché et retrouvé les titres qui constatent que Rome n'a jamais appartenu qu'aux Romains. Chaque pape, de son propre aveu, ne tenait son autorité temporelle qu'à titre viager et par l'expresse volonté des Romains. Clément VI reconnaissait que le peuple romain pouvait lui ôter librement ce qu'il lui avait donné librement. Il est vrai, à partir du XVI[e] siècle, le pouvoir temporel devient un gouvernement absolu. Mais c'est aussi que l'Europe entière, à partir de cette époque, doit subir le même régime. Qu'est-ce à dire? C'est que, fort loin d'être invariable, la position du pouvoir temporel a subi les modifications de la politique générale de l'Europe et tout spécialement de l'Italie. Il est donc juste qu'aujourd'hui que le vent souffle à la liberté Rome soit au bénéfice des institutions nouvelles. Rome doit partager, comme toujours, le sort de l'Italie.... Il est absolument impossible de constituer dans les Etats de l'Eglise un régime politique qui ne soit pas celui de l'Italie tout entière.

Mais ici se présente une difficulté grave: la papauté se trouve en conflit avec le droit public moderne: l'égalité civile, la liberté politique et la liberté de conscience. D'un côté, la papauté ne peut admettre ces principes, qui sont la négation du régime établi depuis 300 ans dans les Etats de l'Eglise; elle ne peut consacrer des maximes d'où pourraient sortir des conséquences auxquelles répugnerait l'intolérance naturelle et nécessaire de la vérité dogmatique qu'elle représente, et qui est sa raison d'être. D'un autre côté, la papauté ne peut continuer de proscrire ces principes, car ils sont le seul point d'appui possible d'un gouvernement au XIX[e] siècle. Une seule voie reste donc ouverte à la papauté pour sortir de cette impasse où elle perd le peu d'influence qui lui reste; s'isoler de ces principes en les abandonnant à leurs développements inévitables, et se réfugier dans une sphère supérieure aux intérêts secondaires de la société. Que le pape se contente d'un titre honorifique; que le pape règne sans gouvernement!

[1] *La souveraineté pontificale et l'Italie.*

L'auteur n'a pas de peine à montrer que les défenseurs des « détestables maximes qui ont présidé à la restauration de 1849, sont, en dépit de leurs intentions, les pires ennemis de la papauté. » — « La théorie, dit-il, au nom de laquelle vous décrétez d'incapacité politique les populations romaines, est la plus redoutable machine de guerre qu'il soit possible de forger contre le catholicisme au delà des Alpes. » Cette sommation d'opter entre la patrie et la religion est, selon M. Rendu, « une épreuve à laquelle la foi du peuple italien ne résistera pas. »

Si la question subit un arrêt, dans l'ordre des faits, les personnes les plus autorisées s'accordent à indiquer la bonne solution comme inévitable. Hier encore, l'ancien ministre des affaires étrangères de France, M. H. Thouvenel, proclamait ouvertement, en plein sénat, le droit du peuple romain. « Je ne saurais, a-t-il dit, contester aux Romains le droit d'être gouvernés comme le sont toutes les sociétés modernes, et je ne nous reconnais pas celui de leur imposer un régime dont les plus catholiques d'entre nous ne voudraient pas... » Quant à une transaction entre l'Italie et Rome, M. Thouvenel n'y croit pas; il sait par expérience qu'on ne peut rien espérer du pape en fait de réformes.

En attendant que la question soit définitivement tranchée par la suppression du pouvoir temporel, la papauté profite du moment de répit qui lui est accordé pour faire l'apprentissage du système volontaire. Tout indique qu'elle a sujet de s'en féliciter. La situation financière à Rome ne paraît pas être aussi mauvaise que quelques personnes semblent le croire. Le denier de St. Pierre produit beaucoup plus qu'on ne pense. La dernière quête faite par l'évêque d'Orléans a produit 12000 fr.; celle de St. Sulpice à Paris, 35000 fr. Et ces quêtes se répètent deux ou trois fois par an dans toutes les églises du monde catholique. Le

pape a, dit-on, tout intérêt à se laisser croire pauvre; sans cela les recettes diminueraient: par prudence il s'abstient de publier le chiffre des souscriptions au denier de St. Pierre.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Le canton de Vaud, tableau de ses aspects, de son histoire, de son administration et de ses mœurs, par *L. Vulliemin*; nouvelle édition. Lausanne, Delafontaine et Rouge, 1862. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

C'est avec joie que nous avons vu annoncer cette nouvelle édition du *Tableau du canton de Vaud* de M. Vulliemin; la première était épuisée et la jeune génération n'avait à sa portée presque aucun de ces livres, empreints de tant d'amour de la patrie, qui avaient aidé les générations précédentes à connaître et à aimer notre beau canton de Vaud et la Suisse romande, « cette partie la plus riante de la Suisse, » comme l'appelle un des écrivains français qui l'a le mieux connue. Le *Dictionnaire* de Levade est oublié; le *Canton de Vaud, sa vie et son histoire*, ce livre charmant de notre chantre national, trésor de jeunesse et de poésie, ne se trouve plus en librairie; le *Conservateur* nous a heureusement été rendu, mais il demandait comme complément un ouvrage plus méthodique et plus actuel; le *Tableau du canton de Vaud* est venu remplir cette lacune.

On peut dire que le livre de M. Vulliemin est et n'est pas une statistique: il en est une en ce qu'il nous fournit tous les renseignements statistiques désirables; il n'en est pas une en ce qu'il n'a rien de la sécheresse que sous-entend ordinairement ce mot; ce n'est pas un livre de géographie, quoique son but soit de nous faire bien connaître notre pays; ce n'est pas non plus un livre d'histoire, mais c'est tout cela ensemble: comme l'indique le titre, c'est un *Tableau*, et, pouvons-nous ajouter, un tableau fait de main de maître.

En un mot, ce n'est pas seulement un livre à consulter, mais c'est aussi et surtout un livre à *lire*. L'étranger qui voudra se faire une idée juste de notre pays ne le pourra pas plus sûrement qu'en prenant M. Vulliemin pour guide. Les Suisses, et j'espère qu'ils sont nombreux, qui veulent connaître leur patrie en détail, feront bien de lire avec attention le *Tableau du canton de Vaud*; outre le plaisir d'entendre décrire d'une manière élégante et précise les faits et les lieux déjà connus, ils apprendront beaucoup de choses nouvelles et acquerront une connaissance du pays plus approfondie.

L'auteur commence par nous faire le relief du canton de Vaud: nous en parcourons avec lui les montagnes et les vallées; il nous montre avec respect chaque cime, « citadelle aux formes ardues, » nous fait aimer chaque vallon; nous suivons le cours des plus petits ruisseaux; nous étudions les lacs dans leurs aspects divers; aucun détail n'est de trop, aucun pas ne nous fatigue, car c'est notre pays que nous parcourons, *patria Vaudi*, comme aime à dire Olivier. C'est ainsi que M. Vulliemin nous décrit Anzeindaz, cet endroit magique que Lèbre et Durand ont aimé avant nous:

« Les pâturages qui descendent de Paneyrossaz se perdent dans ceux du col d'Anzeindaz, au milieu de vingt chalets épars, au pied d'un éventail de rochers noirs, sous les pics et sous le front chauve des Diablerets..... Souvent la sombre paroi se ceint d'un brouillard comme d'une écharpe; la légère vapeur se plie et se replie, sous mille formes diverses; elle se découpe, se frange et finit par se dissiper lentement, semblable aux formes aériennes que suivait dans leur vol l'imagination mélancolique d'Ossian. Alors se montrent, à l'extrémité de la vallée d'Anzeindaz, les limites du canton de Vaud et du Valais. La main des hommes ne les a point posées et ne les déplacera jamais. C'est une bordure de rochers coupés par un sentier qu'ailleurs on nommerait un précipice et qui sert ici de chemin pour se rendre à Sion. Lorsque de ce passage, qui porte le nom de Cheville, et du fond de la vallée, on lève les yeux, on se voit dominé par des pics chancelants et par un vaste amas de pierres, débris de la montagne. Le peuple des bergers, qui entend nuit et jour le fracas des pierres détachées des cimes, a cru ces sommités le séjour des esprits infernaux et les a nommées « les Diablerets. » On dirait, tout autour de soi, un champ de bataille gigantesque, où les puissances de la nature se seraient livré combat. »

De ces scènes grandioses de notre nature

alpestre nous passons à des paysages plus riants; c'est ainsi, par exemple, que nous aimons à nous égarer avec notre guide dans le fond des bois, à suivre le cours d'un gentil ruisseau qui

« se crée un lit dont la profondeur serpente sous les plus beaux feuillages à travers mille accidents divers : tantôt élargissant, tantôt rétrécissant ses bords; coulant ici sous une voûte immense formée par la chute d'un rocher, et là sur des rives gazonnées et dans la paix d'un bosquet. »

Après avoir ainsi observé la nature dans ses manifestations extérieures, nous l'étudions dans ses parties plus intimes; nous remarquons la constitution du terrain et ses diverses tranformations, nous jetons un coup d'œil rapide sur la flore qui le recouvre et la faune qui l'anime.

Puis du pays nous passons au peuple qui l'habite : M. Vulliemin nous esquisse d'abord à grands traits les principales périodes de notre histoire nationale depuis les temps les plus reculés jusqu'au 15 décembre 1861; dans une soixantaine de pages l'auteur nous donne un aperçu très net de cette histoire, et il sait mêler à son récit une foule d'anecdotes piquantes et de détails intéressants qui servent on ne peut mieux à faire comprendre ces époques souvent si différentes de la nôtre.

Puis M. Vulliemin nous peint d'une manière très fine le caractère de notre peuple, dont il signale les vices principaux. M. Vulliemin n'est pas seulement chroniqueur fidèle, il est aussi moraliste très sérieux, et son livre nous donne en plus d'un passage de précieux avertissements,

« Un autre élément fait défaut à notre industrie, nous dit-il par exemple, le *travail* n'est pas chez nous en honneur comme il l'est dans d'autres cantons. Nous ne recherchons trop souvent la richesse que pour vivre dans l'oisiveté, et l'opinion publique ne flétrit point assez sévèrement le citoyen qui ne fait pas servir à l'utilité commune aussi bien qu'à son développement personnel sa fortune et ses talents. Cet exemple donné par ceux que leur éducation devrait enseigner, est contagieux; l'ouvrier, à son tour, cherche moins dans son travail un ennoblissement, un devoir et un plaisir qu'un moyen d'arriver à la jouissance et au repos. De là, chez plusieurs, le mécontentement, la lassitude, et, chez le petit nombre de ceux qui parviennent à l'objet de leur rêve, l'ennui, qui ne tarde pas à les gagner et en a jeté plus d'un dans des entreprises hasardeuses, cause de leur ruine. »

M. Vulliemin passe ensuite en revue nos institutions politiques et sociales; ce n'est certainement pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage; sans entrer dans de grands développements, l'auteur nous permet cependant de jeter un coup d'œil clair sur l'administration de notre canton en général, sur nos institutions religieuses, scolaires, juridiques, militaires, sur les travaux publics, les finances, etc.

Les quelques pages qu'il consacre à l'Eglise méritent d'attirer particulièrement notre attention; elles sont précieuses comme émanant d'un homme qui pouvait en parler en toute connaissance de cause. L'Eglise naît avec le commencement de la domination bernoise; une fois établie, Berne en restreint l'autorité et achève de transformer l'église vaudoise en église d'Etat. Cette prépondérance se fait surtout sentir dans l'affaire du Consensus et dans les troubles qui la suivirent. L'église traverse, non sans s'en ressentir, l'incrédulité du XVIII[e] siècle; puis, un gouvernement national ayant remplacé celui de Berne, prit sans contradiction, dans ses rapports avec l'Eglise, la place que Berne avait occupée. Après la paix de 1815 survint le réveil; les idées nouvelles, d'abord persécutées, furent bientôt tolérées. En 1839 l'Eglise est réorganisée, et déjà commence l'état de choses qui devait amener la démission de 1845; puis, après avoir montré l'Eglise nationale et l'Eglise libre aujourd'hui toutes deux à l'œuvre, M. Vulliemin ajoute:

« A l'Etat maintenant de faire respecter l'égalité que la loi nouvelle établit entre tous les fils du pays, sans distinction de culte; à l'Eglise nationale de reconnaître que ce n'a pas été un jour sans gloire pour le canton de Vaud que celui dans lequel cent soixante pasteurs se sont montrés prêts aux plus grands sacrifices pour obéir à ce qu'ils croyaient leur devoir; à l'Eglise libre de se garder de l'esprit de secte et d'accorder à d'autres convictions le même respect qu'elle réclame pour les siennes; aux deux églises de se donner la main, et à chacune de s'attacher à justifier par ses fruits le principe sur lequel elle repose. »

La dernière partie du livre renferme une description détaillée du canton; au commencement de l'ouvrage, M. Vulliemin nous

a fait une description de la configuration physique du pays, la nature sans l'homme; maintenant il nous le fait parcourir une seconde fois pour nous en faire connaître la division topographique, les détails; pour nous faire visiter toutes les localités de quelque importance et en général tout ce que chaque portion du pays renferme de remarquable. Avec un guide aussi observateur que l'est M. Vulliemin, le voyage ne risque pas d'être ennuyeux, et l'on arrive à la fin de la course avec le seul regret de n'avoir pas pu la prolonger plus longtemps.

M. Vulliemin aime surtout, et nous nous y prêtons volontiers, à nous faire admirer les points de vue si divers et si beaux qu'offrent les rives du lac, dont Voltaire disait: « Mon lac est le premier. » C'est ainsi que nous passons du signal de Bougy à la tour de Gourze et de cette dernière à la terrasse de l'église de Montreux. (Voyez pag. 297, 397 et 413.) Nous remarquons les différences de ces vues si magnifiques et nous en découvrons les rapports. Nous aimerions pouvoir transcrire ces trois pages, mais il faut nous borner. Nous voudrions que l'ouvrage de M. Vulliemin fût lu par tous les Vaudois, parce que nous sentons par expérience que des ouvrages semblables qui font mieux connaître la patrie, et surtout une patrie comme la nôtre, la font aussi aimer et apprécier davantage; or l'amour de la patrie, comme tous les sentiments nobles et élevés, aide l'homme à s'éloigner du mal et à se rapprocher de Dieu. Aussi demandons-nous la permission de terminer ce rapide aperçu par une dernière citation qui exprime bien notre sentiment:

« Une voix plus éloquente que ne saurait être aucune voix d'homme, parle dans ces lieux; le vrai temple est le ciel, l'alpe, le rivage, et l'orateur la nature, reflet divin, voix du ciel à l'homme, qui l'invite ici, plus puissamment que nulle part ailleurs, à se dépouiller de toute haine et de toute passion mauvaise, pour se mettre en harmonie avec la sublime pureté de la création qui l'environne. »

A. B.

LES VEILLÉES DE MARCOVILLA, à l'usage de la jeunesse, par Henriette Alvy. Paris, Ch. Meyrueis, 1861. Prix : 2 fr.

Les veillées au coin du feu, où chaque membre de la société fait un récit de son choix, doivent être des heures charmantes : aussi pensions-nous n'avoir que du bien à dire d'un livre renfermant les narrations qui doivent les égayer. Le récit du capucin: les *Moines du Simplon*, et d'autres, tels que la *Reconnaissance*, la *Pauvre famille d'un artiste*, *Marco*, etc., eussent pu contenir, avec des scènes captivantes, des leçons utiles à la jeunesse. Nous regrettons que ce volume n'ait pas répondu à l'attente que le titre avait éveillée en nous.

Tout auteur doit avoir un but et ce but doit se dégager clairement de ce qu'il écrit. Le but de l'auteur des *Veillées de Marcovilla*, c'est, croyons-nous, l'amusement; mais il nous paraît n'avoir su atteindre qu'à l'amusement absolu, sans entourage, sans fond éducatif ou instructif. Il manque à ces petites histoires une base de piété vivante, un intérêt solide, et le peu d'enseignements qu'on y trouve n'ont pas toute la pureté, l'élévation, le naturel désirables; elles contiennent des invraisemblances dans les situations et peu de justesse dans les pensées. Nous n'aimons pas beaucoup le *merveilleux* comme délassement pour l'enfance, mais il nous semble particulièrement déplacé ici, où l'auteur s'adresse à des intelligences désireuses de vérité et capables d'apprécier la valeur des choses qui leur sont offertes.

Quant à la forme, le style présente tantôt de la recherche, tantôt de la négligence et parfois des répétitions; le langage mis dans la bouche des enfants manque de simplicité. En résumé, nous pensons que ce livre ne peut pas faire de mal, qu'il peut amuser quelques lecteurs, mais non faire du bien.

L'auteur a cru être utile en délassant la jeunesse, mais avec plus de sérieux sous la gaîté, plus de réflexion, plus de soin, il eût été plus réellement utile. Sans doute il n'est pas donné à tous de bien penser, il est difficile d'exprimer exactement ses pensées, en un mot d'écrire utilement et agréablement; mais l'indulgence n'exclut pas la sévérité, c'est pourquoi nous avons dit franchement à l'auteur des *Veillées de Marcovilla* notre sentiment sur son livre.

L.



LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

—

Introduction à l'étude de la philosophie spiritualiste.

SECOND ARTICLE.

Il existe, dans le monde de la science, trois grandes philosophies dogmatiques, c'est-à-dire trois solutions proposées à l'énigme qu'offre à l'esprit humain l'existence de l'univers. Ces trois conceptions ou tendances fondamentales auxquelles la variété des systèmes peut se ramener sans trop d'effort, sont le matérialisme, l'idéalisme et le spiritualisme. (Observons que le terme idéalisme a un sens restreint selon lequel il désigne, dans la théorie de la perception, la négation de la réalité corporelle. L'idéalisme dont il est ici parlé est une des solutions du problème universel, une conception ontologique.) Pour arriver à une détermination du spiritualisme, il est nécessaire de caractériser les deux systèmes qui lui disputent le champ de la spéculation philosophique.

§ 1. *Le matérialisme.*

Le matérialisme se pose la question de l'origine de toutes choses, et y répond à sa manière ; on ne saurait donc lui contester les caractères sinon d'une bonne au moins d'une grande philosophie. Voici quelle est sa réponse : Le principe de toutes choses, le principe durable, éternel, unique, dont tous les phénomènes visibles ou invisibles ne sont que la manifestation, c'est la matière ; la matière, c'est-à-dire ce qui nous est révélé par les sens, ce qui agit sur nos organes et subit leur action. Demandons au vieil Epicure, ou, si nous préférons de beaux vers complets à des fragments mutilés, demandons au poëte Lucrèce ce qu'il pense du principe de l'univers. Il nous répondra que tout est sorti de la matière éternelle, des atomes en nombre indéfini qui, se mouvant au hasard et dans le vide, ont formé un nombre indéfini de combinaisons, dont l'univers, au sein duquel nous sommes placés, est une.

Des anciens passons aux modernes et posons à tel savant de nos jours la même question que nous posions à Epicure. Il nous dira, ou nous laissera entendre, s'il est disposé à nous répondre, qu'un jour, lorsque la science aura atteint son plus haut degré de perfection, les lois physiques et chimiques suffiront à rendre compte de toutes choses. Les forces de la nature, à un premier degré de développement, manifestent le mouvement et les phénomènes de la lumière et de la chaleur, etc., etc. ; à un degré plus élevé, elles produisent la vie végétative et la vie animale ; à un degré supérieur encore, dans lequel la science ne réussit pas encore pleinement à les suivre, ces mêmes forces produisent la vie humaine, la pensée, les sentiments, la volonté. Dans ce point de vue, il n'y a pas d'impossibilité à ce que la physique crée un jour des

êtres vivants : une mousse, un insecte, un homme. Un alchimiste du moyen âge ne prétendait-il pas avoir produit dans ses creusets un petit homme qu'il tenait sous cloche ? Ainsi, pour le matérialisme, toutes choses ont un principe commun. Depuis les phénomènes purement mécaniques jusqu'aux faits de la pensée et de la conscience humaine, nous ne rencontrons jamais que les manifestations variées d'une même réalité substantielle. « L'univers, ce vaste assemblage de tout ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement. » Ce sont les propres paroles du baron d'Holbach[1]. On doit distinguer, du reste, dans cette doctrine, des formes assez différentes ; depuis la conception la plus matérielle de la matière, s'il est permis de parler ainsi, jusqu'à la conception de la matière comme étant seulement un système de forces, sorte de dynamisme qui prend parfois de fausses apparences de spiritualisme. Mais le fond de la doctrine est toujours le même : l'être réel, durable, qui est le principe et l'origine de tout, c'est cette existence que nous considérons instinctivement comme inférieure, au-dessus de laquelle nous plaçons la vie et, plus haut encore, l'âme et ses facultés. Il faut le reconnaître ; à moins de refaire le langage et l'entendement, le plus procède ici du moins ; les conséquences sont au-dessus du principe ; l'effet est supérieur à la cause. Ce système est fort ancien et il a la vie bien dure, puisqu'aujourd'hui encore il existe et compte parmi ses représentants plusieurs personnages considérables dans les universités et les académies de l'Europe. Et cependant la base de tout le système est extrêmement difficile à établir.

Qu'est-ce que la matière ? Ce que nous voyons, ce que nous touchons chaque jour. Rien n'est plus clair pour l'imagination, mais rien n'est plus obscur pour la réflexion. Lorsqu'on veut concevoir distinctement la matière, on se trouve en face de prodigieuses difficultés. Ce n'est pas sans raison que Descartes écrivait que la pensée se conçoit bien plus aisément elle-même qu'elle ne conçoit le monde extérieur. Le principe avec lequel le matérialisme explique toutes choses, a grand besoin lui-même d'être expliqué. Ce qui n'est pas difficile, mais impossible, c'est de comprendre que la connaissance et l'action, la vérité, la vertu, la beauté ne sont que des manifestations de la matière. Cela ne peut se penser sérieusement ; car nous ne concevons dans les phénomènes extérieurs considérés en eux-mêmes que la figure et le mouvement. La physique moderne confirme tous les jours davantage cette vérité philosophique ; elle la confirme, parce qu'au fond elle en procède dans ses recherches. D'Holbach a bien pu écrire que tout dans l'univers n'est que matière et mouvement, mais la pensée engagée dans cette voie se perd, se dissout en contradictions.

Restreignons-nous. Ne demandons plus comment ce que nous sommes habitués à appeler spirituel pourrait procéder de ce qui est matériel. Toutes choses, dit-on, procèdent du mouvement de la matière ; à la bonne heure. Mais dans ce mouvement il y a de l'ordre. Toutes les sciences ont pour but d'arriver à la connaissance d'un plan, d'un ordre ; s'il n'y a pas d'ordre, l'idée de la

[1] *Système de la nature*, tom. I, pag. 10.

science s'évanouit. Si le matérialisme supposait l'absence de l'ordre, les termes de *savant matérialiste* signifieraient un savant qui nie la base de toute science.

L'ordre dans la nature se compose de lois. Qu'est-ce qu'une loi? C'est une idée. Ainsi le mouvement de la matière qui produit tout, se produit lui-même selon des idées qu'on appelle lois. Et ces lois elles-mêmes d'où viennent-elles? L'atome aurait-il en lui la faculté de les produire? l'atome aurait-il une vertu créatrice? Nul ne songe réellement à le soutenir. Le matérialisme ne dira pas que la matière produit les lois, mais qu'elle les possède. Or il semble que ce sont plutôt les lois qui possèdent la matière. Le commun langage vient ici à notre aide. Nous parlons des lois qui *régissent* la matière, de la matière qui *obéit* à des lois. Or le commun langage, lorsqu'il exprime, non les préjugés d'une époque, mais les idées naturelles à l'esprit humain, fournit souvent de précieuses indications à la philosophie. Ceux qui ne savent pas la valeur de ces indications, ont quelque chose à apprendre, et ceux qui auraient appris à les mépriser, ont quelque chose à oublier.

Le matérialisme soulève donc des difficultés très graves; l'idéalisme s'offre pour les lever.

§ 2. *L'idéalisme.*

Le matérialisme compte de fortes têtes parmi ses adeptes. Des hommes réfléchis prétendent pourtant que ce n'est là qu'une doctrine d'enfants dont l'apparente simplicité trompe l'esprit humain et l'a induit dans une erreur qu'il est permis de nommer absurde. Nous allons exposer leurs principaux arguments.

Embrassons la science d'un coup d'œil général et demandons-nous quelle est sa nature et son but. Nous parlerons du but de la science comme telle, et non des recherches dirigées dans un intérêt pratique. L'industrie se sert de la science comme d'un moyen; mais elle n'est pas la raison d'être suffisante du mouvement de l'esprit humain. Entrons dans le cabinet d'un physicien : nous le trouverons au milieu d'une foule d'instruments et d'appareils au moyen desquels il produit des phénomènes curieux. Mais sa préoccupation n'est pas de faire de belles expériences et de satisfaire une curiosité enfantine. Il s'efforce de trouver des lois au moyen de l'observation des phénomènes. Ces lois, il les considère comme constantes dans la variation des temps et des lieux. Il croit que la loi qui est vraie à Paris l'est aussi à Londres et à Pékin, il croit que la lumière se réfléchissait du temps de Périclès précisément de la même manière qu'aujourd'hui. Dans les phénomènes particuliers, le physicien étudie quelque chose de général; dans les phénomènes passagers quelque chose de constant. Ce physicien cherche donc des lois. Les lois, c'est-à-dire des idées, et non des réalités matérielles, sont l'objet direct de son travail.

Entrons maintenant chez un naturaliste. C'est, je suppose, un classificateur occupé à discerner les espèces, les genres, les familles. Il croit à l'existence de familles *naturelles*, puisqu'il les cherche. Il admet donc qu'il existe des types, dont les êtres perçus par nos sens sont les représentations. En effet, les disciples les plus avancés de M. Darwin, dépassant la pensée du maître, n'ont pas encore persuadé à tout le monde qu'il n'y a aucun

plan dans l'univers et que l'homme n'est qu'un légume transformé par hasard. Or qu'est-ce qu'un type? Depuis le temps où Achille arrachait un jeune chêne pour s'en faire une lance, jusqu'à nos jours, bien des chênes ont péri de vieillesse, quoiqu'ils durent plus que nous, bien d'autres sont tombés sous la cognée du bûcheron; mais le chêne, le type chêne est resté. Ce type, qui dure tandis que ses représentations matérielles passent et se renouvellent, c'est une idée que conçoit l'esprit humain.

Passons chez un autre naturaliste moins attentif à la classification qu'à la vie des êtres organisés; c'est un physiologiste; que cherche-t-il? des lois, les lois qui président à la vie et maintiennent l'organisation des êtres animés. Des types, des lois, ce sont toujours des idées. Ce que le savant cherche, ce qui est l'objet de sa pensée, ce sont des choses que l'œil n'a jamais vues et que l'oreille n'a jamais entendues. L'œil ne voit pas les lois de la lumière, l'oreille n'entend pas les lois du son. Et c'est bien là pourtant le but de la science. Le savant cherche un système d'idées; il cherche à discerner le plan de l'univers; et c'est la découverte d'une partie de ce plan qui lui procure des joies bien supérieures à celles des sens. Un fait particulier ne l'intéresse que parce que ce fait est pour lui la révélation d'un élément de l'ordre général. Ce qui donne tant d'intérêt à l'étude des monstruosités, ce n'est pas que les monstruosités sont exceptionnelles et curieuses, c'est qu'elles révèlent parfois mieux que le cours ordinaire des choses une loi universelle. L'exception apparente signale la règle véritable.

Les idéalistes s'emparent de ces observations et ils en concluent contre les philosophes de la matière que ce n'est que dans l'ordre intellectuel que se révèlent les réalités durables.

Les idées auxquelles nous nous élevons sont plus durables que les phénomènes naturels qui les révèlent et, si nous restons dans l'enceinte de notre expérience actuelle, elles sont plus durables que nos esprits qui les conçoivent. Nous passons, les idées demeurent. Les lois de Newton ne sont pas enfermées dans la tombe de ce grand astronome. Nous concevons forcément qu'elles régiraient encore les astres, lors même qu'aucun esprit d'homme ne comprendrait plus le merveilleux mécanisme des cieux. Il y a donc une réalité supérieure qui est indépendante de nous. C'est un ensemble de lois, de vérités, d'idées qui a reçu le nom de raison, ou sens objectif; c'est ce que Fénelon nomme le soleil des esprits, dans les pages où il a mis le charme de son langage au service de la philosophie[1].

Ce n'est pas tout. L'ensemble des idées est hiérarchique; il y règne un ordre, un plan bien déterminé. Or en toutes choses l'esprit humain éprouve un besoin consolant de remonter à l'unité. La voix qui crie à l'homme : marche! marche! et le pousse vers la tombe, n'est pas plus irrésistible que celle qui le pousse vers l'unité dans les recherches scientifiques. Les idéalistes ont donc observé qu'il y a une hiérarchie dans les idées, soit dans les classifications soit dans les lois.

[1] *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie. La théorie de la raison développée par Fénelon, sous l'influence de Descartes, demande à être étudiée avec les lumières que nous ont fournies deux siècles d'expérience métaphysique. Averti par Hégel, l'archevêque de Cambrai aurait sans doute modifié, d'une manière assez notable, l'exposition de sa pensée.

Il y a des classes supérieures qui en renferment plusieurs d'un moindre degré. Il y a des lois générales qui renferment des lois moins étendues. Aussi, remontant des idées particulières aux idées générales, de ces idées générales à d'autres plus générales encore, on arrive à concevoir une idée suprême dont les autres ne seraient que la conséquence, l'écoulement logique. Quel que soit le nom de cette idée suprême, qu'on l'appelle Bien, Beau, Progrès, il n'importe, si l'on admet qu'elle existe comme idée, en elle-même, et non pas comme l'acte d'un esprit, on admet l'idéalisme. L'essence de cette doctrine est de concevoir le principe universel des choses comme un principe intellectuel, très supérieur à la matière, mais inconscient. Les corps et les esprits procèdent d'une idée qui gouverne l'univers, en s'ignorant elle-même.

Nous avons fait un grand pas. Nous voici arrivés sur des hauteurs; la matière n'est plus le principe universel; le vrai, le bien, le beau, ont une existence réelle, ce sont les dépendances immédiates de l'idée première, si l'un de ces éléments n'est pas l'idée première elle-même.

L'idéalisme se réclame de quelques-uns des plus grands noms de la science. Lentement élaboré à travers les siècles, de Pythagore à Hégel, il n'a trouvé et ne trouve encore que trop d'appui, même chez ses adversaires naturels, qui, bien souvent, semblent mettre autant de soin à fortifier ses bases qu'à contredire ses dernières conséquences.

Ce système a de grands et nobles éléments. Il est pleinement victorieux dans sa lutte contre le matérialisme. Mais combien de difficultés il renferme! Quand notre esprit veut concevoir cette idée suprême existant par elle-même indépendamment d'une intelligence qui la possède et dont elle soit l'acte, il commence par prendre le vertige. Ce vertige est-il une simple infirmité de la pensée qu'il faille combattre par l'habitude? Non; c'est une protestation du bon sens, dans la plus haute acception de ce terme. Notre esprit sans doute conçoit des idées qui le dépassent; mais, s'il ne violente pas sa nature, il est obligé de placer ces idées dans une intelligence dont elles soient la manifestation. Notons bien cette difficulté capitale et passons.

Comment l'idée suprême produit-elle les autres idées? Nouvelle difficulté. On dit en logique que la rencontre de deux idées produit un jugement, et la rencontre de deux jugements, un jugement nouveau. Cela n'est vrai, sans doute, que sous la condition qu'il existe une intelligence rapprochant les idées et combinant les jugements. Mais enfin, admettons l'assertion dans son sens absolu. Deux idées peuvent en produire une troisième; mais une idée comment peut-elle se dédoubler, c'est ce qu'aucune philosophie n'a su expliquer. La pensée grecque a échoué dans cette tentative. Elle est restée dans un dualisme dont Platon même n'a pas réussi à affranchir sa doctrine, ou, plus résolûment conséquente, elle est entrée dans la voie de Parménide. Parménide remarqua justement que l'unité est l'idée fondamentale qui gouverne l'esprit humain et donne le branle à toutes les recherches scientifiques. Il lui parut impossible de concilier cette donnée de la raison avec la multiplicité constatée par l'expérience et il s'écria : « La raison a raison et le monde n'existe pas. » Mais la philosophie née du besoin d'expliquer le

monde est mal venue à le nier. Ce n'est sans doute que parce que le monde existe que nous cherchons quel en a été le principe. Aussi la doctrine de Parménide reste inacceptable. Elle fait le plus grand honneur à la force de tête de ce vieux Grec, mais elle ne fournit pas une présomption très favorable aux voies spéculatives dans lesquelles il était engagé. Passons donc au spiritualisme.

ERNEST NAVILLE.

(La suite à un prochain numéro.)

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Osterwald et sa théologie.

QUATRIÈME ARTICLE.

C'est à l'année 1701 que remontent les cours d'Osterwald aux étudiants en théologie, et l'on dut à cette branche de son activité trois ouvrages, mais qui ne furent point publiés par lui, savoir son *Compendium theologiæ christianæ*, sa *Morale*, écrite aussi en latin, et son *Exercice du saint ministère*. Ces livres furent édités sur des notes recueillies aux leçons par les étudiants. Osterwald crut même devoir les désavouer, et ce ne fut qu'après de longues prières qu'il laissa imprimer à Bâle son *Compendium*.

Il traita aussi un sujet de morale bien grave, mais l'ouvrage qu'il y consacra ne reçut pas le même accueil que les autres, je veux parler de son *Traité contre l'impureté*.

En 1722 on obtint de lui qu'il publiât quelques sermons, et il donna au public un volume qui en contenait douze. Les sujets sont importants, les textes bien traités, mais toujours d'après les principes de sa théologie; les idées et le style sont d'une louable simplicité.

Un de ces discours mérite une mention particulière. Il est intitulé le *Tableau d'un vrai chrétien*, texte Galates II, 20, : « *Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi, et ce que je vis encore dans la chair, je le vis dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi.* »

Durand nous dit que ce sermon *n'a pas paru répondre à la dignité des autres*. Il est assez probable qu'il n'exprime pas seulement son jugement particulier, mais que son avis était partagé par une portion notable des auditeurs d'Osterwald.

Qu'est-ce que ce fut donc que cette prédication moins bien accueillie par un public accoutumé à une admiration constante, cette prédication marquée d'une note défavorable dans un panégyrique, où pas un mot de critique ne se mêle à une louange perpétuelle? Le voici. Osterwald n'abandonne point sans doute son idée dominante d'insister exclusivement sur la morale; son texte lui paraît un des plus forts qu'il puisse choisir dans ce dessein. Mais en le traitant il faut qu'il parle de la crucifixion du fidèle avec Jésus-Christ, de la puissance de la croix, de l'efficacité de la foi aux promesses qui nous sont faites par elle, de l'amour qu'elle fait naître et qui seul est le principe de l'obéissance. Et voilà Osterwald qui devient à son insu évangélique et orthodoxe; porté par son sujet, il s'élève, il s'anime, il est émouvant, pathétique; sa morale, toute tirée de Jésus-Christ et de Jésus-Christ crucifié, a cette spiritualité, cette saveur qu'elle n'a point ailleurs.

« Ce que Jésus-Christ a fait pour nous dit-il, est ainsi exprimé, *il m'a aimé et il s'est donné pour moi*. Ces paroles nous mettent devant les yeux, d'un côté, ce grand amour, cet amour incompréhensible, qui l'a porté à venir nous racheter, et de l'autre tout ce que ce bon Sauveur a fait et souffert dans cette vie, sa croix, son sacrifice, sa mort. Mais surtout

nous voyons ici le but que Jésus-Christ a eu en se livrant ainsi à la mort : *il s'est donné pour moi*, pour me sauver, pour expier mes péchés, et pour me rendre participant de la gloire et de l'immortalité. Sur quoi il est à remarquer que St. Paul, parlant des vues que notre Seigneur avait en mourant, dit : *Il m'a aimé* et *s'est donné pour moi*. C'est ainsi que l'apôtre exprime cet acte de la foi, cette ferme persuasion, par laquelle chaque vrai fidèle peut s'assurer que son Sauveur l'a aimé et s'est donné lui-même pour lui. Quiconque croit sincèrement en Jésus-Christ le Fils de Dieu peut dire : Il *s'est donné pour moi.... Pour moi !* voilà le langage de la foi, qui applique à chaque chrétien en particulier les promesses générales de l'Evangile, sans quoi la foi n'aurait aucun fondement solide, ni par conséquent aucune efficace. »

Plus loin il parle de *la mort et de la vie* que la foi opère dans les croyants.

« Voici comment je conçois ce que c'est qu'un chrétien. *Un chrétien est mort et il est vivant*. Ces deux idées sont dans notre texte. *Je suis crucifié avec Christ et je ne vis plus*, voilà la mort; *Christ vit en moi, et je vis dans la foi du Fils de Dieu*, voilà la vie.

» Un chrétien est mort au péché et au monde. C'est ainsi que St. Paul le représente lorsqu'il dit : *Nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ; faites votre compte que vous êtes morts au péché*. Ce sont là des expressions figurées, mais le sens en est clair. Un homme mort n'agit plus, il n'exerce plus les fonctions de la vie comme il faisait auparavant, il n'a plus de part à ce qui se fait dans le monde. Il en est ainsi d'un vrai chrétien; il est comme mort au monde, à ce qui fait l'occupation des hommes mondains et charnels. Pour parler sans figures et dans les termes du Saint-Esprit : *le fidèle ne vit plus pour le péché, il ne marche plus selon la chair*, c'est-à-dire qu'il ne vit plus d'une manière charnelle. *Il ne fait plus les œuvres de la chair, il ne vit plus selon les convoitises des hommes, mais il vit selon la volonté de Dieu*. »

Et encore :

« Ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, après St. Paul, revient à ceci : *que la foi en Jésus crucifié est ce qui nous fait vivre à Dieu*. C'est là une vérité que nul chrétien ne devrait ignorer : c'est l'abrégé de l'Evangile, c'est le principe de tous les progrès que nous pouvons faire dans le bien, et le fondement de toute notre consolation. Mais on ne connaît et on ne croit pas comme on le devrait cette grande et importante vérité. »

Si, à dater de cette prédication, la foi, qui chez Osterwald était plus ou moins implicite, fût devenue explicite, si dès lors ses sermons et ses enseignements n'eussent été que la continuation et le développement des pensées qu'il exprime dans les citations que l'on vient de lire, c'en était fait de sa popularité ! il n'eût point trouvé de Durand pour le louer à extinction, mais en revanche quelle eût été son œuvre, quelle la joie des enfants de Dieu, quelle sa louange dans le Seigneur !

Et voyez l'instinct du monde.... il se sent repris, il s'offense.... Osterwald, prends garde à toi ! Pas un sermon de plus dans ce genre ! sache-le : *Celui-ci n'a pas paru répondre à la dignité des autres*.

Mais reprenons le fil de notre narration. La victoire, la triste victoire était donc remportée, la nouvelle tendance avait vaincu. L'orthodoxie expirante avait fait son dernier effort dans la critique du Convent des ecclésiastiques bernois. Aussi quand en 1744 la nouvelle traduction de la Bible, avec les préfaces, les arguments et les réflexions, parut, il n'y eut à notre connaissance ni opposition, ni réclamation. Et pourtant nulle part ce qui avait provoqué les plaintes des orthodoxes ne s'offrit au lecteur

comme dans les *Réflexions*. Et avec cela, quelle froideur, quelle insignifiance dans le fond, quelle sécheresse, quelle monotonie, quelle raideur dans la forme! C'est comme un seau d'eau glacée, à la fin de chaque chapitre, pour vous enlever la chaleur que la lecture du texte aurait pu vous communiquer. Ou si vous le voulez, c'est comme un gardien inquiet qui vous surveille, qui craint que quelque enthousiasme n'ait pu naître en vous, qui se charge d'ôter ce qui vous ferait courir ce risque, d'abaisser le sublime, de rendre en prose la poésie, de faire disparaître de devant vos yeux *la vision du Dieu d'Israël et l'ouvrage de carreaux de saphir placé à ses pieds et semblable au ciel lorsqu'il est serein.* (Ex. XXIV, 10.)

Comment, nous nous le demandons aussi, comment le pieux Osterwald, car enfin il l'était, put-il se croire permis dans une Bible destinée, non pas à une catégorie particulière de lecteurs, mais à tout le peuple chrétien, comme on disait alors, de mettre ses propres réflexions à la suite de chaque chapitre de cette parole qui est complète et *tout entière divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, et pour instruire, selon la justice.* (2 Tim. III, 16.)

Comment ne comprit-il pas qu'il allait en empêcher l'étude, et attirer l'attention de la grande multitude des lecteurs superficiels, sur la parole de l'homme, plus claire d'une clarté tout humaine, et la détourner de la Parole de Dieu?

Mais on ne fit alors aucune réflexion. L'archevêque de Cantorbéry voulut avoir un exemplaire de l'œuvre d'Osterwald, avant même la publication de l'ouvrage complet. Le prélat en ordonna la traduction, et la reine de la Grande Bretagne (Anne) s'en servit dès lors dans ses lectures du saint livre.

Il est des choses dans lesquelles un siècle ne saurait comprendre un autre, ni s'expliquer certaines admirations, certains enthousiasmes. Souvenons-nous que c'est à nos après-venants de revoir tous nos jugements sur les hommes et sur les choses pour les confirmer ou pour les casser.

Nous devons cependant ajouter, pour être complet et juste, qu'Osterwald ne conçut et n'exécuta pas d'un trait l'œuvre de la Bible ainsi accompagnée de sa propre parole. Il avait débuté par des réflexions manuscrites sur certains chapitres, et les avait composées en vue des services religieux qui se célébraient dans la semaine. C'est le succès de cette tentative qui l'amena à une entreprise plus considérable.

Il nous paraît qu'il ne nous reste plus qu'à récapituler les principaux événements de la vie d'Osterwald avec ses travaux ; ce qui nous fournira le moyen de réparer des omissions, et de mieux préciser certains faits. Ceux qui désireront plus de détails, les trouveront dans la vie d'Osterwald par Durand, ouvrage dont on ne connaissait plus qu'un exemplaire [1], mais dont on nous annonce la réimpression.

Consacré le 5 juillet 1683, et marié l'année suivante, il obtient le poste de diacre de l'église de Neuchâtel, en mai 1686. En mai 1693, il devient membre de la compagnie. En 1699, il est nommé pasteur. C'est vers la fin de cette année qu'il se lie étroitement avec J.-A. Turretin, qui était venu le visiter à Neuchâtel. Un peu plus tard, il fait la connaissance de Samuel Werenfels. Toujours en 1699, il publie son *Traité des sources de la corruption*, qui parut sans nom d'auteur à Amsterdam, mais que dès l'année suivante on éditait à Neuchâtel. Onze fois doyen, il est élevé pour la première fois à cette charge en 1700,

[1] Messieurs les directeurs de la Bibliothèque de Neuchâtel ont bien voulu nous le confier; nous leur témoignons à ce sujet notre vive gratitude. Nous la témoignons aussi à M. le directeur de la Bibliothèque pastorale.

et pour la dernière en 1739. En 1701, il commence ses leçons de théologie aux étudiants et les continue jusqu'en 1746. En 1702, il donne son catéchisme. L'*Abrégé de l'histoire sainte*, placé en tête, fut jugé si excellent, qu'il fut traduit en diverses langues et même en arabe, pour être envoyé aux Indes Orientales. En 1734, Osterwald fit un abrégé de son catéchisme. En 1704, un double service de chaque jour (matin et soir) s'établit à Neuchâtel, et Osterwald y a une grande part. En 1711, il institue avec ses collègues les visites pastorales, faites d'après un plan régulier, en sorte que chaque famille devait recevoir la sienne dans le courant de l'année. De plus, il est chargé de l'entière inspection sur les étudiants en théologie. En 1713, sa liturgie restée jusqu'alors manuscrite, paraît sous le décanat de Tribolet. En 1715, Osterwald perd sa femme. En 1724 paraît la Bible, dont il avait revu la traduction en la comparant avec les originaux hébreu et grec et les versions les plus célèbres. C'est le grand in-folio avec les arguments et les réflexions. Celles-ci avaient d'abord paru en Angleterre dans des traductions anglaises, mais non dans leur ensemble.

En 1720, la mort lui enleva son ami et collègue Tribolet, perte à laquelle il fut très sensible. En 1722, il avait donné les douze sermons dont nous avons parlé.

Pendant toute la longue durée de son ministère, Osterwald se montra honorable par la pureté de sa conduite et par son zèle. Sa charité et ses bonnes œuvres témoignèrent de la sincérité de ses sentiments. Il se signala d'ailleurs par son courage pastoral, dont il donna des preuves en 1707. C'est l'année connue dans l'histoire de Neuchâtel sous le nom d'*interrègne*, c'est-à-dire celle où, après la mort de la duchesse de Nemours-Longueville, divers princes, entre autres le roi de Prusse et le duc de Conti, prétendirent à sa succession.

Bien des intrigues eurent lieu avant la décision par laquelle la cour souveraine de Neuchâtel fit passer l'héritage de la maison de Châlons-Longueville à la maison de Brandebourg. Or, il se trouvait qu'à cette époque l'ordre des péricopes, ou lectures de la Parole de Dieu, avait amené Osterwald à l'histoire de la trahison de Juda. Il s'y arrêta si longtemps, et, quand il en fut à la mort du traître, il fut si fort que les femmes et les filles de quelques conseillers, qui passaient pour n'avoir pas été à l'abri des moyens de séduction employés par les agents des hauts prétendants, les supplièrent de nettoyer leurs mains de l'interdit. Le représentant prussien lui-même fut vivement piqué. Cependant il va sans dire que l'on se réconcilia.

Les éloges que nous donnons à Osterwald sont mérités, et peut-être restons-nous au-dessous de ce que nous pourrions dire; mais, nous l'avouons, outre que nous voyons en lui le chef d'une réaction qui affligera toujours les amis de l'orthodoxie évangélique, nous sommes refroidi par les adjectifs hyperboliques des documents que nous avons sous les yeux.

Que l'on en juge par l'échantillon suivant. Nous l'empruntons à un petit écrit tiré d'un Mercure ou recueil littéraire du temps :

« Trois grands théologiens furent mis en élection pour remplir la charge de pasteur de la ville, M. Bernard de Gélieu, distingué par sa candeur, son éloquence et son érudition; M. Charles Tribolet, orné d'un jugement exquis et d'un savoir profond, et M. Jean-Frédéric Osterwald, qui est au-dessus de tout éloge. Ces trois illustres concurrents, etc. » D'un bout à l'autre, tout est de ce ton.

La mort d'Osterwald doit nous arrêter pendant quelques instants; elle est édifiante et nous montre que, quelque part qu'il eût voulu faire aux œuvres dans le salut de l'homme, il ne se reposait en

définitive que sur un meilleur fondement, la justice de Jésus-Christ.

Le 16 août 1746, le zélé prédicateur était monté dans cette chaire d'où il s'était fait entendre depuis si longtemps à un troupeau dont le respect et l'admiration n'avaient point fléchi. Le vénérable vieillard, à la haute taille, au visage imposant, à la voix grave et sonore, avait commencé son 221e sermon sur l'Evangile de St-Jean, quand tout à coup il fut frappé d'apoplexie.

Ce grave accident n'amena point instantanément sa fin, mais il ne s'en remit pas. Le 14 avril de l'année suivante, après des maux et un affaiblissement chrétiennement supportés, il s'endormit en paix.

Des témoignages d'attendrissement, de regret et de sympathie lui furent prodigués par toutes les classes de la société, dès la première atteinte de son mal jusqu'à son dernier soupir. Les magistrats ne restèrent pas en arrière dans cette circonstance, et se rendirent en corps auprès de lui pour l'engager à conserver les émoluments de sa place. Il avait voulu y renoncer par un noble sentiment de délicatesse, parce qu'il ne pouvait plus remplir lui-même les fonctions de son ministère.

Le moment suprême approchait. Les pasteurs ses collègues qui l'avaient souvent visité étaient dans sa chambre. Déjà auparavant, l'un d'eux ayant voulu parler dans une prière de la piété et des travaux du malade, en avait été empêché par un geste désapprobateur. Un autre pasteur voulut en revenir aux œuvres du mourant : « *Tu connais, ô Dieu,* disait-il, *la fidélité et le zèle avec lequel ton serviteur a travaillé à l'édification de l'Eglise.* » L'agonisant fit un signe de la tête et de la main pour marquer que cela lui déplaisait. Le pasteur se reprit et continua en ces termes : « *Mais, comme ce qu'il y a de meilleur en nous est mêlé d'imperfections, et qu'il a déclaré plusieurs fois pendant sa maladie qu'il n'était que le néant même, tu sais, ô Seigneur! qu'il n'attend rien que de ta pure grâce et de tes miséricordes infinies en Jésus-Christ.* » Un air de satisfaction se répandit sur le visage du mourant, et quelques instants après il entra dans son éternité.

On comprend ce que durent être les obsèques d'un tel homme; aussi ne nous arrêterons-nous pas à les décrire. Mais nous ne saurions omettre une circonstance touchante et qui a quelque chose de singulier.

Un capucin d'un couvent voisin de la frontière neuchâteloise connaissait depuis longtemps Osterwald, et lui faisait chaque année une visite. Il expliquait lui-même la chose en disant qu'il agissait ainsi par un principe, tant de piété que de reconnaissance. Il reparut dans le temps des funérailles, alla voir le corps du défunt dans la chambre où il était exposé, et fit paraître tous les signes d'une douleur sincère. Cependant, ne voulant point troubler le convoi par son costume et par les pratiques de sa dévotion, il attendit jusqu'au soir. Alors on le vit se glisser dans l'église dont la porte était ouverte, s'agenouiller sur la tombe, l'arroser de ses larmes et y prier à sa manière, quoique mentalement.

Au reste, les catholiques professaient un grand respect pour Osterwald. Plusieurs lisaient ses ouvrages, et l'on affirme que ses réflexions sur la Bible furent admises dans la bibliothèque de quelques monastères.

Fénelon lui-même paraît devoir être rangé au nombre de ses admirateurs. Un jeune Neuchâtelois, maçon de son métier, qui avait travaillé dans les jardins du palais archiépiscopal de Cambrai, apporta à Osterwald des paroles pleines de civilité de la part de l'illustre prélat. Celui-ci, en se promenant dans ses jardins, s'était approché quelquefois de l'humble ouvrier et avait pris plaisir à s'entretenir avec lui. Le jeune homme, à son retour dans son pays, raconta ses

conversations à diverses personnes, et Durand, dans sa biographie d'Osterwald, les rapporte à sa manière.

Fénelon lui aurait souvent parlé d'Osterwald; une fois entre autres il lui aurait adressé cette question: « Connaissez-vous ce digne pasteur? — Si je le connais? répondit le maçon, je n'en connais pas d'autre. — Mais est-ce vrai ce qu'on rapporte de lui qu'il vit si bien et qu'il vit comme il prêche? — Holà oui! Monsieur, quand vous auriez un cœur de pierre, sous votre respect, il vous toucherait. — Et comment est-il fait de sa personne? — Ah! monsieur, il est fait comme un ange; il est plus grand que vous et moi; mais quand il se fâche, il fait trembler tout le monde. — Est-il possible? — Oui, certes. — Apparemment, c'est tout comme ici : le peuple n'en devient pas meilleur. — Ah! vous le pouvez bien dire, mais c'est leur faute. — Prêche-t-il souvent? — Oh! monsieur, il prêcherait tous les jours si on voulait. — N'a-t-il pas donné au public quelques ouvrages? — Oh! que si; nous avons son catéchisme, où les réponses sont bien déduites et bien belles. Quand je le lis, il me semble que je le vois en chaire. — N'a-t-il pas publié d'autres livres, que vous sachiez? — Oui, il en a écrit un contre les paillards qui est bien bon. — J'espère, mon ami, que ce n'est pas là votre cas? — Dieu m'en préserve. — Et si la tentation s'en présentait à vous, que feriez-vous? — Je lui dirais comme j'ai toujours fait : Va-t'en, arrière de moi, Satan! — Tenez, voilà de quoi boire[1].

» Quand le maçon dut partir, le bon archevêque, qui avait goûté sa naïveté et sa franchise, lui dit après l'avoir exhorté et béni : N'oubliez pas de faire mes compliments à M. Osterwald; dites-lui que je l'estime, que je l'honore, et que j'ai lu ses ouvrages. »

Sans nul doute, Osterwald s'était attiré l'attention et le respect des catholiques par toutes les causes qui couvrirent son nom d'un si grand lustre, et qui aujourd'hui encore nous rendent sa mémoire vénérable. Mais n'est-il pas probable que les docteurs de cette communion avaient remarqué sa doctrine sur la justification, à l'égard de laquelle il avait des sentiments très semblables aux leurs. Quoi qu'il en soit, le moment est venu d'examiner sa doctrine, et c'est à cela que nous allons nous appliquer avec toute l'attention et l'impartialité dont nous serons capable.

AD. BAUTY, pasteur.

(La fin au prochain numéro.)

[1] Que Fénelon fit des largesses à son interlocuteur, on ne saurait en douter, mais qu'il en déterminât l'usage c'est ce qui paraît peu vraisemblable.

REVUE CRITIQUE.

Explication de l'Evangile selon St. Jean, contenant une préface, une introduction qui traite de toutes les questions concernant l'authenticité du livre, une traduction nouvelle, suivie de l'exposition continue du texte et de notes, et, un appendice, des études, des remarques théologiques et critiques, par Un Chrétien. Première livraison, 1 vol. grand in-8°; prix 3 fr.; Joël Cherbuliez, 1863.

Notre passé, les circonstances présentes, tout se joint à la nature même des choses pour établir qu'une étude attentive de l'Ecriture est d'une importance capitale, incalculable. D'abord comment prendrions-nous au sérieux notre nom de protestants, si nous ne mettions pas une peine particulière à découvrir le vrai sens d'un livre que tout homme évangélique déclare être sa seule et unique autorité en matière religieuse?

Autant vaudrait parler d'un avocat qui prétendrait plaider sans connaître le code et la jurisprudence, et d'un homme qui voudrait faire de la politique sans connaître l'histoire ni la constitution du pays qu'il aspire à gouverner. La négligence des études bibliques serait tout spécialement déplacée dans le sein de l'Eglise réformée, qui compte au nombre de ses plus beaux titres de gloire d'avoir fait primer l'autorité de l'Ecriture plus que ce n'est le cas d'aucune autre dénomination. Aussi, dans le passé, les interprètes les plus distingués de la Bible sont-ils sortis de ses rangs. Tandis que les luthériens se bornaient trop souvent à commenter les passages isolés qui leur semblaient propres à établir la vérité de leurs doctrines, les réformés ont de bonne heure donné l'exemple d'une exégèse qui ne néglige aucune portion des livres sacrés, et s'étudie à rendre compte de chaque détail, tout en laissant à l'ensemble sa haute valeur, et aux divers objets du tableau leur perspective.

Il est évident que l'interprétation ainsi comprise peut seule être vraiment féconde, parce qu'elle est elle-même vivante. Autrement on s'expose à voir uniquement par les lunettes d'autrui et à passer longtemps et souvent à côté des mêmes vérités sans les apercevoir, faute d'avoir su prendre le point de vue convenable pour cela. La mission du commentateur de l'Ecriture ne consiste pas simplement à choisir parmi les explications courantes celle qui lui paraîtra la meilleure; il faut avant tout qu'il apprenne à voir de ses propres yeux. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut avoir la bonne chance de nous intéresser et de nous donner du nouveau.

C'est assez dire que l'interprétation de l'Ecriture doit être considérée comme une science susceptible de faire journellement des progrès. Non-seulement elle doit progresser avec la connaissance des langues originales, qui jamais n'est stationnaire, mais elle est encore appelée à se modifier avec les besoins et les circonstances de l'Eglise. Soutenir le contraire serait supposer que la vérité a été perçue, une fois pour toutes, par le premier qui l'a regardée et qu'on n'a plus qu'à se la transmettre fidèlement de génération en génération. Non, elle est à la fois trop riche et trop variée pour qu'il puisse en être ainsi. Sans doute elle demeure continuellement la même, mais elle varie sans cesse d'aspect, suivant la nature des yeux qui la regardent, leur plus ou moins de pureté et les circonstances dans lesquelles elle se présente en quelque sorte comme encadrée. Il en est comme d'une montagne ou d'un paysage : regardez-les toujours par le même côté, aux mêmes saisons, aux mêmes heures de la journée, quoique magnifique, le spectacle risque de devenir monotone; vous vous y habituerez si bien que vous oublierez de l'admirer jusqu'à ce qu'un étranger, qui le contemple pour la première fois, vienne vous tirer de votre torpeur. Combien cette même scène, au contraire, varie et change, suivant que nous la contemplons d'un œil triste ou le cœur joyeux, jeune ou vieux, déjà un peu désabusé de la vie, ou plein encore de courage et d'espérance!

Il n'en est pas autrement des tableaux riches et variés que la Bible présente à notre religieuse contemplation. Ceux qui ont étudié le panorama d'un peu près le savent bien! Aussi ne sont-ils nullement d'avis que, de siècle en siècle, il faille fidèlement le regarder par le même verre. Calvin, pour s'excuser de venir après tant d'hommes excellents donner un nouveau commentaire de l'Epître aux Romains, s'exprime en ces termes : « Jamais Dieu, dit-il, n'a usé de telle libéralité envers ses serviteurs, de faire que chacun d'eux à part eût une intelligence pleine, parfaite et accomplie de tout point, et il n'y a point de doute qu'en cela il n'ait eu égard à nous entretenir, premièrement en humilité, et puis enfin

en un désir et exercice de communication fraternelle.... Comme donc je confesse que ce serait une émulation perverse et par trop exorbitante, de vouloir tâcher à emporter le prix sur de tels personnages: Ainsi jamais il ne me vient à l'entendement de leur vouloir ôter le plus petit point de leur louange. Que la grâce et autorité, laquelle ils ont méritée par le jugement commun de tous gens de bien, leur demeure sauve et en son entier. Cependant toutefois ce point me sera accordé, comme j'espère, *qu'il n'y eut jamais rien de si accompli entre les hommes, que l'industrie des successeurs ne trouvât toujours à s'employer, ou pour polir la chose, ou pour l'agencer, ou pour l'éclairer*[1].»

Mais à quoi bon perdre son temps à prêcher des convertis? il doit être superflu d'insister sur la nécessité d'étudier l'Ecriture à nouveaux frais, en se plaçant à un point de vue moderne, car nous entendons assez parler de théologie nouvelle, de deux mêmement, c'est-à-dire sans doute de deux manières différentes de concevoir et de présenter le christianisme, et par conséquent l'Ecriture. Il semble donc que les interprétations de la Bible devraient abonder parmi nous. Et cependant il n'en est rien; en ceci comme en beaucoup d'autres cas, les raisonnements et les faits ne sont pas d'accord. Nous avons des tentatives d'écrire l'histoire de l'Eglise à un point de vue nouveau, d'abondantes interprétations des prophéties, de la controverse, mais quant à l'exégèse proprement dite, sauf quelques manuels sur tout le Nouveau Testament, nécessairement très laconiques, nous ne possédons pas, en grand nombre, de ces commentaires complets qui vont au fond des choses, épuisent la matière d'un livre et font événement en mettant en saillie quelque côté de la vérité méconnue et impriment ainsi une direction nouvelle aux tendances de l'Eglise. Chose étrange! adversaires et défenseurs des anciennes conceptions dogmatiques ne se sont pas donné la peine de descendre sur le terrain biblique pour décider, en dernier ressort, s'il fallait les modifier ou les conserver! De part et d'autre, on a trouvé plus commode d'évoquer la question préalable et de trancher les points débattus au nom de simples arguments empruntés à telle ou telle méthode. De là beaucoup de temps employé à décider *de dehors* ce qu'il *devait y avoir ou ne pas y avoir* dans le sanctuaire, sans que notre génération, éminemment pressée et distraite, se soit donné la peine d'entrer. Que de gens qui, en fort peu d'années, sont arrivés par ce chemin à déclarer l'Evangile vieux et dépassé, sans s'être donné la peine d'examiner avec impartialité, calme et sérieux, ce qu'il est en réalité!

Toutes ces circonstanees donnent une singulière opportunité à l'*Explication* que nous annonçons, surtout si l'on songe qu'elle porte sur un des livres sans contredit les plus importants de l'Ecriture. A la vérité nous arrivons à la fois trop tard et trop tôt pour parler de ce travail; trop tard, parce que plusieurs journaux l'ont déjà recommandé comme excellent; trop tôt parce que cette première livraison ne saurait permettre de porter un jugement définitif sur l'ensemble. N'est-ce peut-être pas le moment favorable pour signaler le but, la méthode, l'esprit de l'entreprise et provoquer ainsi sur elle l'attention et le jugement du public compétent, c'est-à-dire de tout le monde? Un des traits, en effet, les plus caractéristiques de cette publication, c'est qu'elle élève la prétention, généralement un peu téméraire, de s'adresser à tous. D'après la préface c'est un commentaire éminemment laïque, « pour le comprendre il n'est indispensable de connaître ni hébreu, ni grec, encore moins d'avoir fait de la philosophie et de la philologie comparée; il suffit seulement d'avoir le sens religieux; c'est assez d'être en état,

[1] Jehan Calvin à Simon Grinée.

non de raisonner sur les doctrines et les systèmes, mais de goûter ce qui est grand et beau, de se livrer à une lecture vraiment édifiante. »

Nous touchons ici un second trait caractéristique de ce travail; cette Explication de l'Evangile selon St. Jean aspire à être avant tout une œuvre de haute édification. L'auteur a cru que le plus sûr moyen d'y parvenir était de faire effort pour n'y rien mêler du sien, but louable que tout commentateur doit avoir en vue, quoique bien peu l'atteignent. Mais, pour être de bon aloi, cette édification doit reposer sur des bases solides, ne rien donner à l'arbitraire et à la fantaisie. De là un troisième caractère de ce travail, qui veut être un livre « que toute personne pieuse et intelligente puisse lire avec édification, et que les savants n'aient pas le droit de mépriser. »

A cette fin l'auteur a divisé son commentaire en deux grandes parties: l'une, qui est essentiellement une paraphrase continue dans laquelle on voit la pensée de St. Jean se dérouler avec toutes ses nuances, et qui demande à être lue tout d'un trait; l'autre, qui comprend des notes destinées à justifier le sens auquel le commentateur s'est arrêté, en discutant les opinions diverses. Il a ainsi réussi à faire un commentaire qui ne doit pas être seulement consulté, mais, chose plus rare, qui peut être lu sans qu'on soit à tout moment arrêté par des dissertations critiques, grammaticales, etc., renouvelées à propos de chaque verset, sinon de chaque mot, etc.

Maintenant ce genre mixte n'est-il pas faux en lui-même? L'auteur pourrait nous répondre que, d'après le témoignage de ses critiques, il doit avoir réussi. Nous conviendrons de notre côté qu'il n'était guère possible d'en adopter un autre, dans les circonstances actuelles. Car où donc serait le public pour un commentaire exclusivement scientifique, selon la méthode allemande? et, d'un autre côté, ne sommes-nous pas fatigués de cette édification prétendue pratique, toujours arbitraire et maigre quand elle ne repose pas sur une étude approfondie des textes? Du reste l'auteur nous avertit qu'en Allemagne même on semble revenir à ce genre mixte qu'il a adopté ; c'est le cas du plus récent commentaire sur St. Jean, celui de Hengstenberg : il paraît avoir répondu à un besoin réel, puisque la première édition a été enlevée en fort peu de temps, dans un pays où les explications du quatrième Evangile abondent et se recommandent à bien des titres.

En somme, nous sommes porté à croire que l'exégèse ne saurait redevenir populaire chez nous qu'en adoptant cette méthode mixte. Et, au fond, il doit en être ainsi. Ce n'est que quand on est arrivé à séparer absolument la science et la vie, la théorie et la pratique, comme c'est trop souvent le cas au delà du Rhin, qu'on peut penser à donner des commentaires de l'Ecriture qui ne s'inquiètent que des exigences scientifiques. C'était évidemment le moindre souci des écrivains sacrés; et si l'on ne produit pas l'effet qu'ils avaient essentiellement en vue, on manque son but, on ne commente pas son auteur, on n'est pas un vrai exégète [1]. On comprend sans peine ce

[1] Chez les païens, on désignait par le nom d'exégètes ceux qui montraient aux étrangers les curiosités extérieures d'une ville ou d'un temple. C'étaient donc des espèces de cicerones. On appelait aussi exégètes les hommes qui expliquaient aux laïques les choses religieuses soit les signes des cieux, soit ceux qu'on croyait trouver dans les entrailles des victimes, enfin les oracles. L'exégète moderne, le commentateur des livres saints, est aussi appelé à faire les deux choses, mais son travail sera bien différent, selon l'élément qui prédominera. S'attache-t-il exclusivement aux choses extérieures, au style, aux questions grammaticales et critiques? Alors il rappelle ces touristes, dont parle Töpffer, qui ne visitent les musées que pour constater si tout est bien à sa place, conformément aux indications fournies par le guide qu'ils tiennent en main. L'exégète sait-il au contraire subordonner tous ces moyens-là au but et ne s'en servir que pour faire ressortir au premier rang la pensée et les sentiments de l'auteur; alors il est un vrai

que l'évangile de St. Jean, en particulier, perdrait à être soumis à une pareille méthode, négligeant la moelle pour ne s'occuper uniquement que de l'écorce, de tout ce qu'il y a de plus accessoire. Enfin, en revenant à ce genre mixte, on demeure fidèle au génie français, comme le remarque l'auteur, on complète le genre analytique des Allemands par « la méthode plus synthétique, plus large et éminemment pratique, mise en honneur par Calvin. »

Mais il ne faut pas que ceux qui entrent dans cette voie se fassent illusion sur les difficultés de la tâche : il faut veiller à ce qu'il y ait constamment un équilibre parfait. Ainsi, que l'élément édifiant n'ait rien d'arbitraire, qu'il soit sobre et laconique ; qu'on se borne à *indiquer* l'application sans la développer, autrement on ne ferait plus un commentaire, on tomberait dans le sermon et la méditation. Un commentateur n'est pas appelé à prêcher, mais uniquement à préparer des matériaux pour ceux qui montent en chaire. D'autre part, que l'élément scientifique ne soit pas sacrifié ; que l'exégète légitime soigneusement ce qu'il avance, et que, tout en se gardant d'étaler une érudition inutile, il ne néglige rien de ce qui peut mettre le lecteur en état de juger par lui-même. Ce n'est qu'à ces conditions qu'on peut faire un commentaire de nature à exercer une influence vivifiante et fécondante, qu'on attendrait en vain de simples résumés nécessairement maigres, bien qu'exacts. Pour se garder du premier travers, l'auteur de cette *Explication* a relégué parfois dans les notes des citations empruntées aux commentaires pratiques de Quesnel, Mme Guyon et autres, qui ne lui paraissaient pas reposer assez en plein sur le texte. C'est là un point fort délicat sur lequel il importe d'avoir constamment l'œil ouvert. Ces citations, qui ont un délicieux parfum d'archaïsme et de vraie catholicité, ne conserveront leur attrait et leur charme qu'à condition d'être toujours à leur place et motivées. Pour ce qui est de l'élément scientifique proprement dit, il n'est pas complétement représenté dans cette première livraison, qui ne nous donne rien de l'*appendice* où il doit surtout trouver sa place. Du reste, le titre, un peu long, de l'ouvrage nous donne la certitude qu'il sera complet. Aujourd'hui, que la conception de la personne de Christ, telle que nous la donne le quatrième Evangile, est mise en question, l'auteur ne devra pas négliger tout ce qui concerne l'authenticité ; il est tenu de nous expliquer, en particulier, comment il se fait que le Sauveur nous apparaisse, à certains égards, plus grand chez St. Jean que dans le reste des évangiles. Pour ce qui tient à la doctrine de la *Parole*, l'auteur de cet évangile a-t-il fait des emprunts à la philosophie grecque ? C'est encore là une question qui ne devra pas être négligée.

Nous avons surtout remarqué dans la *préface* une page qui nous a paru relever un point capital, aujourd'hui méconnu. C'est celle où l'auteur montre la différence entre le souffle qui anime l'*Imitation* et celui de l'Evangile selon St. Jean. Certes il est fort à propos de relever l'élément de la justice et de la conscience, le côté viril du christianisme, dans un moment où l'on veut faire de St. Jean l'apôtre d'un amour qui, ne connaissant plus de devoirs, de distinction entre la lumière et les ténèbres, aboutirait à un mysticisme nuageux et quiétiste[1].

initiateur aux choses divines. Voilà pourquoi un commentaire, sur un livre d'ailleurs excellent, peut être à volonté, suivant l'élément qui prédomine, sec, lourd, illisible ou singulièrement attrayant et intéressant. C'est la même différence que de visiter un musée en société d'un artiste ou d'un mercenaire qui vous pourchasse en récitant, pour là millième fois, la leçon qu'il a mal apprise. Après avoir parcouru quelques pages de cette *Explication* le lecteur ne tardera pas à voir dans quelle classe il convient de la ranger.

[1] La *préface* est une lettre à un maître *vénéré*, qui ne semble pas avoir obtenu sans quelque peine que l'auteur préparât la présente *Explication*. Voici le passage qui concerne les rapports entre le mysticisme de St. Jean et celui de l'*Imitation* : « Je com-

L'auteur montre que St. Jean ne manquait pas de cette mâle vigueur qui caractérisait à un si haut degré St. Paul, et que les tendances des deux apôtres doivent se pondérer et non être sacrifiées l'une à l'autre. Tout en relevant très haut le mysticisme tempéré et normal, il ne méconnaît pas le droit imprescriptible du dogmatisme. « Lorsque, dit-il, sous prétexte de réagir contre un dogmatisme excessif, dont St. Paul n'est nullement responsable, on nous annonce la fin de sa théologie et l'avénement de celle de St. Jean, je ne puis m'empêcher de craindre que cette substitution ne préparât les funérailles du christianisme lui-même. » (Pag. 16.)

Nous n'en finirons pas avec cette *préface* — qu'il est indispensable de lire pour connaître l'esprit qui anime l'auteur de cette *Explication* — sans ajouter quelques remarques. Nous permettra-t-on deux ou trois observations bien que de divers côtés on soit tombé d'accord pour déclarer ce morceau remarquable, excellent? Et d'abord quel est donc ce *maître vénéré*, qui n'aime pas de reste Calvin, et auprès duquel on croit presque devoir s'excuser en citant Vinet? Il doit remplir une des conditions indispensables pour être vénéré et vénérable, celle de l'âge, puisqu'on lui attribue une certaine influence sur le développement du célèbre professeur de Lausanne qui nous a été ravi depuis plusieurs années. Heureusement il n'a pas réussi à transmettre ses répugnances au sujet des citations de Vinet à l'auteur de cette *Explication*, qui, lui, ne se fait pas faute de le citer largement à côté des Pères et de Pascal. Ce n'est certes pas nous qui en serons ni fâché, ni surpris. Et puis, quel est ce cercle étroit des disciples de Vinet « au style trop souvent âpre et guerroyant, qui semblent placer leur mérite à ne rappeler leur maître que par contraste? » Nous avons beau chercher, nous ne réussissons pas à trouver jusqu'à deux noms qui répondent à de pareilles enseignes. Quoi qu'il en soit, ces disciples de la «stricte observance» auraient l'occasion de montrer que, sur un point du moins, ils rappellent leur professeur, ce serait, à son exemple, de se venger en louant les écrits de ceux qui auraient été injustes à leur égard.

Il est encore une remarque de cette *préface* qui nous a paru un peu sévère, quoique fondée. L'auteur n'est-il pas bien rigoureux quand il reproche aux prédicateurs en général de demeurer au-dessous de leur mission, faute de faire de l'exégèse? Ce n'est certainement pas nous qui contesterons la réalité du fait. Nous sommes tous les jours plus frappés de voir combien de talents se

prends maintenant la vivacité de langage avec laquelle vous me reprîtes, il y a déjà bien des années, un jour qu'il m'arriva de comparer notre quatrième Evangile à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Comme je vous parlais avec admiration des articles de quelques publicistes en faveur sur ce dernier ouvrage, vous interrompîtes brusquement les manifestations de mon enthousiasme, en disant que l'*Imitation* avait le tort grave d'être le bréviaire de prédilection des voltairiens soucieux de faire, de temps à autre, leurs pâques. Ne pouvant me décider à mettre en doute votre impartialité et votre sûreté de jugement, dont j'avais d'ailleurs tant d'autres preuves, je me dis qu'il ne fallait voir qu'une boutade dans votre tirade un peu indignée, et je n'approfondis pas davantage la matière. Aujourd'hui que j'ai plus d'expérience, non-seulement je comprends votre jugement, mais je ne suis pas bien éloigné de le partager. En effet, cette piété monastique, qui repose sur la complète abdication de la volonté et de la conscience, finit par devenir facile à force de paraître exigente. Les hommes sans religion sont d'autant plus disposés à admirer l'*Imitation*, dans leurs bons moments, qu'ils sentent à merveille que cela ne tire pas à conséquence. Le sentiment religieux est trompé, mais non satisfait; on reste pour un instant près de la porte, et encore du côté de dehors. Rassurez-vous, il ne m'arrivera plus de comparer l'esprit de l'Evangile selon St. Jean, qui nous parle de justice, de jugement, de la nécessité de choisir entre la lumière et les ténèbres sous peine de s'exclure soi-même de toute part à la vie, avec la piété molle, avec le quiétisme de l'*Imitation* qui, faisant consister la suprême sagesse dans une contemplation béate, est essentiellement à l'usage de quelques esprits malades ou des moines, parce qu'elle est sourde à la voix de la conscience et du devoir. » Pag. XXIV.

consument en pure perte, manque d'une étude assez attentive de la Bible. Que de prédicateurs qui se ressemblent! se répètent de bonne heure! Combien peu se renouvellent aux divers âges de la vie! Beaucoup vieillissent vite, d'autres naissent vieux! il en est qui brillent pour un instant comme un météore traversant rapidement notre atmosphère, sans réussir à l'éclairer ni à la réchauffer. Nous voudrions leur crier à tous de suivre l'exemple de ces prédicateurs populaires du moyen âge qui, après avoir étonné le monde par leur éloquence, disparaissaient tout à coup pour reparaître quelque temps après plus jeunes et plus vigoureux, lorsqu'ils s'étaient retrempés auprès de Dieu dans la méditation et la solitude. Cette méthode n'étant plus de mise aujourd'hui, les hommes, qu'une activité dévorante menace d'épuiser, ne pourraient-ils pas trouver moyen de se sustenter eux-mêmes en se livrant à une étude de la Bible plus approfondie que ce n'est généralement le cas pour la plupart? Je sais bien qu'on s'en tire tout de même; que, une certaine verbosité y aidant, on ne demeure jamais court; on fait même du bien et beaucoup de bien. D'accord. Mais en voyant tant de talents rester en arrière de ce qu'ils pourraient faire, tourner vite à la monotonie, comment ne pas se rappeler un spectacle que nos vergers nous présentent souvent en automne? Ne voyez-vous pas cette branche chargée de fruits et presque entièrement séparée du tronc par un coup de vent? Sans doute ils ont mûri ces fruits, bien que le bois qui les porte ne tînt au tronc que par la seule épiderme. Mais comparez donc leur aspect, leur couleur et surtout leur saveur avec ceux des produits des autres branches, vous aurez alors une idée de la différence entre deux prédications distinguées, dont l'une est nourrie d'une étude abondante de l'Ecriture, tandis que l'autre a pris l'habitude de prêter au texte, à tout le moins, autant qu'il lui emprunte.

Tout cela n'est que trop vrai. Mais n'y a-t-il pas quelque cruauté de la part d'un commentateur à rappeler de tels faits à la masse des prédicateurs, qui n'en peut mais? Où donc sont les loisirs et où sont les moyens de se livrer à ces études approfondies de l'Ecriture? Ce n'est que hier qu'on a rendu au public les commentaires de Calvin. Pour relever ainsi le manque d'exégèse comme le défaut fondamental de la prédication, l'auteur de cette *Explication* n'aurait donc pas mal fait d'attendre que, lui ou ses émules, eussent fourni à ceux qui sont tenus de parler plusieurs fois la semaine, les moyens de remédier au mal que plus d'un a peut-être aperçu.

Mais voilà que nous oublions que ce livre entend s'adresser à tout le monde, au public religieux en général, et même à ceux qui s'enquièrent de la vérité. Nous avouons que ce n'est pas sans une vive curiosité que nous attendons l'accueil qui sera fait à des travaux de cette nature. On l'a souvent dit, notre époque est l'âge de la Bible; jamais le livre saint n'a été si abondamment répandu. A quelque parti ou école qu'on appartienne on se pique de lui demeurer fidèle aussi longtemps qu'on n'avoue pas avoir rompu avec le christianisme historique. Il est cependant certaines personnes qui affirment que cette prétention n'est pas fondée, quoiqu'elle soit générale. Elles se demandent si l'Ecriture est aussi sérieusement étudiée qu'il y a trente ans dans le public du Réveil. Les discussions récentes sur son autorité et son inspiration n'ont-elles pas agi sur les meilleurs mêmes à leur insu? Et le mauvais goût du temps ne nous a-t-il pas quelque peu atteints? Que de livres en apparence sérieux qui ne sont au fond que frivoles! Alléché par le titre ambitieux ou bizarre, après les avoir parcourus du pouce, avant d'être arrivé jusqu'à la fin, « belle tête, dit-on, mais de cervelle, point! » La réputation de notre époque ne serait-elle pas quelque peu compromise si

une littérature de ce genre avait pour effet de faire négliger les études scripturaires fortes et substantielles, mais nullement inabordables au plus simple chrétien?

Quoique l'auteur de la présente *Explication* ne se montre pas entièrement rassuré dans sa *préface*, l'accueil empressé et fort sympathique que lui ont fait divers journaux, permet de croire qu'il peut s'attendre à un meilleur sort. A moins qu'il ne faille admettre que la presse religieuse qui trop souvent se laisse aller à pousser des ouvrages prétendus sérieux, mais sans valeur, soit impuissante à fixer l'attention du public sur des travaux importants et utiles. A cette occasion nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici ce que disaient les *Deux Patries*, journal de l'Eglise nationale vaudoise, en annonçant le livre qui vient de nous occuper. « Enfin mentionnons sans tarder, mais pour y revenir plus tard, s'il plaît à Dieu, un ouvrage dont nous saluons avec joie et reconnaissance l'apparition. Voici enfin, en bon français, une étude sur l'Evangile selon St. Jean, un vrai commentaire, non comme en font les Allemands, mais dans la forme qui convient à notre langue et à notre public; un commentaire dont les tendances sont de nature à satisfaire aussi bien les besoins des âmes pieuses que ceux des esprits plus ou moins cultivés par la science. L'auteur, qui se nomme tout simplement *un chrétien*, s'est proposé d'écrire pour tout lecteur intelligent qui ne recule pas devant une étude quelque peu rigoureuse des textes sacrés. Nous croyons qu'il a réussi, et nous recommandons son travail avec une entière confiance. Qu'il ne soit pas dit que les études sérieuses et surtout les publications qui en sont le fruit, ne sont ni comprises ni encouragées parmi nous, et que le moindre roman religieux, traduit de l'anglais, obtient plus de succès que les nobles travaux de la pensée chrétienne s'appliquant aux sujets les plus dignes de la fixer! »

Ne serait-ce pas un signe des plus réjouissants si ce réveil des études bibliques avait pour effet de rapprocher sur un terrain commun des hommes qui, à d'autres égards, diffèrent? Il est incontestable que plus on deviendrait évangélique et moins de part et d'autre, on s'exposerait à être sectaire. En attendant cet heureux résultat, le *Chrétien Evangélique*, — qui n'a donné à personne le droit de supposer qu'il ne sache pas accorder aux études bibliques la place qui leur est due, c'est-à-dire, la première, — ne pouvait tarder plus longtemps d'appeler l'attention sérieuse de ses lecteurs sur ce livre que ses confrères de la presse sont unanimes à recommander comme édifiant et instructif, fruit d'un travail sérieux et rigoureux. C'est là une publication qui réclame les sympathies de tous ceux qui sentent la haute portée de la question biblique qui s'est posée de nos jours. Puissent, suivant le vœu de l'auteur dans sa préface, bien des prédicateurs, laïques ou ecclésiastiques, faire profiter les troupeaux de son commentaire en s'en servant en vue d'une étude approfondie de ce précieux joyau, le quatrième évangile, sorti de la plume du disciple que Jésus aimait[1].

T.

QUESTIONS SOCIALES.

De l'impôt au point de vue moral et social.

PREMIER ARTICLE.

Dans l'histoire du monde il est peu d'époques qui aient été plus troublées que la nôtre. Toujours l'humanité s'est posé des problèmes. Dans la prospérité comme dans la détresse, les peuples ont senti un vide qu'il fallait combler, et leurs aspirations se

[1] Cette publication ayant été, de divers côtés, attribuée à M. le pasteur Godet de Neuchâtel, il nous prie d'annoncer qu'il n'en est point l'auteur. (*Rédact.*)

sont fixées tantôt sur un objet, tantôt sur un autre, qu'ils ont poursuivi avec passion jusqu'à ce que le but, atteint, eût trop souvent prouvé son propre néant ou manifesté sa nature pernicieuse. Jadis pourtant, le danger des expériences sociales ou des passions populaires avait certaines limites. Il se trouvait confiné dans un espace plus ou moins restreint. Les nations répétaient à l'envi des fautes cent fois commises et expiées, mais sans concert, dans des temps différents, et elles ne se sentaient point emportées ensemble par un même courant. Il était réservé à notre siècle de présenter ce phénomène: de soulever des questions en foule et de voir celles-ci devenir presque aussitôt universelles; non point que les besoins, les circonstances soient devenus partout les mêmes, loin de là, mais parce que partout, sous le nom de progrès, règne un esprit de changement toujours déçu dans son attente, insatiable néanmoins, qui se jette avec avidité sur toutes les pâtures nouvelles, et s'enivre de ses espoirs au point de ne plus même considérer si la panacée dont il attend la guérison ne pourrait pas tuer, et si l'on ne traite pas la goutte autrement que le choléra.

Car le désir du progrès, l'une des gloires de l'humanité, peut devenir un péril lorsqu'il s'égare dans de fausses directions, et qu'il n'imagine rien de mieux que de substituer du nouveau à ce qui est ancien, sans se demander si la transformation est réellement bonne et si elle ne constituerait pas une perte au lieu d'un avantage. Rien ne le montre mieux que l'entraînement produit par un des problèmes contemporains, l'impôt, sujet difficile, embrassant tout dans l'Etat, dont l'influence est à la fois politique, économique et morale, et qui peut devenir par conséquent un moyen de démolir aussi bien qu'un instrument de progrès, si l'on n'y touche avec prudence, en tenant compte de tous les éléments de la question, et en s'abstenant avec soin de cet empirisme qui voudrait appliquer les mêmes principes à des situations totalement différentes, au risque de tout désorganiser.

L'impôt, qui touche de près à ces intérêts matériels, aujourd'hui prédominants, a par cela même une grande portée morale et sociale, et à ce titre il rentre dans le cadre de ce journal. Il n'est point facile de considérer un tel sujet à un point de vue spécial et sans se préoccuper plus ou moins des divers éléments qui le composent, néanmoins nous essaierons de demeurer autant que possible dans les limites que nous nous sommes tracées.

Une première question se présente: l'impôt est-il juste, bon et moral? Considéré en lui-même, cela n'est pas douteux. Si l'on admet que l'Etat est la forme naturelle et légitime de la société, le protecteur des droits de tous, le gardien des libertés publiques et individuelles, le rouage sans lequel l'ordre et une multitude d'avantages sociaux seraient impossibles, on doit reconnaître qu'il a le droit de demander à la société les moyens d'accomplir son œuvre, et que celle-ci est tenue de les lui fournir. Sur ce point personne ne songe à faire opposition. Et néanmoins l'impôt, comme toute bonne chose, peut être complétement dénaturé par les exagérations ou par les abus, et d'excellent devenir positivement mauvais. Il est malfaisant dès qu'il est trop lourd, lorsqu'il demande au citoyen plus que l'équivalent de ce qu'il lui rend, ou lorsqu'il ne lui rend cet équivalent qu'en faisant pour lui ce que l'individu ferait beaucoup mieux lui-même. Il est également pernicieux s'il est mal établi ou mal réparti, c'est-à-dire s'il devient une entrave ou s'il tombe d'une manière disproportionnée sur les citoyens. Mais le plus grand défaut qu'il puisse avoir, celui qui aggrave tous les autres, c'est l'arbitraire. L'expérience a prouvé qu'un impôt mauvais pouvait être atténué par l'habitude et devenir supportable, mais qu'une contribution arbitraire finit toujours par être intolérable. L'exemple le plus frappant en a été fourni par la révolution française de 1789, dont la cause la plus essentielle peut-être pour la généralité du peuple fut l'oppression épouvantable résultant de l'arbitraire des taxes, et l'insécurité profonde de la propriété qui en avait été la conséquence.

Le moyen-âge, dans sa dernière période, fut malheureux en général quant aux impôts. A la dîme, mauvaise contribution au point de vue économique, avaient été ajoutés, dans bien des pays, à mesure que les besoins surgissaient, des taxes mal combi-

nées, injustes, non consenties par les contribuables et qui, dans quelques monarchies, non-seulement arrêtèrent tous les progrès, mais démoralisèrent absolument les malheureux peuples «taillables et corvéables à merci,» selon l'expression du temps. Avec notre siècle de meilleurs jours se levèrent. Des principes nouveaux, soutenus vigoureusement par deux hommes de cœur et de talent, Turgot en France et Adam Smith en Angleterre, commencèrent à être admis universellement. On comprit d'abord que l'impôt se détruisait lui-même s'il épuisait sa source; ensuite qu'il devait être consenti par ceux qui le payaient; enfin que le produit devait en être appliqué au bien de la société, et sous son contrôle. Les états ont été plus prospères et ont joui de plus de liberté à proportion qu'ils se sont rapprochés de ces principes.

C'est alors que dans plus d'un pays l'impôt cessa d'être une exaction, la spoliation du faible par le fort; il devint moral. Et en effet, autant une taxe obtenue par pression, contre le gré du contribuable, rabaisse celui-ci à ses propres yeux et tend à engendrer en lui l'esprit de servitude ou l'esprit de révolte, sentiments qui attaquent et corrodent les bases mêmes de la société; autant le citoyen qui contribue volontairement, dans la proportion de ses moyens, à des dépenses publiques acceptées par lui, se sent relevé dans sa dignité d'homme et étroitement uni à la société dont il fait partie. L'impôt peut donc être un lien ou un dissolvant social selon la manière dont il est établi.

La conséquence qui semble découler inévitablement de ce fait, c'est que le véritable impôt, l'impôt moral par excellence, c'est celui qui demande directement au citoyen lui-même la part qui revient à l'Etat sur l'ensemble de ce qu'il possède. Cette vue qui est simple, facilement saisissable et saisissante, n'en est pas moins fausse par tous les côtés. Elle est fausse d'abord au point de vue de la justice. Les éléments dont se compose la propriété sont devenus de nos jours tellement variés et complexes, qu'il est impossible de les ramener à une unité de valeur en tenant compte de tout ce qui peut affecter leur prix. Cette difficulté est agrandie par ceci que l'impôt augmente la valeur de certains genres de propriétés, tandis qu'il en déprécie d'autres, et il en résulte ce fait, qui peut paraître étrange, mais dont l'expérience a démontré la réalité, qu'une contribution qui frappe également tous les genres de propriétés, retombe en définitive, d'un double poids, par la force des choses, sur certaines valeurs, dont l'avantage eût été d'être directement taxées au lieu de l'être indirectement. C'est ainsi que dans la plupart des cas les impôts sur le capital mobile, sur l'argent, frappent indirectement la propriété foncière ou le travail et dans une mesure beaucoup plus forte que ne l'eût fait une taxe directe. L'argent, en effet, est une véritable marchandise, soumise comme tout autre produit à la loi de l'offre et de la demande. Plus il est abondant, plus l'intérêt baisse. Qu'on le frappe d'une taxe et l'on établit un véritable impôt de consommation, qui a pour effet d'élever la valeur de la denrée imposée dans une proportion beaucoup plus forte que celle de l'impôt lui-même. Or, comme le prix de la propriété foncière s'élève en raison de l'abondance et du bon marché des capitaux, il en résulte qu'une taxe sur ceux-ci augmente la valeur de l'argent, en dépréciant les autres genres de propriétés. L'argent étant le vrai levier de toutes les améliorations, celui sans lequel l'agriculture, le commerce et l'industrie sont impuissants et végètent au lieu de se développer vigoureusement, il est évident que tout pays qui veut prospérer doit l'attirer au lieu de le repousser et de le forcer à émigrer, et que les taxes dont on le charge sont des erreurs économiques. Il est des pays où tout progrès est arrêté parce que les lois n'y protégent pas le capital mobilier, et la Hollande est devenue stationnaire depuis qu'elle a eu l'idée malheureuse de mettre un impôt sur l'argent. C'est pour cela que Turgot et son école disaient que, tout impôt étant payé en fin de compte par la terre, il était avantageux à tout le monde qu'elle payât directement et non indirectement. Des économistes distingués en sont revenus à cette idée qui a été vivement combattue pendant longtemps et qui renferme en tout cas une grande part de vérité, si ce n'est la vérité tout entière.

Le point de vue social n'est pas plus favorable à l'impôt sur l'ensemble de la

fortune. L'impôt strictement proportionnel, s'il était possible, ne pourrait être acquitté de bon cœur et ne produirait ses fruits qu'à une condition, c'est, qu'on nous permette d'employer une phrase triviale, la meilleure expression de notre pensée: que chacun sentît « qu'il en a pour son argent, » que, d'une manière générale, les dépenses publiques reçussent son approbation, qu'il en fût réellement consentant. Or c'est là une impossibilité manifeste. Toujours il y aura des minorités dans l'Etat, soit sur l'ensemble de la politique, soit sur des points spéciaux; c'est même une nécessité de la liberté; l'opposition est le sel qui empêche la société de se corrompre. Or l'impôt direct, frappant une minorité qui proteste, ouvertement ou en secret, prend aisément ce caractère d'oppression qui fut si démoralisant au moyen âge, et il finit par devenir intolérable si cette minorité est une classe systématiquement exclue des affaires publiques, comme cela peut facilement arriver là où le nombre est tout-puissant.

Ceci nous ramène au côté moral. Aucun n'est plus important, et ne montre plus clairement le vice fondamental d'un impôt direct sur l'ensemble de la fortune. Ce genre de taxe, en effet, a ceci de particulier qu'il n'est possible qu'avec le concours volontaire, plein et entier du citoyen. Les moyens d'y échapper, en tout ou en partie, sont extrêmement nombreux et à la portée de chacun. Les mesures préventives, les punitions infligées à la fraude, non-seulement n'empêchent rien, mais elles ont pour résultat ordinaire de stimuler ce qu'elles veulent prévenir, et de créer une habileté à se soustraire à la taxe qui est toujours funeste à la prospérité publique, non moins qu'aux liens de famille et à la moralité. Plusieurs causes contribuent à développer ce côté fâcheux de l'impôt. Celui-ci est ordinairement lourd. S'il constitue la ressource essentielle de l'Etat, il impose en une seule fois aux citoyens des sacrifices considérables, qui peuvent leur paraître hors de toute proportion avec les avantages qu'ils retirent. La facilité même avec laquelle on peut s'y soustraire fait naître inévitablement le soupçon que beaucoup de contribuables en profitent pour réduire leurs charges, que les honnêtes gens seuls acquittent réellement leur part, qu'ils paient par conséquent celle des citoyens moins honnêtes; et cette conviction devenant plus forte à mesure que l'impôt devient plus pesant, les contribuables loyaux peuvent en être amenés à faire ce que tout le monde fait, à ne plus indiquer de leur fortune que ce qui est sous le contrôle public et à soustraire à ce contrôle lui-même tout ce qu'ils pourront de leurs biens. De plus, il présente ce danger qu'il est un appât continuel aux empiètements de l'Etat. Sans doute l'impôt, sous quelque forme qu'il soit établi, tombe bien en définitive sur ceux qui possèdent, et un vieux proverbe exprime bien cette vérité : « Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Mais lorsqu'il atteint telle ou telle propriété visible et palpable, chacun le sent et est intéressé à lui donner des limites. Quand il s'adresse directement à la personne, il revêt, au contraire, un aspect trompeur. Comme ceux qui possèdent forment en général une minorité, à une époque où les majorités deviennent de plus en plus puissantes, il peut sembler à celles-ci commode et avantageux de pousser à l'augmentation de l'impôt, d'étendre ainsi les attributions de l'Etat qui représente leurs tendances et leurs vœux, et de ne laisser à ceux qui possèdent d'autre moyen de résistance que la supercherie. Or il est évident que, dans de pareils termes, l'impôt non-seulement perd tout caractère moral, mais devient un des agents les plus actifs de la démoralisation publique.

Ceci est vrai de l'impôt personnel sous sa forme la plus anodine, c'est-à-dire lorsqu'il est purement volontaire, que la déclaration des citoyens est admise en tout état de cause, avec des amendes peut-être si une fraude est découverte, mais en acceptant pleinement le propre verdict de chaque contribuable, et en mettant sa loyauté à la base de l'impôt. Mais dès que l'Etat taxe, ou que, demandant une déclaration, il se réserve le droit de n'en point tenir compte et de substituer sa propre appréciation à celle des individus, l'impôt prend du coup des proportions extraordinaires et une gravité exceptionnelle. Il ne s'agit plus alors d'un impôt, mais de la confiscation en germe,

dont le développement graduel ou soudain devient possible et praticable. C'est le premier pas dans l'établissement de ce principe monstrueux que l'Etat a droit à tous les biens des citoyens et qu'il ne leur en abandonne la jouissance partielle que par pure tolérance ; c'est, en un mot que nous ne craindrons point de prononcer, le *socialisme*, non point, il est vrai, le socialisme armé de pied en cap et maître de la position, mais le socialisme au maillot, petit innocent qui a encore besoin de sa nourrice, mais qui bientôt cassera les meubles, fera rire de ses saillies et irritera par ses méfaits, jusqu'à ce qu'il soit devenu assez fort pour s'installer seigneur du logis, après en avoir chassé peut-être ses parents.

Il est possible qu'on nous accuse d'exagération. On est si peu accoutumé à calculer les conséquences de ses propres actes, à ne pas mépriser, en mal comme en bien, les petits commencements, à se souvenir qu'une étincelle peut amener un grand incendie, qu'à tout coup, dans le monde, on se récrie de ce qu'un chêne a pu sortir d'un gland. Néanmoins il en est ainsi. Le mal dans son germe est facilement détruit ; qu'on le laisse prendre racine et il croîtra sans qu'on y prenne garde, lentement mais continuellement, jusqu'à ce qu'on soit devenu impuissant à lui tenir tête. Il y a quelques siècles personne n'eût vu dans l'impôt de tels dangers ; les positions individuelles étaient alors bien plus fortes qu'à notre époque, et néanmoins il arriva un jour où Louis XIV s'écria : « l'Etat, c'est moi, » et où il émit clairement la prétention qu'il était le maître absolu de la vie et des biens de ses sujets. Comment était-on arrivé à une pareille doctrine ? Non point directement par l'impôt, mais par l'arbitraire ; en commençant par ruiner moralement et matériellement les riches de l'époque, les nobles, à l'aide du peuple, en ayant l'air de défendre les intérêts de ce dernier, tandis qu'on ne soutenait que ceux du pouvoir, puis, quand il ne resta plus que l'Etat et une multitude impuissante, l'oppression et la misère atteignirent des proportions dont nous ne nous faisons aucune idée. C'était le socialisme, sous des vêtements autres que ceux qu'il a revêtus de nos jours, mais avec une analogie profonde dans les résultats et dans les moyens.

Comme jadis, le socialisme moderne s'est appuyé sur le peuple, sur le nombre, contre les riches. Quand il s'est présenté tel qu'il était, avec toutes ses prétentions et toutes ses promesses, étendards déployés et voulant prendre la place d'assaut, on l'a reconnu ; c'était un ennemi, qui a été repoussé comme tel. Battu, il est devenu plus modeste ; il n'a plus parlé d'égaliser les conditions humaines ; il a dit que l'individualité était une idée surannée, passée à tout jamais et dont on était revenu ; que l'Etat seul pouvait accomplir de grandes choses, comme si l'Etat était rien en dehors des individus ; qu'il avait une mission à remplir, qu'il allait distribuer les lumières, la prospérité et le bonheur à pleines mains, surtout aux déshérités des biens de ce monde. Mais comment ? Avait-il découvert un nouveau Pactole ? Possédait-il avec le pouvoir de le transmettre ce principe de contentement sans lequel toutes les richesses du monde sont vaines, et ne servent en général qu'à rendre la vie plus misérable et plus lourde à porter ? Non, il lui fallait de l'argent ; il n'irait pas, il est vrai, le demander aux pauvres, mais aux riches, qui n'avaient rien payé jusqu'alors ; il était juste de les frapper. Qu'on lui donnât seulement l'impôt sur la fortune et le droit de le fixer arbitrairement, et il saurait bien battre monnaie. Pour surmonter les répugnances instinctives que pouvaient soulever de tels plans, il parlerait aux riches d'équité ; et que craignaient-ils ? On procèderait avec ménagements. Au grand nombre, on dirait : Taisez-vous ! ne voyez-vous pas que vous ne payerez rien, que vous n'êtes pas atteints. Et c'est ainsi qu'on établirait tout doucement le principe le plus destructeur de la liberté et de la moralité, ou plutôt leur négation, car l'arbitraire admis, installé dans la plus forte position qu'on puisse lui donner, voilà le dissolvant moral et social par excellence, l'ennemi contre lequel le genre humain tout entier a constamment protesté, celui qu'il a essayé d'étouffer en substituant la loi au caprice de l'individu, et qui sans cesse néanmoins revient à la charge et cherche à reprendre ses avantages.

Si le socialisme ne s'était relevé que dans des limites territoriales restreintes, on pourrait le dédaigner. Mais aujourd'hui il est porté par un grand courant. Partout on en trouve les éléments, plus ou moins développés. En Allemagne, en France, en Italie, en Espagne, les partis progressistes, comme ils s'appellent, battent en brèche tout ce qui existe, au moyen d'une formule décevante : « l'impôt unique. » Voilà leur arme, leur levier, ce qui donne au mouvement son caractère cosmopolite. Et peu à peu, sous leur influence, beaucoup de personnes qui ont horreur du socialisme parlent de l'impôt unique sur l'ensemble de la fortune comme d'une bonne chose, et lui prêtent leur appui.

C'est ce qui prouve l'habileté profonde et l'immense danger de ce nouveau moyen d'attaque. En apparence, il n'est que la revendication de la justice sociale; il frappe par sa simplicité; il satisfait à cet antagonisme latent qui a toujours existé entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas; les pouvoirs qu'il exige sont donnés à l'Etat, qui représente la société et ne peut, semble-t-il, en user contre elle. Et l'on ne s'aperçoit pas que l'Etat, en s'emparant du monopole du progrès, le supprime par cela même, qu'il éteint toutes les forces autres que la sienne, et que n'étant plus alimenté du dehors, il devra nécessairement s'abaisser au niveau qu'il aura créé et s'affaisser peu à peu dans un marasme et dans une corruption sans espoir.

Pour beaucoup de personnes l'inégalité des conditions humaines est un mal; nous ne craignons pas de dire, qu'ordonnée de Dieu, elle est, au contraire, dans la liberté, la condition de la santé et du progrès social. Parmi les hommes, comme dans la nature, les grands fleuves ont leur utilité et leur raison d'être comme les petits ruisseaux. Et cela est vrai au point de vue intellectuel et moral comme sous le rapport matériel. Fixez à l'acquisition des biens de tout genre une limite étroite qui ne puisse être dépassée, et vous substituez la langueur à l'effort, vous supprimez l'énergie. L'homme a besoin de voir devant soi quelque chose qu'il n'ait pas atteint et qui soit à sa portée; que l'on borne son horizon et il s'arrêtera longtemps avant d'en avoir atteint la limite. A défaut de sentiments plus élevés et meilleurs, l'instinct et le désir de la propriété crée et maintient une sorte de moralité, qui est favorable à la société et constitue une préparation à la moralité vraie, basée sur la crainte de Dieu. Les qualités indispensables pour acquérir des biens sont de celles que recommande la vraie morale, et qui ont toujours été la conséquence du véritable esprit chrétien. C'est: le travail, un des plus grands remèdes contre la corruption et un des meilleurs soutiens des bonnes mœurs; la probité, qui ne s'exerce jamais dans les affaires de ce monde sans avoir une influence sur la conscience et sur l'âme; la persévérance, qui est le développement de grandes qualités morales; la sobriété en toutes choses, hors de laquelle l'épargne est toujours impossible au début. Sans la lutte pour l'acquisition et la conservation des biens divers que peut désirer l'homme, nous ne savons ce que serait devenu le monde, ou plutôt nous le savons; il y a eu des peuples soumis à l'arbitraire, découragés d'acquérir ce qui pouvait leur être enlevé d'un instant à l'autre, qui n'ont plus eu d'autre intérêt que de vivre au jour la journée, et qui sont descendus au dernier degré de l'échelle sociale. La Turquie en fournit un exemple; on en trouverait d'autres. L'accumulation des richesses entre un petit nombre de mains est donc favorable à l'humanité, et dans un double sens : elle rend possible par les individus bien des choses que sans cela l'Etat seul serait en état d'accomplir; elle est pour tous un encouragement à l'exercice des qualités nécessaires pour y avoir part. Nous ne dirons point que les richesses n'imposent pas à ceux qui les possèdent des devoirs spéciaux. C'est une autre question que nous examinerons à sa place; mais nous affirmons qu'elles sont favorables à la moralité, à la liberté, aux progrès, qu'elles peuvent être mal acquises ou mal employées, mais qu'en elles-mêmes elles sont bonnes, légitimes et morales, et que l'inégalité dont se plaignent ceux qui n'ont pas la force ou la vertu indispensables pour améliorer leur position est un des plus puissants liens sociaux. C'est elle qui fait sentir à tous combien ils ont besoin les uns des autres, et qui les dispose à se tendre mutuellement la main d'association et de secours. Elle doit devenir une

source perpétuelle de bons sentiments réciproques, bien nécessaires pour contrebalancer toutes les mauvaises passions qui naissent du choc des intérêts.

L'idéal de l'Etat socialiste, au contraire, c'est de devenir le dispensateur unique de toutes les faveurs, d'amener chaque citoyen à n'avoir plus besoin que de l'Etat et à ne s'adresser qu'à lui, de rompre les rapports sociaux entre le pauvre et le riche, de les isoler l'un de l'autre, de favoriser non point l'individualité véritable et l'indépendance, mais l'individualisme ou l'égoïsme, certain que lorsqu'il n'aura devant lui que des grains de sable sans ciment qui en fasse un corps, il sera tout-puissant. Pour cela on aura des banques d'Etat, dont les portes seront largement ouvertes aux emprunteurs, et que les riches eux-mêmes viendront alimenter, sans se douter qu'ils détruisent de leurs propres mains un des plus puissants éléments de la santé sociale. Puis arriveront les impôts, frappant le riche pour créer des établissements, utiles peut-être, mais qui eussent été beaucoup meilleurs de toute manière entre les mains de l'activité privée. Et c'est ainsi que, peu à peu, les citoyens, voyant l'Etat s'emparer de tout, cesseront de s'occuper de ce dont on les décharge, s'en félicitant peut-être, jusqu'à ce que la puissance qu'ils auront contribué à créer se retourne contre eux, et leur demande des sacrifices qu'ils seront dans l'impossibilité de refuser.

Dira-t-on que ces craintes sont chimériques, que le socialisme est bien loin de nous? Nous répondrons qu'il ne vient pas, et qu'il est déjà là. Il s'est infiltré partout, à l'insu de tous. A chaque pas on en rencontre des traces dont la signification n'échappe que parce qu'elles sont devenues des habitudes. Le fait proéminent et qui renferme tous les autres symptômes, c'est que les liens sociaux se relâchent et se brisent: l'isolement réel des familles et des individus grandit sans cesse. Il y a encore des associations, nombreuses même, sur des points spéciaux, mais les vigoureux liens, les intérêts compactes de jadis, qui formaient des forces collectives, disparaissent de plus en plus. Chacun chez soi, chacun pour soi, est le mot du jour, et l'on en porte l'esprit jusque dans la communauté d'action; on ne s'inquiète pas à qui on s'associe, parce que toute association est temporaire. Les partis eux-mêmes ayant des convictions définies et des traditions, s'en sont allés; personne ne se rattache plus ni à des principes, ni à des personnes qui les représentent; chacun oscille de l'un à l'autre selon ses goûts ou ses intérêts du jour, et c'est ainsi que les peuples se menuisent eux-mêmes en présence de l'Etat, qui gagne en puissance tout ce que la société perd en densité.

Est-il possible que, dans un tel milieu, l'impôt personnel et unique sur l'ensemble de la fortune, avec taxe arbitraire, demeure inoffensif? Même en mettant de côté le principe immoral d'une contribution où le contrôle est réellement impossible, en ne tenant compte ni de son injustice certaine, ni des incitations nombreuses à la fraude qui en sont l'accompagnement obligé, l'impôt personnel présente un trait qui n'a pas encore été relevé que nous sachions, et dont les personnes qui nous ont suivi jusqu'ici comprendront l'immense péril. Il place chaque citoyen dans l'isolement en présence de l'Etat; il rompt la solidarité déjà chancelante, qui seule permettrait de résister aux empiètements de celui-ci. Qu'on frappe une certaine espèce de propriétés, et tous les intéressés se tiennent naturellement par la main pour se défendre. Avec l'impôt personnel il n'en est pas ainsi. L'individu se trouve seul, sans appui, en face du pouvoir; ce dernier peut choisir ses victimes et les écraser les unes après les autres. La masse qui ne se sentira pas atteinte, qui sera peut-être épargnée et qui apprendra à considérer comme un bénéfice ces exécutions sommaires, la masse demeurera indifférente. La résistance sera impossible, il faudra plier. C'est alors que ceux qui possèdent seront réellement entre les mains de l'Etat, qu'ils devront acheter sa tolérance par leur soumission, et que le peuple, sans chefs possibles, désagrégé et impuissant, saura, comme la France d'avant 1789, ce que coûte un pouvoir fort, fondé pour une meilleure répartition des charges sociales, et qui aura abouti à peser sur tous d'un poids intolérable.

Nous venons d'étudier l'impôt personnel sur la fortune en lui-même, dans ses conséquences morales et sociales. Dans un pro-

chain article nous examinerons le même sujet à un point de vue plus restreint, et nous chercherons à nous rendre compte de ce qu'est cet impôt en Suisse.

(La suite au prochain numéro.)

PHILANTHROPIE CHRÉTIENNE.

—

Ce qui se passe dans le Lancashire.

Chose étrange ! nous écrivons en français dans un pays et pour un public qui parle cette langue, et c'est des souffrances des ouvriers anglais que nous venons les entretenir, tandis que ceux de Rouen sont en proie à la même misère ! On comprend sans peine qu'il ne peut être question ici de préférence nationale, la commisération et la sympathie doivent être dans tous les pays et pour tout le monde comme la privation et la douleur auxquelles elles sont appelées à porter remède. Il n'en demeure pas moins surprenant que nous nous occupions de l'Angleterre alors qu'il semblerait tout naturel de tourner nos premiers regards vers la France. Nos lecteurs savent qu'en ceci nous ne faisons que suivre l'exemple qui a été donné par les grands organes de la publicité à Paris. Ils entretenaient longuement leur public de ce qui se passait dans le Lancashire, tandis qu'ils n'avaient aucun soupçon des souffrances, non moins douloureuses, qu'éprouvaient leurs compatriotes des bords de la Seine. C'est là déjà un fait caractéristique qui explique notre choix. En voici un autre qui ne l'est pas moins. En France, que nous sachions, on ne s'est guère occupé que de soulager la misère matérielle, de prévenir les détresses de la faim; en Angleterre, au contraire, on a porté plus loin son ambition. Enfin, sur le continent, on a quelque peine à savoir ce qui se passe dans les districts manufacturiers, tandis que, grâce à ses habitudes de publicité, l'Angleterre a mis le monde entier au courant de ce qui se passe dans son sein. Voilà comment nous sommes tout naturellement conduits à nous occuper des souffrances les plus éloignées de nous. En ceci comme en tout le reste, la liberté porte avec elle sa récompense: c'est vers les douleurs les plus connues qu'on se tourne.

Pour se faire une idée, tant soit peu exacte, de ce que les populations du Lancaschire ont à endurer, il convient de se représenter le pays et les circonstances dans lesquelles il vit ordinairement. Cette contrée est une des moins salubres de toute l'Angleterre. Les districts manufacturiers sont situés dans une plaine basse, souvent marécageuse, car le sol est à peu près au même niveau que la mer, qu'on aperçoit à quelques milles, à l'ouest. Du côté de l'est, le Lancashire est séparé, par des collines, du Yorkshire beaucoup plus favorisé sous le rapport du climat.

Cette plaine basse, comprise entre les collines et la mer, est continuellement recouverte d'un voile épais composé de brouillard et de fumée. Il est rare qu'un rayon de soleil réussisse à pénétrer cette demi-obscurité; on compte les jours de l'année, fort peu nombreux, qui se passent sans pluie: la plus belle journée du milieu de l'été rappelle parfois la température, déjà glaciale, de novembre dans d'autres pays. L'hiver commence en septembre, puis ne se termine qu'à la fin de mai; c'est à tel point que toutes les familles qui en ont les moyens commencent à faire du feu régulièrement en août: c'est à ce moment-là enfin qu'on prend ses habits d'hiver. Cette longue saison est toujours humide; on ne connaît pas les froids secs et toniques qui sont le charme de certaines contrées; il y a, au contraire, une succession non interrompue de nuits glaciales et de jours de dégel.

Naturellement pour vivre en travaillant beaucoup dans de telles circonstances hygiéniques, une nourriture forte et substantielle est de première nécessité. Grâce à leur industrie, les populations de ces districts avaient réussi à se la procurer en abondance. La détresse actuelle n'en a été que plus terrible quand elle a fondu sur elles. Qu'on se représente ces ouvriers habitués à passer, presque depuis leur enfance, la journée entière dans des chambres chauffées à 30 degrés centigrades, condamnés aujourd'hui à grelotter dans les rues ou dans des maisons désertes, tandis que leur nourriture, ordinairement si riche, est réduite à une maigre pitance qui leur permet

à peine de ne pas mourir de faim ! Les diverses parties de l'ameublement ont tour à tour pris le chemin des monts-de-piété, et, avant de songer à se chauffer, il faut tâcher d'avoir de quoi ne pas mourir. Une dame rapporte qu'ayant visité 50 maisons, à l'aventure, ce n'est que dans trois d'entre elles qu'elle a trouvé une seule couverture de laine ; dans presque toutes les autres on n'avait guère pour unique lit que quelques copeaux.

Ce n'est pas du jour au lendemain que ces populations sont arrivées à ce dernier degré du dénuement. Elles ont longtemps lutté et résisté, mais il a fallu, peu à peu, céder devant le manque de travail qui s'avançait avec la régularité d'une marée montante, abaissant tour à tour les diverses classes de la population qui se trouvaient sur son passage. Les moins habiles et les moins prévoyants d'entre les ouvriers ont été les premiers atteints ; les plus distingués ont eu leur tour ; les diverses industries qui vivaient du travail des ouvriers, comme les petits marchands, ont été aussi frappées : les grands manufacturiers eux-mêmes se sont vus menacés. Dès le début, la solidarité a été complète ; on a compris que, si un tombait, les autres seraient compromis, mais rien n'a pu contrebalancer le manque de coton.

Voici la marche envahissante que suit la misère dans les rangs de ces hommes qui dépendent tous les uns des autres. Les ouvriers vivent dans une file de petites maisons appelées *cottages*. Un locataire, ouvrier un peu plus aisé que les autres, ou une vieille femme vivant seule, occupe une chambre du cottage, et presque toujours sous-loue les autres à des familles d'ouvriers. La première locataire paie, à la semaine, son propriétaire, et exige de même à la semaine le sous-loyer de ces chambres, qui est généralement de 2 fr. 19 cent. à 4 fr. 37 cent. pour chacune.

Maintenant le salaire de l'ouvrier qui est la base de tout vient-il à manquer ? Ne pouvant plus payer son loyer, il s'endette envers le locataire de toute la maison, celui-ci, à l'égard du propriétaire, tandis que ce dernier est toujours taxé par le bureau de charité qui prélève la haute taxe des pauvres. Nul capital n'étant là pour faire face à la crise, il s'ensuit une ruine générale. Les locataires, pour payer eux-mêmes une partie de leurs loyers, sont obligés de porter tous leurs effets au mont-de-piété ; le propriétaire, pour acquitter la taxe des pauvres avec des loyers réduits, doit hypothéquer sa maison, et souvent il se trouve dans une position plus malheureuse que ses locataires, car ce n'est qu'après que l'hypothèque a absorbé toute la valeur de sa propriété qu'il lui est permis d'aller les rejoindre au bureau de secours, dernière ressource de leur commune misère.

Sentant leur solidarité complète, tous les habitants du pays se sont considérés comme autant de soldats qui devaient patiemment tenir ferme, le plus longtemps possible, et attendre la mort à leur porte, dans l'intérêt de la sûreté générale. De là d'admirables exemples de dévouement et de patience ; il a fallu souvent découvrir bien des pauvres honteux qui s'efforçaient encore de faire bonne contenance alors que la chose n'était plus possible. Tous les malheureux répondaient avec dignité et simplicité aux visiteurs chargés de faire les enquêtes : la plupart n'ont jusqu'ici jamais demandé de secours à personne. Deux sœurs jumelles, rapporte-t-on, avaient refusé, un mois auparavant, d'accepter un souverain. Leur chambre est d'une propreté parfaite, mais tout ameublement en a disparu, il ne reste plus qu'une rangée de pots de fleurs sur la fenêtre, seuls objets refusés au mont-de-piété. Quelques géraniums qui les habitent semblent dépérir comme leurs maîtresses. Celles-ci n'ont pas eu d'ouvrage depuis un an ; avec la faim est venue la maladie, et cependant il faut un homme qui leur inspire toute confiance pour leur arracher un demi-aveu de leur misère.

Malgré l'étendue et la profondeur de cette misère, on est bien surpris en arrivant à Manchester de ne rien voir d'extraordinaire dans l'aspect de la ville : il est indispensable de visiter les ouvriers pour se faire une juste idée de leur état. C'est que Manchester, malgré son importance, n'est qu'une ville, tandis que la crise frappe une province entière qui compte une dizaine de villes de cent mille âmes et une population de deux millions d'habitants.

On comprend tout ce qu'exigeait d'efforts et de sacrifices de la part de l'Angleterre une détresse pareille. Tout nous indique que jusqu'à présent le pays s'est montré à la hauteur des circonstances. Outre la charité privée, qui a été la première mise à contribution, dès que les ressources de la charité légale ont été insuffisantes, il s'est formé un grand comité général pour recueillir des dons dans l'Angleterre entière (le comité du lord maire de Londres) et un comité local et central spécialement chargé de la distribution des secours. Le mérite du pays entier est la force morale, et l'exemple qu'il donne c'est de ne pas avoir reculé ou hésité devant le redoutable problème social de l'avenir. Les classes riches ont compris que, pour prévenir des maux dont la responsabilité principale retomberait sur elles-mêmes, elles devaient donner aux classes ouvrières dans leurs souffrances des preuves d'une sincère et active sympathie. Celles-ci, à leur tour, ont puisé dans les progrès moraux et matériels qu'elles ont accomplis une appréciation plus juste de leur situation et supportent avec une admirable résignation des maux dont elles savent que personne n'est coupable.

Il est du reste important de remarquer que le mouvement charitable n'a pas été limité aux classes les plus riches, à ce qu'on appelle l'aristocratie ; chacun au contraire y a participé selon ses moyens, non-seulement de sa bourse, mais en y consacrant son temps et son intelligence. C'est à cette unanimité que sont dus ces beaux résultats. Depuis un mois, la plupart des souscriptions sont fournies par les quêtes recueillies dans les églises de tous les cultes, dans les ateliers de toutes les manufactures d'Angleterre, par des comités formés dans les moindres villes, parmi les ouvriers agricoles, d'ordinaire beaucoup moins aisés que ceux du Lancashire, mais qui se sont émus au récit des souffrances de leurs concitoyens. Les Anglais, dispersés dans le monde entier, tiennent à faire acte de patriotisme en envoyant leur contribution, tandis que les troncs placés dans toutes les gares des chemins de fer recueillent les dons des voyageurs.

Grâce à cette unanimité, avant le 1er janvier 1863 on avait déjà recueilli 30 millions de francs, sans compter la taxe des pauvres et les secours privés. Or la taxe des pauvres, dépasse, à elle seule, 448356 fr. par semaine. A la fin de décembre dernier, on comptait 496816 individus dépendant, en tout ou en partie, des secours des divers comités. Il a été décidé de distribuer de 2 fr. 50 à 3 fr 12 par tête et par semaine. Avec cela on a trouvé moyen de faire un fonds de réserve pour l'avenir, au cas où l'élan national viendrait à se ralentir.

En outre, les dons en nature ont été fort abondants. Rien n'est plus curieux que les magasins où viennent s'entasser les habillements et les vivres adressés au comité et que les compagnies de chemins de fer transportent gratuitement. Tous les jours arrivent des ballots de vêtements, de chaussures, de couvertures et d'étoffes diverses. Parmi ces effets, presque tous vieux et usés, il s'en trouve dont l'envoi ne fait pas honneur au jugement des donateurs et place dans de grands embarras le comité, désireux d'employer au profit des pauvres toutes les contributions, quelque étrange qu'en soit la forme. On dépose ces dons bizarres dans un coin du magasin, en attendant l'occasion, peu probable, d'en trouver l'emploi. Là, sous une défroque digne d'exciter l'envie du premier fripier de Londres, sous de vieilles livrées, sous des fourrures dépourvues de poil ou des costumes de bal masqué, on trouve parfois une gown ou robe de ministre anglican, des centaines de chapeaux noirs défoncés, des sacs de tapisserie et jusqu'à une lanterne magique. Le garde-manger n'est pas moins bien fourni que la garde-robe du comité. Le lard et les pommes de terre, qui sont une forme très usitée de contribution, sont distribués directement aux cuisines des établissements de bienfaisance. La bonne économie oblige de vendre la plupart des autres provisions qu'on y reçoit, l'argent qu'on en retire pouvant être mieux employé au profit des pauvres. Tels sont les tonneaux de navets et de betteraves envoyés par des fermiers de tous les coins de l'Angleterre, et qui encombrent les salles basses du magasin. Tel est surtout le gibier, contribution peu dispendieuse pour les propriétaires de chasses. Au plafond du garde-manger se balance une longue rangée de gigots de cerfs.

Les faisans sont vendus quelquefois par centaines dans un seul jour, et jamais, dit-on, les bourgeois de Manchester n'avaient fait pareille chère de gibier.

Un des traits les plus intéressants reste encore à signaler. On ne s'est pas contenté de donner des secours matériels aux ouvriers; on a voulu faire tourner ce chômage forcé à leur bien-être permanent. Dans ce but on a ouvert de nombreuses écoles pour les hommes, les femmes et les enfants. En même temps que ces établissements ont pour effet de soustraire les ouvriers aux tentations qui accompagnent l'oisiveté, ils leur offrent l'occasion d'apprendre à lire, à écrire et à coudre. De plus on donne une petite rétribution à ceux qui fréquentent ces écoles, moyen ingénieux de les relever à leurs propres yeux, en leur assurant de quoi vivre sous la forme d'un salaire et non d'une aumône. La fondation de ces établissements est presque toujours due à la charité de quelque particulier, surtout d'un ministre du culte, qui l'ouvre d'ordinaire dans un local attenant à son église. Il y a aussi des comités qui travaillent à cette œuvre de charité et de moralisation. Un seul de ces comités a sous sa dépendance 24 de ces écoles; il y soutient plus de 3000 ouvriers; les dépenses des écoles dans ce district s'élevaient, déjà le 15 décembre 1862, à environ 147987 fr.

Dans un de ces établissements on a ouvert des *lectures*, ou cours du soir, si usités en Angleterre. Un jour c'était un touriste, professeur du collége, qui faisait aux ouvriers le récit de ses excursions dans nos Alpes. Il s'était muni d'une lanterne magique pour illustrer son récit. Après la *lecture*, ces hommes, dont un grand nombre ne savent ni lire ni écrire, se mirent à proposer et à voter des motions de remerciements au professeur avec autant de régularité et d'aplomb, qu'on l'eût pu faire au sein de la Chambre des communes! Cependant, remarque un témoin oculaire, rien ne peut effacer de ces visages honnêtes et intelligents une expression de tristesse inspirée non-seulement par leur situation, mais par le sentiment de leur désœuvrement forcé.

On a pourtant réussi à faire pénétrer quelques accents joyeux au sein de tant de douleurs et de souffrances. Une ingénieuse charité a su procurer un jour de fête à cette population assaillie par une misère irrésistible. A Blackburn, par exemple, on a voulu que les victimes de la crise eussent leur joyeux Noël, comme à l'ordinaire. On sait que cette fête de famille joue un très grand rôle dans les mœurs britanniques.

Il faut que ce jour-là tout le monde soit content, et surtout ait l'estomac bien rempli. Grâce à une collecte spéciale, un dîner de la valeur d'environ 1 scheling par tête a pu être donné à tous les individus recevant alors des secours dans les écoles de Blackburn. Chaque prêtre ou ministre a amené son école, au jour qu'on lui avait fixé, car il ne s'était pas trouvé de salle assez grande pour recevoir en une fois toute cette population.

Un visiteur français, qui a assisté à un de ces dîners, le décrit en ces termes : « A midi et demi, la ville, si morne tout à l'heure, prenait un air de fête inusité. Les écoles sortaient, précédées des ministres en robe et quelquefois aussi de tambours; toutes sortes de bannières ornaient la procession. Il y a 30 ans, de pareilles démonstrations dans un moment de crise comme celui-ci, auraient infailliblement amené des troubles; mais depuis lors les esprits ont fait bien des progrès. Les bannières ne portaient d'autre inscription que *God save the queen* (Dieu sauve la reine!) et chacun ne songe qu'à oublier un moment des souffrances dont personne n'est coupable. En suivant la procession j'entrai dans la salle, qui se remplissait rapidement; les ouvriers prenaient place en rangs devant de longues tables serrées les unes contre les autres. Une estrade était élevée pour les visiteurs, mais les ministres avaient leur table dressée au milieu de celles des ouvriers, dont ils tenaient à partager le dîner. Après une espèce d'hymne chantée debout par tous les ouvriers, le dîner commença joyeusement et se continua bruyamment. En ayant pris ma part, je puis certifier qu'il était fort bon. Et quand je quittai la salle, pressé par l'heure du chemin de fer, je rencontrai encore une longue file de *roast-beafs* fumants qui montaient l'escalier de l'hôtel de ville. Il n'y avait pas besoin de souhaiter un bon

appétit à ces braves gens, qui terminaient dans la joie une année si fertile en souffrances. Et, quelque menaçantes que soient les perspectives de l'année nouvelle, la satisfaction peinte sur tous ces honnêtes visages me donnait bon espoir pour l'avenir. Je n'y voyais pas seulement le signe d'une grande crise victorieusement traversée, grâce à la charité spontanée de tous les rangs de la société, mais surtout le gage d'une union plus intime entre les classes propriétaires et les classes ouvrières; union fondée sur une confiance et une estime réciproques et sur la saine connaissance des intérêts communs qui les rendent solidaires; garantie la plus sûre de l'ordre public chez les peuples libres, et base nécessaire de toute liberté dans nos sociétés modernes.... »

C'est ainsi que tout concourt à montrer la haute portée morale de la crise, dans sa cause et dans son effet. On sait qu'elle est le fruit direct de la guerre américaine : l'iniquité de l'esclavage, qu'on a eu le tort de laisser se développer, n'a pas seulement entraîné la ruine du Sud et du Nord, elle a encore frappé des centaines et des milliers d'ouvriers parfaitement innocents. L'Angleterre, qui en ne laissant dès le début aucun espoir de sympathie au Sud, eût pu le décourager et prévenir le développement de la guerre, a été à son tour atteinte dans les sources de sa richesse. Heureusement que les souffrances du Lancashire, conséquences de la solidarité humaine, ont eu pour effet de resserrer encore les liens qui unissent les divers peuples et les diverses classes. Peut-être cette leçon ne sera-t-elle pas perdue.

En tout cas le beau rôle appartient aux ouvriers. Leur conduite, disait dernièrement M. Gladstone, me rappelle avec force ce passage des épîtres de St. Paul où il parle d'un échange de biens temporels et de biens spirituels entre l'Eglise et ses ministres. En retour des aumônes que ces pauvres gens reçoivent de la nation anglaise, ils lui donnent en ce moment une grande, une saisissante leçon morale. C'est un merveilleux spectacle que de voir ces populations, qui ont, à un degré si remarquable, le sentiment de leur force physique aussi bien que de leur importance sociale, groupées ainsi par masses considérables sans qu'on puisse citer un seul exemple d'attroupement tumultueux, un seul cas de murmure contre la Providence, contre les lois, contre leurs patrons, ou, dans une forme quelconque, contre la terrible épreuve qui les frappe. Ce mélange de fermeté mâle et de parfaite résignation, se produisant non pas chez un seul homme, et seulement dans l'élite de la communauté, mais dans la communauté tout entière, offre à l'Angleterre, je ne crains pas de le dire, un des plus nobles exemples qu'elle ait jamais eus sous les yeux. Et ce qui le rend plus instructif et plus émouvant, c'est qu'il a son principe dans un sentiment religieux, sérieux, sincère, profond, je dirais sublime, si je ne voulais éviter tout ce qui pourrait donner l'idée d'ostentation. On sait que ces pauvres affamés se réunissent en beaucoup de lieux, pour y être tout à la fois instruits et secourus. Eh bien! dans ces réunions ils se consolent ensemble en chantant des hymnes, et leurs paroles prouvent à quel point ce qu'on fait pour eux atteint son but. Pas plus loin que hier au soir, à Blackburn, un de ces hommes disait à son voisin : « Ces temps sont de ceux qu'on n'oubliera pas; ils font penser, et nous en tirerons profit. » Un autre, au sortir d'un sermon sur ces mots : « *Entrez par la porte étroite*, » s'écriait : « Tout cela est vrai, et si les maux du temps présent peuvent nous conduire au ciel, il ne faut pas en être trop affecté. »

Les écrivains français ont eux-mêmes été frappés du beau spectacle que leur a donné l'Angleterre pendant cette terrible crise. Un des rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes,* après avoir visité les scènes du Lancashire, écrivait :

« Je suis revenu de cette visite vivement ému par le spectacle de la ruine de tant d'existences honnêtes, heureuses et presque aisées, qui, minées jour par jour par une lente et impitoyable loi, ont descendu graduellement tous les échelons de la misère; je suis revenu surtout pénétré de respect pour le courage avec lequel les ouvriers ont combattu dans une lutte sans issue, supportant leurs souffrances avec indépendance, et cependant sans haine ni envie contre les classes mieux partagées, ne demandant

jamais de secours qu'à la dernière extrémité, et cependant les recevant toujours avec reconnaissance, comme une aide qui ne leur était pas due. Ils ont bien mérité les éloges qui leur ont été donnés en Angleterre, et qui ont tant contribué à y stimuler la charité publique. »

Un autre écrivain, non content de signaler ce beau spectacle, s'en est rendu compte et cherche à l'expliquer: « Sans doute la connaissance que les ouvriers anglais ont des lois et de l'économie politique, est pour quelque chose dans leur attitude; mais elle vient surtout de ce que la plupart sont soutenus par une piété sincère.... Parmi eux, les sectes sont nombreuses, il est vrai, mais toutes ardemment chrétiennes. *Depuis la crise*, disait dernièrement un chef de police à un voyageur français, *les cabarets sont fermés* et les églises *sont pleines*. On ne peut que s'écrier, avec le président Lincoln, répondant à la noble adresse que lui ont envoyée ces mêmes ouvriers : « C'est là un héroïsme chrétien sublime, qui n'a été surpassé dans aucun siècle et dans aucun pays. » Puisse le président avoir également raison quand il déclare recevoir l'adresse des ouvriers de Manchester comme un « augure que, quoi qu'il advienne, la paix et l'amitié qui existent aujourd'hui entre les deux nations seront perpétuelles. » En tout cas un fait est déjà acquis, les efforts du Sud ont été impuissants pour entraîner les ouvriers européens à se prononcer en faveur d'un système de gouvernement qui repose exclusivement sur l'esclavage. Pourrait-on rendre à toutes les classes de la société européenne le témoignage de s'être laissé guider dans leurs sympathies ou antipathies par un sens moral aussi ferme et aussi droit que celui de ces braves ouvriers luttant contre les horreurs de la misère ?

Genève.

Nous nous joignons de cœur aux paroles suivantes par lesquelles l'*Espérance* annonce le décès de M. Gabriel Eynard :

« Le grand ami, le vieil ami des Grecs et le plus généreux soutien de nos sociétés religieuses et de nos œuvres charitables, vient de s'éteindre à Genève dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Après avoir consacré des sommes considérables à l'œuvre de l'émancipation du peuple qui demande aujourd'hui un roi à l'Europe occidentale, M. G. Eynard était devenu depuis longtemps le bienfaiteur de presque toutes les églises évangéliques et de presque toutes les œuvres chrétiennes qui avaient besoin d'être aidées. C'est à peine si, en France, en Suisse et ailleurs, il se bâtissait une chapelle, ou si une école s'ouvrait sans qu'il y contribuât par ses libéralités. Une société pieuse, une œuvre de bienfaisance se trouvait-elle dans l'embarras, c'est à lui que l'on s'adressait généralement pour solliciter un secours, et l'on était presque sûr de l'obtenir. On peut dire que M. Eynard était devenu le banquier bénévole et charitable des établissements qui avaient pour but l'avancement du règne de Dieu. Sa bienfaisance était si universellement connue que de toutes les parties de l'Europe, pour ne pas dire du monde, lui arrivaient des demandes, qui demeuraient rarement sans réponse. On n'a jamais su, on ne saura jamais, Dieu seul sait tout ce qui est sorti, depuis quarante ans, de cette bourse inépuisable en subsides, en dons, en souscriptions dè toute sorte. Admirablement secondé par sa digne compagne, qui était devenue, depuis plusieurs années, son secrétaire infatigable et la dispensatrice sympathique de ses largesses, M. G. Eynard a fait un bien immense durant sa vie, et sa mémoire demeurera toujours en bénédiction dans l'Eglise. Un deuil immense couvrirait le protestantisme européen si ses amis ne savaient pas que l'esprit de piété, de charité, de dévouement, qui l'inspirait, se perpétuera dans l'épouse pieuse et dévouée qui est demeurée pour le pleurer et pour continuer sa vie de bonnes œuvres.

» A tous ceux que Dieu a faits riches des biens de ce monde, M. G. Eynard a légué le plus salutaire exemple de l'usage qu'ils

peuvent, qu'ils doivent faire de leur fortune.

» Que dirons-nous, après cela, des qualités morales de l'homme excellent que nous venons de perdre? Ceux qui l'ont connu de près savent combien l'esprit qui l'animait ajoutait à la valeur des dons qu'il faisait. Il y avait chez lui une simplicité de cœur, une sérénité d'âme, une bienveillance toujours prête à s'épanouir, une humilité non feinte, une charité, qui lui gagnaient tous les cœurs. On peut dire de lui, en toute vérité, que sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa droite; et quoiqu'il fût riche en bonnes œuvres, son espérance de salut reposait tout entière sur Jésus-Christ, qu'il aimait comme son Sauveur et qu'il adorait comme son Dieu.

» Heureux, bienheureux est celui qui, après avoir vécu dans le Seigneur, est mort dans le Seigneur, car il se repose de ses travaux et ses œuvres le suivent. »

J.-H. GRANDPIERRE.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—

AGIR, C'EST VIVRE, traduit de l'anglais par Mlle S. Monod. Paris, 1863. Meyrueis. 1 vol. in-32, 3 fr.

Ces pages, simples et touchantes, nous transportent, comme l'*Anneau nécessaire*, au sein des misères de Londres, et l'auteur, comme celle à qui nous en devons l'excellente traduction, a fait une bonne œuvre en nous les donnant.

Le cœur se serre à la vue d'une si profonde corruption, de si grands besoins; mais c'est avec reconnaissance qu'on peut bénir le Seigneur pour tout le bien qui a été fait déjà par les *Colporteuses de la Bible*. C'est bien là l'œuvre de la femme, le travail de la charité; un seul mot, sorti de la bouche d'une de ces héroïques femmes, la résume en entier: « Notre œuvre est une œuvre d'amour, et, malgré notre infirmité, Dieu nous a bénies au delà de notre attente. »

Commencée modestement, en 1857, par *Marianne*, dans le quartier Saint-Giles, elle compte maintenant 170 ouvrières, dirigées par des dames surveillantes et placées sous le patronage d'un comité qui leur laisse du reste toute l'individualité nécessaire. Elles ont vendu, en quelques années, plus de 30 000 bibles aux pauvres; c'est ainsi qu'elles vont, une à une, deux à deux s'il le faut, sur les traces du Maître, comme d'humbles Marthes et de fidèles Maries tout à la fois, chercher la brebis perdue dans les quartiers les plus infects de la grande capitale.

Voilà ce que peut le dévouement chrétien; voilà ce que font ces chrétiens anglais si décriés par certaines gens parce qu'ils font honte à leur paresse!

Lisez ces pages, vous, femmes du monde qui vous consumez dans les ennuis d'une opulente oisiveté, pour apprendre le bonheur de ces humbles femmes. Lisez-les, vous tous qui souffrez, pour apprendre à sympathiser avec de bien plus grandes douleurs; venez écouter cette sœur âgée qui, après avoir souffert cruellement pendant 31 ans, ne sait que bénir la bonté du Seigneur; voyez ces malheureuses arrachées au vice, au désespoir, au suicide parfois; venez contempler comment le chrétien mourant rentre joyeux à la « maison de son Père. » Lisez-les pour admirer le zèle infatigable et l'ingénieuse charité de ceux qui ont fondé la mission *des femmes par la femme*, et s'écrient avec tant de raison: « Les femmes de l'Eglise romaine ont plus fait pour elle que ses prêtres. Eh bien! l'Eglise universelle ne réclame-t-elle pas aussi l'activité de la femme? »

Lisez ces pages et bénissez le Seigneur; puis encore, lisez-les et profitez-en. Allez et faites de même; et si vous ne le pouvez, souvenez-vous qu'il vous reste encore l'œuvre de la prière. C'est une des colporteuses bibliques elle-même (page 228) qui nous dit: *Soutenez-nous de vos prières!* Et maintenant, que tous ceux qui prient chaque jour pour les pasteurs et les missionnaires éloignés, prient fidèlement désormais pour cette œuvre bénie de la charité, et leur travail, à eux aussi, ne sera pas vain auprès du Seigneur.

CH. CH.

Histoire Sainte à l'usage des écoles et des familles, textuellement extraite de la Bible, d'après F.-L. Zahn et E. Kundig, par C. Morel. Seconde édition. Lausanne, 1862, Georges Bridel, éditeur ; 2 vol. in-12, prix : 4 fr. 75 c.

St. Paul parle de *toute* l'Ecriture comme étant divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire dans la justice. Et aussi ne saurait-on s'élever avec trop de force contre tout livre qui aurait la prétention de remplacer la Bible en la résumant. Quiconque a évangélisé en France, a pu s'assurer des erreurs de tous genres provenant de la soi-disant *Bible de Royaumont*. Toutefois, dans l'enseignement scolaire et catéchétique, on a besoin d'un guide pour l'Histoire Sainte, et c'est à ce besoin que répond pleinement l'ouvrage que nous annonçons. Il se donne comme *textuellement* extrait de la Bible. L'adverbe est ici de trop ; car, outre que la traduction n'est pas toujours adéquate au texte, il y a choix, il y a arrangement; il y a parfois un résumé. C'est ainsi l'œuvre d'un homme, et d'un homme sujet à l'erreur. Cette réserve faite, nous croyons pouvoir recommander aux établissements d'instruction publique et aux familles cette histoire sainte, extraite de la Bible avec autant de tact que d'exactitude. M. Morel a enrichi cette seconde édition d'une notice sur les premiers temps de l'Eglise jusqu'à Constantin : il est à regretter qu'il ne l'ait pas continuée jusqu'à nos jours, comblant ainsi une lacune qui se fait sentir de plus en plus.

P. B.

La Gerbe : recueil d'anecdotes instructives et amusantes. N° 3 : Paris, Société des écoles du dimanche. Prix, 50 c.

Parmi ces anecdotes, les unes sont instructives, d'autres amusantes, les troisièmes enfin ne sont malheureusement ni instructives ni amusantes et un peu plus de sévérité dans le choix de ces petits morceaux n'aurait certainement pas nui à l'ensemble. — Au reste, nous n'en faisons pas un bien grave reproche au collecteur; — après tout, il ne pouvait inventer des anecdotes, ni rendre intéressantes celles qui ne le sont pas par elles-mêmes. Le plus simple aurait été sans doute d'élaguer ces dernières, mais sur ce point les appréciations peuvent différer. — Cette critique, il faut le dire, ne porte que sur le plus petit nombre de ces pages, qui peuvent être mises avec confiance entre les mains des enfants. — Nous conseillerions seulement à la Société des écoles du dimanche de se contenter pour le moment de ces trois premiers volumes des anecdotes et d'attendre un peu longtemps avant d'en publier un quatrième.

J. CART.

L'École du dimanche. Appel aux amis de l'Evangile en faveur de l'instruction religieuse élémentaire des enfants, par S. Jaulmes-Cook. — Lausanne, Georges Bridel, 1862. Prix : 20 c.

Nous avons lu avec plaisir l'écrit de M. Jaulmes-Cook. Il est le fruit de beaucoup d'expérience et de pratique, en même temps qu'il trahit le plus vif attachement pour une cause que nous n'avons guère besoin de défendre ici. A sa place, nous n'aurions pas craint d'allonger un peu le discours et d'illustrer par des exemples bien choisis, des conseils et des directions dont on ne peut qu'apprécier la justesse et l'opportunité.

J. CART.

Emilia ou le legs d'une mère. Paris, Société des écoles du dimanche, 1862. Prix 1 fr. 50.

L'auteur n'a pas complétement échappé aux dangers du genre qu'il a adopté ; — on aperçoit un peu trop, de temps à autre, le canevas sur lequel il brode, et il y a telle situation forcée qui fait toucher au doigt la fiction. Toutefois, il y a du vrai dans ce petit volume, des caractères qui se retrouvent dans la société et que chacun rencontre dans la vie ; des événements possibles, en même temps que des leçons bonnes à recueillir. En somme, c'est un bon petit livre, qui trouve naturellement sa place dans la bibliothèque des écoles du dimanche.

J. CART.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

—

Introduction à l'étude de la philosophie spiritualiste.

TROISIÈME ARTICLE.

§ 3. *Le spiritualisme.*

Le spiritualisme est la doctrine des esprits. Qu'est-ce qu'un esprit? Si nous consultons le dictionnaire de l'Académie, il nous répondra: « Esprit, substance incorporelle. » Philosophiquement cette définition n'est pas bonne. La substance étant le genre suprême dans toute définition des réels, la définition est purement négative, et nous apprend seulement que l'esprit n'est pas corps. On définit ainsi souvent l'esprit dans des termes qui s'appliqueraient très bien au point géométrique, si l'on pouvait admettre que le point géométrique fût une substance. Il en résulte qu'on abuse du mot spiritualisme en l'appliquant à toute doctrine qui s'élève au-dessus de la conception de la matière étendue et figurée, et qu'on prend pour le spiritualisme des conceptions idéalistes qui lui sont parfaitement opposées.

M. de Rémusat définit l'esprit, dans le dictionnaire des sciences philosophiques, « une substance simple, ayant conscience d'elle-même. » Le définition du dictionnaire de l'Académie n'était qu'une simple négation; il n'en est pas de même de celle-ci. Avoir conscience de soi est une idée très positive, c'est peut-être la plus positive et la plus claire de toutes les idées, puisqu'elle exprime le fait qui est la condition de toute pensée. J'accepte la définition de M. de Rémusat en me réservant de l'interpréter.

La conscience de soi est-elle un fait premier, irréductible, ou est-il possible d'en déterminer la condition? La psychologie moderne, celle du moins qui compte parmi ses représentants quelques-uns des philosophes les plus accrédités, s'arrête à la seconde de ces alternatives. Oui, dit-on, on peut déterminer la condition de la conscience; cette condition, c'est l'activité. Les penseurs qui ont embrassé cette opinion s'efforcent d'établir qu'il y a activité dans tous les faits de l'intelligence; et même dans les plus passifs en apparence, ceux de la sensation. Sans une activité de l'âme agissant ou réagissant rien ne serait perçu ni même senti, rien n'existerait pour nous, parce que nous n'existerions pas pour nous-mêmes. La conscience a une condition qui est l'activité.

L'activité est un genre dans lequel rentrent deux espèces. En premier lieu, l'activité consciente, intelligente, libre; c'est celle dont notre existence personnelle est le type; en second lieu l'activité extérieure, inconsciente, nécessaire, la force mécanique. L'idée de la force simple n'est-elle point la projection au dehors de l'idée de la volonté, dépouillée, par abstraction, du phénomène de la conscience? Après avoir indiqué cette ques-

tion sans l'aborder, je traduis comme suit la définition de M. de Rémusat: « l'esprit est une activité consciente, » et je vais la traduire encore une fois.

La conscience de soi est la racine même de l'intelligence, en sorte qu'affirmer l'intelligence c'est affirmer la conscience et en même temps en signaler la portée. De plus, l'idée de l'activité appliquée à l'esprit ou plutôt puisée dans cet esprit qui est nous-mêmes est l'idée d'une activité libre, je définis donc l'esprit « une puissance intelligente et libre. »

Cette définition pourrait se réduire à un mot, celui de puissance ou de cause. Je m'en tiendrais là, si l'on accordait que toute idée de puissance a son origine dans le moi humain, et que la force inconsciente est une abstraction, et si l'on accordait par cela même que la pensée d'une puissance fatale est au fond une contradiction. Le seul mot de *puissance* désignerait alors une idée très claire et très simple, l'idée de notre action, manifestation fondamentale et permanente de notre existence. Mais ce serait supposer trop de concessions; c'est pourquoi il convient de maintenir une définition plus complexe, quitte à chercher plus tard le rapport des éléments qu'elle renferme. L'esprit est donc « une puissance intelligente et libre ».

Le spiritualisme est la doctrine qui explique l'univers par la conception de puissances de cette nature. Cette doctrine commence par reconnaître la réalité de notre existence, gravement compromise dans les autres systèmes, puis abordant le grand problème, elle affirme que l'univers procède d'une puissance infinie. Ce qui était dès le commencement, ce qui est, ce qui sera éternellement, ce qui est la manifestation primordiale de l'être, ce n'est ni la matière ni l'idée, mais l'esprit, la puissance. L'esprit suprême peut produire, en vertu de sa propre nature; il a produit d'un côté la matière, de l'autre les esprits créés. Nous comprenons dès lors l'harmonie de l'intelligence humaine et de la nature. Nous la comprenons, en reconnaissant dans l'esprit infini la source commune d'où procèdent la matière et la pensée, dans un accord qui est la manifestation même de leur commune origine. Nous pouvons expliquer la raison d'être de la science, problème que le matérialisme n'aperçoit même pas et que l'idéalisme ne peut résoudre. Le spiritualisme était la doctrine de Descartes. En affirmant ce fait il faut se hâter de faire observer qu'il y a dans l'œuvre de Descartes une méthode qui conduit directement à l'idéalisme; et c'est cette partie de son œuvre qui est le plus en vue et qui a le plus fortement agi sur la marche subséquente de la pensée. Mais, en creusant plus bas que la méthode et qu'une partie du système, on reconnaît que le spiritualisme vrai était la pensée fondamentale de cette glorieuse personnalité qui se nomme René Descartes. La pensée totale de ce philosophe a deux courants contraires qui coulent confondus dans le même lit.

Quand il veut poser le principe de sa philosophie, il dit: *Cogito, ergo sum ; Je pense, donc je suis*. C'est la pensée pour point de départ, et il n'est pas difficile de constater que cette pensée s'isole promptement et s'abstrait de la réalité: voilà le courant idéaliste qui coulera tout au travers des temps modernes pour aboutir à Hegel. Mais dans sa quatrième méditation, Descartes dit en termes exprès:

« Il n'y a que la volonté seule ou la seule liberté du franc arbitre que j'expérimente en moi être si grande que je ne conçois pas l'idée d'une autre plus ample et plus étendue, *en sorte que c'est elle principalement qui me fait connaître que je porte l'image ou la ressemblance de Dieu.* » Il est impossible de poser d'une manière plus précise la base psychologique du spiritualisme. L'essence de la personnalité humaine, ce qui est surtout l'image de Dieu, c'est l'activité volontaire.

Ce spiritualisme franc se montre dans la théologie du philosophe, non moins que dans la psychologie. Ecrivant à l'un de ses correspondants habituels, le père Mersenne, il se met en face de la doctrine qui soumet Dieu aux lois de la nature, c'est-à-dire d'une doctrine qui fait des idées la réalité suprême : Si Dieu est soumis dans son action à un système d'idées indépendantes de lui, il est manifeste que ce système d'idées devient le vrai Dieu, et le fatalisme est universel parce qu'il est placé à la source même de l'univers. Voici comment Descartes s'explique à ce sujet : « Les vérités métaphysiques, lesquelles vous nommez éternelles, ont été établies de Dieu et en dépendent entièrement, aussi bien que tout le reste des créatures. C'est en effet parler de Dieu comme d'un Jupiter ou d'un Saturne, et l'assujettir au Styx et aux destinées que de dire que ces vérités sont indépendantes de lui ! Ne craignez point, je vous prie, d'assurer et de publier partout que c'est Dieu qui a établi ces lois en la nature, ainsi qu'un roi établit les lois en un royaume. » Cette déclaration a donné beaucoup d'embarras à plusieurs historiens de la philosophie. Il est difficile d'en atténuer la portée. J'ai noté dans les œuvres de Descartes onze passages dans lesquels il se prononce avec fermeté pour la doctrine de l'indépendance de la volonté divine. En le voyant insister sur cet article on se demande s'il n'éprouvait pas comme une crainte instinctive du courant d'idéalisme qui naissait d'autre part de l'exposition de la pensée.

Le spiritualisme peut encore se réclamer de Socrate. Cette grande figure apparaît à l'horizon de la philosophie tout enveloppée de brumes lumineuses qui ne permettent pas d'en discerner bien nettement les contours. On peut dire toutefois que Socrate eut pour le moins des instincts spiritualistes prononcés. Ces instincts s'altérèrent chez ses successeurs. Origine de tout le mouvement grec, le maître de Platon reste pourtant, à plusieurs égards, comme isolé dans son bon sens élevé à la hauteur du génie.

Si le matérialisme compte de fortes têtes, si l'idéalisme a des représentants considérables, la doctrine de l'esprit peut donc invoquer en sa faveur de respectables autorités. Cette doctrine présente toutefois des difficultés fort graves.

§ 4. *Difficultés et avantages du spiritualisme.*

Observons d'abord que plusieurs des difficultés du spiritualisme ne lui sont pas particulières, mais sont communes à tous les systèmes, parce qu'elles appartiennent à la recherche philosophique en elle-même. Dans mon opinion, le spiritualisme seul peut rendre compte des obscurités qui demeurent insondables à d'autres points de vue. Seul il peut dire le pourquoi des mystères, ce qui vaut mieux sans doute que de les méconnaître ou de les nier. Seul, en un

mot, il peut, selon l'expression de Milton, rendre les ténèbres visibles.

Que le spiritualisme soit une doctrine difficile pour l'intelligence humaine, c'est ce que l'histoire établit avec évidence. Il n'est rien d'autre au fond que la doctrine de la création, doctrine que l'antiquité n'a pas réussi à atteindre, malgré les lueurs de Socrate. Bien des modernes ne réussissent pas à en saisir le caractère sérieux, puisqu'elle ne leur paraît qu'un coup de désespoir de la raison, l'intervention d'un *deus ex machina*. Souvent enfin, elle est compromise par ses défenseurs, qui laissent mêler à son courant les eaux de l'idéalisme. Cette doctrine est donc difficile ; de plus, elle soulève des préjugés. Elle est commune d'abord ; il est manifeste que sous les formes de la science elle reproduit l'enseignement élémentaire du catéchisme. Or s'il est des hommes qui craignent de se séparer de la foule, il en est d'autres (et ce sentiment est le plus répandu de nos jours dans l'école) qui tiennent beaucoup à s'en distinguer. Nous ne dirons pas avec le misanthrope genevois que les philosophes, sans aucun souci de la vérité, ne cherchent que la renommée, mais Rousseau indique pourtant une tentation réelle quand il affirme que « tout savant dédaigne le sentiment vulgaire. » Le fait que le spiritualisme exprime dans la science la commune foi du peuple chrétien, crée donc, dans beaucoup d'intelligences, un préjugé en sa défaveur.

Le spiritualisme a encore le défaut d'être ancien, ce qui lui oppose un préjugé voisin du précédent. L'histoire nous montre certaines époques où le mouvement intellectuel est comme figé. La tradition tout entière s'immobilise, toute pensée nouvelle est suspecte et plus ou moins frappée d'anathème. Il est d'autres époques, au contraire, où l'esprit est emporté par un besoin impérieux de mouvement. Toute nouveauté est favorablement accueillie, toute pensée ancienne est marquée d'un stigmate de désapprobation. Pour moi j'ai recueilli de la bouche d'un maître vénéré cette parole excellente que je garde soigneusement : « La règle de nos pensées ne doit être ni le vieux ni le neuf, mais le vrai et le bon. » Nous devons sans doute être au courant des progrès réels accomplis dans les sciences qui s'enrichissent par des observations et des découvertes successives ; mais nous ne prendrons pas pour la règle de nos pensées ce qu'il peut y avoir de nouveau et de plus nouveau dans l'éclosion des fantaisies humaines. Une doctrine ne doit perdre aucun charme à nos yeux, lors même qu'il serait démontré qu'en suivant le cours des âges on en trouve partout la trace, et qu'elle est vieille, aussi vieille que la vérité.

Si le spiritualisme présente des difficultés graves, s'il suscite contre lui des préjugés répandus, il a, du reste, des avantages signalés sur les deux autres doctrines.

La matière semble incapable de produire les idées ; le matérialisme ne peut même rendre compte du mouvement des atomes, parce que ce mouvement a un ordre et que l'ordre est une idée. L'idée, à son tour, ne saurait produire la matière, et on ne comprend pas comment l'idée primitivement une se multiplierait. De plus, la conception d'une idée en soi, d'une idée qui n'est pas dans un

esprit, me paraît une abstraction impossible. Le spiritualisme possède seul dans la conception de la puissance un principe véritable producteur. Il accepte d'ailleurs tous les résultats de la lutte engagée par l'idéalisme contre la doctrine de la matière, mais il replace les idées dans un esprit, au grand bénéfice de la raison.

§ 5. *Résumé.*

Nous avons caractérisé les trois grandes tendances qui se partagent la philosophie et qui se font sentir, plus ou moins mélangées à des degrés divers, dans les systèmes concrets rédigés par les philosophes. Au problème que pose à l'esprit humain l'existence de l'univers, nous avons rencontré trois réponses :

1° L'univers est un immense mécanisme.

2° L'univers est une grande logique.

3° L'univers est l'œuvre d'une puissance intelligente et libre dont il manifeste les perfections.

§ 6. *Autre classification des systèmes.*

Il ne sera pas sans intérêt, et peut-être sans utilité, d'indiquer les rapports de notre classification des systèmes avec la division usuelle qui répartit les doctrines métaphysiques en trois classes : athéisme, panthéisme et théisme.

L'athéisme nie absolument l'existence de tout élément divin, il cherche donc l'origine des choses dans les éléments inférieurs de l'univers. Il est obligé d'affirmer que le *plus* procède du *moins*, la pensée de l'inintelligence, la volonté de l'inertie. Cette marche de la pensée, dirigée en sens contraire des données fondamentales de la raison, est métaphysiquement le caractère propre du *matérialisme*.

Le panthéisme reconnaît sous le nom de Dieu un principe inconscient et diffus dans les choses, qui se manifeste comme intelligence et comme puissance, mais sans se connaître lui-même. Cette intelligence qui est pensée par d'autres esprits, mais qui ne se pense pas elle-même est la conception spéciale de l'*idéalisme*.

Le théisme enfin, ou la doctrine d'un Dieu vivant et personnel, correspond à notre *spiritualisme*.

« L'idéalisme, » dit fort bien M. Franck dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (article spiritualisme) « conduit au panthéisme, le matérialisme à l'athéisme ; le spiritualisme seul fondé sur la conscience conserve également Dieu, la personne humaine et la nature extérieure. » Il serait donc assez facile de substituer une de ces deux classifications à l'autre. Voici mes motifs pour préférer celle que j'ai établie.

On a singulièrement abusé du mot athéisme ; il se lie à des souvenirs lugubres. En présence des bûchers du moyen âge et de l'époque de la renaissance, certains écrivains se sont efforcés et s'efforcent encore parfois de plaider la cause des victimes, en les lavant du reproche d'avoir nié Dieu. Le procédé est vicieux. La vérité est, dans bien des cas, qu'il ne fallait pas brûler ces philosophes, quoiqu'ils fussent vraiment athées. Quand Dieu est nié, ne pas oser le dire est lâcheté plutôt que tolérance. Mais, à l'ordinaire, il est plus convenable de ne pas user dans les discussions philosophiques d'un terme qui sent trop le fagot.

La classification des systèmes en théisme, panthéisme et athéisme est d'ailleurs une classification spécialement religieuse, et au point de vue religieux elle est mauvaise, parce qu'elle pèche contre cette règle de logique qui défend de mettre un membre de trop dans une division. M. Jules Simond l'a dit excellemment : « Le panthéisme n'est que la forme scientifique de l'athéisme; le monde divinisé est un monde sans Dieu. » Au point de vue métaphysique, il existe une notable différence entre ces deux doctrines, puisque le panthéisme admet l'existence d'un élément intellectuel et idéal dans le monde, tandis que l'athéisme conséquent (matérialisme) est réduit à tirer la pensée de la matière, par un tour d'escamotage. Cette différence métaphysique se traduit parfois pour les individus en une différence morale. Des hommes habitués à réaliser des abstractions s'attachent avec amour aux idées, et leur vouent un culte réel qui influe sur leur développement. Mais ce sont là des produits exceptionnels, nés dans les serres chaudes de la philosophie et qui ne peuvent vivre à l'air libre. A parler en général, et pour le compte de l'humanité, l'athéisme et le panthéisme ont la même valeur et doivent former une seule classe au point de vue religieux. Si le monde est gouverné par des idées impersonnelles, la fatalité règne. Dès lors qu'importe la réalité du bien, si le mal est aussi nécessaire que le bien? l'idée du bien devient contradictoire. Les actes religieux n'ont plus de signification et ne peuvent plus subsister que par inconséquence. Comment prier, s'il n'y a pas d'être qui puisse entendre et répondre? Comment rendre grâce, s'il n'y a point de bienfaiteur? Dans le domaine religieux, il n'y a donc que deux doctrines vraiment distinctes, le théisme, qui affirme l'existence d'un Dieu vivant et personnel, et l'athéisme qui le nie.

Il nous reste encore un terme à expliquer. Par un caprice de la langue, ou plutôt (car les langues n'ont pas de caprices) par l'effet de circonstances qui me sont inconnues, *théisme* dérivant du nom grec de Dieu et *déisme* dérivant du même nom en latin, n'ont pas la même signification. Théisme, dit le dictionnaire de l'Académie : « croyance de l'existence de Dieu. » Déisme, dit la même autorité : « système de ceux qui, rejetant toute révélation, croient seulement à l'existence de Dieu. »

Tous les déistes sont donc théistes, mais tous les théistes ne sont pas déistes. Le théisme est à la base des religions chrétienne, juive et mahométane; le déisme nie la vérité de toute religion révélée.

Il faut distinguer deux sortes de déismes, ou plutôt ce mot a deux applications, l'une théologique, l'autre philosophique. Le déisme théologique nie en fait, et par les arguments de la critique et de l'histoire, qu'on puisse établir la réalité d'une des révélations affirmées par les croyants. Le déisme philosophique va plus loin; il nie *a priori* la possibilité de l'ordre surnaturel. Il admet l'existence de Dieu, mais déclare que Dieu ne peut pas agir en dehors des lois qu'il a établies.

Le déisme philosophique est presque toujours à la base de l'autre. Il semble manifeste, par exemple, que dans les écrits des partisans de cette théologie dont l'adjectif *nouvelle* exprime la pré-

tention bien plus que la nature, la négation du surnaturel est *a priori*, et préexiste au travail de l'érudition qu'elle inspire et dirige. Mais la distinction des deux déismes est très nette toutefois, et peut se produire en fait. Si Rousseau, par exemple, avait nié positivement la réalité de la révélation chrétienne, qu'il se borne à révoquer en doute, il aurait été déiste, au sens théologique de ce mot. Au sens philosophique, il l'est si peu qu'il déclare qu'un homme qui affirmerait l'impossibilité des miracles, n'aurait pas droit à une réponse et devrait être enfermé. C'est le déisme philosophique seul que nous avons à caractériser ici.

Dieu a créé l'univers et lui a donné des lois; mais, une fois ces lois établies, son action a cessé, et l'univers continue sa marche indépendamment de son auteur. Telle est la thèse.

Pascal a dit de Descartes que ce philosophe se serait bien volontiers passé de Dieu, mais qu'il n'avait pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude au monde, après quoi il n'avait plus que faire de Dieu. En ce qui concerne l'ensemble de la pensée de Descartes, cette parole est fort injuste, mais elle caractérise bien le système que nous avons en vue.

Les lois régissant l'univers indépendamment de Dieu deviendraient alors comme un voile s'étendant entre le Créateur et nous. Chaque découverte de la science nous fait bien éprouver, en un sens, pour le Créateur une admiration toujours plus grande; mais d'autre part, ce Créateur se retire de plus en plus, à une distance incommensurable; il grandit, mais il s'éloigne dans la même proportion. Mais que sont les lois dont on parle? ces lois ne sont que le mode d'action d'une cause. Dieu agit; et dans son action notre pensée reconnaît les éléments d'intelligence qui la constituent elle-même. Mais l'acte de Dieu a pour terme la réalité matérielle ou spirituelle, et non les lois, simple expression de sa volonté. Ce n'est que par suite d'une confusion d'idées que le mode selon lequel procède la volonté éternelle peut être considéré comme une réalité subsistant en soi qui s'interpose entre notre pensée et cette volonté, bien plus, qui lie cette volonté même, de sorte qu'il est interdit à Dieu d'intervenir dans le monde qu'il a créé. Il y a là un germe d'idéalisme dont le plein développement amène à s'en tenir à la loi en se passant de Dieu. Le déisme philosophique est un compromis sans portée entre l'idéalisme et le spiritualisme. Il accorde à la loi assez de réalité pour lier Dieu; il n'ose lui en accorder assez pour remplacer Dieu.

Il y a de plus dans le déisme un dualisme caché, né d'anthropomorphisme. Le monde qui, une fois créé, chemine tout seul, est l'image des mécanismes construits par les hommes. L'ouvrier humain dispose de forces tout à fait indépendantes de son action et qu'il ne fait qu'utiliser. La montre marche sans que l'horloger pousse l'aiguille avec la main. Il est clair qu'on transporte indûment à l'être absolu cette conception anthropomorphique, lorsqu'on parle d'un monde qui chemine tout seul une fois créé. On admet, sans y penser, des forces indépendantes de l'acte suprême à la fois créateur et conservateur de l'univers;

de l'acte sans lequel rien ne durerait, comme rien ne commencerait.

ERNEST NAVILLE.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Souvenirs de l'Amérique du sud.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Un de nos amis de Buenos-Ayres vient nous voir. Il traverse, dans une grande barque remplie de monde, le Rio Parana vis-à-vis de Santa-Fé, où il a encore plus de quatre lieues de large. Il s'assied à la poupe du petit bâtiment avec deux négociants créoles et un prêtre. Ces deux négociants viennent à parler de religion. L'un d'eux se déclare parfaitement en règle avec le Ciel, ayant, dit-il, racheté tous ses péchés passés, présents et futurs par des fondations de messes à perpétuité et par d'autres précautions de ce genre! Son compagnon se moque un peu de ces billets escomptés d'avance sur la somme de félicités éternelles qu'il prétend avoir acquises; il ajoute que, pour lui, il est loin d'être aussi sûr de son affaire. Les deux interlocuteurs crient à tue-tête, selon la mode créole; le prêtre est assis entre les deux, évidemment pas une syllabe de l'entretien ne peut lui échapper. Mais, superbe, flegmatique, indifférent, il continue à fumer son cigare, sans daigner seulement paraître accorder la moindre attention à ce qui se dit autour de lui.

Padre Nicasio voudrait bien savoir le français, pour pouvoir lire les sermons du Père Lacordaire, le seul orateur de la chaire sacrée connu dans l'Amérique espagnole. Quelqu'un des nôtres offre de lui donner quelques leçons; il accepte, et vient assez régulièrement pendant quelques semaines. Il semble prendre un grand intérêt à ses exercices de langue. Tout à coup il cesse de venir. Nous pensons que le supérieur de l'ordre a trouvé mauvais que le Père Nicasio fréquentât une famille protestante! Quelqu'un de très lié avec les moines nous assure que non. Padre Nicasio, étant sous-prieur et fort indépendant de caractère, fait au couvent ce qu'il veut. La même personne nous dit que le Padre a *trop à faire* avec l'éducation de ses coqs de combat pour continuer ses leçons de français, et qu'il passe au Renidero (arène des combats de coqs) la majeure partie de son temps. Il y a déjà gagné des paris considérables, et ce genre d'occupation est plus lucratif et plus intéressant pour lui que l'étude de n'importe quel orateur sacré! Un autre de ces moines, le père Matéo, a des chevaux superbes, et il les fait courir chaque dimanche. Il s'enrichit aussi de cette manière-là, de concert avec le prieur qui élève des chevaux à l'*Estance* du couvent.

Nous pénétrons un jour dans un de ces couvents. Ce sont en général de vastes demeures bâties dans le style des retraites monacales de l'Andalousie. L'entrée principale précède une grande cour plantée d'orangers magnifiques; au milieu s'élève un puits avec une arcade mauresque en fer ou en maçonnerie, dont les ornements sont garnis de *flores del ayre*, orchidées qui répandent au loin leurs suaves parfums. Les portes extérieures des appartements donnent sur une véranda, *corrédor*, qui règne sur les quatre côtés de la cour. Nous nous arrêtons sur le seuil d'une cellule dont la porte est ouverte. C'est une vaste pièce, très élevée, pavée de briques, et dont les portes à doubles battants s'ouvrent sur un charmant petit jardin rempli de roses et d'œillets, et ombragé de citronniers et de lauriers. D'anciennes glaces de Venise entourées de riches sculptures, quelques beaux tableaux de l'école espagnole avant Murillo, des meubles antiques en cuir de Cordoue ciselé, découpé et doré, des bahuts de bois

incrusté, un lit recouvert d'une élégante courte-pointe garnie de dentelles créoles, composent l'ameublement de cette chambre. Quelques reliquaires, des bénitiers, curieux ouvrages d'orfèvrerie, sont suspendus aux murs, à côté d'une guitare ou d'une mandoline. De livres d'études, point de traces. Les petits mulâtres qui servent de domestiques aux moines, m'apercevant dans l'enceinte réservée aux hommes seuls, viennent à moi et me prient de me retirer. Leur mère, affreuse négresse qui fait la cuisine des pères, et qui arrive au bruit des voix de ses enfants, me fait passer par une cour adjacente où se trouve son antre culinaire.

Un jeune officier français, qui fait partie de la légion étrangère, est appelé à faire des patrouilles. Par une nuit d'été, sereine, lumineuse, embaumée comme elles le sont dans cet admirable climat, il marche avec sa petite troupe de soldats, dans un chemin bordé de *quintas* ou maisons de campagne. C'était aux abords de la ville de Santa Fé. Tout à coup, dans un bosquet d'orangers, il croit voir une forme blanche se mouvoir sous les arbres. Il s'approche de la haie de géraniums et de daturas qui borde le jardin, et aperçoit un moine dominicain en promenade sentimentale avec une jeune créole. Le sous-lieutenant trouve l'aventure fort originale, et, passant la tête sous l'ombrage embaumé des orangers: « Que faites-vous donc là, mon révérend Père, dit-il. Allez chanter la messe! Savez-vous qu'il est passé minuit? Aussi bien, si vous tardez encore un peu, vous rentrerez au couvent tout juste pour matines. » Le moine, loin de se fâcher, riposta par de gais propos et continua sa promenade.

Mais, à côté de ces richesses, de cette indolence, de cette absence complète de toute dignité sacerdotale, il y a, Dieu merci, une classe de prêtres qui offrent avec ceux dont nous venons de parler, un énorme contraste: ce sont les missionnaires italiens de l'ordre de St. François envoyés dans l'Amérique espagnole pour convertir les Indiens. Notre intention n'est pas de discuter la manière (trop superficielle selon nous) dont ces prêtres comprennent la mission; mais ce que nous aimons à constater c'est leur dévouement, leur courage, leur abnégation. Ces prêtres-*soldats*, pour ainsi dire, manient le cheval, la lance, le lasso, aussi bien que les Indiens au milieu desquels ils doivent vivre, et leur vie est, comme celle de leurs néophytes, une éternelle fuite à travers les déserts. L'un d'eux, Padre Constancio, vient nous voir aussi souvent qu'il le peut, et nous tenons de cet homme vraiment distingué quelques détails sur les Indiens. Ces sauvages ont reçu, il y a trois siècles à peu près, quelques notions de christianisme apportées par les Jésuites. Mais, de plus en plus refoulés dans les déserts, et livrés à eux-mêmes, il ne leur est resté de tout cela que l'idée résumée de deux principes éternels qui se disputent le monde: le bien, représenté à leurs yeux par *los Santos*, les saints, et le mal par *los Demonios*, les démons. Il est impossible de leur faire comprendre autre chose. Padre Constancio après 6 mois et plus de catéchismes suivis chaque jour par les adultes dont il s'occupait, vit un jour entrer dans sa cabane le moins stupide de la troupe. On venait d'envoyer au Père une belle gravure représentant le Christ sur la croix. L'Indien s'en approche et demande: Qu'est ceci? Est-ce un saint? — Mais, ne reconnaissez-vous pas notre Seigneur? — Ah! alors si ce ne n'est pas un saint, c'est donc un démon? — Mais quand je vous dis que c'est notre Seigneur Jésus-Christ, crucifié, mort pour nous sur la croix!... — Ah! bien oui, Padre! dites-moi donc comment il faut l'appeler; vous dites que ce n'est pas un *Saint*, il est clair alors que c'est un démon! etc., etc. Des heures de conversation, ajoutait le missionnaire, n'auraient amené aucun résultat satisfaisant. L'Indien, une fois entré dans un cercle

d'idées vicieuses, n'en sort plus. On dirait qu'une sorte de puissance d'inertie fatale et mystérieuse condamne les opérations de sa pensée à se replier sur elles-mêmes, sans jamais sortir de certaines limites. Pour la force, l'adresse, la ruse, ils sont loin d'être stupides; la finesse de leurs sens extérieurs et de leurs instincts sauvages développés par les besoins et les dangers de la vie primitive, font d'eux par moments des hommes extraordinaires. Egaré par de profondes ténèbres dans d'immenses *pampas*, l'Indien descend de son cheval, et mord l'herbe qu'il rencontre sous ses pas; le goût de cette herbe l'avertit à quelques mètres près du lieu où il se trouve. Il vous dira si c'est un ancien pâturage, un marais desséché, le bord d'un fleuve, d'une rivière ou d'un lac. Il saura s'il est près ou loin d'une habitation, quelles en sont les cultures et le bétail!... De plus il est *rastréador*, c'est-à-dire, qu'un brin d'herbe écrasé, une empreinte à demi effacée dans le sable, une branche d'arbre cassée, les restes d'un feu dispersé par le vent, sont pour lui autant d'indices sûrs, immanquables, et à l'aide desquels il pressent, d'une manière claire et positive, la race, les allures, les armes, la monture, et jusqu'aux vêtements des gens qu'il cherche ou qu'il poursuit.

L'Indien ne connaît que la guerre, le pillage, la chasse qui dégénère le plus souvent en vol de bétail. Il traite durement tout ce qui est faible, comme les femmes et les enfants, appelés du reste à le suivre partout. Penché sur son cheval, le regard à l'horizon, la lance en avant, dévorant l'espace, il franchit des distances immenses avec une prodigieuse rapidité. L'Indien est faux, turbulent, insaisissable, capricieux. Le missionnaire, s'il veut essayer sur lui d'une influence prolongée, doit le suivre dans toutes ses courses, galoper avec lui à travers les déserts immenses, camper avec lui sur la lisière des forêts vierges, souffrir avec lui la faim, la soif, la fatigue, l'ardeur du soleil, la fraîcheur glacée des nuits. Pour l'Indien, tout cela n'est qu'un jeu; mais pour l'Européen, pour le prêtre italien surtout, qui a passé une bonne partie de sa vie dans les calmes et poétiques retraites des beaux couvents de Rome ou de Florence, entouré des chefs-d'œuvre des arts, et des sites d'une nature splendide, il y a dans l'acceptation d'une vie aussi rude un dépouillement complet de tout ce qui peut jeter quelque agrément sur l'existence, et à côté du dévouement chrétien qui peut tout, il faut le stoïcisme des fils de Lacédémone pour supporter courageusement un sort aussi rigoureux. Heureux encore le missionnaire, s'il n'est pas réduit à n'avoir pour apaiser sa faim que les fruits âpres du caroubier, ou les racines de quelque plante qu'il doit déterrer lui-même. Et quelle tâche décourageante que celle d'avoir à instruire de pareils néophytes! Ils ont appris des Jésuites à respecter plus ou moins la personne des prêtres, à les vénérer à leur façon, à ne jamais leur résister en face. Cette apparence de consentement tacite, mais dont on ne peut connaître le degré de sincérité, n'est pas une des moindres difficultés de l'œuvre. Malgré tout ce que le missionnaire a pu dire pendant des mois, des années même, sur la paix, l'union fraternelle, le respect de la propriété, il a le chagrin d'assister à des rixes sanglantes; il voit se faire autour de lui les préparatifs d'expéditions de vol ou de pillage. La veille du jour désigné pour le départ (toujours à la lune décroissante), les devins de la tribu tirent des horoscopes sur le plus ou le moins de bonnes chances, concernant l'expédition projetée. Ce soir-là, les hommes réunis autour des feux s'enivrent avec une liqueur fermentée, produit du fruit de l'algaroba (caroubier) et du miel sauvage. Cette boisson extrêmement forte, qu'ils nomment *chéché*, finit par les étourdir tout à fait. Ils s'endorment au son de la musique

monotone des devins, qui murmurent des chants cabalistiques entremêlés d'une espèce de sifflement guttural qui leur est particulier. Un hébêtement sinistre se lit sur ces physionomies que les lueurs mouvantes des feux tantôt éclairent vivement, tantôt replongent dans l'ombre.

A quelques pas de là les femmes et les enfants, réunis en groupe, attendent avec la résignation passive des êtres condamnés à l'esclavage et au mépris, que les hommes soient profondément endormis. Elles s'approchent alors furtivement et s'emparent des débris de nourriture restés près des feux. Une tentative de ce genre, aperçue par un de leurs seigneurs et maîtres, serait punie par les plus durs châtiments. Les femmes et les jeunes filles sont si maltraitées que ce qui peut arriver de plus heureux à ces infortunées, c'est d'être faites prisonnières de guerre, et comme telles, amenées dans les villes. Là, en échange d'une gratification qui appartient aux soldats, et qui correspond aux gages qu'on leur paierait comme domestiques, elles servent dans les familles créoles, et, à peu d'exceptions près, y demeurent volontiers. Cette sorte de demi-esclavage, qui n'est point reconnu par la loi, et qui n'offre aucun privilége aux maîtres contre leurs domestiques, a déjà sauvé des mauvais traitements et de la vie misérable du désert, un assez bon nombre de femmes et de jeunes filles. L'une d'elles, qui sert notre voisine, se cache soigneusement lorsqu'elle aperçoit des Indiens en ville. La pauvre enfant, bien traitée et très heureuse chez ses maîtres, craindrait par-dessus tout d'être forcée de retourner dans sa condition première.

En Europe, on voit des pays produire beaucoup d'hommes intelligents et distingués, qui ne parviennent à rien, parce que les institutions sociales s'y opposent. Il n'y a pas de constitution, ou bien la constitution est très défectueuse. Dans les républiques espagnoles de l'Amérique du sud, où l'on est à peu près aux antipodes géographiquement, et tout à fait intellectuellement et socialement, les hommes manquent, mais la constitution existe, admirable en tous points, et copiée à peu près mot à mot sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Les créoles espagnols, tout indolents et tout ignorants qu'ils sont, ont même donné un grand et généreux exemple à ces mêmes Etats-Unis en accomplissant l'abolition de l'esclavage. Nous dirons dans une autre occasion comment cette terrible secousse eut lieu, et les perturbations qu'elle a apportées dans la société argentine.

Un autre point de la constitution que nous avons toujours vu loyalement respecté, c'est la liberté de conscience et des cultes. Nous n'avons remarqué aucune étroitesse dans la manière de voir et de juger, aucune vexation basse et mesquine. Notre ami de Buenos-Ayres, envoyé par la société protestante allemande de Gustave-Adolphe en faveur des protestants disséminés, nous raconte que, dans toutes les villes des bords du Rio-Parana, il a tenu des assemblées, baptisé, marié, administré la sainte cène, sans aucune espèce d'entraves. Lorsque la chambre de l'hôtel où il descendait était trop petite, il tâchait d'en louer une pour un jour ou deux. Cette perquisition même, qui l'amenait à parler beaucoup du but de son voyage, ne lui suscitait nulle difficulté. A Santa-Fé, l'agent de la Société biblique britannique et étrangère vient nous voir. Il a une lettre de recommandation pour le gouverneur. Celui-ci l'accueille à merveille et lui promet sa protection. Il nous quitte pour continuer son voyage. A Corrientes, le seul désagrément qu'il subit ne lui fut pas personnel. Il apprit là que quelques Bibles qu'il avait vendues à des femmes leur avaient été reprises par leurs confesseurs. Au Chili, d'où il nous écrit plusieurs lettres, il a placé un nombre considérable

de Bibles et de Nouveaux Testaments, de même au Pérou et en Bolivie, où l'œuvre d'évangélisation a été commencée par un moine espagnol, don Ramon Monsalvage, antérieurement élève de l'établissement de Monsieur le pasteur Jaquet, à Glay. Dans ces pays lointains, le prestige de Rome n'existe plus au même degré qu'en Europe. Les prêtres eux-mêmes désirent l'indépendance et travaillent à obtenir les libertés gallicanes. Le nonce du pape, le vicaire apostolique, sont assurément des puissances, mais un peu *in partibus*, comme leur titre d'évêque. Les prêtres créoles craindraient de voir leurs richesses prendre le chemin de la ville aux sept collines. Le *Denier de St. Pierre* a été fort mal accueilli : à Santa-Fé, il n'a rien produit du tout; au Chili, les journaux l'ont fort critiqué, et l'ont annoncé avec une compassion caustique et narquoise.

A Parana, le *Correo Argentino*, journal officiel, s'emparait avec un empressement significatif de tous les projectiles de la presse européenne contre Rome et les prêtres. Le volume de M. About, qui commence par ces mots : « L'Eglise catholique romaine se compose de 139 millions d'individus, sans compter le petit Mortara, » a été traduit et publié en entier, ainsi que quelques articles de M. Laboulaye sur la liberté religieuse. Le créole, nonchalant et superstitieux par habitude, est de nature observateur, malicieux, moqueur, amateur d'épigrammes et de sobriquets. Les ridicules et les vices du clergé ne lui ont point échappé; il est assurément encore trop indolent et trop peu instruit pour se passer de ces gens qui ont tissé autour de sa vie la trame serrée de leurs traditions indispensables, et de leurs cérémonies aboutissant à l'enfer ou au ciel. Mais, secrètement vexé d'être forcé de reconnaître et d'accepter cet assujettissement, il s'en venge autant qu'il peut, par des allures plus ou moins libres, et par des hardiesses de langue qui sont de grands scandales pour les dévotes. Il sait bien qu'à l'heure suprême il lui faudra passer sous les *fourches caudines*, et que, le voulant ou non, une centaine de piastres de son avoir personnel tombera dans la bourse de *sa reverencia ;* mais il pense que, pour son argent, il a bien le droit de se moquer un peu, et d'escompter ainsi quelques moments de gaîté de sa vie présente, sur les lugubres facéties de sa mort.

L'état religieux que nous venons de décrire nous reporte à trois cents ans en arrière, et semble emprunté à ce XVI[e] siècle dont les vices et la corruption amenèrent la Réforme. Nous nous sommes demandé souvent, avec une amère tristesse, si la lumière du pur Evangile tarderait encore longtemps à venir éclairer ces profondes ténèbres. Voilà un peuple dans lequel les instincts nobles de l'antique race espagnole subsistent encore à plus d'un égard; un peuple intelligent, au cœur patient, généreux, reconnaissant; une nation qui possède en elle tous les germes de la véritable grandeur, et dont les facultés morales sont complétement paralysées par l'ignorance, la superstition, l'abrutissement religieux. Des discordes civiles, qui maintenant semblent apaisées, mais qui ont donné occasion au déploiement de tous les instincts cruels qui se peuvent imaginer, une démoralisation effrayante, une corruption de mœurs inouïe, la vénalité partout, le doute amer, le scepticisme moqueur chez les uns, la superstition stupide chez les autres, et même chez les âmes élevées et des meilleures, quelque chose de vague, de flottant, d'indécis, une mélancolie profonde, comme la tristesse sans espérance; peu d'élan pour les œuvres de charité pratique et positive, mais un amour passionné des vaines et futiles cérémonies ; la mort pompeusement parée, mais la mort...... voilà les résultats terribles, irrécusables, d'un pareil état de choses.

Nous avons parlé plus haut de la tolérance en matière de foi. Cette tolérance résisterait-elle à des tentatives sérieuses de prosélytisme? C'est ce que nous nous demandons. La *forme* effraierait plus que le *fond*. A Buenos-Ayres, un nombre considérable de jeunes garçons créoles catholiques sont élevés au collége anglais, où la Bible, lue, commentée, méditée chaque jour, est la base première de l'éducation. Evidemment les femmes mères de ces enfants, et les prêtres confesseurs de ces enfants, n'ignorent pas cette circonstance; néanmoins les élèves créoles y affluent. Les Anglais agissent en cela avec un grand tact. Ils laissent *venir* et s'abstiennent encore d'aller *chercher*. Ce temps n'est pas éloigné peut-être, et il se peut aussi qu'alors les passions haineuses fassent irruption dans ce monde indolent et léger. Ce moment suprême de la secousse qui fait tomber les ornements « du sépulcre blanchi, » est aussi celui de la foi courageuse, patiente et persévérante dans les persécutions, jusqu'au martyre même. En attendant ces révélations individuelles de la vérité dans les âmes, la tolérance de fait existe pour les institutions religieuses publiques ou particulières. A Santa-Fé même, le culte protestant a été célébré pendant cinq années dans notre maison (en une langue étrangère aux habitants du pays, il est vrai). Nul n'ignorait l'existence de ce culte; nous étions entourés d'églises et de couvents, néanmoins nous n'avons jamais eu à subir le plus petit désagrément.

Y.

—◇—

QUESTIONS SOCIALES.

—

De l'impôt au point de vue moral et social.

SECOND ARTICLE.

Dans l'examen auquel nous nous sommes livré d'un impôt personnel sur l'ensemble de la fortune, nous avons montré quelles en sont la signification et les tendances, et comment « l'impôt unique » est devenu la formule du socialisme européen, arme d'autant plus redoutable qu'elle a peu d'apparence, et qu'elle se présente de manière à devenir populaire. Dans beaucoup de pays, en effet, l'impôt est lourd, très lourd même, et tout ce qui peut paraître de nature à en alléger les charges doit être bien accueilli de la généralité des contribuables, c'est-à-dire à peu près de tout le monde. Et toutefois la plupart des gouvernements, les premiers intéressés à lever les taxes sans mécontenter leurs administrés, ne se sont point laissé prendre aux promesses de l'impôt unique, parce que la simple expérience des affaires leur en montrait tout le vide. Ce n'est que sur le terrain populaire qu'il a pu remporter quelques victoires; partout à l'état de théorie, c'est en Suisse qu'il a d'abord essayé de passer dans les faits.

Ce trait est important à un double point de vue. D'abord il n'est pas en Europe de pays où la moyenne générale des lumières soit plus élevée qu'en Suisse. Si donc des peuples qu'on peut appeler éclairés se sont laissé entraîner dans une voie fâcheuse, on peut croire que d'autres peuples, moins habitués à se gouverner eux-mêmes, et ayant plus de motifs de désirer des changements, résisteraient moins encore aux perspectives d'un allégement dans les contributions. En second lieu, il n'est peut-être aucun pays où le socialisme, comme système, ait moins d'adhérents que parmi nous. La propriété y est extrêmement divisée, il n'est personne, pour ainsi dire, qui ne possède quelque chose, chacun peut parvenir à tout, et le prolétariat, tel du moins qu'il existe en beaucoup de pays, nous est à peu près inconnu. Les conditions de l'expérience étaient donc les plus favorables possibles, car l'impôt, établi dans un tel milieu et en temps de calme politique, ne pouvait pas, *à ses débuts*, présenter de très graves inconvénients, et il fallait des années, peut-être même des troubles sociaux possibles et probables à la longue dans une démocratie, pour que les conséquences vraies pussent en découler de manière à être remarquées. Ainsi le danger était d'autant plus grand qu'il devait être inaperçu, que le succès

apparent donnait un point d'appui et un argument victorieux aux partisans de l'impôt unique à l'étranger, et que nous courions le risque, en leur prêtant notre soutien moral, de voir cet impôt s'établir plus aisément à nos portes sous sa véritable forme, et nous revenir ainsi à la fois socialiste et cosmopolite, plein de troubles et de violences, dans lesquels nous serions entraînés malgré nous, comme nous l'avons été plus d'une fois lorsque nous avons vu répéter sur un vaste théâtre les essais d'idées venues de l'étranger, auxquels nous nous étions abandonnés. Toutes les théories qui ont effrayé la France en 1848 avaient été discutées trois ans auparavant dans l'Assemblée constituante vaudoise. Aurions-nous échappé à leur étreinte si elles eussent réussi à s'introniser à Paris? La joie avec laquelle on les vit écraser prouva tout au moins que le danger n'avait pas passé inaperçu parmi nous.

De même en est-il de l'impôt unique, avec cette différence que les effets de ce dernier, moins rapides, sont plus sûrs; qu'au lieu de vous saisir à la gorge, comme le droit au travail, ou telle autre formule socialiste, il s'insinue lentement dans les veines, comme un poison subtil dont on sent les résultats sans pouvoir s'en défendre, et qui ôte jusqu'à la volonté, la force et les moyens de résister.

En Suisse, deux cantons, Zurich et Neuchâtel, ont adopté l'impôt unique, et leur influence a été grande, car ils ont servi de point d'appui, dans les autres cantons, à tous les partisans de ce genre de contributions. Parce que l'établissement n'en a été suivi d'aucune révolution, et que la désorganisation dont leur exécution a certainement été le principe n'a pas paru à la surface, du moins d'une manière saillante; parce que les conséquences n'en ont pas encore été écrites en caractères de feu et de sang, on en a conclu, un peu gratuitement, qu'il laissait peu à désirer. Ce qui s'explique par le fait que le dommage tombant sur les individus dans une mesure et dans des circonstances diverses, l'effet général en est difficile à saisir, d'autant plus que les plaintes sont individuelles et ne revêtent point cet ensemble qui donne un corps aux griefs publics.

Et toutefois, quand on examine de près la réalisation de l'impôt unique, on est effrayé de ce qu'il révèle. Dans le canton de Zurich, d'abord, il est un mensonge légal: il n'a pu suffire aux dépenses publiques; de sorte qu'on a été obligé de lui donner pour gardes du corps un assez bon nombre de contributions indirectes, qui changent complétement le système financier du pays, et ont manifesté d'une manière éclatante le néant de « l'impôt unique, » si beau en théorie et dont toutes les promesses se sont évanouies devant la réalité. C'est ce que confirme abondamment l'état du canton de Neuchâtel. Là l'impôt, dont l'établissement est plus récent, n'a pas cessé d'être unique, mais il retient le pays dans un désarroi financier où il se débat en vain depuis des années et dont il ne pourra probablement sortir qu'en suivant l'exemple du canton de Zurich, et en créant une certaine quantité de contributions indirectes. Ainsi l'impôt unique, partout où il a existé, a tendu fatalement à se transformer, parce qu'en rendant moins il est plus lourd qu'aucun autre, et que, dans une démocratie encore maîtresse d'elle-même, il n'est pas possible d'en élever le taux, pour la généralité des citoyens, au delà de certaines limites assez restreintes.

Mais, ce qui est plus grave de beaucoup, c'est l'état moral qu'il produit et développe. A Zurich comme à Neuchâtel l'impôt sur l'ensemble de la fortune rend à peu près le tiers seulement de ce qu'il devrait rendre, c'est-à-dire que les deux tiers environ de la fortune totale de ces cantons échappent complétement à l'impôt. Or, comme l'on peut admettre qu'une certaine quantité de citoyens paient leur part entière, et d'autres plus que leur part, soit qu'on les taxe trop haut, soit qu'ils se déclarent plus riches qu'ils ne sont en vue d'augmenter leur crédit, il faut en conclure que la très grande majorité des contribuables échappe, pour un motif ou pour l'autre, à ses charges légitimes. En faisant même une large part à l'ignorance d'un certain nombre de citoyens, incapables de se rendre compte d'une manière exacte de leur avoir, il n'en demeure pas moins un total effrayant qui ne peut s'expliquer que par la fraude directe, voulue et cherchée délibérément.

S'étonnera-t-on d'un tel résultat? Toutes les expériences fiscales faites depuis qu'il existe des taxes publiques permettaient de le prévoir à coup sûr. S'il est un fait au-dessus de toute contestation et qui soit devenu un axiome, c'est que tout impôt que les contribuables ont un grand intérêt à éluder, provoque la fraude, et la crée dès qu'il lui ouvre le moindre accès. C'est cette vérité, dont la confirmation a été multipliée, qui a amené l'abaissement graduel des droits de douane aux frontières des Etats, parce que partout où ces droits étaient assez élevés pour que le risque d'être découvert et puni fût compensé par la grandeur des bénéfices, on a vu s'établir une contrebande active, commerce dangereux et illicite, qu'aucune surveillance, ni aucune rigueur n'a pu supprimer, et qui a démoralisé absolument les malheureuses populations que l'appât du gain y avait poussées.

Or, l'impôt sur l'ensemble de la fortune est à cet égard plus dangereux encore que l'élévation des droits d'entrée sur certaines marchandises. Pour se livrer à la contrebande, il ne s'agit pas seulement de se soustraire à un impôt, il faut lui faire la guerre directement; on n'esquive pas simplement une loi qui vient frapper à votre porte, on va au-devant d'elle pour la violer. La contrebande a un caractère agressif; moralement et matériellement elle est armée jusqu'aux dents; elle n'est pas le refus de se dessaisir en faveur de l'Etat d'une propriété légitime, elle est une main hardie qui essaie de s'emparer d'une partie du revenu public pour son propre avantage. Pour l'entreprendre, il faut une grande mesure d'initiative, d'énergie, de courage même, dont tous ne sont pas capables, ce qui en resserre nécessairement le champ, limité d'ailleurs par la nature des choses, puisqu'elle ne peut s'exercer qu'aux frontières. Mais une contribution s'adressant à tous, nécessairement lourde, vexatoire par sa forme même, et sans possibilité de contrôle, devra engendrer la fraude d'autant plus certainement qu'elle la rend possible à tous, qu'il n'est aucunement besoin de courage et d'activité pour l'accomplir, et que, pour beaucoup de personnes, elle paraîtra justifiée par diverses considérations de prudence ou de droit. En effet, une question se pose irrésistiblement sur ce point. Jusqu'où s'étend le droit de l'Etat? Va-t-il jusqu'à la faculté de pénétrer dans l'intérieur des affaires des citoyens? Lorsque l'Etat demande à connaître le chiffre de l'ensemble de la fortune de chaque contribuable, n'établit-il pas un principe redoutable, un précédent qui lui permettra par degrés de demander à en connaître tous les détails? Ne serait-ce pas la négation de toute indépendance et de toute liberté? Quelques personnes pourront hésiter devant de telles questions. Pour notre part, nous avouons franchement qu'elles sont tranchées. Nous reconnaissons la juridiction de l'Etat dans les choses visibles; mais nous déclarons qu'il outrepasse ses droits dès qu'il veut pénétrer même de loin dans nos affaires; aussi longtemps que nous ne sortons pas de la légalité, nous ne lui reconnaissons pas plus le droit de nous demander compte de ce que nous possédons ou ne possédons pas, que de réglementer notre manière de vivre, ou de nous imposer notre foi religieuse.

Lorsqu'avec l'impôt unique l'Etat exige la déclaration des contribuables, il empiète sur le domaine privé et s'arroge un pouvoir qui ne lui appartient pas. Tout citoyen qui refuse de se soumettre à un abus aussi dangereux est donc pleinement justifié au point de vue moral. Mais il est à croire qu'un tel refus ne sera pas général, dès que l'Etat lui opposera la taxe arbitraire. La crainte d'être chargé au delà de leurs moyens poussera beaucoup de citoyens à déclarer leur avoir en dépit de toutes leurs répugnances, et, on peut en être assuré, un bon nombre de ces déclarations seront fausses : elles le seront pour quelques-uns par ignorance; d'autres chercheront en quelque sorte à marchander avec le fisc; sachant que leur déclaration sera révisée, ils se feront plus pauvres, afin que si leur cote est augmentée elle ne le soit pas trop; de troisièmes se serviront de tous les petits échappatoires de conscience qui leur seront ouverts pour réduire leur taxe; de quatrièmes dissimuleront volontairement une partie de leur fortune, non pour échapper à l'impôt, mais parce qu'ils ne veulent pas publier leurs affaires; de cinquièmes enfin feront délibérément de fausses déclarations, soit

pour réduire leur part dans les contributions, soit pour se donner l'apparence de posséder plus qu'ils n'ont et obtenir ainsi, au moyen d'une prime immorale payée à l'Etat, un crédit qu'ils ne méritent pas et les moyens de duper autrui; car ce premier mensonge en appelle d'autres, ou plutôt est fait afin d'en faciliter d'autres. Nous craignons fort que les cas où il y a fraude ne soient partout les plus nombreux ou ne le deviennent peu à peu, et qu'ils n'expliquent en particulier les énormes différences qui ont été constatées entre la fortune publique et le produit de la taxe dans les pays où fleurit l'impôt unique.

A tout hasard, quels qu'en soient les motifs, la fraude existe, colossale, effrayante, et tellement générale qu'elle défie toutes les mesures prises pour la prévenir ou pour la punir, si ce n'est dans quelques cas exceptionnels, où la loi frappera peut-être les moins coupables, quand elle ne servira pas d'arme inique pour écraser un individu qui déplaît et qui n'aura fait, comme la majorité, que de céder aux provocations d'un impôt invitant à la fraude, si même il y a cédé. Quelles doivent être les conséquences d'un état de choses pareil? Elles seront les mêmes que celles de la contrebande, moins saillantes d'abord, nous en convenons, par la nature même de la fraude, qui sera relativement négative, et par le fait qu'elles seront plus générales et que le contraste qui les accuserait n'existera pas; mais elles n'en seront pas moins assurées. Quoi que l'on fasse, et quelque légitimes au fond que puissent être les raisons de se soustraire à un impôt injuste, jamais de pareils actes ne pourront s'accomplir sans entamer, sans ébranler même jusqu'au fond la moralité de ceux qui les pratiquent. On aura beau faire en théorie une distinction entre l'Etat et les individus; cette distinction s'évanouira dans la pratique de la vie, en face des tentations multipliées par lesquelles chacun voit sa probité mise à l'épreuve. La conviction même que la fraude se pratique universellement dans l'impôt aura pour effet d'abaisser le niveau général de la moralité publique, d'amener la tolérance d'actes et de principes qui eussent été flétris précédemment, et une fois sur cette pente, on va loin. Quand tout le monde descend, personne ne s'en aperçoit. Les scandales cessent d'étonner et d'attrister. Chacun soupçonnant tout le monde de mauvaise foi, on apprend sans sourciller que tel caissier d'une banque publique a soustrait des centaines de mille francs employés en débauches; que tel employé officiel a distrait pour son usage les sommes qui lui étaient confiées, ou a pris la fuite avec le produit de ses vols; on parle couramment de concussions, de pots de vin, de toutes les formes sous lesquelles se traduit la malhonnêteté publique et privée; et si ceux que la voix populaire accuse ainsi ont dans l'Etat un emploi soumis à élection, on ne leur refuse pas toujours sa voix pour les y maintenir. En devenant peu à peu soi-même incapable de désintéressement et d'amour du bien public, on cesse d'y croire chez les autres. Tandis qu'on refuse à l'Etat la part qui lui revient, on s'efforce d'en obtenir le plus d'avantages possibles, sous une forme ou sous une autre.

Car c'est là un des traits essentiels de la démoralisation produite par un impôt qui appelle la fraude, que les racines mêmes du patriotisme en sont attaquées par tous les côtés. La patrie est chère, non point seulement à cause des avantages matériels qu'elle confère, mais à proportion de la hauteur des idées qu'elle inspire, de l'élévation du milieu moral qu'elle constitue, des sacrifices volontaires qu'elle appelle et dont elle est l'objet. Un citoyen ne peut aimer son pays s'il n'en est quelque peu fier, s'il ne le regarde en quelque mesure comme le premier, s'il n'est pas toujours prêt à contribuer selon son pouvoir à tout ce qui peut lui être avantageux ou honorable. Pour peu qu'il méprise l'ensemble de ses concitoyens, ou qu'il ait le sentiment, vague peut-être, mais profond, de leur avoir fait tort, son cœur se rétrécira. Sa patrie deviendra lui-même, et il y rapportera tout. L'impôt unique produira ces résultats. S'il y a taxe arbitraire, que le citoyen ait à s'enquérir avec inquiétude du nom des taxateurs, que chaque année leur verdict pèse sur lui jusqu'à ce qu'il soit rendu, qu'il n'ait aucune sécurité pour l'avenir et soit obligé de ménager tout le monde, de supporter sans se plaindre les abus de pouvoir officiels, sous la terreur d'une aggravation de

charges, l'amour d'une patrie devenue intolérable s'éteindra rapidement.

L'effet des fraudes dans les déclarations est encore plus certain. Là le citoyen, non-seulement fait tort à son pays, mais il a besoin de se persuader que tout le monde agit comme lui. Il est obligé de se mépriser, et il y consent à la condition d'envelopper tout le monde dans le même sentiment. En se soustrayant à ses charges naturelles, il perd la volonté et le goût d'en assumer de volontaires. Le sacrifice, qui est une preuve de l'affection et qui nourrit celle-ci n'a plus de sens pour lui. Son premier, son unique souci, ce sera lui-même, ses affaires et son bien-être. Les affaires publiques ne l'intéresseront que dans la mesure de leur influence sur ces grands objets. Y a-t-il quelque avantage à tirer de telle mesure du gouvernement, vous verrez comme il prendra feu, comme il se démènera, comme il poussera surtout les autres en avant, à moins que ce ne soit une place à conquérir. Mais le pays est-il menacé du dehors, il deviendra le plus doux des hommes, sensé, modéré, parlant du pot de terre et du pot de fer, opinant pour qu'on cède. Plus d'une fois depuis un demi-siècle la Suisse a été en péril : où est-ce qu'on s'est levé pour la défendre? serait-ce dans la patrie de l'impôt unique, là où celui-ci est établi depuis longtemps?

L'impôt personnel renferme une autre cause de démoralisation qui n'est peut-être ni la moins active, ni la moins dangereuse. Ce n'est pas pour rien que l'Evangile nous a recommandé de ne point nous ingérer dans les affaires d'autrui, mais plutôt de nous occuper de nos propres affaires, travaillant de nos propres mains et cherchant à ne rien devoir à personne, si ce n'est de nous aimer les uns les autres. Chacun sait que de la curiosité à connaître les circonstances de nos voisins il ne sort jamais rien de bon, et qu'il en résulte généralement toute espèce de mauvaises paroles, de jugements injustes, de disputes, de troubles et de divisions, qui sont un levain permanent de mal pour la société et peuvent en briser tous les liens. Or l'impôt sur la fortune crée infailliblement ce mal; il le rend nécessaire. En effet, les déclarations des contribuables ou les taxes arbitraires de commissaires n'ont d'autre contrôle possible que l'opinion publique. Non-seulement chacun est intéressé à prendre connaissance des rôles des contribuables, mais ce contrôle seul, qui est clairement dans l'esprit des institutions constitutionnelles, peut prévenir des fraudes trop considérables soit de la part des imposés, soit de celle des taxateurs. Naturellement chacun en sera amené à discuter les cotes de ses plus proches voisins, à rechercher si elles sont l'expression de la vérité, et l'on peut affirmer sans crainte de se tromper que, dans la plupart des cas, chacun protestera qu'il est trop taxé et que ses voisins fraudent, ou que les commissaires les ont favorisés à ses dépens.

D'ailleurs si honnêtes soient les commissaires-taxateurs, toujours ils seront accusés de corruption : cela s'est vu partout où la base d'un impôt reposait sur l'arbitraire. Nul n'a le droit d'en être surpris; outre les erreurs multipliées auxquelles ils sont sujets avec tous les autres citoyens et peut-être plus qu'eux, puisqu'ils sont appelés à prononcer sur l'état de fortune d'une multitude de personnes dont ils ignorent absolument les circonstances, les taxateurs ne se dépouillent pas de leur nature en revêtant leur emploi; ils portent dans l'accomplissement de leur mandat leurs sympathies et leurs antipathies, leurs opinions politiques et sociales; et ce serait trop attendre d'eux que de croire qu'ils donneront le bénéfice du doute à leurs adversaires, ou qu'ils le refuseront à leurs amis. On les accusera donc de partialité, d'injustice; on articulera mille griefs, et ils n'auront à la longue d'autre moyen d'éviter d'être en butte à une animadversion générale que d'oublier leur devoir, de ménager la foule, et de peser sur certaines individualités impopulaires, c'est-à-dire de se faire les instruments dociles des passions de la multitude, devenue ainsi, indirectement, la vraie commission taxatrice. On comprend aisément tout ce qu'un tel système peut produire, tout ce qu'il produira inévitablement dans les moments d'agitation sociale. Il sera la mort de l'indépendance et de la liberté individuelle, et, par contre-coup, la ruine morale de tous. Il est toujours dangereux à un souverain, qu'il soit unique ou multi-

ple, de pouvoir disposer de la sécurité et des biens des citoyens isolés. Cette toute-puissance, qui entraîne toujours l'abus, a toujours aussi été fatale à ceux qui l'ont exercée. Tous les progrès vrais dans les institutions sont renfermés dans ce principe : entourer les libertés publiques et privées de telles garanties que le citoyen ne relève plus que de la loi, et que le gouvernement soit obligé d'observer celle-ci. L'introduction de l'arbitraire, dans la partie la plus délicate des relations entre administration et administrés, ne peut qu'amener la ruine de la légalité dans toutes les autres directions. Il y a dans l'arbitraire une logique. L'alliance de ces mots peut paraître bizarre, elle n'en exprime pas moins un fait. On ne peut sortir de la légalité sur un point sans être entraîné à couvrir ce premier abus par d'autres abus encore plus criants. C'est ainsi que s'explique l'établissement de presque toutes les tyrannies. Il est rare que celles-ci aient été fondées de toutes pièces : souvent même elles n'étaient point dans l'intention de ceux qui les instituaient; mais un premier faux pas avait amené, de conséquence en conséquence, à créer un de ces systèmes qui sont l'anarchie organisée, et dont on ne sort guère que par la révolution.

Déjà, du reste, nous avons quelque expérience des commissions taxatrices. Depuis plusieurs années elles ont procédé dans quelques localités pour la répartition de taxes municipales. Nous avons interrogé à cet égard un certain nombre de personnes qui en ont fait partie. Toutes, sans exception, nous ont dit qu'elles étaient un scandale; que toutes les mauvaises passions, les jalousies et les animosités s'y faisaient jour; que c'était une occasion d'y dépécer le prochain; que les motifs les plus étrangers à l'impôt étaient invoqués pour charger plus ou moins les citoyens; que dans cette atmosphère malsaine, chacun se sentait devenir mauvais; qu'on en sortait aigri, misérable, dégoûté de soi-même et des autres. Et ces faits, nous ne les reprochons point aux commissions qui les ont manifestés; ils étaient dans la nature des choses : mais les lois qui les instituent, on peut sans hésiter les accuser de répandre un poison moral et d'être une source de corruption directe, tout en ayant une influence indirecte non moins fâcheuse, car une loi mauvaise a pour effet d'ébranler et de discréditer tout l'ensemble de la législation d'un pays.

C'est pour tous ces motifs que nous avons vu avec alarme et regret le canton de Vaud se précipiter dans une voie que nous ne pouvons appeler que désastreuse à tous égards. La nouvelle loi d'impôt a été saisie comme un moyen puissant d'opposition au gouvernement. A peine est-il besoin de dire que nous nous plaçons sur un terrain fort différent, et que nous la combattons en elle-même et pour elle-même. Elle n'institue point encore d'ailleurs l'impôt unique, mais elle en pose le principe, elle en introduit l'organisation, et elle y conduirait logiquement si elle était acceptée et entrait dans les mœurs du pays. A certains égards elle est moins dangereuse que celle de Zurich, par exemple, à d'autres elle l'est davantage. A Zurich et à Neuchâtel, si l'égalité et la proportion de l'impôt ne peuvent être atteintes dans la pratique, cela tient à la nature de la taxe et à l'impossibilité du contrôle : en théorie tous les citoyens sont égaux devant la loi. Pour nous il n'en serait pas ainsi. Afin sans doute de vaincre les résistances auxquelles l'impôt devait donner lieu, et de lui rallier une majorité, on en a exempté, sans aucune espèce de droit, la partie la plus considérable de la population : injustice évidente, illégalité flagrante, dont les conséquences peuvent devenir excessivement graves, car elle anéantit l'un des principes fondamentaux de nos sociétés modernes, à savoir que l'impôt doit être consenti par ceux qui le paient. Si l'on pose un précédent aux termes duquel une majorité peut frapper à son profit une minorité quelconque, nul ne peut prévoir toutes les applications que pourra recevoir un tel principe.

Le nouvel impôt vaudois, comme l'impôt unique, s'applique à l'ensemble de la fortune, à cette différence près qu'il ne s'agit cette fois que du capital mobilier et du produit du travail, et que les immeubles, frappés d'un impôt spécial, demeurent distincts. Toute la fortune mobilière, argent, titres, meubles, etc., forme un ensemble dont le contribuable a le droit de déduire ses dettes. S'il possède des ressources tem-

poraires, comme les bénéfices d'un négoce ou le produit du travail, il doit multiplier ce revenu annuel par dix, pour en faire un capital imaginaire sur lequel est basé l'impôt. Mais, sous cette forme, la taxe n'atteint que les revenus du travail industriel ou professionnel. Les agriculteurs, de beaucoup la partie la plus nombreuse de la population, en sont complétement exemptés par la loi. Cependant leur travail a une valeur distincte de celle de la terre qu'ils cultivent, tout comme le travail du négociant a une valeur distincte du capital nécessaire à ses opérations. On dira que la terre, non cultivée, est sans valeur; mais il en est de même de l'argent: si on ne le loue à intérêt, ou si on ne le fait pas « travailler » dans une industrie quelconque, il rapporte moins encore qu'un terrain en friche, qui tout au moins gagne souvent par le repos, et reprend, grâce aux influences atmosphériques, plus de fertilité qu'auparavant. La loi renferme donc, sous ce rapport, une iniquité et un sérieux danger, qui en sont la condamnation explicite, car ils prouvent d'une manière évidente qu'on a senti que l'impôt, établi d'une manière réellement équitable, n'aurait pas été supporté par la population, puisqu'on a recouru à un expédient pareil pour le faire accepter. Nous ignorons si la législature a bien compris la portée d'un artifice de ce genre, mais nous ne craignons pas de dire qu'il est parfaitement immoral, et qu'il aggrave, à un degré extraordinaire, les conséquences désastreuses déjà signalées d'un impôt sur l'ensemble de la fortune.

Les autres dispositions de la loi ne laissent, en effet, de côté, aucun des inconvénients attachés à l'impôt unique. Elles renferment un luxe de combinaisons hétérogènes et de principes contraires qui feraient sourire si le sujet n'était aussi sérieux. On comprendrait la déclaration pour tous ou la taxe arbitraire également pour tous; ce sont deux systèmes; la loi les associe. Elle commence par dire que tout citoyen est « *tenu* de faire *loyalement* sa déclaration, » mais elle *permet* en même temps de ne pas la faire; dans ce cas il y a taxe. On pourrait supposer que le citoyen qui a observé la loi en faisant sa déclaration est cru sur parole; mais il n'en est point ainsi; les commissaires ont le droit de ne tenir aucun compte de sa déclaration et de le taxer selon leur volonté; le seul avantage qu'il ait dans ce cas sur le contribuable qui n'a point déclaré, c'est qu'il a le droit de réclamer auprès d'une commission centrale, prononçant en dernier ressort; faculté illusoire dans la plupart des cas, la fixation de l'impôt étant annuelle et le recours étant accompagné de formalités, d'ennuis, de déplacements peut-être, de perte de temps assurée, qui feront que, sauf pour des taxes exceptionnelles, personne n'aura le courage de réclamer, et que ceux qui en auront tâté une fois ne s'y laisseront plus prendre et préfèreront subir ce qui sera tout ensemble une injustice et une injure à leur loyauté.

C'est en cela que la loi renferme une inconséquence étrange. Elle fait appel à la loyauté; elle la prend pour base essentielle; puis, ce point de départ admis, toutes ses autres dispositions prouvent surabondamment que le législateur lui-même n'éprouve aucune confiance dans la vertu qu'il suppose et qui seule, il faut l'ajouter, rendrait la loi possible. C'est ainsi que la fraude est dénoncée avant même d'avoir été commise, et que la loyauté est en quelque sorte imposée par la perspective de punitions déshonorantes; c'est ainsi que l'autorité se réserve le droit de fouiller dans les affaires des citoyens après leur mort, et de les frapper lorsqu'ils ne seront plus là pour se défendre, et que leurs fautes, si faute il y a, retomberont non sur le coupable, mais sur des innocents, obligation qui condamne l'impôt tout entier, soit en elle-même, soit parce qu'elle renferme cette rétroactivité dont les effets ont été si funestes que tous les peuples civilisés l'ont fait disparaître de leur code, soit enfin parce qu'elle est analogue dans son esprit à ces confiscations, usitées jadis, au moyen desquelles on punissait non les criminels, mais leur famille, législation inique et barbare, depuis longtemps abandonnée dans tous les pays chrétiens.

Ce qui contraste d'ailleurs d'une manière grotesque avec les appels à la loyauté que renferme la loi, c'est l'inconcevable légèreté des bases sur lesquelles un citoyen peut être suspecté. Le *doute* d'un commissaire,

une dénonciation, anonyme peut-être, suffiront pour qu'il soit établi une investigation dont le résultat à peu près certain, sera de confirmer les « doutes » ou les dénonciations, quand bien même ils n'auraient pas le moindre fondement. Alors, sans aucune preuve, le contribuable sera déclaré menteur, et traité avec beaucoup moins de considération, relativement, qu'un prévenu au criminel, qui est tenu pour innocent aussi longtemps qu'il n'est pas déclaré coupable, qui n'est point obligé de démontrer son innocence, ni de « fournir des pièces justifiant ses allégués, » qui obtient toujours, en bonne justice, le bénéfice et non le préjudice du doute, et qui doit être acquitté dès que les preuves font défaut, lorsque la conviction du jury n'est que morale et n'a pas l'appui d'aveux ou de faits.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette analyse. Mais nous devons ajouter que bon nombre des dangers qui ont été signalés ne seraient pas immédiatement visibles. Nous n'avons aucun doute qu'au début la loi ne fût appliquée avec ménagements, de manière à ne blesser personne, et à familiariser les esprits avec son mécanisme sans les heurter. Le même sentiment qui a porté à exempter de l'impôt le plus grande partie des citoyens, se retrouverait pour en adoucir l'exécution auprès de ceux qui en seraient atteints. Mais, bien loin d'être un encouragement à essayer tout au moins la loi, c'est pour nous un motif de plus de la repousser. Un impôt qui n'ose se présenter tel qu'il est, la tête haute, avec ses avantages et ses inconvénients, mais dont le premier acte est la dissimulation et le mensonge, qui est obligé de se farder, de cacher sa vraie nature, de promettre qu'il ne sera pas ce qu'il est, de tromper, en un mot, pour se faire accepter, cet impôt-là nous le repoussons de toutes nos forces, car à cette première immoralité nous avons reconnu toutes les autres.

On nous dira : mais le gouvernement est honnête; il est plein de bonnes intentions. Nous répondrons que ce n'est pas d'hier qu'on sait que « l'enfer en est pavé, » de bonnes intentions, et qu'au fond nul gouvernement ne devrait être contrôlé de plus près que celui qui mérite la confiance, assertion qui paraîtra paradoxale, mais qui est strictement vraie. Ce sont presque toujours les gouvernements honnêtes qui ont posé dans les législations les germes des plus grands abus. On se confiait en eux, on était certain qu'ils n'excèderaient pas leurs pouvoirs, et ne développeraient pas les conséquences fâcheuses de mesures qui paraissaient expédientes à un moment donné, mais qui n'auraient jamais été adoptées si l'on avait considéré l'avenir, et on laissait faire; puis, après avoir dormi en apparence, le mal se manifestait par la force des choses souvent, les événements devenant plus forts que le gouvernement, ou bien celui-ci était changé et alors se révélait le danger permanent qu'on avait introduit dans les institutions pour obtenir un bénéfice temporaire, et presque toujours douteux. En législation la prudence la plus élémentaire prescrit donc de considérer la loi et non ceux qui sont appelés à l'exécuter, de regarder aux choses et non pas aux hommes; principe d'une vaste application et qui est précisément celui que nous voudrions voir mis à la base de tout impôt.

On est confondu autant qu'attristé de l'aveuglement que manifestent à cet égard une foule de personnes dont l'honnêteté ne saurait être mise en doute. C'est en vain qu'il leur a été dit : « que celui qui s'assure sur l'homme, ou même qui se confie dans son propre cœur, est un insensé; » en vain que les enseignements de l'histoire, les expériences de chaque jour viennent confirmer une règle qui n'a pas d'exception, il semble qu'on n'essuie une déception que pour courir à une autre, et que sans cesse il faille se briser contre les mêmes écueils. Là où les intérêts privés sont seuls en jeu, passe encore : chacun est libre de ses propres affaires. Mais quand il s'agit d'un peuple tout entier, de sa prospérité morale et matérielle, qui est un tout indivisible, l'absence de principes, de justice, les expédients d'une heure dont l'honnêteté est douteuse, ont toujours des résultats durables infiniment plus grands et prolongés qu'on ne se le figure. Un gouvernement qui se laisse entraîner sur la pente fatale des expédients, travaille de ses mains à sa propre dissolution, et peut être frappé tôt ou tard par le mal dont il aura introduit le germe dans la législation, ou dont il aura donné l'exemple

par ses actes ; et ce sont des amis sans intelligence que ceux qui le soutiennent quoi qu'il fasse, et qui le précipitent ainsi plus rapidement dans l'abîme où il est sûr de tomber, après avoir préparé l'avénement de pouvoirs hostiles et peut-être pernicieux.

Enfin il est un dernier argument qui peut avoir du poids auprès de certaines personnes et qu'il est bon d'examiner de près. L'impôt personnel sur la fortune, a-t-on prétendu, est un progrès de notre civilisation, « une conquête de la science. » Rien n'est plus faux et ne prouve plus d'ignorance. Sous des formes diverses ce genre de contribution a existé un peu partout dans le moyen âge, et toujours il a été, ou profondément impopulaire, comme dans les monarchies absolutistes, ou la source de désordres et de ruines, comme dans les pays démocratiques. Nous ne parlerons pas de la *taille* personnelle, usitée en France et qui n'était autre qu'un impôt sur la fortune mobilière : on pourrait nous objecter la différence des institutions. Mais pendant le moyen âge il a existé deux républiques, l'une démocratique, celle de Florence ; et l'autre aristocratique, celle des provinces unies des Pays-Bas, qui ont eu, la dernière surtout, presque identiquement cet impôt vaudois qu'on nous représente comme une conquête de la civilisation moderne. Voyons quels en ont été les fruits.

On sait que durant le moyen âge Florence était une république. Ses institutions financières tranchaient avec celles de la plupart des autres peuples. Les impôts y étaient généraux, directs, frappant également tous les citoyens, et basés sur toutes les propriétés, de quelque nature qu'elles fussent. Avec certaines différences dans les détails, ils correspondaient exactement à l'impôt unique préconisé de nos jours. « Cet impôt, dit un économiste, avait été souvent accusé d'excès et d'arbitraire dans sa répartition. Les factions dominantes s'étaient successivement rejeté le poids principal de l'impôt, abusant de leur force et alléguant, pour s'exonérer, les services personnels qu'elles prétendaient avoir rendus à l'Etat. La classe moyenne avait souffert plus que toute autre de ces injustices successives. La misère, l'expatriation, le désespoir avaient été les fruits de l'inégalité dans la répartition des charges publiques. Un nouveau système de contributions était désiré. » Jean de Médicis se mit à la fois à la tête du parti démocratique et de la réforme de l'impôt. Il fit adopter celle-ci en 1427. Le système nouveau différait de l'ancien en ce qu'il était réel en même temps que personnel. La taxe arbitraire était supprimée ; mais il fut établi une espèce de cadastre où étaient inscrits minutieusement les biens de toute nature de chaque citoyen, avec leur revenu, et c'était sur l'ensemble de ces revenus qu'était basé l'impôt. Mais, bien que cette contribution fût combinée avec une rare habileté, et qu'elle constituât un pas vers l'impôt sur les choses, la personnalité s'y trouvait encore tellement mêlée qu'il devint plus funeste que l'ancien. La loi admettait un grand nombre d'exemptions et de déductions, de sorte que la majorité des citoyens évitaient l'impôt, que le capital ou revenu imposable devint fort restreint, et que les citoyens atteints le furent par conséquent dans une mesure énorme. La généralité du peuple, qui se trouvait favorisée, éleva la prétention de revenir en arrière et de demander à ceux qui payaient l'impôt actuel, la restitution de ce qu'ils n'avaient pas payé sous l'ancien système. « Comme il arrive, dit Machiavel, que jamais les hommes ne sont satisfaits, et qu'à peine ont-ils obtenu ce qu'ils poursuivaient, qu'ils désirent autre chose, le peuple, peu content de l'inégalité de l'impôt qui naissait de la loi, demandait que l'on revînt sur le passé, que l'on examinât ce que, suivant le cadastre, les grands avaient payé de moins, et qu'on les obligeât à payer dans la même proportion que ceux qui, pour acquitter ce qu'ils ne devaient pas, avaient été contraints de vendre leurs propriétés. » Ainsi le peuple, s'appuyant sur une première injustice, en demandait une seconde qui était la confiscation des biens de tous ceux qui payaient l'impôt. C'était logique. Jean de Médicis parvint à surmonter la crise. Peu à peu la taxe dut atteindre un plus grand nombre de personnes, et, mal répartie, elle devint aussi impopulaire que l'ancien système. Comme l'Etat avait besoin d'argent et ne pouvait élever indéfiniment l'impôt unique, une multitude d'au-

tres taxes furent établies et atteignirent la masse de la population qui avait d'abord échappé, et qui fut en définitive plus lourdement frappée que précédemment. C'est ce qui amena un nouveau changement, l'impôt progressif, dont Cosme de Médicis se fit une arme et un moyen de pouvoir. Les Médicis étant fort riches, cette contribution devait leur paraître particulièrement onéreuse, et il semblait qu'il y eût du désintéressement de leur part à la soutenir, mais, maîtres du trésor public, ils surent y trouver de larges compensations, nous apprennent les historiens de l'époque. La progression avait 14 degrés, s'élevant de 4 % sur les plus faibles revenus à 33 1/2 % sur les plus considérables, mais cela fut modifié à plusieurs reprises. Lorsque les Médicis furent chassés de Florence en 1494, le premier soin du gouvernement populaire établi à leur place fut de supprimer cette contribution. On revint même sur l'impôt du cadastre et l'on s'efforça d'établir un système de contributions basé exclusivement sur les choses et laissant les capitaux mobiliers de côté, tellement le système de l'impôt unique, proportionnel ou progressif, avait été ruineux pour la république. Cependant il fut rétabli quelques années plus tard, mais pour peu de temps. L'expérience avait porté ses fruits : le peuple florentin lui-même avait appris à connaître les bénéfices qu'il tirait de ces systèmes de spoliation du riche auxquels il avait applaudi et qui n'avaient abouti, sous prétexte de l'épargner, qu'à le rendre plus misérable. Mais s'il se débarrassa de l'impôt unique, il ne put se délivrer de la démoralisation qui en avait été le fruit, et après quelques années la république florentine tombait pour ne plus se relever : l'ordre n'y était plus possible que dans le despotisme.

En Hollande, l'expérience n'a pas eu des conséquences aussi tristes. Là se trouvait un peuple réfléchi, prudent, de mœurs austères, et d'une probité proverbiale, constamment menacé dans son indépendance, obligé de se défendre dans des guerres longues et ruineuses, ne possédant qu'un sol limité et peu fertile, et dont les principales richesses, acquises par le commerce, consistaient en capitaux mobiliers. Les impôts sur la fortune et sur le revenu étaient donc là une sorte de nécessité impérieuse, ou devaient le paraître, et nulle part le terrain n'était plus favorable à leur perception. Cependant, lorsqu'en 1556 Philippe I demanda aux Etats de Hollande la levée d'une contribution mobilière, elle lui fut refusée, les Etats « alléguant, dit un historien, les frais de perception d'un pareil impôt, les haines que susciterait l'estimation des biens faite réciproquement par les citoyens, l'impossibilité d'évaluer les produits si variables de la pêche, de la navigation et du commerce, enfin la crainte des parjures auxquels on donnerait inévitablement lieu si l'on voulait faire reposer l'impôt sur la loyauté des contribuables. »

Cependant, après l'indépendance et sous un gouvernement national, la nécessité contraignit à l'établissement de l'impôt mobilier, embrassant tous les genres de valeurs, et prenant de minutieuses précautions pour qu'aucune n'échappât. Néanmoins, malgré le patriotisme des Hollandais et les besoins de l'Etat, il fallut rendre la loi de plus en plus sévère, ce qui prouve un système de fraudes universellement pratiqué ; aussi l'un des plus habiles financiers de ce pays de la finance, le célèbre Jean de Witt, disait-il « que ce genre de contributions est une ressource applicable *à de grandes et extraordinaires nécessités*, ressource *la plus dure au reste pour les contribuables, comme la plus funeste pour l'Etat.* » Si dure et si funeste, en effet, qu'un grand nombre de citoyens, ne pouvant plus en supporter le poids, s'expatrièrent avec leurs biens. Un changement radical fut alors apporté à l'impôt : de personnel on le fit réel. Mais comme on était toujours sous l'impression que le capital mobilier devait contribuer pour sa part, on astreignit à l'impôt les valeurs mobilières dont le contrôle était possible, les créances hypothécaires, les actions de diverses compagnies (des Indes, par exemple), les titres de rente, amélioration évidente, objet sans doute de longs tâtonnements, présentant encore bien des inconvénients, mais qui faisait disparaître les plus grands abus et mettait l'impôt multiple à la place de l'impôt unique.

Quelques essais d'impôt personnel furent néanmoins encore tentés. L'un, en 1715, rapporta peu et dura moins. Un autre, tem-

poraire, réussit complétement. Pour défendre la Hollande contre la France, le gouvernement demanda à chaque citoyen le 1 pour 100 de sa fortune. Chacun vint verser sa contribution dans une caisse *ad hoc* sans aucun contrôle de l'Etat. La somme énorme qui en résulta prouva avec quelle conscience cet impôt avait été acquitté, et combien le secret absolu était plus productif que toutes les précautions contre la fraude. Enfin, dans les dernières années du XVIII[e] siècle, l'impôt sur le revenu fut établi, et devint même progressif en 1804; mais ces mesures entraînèrent une émigration nouvelle et considérable, qui les fit tomber complétement en 1805, et les Hollandais ont conservé un souvenir si amer et si profond des désastres entraînés par l'impôt personnel, qu'une proposition de le rétablir ayant été faite en 1849, les résistances se sont aussitôt manifestées avec une vigueur et une unanimité qui ont fait tomber le projet. Si l'impôt personnel n'a point produit en Hollande une démoralisation pareille à celle de Florence, cela a tenu d'abord à ce que l'expérience a duré beaucoup moins longtemps, ensuite à ce qu'aucune tendance socialiste ne s'y est manifestée, enfin à ce que le peuple hollandais a tendu avec constance à s'en débarrasser dès qu'il en eut reconnu les dangers. Mais, dans l'un et l'autre pays, nous voyons l'Etat contraint, par la force des choses, à supprimer, partiellement tout au moins, la personnalité dans l'impôt, et à chercher une base qui ne soit ni la déclaration du contribuable, ni la taxation arbitraire, mais qui repose sur la propriété appréciable et palpable.

Les conclusions qu'on peut tirer de ces faits, les voici : l'impôt unique, qu'on nous donne comme nouveau, n'est qu'une vieille friperie. On le représente comme un progrès, mais partout où il a été expérimenté d'une manière suffisante, on a fait consister le progrès à s'en débarrasser pour toujours. C'est le seul impôt qui puisse réellement devenir progressif : on s'imagine qu'il est favorable au peuple, au petit, à la démocratie; mais la démocratie socialiste de Florence l'a renversé de ses propres mains, après en avoir connu les illusions et les fruits amers.

En présence de faits pareils, nous laisserons-nous, sous prétexte de « conquêtes de la civilisation moderne, » rejeter de quelques siècles en arrière? Recommencerons-nous, en l'an de grâce 1863, les expérience sur lesquelles les Florentins ont prononcé en 1506, après trois-quarts de siècle de luttes violentes?

Les seuls impôts qui soient compatibles avec l'ensemble de nos institutions, avec la liberté, l'égalité, la fraternité et la moralité des citoyens, ce sont ceux qui sont basés sur les choses et non sur les personnes, et qui ne laissent de prise ni à l'arbitraire, ni à la fraude. Asseoir une contribution sur un fait abstrait, dont l'appréciation réelle est impossible, c'est fonder un édifice sur les nuées du ciel. Faire profession de croire à la loyauté générale des citoyens, tout en se démentant par les peines édictées contre la fraude, c'est une pure hypocrisie. Faire appel à cette loyauté des contribuables en une matière où ceux-ci, avec les moyens, ont des motifs sérieux et légitimes de ne point répondre, c'est les pousser de gaîté de cœur à la dissimulation et à la fraude, et établir un levain permanent d'immoralité et de corruption.

Tels sont nos motifs pour combattre tout impôt personnel, qu'il soit unique ou qu'il se restreigne à l'ensemble de la fortune mobilière. Nous n'avons point touché aux raisons économiques, qui confirmeraient les considérations sociales et morales que nous avons présentées. Mais, ce n'est pas sans regret que nous nous arrêtons dans la partie purement négative de la question de l'impôt. Si un tel sujet agite, passionne même, si l'on cherche à réformer, ce n'est pas apparemment sans motifs. Le mouvement existe; nous pouvons en combattre les tendances, nous ne pouvons pas le nier. N'y aurait-il aucune direction dans laquelle, de désordonné et dangereux, il pourrait devenir sain et excellent? C'est un point que nous désirons examiner aussi, et nous espérons le faire avant qu'il soit longtemps.



CHRONIQUE.

—

Deux spectacles d'un intérêt dramatique excitent dans ce moment au plus haut degré l'attention et la sympathie du monde: une nation qui ne peut se décider à mourir et une autre qui, à tout prix, veut renaître. Les diplomates ont beau recourir à tous leurs petits moyens; il ne s'en trouve pas à la hauteur de ces deux grandes causes. La POLOGNE vient de s'agiter encore une fois dans le sanglant suaire qui l'enveloppe depuis bientôt un siècle, et, comme toujours, ses malheurs, ses folies, si l'on veut, ont su toucher les cœurs. C'est là un spectacle à la fois instructif et encourageant: il semble que l'Europe n'ait pas encore pu se pardonner à elle-même le tort d'avoir permis le partage de cet infortuné pays. Les générations se succèdent, les circonstances et les gouvernements changent, les chances de rétablissement sont toujours moins favorables et cependant on ne peut se défendre d'un vif intérêt chaque fois que cette malheureuse nationalité qui n'a pas encore pu se décider à désespérer d'elle-même, juge le moment opportun pour agiter ses chaînes. Le plus ancien souvenir que nous ayons dans la lecture des journaux remonte à 1830, alors que l'Europe entière suivait jour par jour, heure par heure, les péripéties de la lutte entre les Russes et les Polonais; alors que les enfants, après avoir entendu furtivement lire le journal, se mettaient, eux aussi, en route pour aller combattre dans l'armée des opprimés. Quand tout fut fini on chercha à nous apaiser en disant. *Dieu est trop haut, la France est trop loin;* un ministre de Louis-Philippe, ne sentant pas la portée de ces paroles, fit frémir le pays entier lorsqu'il prononça du haut de la tribune nationale ce mot, devenu proverbe, *l'ordre règne à Varsovie!* Eh bien, quoique tout ait changé autour de nous, bien que le soin des intérêts matériels ait remplacé les préoccupations libérales dans le sein des masses, une chose a cependant persisté : la profonde sympathie pour les malheurs de la Pologne. Ne semble-t-il pas que dans la conscience des peuples il n'y a pas de prescriptions pour l'iniquité? Si certains hommes d'esprit se piquent de faire fi du besoin d'expiation et du remords, il est consolant de voir que quelqu'un qui a plus d'esprit que les beaux parleurs, c'est-à-dire tout le monde, persiste à demander la réparation d'une iniquité séculaire. On a beau répéter que la Pologne a provoqué son partage par ses folies, que les Polonais d'aujourd'hui sont personnellement fort peu intéressants; on accorde tout cela, mais la conscience n'en sent pas moins que les spoliateurs ont eu plus tort encore que les spoliés. C'est là la première nationalité chrétienne qui aurait disparu et il semble que notre civilisation moderne qui, à bien d'autres égards, a quitté les sentiers de l'Evangile, n'ait pas encore pris son parti de cette monstruosité-là. Contre toute attente, la question polonaise est tout à coup devenue une question européenne. La mesure inique qui a provoqué le soulèvement, la conduite de la Prusse, qui, en dépit du droit des gens, s'est hâtée d'offrir ses bons offices pour en finir au plus vite avec le pauvre peuple gisant dans son sang, tout cela a sans doute concouru à soulever l'indignation publique. Mais le sentiment de l'iniquité commise se trouve bien à la base de toute cette sympathie. On peut même dire qu'il y a, sous ce rapport, un progrès très marqué. En Allemagne, quand vous persistez à croire encore au succès d'une cause définitivement abandonnée, on vous répond, en souriant: *la Pologne n'est pas encore perdue!* Eh bien, voilà que tout à coup la puissance allemande la plus intéressée au maintien du partage, prend au sérieux cette parole dérisoire: la chambre prussienne vient de blâmer à une immense majorité la conduite inqualifiable de son gouvernement. Il est probable que celui-ci ne se laissera pas toucher par si peu et qu'il continuera à répéter la leçon que lui ont enseignée certains chrétiens politiques et en vertu de laquelle, il peut, sans tenir compte de l'opinion du pays, continuer à faire ce qui lui plaît, en se disant que c'est la volonté aussi expresse de Dieu que lorsque Moïse et David venaient le consulter dans l'arche. En présence de telles aberrations on ne saurait trop se réjouir de voir que le conseil ecclésiastique supérieur, en Prusse même, a senti le besoin de

séparer les intérêts de l'Eglise de ceux de la politique. Tout en reconnaissant aux pasteurs le droit d'avoir personnellement leurs opinions sur les questions à l'ordre du jour et en leur recommandant le respect de l'autorité, il leur a fait comprendre qu'ils n'étaient nullement tenus de prêcher, du haut de la chaire, en faveur de ce que le ministère jugeait bon d'entreprendre. C'est une réponse officielle à une aventureuse proposition d'un fougueux théocrate, le Dr Krummacher, qui a osé demander au dernier *Kirchentag* de prendre officiellement parti pour la politique chimérique et inconstitutionnelle de la Prusse. Peut-être la voix de l'Europe, qui, sans en excepter l'Autriche, menace de se faire entendre officiellement, fera-t-elle comprendre qu'il faut se hâter de reculer pendant qu'il en est temps encore. Si on en croyait le parti catholique qui vient de s'exprimer par l'organe de M. de Montalembert, la France n'aurait qu'un moyen de se réhabiliter moralement, ce serait d'entreprendre immédiatement une croisade en faveur de la Pologne. Nous ne diminuerons certainement pas les sympathies de nos lecteurs en faveur de ce pauvre pays en leur rappelant qu'il fut jadis en grande partie protestant, et que ce sont les sociniens qui l'ont laissé tomber entre les mains des jésuites.

L'agitation subite de la nationalité se débattant pour montrer qu'elle vit encore a quelque peu détourné l'attention de ceux qui luttent vigoureusement pour ne pas se laisser détruire. Les ETATS-UNIS, en effet, ont décidément la vie plus dure que leurs adversaires ne voulaient le croire. La guerre n'est pas à la veille de finir; mais ils persistent à vouloir la terminer à eux seuls. Que ne se décide-t-on à offrir à la Pologne, qui la réclame, cette intervention dont l'Amérique ne veut pas! Encore quelques mois, et l'épuisement du Sud aurait atteint ces dernières limites qui rendent toute résistance matériellement impossible. Déjà aujourd'hui le beurre se vend 7 fr. 50 la livre à Richmond, la farine au delà de 110 fr. le baril, la pomme de terre 25 fr. la mesure. Le Sud, épuisé, vient de jeter en jeu sa dernière carte. Il avait d'abord espéré se sauver et se constituer en prenant par surprise Washington; mais les puritains arrivèrent en toute hâte de l'extrême Nord, prévinrent ce coup-de-main préparé par une longue trahison. On compta ensuite sur l'intervention de l'Europe. L'héroïsme des ouvriers anglais a dissipé cette seconde illusion; le Sud aujourd'hui n'a plus d'espoir que dans la connivence du parti dit démocratique dans le Nord. Il est certain que c'est là son meilleur appui, et les circonstances sont particulièrement favorables pour provoquer une diversion dans le camp ennemi. Bien des gens, fatigués d'une guerre mal conduite, se laissent séduire par la pensée d'une paix qui serait pire encore que la défaite; la question de l'abolition de l'esclavage ayant été franchement posée, tous ceux qui sympathisent avec le Sud exploitent l'antipathie populaire et les préjugés contre le nègre. La crise est donc arrivée au moment décisif: il s'agit de savoir qui l'emportera enfin, du bien ou du mal. Il semble que l'iniquité ait déjà assez duré, que l'Amérique ait suffisamment été châtiée de l'avoir tolérée, pour espérer que Dieu mettra bientôt un terme à sa patience.

La réaction en faveur du prétendu parti démocratique paraît avoir déjà atteint son apogée. Ses chefs ont compromis leur cause en recourant au désordre et à l'émeute pour imposer leurs candidats. Le respect de la légalité foulé aux pieds paraît avoir ouvert les yeux aux hommes honnêtes. Ensuite, bien que la guerre marche fort lentement, la position du Nord est plus avantageuse qu'il ne paraît. S'il n'avance pas vite, du moins ne recule-t-il jamais; il est déjà maître de la moitié du territoire de la république rebelle; il n'est pas d'Etat en révolte qui ne voie flotter le drapeau de l'Union sur quelque point de son territoire; enfin, l'esclavage disparaît tous les jours; le Missouri émancipe ses nègres, le Maryland est sur le point d'entrer dans la même voie. Le congrès vient de permettre l'armement des nègres. Il n'est pas de meilleur moyen pour réhabiliter cette malheureuse race; qui donc oserait garder encore des préjugés contre la couleur, alors que le Nord devrait, en bonne partie, son triomphe aux armées nègres?

Dans le Sud même, tout en se rangeant à la théorie qui veut faire de l'esclavage la pierre angulaire du nouvel état, les

hommes sérieux sentent qu'il doit être modifié. C'est du moins là ce qui vient d'être avoué dans la première lettre pastorale émanée de l'assemblée épiscopale du Sud, qui s'est récemment séparée de l'Eglise de la même dénomination dans le Nord. Maintenant, dit-on, qu'on ne sera plus tourmenté par les abolitionistes, « peste détestée et impie, » l'Eglise pourra s'occuper de devoirs qu'elle a jusqu'aujourd'hui négligés. Ainsi elle devra obtenir que les familles ne soient plus séparées comme par le passé. Reste à savoir si, du moment où cette prétention serait prise au sérieux, ceux qui la mettraient en avant ne passeraient pas pour aussi fanatiques et dangereux que les abolitionistes du Nord. Une femme blanche, chargée d'une nombreuse famille, est tout à coup privée de son mari, qui ne lui laisse pour unique moyen de subsistance que l'intérêt de l'argent qui sera obtenu par la vente de quelques familles nègres; comment en pareil cas se dispenser de tirer le meilleur prix possible de la marchandise? Or, il est malheureusement certain que les nègres vendus un à un, rapportent plus que quand on s'en défait par groupe. Et puis, qui empêcherait un revendeur de les détailler ensuite à son gré, comme la chose se pratique journellement? La possession de l'homme par l'homme demeure un mal radical qui n'admet pas de palliatif.

La question fait aussi des progrès en ANGLETERRE. Précisément dans les centres, où l'on était en droit de supposer que le Sud avait le plus de partisans, on se prononce pour le Nord. C'est d'abord un grand meeting qui, à Liverpool, salue de ses suffrages la proclamation émancipatrice de Lincoln; puis vient Bristol, qui fut jadis le dernier rempart des partisans de la traite; à Bradford le public a montré encore plus de zèle que partout ailleurs. On sait que le Sud a réussi à donner le change à l'Europe en prétendant qu'il était la partie opprimée combattant pour son indépendance. Un orateur a entraîné son auditoire en faisant justice de cette ruse: tout le monde a applaudi quand il a protesté contre les hommes qui, par-delà l'Atlantique, osent combattre « pour la liberté d'asservir une partie de la race humaine; pour la liberté d'enlever la femme à son mari et d'arracher l'enfant des bras de sa mère; pour la liberté de torturer et de mettre à mort, la loi à la main, un père qui défend l'honneur de sa fille; pour la liberté, de la part d'un père à peau blanche, de vendre sur la place du marché le fils qu'il a eu d'une négresse; pour la liberté de transformer en crime l'éducation offerte à l'esclave, même quand il s'agit de lui enseigner à lire et à écrire; pour la liberté enfin d'étendre indéfiniment le système qui fait du travail une chose maudite. »

La ville de Londres a tenu à se distinguer dans cette œuvre de réparation, qui a bien sa valeur, quoique tardive. *Exeter-Hall* a enfin ouvert ses portes: on y a protesté contre la prétention d'une portion du public à représenter l'opinion de l'Angleterre dans la question pendante. La foule, saisie d'une honnête émotion, se pressait autour des abords de la salle, qui a été pleine de fort bonne heure. Plusieurs membres du comité, qui n'avaient pas pensé que leur appel provoquât tant de sympathie, n'ont pu pénétrer jusque sur l'estrade qui leur était réservée. Pour satisfaire la foule, il a fallu avoir un second *meeting* dans une salle basse, et un troisième en pleine rue, au clair de la lune et des becs de gaz.

Pendant que ces choses se passaient en dehors, le président ouvrait la séance. La première fois que le nom de Lincoln a été prononcé, il s'est élevé un tonnerre d'applaudissements qui ont duré plusieurs minutes. C'était la société d'émancipation qui avait convoqué le *meeting*. Par prudence et pour ne pas soulever les passions politiques, elle avait soigneusement dégagé la question de l'union du problème moral de la liberté des nègres, sur lequel seul on voulait provoquer une manifestation. Mais ce divorce n'a pu être maintenu un instant. Le mot *Union*, prononcé dans la salle, n'a pas provoqué moins d'acclamations que celui de Lincoln, si bien que le président de l'assemblée, entraîné par celle-ci, a été obligé de confondre en terminant son discours ce qu'il s'était bien promis de distinguer à son début. De sorte que ce n'est pas seulement l'émancipation des noirs qui a été acclamée dans le *meeting* d'Exeter-Hall, mais en outre le triomphe du Nord, le réta-

blissement de l'Union, la résurrection d'une démocratie glorieuse et puissante de l'autre côté de l'Atlantique.

Le *Times*, qui hier encore citait la Bible pour légitimer l'esclavage, a été comme étourdi par cette manifestation, à laquelle il ne paraissait nullement s'attendre. Pour parer le coup, il a fait remarquer qu'aucun grand orateur n'avait parlé au *meeting*. Ce fait prouve, de la manière la plus claire, que c'était la seule importance du sujet qui avait attiré un si grand concours de peuple. Du reste c'était surtout la bourgeoisie, la classe moyenne qui était représentée dans ce meeting. L'aristocratie et les clubs à la mode, le monde politique qui se nourrit des haines internationales, tient encore pour le Sud.

Cet heureux revirement dans l'opinion de l'Angleterre n'est pas malaisé à expliquer. Il a sa principale cause dans les excès des partisans du Sud. Se croyant maîtres de la position, n'étant plus contenus par un parti contraire, ils se sont cru tout permis, et ont avoué leur vraie pensée avec cynisme. La préoccupation politique leur a fait sacrifier entièrement la question morale. Quand ils ont vu que, malgré leurs dénégations, la question se posait entre l'esclavage et la liberté, ils ont manifesté leurs sympathies pour le premier. Eh bien! pourquoi pas l'esclavage après tout? s'est-on écrié carrément. Et voilà que la Bible a été tout à coup mise à contribution pour établir, en tre les mains de gens qui d'ordinaire ne la citent guère, que l'esclavage et le christianisme ne sont pas incompatibles. La *Revue du samedi* (Saturday Revew), organe du public élégant et littéraire, a même dit qu'il est sanctionné par l'Evangile, qu'il a pour lui l'autorité de St. Paul, que nulle part l'Ecriture sainte n'autorise les esclaves à s'armer contre leurs maîtres. Le *Times* à son tour n'a pas craint d'assurer que l'esclavage n'est pas plus opposé à l'esprit de l'Evangile que « la bonne chère, la pourpre et le linge fin. » Mais, c'est à un homme religieux, appartenant au parti puséiste, que revient l'honneur, peu enviable, d'être allé jusqu'au bout. Selon M. Beresford Hope (ce nom mérite d'être connu), non-seulement la postérité reconnaissante placera Jefferson Davis, président des rebelles, à côté de Cavour, et Jackson à côté de Garibaldi; mais encore le passage du Potomac par les confédérés du Sud doit être comparé au passage de la mer Rouge par les Hébreux. Puis, grâce aux faciles expédients du christianisme apocalyptique, les trois mots célèbres de Daniel, tracés sur les murailles du palais d'une main mystérieuse, n'annonçaient rien moins que le châtiment exemplaire et la mort de Balthasar-Lincoln. Un autre personnage avait également soutenu l'esclavage au nom de la Bible, lorsque tout à coup des dépêches interceptées ont révélé au public que cet onctueux orateur, M. Spenel, était dans des relations financières très intimes avec le gouvernement de Richmond.

C'est quand la réputation de l'Angleterre était à ce point compromise qu'un vigoureux effort est venu arrêter le pays sur le bord de l'abîme où il menaçait de se précipiter. Ceux qui n'avaient pas osé parler pour le Nord ont repris courage. La proclamation émancipatrice de Lincoln est arrivée fort à propos pour enlever aux partisans du Sud les prétextes au moyen desquels ils avaient réussi à égarer l'opinion publique. Nul ne saurait soutenir aujourd'hui que l'esclavage ne soit au fond de tous les débats. La question morale domine enfin toute la position; les voiles sont déchirés; qu'on se prononce pour la servitude si on l'ose, mais qu'on ne le fasse plus en prétendant défendre l'indépendance du Sud contre l'oppression politique et commerciale du Nord. Espérons qu'en Angleterre la question continuera à se maintenir à cette hauteur-là. Ce ne saurait en être un simple épisode; le pays de Wilberforce a enfin retrouvé sa veine et ses vraies traditions : il ne lui est plus permis de leur devenir infidèle. Ce qui semble bien indiquer que ce mouvement n'est pas superficiel, c'est que les chefs du parti conservateur, lord Derby et sir Disraëli, se sont prononcés fortement contre la reconnaissance du Sud. Or c'était surtout de ce bord-là qu'on redoutait des sympathies pour l'aristocratie esclavagiste.

De nouveaux détails fort caractéristiques obligent à ajouter encore un mot au sujet de l'Eglise anglicane dont il était question ici même, il n'y a pas longtemps. L'évêque

colonial Colenso, dont le livre sur le *Pentateuque* fait dans ce moment tant de sensation, était occupé à traduire cette portion de la Bible dans la langue du pays, quand il a été rendu attentif à certaines difficultés par un jeune savant païen qui avait mis ses connaissances linguistiques à son service. En vain l'évêque ébranlé appelle la littérature allemande à son secours; il doit finir par s'avouer que son jeune catéchumène Zoulu l'a converti. Seulement comme un traité d'arithmétique avait été le principal titre qui lui avait valu son évêché, voilà que son attention est surtout portée sur les nombres. Il se met à refaire additions et multiplications, et il lui suffit de trouver un chiffre inexact pour qu'aussitôt il déclare le document inauthentique. De là est sorti, suivant l'opinion du *Times* de Londres, un des plus pauvres livres qu'on puisse imaginer. Cette fois-ci on ne pourra pas dire du moins que ce soit la science qui pousse à l'incrédulité; et d'autre part on ne saurait prétendre que l'ignorance soit la meilleure garantie de la foi. Voilà donc à quoi on s'expose en envoyant des missionnaires qui ignorent l'*abc* des questions de critique biblique! Ce seul fait en dit plus pour réfuter certaines déclamations contre l'utilité des études que ne sauraient en dire de longs traités. Tel est donc le résultat auquel on peut aboutir lorsque, au lieu d'examiner sincèrement les faits et l'état des livres saints, on se campe fièrement derrière un raisonnement *a priori*, dont la raison a, dit-on, absolument besoin. Il suffit du moindre enfant du désert, sachant compter, pour vous chasser de cet asile plus digne d'une autruche que d'un chrétien. Pour achever de nous expliquer sa catastrophe, l'évêque Colenso a soin de nous avertir, dans sa préface, qu'il est parti d'Angleterre imbu des idées les plus exagérées en fait d'inspiration littérale des saintes Ecritures. Il a voulu leur appliquer la fameuse maxime : *tout également inspiré ou rien d'inspiré*, tout de l'homme ou tout de Dieu; et, opéré de la cataracte par son jeune Zoulu, les hommes lui ont apparu comme des arbres, les infiniment petits ont acquis des proportions démesurées : il n'a plus su où il en était; de là le présent écrit sur le *Pentateuque*, fruit authentique d'une théorie fausse de l'inspiration, réduite à l'absurde.

Les Anglais sont trop pratiques pour ne pas finir par tirer profit de leçons si éclatantes. On voit où mènent les théories arbitraires qui ne veulent tenir aucun compte des faits. La vérité entend être défendue à sa manière : c'est elle qui pose les conditions; elle finit toujours par répudier celles qu'on prétend lui imposer. Ces argumentations hasardées et éminemment subjectives, puisque leur unique mérite est de convenir à la tournure d'esprit de certains raisonneurs, ne servent qu'à compromettre la cause de l'Evangile.

C'est là ce que les Américains commencent déjà à se dire hautement. Tout dernièrement une Revue, qui paraît dans la Nouvelle-Angleterre, publiait un article (le doute, la foi et la raison) dans lequel son auteur, un pasteur, montre : que les preuves historiques sont insuffisantes pour établir la foi dans le Nouveau-Testament; que toute la tendance de la Bible est justement de permettre le doute sur ce point, afin de bien faire comprendre que la foi chrétienne est, elle, une chose de première nécessité; enfin cette méthode qui consiste à s'appuyer avant tout sur la foi, qui implique qu'on admet la Bible à cause de sa valeur intrinsèque, à cause du contenu et non du contenant, fait disparaître les difficultés au sujet de l'inspiration verbale et d'autres inexactitudes sans portée. Ce qu'il y a surtout d'actuel dans cette évolution, c'est qu'elle paraît avoir été accomplie en vue de répondre aux difficultés soulevées par le livre de Colenso. Nouvel exemple montrant après beaucoup d'autres que, sans les attaques de leurs adversaires, les chrétiens ne sauraient pas découvrir tous les mérites de la sainte cause qu'ils représentent.

Paris.

Les moines à l'Académie.

L'émotion causée par l'état si intéressant de la Pologne n'a pas empêché le public lettré de Paris de se livrer avec le dernier abandon à une de ces fêtes de l'esprit, dont on est condamné à ne pas sentir tout le prix quand on a le malheur de

vivre en province. Il y avait réception à l'Académie française; et, suivant un usage assez fréquent ces derniers temps, c'étaient deux membres de l'opposition, récemment avertis comme rédacteurs de journaux, qui devaient se complimenter par-devant la docte compagnie. Lacordaire, qui avait dû quitter Paris, il y a quelques années, faute d'avoir des idées exactes sur les libertés de la chaire évangélique, fournissait une occasion toute naturelle à MM. A. de Broglie et Saint-Marc Girardin pour prendre leur revanche. Le jeune récipiendaire n'a pas manqué de lancer son trait au monstre qu'il est aujourd'hui de mode de poursuivre : cette idée païenne de l'Etat, qui a trop longtemps passé pour la notion chrétienne par excellence. « On prend l'habitude de tout laisser faire, puis de tout faire faire à l'Etat. Laissez s'avancer une société dans une telle voie : Hier elle demandait une industrie d'état, pour répartir entre les hommes la production et le travail; aujourd'hui c'est une charité d'état pour dispenser le riche de la compassion et le pauvre de la gratitude; demain ce sera, que sais-je? une poésie ou une littérature officielle pour lui dicter les ordres du jour de l'enthousiasme. Encore si, en renonçant ainsi à tout mouvement spontané, elle devait recevoir de la main de cet état qu'elle invoque la stabilité dans la soumission! Mais il n'en est rien : Dieu, par une juste dispensation, a voulu que les pouvoirs sans contrepoids fussent aussi sans fondements, et au jour du péril sans défenseurs. Une nation formée d'hommes ainsi juxtaposés, sans autre ciment qui les unisse que le pouvoir d'un maître, est une montagne formée de grains de sable qu'épargne un jour la lassitude des vents et que le premier souffle de l'ouragan disperse demain. »

Jusqu'ici tout va bien. Mais savez-vous l'idée ingénieuse qu'eut Lacordaire pour arrêter les empiètements de cet état qui écrase l'individu? Ce fut de rétablir les ordres monastiques, dont le besoin se faisait vivement sentir dans notre société désorganisée. M. Albert de Broglie le loue donc d'avoir compris que l'individu seul ne peut résister avec succès à l'Etat, qu'il faut des associations. Passe encore! Mais pourquoi précisément ces associations dont le principe fondamental est l'*abdication même de l'individu?* Il faudrait faire ici l'application du fameux adage : Similia similibus curantur? Ce n'est qu'à l'Académie, un jour de réception, qu'on peut oublier que l'Etat, tel que nous l'avons, a été taillé sur le patron des ordres religieux. C'est parce que le catholicisme a prétendu faire du monde entier un couvent que l'Etat, à son tour, s'est piqué d'honneur et n'a pas voulu rester en-dessous d'un si bel idéal. Lui aussi a voulu faire de la société un monastère. Il faut être catholique et passablement socialiste soi-même pour ne pas comprendre qu'en reprochant à l'Etat son socialisme on frappe du même coup la mère-église qui l'a assez longtemps porté dans son sein. Il ne faut certes pas croire que M. de Broglie fasse au sujet des moines modernes la moindre réserve : il les prend très au sérieux. « Les ordres religieux, fait-il dire à Lacordaire, sont dans l'Eglise les milices de l'enseignement et les types de la perfection, et là où ils viennent à manquer le bras du ministère sacré est raccourci et la vie chrétienne est découronnée; en un mot, suivant l'heureuse et précise expression d'un historien qui est aussi l'un d'entre vous, l'institut monastique est le dernier degré de concentration du christianisme.» L'Académie est donc pour le christianisme concentré dans les monastères; c'est sa façon, à elle, de traduire la fameuse maxime : il faut une religion pour le peuple! Les moines se chargeront d'en avoir pour tous. Seulement, dans les grandes circonstances de la vie, tout le moins au commencement et à la fin, on en enverra chercher au couvent, exactement comme on demande un remède à la pharmacie du coin. Quelques personnes n'en persisteront pas moins à se prononcer en faveur du christianisme *étendu* contre le christianisme concentré de messieurs de l'Académie. Dans un pays prenant l'Evangile au sérieux tout le monde est prêtre au besoin, et nul besoin n'est de moines ni de nonnes.

Quant à M. A. de Broglie, poussant sa pointe en faveur des ordres, il a montré à ses futurs collaborateurs en dictionnaire, qu'ils devaient tous être de zélés amis de la restauration des moines. Celui-ci n'avait-il pas, en cherchant Athanase au désert, ren-

contré St. Antoine, le premier des ermites? Cet autre n'a-t-il pas écrit sur St. Benoit, sur St. Anselme? que sais-je? Nul n'a été oublié, pas même l'académicien qui a rendu *Messieurs de Port-Royal* presque populaires. Oh! qu'il a dû être curieux de voir, sous le coup du grand argument académique, l'encensoir, l'expression du savant confrère qui, après avoir célébré la mère Angélique, s'est tourné vers des âmes moins farouches, et nous a avoué que, même aux plus beaux jours de sa dévotion, il n'avait cessé de brûler le plus pur de son encens sur les autels du curé de Meudon, à l'éternelle honte de la perspicacité méthodiste qui s'y était laissé prendre! Oui, les Parisiens ont mille fois raison, ce n'est qu'à l'Académie qu'on peut voir de tels spectacles. C'est exactement comme au théâtre français; mais la grande tragédie et la petite pièce ne se suivent pas seulement, elles vont se coudoyant continuellement, sans que les augures soient pris d'un fou rire. Ecoutez plutôt une autre tirade essentielle du discours de M. de Broglie; elle renferme la philosophie de toute la harangue qui est destinée à ne prouver rien moins que l'alliance du catholicisme et de la liberté :

« Epris jusque-là d'un fier amour pour la première des libertés de ce monde, la liberté spirituelle des âmes, Lacordaire n'en avait conçu qu'une seule forme, la plus héroïque : la lutte de la conscience isolée contre l'oppression. Rome lui en offrait une autre non moins imposante dans cette majesté désarmée du Vatican, qui depuis dix siècles tient en respect tous les conquérants de ce monde, qui n'a joint la couronne à la tiare *que pour mettre la conscience émancipée au niveau de toutes les grandeurs de la terre*, et parce que l'empire des âmes est seul de taille à occuper, sans le plus ridicule des contrastes, le trône qu'a laissé vacant la déshérence des maîtres du monde. »

Cela, traduit en un style non académique, dans le langage des petites gens, veut dire qu'il est absolument indispensable que le pouvoir temporel de la papauté se perpétue à Rome pour que le reste de l'univers puisse jouir de la liberté de conscience. Encore un coup, ce n'est qu'à l'Académie qu'on peut dire impunément des choses si amusantes. Tous les genres de solécismes sont permis aux Quarante, sauf ceux qui attaqueraient la grammaire et l'art de bien dire.

Et pourtant, au milieu de tous ces jeux d'esprit de cet épicurisme rafiné qui fait les délices de nos lettrés, il y a eu une parole mâle et énergique[1], M. de Broglie a provoqué des applaudissements frénétiques lorsqu'il a insisté sur le devoir de ne pas abandonner la partie et de combattre courageusement le bon combat de la liberté, sans se laisser décourager par les obstacles retardant son triomphe. Cette fois nous en sommes, mais pour nos raisons à nous, parce que nous avons foi en la vérité et peu de foi aux hommes. Comment, en effet, la plante vigoureuse de la liberté pourrait-elle prendre racine dans un sol labouré par de stériles révolutions, dans une société dont l'immense majorité ne connaît d'autre grandeur que la gloire militaire, tandis que quelques lettrés, qui se piquent de la conduire, excellent particulièrement à s'amuser de tout et à cultiver la phrase et le petit compliment? Il est inutile ici de faire des suppositions: l'expérience a parlé. Pourquoi le gouvernement parlementaire est-il tombé? parce qu'il était devenu un champ clos pour les beaux parleurs, pour cette manie de cultiver la phrase à propos des matières les plus sérieuses, qui aujourd'hui bannie des assemblées politiques, s'est réfugiée dans l'Académie française d'où elle était sortie. Ah ! quelle calamité pour l'histoire et pour lui-même qu'un peuple théâtral !! « Ce qui est obscur, silencieux, intime, ne le touche pas, n'arrive pas même jusqu'à lui. Il n'entend qu'à travers le porte-voix, ne voit qu'à travers le microscope et ne juge un objet que par la pompe des décors. Il n'est pas capable de s'enthousiasmer par la raison pure, ni de résister à des déclamations sonores, ni de se défendre contre le prestige des mots. La vertu qui ne sait pas *se poser*, qui ne fait pas scène, qui n'est pas dramatique, qui ne *représente* pas, le laisse passablement froid; en morale, le beau le touche

[1] Il faut citer aussi un mot courageux de M. Saint-Marc Girardin qui, en parlant de Constantin, a dit que sa conversion *s'est faite sans miracle*.

plus que le bon; rien ne sert devant lui d'être juste si l'on n'est sublime; d'être vrai si l'on n'est frappant; d'être ferme si l'on n'est imposant. Pour réussir au milieu d'un tel peuple, il est clair qu'il faut afficher, lever le rideau et tenir la scène. Les hommes qui veulent être quelque chose se font acteurs. A la tribune, dans les livres, dans les journaux, dans la société, on est plus préoccupé d'un rôle à jouer que d'une conduite à tenir. Le théâtre n'est plus dans quelques édifices, il est partout; il envahit la vie publique; quand la patrie est un théâtre, les citoyens sont des acteurs. L'histoire d'un tel peuple est un long drame, où il compte avec complaisance les coups de théâtre sous le nom de *journées*. La continuité patiente d'un sérieux développement attache quelques regards; la plupart se laissent captiver aux éclatantes péripéties. Quelques-uns veulent du juste, un plus grand nombre de l'utile, tous du glorieux. Les plus heureux succès, s'ils ne sont pas *beaux* par dessus le marché, sont peu appréciés, et l'imagination superbe et dégoûtée couvre de ses ratures tout ce qu'elle n'a pu embellir et dramatiser. »

Les séances de l'Académie passent; chacune est à son tour déclarée mémorable, ce qui ne l'empêche pas d'être oubliée longtemps avant celle qui la suivra. Il n'en est malheureusement pas ainsi de la passion théâtrale quand elle a passé dans le sang d'une nation. Tout en sentant le besoin de lutter sans relâche pour le relèvement de la France, selon l'exhortation de M. de Broglie, on se prend à se demander tristement si la tache n'est pas indélébile; le mal que des siècles de catholicisme lui ont fait, sans remède. En tout cas, ce n'est pas le spectacle de gens se prenant au sérieux bien qu'ils trouvent moyen de faire de l'esprit et des panégyriques à propos de tout, qui le guérira. Tel qui à l'occasion saurait, lui aussi, bien tourner la phrase, finit par s'incliner devant les faits accomplis. Non, l'empire du monde n'est pas aux beaux parleurs: inclinez-vous devant la force, puisque vous n'avez aucun principe à lui opposer.

X.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LUTTES ET TRAVAIL, par Cycla. Trad. de l'angl. par E. Bérard. Meyrueis, Grassart, et Beroud. — 1 vol. in-12, 1862.

Voici un livre qui a un grand mérite : il est traduit, et il n'en a pas l'air. On dirait un ouvrage original, tant il a d'aise, de liberté, dans les allures. Il nous serait difficile de dire le dépit, la souffrance que nous avons éprouvés à la lecture de certaines traductions. Ce n'est donc pas un mince éloge, pensons-nous, pour un traducteur, que de dire que son œuvre se présente avec toutes les apparences d'une composition originale, et cet éloge revient de plein droit à M. Bérard.

— Cela dit, il nous sera permis de faire nos réserves quant à l'ouvrage lui-même. Il contient des choses quelque peu invraisemblables. Il y a là un enfant que nous voudrions voir raisonner un peu plus selon son âge, tout en demeurant aussi pieux. Il y a des collégiens (ce terme est un équivalent) que nous voudrions voir un peu moins docteurs. Il y a des questions religieuses un peu superficiellement abordées et un peu superficiellement résolues. Il y a trop de détails, à notre avis, sur les fredaines de quelques jeunes drôles. Il y a quelques autres choses encore, que nous voudrions n'y pas trouver. Nous aurions aussi souhaité que cet ouvrage se fît remarquer par plus d'élévation et qu'il nous offrît plus d'imagination et de poésie..... Mais cette douce figure, d'abord d'enfant simple et bon dans la prospérité, puis de jeune homme qui dans son malheur se montre si recueilli, si résigné, si laborieux, si modeste, si aimant, se fait dans sa faiblesse le protecteur d'une pauvre fille aveugle, l'instructeur chrétien d'un jeune auditoire, exerce une influence bénie sur l'ami que la Providence lui a un jour adressé et par lui fait du bien à d'autres que son influence directe ne saurait atteindre; tout cela, et quelques autres choses avec, vous laissent sous une impression qui vous dispose à l'indulgence pour l'auteur. Si l'on se dit ensuite que c'est pour des enfants et des jeunes gens, une classe de lecteurs que frapperont peu les défauts de ce livre, qu'il l'a écrit, on est tout disposé à les lui pardon-

ner en faveur du bien qu'assurément son livre ne peut manquer, plus ou moins, de produire.

ÉMILE ROCHEBLAVE.

UN PRÉDICATEUR CATHOLIQUE AU XVe SIÈCLE (Geiler de Kaisersberg), par Adolphe Schäffer. Paris, Meyrueis, 1862.

Quand un orage se prépare dans la nature, il est certains nuages qui apparaissent à l'horizon, et auxquels il est facile de reconnaître l'approche de la tempête. Le même phénomène se fait aussi remarquer dans le monde moral. Toute rénovation religieuse ou sociale a ses précurseurs, témoin le XVe siècle, où des intelligences d'élite et de nobles cœurs annoncèrent et préparèrent la bienheureuse réformation. Tel fut Geiler, qui exerça pendant près de 32 ans les fonctions de prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, mais que la Suisse peut revendiquer pour sien, puisqu'il était né à Schaffhouse en 1445, et qu'il fut reçu docteur en théologie à l'université de Bâle, où il fut quelque temps doyen de la faculté des arts.

Geiler, doué d'une rare intelligence et plein de droiture, se sentit appelé à corriger les abus et à servir la vérité sans se laisser arrêter par aucun obstacle. Vingt in-folio de traités, de sermons et d'écrits de tout genre, ainsi que la part qu'il prit à l'extinction de la mendicité, à l'abolition de la torture et à la formation de bonnes écoles secondaires, témoignent de sa prodigieuse activité. Placé à l'extrême limite du moyen-âge, il n'échappa sans doute pas entièrement aux défauts de son siècle, comme le prouve sa manie d'allégoriser. Sous sa plume, tout devient image, le monde des bêtes, un arbre, un esquif, un rouet, une épée, et jusqu'aux lettres de l'alphabet. Mais il fut avant tout réformateur. Il attaqua sans ménagements les vices du clergé, le mérite des œuvres et le trafic des indulgences. C'est surtout contre le mélange du temporel et du spirituel qu'il s'éleva avec force. Prêchant un jour devant le haut clergé de l'Alsace, il osa prononcer les paroles suivantes : « Vous dites que le clergé ne saurait subsister sans biens temporels. Fort bien. Les biens temporels sont pour le clergé ce qu'est l'échalas pour la vigne. Sans échalas, la vigne, jouet des vents, rampe tristement à terre et périt. Mais *quand l'échalas est plus grand qu'il ne convient,* il écrase la vigne et la serre contre le sol. O bon Dieu, combien les possessions temporelles (ces grands échalas) n'ont-elles pas fait de mal au clergé ! Comme elles ont substitué à l'humilité le luxe pompeux, à la douceur l'orgueil, à la chasteté l'impureté ! Maudits biens temporels ! Maudits échalas !... Oh ! que d'évêques qui tremblent en enfer pour avoir mêlé le temporel au spirituel ! »

Contrairement à l'idée qu'on se fait du moyen âge comme ayant été le beau temps de la foi, Geiler attaque l'incrédulité dominante à son époque. « Malgré la résurrection de Christ et ses miracles, et ceux de ses apôtres, les Juifs n'ont point cru en Jésus-Christ. Il en est de même aujourd'hui dans toute la chrétienté, chez le clergé et chez les laïques, depuis le pape jusqu'au sacristain, et depuis les rois et empereurs jusqu'au pâtre des champs. » Il ne se faisait pas illusion sur le peu qu'il y avait à attendre des prélats et des puissants du siècle. « J'ai dit qu'il fallait *réformer* : ils ont compris *conserver*. Aussi tous les abus sont-ils demeurés debout. » Puis il ajoutait ces paroles prophétiques : « Eh bien, Dieu lui-même enverra quelqu'un qui saura relever la religion. Combien je désirerais vivre assez pour voir ce jour ! pour me faire le disciple de ce réformateur à venir ! » Cette grâce ne lui fut pas accordée, car il mourut en 1510. En déblayant le terrain, Geiler a préparé les voies au prédicateurs de la justification par la foi; mais il n'a pas enseigné lui-même ce dogme; et c'est à ce manque d'intelligence de la doctrine chrétienne que l'on doit attribuer le peu de succès de ses travaux. L'expérience démontre, en effet, que les attaques contre les erreurs du papisme demeurent stériles, si l'on n'établit en même temps la vérité telle qu'elle est dans l'Evangile. Néanmoins ce n'est pas sans fruits qu'on lira le travail consciencieux, intéressant et instructif, qui, ayant d'abord paru dans la *Revue chrétienne,* a été mis ensuite à la portée de tous dans le petit volume que nous annonçons.

P. B.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

HISTOIRE RELIGIEUSE.

—

Osterwald et sa théologie.

CINQUIÈME ET DERNIER ARTICLE.

On ne peut nier que la doctrine d'Osterwald ne diffère en plusieurs choses de celle des réformateurs, et nous avons vu qu'il s'en rendait très bien compte à lui-même. Si nous nous rappelons ce qu'il écrivait à Tronchin le 7 novembre 1697, nous ne pourrons en douter. Cela du reste ne contredit pas notre assertion qu'il ne saisissait pas nettement la doctrine de la justification.

Cependant les sentiments de religion et de piété dont il était animé, et peut-être aussi le désir de ne pas rompre violemment avec le passé, lui ont fait écrire parfois, mais comme un trait en passant, des choses très satisfaisantes au point de vue de l'orthodoxie. Ce qui nous a le plus frappé dans ce sens, c'est la section V de son catéchisme : *Du symbole et de la justification*. Nous citerons entre autres les deux réponses suivantes :

« D. Comment sommes-nous justifiés ?

» R. Nous le sommes par la seule miséricorde de Dieu et par le sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a acquis le pardon de nos péchés et la vie éternelle. Nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption qui est en Jésus-Christ, lequel Dieu a ordonné de tout temps pour être une victime propitiatoire par la foi en son sang, afin de montrer sa justice par la rémission des péchés précédents selon la patience de Dieu. »

« D. Que faut-il que nous fassions pour être ainsi justifiés ?

» R. Il faut que nous ayons la foi, c'est pourquoi St. Paul dit que nous sommes justifiés par la seule foi en Jésus-Christ. *Nous sommes donc justifiés par la foi sans les œuvres de la loi.* »

Que le respectable Osterwald n'a-t-il toujours parlé et enseigné de cette manière ! Au reste, il ne faisait là que citer Rom. III, 23-27.

Mais si nous lisons son *Traité des sources de la corruption*, son Catéchisme et ses Réflexions, nous nous assurerons que tel n'a pas toujours été son langage. Nous y trouverons entre autres cette assertion qu'il a positivement et fréquemment répétée, c'est que ce qu'il appelle la *confiance* et que nous nommons nous l'*assurance*, laquelle découle de l'application que nous nous faisons par la foi des mérites de notre Rédempteur, ne peut provenir selon lui que de la réunion de la foi et des œuvres. Si en présentant la confiance de cette manière, il dit qu'il entend par la foi la cause productrice des œuvres, et par les œuvres le fruit de la foi, nous sommes toujours fondé à lui reprocher de les avoir juxtaposées comme deux conditions distinctes, et tellement que cela lui fournit la division de son catéchisme : *ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire* pour être sauvé.

Quand, afin de justifier sa doctrine, il raisonne longuement pour prouver que la foi à laquelle les saintes Ecritures attribuent le salut n'est pas une foi stérile, et qu'il ne faut pas opposer la foi aux œuvres comme deux choses contraires, il impute là à l'orthodoxie une énormité qu'elle n'a jamais alléguée. Je doute même que, sous cette forme, les plus

grossiers antinomiens aient rien dit de semblable.

Mais où est la cause de son erreur? Il me paraît que c'est en ceci: qu'il ne comprenait pas clairement la doctrine orthodoxe. Il n'avait pas saisi les enseignements évangéliques dans leur ordre et leur liaison. Il n'avait pas vu que, d'après les Ecritures, on n'attribue proprement le salut ni à la foi ni aux œuvres, mais au très parfait mérite du sacrifice que notre Rédempteur a offert sur la croix, de son adorable personne, et que l'on regarde la foi comme l'acte par lequel l'âme qui se sent condamnée n'attend son salut que de ce sacrifice, ou comme la main qui saisit le bienfait. Cela étant, il croyait que lorsque, pour repousser toute idée du mérite des œuvres, on fait remarquer que ce n'est pas à cause d'elles que le mérite du sacrifice de Jésus-Christ est appliqué au croyant, mais que cette application est l'effet de l'acte de confiance par lequel il ne se repose que sur son Sauveur, on établissait une sorte de contradiction entre la foi et les œuvres. La foi ne s'offrait ainsi pas à lui comme un acte du cœur, mais comme une simple croyance qui devait être accompagnée des bonnes œuvres.

D'après ce qui précède, voici, à ce qu'il nous paraît, la doctrine d'Osterwald. Dieu a envoyé son Fils Jésus-Christ sur la terre pour sauver les hommes par son sacrifice, et il les a rachetés dans un sens général en mourant pour eux, sans qu'ils eussent mérité en aucune façon cette grâce. Mais comment pouvons-nous participer individuellement à ce salut? C'est en y croyant et en faisant le bien, c'est-à-dire par la croyance et par les œuvres. Ce qui prouve ce que nous avançons, c'est la définition qu'il nous donne de la foi dans son traité des sources de la corruption. « *La foi*, dit-il, *dont l'Evangile parle*, *consiste à croire en Jésus-Christ*, *à le reconnaître pour le Fils de Dieu et le Sauveur du monde; à embrasser sa doctrine comme véritable et à en faire profession, à obéir à ses commandements et à espérer de lui le salut.* »

On le voit, il n'y a là pas un mot de l'acte du cœur contrit qui recourt à Jésus-Christ seul et se confie en lui, mais seulement l'adhésion de l'esprit à la doctrine chrétienne, l'obéissance aux commandements et pour conséquence de ces deux choses, l'espérance.

Pour que l'on ne croie pas que nous concluons trop de sa définition de la foi, nous citerons le morceau tout entier dont elle est la conclusion.

« La seconde illusion est de faire consister la foi dans la confiance toute seule. C'est par là que plusieurs définissent la foi. Ils conçoivent que pour avoir la foi il ne faut que croire que Dieu est miséricordieux et se confier au mérite de Jésus-Christ. Puisque la foi embrasse les promesses de l'Evangile, et que l'effet propre et naturel de ces promesses est de remplir le cœur de paix et d'assurance, il est hors de doute que la confiance accompagne la véritable foi, quoique cela n'arrive pas toujours. Mais la confiance n'est pas toute la foi, et je ne sais pas dans quel endroit de la Parole de Dieu on a puisé cette idée, qui établit l'essence de la foi dans la seule confiance. »

C'est le cas de rappeler ici sa critique de la liturgie de la cène. « Il n'y est parlé que du sentiment que l'on doit avoir de ses péchés et de la confiance en la miséricorde de Dieu. Ces dispositions sont nécessaires, mais il y en a d'autres qui ne le sont pas moins et qui sont même plus essentielles dans l'acte de la communion. »

Au reste, il y a une grande liaison entre les principes de la théologie d'Osterwald. Nous avons vu que, pour lui, le péché originel consiste dans un simple penchant au mal. Ce n'est pas comme pour nous l'entière perversion de notre

nature morale. Dès qu'Osterwald n'y voit qu'une disposition au mal, il est clair que la repentance, d'après son système, ne saurait être qu'un regret d'avoir péché, dont l'essentiel est de nous conduire au bien. De cette façon il ne saurait être question, comme au point de vue scripturaire et orthodoxe, de rentrer en nous-mêmes, de sentir notre état de mort et de condamnation, ce qui se trouve nécessairement au début de tout dans le dogme, dans la foi individuelle et dans le culte compris au sens évangélique.

Ainsi s'expliquent ses réflexions sur la prière liturgique connue sous le nom de confession des péchés, et nous répéterons ici : « Comme on s'assemble pour adorer Dieu, il faudrait commencer par les actes d'adoration aussi bien que de bénédiction et de louange. On viendra ensuite à la confession des péchés. Mais quand on ne parle que de ce dernier article, cela ne donne pas des idées justes du service divin, et le peuple conçoit que toute la religion et toute la dévotion consistent uniquement à se reconnaître pécheurs. »

Il veut que l'on commence par adorer, mais comment le faire autrement qu'au nom de Jésus-Christ, par lequel seul nous pouvons aller au Père? Or cela ne rappelle-t-il pas et ne fait-il pas passer avant tout le sentiment de notre misère et celui de notre confiance en son Fils notre rédempteur? Il place aussi la bénédiction et la louange avant la confession des péchés. Mais de quoi bénir et louer Dieu tout d'abord, si ce n'est de ses compassions envers nous par son Fils, lesquelles sont au-dessus de toutes ses œuvres? Et ainsi revient ce qu'Osterwald ne veut pas mettre en première ligne, savoir le sentiment et la confession des péchés et de la misère par lesquels nous sommes devenus les objets des compassions de Dieu.

Quand Osterwald trouve trop fortes les expressions qui désignent notre état naturel de péché, et quand il voit une contradiction entre l'aveu par tous sans exception d'une misère complète et la demande à Dieu de nous faire mourir au péché, ainsi que l'appel adressé aux vrais chrétiens de faire la volonté de Dieu, n'est-il pas manifeste que non-seulement sa doctrine n'est pas la justification gratuite, mais que de plus il n'en avait pas, comme nous l'avons dit, une idée claire. Ce qui obscurcissait sa doctrine, c'est donc qu'il ne voyait pas qu'il nous faut commencer par sentir notre misère.

Il résulte de là que nous ne serons pas surpris de voir remonter à lui l'amoindrissement de la doctrine du baptême et de la sainte-cène que lui reprochaient les théologiens de Berne. Ne voyant dans le péché originel qu'une disposition au mal, il ne pouvait saisir dans sa force le symbole qui nous montre la nécessité d'une renaissance; et ne comprenant pas au sens orthodoxe que le chrétien ne peut vivre que par la foi en Celui qui nous a été fait de la part de Dieu *sagesse, justice, sanctification et rédemption*, que Christ est notre nourriture et notre breuvage, il ne pouvait reconnaître dans la cène cette manducation spirituelle que Calvin avait enseignée, que les premiers réformés avaient professée tous d'une voix, et qui nous est présentée dans le paragraphe de la liturgie de la plupart des églises réformées de langue française commençant par ces mots : *Ne considérons donc pas la sainte-cène comme une cérémonie vaine et sans effet.*

La doctrine de la nécessité du Saint-Esprit et de la grandeur de son œuvre dans le cœur du régénéré se trouvait aussi considérablement diminuée dans la théologie d'Osterwald. Dès l'instant que le péché n'était pour lui qu'une simple disposition au mal, il ne pouvait plus être question d'une régénération ou nouvelle naissance.

Enfin, Jésus-Christ n'étant, d'après ce

point de vue, plus incorporé par la foi dans le pécheur qui a cru, celui-ci ne subsistant plus devant Dieu uniquement parce que Dieu voit en lui le sang, la justice et les mérites de Jésus-Christ, la morale d'Osterwald devient une morale vulgaire et plus ou moins terrestre. Ce n'est plus cette norme vivante, toute pleine de Jésus, découlant de son sacrifice, qu'Osterwald avait entrevue lui-même dans son sermon sur la « crucifixion du chrétien ; » ce n'est plus cette règle empreinte d'une vraie et sainte mysticité, où la doctrine et la morale se confondent, où la même déclaration est tout à la fois dogme et précepte, précepte et dogme, suivant comme on l'envisage; ce sont tout simplement de bonnes maximes sur la nécessité de se détourner du mal et de s'appliquer au bien. Ce sont les *choses honnêtes* dont parle de Maistre dans sa définition du ministre protestant.

Il est aussi une remarque à faire sur les expressions qu'emploie Osterwald : il en est de propres à entraver les progrès de l'Evangile en donnant de fausses notions. Ainsi, au lieu d'appeler les vrais chrétiens de ce nom même que nous employons maintenant, ou de ceux de croyants, de fidèles, il affectionne la dénomination de *gens de bien* qui a le grand inconvénient de flatter la propre justice des personnes qui se l'appliquent. Il est étonnant qu'Osterwald, qui connaissait très bien le monde, n'ait pas compris qu'il est des personnes sans foi et sans aucun respect pour la religion lesquelles se désignent elles-mêmes par les mots d'honnêtes gens, de gens de bien. Si l'on va prendre ces derniers pour ceux dont veut parler l'auteur du catéchisme, il en résultera une confusion bien fâcheuse, et d'ailleurs cela persuadera à beaucoup de gens qu'il suffit de faire quelque bien pour pouvoir se regarder comme chrétiens et se donner pour tels. Et c'est aussi ce qui est arrivé, la doctrine d'Osterwald a rempli une foule d'âmes de confiance en leur propre justice.

Nous signalerons aussi l'emploi de l'imparfait quand il est question de la méchanceté originelle de l'homme. *Les hommes étaient méchants, ils ne faisaient point la volonté de Dieu*, etc. Cette manière de parler tenait à ce qu'Osterwald admettait le dogme de la rédemption mais non celui de la justification gratuite, n'envisageait l'état de l'humanité que dans le temps de la venue du Sauveur et non la misère personnelle et actuelle de chaque homme. Selon lui le genre humain était réconcilié avec Dieu par la mort de Jésus-Christ dans un sens général, mais c'était à chaque individu de faire son salut particulier en marchant dans les voies de la foi (croyance) et de la sanctification.

Cependant il ne tendait pas à gagner les masses par la conversion des individus, mais il voulait arriver aux individus par l'action sur les masses. Les moyens qu'il conseillait pour cela et qu'il effectua en partie dans son pays, étaient essentiellement une sorte de police extérieure consistant dans la discipline, l'uniformité quant à la célébration du culte, des lois répressives, etc.

L'influence du ministère d'Osterwald fut prompte et étendue. L'orthodoxie, après les efforts dont nous avons parlé, succomba et ne demeura que comme une lettre morte dans les confessions de foi et les liturgies. Çà et là quelques pasteurs restèrent fidèles à l'ancienne doctrine, mais avec timidité et sans livrer combat à la nouvelle. Quelques bons livres empêchèrent aussi le complet oubli du salut gratuit dans certaines familles, tels que les *Sermons de Nardin* et le *Voyage du chrétien vers l'éternité*[1]. La prédica-

[1] N'oublions pas non plus les travaux des frères Moraves. Or citons ici une anecdote qui nous a été racontée sans qu'on ait pu nous la garantir. Il y avait dès lors à Neuchâtel une diaspora, c'est-à-dire une petite congrégation qui ne se séparait point de l'église générale, mais qui était placée sous la direction spirituelle des frères de l'unité.

tion toujours moins dogmatique ne présenta guère qu'une morale sèche et scolastique encadrée dans la forme monotone que consacrait une sorte de tradition. Le nom du Sauveur et l'œuvre de la rédemption ne reparaissaient guère qu'à l'époque des communions. Berne, en défendant de toucher à ces matières de la prédestination et de l'élection, qu'elle avait d'abord voulu retenir à l'aide du *consensus*, entra insensiblement dans la voie générale.

Mentionnons maintenant les bons effets qui ont pu, au milieu de tout ce mal, résulter du ministère d'Osterwald. Nous dirons d'abord que dans le pays de Neuchâtel on put remarquer un ordre extérieur et une décence qui paraissent remonter à cette époque. Les pasteurs neuchâtelois se distinguèrent par leur conduite et par des habitudes de gravité et de convenance, qui, unies à de l'instruction et à quelques bonnes traditions dans l'exercice de leur ministère, le rendaient vraiment recommandable. L'exercice de la discipline, qui peut être envisagé différemment, produisit toutefois aussi quelques effets extérieurs d'une apparence réjouissante.

Ensuite, soit dans la patrie d'Osterwald soit dans tous les pays de langue française où son influence se fit sentir, il se conserva une orthodoxie relative quant aux doctrines fondamentales du christianisme. La divinité de Jésus-Christ, la Trinité, la chute de l'homme, la rédemption continuèrent à être enseignées avec plus ou moins de clarté. Ce fait, qui n'a pas été reconnu par tous les amis du réveil et qui même a été nié, mais sans fondement, par quelques-uns d'entre eux, mérite d'être consigné dans notre histoire ecclésiastique. Il facilita le retour à la saine doctrine et il nous donne la certitude que bien des âmes ont pu connaître le Seigneur dans les temps les plus malheureux au point de vue de la foi.

Dans le canton de Vaud par exemple on pourra trouver la prière au nom de Jésus-Christ, et quelques précieux vestiges jusque dans la liturgie et le discours qui furent composés en 1802, lors de l'installation des autorités de cette époque.

M. Curtat prêchait avec de beaux développements le dogme du péché originel en 1806, et frayait dès lors les voies à un réveil dont il fut certainement le précurseur.

Ce fut une direction de la providence de Dieu que, dans le temps du déclin de l'orthodoxie, celui qui en décida la chute définitive fut au moins un homme pieux et qui conservait les principes généraux du christianisme. Sans lui toute la réforme de langue française serait entrée dans les eaux de Genève et ainsi combien le mal n'aurait-il pas été plus grand et les difficultés plus graves !

Si, malgré ce qui nous était resté de la saine doctrine, l'orthodoxie à sa réapparition fut regardée comme une nouvelle religion, qu'en aurait-il été si le *genévianisme* nous avait enlevé les dogmes de la Trinité, de la divinité de Jésus-Christ, de la chute d'Adam et de la rédemption ? Néanmoins, comme j'en ai entendu faire l'observation avec beaucoup de justesse, la doctrine d'Osterwald ne s'accordant que trop par son vague et son défaut de fermeté et de précision avec notre caractère national, nous a été particulièrement nuisible.

Osterwald s'envisageait lui-même comme orthodoxe ; dans un voyage à Berne, depuis que l'orage suscité par son caté-

Osterwald entra un jour en conversation avec le principal frère de la pieuse société. Aussi longtemps qu'il fut question de la sainte Trinité, de la divinité de Jésus-Christ et de la rédemption, accord parfait ; mais quand vint la justification, alors on cessa de s'entendre. Après quelques instants de discussion, Osterwald s'interrompit en disant : Mais, monsieur, je suis Docteur, j'ai étudié ces matières... Vous, à quelle école avez-vous été ? « A celle du Saint-Esprit, » répondit avec simplicité son interlocuteur.

chisme se fut apaisé, il déclara l'être sur la grâce, l'avoir toujours été, l'être encore dans son catéchisme et dans ses écrits comme dans son cœur.

Cela s'explique par le fait qu'il n'avait jamais bien saisi l'orthodoxie, ainsi que nous l'avons déjà dit souvent, et aussi par le fait qu'il maintenait les dogmes fondamentaux du christianisme. Sa doctrine était celle de la haute église d'Angleterre, du livre *Tout le devoir de l'homme*, dont il faisait un très grand cas, et des prédicateurs de ce temps-là dans la Grande-Bretagne, en particulier de Tillotson. C'est ce qui nous explique la faveur extrême dont il jouissait auprès des Anglais et ses relations avec des prélats distingués, tels que l'archevêque de Cantorbéry et le fameux Burnet, évêque de Salisbury, et d'autres.

Est-ce que, préparé par ses études à Saumur et ses entretiens avec Pajon, il acheva de former sa doctrine par la lecture des théologiens anglais de ce temps-là, ou était-il arrivé de lui-même à leur point de vue, c'est ce que j'ignore.

Sa manière d'entendre la justification dut contribuer aussi à la bienveillance que les catholiques lui témoignèrent.

Il nous reste maintenant à tirer quelques leçons de nos articles sur le ministère et les travaux d'Osterwald. Les partisans de la saine doctrine et de l'orthodoxie doivent prendre garde à ce qui prépara et amena la chute de cet évangile que les réformateurs avaient annoncé avec tant de grandeur et de succès. Depuis eux on était bientôt tombé sous une malheureuse scolastique. Les vaines disputes, les subtilités, les hardiesses extra-scripturaires sur le dogme des décrets de Dieu, les précautions outrées d'une orthodoxie ombrageuse et même parfois persécutrice, telles furent les causes du déclin de la bonne doctrine et finalement de sa chute. Que cela nous serve de leçon. Repoussons toute tentative d'encadrer l'évangile dans certaines formules, d'en astreindre la prédication à certains mots, à certaine méthode. Là où il est clairement et indubitablement annoncé, laissons une grande liberté à la prédication. Ne chicanons pas sur les termes, n'adoptons pas une petite critique qui s'évertue à trouver partout de l'arminianisme, du sabellianisme. C'est cette étroitesse qui nous ramènerait aux aberrations de jadis. En un mot gardons-nous de refaire une scolastique et ne devenons sévères sur l'emploi des mots que là où nous sentons qu'ils couvrent quelque dessein hostile à la vérité, ou qu'ils feraient courir un danger réel à l'orthodoxie. Craignons les exagérations semblables à quelques points de la critique que firent du catéchisme d'Osterwald les théologiens de Berne quand ils lui reprochaient par exemple d'avoir dit que la piété des enfants de Dieu était agréable au Seigneur, que le vice s'enracinait dans le cœur de l'homme avec les années, que les conversions renvoyées jusqu'au lit de mort donnaient lieu à des craintes sérieuses[1]. Tout cela sans doute peut être dit à un sens hétérodoxe, mais est cependant susceptible aussi d'être interprété très évangéliquement. — Redoutons l'antinomianisme, annonçons avec une

[1] Dire que le pécheur puisse devenir agréable à Dieu autrement que par les mérites de notre rédempteur est une erreur qui renverse l'évangile, mais alléguer que Dieu ne saurait prendre plaisir à ses propres dons en approuvant la piété de ses enfants par Jésus-Christ, c'est là certainement une autre erreur, car Jésus-Christ lui-même nous apprend que le Maître dira au serviteur fidèle: *Cela va bien, bon et fidèle serviteur*. Puis ce n'est pas nier la vertu de la foi et la certitude de l'espérance que de craindre que ceux qui ont renvoyé leur conversion en spéculant sur la miséricorde de Dieu, ne se convertissent pas vraiment au lit de mort. Enfin on n'altère point le dogme de l'entière perversion de notre cœur par le péché d'Adam quand on dit que, plus on vieillit dans le vice, plus on s'endurcit contre tous les appels de Dieu. De telles exagérations font plus de mal à l'évangile que les dénégations de ses adversaires. Au reste il est à remarquer que les théologiens de Berne n'étaient pas revenus sur la doctrine des décrets de Dieu. Pourquoi cela? je l'ignore.

égale force la doctrine du salut gratuit par la foi, sans œuvre ni mérite de la part de l'homme, et les conséquences pratiques et morales qui en découlent. Soyons évangéliques à la manière des apôtres du Seigneur et de St. Paul en particulier. Oui, soyons évangéliques, soyons-le toujours et avec toute la force possible, mais soyons-le bibliquement.

Retenons avec soin les confessions de foi, et faisons nous-mêmes une profession très explicite de la vérité, mais ne tombons pas dans le confessionalisme des vieux luthériens, qui tiennent à l'Evangile à cause des confessions de foi plutôt qu'ils ne tiennent aux confessions de foi à cause de l'Evangile. Prenons garde au reproche que l'on peut faire aux théologiens qui censurèrent le catéchisme d'Osterwald d'en avoir appelé aux livres symboliques plus qu'à la Parole de Dieu elle-même, et d'avoir raisonné bien moins d'après la foi et l'analogie de la foi que d'après les subtilités de la scolastique. Ce dernier acte de l'orthodoxie expirante fut le *telum imbelle Priami*, quelque connaissance des questions et quelque enchaînement logique que l'on puisse y remarquer.

L'exemple d'Osterwald offre aussi de sérieuses leçons aux jeunes prédicateurs animés du désir d'avancer le règne de Dieu. Qui pourrait douter que le pieux et savant pasteur de Neuchâtel n'ait été ému par ce même désir? Et cependant quel fut le résultat de son ministère? Ce fut de faire oublier la doctrine fondamentale de la justification gratuite par la foi seule et de la supplanter par la doctrine romaniste du salut par la foi et par les œuvres[1]. Voilà ce que ne sauraient compenser les réformes extérieures dues à son ministère, et ce qui ne peut s'excuser par la déclaration que nous avons faite nous-mêmes, que ce qui lui restait d'orthodoxie tendit à ramener des temps meilleurs.

Il adopte avec ardeur la fausse maxime née du dégoût que les subtilités de l'école avaient produit, qu'il ne faut parler du dogme que d'une manière sommaire, tout à fait générale, pour s'appesantir sur la morale et en présenter tous les détails. Entré dans cette voie, il y obtint l'approbation et les applaudissements des gens du monde qui l'y firent persévérer jusqu'au bout.

L'esprit du siècle tel qu'il se manifeste par les jugements des hommes lettrés plus ou moins étrangers à l'Evangile, sera toujours opposé à un dogmatisme net et positif. Si donc les prédicateurs qui entrent dans la voie prennent cette tendance pour leur règle de conduite, ils auront une sorte de honte du dogme, ils le présenteront rarement et en lui donnant une teinte philosophique, ils attaqueront même ceux qui suivent une autre règle. Ils croiront amener par là les littérateurs, les beaux esprits, en un mot réconcilier le monde avec l'Evangile, et ne s'apercevront pas de l'inanité de leur œuvre et de leurs efforts.

Or, nous le leur demanderons, à quoi aboutit Osterwald avec tous ses travaux? Quel réveil intime et profond produisit sa morale? Elle marque un déclin, une chute et non un progrès, et sa correspondance avec Tronchin ne présente d'ailleurs aucun de ces traits de piété intérieure, aucune de ces réflexions enfantées par l'expérience de la vie cachée avec Christ en Dieu, que l'on trouvera chez un Zinzendorf, un Spener. Tout y est extérieur comme son œuvre.

S'il eût été évangélique cet homme si bien doué, si zélé, quels fruits n'aurait pas produits son long ministère! Il avait vu les dernières années du grand

[1] Pour que l'on ne nous taxe pas de trop de sévérité quand nous rapprochons la doctrine d'Osterwald sur les œuvres de celle de l'Eglise romaine, nous citerons la conclusion de ses réflexions sur Luc XII où il attribue au Sauveur de nous enseigner *que nous devons employer les biens* (de la terre) *en aumônes, afin de nous assurer par ce moyen la possession des biens éternels*.

siècle et l'aurore du XVIII[e]. Quelle richesse de faits, d'expériences, d'observations n'aurait-il pas dû posséder!

Pourquoi en trouve-t-on si peu de traces dans ses écrits? Pourquoi son style, qui se fait remarquer d'ailleurs par cette clarté, cette fermeté qui caractérise le XVII[e] siècle, n'a-t-il rien de moelleux, d'onctueux? C'est toujours la même cause que nous avons signalée.

Attachons-nous à Jésus-Christ: à son Evangile, à la bonne nouvelle..... ne craignons point la réputation de petits esprits, d'hommes arriérés. La folie de la croix est de tous les temps. — Vivre ici-bas avec Jésus, vivre pour Jésus, travailler pour sa gloire, voilà le seul bon emploi de ces quelques jours que nous passons sur la terre, et la bonne part qui ne nous sera point ôtée.

AD. BAUTY, pasteur.

N. B. Nous avons dit par erreur dans notre premier article qu'Isaac Papin était beau-frère de Claude Pajon, c'était son neveu.

REVUE CRITIQUE.

—

HISTOIRE DES DOGMES CHRÉTIENS, par Eugène Haag. Joël Cherbuliez, libraire-éditeur. Paris et Genève 1862. 2 vol. in-4°. — Prix 12 fr.

Qu'est-ce qu'un dogme? Les dogmes peuvent-ils avoir une histoire?

Telles sont les questions, aussi importantes qu'actuelles, qu'il s'agirait d'examiner avec le degré de brièveté que comporte la nature même du sujet.

La réponse à faire au second problème dépend évidemment de la solution qu'aura reçue le premier, sur lequel, par malheur, on est loin d'être d'accord.

Quelques personnes estimant que dans le christianisme le dogme est la chose primitive, essentielle et fondamentale, aspirent à en donner une définition aussi relevée que possible qui le place bien au-dessus de tout ce qui se peut imaginer.

Comme en même temps ces théologiens croient fermement à l'autorité infaillible de la Parole de Dieu, ils ont bien vite compris qu'ils ne pouvaient mieux faire que de réclamer pour le dogme la même autorité que pour la sainte Ecriture. L'expédient pour arriver à ce résultat était des plus simples. On a supposé que la Bible ne renferme que des dogmes, que tout ce qu'elle contient est un dogme, un article de foi. Le dogme, a-t-on dit, c'est ce qui est révélé de Dieu; or, comme tout est de Dieu dans la Bible, tout est aussi dogme.

Cette définition, assez répandue et populaire, qui s'est manifestée de nos jours avec un certain éclat, n'est ni bien originale ni bien nouvelle. Les théologiens luthériens du XVII[e] siècle la connaissaient déjà; quelques personnes en la préconisant étaient arrivées à mettre en avant les assertions les plus étranges, les plus baroques [1]. En effet cette manière de voir méconnaît entièrement tout l'organisme scripturaire; la morale et la géographie se mêlent, l'histoire et la révélation se confondent; le moindre détail historique, liturgique et archéologique est tout aussi bien un dogme que l'existence et la spiritualité de Dieu, l'immortalité de l'âme ou la divinité de Jésus-Christ. Faute d'ordre et de perspective le tableau devient un amas confus, qui ne rappelle à l'esprit aucune idée quelque peu claire et précise.

[1] Chose étrange! cette prétention à voir partout des dogmes dans les moindres faits de la Bible fut mise en avant dans toute sa crudité, par un certain jésuite nommé Tanner. Il parlait du dogme des queues de renard de Samson, du dogme de l'ânesse de Balaam; les années de Méthuséla, la tour de Babel, etc., etc., étaient tout autant de dogmes, selon lui. — Afin d'échapper à ces absurdités les théologiens luthériens remarquèrent que le contenu religieux et moral de la Bible pouvait seul fournir matière à des dogmes.

Il va de soi que quand c'est là ce qu'on entend par les dogmes, on ne saurait parler, à leur occasion, d'une histoire spéciale. Si tant est qu'ils en aient encore une, elle se confond entièrement avec celle des livres sacrés et des textes qu'ils contiennent.

Mais à côté de cette définition vulgaire et encore trop populaire, même parmi ceux qui s'occupent de théologie, s'en trouve une autre moins vague qui tient plus compte de la nature des faits.

L'étymologie du mot est déjà instructive : elle nous met sur la voie pour arriver à la bonne définition. Le mot dogme désignait les opinions diverses, les sentences des philosophes, les principes opposés des écoles. Ceci déjà nous montre qu'on ne pouvait pas employer ce terme pour caractériser indistinctement tout genre de propositions; on ne parlait de dogme que quand il s'agissait de donner son assentiment à une chose, à une vérité qui n'était pas, en elle-même, parfaitement claire pour l'esprit. On avait ainsi les sceptiques qui niaient la vérité, les empiriques qui prétendaient ne reconnaître que la seule autorité des faits, et, enfin, les dogmatiques qui procédaient par sentences et maximes, lorsqu'ils voulaient obtenir l'assentiment à certaines vérités qu'ils se bornaient à énoncer.

Mais nous avons hâte d'en venir au sens dans lequel le Nouveau Testament emploie lui-même le mot. Nous lisons (Luc II, 1): *Or il arriva en ces jours-là qu'un* DOGME *fut publié de la part de César Auguste, portant que tout le monde fût enregistré.* Il est dit dans les Actes (XVII, 7): *Et Jason les a retirés chez lui, et ils contreviennent tous aux* DOGMES *de César, en disant qu'il y a un autre roi qu'ils nomment Jésus.*

Dans les deux cas le sens est manifeste : il s'agit d'édits, d'ordonnances, de commandements. Or, dans le Nouveau Testament ce terme n'a pas une autre acception : il ne désigne jamais l'enseignement, la doctrine chrétienne, mais exclusivement des préceptes, des commandements, des ordonnances comme celles de la loi mosaïque.

Est-ce à dire peut-être que les écrivains sacrés ne nous revèlent jamais des vérités religieuses, des enseignements divins? Nullement! mais quand ils le font, ils se gardent bien d'employer le mot dogme, qui rappelle quelque chose d'humain : ils désignent l'enseignement chrétien par le mot *Parole, Parole de Dieu;* ils ont le sentiment, dans le cas où ils enseignent, de ne pas mêler leur propre opinion à ce qu'ils disent de la part de Dieu. *Il a mis en nous,* dit St. Paul, non pas le dogme, *mais la* PAROLE *de la réconciliation* (2 Cor. V, 19); *que celui qui est enseigné*, ajoute-t-il ailleurs, non pas dans le dogme, mais *dans la* PAROLE, *fasse participant de tous ses biens celui qui l'enseigne.* (Gal. VI, 6.) Dans le livre des Actes ce n'est pas le DOGME mais la PAROLE *du salut qui fait de grands progrès* (XII, 24), etc., etc.

Cela étant, nous voilà en possession de tous les éléments nécessaires pour la définition que nous cherchons : le dogme c'est la conception humaine de la Parole de Dieu; les doctrines sont les enseignements, les formules dont les hommes se sont servis pour rendre de leur mieux, pour exprimer les vérités divines révélées dans la sainte Ecriture.

Chacun comprend que les dogmes ainsi définis peuvent et doivent avoir une histoire : car nul n'ignore que la vérité chrétienne n'a pas toujours été comprise de la même manière par ceux qui se sont réclamés d'elle : les systèmes, les églises, les écoles et les partis sont là pour montrer que l'esprit humain a été impuissant à rendre dans sa pureté la vérité trop souvent déposée non-seulement dans des vases de terre, mais ce qui est plus grave, dans des vases toujours plus ou moins terreux. L'histoire des dogmes est donc le récit des destinées de la vérité divine et scripturaire dans ses rapports avec l'esprit humain.

Elle a commencé à partir du moment où l'homme chrétien a voulu se rendre compte de la révélation divine, pour ne se terminer que quand tous ceux qui croiront seront arrivés à la saisir et à la refléter parfaitement par toutes les puissances de leur cœur, de leur conscience et de leur intelligence. Les doctrines sont le christianisme, avant tout vie nouvelle et divine, réduit en formules. On comprend par cela même que le dogme ne saurait être le fait primitif et essentiel, mais l'élément secondaire et dérivé, quoique toujours fort important et même indispensable.

Eh bien! c'est justement là ce qui est contesté aujourd'hui. Rien ne montre mieux la grande importance de l'histoire des dogmes et le rôle décisif qui lui est réservé que l'accord de deux tendances extrêmes pour la décrier et la compromettre: les uns la nient; d'autres la pervertissent en la subornant.

Tout dépend ici des rapports qu'on établit entre la Parole de Dieu et les doctrines professées par les diverses églises. Selon quelques personnes, la question ne saurait même être posée: il n'y a pas de rapport, parce qu'il n'y a pas de distinction: la Parole de Dieu et le dogme sont, à les entendre, une seule et même chose. Ils n'admettent pas la distinction fondamentale entre la vérité divine et sa conception humaine. Le christianisme, l'Evangile, c'est pour eux tout simplement un ensemble de doctrines et de propositions, le système dogmatique de leur école ou de leur parti. A les entendre, l'histoire n'existe même pas: ils sont les victimes de l'illusion d'optique la plus curieuse. Partant du fait incontestable que la Sainte Ecriture est la source de la vérité, qu'elle renferme tous les germes de la dogmatique chrétienne, ils supposent que l'ensemble des doctrines existait dans le même ordre, la même proportion et le même équilibre, au lendemain de la mort du dernier apôtre que dans le manuel de dogmatique de leur docteur de prédilection. Tout au plus concéderaient-ils que celui-ci les a tirées du Nouveau Testament d'une manière mécanique, par un ingénieux procédé de décalque, comme l'écolier reproduit une carte de géographie au moyen d'une feuille de papier très mince qui permet à son crayon d'en suivre tous les détails. Cela étant, la dogmatique est revêtue de la même sanction que la Parole de Dieu: qui touche en quelque chose aux doctrines et prétend les critiquer en quoi que ce soit est tenu pour ennemi de la vérité divine.

Nous avons déjà montré que cette confusion entre la Parole de Dieu et le dogme est inconnue aux écrivains du Nouveau Testament. Elle a en outre le tort de ne tenir aucun compte de l'histoire. Par une étrange ironie ne faut-il pas que ces ennemis systématiques de l'histoire des dogmes se trouvent çà et là parmi les plus zélés avocats de quelques dogmes récents? Il est incontestable que la Parole de Dieu a toujours renfermé les principes qui devaient conduire à la vraie notion sur la liberté religieuse et sur l'Eglise, mais il n'en est pas moins certain que ce n'est que de nos jours que ces deux dogmes ont été formulés dans tout leur éclat et dans toute leur pureté. Il leur était arrivé comme à l'enseignement de St. Paul sur la justification par la foi, dont on perd toute trace après la mort des apôtres pour ne le voir reparaître qu'avec Luther, qui en fait le dogme fondamental de son œuvre. Tout l'atteste donc: les dogmes ont leur date et leur histoire; la Parole de Dieu, révélée par Jésus-Christ et ses apôtres, est seule éternelle et immuable.

Si les uns nient l'histoire des dogmes, les autres la pervertissent ou la prostituent en la faisant servir à leurs fins. Nous trouvons ici diverses écoles qui ont un principe commun. Si le parti dont nous venons de signaler les aberrations sacrifie la conception humaine du dogme à l'élément nor-

matif et biblique, les autres tombant dans l'extrême opposé, sacrifient l'élément primitif et créateur aux diverses conceptions humaines.

Alors, suivant qu'on se comprend plus ou moins soi-même, on arrive à des manières de considérer l'histoire des dogmes qui ne diffèrent entre elles que par des nuances. Nous avons d'abord les tentatives impuissantes du rationalisme. Fidèle à sa mission qui l'appelle à dissoudre le dogme régnant, il n'est pas difficile sur le choix des moyens ; tout lui est bon, pourvu qu'il aboutisse à jeter du discrédit sur l'orthodoxie. Il s'attache donc à toutes les contradictions, réelles ou apparentes; il fait ressortir avec prédilection les opinions diverses qui ont été tour à tour soutenues sur un même sujet pendant le cours des siècles. Le latitudinarisme vulgaire arrive ainsi à écrire une histoire des dogmes qui est la négation même du dogme et du christianisme. Privé de toute règle qui lui permette d'apprécier la valeur des diverses opinions en présence, il conclut en disant qu'elles se valent, c'est-à-dire qu'elles ne valent pas plus les unes que les autres. Voilà comment prétendent satisfaire leur foi les hommes dont le principal souci paraît être de croire aussi peu que possible.

Mais ce point de vue est trop terre à terre pour se maintenir longtemps. Le bon sens vulgaire a incontestablement des droits; toutefois, il ne saurait régner définitivement. Rien de moins raisonnable que ces prétendus rationalistes qui veulent faire de leurs préjugés et de leurs passions la mesure des choses divines et humaines.

Aussi les vrais rationalistes ne tardent-ils pas à succéder à ceux qui ont usurpé ce nom. L'esprit humain a besoin d'une règle et, après avoir renoncé à celle que fournit la Parole de Dieu dans les matières religieuses, il s'en crée une nouvelle. L'histoire des dogmes est alors étudiée au point de vue d'un système de philosophie qu'on estime être la vérité. Ici il y a progrès évident : le développement dogmatique apparaît comme un tout, comme un organisme; on échappe à cette tractation fatigante et futile du rationalisme vulgaire qui met son plaisir à prendre les choses par leur petit côté et à nous en donner la caricature. Toutefois, pour peu que la philosophie qui sert de critère à l'historien soit ambitieuse et hostile au christianisme, ses dogmes risquent encore d'être méconnus. L'auteur court sans cesse le danger de les apprécier du dehors, au point de vue d'un système né dans une autre atmosphère et d'après des principes arrêtés à l'avance. L'histoire n'est pas racontée, mais construite; celui qui est censé consulter les faits sait d'avance la signification qu'ils doivent avoir, et, bon gré mal gré, il les force à déposer en faveur de la logique de son système. Ces auteurs-là sont très précieux quand ils sont dans le vrai, quand ils ont rencontré une bonne veine; mais ils demandent à être toujours contrôlés : il convient de s'en défier sans cesse, comme de tout historien systématique.

C'est le célèbre Strauss qui a eu le grand mérite de nos jours de faire dire son dernier mot à cette tendance. Avouant hardiment ce dont bien des gens se défendent tout en le pratiquant, il déclare que pour comprendre le développement du christianisme et spécialement l'histoire de ses dogmes, il faut se placer à un point de vue qui lui soit supérieur. C'est là, dit-il, le seul moyen d'être impartial; pourquoi ne finirait-on pas par traiter le christianisme comme les autres religions ?

A cela il n'y a qu'une petite difficulté : l'essence du christianisme c'est justement de prétendre différer de toutes les autres religions, de leur être supérieur ainsi qu'aux philosophies. En croyant ne prendre à son égard qu'une attitude impartiale, on se déclare déjà son ennemi, on se condamne à ne pas le comprendre. L'entre-

prise de Strauss a prouvé le fait avec la dernière évidence. Exploitant l'histoire chrétienne dans l'intérêt d'une philosophie panthéiste, il cherche à montrer que le christianisme, au lieu d'un Dieu personnel gouvernant toutes choses, nous prêche un esprit impersonnel se confondant sans cesse avec le monde dont il n'est pas distinct; en lieu et place d'un Dieu vivant et éternel, nous avons l'esprit, l'ensemble des lois et des forces qui règlent l'univers; le Christ historique est supplanté par l'idée de l'humanité. Chacun comprend qu'un tel point de vue est la négation non-seulement du christianisme, mais encore des faits historiques les mieux établis : car il est manifeste que la religion qui depuis dix-huit siècles règne en Europe est bien différente du commentaire que Strauss prétend nous en donner. C'est en prêchant un Dieu vivant et personnel, en s'adressant à l'homme pour lui enseigner des vérités morales et concrètes et non des idées abstraites que l'Evangile a agi sur la société. Il n'est pas difficile de voir à quoi son action se réduirait à l'avenir si on n'y voyait, avec Strauss, qu'une forme historique destinée à préparer l'avénement du panthéisme de Hegel, déjà supplanté par le matérialisme.

Ces tentatives diverses d'exploiter l'histoire des dogmes sont instructives. Elles montrent qu'il n'est qu'une méthode qui puisse être raisonnable. Le christianisme ne saurait être compris du dehors: il demande que, sous peine de lui être plus ou moins hostile, on s'établisse à son centre même. Or l'Evangile dans ce qu'il renferme de primitif, de fondamental, d'essentiel, est avant tout une vie nouvelle dont la source est la personne de Jésus-Christ. Les divers écrits du Nouveau Testament nous montrent l'épanouissement de cette vie intimement unie aux faits de la rédemption. Ces écrits sont le monument de l'époque créatrice et formatrice, l'œuvre des hommes qui ont été appelés de Dieu à être, avec Jésus-Christ, les organes de la révélation. Voilà pourquoi le Nouveau Testament est non-seulement la source mais encore la règle absolue de la vie chrétienne.

Il y a plus. En dirigeant la vie il règle par cela même le dogme. Celui-ci en effet ne peut prétendre au titre de chrétien que dans la mesure où il expose fidèlement la vie et les faits consignés dans la Sainte Ecriture. De là la distinction profonde entre la parole de Dieu et les doctrines ecclésiastiques. La première seule fait règle et autorité: les doctrines, sous peine d'erreur, sont tenues de lui être conformes; le Nouveau Testament demeure seul ferme et immuable; les doctrines qui s'appuient plus ou moins sur lui peuvent se contredire, se modifier, varier dans le cours des siècles. Ce n'est pas *avec* mais *après* les apôtres que l'histoire du dogme commence. Leurs ouvrages sont non pas le premier anneau de la chaîne, mais le roc ferme auquel elle est scellée: elle en part et doit y aboutir de nouveau. Car à la fin, la dernière conception du christianisme qui satisfera à tous égards tous les fidèles, ne jouira de ce grand privilége que parce qu'elle rendra, dans un parfait équilibre, les données diverses renfermées dans le Nouveau Testament.

Il n'est pas d'étude plus propre à hâter ce résultat que celle de l'histoire des dogmes. Elle est l'arme puissante de ce vrai protestantisme évangélique que le XVIme siècle n'a fait qu'ébaucher, mais dont l'action doit être permanente dans l'Eglise. Que prétend en effet le protestant? Remonter à la source pure de l'Evangile, pour y puiser l'eau de première main. Toutefois, il en est fort éloigné dans l'ordre des temps; la vérité dogmatique lui est parvenue sous une forme historique déterminée; comment saura-t-il qu'elle n'a pas été altérée, s'il ne se rend compte des canaux qu'elle a traversés; s'il n'examine sans cesse les résultats en les comparant au point de départ, la vérité primitive et pure, encore à l'abri

du contact des systèmes et des opinions humaines?

On le voit, tout ceci implique que, pas plus qu'une autre, l'histoire des dogmes n'est à l'abri des égarements, des déviations funestes. C'est justement parce qu'ils en étaient convaincus que nos pères, au XVIme siècle, ont rompu avec un développement dogmatique défectueux pour aller se plonger tout de nouveau dans les sources trop longtemps oubliées de la vérité qui sauve. En le faisant ils n'ont pas prétendu être infaillibles, tous ceux qui sont fidèles à leur esprit sont appelés à contrôler, à compléter, et, au besoin, à rectifier leur œuvre.

Fermement établi sur le rocher des siècles, ayant remonté jusqu'au lieu d'où l'eau vivifiante jaillit fraîche et pure, le théologien protestant suit le cours du fleuve dans toute son étendue. Il le voit traçant des sinuosités fort nombreuses par suite des obstacles qui se trouvent sur sa route. Aujourd'hui écumant et bondissant, dans une autre époque paraissant vouloir se perdre dans des marécages, et prenant, à mesure qu'il avance, des couleurs diverses, suivant les terrains qu'il traverse et les divers ruisseaux qui lui servent d'affluents. Sa mission, à lui, c'est de n'entrer en contact avec tous les éléments humains que pour les transformer, vivifier ce qu'ils ont de bon et rejeter définitivement sur ses rives ce qu'ils ont de mauvais. On peut indiquer, en effet, la date fixe où tel ruisseau impur est venu se précipiter dans le fleuve et souiller plus ou moins ses ondes en entraînant une grande abondance de limon, et des corps en putréfaction, détritus de la civilisation païenne déjà en décomposition. Les individus avec leurs passions, les nations avec leurs mœurs corrompues, les religions et les philosophies avec leurs préjugés, tout a plus ou moins agi sur la formation des dogmes et des divers systèmes.

On comprend combien ce doit être une opération à la fois délicate et importante que de faire aujourd'hui le départ entre ces éléments divers dont le développement dogmatique du christianisme a été le point de rencontre. Et cependant cette étude est indispensable pour celui qui aspire au titre de penseur chrétien. Il lui est impossible de se comprendre lui-même et son époque, s'il ne se rend pas bien compte des circonstances dans lesquelles il se trouve, c'est-à-dire s'il ne s'explique pas plus ou moins ce qui les a amenées ou provoquées.

S'il est ainsi nécessaire de s'orienter en tout temps, la chose est particulièrement importante dans une époque de crise et d'agitation comme la nôtre. Que faire en présence des opinions diverses, souvent diamétralement opposées, qui se heurtent et se combattent? Resterons-nous chacun fidèle au passé dont nous sommes le produit? aux idées et aux tendances de notre école, de notre église et de notre parti? C'est là une abdication qui ne sera du goût d'aucun homme ayant quelque indépendance dans l'esprit. Car s'il est parfaitement vrai que nous sommes, à divers égards, la résultante du milieu dans lequel nous avons vu le jour, la liberté à laquelle ne peut manquer d'arriver tôt ou tard un esprit majeur, lui ordonne de contrôler le passé qui l'a produit, afin d'arriver, au besoin, à se modifier lui-même. Chaque homme, vraiment indépendant, est appelé à s'élever au-dessus de lui-même et des idées traditionnelles pour être ainsi mis en état de juger son époque et ses tendances. Bien des gens, il est vrai, le prennent plus à leur aise. Il leur suffit de consulter le vent qui souffle, de faire le dénombrement des écoles en présence, et de supputer les chances. Alors, suivant son passé, ses inclinations, ses passions, parfois ses intérêts, on se jette à corps perdu dans le mouvement, ou bien on s'obstine à ne tenir nul compte de la crise et à agir comme si elle n'existait pas. A quelque al-

ternative qu'on se range, il s'agit alors de le faire sans réserve ni arrière-pensée, car les partis en présence, visant à l'effet pratique et immédiat, demandent des hommes avisés et dociles qui ne compromettent pas le résultat par des nuances et l'absence de discipline.

Mais c'est là justement un procédé tout à fait impraticable pour l'homme qui n'a pas réussi à confondre l'esprit, soit des temps anciens, soit des temps modernes, avec l'Esprit de Dieu. A ses yeux les choses sont moins simples : tout menace de se compliquer. Il croit voir que les bonnes et les mauvaises influences s'entrecroisent et s'entrelacent. Le bien ne lui apparaît pas d'un seul côté, le mal de l'autre : tout novateur n'a pas nécessairement plus raison, par le seul fait qu'il se range bruyamment sous la bannière du progrès, que le réactionnaire qui prétend le nier. Il s'agit de discerner le vrai progrès de celui qui n'en a que l'apparence, le christianisme authentique de celui qui se donne pour tel.

Il n'y a qu'un fil qui puisse conduire hors de ce labyrinthe : une étude complète et approfondie de l'histoire des dogmes. Il faut examiner l'arbre généalogique des prétendants en présence : aux uns on montrera qu'ils ne sont que de bruyants parvenus sans conséquence ; à ceux qui sont si fiers de leur passé, on fera voir qu'ils n'ont pas que des saints dans leur lignée. La vérité biblique gagnera ce que les diverses écoles perdront en considération et en influence. Les yeux toujours fixés sur l'essentiel, on distinguera la substance divine et permanente de la forme humaine, souvent défectueuse, évitant à la fois une étroitesse contraire à l'esprit chrétien, et un latitudinarisme frivole qui, sous prétexte de largeur, laisse écouler le fond même qu'il ne sait pas distinguer de la forme.

Mais tout ce travail indispensable n'est encore que préparatoire. S'il est bien fait, s'il aboutit, il doit avoir un résultat précieux pour l'avenir : après avoir signalé le mal et ses causes, il faut appliquer le remède. Retrempé par une étude approfondie de l'Ecriture qui l'a guidé dans tout son travail, tel docteur privilégié remet en lumière quelque côté méconnu ou voilé de la vérité biblique : la récompense suprême, c'est de découvrir dans le vaste champ du père de famille un trésor précieux que ses devanciers n'avaient pas su lever. Quiconque a entrevu la haute mission de l'Evangile et croit à l'inépuisable richesse des Ecritures, s'il est en même temps rendu attentif aux besoins encore si grands de l'humanité, estimera que, dans ce champ, il n'y a pas seulement quelques rares épis à glaner, mais bien d'abondantes moissons à faire.

Telle étant l'importance capitale de l'histoire des dogmes et son actualité pour nous, on serait porté à croire que la publication d'un ouvrage sur la matière ne saurait être un fait indifférent. Car il est hors de doute que bien des questions encore difficiles se trouveraient presque résolues à la suite d'une étude historique approfondie et complète. Si la nouvelle de la publication que nous annonçons avait excité de telles espérances, il faudrait beaucoup en rabattre. On serait presque porté à croire que les problèmes délicats qui viennent d'être soulevés n'existent même pas pour l'auteur, car il s'abstient de les aborder dans son introduction fort incomplète. A la rigueur cet ouvrage se présente sans introduction proprement dite. En effet, sauf trois ou quatre paragraphes qui arrivent là on ne sait pourquoi, les autres traitent de sujets appartenant au corps même de l'ouvrage. C'est un inconvénient. Pour savoir d'emblée à qui vous avez affaire, force vous est donc d'ouvrir l'ouvrage, çà et là aux endroits que vous supposez devoir être particulièrement importants. Mais vous n'en êtes pas plus avancé ! Les paragraphes sont d'une laconicité désespérante, et pour peu que vous

soyez déjà au courant des matières ils risquent de ne pas vous apprendre grand'chose. C'est inutilement que vous chercherez dans ce livre une de ces discussions approfondies, amples et complètes, dont vous êtes fort reconnaissant à un auteur, même quand vous ne pouvez pas partager sa manière de voir. C'est ici une publication qui, à aucun égard, ne saurait être comparée à l'étude sérieuse et vraiment scientifique de M. Reuss sur la théologie biblique. M. Eugène Haag glisse et semble avoir hâte d'arriver on ne sait trop où. Heureusement que, tout en cherchant ainsi à nous orienter, nous avons eu la bonne fortune de mettre la main sur la dernière page. La lumière s'est faite aussitôt, et nous avons enfin compris. Voici les curieuses lignes que l'auteur a cru devoir nous donner à titre de conclusion; elles eussent sans contredit dû figurer en tête de l'ouvrage, comme avertissement à l'*ami lecteur* qui de nos jours, où le temps manque pour méditer les *in-quarto*, aime assez qu'on lui crie gare!

Nous ne supprimons pas une ligne de cette pièce curieuse qui renferme le mot de l'énigme, toute la philosophie de ces deux volumes.

« Le christianisme historique s'est affirmé de tout temps comme la religion absolue. L'histoire de ses dogmes n'autorise point une semblable prétention. Elle nous montre ses docteurs de tous les âges, depuis les apôtres jusqu'aux réformateurs, variant souvent dans leurs opinions, se contredisant, se combattant sans trève, affirmant un jour ce qu'ils nieront le lendemain, et construisant ainsi, pièce à pièce, au milieu des luttes les plus vives, l'imposant édifice de ses doctrines. Or la vérité absolue, s'il était donné à l'homme de la connaître, inonderait l'esprit humain d'une lumière si éclatante, qu'elle s'imposerait sans contredit possible. Mais si le christianisme n'est pas la religion elle-même, il en est au moins la forme la plus pure; il est toujours la manifestation la plus parfaite de l'esprit religieux de l'humanité. »

Mis enfin sur la voie, vous ouvrez ces volumes avec un nouveau zèle pour leur demander la preuve de toutes ces graves assertions, mais en pure perte. Au lieu de vous donner une définition du christianisme, on vous apprend qu'il est une révélation, c'est-à-dire qu'il fait remonter son origine à des livres sacrés, suivant en cela l'exemple de toutes les religions de l'Orient, le brahmanisme, le magisme, l'islamisme, etc. La notion de religion absolue ne vous paraît pas impliquer nécessairement le fait de son évidence, mais plutôt le contraire. Car une religion qui « inonderait l'esprit humain d'une lumière si éclatante, qu'elle s'imposerait sans contredit possible, » bien loin d'être la meilleure de toutes, n'appartiendrait pas même au domaine des sciences morales qui, loin de s'imposer comme les sciences mathématiques, font constamment appel aux sentiments et à la liberté. Mais c'est inutilement que vous iriez demander des lumières sur ce sujet à ces deux volumes; l'auteur ne s'est pas donné la peine de définir, bien moins encore de discuter, cette notion de religion absolue, qu'il a mission de réfuter.

Après ce déboire il vous reste pourtant une fiche de consolation. « Si le christianisme, lisons-nous, n'est pas la religion elle-même, il en est au moins la forme la plus pure; il est toujours la manifestation la plus parfaite de l'esprit religieux de l'humanité. » Seulement, ici comme partout, il faut vous en remettre avec une confiance pleine et entière aux affirmations de l'auteur, car nulle part il ne daigne prouver ce qu'il avance. Il est même fort douteux qu'après avoir abordé cet étrange ouvrage avec le préjugé que « le christianisme est la manifestation la plus parfaite de l'esprit religieux de l'humanité, » vous le gardiez jusqu'à la fin.

La mystification est donc complète. Vous pensiez avoir mis la main sur un écrit sérieux et scientifique, et voilà que vous entendez retentir à vos oreilles, pour la millième fois, l'argument favori de tant de curés ignares qui croient que pour prouver que les protestants sont dans l'erreur, il suffit de montrer qu'ils ont varié. C'est la thèse de Bossuet contre la réforme, étendue, élargie et dirigée contre le christianisme lui-même, contre toutes les églises, pour la plus grande gloire d'un latitudinarisme plat et vulgaire, qui se vante d'avoir remporté un avantage signalé.

Il est incontestable que si c'est là ce que l'auteur avait à cœur de prouver, il ne s'y est pas trop mal pris. La facile méthode des paragraphes qui dispense de penser, de trouver des transitions et de rattacher les sujets les uns aux autres comme autant de parties d'un organisme, lui a été d'un puissant secours. Si certains écrivains subordonnent l'histoire des dogmes à des catégories philosophiques, M. Haag est beaucoup moins prétentieux. L'arithmétique lui suffit amplement; les sujets les plus hétérogènes se trouvent juxtaposés sans autres liens intimes que leur numéro d'ordre [1].

Commençant par la personne de Jésus-Christ, l'auteur aurait bien envie de vous dire qu'il fut un produit du développement contemporain, mais comme sa méthode, exclusivement dogmatique, le dispense de s'engager dans les graves discussions que provoquerait cette thèse, il vous laisse le soin de lire entre les lignes. Vous apprenez d'abord que Jésus fonda sa doctrine sur le judaïsme, qu'il spiritualisa; puis que, devançant Pélage, il prêcha, le tout premier, le salut par les œuvres, pag. 81, 82, 96, 97. L'auteur glisse sur le phénomène de la Pentecôte sans lui accorder les honneurs d'un paragraphe; l'envoi du Saint-Esprit est remplacé par les espérances charnelles et judaïques des apôtres qui doivent leur avoir rendu le courage nécessaire pour se confier dans ce Maître qui les avait déçus une première fois.

Passons, si vous n'avez pas d'objection, par dessus les 63 paragraphes qui nous séparent encore de la réformation; nous apprendrons que « le moment était venu pour la raison humaine de rentrer en possession de ses droits imprescriptibles. » (Pag. 335). L'auteur trouve logique de nous entretenir des bienfaits de la réformation avant de l'avoir caractérisée. Puis, il réussit à nous parler du luthéranisme sans dire un mot de la doctrine de la justification par la foi; et après l'avoir comparé avec la doctrine de Zwingli, huit paragraphes plus bas il parle de l'Eglise réformée exactement comme si celle de Zurich n'était pas une de ses branches.

On sent que l'auteur ne s'inquiète pas de ces petits détails, le grand mouvement des idées et des tendances lui importe peu: sa thèse ne l'appelle-t-elle pas à démontrer la vanité des prétentions de l'orthodoxie en s'appuyant sur les divisions et les contradictions des docteurs? Il se jette donc sur les querelles de l'époque, petites et grandes, on voit qu'il est dans son élément; « ce sont dit-il, ces variations du protestantisme qu'il s'agit de faire ressortir dans une histoire des dogmes. » (Pag. 638.)

Il ne conviendrait pas de chicaner l'auteur sur le but qu'il s'est proposé; chacun est libre de se tracer son programme; la critique n'a qu'un seul droit: celui de voir comment il a été rempli. Ces deux volumes, ne fussent-ils qu'un pur travail d'éru-

[1] Ce défaut éclate dans tout son jour au sujet de ce que l'auteur nous dit sur l'immaculée conception. Vous pensez sans doute que la promulgation de ce dogme récent va être mise en rapport intime avec toute la réaction catholique moderne? Pas le moins du monde! on vous en parle à propos du concile de Trente, pour décrire plus tard la restauration catholique. Il est impossible de pousser plus loin le mépris de tout pragmatisme historique, de tout élément synthétique. L'auteur ne poursuit qu'un but: signaler des divisions et des contradictions.

dition, auraient encore des services à nous rendre dans les circonstances actuelles. M. Haag a-t-il été du moins exact dans l'exposition des idées diverses qu'il prend plaisir à opposer les unes aux autres? On va en juger. Au sujet de la prédestination l'auteur fait dire à Calvin que « c'est la volonté de Dieu *et sa volonté seule* qui a déterminé le péché d'Adam et la perte irrémédiable de tous ses descendants. » (Pag. 216.) Calvin, lui, résume ses idées sur la chose en disant : « L'homme donc trébuche selon qu'il avait été ordonné de Dieu : mais il trébuche *par son vice.* » M. Haag aurait pu accuser le réformateur d'inconséquence, pour avoir juxtaposé deux assertions qui s'excluent, mais c'est une inconséquence dont il fallait savoir lui tenir compte. En tout cas, il n'était pas permis de faire dire à Calvin que la volonté *seule* de Dieu a fait tomber l'homme, alors qu'il déclare expressément que celui-ci est tombé *par sa faute, par son vice :* la volonté de Dieu n'était donc pas le seul agent[1].

Dans une autre occasion où la vérité était plus aisée à trouver, l'auteur tombe dans une étrange méprise. Les docteurs se sont demandé si le sacrifice de Christ avait été une rançon équivalente de la peine encourue par l'homme. Tandis que les orthodoxes répondaient affirmativement, les arminiens disaient que Dieu avait bien voulu l'accepter comme équivalente (acceptilatio). D'après M. Haag, cette distinction s'appliquerait non à l'œuvre objective du sacrifice expiatoire, mais à la foi *subjective* du fidèle. « Dieu impute à justice à l'homme sa foi en Jésus-Christ, quelque imparfaite qu'elle puisse être. » (Pag. 193, vol. II.) — Pour ce qui tient à la justification par la foi, cette doctrine fondamentale du protestantisme évangélique, on chercherait inutilement dans l'ouvrage de M. Haag l'exposition des différences si caractéristiques et si importantes qui distinguent le point de vue des luthériens et des réformés dans leur opposition commune aux catholiques. L'auteur semble avoir une répugnance invincible à aller au fond des choses : il croit sa tâche terminée lorsque, à l'occasion de chaque dogme, il nous a fait connaître les écrits anciens et modernes qui s'en sont occupés, pour relever brièvement les points de vue généraux que tout le monde connaît. Rien ne prouve que, par un travail personnel et fécondant, il se soit approprié les travaux d'autrui après les avoir contrôlés. En tout cas, si les problèmes sont quelquefois indiqués, le sujet n'est jamais épuisé.

Malgré ces lacunes, même au point de vue de l'érudition, ce travail est-il fait avec ce degré d'impartialité scientifique, cette absence d'étroitesse et de parti pris propres à commander la confiance? Nos lecteurs vont en juger par un exemple caractéristique à la portée de tout le monde. L'auteur a trouvé bon de dire un mot du Réveil français ; on va voir dans quel but. « Nous hésitons, dit-il, à classer parmi les mystiques réformés la secte des mômiers ou méthodistes, comme on les appelle plutôt en France, secte qui s'est formée, il est vrai, sous l'influence directe de Mme de

[1] Voici le passage tout entier qui montre bien que Calvin insistait sur la part de culpabilité humaine : « Le Seigneur avait prononcé un peu auparavant, toutes les choses qu'il avait faites être fort bonnes : d'où vient donc la perversité de l'homme, sinon qu'il s'est détourné de son Dieu? afin qu'on ne pensât qu'elle vînt de la création, le Seigneur avait approuvé par son témoignage tout ce qu'il avait mis en lui. Il a donc par sa propre malice corrompu la bonne nature qu'il avait reçue du Seigneur. Par quoi contemplons plutôt en la nature corrompue de l'homme la cause de sa condamnation, laquelle lui est évidente, que de la chercher en la prédestination de Dieu, où elle est cachée et du tout incompréhensible. » Il est manifeste que Calvin préfère chercher en l'homme la cause de la chute ; ce n'est que malgré lui, quand il est poussé à bout par les logiciens, qu'il se laisse aller à remonter jusqu'à la causalité divine. Est-il juste de dire avec M. Haag que celle-ci avait *seule* tout décidé ? Calvin, *Institution*, liv. III, chap. XXIII, 8.

Krudener, mais qui n'offre aucun autre caractère distinctif, qu'une affectation de piété exagérée unie à une orthodoxie rigide. C'est moins une secte qu'une opposition au rationalisme et à la théologie nouvelle. Il n'en est pas de même des Irvingistes, ainsi nommés d'Edouard Irving († 1834), qui comptent un certain nombre d'adhérents sur le continent, et qui se prétendent rentrés en possession des charismes des anciennes églises. Mais pourquoi nous étendrions-nous davantage sur les opinions de ces petites sectes et d'autres non moins fanatiques, puisqu'elles n'ont contribué en rien au développement du dogme ? » (Pag. 412, vol. II.)

Les lecteurs détermineront le degré de confiance que doit leur inspirer un écrivain qui comprend si bien les préoccupations religieuses de son époque et qui traite la majorité du public religieux avec une telle aménité. En jetant à la face de ses lecteurs un mot grossier sorti des carrefours de Genève, aux plus mauvais jours de l'opposition contre le Réveil, M. Haag a donné une idée juste de l'esprit dans lequel son travail a été entrepris [1]. On ne saurait s'y méprendre, c'est là une œuvre de parti, entreprise par un érudit qui, s'étant laissé dire qu'une histoire des dogmes arriverait fort à propos, semble s'être mis à l'œuvre sans consulter les besoins d'un public qu'il ne paraît guère connaître. De là l'étrange anachronisme dont il s'est rendu coupable ; cette publication arrive au moins vingt ans trop tard ; il faut aujourd'hui qu'une histoire des dogmes, pour répondre à l'état des esprits, soit mieux ou pis que cela. L'auteur rappelle ce bibliophile qui ayant découvert un jour un *Télémaque* de Fénelon, en latin, courut tout joyeux proposer à un sien ami de le traduire en français. Nous savons dès longtemps tout ce que M. Haag espère nous apprendre : et il n'a nul souci des questions qui nous préoccupent le plus. La lutte n'existe plus exclusivement entre un rationalisme vulgaire et une orthodoxie étroite ; il s'agit de prendre parti entre l'Evangile et un rationalisme assez courageux pour oser être franchement antichrétien.

Aussi, malgré quelques tentatives maladroites de prôner cette *Histoire des dogmes*, y aurait-il peut-être quelque injustice à en rendre tout un parti solidaire : elle ne peut manquer de faire sourire les habiles par la naïveté même de son point de vue. Les adversaires de la tendance rationaliste seront les premiers à déclarer que celle-ci, dans l'état actuel de notre théologie, doit remplir une mission autrement importante que celle que M. Haag lui assigne. Avouer un tel livre comme un manifeste serait proclamer qu'on est hors d'état de contribuer pour sa part à la rénovation théologique.

D'un autre côté on aurait grand tort de s'alarmer d'une pareille publication : elle ne saurait pas plus nuire au christianisme qu'une histoire de la philosophie écrite par un sceptique s'attachant surtout à mettre en saillie les petites aventures, les excentricités et les querelles, qui constituent la petite chronique des philosophes, ne compromettrait la cause de la raison. En somme, ces deux beaux volumes, d'une exécution typographique qui fait honneur à l'éditeur, nous rendront cependant un incontestable service : ils enseigneront comment il ne faut pas écrire l'histoire des dogmes. Mais ne pouvait-on pas, sans flatter ses contemporains, supposer qu'ils le savaient déjà ?

J. F. ASTIÉ.

[1] Cette boutade contre le réveil, pris dans son ensemble, est d'autant plus déplacée que l'auteur déplore ailleurs que « depuis trente ans qu'elle jouit d'une sécurité à peu près complète l'Eglise réformée de France use son énergie dans de misérables querelles de parti ou s'épuise à agiter des questions de critique historique depuis longtemps résolues par la savante Allemagne. » Il serait difficile d'être plus profondément atteint du mal qu'on reproche soi-même aux autres. Quant à la savante Allemagne, il y a déjà longtemps qu'elle est revenue des histoires des dogmes écrites au point de vue adopté par M. Haag.

MISSIONS.

—

Le missionnaire Lacroix.

SECOND ARTICLE[1].

III

Lacroix comme pasteur.

La Société des missions de Londres, à laquelle Lacroix venait de s'attacher, outre Chinsurah avait alors deux autres stations rapprochées, Calcutta et Berhampore, dont les missionnaires suivaient, pour l'évangélisation des païens, la méthode décrite précédemment. Ceux de Calcutta visitaient assidûment un village peu distant, Chitla, où les marchés étaient considérables. Un jour que M. Trawin y parlait à une nombreuse assistance, un robuste fermier lui demanda brusquement pourquoi il parlait contre leur religion. M. Trawin répondit avec douceur ; une courte discussion s'ensuivit, et le fermier et ses compagnons, à demi réconciliés par les explications données, acceptèrent des conférences dans la maison du missionnaire. Cet homme s'appelait *Ramjee Pramanik*. Lui et ses compagnons étaient des hommes dans toute la vigueur de l'âge, d'une intelligence rare, dans des circonstances aisées, et depuis longtemps tourmentés par des aspirations que leur religion ne satisfaisait pas. Après un examen long et sérieux, le christianisme les toucha, ils en devinrent les premiers fruits et tels que l'Inde n'en a jamais eu de plus beaux. Ramjee, surtout, fut toute sa vie un prince en Israël.

Les recherches sincères de ces hommes ne s'étaient pas faites sans attirer l'attention de leurs voisins dans toute la contrée, et bientôt un mouvement vigoureux vers l'Evangile se manifesta. Un assez grand nombre d'Hindous firent profession de leur foi, non sans soulever cependant une vive opposition, surtout parmi les Zemindars, ou propriétaires des villages, qui leur imposèrent des amendes, et, sur leur refus de payer, les mirent en prison et leur firent subir toute espèce de mauvais traitements, dans leurs corps et dans leurs biens, tellement que les missionnaires durent intervenir en dénonçant des iniquités qui cessèrent dès qu'elles furent connues des magistrats. Le mouvement était vrai cependant, et ne souffrit en rien de ces persécutions, bien qu'elles continuassent sourdement. Au contraire il en fut renforcé. Les paysans, qui souffraient de l'oppression des Zemindars et qui pouvaient voir le contraste que présentaient les missionnaires, étaient souvent attirés par des motifs mondains, auxquels il devint nécessaire de résister pour que les églises naissantes ne fussent pas envahies par des membres indignes. Les chrétiens avaient une meilleure influence ; leur fidélité, leur patience sous la croix, l'esprit missionnaire qui les animait, quelques morts pleines de joie, ne tardèrent pas à faire une impression profonde sur tous leurs entours, et les missionnaires trouvaient partout de nombreuses congrégations qui s'assemblaient pour les entendre.

C'est au moment où la mission était ainsi dans la prospérité qu'il plut à Dieu de retirer l'homme qui en avait été le principal instrument, M. Trawin. Nul ne parut plus propre à le remplacer que Lacroix, qui accepta avec plaisir l'invitation qui lui était adressée et s'établit à Calcutta au mois d'avril 1829. Il alla occuper l'ancienne résidence du général Stewart, si connu par son apostasie à l'hindouisme. Dans la lettre que Lacroix écrivit aux directeurs de la Société, pour leur annoncer le changement dans son champ de travail, tout en rendant justice au bien déjà accompli, il les mit en garde contre de trop grandes espérances, car une expérience de huit ans lui avait appris à

[1] Voir, pour le premier article, le *Chrétien évangélique* du 10 mars 1862, pag. 127. L'auteur doit des excuses aux lecteurs du *Chrétien* pour le long retard qu'a éprouvé la publication de son travail. La cause, indépendante de sa volonté, en a été une longue indisposition et l'accumulation de travaux arriérés qui en est résultée. Il doit également des remerciements à l'ami inconnu qui lui a envoyé sous bande deux intéressantes brochures dont il est heureux de publier au moins les titres que voici : *Lettre de M. A. F. Lacroix, écrite de Bénarès, au comité de l'association des dames de l'Eglise nationale de Genève pour les missions évangéliques et les protestants disséminés.* Genève, 1857. — *La révolte au Bengale et les missions chrétiennes. Lettre du missionnaire F. Lacroix à M. Munier.* Genève, 1858.

connaître le caractère des indigènes et à ne se réjouir qu'en tremblant. Toutefois il se mit à l'œuvre avec joie et courage, et bientôt il put voir, dans une autre partie du pays, les résultats du premier réveil.

A l'est de Calcutta (c'était au sud que se trouvaient les églises nouvelles) on rencontrait un certain nombre de villages dont les habitants, tous à leur aise, avaient des relations d'amitié avec Ramjee et ses amis. Au moment où ceux-ci examinaient les enseignements du christianisme, il y avait, à l'est, un homme remarquable, *Lochon Mondol,* chef d'une grande famille du village de Tarolia, laquelle vivait d'une manière toute patriarcale dans 8 maisons réunies. Lochon, que son Zemindar avait mis en prison par vengeance, y recevait les visites de ses parents, qui l'entretinrent des merveilleux enseignements de la religion nouvelle; il en fut frappé comme l'avait été Ramjee, et aussitôt après sa libération il tint un conseil de famille qui décida à l'unanimité de passer au christianisme. La vieille grand' mère de quatre-vingts ans, quatre oncles et leurs femmes, des jeunes gens, vingt personnes en tout, brisèrent leurs idoles et commencèrent à marcher avec fermeté dans la voie nouvelle. Quelques-uns de leurs voisins des autres villages les avaient précédés, d'autres les suivirent, et bientôt ce nouveau champ compta un aussi grand nombre de chrétiens que le premier.

Ce grand succès ne fut pas exempt pourtant de choses pénibles. Un ancien catéchiste de la mission, qui avait passé au baptisme, souleva sur ses vues particulières une discussion qui eut un effet déplorable sur des âmes encore peu affermies et incapables de prononcer sur des points de doctrine susceptibles d'une double interprétation. La vie chrétienne des néophites en souffrit momentanément, l'œuvre s'arrêta, mais en définitive la secousse eut pour résultat d'éloigner de l'église les âmes mercenaires et les esprits remuants, qui y étaient entrés autrement qu'ils n'auraient dû. Ce fut un feu qui purifia. Une autre cause contribua au même résultat. Lorsque la nouveauté de la prédication eut disparu, l'intérêt des populations s'éteignit peu à peu, et l'évangélisation directe dut prendre fin. Ce fut au profit des églises, qui reçurent alors une plus large part des soins pastoraux et progressèrent rapidement. L'œuvre d'évangélisation reprit alors lentement et indirectement par l'influence de ces congrégations, où Lacroix avait eu l'excellente idée de confier la discipline aux membres mêmes de l'Eglise et de donner ainsi un stimulant continuel à la vigilance et à l'esprit de progrès.

Ce gouvernement des églises par elles-mêmes était d'ailleurs nécessaire par suite de l'impossibilité où se trouvent les Européens de résider en permanence dans cette partie du pays, qui consiste en une vaste plaine, presque plate, plutôt moins élevée que le niveau de la mer, bornée d'un côté par le Hoogly, de l'autre par le Mutlah, dont la marée haute fait refluer les eaux, de sorte qu'elle ne serait qu'un vaste marais salé, si les deux fleuves et tous les ruisseaux qui y aboutissent n'avaient été enfermés dans des digues hautes et solides. Dans les premiers mois de l'année la plaine est parfaitement sèche et se couvre d'une herbe courte, fine et touffue. Mais en juillet et dans les mois suivants, quand arrive la crue du Gange, elle est entièrement sous une eau chargée des détritus du fleuve, et elle forme alors un vaste lac de soixante milles de largeur et d'autant de longueur, dont la profondeur varie de quelques pieds à deux ou trois pouces, et auquel de nombreux villages, bâtis sur de petites éminences et tout entourés de plantes tropicales, donnent un charme inexprimable. Les habitants plantent du riz et se nourrissent des poissons assez nombreux des ruisseaux; ces derniers leur servent de routes qu'ils parcourent dans de légers canots dont un Européen ne saurait faire usage. Quand les eaux se retirent, sous l'influence de la chaleur, il s'en exhale des miasmes mortels pour tout autre que pour les habitants du pays. C'est là que se trouvaient les églises indigènes dont nous avons parlé, et, à part Calcutta, le champ de travail principal de Lacroix. Le missionnaire les visitait régulièrement deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi.

Ordinairement il partait de chez lui le matin à 8 heures, dans un palanquin qui lui servait de véhicule jusqu'au lac. Là il trouvait le bateau de la mission l'attendant. Pendant que ses bateliers transportent du

palanquin dans le canot ses vivres de la journée, son assortiment médical, quelques livres, etc., renfermés dans un panier suisse, Lacroix se promène sur la berge, fumant un cigare tout en causant amicalement avec les petits marchands ou les oisifs rassemblés dans ce lieu. Il n'a pas du tout l'apparence conventionnelle du pasteur anglais, mais il est vêtu conformément au climat: pantalon blanc, habit léger, vaste chapeau de paille et l'indispensable ombrelle. Enfin il se remet en route et arrive, par beaucoup de détours, aux divers lieux qu'il doit visiter. Partout il est attendu et cordialement reçu. Il inspecte d'abord les écoles, puis le gong se fait entendre, rassemblant la congrégation pour le culte. Dans le village de Ramjee, celle-ci se compose de plus de 150 personnes. On commence par le chant, qui est affreux dans ces premières années, puis viennent les prières, la prédication de la Parole et la communion, distribuée une fois par mois. Tout a un aspect de simplicité apostolique hautement appréciée par les Européens qui se plaisent souvent à accompagner le missionnaire.

Après le service, Lacroix dîne, puis il reçoit le catéchiste, le maître d'école, les divers membres du troupeau qui viennent s'entretenir avec lui de l'œuvre, lui demander conseils et directions, lui soumettre leurs difficultés de tout genre, ou recevoir des admonitions et des encouragements. Les malades aussi viennent le consulter. Ensuite il y a un second service, après lequel il retourne à Calcutta par le chemin qui l'a amené. Tels sont les dimanches, spécialement consacrés au culte; tandis que le jeudi, plus important encore, est employé à régler les affaires, souvent temporelles, de ses paroissiens, et à aller visiter en canot d'autres villages pour y faire entendre la parole de vie aux convertis et aux inconvertis. Souvent il y passe la nuit, et converse librement jusqu'à une heure assez avancée avec les nombreux Hindous qui se sont réunis autour de lui, demandant des explications sur des passages de la Bible et sur tout ce qui les intéresse.

On vient de voir les beaux côtés de l'œuvre; les tristesses, les peines physiques et morales abondaient, et il fallait toute la force de Lacroix, souvent, pour qu'il pût porter un fardeau auquel beaucoup de ses collègues ont succombé prématurément.

IV

Difficultés et progrès de la mission.

Au mois de mai 1833, la partie méridionale du Bengale fut dévastée par le plus terrible ouragan dont on eût été témoin depuis un siècle. La mer en tourmente avait des vagues d'une hauteur effrayante, qui envahirent les bas districts, balayant tout devant elles jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur. La plaine que nous avons décrite fut visitée par le fléau, et présenta bientôt un spectacle lamentable de maisons croulant sous le choc répété des vagues et d'arbres déracinés. Une foule de vies furent perdues. Les animaux sauvages, tigres, ours et autres, chassés des forêts par la terreur, vinrent se rassembler sur les éminences, oubliant leurs instincts carnassiers. Les villages étaient détruits, les provisions emportées, et ce qui est pire, l'eau salée avait complétement détruit la fertilité des rizières, qui demeurèrent deux ans sans rien produire. Aussi la misère devint-elle affreuse. Tous les missionnaires se mirent à l'œuvre pour soulager une aussi effroyable détresse. Les églises en souffrirent beaucoup. Les soucis de la vie ne sont pas favorables à la piété, et la lutte nécessaire pour se procurer une nourriture insuffisante ne tarda pas à absorber presque complétement l'esprit de chrétiens nouveaux et encore peu affermis. Lacroix ne se laissa point décourager; au contraire, il se multiplia, se rendant plus fréquemment que jamais auprès de ses troupeaux dispersés, bien que cela se fît avec plus de peines et de dangers que jamais. Depuis l'inondation, il rencontrait fréquemment dans ses courses le *cobra-capello*, serpent dont la morsure est mortelle. Par deux fois même ces reptiles pénétrèrent dans la chapelle où il couchait. Une nuit, il voit un long et mince serpent chassant un rat dans les poutres au-dessus de sa tête. Dans le second cas il aperçoit un magnifique serpent sur le plancher, se dirigeant vers sa table. Il saisit sa botte pour la lancer à ce visiteur peu agréable. Mais au même moment la lumière s'éteint, sur quoi Lacroix

pose tranquillement son arme improvisée, arrange dans l'obscurité ses rideaux contre les moustiques, et s'endort sans plus s'inquiéter. Une autre fois, tandis qu'il était dans un village, un natif va le matin de bonne heure dans l'école pour y chercher quelque chose, et en tâtonnant met la main sur une substance douce et lisse qui commence à se mouvoir. Aussitôt il s'élance au dehors en criant : au secours ! La foule arrive armée de bambous et de petites haches, l'animal est attaqué et tué en apparence. C'était un jeune boa constrictor de 18 pieds de long. On attache le corps au moyen d'une corde, puis on le tire dehors, où il est abandonné. Pendant que le missionnaire était à déjeuner de nouveaux cris s'élèvent; c'était le boa qui opérait sa retraite. Lacroix saisit la corde et essaie de la faire glisser jusqu'à une profonde coupure dans le corps de l'animal qui, furieux, se retourne la gueule ouverte contre son adversaire. Lacroix fait un bond de côté sans lâcher la corde, mais il aurait pu s'en mal tirer si l'on n'avait réussi à jeter un filet sur la tête du serpent, qui fut bientôt tué et envoyé en Angleterre empaillé.

Les missionnaires ne travaillèrent pas en vain. La piété refleurit. Il y avait à certains moments des choses très tristes, telles qu'on n'en voit guère dans les communautés plus affermies de l'Europe, qui profitent des habitudes morales établies par de nombreuses générations ; il fallut devenir excessivement prudent pour l'admission de nouveaux membres et exercer une discipline sévère. Néanmoins l'œuvre avança considérablement. Les écoles étaient toujours plus fréquentées. De 1829 à 1841 il y eut 120 admissions, le nombre des membres s'éleva de 30 à 88, celui des auditeurs habituels de 50 à 400. L'opposition extérieure, de la part des Zemindars, ou propriétaires, était cependant terrible, et surtout en ce sens que les convertis n'étaient que trop disposés parfois à acheter la paix par des concessions, des actes mensongers, desquels ils avaient dans le passé une longue habitude qu'il fallut rompre. Là était la lutte, et il en sortit des témoignages admirables de fidélité chrétienne. Mais le plus grand mal des congrégations sortit de l'espèce de concurrence que se faisaient les sociétés missionnaires entre elles, et de l'appât que cela offrait aux hommes charnels qui regardent la piété comme une source de gains. L'esprit de caste, qui commence à tomber depuis l'introduction des chemins de fer aux Indes, était alors tout-puissant et formait peut-être le plus sérieux obstacle aux progrès de l'Evangile au-dehors des églises.

Pendant tout ce temps, Lacroix poursuivait également à Calcutta une œuvre bénie et non sans dangers. Les passions étaient plus vives que dans les campagnes et plus d'une fois on tenta d'enlever de force les candidats au baptême lorsqu'ils se rendaient à la chapelle pour avoir part au sacrement. Mais là, au moins, les misérables jalousies dont nous avons parlé n'existaient pas; au contraire, les missionnaires de toutes les sociétés se réunirent pour prier ensemble, se communiquer leurs expériences et concerter leurs travaux; accord béni qui eut les plus heureux résultats et seul permit de mettre à néant les attaques, non-seulement des natifs, mais de quelques Européens, employés de la compagnie et ennemis de l'Evangile. La population anglaise reçut aussi un grand stimulant des efforts réunis des missionnaires, et de nombreuses réformes furent ainsi introduites dans les mœurs, un peu relâchées, de la colonie européenne. Ce fut une époque heureuse pour Lacroix, jeune, fort, entouré d'une aimable famille, d'amis toujours plus nombreux, et réellement béni dans des travaux où il avait mis sa vie.

V

Prédications à Calcutta et voyages d'évangélisation.

A Calcutta la mission parmi les natifs était d'ailleurs fort intéressante. Lacroix s'était d'abord occupé de l'évangélisation d'une manière générale. Il sentit bientôt les inconvénients de ce système et la nécessité de concentrer ses efforts pour ne pas les perdre. A la ville se trouvait uni un faubourg considérable, habité par toutes les classes de la société indigène, et formant à lui seul une grande ville, moins cité cependant et plus campagne, qui n'était l'objet des soins particuliers d'aucun missionnaire.

Lacroix alla s'y installer dans une vaste maison avec jardins, et il y réussit tellement bien que la société à laquelle il appartenait en fit au bout d'un an le centre de son œuvre à Calcutta. Le premier pas consista, comme toujours, dans l'établissement d'écoles pour les Anglais et pour les natifs, et le succès en fut immédiat. On y ajouta des écoles de filles qui réussirent également, mais dont l'influence fut plus lente, quoique plus profonde peut-être. En effet, un des signes les plus certains du relèvement d'un peuple se trouve toujours dans l'amélioration de la position de la femme. Le fait seul d'une disposition à envoyer de jeunes Hindoues aux écoles était un indice réjouissant. Malheureusement, si les écoles de la mission surmontèrent cet obstacle, elles souffrirent beaucoup des mœurs du pays. Les élèves étaient toujours singulièrement jeunes, et ne demeuraient que peu de temps. Souvent elles étaient reprises à l'âge de 9 ou 10 ans pour être mariées, et sans avoir eu le temps de profiter beaucoup. Cependant, tout court qu'il était, cet enseignement portait des fruits. En voici un exemple. Une jeune Hindoue, alors petite veuve de 10 ans, avait l'habitude de suivre une des écoles conduites par Mme Lacroix. Là elle apprit à lire sa Bible et emporta en quittant l'établissement un assez bon nombre de livres chrétiens. Neuf ans après sa sortie de l'école, une reconnaissance eut lieu entre la petite fille, devenue femme, et le catéchiste de la station. Il la rencontra dans la maison d'un pundit, où elle donnait chaque jour des leçons de lecture aux dames de la famille. Elle allait en la même qualité dans quatre respectables familles et gagnait ainsi honorablement sa vie. Elle exprima ardemment sa reconnaissance des soins qu'elle avait reçus dans la mission. C'est sous de pareilles influences que d'année en année la position des femmes s'améliore aux Indes.

En même temps, M. Lacroix avait établi une école de catéchistes indigènes qui marchait bien. Il y était aidé, comme dans d'autres parties de l'œuvre, par son collègue, M. Piffard, auquel vint se joindre bientôt un nouveau collaborateur, notre compatriote, M. de Rodt, de Berne. Ce jeune missionnaire, après avoir travaillé trois ans dans le Nord et acquis une connaissance excellente du Bengali, se trouva tout à coup privé du soutien pécuniaire qui lui avait été assuré. Lacroix lui demanda alors de le rejoindre, le reçut dans sa propre maison et le fit agréer par sa Société. Ils avaient l'un pour l'autre beaucoup d'affection et d'estime.

Les écoles n'étaient pourtant qu'une partie de l'œuvre des missionnaires. Pour Lacroix, en particulier, la prédication dans la langue du pays, qu'il possédait d'une manière admirable, fut toujours l'essentiel, et aussi bien était-il qualifié pour cette tâche comme peu de missionnaires l'ont été. La connaissance approfondie des mœurs et des idées hindoues lui était d'un grand secours. Avec un peuple peu accoutumé à suivre des déductions, un discours ordinaire eût été vain. Il fallait intéresser, et Lacroix y réussissait en s'emparant des incidents de la vie populaire, de traits d'histoire, de légendes, des paraboles bibliques, qu'il assaisonnait de commentaires et d'applications directes à ses auditeurs, qui tenaient ceux-ci rivés à sa parole. Aussi, un indigène disait-il un jour que, lorsque Lacroix parlait, tous les cœurs bengalis tremblaient.

Cinq chapelles avaient été érigées par la mission écossaise dans les endroits les plus fréquentés de la ville, et mises généreusement à la disposition de tous les missionnaires indistinctement. Il n'y avait pas de soir où il n'y eût au moins deux services. Les résultats furent excellents. Les assemblées s'accrurent, s'affermirent, et les mêmes auditeurs revinrent avec persévérance entendre avec toujours plus d'attention les paroles qui leur étaient adressées. Lacroix y avait tant de succès, que des efforts réitérés furent tentés par les autres missionnaires pour le décharger de toute autre occupation et le consacrer exclusivement à la prédication. Mais cela n'était point facile, et ne put s'exécuter que plus tard. Toutefois on s'arrangea à le soulager d'une partie de sa tâche, et M. Piffard, en particulier, se chargea des églises de la plaine pour laisser son collègue libre de prêcher à Calcutta. L'un des principaux éléments de cette prédication consistait dans la controverse, indispensable avec un peuple aussi enfant

par l'intelligence, qui ne savait pas discerner les raisons, qui admettait comme vrais les deux côtés opposés d'une question, et était disposé à répondre que la religion chrétienne était excellente pour les Européens, comme le boudhisme pour les Hindous. Tantôt il y avait discussion, tantôt Lacroix se bornait à montrer par d'heureux exemples toute l'absurdité des croyances populaires. Il y mettait un entrain, une puissance dramatique et mimique qui amenaient parfois des explosions de gaîté parmi ses auditeurs, criant : « C'est la vérité, l'exacte vérité ! » Après quoi, il reprenait la partie sérieuse de ses appels, et tirait la conséquence logique des faits mêmes qui avaient amusé. Mais il ne se permettait jamais la raillerie et l'ironie. Parfois les histoires bibliques excitaient le même intérêt intense chez ce peuple accoutumé à entendre des légendes, et qui les aime avec une sorte de passion. De là, pour se faire écouter, la nécessité chez le prédicateur d'approprier ses discours aux goûts populaires en y maintenant pourtant le fonds sérieux et les enseignements sans lesquels ils auraient cessé d'être des prédications. Lacroix excellait à concilier ces exigences opposées.

Le succès peut se mesurer non-seulement aux auditoires nombreux qui se rassemblaient autour de lui, mais au respect profond qui lui était témoigné et qui lui fut un rempart dans les occasions extrêmement nombreuses où il se trouva seul au milieu des indigènes et hors de portée de tout secours. Une fois cependant sa vie fut en danger. Il prêchait dans une des chapelles de Calcutta lorsque, sans aucune raison plausible, un Hindou fanatique se glissa derrière lui et se mit en mesure de lui asséner sur la tête un coup de l'énorme gourdin qu'il tenait. Au moment où l'arme s'abaissait, Lacroix, providentiellement, fit un mouvement et elle tomba sur son épaule. Les auditeurs se levèrent immédiatement et, saisissant l'agresseur, appelèrent hautement la police. Mais Lacroix les arrêta et plaçant l'homme au devant de la foule, sans que sa voix trahît la moindre irritation, il lui dit : « Vous avez essayé de me faire un grand mal et je pourrais avec justice porter plainte contre vous et vous faire punir. Mais la religion que je prêche m'enseigne à pardonner à ceux qui me font tort ; et c'est à cause de cette religion que je vous pardonne et que je vous laisse aller. » Ce simple incident fit une plus profonde impression qu'aucun sermon qu'il ait jamais prêché. La foule hindoue, frappée d'étonnement, se prit à crier spontanément : « Gloire, gloire à Jésus-Christ ! »

Naturellement ces enseignements donnés à une multitude qui changeait continuellement et ne pouvait être suivie, ne produisaient que rarement des résultats distincts. Leur effet essentiel était de répandre lentement mais sûrement les doctrines évangéliques, d'éveiller des intelligences et des consciences endormies, et de saper par la base l'ancienne foi aux idoles. C'était beaucoup que de préparer le terrain. Lacroix pourtant en eut aussi les prémices. Plusieurs conversions d'une grande importance pour la mission en furent le fruit, particulièrement celle de *Chondi-Choron-Nondon*, et celle de *Gobindo Gir*, un brahmine, tous deux des hommes extrêmement remarquables, qui devinrent des catéchistes distingués.

Calcutta n'était pas d'ailleurs le seul théâtre de ces prédications. Lacroix, comme ses collègues, entreprit aussi des tournées missionnaires, choisissant pour cela les mois froids, et il considérait cette partie de l'œuvre comme extrêmement féconde et importante, aussi chercha-t-il constamment à en faire un travail systématique et régulier. Là, dans des voyages passablement aventureux, ses qualités personnelles, sa force physique, son sang-froid, pouvaient se donner carrière. Nous aurons à revenir plus amplement sur ces voyages qui absorbèrent plus tard une bonne partie de l'activité de Lacroix, mais on peut se faire une idée des dangers qu'ils présentaient par les deux traits suivants rapportés par son biographe.

Un jour que MM. Lacroix et Gogerly traversaient les forêts épaisses appelées les Sonderbons qui croissent jusqu'au bord de l'eau, et tandis que leur bateau était à l'ancre attendant la marée, ils furent les proches témoins d'un combat terrible entre un énorme tigre et un alligator. Le tigre avait aperçu l'alligator dormant sur la rive, s'é-

tait glissé doucement jusqu'à ce qu'il fût assez rapproché, et, d'un bond, avait fondu sur son ennemi, lui saisissant le cou de sa terrible mâchoire. L'alligator était fou de rage, battant l'air de sa puissante queue et cherchant à en frapper l'agresseur. Tout à coup la lutte cessa; l'alligator s'étendit comme mort, le tigre lâcha prise et commença à jouer avec sa victime comme l'eût fait un chat: finalement il l'emporta dans le jungle. Au bout de demi-heure, cependant, et avant que les missionnaires eussent pu quitter ce dangereux voisinage, ils virent l'alligator se glisser lentement du côté de l'eau en regardant en arrière avec terreur; il parvint pourtant à effectuer sa retraite sans entrave et échappa pour cette fois.

A quelques milles plus loin le bateau avait été mis à l'ancre pour la nuit dans un endroit extrêmement solitaire, quand, tout à coup, un long et étroit canot, mû par trente rameurs, les aborda et vingt pirates sautèrent à bord. Les deux missionnaires saisirent leurs armes, et, au moment où les pirates envahissaient la cabine, Lacroix fit feu par-dessus leurs têtes. Ils n'étaient pas préparés à la chaleur de cette réception, aussi firent-ils une retraite immédiate et précipitée, s'élancèrent dans leur canot et disparurent à force de rames. Depuis lors, chaque soir, les mousquets furent déchargés comme avertissement.

VI

Voyage en Europe.

Quelque robuste que fût sa constitution et quelque ardent que fût son zèle, lorsque Lacroix approcha de la vingtième année de son séjour au Bengale, il sentit qu'une vacance, un changement d'atmosphère lui devenait nécessaire au physique et au moral. Il s'en ouvrit aux directeurs de la Société de Londres, qui l'autorisèrent immédiatement à faire un voyage en Europe dès qu'il le jugerait opportun. L'occasion se présenta au mois de décembre 1841. Sa réception à Londres, fut aussi cordiale qu'il le pouvait désirer et elle lui fit du bien. Il assista aux anniversaires religieux de mai, et c'est là qu'il se fit entendre pour la première fois en public. Mais il sentait que son œuvre était moins en Angleterre que sur le continent et particulièrement dans sa patrie, en Suisse, où il espérait réveiller le zèle pour les missions, et peut-être acquérir de nouveaux ouvriers à cette moisson qui blanchit de toute part. Jusqu'alors (1842) la Suisse avait relativement peu accompli pour les missions. La Société de Bâle s'était fait une place, mais plutôt parmi les chrétiens individuels qu'auprès des églises, dont un bon nombre d'ailleurs n'avaient pas même le bruit de vivre. Genève possédait cependant un comité auxiliaire, et une visite du missionnaire Gobat avait éveillé le désir de prendre part à l'œuvre des missions, tandis qu'un mouvement religieux très prononcé se manifestait à l'intérieur dans plusieurs parties de la Suisse. C'est à ce moment que Lacroix arriva; il n'aurait pu choisir un temps plus favorable et son succès fut immédiat et complet auprès de tous les partis religieux. Indépendant des luttes passées, n'ayant qu'un seul but, il devint même un puissant moyen de réunir sur un terrain commun les frères que diverses causes avaient éloignés les uns des autres. Après avoir pris une large part aux anniversaires de Bâle, il tint des réunions à Yverdon, à Lausanne et à la Chaux-de-Fonds, mais ce fut surtout à Genève que ses efforts furent grands. Il avait longtemps désiré de pouvoir étudier à fond, et d'une manière générale, le sujet des missions auprès des païens, dans une série de séances, sans plaider pour aucune Société en particulier, mais simplement dans le but de stimuler les chrétiens et de leur faire comprendre clairement leur devoir sur ce point. Le comité de Genève, auquel il fit part de son désir, accueillit avec joie ses propositions, et ses excellents amis, MM. Barde et Despine, se chargèrent de tout organiser. Au mois d'octobre il revint à Genève, où il fut reçu dans la maison hospitalière de M. Lasserre.

Le local destiné aux conférences était la chapelle de M. Barde, qui contient de la place pour 200 personnes. Mais longtemps avant l'heure indiquée elle se trouvait pleine; beaucoup de personnes étaient à la porte sans pouvoir entrer; M. Barde se rendit au Casino, près de là, obtint la salle, où 400 personnes eurent bientôt pris place, et Lacroix commença à leur expliquer les

étranges idées religieuses des Hindous. L'intérêt fut très vif, si vif qu'à la seconde réunion l'auditoire avait doublé et remplissait presque complétement la salle du Casino, qui peut renfermer mille personnes. Lacroix continua ses explications sur le même sujet. A la troisième conférence le Casino était comble, et l'empressement s'accrut encore, avec chaque nouvelle réunion: il avait réussi à inspirer un si grand intérêt que chacun parlait de ses récits, et, lorsqu'on arriva à la dernière séance, le comité ne voulant pas perdre cette précieuse occasion, demanda l'église de la Madeleine, qui fut aussitôt accordée par la vénérable compagnie des pasteurs. La réunion eut lieu le dimanche 23 octobre, à 4 heures du soir. Une foule compacte envahit le temple; on y comptait de 3000 à 3500 auditeurs. Sur l'estrade qui avait été érigée on voyait une foule de pasteurs de toute dénomination. Un assez grand nombre de personnes des localités voisines, de Lausanne en particulier, étaient arrivées pour assister à cette mémorable séance. Pendant plus de deux heures Lacroix parla à cette vaste assemblée de l'Inde, de ses perspectives, et du devoir pour tout chrétien de s'intéresser aux missions d'une manière active et personnelle.

« Que chacun de vous se demande devant Dieu, dit-il, ce qu'il peut faire pour l'avancement de l'œuvre missionnaire, en y contribuant de son temps, de son argent, de son influence, ou de tout autre talent que Dieu peut lui avoir confié. Je ne plaide point exclusivement en faveur de la Société que je représente, quoique ses intérêts me soient particulièrement chers à cause de la libéralité de ses principes qui encourage la diffusion de la vérité indépendamment de toute forme spéciale de culte. Aidez à la société de Bâle, ou à celle de Paris, ou à celle qui existe à Genève. Une petite somme donnée régulièrement est de plus grande valeur que des dons occasionnels plus considérables. Permettez-moi de vous signaler le fait que l'année dernière vingt-cinq mille francs ont été acquis à la société des missions de Londres par la contribution d'un sou par semaine dans les écoles du dimanche. Mais tout en vous suppliant de donner libéralement, mon premier désir est que vous accompagniez ces dons de prières fidèles et persévérantes pour notre succès. »

Lacroix termina son discours en disant: « Et maintenant, chers frères, nos réunions doivent prendre fin. Vous avez entendu tout ce que j'avais à vous dire; et je vous présente mes sincères remerciements pour l'intérêt infatigable avec lequel vous avez suivi les sujets que j'ai discutés. Il est probable que je ne vous parlerai plus. Souvenez-vous d'un ami qui sera souvent présent avec vous en esprit, lorsque lui-même sera dans un pays bien éloigné. Adieu. Que la grâce, la miséricorde et la paix soient avec vous éternellement! »

Il était très ému en prononçant ces paroles; il eut peine à les achever. Ce sentiment profond se communiqua à l'auditoire. Beaucoup de personnes pleuraient. M. Barde se fit l'organe de l'assemblée, remercia chaudement Lacroix et exprima l'espoir qu'il n'aurait pas parlé en vain et que son séjour en Suisse aurait des résultats excellents et durables. Ce vœu se réalisa; l'intérêt pour les missions en reçut pour bien des années une vive impulsion, dont la preuve se trouva dans des contributions croissantes.

Lausanne eut le même privilége que Genève. Lacroix y donna ses séances avec un égal succès, ainsi qu'à Neuchâtel, sa patrie, qu'il ne trouva cependant pas aussi avancée. Sur la demande de M. Panchaud, il tint aussi deux réunions à Bruxelles, et de là, après six mois d'absence, rentra à Londres. L'année suivante, au mois d'avril, il se rendit spécialement à Paris, où sa parole produisit une si vive et bonne impression que la société des missions de Paris demanda à celle de Londres que Lacroix prolongeât d'un an son séjour en Europe, afin de parcourir la France en faveur de l'œuvre, proposition qui dut être déclinée. En juin il retourna en Suisse pour prendre congé des nombreux amis qu'il s'y était faits.

Lacroix lui-même considérait l'œuvre qu'il avait accomplie dans sa patrie comme l'une des plus importantes et des plus réjouissantes de sa vie. Une foule de témoignages, oraux ou écrits, vinrent lui prouver l'impression profonde et excellente qu'il avait produite et qui s'est prolongée jusqu'à

nos jours, bien que l'effet eût certainement besoin d'être renouvelé pour la génération actuelle et peut-être aussi pour ses anciens auditeurs.

Le 9 septembre 1843, Lacroix s'embarqua de nouveau pour Calcutta, plein de joie, ayant reçu des directeurs de la société de de Londres les témoignages les plus excellents de confiance et d'affection, et emmenant avec lui deux nouveaux et jeunes coadjuteurs.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Un réveil missionnaire[1].

I

En jetant un coup-d'œil sur l'histoire des missions, on est frappé du petit nombre d'ouvriers fournis par les universités, et, par suite, du nombre restreint de missionnaires qui unissent une culture scientifique solide aux dons de l'apostolat. Est-ce un bien? Est-ce un mal? La question est trop complexe pour que nous voulions l'examiner maintenant. Disons seulement que souvent les ouvriers les plus bénis dans le champ missionnaire sont sortis des conditions les plus obscures et que, ravis par l'appel du Seigneur à l'atelier ou à la charrue, revêtus des dons de l'Esprit, remplis du feu sacré du premier amour que les études universitaires éteignent malheureusement trop souvent, ils se sont distingués au premier rang dans l'évangélisation du monde païen. Qu'on se souvienne ici d'un *Leupolt*, cet humble tisserand de Reichenau (Saxe), qui dirige aujourd'hui la maison des orphelins à Bénarès, et que l'Inde entière vénère comme un père; d'un *Weitbrecht*, le boulanger wurtembergeois, qui est devenu l'une des colonnes de la mission anglaise au Bengale; d'un *Gobat*, qui du pauvre village de Cremin (Berne) a passé sur le siége épiscopal de Jérusalem, et de tant d'autres.

Disons aussi, grâces en soient rendues à notre Dieu, que les universités fournissent pourtant leur contingent dans cette phalange de courageux missionnaires dont l'Eglise se fait gloire, et qui brillent comme des étoiles dans la splendeur des cieux, parce qu'ils en ont amené plusieurs à la justice. Citons seulement ici les noms vénérés d'un *H. Martyn*, d'un *Judson*, d'un docteur *Gundert*, aussi humble chrétien que théologien éminent, et qui a rédigé en grande partie le superbe *Atlas* des missions de Bâle. Oui, le souffle de l'Esprit a atteint aussi les savants et les docteurs, et dans plusieurs universités l'œuvre missionnaire commence à prendre sa place au milieu d'études où le cœur et la foi n'ont pas toujours eu la plus large part.

Nous-mêmes, arrivant à Erlangen, il y a quelques années, nous fûmes avec émotion témoin d'un fait réjouissant à cet égard. C'était un dimanche; l'université était réunie librement dans la salle des séances pour entendre un rapport palpitant d'intérêt sur l'œuvre des missions. Les professeurs étaient là confondus avec la foule des auditeurs: un étudiant lisait, priait, excitait la sympathie de ses camarades en faveur d'une cause longtemps oubliée par l'église bavaroise au sein de ses luttes confessionnelles, et quand l'assemblée entière entonna avec l'énergie et la fraîcheur des voix allemandes, le beau chant de Bogatzky: « *Réveille-toi, esprit des anciens témoins qui se tenaient en Sion comme des sentinelles vigilantes*[1]*!* » ce fut comme un souffle d'en haut qui passa sur toutes les âmes; on sentait la présence du maître de la moisson qui se préparait là aussi plusieurs vaillants ouvriers, et c'était comme l'aurore de jours meilleurs.

Cela dit, avouons que ces exemples sont encore bien rares. Le temps n'est pas venu où chaque université aura une chaire consacrée à l'étude historique, comme à la science raisonnée des missions.

Et cependant les besoins sont grands. Il n'y a aucune époque où des appels plus pressants aient été adressés à l'Eglise en faveur des missions. Il ne sera donc pas

[1] La principale source de ce travail est un article du *Missions-Magazin* de Bâle, 1858 : *Die Universität und die Mission.*

[1] Wach'auf, du Geist der ersten Zeugen,
Die auf der Maur als treue Wächter stehn; etc.

sans intérêt de retracer en quelques mots le beau *réveil missionnaire* que le Seigneur opéra, au commencement de ce siècle, dans le séminaire d'Andover et qui a doté l'Amérique de nombreuses sociétés de missions ; ce sera à la fois répondre à la question que nous nous posions en commençant, montrer que les académies peuvent devenir aussi des foyers bénis de l'activité missionnaire et réveiller dans quelques âmes, s'il plaît à Dieu, le besoin de prier beaucoup à cet égard.

II

La petite ville d'Andover, dans le Massachussets, s'étend, au milieu de gracieux et verdoyants bosquets, sur les rives du Mérimac. De bonne heure les mœurs patriarcales et la foi vivante des puritains en avaient fait un foyer de lumière qui rayonnait tout à l'entour. C'est là que, vers 1778, deux frères, les fils du pasteur S. Philips, fondèrent un établissement supérieur d'instruction qui offrait une excellente éducation aux jeunes gens aisés, et l'académie d'Andover, avant même d'être devenue un centre de vie évangélique, était réputée fort au loin. En 1780 elle obtint le droit de corporation, et en 1807 enfin elle se transformait en un séminaire de théologie *(divinity college)* qui a formé dès lors un grand nombre de pasteurs et de missionnaires distingués.

Mais déjà avant cette époque le souffle de l'esprit de Dieu avait passé sur la paisible vallée. Dès le commencement du siècle le pasteur de la principale église d'Andover prêchait l'Evangile d'une manière incisive et fidèle, quoique sans aucun résultat. Sans se laisser abattre, il redoubla de prières ; nuit et jour il suppliait Celui qui tient les cœurs dans sa main, et son courage ne faiblit pas. En 1806 enfin, à Pentecôte, il disait dans une réunion de prières : « Nous avons longtemps prié en vain, semble-t-il ; mais ne nous lassons point, Dieu peut exaucer nos requêtes longtemps après notre mort. » Quelques mois plus tard, un souffle de vie parut animer les os secs ; les églises se remplissent, le soleil de justice mûrit les fruits éclos pendant cette nouvelle Pentecôte spirituelle, et le fidèle serviteur de Dieu descend au tombeau après avoir contemplé un beau réveil. Le séminaire de théologie participa dès l'origine à ce mouvement si inattendu ; les conférences entre les étudiants, les réunions en plein air, les assemblées de prière, se succédèrent à l'envi, et là, sous le libre ciel du Massachussets, fut jeté en terre un grain de semence de moutarde qui, peu d'années après, était devenu un grand arbre ; il abrite maintenant les oiseaux du ciel sous ses branches, il étend son ombre salutaire jusqu'aux extrémités du monde.

La fin du XVIIIe siècle et le commencement du nôtre furent pour l'Angleterre en particulier, un moment bien sérieux de réformation et de vie. *Carey,* ce courageux pionnier des missions baptistes, qui de l'échoppe de savetier s'élevait aux plus hauts grades de la science, défrichait le terrain aux Indes ; la grande société des missions de Londres était fondée (1795) et *Buchanan* réveillait le zèle des chrétiens en faveur des missions, par d'éloquents écrits destinés à combattre l'influence pernicieuse de la compagnie des Indes. L'esprit missionnaire, traversant les grandes eaux pour rapprocher l'Angleterre de sa jeune rivale, souffla aussi en Amérique malgré des obstacles qui nulle part ne furent plus considérables au début, et c'est tout d'abord chez les étudiants d'Andover qu'il se manifesta : un sérieux esprit de recherche, le calme de la sagesse chrétienne, et l'enthousiasme d'une foi juvénile s'y réunirent comme des gages de succès, et ce sont là les caractères qui n'ont cessé dès lors d'être ceux des missions américaines.

Vers juillet 1809, raconte un des missionnaires sortis d'Andover, nous étions réunis comme d'habitude en plein air, pour la prière, quand un orage subit nous contraignit de chercher un refuge dans un hangar à foin. Au milieu du tumulte des éléments déchaînés, notre conversation continua sur les ténèbres spirituelles qui couvrent l'Asie. *Mills,* qui avait proposé ce sujet, soutenait vivement l'opportunité de fonder une mission lointaine, mais sa voix trouvait peu d'écho. Il s'écria enfin : Venez ! prions ici jusqu'à ce que l'orage soit passé et que le ciel redevienne serein ! Tel fut le commencement de notre réunion de prière pour les missions. Dans ce misérable han-

gar, dès longtemps détruit, naquit une œuvre qui a subsisté jusqu'à ce jour, et qui étend son action sur la terre entière. Un autre frère ajoute : « Il y avait, dans le séminaire, un vrai zèle pour les missions. J'ai souvent pensé que Dieu avait rarement répandu son esprit avec une telle puissance pour convertir les cœurs. »

Mais où aller? de quel côté diriger ces premiers efforts missionnaires? De toutes parts des difficultés sans nombre et des obstacles imprévus se rencontraient sur les pas de cette jeunesse inexpérimentée. On n'avait pas comme de nos jours les lumières de chrétiens âgés ni l'expérience d'un demi-siècle pour frayer la route aux nouveaux venus. N'importe! le même désir remplissait tous les cœurs, la même voix s'imposait à toutes les consciences : il faut faire quelque chose, et Dieu bénira le jour des petits commencements. Le même impérieux besoin qui donnait jadis des apôtres à l'Eglise, poussa, au mois de juin 1810, quatre jeunes étudiants du séminaire d'Andover, à s'adresser à la conférence des églises congrégationnalistes du Massachussets, réunie alors à Bradford. Dans une lettre aussi simple que touchante, ils lui offraient de se consacrer corps et âme, *pour la vie*, à la cause des missions, en demandant à la fois respectueusement à leurs pères, assistance, directions et conseils. Au bas de ce manifeste, qui fait époque dans l'histoire des missions, se trouvaient les noms de *Nott* et *Newels, Mills* et *Judson ;* les deux premiers ont, à la lettre, donné leur vie pour les Hindous. Mills s'occupa avec ardeur de la colonisation de l'Afrique occidentale, et tomba comme un héros à Libéria, où les nègres versèrent longtemps des larmes sur son tombeau ; quant à Judson, chacun peut dire, après avoir lu la vie de sa courageuse compagne, la première femme missionnaire sortie de l'Amérique, s'il a tenu sa parole.

Nous ignorons quelle fut la réponse du comité de Massachussets. Quoi qu'il en soit, Judson, rebuté par ses lenteurs, et son peu d'empressement à fonder une société de missions américaines, se mit au service des Anglais et partit le premier pour le Birman, à l'avant-garde de cette phalange d'intrépides missionnaires que le séminaire d'Andover allait donner au Seigneur (*L. Rice* aux Indes, *Richards* à Ceylan, etc.) Après avoir connu la piété de famille au presbytère de son vieux père, il avait fait de brillantes études de droit, mais de mauvaises compagnies l'entraînèrent dans le scepticisme et l'incrédulité. Se trouvant en voyage dans la campagne, il s'arrête un soir dans une auberge isolée; de la seule chambre qu'on put lui donner, il entendait pendant les veilles de la nuit le râle d'un mourant ; une mince cloison l'en séparait, et ce spectacle le fit rentrer sérieusement en lui-même. Au matin il apprend la mort du malheureux, qui avait expiré dans le désespoir. Quel est son nom ? demanda-t-il à l'hôte. A la réponse de celui-ci il pâlit d'épouvante ; c'était le nom d'un de ses compagnons de péché, d'un de ses camarades de l'université : « Mort, mort ! répète-t-il à voix basse, je suis perdu, car la Bible est la vérité. » C'était la flèche salutaire dont l'esprit de Dieu venait de transpercer son cœur; dès ce moment sa résolution fut prise, il se donna au Seigneur, recommença des études de théologie à Andover, d'où, au printemps de 1816, il prenait congé de sa famille éplorée qui avait cherché vainement à le retenir.

Mais ce beau réveil missionnaire franchit bientôt les étroites limites du séminaire d'Andover. A Middlebury, dans le Vermont, et ailleurs encore, l'Esprit de Dieu produisit les mêmes résultats. « Ayant eu l'occasion, écrivait un de ses élèves, de parler avec quelques membres de l'académie d'Andover de ces grandes choses, nous nous permettons d'entrer en correspondance avec vous pour avoir de plus amples détails. Voudriez-vous nous communiquer vos vues sur le devoir de se consacrer personnellement aux missions, comme sur les qualités requises pour être missionnaire, et sur la préparation convenable. » Un autre ajoutait : « Ceux même qui se sentirent appelés à rester comme pasteurs dans leur patrie furent fortifiés dans leur foi, raffraîchis spirituellement et encouragés puissamment. Non-seulement ils s'occupèrent dès lors des missions, mais ils apprirent encore combien l'esprit missionnaire était efficace pour communiquer le renoncement dont tout vrai pasteur doit être animé. » C'est

de Middlebury que sortirent les missionnaires *Winslow* (Ceylan), *Parsons* et *Frick* (Palestine), et tant d'autres qui se sont tous distingués dans l'histoire du règne de Dieu.

Tel fut le commencement de ces missions américaines qui, en moins d'un demi-siècle, ont transformé les îles Sandwich, attaqué l'empire Birman au cœur, et vu dans les montagnes de l'Arménie « le désert fleurir comme la rose. » Ecoutons encore la voix émue et éloquente de Judson adressant un appel à ses compatriotes quelques années avant sa mort : « Nous voyons des milliers périr misérablement autour de nous, mais le cri de douleur d'Ava les domine tous. O Ava ! Ava ! avec tes murailles dorées et tes fières tours, tu trônes comme une reine sur les nations d'Orient, mais aucune église chrétienne ne fleurit dans ton sein, mais aucun missionnaire de la croix n'a encore foulé ton sol ingrat. O Dieu des miséricordes ! aie pitié de Prome, de la pauvre Prome, et d'Ava et de Bassin. Ne permets pas que notre foi s'évanouisse, que notre courage chancelle, et que nous périssions sous l'influence de ce climat meurtrier. Aie pitié des églises des Etats-Unis ; continue à les réveiller par le souffle puissant de ton Esprit comme tu l'as fait déjà, et que le temps vienne bientôt où aucune église de la chrétienté ne pourra jouir de ton culte et de tes bénédictions sans avoir au moins un représentant sur la terre païenne. Aie pitié des *séminaires de théologie*, et hâte les jours où la moitié de ceux qui entrent chaque année dans le ministère seront poussés par le Saint-Esprit au milieu des païens, et sentiront leur cœur brûler d'amour pour toi et pour les pauvres idolâtres. Revêts ta chère Eglise, ta céleste fiancée, de ses ornements royaux, afin que, resplendissante d'une immaculée beauté, elle puisse marcher à la rencontre de son divin époux. Jésus, ô époux de nos âmes ! viens, Seigneur Jésus ! viens bientôt. Amen ! Amen ! »

Et, en blâmant la légèreté avec laquelle certains missionnaires retournaient dans leur patrie, après avoir travaillé quelques années seulement dans le champ de la mission, il ajoutait : « Il y a quelques jours, on demanda au frère Kincaird combien de temps il pensait passer au Birman. » — Jusqu'à ce que le Birman tout entier adore le Dieu vivant ! fut la réponse. Excusez ma franchise et recevez l'assurance de ma haute considération et de mon amour chrétien, avec lequel je reste votre Adoniram Judson, missionnaire pour la vie. Amen ! »

Dieu veuille qu'au milieu de nous plusieurs aussi puissent répéter ces paroles !

III

Et maintenant cette voix ne parviendra-t-elle pas jusqu'à nos cœurs ? Ne renouvellera-t-elle pas notre amour et notre foi ? Ne nous apprendra-t-elle pas à prier mieux, à combattre avec ces frères qui ont tout abandonné pour Christ, et à soutenir chaque jour leurs mains défaillantes ? « *Priez pour nous !* » nous écrivait un ami du fond de l'Afrique, et Dieu veuille que cet appel trouve un écho sympathique dans tous nos cœurs. Un autre de nos chers missionnaires du Lessouto ajoutait ces paroles qui sont pour nous un reproche : « Nous demandons du secours en hommes et en argent à tous nos frères en Christ. » Cette voix aussi qui a traversé les mers ne nous engage-t-elle pas à nous demander sérieusement : Que faisons-nous pour la cause des missions ? que pourrions-nous faire ? que voulons-nous faire désormais ?

Quand la main du roi cananéen de Hazor s'appesantit rudement sur Israël, Débora la prophétesse appelait les dix tribus au combat. Bientôt la victoire du torrent de Nison, où 900 chariots tombaient entre les mains d'Israël, venait réjouir le peuple de Dieu. Débora entonne un cantique à l'Eternel des armées et compte majestueusement les guerriers qui ont accompagné les bannières du Dieu fort. Benjamin a été parmi toi ; de Makir sont descendus les gouverneurs, et les principaux d'Issacar ont été avec Débora ; il y a eu aux séparations de Ruben de grandes considérations dans leur cœur ; pourquoi t'es-tu tenu entre les barres des étables ?..... Maudissez Méroz, a dit l'ange de l'Eternel, maudissez, maudissez ses habitants, car ils ne sont point venus au secours de l'Eternel, au secours de l'Eternel avec les forts. (Jug. V, 14, 29.)

Dieu veuille que ces mots ne nous soient

point adressés; et si trop souvent, hélas! nous restons aussi « entre les barres des étables, » que l'Eternel puisse au moins retenir la malédiction de Méroz. Que faisons-nous pour les missions? Envoyons-nous nos hommes forts pour combattre les batailles de l'Eternel? Comptons-nous beaucoup de familles, comme le Wurtemberg, cette terre bénie, où tel pasteur a donné ses deux fils à la mission, et envoyé ses deux filles aux Indes comme épouses de missionnaires?

« *Le Seigneur envoie des hommes, et il a plus besoin d'hommes que d'argent,* » disait Bickerstheth. Et, pour prendre un seul exemple, qu'avons-nous fait nous, chrétiens du petit coin de terre qu'on nomme le canton de Vaud, à cet égard? Hélas! que notre chapitre est court dans l'histoire des missions. Il y a quelque vingt-cinq ans nos frères *Gavin*, *Dentan* et *Rossier* entreprenaient la mission des Sioux; mais, bientôt abandonnée, elle ne répondit pas au zèle des ouvriers et aux espérances du comité de Lausanne qui les envoyait. Dès lors on trouve une regrettable lacune jusqu'à ces dernières années. Aujourd'hui nous avons la joie de compter six missionnaires en Afrique[1] et un en Chine[2]. C'est beaucoup déjà, grâces en soient mille fois rendues à notre Dieu; est-ce assez toutefois? N'y a-t-il pas là de quoi nous humilier? nous que le Seigneur a comblés de ses bénédictions temporelles et spirituelles, qui lui devons tant et comme nation et comme église, n'avons-nous rien de plus à lui offrir? Nos cœurs sont engraissés des biens de la terre, et trop souvent nous oublions d'en apporter la dîme à l'autel du Seigneur.

Si nous devons désirer et demander que l'Esprit du Seigneur souffle dans nos académies, pour provoquer des vocations missionnaires comme à Andover, ne devons-nous pas l'implorer d'abord sur nos familles, qui sont la pépinière de l'Eglise? Dans un pays comme le nôtre, l'ambition de chaque famille chrétienne un peu nombreuse devrait être d'avoir un de ses membres au moins consacré directement au service de Dieu, fût-ce comme pasteur, comme missionnaire ou comme instituteur. Si l'on comptait beaucoup de chrétiens parmi nous qui pussent s'écrier, avec le pasteur *Riehm*, en consacrant son fils comme missionnaire aux fêtes de Bâle: « Quelle grâce! quel bonheur! que je puisse avoir un jour un fils missionnaire; jamais, non jamais je n'eusse osé l'espérer. » Mais ici aussi nous n'obtenons pas, parce que nous ne demandons pas ou que « nous demandons mal. » Sans doute la vocation vient du Seigneur, et nul plus que nous n'est prêt à le reconnaître, mais à cet égard aussi il nous demande d'être *ouvriers avec lui*. Si nous pouvions sonder le fond des cœurs, nous serions étonnés de voir, en parcourant l'histoire de l'Eglise, combien de fidèles serviteurs de Dieu font remonter leur vocation à la prière de parents pieux. En effet, ce vœu lui-même des parents, s'il est sérieux et dicté par l'amour des âmes, est comme un porteur de l'Esprit, comme un des éléments de l'appel d'en haut, et il imprime d'ailleurs à toute l'éducation une direction particulière, la plus propre à former de futurs serviteurs de Dieu. Ainsi en fut-il d'*Augustin*, de *Calvin*, de *Scriver*, de *Newton*, malgré les égarements de sa jeunesse; ainsi de tant d'autres dont les noms sont connus de Dieu seul. Il y a bien des années, un de nos frères se trouvait près du lit de douleur de son enfant qui luttait entre la vie et la mort: « Seigneur! s'écria-t-il dans son angoisse, si tu me le donnes il est à toi..... » Dieu a entendu sa requête et l'heureux père bénit maintenant le Seigneur en apprenant les succès missionnaires de son fils. Ne trouvera-t-il pas des imitateurs parmi nous? ou plutôt, aurons-nous besoin de la maladie pour donner au Seigneur les ouvriers qu'il demande? Dieu veuille susciter au milieu de nous de saintes femmes qui, comme Anne et comme Monique, s'écrient du fond du cœur: Il sera au Seigneur pour tous les jours de sa vie!

Frères bien-aimés, les temps sont sérieux; le Seigneur fait de grandes choses par son Esprit au milieu des païens, pourquoi ne ferait-il pas de grandes choses par son Esprit dans nos cœurs? La cause des

[1] Nos chers frères *Germond*, *Mabille*, *Ellenberger*, *Gonin*, *Duvoisin* et *Jacques*.

[2] *Oscar Rau*, que la maladie vient malheureusement d'enlever à cette mission.

missions réclame plus que jamais nos sympathies, nos efforts et nos prières. Les amis des missions ont eu plus d'une fois l'occasion, dans l'année écoulée, de fléchir les genoux avec actions de grâces : les îles Sandwich et Haïti qui se réveillent comme tout de nouveau; les martyrs de Madagascar voyant poindre l'aurore de jours meilleurs, comme une réponse à beaucoup de prières; les efforts de frères moraves en Australie enfin couronnés de succès, et Peper, ce nouveau Kajarnack de l'Australie, recevant le baptême après onze ans de travaux infructueux.....

Voilà certes des sujets de joie pour tous ceux qui ont à cœur l'avénement du règne de Christ ici-bas. Mais que de besoins encore! mais que de misères et que de larmes! la voix des martyrs d'Eromanga et de Chine, le cri des Fidjiens et des enfants de l'Afrique qui demandent des missionnaires, ne sauraient-ils nous émouvoir à jalousie? Ecoutez ce qu'on lisait, il n'y a pas longtemps, dans un journal de la côte de Guinée, le *Cape-Coast-Paper*, rédigé par des natifs qui travaillent à l'évangélisation de leurs frères : « *Envoyez-nous davantage de missionnaires, oui, davantage, davantage !* » Ce cri de détresse, qui nous arrive des îles lointaines, ne nous trouvera pas sourds, et nous ne fermerons pas nos entrailles à la charité. Dieu veuille se préparer au milieu de nous, comme il le fait, nous l'espérons (et nous le savons en quelque degré), une jeune génération de missionnaires fidèles, actifs, dévoués, qui marchent sur les traces de Judson et qui fassent plus et mieux que leurs devanciers. Prions beaucoup, donnons généreusement, et soyons bien assurés que travailler ainsi à avancer au loin le règne de Christ, c'est le meilleur moyen de l'avancer autour de nous et dans nos cœurs.

CHARLES CHATELANAT.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DES CONDITIONS DE SUCCÈS EN ÉDUCATION. Recherches présentées aux jeunes mères par M. *Briquet*. Broch. de 44. pag. Genève, Émile Beroud, 1862.

Aujourd'hui, que tout tend à nous jeter, enfants et adultes, dans la vie publique; où les crèches, les écoles enfantines, les asiles, les pensionnats, les écoles diverses, empiètent si largement sur le domaine de la famille, on est heureux de voir surgir des ouvrages tels que celui-ci, dont le but est de rappeler aux parents que le foyer domestique est aussi une école, et qu'il y a pour eux devoir et possibilité de s'occuper de l'éducation de leurs propres enfants.

L'auteur de cet opuscule fait ressortir l'importance de l'éducation, et montre qu'elle ne peut réussir qu'à la condition qu'elle soit chrétienne et que les parents marchent dans la voie de foi et d'amour qu'ils doivent enseigner à leurs enfants. C'est là, en effet, le chemin royal. Les règles et les conseils qu'il donne sont en général justes et pratiques, et sa brochure est écrite avec entrain et énergie. Un plan plus clair, plus facile à suivre, eût cependant rendu son travail plus profitable en le fixant mieux dans la mémoire. Il y a peut-être aussi dans la route qu'il trace et les succès qu'il promet un peu d'idéal; mais l'idéal n'est-il pas un des charmes de la vie? Un seul passage, qui ne me paraît pas en harmonie avec l'esprit évangélique de l'auteur, m'a arrêté sérieusement; il est ainsi conçu : « Dieu a tout disposé pour que la chose (en éducation) aille de soi; aussi Rousseau a bien vu, quand il a dit que tout est bien en sortant des mains de la nature, car la nature sort des mains de Dieu. L'enfant imite, et ceux auprès desquels il vit ont les plus pressants motifs d'aimer Dieu, en sorte que si les choses vont selon leur pente naturelle, l'enfant trouve l'amour de Dieu établi autour de *soi*, et la piété s'allume sans effort dans son âme. (Page 12.) » Si je ne me trompe, l'auteur a voulu, dans sa citation de Rousseau, rappeler les paroles qui ouvrent l'*Emile* : « Tout est bien (ou *bon*, je cite de mémoire) sortant de la main de l'auteur des choses. » Or ces paroles se rapportent à l'objet que Rousseau a en vue, c'est-à-dire à l'enfant, et elles renferment dans sa pensée la négation de la chute et du péché originel : d'où ses erreurs en éducation, en religion, en politique, en philosophie. Je suppose que notre auteur n'a pas vu dans les paroles de Rousseau le sophisme qu'elles recouvrent.

J. P.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

—

Introduction à l'étude de la philosophie spiritualiste.

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

§ 7. *Conséquences religieuses des systèmes philosophiques.*

La conception du principe de l'univers a des conséquences qui embrassent tout l'ensemble do la vie humaine, parce que ces conséquences déterminent la religion et la morale. Etablissons-le d'abord pour la religion.

La philosophie et la religion sont deux épanouissements différents de l'âme. La philosophie ne s'adresse qu'à l'intelligence, tandis que la religion doit fournir une direction au centre même de la vie. Cette différence est facile à mettre en lumière. Nous admettons l'égalité pour tous les hommes dans l'ordre religieux, tandis que l'inégalité philosophique est évidente. Une grande supériorité religieuse peut même se manifester dans l'infériorité intellectuelle. L'humble femme qui sacrifie son temps et son repos au soulagement de sa voisine malade, vaut mieux que le savant qui savoure dans son cabinet les plus sublimes monuments de la pensée, lorsqu'un devoir clair et précis l'appellerait alors loin de ses livres et de sa retraite studieuse.

Entre la religion et la philosophie s'ouvre donc une large fissure, mais cette fissure est une crevasse, et les deux bords finissent par se rejoindre; il ne faut pour le reconnaître que descendre assez profond.

La philosophie cherche à déterminer le principe de l'univers, la religion établit les rapports entre l'homme et ce principe suprême; c'est donc en vain qu'on voudrait séparer absolument ces deux éléments, à moins d'imiter certains philosophes qui, comme Pomponat, niaient philosophiquement l'immortalité de l'âme, en se déclarant parfaitement soumis d'ailleurs à l'enseignement de l'église, comme bons chrétiens et catholiques. On prétend qu'on a vu, dans des temps plus rapprochés de nous, des théologiens qui, après avoir, durant la semaine, défendu le panthéisme pour le monde savant, montaient en chaire le dimanche pour prêcher l'Evangile au peuple. Que chacun se conduise selon sa conscience !

Tel Dieu, telle religion. Logiquement la religion d'un homme dépend de sa philosophie. Il faut observer ce terme *logiquement*. En effet, l'histoire, bien loin de nous montrer la philosophie produisant la religion, nous montre, au contraire, la religion produisant la philosophie, ou la philosophie procédant de la religion. Chaque acte du culte, en effet, contient toute une métaphysique, inconsciente, mais réelle. Quand on prie, c'est qu'on admet l'existence d'un être qui peut répondre aux prières; quand on

adore, c'est encore qu'on croit à l'existence de cet être et à ses infinies perfections. Lorsque la philosophie apparaît dans une âme, elle se dégage de sa religion et peut la confirmer; mais il n'y a pas d'illusion à se faire à cet égard, si elle ne la confirme pas, elle la renverse. L'homme ne peut avoir deux dieux, l'un pour sa pensée et l'autre pour son cœur. Bien que, historiquement, la religion précède la philosophie, il est donc vrai que logiquement la religion dépend d'une conception philosophique. La morale, par suite, en dépend aussi dans l'ordre régulier de l'enchaînement des idées.

§ 8. *Conséquences morales des systèmes philosophiques.*

Toute morale suppose une religion et par là une philosophie. Ce n'est pas ici le lieu de faire une étude de mœurs, et d'examiner si cette loi se réalise absolument pour tous les individus. Nous n'avons à traiter que le fait normal dans sa généralité.

L'homme se sent obligé d'imiter ce qu'il adore. C'est pourquoi, comme Platon l'a reconnu et proclamé, l'*imitation de Dieu* est le véritable fondement de la vertu, et la religion le principe universel de la morale. Mais une distinction importante est ici nécessaire. En parlant de religion, on a le plus souvent en vue telle religion spéciale, tel culte établi. On peut alors opposer à notre thèse, mal interprétée, d'irréfutables objections. Souvent, en effet, on a vu la morale supérieure à la religion. Les Romains étaient plus honnêtes que les dieux du Capitole. Mais nous prenons ici le mot religion dans son sens le plus général. Il y a dans l'homme un principe qui peut protester contre le culte établi, et se dégager de lui. On voit, dans le dialogue de l'*Eutiphron*, Socrate, armé de son bon sens et appuyé sur sa conscience morale, mettre dans un grand embarras un prêtre du culte païen. Quand la conscience humaine vaut mieux que la religion établie, elle s'en dégage; elle s'en dégage aussi (le cas est fréquent), quand elle vaut moins et que l'incrédulité naît de la corruption. Si la conscience moderne valait mieux que l'Evangile, selon des affirmations dont nous attendons encore la preuve, le monde moderne quitterait légitimement l'Evangile qui serait convaincu par ce fait même de n'être pas la religion absolue. On ne voit pas qu'il soit menacé de ce sort. Mais la conscience, lorsqu'elle proteste contre un culte établi, s'appuie-t-elle sur un élément purement moral, dégagé de toute idée religieuse? Les choses ne se passèrent point ainsi pour Socrate, dont l'exemple est cité mal à propos contre notre thèse. Socrate (il n'y a qu'à ouvrir les yeux et à lire pour le savoir) accomplissait sa mission *par l'ordre de Dieu.* La tendance de son enseignement était de substituer au culte des idoles le culte du Dieu inconnu, dont il entrevoyait la gloire; c'est pourquoi il but la ciguë. Loin de séparer la morale de la religion, il fondait sa morale sur une conception religieuse plus élevée que celle de ses contemporains.

Le XVIII[e] siècle a fait un grand effort pour poser les fondements de la morale en dehors de l'idée de Dieu. Il n'est pas sans intérêt de constater l'issue de cette tentative. Dans ce but, nous distinguerons dans la pensée générale de ce siècle deux courants principaux. L'un a

coulé en France, l'autre en Allemagne.

En France, la morale, séparée de tout principe religieux, est devenue purement sociale. Elle a eu pour fondement les conditions nécessaires au maintien de la société. Dieu ôté, l'homme reste. L'homme a besoin de vivre, il a besoin de jouir, et comme l'individu ne saurait se suffire à lui-même, il a besoin de ses semblables réunis en agglomération régulière. C'est ainsi que l'idée de la société s'implante dans l'égoïsme et le transforme sans changer sa nature. Dès lors, l'intérêt public devient la règle de toute moralité. De là deux conséquences : 1° La morale individuelle s'efface ; les questions de mœurs n'ont plus de valeur, en dehors de leurs effets sur autrui. 2° La morale, devenue sociale, tend à s'imposer, car la contrainte est essentielle à toute organisation civile. C'est là le sens du fameux décret de la Convention, mettant à l'ordre du jour la terreur et toutes les vertus. Le pouvoir social promulgue la morale par un ordre du jour ; il lui donne pour sanction la guillotine.

La théorie est fort clairement écrite dans le *Système de la nature* du baron d'Holbach. La Convention fit passer cette théorie dans les faits. Cependant, glissant sur une pente fatale, la France tombait dans un abîme de maux. Le pouvoir public relia la morale à la pensée religieuse, en décrétant, sur la proposition de Robespierre, que le peuple français reconnaissait l'existence de l'Etre suprême et l'immortalité de l'âme. Ce décret fameux avait sans doute des motifs purement politiques. On peut toutefois, sur l'autorité de M. Thiers, lui en reconnaître de plus sérieux. Il semble que les hommes de sang, qui le rendirent, sentirent que, privé de toute religion, l'ordre politique allait sombrer. Le spectacle d'une société sans Dieu éveilla un frisson de crainte dans ces âmes féroces.

Suivons maintenant en Allemagne l'autre courant de la pensée, s'efforçant d'établir une morale pure de tout rapport avec l'idée religieuse.

Dans le chaos des doctrines qui s'étaient heurtées et détruites dans la philosophie, Kant crut que la fin de toute métaphysique était arrivée ; un généreux élan le porta à réunir tous ses efforts pour sauvegarder la morale, et il crut la protéger d'autant mieux qu'il la rendrait plus absolument indépendante. Il prit pour point de départ le pur sentiment du devoir. Je dois obéir à ma conscience, dit-il ; il m'est impossible de le nier, car si je le niais, je pécherais contre ma conscience. Ainsi sa morale est une morale pure qui a pour base le sentiment du devoir uniquement.

S'il arrivait à un de mes lecteurs de rencontrer un esprit dans cette disposition, un esprit sceptique pour les grandes vérités spirituelles, mais honnête dans son scepticisme et se cramponnant au sentiment moral, comme un naufragé à la dernière planche qui surnage après la disparition du navire, j'invite le lecteur à tenir pour assuré qu'il a rencontré une noble nature, et je le conjure de ne rien faire pour éteindre ce lumignon qui fume encore.

Mais le sentiment du devoir considéré en lui-même et indépendamment d'un être réel dont il procède, est vraiment un lumignon qui va s'éteindre si sa flamme n'est alimentée. Il faut sortir d'un état pareil et il y a pour cela deux issues.

Kant a commis une grave erreur. Il a constaté le fait de la conscience, mais il n'a pas vu le passage immédiat du fait moral à Dieu, il n'a pas entendu dans sa conscience la voix même du Dieu éternel. C'était la première issue, la bonne, et il l'a manquée. Les conséquences de cette erreur sont graves. On n'arrive pas solidement à la conception de Dieu par un détour, par un ricochet de la pensée. Aussi le théisme de Kant arrivant au terme d'une longue chaîne de déductions manquait d'une base solide. C'est pourquoi ce grand penseur a vu, avant sa mort, des hommes qui se donnaient pour ses disciples, travailler à renverser tous les fondements qu'il avait établis.

Cherchons à remonter à l'origine métaphysique de ce mouvement historique de la pensée, qui, après Kant, a reproduit en Allemagne les négations les plus audacieuses de l'ordre moral.

Le devoir est-il réellement devoir, c'est-à-dire oblige-t-il? Alors je dois admettre qu'il existe et n'est pas un simple produit de mon esprit. Mais je sais que le monde matériel ne m'oblige pas, qu'au contraire je suis fait pour en être le roi. Les idées me contraignent sans m'obliger; tandis que le devoir seul *m'oblige*. Le devoir est donc l'élément supérieur entre tous les éléments qui me sont connus. Il est plus que la matière et plus que l'idée. Il est pour moi la plus haute manifestation de l'être, de l'existence, de l'essence des choses; il est dans mon âme la manifestation primitive de Dieu. — Oui, dira-t-on, mais c'est le Dieu inconnu. — C'est le Dieu connu, au contraire, trop connu de ceux qui se révoltent contre lui, car c'est le Dieu saint. Ainsi nous voilà amenés par la conscience à la religion. Essayons d'échapper à ce courant; disons : « La conscience oblige, à la vérité, mais elle est en moi et je ne peux pas de ce phénomène intérieur remonter à une réalité existant en dehors de moi. » Dans cette voie la morale va se transformer et se perdre. C'est la marche de la pensée des stoïciens.

Pour le stoïcien le devoir, fait personnel et qui se termine dans l'individu, ne se présente plus sous la notion de l'obligation, mais sous la notion de la dignité.

« Il se ramasse en soi, n'ayant plus où se rendre. »

Mais à quoi conduit le sentiment de la dignité? Il veut qu'on ne se soumette pas aux choses, mais qu'au contraire on se soumette les choses. Ainsi le stoïcien réprimera les déréglements de sa conduite, il mettra ordre aux écarts de son imagination et détachera son cœur des biens de cette terre. Voilà qui est bien, voilà qui est une vraie dignité, et c'est pourquoi le stoïcisme a légué au monde une foule de maximes admirables. Suivons.

Les stoïciens sacrifient leurs penchants inférieurs, mais ils n'ont pas d'autel où déposer ce sacrifice, ou plutôt cet autel est leur orgueil. Aussi le stoïcien se soumet non-seulement les éléments inférieurs de la nature, mais les plus nobles penchants du cœur. Car il est à lui-même son centre, et pour tout dire son idole.

Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,
Et perdant toute chose, à soi-même il se reste,

disent deux grands vers cornéliens, égarés dans les *Femmes savantes* de Molière. On trouve dans les maximes d'Epictète le dur commentaire de ces paroles. Le sage doit rester impassible. Il doit se consoler de la mort de sa femme ou de son enfant comme du brisement

d'un vase de porcelaine, et ne pas troubler son repos pour le bien même moral des autres. Arrivé là, il reste encore un pas à faire dans le sens de la dignité. La dignité est la liberté. La liberté absolue veut qu'après s'être soumis toutes les choses extérieures, l'homme dispose encore de lui-même. La morale stoïcienne permettait le suicide, nous en comprenons la véritable raison. Il est une autre explication de cette doctrine qui ne soutient pas l'examen. Elle consiste à considérer le droit de suicide comme le privilége de s'affranchir des maux de la vie. Mais la thèse stoïcienne étant que les maux de la vie n'existent pas pour le sage, il serait contradictoire de faire valoir comme un privilége, le droit de se débarrasser d'afflictions qui ne sont pas. Mais le suicide est l'acte même de la liberté absolue. Il est, dans ce sens, le dernier terme de la morale sans Dieu, de la morale qui traduit le devoir en pure estime de soi.

Ce courant stoïcien s'est reproduit dans l'Allemagne moderne avec ses conséquences principales. On racontait, il y a un certain nombre d'années, l'anecdote suivante. C'était l'époque du plein triomphe de l'idéalisme. Un étudiant entrant chez un de ses amis, le trouva immobile et avec toutes les apparences d'une mystique extase. — Que fais-tu donc, demanda le camarade? — Je m'adore moi-même, répondit le jeune adepte de la philosophie. Ce fait est-il historique ou légendaire? Je ne sais. Dans tous les cas, il révèle ou symbolise admirablement le résultat dernier de la rupture absolue entre l'ordre moral et l'ordre religieux. L'adoration de l'homme par l'homme est un culte mauvais; mais enfin, c'est un culte. On veut en vain isoler la morale. Dans son isolement prétendu, et en fait impossible, elle reconstitue une religion.

§ 9. *Conclusion.*

On peut comprendre désormais l'importance de notre thèse : la solution du problème philosophique, c'est-à-dire la détermination du principe de l'univers a des conséquences qui embrassent la vie entière de l'homme. On ne saurait donner trop d'attention à la direction d'études ayant de semblables résultats. Historiquement, sans doute, soit dans le développement de l'humanité, soit dans le développement de l'individu, la pensée n'est pas le fait le plus profond de notre nature. La pensée procède de la vie, et la philosophie reçoit sa direction du sentiment religieux. Mais lorsque les puissances intellectuelles se développent, elles agissent sur l'âme tout entière. Une philosophie égarée réagit sur l'ordre religieux et achève de renverser les bases dont le simple ébranlement, ou l'oubli momentané, lui a permis de prendre naissance. L'œuvre essentielle d'une philosophie vraie est précisément de maintenir les droits de la vie contre l'intelligence isolée, de rendre sensible cette vérité capitale que la science est faite pour l'homme et non l'homme pour la science. Négliger les éléments philosophiques de la pensée, les déclarer sans importance par le motif que l'âme considérée dans sa vie réelle et totale est plus que la seule intelligence, refuser par conséquent de surveiller de près les égarements spéculatifs de l'esprit humain parce qu'il y a des œuvres plus importantes à accomplir, serait agir comme un médecin qui négligerait les

symptômes accessoires d'un mal qu'il voudrait combattre uniquement dans sa source même. Il ne voudrait pas donner la quinine parce que la fièvre n'est pas le fait primitif de la maladie, et pendant qu'il réfléchirait savamment sur le traitement à suivre, la fièvre emporterait le malade.

Il est des époques où l'intérêt religieux peut être servi uniquement sous sa forme propre et spéciale. Mais quand de tous les points de l'horizon philosophique le vent nous apporte les nuages épais du doute et de la négation, la recherche philosophique a des devoirs immédiats et graves à accomplir.

Il suffit d'énoncer les thèses suivantes qui portent avec elles la justification de leur propre évidence :

Le matérialisme a pour conséquences de faire de l'intelligence et de la volonté humaine des serviteurs du corps, et de placer le bonheur dans les jouissances sensibles.

L'idéalisme, concevant l'univers comme régi par la puissance inconsciente de l'idée, produit les fruits amers du fatalisme absolu, et finit par se débarrasser des notions du bien et du mal, de la conscience et de la vie.

Le spiritualisme est, dans l'ordre de la science, l'expression de la vérité chrétienne envisagée dans ses principes fondamentaux, l'expression des bases religieuses que suppose l'œuvre propre de l'Evangile. Seul, il peut garder et défendre dans les débats de l'Ecole, les vérités qui ont fait la vie du monde moderne, comme ces vérités seules peuvent donner aux âmes dans la tourmente de l'existence actuelle une force vraie et des consolations efficaces.

Le 1er septembre 1829, M. Victor Cousin écrivait : La philosophie n'a aujourd'hui qu'une de ces trois choses à faire :

Ou abdiquer, renoncer à l'indépendance, rentrer sous l'ancienne autorité, revenir au moyen âge ;

Ou continuer à s'agiter dans le cercle de systèmes usés qui se détruisent réciproquement ;

Ou enfin dégager ce qu'il y a de vrai dans chacun de ces systèmes et en composer une philosophie supérieure à tous les systèmes.

La tentative de l'Eclectisme a échoué. Ce que la philosophie avait à faire en 1829, ce qu'elle a à faire en 1863, c'est d'exprimer avec un soin toujours plus grand, avec une fidélité toujours plus grande, dans l'ordre de la science, et avec toutes les lumières modernes, la Vérité Eternelle apportée au monde par Jésus-Christ ; cette vérité que le moyen-âge n'a pas épuisée, parce qu'elle est inépuisable, et qui n'a achevé de transformer ni nos lois, ni nos mœurs, ni notre métaphysique trop engagée encore dans les liens de la pensée antique.

ERNEST NAVILLE.

MISSIONS.

Le missionnaire Lacroix.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

VII

Les églises indigènes.

Lacroix rentrait aux Indes plein d'une nouvelle force et d'un nouveau zèle. Une rude épreuve l'attendait. En mettant pied à terre, il apprit que son cher ami et collègue M. de Rodt était mort. Une fièvre

cérébrale l'avait emporté en peu de jours. Lacroix, outre sa sympathie pour ce jeune frère, s'était particulièrement réjoui de le revoir pour parler avec lui de leur commune patrie, la Suisse. Il avait vu les parents de son collègue à Berne et était chargé d'une quantité de salutations et de petits « souvenirs » affectueux pour lui. Aussi le deuil fut-il profond. Heureusement que la réception réellement enthousiaste dont il fut l'objet à Calcutta vint y faire diversion, et plus encore la nécessité de remplacer par un redoublement d'activité l'ouvrier si précieux et si dévoué que la mission venait de perdre. L'ardeur avec laquelle il reprit ses occupations risqua même de lui coûter cher. Il fut saisi d'une espèce d'attaque de choléra qui mit sa vie en grand danger. En même temps Radhanath, le plus excellent catéchiste de la mission, mourait de la petite vérole, jeune encore et plein de zèle.

Ayant perdu successivement tous ses anciens collègues, Lacroix se trouvait alors seul, avec des aides sans expérience ou ne connaissant pas encore la langue du pays, pour poursuivre l'œuvre commencée. Ses projets d'évangélisation en furent immédiatement arrêtés. Son premier devoir désormais était de veiller sur les églises indigènes et sur les écoles. Cela était d'autant plus nécessaire que la tiédeur et l'indifférence spirituelles s'étaient emparées pour plusieurs causes de ces congrégations si vivantes jadis, et que tous les efforts de M. de Rodt étaient demeurés vains au milieu d'elles. La mort par le choléra des chrétiens les plus fidèles, une mauvaise récolte, des tendances fâcheuses qui s'étaient développées sans qu'on y prît assez garde, avaient amorti les impressions sérieuses. Un danger plus grave encore menaçait l'église. Des jésuites étaient arrivés. Ils n'avaient point d'écoles, si ce n'est des couvents pour les classes supérieures, ils ne prêchaient pas, ils ne cherchaient point à fonder des églises, mais uniquement à détourner individuellement, au moyen d'argent et d'arguments subtils, les convertis des diverses stations protestantes. Dans la misère qui avait frappé beaucoup de natifs, la tentation était fort grande, mais la résistance de la part des missionnaires fut énergique; les jésuites ne parvinrent à détourner que ces hommes déclassés qui étaient allés déjà d'église en église, et un beau jour ils disparurent complétement. Huit ans plus tard les Mormons vinrent à leur tour, avec un succès analogue.

Pendant sept années Lacroix fit son possible pour ranimer les églises qui avaient donné d'abord de si grandes espérances, et cette période fut la plus amère et la plus décourageante de sa vie. Un petit nombre de chrétiens demeurèrent fidèles jusqu'au bout. Mais la majorité, dans ces congrégations sorties du paganisme, donna le spectacle d'une succession presque non interrompue de chutes, souvent grossières, de péchés persistants, de légèreté et de mondanité, qui força Lacroix à plusieurs reprises à dissoudre les églises, à suspendre la distribution de la cène, à rejeter les membres indignes. De temps à autre le sérieux se ranimait, mais bientôt l'influence d'anciennes habitudes, de l'idolâtrie extérieure, de la misère, des intérêts terrestres, emportait comme un torrent ce bien passager et donnait aux missionnaires un tableau fidèle des difficultés contre lesquelles les apôtres avaient eu à lutter dans les églises primitives, à Corinthe et ailleurs. Souvent Lacroix était profondément découragé; il se demandait si les missionnaires ne suivaient pas une fausse direction dans leur œuvre, en voulant établir des églises sur un terrain si peu propice; si la vraie voie n'était pas de travailler, sur un champ plus large, par la prédication et par l'éducation, à renverser l'idolâtrie en répandant les idées chrétiennes, jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de répandre son Esprit sur les âmes ainsi préparées à recevoir la vérité, et si la constitution d'églises dans l'état actuel n'était pas anticiper les temps et les reculer en définitive par la perte d'efforts qui auraient pu être mieux employés. Néanmoins il continua, et de temps à autre il eut la joie d'admettre de nouveaux convertis, arrachés au paganisme malgré toutes les influences adverses, et qui avec un petit nombre d'anciens chrétiens formaient une petite phalange solide qui tenait un peu le mal en échec.

Si l'œuvre était pénible dans les cam-

pagnes, à Calcutta, au contraire, les encouragements étaient grands, quoiqu'ils ne tinssent pas d'une manière spéciale à l'œuvre de Lacroix. Là les écoles étaient le plus puissant levier des missions. Toutes avaient des succès; mais la mission de l'église libre écossaise avait des établissements d'instruction si distingués, et dont les résultats furent si éclatants, que cela produisit parmi les natifs, de la classe élevée surtout, une émotion intense. Les journaux indigènes dénoncèrent les dangereux *padri*, et surtout le missionnaire Duff. De grandes réunions furent convoquées afin d'aviser aux mesures à prendre pour mettre un terme aux conversions parmi les jeunes gens, et il fut décidé à l'unanimité d'établir une école en concurrence de celles des missionnaires. Quand il s'agit d'organiser l'établissement et de réunir les fonds nécessaires, la division se mit parmi les plus ardents promoteurs de la nouvelle école, qui sombra même avant d'être née. Les écoles chrétiennes en reçurent un nouvel élan.

Lacroix sentit vivement alors le désavantage où il se trouvait placé par la mort et l'éloignement de plusieurs de ses meilleurs collègues. Il mettait une grande importance, et avec raison, à être fort dans un centre comme Calcutta, dont l'influence rayonne sur une si vaste circonférence, aussi demanda-t-il instamment à Londres l'envoi de nouveaux ouvriers. En même temps il indiqua brièvement quelles étaient les qualités désirables chez ceux-ci, exposé plein de bon sens, qui porte le cachet de l'expérience, et qu'il nous paraît utile de reproduire en partie.

« *Qualités physiques*. Si l'on veut que les missionnaires accomplissent l'œuvre qu'on attend d'eux, ils ne doivent être choisis que parmi les hommes robustes, dont la constitution n'a subi aucune atteinte. Des hommes délicats ne peuvent convenir, car, quelle que soit leur bonne volonté, ils ne peuvent soutenir longtemps le travail dans un climat comme celui-ci, et ils sont contraints par conséquent de ne faire qu'une partie de l'œuvre que des hommes plus forts accompliraient aisément, et les dépenses de la Société sont égales pour les uns et pour les autres.

» Nous avons besoin d'hommes du calibre de nos quatre frères écossais à Calcutta, qui ont tous six pieds de haut, et sont robustes à proportion. Ce qu'ils accomplissent en fait de travail est étonnant. Ils font certainement l'œuvre de six missionnaires, et épargnent ainsi annuellement à l'église libre les dépenses de deux ouvriers.

» M. Mack, de Serampore, dont l'expérience des Indes était fort grande, faisait souvent allusion au défaut de forces physiques de beaucoup des missionnaires qui sont envoyés ici, et à notre dernière réunion annuelle de la Société du Bengale, dont il était un des présidents, il crut de son devoir de dire publiquement sa façon de penser. Il disait : « Nous avons besoin » aux Indes d'hommes d'une plus forte constitution; une compagnie de grenadiers » dans l'armée missionnaire, des fils des » champs, élevés à la dure, qui aient les » nerfs et les muscles des Carey et des » Chamberlain. »

» Ces remarques s'appliquent à tous les genres de travaux missionnaires; mais elles ont un double poids pour l'œuvre qui se poursuit au dehors, telle que l'évangélisation itinérante, la visite d'églises indigènes éloignées dans toutes les saisons de l'année, la prédication aux païens, etc. En Europe on ne se fait pas une idée des efforts corporels et de la puissance de poumons requis d'un missionnaire qui, dans ce climat énervant, doit parler chaque jour à des assemblées de natifs, maintenir l'ordre parmi eux quand cela est nécessaire, répliquer aux objections, tout cela en plein air, ou dans des chapelles ouvertes de tous côtés, pour la plupart situées près du brouhaha d'un bazar, ou sur une rue animée de mille bruits, et toujours remplie de passants. C'est pour cela qu'un missionnaire peu robuste ne peut accomplir cette œuvre importante que de loin en loin, et s'il y ajoute une voix faible, même ces prédications occasionnelles ne font aucun bien, parce qu'on ne les entend et ne les comprend qu'imparfaitement.

» Or, comme notre Société se voue essentiellement à la prédication, elle devrait s'efforcer par-dessus tout de n'envoyer que des hommes en état de faire l'œuvre spé-

ciale qu'on attend d'eux. Les jésuites sont dignes d'imitation sur ce point. Partout où ils entreprennent une œuvre, ils mettent un soin extrême à n'y envoyer que les agents que leurs qualités physiques et mentales rendent complétement aptes à leur travail particulier. C'est à cela que j'attribue la plus grande partie des succès qui ont souvent couronné leurs efforts.

» Il est à remarquer aussi que la santé des hommes vigoureux se maintient beaucoup mieux aux Indes et qu'ils vivent proportionnellement plus longtemps.

» *Qualités mentales.* J'ai peu à dire sur ce sujet, tous les choix de la société ayant été faits avec discernement. Je rappellerai seulement qu'entre ces qualités, les suivantes sont indispensables: — une piété réelle; un amour enthousiaste et un dévouement complet pour la cause des missions; un caractère énergique; un esprit ferme et persévérant; de l'aptitude à apprendre les langues étrangères; une bonne moyenne de talents, surtout le talent de la prédication, et (afin d'obtenir le respect et l'affection des natifs), des dispositions aimables, ouvertes et affables. Tous les missionnaires envoyés aux Indes devraient posséder ces qualités si l'on veut qu'ils accomplissent leur œuvre. »

Lacroix demande ensuite que les missionnaires dont la santé a été épuisée et qui ont repris des forces en Europe, ne soient renvoyés en aucun cas s'ils ont dépassé l'âge de quarante-cinq ans, car ils ne font plus alors que végéter misérablement pendant quelques années, sans rendre de vrais services. Enfin il s'élève fortement contre l'habitude des jeunes missionnaires d'aller se marier en Europe après deux ou trois ans de séjour aux Indes. Ils doivent choisir leur fiancée avant de partir, et la faire venir lorsqu'ils sont établis, au lieu de perdre un temps précieux et d'occasionner des frais considérables sans résultat.

Malgré ses préoccupations et ses travaux, Lacroix était resté en relations avec de nombreux amis en Europe, spécialement avec le Dr Barth, avec M. Munier, professeur à Genève et avec le Dr Grandpierre de Paris. Son voyage l'avait comme rattaché au vieux continent. Il en donna deux preuves caractéristiques. En 1845, dès qu'il eut appris la crise religieuse qui s'était manifestée dans le canton de Vaud, il réunit de son propre mouvement, sans aucun appel d'Europe, ses frères de Calcutta, leur exposa la situation des pasteurs démissionnaires avec l'éloquence du cœur qui le distinguait et réunit immédiatement 5000 fr., qui furent alors les bien-venus et touchèrent extrêmement ceux qui étaient l'objet de cette libéralité chrétienne. — En 1848 il suivit avec un intérêt extrême le cours des révolutions qui agitèrent l'Europe, et lorsqu'il apprit que la Société des missions de Paris était plus qu'au-dessous de ses affaires, que les missions parmi les Bassoutos du sud de l'Afrique étaient abandonnées à elles-mêmes faute d'argent, il plaida leur cause avec tant d'ardeur qu'il put réunir 20,000 francs, lesquels, avec d'autres dons au Cap, maintinrent la mission jusqu'à ce que la Société de Paris, recevant de nouveau des contributions, pût reprendre l'œuvre qu'elle avait été contrainte d'abandonner un moment.

VIII

Voyages missionnaires.

Par un côté de son œuvre Lacroix se trouvait d'ailleurs étroitement lié à la Suisse. Nous avons parlé déjà des voyages d'évangélisation pendant la saison froide. Avant son séjour en Europe, Lacroix en avait fait un assez grand nombre, mais ils étaient courts et irréguliers. De plus, comme ils étaient assez coûteux, la Société de Londres, forcée de se restreindre, avait fini par les supprimer, quoique à regret. Lacroix en fut affligé; d'un côté il avait pu voir l'immense influence de ces tournées missionnaires, de l'autre il sentait que c'était là qu'à bien des égards ses dons particuliers trouvaient leur plus utile emploi. Il en parla à Genève; on lui demanda de combien d'argent il aurait besoin pour organiser cette œuvre d'une manière systématique et régulière, et sur sa réponse que deux mille francs par an suffiraient, quelques amis s'engagèrent à les lui fournir, ce qu'ils firent en effet.

A partir de ce moment les voyages de Lacroix furent annuels; ils devinrent beaucoup plus longs et ils lui permirent de s'a-

vancer beaucoup plus loin dans l'intérieur du pays, souvent dans des localités où aucun Européen n'avait pénétré, de mémoire d'homme, et où l'Evangile était reçu avec plus de simplicité, et moins de contradiction que dans les villes, où le christianisme était plus familier. En général l'itinéraire des missionnaires était arrêté de telle manière qu'ils pussent assister aux grandes réunions populaires, telles que les foires, les solennités religieuses hindoues, les pèlerinages, qui ont lieu à des époques déterminées sur divers points du pays. Mais partout où ils passaient ils annonçaient l'Evangile, tantôt aux individus isolés, tantôt à des assemblées plus ou moins considérables, laissant après eux des Nouveaux Testaments, des livres et des traités religieux, toujours fort recherchés et avidement reçus, qui demeuraient comme une trace durable de leur passage.

A peine avons-nous besoin de dire que les qualités personnelles et l'expérience qui avaient valu tant de succès à Lacroix comme prédicateur populaire en Bengali, étaient précisément ce qu'il fallait dans ces tournées d'évangélisation, et cela était si bien reconnu que tous les missionnaires de Calcutta cherchaient à le pousser vigoureusement dans cette partie de l'œuvre. Malheureusement il y portait une qualité comme homme qui devenait un défaut dans ce cas; c'étaient ses affections de famille. Ce missionnaire si fort, si exempt de sentimentalisme, avait besoin d'affections domestiques. Quand il avait été éloigné deux mois des siens, il n'y pouvait plus tenir: il fallait qu'il revînt, et il était rare alors qu'il se remît en route. Et encore, pour qu'il demeurât aussi longtemps, fallait-il qu'il fût accompagné de quelque collègue, car lorsqu'il était seul, obligé de se concentrer en lui-même, il était pris d'une humeur noire contre laquelle ses efforts étaient vains, et qui le forçait à rentrer chez lui parfois au bout de quinze jours seulement. Il n'utilisa donc jamais complétement la saison froide, mais il tirait parti avec d'autant plus d'activité du temps limité qu'il consacrait à ces voyages.

L'influence de ceux-ci était double: d'un côté ils étaient un moyen puissant de familiariser les esprits avec l'Evangile, d'ébranler la foi ancienne aux idoles, d'éveiller de nouvelles idées, de préparer le terrain pour l'avenir, tout en obtenant quelques conversions réelles; de l'autre ils constituaient pour les missionnaires indistinctement l'un des encouragements les plus puissants qu'ils pussent recevoir au milieu d'une œuvre dont les résultats devaient, en temps ordinaire, leur paraître souvent sans aucune proportion avec leurs travaux. Lacroix ne put visiter de partie si reculée du Bengale qu'il n'y trouvât des traces des missions de Calcutta. De ces hommes qui paraissaient une ou deux fois dans les chapelles des bazars, sans même être remarqués par les missionnaires au milieu d'auditoires essentiellement changeants, une multitude s'était répandue dans tout le pays et y avait porté quelque connaissance de cette foi nouvelle dont ils avaient entendu parler. Presque partout on était tout au moins curieux d'entendre les missionnaires, on les écoutait avec bienveillance, mainte fois avec un désir évident d'être instruit. C'était plus particulièrement le cas là où se trouvaient d'anciens élèves des écoles missionnaires, qui en savaient plus que des auditeurs fugitifs et avaient pu donner des renseignements plus complets à leurs compatriotes. Mais là, aussi, l'opposition n'était pas rare, parce que la séparation s'était faite entre les partisans de l'ancien et du nouveau système.

Un jour que Lacroix se rendait à Saugor il rencontra un groupe de pèlerins, avec lesquels il s'entretenait du péché de l'idolâtrie et du chemin du salut par Jésus-Christ, lorsqu'un homme d'une apparence très respectable s'écria avec un extrême étonnement: « Quoi! vous êtes aussi ici? Quand je suis au nord de Calcutta, je suis sûr de vous rencontrer et de vous entendre parler de Jésus-Christ. Si mes affaires m'appellent au sud de la ville, je vous y trouve encore parlant du même Jésus-Christ. Si je me rends dans un village éloigné, je suis certain d'entendre la même histoire, et ici, au milieu même des jungles, le nom de Christ résonne encore dans la solitude! Vous semblez réellement être partout, car qui aurait jamais pensé d'entendre parler de Jésus-Christ dans un lieu comme celui-ci? »

Dans une autre occasion les missionnai-

res trouvèrent douze jeunes gens qui jouaient aux cartes dans une cour. Tous savaient l'anglais, quoique ce fût un village. Ils reçurent chacun avec plaisir un Nouveau Testament et l'un d'eux invita les missionnaires à se rendre chez son père où ils trouveraient bon nombre de personnes qui seraient charmées d'entendre l'Evangile. Ils ne furent pas désappointés ; les auditeurs manifestèrent un vif intérêt, malgré les remarques insolentes d'un vieux brahmine, dont la présence paraissait d'ailleurs être à charge à tous. Après la réunion le jeune homme accompagna les missionnaires et leur apprit qu'il donnait des leçons à la jeunesse du village. — « Sur quels sujets? — Sur l'astronomie, la géographie et la religion. — Quelle branche de la géographie enseignez-vous? — Que la terre est ronde, ce que je leur montre au moyen d'un vaisseau voguant sur l'Océan. Vous savez que mes stupides compatriotes croient la terre à trois coins. Puis je leur montre comment se meuvent les corps célestes, et l'unité de Dieu, et que toutes les histoires sur les dieux des hindous sont fausses. — Et est-ce qu'ils vous écoutent? — Oh oui! monsieur, le bas peuple se tient très tranquille et aime ces choses, mais ce vieux brahmine y est très opposé et voudrait me faire punir par mon père. Reviendrez-vous ici? J'aimerais vous voir souvent; j'aurais besoin d'un révérend pour me guider. » — Les missionnaires prirent plaisir à lui donner des directions pour ses leçons et lui montrèrent comment il devait lire son Testament; chemin faisant il leur fit connaître plusieurs de ses amis, qui avaient les mêmes opinions que lui. Tout cela dans un village écarté. Voici quelques détails sur la manière dont s'y prenaient habituellement les missionnaires dans leur œuvre d'évangélisation :

« En débarquant, dit Lacroix, nous fûmes aussitôt entourés de bon nombre de natifs, mahométans et hindous, auxquels nous prêchâmes Christ le Sauveur. Quand je me sers du mot « prêcher » tel que nous le pratiquons dans nos tournées, je dois dire qu'il ne faut pas l'entendre dans le sens habituel de discours étudiés sur un sujet particulier. Au contraire, nos discours prennent généralement autant que possible la forme de conversations. Nous commençons par faire quelques questions sur les circonstances du peuple, leur commerce, les perspectives de la moisson, et d'autres sujets de ce genre auxquels nous sommes sûrs qu'ils prennent intérêt. Une fois que l'entretien est engagé, nous attirons graduellement l'attention sur des objets plus importants, amenant nos auditeurs à s'élever des choses temporelles aux spirituelles, et de cette manière nous avons l'occasion d'annoncer pleinement le chemin du salut à un auditoire attentif et intéressé. L'expérience nous a montré que c'est le meilleur moyen pour faire écouter l'Evangile. Si, au contraire, nous commencions par attaquer les superstitions des natifs, ou par déclarer abruptement les mystères de la rédemption, nous serions sûrs d'exciter leurs défiances, ou tout au moins de les remplir d'un étonnement stupide à propos des étranges choses que nous leur aurions dites. Le fait est que pour parler avec effet à ces pauvres idolâtres, il faut amener son sujet doucement, graduellement, et de la manière la plus simple possible. Pour accomplir cette tâche il faut connaître à fond non-seulement la langue du pays, mais les habitudes et les sentiments des natifs; il est donc à conseiller d'employer toujours pour ces voyages les missionnaires les plus anciens et les plus expérimentés de la station. »

Deux traits curieux peuvent servir de commentaire à ces observations. Nous laissons encore parler Lacroix.

« A Bondor Ghat une école indigène était réunie sous un grand arbre, et les jeunes garçons étaient occupés à écrire sur des feuilles de palmier et de plantain. Bon nombre d'habitants étaient aussi présents, et parmi eux deux arrogants brahmines qui, apprenant que nous étions des missionnaires, et désireux d'en imposer aux villageois, affectèrent de nous considérer avec mépris, comme des hommes stupides et ignorants. Voyant que s'ils parvenaient à faire impression sur le peuple notre prédication serait vaine, ou même qu'on ne nous écouterait pas, je me tournai vers le maître d'école et lui demandai s'il pouvait faire tout calcul que je pourrais lui indiquer. Sur sa réponse affirmative, que j'attendais, je lui donnai à résoudre un problème d'arithmétique assez difficile, j'en conviens. Il se mit immédiate-

ment à l'œuvre, mais, après des essais réitérés, il ne put rien en faire. Les orgueilleux brahmines, intéressés à l'honneur de leur maître d'école, tentèrent de lui venir en aide, mais sans mieux réussir. Alors je demandai une feuille de plantain et une plume, et devant eux, en deux ou trois minutes, j'eus fait le calcul. Cela changea immédiatement la face des choses, et au lieu de nous considérer avec mépris, la foule se mit à dire tout bas: « Voilà des habiles et savants Sahibs, pour ceux-là! » Nous profitâmes de cette meilleure impression pour prêcher à la foule, qui nous écouta avec une attention que nous n'aurions jamais obtenue sans l'arithmétique. C'est ainsi que les missionnaires sont obligés de recourir à tous les expédients légitimes pour obtenir un accueil favorable, et de se faire tout à tous afin d'en gagner quelques-uns. ».

Le second exemple n'est pas moins intéressant; il rappelle une des scènes où Paul, prisonnier, mit ses accusateurs en désarroi.

« Apprenant qu'il y avait dans la ville beaucoup de savants brahmines, chefs de colléges indigènes, nous exprimâmes le désir d'avoir une conversation avec eux. Le zémindar nous dit obligeamment qu'il les inviterait à se rencontrer avec nous, le soir, dans sa maison. Les pundits et nous-mêmes, nous étions assis sur des chaises à l'une des extrémités d'une vaste halle ouverte, le reste du lieu étant occupé par un grand concours de peuple venu pour assister à la discussion et qui s'assit par terre. Comme nous savions que les pundits hindous ont des idées excessivement hautes de leurs propres connaissances théologiques, et le mépris le plus complet pour celles des autres personnes, nous jugeâmes prudent de ne pas débuter par l'Evangile, qu'ils auraient probablement reçu d'une manière inconvenante ou combattu avec des sophismes, qu'ils aiment beaucoup. Notre but était de produire d'abord en eux un peu d'humilité en leur démontrant que leur propre système n'était pas aussi fort et facile à défendre qu'ils avaient bien voulu se l'imaginer jusqu'alors. Nous leur demandâmes donc de nous dire ce que les Shastres hindous enseignent sur la nature et les attributs de Dieu, la création de l'univers et d'autres sujets: comme nous nous y attendions, il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps avant qu'ils eussent fait des assertions contradictoires. Celles-ci leur étant indiquées, ils commencèrent aussi à différer entre eux, les uns maintenant une opinion, les autres une autre. Après beaucoup de paroles et des tentatives nombreuses et sans effet pour se sortir des dilemmes où ils s'étaient mis eux-mêmes, ils étaient visiblement humiliés et mieux préparés à entendre nos vues sur la vérité divine; ils finirent même par nous demander de les leur exposer. Alors, sans être interrompus une seule fois, nous expliquâmes le système religieux de la Bible, et le chemin du salut tel qu'il est en Jésus. Ils écoutèrent avec une grande attention, et, en apparence, avec beaucoup d'intérêt. Nous passâmes ainsi trois heures de la manière la plus agréable, et, nous l'espérons, la plus utile. Il n'y eut aucune irritation et aucun bruit. La discussion fut soutenue des deux parts avec une modération et une cordialité exemplaires. Les pundits et le peuple nous demandèrent avec beaucoup d'instances de rester quelques jours de plus pour leur en dire davantage sur l'important sujet du système chrétien. »

Ces quelques citations, que nous aurions volontiers multipliées, permettront à tous nos lecteurs de se faire une juste idée des voyages missionnaires de Lacroix, de la manière dont il pratiquait l'évangélisation, et des fruits qu'on pouvait en attendre. Le fait est qu'avec les missions stables les tournées missionnaires semblent avoir fait pénétrer l'idée chrétienne aux Indes à un dégré dont on se doute peu en Europe, et préparé ce grand pays à recevoir l'Evangile avec rapidité lorsque ses temps seront venus.

IX

Lacroix dans sa famille.

Si les affections domestiques étaient pour Lacroix un obstacle sérieux aux grandes courses d'évangélisation, elles le rendaient en revanche particulièrement propre à d'autres parties de son œuvre, en maintenant chez lui, en approfondissant même avec les années, ce large sentiment de sympathie humaine qui devrait déborder du cœur de tout chrétien, mais surtout de ceux qui sont appelés spécialement à répandre l'Evangile. Les travaux missionnaires, comme les

devoirs pastoraux, doivent avoir une tendance funeste. De même que le médecin s'endurcit facilement au contact continuel des souffrances de ses patients, de même le serviteur de Dieu, témoin de misères morales sans nombre, est exposé à voir s'émousser en lui ce sentiment de compassion qui doit dominer son œuvre, et se refroidir son premier zèle. Presque toujours il faut à l'homme une influence extérieure qui contrebalance cet entraînement naturel. Les uns la trouvent dans des épreuves morales; d'autres dans des souffrances corporelles; Lacroix l'obtint de sa famille. Sa première force, assurément, était Dieu. Mais le toit domestique était pour lui le centre de bonnes et saintes affections, où il venait se délasser et se détendre après les luttes du jour, d'où il sortait chaque matin avec une nouvelle vie, fortifié, retrempé, et plus disposé que jamais à s'identifier avec ses frères et à compatir à leurs besoins.

Lacroix aimait les enfants et en était aimé; l'attrait était mutuel. Il s'occupait beaucoup d'eux, leur faisant leurs jouets, leur racontant des histoires, les écoutant exprimer les idées qui fermentaient dans leurs petites têtes, profitant de toutes les occasions pour leur inculquer sous une forme saisissante et durable les leçons de la vie et de l'éternité. Ainsi, une fois qu'il se promenait avec ses enfants, il observa des fourmis qui emportaient des grains de sucre que quelque passant avait laissés tomber. « Eh bien ! dit-il, le grand éléphant n'a pas même aperçu ces grains, et a passé à côté sans se détourner, tandis que la fourmi, plus humble, en a profité. Cet éléphant, mes enfants, est semblable à certaines personnes qui ne peuvent tirer aucun plaisir des petites choses de la vie, qui ne voient aucune beauté dans les fleurs dont Dieu a semé leur route, et qui ne s'intéressent à rien de ce qu'elles ne considèrent pas comme haut et grand. Ah ! combien de sources précieuses de jouissance ne dédaignent-elles pas ainsi ! » Une autre fois il montra combien il était facile d'étouffer les premiers germes du péché, en comparaison des efforts nécessaires pour en réparer les conséquences. « Voyez avec quelle facilité je puis détruire tout ce nid d'œufs de cobra: si on les laissait tous devenir des serpents, qui serait assez fort pour lutter contre un si grand nombre d'adversaires mortels? »

Ces constantes relations affectueuses avec sa famille, avec les enfants, avaient maintenu en Lacroix, et même aiguisé, une exquise délicatesse, qui ne pouvait que le rendre attrayant. Il y avait en lui une douceur, une pureté, une bienveillance affectueuse, une cordiale politesse qui en faisaient un vrai gentleman et qui paraissaient d'autant plus remarquables par leur union avec une activité, une force et une énergie rares. Il pouvait, lorsqu'il le fallait, réprimander avec une grande sévérité, mais il avait une crainte extrême de blesser inutilement qui que ce fût. Une fois un militaire chrétien, le capitaine Marsh, l'accompagnait dans sa visite aux églises de la plaine. Pendant que tous deux naviguaient en canot, le capitaine demanda à Lacroix si les rives si fertiles en apparence le long desquelles ils voguaient étaient bonnes pour autre chose que pour la culture du riz. « Non, monsieur, répondit Lacroix, non, ce ne sont *que des marais.* » Au moment où il prononçait ces mots, il se souvint que le mot de marais (en anglais *marsh)* était le nom du capitaine. Ce dernier n'y prit probablement pas garde, mais Lacroix en fut vraiment malheureux et disait plus tard: « Je ne puis comprendre comment j'ai pu être aussi étourdi ; je m'arracherais la langue plutôt que de redire une pareille chose. »

Le contraste que nous avons signalé n'était pas d'ailleurs le seul dans le caractère de Lacroix. Il était dépourvu d'imagination et avait un esprit essentiellement pratique, mais comme quelques autres hommes, dont Napoléon I est le plus connu, il était sur certains points singulièrement porté vers le mysticisme. Ainsi il croyait fermement aux apparitions. Pour lui ce n'était pas une imagination désordonnée, mais une question extrêmement sérieuse, digne de la plus grande attention. Il examinait avec un soin extrême tous les cas qui arrivaient à sa connaissance, interrogeant, critiquant, n'acceptant que ce qui était évident, mais l'acceptant alors pleinement. Cette croyance existe partout; l'Ecriture contient cette doctrine, l'histoire en est pleine, toujours selon lui, et il y crut. Voici en particulier

une histoire sur laquelle il n'avait pas le moindre doute.

Un de ses meilleurs amis, missionnaire dans l'Inde méridionale, avait succédé à un autre missionnaire qui était mort en laissant les comptes de la station dans un incroyable désordre. Une somme manquait. Et cependant le défunt était un homme dont l'honnêteté était hors de doute et qui ne pouvait avoir soustrait le moindre argent pour son propre usage. La seule question était de savoir où était la somme, et, si elle n'avait pas été dépensée, où elle était déposée. Après avoir passé bien des jours à essayer de pénétrer le mystère, l'ami de Lacroix, harassé de corps et d'esprit, se coucha sur son sopha, fortement tenté de penser des choses dures de son prédécesseur qui lui donnait tant de peine inutile. C'était au milieu de la journée, en plein jour, à 3 heures de l'après-midi. Après être demeuré tranquille un moment, il vit distinctement la figure d'un homme en habits cléricaux surgir comme de dessous terre, se diriger vers la table chargée de papiers, en choisir un, le placer au-dessus des autres, se tourner vers le missionnaire étonné, et disparaître immédiatement. Ce papier était un mémorandum, portant que 70 livres sterling appartenant à la mission avaient été prêtées à un marchand de Madras à haut intérêt. Le marchand interrogé reconnut immédiatement la dette et la remboursa.

Cette histoire et d'autres du même genre avaient une grande influence sur Lacroix. Elles lui étaient un enseignement. Aussi avait-il soin de régler minutieusement ses affaires, non-seulement afin d'épargner toute peine aux siens s'il venait à mourir, mais aussi pour n'être pas retenu en esprit, après sa mort, près de la terre, par quelque devoir non accompli. Ce n'était pas superstition ou crédulité, mais foi à la puissance de Dieu, et à tout un monde invisible qui échappe à nos sens obtus, mais qui n'en existe pas moins pour cela. Il aimait à lire tout ce qui traitait des influences angéliques, de démonologie, de rêves, d'apparitions, de magnétisme animal, de visions et de clairvoyance; mais il prenait soin de ne rien accepter qui fût contraire à la Bible, son critère en toutes choses. Il n'abordait jamais non plus ces questions qu'avec respect, et avait horreur des tables tournantes, des esprits frappeurs d'Amérique, et des exhibitions mercenaires de somnambulisme. Evidemment ces croyances peuvent faire du mal, comme toutes les autres d'ailleurs; la grâce elle-même peut être tournée en dissolution; mais pour Lacroix elles avaient une influence éminemment sanctifiante et elles le rapprochaient de la vie à venir. Elles lui donnaient le sentiment constant que cette vie n'est que la préparation d'une autre ; que nous nous infligeons, en une certaine manière, notre propre punition, et que nous choisissons notre récompense future; que les qualités morales, sociales et intellectuelles qui nous ont distingués dans ce monde seront notre partage dans l'autre, en bien et en mal, constituant notre identité et déterminant notre position. Le soin avec lequel il veillait sur lui-même, la consolation qu'il puisait dans ces pensées continuelles d'un monde invisible, le rendaient heureux et joyeux. Il était l'âme de toutes les sociétés où il se trouvait, mais il n'en était aucune pour laquelle il fît plus de frais que pour sa propre famille, qui le lui rendait par la chaleur de son dévouement et de son affection. A peine est-il nécessaire d'ajouter en terminant cette esquisse de sa vie intérieure, qu'il était d'une extrême courtoisie avec les femmes, de quelque rang qu'elles fussent, et qu'il pratiquait largement l'hospitalité.

X

Derniers travaux.

A partir de l'année 1850, Lacroix avait remis à un de ces collègues le soin des églises de la plaine qui avaient plus ou moins paralysé son activité extérieure durant sept ans, depuis son retour d'Europe. Outre les voyages, il se consacra d'une manière plus suivie qu'il ne l'avait jamais fait à la prédication dans les diverses chapelles ouvertes de Calcutta. Cette œuvre le remplissait de joie et d'espérance, et quand il se reportait en arrière, aux premiers efforts faits dans cette voie, il avait assurément lieu de se réjouir du changement qui s'était opéré dans la population, du sérieux avec lequel il était écouté et des modifica-

tions qu'il pouvait désormais apporter à sa prédication, plus directement et exclusivement religieuse qu'elle ne l'était jadis. Il voyait, il sentait qu'il avait du succès; il en avait des preuves constantes. Mais parmi celles-ci on ne saurait guère compter la visite que lui fit un brahmine âgé, lequel, après l'avoir entendu prêcher, vint le trouver dans sa maison et lui dit: — « Monsieur, comme je me suis aperçu que vous êtes un théologien, je désire vous révéler en particulier une découverte que j'ai faite au sujet de ce point si controversé, l'essence de Dieu; mais si jamais vous la publiez, j'attends de vous que vous ne vous en attribuerez pas l'honneur, mais que vous me le restituerez. » Lacroix promit de se conformer strictement à ses vœux et il était tout oreilles pour entendre la merveilleuse révélation du docteur hindou, lorsque celui-ci s'exprima comme suit: — « Il est admis par tout homme intelligent que Dieu est l'origine et la source de tout ce qui existe. Il est également admis que la lumière a été la première chose créée. Ce qui existait avant la lumière doit donc nécessairement être l'origine de toute chose; en d'autres termes doit nécessairement être DIEU. Les ténèbres étant cette chose préexistante, il en résulte que Dieu est ténèbres. » — A cet admirable syllogisme Lacroix opposa naturellement la déclaration de l'Evangile, que « Dieu est lumière, et il n'y point en lui de ténèbres. »

Cependant si Lacroix n'avait plus à controverser dans ses prédications, cela ne veut pas dire qu'il ne rencontrât plus d'opposition. Au contraire, la lutte avait changé de nature, mais elle était devenue à certains égards plus sérieuse en ce sens qu'elle était poursuivie systématiquement par les hautes classes de la société native, élevées dans les colléges anglais, instruites, d'un esprit extrêmement fin, délié et ergoteur, d'où sortaient parfois de rudes adversaires. Elle était d'ailleurs toute légale, les indigènes ne se faisant pas faute sans doute d'invectives, mais demeurant toutefois dans les bornes de discussions, peu parlementaires, assurément, mais où il n'y avait aucune place pour des raisons *ad hominem*. D'abord ils eurent l'idée de prêcher de leur côté, et de soutenir l'incrédulité partout où les missionnaires annonçaient la vérité. Ils eurent un succès de curiosité. Les congrégations des missionnaires passèrent aux nouveaux venus. Elles revinrent bientôt, et les prédicateurs improvisés, dégoûtés de leur peu de succès, abandonnèrent la lutte, qu'ils transportèrent dans la presse. Ils publièrent des traités, fort habilement faits, où ils citaient essentiellement les écrivains incrédules anglais et américains. Mais les missionnaires leur répondirent par un redoublement d'activité, publiant de nouveaux traités, dont plusieurs dus à la plume de Lacroix, et établissant pour les jeunes hommes instruits des conférences publiques qui eurent un immense succès, de sorte que l'attaque, bien loin d'être défavorable au christianisme, amena des conversions plus nombreuses et plus profondes qu'on ne l'avait jamais vu à Calcutta.

Ce fut par l'initiative de Lacroix qu'une donation du gouvernement aux prêtres de Jogonnath fut supprimée, et il se montra très actif pour obtenir l'acte connu sous le nom de « *loi de liberté de conscience*, » aux termes duquel le changement de religion d'un Hindou ne lui enlevait aucun de ses droits sociaux, comme cela avait eu lieu jusqu'alors d'après la loi du pays. Son expérience, sa fermeté et sa modération lui donnaient aussi une grande influence nonseulement dans sa propre Société, mais dans toutes les œuvres que les missionnaires de diverses dénominations entreprenaient et poursuivaient en commun. Enfin il donna de nouveaux développements aux institutions d'éducation de la mission, qui étaient devenues extrêmement populaires et d'où sortaient chaque année des centaines de jeunes gens élevés chrétiennement. Les conversions qui avaient lieu de temps à autre dans ces établissements, et qui toujours faisaient un bruit énorme, n'empêchaient pas les natifs d'y envoyer leurs enfants, bien que parfois cela amenât une réduction momentanée de la moitié du nombre des élèves, retirés par les parents. C'était là qu'était la pépinière des catéchistes indigènes, plusieurs desquels furent dans la suite très distingués et rendirent de grands services à la mission.

Le temps approchait où toute cette activité de Lacroix allait être d'abord restreinte,

puis éteinte. En 1855 il fut saisi de l'une des maladies dont les Européens souffrent aux Indes, l'inflammation du foie. Cependant, grâce à des soins bien entendus, il se remit un peu. Son médecin, sa famille, tous ses amis désiraient extrêmement qu'il profitât de ce répit pour se rendre en Europe, ce voyage étant de tous les remèdes le plus certain dans ce genre de mal. Mais Lacroix éprouvait sur ce point une répugnance qui ne put être vaincue. L'Inde était réellement devenue sa patrie; c'est là qu'il avait vécu, travaillé, joui et souffert, là qu'il se trouvait entouré de tout ce qui lui avait rendu chère cette vie qu'il avait consacrée à son Sauveur et à ses frères : il voulait y mourir. Il lui fut alors ordonné d'aller chercher l'air frais et vivifiant des montagnes du nord de l'Inde. Il s'y rendit, visitant sur sa route toutes les stations missionnaires qu'il rencontrait, réjoui de l'accueil qu'il y recevait, continuant, chemin faisant, l'œuvre de sa vie autant que ses forces le lui permettaient. Le séjour des montagnes le fit revivre. Malheureusement il n'y demeura pas assez longtemps. Comme toujours il ne put rester loin des siens au delà d'un certain temps; il fallut qu'il revînt. La cure, tout incomplète qu'elle avait été, le soutint durant deux années. Ce n'était plus, pour l'activité, le Lacroix d'autrefois : ses forces s'en étaient allées; une vieillesse précoce le marquait profondément de son sceau: il était obligé de se ménager beaucoup; mais pourtant il rendait encore de grands services à la mission.

Les souffrances physiques n'étaient d'ailleurs que les moindres. Tout, à ce moment, semblait lui dire de se préparer au départ, et lui faciliter le détachement. Tous ses anciens collègues et amis, non moins de sept missionnaires, lui étaient enlevés les uns après les autres, ceux-ci par la mort, ceux-là par la maladie qui les contraignait de retourner en Europe. Dans sa station il resta seul; triste, isolé, voyant, au dehors, les plus anciens missionnaires d'autres Sociétés disparaître également un à un. Puis vint l'épouvantable révolte des cipayes, qui remplit son cœur d'angoisse; puis, jour après jour, la liste des victimes de cette sanglante insurrection; elle renfermait les noms de bien des amis, de parents, du fiancé d'une de ses filles...... Un dernier sacrifice lui fut demandé, de renoncer à l'évangélisation des natifs pour se consacrer exclusivement à l'église anglaise qui se groupait autour de la station missionnaire et lui servait comme de point d'appui. Cela lui fut extrêmement pénible, mais c'était un devoir, il l'accomplit, et il eut lieu de s'en réjouir. C'était aussi une préparation. Son atmosphère morale en fut changée. Ses visites aux membres de l'église, ses préparations de prédication, étaient bien différentes de son œuvre antérieure : il y trouva un approfondissement de connaissance et de foi. Mais à peine avait-il été deux mois dans ces nouvelles fonctions que sa maladie le reprit, avec des caractères extrêmement alarmants. L'intérêt que tous les chrétiens de Calcutta prenaient à sa vie se manifesta alors d'une manière extraordinaire. Des prières publiques furent instituées dans toutes les églises pour demander sa guérison, et furent suivies par de grandes foules; les marques d'intérêt et d'affection furent prodiguées à sa famille. Un moment on put croire que les vœux de tous seraient accomplis. Les souffrances physiques, qui avaient été d'abord extrêmement vives, disparurent presque complétement, laissant le malade dans une grande prostration, mais, à part de rares et courts moments de délire, dans le plein exercice de ses facultés intellectuelles. Cet état dura cinq semaines, pendant lesquelles toutes les qualités aimables de Lacroix, sa foi, son espérance et sa charité, brillèrent d'un éclat tantôt vif, tantôt doux. Il avait peu de luttes intérieures. Deux fois seulement il sentit les atteintes du doute, mais pour se retrouver plus solidement fondé sur le Rocher des siècles.

Tout à coup le mal, qui semblait s'être arrêté, reprit avec plus de violence que jamais et la dissolution marcha à grands pas. Dès le premier instant de cette recrudescence, tous ceux qui entouraient Lacroix virent qu'il n'y avait plus d'espoir. Sa femme l'en prévint; il répondit: « Ah! tant mieux! » Par moments il souffrait beaucoup, mais il priait continuellement pour obtenir la patience et la force. Avant sa maladie il avait réglé toutes ses affaires, et il ne voulait plus qu'on l'entretînt d'intérêts terres-

tres. Pendant deux jours il demeura parfaitement calme et silencieux, faisant signe qu'il voulait demeurer en lui-même. Après, il dit aux siens qu'il s'était entretenu avec son bon et ancien ami Morison, que chacun aux Indes croyait vivant, mais qui était, comme on l'apprit plus tard, mort trois semaines auparavant en Angleterre. Il avait aussi longuement causé, dit-il, avec d'autres amis, morts depuis longtemps. Aux derniers jours les souffrances disparurent complétement; il s'éteignait, dans la pleine possession de lui-même, parfaitement paisible et heureux, ne regrettant rien, attendant tout. Enfin, après trente-huit ans de travaux missionnaires, le 8 juillet 1859, Lacroix s'endormit.

REVUE CRITIQUE.

—

SAINT-MARTIN, LE PHILOSOPHE INCONNU; sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits, par M. Matter. Paris, librairie Didier, 1862, un vol. in-8°. Prix : 7 fr.

PREMIER ARTICLE.

A la fin du XVIII° siècle, l'incrédulité sous ses diverses formes était devenue si générale et si puissante, qu'on aurait pu croire la cause du christianisme perdue sans ressource. Les nuages de la terre interceptaient tous les rayons de l'Orient d'en haut, qui semblait s'être éteint dans les cieux. Notre Suisse romande était plongée dans des ténèbres aussi épaisses que la France matérialiste et que la rationaliste Allemagne. La nuit où vivaient nos pères et qu'on appelait *les lumières*, n'avait en quelque sorte plus d'autres flambeaux que de rares et pâles fidèles qui se réunissaient auprès d'un frère morave, ou qui se nourrissaient chacun chez soi, des écrits des mystiques Dutoit-Membrini, Schwedenborg et Saint-Martin. L'auteur de ces lignes, fort jeune encore, avait trouvé dans la bibliothèque de sa famille toute une collection de ces écrits, plus ou moins étranges, qui avaient été lus et relus et usés par de jeunes femmes qui descendaient de cet homme, à l'esprit si lucide et si correct, dont on vient de retracer l'histoire dans cette *Revue*, Osterwald.

Invité par la rédaction à annoncer ici l'ouvrage de M. Matter, je ne me suis point dissimulé combien c'était chose délicate et difficile de parler de mysticisme à notre public protestant, qui a toutes les qualités imaginables, sauf la compassion pour ces âmes tendres et puissantes à la fois qui, sur les ailes de la prière, de l'imagination, de l'extase, vont se perdre dans des régions inconnues du vulgaire. Au premier rang de ce vulgaire figure je sais trop bien quel lourd et *implumé* personnage. Mais il n'a pas su résister au plaisir de raviver de vieux souvenirs, d'épousseter de poudreux bouquins oubliés sur leur étagère, de retrouver des notes oubliées, et de résumer en quelques pages les impressions nouvelles que ferait sur lui le *Philosophe inconnu* après vingt et trente années de séparation.

I

Avant d'aborder le mystique Saint-Martin, expliquons-nous le plus brièvement possible sur le mysticisme, qui est en mauvaise odeur parmi la très grande majorité des protestants de langue française, et qui dans le monde entier est l'objet des jugements les plus contradictoires.

Vinet, par exemple, a été la plus vive lumière du réveil actuel, qui entend être simplement évangélique; néanmoins les disciples les plus zélés de ce grand homme font de lui le fondateur d'une théologie mystique. L'*Imitation de Jésus-Christ* est un livre mystique en tant qu'il insiste beaucoup plus sur l'œuvre du Saint-Esprit dans l'homme régénéré et sur la vie de contemplation que sur l'œuvre du Rédempteur expiant les

péchés de l'humanité déchue, et cependant ce livre est une des plus grandes gloires de l'Eglise chrétienne. Arndt est au même titre un écrivain mystique : en dépit ou à cause de cette tendance, toute famille pieuse en Allemagne lit et relit le *Vrai christianisme*. Les *Œuvres spirituelles* de Fénelon ont pendant plus d'un siècle alimenté la vie intérieure de bien des âmes chrétiennes, même dans nos populations protestantes, malgré les erreurs où était tombé le disciple de Mme Guyon. Le plus célèbre des mystiques allemands, Jacob Bœhme, a été avec Spinoza le père du panthéisme de Schelling, et pourtant on ne peut nier que l'Esprit-Saint n'ait opéré chez le cordonnier de Gœrlitz une œuvre très remarquable de conversion et de sanctification. Mais Schwedenborg, autre mystique célèbre, n'est plus que le jouet de ses propres hallucinations ou d'esprits de mensonge; les mystiques de la Perse musulmane, les Sofis, sont des panthéistes, et ceux d'Alexandrie, les néoplatoniciens, étaient les ennemis acharnés du christianisme.

Le nom de mystique s'applique donc indifféremment aux adversaires et aux disciples de Jésus-Christ, et l'on se demande ce qu'il peut y avoir de commun entre des gens qui sont en un désaccord absolu sur celui qui se nommait et qui est réellement la vérité.

Ils ont de commun le désir de s'unir spirituellement à Dieu, de le *voir* pour ainsi dire, de le connaître d'une connaissance vivante et immédiate. Par cette union de leur âme à Dieu, qui est le comble de l'amour et de la joie, ils espèrent, en outre, arriver à une science des choses divines, humaines et naturelles, qui approche de la toute-science du Créateur, et comme Dieu possède avec la toute-science la toute-puissance, ils nourrissent dans leurs cœurs un secret désir d'obtenir par leur *jonction personnelle* avec lui la force d'opérer des miracles. D'ailleurs, comme l'âme ne peut s'approcher de Dieu, et Dieu de l'âme, sans qu'elle *sorte* de son état habituel, ils ont plus ou moins fréquemment des heures d'*extase* et de ravissement.

Ce désir d'une union intime de l'âme avec Dieu est-il insensé ? est-il légitime?

Si nous nous adressions à des lecteurs qui ne connussent pas l'Evangile, nous leur dirions que ce désir se produit chez toutes les grandes nations de la terre entière; qu'il a ses racines dans les dernières profondeurs de notre être; que l'homme né *psychique* (nos versions de la Bible disent *animal*) tend à devenir *spirituel*, c'est-à-dire à s'élever de la sphère de la conscience, de la loi, de la morale, du salut par les œuvres, à la sphère de la religion, de la foi, de l'amour, de la communion avec Dieu; et que ses aspirations d'ici-bas pronostiquent ses destinées futures, comme déjà l'entendait la vieille Egypte des Pharaons, faisant de la vision de Dieu le plus haut degré de la félicité céleste. Mais notre tâche est ici plus aisée. Il nous suffit de rappeler que Jésus-Christ a réalisé sur cette terre l'idéal des mystiques. Semblable à nous en toutes choses excepté dans le péché, il était tellement un avec Dieu qu'il ne disait et ne faisait que ce qu'il entendait dire et voyait faire à son Père. Sa science était la vérité même; par sa puissance, d'un mot il se faisait obéir de la nature et de la mort, et s'il n'a pas eu des heures d'extase, c'est qu'il vivait continuellement dans l'état d'âme où les plus grands mystiques ne sont ravis que de loin en loin et pour peu de temps.

Jésus-Christ légitime donc en plein, par son exemple, la vraie *mystique ;* mais il fait plus que la justifier, il la produit, il en est l'auteur, elle n'existe que par lui, et seul il en explique l'histoire.

Six à sept siècles avant lui, l'humanité tout entière, de la Chine à l'Italie, appelle d'avance l'Homme-Dieu par le désir qu'elle éprouve d'entrer en communion avec Dieu. Elle avait pendant les quinze siècles anté-

rieurs cherché le bonheur sur la terre dans la paix de sociétés bien organisées, dans les joies d'une brillante civilisation, dans la gloire de royaumes puissants et conquérants. Mais elle voyait ses rêves s'évanouir par la ruine plus ou moins rapide de toutes les nations les plus florissantes, et, lasse d'elle-même et de la terre, de son passé et de son présent, de ses anciennes croyances et des vains plaisirs du monde, elle se tourne lentement vers Dieu, lui demandant qu'il se montre à elle et qu'il l'introduise dans le monde meilleur de la vie spirituelle. C'est alors que chez le peuple élu à la lumière des révélations divines, les prophètes arrêtent avec amour leurs regards sur le Messie, et que Joël inaugure à l'avance l'ère de la vie mystique par ces paroles à jamais mémorables : « Vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes; même vos serviteurs et vos servantes prophétiseront. » C'est alors qu'en Chine, Lao-tseu se retire du monde pour s'unir à ce que, dans son ignorance, il croit être le vrai Dieu et qu'il nomme la raison éternelle; alors qu'en Inde, Bouddha substitue au salut par les œuvres de la loi le salut par la foi et la charité; alors qu'en Bactriane, Zoroastre opère une réforme radicale de la religion de Mithra dans un esprit tout nouveau de pureté et de sainteté; alors qu'un travail analogue s'accomplit dans les écoles savantes des Chaldéens et des Egyptiens; alors que la Grèce a ses premiers *amis de la sagesse*, et que Pythagore, en Italie, propose pour but de la vie à ses disciples, la connaissance et la contemplation de Dieu. L'humanité païenne et élue soupirait ainsi, du sein de sa vie toute psychique, après les lumières et les joies et les puissances sanctifiantes de la vie spirituelle. L'épouse terrestre appelait de ses vœux l'Epoux céleste. La jeune fille issue du premier Adam sentait approcher l'heure de son hymen avec le second et dernier Adam, qui est l'Esprit vivifiant; elle s'apprêtait à entrer dans le sanctuaire de la vie mystique.

Et l'Epoux est venu du ciel, et l'épouse a été inondée de grâces et de joies spirituelles, et elle a eu plus de visions et de songes, de prophéties et d'extases, de révélations et d'enseignements surnaturels, que les mystiques de tous les pays et de tous les siècles n'en avaient jamais demandé à Dieu.

En effet, les premiers disciples, au jour de la Pentecôte, parlent subitement vingt langues étrangères ; Etienne expirant voit Jésus-Christ assis à la droite de Dieu; St. Paul est ravi au troisième ciel ; l'avenir du monde et de l'Eglise est révélé à St. Jean, le Saint-Esprit distribue entre tous les croyants les dons les plus divers, entre autres celui des sciences et celui de faire des miracles. Tous les vrais fidèles se sentent intérieurement *poussés* par une puissance distincte de leur volonté, *sondent ce qu'il y a de plus profond en Dieu* et poussent des *soupirs* extatiques *qui ne se peuvent exprimer*. La prophétie de Joël est accomplie ; l'humanité nouvelle, issue du second et dernier Adam, est initiée tout entière à la vie mystique par l'habitation de l'Esprit même de Dieu dans les cœurs régénérés.

Mais, soit par le relâchement des fidèles, soit par la volonté souveraine de leur Seigneur, l'Eglise s'est vue de très bonne heure dépouillée de la plupart des dons spirituels qu'on est convenu d'appeler *extraordinaires*. Avec la première génération disparaissent l'inspiration proprement dite, la révélation prophétique, l'intelligence surnaturelle des mystères, le don des langues et celui de leur interprétation, ainsi que le don des miracles (qu'il ne faut pas confondre avec celui des guérisons). On a pu désormais être vraiment chrétien sans *vision*, ni *songe*, ni *prophétie*. Alors la vie mystique s'est créé un lieu et en quelque sorte un organe propre dans le grand corps de l'Eglise : la cellule de l'hermite et du

moine. Tandis que les néoplatoniciens, au sein des ténèbres de l'idolâtrie, s'efforçaient d'arriver à la vision de Dieu en *simplifiant* leur âme et en évoquant à leur aide les bons génies par la *théurgie*, une foule de fidèles se retiraient dans les déserts pour y vivre dans la prière, la contemplation, l'extase. Là reparaissent en même temps le don de guérison, qui n'avait pas cessé complétement, et celui des miracles; mais ils y revêtent des formes si étranges que nous ne savons plus si nous sommes encore dans l'enceinte de l'Eglise chrétienne, ou si nous avons simplement affaire avec les prodiges du magnétisme animal.

L'Eglise du moyen âge, en arrivant au point culminant de sa puissance et de sa gloire, produisit les plus célèbres de ses mystiques: St. Bernard, Hugo de St. Victor surnommé le second Augustin, St. François d'Assise et son disciple Bonaventure.

Bientôt la foi décline, la corruption des mœurs augmente, et le nombre des mystiques s'accroît dans l'Eglise avec celui des soi-disant sectaires qui en demandaient la réforme. Ce sont d'abord Tauler et Suso, puis Groot qui fonde l'association des *Frères* laïques *de la vie commune*, et dont l'école produit Thomas-à-Kempis et Jean Wessel. Ces hommes, d'une éminente piété, ainsi que l'auteur inconnu de la *Théologie allemande*, ont été les précurseurs, les maîtres de Luther, qui s'est en quelque mesure imprégné de leur esprit et l'a transmis aux églises évangéliques allemandes. Calvin et Farel au contraire, de même que Zwingle, ne se rattachent par aucun bout au mysticisme du moyen âge. Cependant ce XV[e] siècle, où la société occidentale était en pleine décomposition, voyait se former, sous l'influence de Platon, de Philon, de la Cabbale, des Arabes, des écoles d'une mystique bâtarde où la recherche de la pierre philosophale se mêlait aux spéculations les plus étranges et parfois aux sentiments les plus pieux. Nous ne citerons que Paracelse, qui a légué par Bœhme à Saint-Martin ses trois fameux corps simples, le sel, le soufre et le mercure.

La Réforme éclate et triomphe. Mais elle apporte plus de lumière que de chaleur, plus de dogmes que de foi, plus d'orthodoxie que de charité, et sa théologie dégénère rapidement en une stérile et lamentable scholastique. Dans ces temps d'aridité et de mort apparaît Jacob Bœhme, le *théosophe teutonique*, le plus célèbre et le père des mystiques allemands qui se sont succédé sans interruption jusqu'à nos temps et ont parfois agité fortement les églises protestantes de leur patrie. Celles de Suisse et de France ont suivi une marche plus normale. Celle de Rome, que Luther avait surprise en flagrant délit d'incrédulité et d'immoralité, s'est bientôt relevée par Loyola, Ch. Borromée, St. Vincent de Paul, et en particulier St. François de Sales, le plus orthodoxe et le plus sage, le plus tendre, le plus poétique, le plus ingénieux de tous ses mystiques. Il donne la main par-dessus Bourdaloue et Bossuet à Fénelon, qui assiste au déclin de la foi et va s'égarer dans le quiétisme de M[me] Guyon. Au delà de Fénelon s'offre à nous Saint-Martin en plein encyclopédisme.

L'époque de Saint-Martin (il ne faut pas l'oublier) est celle où Oberlin conversait depuis son veuvage avec l'ombre de sa femme et notait avec des épingles sur sa carte du monde invisible les progrès des âmes de ses paroissiens trépassés sur la route des cieux. C'était le temps où vivait Joung-Stilling, dont la piété était toute imprégnée de mysticisme; où Eckartshausen publiait *la Nuée sur le sanctuaire* et ses deux volumes sur *les Nombres*; où Lavater se rendait à Copenhague pour y lier amitié avec l'*Ecole du Nord*, qui croyait à la métempsycose et évoquait l'apôtre St. Jean. La Suède venait de produire Schwedenborg.

L'Angleterre elle-même, si sage, si prudente, si pratique, avait son William Law, et Paris n'avait point oublié les prodiges fabuleux qui s'étaient opérés sur la tombe du diacre Pâris. L'Europe entière retentissait des noms de Mesmer et de Cagliostro. St. Martin se trouvait placé entre des magnétiseurs à sa droite, les athées de l'Encyclopédie à sa gauche, et dans toute la France il n'y avait, si ce n'est pas une âme chrétienne, au moins pas une société de chrétiens qui comprît les besoins de son âme et sympathisât avec ses aspirations spirituelles.

Tel est le désert, le chaos, la nuit glaciale où St. Martin est né, a grandi et a passé sa vie entière. Tout jeune il a eu pour maître Martinez Pasqualis, hébreu de naissance, à demi chrétien de conviction, *théurge* à la manière des néoplatoniciens. Plus tard il a appris à connaître les écrits de Jacob Bœhme. De ces deux maîtres il a accepté nombre d'idées bizarres, qu'il n'aurait jamais inventées et dont il n'est qu'à moitié responsable. Ces idées sont entre autres : l'homme primordial, prototype de toutes les créatures, emprunté à la cabbale[1] ; la sagesse personnifiée, d'après Philon et certaines sectes juives ou chrétiennes qui faisaient de l'Esprit-Saint un être femelle ; le chaos de la Genèse provenant de la chute des anges et le péché expliquant la pesanteur et la grossièreté de la matière actuelle ; la chimie de Paracelse, et un certain symbolisme des nombres, qui est celui de la Cabbale et qui donne aux chiffres une signification tout autre que celle qu'ils ont dans les religions païennes et dans nos livres saints. Ajoutons à ces doctrines erronées la pratique néoplatonicienne des évocations des bons anges. Tel est le triste héritage que la tradition mystique et alchimique des derniers siècles avait laissé à St. Martin, et qu'il a accepté sans user du bénéfice d'inventaire.

[1] C'est l'*Adam qadmon*, l'*Adam de l'orient* du monde, de l'aurore des temps, des premières origines de l'univers.

La question à résoudre est de savoir s'il est possible, avec d'aussi nombreuses et d'aussi graves hérésies, d'être un vrai chrétien. Le livre de M. Matter démontre que oui par l'exemple de St. Martin.

F. DE ROUGEMONT.

(La fin au prochain numéro.)

MÉLANGES.

La Société biblique protestante de Paris et le Nouveau Testament de Genève. Les orthodoxes, les libéraux et M. Guizot.

Rien de plus triste que de voir le formalisme, ce grand ennemi de la vie chrétienne chez les individus et dans l'Eglise, s'attaquer avec succès au boulevard et à la source de la vraie spiritualité évangélique, la sainte Ecriture. Cependant, rien de plus commun que ce mal. Même pour les meilleurs, la Bible se trouve parfois entourée comme d'une haie d'épines, et d'une dure carapace qui voile le sens de ses paroles et défigure ses pensées. Que de gens pour qui la lettre tue l'esprit ! et qu'ils sont peu nombreux ceux qui savent croire à l'autorité de l'Ecriture sans tomber dans la superstition de la lettre, et sans se perdre dans un faux spiritualisme !

De cet usage peu intelligent du saint volume résulte la grande puissance des versions. Pour la plupart des gens, elles se confondent avec le texte même ; y changer quelque chose, c'est, à leurs yeux, remettre la religion en question, porter atteinte aux doctrines les mieux établies, compromettre l'action vivifiante de la Bible. A la correction d'une simple faute d'orthographe, on risque d'entendre telle personne répéter ce qui fut dit un jour que l'heure habituelle d'un service public avait été avancée ou reculée : mais nous pensions que tout ce qui concerne la religion était depuis longtemps réglé ?

Ces appréhensions populaires, dont il faut nécessairement tenir compte dans une

certaine mesure, rendent très difficile et très délicate l'œuvre de l'amélioration des versions en usage. Bien des personnes reculent devant la nécessité de corrections, peu importantes d'ailleurs, de peur d'ébranler la confiance dans le volume entier.

Nous aurions pu espérer échapper, dans nos pays de langue française, à cette crainte superstitieuse, puisque nous n'avons pas de version officielle, reçue partout et consacrée par l'usage universel. Il paraît cependant qu'il en sera autrement.

Depuis longtemps déjà il est question de travailler à l'amélioration des versions usuelles. A la vérité, le changement n'est pas aussi pressant qu'en d'autres pays, en Allemagne, par exemple. Fort inférieures à la traduction de Luther *sous le rapport de la langue,* nos traductions françaises lui sont supérieures pour ce qui est de l'exactitude. Elles peuvent même, sous ce dernier rapport, rivaliser avec la version anglaise, qui jouit d'une réputation exceptionnelle, difficile à justifier. Il y a quelques années, la Société biblique américaine avait pris des mesures pour lui faire subir quelques changements; mais lorsque le moment de les exécuter fut arrivé, quelques fanatiques de la lettre poussèrent tout à coup un cri d'alarme; on fit croire au peuple qu'il s'agissait de changer sa religion, et, devant cette opposition violente, la Société eut la faiblesse de retirer son projet. On ne put pas même obtenir la correction des fautes typographiques et d'orthographe. Ainsi raisonne le matérialisme religieux: dès qu'on touche à un mot ou à une lettre, il s'écrie n'être plus sûr des vérités les plus importantes; tout ou rien, voilà sa maxime favorite! Il fallut céder, au grand regret des personnes intelligentes.

C'est bien un sentiment de ce genre qui chez nous fait regarder avec une certaine appréhension la pensée de toucher à nos traductions. Et voilà que pour compliquer encore les difficultés, l'esprit de parti vient de faire irruption dans le débat! Les orthodoxes sont contre, les libéraux du *Lien* pour la révision; mais de part et d'autre, on raisonne de façon à obliger un spectateur impartial à se demander si c'est la pureté des traductions qu'on a surtout en vue, ou bien les intérêts de son parti, de sa coterie. Les orthodoxes sont parfois assez maladroits pour laisser croire qu'ils ont peur d'une traduction améliorée, et quant au zèle des libéraux, il se réduit à préférer les inexactitudes de la *version de Genève* à celles des traductions de Martin et d'Osterwald. En présence d'une controverse réduite à de si minces proportions, on voudrait pouvoir crier aux champions d'élever quelque peu le débat; qu'on quitte donc l'ombre de son clocher pour se placer en plein soleil!

Ce n'est pas précisément ainsi qu'entendent les choses les membres de la *Société biblique protestante*, devant laquelle la question vient d'être portée. Elle a trouvé le moyen de rabaisser encore la querelle. Tout se réduirait pour elle à une de ces précieuses subtilités de forme au moyen desquelles les corps constitués savent éconduire indirectement les idées qu'une certaine pudeur ne leur permettrait pas de repousser de face. Il s'agissait donc de savoir si la société était autorisée par les règlements, à distribuer la version de Genève, patronée par le *Lien* et ses amis. Une commission nommée *ad hoc* a établi, non-seulement que les règlements ne s'opposaient pas à la distribution de cette version, mais encore que les précédents étaient en sa faveur. Au moment où la dite version parut, il y a déjà 28 ans, le comité biblique doit avoir « *décidé que rien ne s'oppose à ce que la société distribue ce Nouveau Testament dès qu'il sera reçu dans les églises nationales de France.* » Or, dit le *Lien,* il est aujourd'hui reçu; plusieurs pasteurs ne se servent que de celui-là depuis de longues années, et demandent à la société de le leur fournir.

Le débat pouvait donc sembler vidé. Mais on avait compté sans le président, homme rompu à toutes les ressources du régime parlementaire, qu'il a conduit où on sait, M. Guizot. Il se refuse à soumettre la question au vote sous prétexte qu'elle est contraire au règlement. C'était se raviser un peu tard. Pourquoi alors nommer une commission et lui demander un rapport? Si le règlement avait parlé si clairement, on aurait pu éconduire les pétitionnaires, dès le début, sans nommer une commission *pour rapporter sur une demande contraire au rè-*

glement. Il était trop tard pour sortir d'une voie irrégulière dans laquelle on était entré soi-même à pleines voiles. Et puis, dès que le sens d'un règlement paraît douteux, est-ce à la minorité qu'il appartient de l'interpréter ? Les adversaires en présence ont fini par se ranger à cet avis. M. Guizot a tenu en échec la majorité, et celle-ci s'est laissé faire violence. On a pu se croire revenu à ces jours où M. Dupin, président de la chambre des députés, rendait à M. Guizot des services comme ceux qu'il était occupé à rendre, dans le comité biblique, à la minorité orthodoxe. Un moment la scène a pris les allures les plus comiques. « Se levant plusieurs fois à demi, mais sans quitter le fauteuil, et se rasseyant immédiatement, M. Guizot *offrait* seulement de céder sa place à l'un des vice-présidents. A plusieurs reprises un silence complet régna dans cette salle, où délibéraient vingt-trois personnes » *(Lien)*. En vérité on ne sait ce qu'il faut admirer le plus des prétentions de la minorité, secondée par un président entendu, ou de la faiblesse de la majorité. Celle-ci a fait preuve d'un manque de décision et de courage qui pourrait difficilement être atténué. Que n'obligeait-on le président à quitter pour tout de bon ce fauteuil qu'il doit s'être borné à offrir? M. Athanase Coquerel fils, paraît lui-même sentir qu'on a été trop loin puisqu'il excuse la majorité en disant qu'elle s'est trouvée en face « d'un homme aussi considérable, et d'un homme de l'âge de M. Guizot. » Ce langage est fait pour surprendre de la part des adversaires de l'autorité. Est-ce que, aux yeux des champions du libre examen, l'injustice aurait subitement droit à tous les ménagements dès qu'elle trouverait moyen de se réfugier derrière un homme considérable et d'un grand âge? En effet, il ne s'agit plus ni d'Osterwald et de Martin, ni de la version de Genève, mais de ces règles d'équité et d'ordre les plus élémentaires, sans lesquelles aucune société humaine ne pourrait marcher. Nous aurions cru à plus de courage et d'énergie chez le *Lien* et ses amis. Laisser fouler aux pieds en sa personne les droits les plus élémentaires et les plus sacrés, passera difficilement pour de la tolérance et de la charité chrétienne.

Mais ce n'est pas encore tout. Après avoir déserté sa propre cause, on se lamente de ce qu'elle n'a pas triomphé !! En sortant de la séance de la Société biblique, encore tout ému de la lutte, le rédacteur du *Lien* écrit les lignes suivantes, pour dénoncer à ses lecteurs ce qui vient de se passer : « Navrés d'un si criant abus d'autorité, nous en appelons à nos Eglises, à la conscience publique, nous en appelons à Dieu même, devant lequel de tels faits ne peuvent être sans reproche. La Société biblique mettant l'Evangile sous le boisseau et forçant les Eglises à ne livrer gratuitement qu'une traduction condamnée par un grand nombre d'entre elles, c'est là un spectacle profondément douloureux pour un chrétien, et humiliant pour un protestant.»

C'est vraiment à n'en plus croire ses yeux, et il faut que l'émotion du combat n'ait pas permis de peser les paroles. En effet, qui se plaint ainsi ? Qui jette des cris d'alarme, appelant à son secours la conscience publique, les Eglises, Dieu même ? C'est sans doute une minorité écrasée, dont on a indignement méconnu les droits ? Non; c'est une majorité compacte, sans le concours de laquelle on n'eût pu donner au monde « ce spectacle profondément douloureux pour un chrétien, et humiliant pour un protestant. » Comment! c'est lorsqu'on vient d'abandonner ainsi son drapeau qu'on appelle tout le monde à son secours ? Représentez - vous Léonidas et ses compagnons, baignés de larmes, travaillant à soulever la Grèce entière après avoir abandonné les Thermopyles sans coup férir !! Le *Lien* et ses amis ont étrangement oublié une maxime qui peut avoir un sens excellent : *Aide-toi et le ciel t'aidera !* Ils avaient derrière eux les Eglises — ils ne cessent de l'affirmer [1] — et cela ne leur a pas suffi pour résister courageusement à l'injustice? « Nos Eglises, ajoute-t-on, ne se courberont pas volontiers sous un tel joug; » nous le voulons bien, mais ce ne sera qu'en évitant de suivre le funeste exemple que vous ve-

[1] Ce fait est, à la vérité, contesté par leurs adversaires, qui affirment que la version de Genève n'est réclamée que par quelques pasteurs. Mais ce détail ne change rien à la question. Si le *Lien* et ses amis ont la conscience d'avoir derrière eux les églises, leur reculade est encore plus inexplicable.

nez de leur donner. Eh quoi! vous avez abandonné le poste auquel vous aviez été placés pour empêcher le mal, et c'est vous qui vous chargez de faire un appel au courage de ceux dont vous venez de déserter la cause! « Notre cause est sainte, dites-vous, elle finira par prévaloir. » Pourquoi donc l'abandonner un seul instant? pourquoi vous incliner bénévolement devant les injustes prétentions d'une minorité pour vous donner ensuite, devant le public, des airs de martyr? Encore un coup, vous êtes les seuls artisans de cette iniquité qui vous fait pousser les hauts cris. On a déjà posé au *Lien* et à ses amis un dilemme embarrassant: « De deux choses l'une: ou bien il s'agissait pour la majorité libérale d'une affaire de conscience, et alors, forte de son nombre, elle avait pour devoir d'user de ses droits; ou bien, il y avait là pour elle une question de parti, et alors de quel droit en appelle-t-elle à Dieu et à l'Eglise? [1] »

Y aurait-il peut-être une troisième alternative? Le *Lien* et ses amis auraient-ils été encore plus effrayés de la perspective de leur victoire que de celle de leur défaite? Dans ce cas, le public aurait le droit de demander un compte sévère de tout ce bruit à ceux qui se plaignent d'un échec qui est de leur propre fait. Il serait grand temps de laisser oublier cette tempête dans un verre d'eau.

On peut voir par ce récit le danger qu'il y a à confier les œuvres chrétiennes à certains hommes simplement parce qu'ils sont considérables; ils risquent de transporter dans leur administration toutes les tactiques du monde politique, la prudence du serpent, moins la simplicité de la colombe. Les sociétés religieuses n'avaient pas besoin d'être le théâtre de pareilles scènes pour voir leur crédit ébranlé. On a déjà eu occasion de dire qu'elles étaient tombées dans plusieurs abus fâcheux par un manque de contrôle sérieux de la part des donateurs. Ce qui vient de se passer dans le sein de la Société biblique protestante confirme complétement cette assertion. Le moment semble venu d'apporter des réformes dans l'administration et l'organisation de ces établissements, si l'on ne veut pas que la sympathie du public finisse par leur échapper complétement. Si l'ordre du jour des conférences pastorales, qui vont se tenir à Paris, n'était pas trop chargé, nous prendrions la liberté de demander quelque attention pour ce sujet. C'est aux amis des sociétés religieuses à prendre les devants s'ils ne veulent pas que leurs adversaires finissent par se faire une arme de certains griefs.

J. F. ASTIÉ.

[1] *La Foi*, N° du 1er avril.



CORRESPONDANCE.

Neuchâtel, 30 mars 1863.

« Quand un membre souffre, tous souffrent avec lui. » Vos lecteurs sympathiseront, je n'en doute pas, au deuil de notre Eglise. Coup sur coup, en moins de deux mois, elle a perdu quatre enfants dévoués, MM. Philippe Bovet, S. de Petitpierre, Delachaux, pasteur, et H. Fl. Calame. Ces pertes ont été d'autant plus sensibles qu'elles ont été, l'on peut dire, prématurées.

M. Ph. Bovet, qui a ouvert cette funèbre procession, était né en 1810. Il était connu même au dehors, comme un aimable philanthrope chrétien. Sa demeure était le rendez-vous des collecteurs de toutes les sociétés de bienfaisance ou d'évangélisation. Jamais ils n'avaient à se repentir de la course d'une lieue et demie qu'ils avaient dû faire de Neuchâtel à Grandchamp pour le voir. M. Ph. Bovet avait appris la générosité à l'école de son père, ou plutôt, l'Evangile avait sanctifié chez lui une disposition naturelle. Son éducation avait été confiée avec celle de M. Charles Bovet, son frère, à un ministre de Jésus-Christ d'un zèle éminent, M. Clottu, auteur du cantique bien connu: « Oui, pour son peuple Jésus prie. » M. Bovet-Felss et sa digne compagne, dans une relation traditionnelle avec l'Unité des Frères, s'effor-

çaient d'inspirer à leurs enfants, en même temps que l'amour du Rédempteur, les sentiments de bienveillance universelle dont ils étaient eux-mêmes remplis. Le succès avait couronné leurs soins pieux. L'affabilité, l'empressement à rendre service, une extrême délicatesse dans ses procédés, tel a été jusqu'au dernier moment le caractère distinctif de M. Philippe Bovet. Longtemps Mme Bovet-Felss, reconnaissante de la prospérité que Dieu accordait aux siens, avait soupiré après la fondation d'un hospice spécialement destiné aux ouvriers infirmes et malades de la fabrique de Boudry. Ce vœu, ses enfants l'envisagèrent comme une obligation sacrée. Un asile pour les malades a été fondé par eux à Boudry et transporté plus tard dans le hameau, à eux appartenant, de Grandchamp. Ils y ont joint une institution en faveur de l'enfance orpheline ou abandonnée. En dernier lieu, M. Philippe Bovet avait pris le plus vif intérêt à la fondation de la colonie agricole et professionnelle pour la Suisse romande, que votre journal a annoncée. Entré dans le conseil général de cette entreprise, il venait d'être nommé membre du comité exécutif pour le canton de Neuchâtel. Un incendie partiel de l'une des maisons de Grandchamp, occasionné, l'année dernière, par la révolte d'une jeune fille de l'asile, presque folle de méchanceté, avait vivement peiné le cœur de M. Ph. Bovet et de ses nombreux amis. Cependant on n'a jamais entendu sortir de sa bouche une parole amère à cette occasion. Il n'aimait pas à prononcer lui-même un jugement de condamnation, et, en général, il ne supportait pas que l'on médît devant lui de personne. M. Ph. Bovet était membre du conseil d'administration de la banque cantonale, ancien dans l'église de Boudry, et membre du comité neuchâtelois des missions évangéliques. Il se distinguait aussi par son zèle pour le chant sacré. Au moment où son cercueil fut placé sur le char mortuaire, la troupe affligée des enfants de l'asile, que son départ rendait pour ainsi dire une seconde fois orphelins, entonna le beau cantique qu'il leur avait fait enseigner: « Lass mich gehen; » c'est le cantique de Siméon sur une touchante mélodie allemande. Lui-même le répétait peu de temps auparavant. « Je le chanterais bien la nuit tout entière, » disait-il. Un tel chant sur un cercueil, n'est-ce pas le triomphe de l'Eglise sur la mort?

Le surlendemain de cette scène, à la fois douloureuse et consolante, le 18 février, une mort nouvelle est venue raviver notre tristesse. Une vie jeune encore, celle de M. Samuel de Petitpierre, venait de s'éteindre en emportant les regrets de tous ceux qui l'ont connu. M. l'avocat de Petitpierre n'était âgé que de 34 ans. Une branche d'une ancienne famille neuchâteloise a pris fin avec lui, après avoir donné au pays plusieurs hommes distingués. Son père, entre autres, avait marqué au milieu de nous ainsi que dans l'Eglise de Nîmes, par son talent hors ligne pour la prédication. On a de lui un recueil de *sermons* deux fois publiés depuis sa mort. Lui aussi avait été enlevé à la fleur de l'âge, mais la pureté et la noblesse de son beau caractère survivent dans le souvenir de ses contemporains. Son fils avait hérité de ses sentiments en même temps que de son don pour la parole. Le poste de substitut du ministère public, auquel il avait été dernièrement appelé, venait de révéler ce côté de son talent. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les charges qu'il a revêtues dans la magistrature. Mais la sphère où il se plaisait surtout était celle des œuvres d'utilité publique, de bienfaisance et de piété. Il n'avait aspiré qu'à se rendre utile, toute préoccupation de succès personnel semblait étrangère à ses efforts. Receveur général de la société du *sou* pour les esclaves noirs, et agent d'une administration locale pour le payement des loyers des pauvres, il avait fait prospérer ces entreprises par son soin

diligent. Son testament renferme des legs considérables en faveur de plusieurs œuvres pies, et spécialement en faveur des membres émérites de la compagnie des vignerons dont il était l'avoyer.

La perte de M. de Petitpierre a été vivement sentie dans sa ville natale; celle de M. Calame a plongé le canton tout entier dans le deuil. Ancien conseiller d'Etat, député à la diète fédérale avant la révolution de 1848, et dès lors chef du parti conservateur modéré, M. Calame remplissait en outre, depuis 1849, les fonctions de vice-président du synode de notre église. Il a été un instrument puissant dans la main de Dieu pour le maintien des principes de justice et d'équité dans le moment de nos plus violentes commotions révolutionnaires. Plus de deux mille de ses concitoyens se pressaient à son convoi funèbre, et dans leur nombre, plusieurs de ses anciens adversaires politiques. Ils se trouvaient unis, cette fois, avec ses amis du parti opposé au leur, pour rendre hommage par leur présence à ses éminentes qualités, tant publiques que privées. M. Calame était né au Locle en 1807 ; il avait pour tante Mlle Marie-Anne Calame, l'illustre fondatrice de l'établissement des Billodes. M. le professeur Pétavel, étant allé visiter cette institution vers l'année 1821, Mlle Calame lui présenta son jeune neveu en le priant de l'examiner. Frappé de ses rares dispositions, M. Pétavel n'hésita pas à engager les parents à le laisser venir étudier à Neuchâtel, où il le fit entrer immédiatement dans l'auditoire de Belles-Lettres, et le reçut sous son toit. Son mérite le fit nommer secrétaire d'Etat, dès l'âge de 24 ans, et plus tard, membre de la commission académique. La gravité, l'amour du devoir étaient comme innés chez lui. Il avait les sentiments pieux de sa tante et de son grand-père. Ce dernier était un des plus zélés disciples de l'école mystique en rapport dans nos montagnes avec votre compatriote Dutoit-Membrini. M. Henri-Florian Calame, son petit-fils, se plaisait à encourager les jeunes théologiens; il les invitait chaque année et suivait leurs exercices de prédication, autant que ses occupations multipliées le lui permettaient. Il a offert le modèle d'un magistrat chrétien. L'église nationale fait en lui une perte difficile à réparer. Elle n'avait pas un plus utile défenseur au sein des autorités civiles. Ame délicate et tendre, M. Calame soupirait après un monde où la justice habite. Peu de jours avant sa dernière maladie, il proposait, comme sujet de conversation à quelques-uns de ses amis rassemblés, la question de savoir si l'accomplissement strict de tous les devoirs du chrétien est possible dans l'état de nos mœurs et de la société actuelle. Son Dieu semble lui avoir répondu en le retirant de cette terre dont l'imperfection et la souillure le faisaient intérieurement gémir. De nombreux amis l'auront reçu dans les tabernacles éternels; il était le visiteur assidu de toutes les maisons de deuil.

La mort de M. Calame a eu lieu le 20 mars; elle a suivi de peu d'heures celle d'un de ses collègues ecclésiastiques du synode, M. Aimé-Constant Delachaux, ci-devant pasteur aux Verrières et nouvellement appelé à la Chaux-de-Fonds. Lors de l'élection d'un troisième poste de pasteur dans cette localité, plusieurs voix s'étaient récriées sur cette dépense qu'elles déclaraient inutile. Hélas! le vœu des amis zélés de cette paroisse n'a pu encore être satisfait. C'est, à l'heure même de l'installation du nouveau diacre ou subside de ce district, que M. le pasteur Delachaux est tombé dans le temple, frappé d'apoplexie. Ses facultés éminentes, son tact sûr et sa longue expérience l'avaient fait choisir, il y a quelques années, pour la direction d'un petit séminaire, trop tôt dissous, d'évangélistes et de futurs missionnaires.

Sa place restera probablement vide jus-

qu'en novembre prochain, époque pour laquelle on annonce la consécration de quatre nouveaux candidats. Alors cessera, nous l'espérons, la pénurie d'ecclésiastiques dont notre église a si longtemps souffert.

D'intéressants détails nous ont été fournis hier, dans notre chapelle des Terreaux, par M. le Dr Capadose, premier député de la Hollande, dans l'affaire de Matamoros. M. Capadose est porteur entre autres d'une adresse à la reine d'Espagne, signée de quinze notabilités catholiques romaines de la Hollande. Mais toutes ses communications ne sauraient être publiées à cette heure sans inconvénient. Tel n'est pas le cas des conférences que nous ont faites MM. Van de Velde et de Novina. Ils désirent eux-mêmes que chacun connaisse la situation précaire de nos coreligionnaires de Palestine et de Syrie, où il en est du fanatisme musulman, leur disait Abd-el-Kader, comme du brasier que le voyageur recouvre le soir d'un peu de sable avant de s'endormir, le moindre vent peut en faire éclater la flamme. Les assassinats vont se multipliant, l'Europe demeure impassible. « C'est, disait encore Abd-el-Kader, comme si un maître d'école attendait, pour punir les élèves qui lui lancent des noyaux d'olives, que ces mutins lui eussent crevé un œil. » MM. Van de Velde et de Novina remplissent une noble tâche. Ils émouvront l'opinion publique et, pressés par elle, les gouvernements de la chrétienté sauront agir, nous le souhaitons, avant qu'il soit trop tard.

W. P.

CHRONIQUE.

Le bel élan que nous signalions tout dernièrement à l'occasion de la *Pologne,* semble s'être déjà singulièrement ralenti. Quand il a été question de sortir du domaine des *pia desideria* pour entrer dans celui de l'action, on y a regardé à deux fois et on s'est recueilli. Nul ne peut dire combien de temps durera encore ce recueillement, ni surtout à quoi il aboutira. Il est du reste général. Notre époque semble appelée à soulever successivement une foule de questions importantes, puis elle retombe affaissée sous leur poids, après les avoir touchées du doigt. Le problème de la Pologne semble être allé rejoindre tant d'autres difficultés qui n'ont paru un instant devoir recevoir une solution que pour être oubliées d'abord après. On a soulevé la pierre sépulcrale qui recouvre la nation martyr juste assez pour voir son corps ensanglanté; puis, saisi de terreur à ce spectacle si propre à exciter des remords, on a détourné sa face en murmurant : *Quand j'aurai le loisir je te rappellerai.* C'est là, en effet, un trait caractéristique : nul ne renonce à voir une fois rendre justice à la Pologne, seulement chacun entend choisir le bon moment, son jour et son heure. Rien d'étonnant que tous les intéressés ne se trouvent pas prêts au même instant. Si tout dépendait dans ce monde de la sagesse de la diplomatie, on pourrait assister longtemps à ce spectacle peu encourageant. Il est vrai que quelques esprits ardents crient bien haut que toute la faute de ces déplorables délais doit être imputée aux gouvernements. Reste seulement à expliquer comment il se peut faire que, dans un temps de démocratie et de suffrage universel, les peuples et les gouvernements tirent à deux cordes si différentes.

Cette énigme donne un grand intérêt à la discussion d'un principe qui fait tous les jours plus de progrès. De divers côtés on sent le besoin de régler les rapports entre l'individu et l'Etat et de ne pas laisser à celui-ci la part du lion. Les personnes auxquelles l'individualisme inspire de la terreur aimeraient à se persuader que le fantôme bat en retraite. Il s'obstine, au contraire, à apparaître comme un hôte importun, frappant à la porte à coups redoublés, et bien décidé à ne pas se laisser éconduire. Il s'est déjà assuré une si belle place dans l'estime du public libéral en FRANCE que, en vue des élections prochaines, il est devenu le point de ralliement de l'opposition.

C'est certes là un symptôme réjouissant. Que de progrès faits depuis quelques années ! Qui aurait osé espérer que ces théories creuses prissent si vite leur place dans la politique militante? Comme preuve du bon accueil qu'elles reçoivent, on peut citer le succès de *Paris en Amérique*, qui a atteint sa troisième édition, en quelques semaines. Voici une citation du *Journal des Débats* qui montre que le nouveau libéralisme s'établit fermement sur la base individualiste. « Il se fait un mouvement chaque jour plus marqué contre la toute-puissance de l'Etat, qui, prétendant tout régler et tout diriger, ne permet pas suffisamment au pays de vivre pour lui-même, c'est-à-dire librement....... Les idées contraires à l'omnipotence de l'Etat sont dans l'air; elles sont flottantes, il est vrai, encore indécises, un peu timides chez les uns, trop absolues chez les autres; mais elles deviennent communes, en des mesures diverses, à presque tous ceux qui aiment la liberté. Elles n'appartiennent en propre à aucune fraction du parti libéral, et cela est heureux. Elles peuvent être un terrain neutre où l'on vienne se réunir en partant des camps les plus divers. »

Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas enregistrer un mouvement correspondant dans le public religieux ? Mais la minorité, capable de saisir la question, a déjà rempli son devoir; la grosse masse ne cédera que devant les faits. Ce n'est guère qu'en Italie qu'on peut signaler un progrès sensible dans le public religieux. La formule de Cavour, *l'Eglise libre dans l'Etat libre*, n'est point tombée à terre. Les paroles suivantes d'un homme qu'on désigne comme mûrement et ardemment chrétien, Tommaseo, montrent qu'on s'élève aussi bien contre le despotisme de l'Etat que contre celui de l'Eglise. « On ne peut, dit-il, avec la force ni protéger, ni combattre la conscience. Rome fait la première de ces choses; Turin fait la seconde. S'ils ne changent l'un et l'autre, ni l'un ni l'autre ne l'emportera; mais ils se perdront les deux et ruineront l'Italie. »

Voilà donc que ces Italiens, qui devaient demeurer à tout jamais des enfants incorrigibles et turbulents, comprennent mieux ces questions que les savants théologiens de Berlin qui tiennent la clef de la science, mais tout au plus pour permettre aux autres d'entrer ! La propagation de tels principes est le meilleur moyen de hâter la solution de la question romaine. Que pourra dire le pape lorsqu'en échange d'un pouvoir temporel, appuyé sur les baïonnettes étrangères, l'Italie entière lui offrira la liberté religieuse la plus illimitée? A moins qu'il ne veuille qu'on se passe de lui au spirituel, force lui sera d'accepter le marché.

Mais après? On est généralement porté à croire que l'abolition du pouvoir temporel rendrait un service immense à la papauté, considérée comme institution religieuse. En dehors du parti ultramontain, qui ne veut pas en entendre parler, cette mesure est saluée avec bonheur et par les catholiques éclairés et par les protestants qui savent s'élever au-dessus des préoccupations sectaires et se dire qu'un développement nouveau du spiritualisme chrétien dans le sein du papisme ne pourrait manquer de profiter à tout le monde. Cependant cette crise ne peut prendre cette tournure salutaire qu'à une condition : c'est qu'il y ait encore suffisamment de vie chrétienne dans les rangs du catholicisme pour servir de point d'appui à un pareil mouvement. Or si c'est là une question qu'on n'aurait pas pu poser au XVII[e] siècle, du temps des Jansénistes et des Gallicans, elle est aujourd'hui très controversable. Le catholicisme contemporain nous a tellement habitués à le voir faire passer la chair avant l'esprit, qu'il est bien permis de désespérer de la cause de celui-ci. C'est là ce que faisait dernièrement un écrivain de la *Revue des deux mondes*, à propos des essais de réforme tentés par M. Bordas Dumoulin et une poignée de catholiques zélés et éclairés. Les raisons que l'auteur avance pour enlever leurs illusions à ceux qui espéraient que Rome pourrait rendre encore d'éclatants services à la cause de la religion, ont pour elles l'histoire et la logique. Il remarque, avec beaucoup de justesse que, depuis les premiers temps du christianisme, il s'est accompli dans le sein de l'Eglise un développement régulier et continu, en sens inverse de celui que les réformateurs catholiques voudraient voir triompher. En fait de culte, ceux-ci aimeraient revenir à la simplicité apostolique en

abolissant les pratiques trop multiples. Mais la déviation, dans une direction contraire, n'a cessé d'aller en s'accusant toujours davantage. Jamais peut-être avant cette époque on n'a vu tant de confréries pieuses, d'ordres religieux, de pratiques particulières, de récits d'apparitions et de miracles. Les réformateurs demandent aussi qu'on s'en tienne aux anciens dogmes, sans en inventer de nouveaux. On leur répond par la proclamation de l'immaculée conception. Et ce fait n'est pas arbitraire. Le besoin d'autorité a produit un progrès constant du dogmatisme. « En effet, si c'est un des plus nobles attributs de la raison que cette soif de la vérité, cette ardeur de tout pénétrer, de tout scruter, suivant le conseil de St. Paul: Eprouvez toutes choses, ce goût n'est cependant pas celui de tout le monde. Les masses aiment plutôt à recevoir de leur pasteur la formule de leur foi. La route leur semble plus assurée quand elles peuvent se dire: «Ce que je dois croire a été décidé par une autorité infaillible, et sans m'épuiser en vaines recherches, je puis me livrer en paix aux occupations de la vie et aux pratiques de la piété. Etant donné un juge de la foi qui ne peut se tromper, quoi de plus naturel que de lui demander de trancher définitivement les questions qui peuvent s'élever à ce sujet? » Toute la tendance du catholicisme ayant trouvé son expression la plus légitime dans le dogme de l'infaillibilité personnelle du pape, rien n'autorise à croire qu'on en revienne; tout porte à penser au contraire que Rome profitera de la première occasion favorable pour faire donner à cette théorie la sanction officielle qui lui manque encore. Les réformateurs auront beau se récrier, on leur répondra qu'on ne fait qu'obéir à une impulsion donnée il y a des siècles. — Les novateurs voudraient, en fait de discipline et d'ordre, remplacer la centralisation et l'absolutisme par l'élection et la liberté; obtenir l'Eglise libre dans l'état libre — mais, remarque notre auteur, après avoir montré, encore ici, un développement régulier, est-ce au moment du danger qu'on désarme de la sorte? Pour que l'église consentît à de pareilles réformes, il faudrait qu'elle ne se crût plus en péril. Or c'est le contraire qui a lieu. — Cette triple évolution s'est accomplie sous l'empire de causes profondes, encore agissantes, et pour répondre à certains besoins encore pressants chez les fidèles. Ce n'est pas après les avoir si péniblement obtenus qu'on renoncera à des avantages qu'on estime si précieux.

Les réformateurs catholiques, il est vrai, se sont aperçus du divorce qui a éclaté entre le monde et l'Eglise; de là chez eux un profond besoin de combler l'abîme en sacrifiant tous les abus. « Mais il n'ont pas assez remarqué que ce qui convient à la société moderne est antipathique au clergé et aux fidèles qui l'écoutent, et que ce qui fait la vie de la pensée laïque pourrait bien ne pas être aussi salutaire à l'Eglise. » L'auteur cite à l'appui de son dire deux exemples décisifs: l'opposition officielle et persistante de l'Eglise à la liberté religieuse, et l'abus de l'autorité qui prétend s'imposer sans examen et sans preuve, conformément à cette maxime d'un controversiste moderne disant, qu'aux yeux de Rome, on serait toujours hérétique, même quand on admettrait ce qu'elle donne pour la vérité, du moment où on y serait conduit par d'autres raisons que celles qu'elle donne elle-même. Tout annonce, dit l'auteur en concluant, que dans le domaine spirituel cet ébranlement portera l'Eglise à chercher des forces nouvelles non dans une métamorphose qui la rajeunirait trop et la rendrait méconnaissable aux yeux des siens, mais plutôt dans une affirmation plus énergique de son infaillibilité et dans une exagération plus grande de ses principes[1].

En suivant les déductions de cet écrivain, on ne peut manquer de les trouver concluantes, tout en regrettant vivement qu'il ait à ce point raison. Si Rome doit complétement passer dans le camp des matérialistes, ce sera un échec grave pour le spiritualisme évangélique, qui n'aurait pas trop du concours des forces vives de la chrétienté entière. Raison de plus pour que les chrétiens protestants aient enfin le courage de leurs opinions. Si la papauté doit tomber du côté vers lequel elle penche, ce n'est pas en lui faisant des avances et des emprunts qu'on réussira à la retenir; on ne

[1] La crise religieuse au XIX[e] siècle par de Laveleze. *Revue des deux Mondes, 15 février 1865.*

pourra manquer de s'affaiblir, si même on ne tombe dans l'abîme. C'est là ce que devraient enfin comprendre tous les protestants plus ou moins puséystes, ecclésicolatres, escatologiques; ce ne sont là que diverses variétés d'un même mal, le matérialisme religieux, ce virus qui est resté dans le sein de la Réforme depuis le XVI[e] siècle, et qui trouve d'abondants aliments, pour se développer, dans les mauvais penchants des hommes qui ont toujours besoin de dieux qui marchent devant eux.

Ce devoir de travailler au triomphe du vrai spiritualisme est d'autant plus impérieux qu'il y a des désertions dans les rangs de ses défenseurs. Ainsi l'ouvrage de Colenso sur le *Pentateuque*, dont il était parlé ici même le mois dernier, vient de servir de texte à M. Schérer pour faire, une fois de plus, l'apologie de tous les hommes qui, ces derniers temps, ont rompu avec le christianisme. Rien de plus intéressant, à l'entendre, que les sceptiques, ces martyrs de la libre pensée, qui ne peuvent satisfaire leur amour passionné de la vérité qu'en sacrifiant, sans miséricorde, l'objet de leur tendresse. Oh! ce n'est certes pas leur faute s'ils arrivent à une telle banqueroute; ils font de leur mieux pour l'éviter, c'est à la vérité d'y mettre du sien. Quant à cette noble race d'esprits, elle est bien décidée à ne la recevoir que si elle réussit à s'imposer. Ils sont désintéressés, sans parti pris aucun, prêts à ne reculer devant aucune conséquence; ils ont toutes les vertus imaginables pour trouver le vrai, sauf celles que la nature même des choses indique. « Il y a des hommes qui croient ce qu'ils veulent, et il y en a qui croient ce qu'ils peuvent. » L'élite de l'humanité, les sceptiques, sont dans ce dernier cas. Il est bien vrai que M. Schérer fait leurs adversaires un peu plus noirs qu'ils ne sont, car ceux-ci n'ont jamais prétendu que, dans tous les domaines et dans toutes les questions, il soit légitime de croire ou de ne pas croire à volonté. Il est des circonstances dans lesquelles celle-ci n'a rien à dire, tandis que dans d'autres elle joue un rôle décisif. Je ne suis pas libre de croire ou de ne pas croire un fait bien constaté et se passant sous mes yeux, mais lorsqu'il s'agit de peser ou d'apprécier des témoignages, lorsqu'il faut se prononcer dans une rencontre où l'*évidence* fait défaut, le rôle prépondérant appartient bien souvent à la volonté. Suivant que celle-ci est bonne ou mauvaise, on croit que la vérité est du côté du vice ou du côté de la vertu, avec l'égoïsme ou avec la générosité, dans le camp de la matière ou dans celui de l'esprit. Ce sont là des distinctions dont les sceptiques s'obstinent à ne tenir nul compte. Ils raisonnent toujours comme si on pouvait connaître la vérité sans l'aimer; à les entendre, elle devrait se démontrer comme les propositions de géométrie. Vous ne pouvez pas les faire sortir de là; au lieu de recevoir les conditions de la vérité ils veulent lui imposer les leurs: c'est là ce qu'ils appellent être parfaitement désintéressés. Dès que vous transigez. vous êtes un esprit étroit, un homme de parti-pris. La première condition à remplir, semble-t-on nous dire, pour raisonner sur la lumière et les couleurs, c'est de fermer les yeux, ou mieux, de les crever. Jusque-là on n'a pas donné une preuve qu'on était au dessus de tout préjugé. « Le sceptique (M. Schérer trouve piquant de désigner ainsi ceux qui croient) c'est celui qui préfère quoi que ce soit, sa commodité, sa sécurité, son *âme même* à la vérité. »

Le mot est heureux! Afin de se placer dans les conditions voulues pour découvrir la vérité il ne faut pas reculer devant le sacrifice de son âme. On devine combien elle doit être féconde la belle inconnue qu'on ne peut atteindre qu'au prix d'un tel sacrifice! Pour trouver la vérité, c'est-à-dire la vie, il faut débuter par faire le sacrifice de son âme. Ce n'est qu'à la suite d'un pareil suicide qu'on est dans les conditions voulues pour vivre. Vous refusez-vous à porter jusque-là le désintéressement? Renoncez-vous à vous donner la mort pour voir de ce point de vue nouveau l'effet que produit la vie? Alors tenez-vous-le pour dit: vous n'êtes qu'un satisfait, un homme mangeant bien et dormant mieux. Mais cette opération héroïque une fois accomplie sans hésitation, on a, incrédule ou non, le plaisir de pouvoir se regarder comme l'homme le plus religieux du monde. « Si l'essence de la religion est le juste et le vrai, on peut dire que les hommes dont nous parlons deviennent incrédules par dévouement à la

religion même. » Tels sont ces hommes ingénieux qui nous conseillent de nous suicider pour que nous puissions voir ensuite la tournure que nous aurons en travaillant à notre dissection!

M. Schérer relève une autre circonstance qui parait concluante pour faire l'apologie complète de ces Prométhées du XIX[e] siècle. Autrefois l'incrédulité impliquait le libertinage des mœurs; il n'en est plus ainsi aujourd'hui; l'incrédulité sort du sanctuaire; c'est malgré soi qu'on devient sceptique, tout en faisant des efforts persévérants pour demeurer croyant. — Quant à la question de moralité, il est peut-être prématuré de célébrer si haut l'alliance du sérieux et du scepticisme. Il ne serait que juste de donner le temps à l'expérience de décider si la moralité est un fruit du scepticisme qui arrive ou un dernier reste de la foi qui est déjà partie. Ou mieux, l'épreuve est déjà faite. Nous n'avons pas à attendre pour savoir ce que seront les fils des sceptiques, ils ressembleront à leurs aïeuls du XVIII[e] siècle.

Mais, que faire à cela? répète-t-on à plaisir; à qui la faute? on croit ce qu'on peut; *non possumus*. M. Schérer présente en faveur du scepticisme le fameux argument du pape et du cardinal Antonelli. Mais si ce mot ingénieux est déjà un boulevard trop faible pour abriter le pouvoir temporel, il est douteux qu'il suffise à l'apologie des sceptiques, passionnés de vérité, disent-ils. Leur amour pourrait bien les aveugler. En tout cas l'humanité trouvera étrange que leurs belles recherches aboutissent à ce résultat: *il n'y a qu'une seule vérité, c'est qu'il n'y a pas de vérité*: invoquer le *non possumus* pour ne pas sortir de là, c'est par trop imiter les écoliers qui ont volontiers cette formule à la bouche quand il s'agit de se soustraire aux efforts que les maîtres demandent. Par un reste de foi les sceptiques soutiennent qu'on va se convertir à cette belle découverte. Heureusement on sait qu'elle est déjà passablement vieille, et qu'elle n'a pas empêché le monde de marcher à la conquête de la vérité. Il y a même des personnes qui estiment que le scepticisme n'est qu'une maladie, une épidémie si l'on veut, dont on connaît les symptômes et les causes et qui est infailliblement provoquée par un certain régime. M. Schérer a lui-même à ce sujet un joli mot qui est une vraie révélation. Ceux dont il fait l'apologie sont occupés, dit-il, « à tâter sans cesse le pouls à leurs convictions pour savoir si elles vivent encore et comment elles se portent... » Est-il donc bien sûr que cette manie-là, qui, au physique, donne les malades imaginaires, soit la condition de la santé intellectuelle et morale?

M. Schérer ne comprend pas qu'il y ait des gens qui laissent jouer à la volonté un certain rôle dans la formation de leurs croyances; il n'a pas assez de dédain pour en accabler ces esprits faibles et pusillanimes, auxquels le cœur fait défaut lorsqu'il s'agirait d'exécuter le saut périlleux. Mais pourrait-il nous expliquer, à son tour, comment ils se fait que tant d'hommes vivent, pas trop tristement du reste, après avoir renoncé à toutes les espérances et convictions qui seules peuvent donner du prix à la vie? Les amis passionnés du vrai ne s'arrêtent-ils pas ici en deçà du terme? A quoi bon encore la simple vie du corps lorsque, dans la recherche de la vérité, on a renoncé à celle de l'âme et de la conscience? La tragédie, si tant est qu'il y en ait, ne manque-t-elle pas de cinquième acte et la théorie du scepticisme de la sanction de la pratique?

Mais notre auteur ne prend pas ainsi les choses au tragique. Il est loin de penser, dit-il, que les croyances chrétiennes sont une illusion de l'enfance que la maturité est destinée à dissiper impitoyablement. Il veut seulement qu'on distingue entre la foi et sa conception, entre la religion et la théologie. Bien des gens seront du même avis. Mais n'auront-ils pas le droit de s'étonner que M. Schérer, après avoir proclamé les droits imprescriptibles de la foi, se complaise à poser de nouveau la grande question de savoir si, en ceci, la forme n'emporte pas le fond? si la perte d'une théologie défectueuse n'entraîne pas nécessairement la ruine de la religion? Il semble que, la nécessité de celle-ci une fois reconnue, il fût plus logique de s'occuper à déterminer ces données théologiques, scientifiques, qui lui sont absolument indispensables, comme l'atmosphère en dehors

de laquelle il n'y pas de vie réelle et sérieuse. On serait tenté de croire, en lisant la fin de l'article, que l'auteur incline, pour le moment, à penser ainsi. Ne vous y fiez pourtant pas trop, la forme de la phrase est conditionnelle, et puis, M. Schérer vous en a dûment avertis; il est constamment occupé à tâter le pouls à ses convictions: la fièvre cède aujourd'hui, mais rien ne nous garantit que dès demain nous ne tomberons pas en chaud mal. Il n'appartient de se réjouir de pareils articles qu'aux hommes qu'une haine inintelligente de l'orthodoxie rend aveugles sur les vrais intérêts du christianisme. Et pourtant restons juste et équitable. Ce besoin de revenir à tout propos sur les mêmes questions, de ne négliger aucune occasion de faire l'apologie du scepticisme, est un signe précieux, dont il faut savoir tenir compte. Qui s'excuse s'accuse. Aussi longtemps que le christianisme ne sera pas devenu pour M. Schérer une chose dont il ne vaudra pas même la peine de s'inquiéter, nous estimerons qu'il n'a pas dit son dernier mot. L'inimitié acharnée en ces matières vaut mieux que l'indifférence; car enfin pour combattre les choses, même de son mieux, ne faut-il pas avoir conservé pour elles un reste d'intérêt?

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Un condamné et sa dernière nuit, par Th. Borel, pasteur. Genève 1862. — Brochure, prix : 20 cent.

Ce récit saisissant nous révèle par quels degrés un jeune homme de 21 ans, bien doué et appartenant à une honnête famille, a descendu la pente rapide du crime pour aboutir enfin à une condamnation capitale. Il est à désirer que cet écrit instructif soit lu par les jeunes gens qui, épris de la lecture des romans ou entraînés par de mauvaises compagnies, ne veulent pas accepter le joug salutaire du travail. « Si j'avais voulu le porter je ne serais pas ici, » disait le malheureux E. en parcourant du regard la muraille de son cachot.

P. B.

Le fondement de l'unité spirituelle, sermon sur Jean XVII, 21 et 22, prêché à Montpellier par N. Recolin, pasteur, 1862.

Ce discours a trait aux circonstances actuelles des églises protestantes de France, dans le sein desquelles certains pasteurs affirment tandis que d'autres repoussent les doctrines fondamentales de l'Evangile, ce qui n'empêche pas ces églises d'être unies par une organisation commune et par une égale participation au budget de l'état. A ce lien tout extérieur et factice, Monsieur Recolin voudrait avec raison substituer celui de l'unité de foi et de vie.

P. B.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

Edouard Diodati.

PREMIER ARTICLE.

Discours religieux. Paris, Meyrueis et Cᵉ, 1861. — Méditations sur des textes tirés de l'épître aux Ephésiens. Genève, Em. Beroud, 1863.

Un savant étranger, qui, le premier, a retracé, avec soin et talent, l'histoire du mouvement religieux de Genève au XIXᵉ siècle[1], M. le baron de Goltz s'exprimait en ces termes, en 1861, sur l'homme excellent dont nous venons d'écrire le nom en tête de cette annonce bibliographique : « Quand on voit, au sein de la sécheresse qui prédominait à Genève, quelle était la richesse des dons intellectuels de Diodati, on ne peut s'empêcher de se demander comment il se fait que le Maître suprême, qui conduit tout pour le mieux, ait laissé, pendant près de vingt ans, une telle puissance sans activité appréciable. Une traduction des sermons de Chalmers, quelques séances publiques sur l'histoire du christianisme et des travaux littéraires moins importants n'enlèvent rien à la vérité de cette remarque.... Du reste, en succédant à Duby depuis 1842, comme professeur d'homilétique et d'apologétique, Diodati se vit appelé à une activité plus directement utile et plus féconde[2]. »

Est-il bien vrai que la longue carrière de M. Diodati ait laissé aussi peu de traces que M. de Goltz le dit dans cette appréciation ? — les volumes que nous annonçons, publiés depuis qu'elle a été écrite, modifieront-ils ce jugement ? révèleront-ils au public les fruits d'une de ces vies recueillies et intérieurement actives qui semblent devenir de plus en plus rares ?.... Telles sont les questions qui se sont présentées à notre esprit et auxquelles nous voudrions essayer de répondre, dans le désir de raviver des souvenirs qui nous sont chers, et de contribuer, pour autant qu'il dépend de nous, à indiquer la place que M. Diodati a occupée dans le mouvement religieux de sa patrie et de son époque.

I

Si, d'abord, nous jetons un coup d'œil sur la carrière active de M. Diodati, il nous sera facile de nous convaincre que, même avant d'être appelé à la charge de professeur de théologie, il sut faire valoir les talents que Dieu lui avait donnés. Après un pastorat de quatre années à Cartigny (1815 à 1819), il trouva, dans la charge de bibliothécaire, qu'il occupa de 1819 à 1845, et dans celle d'aumônier des prisons (de 1828 à 1840) un double champ de travail, où son activité put non-seulement s'exercer de la manière la plus utile pour le public, mais encore pour son propre développement. Tandis que la première de ces charges favori-

[1] Von der Goltz. Die reformirte Kirche Genf's.

[2] Pag. 415 de la traduction française. Elle est due à M. C. Malan-Sillem, qui a rendu au public de langue française un vrai service en mettant à sa portée cet instructif ouvrage. Il a paru sous ce titre : *Genève religieuse au XIXᵉ siècle*, par le baron H. de Goltz, chapelain de l'ambassade de Prusse à Rome. Genève 1862 (XV et 696 pag. *).

* Nous rendrons compte prochainement de ce volume important. (*Réd.*)

sait la culture encyclopédique de ses connaissances, qu'elle le mettait en rapports personnels et épistolaires avec une foule de savants de tous pays, qui désiraient profiter des trésors d'une bibliothèque, à bien des égards, unique dans son genre, et le forçait à les exploiter lui-même, son œuvre d'évangélisation dans les prisons ouvrait devant lui un autre champ d'études. Les emprunts qu'il faisait assez fréquemment dans sa conversation aux souvenirs que lui avait laissés ce ministère montrent combien il lui fut utile pour apprendre à connaître le cœur de l'homme.

Et même, au point de vue intellectuel, cette première période de sa vie ne fut rien moins que stérile. Sans parler d'un assez grand nombre d'articles de Revues, dont l'influence ne fut pas diminuée parce qu'ils ne portaient pas la signature de leur auteur, sans nous arrêter à une traduction des Sermons de Chalmers qui, déjà en 1825, indiquait clairement la direction de sa pensée et de sa foi, M. Diodati publiait, en 1830, un livre dont M. de Goltz fait très bien ressortir la valeur. L'*Essai sur le christianisme envisagé dans ses rapports avec la perfectibilité de l'être moral* ne doit être apprécié ni par le nombre de ses pages, ni par l'accueil qu'il reçut d'un public protestant, alors à peine formé, et qui, même encore à présent, ne se distingue pas par sa sympathie pour les ouvrages de cet ordre. Toutefois il serait facile de constater que, dès son apparition, ce livre sut trouver son public, et la permanence de l'approbation qui lui fut donnée vaut bien le succès éphémère de quelques publications contemporaines[1]. Cet ouvrage n'est, du reste, pas le premier que M. Diodati ait sérieusement élaboré; il se trouve parmi ses manuscrits un travail approfondi, de 246 pages, sur l'*individualisme,* qui est antérieur de quelques années. Il fit, en outre, plusieurs cours publics sur l'histoire de l'Eglise aux premiers siècles du christianisme (hiver 1833) et au moyen âge (1834 à 1835), — sur la philosophie de la renaissance en 1838, — et sur l'histoire de la littérature moderne en 1839, ayant été appelé, à cette époque, à la chaire de littérature et d'esthétique.

Ces travaux divers suffisent pour nous révéler toute l'étendue et l'activité d'esprit de M. Diodati: et, en effet, ceux qui l'ont connu savent que la philosophie, l'histoire, la littérature, les arts mêmes, pour lesquels il avait une aptitude peu commune, furent tour à tour, de sa part, l'objet d'études approfondies, sans cesse ramenées au développement de la foi qui était la lumière et la force de sa vie. C'est ainsi préparé qu'il fut appelé, en 1840, à professer l'apologétique chrétienne et la théologie pratique. Il avait alors cinquante et un ans. Il fit plus qu'employer à cette tâche si importante les dons d'une riche intelligence cultivée par le travail incessant d'une vie très laborieuse, il s'y consacra entièrement, se mettant lui-même, avec une patience à toute épreuve, au service de ceux de ses étudiants qui avaient recours à son expérience. Du reste, son action religieuse n'était pas restreinte à ce petit cercle d'auditeurs: sa voix se faisait aussi entendre dans les églises, plus souvent encore dans la chapelle de l'hôpital et dans des réunions religieuses quelquefois très nombreuses.

Enfin, comme couronnement de son activité, des circonstances exceptionnelles le forcèrent, dans la maturité de son expérience et de son talent, à mettre en pratique des théories qui l'occupèrent toute sa vie. Lui qui n'avait jamais voulu lire à ses étudiants, dans ses leçons publiques, la partie de son cours qui concernait les questions ecclésiastiques, se vit appelé, dans l'inextricable confusion où une subite révolution plaçait

[1] Voy. la préface de la traduction de *Guido et Julius,* de Tholuck, Neuchâtel 1842, pag. XV-XXII.

l'Eglise nationale de Genève, à en diriger la réorganisation.

Ce rapide coup d'œil sur la carrière de M. Diodati, qui nous le montre tour à tour comme philosophe chrétien, comme historien, comme littérateur et même comme artiste, comme pasteur et prédicateur, comme professeur en théologie, et enfin dans le poste exceptionnellement délicat d'organisateur d'église, nous fait connaître l'étendue de son activité et en même temps combien il serait difficile de nous rendre, par quelques publications posthumes, tous les traits de cette individualité si riche et si variée. Essayons de constater ce que nous en ont conservé celles que nous annonçons et ce qu'elles nous laissent encore à désirer. Puis, nous nous hasarderons à indiquer ce qui a donné à l'influence de M. Diodati sur le mouvement religieux de notre époque, une importance qui ne doit pas être méconnue.

II

Ce que nous avons raconté de l'activité extérieure de M. Diodati, n'était pas de nature à faire supposer que ce serait par deux volumes de sermons que commencerait la publication de ses manuscrits.

Parmi les motifs qui ont déterminé ce choix, ne faut-il pas mettre en première ligne les impressions laissées par ces discours, dont quelques-uns remontent pourtant à une époque déjà assez éloignée ? — Nous nous sommes demandé quelquefois ce qui attirait dans les églises une foule compacte et attentive au pied de la chaire de M. Diodati. Ce n'était ni la nouveauté, ni le brillant d'une prédication *lue* avec une certaine monotonie, et dont la forme un peu académique trahissait le professeur que la nature de son enseignement ramenait sans cesse à se préoccuper du côté extérieur et littéraire de cette charge ; c'était certainement le fond même de cette prédication, cet Evangile ancien et nouveau, seul capable de répondre aux besoins des cœurs, mais surtout ce quelque chose qui faisait entendre à ses auditeurs plus qu'une exposition fidèle de la doctrine évangélique, et leur révélait l'homme qui en avait *éprouvé* la puissante efficacité.— Or c'est là une impression que ne saurait rendre la froide lecture de ses discours. Heureusement, ces souvenirs, encore vivants dans bien des cœurs, nous ont été religieusement conservés dans quelques esquisses biographiques. Les lecteurs du *Chrétien évangélique* n'ont pas oublié celle que M. le pasteur Viguet a insérée dans ce recueil, à l'époque même où M. Diodati fut enlevé à ses amis et à l'Eglise[1]. M. le professeur E. Naville, qui pendant trente années vécut dans son intimité, a publié deux notices, l'une dans le *Journal de Genève*, l'autre dans la *Bibliothèque universelle*, qui toutes deux ont été tirées à part. Cette dernière forme une brochure de plus de 65 pages. Elle ne nous conserve pas seulement de précieux souvenirs, mais restera un document des plus importants pour l'intelligence d'événements fort graves, auxquels M. Diodati a pris une grande part. — Enfin le plus ancien des volumes que nous avons sous les yeux, s'ouvre par une préface remarquable de XXIII pages, dans laquelle M. Franck Coulin s'attache, avant tout, à le faire connaître. Nul ne contestera la parfaite ressemblance du portrait qu'il nous en donne, et nous la constatons avec d'autant plus de soin, que nous sentons davantage combien il était nécessaire de remplacer de quelque manière, pour ceux qui ne l'auraient pas connu, l'impression que laissait sa personnalité ; et cela surtout à cause du contenu de ce premier volume.

S'il est un genre de composition où l'homme disparaît le plus dans le moule conventionnel où va se jeter sa pensée, c'est bien le sermon, et surtout le ser-

[1] Voy. *Chrétien évangélique*, 1860, pag. 358-361.

mon classique, tel qu'il s'est développé sous l'influence des fictions religieuses que l'état des églises protestantes n'a que trop favorisé. Or, en pratiquant fidèlement les théories qu'il exposait à ses élèves et qu'il a méditées, peut-être plus qu'aucun autre homme de notre époque, M. Diodati n'était pas subjugué par l'exemple des grands modèles, dont il excellait à faire ressortir les mérites; il était conduit par une obéissance très réfléchie aux exigences de la position qui est faite au prédicateur dans les églises nationales. Il sentait vivement combien l'exposition de la vérité évangélique doit revêtir une forme différente lorsqu'elle s'adresse à un petit cercle de fidèles déjà sympathiques à cette prédication, ou lorsque, au contraire, elle a lieu devant un auditoire très mélangé et passablement habitué au message qu'on lui annonce. De plus, il relevait avec force les exigences d'unité, d'ordre, de clarté que réclame tout discours public; il insistait sur cet effet de perspective, qui est d'une grande importance dans l'art de la parole comme dans celui du dessin, et faisait ressortir la différence de développements que réclament une étude destinée à être lue et un discours qui doit être prononcé devant une multitude. A l'appui de ses remarques, il aimait à citer l'exemple de Massillon, qui travailla ses sermons pendant dix ans avant de les livrer à l'impression.

M. Diodati n'avait jamais songé à imprimer les siens. Très rapidement écrits, dans un but de pure édification, aucun n'a subi ce travail de remaniement littéraire, dont l'auteur sentait si bien la nécessité — de sorte que ce qui était un mérite de composition, le fruit d'une expérience consommée des exigences de la chaire, apparaîtra peut-être comme un défaut à celui qui relira ces discours dans son cabinet pour sa propre édification. Mais si l'on en fait la lecture à haute voix, devant quelques personnes, cet inconvénient diminue sensiblement, d'autant plus qu'en M. Diodati il n'y avait pas seulement le professeur qui s'était clairement rendu compte de ce qu'il venait faire en chaire, au point de vue de la méthode à suivre pour exposer sa pensée à son auditoire, il y avait le chrétien convaincu qui parle parce qu'il a cru.

L'intention évidente des éditeurs du volume des «*discours religieux*» a été de faire connaître M. Diodati comme prédicateur, en présentant au public un choix de ses prédications, dans les divers genres où il s'est exercé. Nous y trouvons des conférences, dont le but est surtout d'exposer didactiquement les vérités de la foi et de les démontrer à l'intelligence, des méditations, des homélies et des sermons. Ces conférences, au nombre de six, traitent de la régénération, c'est-à-dire d'un des sujets essentiels du premier ouvrage de M. Diodati. Elles furent prêchées en 1853. On y retrouve le talent avec lequel il savait diviser le sujet de son enseignement, de manière que chaque partie concourût, par son développement, à l'harmonie et à l'unité de l'ensemble. On nous pardonnera si nous nous arrêtons à ces questions de forme, auxquelles M. Diodati lui-même attachait beaucoup d'importance, car elles ne sont peut-être pas étrangères à la facilité que l'on avait à se rappeler ses discours ni aux impressions exceptionnellement durables qu'ils laissaient dans les cœurs. Il y a maintenant dix-huit années qu'une foule recueillie se pressait dans la chapelle de l'hôpital pour entendre les belles méditations «sur l'appel de Jésus» qui suivent les conférences. En les relisant, nous ne pouvions croire qu'un si long espace de temps se fût écoulé depuis lors, tant leur souvenir était présent à notre esprit, et nous sommes persuadé que cette impression aura été partagée par plusieurs des auditeurs de M. Diodati; or y a-t-il beaucoup de prédications dont on en

pourrait dire autant? Ces souvenirs seront certainement en bénédiction pour plusieurs, et à ce point de vue, malgré tout ce que nous offre encore ce volume, dans le choix remarquable d'homélies et de sermons qu'il nous présente, je ne serais pas surpris, si quelques personnes avaient été assez deçues dans leur attente, en n'y retrouvant pas tel ou tel discours dont elles auraient aimé à renouveler les salutaires impressions. Mais il fallait se borner, et pour introduire dans ce recueil quelques prédications de son choix, nul n'aurait voulu supprimer une seule de celles qui nous y ont été conservées.

Ce sont encore des *méditations* religieuses, j'allais presque dire des sermons, que nous offre le dernier volume publié. La préface qui les précède nous apprend qu'elles font partie d'un ouvrage beaucoup plus étendu sur l'épître aux Ephésiens, que M. Diodati avait entrepris en vue du public; et c'est cette circonstance qui les a désignées, en première ligne, à l'attention des éditeurs. Malheureusement la rédaction de ces méditations était si peu achevée, qu'il a fallu se borner à un choix; et c'est grâce au zèle et au dévouement de M. le pasteur Viguet que des fragments étendus de ce travail ont été mis en état de paraître. Nous espérons qu'à l'édification et aux jouissances spirituelles que M. Viguet aura trouvées dans ce commerce prolongé avec des manuscrits qui portent les traces du développement de la pensée de son maître vénéré, s'ajoutera la douce récompense de voir ce nouveau volume accueilli comme il doit l'être, par les nombreux amis de M. Diodati, et sa mémoire bénie toujours mieux appréciée de ceux qui n'ont pas eu le privilége de vivre sous son influence immédiate. Nous ne nous avançons pas beaucoup en lui exprimant ici, au nom de plusieurs, notre sincère reconnaissance.

Ces méditations rappelleront également de précieux souvenirs à quelques étudiants de M. Diodati, qui, dans les années 1844 et 1845, ont eu les prémices de ce travail. La forme en est un peu plus simple que celle des sermons et permettra mieux de retrouver le penseur chrétien, l'homme qui ne se borne pas à répéter la parole de Dieu, mais qui s'en est nourri, qui a pensé les vérités qu'elle enseigne et expérimenté les grâces qu'elle nous offre. A ce point de vue, nous recommandons la lecture de la septième méditation « sur la vie de Christ dans le fidèle », qui nous a particulièrement frappé.

Mais sans préjuger des impressions du lecteur, essayons d'indiquer quelques traits caractéristiques du point de vue religieux de M. Diodati, qui, en faisant ressortir ce que nous avons été heureux de retrouver dans ces volumes, nous permettront de signaler des lacunes auxquelles nous désirerions qu'il pût être suppléé par quelques nouvelles publications.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE CRITIQUE.

SAINT-MARTIN, LE PHILOSOPHE INCONNU; sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes, d'après des documents inédits, par M. Matter. Paris, librairie Didier, 1862, un vol. in-8°. Prix : 7 fr.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

II

M. Matter a fait une bonne œuvre en écrivant un bel ouvrage. Il a réhabilité, pour ainsi dire sans y songer, la mémoire d'un mystique fort peu connu parmi nous et assez mal famé. Il nous a ainsi réconciliés avec un frère à qui nous faisions tort par nos injustes soupçons, et, grâce à ses travaux, les fidèles de toutes les commu-

nions peuvent faire la connaissance intime d'une de ces âmes d'élite qui, sous le règne despotique de l'encyclopédisme, non-seulement n'avaient pas fléchi le genou devant Bahal, mais lui avaient courageusement opposé le témoignage de la vérité qui est en Jésus-Christ.

Quelque intérêt qu'une telle vie puisse offrir à un historien pieux, M. Matter n'aurait probablement pas entrepris cette étude, s'il ne s'était vu en possession de sources inédites d'un très grand prix, entre autres de lettres de St. Martin et d'un manuscrit de Martinez. Ces documents n'ont pas suffi pour déchirer tous les voiles dont aimait à s'entourer le *Philosophe inconnu*, qui ne parlait à cœur ouvert que de ses fautes. Cependant, en expliquant la correspondance par les *Œuvres* imprimées, et les œuvres par la correspondance, il a été possible de tracer d'une main sûre le portrait fidèle de cette âme pure, grande, sainte, qui était tout aspiration vers Dieu, et de reconstruire son histoire. Tel l'artiste habile qui avec de petits fragments de marbre reproduit en une splendide mosaïque une des plus belles scènes des annales de l'Eglise.

La vie de St. Martin, nous ne la raconterons pas ici, pour engager tous nos lecteurs à la lire dans l'ouvrage même que nous annonçons. Nous dirons seulement, pour orienter notre public, qu'il naquit en 1743 dans une pieuse famille d'Amboise; qu'il était d'une complexion faible et délicate; mais que, « dans ce corps qu'on ne lui avait donné qu'en projet, » habitait une âme noble et magnanime qui se sentit attirée dès son enfance vers les choses invisibles, et qui dit dès ses premiers pas : « Ou j'aurai la chose en grand, ou je ne l'aurai pas. » Il avait un cœur aimant et tendre, une imagination très vive et un esprit plein de saillies et de *gaîtés*. Il étudia le droit, quitta très promptement le barreau pour l'armée et l'armée pour *sa grande affaire*. A vingt-deux ans il devint à Bordeaux le disciple de Martinez, et vingt-cinq ans plus tard, à Strasbourg, il se lia avec des admirateurs de Bœhme, qui l'engagèrent à apprendre l'allemand pour lire dans l'original les écrits de ce théosophe. Il passa la majeure partie de sa vie à Amboise, son *enfer*, dans la solitude; à Paris, son *purgatoire*, dans le grand monde; à Strasbourg, son *paradis*, auprès de ses amis. Le point culminant de sa carrière est marqué par sa protestation dans l'école normale contre le sensualisme de Garat (1795) et par ses écrits politiques sur la révolution française. Il mourut en 1803, d'une apoplexie, à l'âge de 60 ans.

La grandeur et la gloire de St. Martin, ou plutôt la plus grande preuve de la miséricorde de Dieu envers lui, c'est la fermeté avec laquelle il a marché, de sa jeunesse à sa mort, sur l'étroit et direct sentier de la repentance et de l'humilité, de la foi et de l'espérance, de la sanctification, de l'amour et de la prière. Il avait emporté de sa jeunesse le souvenir de quelques fautes graves, mais il en gémissait devant Dieu. A l'école de Martinez et plus tard encore, il avait tenté de hâter ou de consolider l'union de son âme avec Dieu par l'évocation des intelligences célestes, et il n'a jamais condamné cette voie d'une manière absolue; mais il a peu tardé à la délaisser, à l'estimer fort peu, à en détourner ses amis et à reconnaître que, pour croître en sainteté, il suffisait de l'opération toute spirituelle de la grâce de Dieu dans notre intérieur. « Les voies de la pénitence et de l'humilité, disait-il, sont les plus douces, les plus sûres, les plus riches, les plus durables. » Les dangereuses doctrines de Bœhme l'ont ébloui par leur originalité et par leur apparence de vérité chrétienne; mais elles n'ont pu le troubler dans son travail de sanctification et réagir sur ses prières et sur ses actions. « Depuis que j'existe et que je pense, je n'ai eu qu'une seule idée, ma *jonction individuelle avec Dieu*, et tout mon vœu est de la conserver jus-

qu'au tombeau; ce qui fait que ma dernière heure est le plus ardent de mes vœux et la plus douce de mes espérances. » A mesure qu'il avance dans la vie, il comprend mieux la nécessité du renoncement. « Dieu est jaloux de l'homme; je me suis aperçu qu'il l'était de moi comme de tous mes semblables, et qu'il attendait, pour faire une alliance entière avec moi, que j'eusse rompu avec tous les rivaux qui occupaient encore mon âme, mon cœur et mon esprit. » A cinquante-cinq ans « il lui semble qu'il entre dans une nouvelle et sublime région qui le sépare comme tout à fait de ce qui occupe, amuse et abuse sur la terre un si grand nombre de ses semblables. » Sa *maladie* augmentait: c'était le *mal du pays* céleste, « un spleen qui le rendait extérieurement et intérieurement tout couleur de rose. » L'année de sa mort, il écrivait: « Mes espérances spirituelles ne vont qu'en s'accroissant; j'avance vers les grandes jouissances qui doivent mettre le comble aux joies dont mon existence a été comme constamment accompagnée dans ce monde. » Dans le cours entier de sa carrière terrestre, « sa secrète persuasion avait été que son bonheur était bâti sur pilotis. » « Son espérance de la mort était la consolation de ses jours et lui faisait désirer qu'on ne dît jamais : l'autre vie, parce qu'il n'y en a qu'une. » Il éprouvait une grande « envie de passer de ce monde dans l'autre pour accoucher de son âme dont il lui semblait qu'il était gros. » Bien peu de chrétiens sont morts aussi détachés du monde et aussi fortement attachés à Dieu. C'est de justes comme lui que Salomon disait: « Leur sentier est comme la lumière resplendissante qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit arrivé à la perfection. »

Les grâces intérieures que Dieu lui accordait ne faisaient que lui donner un plus vif sentiment de son indignité. « Salomon a dit avoir tout vu sous le soleil. Je pourrais citer quelqu'un qui ne mentirait point quand il dirait avoir vu quelque chose de plus, c'est-à-dire ce qu'il y a au-dessus du soleil, et ce quelqu'un-là est loin de s'en glorifier. » Le seul sentiment qui lui convienne, « c'est de se prosterner de honte et de reconnaissance pour la main miséricordieuse qui le comble de ses grâces malgré ses ingratitudes et ses lâchetés. » La principale de ses prétentions était « de persuader aux autres qu'il n'était qu'un pauvre pécheur pour qui Dieu avait des bontés infinies. » — « J'ai dit quelquefois que Dieu était ma passion; j'aurais pu dire avec plus de justice que j'étais la sienne par les soins assidus qu'il m'a prodigués, et par ses opiniâtres bontés pour moi malgré toutes mes ingratitudes; car s'il m'avait traité comme je le méritais, il ne m'aurait seulement pas regardé. »

A cette humilité si profonde et à cet ardent amour pour Dieu correspondaient une intime compassion pour tous les hommes qui s'égarent loin de Dieu, et une haine du mal qui ne lui permettait pas de poser les armes. « Il abhorre l'esprit du monde; » il est « en guerre avec le monde, qui ne travaille qu'à affamer l'homme; avec les philosophes, qui le ravalent au rang des bêtes; avec les savants qui font entièrement abstraction de Dieu dont ils étudient les œuvres, rendent ainsi la nature méconnaissable et sont plus coupables que Mandrin; avec quelques théologiens qui détournaient l'âme de ses vraies voies et qui par leur ignorance avaient infiniment affaibli la foi dans le Messie. « Chacun de ses écrits est une déclaration de guerre au matérialisme, une protestation au nom du sens moral, de la vie religieuse, de la révélation. Dans le plus étrange de ses ouvrages, qui rappelle Rabelais par sa verve d'ironie, il va même jusqu'à couvrir de ridicule les athées de Paris en les représentant prêts à nommer membre de l'académie Satan, qui leur est apparu sous la forme d'un immense crocodile. Mais cet ennemi intrépide de l'incrédulité n'a pas la moindre haine pour les incrédules: il fait visite à Lalande, il admire le génie de Vol-

taire, il déclare Rousseau meilleur que lui, il ne se lasse pas d'apporter constamment la vérité avec lui dans un monde frivole et corrompu, qui aime bien en lui le gentilhomme aimable et spirituel, mais qui ferme l'oreille à ses enseignements. On ne lit pas davantage ses écrits ; parfois on l'injurie, mais « il n'est pas étonné que son métier de balayeur du temple de la vérité, en ait soulevé contre lui les ordures. » Il se sent seul dans la société où il vit, et il se nomme le « Robinson de la spiritualité. » La tentation était grande de s'enorgueillir d'une situation aussi unique ; toutefois il n'y succombe point. Son cœur est trop plein de tristesse à la pensée des épouvantables ravages que le péché fait ici-bas et dans l'univers entier. « Je n'ai qu'un seul emploi à remplir dans le monde, celui de pleurer, » et il ajoute dans un sentiment qu'on ne peut comprendre qu'en tenant compte de son système théosophique : « Le bon Jérémie n'était que le Jérémie de Jérusalem. Aujourd'hui il faut être le Jérémie de l'universalité. »

St. Martin eut sans doute la consolation de recevoir des lettres de plusieurs personnes qui lui devaient leur conversion. Il sera du nombre de ceux qui, *en ayant amené plusieurs à la justice, luiront comme des étoiles à toujours*. Mais, en somme, le succès ne couronnait pas ses efforts. Jusqu'à sa mort, il fut « pour le monde comme un véritable réprouvé ; » car « le monde, qui ne connaît point de milieu entre le cagotisme et l'impiété, ne trouvait en lui ni un capucin ni un athée, » et les gens au milieu desquels il vivait, étaient « ou des bêtes qui ne le comprenaient pas, ou des loups qu'il irritait et qui le dévoraient. » L'endurcissement invincible de son peuple ne ralentit point son zèle et n'abattit point son courage : « Ma tâche est neuve et unique : elle ne portera tous ses fruits qu'après ma mort. » — « Ce n'est point à l'audience que les défenseurs officieux reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident ; c'est hors de l'audience et après qu'elle est finie. Telle est mon histoire, et telle est aussi ma résignation de n'être pas payé dans ce bas monde. »

Pour mettre en saillie le caractère distinctif de St. Martin, il faudrait le placer à côté de son contemporain et son cadet, Maine de Biran (né en 1766). L'un naît et grandit dans la foi chrétienne, n'éprouve jamais le moindre doute sur la vérité de la révélation, et cherche à s'élever aux dernières hauteurs de la sainteté et de la théosophie. L'autre, au contraire, n'a point une mère pieuse, part du sensualisme, cherche la vérité en lui-même et par lui seul, traverse dans son voyage de découvertes plusieurs systèmes et arrive enfin à Jésus-Christ. Ici le philosophe qui fixe ses regards sur l'âme humaine et finit par les élever vers Dieu ; là le mystique qui élève ses regards vers Dieu d'où il les abaisse sur l'homme et la nature. Là une âme qui à tout prendre « était arrivée avant même de partir, » ici un esprit qui arrive à l'opposite de son point de départ. Ici la laborieuse poursuite de la vérité, qu'on ne saisit qu'au bord de la tombe ; là la possession paisible de la vérité, et les rêveries d'une intelligence qu'elle a comblée de toutes ses richesses.

III

La biographie de St. Martin convaincra certainement tout lecteur impartial de l'intime et profonde piété de ce mystique chrétien, et ses visions, ses extases, ne sont pas de nature à jeter le moindre doute sur sa foi. Il y fait d'ailleurs fort rarement allusion dans ses ouvrages, et se refuse même à s'expliquer au long sur ce sujet dans sa correspondance avec ses amis. Ces *faveurs* spéciales de Dieu ne sont pour lui qu'un moyen d'obtenir une conviction plus vivante de la vérité. Rien n'est plus éloigné de son esprit que la pensée de les transformer en des révélations ou de prétendre à

l'inspiration. Au reste nous renvoyons nos lecteurs à M. Matter, qui, dans les sept derniers chapitres de son livre, a traité cette question délicate avec une si grande connaissance des voies mystiques et en même temps avec tant de prudence et de réserve, que nous ne pouvons que nous ranger sur tous les points à son avis. Pour s'en écarter il faudrait, contrairement à Joël, exclure absolument de la vie chrétienne l'extase et en général tous les dons extraordinaires du Saint-Esprit. Nous convenons sans doute qu'on est exposé au danger de prendre des hallucinations pour des visions, d'ouvrir la porte à la superstition, de prêter le flanc aux moqueries du monde, peut-être même d'admettre comme venant de Dieu des prodiges diaboliques. En face de Rome et de ses miracles, le plus simple serait incontestablement de creuser après les temps apostoliques un immense fossé au delà duquel tout phénomène spirituel extraordinaire serait de mauvais aloi. Mais il ne faut pas oublier que le plus puissant des arguments que l'Eglise chrétienne opposait aux ariens, était qu'ils ne faisaient aucun miracle. On pourrait fort bien soutenir que, parmi les chrétiens de nos temps, il en est un certain nombre qui ne sont pas aptes à porter un jugement définitif sur la vie spirituelle, parce que leur état intérieur ne diffère pas de celui des apôtres avant la Pentecôte. Jésus-Christ les déclarait alors *nets* à cause de sa *parole* qu'ils avaient *reçue*, et les nommait ses *amis ;* mais l'Esprit de Dieu était *avec* eux et non point encore *en* eux, et ils étaient des hommes psychiques, et non des êtres régénérés. Pour nous qui ne consultons que le témoignage de l'histoire, nous croyons que les dons extraordinaires de l'Esprit-Saint ont été de tout temps beaucoup plus fréquents dans la vraie église qu'on ne le suppose ordinairement. Ainsi, à Neuchâtel, nous avons connu particulièrement un des hommes les plus distingués du Réveil, qui avait eu des songes prophétiques, des prières miraculeusement exaucées et des signes merveilleux de la miséricorde divine. Des faits de ce genre ne sont certainement point rares parmi les chrétiens de nos temps, et il y a dans leur vie intérieure beaucoup plus d'éléments mystiques qu'ils ne veulent en avouer. Mais autant on doit louer la sainte pudeur qui les porte de leur vivant à les voiler, autant on peut blâmer sévèrement le soin que certains traducteurs et auteurs mettent à les faire disparaître des biographies de chrétiens dont la vie entière et la mort ont démontré la vraie foi. Il y a là un fâcheux esprit de rationalisme et d'incrédulité.

Dans cette matière si délicate, l'auteur de l'*Imitation* nous paraît s'être exprimé avec beaucoup de sagesse : « Il y a eu de saintes âmes, qui, en m'aimant de la sorte, dit Jésus-Christ, ont appris des secrets tout divins, et en ont toujours parlé avec l'admiration de ceux qui les entendaient..... Elles ont plus profité en quittant tout pour l'amour de moi, qu'elles n'auraient fait en s'appliquant pendant plusieurs années à la recherche des sciences les plus subtiles et les plus relevées; *mais je n'use pas de même envers tous : je dis aux uns des choses communes et j'en dis de particulières à d'autres.* Il y en a *à qui je me montre doucement sous des ombres et des figures,* et il y en a aussi *à qui je découvre mes plus profonds mystères dans une pleine clarté.* » (Liv. III, chap. 43.)

Il nous paraît en effet que les visions et les extases d'un mystique vraiment chrétien doivent nous inciter, non à nous défier de lui, mais à glorifier Dieu pour les faveurs spéciales qu'il lui a accordées. L'histoire de la primitive Eglise nous en fait un devoir. Parce que l'hallucination côtoie la vision, toute vision n'est pas une hallucination. Les fous de Charenton ne font pas que St. Paul ravi au troisième ciel eût mérité d'y être enfermé avec eux, et les chats ou les souris imaginaires que certains malades, tout éveillés, voient courir à leurs pieds, ne

nous inspirent pas le moindre doute sur la réalité objective des souris que nous prenons dans nos trappes, et des chats qui les mangent. C'est à nous d'examiner avec impartialité chaque cas en particulier, et notre règle est la règle, fort bien connue, de l'analogie de la foi [1].

IV

Si les extases de St. Martin ne sont pour nous qu'une raison de plus de reconnaître en lui les traits distinctifs du chrétien, sa vie spirituelle nous donnera la clef de ses doctrines. Elles sont un édifice de chaume élevé sur le seul vrai fondement, ou plutôt encore un arbre aux fruits excellents autour duquel s'enroulent de nombreuses lianes, dont les sucs dangereux alimentent de brillantes fleurs.

M. Matter n'a pas résumé dans sa biographie le système, plus vaste peut-être que compliqué, de St. Martin. M. Caro l'a tenté dans son *Essai sur la vie et la doctrine* de ce Théosophe; mais ses appréciations ne nous paraissent pas être toutes également justes et sûres. Nous renonçons à tracer ici, fût-ce même la plus rapide esquisse de ce système; nous ne voulons qu'indiquer par quelques exemples combien la vérité révélée y occupe une plus grande et meilleure place que l'erreur.

St. Martin ne s'est point rendu compte, comme Pascal, de la méthode qui conduit des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité; mais à tout prendre il se fie plus à la volonté qu'à l'intelligence, et aux douleurs de la repentance qu'aux déductions de la logique. « La seule science, disait-il, serait de devenir sans péché. »

Il a bien emprunté à Bœhme d'étranges idées sur la Divinité, qui, par exemple, s'abîme dans la contemplation d'elle-même, et dont l'homme de désir doit éveiller la pitié, stimuler la gloire par ses prières pour le salut du monde. Mais le Dieu qu'il invoque, dans lequel il croit, et qui est habituellement présent à ses pensées, est le Dieu vivant et personnel de la révélation, qui est sainteté, justice et amour.

Au dire de St. Martin, les êtres finis émanent de Dieu; mais par cette émanation il entend que Dieu les crée par un acte conscient de sa volonté, et les puise dans sa propre substance au lieu de les tirer du néant.

Le *Philosophe inconnu* trouve l'origine du mal, non avec les panthéistes dans le fond ténébreux et satanique d'une prétendue divinité, ni avec les manichéens dans un principe éternellement hostile au bien, ni avec certains gnostiques platoniciens dans la matière, ni avec les pélagiens dans l'imperfection de l'être fini, mais, avec l'Eglise entière, dans la volonté de l'archange et de l'homme créés purs et créant le mensonge, le péché, la souillure. Il y a dans la littérature théologique de la France catholique et protestante peu de pages aussi remarquables de profondeur et de clarté que celles où St. Martin s'explique sur cette question capitale.

Il suppose que du Dieu simple n'ont émané que des êtres simples; que les êtres qui sont présentement doubles, esprit et matière, ne le sont devenus que par la chute, et que la matière doit, sinon son existence, au moins sa forme, au péché. Mais cette erreur ne fait que doubler son ardeur à dégager l'esprit du corps, à l'affranchir des convoitises charnelles, à presser l'œuvre de sa purification.

Le Verbe éternel est pour St. Martin la *cause active, intelligente* de l'univers; toutefois le Théosophe ne le distingue pas toujours du fond divin qui serait la substance de tous les êtres. Il croit que le Verbe s'est incarné en Jésus-Christ: mais il a sa théorie à lui sur l'efficace des sacrifices sanglants. « Le sang est l'organe, le repaire de tous les ennemis de l'homme, le siége de sa

[1] Voy. Théremin, *Soirées d'un pasteur*. Essai sur la théologie mystique, pag. 245 et suiv.

vie animale, le sépulcre où ce roi idolâtre a été englouti tout vivant pour être ainsi amené au repentir et au pardon ; et l'effusion du sang entraîne le mal dans la région du désordre d'où il était sorti. » Toutefois, quelles que soient ses erreurs dans l'explication du mystère, St. Martin croit à Jésus-Christ expiant par sa mort les péchés de l'humanité. Il parle sans doute fort rarement du Sauveur; mais il le suppose sans cesse et il lui doit sa théologie, sa morale et sa vie intérieure. Au reste, le propre de sa *mystique*, comme nous l'avons déjà dit, est d'insister beaucoup plus sur l'œuvre de l'Esprit-Saint dans l'homme que sur celle de la rédemption.

Par son émanatisme, St. Martin est amené à transformer la régénération par le don de l'Esprit-Saint ou l'initiation de l'âme à la vie éternelle, en un simple renouvellement de l'âme déchue, en une renaissance de nos facultés naturelles, qui ne recevraient aucun principe nouveau. Mais l'Esprit de Dieu fait son œuvre dans les âmes dociles sans se préoccuper de leurs erreurs.

St. Martin incline à croire que Satan lui-même viendra à résipiscence; mais il n'affirme rien, n'ayant sur ce point que les lumières de l'intelligence.

L'homme était pour lui « antérieur à tous les livres et le seul qui fût écrit de la main de Dieu. » Cependant il ajoutait que « les autres, Dieu les avait commandés ou les avait laissé faire. » Ceux qui avaient été commandés, sont les saintes Ecritures, dont il prenait, comme tous les mystiques, l'esprit et non la lettre.

Avec la Bible entière et avec Platon, St. Martin définit l'homme par l'aspiration à Dieu, par l'amour de Dieu, par l'admiration de Dieu, et il tire de cette admiration une démonstration philosophique de l'existence de Dieu, qui est pleine d'originalité, de poésie et de force.

C'est à éveiller en nous ces sentiments d'admiration et d'amour que tend le mystère des choses divines et spirituelles. Mais il ne doit proprement plus y avoir de mystères. « Nous sommes faits, dit-il, pour les amener tous au grand jour, en qualité de ministres de l'éternelle source de la lumière. » Et en effet il s'est transporté en esprit au centre de toutes les vérités révélées, avec lesquelles il se familiarise et qui se dévoilent, semble-t-il, à ses yeux. Il se place aux cieux pour voir la terre, explique selon la loi suprême de l'analogie l'homme par Dieu, la nature par l'homme, et tente d'embrasser d'un regard tout l'univers. On lui reproche avec raison de manquer de logique et d'affirmer sans preuves ; mais du moins il lui revient la gloire d'avoir tenté le premier de « tout unir et de ne faire qu'une science, » de fonder la science de l'unité, qui sera la grande œuvre de l'avenir dans le domaine de la pensée.

V

St. Martin a été grand et puissant comme disciple de Jésus-Christ, petit et chétif comme disciple de Martinez et de Bœhme. Par son alchimie, il s'exposait gratuitement aux moqueries des naturalistes; par son hypothèse de la matière résultant du péché, il jetait aux savants et aux philosophes de son temps le plus imprudent défi; par son symbolisme des nombres, il repoussait les intelligences avides de lumière et de clarté, en même temps que, par le silence que trop souvent il gardait sur la personne et l'œuvre du Sauveur, il n'exerçait aucune action sur les cœurs oppressés qui soupiraient après le pardon. Aussi St. Martin a-t-il peu marqué dans l'histoire de son temps. Son rôle s'est borné à de courageuses et inefficaces protestations contre le matérialisme. C'était un Jérémie auquel on ne prenait pas garde. Il n'avait que trop raison quand il disait « qu'il avait passé, non dans le monde, mais à côté du monde. » Les traces de son passage sont à

peine visibles. De Maistre s'est inspiré de ses écrits politiques; avec ses autres ouvrages, M. de Sainte-Beuve avait fait dans sa jeunesse du dilettantisme religieux, qu'il a déposé dans le roman de *Volupté*, et M. de Lamartine nous paraît avoir feuilleté les pages poétiques du Théosophe. Mais d'ailleurs la France du XIX[e] siècle s'est bornée à savoir son nom sans prendre la peine de lire ses écrits. Les catholiques ne pouvaient avoir de la sympathie pour un mystique qui n'avait pu reconnaître le vrai génie du christianisme dans le fameux ouvrage de Chateaubriant, et qui accablait des reproches les plus violents un sacerdoce indigne de ses sublimes fonctions. Les protestants de langue française semblent avoir fermé tous leurs livres mystiques[1] dès que la Bible a été remise en lumière par le Réveil. En Allemagne, les principaux ouvrages de St. Martin ont bien eu les honneurs de la traduction; mais ils ont fait peu de sensation et ont pris place en silence entre les œuvres complètes de Bœhme et celles de Baader. Ce n'est, croyons-nous, qu'en Russie que St. Martin a exercé une action qu'on peut appeler *historique*, d'après le peu qu'en dit M. Krazinski dans son *Histoire religieuse des peuples slaves*.

Notre pensée toutefois n'est pas que les églises de langue française n'ont plus aucun profit à tirer des dons éminents qu'avait reçus de Dieu St. Martin. Ses vingt à vingt-deux volumes offrent, il est vrai, en somme une lecture peu attrayante. Mais ils contiennent, selon l'expression de M[me] de Staël, *des lueurs sublimes*, et « il est juste, a dit M. Cousin, de reconnaître que jamais le mysticisme n'a eu en France un représentant plus complet, un interprète plus profond et plus éloquent.... que St. Martin. » Ces trésors d'éloquence et de profondeur, ces sublimes lueurs, ne peuvent se perdre. Déjà en 1834, M. Guttinguer a publié un petit recueil de pensées qu'il a choisies parmi les plus pieuses et les plus orthodoxes. Il faudrait élargir le cadre et embrasser la philosophie, la politique, l'histoire et la littérature. L'*Esprit de St. Martin* renfermerait quelques longs fragments sur l'origine du mal, sur l'unité des langues, sur la preuve de Dieu par l'admiration, sur la nature de l'Etat, sur la révolution française; des hymnes en prose pleins d'élans et de poésie, et une foule de pensées isolées sur tous les sujets possibles. Ainsi, en ouvrant pour ainsi dire à l'aventure les *Oeuvres Posthumes*, nous trouvons sans tourner la page les pensées suivantes :

« Où se trouve l'Esprit de Jésus-Christ, là est l'Eglise; où cet Esprit ne se trouve pas, il n'y a plus que des squelettes et des monceaux de pierres. »

« Tous les hommes instruits des vérités fondamentales parlent la même langue, comme étant habitants d'un même pays. »

« Dieu était seul quand il a formé l'homme; il veut aussi être seul à l'instruire. »

« L'homme du monde exige des autres hommes toutes les vertus, et cependant il ne s'occupe qu'à les détruire journellement en eux, soit par son exemple soit par sa doctrine. »

« Comme notre existence matérielle n'est pas la vie, notre destruction matérielle n'est pas la mort. »

Nous tournons quelques pages et nous lisons :

« La fausse instruction qui inonde la terre tient l'humanité suspendue comme par un fil au-dessus de l'abîme. »

« C'est parce que l'homme porte sa tête

[1] M. Matter semble, par un mot dit en passant, rattacher Vinet à Dutoit-Mambrini et aux mystiques. Ceci nous paraît être une erreur. Vinet a pu parler avec éloges de Dutoit sans être de son école. Le véritable maître de Vinet est Pascal, et l'un et l'autre ont plutôt les regards arrêtés sur l'œuvre de Dieu dans l'homme que sur Dieu même et sur les ineffables mystères du monde invisible. Pour les classer parmi les mystiques, il faut donner du mysticisme une autre définition que celle qu'en a donnée M. Matter et que nous croyons très exacte.

jusque dans les cieux, qu'il ne trouve pas ici-bas de quoi reposer sa tête. »

« Primitivement la tête devait être réglée par le cœur, elle ne devait servir qu'à l'agrandir. Aujourd'hui la tête de l'homme règne sur son cœur... La science n'est que le flambeau de l'amour, et le flambeau est inférieur à celui qu'il éclaire. »

Celui qui dégagerait des volumineux écrits du *Philosophe inconnu* les paillettes et les lingots d'or qui y sont enfouis, enrichirait nos églises de cette vraie *mystique* qui leur fait presque entièrement défaut, et l'*Esprit de St. Martin* ne ferait point disparate avec les *Pensées* de Thomas Adam, de Vinet et de Pascal.

FRÉD. DE ROUGEMONT.

MÉLANGES.

Les prédicateurs-pionniers de l'Ouest aux Etats-Unis[1].

SEPTIÈME ARTICLE.

XX

On se méprendrait fort sur les dispositions et sur le caractère de cette race si complexe qui se formait à la dure école de l'Ouest, si l'on s'imaginait qu'elle reçut sans trop de résistances les austères leçons de l'Evangile. Une prédication fidèle devait heurter de front la plupart de ses goûts, de ses habitudes, de ses préjugés ; et les hommes qui se faisaient les organes de cette prédication devaient s'attendre à voir retomber sur eux tout le poids de cette inimitié farouche qui grandissait dans bien des cœurs. Ils s'étaient du reste si complétement identifiés avec leur œuvre qu'il était dans la logique des choses qu'on fît rejaillir jusqu'à eux la haine que l'on portait à l'Evangile dont ils étaient les mandataires. Cette haine, d'abord sourde et contenue, éclata bientôt avec fureur ; il était impossible qu'avec des caractères indisciplinés et des natures à moitié sauvages, cette opposition eût les formes modérées et les dehors honnêtes que revêtent d'ordinaire les oppositions de ce genre dans nos pays civilisés ; elle devait être et elle fut ardente et obstinée, souvent brutale et implacable.

Si les colons disséminés accueillaient volontiers les visites du missionnaire itinérant, il en était en général tout autrement de la population des villes et des villages où s'aggloméraient les éléments pervers et indisciplinés que le flot de l'émigration portait en ces lointains parages. Là se développaient avec une rapidité effrayante les instincts grossiers ou sensuels que les émigrants avaient apportés des Etats de l'Atlantique. L'ivrognerie particulièrement avait atteint des proportions gigantesques au milieu de cette société lancée en pleine démoralisation. L'usage des spiritueux était devenu général, et les plus lointains campements n'étaient pas à l'abri de cette plaie hideuse. On en usait comme d'un préservatif universel ; aussi la barrique d'eau-de-vie avait-elle pénétré peu à peu dans les plus modestes chaumières ; le pain pouvait manquer sur la table, mais l'eau-de-vie ne devait jamais manquer au tonneau. On ne bâtissait pas une habitation, on ne moissonnait pas un champ de froment, on ne célébrait pas une noce ou un service funèbre sans se plonger dans de dégoûtantes orgies. L'abus des boissons alcooliques était le cancer hideux de cette société naissante. Pour le guérir, il fallait y porter hardiment le fer et le feu, sans trop se mettre en peine des fureurs du malade qui se débattait et rugissait sous la main ferme du médecin. Les prédicateurs, nous l'avons vu, ne craignaient pas d'aller relancer les buveurs en plein cabaret, et de

[1] Voir les livraisons du 10 et du 25 novembre, du 10 et du 25 décembre 1862, et du 10 et du 25 janvier 1863.

tonner en toute occasion contre ces penchants détestables. Ils s'abstenaient absolument eux-mêmes de toute boisson alcoolique et mettaient en exercice la règle de la discipline qui exclut de l'Eglise tout membre qui en fait usage. Cette sévérité était d'autant plus nécessaire que l'ivrognerie était devenue une fureur et que malheureusement même des pasteurs appartenant à d'autres sectes s'étaient livrés à cette passion, au grand scandale de l'Eglise et du monde. Une prédication qui ne s'abstenait jamais de dénoncer les conséquences odieuses d'un pareil penchant, devait nécessairement soulever des tempêtes de colère contre les courageux serviteurs de Dieu, qui ne trouvaient jamais un sujet trop vulgaire pour la chaire chrétienne, lorsque sous ce sujet était cachée une grande plaie sociale.

Ces tempêtes se déchaînèrent surtout dans ces grandes assemblées en plein air qui duraient plusieurs jours, et où, avec leur franc-parler toujours digne et intrépide, ils dressaient, au nom de Dieu, un réquisitoire complet des péchés de leur peuple. Nous y reviendrons lorsque nous parlerons de ces assemblées.

Dans l'accomplissement ordinaire de leur mission de paix, les prédicateurs devaient s'attendre à être les objets de la haine et des mauvais traitements de ceux que leurs prédications irritaient. Les injures et les mauvaises paroles étaient les moindres manifestations de cette hostilité latente; ils ne s'en effrayaient guère et savaient riposter à l'occasion, en bénissant ceux qui les maudissaient. Parfois cependant la chose était difficile; autant ils étaient disposés à tout pardonner à l'ignorance, autant ils frémissaient d'une sainte indignation lorsqu'ils se trouvaient en présence d'audacieux profanateurs, tournant en ridicule les choses saintes et parodiant indignement les mystères de la religion. Le vieux Cartwright surtout ne peut pas se contenir en face des moqueurs qui prennent plaisir à faire une comédie de la piété. Il est convaincu qu'un ministre de Jésus-Christ ne doit jamais baisser pavillon devant eux; et il se plaît à raconter les occasions dans lesquelles il les a réduits au silence et surtout celles où Dieu semble être venu à son aide, en fermant de sa main souveraine la bouche des méchants. Laissons-le nous raconter une scène qui achève de dépeindre l'homme lui-même et le pays.

« A l'époque où j'étais dans le district de Sangamon, je vins un jour à Springfield pour certaines affaires. J'entrai dans un magasin pour acheter quelques bagatelles; j'y vis deux jeunes gens et une demoiselle; ils étaient étrangers et nous ne fîmes pas connaissance; ils sortirent bientôt et s'éloignèrent. Mes affaires terminées, je montai mon mauvais pony, et partis pour rentrer chez moi. Après avoir chevauché environ deux milles, j'aperçus en avant de moi une voiture légère, attelée d'une belle paire de chevaux; elle était couverte, mais on avait abattu la capotte à cause de la chaleur. Je reconnus dans la voiture les deux jeunes gens et la demoiselle que j'avais déjà vus dans le magasin. Comme j'approchais, ils commencèrent à chanter un de nos cantiques de *camp-meeting* et ils paraissaient y mettre beaucoup d'animation. Tout à coup la jeune demoiselle se mit à crier: « Gloire à Dieu! gloire à Dieu! » Celui qui conduisait répondit: « Amen! Gloire à Dieu! »

« Ma première impression fut qu'ils avaient assisté à la réunion en plein air qui se tenait de l'autre côté de la rivière de Sangamon, qu'ils y avaient été convertis et qu'ils étaient heureux. Lorsque je fus un peu plus près, la demoiselle se mit encore à chanter et à crier. Le jeune homme qui ne conduisait pas se laissa tomber en demandant grâce; les deux autres crièrent à tue-tête: « Gloire à Dieu! Un autre pécheur est tombé! » Puis ils l'exhortaient en

disant : « Priez toujours, frère, priez toujours ; vous serez bientôt converti ! » Tout à coup le jeune homme se releva en sautant, et s'écria : « Dieu a béni mon âme! Alléluia! alléluia! Gloire à Dieu! »

« Pensant que tout cela était sérieux, je me sentis pressé de m'avancer et de me joindre aux chants de triomphe et aux cris de joie que poussaient ces trois heureuses personnes ; mais comme je m'approchais de la voiture, je surpris quelques sourires qu'ils échangeaient entre eux et quelques regards qu'ils me lançaient de côté. Je soupçonnai alors que tout n'était pas sérieux, et j'imaginai qu'ils me devinaient prédicateur ou me connaissaient pour tel et qu'ils en agissaient ainsi pour tourner en ridicule les choses saintes et pour se moquer de moi. J'arrêtai mon cheval, restai en arrière et marchai lentement, dans l'espoir qu'ils continueraient leur route et ne m'ennuieraient pas davantage; mais ils arrêtèrent aussi et allèrent au petit pas, et le conducteur céda sa place à l'autre jeune homme. Alors ils recommencèrent à chanter et à crier de toutes leurs forces ; le premier conducteur tomba, et un nouveau cri s'éleva : « Gloire à Dieu! Un autre pécheur est tombé. Priez toujours, frère, priez toujours! Le Seigneur vous bénira! « Tout à coup le conducteur se releva en s'écriant : « Gloire à Dieu! Il m'a béni! » Et les autres répétèrent : « Un autre pécheur est converti! Alléluia! gloire à Dieu! » Un frémissement d'indignation me parcourut tout entier; j'eus un moment, je l'avoue, la pensée d'éperonner mon cheval et de cravacher d'importance ces jeunes profanateurs; et je l'eusse fait sans la présence de la dame. C'était une fâcheuse rencontre ; si mon cheval avait eu la légèreté de ses premiers jours, j'aurais passé devant eux au grand galop en les laissant dans leur gloire, mais il était poussif; si je le retenais et marchais lentement, ils s'arrêtaient; si j'éperonnais ma bête pour essayer de les devancer, ils faisaient claquer le fouet et se maintenaient en avant de moi ; de cette manière ils me tourmentaient, à mon avis, avant le temps, et poursuivaient leur rugissement perpétuel jusqu'à ce qu'enfin je pensai que c'était plus qu'un prédicateur patient ne devait supporter.

« Il me serait difficile de décrire les sentiments qui m'agitaient; il me semblait que j'avais été livré au diable et à ses suppôts pour être tourmenté. Précisément à cet instant je vins à penser à un bourbier qui qui se trouvait sur notre chemin à environ un quart de mille ; il était long et profond, surtout au milieu. A droite se trouvait un tronc d'arbre haut d'environ deux pieds; les chars devaient raser ce tronc pour éviter à gauche une profonde ornière, où plusieurs voitures s'étaient embourbées. Je connaissais un petit sentier qui tournait la haie pour éviter la boue ; j'eus l'idée de m'y engager, de lancer mon cheval ventre à terre et d'échapper ainsi à ces misérables persécuteurs, qui, je le savais, ne pourraient pas aller vite dans cette longue étendue de fange. Arrivé là, je pris le sentier détourné, en donnant du fouet et de l'éperon à mon cheval. Voyant que je les laissais rapidement en arrière, le conducteur fit claquer son fouet et mit presque ses chevaux au grand galop; et si grand était le désir de ces pauvres jeunes gens de me gagner de vitesse et de poursuivre leur divertissement jusqu'à la fin qu'ils ne virent pas le tronc qui était à droite. La roue de devant donna en plein sur lui, et le choc fut si violent que la voiture versa du coup. Craignant de se trouver pris sous elle, les deux jeunes gens avaient sauté bas à la première alerte et avaient plongé dans le bourbier jusqu'à la ceinture. La demoiselle elle-même tout habillée de blanc s'était élancée aussi loin qu'elle avait pu et était tombée à quatre pattes; ses bras s'étaient enfoncés dans la fange jusqu'aux épaules, et son visage avait plongé dans l'eau bourbeuse; elle se serait

assurément étouffée si les jeunes gens ne l'avaient pas soulagée. Comme ils la retiraient, je tournai mon cheval pour voir la comédie. Je m'avançai jusqu'au bord du bourbier, arrêtai mon cheval, me dressai sur mes étriers et criai à pleins poumons: « Gloire à Dieu! gloire à Dieu! alléluia! un autre pécheur est tombé! gloire à Dieu! alléluia! »

« Si jamais mortels se sentaient confondus, ce furent bien ces jeunes gens; et c'était justice, car ils avaient voulu par leur divertissement tourner en ridicule la religion et insulter un ministre qui ne leur avait fait aucun dommage. Mais ils méprisaient la religion, et haïssaient les méthodistes, particulièrement les prédicateurs. »

« Quand ils m'eurent bien entendu, je leur dis:

« Maintenant, pauvres et vils pécheurs, prenez ceci pour un juste châtiment de Dieu sur votre abjecte méchanceté; repentez-vous de votre épouvantable perversité, et n'essayez plus désormais d'outrager un prédicateur; car si vous renouvelez vos persécutions et votre abominable profanation, Dieu sans doute vous fera encore pis et le diable vous prendra à lui. »

« Leur confusion était si grande qu'ils ne desserrèrent pas les dents. Je me félicitai de n'avoir pas cédé à la tentation de les cravacher, quelques instants auparavant. Dieu avait vengé sa cause et défendu son propre honneur, sans que j'y mêlasse le concours de mes armes charnelles. Je dois ajouter que dans un camp religieux qui se réunit plus tard, j'eus la grande joie d'être témoin de la conversion de ces trois personnes et de les admettre dans l'Eglise. »

Nous n'essayerons pas de justifier ce que la conduite du vieux pionnier semble avoir d'un peu étrange dans cette aventure. Nous dirons seulement que pour ce récit comme pour quelques autres que nous aurons à lui présenter, il est nécessaire que le lecteur se répète à chaque moment que nous l'avons transporté en plein Nouveau Monde, au milieu d'une rude et grossière société d'émigrants à peine civilisés, auprès desquels pour frapper juste il faut frapper fort; qu'il consente à se rappeler que nos prédicateurs sont des hommes de l'ouest, par leur caractère et par leur tournure d'esprit aussi bien que par leurs mœurs et par leurs habitudes, que par conséquent ils ont reçu de la nature une bonne mesure de cet esprit piquant et caustique, un peu excentrique et surtout franchement et naïvement original; qu'il se dise enfin que l'excellent Cartwright paraît avoir reçu de cet esprit de sa race une double mesure bien pressée et bien entassée et toujours débordante. Sous ces dehors rudes et un peu cassants, il y a un homme d'une foi intrépide et naïve tout à la fois; seulement c'est une foi qui reflète plus l'ancienne alliance que la nouvelle, plus la loi que la grâce. Ne vous y méprenez pas, s'il désire ardemment châtier de quelque façon ces jeunes moqueurs, ce n'est pas pour la satisfaction de son amour-propre blessé. Il se met hors de cause; c'est Dieu qui a été outragé dans son ministre; c'est l'œuvre de Dieu qui a été indignement parodiée par ces jeunes insensés. La mésaventure qui leur survint, c'est, pour cet homme de foi, la vengeance de Dieu qui s'exerce, et, sous les clameurs sardoniques de l'homme de l'ouest qui trouve plaisant ce dénouement imprévu, il y a, ne l'oubliez pas, l'accent vibrant et irrité du prophète antique qui applaudit aux jugements divins. Le missionnaire chrétien reparaît dans cet appel pressant qu'il adresse à la conscience des jeunes profanateurs; convaincu comme il l'est que Dieu vient d'agir lui-même en les couvrant de confusion, il est d'autant plus fort pour les presser de se rendre à la voix de ce Dieu offensé qui est encore le Dieu du pardon. Une flèche sûre est entrée dans ces âmes légères; elles sont gagnées. Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, Cartwright peut sembler

un convertisseur un peu étrange dans ses procédés. Pour nous qui écrivons cette esquisse, nous avons moins à les juger qu'à les faire connaître. Disons pourtant que cet homme avec sa manière marquée au coin d'une originalité puissante et parfois un peu bizarre, a eu des succès presque fabuleux et fait un bien immense dans l'ouest, et que ce détail nous semble mériter d'être pris en considération.

Un autre trait nous montre avec quelle adresse (en un sujet moins sérieux je dirais: avec quelle ruse de guerre) Cartwright échappa une fois, dans sa première jeunesse, à une volée de coups de cravache.

« Une fois, en 1804, une grande assemblée se réunit pour entendre *le petit Kentuckyen*, comme on m'appelait alors. Parmi les assistants se rencontraient deux belles demoiselles mises à la dernière mode et accompagnées de leurs deux frères, armés de grosses cravaches. La maison, quoique très vaste, était comble. Les deux demoiselles étant arrivées un peu tard, durent se placer près de l'endroit où j'étais moi-même, tandis que leurs frères restaient près de la porte. Me trouvant indisposé, je m'étais muni d'un petit flacon que je portais de temps en temps à mes narines. Pendant la prédication, les auditeurs fondaient en larmes; l'émotion la plus vive se manifestait; bref, il y eut plusieurs conversions. Les deux demoiselles que j'ai mentionnées furent elles-mêmes tout ébranlées et furent atteintes de tremblements nerveux. Cela jeta les deux frères dans une grande colère, et à peine avais-je congédié l'assemblée qu'on vint m'avertir qu'ils avaient juré de me cravacher. « C'est ce que nous verrons, » répondis-je, et, allant droit à mes jeunes messieurs, je leur demandai ce dont ils m'accusaient. Ils me répondirent que j'avais donné des convulsions à leurs sœurs et qu'ils allaient me le faire payer cher. J'essayai de faire comprendre à celui qui portait la parole l'absurdité de l'accusation. Mais il jura que j'en avais menti et qu'il m'avait vu de ses propres yeux sortir le flacon où je cachais l'ingrédient qui avait fait entrer ses sœurs en convulsion. Je vis immédiatement quel parti je pouvais tirer de cet incident pour échapper à leurs terribles cravaches, et sortant mon flacon je m'écriai: « Oui, oui, si j'ai pu donner des convulsions à vos sœurs, je vais aussi vous en donner. » L'effet produit fut admirable: mon interlocuteur fut terrifié. J'avançai sur lui, mon flacon à la main: il recula; je fis quelques pas encore: il fit volte face et s'enfuit, en me criant qu'il me tuerait si je le poursuivais. Le pauvre jeune homme fit rire à ses dépens, et j'en fus quitte pour la peur. Je dois ajouter qu'avant la fin de l'année, j'eus la joie de les voir tous quatre sérieusement convertis à Dieu et de les admettre moi-même dans l'Eglise. »

Une ignorance aussi complète de la vraie nature de la conversion ne pouvait qu'enraciner dans les âmes les préjugés qu'elles entretenaient à l'encontre des prédicateurs. L'anecdote qui précède a montré quelles idées ridicules s'en faisaient certaines gens. Des préjugés à la haine il n'y a qu'un pas, et cette haine éclatait à chaque instant. La femme d'un colon avait été réveillée et convertie par la prédication de Finley. Son mari prétendant qu'il l'avait ensorcelée, jura qu'il le tuerait comme sorcier. Dans cette intention il chargea son fusil d'une balle enchantée par quelques manipulations cabalistiques, et vint se cacher dans des broussailles, à portée du chemin où devait passer le prédicateur. Heureusement que celui-ci n'arriva pas aussitôt, ce qui laissa à la conscience de ce pauvre homme le temps d'élever la voix. Bientôt son sang-froid l'abandonna; il se crut le jouet de quelque possession infernale. Il rentra chez lui tout éperdu. Dieu préserva de la sorte son serviteur, et se servit de cette aventure pour le salut du colon lui-même qui ne tarda pas à imiter sa femme.

D'autres fois, les ennemis des prédicateurs inventaient les plus perverses machinations pour les perdre. Un de ces derniers, Simon Carlisle, s'était attiré la haine d'un jeune homme qu'il avait repris à cause des désordres de sa conduite. Voici comment celui-ci se vengea de ces exhortations importunes. Il parvint à introduire une paire de pistolets, qui lui appartenaient, dans le havre-sac du missionnaire, puis il mit les magistrats à sa poursuite, sous l'accusation d'escroquerie. Arrêté et fouillé, celui-ci se trouva porteur des pistolets qui avaient été cachés dans ses effets et dont il ne put expliquer la présence. Les apparences étaient si fort contre lui qu'il ne parvint pas à faire croire à son innocence et dut être expulsé de l'Eglise par ses collègues, qui avaient eu jusqu'alors la plus haute estime pour sa piété. La vérité ne fut connue qu'une année plus tard. Le jeune homme tomba gravement malade, et avant de mourir révéla solennellement le secret qui oppressait son âme à cette heure suprême. Il va sans dire que Carlisle fut réhabilité avec empressement.

Si les esprits irascibles ne cachaient pas la haine que leur inspiraient les prédicateurs, la foule indifférente des colons irréligieux se bornait à ne pas leur épargner le mépris. Il fut un temps où un prédicateur méthodiste était attaché au pilori de l'opinion publique, au point de paraître un thème offert naturellement aux railleries et aux sarcasmes de tout le monde. Tous les moyens semblaient bons pour les caricaturer, eux et les doctrines qu'ils prêchaient. Des chansons où ne manquaient ni sel ni gaîté, mais qui n'étaient que de grossières charges et d'indignes parodies, divertissaient à leurs dépens tous les beaux esprits de cabaret; d'indignes bateleurs parodiaient leur prédication à grand renfort d'éclats de voix absurdes et de grotesques gesticulations; des sobriquets ridicules ou odieux les désignaient à l'animadversion publique; des imitations décousues et dénaturées de leurs sermons étaient livrées en pâture aux sarcasmes du peuple, et, chose triste à dire, on vit des pasteurs appartenant à des églises rivales s'associer à cette œuvre impie. Finley nous assure qu'il a connu un ministre qui par intervalle donnait à son auditoire, en guise de passe-temps, une représentation mimique d'une *classe* méthodiste, en faisant les plus consciencieux efforts pour la ridiculiser. Les almanachs eux-mêmes, ces livres universels devant lesquels nulle porte n'est fermée, publiaient de mauvaises caricatures et de pauvres chansons sur les prédicateurs, pour le plus grand amusement de leurs lecteurs. Ces pauvres et ignorants cavaliers de circuit (*circuit riders*) comme on les appelait, étaient les boucs émissaires de la foi en lutte avec le scepticisme et le matérialisme. Ils devaient, à force de travail et de dévouement, venir à bout de toutes ces oppositions.

XXI

C'était au milieu de peines et de souffrances de toute nature que nos prédicateurs poursuivaient leur œuvre sainte, apaisant les haines à force d'amour et surmontant les mépris à force de renoncement. Ces peines et ces souffrances, inséparables d'une entreprise missionnaire aussi hardie, nos lecteurs les connaissent un peu déjà; nous en avons parlé plusieurs fois en passant, et les quelques extraits du journal d'Asbury que nous avons placés en tête de nos récits ont pu en donner une idée. Le moment est venu pourtant de nous arrêter un peu sur les conditions matérielles de l'œuvre de nos pionniers.

Ainsi que nous l'avons dit, les déprédations et les perfidies des Indiens furent au nombre des premières et des plus inquiétantes préoccupations des prédicateurs dans les débuts de l'évangélisation de l'ouest. Leurs courses étaient constamment entravées par ces incommodes voisins qui s'en-

tendaient aussi bien à fouiller les poches de leurs victimes, qu'à faire tournoyer sur leurs têtes le redoutable tomahawk ou à loger une balle dans leur crâne. Tout voyageur qui passait à portée de leur mousquet leur était tributaire, à moins qu'il ne fût armé jusqu'aux dents et accompagné d'une bonne escorte capable de tenir en respect les pillards avides. Les Peaux-Rouges, surtout ceux des frontières, avaient rapidement dégénéré au contact de la civilisation envahissante; tandis qu'à l'origine ils combattaient *pro aris et focis* et donnaient l'exemple des mâles vertus d'un peuple qui préfère la mort à l'asservissement, ils en étaient venus à n'opposer à l'envahissement de la race blanche qu'une résistance insignifiante, et, insensiblement, de patriotes ils étaient devenus brigands et pillards, comprenant avec un coup d'œil d'une sûreté remarquable que s'il devenait impossible de mettre une digue assez puissante pour contenir le flot grossissant de l'émigration, il était très aisé de faire ses petites affaires aux dépens des colons isolés de toute assistance et des voyageurs assez hardis ou assez pauvres pour s'engager sans escorte dans le désert. Nos humbles missionnaires se trouvant justement dans cette dernière position, eurent beaucoup à souffrir, pendant la première période de leur œuvre, de ces agressions continuelles. Harcelés sans relâche, ils durent s'armer quelquefois pour résister à leurs assaillants. Une chose digne de remarque, c'est que, en dépit des dangers auxquels s'exposaient sans crainte ces infatigables pèlerins, deux seulement tombèrent victimes des sauvages; l'un et l'autre portaient le nom de Tucker. Le premier était un jeune homme; comme il se rendait dans le Kentucky, sur un bateau plat qui descendait l'Ohio avec plusieurs autres, tous chargés d'émigrants, un détachement d'Indiens, voyant là une bonne aubaine, attaqua la petite flottille. Les assaillants étaient nombreux, et ils n'eurent pas de peine à s'emparer de plusieurs bateaux dont ils massacrèrent l'équipage et pillèrent le chargement. Le bateau où se trouvait le jeune prédicateur avait perdu l'un après l'autre tous ses défenseurs valides, et lui-même était blessé mortellement. Les Indiens tentèrent l'abordage à diverses reprises, mais Tucker leur tint tête avec une valeur admirable. Quelques femmes, les seules survivantes de l'expédition, chargeaient les fusils, et le jeune homme qui perdait son sang rapidement, entretenait un feu nourri contre les assaillants, et ses décharges portaient si juste qu'ils durent reculer. L'embarcation échappa aux Indiens, mais le missionnaire expira avant d'avoir atteint le but du voyage. Ses restes reposent à Limestone, sur les bords de l'Ohio. On parle d'y élever un modeste monument à ce jeune héros. L'autre prédicateur fut massacré sur les bords de la Rivière Verte; les détails de sa mort sont inconnus.

Les Indiens ne tardèrent pas cependant à s'apercevoir qu'il n'y avait guère à gagner avec ces prédicateurs du désert mal vêtus et dont les poches étaient si mal garnies. Les pauvres haridelles qui leur servaient habituellement de montures ne valaient pas la peine d'être volées, et les Indiens étaient trop bons connaisseurs en fait de chevaux pour dépenser inutilement une charge de poudre à leur intention. D'ailleurs ils surent bientôt que ces hommes étaient leurs meilleurs amis, et quand ils les virent à l'œuvre au milieu de leurs tribus errantes, déployant là comme partout un dévouement et une activité incomparables, ils comprirent qu'ils devaient respecter ces existences modestes et utiles, et la vie des missionnaires devint pour eux chose sacrée. Ajoutons qu'insensiblement le caractère farouche de ces races s'adoucit au contact de la civilisation, et que refoulées par elle, elles prirent peu à peu, au moins

sur les frontières, les dispositions humbles et soumises des peuples vaincus, qui n'espèrent plus rien de l'avenir.

Nous avons peu parlé jusqu'à présent des périls auxquels étaient exposés les prédicateurs par la présence des bêtes féroces dont ces solitudes étaient infestées. Quelques traits empruntés à la vie de Bas-com, le jeune et éloquent apôtre, montreront au lecteur à quelles aventures émouvantes et tragiques ces hommes devaient s'attendre.

« Dans le circuit de Guyandote, le jeune Bas-com fut exposé à toutes sortes de fatigues et de privations ; il les supporta en bon soldat de Christ ; son caractère de prédicateur chrétien se forma à cette rude existence, où tous les jours ramenaient les mêmes fatigues : des montagnes à gravir, des gorges sauvages à traverser, des rivières rapides et des torrents débordés à franchir à la nage. Il faisait d'ordinaire ses quarante milles par jour, à travers des solitudes dont rien ne venait interrompre l'étendue monotone, sans repos et souvent sans nourriture. Le soir venu il s'arrêtait dans quelque cabane reculée, et il répandait toute son âme dans des prédications éloquentes qui n'avaient pour auditeurs que quelques chasseurs venus de localités éloignées pour l'entendre. Les dangers qu'il courait dans ces tournées missionnaires étaient nombreux. Un jour il fut suivi pendant plusieurs milles par une énorme panthère dont il entendait les rugissements à quelques pas derrière son cheval effrayé et dont il croyait à tout instant sentir la dent cruelle sur ses chairs palpitantes. Il ne lui échappa qu'en se réfugiant, le soir venu, dans une cabane qui se rencontra sur son chemin.

» Une fois il s'était étendu, sa Bible ouverte devant lui, à l'ombre d'un grand chêne. Il savait mieux que personne s'absorber dans ses méditations au point d'être insensible à ce qui se passait près de lui. Pendant qu'il s'abandonnait au charme de ses réflexions, il fut arraché à sa rêverie par un cri d'alarme poussé par un chasseur : celui-ci le conjura sur sa vie de ne pas faire un mouvement. Bas-com obéit et vit non sans quelque terreur que le chasseur visait quelque chose au-dessus de sa tête, dans les branches de l'arbre sous lequel il était placé. Il comprit du coup que quelque terrible danger le menaçait, et, familiarisé comme il l'était avec la vie des bois, il vit que son salut n'était que dans une immobilité absolue. Il put pourtant, sans bouger, regarder au-dessus de lui, et son regard rencontra l'œil fixe et terrible d'une panthère qui le guettait et prenait son élan pour fondre sur lui. Tout cela se fit dans un moment, mais ce moment lui parut un siècle. Enfin le chasseur, qui avait pris son temps pour viser au cœur la panthère, lâcha la détente, et la bête féroce percée par une balle sûre, roula sans vie aux pieds du prédicateur.

» Bas-com avait à l'occasion la calme intrépidité de l'homme des bois. Pendant qu'il voyageait dans ce même circuit, il fit halte un jour dans une cabane pour prendre quelque repos. Tandis qu'il était à table avec la famille de son hôte, le plus jeune enfant, âgé de trois ans, jouait devant la porte. Soudain un cri perçant se fit entendre. « Mon enfant ! mon enfant ! » s'écria la mère, prévoyant quelque malheur, et elle s'élança dehors en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Toute la famille la suivit. Une terrible panthère s'était précipitée sur l'enfant et avait grimpé sur un arbre en emportant sa victime dans sa gueule. Le jeune prédicateur saisit un fusil et sans hésiter s'élança à la poursuite de la panthère. Il fit feu, et elle tomba morte. Malheureusement l'enfant avait été déchiré par les dents cruelles de la bête féroce, et l'intrépidité de Bas-com ne parvint pas à le rendre à l'affection de ses parents[1]. »

[1] *Sketches of Western Methodism, by J. B. Finley.*

Finley nous raconte dans son Autobiographie que, s'étant retiré un jour dans les bois pour y méditer quelques instants avant une prédication, il fut tout à coup arraché à ses préoccupations par le tintement particulier que fait entendre en se déplaçant le serpent à sonnettes et qui lui a valu son nom. Il aperçut à deux pas l'œil fascinant et la langue fourchue du terrible serpent qui s'avançait sur lui. Il n'eut que le temps de fuir à toutes jambes, en bénissant la Providence de ce qu'elle avait doué ce reptile peu intéressant de ce signal d'alarme auquel il se sentait redevable de son salut.

Il serait impossible de faire une énumération un peu complète des souffrances et des dangers auxquels étaient exposés ces serviteurs de Dieu. Tel passa vingt et un jours et vingt et une nuits en plein désert, sans rencontrer une âme vivante; tel autre s'aventura dans un frêle canot sur un fleuve et le descendit sur une longueur de 700 milles pour aller porter la prédication de l'Evangile aux émigrants les plus éloignés. Tous étaient journellement appelés à passer à la nage les fleuves débordés, au risque de s'y noyer, comme ce jeune et éloquent Blackman, submergé par les flots rapides de l'Ohio, alors qu'il se rendait à son poste. Et quand ils avaient réussi à échapper à une mort aussi cruelle, ils étaient souvent obligés de dormir dans leurs vêtements humides sur un sol glacé. Là les surprenait quelquefois cette mort qui les avait épargnés jusqu'alors. C'est ce qui arriva à un autre jeune homme, Richmond Nolley, caractère antique par l'héroïsme, âme vaillante dans un corps débile. Placé dans un circuit reculé, non loin des rives du Mississipi, il partit avec joie, dans les derniers jours de novembre, en dépit des pluies glaciales qui le transperçaient jusqu'aux os. Ces pluies qui avaient grossi tous les cours d'eau rendaient sa marche fort difficile. Un soir il arriva sur le bord d'une rivière débordée; quelques Indiens qu'il rencontra essayèrent de le dissuader de la traverser. Mais rien n'annonçait un changement dans la température, et la voix du devoir parlait haut chez ce jeune homme. Il s'avança donc dans la rivière, encourageant de la voix le fidèle animal qui le portait. Celui-ci, malgré ses efforts pour surmonter la violence du courant, fut bientôt entraîné vers un banc de rocher à pic où il était impossible d'aborder. Le jeune prédicateur renversé de cheval par la force des vagues, réussit à gagner la rive en nageant, tandis que sa monture regagnait le bord opposé. Le missionnaire se mit alors en marche pour la cabane la plus rapprochée, mais avant d'avoir atteint une habitation, il dut s'arrêter, n'en pouvant plus de lassitude et transpercé par le froid. Incapable de faire un pas de plus, il se laissa tomber à genoux et recommanda son âme à Dieu. Et là, dans la posture de la prière, seul avec son Dieu, Richmond Nolley ferma ses yeux à la terre pour les rouvrir dans le ciel. Lorsque quelques passants trouvèrent son corps le lendemain, un sourire d'ineffable paix rayonnait encore sur ses lèvres.

Nos pionniers n'avaient, pour se diriger dans les hautes prairies et dans les forêts immenses, d'autres ressources que de consulter les indications de la boussole ou la position des étoiles. Quelquefois aussi ils suivaient la piste des Indiens, cherchant leurs traces sur le sol ou se guidant par les entailles faites par eux aux arbres. Dans les régions montagneuses, de nouvelles difficultés se présentaient. S'il est toujours possible de se frayer un chemin en pays de plaine, la chose est souvent très malaisée dans des montagnes où l'imprévu arrête à chaque pas. Un prédicateur de l'Ohio faillit un jour se perdre en traversant les monts Gaulley. Son cheval glissa en passant au bord d'un précipice couvert de glace; il n'eut que le temps lui-même de s'accrocher aux arêtes du rocher, et il put

de là voir son fidèle coursier bondir de roc en roc et disparaître dans l'abîme.

Tels étaient les dangers auxquels s'exposaient joyeusement les prédicateurs qui entreprirent la régénération de l'Ouest par l'Evangile.

MATTHIEU LELIÈVRE.

(La suite prochainement.)

CORRESPONDANCE.

France.

Recrudescence du catholicisme-romain.

* * * mars 1863.

Vous m'avez invité, Messieurs et chers frères, à vous écrire de temps à autre sur l'état religieux de la France. Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez, et je tâcherai d'y répondre le moins imparfaitement qu'il me sera possible. Accordez-moi seulement la permission de rédiger ces lettres comme je le ferais dans une correspondance privée, sans grand appareil de raisonnement ni de langage. Il ne s'agit pas, si je comprends bien votre pensée, de faire œuvre d'écrivain ; il s'agit de voir ce qui est, puis de le dire avec sincérité et simplicité.

Cela entendu, j'entre en matière.

Et d'abord, occupons-nous de l'état de l'Eglise romaine dans ce pays. Le protestantisme aura son tour, si vous jugez que ces communications aient quelque intérêt pour vos lecteurs.

Aucun observateur attentif et sérieux ne saurait mettre en doute la recrudescence du catholicisme en France, à l'époque présente. C'est là un fait qui se révèle de toutes parts, et sous les formes les plus diverses. On peut demander, sans doute, si ce relèvement offre des caractères vraiment religieux, et sur ce point j'aurais de graves réserves à formuler. Mais la chose en soi est incontestable; elle l'est aussi dans plusieurs de ses applications, particulièrement dans celles qui se rapportent à la direction et à la marche des affaires publiques.

Le changement est considérable depuis trente ans, et même depuis un siècle. Je relisais dernièrement la correspondance de Voltaire, en me plaçant juste à cent ans de distance, et je comparais ce qui se passait alors dans les régions influentes du pays avec ce qui s'y passe de nos jours. Certainement, le clergé catholique avait plus de force, en 1763, comme l'un des grands corps de l'Etat ; il allait porter au pied du trône des paroles plus hautes et plus fières; il trouvait dans les anciennes lois et dans les complaisances de quelques parlements arriérés des moyens d'oppression qui lui manqueraient complétement aujourd'hui. Rien ne permettrait de relever en France, même de loin, même en effigie, les échafauds du pasteur Rochette, des frères Grenier et des Calas. La liberté de conscience et de culte, au moins dans les garanties qu'elle donne contre les rigueurs matérielles, est définitivement entrée dans les mœurs, on pourrait dire dans le sang du peuple français ; et si l'Eglise de Rome attachait l'idée de sa force, comme au moyen âge, à l'exercice d'une brutale intolérance, elle devrait se juger extrêmement affaiblie.

Mais la force d'une église n'est pas là, même pour les prêtres ultramontains, et quoi qu'il leur plaise de déclamer là-dessus dans quelques-uns de leurs journaux. Le clergé catholique est devenu plus fort par les sympathies et les points d'appui qu'il rencontre dans les principales classes de la société. Au temps de Voltaire, on le voit assez dans ses lettres, quiconque avait de la naissance, de l'ambition, de la fortune, de l'esprit, le besoin d'agir sur l'opinion, tenait à honneur de se séparer avec éclat des tendances et des prétentions du corps sacerdotal ; ou si l'on était contraint par les vieilles traditions de lui accorder quelque chose, on avait soin de faire bien voir que c'était affaire de nécessité, non de croyance ni de conscience. Les exceptions étaient rares et de peu de valeur. Maintenant, c'est presque l'inverse, du moins à un certain niveau des positions sociales. On veut paraître catholique et croyant du catholicisme, lors même qu'on ne le serait guère, et je sais fort peu d'exemples actuels de gens qui ne sont ni ouvriers, ni petits marchands, ni journalistes démocrates, disposés à faire profession publique et authentique d'anti-catholicisme. Les philosophes eux-

mêmes, pour peu qu'ils aient acquis un rang et du crédit, ne négligent pas de faire envoyer par voie sûre leurs compliments respectueux au Saint-Père, et les professeurs d'histoire ou de littérature possédant quelque renom tiennent à s'incliner humblement devant l'Eglise catholique, chaque fois qu'ils la trouvent sur leur chemin. Assurément le patriarche de Ferney, qui demandait, avec plus d'orgueil que de sens commun, s'il y aurait encore des chrétiens dans l'Europe civilisée au bout d'un siècle, serait fort étonné d'y voir tant de catholiques.

Après la révolution de 1830, le clergé eut à subir une éclipse momentanée et de dures représailles. On lui reprochait d'avoir faussé la conscience du vieux roi Charles X, et rallumé les torches de la guerre civile. Cela était vrai; ce qui l'était encore plus, c'est que le parti-prêtre, comme l'appelait M. de Montlosier, avait profité de son autorité à la cour des Bourbons pour ressaisir ostensiblement le pouvoir politique. Il y avait là une faute immense; elle fut expiée, et il est probable qu'elle ne se renouvellera plus. La nation supportera l'influence du clergé en beaucoup de choses, même civiles et sociales, mais à la condition expresse que cette influence ne se montre pas au grand jour, et ne porte pas son vrai nom. Cette distinction semble puérile : elle n'en est pas moins exacte.

En 1848, le clergé catholique de France eut une peur très grande, mais ne courut aucun danger. Le cardinal de Bonald aurait parfaitement pu se passer de réclamer dans une phrase célèbre la liberté comme aux Etats-Unis : c'était de l'hypocrisie, ou de la condescendance en pure perte. Bien loin de diminuer dans l'esprit public, le corps sacerdotal s'y fortifia, et la raison en était claire et simple : c'est que, au milieu de tant de ruines, devant cet effroyable gouffre qui menaçait de tout engloutir, l'Eglise catholique semblait rester seule debout, comme le dernier lieu de refuge, comme un abri séculaire et éprouvé contre les tempêtes. Les classes populaires elles-mêmes, par cette sorte d'instinct de conservation qui se réveille toujours à l'heure des extrêmes périls, allèrent chercher le prêtre pour bénir l'arbre de la liberté. Elles se persuadèrent apparemment, sans en avoir la pleine conscience, que la religion sauverait la liberté de l'excès des théories et des actes que la multitude se sentait impuissante à réprimer par son énergie propre. On eût dit des mineurs, ou des enfants, qui vont se rallier spontanément sous le bras paternel, quand leurs mutineries les ont jetés dans une mauvaise aventure. Il n'est rien de plus difficile pour les nations élevées catholiquement que de se mettre hors de tutelle. Dans certains moments, elles peuvent être violentes et emportées, mais elles ne se regardent pas comme majeures.

Ceci m'amène à signaler quelques-unes des causes qui ont produit la recrudescence de plus en plus prononcée du catholicisme romain.

Imaginons, par une hypothèse, hélas! trop gratuite, que le libéralisme et la démocratie en France eussent offert de solides garanties d'ordre, de mesure et de moralité par leurs principes religieux, comme on l'a vu chez les whigs d'Angleterre, nul doute qu'ils n'eussent réussi à constituer un parti puissant; et qui oserait affirmer qu'ils n'auraient pas empêché de ces deux choses l'une : ou la révolution de 1848 de naître, ou la réaction de l'écraser sous la force matérielle, et d'y substituer un régime presque absolu? Mais nos libéraux en général, et surtout nos démocrates, avec les utopistes de mauvais aloi qui marchent à leur avant-garde, n'ont pas de fermes croyances religieuses. Quand ils cessent d'être catholiques, ils se précipitent dans l'incrédulité : et puis, si l'incrédulité les épouvante, ils se refont catholiques.

Il suit de là que, lorsqu'on eut faim et soif de l'ordre, en présence d'une anarchie qui prédisait son triomphe à jour fixe, on ne trouva que deux éléments réparateurs et sauveurs : le soldat et le prêtre. Premièrement le soldat, béni à son tour, comme le clergé avait fait pour l'arbre de la liberté, et probablement avec plus d'effusion. Ensuite le prêtre, dogmatisant sur l'emploi du soldat, enseignant que toutes les lois divines et humaines avaient été relevées du même coup, et proclamant comme un point fondamental de la doctrine que les institutions libres sont essentiellement anti-catholiques et impies.

Cette alliance a été peut-être la principale cause de tout ce qui s'est accompli et maintenu en France depuis douze ans. Le suffrage universel l'a sanctionnée docilement. Il est vrai que le suffrage universel n'est point selon l'esprit de l'Eglise de Rome, et que le clergé l'abolirait de tout son cœur, s'il en avait la puissance. Mais un arrangement veut des concessions réciproques, et il fallait bien que la Société moderne eût la satisfaction de voir la *volonté nationale* inscrite à la tête de tous les décrets, sauf à diriger habituellement les votes avec la méthode que le monde entier a pu voir à l'œuvre.

L'union du clergé et du gouvernement n'a pas été sans nuages, ni même sans querelles. C'était inévitable. Les prêtres, instruits à la manière du moyen âge, avec les maximes de Thomas d'Aquin, dans leurs petits et grands séminaires, ne comprennent point, à quelques éclatantes exceptions près, les inflexibles nécessités de notre époque. Nulle borne à leurs exigences : le code Napoléon fut nettement accusé d'être athée; on demandait que le mariage civil fût abrogé, ou du moins subordonné à la bénédiction religieuse; — que le droit de primogéniture fût rétabli par degrés; — que l'instruction publique rentrât sous le contrôle suprême du corps sacerdotal; — que la force matérielle et le pouvoir judiciaire fussent employés à comprimer toute manifestation sceptique, tout prosélytisme protestant, et ainsi du reste. C'était de la logique catholique à outrance : le clergé s'y serait perdu, et aurait entraîné dans l'abîme ses auxiliaires. Le gouvernement refusa de s'associer à de telles folies. Il dut faire plus en quelques circonstances graves, lorsque l'opinion générale était trop vivement émue, ou que sa propre autorité était compromise. Dans l'affaire Mortara, par exemple, nos hommes d'état prirent hautement parti contre les procédés de la cour romaine. En face de l'association de St. Vincent de Paul, qui organisait la légitimité avec la charité, ils jugèrent bon de prendre des précautions sévères. Enfin, dans la campagne d'Italie, qui avait été provoquée par des intérêts et des raisons de toute nature, le clergé se sentit directement blessé, et témoigna sous bien des formes son irritation.

L'alliance fut donc plus d'une fois altérée et presque brisée. Il y eut des jours où l'on put croire que le cri de guerre allait retentir. Mais il n'en fut rien. Rome elle-même, tout en étant ulcérée dans ce qui lui est le plus cher, empêcha ses amis d'aller trop loin. Elle voyait l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête, et la voit encore : sa mauvaise humeur ne lui ôtait pas toute prudence; Rome est prudente quand elle a peur. Le gouvernement de son côté, beaucoup par des motifs politiques, un peu par des habitudes traditionnelles de religion, ne voulait pas pousser Rome ni les prêtres à bout. Il a persisté à leur rendre des services qui seraient estimés fort onéreux, s'ils n'étaient pas indispensables.

Telle est la situation. Il y faudrait ajouter des éclaircissements de détail pour la faire bien connaître; mais je m'en rapporte à l'intelligence de vos lecteurs. Au fond, l'alliance existe toujours, et aussi ferme qu'à son origine dans ses caractères essentiels. Le clergé romain ménage le pouvoir politique; il le soutient même dans les occasions décisives, malgré ses griefs, parce qu'une lutte ouverte provoquerait des catastrophes d'une portée incalculable; et le pouvoir politique transige avec le clergé, parce qu'il devrait, si les hostilités étaient déclarées, se jeter dans les bras de la démocratie ardente qui le conduirait infiniment plus loin qu'il ne veut aller.

Arrêtons-nous encore un moment sur cette dernière remarque. Supposons que, par une complète rupture avec la papauté, le gouvernement français jetât le clergé tout entier dans l'opposition, qu'arriverait-il ? Non-seulement les légitimistes, mais les conservateurs de toute nuance, en général ceux qui sont parvenus à quelque chose dans le sénat, dans le corps législatif, dans le conseil d'état, dans les fonctions publiques, dans l'industrie, dans la banque, dans l'armée elle-même (notez le fait de l'armée, à partir du grade de capitaine), tous ces hommes-là seraient ou hostiles, ou inquiets et flottants; ils reprocheraient au gouvernement de compromettre à plaisir des positions acquises. Et que devrait faire le chef de l'Etat pour avoir la force de vaincre tant d'adversaires ? Une seule chose : appeler à son aide l'élément démocratique, et

lui payer l'appui qu'il aurait à donner par un changement radical de politique. Ce serait l'inconnu, et au terme de l'inconnu, la révolution certainement, et d'immenses monceaux de ruines peut-être.

La question romaine, si débattue et dont la solution est constamment ajournée, bien qu'elle paraisse logiquement imminente, tient surtout à cette formidable alternative. Les plus éminents de nos hommes politiques savent très bien qu'ils sont emprisonnés à Rome dans une impasse; ils savent aussi que la négation du droit des Romains de voter sur le souverain de leur choix est absolument contraire au principe qui a replacé la couronne dans la dynastie napoléonienne; ils savent enfin que les prétendues réformes de la cour pontificale sont une solennelle moquerie. L'empereur en particulier, qui est libéral d'esprit et de cœur [1], malgré de nombreuses défaillances, et qui ne manque pas de le manifester dans ses discours avec une sincérité dont ceux qui l'approchent de plus près ne doutent point, l'empereur a voulu bien souvent en finir avec Rome. Mais quoi! au delà c'est fatalement l'alliance avec la démocratie, avec le radicalisme de la multitude, et ce radicalisme peut aboutir à je ne sais quel socialisme qui dévorerait tout.

Le dernier grand discours du chef de l'état l'a laissé entrevoir sous des expressions transparentes. Nous pouvons, à notre point de vue et sur notre terrain, caractériser plus nettement les choses. En réalité, la démocratie française n'a pas de croyances religieuses positives, et, par conséquent, pas de bases morales bien établies. Or, ce qui n'est point contenu dans les frontières de la religion et de la moralité n'offre qu'une force violente et aveugle sous laquelle ne peut s'abriter longtemps une société humaine. Prenez pour exemple un homme tel que M. Victor Hugo, et je le cite parce que son roman des *Misérables* a la prétention de présenter un programme de lois et de mœurs. Que voulez-vous qu'on fasse ou qu'on devienne avec des utopies qui trahissent l'action de la fièvre, et non de la conscience? Pourtant M. Victor Hugo n'est pas un des pires de la démagogie; car il a, lui aussi, quelque chose à perdre, ne fût-ce que son nom.

La recrudescence du catholicisme romain se comprend donc, comme je l'ai dit, dans les régions moyennes et supérieures. Observez, en effet, quelle est l'extrême susceptibilité des sénateurs, des membres du corps législatif, des hauts fonctionnaires, des magistrats, chaque fois que la religion catholique est attaquée même avec des expressions habilement adoucies. Est-ce pitié, conviction, dévotion? Pour quelques-uns, oui, notamment pour ceux qui appartiennent à l'aristocratie de naissance, parce qu'on a sans beaucoup de peine les croyances de ses prétentions. Mais pour un grand nombre d'autres, non. C'est tout simplement qu'ils ne veulent pas être jetés dans les hasards d'une alliance avec des démagogues, journalistes, romanciers, ouvriers, enfants perdus, qui ne savent pas eux-mêmes où ils iraient, ni où ils pourraient s'arrêter. On se fait donc catholique, et, au besoin, champion du catholicisme afin d'avoir un abri [1].

C'est un spectacle curieux pour ceux qui habitent la France de voir comment, à tous les échelons de la société civile, on va au-devant du prêtre, et avec quelle complaisance, excepté dans les cas d'exigences extrêmes, on s'applique à lui donner satisfaction. Ce n'est pas seulement un mot d'ordre venu de haut; il serait loin d'obtenir une si complète soumission; c'est l'idée, inconsciente peut-être chez plusieurs, mais puissante chez tous, que l'établissement romain est la seule digue solide contre le flot des passions radicales.

Quand monseigneur, — un archevêque ou évêque, — élève la voix dans les cabinets des ministres d'état, dans les conseils académiques et ailleurs, on l'écoute avec déférence, et on fait volontiers ce qu'il réclame, dès que la politique générale n'en est pas compromise. Pourquoi cela? Nos évêques sont pour la plupart, je le constate sans esprit d'inimitié, de pauvres têtes, des in-

[1] ??? (Réd.)

[1] C'est-à-dire que pour écarter le socialisme, on l'intronise et l'affermit dans le domaine religieux, d'où il s'infiltre dans toutes les veines du corps social. Pour se garer de l'ennemi, on lui livre le cœur de la place! (*Réd.*)

telligences de troisième ordre. Ils ont peu appris, et mal appris. Ils ne connaissent pas même l'art de bien parler, quoiqu'ils eussent dû s'en instruire pour être prédicateurs. Lisez les discours des cardinaux dans le sénat : c'est la faiblesse même, pensées fausses ou rampantes, argumentation décousue, langage vulgaire, et parfois expressions basses, en dépit de leur titre fastueux de princes de l'église. Retranchez quatre ou cinq évêques, les mandements des autres sont des déclamations d'écoliers, qui remplacent le bon sens par des éclats de voix et le bon style par l'invective. Mais ce sont des cardinaux et des évêques : il suffit. Ce qui, de la part des laïques, ferait hausser les épaules d'un bout de la France à l'autre, inspire du respect en sortant d'une plume ou d'une bouche épiscopale. Et la raison est toujours la même : la nécessité de se réfugier derrière le catholicisme pour se garantir d'un radicalisme dont nul ne saurait prévoir le dernier mot.

On pourrait ajouter d'autres considérations à celles qui précèdent pour expliquer la recrudescence du catholicisme romain. Ainsi, le besoin de religion, inhérent à l'âme humaine, quelquefois opprimé ou latent dans les jours d'orages politiques, jamais anéanti, parce que Dieu ne le permet pas : d'où il résulte que, à défaut d'une religion bonne et pure, on prend, on retient, ou l'on rappelle celle qu'on a sous la main, comme le corps accepte une mauvaise nourriture plutôt que de ne pas se nourrir du tout. Ainsi encore (et c'est une justice que je rends volontiers au sacerdoce catholique), l'habileté, le dévouement, si l'on veut, avec lequel il a tâché de venir au secours de toutes les souffrances par ses sœurs de charité et ses innombrables institutions d'orphelins, d'orphelines, etc. : le peuple n'oublie pas de tels bienfaits. Ainsi, enfin, le soin qu'il a pris de s'emparer des générations nouvelles dans ses écoles de tous les degrés. Le parti démocratique aime à crier contre ces établissements. Il a tort, et il ferait beaucoup mieux de les imiter. Qu'il tâche d'avoir des hommes de renoncement, qui paient de leur personne, de leur temps, de leur bourse, de leur cœur, dans les œuvres de charité, dans les écoles, les sociétés de secours mutuels, dans tout ce qui est bon pour les masses populaires, et alors il n'aura plus même besoin de crier. On ne détruit que ce qu'on remplace, et on ne remplace que ce qu'on fait mieux que ses concurrents.

Mais ces détails me conduiraient trop loin. Je termine pour cette fois par une réflexion qui ressort de toute ma lettre. Si les hommes qui se déclarent les défenseurs des principes de 1789 désirent arrêter la réaction du catholicisme-romain, il faut avant tout qu'ils aient eux-mêmes une religion, la religion de l'Evangile, et avec elle, par elle, des maximes de moralité et de sociabilité qui puissent faire vivre l'individu, la famille, la nation. C'est la mode chez nos libéraux et nos démocrates d'exalter les libertés du peuple anglais : en un sens ils ont raison. L'empereur lui-même a cédé à l'impulsion commune, et il a bien fait. Mais on devrait ne pas oublier que les libertés de l'Angleterre s'appuient sur un large et solide fondement religieux. Hors de là, on n'obtiendra que peu de chose, et ce peu même sera incessamment contesté et fragile. Si le remède est jugé impraticable, il faudra se résigner à ce qui existe.

Je m'arrête ici, en me réservant de revenir sur les caractères et les applications de la recrudescence catholique, si vous pensez que cela vaille la peine d'être publié dans votre journal.

X.

Italie.

*** mars 1863.

« Que pensez-vous, » demandais-je il n'y a pas longtemps à un dignitaire de l'Eglise romaine avec lequel j'ai l'avantage de me rencontrer quelquefois, « du véritable état de la religion dans notre patrie ? » — « Hélas ! me répondit-il, le Dieu de l'Evangile est bien encore celui auquel on dit croire, mais en réalité il n'en est rien et le Dieu MOI est désormais le seul qui compte parmi nous de véritables adorateurs ! » — « Et quelle est votre opinion (s'il m'est permis de vous la demander) sur les *vraies* croyances de notre clergé ? » ajoutai-je un instant après. « Je dis vraies à dessein, car je n'ignore pas que vos prêtres interrogés là-dessus ne manquent

jamais de vous mettre devant les yeux le concile de Trente, comme l'expression *officielle* de leur croyance; mais je sais aussi que c'est là une fiction à laquelle il ne faut donner que la valeur qu'ils y donnent eux-mêmes. Vos prêtres donc, selon vous, ou si ce n'est tous, la plupart d'entre eux, sont-ils réellement *romanistes*, comme on le dirait en ne regardant qu'à la surface, ou cette profession dont ils se drapent comme d'un manteau ne cacherait-elle pas un nombre beaucoup plus grand qu'ils ne le soupçonnent eux-mêmes, de véritables *rationalistes* ? » — « Oh ! la plupart, me répondit en souriant mon interlocuteur, ne sont, je le crains bien, ni l'un ni l'autre. » — « Et que sont-ils donc? me hâtai-je de répliquer à mon tour. » — *Nullistes*, fut sa réponse!

Mon dignitaire a-t-il raison à tous égards et l'état de la religion et du clergé en Italie est-il bien ce que le donneraient à croire les paroles que je vous ai rapportées? — Je ne sais. Le jugement, à vrai dire, me paraît bien un peu sévère; mais celui qui le formulait est si parfaitement au courant du véritable état de son église et il a par devers lui, sur la condition morale de ses pareils, tant et de si exactes données, que j'aurais passablement mauvaise grâce, moi profane en ces sortes de matières, à affirmer qu'il se trompe.

Ce dont je suis convaincu pourtant c'est que tous n'en sont point là encore, et qu'il existe en Italie (plus peut-être dans les rangs des laïques que dans ceux du clergé) un noyau, petit ou grand, de catholiques sincères, que la vue d'un pareil état de choses fait profondément souffrir, et qui de tout leur cœur voudraient y apporter un remède. Et tel doit être, si je ne me trompe, l'auteur d'un livre qui m'est tombé entre les mains, il y a déjà quelque temps, intitulé : *La vera idea della Costituzione della Chiesa* (la vraie idée de la constitution de l'église) et dont je veux vous demander la permission de donner à vos lecteurs une succincte analyse.

L'auteur, qui paraît être un membre du barreau lombard, partant de ce double fait, à ses yeux trop évident pour avoir besoin d'être démontré : 1° que la question politico-religieuse, c'est-à-dire la question des rapports de l'église avec l'état, demande impérieusement, en tout pays, mais en Italie encore plus que partout ailleurs, une solution prompte et efficace; 2° que la condition à laquelle l'église romaine se trouve réduite dans la péninsule est tout autre que rassurante, se demande, non pas avec l'accent frondeur ou froidement raisonneur du sceptique ou du philosophe, mais avec l'accent ému d'un croyant sincère, d'un fils dévoué de cette église dont il voudrait cautériser les plaies : la cause de ce mal où gît-elle? et où gît par conséquent le remède destiné à le combattre avec efficacité?

Dire que la cause de ce mal est dans le dogme, un fils aussi soumis à l'église que l'est notre auteur s'en garderait bien. Et au fait, si nous devions juger du dogme romain d'après l'idée que lui-même nous en donne, bien certainement le mal dont il se plaint ne pourrait procéder de cette source, car rien de plus pur, de plus biblique, de plus entièrement évangélique que cette esquisse qu'il nous fait des fondements de la doctrine chrétienne.

Cette cause aura-t-elle sa source dans la morale ou pacte chrétien, comme il l'appelle? Pas davantage, car cette morale, pour lui comme pour l'apôtre, se résume toute dans une seule parole : *charité*. « Tous les problèmes de la morale, écrit-il, je veux dire de la vraie morale, de celle qui a sa sanction dans l'évangile, se résolvent dans une seule parole : *aimez-vous*, et quiconque sait ce que signifie aimer sait aussi comment il doit accomplir le devoir. »

Où cette cause gira-t-elle donc si elle ne gît ni dans le dogme ni dans la morale? — Dans la hiérarchie, répond sans hésiter notre auteur (et cette réponse est le défaut de la cuirasse de tous nos publicistes qui ont abordé des questions de cette nature), dans la hiérarchie, qui a dévié de ses origines; dans la hiérarchie, qui au lieu d'être encore aujourd'hui ce que Jésus-Christ et ses apôtres l'avaient établie, ce que les trois premiers siècles de l'église l'avaient vue à l'œuvre; — un gouvernement fondé sur l'amour et la confiance se manifestant par l'élection populaire, un gouvernement partant purement spirituel, n'ayant et n'acceptant à son service d'autre force que la persuasion, est devenue une institution essen-

tiellement mondaine, ne se soutenant que par son alliance avec les puissants de la terre, et faisant main basse sur les droits les plus sacrés du peuple chrétien.

Que la hiérarchie revienne à ses origines, que les évêques du premier au dernier (l'auteur n'en excepte pas même l'evêque de Rome, en qui il ne voit qu'un *primus inter pares,* ou, comme il dit, le président du concile des évêques, le porte-bannière autour duquel tous les autres évêques doivent se grouper pour que leurs délibérations soient valides), soient encore une fois le produit de l'élection populaire basée sur l'amour et la confiance réciproque ; que la juridiction ecclésiastique, ainsi conçue, ne s'exerce que sur les consciences, et ne recoure, pour l'exécution de ses décrets, qu'à des moyens purement spirituels; que tout emploi quelconque de la force matérielle soit exclu du gouvernement de l'église ; que les faveurs du pouvoir séculier, envers cette dernière, se limitent à cette protection à laquelle elle a droit, à l'égal de toute autre association existant au sein de la société civile; que les deux sociétés vivent l'une à côté de l'autre *distinctes* mais non *ennemies*, poursuivant des buts *différents* mais non *opposés,* s'aidant d'autant plus sûrement et plus efficacement que chacune n'emploiera pour atteindre son but que des moyens en rapport avec sa nature; et non-seulement les conflits jusqu'à ce jour si fréquents entre l'église et l'état auront un terme, mais ils seront devenus à tout jamais impossibles, l'église regagnera cette confiance et cette autorité sur les âmes qui font sa force, et dont l'absence, dans l'état actuel des choses, — en même temps qu'elle constitue sa plus grande faiblesse et lui enlève toute influence bienfaisante sur la société — l'expose, de la part de celle-ci, à des dangers incalculables. « La hiérarchie redevenue légitime au lieu d'être la ruine et la honte de l'église sera sa vigueur et sa gloire, et quelque chose de bien autrement grand que l'abolition du pouvoir temporel des papes (pouvoir qui n'a pas de nom dans l'Evangile) se sera accompli, savoir la *réforme catholique.* »

Telles sont les idées développées dans ce livre de 250 pages in 8° d'une manière un peu diffuse, il est vrai, parfois même assez obscure, mais avec une chaleur de cœur et une puissance de conviction remarquables.

Votre *Chronique,* si je ne me trompe, a fait mention en son temps de la fameuse pétition adressée par 9000 membres du clergé italien au souverain pontife, pour l'engager à faire l'abandon, au profit de l'unité italienne, de son pouvoir temporel. Cette manifestation, quoique moins importante en soi et par ses conséquences qu'on ne le suppose généralement au delà des Alpes, a cependant assez agacé la fibre des *Monsignori* de Rome, pour que le gouvernement italien se soit cru obligé de prendre des mesures destinées à protéger les prêtres signataires contre toute encyclique partie du Vatican, et qui aurait pour but de les frapper d'une suspension *a divinis.* Ces mesures, qui consistent dans la défense de promulgation d'un pareil document dans les limites du royaume, sont-elles les mieux entendues auxquelles un gouvernement civil dût recourir? Une application sincère de la fameuse maxime cavourienne : *Eglise libre dans un Etat libre,* ne serait-elle pas, au mal dont nous souffrons, un remède bien autrement sûr et efficace que tous ces palliatifs dont l'unique effet est de prolonger les conflits au lieu de les faire cesser? Mais si la maxime est dans toutes les bouches, la chose qu'elle exprime n'est vraiment comprise et sérieusement voulue jusqu'ici, soyez-en persuadés, que par un bien petit nombre.

Du reste, la guerre des brochures sur la question du *temporel,* dont celles du père Passaglia avaient donné le signal, s'est singulièrement ralentie, et, depuis assez longtemps, rien de spécialement digne de remarque n'a paru sur cette question, ni dans un sens ni dans l'autre. Même observation à l'endroit des pamphlets contre le protestantisme, pendant un temps tellement fréquents que l'un n'attendait pas l'autre, et maintenant ne se produisant plus qu'à d'assez rares intervalles. Cela voudrait-il dire que les efforts qui les avaient provoqués ont faibli, et que si l'ennemi fait moins de bruit, c'est qu'il a moins de raisons de se plaindre? J'espère que non. Si l'Evangile ne fait pas en Italie des progrès aussi rapides que nous nous sentons portés à le désirer, il en

fait pourtant, et l'année qui vient de s'écouler aura été tout autre que perdue pour cette sainte cause. Non-seulement, durant le cours de cette année, l'œuvre s'est maintenue sur tous les points à peu près, où elle avait été entreprise, mais bon nombre de stations nouvelles ont été fondées par les *fratelli* à Milan, Bologne et autres lieux encore; par les méthodistes wesleyens à Milan, Ivrée, Parme et Florence, où deux des ouvriers les plus actifs des *fratelli*, MM. Gualtieri et Ferretti, ont passé à leur service; et par l'église vaudoise à Milan, Brescia, Modène, Lucques et l'île d'Elbe. A la station de Florence, l'église vaudoise a été assez heureuse pour avoir pu s'assurer le concours d'un jeune et pieux ecclésiastique wurtembergeois, M. Ehni, qu'un séjour prolongé en Italie a rendu assez maître de la langue pour pouvoir s'appliquer avec fruit à la prédication de l'Evangile. La *tipografia claudiana*, transférée de Turin dans cette dernière ville, y publie grand nombre de bons écrits, qui, répandus dans le reste de l'Italie par une petite armée de courageux colporteurs, portent en tout lieu, avec de nouvelles lumières, les germes de cette rénovation spirituelle qui, en même temps qu'elle est le besoin suprême des consciences à salut, l'est aussi de l'Italie comme nation, quoique jusqu'ici, hélas! elle ne s'en doute guère.

Malheureusement le nombre des personnes cultivées dont le cœur se soit franchement tourné vers l'Evangile, est trop restreint encore pour qu'en fait de publications, nous puissions en produire un bien grand nombre de véritablement originales. La majeure partie sont encore des traductions, c'est-à-dire, la plupart du temps, des compositions excellentes peut-être pour les pays les qui ont vues naître, mais qui, transportées sur un autre sol, n'ont plus cette saveur et ce cachet d'actualité qui les rendaient tout particulièrement attrayantes et profitables à ceux auxquels elles sont destinées. — Cette absence ou cette pauvreté d'écrivains évangéliques, qui est un de nos côtés faibles, a certainement été pour beaucoup dans la mort de la *Buona Novella,* advenue il y a deux mois à Pise, après onze années d'une existence qui, si elle n'a pas été des plus brillantes, a cependant fourni son bon contingent à la cause de la vérité évangélique. Le dernier numéro de ce journal annonçait qu'il allait être remplacé par une publication quotidienne et devant paraître à Florence sous le titre assez pompeux de *La Via a Roma* (le chemin pour aller à Rome), mais jusqu'ici rien de tel ne s'est montré, ni à Florence ni ailleurs. La seule publication de ce genre qui soit venue à ma connaissance, est un petit journal publié à des époques indéterminées, par les soins de la commission d'évangélisation de l'église vaudoise, sous le titre de *Messaggiero evangelico d'Italia,* et presque exclusivement composé de correspondances des ouvriers de cette église. Le premier numéro, à côté de plusieurs lettres très intéressantes, contient, sur le sujet des inhumations (sujet toujours très croustilleux en pays catholique), une circulaire du ministre de l'intérieur aux préfets de Toscane, qui marque un pas considérable en avant dans la voie de la liberté religieuse. Un autre fait, non moins significatif dans ce sens, c'est la nomination faite par le ministre de grâce et justice, de M. Mazzarella, ancien évangéliste à Gênes, puis successivement professeur à Bologne et à Gênes, au poste de conseiller de la cour d'appel de cette dernière ville. Cette nomination, honorable pour notre frère, honorable tout autant, si ce n'est plus, pour le ministre de qui elle émane, et qui n'a pas craint de donner ce haut témoignage d'estime à un homme généralement connu pour avoir passé de l'église de Rome à l'Evangile, est la preuve bien évidente que, si nous ne marchons pas aussi vite que dans notre impatience, parfois peut-être un peu charnelle, nous serions portés à le désirer, nous marchons pourtant, et d'un pas assez sûr pour nous laisser raisonnablement espérer que le chemin parcouru n'aura pas à se refaire en sens inverse.

Un autre symptôme tout aussi réjouissant et plus encore que celui auquel je viens de toucher, c'est l'unité quant aux vérités fondamentales de la foi, qu'il est facile de constater dans tous les efforts tentés jusqu'ici en Italie dans le but d'y répandre l'Evangile, de quelque côté qu'ils émanent. Oui, quelles que soient, au point de vue ecclésiastique, les divergences qui existent

entre les différentes églises ou sociétés qui s'appliquent à cette œuvre; quelles que soient les misères et les petitesses dont malheureusement elles ont offert le douloureux spectacle dans leurs luttes intestines, toutes jusqu'à maintenant, il est doux de le constater, n'ont arboré dogmatiquement qu'un seul drapeau sur lequel est écrit: *Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair, unique et tout puissant Sauveur de tous ceux qui mettent leur confiance dans sa miséricorde.* Et cela certainement est beaucoup; dans un sens cela est tout; le reste viendra, il faut l'espérer, peu à la fois, à mesure que l'Evangile, passant davantage de l'intelligence dans le cœur, y aura produit les effets sanctifiants qui lui sont propres, et à mesure aussi que l'expérience, avec ses enseignements irrésistibles, aura démontré le peu d'importance qu'ont en réalité bien des choses auxquelles on en donne malheureusement beaucoup, et parfois d'autant plus qu'elles en sont moins dignes.

J. P.

Autre correspondance.

Ma dernière lettre vous signalait un fait d'intolérance. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui constater un progrès. Il s'agit encore de la Toscane: c'est de nouveau un évangéliste de Porto Ferrajo, dans l'île d'Elbe, qui est en scène, et l'accusateur public est ce même M. Cecarelli, que nous avons vu si zélé à défendre les droits et les dogmes de la religion catholique. Mais cette fois-ci c'est un jury doit qui prononcer sur la la culpabilité ou non culpabilité de l'accusé; c'est au bon sens et à la conscience du peuple qu'il est fait appel, et non plus à une cour de justice. Le résultat n'en est que plus réjouissant.

Voici les faits: M. Gregori, étudiant en théologie, avait, à diverses reprises, présidé des réunions dans cette intéressante église de Porto Ferrajo, composée essentiellement de marins convertis à l'Evangile par la lecture des traités et du Nouveau Testament. Ces réunions avaient soulevé une violente indignation dans le clergé de la localité, et un de ses membres avait lancé un écrit des plus virulents et des plus injurieux contre M. Gregori et ses enseignements. C'est la réponse à ce pamphlet, *Réponse à l'archiprêtre de Porto Ferrajo*, qui était mise en cause devant la cour d'assises de Lucques. A cette accusation s'en joignait une autre contre un colporteur, M. Del Bono, qui, condamné déjà auparavant par le prêteur de Porto-Ferrajo à 15 jours de prison pour avoir distribué l'écrit de M. Gregori, avait été absous en appel par le tribunal de première instance. S'appuyant sur cet antécédent, M. Pellegrini, avocat de Del Bono, demandait la libération immédiate de son client. Le ministère public s'y opposa, par la considération que le fait de récidive constituait un véritable délit.

Après cet incident et l'audition des témoins, M. Cecarelli commença un réquisitoire dans lequel il se posa en défenseur de la religion catholique outragée, cherchant à établir la suprématie du pape par celle de Pierre, et le culte des saints par le chapitre 44 de l'Ecclésiaste, qui n'en a que 12.

L'avocat Puccioni, défenseur de Gregori, ne put le suivre sur ce terrain. Se reconnaissant lui-même catholique, il ne pouvait en effet admettre les principes de son client, et lorsqu'il voulut montrer que, même au point de vue catholique, il était permis de douter sur certains points, lorsqu'il voulut citer à l'appui de cette assertion les écrits de Tertullien et de St. Bernard, le président l'interrompit brusquement, alléguant que les dogmes catholiques étant immuables, ils ne pouvaient faire le sujet d'aucune discussion.

L'avocat, tout en protestant contre la position inégale qui lui était faite, se lança alors dans l'examen de la question de droit et de principes. Il rappela les luttes qui de tout temps ont déchiré l'Eglise et l'Etat. Tantôt c'est l'Eglise qui a eu le dessus et qui, abusant de son pouvoir, en est venue jusqu'à contraindre l'autorité civile à poursuivre les simples péchés, tantôt c'est l'Etat qui s'est mis à la place de l'Eglise et l'a gênée dans son libre développement, tantôt enfin il y a eu des tentatives de conciliation au moyen de concordats, partant confusion des deux idées, et par suite intolérance et mépris des droits de la conscience. L'Italie est sous le régime du concordat; elle a une religion d'Etat; l'orateur fait des vœux

pour qu'elle arrive à celui de la liberté complète. Mais même sous l'empire de lois imparfaites, l'idée de tolérance peut se faire jour, preuve en soit l'Angleterre, où la force de l'opinion a su s'élever au-dessus de celle de la loi. La tolérance suppose un respect égal de toutes les convictions. Il ne suffit pas, pour garantir la liberté de conscience, de ne pas contraindre à suivre le culte de la majorité, il ne suffit pas davantage de permettre aux dissidents de professer dans le secret de leur conscience le culte qui leur convient, tout en leur défendant de le faire ouvertement. La liberté de conscience, c'est le droit de professer un culte quelconque et de pratiquer les actes qui en constituent l'exercice. Ces actes sont essentiellement la foi, la prière et l'enseignement, et, comme le prouve M. Jules Simon, la foi sans la prière est nulle, la foi et la prière sont des droits illusoires sans la faculté d'enseigner.

Après cette large exposition des principes, l'orateur montre que, dans le cas particulier, Gregori n'a fait que professer les doctrines de la religion à laquelle il appartient, que s'il y a eu scandale public, ce scandale cessera dès que les citoyens sauront qu'en religion il est permis de professer toute espèce de doctrine, qu'enfin son client n'a fait que répondre à une provocation directe en défendant sa foi contre des attaques outrageuses et fort peu charitables.

Malgré l'appui donné à l'accusateur public par le président de la cour, qui résuma les débats de manière à influencer la décision du jury, celui-ci, après une délibération de trois quarts d'heure, rentra avec un verdict de non culpabilité. L'assistance manifesta d'une manière évidente sa satisfaction et prouva une fois de plus que le peuple italien n'est point par lui-même porté à l'intolérance. Malheureusement il subit trop souvent l'influence d'un clergé qui ne recule devant aucun moyen pour ressaisir un pouvoir qu'il voit prêt à lui échapper.

Aussi, à côté de ce fait, ai-je à en enregistrer d'autres beaucoup moins réjouissants, et qui prouvent que l'idée de tolérance a encore bien des progrès à faire et n'a que trop souvent besoin de l'appui de l'Etat, qui, il faut le reconnaître, intervient avec énergie partout où il le peut, pour faire respecter les droits de tous les citoyens et pour arrêter tout ce qui serait de nature à troubler la paix confessionnelle. C'est ainsi qu'il a interdit à la troupe la participation à une fête qui se célèbre chaque année à Saluce en commémoration d'un massacre de Vaudois. A Pise, le préfet royal a dû intervenir pour forcer l'autorité municipale à accorder aux évangéliques une place au cimetière. On ne voulait leur concéder que celle destinée aux condamnés, aux suicidés et aux enfants morts avant terme ou sans baptême. Le même fait d'intolérance s'est présenté à Brescia, et cela en contradiction ouverte avec les recommandations d'une circulaire du ministre de l'intérieur, en date du 31 mars 1861, qui ordonnait de consacrer dans l'enceinte des cimetières une place spéciale pour les non catholiques.

Ces faits sembleraient prouver que la population s'associe aux actes d'intolérance ; mais en somme, il faut le reconnaître, il y a pourtant progrès, et partout où les masses ne sont pas excitées par le clergé et ses acolytes, elles se comportent avec beaucoup de modération. Ainsi on a pu célébrer cette année ouvertement à Pise un baptême auquel assistaient beaucoup de catholiques, fort étonnés de voir que les évangéliques croient aussi bien qu'eux au Père, au Fils et au St. Esprit. L'année dernière, dans cette même ville de Pise, une cérémonie semblable avait été violemment interrompue, et l'enfant, enlevé à ses parents, avait été baptisé dans une église catholique. Les menaces, il est vrai, ne manquent pas et l'on cherche à intimider non-seulement les évangélistes et leurs auditeurs, mais surtout ceux qui mettent des locaux à leur disposition. Mais l'œuvre ne s'en poursuit pas moins d'une manière réjouissante dans toute la Péninsule, jusqu'à Naples et en Sicile.

La conduite de l'Espagne est aussi pour quelque chose dans les progrès qu'a faits ici l'idée de tolérance. La réprobation universelle que soulèvent de pareils actes s'est étendue jusqu'à l'Italie. A Florence toutes les congrégations évangéliques se sont réunies dans une commune assemblée publique de prières pour intercéder en faveur des

malheureuses victimes de l'intolérance espagnole. Toutes les églises évangéliques de l'Italie ont été invitées par circulaire à se joindre à ces prières.

Dans une précédente lettre je vous avais parlé des succès du père Gavazzi. Il continue à annoncer fidèlement l'Evangile, mais il a quitté momentanément son troupeau de Florence pour se rendre à Londres, en l'engageant à suivre, pendant son absence, les prédications de M. Gualtieri, avec lequel il diffère cependant sur plusieurs points. En passant à Milan, il y a prêché dans la chapelle vaudoise et a commencé par rappeler à son auditoire qu'il avait parlé autrefois dans le temple de la même paroisse où se trouve aujourd'hui cette chapelle. « Alors, dit-il, je prêchais dans un autre costume et dans un autre esprit. Je faisais l'éloge de St. Xavier; aujourd'hui je veux faire celui de Jésus-Christ, *je ne veux savoir au milieu de vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* » Sa parole est éloquente, ses connaissances étendues, sa voix puissante, il ne manque ni de ferveur, ni d'onction; il a en un mot toutes les qualités qui font le grand orateur. Aussi l'impression a été profonde sur la foule qu'avait attirée sa réputation. La galerie, la cour du local, les fenêtres des maisons voisines, tout était rempli d'auditeurs sérieux et attentifs.

Demandons à Dieu qu'il suscite au milieu de nous beaucoup de témoins aussi fidèles et aussi puissants. Nous en avons besoin, car l'œuvre est grande et les ouvriers font défaut. Nous venons de perdre encore tout récemment à Pise un de nos pasteurs les plus zélés, M. Luigi Tecchi, qui en 1848 était chef de bureau dans l'Hôtel des Postes de Milan, et qui, émigré à Gènes, y avait été amené à l'Evangile par la prédication de M. Mazzarella. Une autre perte qui a été vivement sentie dans toute l'Italie, c'est celle d'un homme qui, sans avoir travaillé lui-même directement à l'évangélisation, a peut-être plus fait qu'aucun autre pour les progrès de la vérité dans ce pays. Je veux parler du général anglais Beckwith, le plus fidèle soutien de l'Eglise vaudoise, à laquelle il avait dès l'année 1827 consacré sa vie et sa fortune. C'est à son initiative et à ses constants efforts que les Vallées vaudoises ont dû successivement la fondation de leurs écoles primaires, la formation de nombreux régents dans l'école normale de Lausanne, de nombreux pasteurs à Lausanne, à Genève et à Berlin, le développement de leur école latine et de leur faculté de théologie; c'est de lui encore que sont venues l'idée et la résolution d'italianiser les Vallées en envoyant les meilleurs instituteurs passer à ses frais tout un hiver à Florence: c'est à lui enfin que sont dues la première œuvre d'évangélisation tentée à Turin, et l'érection du beau temple vaudois qui orne aujourd'hui cette ville, le premier qui se soit élevé sur le sol d'Italie. En 1848 déjà, le roi Charles-Albert avait reconnu les services de ce philanthrope chrétien en lui conférant la croix des SSt. Maurice et Lazare. La table vaudoise, en annonçant aux Eglises cette perte douloureuse, les a invitées à témoigner la part qu'elles y prenaient par un deuil de 15 jours.

C'est vers Rome que se tournent toujours toutes les aspirations et les espérances de l'Italie. Quand verrons-nous enfin le dénouement de cette longue comédie? quand pourrons-nous annoncer librement dans la ville éternelle l'Evangile que Paul y a prêché dans les chaînes? Dieu seul le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à vues humaines cet état d'incertitude et d'attente n'est guère favorable aux progrès de la vérité. Il est impossible que les préoccupations politiques n'influent pas d'une manière fâcheuse sur la marche de notre œuvre, et n'y mêlent beaucoup d'éléments étrangers. Nous devons néanmoins la poursuivre avec foi et confiance dans l'amour pour Celui qui connaît les temps et les moments et qui fait tout pour le bien de son Eglise.

Agréez, etc.

* *



LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

—

Edouard Diodati.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

III

Tous ceux qui ont été en relation avec M. Diodati savent avec quel soin son esprit philosophique s'était appliqué à l'étude, assez négligée à Genève, de la dogmatique. Il s'était même proposé d'écrire un grand travail sur ce sujet et en a laissé, en manuscrit, de volumineux matériaux. Ses connaissances philosophiques et historiques, une méditation assidue de l'Ecriture sainte, tout en affermissant sa foi aux grandes doctrines évangéliques, lui avaient ouvert des voies assez indépendantes de l'orthodoxie traditionnelle.

Pour faire connaître le point de vue auquel il se plaçait, dans l'étude des questions dogmatiques, prenons pour exemple le profond mystère que l'apôtre St. Paul affirme dès le début de son épître aux Ephésiens. M. Diodati était du petit nombre des théologiens de nos jours qui acceptent le mystère de la prédestination. Très soumis à la Parole de Dieu, complétement étranger aux artifices d'une exégèse qui lui fait dire tout ce qu'on veut, il ne pouvait échapper à l'évidence des textes bibliques. D'autre part, il était trop versé dans les problèmes que soulève la philosophie et dans l'histoire de la pensée chrétienne pour rejeter à la légère « un dogme que nulle communion chrétienne n'a rejeté et devant lequel s'incline la philosophie, » pour me servir d'une parole de Vinet[1]. Il sentait parfaitement les difficultés et l'insuffisance de toutes ces solutions commodes dont les théologiens se sont avisés pour atténuer un mystère que nous imposent la foi et la raison, et l'acceptant humblement, il voyait avec le grand penseur vaudois[2] dans ce dogme « qui constate que chaque âme a distinctement existé pour Dieu d'éternité en éternité; que d'avance et irrévocablement chaque âme a été jugée; que les regards de Dieu l'ont suivie, entre toutes les âmes, dans la vie, dans la mort et dans l'immortalité », la preuve la plus éclatante de la théorie favorite de l'individualisme. M. Diodati s'était exprimé très catégoriquement sur ce sujet, en exposant à quelques étudiants le début de cette épître aux Ephésiens en 1844, et antérieurement le commencement de la première épître de Pierre. Nous espérions donc retrouver cette exposition dans ce nouveau volume de méditations. Malheureusement, celle qui devait nous donner l'explication d'Ephésiens I, 3-6, n'a pu être imprimée, et cela précisément parce que, à l'époque de sa rédaction, la pensée de son auteur était encore en travail sur ce sujet qui l'occupait depuis si longtemps. Les indications dont il avait surchargé son manuscrit ne permettaient plus de donner cette première rédaction comme l'expression suffisamment complète de sa pensée. Il est vrai qu'elle est déjà exposée dans son Essai de 1830 (*Essai sur le christianisme*, chap. VII, section II). On peut encore y ajouter quelques développements in-

[1] Vinet, *essais de philosophie morale*, pag. 166.
[2] *Ibid.* pag. 167.

téressants contenus dans ce nouveau volume (pag. 41 et surtout pag. 140-142). Toutefois l'étude principale du sujet nous manque. Nous le regrettons d'autant plus qu'on ne peut faire disparaître ce mystère de la vie et de l'écriture. Il y reste comme une pierre d'achoppement et de scandale aussi longtemps qu'il ne devient pas pour nous une source d'humiliation, de reconnaissance et d'adoration, comme il l'était pour l'apôtre des gentils et pour cette grande famille de chrétiens qui compte dans ses rangs les génies les plus profonds, les caractères les plus fortement trempés [1] et à laquelle M. Diodati se rattachait incontestablement. Or, grâce à son point de vue dogmatique, M. Diodati eût été l'homme qui aurait pu rendre à plusieurs le sentiment de la vérité et de l'importance de cette doctrine, obscurcie par les témérités des théologiens. Ce point de vue était essentiellement *religieux* et non *théologique;* c'est-à-dire que son étude de la vérité chrétienne n'avait pas pour point de départ des spéculations abstraites sur la nature divine. Il se méfiait profondément de cette présupposition, que notre logique et ses règles humaines fussent applicables à tous les grands problèmes soulevés par la notion du Dieu que la révélation nous fait connaître ; — et c'est pourquoi, parlant de l'homme et des besoins que lui révélait l'étude attentive de sa nature, il recherchait de quelle manière Dieu y répond dans sa parole et veut rétablir cette communion avec lui que le péché a brisée. Ce problème, étudié sous toutes ses faces, le ramenait à reconnaître, dans sa plénitude, l'action souveraine de Dieu qui fait tout dans l'œuvre du salut de sa créature, qui la commence, qui la poursuit et qui l'achève, *pour que celle-ci puisse* naître à la vie spirituelle et *travailler* à cette régénération de son cœur sans laquelle elle serait incapable d'avoir part au bonheur éternel. Cette pensée qui revient sous différentes formes dans le volume des méditations se trouve remarquablement exprimée par cette parole de St. Augustin, qui le termine : « Aime-nous, Seigneur Jésus, afin que nous t'aimions et que ta grâce produise en nous l'amour que tu veux couronner. »

Cette acceptation franche et complète de l'action souveraine de Dieu dans l'œuvre du salut de l'homme, — non pour atténuer les obligations de celui-ci, mais, au contraire, pour pouvoir les lui présenter dans toute leur rigueur, était non-seulement le principe fondamental de la dogmatique de M. Diodati, mais la source de sa vie chrétienne, et le secret de son influence sur ceux qui s'adressaient à lui. Elle le rendait éminemment propre à remplir les devoirs de cette cure d'âmes, dont il décrivait si bien les difficultés dans son cours de théologie pratique.

Or c'est encore là une face de son activité qu'on ne saurait faire connaître ; à moins qu'il ne soit possible et convenable de donner au public quelques fragments de cette correspondance, par laquelle il continuait ses communications intimes avec ceux que l'absence séparait de lui et dont il restait le guide spirituel.

[1] L'énergie de la foi n'est pas indépendante de cette croyance. Son action sur la vie chrétienne est telle qu'un des premiers littérateurs de notre époque en a été frappé et n'a pu s'empêcher de se demander comment il se fait que ce soient les communions chrétiennes qui ont le plus franchement accepté un mystère que l'on prétend combattre au nom de la morale, qui se sont le plus distinguées par le déploiement de leur activité et la sainteté de leur vie. Ne serait-ce pas, comme Vinet l'indique, qu'il faut à l'individualité humaine, pour réveiller le sentiment de sa grandeur et de sa responsabilité, au sein de l'immensité de la création, où tout menace de l'absorber et de l'anéantir, qu'elle puisse s'appuyer sur la foi, qui, s'élevant au-dessus de ce monde visible, lui montre, dans l'éternité du passé, l'amour de son Dieu qui l'a choisie, sa miséricorde toute puissante qui la garde dans le présent, et qui, dans l'éternité de l'avenir, couronnera ses propres dons.

C'est là, sans doute, qu'on pourrait le retrouver le plus complétement.

Ainsi, tout en constatant avec reconnaissance ce que nous ont conservé ces deux volumes, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien ils sont encore insuffisants pour faire connaître M. Diodati. L'affection dévouée de ses éditeurs pourra-t-elle puiser de nouveau dans l'abondant trésor de ses manuscrits? Ces pages qu'il n'a pas voulu publier lui-même, expriment-elles assez complétement sa pensée pour pouvoir les offrir au public? Ils en sont meilleurs juges que nous, et ce qu'ils ont déjà fait nous est un gage de leur dévouement, et de leur désir d'accomplir, si cela est possible, la tâche qu'ils ont commencée.

Mais, lors même qu'ils ne pourraient rien ajouter à ces deux volumes, il s'en faudrait beaucoup que la richesse des dons spirituels que Dieu avait départis à M. Diodati ait été enfouie et comme perdue pour son pays et pour l'Eglise. C'est ce que nous voudrions faire ressortir en insistant encore sur un sujet spécial de ses méditations et des préoccupations de sa vie.

IV

On se tromperait grossièrement si l'on mesurait la part d'influence qu'un homme a eue sur ses semblables, par le nombre des manifestations de son activité extérieure : dans le domaine des affaires, par le chiffre de celles auxquelles il a pris part ; dans celui des idées, par la quantité de volumes qu'il a publiés, ou même par l'étendue du cercle sur laquelle son action immédiate s'est fait sentir. S'il en était ainsi, on ne saurait trop s'étonner de voir M. Diodati demeurer si longtemps étranger à l'action à laquelle l'appelaient ses connaissances et ses talents. Mais ce n'est pas là ce qui fait la véritable influence d'un homme sur son pays et sur son temps. Elle dépend, avant tout, de la vigueur de son individualité, de l'énergie avec laquelle il a saisi la vérité ou quelques-uns de ses éléments, et enfin du rapport dans lequel se trouvent ses dons et ses facultés avec les circonstances dans lesquelles il est appelé à les faire valoir. Or, à ce triple point de vue, M. Diodati a été placé dans les conditions les plus favorables pour exercer une influence considérable sur une époque de notre développement religieux et ecclésiastique qui a déjà ses historiens, et dans laquelle les plus graves questions du présent et de l'avenir plongent leurs racines.

Si nous prenons M. Diodati au début de sa carrière, tel qu'il se fait connaître à nous à l'époque de la publication de son premier ouvrage, nous reconnaissons en lui une individualité très prononcée, qui le distinguait nettement des autres hommes marquants de l'église de Genève. Ses convictions orthodoxes très arrêtées lui faisaient une place à part dans cette compagnie des professeurs et pasteurs de Genève à laquelle, dans le titre même de son premier ouvrage[1], il déclarait se rattacher. — Et, d'un autre côté, son orthodoxie ne ressemblait pas, du moins au point de vue théologique, à celle des hommes qui en étaient alors les représentants les plus directs aux yeux du public. M. Diodati ne paraît avoir subi, à aucun degré, l'action des chrétiens étrangers auxquels on attribue une grande part dans le réveil genevois. Sa théologie n'eut jamais rien d'anglais, ni rien d'allemand. En revanche, il avait hérité et accepté, du milieu dans lequel il s'était développé, deux traits caractéristiques, qui devaient assigner à la conception genevoise du christianisme une place assez spéciale dans le développement de l'Eglise contempo-

[1] *Essai sur le christianisme*,.... par E. Diodati, membre de la vénérable compagnie des pasteurs et professeurs de Genève.

raine. Il était profondément convaincu de la divine autorité de la Bible, dans un temps où la critique allemande ébranlait cette foi dans des cœurs du reste attachés aux doctrines fondamentales du christianisme ; et, d'autre part, il reconnaissait les droits de l'individu à l'égard de la recherche de la vérité avec une vigueur et une conséquence, qu'on n'était pas habitué à trouver parmi les croyants.

On a constaté, non sans surprise, comment ce travail de développement, sur ce dernier point, s'était fait d'une manière indépendante de l'influence de Schleiermacher et de Vinet, qui alors ne lui étaient pas connus : peut-être n'a-t-on pas pris assez garde combien cet accord était plus apparent que réel, même avec Vinet. De plus, cette grande question, de la valeur de l'individualité humaine et de ses droits, préoccupait alors beaucoup d'esprits distingués, dans les pays les plus divers et avec un ensemble qu'il n'est pas rare de retrouver dans l'histoire, aux époques marquées par la providence pour l'avénement de quelque vérité importante longtemps méconnue. C'est en 1825, dans la célèbre discussion sur la loi du sacrilége, qu'à la tribune française, Royer-Collard proclamait la grandeur de l'individu que Dieu appelle à une autre vie, en présence de la société humaine dont les destinées sont passagères. C'est en 1826 qu'un des exégètes dogmatiques les plus marquants de l'Allemagne, Hermann Olshausen, publiait son bel écrit : « Christ le seul maître, » dans lequel il indiquait d'une main si ferme le respect qui est dû à l'individualité chrétienne. — Et, sans mentionner plusieurs autres exemples du même ordre, nous constatons que c'est aussi dans cette même année 1826 que M. Diodati paraît avoir rédigé son premier ouvrage (non imprimé) sur *l'individualisme,* qui renferme la pensée dominante de toute sa vie. Si nos souvenirs ne nous trompent pas, il nous a dit lui-même que ce travail fut composé pour être lu à des séances de la vénérable compagnie des pasteurs. Toujours est-il qu'en public et en particulier, il fut l'avocat de ces principes. En 1846 il les exposa *ex professo* dans des conférences avec quelques-uns de ses étudiants. L'année suivante il traitait, encore avec eux, ce sujet dans ses applications aux questions d'église, — et cela dans le moment même, où il était appelé, par les circonstances, à mettre en pratique sa théorie dans la réorganisation de l'église de son pays.

Cette théorie procédait, avant tout, chez M. Diodati, d'un sentiment très vif des droits de l'individu, et de la nécessité de les réserver entièrement pour ne pas compromettre son développement moral et religieux. Peut-être même faut-il chercher là une des raisons qui le tinrent à une certaine distance de ses frères en la foi, lorsque dans leur préoccupation de rendre témoignage à la doctrine de l'église, ils ne lui paraissaient pas faire assez large la part à laisser aux convictions individuelles, ni respecter suffisamment l'inviolabilité du sanctuaire de la conscience dans leurs efforts pour réaliser une société de croyants.

Quoi qu'il en soit, les questions ecclésiastiques paraissent les seules dans lesquelles il ait rigoureusement appliqué ces principes, et dans ce domaine il appartient incontestablement à ce protestantisme dont parle Vinet, qui fait trop abstraction des XV° siècles qui « semblent le séparer de son point de départ. » Dans la pensée de M. Diodati, entre l'individu et Dieu, parlant dans sa parole, il n'y a rien. Il était franchement *individualiste;* et c'est en cela qu'il se sépare de Vinet, qui a toujours si soigneusement distingué entre l'individualité, dont il défend les droits sacrés, et l'individualisme dont il signale les dangers. M. Diodati avait bien l'intention de faire de même, et l'on peut retrouver,

à ce sujet, dans ses méditations sur les Ephésiens des pages que Vinet n'aurait pas désavouées (voyez pag. 84). Mais Vinet n'aurait certainement pas dit, comme lui, que le chrétien « *peut* s'associer à une communauté chrétienne, et qu'il le doit même *quand* il y est appelé par des motifs de convenance et d'utilité qui sont loin d'être sans relation avec la conscience » (pag. 85). Il n'aurait jamais dit que « l'adhésion à telle ou telle communauté ne peut être que d'une importance relative » (pag. 88). Aussi, tandis que l'individualisme de Vinet l'amenait à se préoccuper sérieusement des questions ecclésiastiques, celui de M. Diodati tendait à atténuer la portée des problèmes qui s'y rattachent. Mais ce n'est pas les résoudre que les méconnaître ; c'est, au contraire, le moyen de leur assurer une place disproportionnée dans les préoccupations dont ils deviennent inévitablement la source, quand ils ne sont pas résolus ; aussi se vit-il forcé de s'en occuper excessivement — et, peu à peu, d'avouer toutes les conséquences de son système.

Avant de les indiquer, signalons les avantages qu'il y voyait et l'accueil qui lui fut fait.

Avec sa théorie, M. Diodati se trouvait parfaitement à l'aise dans une société religieuse qui n'impose à ses membres aucune de ces conditions d'admission qui, pour d'autres, semblent celles mêmes de son existence.

Pour le même motif, sa théorie individualiste fut également bien accueillie par tous les partis religieux de l'église nationale. Avec son aide, les orthodoxes justifiaient leur attachement à un établissement religieux où ils pouvaient trouver « la prédication de la parole de Dieu et les sacrements », — ce qui était peut-être plus que ce que l'individualisme de M. Diodati ne réclamait. Les hétérodoxes, au contraire, tout en y voyant la garantie d'une parfaite latitude pour le développement de leurs vues dogmatiques, y trouvaient le moyen de conserver dans leur église cette certaine dose de christianisme évangélique sans laquelle elle n'aurait pas subsisté longtemps.

En indiquant ces faits, je me demande si le triomphe de ces principes à Genève n'a pas contribué pour une bonne part à répandre, dans la population de cette ville, cet esprit de largeur et de tolérance qui y a favorisé le développement de toutes les formes religieuses et leur a assuré une liberté bien digne d'être remarquée, car elle contraste singulièrement avec ce qui s'est vu ailleurs.

Quoi qu'il en soit, il ne me semble pas possible de contester l'influence considérable de M. Diodati sur ce développement de la pensée religieuse autour de lui, — et malgré tout ce qu'offre de délicat une appréciation de cette nature, je n'hésite pas à constater, que, du moins dans ce domaine, elle y a effacé celle de Vinet lui-même. Plus d'un lecteur de M. de Goltz aura été surpris de son appréciation du grand penseur de Lausanne[1]. Elle nous paraît refléter d'une manière très fidèle celle de beaucoup de personnes à Genève. Pour un très grand nombre, Vinet était exclusivement un littérateur et pour quelques-uns même, suivant la mordante expression de M. Astié, « un peu plus qu'un maître de français. » Même encore à présent, combien en est-il qui lui assignent la place qui lui est due comme théologien ?

[1] Je crois toutefois devoir faire observer ici, à ceux qui la liraient dans la traduction française, que si celle-ci rend à peu près l'original (pag. 408) quand elle dit (pag. 498) « la manière dont Vinet use de l'écriture montre qu'il n'était même pas bien familier avec le texte grec du Nouveau Testament » (ce qui est une preuve de plus que la critique interne peut quelque fois se tromper singulièrement dans ses conjectures), elle modifie sensiblement le texte de l'édition allemande pag. 406 quand elle reproche à Vinet, pag. 496 « *l'absence d'analyse* qui caractérise sa pensée » (!!)

L'individualisme genevois se rattache essentiellement à M. Diodati, et il ne faut pas l'oublier, cette influence, si profonde dans le milieu où il a vécu, s'est étendue à ces générations de pasteurs français qui vont se former à Genève et particulièrement à celles qui, pendant vingt ans, se sont succédé au pied de sa chaire de professeur. Elle est appréciable même chez ceux qui sont entrés dans des voies très opposées à ses convictions religieuses.

Du reste, il lui était réservé, comme à Vinet, de devoir mettre à l'épreuve ses théories, en les appliquant à la réorganisation de l'église dont il était une des lumières. Lorsque la révolution de 1846 vint bouleverser l'état de l'antique république genevoise, elle entraîna dans sa ruine l'église qui lui était unie. M. Diodati fut élu par tous les partis pour entrer dans le consistoire auquel revenait la tâche ardue de rédiger un réglement organique qui jetât les fondements de la nouvelle église nationale de Genève. Ses vues prévalurent au sein de la commission à laquelle ce soin fut remis et dont il fut le rapporteur. L'individualisme apparut comme la solution du grand problème qui se présentait, savoir : comment organiser en église les éléments divers qui, dans la constitution, se trouvaient réunis sous la désignation assez vague de « peuple protestant de Genève ». C'est le réglement organique, dont M. Diodati fut l'un des principaux rédacteurs et qui porte l'empreinte irrécusable de son système, qui est devenu la base de la constitution religieuse de l'église nationale; et, de cette époque date une expérience qui attire de plus en plus l'attention du monde religieux protestant.

Cette expérience nous offre-t-elle déjà les lumières qu'on en attend sur les grandes questions de principe qu'elle soulève ?

Malgré les circonstances exceptionnelles qui ont empêché la manifestation de toutes les conséquences du système qu'elle doit justifier ou condamner, elle n'a pas été inutile pour plusieurs esprits attentifs à en recueillir les enseignements.

Des témoins très bien informés nous affirment que ce que M. Diodati en a connu, suffit pour modifier sensiblement sa théorie ecclésiastique; « qu'à la fin de sa vie il l'abandonna d'une manière indirecte, mais assez précise.»

» Il n'y a pas d'église : les formes sont indifférentes. Il doit y avoir une mission perpétuelle pour annoncer l'évangile, et les missionnaires de la bonne nouvelle n'ont besoin que de la liberté de leur parole; le reste doit leur être indifférent. »

« Telle fut, nous dit M. E. Naville, avec des formes un peu moins arrêtées peut-être, la dernière manifestation de sa pensée sur les questions de cet ordre. »[1]

Pour d'autres, au contraire, toujours au même point de vue que les premiers rédacteurs de cette constitution, ils espèrent encore qu'elle offre la solution d'un problème dont il n'est plus possible de méconnaître la gravité et l'étendue, — car il se pose dans presque tous les pays protestants du continent. Plus d'une fois déjà l'expérience qui se fait à Genève a été citée en exemple, dans des sens très divers.

On sent dès lors quelle importance la personnalité de M. Diodati déjà si remarquable par elle-même, emprunte des circonstances dans lesquelles il a vécu, et le vif intérêt qui s'attache à toute communication de ses écrits, de nature à mieux faire comprendre les principes dont il a été le représentant le plus direct et le plus influent. S.

[1] E. Naville. Le professeur Diodati (pag. 42).



MÉLANGES.

—

Les prédicateurs-pionniers de l'Ouest aux Etats-Unis.

HUITIÈME ARTICLE.

XXII

Pour voir sur le théâtre où elle se meut le plus à l'aise l'activité de nos prédicateurs, il faut la suivre dans ces grandes assemblées en plein air auxquelles on a donné le nom de camps religieux *(camp-meetings)*. L'origine de ces assemblées remonte aux débuts mêmes de l'œuvre de l'Ouest et se rattache étroitement au grand réveil religieux qui la lança dans la voie de progrès où elle avança d'un pas si assuré depuis lors. Raconter les commencements de cette institution qui ne tarda pas à revêtir un caractère de permanence, ce sera renouer le fil historique que nous avons interrompu et faire connaître la grande et salutaire crise qui est à la base du développement de cette œuvre. Ainsi que nous l'avons dit, nous prétendons moins raconter les phases successives de cette entreprise missionnaire dans leur développement historique qu'esquisser à grands traits les divers aspects sous lesquels elle se présente à l'observateur chrétien. Nous nous contentons de jeter quelques jalons sur le chemin du lecteur, pour qu'il lui soit possible de comprendre l'enchaînement des faits, des positions et des caractères, mais encore une fois nous n'écrivons pas une histoire, nous décrivons seulement une œuvre missionnaire, en essayant de la prendre sur le fait. Ceci explique le peu de soin que nous mettons à préciser les dates et à rattacher chaque fait à l'époque qui l'a produit. D'ailleurs, l'histoire de ces soixante-dix ou quatre-vingts années d'évangélisation a un caractère d'unité bien remarquable, malgré la diversité des scènes et des idées qu'elle fait défiler devant nous; quelques-uns des hommes qui ont assisté à ses débuts sont encore vivants; et il serait téméraire de vouloir diviser en plusieurs périodes historiques une œuvre qui, bien que fort complexe dans ses détails, est une et indivisible, vue de haut.

Quelque grand qu'eût été le dévouement des missionnaires de l'Ouest, ils ne tardèrent pas, dès les premiers jours de leur œuvre, à se voir débordés par les éléments pervers et démoralisés qu'amenait l'émigration. Plusieurs d'entre eux se sentaient pris de découragement en voyant l'incrédulité et l'irréligion triomphantes, et ils se demandaient avec effroi si le christianisme allait être forcé de baisser pavillon devant l'impiété et la corruption. Il fallait de toute nécessité à l'œuvre nouvelle une de ces crises fécondes qui rajeunissent et transforment un corps religieux, en lui faisant regagner rapidement le terrain perdu par lui. Les moyens ordinaires étaient insuffisants dans ce pays où la population se renouvelait incessamment ; et la cause de l'évangélisation eut été à jamais perdue et submergée sous le flot du mal, si Dieu n'était intervenu par un de ces réveils puissants qui imposent silence à l'incrédulité et au vice. Plus d'un humble missionnaire, l'âme attristée, avait réclamé de Dieu ce déploiement de force qui seul pouvait donner à l'œuvre chrétienne une impulsion décisive. Le Seigneur allait répondre d'une façon éclatante à ces prières timides et à ces aspirations cachées.

Chose remarquable, le réveil de l'Ouest fut une grande manifestation de fraternité chrétienne, et dut son origine aux prières et aux efforts concertés de plusieurs dénominations religieuses. Ce fait, qui semble si naturel de nos jours, était complétement nouveau et passablement étrange dans les premières années du siècle; dans ces régions reculées, la tolérance entre sectes rivales était chose inconnue; et des luttes achar-

nées vinrent souvent donner au monde un triste spectacle, en faisant disparaître le grand fait de l'unité du peuple de Dieu sous l'importance exagérée donnée aux points de vue particuliers à chaque dénomination. Si nous racontions au complet l'histoire religieuse de ces contrées, nous devrions consacrer une place spéciale à ces luttes sur lesquelles nos documents nous fournissent des détails nombreux et souvent fort intéressants; qu'il nous suffise de dire qu'avec le caractère particulier des colons, ces disputes étaient inévitables; ils se plaisaient presque autant à ces combats de parole qu'aux combats sanglants qu'ils avaient à soutenir contre la vie sauvage. Des foules nombreuses et attentives se pressaient dans les grandes assemblées en plein air où quelques ministres joutaient sur le baptisme et le pédobaptisme, sur la prédestination et le salut pour tous, sur la persévérance finale et la possibilité de perdre la grâce; ces débats théologiques passionnaient ce peuple mobile; ils étaient d'ailleurs essentiellement en harmonie avec l'esprit national; c'était un feu roulant d'arguments métaphysiques et bibliques; émaillés de réparties spirituelles et de bons mots qui n'étaient pas les moins bien venus. Peu d'hommes se distinguèrent dans ces forum populaires autant que Cartwright, et une des parties les plus pittoresques de ses mémoires est bien celle où il nous dépeint ces brillants tournois qui lui valurent de grands succès. Ces luttes en effet, loin d'être stériles, avaient une utilité incontestable au point de vue de chaque dénomination. Outre qu'elles mettaient à nu les inanités des sectes bizarres écloses à cette époque de fermentation religieuse, en les livrant aux sarcasmes du bon sens populaire qui en faisait promptement justice, elles amenaient presque toujours la victoire d'un parti sur un autre, et plus d'une fois il arriva que tel prédicateur, par la justesse de son raisonnement ou par l'habileté de sa discussion, vit passer de son côté le camp opposé, avec armes et bagages. Un peuple au milieu duquel la libre controverse peut avoir de pareils résultats, est, tout compté, un grand peuple, un peuple d'avenir; il peut sans doute céder à des entraînements fâcheux, mais ce que la parole a fait, la parole peut le défaire, et il y a là pour son relèvement une ressource toujours prête. Convenons toutefois qu'à l'origine, ces grandes discussions purent avoir et eurent en effet fréquemment un résultat regrettable; elles mirent en évidence les divisions des chrétiens et éparpillèrent des forces qui eussent dû se concentrer pour la lutte si grave que le christianisme avait à soutenir contre l'incrédulité.

Le réveil dont l'origine remonte au printemps de l'année 1800, peut être considéré comme une réaction contre cette tendance. Il naquit dans le comté de Cumberland, au sud du Kentucky, grâce aux efforts et aux travaux d'un pasteur méthodiste et d'un pasteur presbytérien qui, chaque dimanche, réunissaient leurs congrégations et associaient ainsi leur parole et leurs prières. Ce rapprochement, inouï jusqu'alors, produisit, par son étrangeté même, une immense sensation dans toute la contrée, et éveilla la curiosité d'une multitude de gens qui accoururent à ces assemblées. Tout le monde savait que les opinions théologiques des deux pasteurs étaient sur certains points en complet désaccord, et on s'étonnait qu'il n'en parût absolument rien dans leur prédication, qui se renfermait dans la proclamation des grandes vérités de la foi. Ces auditeurs amenés au pied de ces chaires rustiques par la simple curiosité étaient frappés de ces appels énergiques qui pouvaient se résumer dans ce mot inspiré dont Wesley avait fait à la fois le résumé de la prédication de ses disciples et la seule condition d'admission dans ses sociétés : *fuir la colère à venir*. Cet évangile, ramené ainsi

à son antique simplicité et dégagé des gloses théologiques des partis et des sectes, retrouva sa primitive vigueur et ses succès d'autrefois. La foule accourait par milliers de toutes les parties du pays, à tel point que les lieux de culte les plus vastes devenant insuffisants, il fallut s'établir en pleine forêt. Le spectacle offert par ces rassemblements était nouveau et étrange ; des véhicules de toute nature, depuis le lourd wagon de l'émigrant où s'entassaient au besoin tout son avoir et toute sa famille jusqu'à la voiture légère et élégante du riche, s'amassaient par centaines autour de l'espace consacré à la prédication; là une modeste estrade taillée à coups de hache servait au prédicateur. Ces assemblées en plein air ne tardèrent pas à passer dans les mœurs du pays ; elles durent alors, comme nous le dirons, prendre le caractère d'une institution permanente, au lieu de cette tournure improvisée des premiers jours. Dès lors pourtant, ces rassemblements trouvèrent leur nom; le peuple qui puise toujours les noms qu'il donne aux choses nouvelles dans ses réminiscences, dans ses souvenirs et dans les analogies et les ressemblances qui le frappent, les appela des camps religieux (*camp meetings*). Ce nom leur est resté.

Ces premières réunions eurent des résultats considérables, d'abord par les conversions nombreuses qu'elles déterminèrent, puis par la révolution qu'elles produisirent dans l'opinion publique, en attirant les regards de tous sur le mouvement religieux dédaigné jusque là et avec lequel le scepticisme ne comptait guère. Ces assemblées qui dès l'origine duraient quelques jours s'établirent régulièrement et virent grossir dans des proportions incroyables le nombre de leurs assistants; elles durent se multiplier de divers côtés pour faire face à des besoins toujours grandissant. La foule en effet ne s'en lassait pas; elle accourait de tous les points du pays, qui à pied, qui à cheval, qui en charrette. Tant que duraient les assemblées, les routes qui aboutissaient au lieu de réunion ne désemplissaient pas; des gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition accouraient dans les bois, qui prenaient pour lors une animation inaccoutumée. Certains hameaux étaient complétement déserts, et à peine rencontrait-on un habitant dans des régions fort peuplées. Il y avait là plus qu'une curiosité débordée, il y avait une magnifique explosion de besoins religieux qui devait aboutir à une transformation admirable du pays par un réveil qui a duré soixante ans et qui n'est pas près de s'éteindre à l'heure où nous écrivons.

XXIII

Le point culminant de cette crise religieuse, celui sur lequel nous voulons nous arrêter un instant pour en saisir les caractères et la signification, ce fut le camp religieux de Cana-Ridge qui a donné son nom au réveil tout entier, que l'on appelle aussi le Réveil du Cumberland. Barton Stone, pasteur presbytérien et William Burke, prédicateur méthodiste eurent la direction de cette assemblée, réunie au mois d'août 1801. On y accourut de toute part, et non-seulement du Kentucky, mais du Tennessée, de la Virginie et de ce qui forme aujourd'hui l'état d'Indiana, c'est-à-dire de vingt, trente, cinquante et même cent lieues. Ceux qui rentraient dans leur demeure racontaient des choses tellement merveilleuses de ces réunions que de nouvelles recrues remplaçaient continuellement ceux que leurs affaires rappelaient chez eux, à tel point qu'il fallut prolonger ces assemblées pendant plusieurs semaines. L'affluence varia de douze à trente mille personnes, et, par suite de ce va et vient continuel, on peut calculer que cent ou cent cinquante mille âmes entendirent la prédication de l'évangile dans cette occasion remarquable. Les services se succédaient sans

interruption, non-seulement de jour, mais pendant la nuit, à la lueur des torches. Des chaires improvisées en pleine forêt étaient toujours occupées par des pasteurs qui, sans distinction d'église, annonçaient la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ. Il n'était pas rare que sept ou huit prédicateurs se fissent entendre simultanément aux foules rassemblées. Burke fut le héros de cette grande fête chrétienne. Doué d'une énergie infatigable et d'un talent oratoire tout populaire, il éclatait en appels puissants, et sa voix sonore comme le rugissement du lion des solitudes, portait la terreur dans les âmes coupables et y faisait naître la conviction du péché. Un jour il monte sur un tronc d'arbre, au dessus duquel on avait fixé au sommet d'une perche un vieux parapluie destiné à le préserver des rayons d'un soleil ardent. A peine a-t-il paru qu'un auditoire compacte et recueilli de plus de dix mille personnes entoure le prédicateur populaire. Il prend pour texte cette parole : « Il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ, » et il se met à décrire, avec une puissance de conviction énergique servie par un talent et une imagination incomparables, les apprêts du grand jugement. Sous cette parole austère mais vivante, un silence d'effroi succède à l'agitation du premier moment, mais ce silence lui-même fait bientôt place à un trouble nouveau. Les consciences ont parlé et leur voix a fait écho à celle de l'homme de Dieu, à tel point que sa voix est couverte à la fin par les sanglots et les cris de détresse de centaines de personnes qui tombent à terre en demandant grâce.

Rien ici, nous le sentons, ne saurait remplacer la description de ces scènes de réveil dues à la plume d'un témoin oculaire. Le Rév. James Finley, qui vit encore et emploie sa belle vieillesse à écrire les souvenirs de son ministère et du temps où il a vécu, était alors un jeune et intrépide chasseur de vingt ans, rompu à la vie des bois' et ne songeant guère à s'enrôler jamais dans la troupe des prédicateurs-pionniers de l'Eglise méthodiste. La chose semblait d'autant moins probable que, quoique fils d'un pasteur presbytérien, il était devenu complétement incrédule. Doué d'une intelligence peu commune et ayant reçu auprès de son père une excellente instruction, privilége plus que rare dans l'Ouest, il pouvait mieux que personne porter sur ce réveil un jugement désintéressé et éclairé. Nous aimons donc à lui laisser la parole au sujet de ces grandes assemblées que nous décrivons, d'autant plus qu'il fut lui-même du nombre de ces âmes que l'Esprit de Dieu terrassa dans ces journées mémorables. Son récit d'ailleurs, l'un des plus détaillés, nous est d'un précieux secours dans toute cette partie de notre travail [1].

« Au mois d'août 1801, j'appris que l'on avait convoqué une grande assemblée à Cana-Ridge, l'ancienne paroisse de mon père. Curieux de voir les choses merveilleuses qu'on racontait, je me résolus à partir, d'autant plus volontiers que mes anciens camarades d'école m'invitaient depuis longtemps à visiter les lieux qui me rappelaient les scènes de mon enfance. Après un assez long voyage, j'arrivai un soir, avec les quelques amis qui m'avaient accompagné, non loin du lieu où se tenait l'assemblée. La famille au sein de laquelle nous trouvâmes l'hospitalité, nous renseigna sur ce que nous désirions savoir. Dès le lendemain, au matin, nous nous rendîmes sur les lieux. A la suite des détails que nous avaient donnés nos hôtes, j'étais loin d'être tout à fait rassuré, et je me rappelle même que je dis à mes amis, sur le ton de la plaisanterie : « Si vous me voyez tomber sur le sol, dites-vous bien que c'est la suite de quelque commotion physique, et nullement l'effet des can-

[1] *Autobiography of Rev. James S. Finley, or Pioneer Life in the West-Cincinnati : Methodist Book Concern, 1859.*

tiques et des prières.» Tout en parlant de la sorte, je comptais sur mon courage et sur ma fermeté, et je me croyais à l'abri de toute excitation nerveuse, et capable de défier toute émotion religieuse. A peine arrivé dans l'endroit indiqué, je me trouvai en présence d'une scène non-seulement nouvelle et indescriptible, mais imposante au-delà de tout ce que je saurais dire. Une multitude immense, qui pouvait bien s'élever à vingt-cinq mille personnes, était là réunie. Je ne puis comparer le mugissement qui s'élevait de cette foule qu'à celui qui monte de la cataracte du Niagara. Cet océan d'êtres humains était bouleversé comme au souffle d'une formidable tempête. Je comptai sept ministres prêchant à la fois, les uns sur des troncs d'arbres, les autres du haut d'une charrette; le Rév. William Burke s'était placé sur un arbre qui, en tombant, s'était arrêté contre un autre. Ici on chantait, là on priait, ailleurs des personnes en grand nombre criaient à Dieu pour obtenir grâce dans des accents véritablement navrants, tandis que d'autres exprimaient leur reconnaissance avec une énergie peu commune. Tandis que je contemplais ces scènes, j'éprouvai qu'une sensation particulièrement étrange et sans précédents dans ma vie envahissait mon âme. Mon cœur battait avec violence, mes genoux se heurtaient, mes lèvres tremblaient convulsivement, et je fus sur le point de me laisser choir à terre de faiblesse. Un étrange pouvoir surnaturel me semblait parcourir toutes les âmes rassemblées en ce lieu. Moi-même je me sentis si faible et si impuissant que je fus obligé de me laisser tomber sur un siége. Quand je me crus un peu remis, je m'enfonçai dans les bois, m'efforçant de rappeler mon courage et de commander à mes impressions. Je me mis à essayer de raisonner mes émotions et de me rendre compte de l'effet prodigieux de ce rassemblement d'hommes; je me dis qu'il n'y avait là qu'une excitation contagieuse et épidémique, une sorte d'enthousiasme religieux, inspiré par des chants entraînants et par d'éloquentes harangues. Mon orgueil était blessé, car je m'étais cru assez de vigueur et d'énergie intellectuelle et physique pour résister avec succès à de pareilles influences.

» Peu après, je revins sur la scène de l'excitation, dont les vagues montaient plus haut encore, si possible, que tout à l'heure. La même prostration de sentiments s'empara de moi. Je montai sur un tronc d'arbre d'où mon regard dominait cette mer mouvante d'âmes humaines. La scène qui s'offrit alors à mes yeux dans toute sa grandeur ne saurait se décrire. Je vis en une seule fois plus de cinq cents personnes tomber à terre, comme si la décharge d'une batterie formidable les eût tout à coup renversées. Il montait de cette foule des cris de détresse mêlés de cris de joie qui s'élevaient au ciel. A cette vue, mes cheveux se dressèrent sur ma tête, tout mon corps fut pris d'un tremblement nerveux, mon sang parut se figer dans mes veines; je dus fuir une seconde fois dans les bois, maudissant la malencontreuse idée qui m'avait amené en ce lieu. Mais là-même mon émotion devint si intense que je ne pus la supporter. Un moment je sentis une espèce de suffocation qui me prenait à la gorge et une cécité qui se répandait sur mes yeux; je crus que j'allais mourir. Il y avait une auberge à un demi-mille de là; je résolus de m'y traîner et d'y prendre quelque liqueur spiritueuse pour calmer mes nerfs. Lorsque j'y arrivai, je fus pris de dégoût en voyant une centaine d'hommes buvant, jouant aux cartes et se disputant. Ce que je pris, loin de me calmer, empira mon état. Le soir venu, je me tenais à l'écart de mes amis, craignant qu'ils ne découvrissent ce qui se passait en moi; triste et abattu, j'errais dans les environs du camp. Parfois je m'arrêtais frappé de stupeur; tous les péchés de ma vie se dressaient d'une manière ef-

frayante devant mon imagination épouvantée; et, en présence de cette redoutable évocation, je sentais que je mourrais misérablement si Dieu ne me venait en aide. Mes rêveries d'universalisme derrière lesquelles mon âme avait longtemps cherché un refuge mensonger, s'éclipsèrent en un clin-d'œil devant l'Esprit de Dieu. Les écailles tombèrent de mes yeux et une conviction puissante s'empara de mon esprit, à savoir que j'étais un homme perdu à toujours si je venais à mourir dans mon état de péché. Malgré cela, mon cœur était si dur et si orgueilleux que je n'eusse pas voulu, même en échange de l'Etat du Kentucky, tomber à terre au milieu de l'assemblée. Un pareil événement aurait été pour moi un éternel déshonneur, et la bonne opinion que je m'étais faite de mon courage aurait été fort compromise à mes propres yeux. Je passai la nuit dans un grenier du voisinage, mais le sommeil fuyait mes paupières. Le lendemain je voulus partir; j'étais un homme ruiné dans ma propre opinion. Nous partîmes; c'est à peine si je desserrai les dents de tout le voyage: de temps en temps un long soupir venait seul révéler à mes compagnons de route ce qui se passait en moi. A un certain endroit pourtant, n'y tenant plus, je m'écriai, en m'adressant à l'un de mes amis: « Capitaine, si vous et moi ne cessons notre mauvais train, le diable nous prendra à lui! » Et en disant ces mots, mes yeux versaient les larmes les plus amères que j'eusse jamais versées, et je me mis à sangloter. »

Nous avons cité d'autant plus volontiers cette page de Finley que, par une rare bonne fortune, nous avons dans son récit, outre une description authentique du camp religieux, les expériences d'un homme qui en a subi l'action d'une manière remarquablement puissante, malgré les résistances d'une raison orgueilleuse. Ajoutons que la commotion violente qu'il ressentit alors fut salutaire et amena peu après une conversion sérieuse et profonde. L'étrange scène qu'il avait contemplée à Cana-Ridge, et qui au premier moment lui fit l'effet d'un horrible cauchemar, devint dans ses souvenirs comme une vision glorieuse de la puissance et de la miséricorde de Dieu. Il y revient en ces termes dans une autre partie de ses Mémoires:

« J'ai déjà décrit cette grande convocation, ou plutôt j'ai essayé de le faire. Mais les langues de la terre sont d'une impuissance complète pour arriver à la hauteur et à la sublimité d'une pareille scène. Une immense multitude, de plus de vingt mille personnes, ondoyant comme les vagues tumultueuses de l'Océan pendant une tempête, et tourmentée comme les arbres de la forêt sous les coups de la tourmente qui les déracine et les fait tourbillonner, c'est là un spectacle dont mes yeux ont été témoins, mais que ni ma plume, ni ma langue ne pourront jamais décrire. »

Les grandes assemblées en plein air de Cana-Ridge eurent une trop grande influence sur l'œuvre d'évangélisation de l'Ouest, et les particularités qui s'y rattachent ont un caractère trop frappant pour que nous résistions au désir d'en raconter quelques détails encore, dans les termes mêmes de nos documents.

« Pendant ces exercices religieux, l'impiété ne se tenait pas en repos. Des hommes pris de vin s'efforçaient d'interrompre les exercices du culte. Je vis un homme se précipiter à cheval au milieu de l'assemblée en prière, la bouche tout écumante de furie et proférant les plus horribles imprécations. Tout à coup il chancela et roula à terre, comme frappé d'éblouissement. Un cri partit alors de l'assemblée; tous virent là un jugement de Dieu. Je tremblai moi-même à la pensée que Dieu venait de mettre à mort cet audacieux blasphémateur. Il ne donnait en effet aucun signe de vie; ses membres étaient raidis, son pouls était éteint, et son souffle n'était pas appréciable.

Plusieurs de ses compagnons voulurent le voir, mais la puissance de Dieu ne tarda pas à les atteindre pareillement et ils tombèrent sur le sol comme des hommes frappés dans la bataille. J'étais alarmé à la vue de ces symptômes extraordinaires; mais, voulant en connaître l'issue, je ne perdis pas de vue le corps de ce pauvre homme, qui, pendant trente heures, ne donna aucun signe de vie. A la fin, il se produisit chez lui quelques spasmes convulsifs, accompagnés de lamentables gémissements: il semblait traverser une agonie intense. Peu à peu il sortit de cet état de prostration physique et morale. Il ne tarda pas à regarder au Sauveur et à posséder l'assurance de son salut. Sa joie devint alors aussi profonde que l'avait été son abattement. Il fut dès lors un homme nouveau [1]. »

« Je dois raconter un incident très sérieux dont je fus témoin. Il arriva une troupe de mauvais sujets ivres, décidés à troubler notre assemblée. Ils avaient à leur tête un ivrogne de haute taille qui se moquait en blasphémant des choses religieuses. Il ne tarda pas à être frappé, et ses convulsions devinrent si fortes qu'il ne put fuir, quelque envie qu'il en eût. Il s'arrêta dans un coin du bois, et sortit sa bouteille d'eau de vie, en jurant qu'il boirait jusqu'à la mort; mais son tremblement nerveux avait atteint une telle intensité qu'il ne réussit pas à porter la bouteille à ses lèvres, malgré ses efforts, et que même il la brisa et en répandit le contenu sur le sol. Il se mit alors à jurer et à blasphémer comme un enragé; mais une crise nouvelle s'empara de lui; il roula à terre et ne tarda pas à expirer, le blasphème et l'imprécation sur les lèvres [2]. »

« Un certain médecin vint, par pure curiosité, voir ce qui se passait à nos assemblées. Il était accompagné d'une dame fort bien mise, et il se promettait d'étudier scientifiquement l'étrange phénomène dont on lui avait parlé. La dame ne tarda pas, sous l'empire d'une conviction de péché puissante, à tomber dans la poussière devant Dieu. Le médecin tout agité s'approcha d'elle, lui tâta le pouls et fut terrifié en découvrant qu'il ne battait plus. Lui-même alors, ne pouvant plus se payer de vains sophismes, pâlit et tomba à terre sous l'empire de la même main invisible qui avait terrassé sa compagne. Cet état de prostration dura quelque temps; lorsqu'ils en sortirent, ils trouvèrent l'un et l'autre la paix et le pardon aux pieds du Sauveur. Ils s'en retournèrent glorifiant Dieu. Ils vécurent et moururent en vrais chrétiens. Des milliers de personnes furent affectées d'une manière toute semblable [1]. »

Nous ne voulons pas nous arrêter maintenant sur les réflexions qui naissent en nous en présence de récits semblables. Disons seulement qu'il ne nous est pas permis de les juger avec les idées préconçues et les systèmes tout faits que nous tenons de notre éducation, de notre temps, de notre pays. Ce ne serait pas là seulement la méthode la plus inintelligente; ce serait la plus stérile et la plus injuste.

XXIV

Les grandes assemblées de Cana-Ridge furent le point de départ d'une œuvre de réveil des plus remarquables qui se répandit dans l'Ouest tout entier avec la rapidité de l'incendie des savanes. On compta par milliers les personnes converties en cette occasion, et cet admirable succès poussa les méthodistes et les presbytériens à convoquer de nouveaux camps religieux; ces deux églises continuèrent à combiner leurs efforts. Quelques pasteurs montrèrent bien d'abord une certaine répugnance à s'associer à une œuvre qui se présentait sous des dehors aussi extraordinaires; ils auraient désiré qu'elle suivît une marche plus calme

[1] *Autobiography of J. B. Finley.*
[2] *Autobiography of Peter Cartwright.*

[1] *Autobiography of J. B. Finley.*

et plus régulière. Mais tous ceux qui parmi eux avaient sérieusement à cœur l'avancement du règne du Sauveur virent bientôt leurs objections tomber devant le fait qu'à la suite de ces commotions violentes, des hommes d'une nature dépravée et d'habitudes vicieuses furent complétement changés et qu'une magnifique transformation s'opéra dans l'état social du pays.

Ces assemblées de réveil du commencement du siècle offrirent fréquemment un aspect semblable à celui que nous avons décrit plus haut. Elles se composaient surtout de prédications ardentes et directes auxquelles répondaient dans l'assistance des gémissements, des sanglots et des cris. Tant que la voix du prédicateur dominait, l'ordre (un ordre tout relatif, bien entendu) régnait dans l'assemblée. Mais à l'instant où il cessait de parler, à l'instant où sa voix était couverte par la grande voix d'un peuple en détresse, tout ordre extérieur cessait, et l'émotion générale chauffée à blanc par ces chaleureuses harangues et, nous ajoutons, par l'action puissante de l'esprit divin, éclatait de toute part. Chaque âme angoissée élevait la voix; ici un pécheur convaincu et terrassé demandait grâce à Dieu; là une âme soulagée du fardeau de sa misère rendait grâce à la miséricorde divine; ailleurs, des chrétiens exhortaient à la repentance leurs parents et leurs amis encore inconvertis, tandis que les pasteurs, directeurs du mouvement, avaient quitté l'estrade pour porter de rang en rang leurs exhortations et leurs prières. Les scènes les plus diverses s'offraient au regard du spectateur, si tant est qu'il put y avoir là des spectateurs qui ne devinssent pas bientôt, en dépit d'eux-mêmes, acteurs dans ce grand drame. Tel, poursuivi par les obsessions d'une conscience réveillée, essayait de fuir hors du camp, et tombait bientôt arrêté par la souveraine main de Dieu. Tel autre, comme nous en avons cité des exemples, passait presque sans transition du blasphème aux prières. Au milieu de toute cette agitation montaient de groupes isolés des chants d'une incomparable douceur, expression naturelle des sentiments renouvelés.

« Je fus témoin, raconte Finley, de circonstances bien touchantes et bien remarquables dans cette œuvre de grâce. Il plut au Seigneur de se servir de tout jeunes enfants comme instrument de salut. Pendant une de nos grandes convocations un jeune garçon de dix ans à peine, poussé assurément par une impulsion supérieure, monta sur un tronc d'arbre à un endroit désert près du camp, et d'une voix émue il répéta cette parole de l'Evangile: « Le dernier jour de la fête Jésus cria: Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive! » La foule qui l'avait suivi s'était groupée autour du jeune prédicateur qui, les larmes aux yeux, se mit à exhorter les pécheurs à échapper au danger qui les menaçait en mettant leur confiance en Jésus leur Sauveur. Pendant qu'il parlait, la presse devint si grande autour de lui que deux hommes durent l'élever sur leurs épaules pour qu'il pût dominer l'assemblée. Il parla pendant près d'une heure avec une éloquence émue que l'esprit de Dieu inspirait certainement; à la fin il s'arrêta de lassitude, et jeta à son auditoire d'une voix brisée mais vibrante encore ce dernier appel: « O pécheur! repens-toi de tes péchés et convertis-toi à Dieu, si tu veux éviter l'enfer. » L'émotion de la foule avait été en grandissant; elle éclata en ce moment, et de tous côtés on entendit les cris des âmes qui cherchaient Dieu. Je puis affirmer que ce jour-là l'œuvre du Seigneur avança d'une façon extraordinaire[1]. »

Nous avons essayé dans notre étude sur le réveil anglais du dix-huitième siècle[2] d'expliquer à quel point de vue nous envisageons les phénomènes physiologiques qui

[1] *Autobiography of J. B. Finley.*

[2] *Chrétien évangélique, année 1862, pag. 118 et suivantes.*

ont été très fréquents dans les mouvements religieux qui ont éclaté à la suite d'époques d'indifférence et de torpeur spirituelles. Nous n'y reviendrons pas à l'occasion des faits que nous avons racontés. Qu'il nous suffise d'entendre encore sur ce sujet le témoignage de Finley que nous avons souvent invoqué.

« J'essaierai de donner quelques détails encore sur les commotions physiques qui accompagnèrent notre glorieux réveil. Elles commençaient souvent par un tremblement général qui s'emparait soudain du corps d'une personne et qu'accompagnaient parfois quelques cris perçants. Hommes et femmes tombaient lourdement sur le sol, exténués de fatigue. Dans cet état ils ne perdaient pas toujours connaissance et pouvaient dans certains cas parler et se servir. Souvent pourtant ils perdaient la parole. Le pouls faiblissait et la respiration devenait difficile; parfois la frigidité de la mort envahissait les extrémités. Cela durait plusieurs heures. Je me suis entretenu avec bien des personnes qui ont traversé cet état, et qui m'ont toutes assuré qu'elles n'éprouvaient aucune souffrance physique, et que leur malaise était d'une nature toute morale; que d'ailleurs elles se sentaient en pleine possession de leur intelligence. Il résulte de là pour moi qu'on ne saurait ranger ces phénomènes au nombre des simples évanouissements ou des affections nerveuses. Ces étranges manifestations ont déjoué jusqu'à aujourd'hui les efforts et les conjectures des ennemis de cette œuvre. Telle personne a été saisie en retournant chez elle, telle autre dans sa demeure, au milieu de ses affaires ou pendant le cours des dévotions domestiques. Des incrédules et des impies ont été renversés, alors qu'ils avaient encore le blasphème sur les lèvres. Je n'accepte pas le reproche d'enthousiasme; car je n'ai jamais vu une humilité aussi naïve que chez nos pauvres gens; chez eux nulle confiance en leurs œuvres ou en leurs efforts, mais un abandon complet aux mérites du Sauveur. Il était vraiment touchant de voir avec quelle ardeur ces pécheurs réveillés réclamaient Jésus-Christ comme le seul médecin capable de les guérir. Ceux qui appellent cela de l'enthousiasme nous diront ce qu'ils entendent par le vrai christianisme[1]. »

Nous ne prétendons pas que tout fût pur dans ce réveil. Il s'y mêla des excès regrettables, dont les chefs du mouvement ne furent responsables en aucune mesure, et que d'ambitieux fondateurs de sectes éphémères s'afforcèrent de propager. Les prédicateurs méthodistes, Cartwright le premier, combattirent de toutes leurs forces ces folles extravagances. Ce qui demeure de leur œuvre, je veux dire la transformation religieuse de l'Ouest, est assez pour prouver le sérieux et la grandeur de ce réveil.

MATTHIEU LELIÈVRE.

NÉCROLOGIE.

Deux fils des puritains.

Les grands événements d'une portée si générale qui s'accomplissent dans les Etats-Unis ne sauraient nous dispenser de signaler la perte qu'ils viennent de faire de deux hommes qui ont exercé une influence marquée sur leurs destinées.

Le Dr Robinson, de New-York, à qui ses voyages en Palestine avaient fait une réputation universelle dans le monde savant, vient de mourir avant d'avoir atteint sa 70e année. C'était un homme simple dans son langage et dans ses manières, sobre de paroles et réservé. Il a rendu à son pays deux services signalés : c'est grâce à son initiative qu'en Amérique on a entrepris des études bibliques basées sur des connaissances linguistiques sérieuses; ensuite il était

[1] *Autob. of J. B. Finley.*

le plus âgé d'un groupe d'hommes qui, sans bruit et sans ostentation, travaillent, non sans succès, à transformer le point de vue théologique et religieux des Américains, à quelques égards assez arriéré. Sans rompre avec l'orthodoxie traditionnelle, dans ce qu'elle a d'essentiel, il avait contribué à propager une conception du christianisme plus en rapport avec les besoins et les préoccupations de la société contemporaine. Peu porté vers les hautes questions de la métaphysique chrétienne, Robinson, prenant sa base dans les faits évangéliques dont toute conscience chrétienne peut aisément faire l'expérience, savait, dans le domaine de la spéculation, s'arrêter à temps quand l'air commençait à faire défaut. Il ne consentait pas volontiers à ce que, pour bien arrondir un système, on suppléât, par quelque raisonnement hardi, à tel chaînon qui n'était pas expressément fourni par la sainte Ecriture. Sous l'influence de quelques hommes travaillant dans le même esprit, l'Amérique s'enrichit journellement de ce qu'il y a de mieux dans la théologie moderne des Allemands, sans que les églises soient inquiétées par un de ces déplorables mouvements qu'on appelle une révolution théologique. Tout porte à croire jusqu'à présent que les Américains réussiront, grâce à leur génie éminemment pratique, à ménager, sans secousse, la transition entre le passé et l'avenir.

L'autre chrétien distingué que les Etats-Unis viennent de perdre portait un nom bien connu en Europe, puisqu'il était le père de l'auteur de l'*Oncle Tom* et de la nombreuse famille des Beecher. Né en 1775 à New-Haven, Lyman Beecher a pris un intérêt très actif à toutes les grandes questions qui se sont débattues pendant sa longue carrière. Occupé d'abord aux travaux de la campagne chez un oncle qui l'avait recueilli à sa naissance, après la mort de sa mère, il fut décidé, dit-il, à embrasser une autre carrière par la vue des bœufs qui lui était insupportable : il trouvait leurs mouvements trop lents et trop lourds. Cette même répulsion s'est manifestée pendant toute sa carrière par un grand besoin d'activité et de mouvement. Il y avait en sa personne, simple et modeste, quelque chose qui électrisait ceux qui l'approchaient.

Il commença, jeune encore, à attirer l'attention publique par quelques sermons de circonstance. Un duel qui s'était terminé par la mort d'une victime et l'acquittement du coupable enflamma son éloquence. Recourant à un moyen vraiment démocratique pour en finir avec ce préjugé barbare, il demanda que les citoyens prissent l'engagement de ne jamais voter pour un homme qui se serait battu en duel. L'intervention de Beecher et de quelques autres pasteurs fut tellement efficace que l'usage du duel a disparu dans l'Amérique du nord pour se réfugier dans les états à esclaves.

Un jour, visitant les membres de son troupeau, il trouva une dame baignée de larmes et en proie à la plus grande angoisse : son père et son mari s'adonnaient à la boisson ! Beecher, inspiré par ce triste spectacle, prend la plume et compose six sermons célèbres qui donnèrent une grande impulsion à l'œuvre des sociétés de tempérance qui commençait. Ces discours ne furent pas seulement lus en Amérique : les missionnaires les emportèrent avec eux chez les païens. Aussi, parmi les Hottentots, Beecher passe-t-il pour le plus grand homme de ce siècle.

La Société biblique et celle des missions intérieures le comptent aussi parmi leurs fondateurs.

Quoiqu'il fût avant tout un homme pratique, Beecher a exercé une influence marquée sur la direction qu'a prise de nos jours la théologie américaine. Il fut un des premiers à réagir, avec énergie, contre les exagérations de l'ultra-calvinisme qui remontaient au XVIIIme siècle et au président Edwards. Il maintint avec force la liberté

et la responsabilité humaine en dépit de toutes les théories qui s'efforçaient de sacrifier le bon sens et la conscience aux exigences de la logique. Se trouvant un jour engagé dans un mouvement de réveil, Beecher entend un jeune prédicateur demandant à une âme angoissée si elle pousse l'abnégation d'elle-même jusqu'à désirer *d'être réprouvée* si telle est le volonté de Dieu. C'était là le commentaire que le calvinisme de l'époque donnait du mot de St. Paul, se disant prêt à être anathème pour ses frères : on ne pouvait pas être réellement converti sans pousser jusque-là l'abnégation, le sacrifice de soi-même. Que dites-vous là, s'écria Beecher, dont le bon sens avait été révolté; — s'il désire réellement être réprouvé, c'est qu'il le mérite. Ce mot à propos eut pour effet de rompre le charme, de faire fléchir la méthode : on comprit qu'il était fort possible de sentir son péché et sa culpabilité sans pousser les choses jusque-là.

Mais la mission de Beecher n'a pas été seulement d'inaugurer la nouvelle théologie américaine. En tempérant le calvinisme il a été le plus vigoureux et le plus efficace adversaire de l'unitarisme qui dominait à Boston. Alors que Channing était dans toute la gloire de son talent, Beecher le premier comprit qu'on ne pourrait en finir avec les unitaires qu'en prenant vigoureusement l'offensive au nom de l'Evangile. Dans un sermon célèbre sur *la foi révélée une fois aux saints,* il montra que le soi-disant parti libéral ne pouvait nullement prétendre posséder cette foi-là.

Appelé comme pasteur à Boston, le centre du parti unitaire, Beecher ne tarda pas à être le chef de la phalange qui devait en triompher. Quand il commença ses travaux, le Massachussets ne comptait guère qu'une trentaine d'églises d'origine récente qui avaient été formées en dehors de toute influence unitaire. Dans un bon nombre des anciennes une minorité évangélique luttait contre une majorité latitudinaire. Une société fut fondée pour soutenir les minorités qui seraient disposées à se séparer et la lutte s'engagea vivement. Bien que les hommes évangéliques eussent contre eux l'opinion publique et que force leur fut, quand il s'agissait du partage des fondations ecclésiastiques, de débattre leur droit devant des tribunaux où siégeaient essentiellement des unitaires, ils ne se laissèrent pas décourager. Dans l'espace de 15 ans, de 1825 à 1840, il se forma 150 nouvelles églises évangéliques qui, jointes aux anciennes, portèrent leur nombre au delà de 400. La séparation d'avec les unitaires était devenue générale et complète; ceux-ci n'avaient cessé de perdre du terrain, si bien qu'ils ne comptaient plus que 130 églises. Le mouvement n'a pas discontinué depuis 1840; environ une centaine de nouvelles églises évangéliques ont été formées; elles s'élèvent, dans ce moment, au nombre de 494. Quant aux unitaires, ils perdent tous les jours le peu d'importance qu'ils ont encore comme secte. Tandis que les hommes religieux dans leur sein se sont rapprochés des évangéliques, les champions du libre examen, qui font passer le libéralisme avant l'Evangile, sont allés se perdre dans les rangs des universalistes, secte qui recueille toutes les personnes sans religion dans un pays où l'opinion demande que tout le monde en ait une. Sous l'influence de ces deux courants contraires, l'unitarisme tend à se dissoudre comme secte, pour ne plus exister que comme tendance. Les mêmes journaux qui annonçaient la mort de Beecher parlaient d'un temple unitaire de Boston qui venait d'être acheté par les catholiques.

Ce ne fut pas au moyen d'une controverse sèche et purement logique, portant sur les points les plus délicats de la métaphysique chrétienne, que Beecher et ses amis triomphèrent des latitudinaires. Ils s'établirent fermement sur la base de l'Evangile,

de la religion et de la morale. Faisant appel aux besoins religieux qui se trouvent en tout homme, ils montrèrent que les doctrines évangéliques les satisfont beaucoup mieux que ce prétendu libéralisme, qui, tout en ne prétendant que réagir contre le dogme, montre qu'il est étranger aux sentiments religieux les plus élémentaires. Les personnes pieuses sentirent qu'il s'agissait de religion et non de théologie : et aussitôt le vide commença à se faire dans les rangs jusqu'alors serrés des unitaires.

Beecher visa avant tout à obtenir la conversion individuelle, se disant que le reste viendrait après. Une de ses premières innovations consista à établir une réunion spéciale pour ceux qui s'enquéraient de leur salut. Son conseil d'église, composé d'anciens sages et ennemis de nouveautés, ne vit pas celle-là de trop bon œil. Aussi ne furent-ils pas moins étonnés que réjouis quand ils virent le local envahi par des hommes de tout âge et de toute classe, venus dans l'intention qu'on s'occupât du salut de leur âme et qu'on priât personnellement pour eux.

Beecher avait eu le talent de s'entourer d'une nombreuse milice qui le reconnaissait comme son chef et secondait activement ses efforts, à Boston.

Ces travaux n'étaient pas les seuls qui fissent appel à sa grande activité et à son esprit d'entreprise. Il avait l'œil ouvert sur l'émigration qui commençait à se porter vers l'Ouest. Qu'allait-il advenir des Etats-Unis si le vaste et lointain Ouest devenait le théâtre d'une colonisation à demi barbare, dans laquelle l'ignorance, le papisme et les fausses doctrines se disputeraient la prépondérance ? Le patriotisme chrétien de Beecher lui fit comprendre que le sort du pays allait se décider dans l'Ouest. Dès lors rien ne fut négligé pour assurer le triomphe de la civilisation chrétienne. Des appels sont adressés aux églises, des sociétés de divers genres se forment; des colons et de fidèles ministres de l'Evangile quittent la Nouvelle-Angleterre pour aller prendre possession, au nom de Jésus-Christ, des nouveaux états en formation. Au plus fort de ce mouvement, on sent le besoin d'appeler sur les lieux celui qui en est l'âme. Beecher, toujours prêt à payer de sa personne, n'hésite pas à quitter Boston pour aller diriger le séminaire théologique de Cincinnati, fondé par des congrégationalistes et des presbytériens. Quoiqu'il ait eu à y souffrir des influences sectaires, qui devaient amener une rupture dans le sein du presbytérianisme, il ne quitta ce poste important que dans un âge avancé, et après avoir préparé 300 jeunes hommes pour le saint ministère. Il n'est pas possible de calculer l'influence que ce seul homme peut avoir ainsi exercée sur l'avenir des Etats-Unis. Chacun sait aujourd'hui qu'il a deviné juste : c'est bien l'Ouest qui va décider du sort du pays : il s'agit de savoir si l'influence chrétienne, établie par ce vigoureux champion et par d'autres zélés missionnaires évangéliques dans cette région si importante, l'emportera ou non sur les ambitions de divers genres et sur les passions les moins relevées, auxquelles le Sud rebelle fait appel pour détacher ces contrées de la cause du Nord.

L'influence de Beecher s'est montrée d'autant plus profonde et générale qu'il était doué d'une personnalité singulièrement bien trempée. C'était, à tous égards, un homme d'une seule pièce, parfois inculte, rude, brusque, mais chez lequel on trouvait de précieuses qualités, dès qu'on ne se laissait pas arrêter par l'écorce. Ne connaissant pas la distinction entre le sacré et le profane, il portait partout les allures d'un homme n'ayant qu'une seule préoccupation, un seul but : aussi était-il toujours le même, produisant partout ses défauts et ses qualités. Les fidèles gardiens des saines traditions et de la dignité de la chaire, auraient été profondément scandalisés en

voyant ce petit homme, trapu et raide, traverser l'église du pas d'un conscrit faisant ses premiers exercices, les bras en mouvement comme les ci-devant télégraphes, et le cou tendu; mais dès qu'après avoir escaladé la chaire, il s'adressait à son auditoire, on était bientôt saisi par son éloquence abrupte et originale. Evitant dans ses sermons le verbiage et le sentimentalisme, Beecher était fort d'abord, puis brûlant. Après avoir lentement élaboré un argument, il fondait à l'improviste sur son auditoire saisi et terrassé. Les uns restaient immobiles, d'autres se levaient tremblants; les larmes remplissaient tous les yeux. Ce petit homme, à l'allure méprisable, était devenu un géant. Tandis que l'éloquence de Channing rappelait aux Américains le cours régulier et paisible de leurs grands fleuves se rendant à la mer, celle de Beecher leur remettait en mémoire les éclats de la foudre sur la montagne, ou ces détonations de la cataracte du Niagara quand elle se précipite, ébranlant l'air et faisant trembler les maisons du voisinage.

On comprend ce que devait être un tel homme quand il faisait de la controverse. C'était là son fort; et sa carrière agitée et sa mission l'ont souvent appelé à déployer ses talents dans ce domaine. Malheur à l'homme qui lui tombait sous la main! Peu soucieux des précautions oratoires, il prenait toujours le taureau par les cornes, sans même crier gare. Il semblait, d'une main de fer, saisir son antagoniste au collet et, de l'autre, brandir la hache de combat.

On prétend qu'il était quelquefois impitoyable; après avoir transpercé ses adversaires, il se donnait le plaisir de les montrer au public se débattant sous sa puissante étreinte. Qui n'eût préféré être en butte aux sarcasmes d'un esprit froid et caustique, plutôt que d'être ainsi immolé selon les règles par un homme qui y mettait tout le sérieux d'un souverain sacrificateur accomplissant sa haute mission!

Beecher, en effet, croyait en tout cela remplir un devoir; et il ne semble pas que le besoin de croiser le fer lui ait fait oublier les droits de la charité. Quoi qu'en puissent penser ceux qui ne comprennent pas les défauts des hommes forts, un cœur généreux, noble et droit, battait avec énergie sous cette rude écorce; ce n'était qu'à bon escient qu'il se décidait à faire une victime. On en jugera par le trait suivant:

La division avait un jour éclaté dans le sein d'une église. Pour y mettre un terme on avait décidé, suivant l'usage, de convoquer un *concile*, composé des délégués des congrégations voisines. Mais il importait que chaque parti se procurât le concours d'un orateur puissant, en état de faire valoir sa cause. On s'adressa à Beecher, qui refusa net. Aucune considération ne put le décider à accepter la mission. La députation qui sentait le besoin de l'avoir, essaya alors d'un dernier argument. On lui souffle à l'oreille que le parti contraire a choisi le ministre Taylor, champion tout à fait digne de lui. « Ah! je comprends, interrompt aussitôt Beecher, vous aimeriez à me voir me mesurer avec le frère Taylor; ce serait sans nul doute un adversaire des plus respectables! eh bien! j'accepte, j'accepte! »

Le jour marqué arrive. On voit poindre, dans deux directions différentes, les deux partis comme deux armées rangées en bataille: chacune se serrait autour de son orateur; tout annonçait que la journée serait chaude. Pendant que de part et d'autre on se livre aux préparatifs du repas de circonstance, on a soin de mettre les champions au courant de tous les détails du grand procès.

Mais le dîner était déjà sur la table depuis quelque temps, que, pas plus dans une maison que dans l'autre, le principal invité n'avait fait son apparition. De part et d'autre on se met en campagne, mais les recherches sont inutiles: les délégués des deux

partis se rencontrent dans les rues, se demandant inutilement des nouvelles des orateurs devenus introuvables. Enfin une jeune fille les rencontre par aventure dans un verger. Beecher et Taylor étaient tranquillement assis sur un banc, bras dessus, bras dessous. Les deux dîners eurent le temps de se refroidir avant qu'on pût obtenir leur présence : enfin ils se décident à dîner *ensemble*, au grand désappointement de leurs partisans respectifs. On devine ce qui arriva dans le concile qui suivit. Moins désireux de remporter des lauriers que de guérir les blessures saignantes du corps de Christ, les deux champions avaient jeté les bases d'une réconciliation : leurs efforts réunis eurent un plein succès pour la faire accepter; de part et d'autre on reconnut ses erreurs, confessa ses fautes : l'Eglise se réunit et vota, à l'unanimité, des remerciements aux deux orateurs qui avaient guéri un mal déjà ancien.

Le Dr Beecher, mort à Brooklyn, près de New-York, a été transporté à New-Haven, pour être, suivant sa demande expresse, déposé à côté de ce même frère Taylor, dans le célèbre cimetière où reposent les cendres de tant de puritains illustres. Il était né dans cette ville, d'un père plein de talents et d'originalité, qui était forgeron de son métier. La mort du Dr Beecher n'a pas été pleurée par la Nouvelle-Angleterre; on y a vu le triomphe d'un athlète vigoureux rentrant, dans un monde meilleur, en possession d'une force et de talents qui, ces dernières années, avaient entièrement disparu, sous le poids de l'âge.

Heureuses les églises, heureux les pays, qui possèdent encore la jeunesse et la vigueur nécessaires pour enfanter de ces hommes vraiment antiques dont le moule paraît brisé dans le sein de notre civilisation vieillie et énervée! Sans méconnaître les défauts de semblables natures, ne serait-on pas disposé à les leur pardonner, en songeant au bien qu'elles font en offrant le rare et encourageant spectacle d'une de ces vertus viriles et franches dont la tradition semble se perdre de jour en jour [1].

CHRONIQUE.

C'est tout premièrement de l'Académie française qu'il faut dire un mot, en commençant. Ces derniers temps, plus que jamais, elle semble se laisser guider par la maxime de ceux qui estiment qu'il vaut mieux qu'on dise du mal d'eux que si l'on n'en parlait pas. Le fait admis, il faut convenir qu'elle réussit à merveille : pendant quelques jours, du moins, elle a eu le privilége de faire oublier le Mexique, l'Amérique et même la Pologne. C'est qu'aussi il s'agissait de décider si elle admettrait dans son sein un homme qui, sans contredit, possède, à lui seul, au moins autant de titres que les trente-neuf immortels ensemble, puisqu'il est en bon chemin de faire, pour son compte, un dictionnaire, que plusieurs générations d'académiciens n'ont pas été en état d'achever. Mais voilà que ce choix, qui semblait s'imposer à la docte compagnie, s'est tout à coup compliqué, à la onzième heure, d'une question de foi. M. Littré, chacun le savait, est un disciple d'Auguste Comte, un athée. L'évêque d'Orléans, un des quarante, a tout à coup sonné l'alarme, et voilà que l'académie a été en émoi comme si on lui eût révélé un mystère dont personne ne se doutait. Les questions littéraires ont été complétement oubliées, et de même que dans plusieurs élections précédentes on avait consulté surtout la

[1] Ces lignes étaient déjà écrites quand nous apprenions le départ d'un homme beaucoup plus connu en Europe que les deux précédents. Le Dr Baird est mort presque subitement à Yonkers, près de New-York; ceux qui l'avaient vu, il va y avoir deux ans, aux réunions de Genève, auront remarqué qu'il était encore plein de force et de santé. Sans avoir été un de ces hommes qui tracent un profond sillon, il a exercé une assez grande influence comme vulgarisateur. C'est grâce à lui que les rapports entre le public religieux de l'Europe et de l'Amérique sont devenus plus fréquents. Chacun sait qu'il est l'auteur de la *Religion en Amérique*, ouvrage traduit en français.

politique, on a cru, dans ce cas, devoir prendre parti entre Voltaire et le catholicisme. Celui-ci l'a emporté dans la personne de M. de Carné, écrivain de quatrième ou cinquième ordre, médiocrement libéral, qui, il y a quelques années, refusa de rectifier certaines accusations fausses qu'il avait lancées contre les missionnaires protestants dont il s'était permis de parler sans les connaître. Ceux qui seraient disposés à se réjouir de l'échec de M. Littré ne doivent pas oublier qu'il n'aurait pas été isolé sur les fauteuils de l'académie. La religion était donc ici hors de cause; ce qui le prouve bien c'est que deux des hommes incontestablement les plus sérieux, M. le duc de Broglie et M. de Rémusat, ont voté pour M. Littré. Il ne faut donc voir en tout ceci qu'un de ces nombreux épisodes auxquels la savante compagnie nous a habitués depuis plusieurs années. Complétement déraillée, infidèle à sa mission, elle n'a pu résister à la fantaisie de repousser le vrai littérateur qui s'imposait à elle à divers titres. Ce qu'il y a de piquant en tout ceci, c'est qu'elle a eu l'air de recevoir la consigne du parti des moines que, par une autre fantaisie, elle avait jugé bon d'admettre dans son sein. Quoi d'étonnant que l'académie ait fini par s'attirer les sarcasmes des derniers amis qui faisaient effort pour la prendre au sérieux, le *Journal des Débats*, qui trouve qu'elle est devenue une annexe de la congrégation de l'*Index?*

En toute cette affaire la savante compagnie, et ceci est plus grave, pourrait bien n'être que l'image fidèle de la société française, éminemment polie et tolérante, mais prête à se cabrer et à oublier son libéralisme de parade dès qu'elle se trouve en présence de convictions fortes, qu'elles soient d'ailleurs négatives ou positives. La tolérance, dont se pique tout homme bien élevé, l'abandonne dès qu'il y a seulement quelque chose à tolérer. Il est une chose, disait ces jours-ci un homme d'esprit, que la France ne tolèrera jamais, c'est l'intolérance. Et pourquoi pas? Le beau mérite de ne tolérer que ceux qui n'affirment rien! Mais c'est bien cela: on se plaît dans les sphères de la morale des honnêtes gens, qui se tient à égale distance des extrêmes et vise avant tout à sauver les apparences. Et voilà comment, suivant le vent qui souffle, il se trouve, tour à tour, parmi les quarante, une majorité pour crier vive Voltaire, ou vive les ultramontains. Afin que ces soubresauts ne deviennent pas trop difficiles, on a soin de veiller à ce que le fond de l'assemblée se compose de sceptiques toujours prêts à se prononcer pour la vérité du moment, pour la vérité *relative*. C'est une doctrine vraiment bien commode, et pour les corps et pour les individus, que celle qui soutient qu'il n'y a dans le monde rien d'absolu! Aussi ceux qui la préconisent à tout propos ont-ils assez mauvaise grâce de se fâcher quand ils la voient tourner contre eux. Personne n'est moins autorisé que les disciples de M. Renan à se plaindre de ce qui vient de se passer à l'académie. Que voulez-vous? La mise en pratique de vos principes a, cette fois, tourné contre vous. Quant à ceux qui appartiennent à une autre école, ils ont là un avant-goût de ce qui attendrait la société moderne quand les maximes qui règnent à l'académie l'auraient encore plus profondément pénétrée elle-même.

Par une remarquable coïncidence, qui montre bien que cette question est celle du jour et de l'époque, pendant que ces maximes étaient pratiquées à l'Académie, elles étaient débattues dans les conférences de quelques représentants du protestantisme français. Là aussi le dogmatisme et le scepticisme, décoré du nom de libéralisme, étaient en présence. Il s'agissait de savoir si un christianisme positif et un latitudinarisme illimité peuvent coexister dans la même église. Après une discussion, longue et vive, l'immense majorité s'est prononcée pour la négative. Comme celle de l'Académie, cette victoire serait plus réjouissante, si le parti qui l'a remportée s'était toujours souvenu de ses principes, alors qu'il s'agissait de leur donner la sanction de la pratique. Mais ne nous arrêtons pas à examiner comment il se fait que ces mêmes hommes qui, en 1848, étaient heureux de se trouver d'accord sur le fondement, soient aujourd'hui à tel point divisés. On ne se dissimule plus les divergences profondes, les incompatibilités fondamentales; c'est un progrès, un peu tardif, dont il faut savoir se réjouir. Donne-t-il le droit d'espérer que, quand l'occasion d'agir se présentera de

nouveau, on sera, dans la pratique, plus fidèle à ses principes que par le passé?

Comme conséquence de la présence d'une majorité orthodoxe aux réunions de Paris, la minorité de la Société biblique protestante a pris sa revanche en obtenant l'approbation des conférences. C'est ainsi que, suivant l'occasion, on se compte, tout en laissant trop de côté le fond du débat, qui avance peu.

La question examinée en théorie dans les conférences de Paris prend toujours plus de place en ALLEMAGNE dans le domaine des faits. Tandis que l'Eglise protestante française a été constituée, sous le premier empire, en dehors de toute préoccupation dogmatique, les églises allemandes perdent journellement la base symbolique qu'elles étaient censées avoir conservée depuis la réformation du XVI[e] siècle. Là aussi la fiction doit disparaître devant les faits trop patents pour qu'on puisse encore les nier. C'est le duché de BADE qui a inauguré l'ère de la démocratie religieuse. Aussi attendait-on dernièrement avec un vif intérêt le résultat de l'élection des pasteurs qui, conformément à la nouvelle constitution ecclésiastique, vient d'avoir lieu au suffrage universel. Bien que le temps qui s'est écoulé depuis l'entrée en vigueur du nouveau régime soit encore trop court pour permettre d'asseoir un jugement définitif, on signale quelques faits assez importants. Il est excessivement rare que le pasteur soit nommé à l'unanimité; dans la plupart des cas, la paroisse se divise en deux partis à peu près égaux, de sorte que le candidat qui l'emporte n'est redevable de son choix qu'à une faible majorité de quelques voix, ainsi, en entrant en charge, il se trouve avoir contre lui, à peu de chose près la moitié de ses paroissiens. En second lieu, la présentation de *trois* candidats est illusoire. Les électeurs les rangent immédiatement dans le parti évangélique ou dans le parti négatif, de sorte que des deux qui appartiennent à la même tendance, un se trouve, dès le début, éliminé. En troisième lieu, la ligne de démarcation entre les écoles est si profonde qu'il arrive très rarement qu'un pasteur, appartenant à une tendance, puisse être nommé dans un diocèse où l'opinion contraire domine. Enfin, qu'on se l'avoue ou non, l'esprit général qui règne dans une contrée décide d'une manière souveraine. Il est excessivement rare qu'une église isolée ait assez d'énergie et de caractère pour résister au courant général et choisir un homme selon son cœur. Evidemment ce ne sont pas là les seules leçons que l'établissement de ce nouveau régime est appelé à donner dans un avenir prochain. A mesure qu'il se popularisera et deviendra général, il aura pour résultat de mettre légalement les intérêts de l'Eglise dans les mains des hommes les moins religieux.

C'est là ce qui ressort nécessairement du fait que la souveraineté est accordée à de simples citoyens, qui n'offrent nécessairement aucune garantie religieuse. Or toutes les églises allemandes aspirent incontestablement à se fonder sur cette base qui a été posée par celle de Bade. Ainsi, dans la HESSE, on discutait dernièrement un projet de constitution démocratique: de divers côtés on s'est plaint de ce qu'il n'était rien dit d'une confession de foi. A quoi bon? ont répondu les adversaires de cette idée. N'est-ce pas assez de nous appeler : église évangélique protestante, et de dire que nous faisons partie de l'Eglise évangélique Allemande? Ensuite le pasteur n'est-il pas tenu de prêcher conformément à la doctrine des confessions de foi? De plus chaque paroisse particulière a le droit de repousser toute innovation dans le culte et dans la doctrine qui lui serait imposée contre sa volonté. Bref, on s'est arrêté à cette idée ingénieuse: une assemblée appelée à constituer l'Eglise ne doit pas s'occuper de la délicate question de doctrine. Or, si une assemblée constituante n'est pas compétente pour aborder la question de doctrine, ce sera encore moins le cas d'une assemblée législative. Voilà comment la question des confessions de foi est escamotée : on se trouve en avoir une ou ne pas en avoir, suivant les personnes auxquelles on s'adresse. Il arrive ainsi que, par la force des choses, les églises nationales en se démocratisant perdent peu à peu le terrain historique et légal reposant sur la doctrine officielle du XVI[e] siècle, pour s'avancer sur une mer inconnue avec un seul et unique pilote, la majorité des citoyens interprétant la Bible comme ils l'entendront. Tel

est, sans contredit, un des signes des temps les plus caractéristiques que de voir de toutes parts les églises nationales entrer, souvent malgré elles, dans cette nouvelle phase de leur existence. A aucun prix on ne veut entendre parler du schisme, qui demeure l'abomination de la désolation : quant à l'hérésie c'est autre chose. L'essentiel c'est qu'on soit uni, du moins en apparence ; pour ce qui est de la nature des liens, il faut bien se garder d'y regarder de trop près : on risquerait de ne pas s'entendre et alors on verrait s'ouvrir l'affreux gouffre du schisme, dont personne ne veut. On arbore ainsi, ou mieux on laisse pendre au besoin un drapeau bigarré, dont avec quelque peu de bonne volonté, tous peuvent se réclamer, pourvu qu'ils ne soient pas trop exigeants. On sent pourtant, dans la Hesse, le besoin d'un peu de discipline : il serait apporté quelque tempérament au suffrage universel. Outre les mineurs et les assistés, ceux qui auraient fait six mois de prison, les voleurs, les faussaires, etc., etc., seraient privés du droit de voter pendant cinq ans après l'expiration de leur peine. L'assemblée d'église a de plus le droit d'exclure des privilèges ecclésiastiques (ainsi la faculté d'être parrain ou marraine), et spécialement de la sainte Cène, soit les pécheurs scandaleux, soit ceux qui tournent les choses saintes en ridicule. Il sera intéressant de voir si le gouvernement, qui aura à adopter définitivement ce projet, se montrera aussi strict en fait de discipline. Il serait fort instructif de voir sur ce point de la Cène une église nationale se montrer d'une sévérité qui n'est pas celle de toutes les églises libres.

Un trait non moins caractéristique, c'est que les églises nationales allemandes trouvent ainsi moyen de se transformer, sans que cela tourne toujours au profit de la liberté religieuse. Chacun, la chose va de soi, est libre de croire ou de ne rien croire, mais à condition de demeurer membre de l'établissement officiel ; dès qu'on déclare ne pas pouvoir s'accommoder d'un pareil désordre on tombe, à titre de sectaire, sous les coups de la police. Dans la Bavière rhénane, par exemple, les rationalistes, qui sont en majorité dans l'église nationale, ont trouvé moyen d'opprimer et les orthodoxes qui marchent avec eux et ceux qui se séparent. Hétérodoxe ou orthodoxe, une église officielle a toujours beaucoup de peine à prendre son parti de la liberté : cela se conçoit, le privilége étant son unique raison d'être, elle sent que la conséquence naturelle de la liberté serait de la rendre inutile.

La chose est tellement vraie que bien des protestants sont disposés à être plus tolérants envers les catholiques qu'envers des sectaires, leurs propres coreligionnaires. Ainsi, dans le *Holstein*, une société, ayant un prince à sa tête, demande une constitution presbytérienne pour l'Eglise protestante et une plus complète liberté des cultes pour les catholiques. Ce fait contraste avec l'échec que les démarches auprès de la reine d'ESPAGNE sembleraient avoir éprouvé, du moins pour le moment. Dans le TYROL, c'est le peuple, excité par le clergé catholique, qui se prononce contre la liberté religieuse. On ne cesse de faire des efforts pour obtenir de l'empereur d'Autriche que les protestants établis dans cette portion de son empire soient exclus des bénéfices du nouveau régime libéral. Les prédicateurs catholiques ont la naïveté d'exciter le peuple par ce considérant, que, si la liberté était accordée, avant trente ans le pays serait protestant.

La découverte récente d'un manuscrit fort ancien du Nouveau Testament par Tischendorf, dans un couvent du mont Sinaï, a déjà donné lieu à plusieurs controverses. C'est d'abord un illustre faussaire, Simonides, qui conteste la haute antiquité de cet instrument, et par une raison bien concluante : il aurait lui-même fabriqué le dit manuscrit qui devait être envoyé en présent à l'empereur de Russie. Comme preuve de son dire, Simonides signale quelques marques à la marge que Tischendorf n'aurait pas su lire et dont il a seul le chiffre. Ce serait l'indication des sources auxquelles il a puisé pour composer son manuscrit apocryphe. Ne se laissant pas arrêter par ces prétentions d'un homme qui inspire peu de confiance, le gouvernement russe a fait préparer deux éditions de ce manuscrit, l'une portative et l'autre qui est un fac-simile.

Mais voilà que, tout à coup, un ecclésiastique russe a contesté la valeur de la gran-

de découverte. D'abord le manuscrit ne remonterait qu'à la seconde moitié du cinquième siècle et il serait d'origine hérétique. Cette attaque a été très mal accueillie par le public compétent; un ancien ministre d'état de Russie a montré que l'adversaire de Tischendorf n'était nullement compétent pour avoir une opinion dans ces matières; le métropolitain de Moscou, Philarète, s'est énergiquement prononcé dans le même sens. Jusqu'à présent toutes les personnes impartiales et compétentes sont d'accord pour attribuer une réelle importance à la découverte du nouveau manuscrit déjà désigné sous le nom de *Codex Sinaïticus.*

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Époque des Maccabées, histoire du peuple juif depuis le retour de l'exil jusqu'à la destruction de Jérusalem, par J.-Augustin Bost. Genève, 1862. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Entre Esdras et Jésus-Christ, il s'est écoulé cinq siècles, durant lesquels l'histoire du peuple de Dieu est enveloppée de ténèbres plus ou moins épaisses. Pour cette longue période, les historiens sacrés font défaut, et quant aux écrivains profanes, ou leurs écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous, ou ils ne nous présentent que quelques éclaircies dans un ciel nuageux. Il y a ainsi entre l'Ancien et le Nouveau Testament une lacune que l'on a cru combler en introduisant dans les vieilles éditions de la Bible les *livres* dits *apocryphes.* On ne prit garde ni à leur manque d'authenticité, ni à leur caractère légendaire; deux causes plus que suffisantes pour les faire exclure du code sacré. Dans l'absence de documents historiques sur l'époque si agitée qui a précédé la venue du Sauveur, on accepta comme vrais des récits incomplets, souvent faux et contradictoires. Il restait ainsi un ouvrage à faire sur l'histoire des générations qui ont précédé celle au milieu de laquelle Jésus a vécu; et c'est ce travail que M. A. Bost n'a pas craint d'entreprendre. Jusqu'à quel point a-t-il réussi? A cette question, on fera deux réponses opposées selon que l'on tiendra ou que l'on ne tiendra pas compte des difficultés de l'œuvre à exécuter. Mais ce qu'on peut légitimement regretter, c'est que l'auteur se soit abstenu systématiquement de recherches chronologiques; qu'il ait soulevé certaines questions, sur le Canon, par exemple, que l'on ne pose pas, quand on ne veut pas les résoudre. On peut parfois s'affliger de jugements qui trahissent, si ce n'est un manque de principes, du moins de l'indifférence à leur égard; par exemple ce que M. Bost dit « d'un gouvernement usurpateur et despote, qui se servant de sa puissance pour faire exécuter les lois et pour protéger les droits des faibles contre les caprices des forts, se fait quelquefois pardonner les torts de son origine, et même la nature de son pouvoir. » On peut se récrier contre des digressions inutiles, par exemple, sur les guerres de succession. On peut mettre un point d'interrogation après des assertions tout au moins hasardées, telles que celle-ci: « La version des Septante est l'œuvre d'auteurs divers et de temps différents: elle a été faite en Egypte, et probablement des Juifs platoniciens en sont les auteurs. » On peut désirer un style plus correct et plus châtié. Mais, tel qu'il est, ce livre est un beau travail, qui a exigé de la part de l'auteur de longues et consciencieuses recherches, et qui sera lu avec fruit par tous ceux qui s'intéressent à Israël et qui s'occupent des prophéties relatives à ce peuple.

P. B.

Les quotidiennes. Méditations pour le culte de famille, par Arthur Massé. Genève, 1862. — 1 vol. in-12; 1 fr. 80 cent.

Il suffit d'ouvrir ce livre pour se convaincre que l'auteur, au lieu d'enseigner, aurait besoin d'être enseigné lui-même par le Saint-Esprit. Il dit que « Jésus-Christ nous a rachetés, sauvés, » et il fait le salut impossible, en ajoutant: « mais c'est à nous de nous rendre dignes de cette grâce, afin d'y avoir part. » (Pag. 8.) Selon lui, la *chair*, dans Rom. VIII, désigne « les choses de ce monde. » Dans la méditation sur l'*épreuve*, l'auteur ne remonte pas au péché, source des afflictions, et il saute à pieds joints sur « le regard à Christ » que l'Ecriture recommande à ceux qui sont éprouvés.

P. B.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

THÉOLOGIE.

—

De l'action mystique attribuée aux éléments matériels de la sainte cène[1].

PREMIER ARTICLE.

Ce sujet, quelque singulier qu'il puisse nous paraître, occupe une place dans l'histoire de la pensée chrétienne, et il a, encore de nos jours, de l'actualité dans la théologie de l'Allemagne protestante. On a raison de s'en étonner, mais enfin le fait est là, patent ; il est impossible de l'ignorer ; d'ailleurs il se rattache à d'autres faits analogues. L'idée de le traiter ici nous a été suggérée par un article inséré dans le *Chrétien évangélique* du 10 avril 1862. L'auteur dit, en propres termes (pag. 198) : *Nous faisons profession d'une religion qui enseigne la résurrection de nos corps et qui attache aux éléments matériels des sacrements une action mystique.* Il paraît surtout avoir en vue les éléments matériels de la sainte cène, mis en rapport avec la résurrection des morts. C'est donc sur ce sujet spécial que nous désirons fixer l'attention de nos lecteurs.

I

La réformation trouva la doctrine touchant la sainte cène encombrée d'idées fausses, anti-scripturaires. Une des erreurs principales consistait à faire du sacrement un sacrifice, un sacrifice même expiatoire. Ce n'est pas à dire que les théologiens catholiques du moyen âge se soient toujours formellement exprimés dans ce sens. A les entendre, on pourrait croire qu'ils ont eu quelque scrupule à admettre positivement et crûment le sacrifice expiatoire de la messe. Ainsi Thomas d'Aquin enseigne que la messe peut être appelée un sacrifice, en tant qu'elle est une image représentative du sacrifice offert sur la croix. Sa définition des sacrements en général, destinés, selon lui, à nous appliquer les fruits de la mort de Christ, n'exige nullement pour l'eucharistie l'idée du sacrifice, car, dans ce cas, il faudrait que les autres sacrements fussent aussi des sacrifices. Mais ce que les théologiens n'admettaient que d'une manière plus ou moins déguisée, était exprimé de la manière la plus positive dans le culte, dans les liturgies de la messe. L'idée du sacrifice expiatoire de la messe était profondément enracinée dans la croyance populaire. Ce sacrifice était devenu le centre de la religion catholique, vers lequel convergeaient ses dogmes principaux, dans lequel se résumait sa conception du christianisme, de l'Eglise chrétienne, du ministère de la parole.

Or tout sacrifice suppose nécessairement une victime ; ainsi donc le sacrifice de la messe devint le soutien de la présence réelle du corps et du sang de Christ. Aussi voyons-nous depuis des temps très anciens ces deux idées se développer conjointement. L'idée du sacrifice conduit à l'idée de la présence réelle, et celle-ci vient affermir l'idée du sacrifice. Il s'ensuit que, s'il n'y avait pas de sacrifice, il n'y aurait nullement besoin de la présence réelle. Car on ne comprend pas pourquoi il faut une espèce de nouvelle venue de Christ en chair, là où il ne s'agit que de nous appliquer les fruits de la première. Les autres sacrements ont la même efficacé, sans être des sacrifices. Une nouvelle venue de Christ en chair ne pourrait raisonnablement avoir qu'un motif analogue à la première ; elle devrait forcément devenir le complément de l'œuvre rédemptrice de Christ, opérée pendant les jours de sa chair.

[1] Les citations des écrits de Luther sont faites d'après l'édition d'Erlangen, que nous désignons par l'initiale E. Le premier chiffre indique le volume, le second la page.

Personne n'a mieux compris et exprimé le rapport qui existe entre les deux idées du sacrifice et de la présence réelle que le cardinal Bellarmin dans ses controverses (de Sacramento eucharistiæ, chap. XXII, 3) : « Aucun autre sacrement, dit-il, ne contient réellement le corps de Christ, mais ils ne sont que des signes visibles, dans lesquels la grâce de la sanctification est contenue; et l'essence du sacrement ne contient rien d'autre, puisque les sacrements ne sont en général que des instruments de la sanctification. C'est pourquoi l'eucharistie aurait pu être véritablement et réellement un sacrement, quand même elle ne contiendrait pas le corps de Christ. Quelle est donc la cause qui fait que l'eucharistie devait nécessairement contenir le corps de Christ en réalité ? Il n'y en a aucune autre que celle-ci : afin que l'eucharistie fût offerte par nous véritablement et réellement au Père et que par conséquent elle pût être un véritable sacrifice dans le sens propre du terme. » On voit comment une erreur conduit à l'autre. Et notez que Bellarmin se fonde sur l'interprétation littérale pour prouver l'idée du sacrifice expiatoire tout aussi bien et avec autant de raison qu'il le fait pour prouver la présence réelle. Les paroles du Seigneur, prises littéralement, ont ce sens qu'il a institué un sacrifice non sanglant en disant : Ceci est mon corps qui est rompu pour vous. (1 Cor. XI, 24.) Bellarmin fait en outre observer que le corps de Christ sur la croix n'a pas été rompu, et il trouve dans cette expression une nouvelle confirmation de la doctrine catholique.

Ces citations de Bellarmin ne sont, certes, pas une affaire de luxe, car si l'on veut connaître le dogme catholique d'une manière exacte, si l'on veut être à même d'écrire sur cette matière autre chose que des pamphlets, il ne faut pas dédaigner de compulser les gros in-folios de cet éminent théologien, qui expose avec une parfaite bonne foi et une profonde connaissance de cause le dogme de son église, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter. Bossuet au XVIIe siècle et Moehler de nos jours ont prêté au dogme catholique les couleurs de leur génie propre, du milieu dans lequel ils vivaient, de la culture de leur temps et de leur peuple. Bellarmin, qui ne cherche dans aucun sens à embellir, à pallier, à adoucir les âpretés du dogme de son église, restera toujours la source la plus pure où nous puissions puiser une connaissance précise et claire du catholicisme officiel, tel qu'il a été sanctionné par le concile de Trente.

II

On comprendra maintenant dans quel embarras Luther dut se trouver lorsqu'il eut abandonné l'idée du sacrifice de la messe et qu'il se vit dans le cas de défendre la présence réelle. On ne s'étonnera pas de ce qu'il dit, qu'il aurait beaucoup aimé se défaire de l'idée de la présence réelle et accepter l'interprétation symbolique, parce qu'il aurait pu de cette manière porter au catholicisme les plus rudes coups. Nous ne voulons pas entrer ici dans l'examen des causes de diverse nature qui l'en empêchèrent. La question qui nous intéresse est de savoir comment il s'y prit, lorsqu'il eut abandonné l'idée du sacrifice, sans laquelle la présence réelle était de fait déclarée inutile, superflue, sans raison d'être.

Car, quoiqu'il eût rejeté la transsubstantiation déjà depuis l'an 1520, il maintenait la présence réelle sous une autre forme. Il dit ouvertement que l'Eglise catholique a conservé la vérité, l'essence du sacrement[1], tandis que les réformés, à son dire, l'ont renié. Il leur reproche d'avoir mis de côté ce que toute l'Eglise a enseigné sans interruption depuis les temps les plus anciens. Il est vrai qu'il n'est pas rigoureusement conséquent avec lui-même dans le maintien de la présence réelle : il ne suit pas l'interprétation littérale jusqu'au bout; car, dans ce cas, il aurait abouti à la transsubstantiation et à toutes les idées qui en découlent; mais toujours est-il qu'il enseigne la présence réelle, et les livres symboliques luthériens disent après lui que cette présence réelle constitue l'essence du sacrement[2].

Or la tâche était difficile de prêter à cette présence un autre motif que celui dont nous avons parlé. Luther s'abandonna con-

[1] E. 32, 402. De Wette, Lettres de Luther, 4, 571.

[2] Müller, Livres symboliques de l'Eglise luthérienne, pag. 664.

tre les réformés à toute la violence de son caractère, leur contestant le bon sens, la connaissance des Ecritures, la croyance chrétienne, et prétendant que la négation de la présence réelle renfermait implicitement la négation de l'incarnation [1], la négation de la religion chrétienne [2]; mais tout en s'échauffant ainsi contre nos réformateurs, il sentit pourtant le besoin de se défendre contre eux. Il ne se borne pas à répéter à satiété que les paroles du Seigneur: ceci est mon corps! restent éternellement debout, nonobstant tout ce que fait le diable pour les abattre; que toutes les lunettes du monde ne peuvent faire découvrir autre chose dans le texte; que si on ne les accepte pas dans leur sens littéral, on fait de Christ un menteur, etc., etc.; mais il donne toutes sortes d'arguments en faveur de la nécessité de la présence réelle. Ainsi il se fonde sur l'union indissoluble des deux natures en Christ. Le dogme réformé enseignait une présence spirituelle, surnaturelle, de Christ dans la cène, de sorte que Christ y est présent selon sa nature divine, non pas selon sa nature humaine, de la même manière qu'il doit être présent au milieu de deux ou trois assemblés en son nom. Luther objecte qu'on ne peut pas ainsi scinder les deux natures [3], et il arrive à l'idée de l'ubiquité du corps de Christ, idée inconnue à toute l'antiquité chrétienne. Il faut voir quels tours de force il fait pour trouver cette idée dans la Bible, pour la faire cadrer avec les idées bibliques. Il a senti plus tard qu'il valait mieux ne pas donner à la présence réelle une telle base, et il a déclaré qu'elle ne dépendait pas de l'ubiquité.

Pour maintenir son idée favorite, il a essayé encore un autre argument [4]. Se fondant toujours sur l'union des deux natures en Christ, il distingua dans la chair de Christ même deux éléments, différents, il est vrai, hétérogènes, mais inséparablement unis: un élément spirituel, pneumatique, reçu par l'organe de la foi, du cœur, destiné à opérer le salut de l'âme, de notre être spirituel et moral, et un élément corporel, reçu par l'organe de la bouche, tout aussi bien que le pain et le vin, et destiné à implanter dans nos corps un élément d'immortalité, à nourrir en nous le corps qui doit être réssuscité en gloire [1]. Sous ce rapport, les éléments matériels de la cène sont considérés comme la condition essentielle de notre résurrection bienheureuse. C'est là finalement l'argument principal qui appuie chez Luther la présence réelle.

Luther avait un motif particulier pour mettre en avant cet argument. Nos réformateurs, avec l'esprit net et tranchant qui les distingue, soutenaient que la présence réelle n'est pas nécessaire quand une fois le sacrifice de la messe est écarté; ils insistaient sur ce que Dieu ne fait rien de superflu et d'inutile. Luther a bien tâché de tourner cet argument en ridicule [2]; mais il en a pourtant senti la force et, bon gré mal gré, il a dû y avoir égard. C'est précisément dans le but de répondre à cette objection, qu'il a proposé cette dualité du corps de Christ, de ce corps-esprit (Geistleib), comme il l'appelle, qui est destiné à sauver les deux parties de notre nature. Nous avons donc ici, pour ce qui concerne le corps de l'homme, l'idée de l'action mystique attribuée aux éléments matériels de la cène.

Seulement la forme particulière qu'elle a revêtue dans l'esprit de Luther, est neuve; l'idée elle-même est très ancienne. Nous la trouvons déjà énoncée par un disciple de St. Jean, Ignace, évêque d'Antioche en Syrie, martyrisé à Rome en 109, sous Trajan, si toutefois les lettres qui portent son nom peuvent être considérées comme authentiques. Il nomme les éléments de la cène: « Un breuvage d'immortalité, un antidote contre la mort [3]. » La même idée se trouve chez d'autres docteurs de l'ancienne Eglise. La superstition populaire, pour laquelle ces docteurs avaient beaucoup d'indulgence, y ajouta bientôt de nouveaux éléments. Les espèces de la sainte cène, portées sur le corps, devinrent un préservatif contre toutes sortes de maux, un talisman contre

[1] E. 32, 413, 414.
[2] E. 32, 414.
[3] E. 30, 212.
[4] E. 30, 86.

[1] E. 30, 101, 182.
[2] E. 30, 141.
[3] Φάρμακον ἀθανασίας, ἀντίδοτον τοῦ μὴ ἀποθανεῖν. Epître aux Ephésiens, XX.

toutes sortes de dangers. Augustin raconte même qu'une femme en fit une espèce d'onguent, qui guérit son fils d'une maladie d'yeux. En effet, si les éléments matériels de la cène ont une action mystique sur notre corps, même au delà de la mort, pourquoi cette action ne pourrait-elle pas avoir lieu tout aussi bien avant la mort?

III

Reste à savoir si ces idées ont un fondement quelconque dans les Ecritures. La question se pose proprement ainsi: Dieu se sert-il de moyens intermédiaires pour opérer notre résurrection (j'entends notre résurrection pour la vie); et quels sont ces moyens? Le Seigneur dit: (Jean VI, 54) « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Est-il dans ces paroles expressément question de la sainte cène? Evidemment non, de l'aveu même de Luther et des principaux théologiens de son église. Cette manducation spirituelle du corps de Christ est d'un caractère tout à fait général. Elle se fait en dehors de la cène et dans la cène; car c'est elle qui donne à la communion son efficace, qui la tourne en bénédiction. Mais comme elle existe indépendamment des espèces de la cène, il s'ensuit que ces espèces n'acquièrent pas par là une vertu mystique. L'idée du Seigneur est que, si nous nous nourrissons de lui, comme il le dit expressément au verset 57, si nous nous nourrissons en particulier des forces et des vertus de sa mort rédemptrice, nous avons en nous un élément de vie impérissable et éternellement bienheureuse; « Car celui, dit-il, qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui (vers. 56); » c'est pourquoi il enseigne qu'il le ressuscitera au dernier jour. C'est le nouvel homme, c'est Christ en nous, qui est la condition et la base de notre résurrection glorieuse. Tout ce qui sert à faire croître en nous le nouvel homme, à former Christ en nous (Gal. IV, 19), tout cela assure notre résurrection. Donc la cène, reçue dignement, c'est-à-dire avec foi et repentance, avec faim et soif de la justice, contribuera nécessairement à ce résultat; mais les éléments matériels de la cène n'ont rien à y faire. Symboles touchants et frappants de la force nutritive qui gît dans la mort du Seigneur, il ne s'y ajoute aucune nouvelle substance; comme ils conservent leur nature périssable, ils ne servent comme tels qu'à nourrir notre corps périssable, et il faut leur appliquer ce que dit le Seigneur de toute nourriture. (Marc VII, 19.)

Que dit l'Ecriture en outre de notre résurrection? Nous lisons dans l'épître aux Romains VIII, 11: « Or, si l'esprit de celui qui a ressuscité Jésus des morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ des morts vivifiera aussi vos corps mortels par son esprit qui habite en vous. » Remarquons avant tout que notre traduction diffère du *texte reçu* qui dit: « à cause de son esprit qui habite en vous. » Nous avons adopté avec Tischendorf la variante plus difficile: διὰ τοῦ ἐνοικοῦντος, au lieu de l'autre variante: διὰ τὸ ἐνοικοῦν. La variante que nous suivons présente une idée parfaitement biblique, quoique énoncée uniquement dans ce passage. Tout comme, au commencement de toutes choses, l'Esprit de Dieu se mouvait avec une vertu créatrice sur la surface des eaux, tout comme dans l'accomplissement des temps le Saint-Esprit couvrit de son ombre la vierge pure destinée à devenir la mère du Sauveur, de même le Saint-Esprit sera agissant dans la création de notre corps glorifié. Le Saint-Esprit, le principe de notre nouvelle vie spirituelle, est considéré comme étant aussi le principe de la glorification de notre nature corporelle. On le voit, St. Paul énonce au fond la même idée que notre Sauveur dans l'évangile selon St. Jean; il la présente seulement sous une autre face. Il nous place à une hauteur où les éléments matériels des sacrements disparaissent complétement. D'ailleurs, si ces éléments avaient un rapport quelconque avec notre résurrection, St. Paul en aurait certainement parlé dans son exposition de la doctrine de la résurrection. (1 Cor. XV.) Dans l'épître aux Philippiens, III, 21, l'apôtre en appelle directement à la puissance divine du Seigneur, « qui transformera notre corps vil, afin qu'il soit rendu conforme à son corps glorieux, selon cette efficace par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses. »

Quelques théologiens luthériens rappor-

tent le passage Ephésiens V, 30, à la communion et à l'effet qu'elle produit; ils y voient la confirmation de la doctrine de leur église et en particulier de l'idée que les éléments matériels de la cène sont doués d'une vertu mystique, qui prépare la glorification des corps des fidèles. Cette interprétation est si peu conforme au texte sacré que peu de théologiens se sont avisés d'en faire usage. — Au lieu de dire : « Nous sommes membres de son corps, étant de sa chair et de ses os, » si l'apôtre pensait le moins du monde à la communion, il dirait certainement : « Etant de sa chair et de son sang. » Il fait allusion au passage de la Genèse (II, 22), où Adam dit qu'Eve est os de ses os et chair de sa chair. St. Paul en trouve une frappante analogie dans les rapports qui existent entre Christ et les siens, non pas, cela va sans dire, dans le sens physique, mais dans le sens spirituel, en tant que la vie nouvelle des fidèles tire son origine de Christ, qu'elle a en Christ le principe de son existence, tout comme dans la sphère physique Eve a tiré son origine d'Adam. L'apôtre exprime donc, ici, avec des termes empruntés à la Genèse, la même idée qu'il énonce dans Galates II, 20; III, 27.

Mais voici un autre argument, qui serait de toute force s'il était fondé sur la Parole de Dieu. Luther et les théologiens de son école ont fortement insisté sur l'idée que dans la cène nous sommes nourris du corps glorifié du Seigneur. Luther a en particulier relevé ceci, que le corps du Seigneur, après sa résurrection, était déjà émancipé des lois de la nature corporelle, qu'il pénétrait à travers des portes fermées, etc.; il en a tiré la conclusion qu'il peut tout aussi bien se trouver sous les espèces de la sainte cène[1]; et c'est là ce qui constitue leur vertu mystique, cette vertu qui rend nos corps conformes au corps glorifié du Seigneur.

Mais comment peut-on prouver que dans la cène nous sommes nourris du corps glorifié du Sauveur? D'abord il est certain que le Seigneur a dit : « ceci est mon corps, » avant d'être glorifié[2]. Puis, en poursuivant cette idée, nous serions forcés d'admettre que nous buvons aussi le sang glorifié du Seigneur. Or qu'est-ce que ce sang glorifié? Nous ne voulons pas rapporter ici toutes les choses bizarres, pour ne pas dire ineptes, qui ont été imaginées sur ce sang du Sauveur, dont il ne s'est perdu aucune goutte, et qui est conservé dans le ciel, dans je ne sais quel réservoir, pour servir à l'aspersion des fidèles. Nous en appelons simplement à cette parole de l'apôtre que la chair et le sang ne peuvent point hériter le royaume de Dieu. (1 Cor. XV, 50.) Ainsi donc, par le fait même que le Seigneur parle de son corps, de sa chair et de son sang, se servant ainsi de termes qui ne sont applicables qu'à son corps terrestre, il exclut toute idée d'une allusion à son corps glorifié. Il parle de son corps et de son sang uniquement en tant qu'il s'est offert pour nous sur la croix; c'est son corps rompu, son sang répandu pour la rémission de nos péchés, qu'il nous offre dans la sainte cène. Aussi, nous annonçons en communiant la mort du Seigneur, comme dit l'apôtre 1 Cor. XI, 26, et non pas sa glorification. La sainte cène est instituée dans le but de nous appliquer les effets salutaires de la mort de Christ. Il est bien vrai que ces effets s'étendent jusqu'à notre glorification ou résurrection bienheureuse; mais, nous le disons encore une fois, les éléments matériels n'ont rien à y faire, ils ne servent qu'à symboliser, qu'à rendre palpables, visibles, des vérités d'un ordre surnaturel, afin que, dans notre infirmité, nous puissions plus facilement les recevoir et les assimiler à notre nature spirituelle.

Pour ce qui concerne l'idée particulière de Luther, que le corps glorifié du Seigneur se compose de deux éléments, l'un purement spirituel, l'autre matériel (il est vrai, de céleste matière), l'un destiné à sauver l'âme, l'autre à sauver le corps de l'homme, cette idée semble trahir l'embarras dans lequel il se trouve, pour maintenir sa thèse et pour échapper aux reproches incessants de nos réformateurs, qu'il était tombé dans des idées bien charnelles. Car, en premier lieu, il paraît admettre dans le corps de

[1] E. 30, 216.

[2] Luther, comme on doit s'y attendre, trouva aussi moyen d'expliquer comment le Sauveur, corporellement présent à table avec ses disciples, leur distribua pourtant, dans les espèces de la cène, son corps et son sang non encore glorifiés. — Voy. E. 36, 207-210.

Christ la même dualité de nature que dans la personne de Christ même, ce qui est absurde; et il s'ensuit que nous avons une triplicité dans Christ : d'abord sa nature divine, toute spirituelle, cela va sans dire, puis l'élément spirituel de son corps, et enfin l'élément matériel de ce corps, la matière céleste comme l'exprime la théologie luthérienne. Cette tripartition, à vrai dire, ne supporte pas l'examen. En second lieu, on ne conçoit pas pourquoi il faut un élément distinct pour sauver le corps, nous voulons dire pour préparer la résurrection. Cela ne cadre nullement avec les passages bibliques que nous avons passés en revue. Du reste Luther efface lui-même cette distinction, quand il nous apprend que l'âme mange et boit d'une manière spirituelle en vue du corps, pour le corps, et que la bouche mange et boit corporellement en vue de l'âme, pour l'âme; cela renferme une nouvelle erreur; car ce que fait la bouche du communiant en mangeant et buvant les éléments matériels, est mis par là sur la même ligne que ce que fait l'âme par la manducation spirituelle. Cela se réfute de soi-même. Ajoutons seulement que quelques théologiens luthériens de nos jours sont arrivés par là à l'*opus operatum* de la doctrine catholique.

(*La fin au prochain numéro.*)

HERZOG.

MÉLANGES.

Les prédicateurs-pionniers de l'Ouest aux Etats-Unis.

NEUVIÈME ARTICLE.

XXV

Le grand mouvement religieux des années 1800 et 1801, dont nous avons essayé de dépeindre la physionomie générale, eut ceci de particulier, qu'il ne fut que le prélude d'une période de réveils nouveaux et non interrompus, période glorieuse pour l'Ouest, où le réveil s'établit en permanence. Nous ne nous sommes pas donné la tâche de raconter cette œuvre dans son déroulement historique. Il nous suffira d'avoir précisé son caractère à ses débuts, en laissant à d'autres un travail que nous ne pouvons entreprendre. Nous avons à faire connaître maintenant avec quelque détail une institution dont le Réveil dota l'œuvre de l'Ouest, et qui est certainement la plus originale dont nous ayons à nous occuper; nous parlons des camps religieux. Laissons à M. Milburn, l'éloquent prédicateur aveugle, le soin de nous esquisser en quelques traits la physionomie de ces assemblées, qui ont été si souvent étrangement caricaturées.

« Dans le moment de l'année qui sépare la moisson de la coupe des fourrages, nos fermiers ont un temps de répit; c'est l'époque des camps religieux. Ceux qui n'y ont assisté que dans le voisinage des grandes villes, ou dans des districts populeux, où ils sont souvent le rendez-vous d'une foule de paresseux, de moqueurs et de débauchés, auront de la peine à se faire une idée un peu juste de leur impressive beauté et de leur utilité incontestable, utilité dans une contrée nouvelle, dont les habitants sont clair-semés sur de vastes étendues de pays. On choisit un endroit retiré, soit la berge de quelque rivière, soit l'ombrage touffu d'un bocage d'érables, en ayant soin de se placer non loin de pâturages et de fontaines destinés à pourvoir aux besoins des caravanes qui vont arriver. Bientôt sur ces terrains s'élèvent des tentes de grosse toile et d'autres abris aussi modestes, formant par leur rapprochement un immense parallélogramme, à l'intérieur duquel une vaste plate-forme est accommodée pour le culte; des bancs grossiers, une estrade des plus modestes, en font tous les frais. Au centre de chaque tente est dressée une grande table, pourvue avec une frugalité qui n'exclut pas l'abondance, et qui reste dressée pendant tout le temps des réunions, qui sont de la sorte les fêtes de l'hospitalité aussi bien que de la dévotion. C'est en général le jeudi ou le vendredi

que, les arrangements préliminaires étant terminés, les exercices religieux peuvent commencer. Au point du jour le son de la trompe réveille les fidèles arrivés de la veille; peu après, elle retentit une seconde fois dans le camp, pour rappeler aux habitants de chaque tente le culte domestique; et en ce moment vous pourriez entendre monter de chaque cercle de famille les doux accents d'un cantique de louange vers Celui qui a veillé sur ceux qui dormaient. A diverses reprises, pendant la journée, le son de la trompe donne le signal des services religieux, qui se prolongent jusque bien avant dans la soirée. Cela dure en général de quatre à six jours. Peu de spectacles sont aussi émouvants que celui qu'offre cette foule innombrable, réunie à l'ombre des grands arbres tout couverts de verdure, et priant dans le sanctuaire de la nature, la plus antique et la plus noble de toutes les cathédrales, dont les flèches élancées, se perdant dans un océan de lumière, laissent bien loin derrière elles toutes les magnificences de l'art humain. Une pareille scène est bien faite pour inspirer le prédicateur et pour lui ouvrir un accès sûr et facile jusqu'au cœur de celui qui l'écoute. Mais c'est le soir surtout que le camp revêt son aspect le plus pittoresque. Des torches de pin placées de distance en distance projettent de brillantes clartés sur l'assemblée, et illuminent d'une façon étrange la forêt, partout ailleurs plongée dans l'obscurité. La puissance de la musique ne m'a jamais autant remué que dans de pareils moments, alors que du milieu d'une immense assemblée, pendant la nuit, éclatait tout à coup une hymne sortie vibrante de mille âmes émues. Personne ne pourra se faire une juste idée de l'excellente influence exercée dans l'Ouest par ces fêtes des tabernacles. Les habitants de cette nouvelle contrée, dont l'esprit n'était pas voilé par les sophismes d'une éducation civilisée, sont venus y recevoir d'excellentes leçons de fraternité et de piété [1]. »

Les camps étaient généralement présidés par un certain nombre de pasteurs qui se partageaient le travail. L'emploi du temps était loin, d'ailleurs, d'être systématiquement fixé; une large place était laissée à l'initiative individuelle, et des incidents imprévus venaient parfois changer la physionomie des réunions, où régnait la plus entière liberté. Finley nous raconte que, pendant les premières années de son ministère, il présidait des assemblées en plein air en collaboration avec un des plus anciens pionniers de l'œuvre, le père Collins. Il prêchait un jour avec beaucoup d'animation à un immense auditoire, fort attentif et profondément remué, lorsque son vieux collègue se leva tout à coup derrière lui sur l'estrade, et posant la main sur l'épaule du jeune homme, l'arrêta au milieu d'une période éloquente par ces mots: « C'est assez, cher frère, asseyez-vous; remettez la fin de votre discours à une autre occasion, et maintenant jetons à la mer le filet de l'Evangile; nous aurons une bonne pêche, Dieu aidant. » Le jeune orateur fut bien un peu froissé par cette brusque interruption; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le vieux pionnier avait bien fait de couper court à des développements oratoires qui menaçaient de faire dégénérer en une stérile émotion des impressions profondes. La journée fut excellente et féconde en bon résultats.

XXVI

Si les camps furent un précieux stimulant pour la vie religieuse dans l'Ouest, ils eurent l'inconvénient de donner aux oppositions de toute nature l'occasion d'éclater au grand jour. La liberté qui y régnait tenta plus d'une fois les fondateurs de secte, et ils s'efforcèrent de remporter quelques

[1] *Ten years of preacher-life, by William Henry Milburn*, New-York and Edinburgh.

victoires sur ce champ de bataille ouvert à tous. Il faut dire toutefois que le remède était à côté du mal; car c'était déjà un véritable succès pour l'Evangile que de contraindre ses adversaires à lever le masque et à se produire au grand jour. La plupart des systèmes bizarres nés de la fermentation religieuse de ces contrées se montrèrent incapables, en effet, de supporter la redoutable épreuve de la publicité. Le bon sens populaire en fit promptement justice.

Les grandes assemblées eurent donc, dès l'origine, un double but; elles travaillèrent efficacement, comme nous l'avons vu, au réveil des consciences, et, d'autre part, elles eurent pour mission de combattre les hérésies innombrables qui cherchaient à se faire leur place au soleil. Bien que nous ayons déjà dit un mot en passant de ces luttes, il est nécessaire que nous y revenions avec quelques détails, puisqu'elles donnèrent longtemps leur caractère particulier à nos assemblées en plein air.

Nos pionniers eurent souvent à lutter dans ces occasions contre un pâle et froid rationalisme:

« Lorsque j'arrivai le dimanche au camp, raconte Cartwright, je fus bientôt environné d'une foule immense qui était tout yeux et tout oreilles. Je pris pour texte cette parole: « Au Dieu inconnu! Celui que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce! » Et pendant deux heures je travaillai de toutes mes forces à établir la suprême divinité de Jésus-Christ et à pourfendre l'arianisme, qui avait fait d'immenses progrès dans la contrée. Une secte nombreuse, qui accaparait le nom de *chrétiens*, avait réussi à implanter ces principes détestables dans le pays, en dépit des efforts de nos frères les baptistes. Pendant que je parlais, le silence le plus solonnel et l'attention la plus profonde régnaient dans l'auditoire; je sentais que Dieu était là et qu'il faisait pénétrer lui-même mes paroles dans les cœurs. Je montrai que, si Jésus n'est pas Dieu, la terre et le ciel lui-même sont remplis d'idolâtres; puis en terminant je m'écriai: « Et maintenant, s'il était dans l'assemblée un seul homme, un pasteur, une femme, un enfant qui refusât à Jésus-Christ les honneurs divins, je l'adjure d'apporter ici son témoignage, et de nous l'indiquer en levant la main. » Pas une main ne se leva. Je réclamai alors de mon auditoire un témoignage plus éclatant encore, qui fût la preuve du triomphe de notre sainte religion sur toute cette légion d'impurs démons sortis des marais stagnants de l'arianisme, de l'unitarisme et du socinianisme. Toutes les mains se levèrent à ma demande, pour attester que Christ est Dieu à la gloire du Père. Et en ce moment, de toutes les poitrines s'éleva un cri de joie, de tous les yeux coulèrent d'abondantes larmes; nul parmi nous ne pouvait douter de la présence de Dieu. Cette journée fut glorieuse. Deux cents personnes se convertirent, et les prédicateurs ariens durent s'enfuir[1]. »

Les visionnaires et les illuminés étaient également l'un des soucis des missionnaires. « A l'un de nos camps religieux, raconte le même prédicateur, je vis arriver un homme qui nous venait des Carolines. Il prêchait la paix universelle, et annonçait l'intention de fondre toutes les églises en une seule. La mission extraordinaire qu'il avait reçue de Dieu ne devait expirer que lorsque, à la tête des Juifs, il serait rentré en Palestine et aurait rebâti le temple. A ce moment-là, disait-il, Jésus-Christ devait descendre parmi les hommes, et lui, son prophète, devait entrer triomphalement dans la cité sainte, monté sur un coursier. Jusqu'à cette heure, il se faisait une règle de n'aller qu'à pied. Cet homme débitait ces absurdités avec une onction touchante; peu à peu même il s'élevait au ton et aux gestes de l'extase. Tout cela était fort décousu, ce

[1] *Autobiografy of Peter Cartwright.*

qui n'empêchait pas nos gens de s'en déclarer émerveillés. On en vint même à me demander de lui céder la chaire, ce que je refusai formellement. J'ai toujours agi de la sorte, persuadé que des gens de cette espèce peuvent fabriquer un nombre immense de fanatiques en moins de temps qu'il n'en faudrait à vingt bons ministres de Jésus-Christ pour arracher cinq pécheurs à l'erreur de leurs voies. »

A côté de quelques fanatiques de bonne foi il y avait toute une légion d'imposteurs qui ne craignaient pas d'appeler les mensonges les plus grossiers, les jongleries les plus profanes au secours de leurs prétendues inspirations. Ces charlatans de bas étage réussissaient à s'environner, aux yeux de leurs dupes, d'un prestige irrésistible, au moyen d'artifices vulgaires. On ne se fait pas d'idée de la crédulité du gros de la population dans l'Ouest, à une époque reculée. Le vaillant pionnier que nous venons de citer nous raconte des traits vraiment incroyables de l'audacieuse mauvaise foi des uns et de l'aveugle crédulité des autres. Tel prétendait être en mesure de fournir des renseignements minutieux sur le sort des trépassés ; il évoquait les morts, et était, il l'assurait du moins , en relation avec Dieu, avec les anges et avec les démons. « Sur ce dernier point, je n'ai aucun doute, » remarque notre auteur. Tel autre avait fondé une secte, et ses partisans portaient le nom plus que bizarre d'*alcyons*. Laissons le même prédicateur les caractériser en quelques mots et nous raconter de quelle manière il se débarrassa d'eux et perça à jour leurs impostures.

« Il y avait dans la ville de Marietta un prédicateur du nom de Sargent, qui avait commencé par prêcher l'universalisme ; puis découvrant qu'au milieu de la bigarrure des opinions et avec la disposition générale des esprits, il lui serait aisé de faire des dupes, il fonda une église nouvelle, celle des *alcyons*, et se donna comme le prophète inspiré chargé d'annoncer et de précéder le millénium. Il prétendait avoir des visions, tomber en extase et converser avec les anges. Ses partisans étaient fort nombreux dans la ville et dans tout le pays environnant, et sa doctrine était répandue par des prédicateurs des deux sexes. Les presbytériens et les congrégationalistes le redoutaient. Pour nous, n'ayant pas de lieu de culte dans la ville, nous prêchions soit dans la maison-de-ville soit ailleurs, quand on nous y invitait. Les congrégationalistes m'ayant offert leur salle de réunions, je me décidai à attaquer en face les erreurs des alcyons. Cette sortie fit grand bruit dans la contrée. Sans désemparer, nous convoquâmes, mon collègue Sale et moi, un camp religieux dans le voisinage de la ville. Sargent, flairant quelque chose de nuisible à ses intérêts, s'y montra, et eut même l'audace de nous demander la permission de prêcher, permission qui lui fut unanimement refusée.

» J'ai déjà dit que mon Sargent entrait en extase et avait des visions. Il tombait en pamoison, étendu sur le sol, et quand il revenait à lui, il racontait les choses merveilleuses qu'il avait vues et entendues. Le dimanche soir, Sargent vint donc au camp, il s'était procuré de la poudre et avait allumé un cigare ; puis il s'était rendu au bord de la rivière, à une centaine de pas de notre assemblée, avait étendu sa poudre sur le tronc d'un gros arbre, et l'avait emflammée avec son cigare. La brillante clarté produite par l'explosion de la poudre (il était nuit) attira l'attention de la foule, qui se précipita vers l'endroit, et trouva Sargent étendu à terre. Le peuple fit cercle autour de lui, avide de connaître quelle serait la suite d'une aventure dont il ne parvenait pas à percer le mystère. A la fin notre visionnaire reprit ses sens et dit que Dieu venait de lui confier un message pour les méthodistes. Dieu, disait-il, lui était apparu sous la forme d'une vive clarté, il était

tombé sous l'atteinte divine, et avait eu alors une vision.

» La vue de ce rassemblement insolite attira mon attention de ce côté, et prenant une torche, je descendis vers la rivière pour me rendre compte par moi-même de ce qui se passait. Aussitôt que j'approchai de l'arbre, je fus frappé de l'odeur du soufre dégagée par la combustion de la poudre; en examinant de près le tronc, je reconnus les traces de l'explosion, et j'aperçus à terre le cigare qui l'avait déterminée. C'en était assez pour établir ma conviction, et pendant qu'il débitait ses impostures, j'allai droit à lui, et lui demandai s'il était vrai qu'un ange lui fût apparu au milieu de cette vive clarté.

» — Sans doute, me répondit-il avec assurance.

» — Et cet ange ne sentait-il pas le soufre?

» — Pourquoi cette question ridicule?

» — Parce que si un ange vous a parlé, il ne peut venir que de l'abîme où brûlent éternellement le feu et le soufre.

» Et, élevant la voix je m'écriai: « Je sens encore le soufre. » Je me rapprochai de l'arbre, et j'invitai les gens à venir s'assurer de la chose par leurs propres yeux. Ils accoururent: la fourberie fut manifeste, et Sargent se vit déjoué dans ses ruses et traité de vil imposteur. Il déguerpit, et nous n'eûmes plus rien à démêler avec lui ni avec ses anges de soufre.

» J'ajouterai un trait qui achèvera de prouver l'étrange fanatisme de cette secte éphémère. Un prédicateur des alcyons prétendait être parvenu à un tel degré de sainteté que sa nature physique elle-même échappait à la loi universelle de la mort; il croyait pouvoir s'affranchir de la vulgaire nécessité de manger pour vivre. Ce fanatique était de bonne foi, et s'était si bien mis dans l'esprit cette flagrante absurdité, qu'il voulut en faire l'épreuve. Il put vivre seize jours privé de toute nourriture, et mourut d'inanition au bout de ce temps. Cette triste aventure jeta un seau d'eau froide sur le zèle des alcyons, et mit fin à cette supercherie insensée [1]. »

Ce dernier trait d'aveugle fanatisme nous est confirmé par un autre pionnier, le digne et excellent J.-B. Finley, sous les yeux duquel il se passa. Il y ajoute un détail omis par Cartwright, à savoir que la secte entière, faisant un rapprochement sacrilége entre le suicide de ce pauvre insensé et la mort du Sauveur, annonçait qu'au bout de trois jours il ressusciterait. On conserva donc le cadavre jusqu'au moment où la décomposition se déclara.

Nous avons indiqué précédemment au nombre des traits saillants du caractère national de l'Ouest, outre ce bon sens pratique et cette gaîté entraînante auxquels nous avons souvent dû faire allusion, un besoin inné de discourir et de raisonner. Pour qu'un sectaire se trouvât des adeptes, il fallait, règle générale, deux choses: d'abord qu'il eût la langue bien pendue, ensuite qu'il prît la peine de composer un système de doctrines et qu'il sût dogmatiser. Avec cela, il était sûr de faire école, quelque bizarres que fussent ses doctrines, et quelque hautes que fussent ses prétentions. Le fanatique impudent, que Cartwright démasqua si adroitement, Abel Sargent lui-même, l'homme aux extases et aux visions, avait un système assez compliqué de doctrines, et cela fut pour beaucoup dans le succès qu'il rencontra et qui ne laissa pas que d'inquiéter un moment nos prédicateurs; on n'avait jamais vu encore un dogmatisme aussi accentué uni à une fourberie aussi audacieuse. Il annonçait spécialement l'annihilation des méchants, c'est-à-dire de tous ceux qui refusaient de faire partie de son église. L'âme régénérée, disait-il, devient partie intégrante de Dieu; quand le corps meurt, il y a absorption de

[1] *Autob. of Cartwright.*

l'âme en Dieu. Il rejetait absolument l'existence de l'esprit malin, et ne croyait ni au jugement ni à l'enfer. Avec quelques bribes mal digérées de panthéisme vulgaire et d'universalisme, il s'était, on le voit, formé un *credo* qu'il s'en allait répandant partout, accompagné de douze disciples, hommes et femmes, beaux parleurs comme lui. On comprend que les camps religieux devinrent le théâtre naturel des prouesses de ces fanatiques. Heureusement que, par suite de la fermeté des directeurs du mouvement, ils furent aussi le tombeau de la plupart de ces doctrines impies ou insensées.

XXVII

On s'imagine sans peine que ces grandes convocations en plein air durent fréquemment être l'occasion de troubles et d'agitations dans un public aussi mobile que l'étaient les premiers colons de l'Ouest. Il n'était pas toujours facile d'obtenir le calme et le silence de la part de ces grandes assemblées populaires composées des éléments les plus hétérogènes, où tous les sentiments, toutes les émotions éclataient avec la plus entière liberté. Il fallait au prédicateur des qualités bien sérieuses pour qu'il parvînt à tenir en respect ces foules indisciplinées; il lui fallait surtout un caractère impassible et toujours prêt à tenir tête à l'imprévu. Cartwright fut un de ces hommes-là; l'énergie de sa volonté et l'intrépidité de son courage furent pour beaucoup dans les succès de son ministère. Rien ne l'effraya jamais dans les caprices de la multitude. Il la domina toujours, soit par sa parole tantôt impérative, tantôt sarcastique, soit même par des moyens plus violents que ne les justifiait peut-être l'état de cette société en formation.

Un jour que son auditoire était particulièrement récalcitrant et refusait absolument de le suivre dans les déductions d'un sermon régulier, il grossit sa voix pour surmonter le tumulte et annonça qu'il allait raconter des histoires. Le silence se fit bientôt, car le vieux pionnier avait une réputation de conteur bien méritée. Quelques plaisants récits de la vie des bois suffirent pour changer complétement les dispositions de l'assemblée, et les mauvais sentiments ne tardèrent pas à s'éteindre dans un rire vraiment homérique. Cette façon d'agir, la seule peut-être qui dans ce moment eût quelque chance de succès auprès d'une pareille assemblée, ne plut pas à l'un des auditeurs, vieux baptiste de souche puritaine, qui se leva entre deux anecdotes et tança vertement le conteur, en lui criant d'une voix rude: « Ne nous faites pas rire: faites-nous pleurer. » L'incorrigible pionnier s'en tira par un bon mot; le conseil était bon toutefois, et il ne tarda pas à prouver à son sévère censeur qu'il savait aussi bien faire pleurer que faire rire.

« C'est au milieu des camps religieux, dit M. Cucheval, dans la notice intéressante qu'il a consacrée à notre pionnier, que Cartwright se trouve dans son élément. Ces grandes multitudes l'inspirent, l'idée du bien à accomplir le transporte et le rend infatigable. Tout le long du jour, il prêche, il chante des hymnes, il exhorte les pécheurs qui recourent à lui; la nuit, il veille et prie, le repos semble lui être inconnu, et cependant le *camp-meeting* se prolonge quelquefois durant toute une semaine et même plus. Aussi quelle sainte indignation et quelle vigueur il déploie contre ceux qui veulent entraver l'œuvre de Dieu! Des marchands ambulants viennent s'installer aux environs du camp et se mettent à vendre des liqueurs fortes. Cartwright va trouver les magistrats du canton, et de gré ou de force, par adresse ou par importunité, il obtiendra l'éloignement de ces marchands. Si on lui objecte le silence de la loi et la liberté des transactions, il se mettra à la tête des fidèles, s'emparera du vin et de l'eau-de-vie, et les gardera sous clefs jusqu'à la levée du camp. Ces familles, qui viennent tout entières au camp, comptent

dans leur sein des membres, des jeunes gens surtout, qui ont peu ou point de piété, que la curiosité seule a amenés, qui ne cherchent que des occasions de se divertir. Il est aussi des gens à qui ces réunions déplaisent et qui se font un point d'honneur de les troubler. Ils collectionnent des crapauds pour les lancer dans l'assemblée au moment le plus pathétique d'un sermon; ils complotent de lancer la nuit des pétards au milieu du camp pour y mettre la confusion, de surprendre nuitamment les prédicateurs pour les berner, ou d'emmener dans une fondrière quelque chariot et ceux qui dorment dedans. Cartwright heureusement fait bonne garde; il pose des sentinelles, il accomplit en personne plusieurs rondes. Tel, qui venait pour faire un mauvais coup, est trop heureux de détaler à toutes jambes. Un garnement qui avait juré de conduire à la rivière et de jeter à l'eau le chariot du prédicateur, au moment d'exécuter son dessein, se sent prendre au collet. Cartwright, qui l'a guetté, armé d'un fort gourdin, le mène tout droit à la rivière, et l'oblige, sous menace du bâton, à prendre un bain forcé.

» D'autres fois Cartwright noue des intelligences parmi ses ennemis; il en transforme quelques-uns en alliés, il pactise avec eux, et leur permet de s'aller divertir plus loin, s'ils lui garantissent la tranquillité du camp. Un jour que ceux qui devaient troubler l'ordre en étaient ainsi devenus les défenseurs, arrive un jeune fat, tout fier de ses longs cheveux bouclés et frisés à la dernière mode; il va s'asseoir du côté réservé aux femmes, et aucune observation ne peut lui faire quitter la place. Cartwright réclame l'exécution des conventions; le jeune homme est saisi par les alliés naturels du prédicateur, qui l'enlèvent de l'enceinte, et s'armant de ciseaux, le tondent complétement. Parfois, il est vrai, les animosités religieuses et les passions se sont mises de la partie; aucun arrangement n'est possible, et la force seule peut assurer le repos de ceux qui se sont réunis pour prier. Cartwright n'hésite pas, il ne se laisse intimider par aucune menace, et il est le premier à payer de sa personne.

» Le camp se composait d'un grand nombre de tentes, et l'on peut dire que pour ce pays c'était une véritable révolution; jamais aussi peut-être ne vit-on pareil assemblage de garnements et de bandits. Ils arrivèrent ivres, armés de poignards, de couteaux, de gourdins et de cravaches, jurant qu'ils disperseraient le camp. Après nous avoir fort incommodés le samedi soir, ils s'assemblèrent de bonne heure le dimanche matin, résolus à amener une mêlée générale. Je devais prêcher à huit heures. Comme j'étais à la moitié de mon sermon, deux jeunes gens fort bien mis traversèrent l'assemblée, munis de grands fouets, et le chapeau sur la tête: ils se placèrent au milieu des femmes, se levant et se rasseyant tour à tour, et ils se mirent à parler et à ricaner. Ils étaient près de l'estrade; je les invitai à cesser et à sortir: ils me répondirent en jurant, m'engagèrent à me mêler de mes propres affaires, et m'assurèrent qu'ils ne sortiraient point. Je m'arrêtai et réclamai l'intervention d'un magistrat. Il y en avait deux présents, mais je vis qu'ils avaient peur. Je les sommai de faire arrêter ces deux jeunes gens, ils répondirent qu'ils ne le pouvaient faire. Je leur dis, en quittant l'estrade, de m'autoriser à les arrêter, et que je l'essaierais au péril de ma vie. Je me dirigai vers les jeunes gens: ils me crièrent de ne pas approcher; je continuai. Un d'eux essaya de me frapper à la tête avec son fouet; mais je le saisis au milieu du corps et je l'enlevai du banc où il était. Une lutte en règle commença. L'assemblée était tout en émoi; j'entendais les magistrats crier et sommer les bons citoyens d'aider à rétablir l'ordre. Dans la lutte, je renversai à terre mon prisonnier, qui essaya en vain de se dégager; je lui dis de se tenir en repos, sinon que je lui défoncerais les

côtes. La canaille s'était soulevée et se ruait sur nous pour délivrer les prisonniers, car on avait saisi aussi l'autre jeune homme. Un vieil ivrogne de magistrat vint à moi et m'enjoignit de lâcher mon captif. Sur mon refus, il se mit à jurer qu'il me mettrait par terre; je lui dis de se retirer, je priai un de mes amis de tenir mon prisonnier, et, au moment où l'ivrogne se jetait sur moi, je parai son coup de poing, je le saisis par le col et par les cheveux, puis, l'attirant brusquement en avant, je l'étendis à terre et me mis à genou sur ses reins, lui enjoignant de ne pas remuer sous peine d'être vigoureusement rossé. La mêlée était devenue générale, les bandits étendirent à terre sept magistrats, plusieurs prédicateurs et d'autres encore. Je donnai mon ivrogne à garder et je me mis au premier rang des amis de l'ordre. Je ne tardai pas à me trouver en face du chef des bandits, il me lança trois coups de poing dans l'intention de me renverser. Au troisième coup, par la violence même de son effort, il découvrit sa figure. Je n'eus plus apparemment la force de résister à la tentation, je lui appliquai un coup sur le coin de l'oreile et je l'étendis par terre. A ce moment les amis de l'ordre se précipitaient par centaines sur les bandits et les terrassaient en grand nombre. La place devint trop chaude pour les assaillants, qui tournèrent le dos et s'enfuirent dans toutes les directions. Nous fîmes une trentaine de prisonniers, qui furent gardés dans une tente jusqu'au lundi matin; ils furent alors traduits devant les magistrats et condamnés au maximum de l'amende. Quant à mon magistrat ivrogne, il fut condamné à une amende de vingt dollars et signalé au tribunal le plus proche, qui le destitua [1].

» On comprend aisément ce qu'une mêlée pareille avait dû jeter d'agitation et de désordre dans les esprits. Il semblait impossible de ramener au calme la multitude échauffée par la lutte; aucun prédicateur ne voulait se hasarder à prendre la parole. Cartwright seul, la conscience en repos, parce qu'il croyait avoir rempli un devoir et n'avoir cédé qu'à la nécessité, se sentait surexcité par l'abattement général; il va trouver l'ancien qui présidait et qui était plus découragé que les autres, et il demande à prêcher. La trompette convoque les fidèles, il s'élance sur l'estrade, prend pour texte: « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise, » et au bout d'une demi-heure, suivant sa phrase favorite, le pouvoir de Dieu se manifestait dans tout l'auditoire [1]. »

Finley nous raconte que le pacifique évêque Asbury et son ardent collègue Mac Kendree assistaient, en 1812, à des assemblées en plein air qui furent signalées par des désordres tout semblables, et où se fit remarquer par son courage un pasteur du nom de Birkhammer, qui, doué d'une force herculéenne, pouvait saisir d'une main un homme vigoureux et le lancer à dix pas en arrière. Grâce à lui, la victoire fut aux amis de l'ordre. Cette explosion de la vie des bois, sous une de ses faces les plus étranges, surprit considérablement Asbury et porta un certain trouble dans ses idées. La lutte finie, il monta pourtant en chaire, et, se tournant vers la partie de l'assemblée qui pouvait représenter encore l'élément du désordre, il lui dit en manière de justification pour ses collègues: «Mes chers amis, vous ferez bien de vous rappeler que tous nos collègues ne sont pas parfaitement sanctifiés; aussi je vous recommande de les laisser en paix; je vous préviens que si vous les excitez et que le démon s'en mêle, vous appren-

[1] *Autobiography of Peter Cartwright.*

[1] Article dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1859. Ces deux pages nous ont paru résumer, en un style très pittoresque, toute une série de récits empruntés aux Mémoires de notre vaillant missionnaire; personne ne nous reprochera de les avoir données *in extenso*.

drez à vos dépens qu'ils sont les plus vaillants et les plus rudes combattants du monde. Je vous exhorte donc, si vous ne pouvez absolument pas être de leurs amis, à rentrer chez vous et à les laisser en paix [1].»

De pareilles scènes que nous ne justifions pas, bien qu'il nous répugne fort de les juger en nous plaçant au point de vue de la vie civilisée, n'étaient que l'exception, il faut bien le dire. Les prédications, en général, demeuraient dans l'esprit de paix et de mansuétude de la nouvelle alliance, et bien souvent l'Esprit de Dieu se chargea lui-même de terrasser les adversaires. Un jour que les émeutiers, sous la direction d'un mauvais sujet émérite du nom de Fraley avaient juré d'expulser de la place les prédicateurs et leur monde, et avaient à cet effet ouvert un bal sur les terres mêmes du camp, on entendit tout à coup un cri perçant qui interrompit danses et chansons; le meneur de l'émeute venait de tomber sous l'atteinte de l'Esprit de Dieu, et en proie à une conviction de péché d'une rare intensité. On devine quel désarroi un pareil événement jeta au milieu des danseurs. Fraley se convertit, et employa par la suite son activité et son entrain à amener au salut ses anciens compagnons de débauche.

MATTHIEU LELIÈVRE.

(La fin au prochain numéro.)

[1] *Autobiography of Rev. J.-B. Finley.*

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Aonio Paléario.

AONIO PALÉARIO, étude sur la Réforme, en Italie, par Jules Bonnet. Un vol. in-12, 1863.

Nous devons à M. Jules Bonnet la mise au jour de bien des documents, de bien des faits, concernant l'histoire de la Réformation. Nous lui devons, entre autres, la publication des *Lettres de Calvin*. C'est grâce à lui, plus qu'à personne, que Calvin est aujourd'hui mieux connu; que tombent insensiblement les préjugés amassés autour de sa personne par l'Eglise romaine et par le XVIIIe siècle; que cette noble image reparaît telle qu'elle a fait l'admiration d'un grand siècle, et bien différente de ce qu'elle était devenue dans le cours des temps, défigurée qu'elle avait été par l'ignorance et par la haine.

Aujourd'hui, M. Jules Bonnet poursuit son œuvre; il nous donne le fruit de nouvelles recherches, et il fait revivre à nos yeux les traits d'un fils de la terre italienne et d'un des martyrs de ce XVIe siècle, qu'il connaît si bien. Il nous entretient de Paléario.

Au moment où l'Inquisition venait de se constituer en Italie, paraissait à Venise un petit livre intitulé: *Le bienfait de Jésus-Christ crucifié* [1]. Quel en était l'auteur? Nul ne le savait. L'édition vénitienne s'était rapidement écoulée; une nouvelle paraissait à Modène, et Vergerio n'évalue pas à moins de quarante mille le nombre des exemplaires qui se répandit en peu d'années dans la Péninsule. Le livre était traduit dans les principales langues de l'Europe. On racontait que le pieux roi d'Angleterre, Edouard VI, en faisait sa lecture habituelle. Sur la dernière page d'une traduction anglaise par Edouard, comte de Devonshire, on lit ces mots, écrits de la main du jeune roi: *Naître pour mourir, mourir pour revivre!* C'est le symbole des destinées du livre lui-même, détruit avec rage par l'Inquisition, disparu en Italie durant trois siècles, et qui renaît de nos jours, grâce à la découverte d'un exemplaire de l'édition originale, conservé à Cambridge, et réimprimé à Londres, en 1855, par M. Babington.

En même temps que le livre renaissait, recommençait la controverse sur la question de savoir quel en est l'auteur. Ce point est cependant hors de tout débat. Le seul auteur possible du *Benefizio*, est l'homme qui s'en est courageusement attribué la responsabilité devant ses juges, et dont toute la théologie n'est qu'une aspiration vers le

[1] Trattato utilissimo del benefizio di Gesù Cristo crucifitto, verso i christiani; 1543.

Christ, auteur du salut. C'est Paléario. L'ouvrage est moins un livre qu'une effusion du cœur. C'est le cri d'une âme qui se raconte elle-même, sortant libre des mains du Créateur, bientôt asservie au mal, vouée à la mort, mais rachetée par un divin sacrifice. Tout est d'un homme qui ne veut savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié, et ne cherche sa justification que dans la foi. Du reste, nulle tendance mystique, nulle abdication de l'activité extérieure. Paléario montre clairement le lien qui existe entre la foi et les œuvres : « La foi qui justifie est une flamme qui ne peut pas ne pas resplendir; mais comme la flamme seule consume le bois sans le secours de la lumière qu'elle projette, et pourtant ne saurait exister sans produire la lumière, ainsi en est-il de la foi. Seule, elle consume en nous le péché sans le secours des œuvres, mais elle n'existe jamais sans celles-ci. En voyant une flamme qui ne répand pas de lumière, vous dites : C'est une flamme peinte et vaine! »

La vie de Paléario a été comparée à une tragédie en cinq actes, correspondant aux lieux où il vécut. Originaire de Véroli, vieille cité pélasgique de l'ancien pays des Herniques, sa jeunesse s'écoula à Rome, au milieu des enchantements du siècle de Léon X. Sienne nous le montre dans sa virilité, aux prises avec les premières difficultés de la vie. Lucques a été pour lui une halte, entre l'âge mûr et la vieillesse. Milan a été son dernier séjour; il ne l'a quitté que pour rentrer à Rome, captif de l'Inquisition, et pareil à ces confesseurs de la primitive Eglise que l'on amenait d'Antioche ou d'Ephèse, sous la garde d'un centurion, pour expirer sur l'arène du Colysée : douloureux rapprochement, qui met en présence la Rome païenne et la Rome catholique, altérées l'une comme l'autre du sang des martyrs.

C'est pendant le séjour de Paléario à Sienne, que parut le livre du Bienfait de Christ. Une chaire étant venue à vaquer dans l'université de cette ville, ses talents, son savoir, l'enthousiasme pour l'antiquité qu'il avait su inspirer à de nombreux disciples, semblèrent le désigner pour en remplir les fonctions, et cependant il ne fut pas élu. Un rival indigne l'emporta sur lui. Son crime était, comme il le dit lui-même, de n'avoir jamais caché son éloignement pour toute superstition. A cet échec ne tarda pas à succéder une accusation d'hérésie. Un moine dominicain donna le signal. A sa voix, trois cents membres de la confrérie de St. Jean (tel était leur nom) s'unirent par un serment solennel, et, prenant les saints à témoin, jurèrent de n'allumer les flambeaux sur l'autel, et de ne participer aux saintes cérémonies que lorsqu'ils se seraient débarrassés de Paléario. On présenta à l'accusé le livre du Bienfait de Christ, dont il n'hésita pas à se reconnaître l'auteur. Sa défense fut à la hauteur du débat : « C'est un malheur, dit-il, de naître en un temps où ni la piété, ni la vertu, ni l'amour de Dieu et des hommes ne peuvent obtenir le respect... Quoi! pour un livre consacré à l'éloge du Christ, je me vois accusé, cité, conspué; on en fait le sujet d'une accusation capitale contre moi! J'affirme que quiconque tourne ses regards vers Christ et n'espère qu'en lui seul, obtient de lui le pardon de ses péchés, le remède à tous ses maux, parce qu'il ne saurait tromper notre attente; et voilà que mes adversaires déclarent que l'auteur de ces assertions doit être livré aux flammes! Si je dois souffrir ce supplice pour le témoignage que j'ai rendu (car je regarde mon écrit plutôt comme un témoignage que comme un livre), alors, Messeigneurs, rien ne peut m'arriver de plus heureux. Dans un temps comme celui où nous vivons, je ne pense pas qu'il soit d'un chrétien de mourir dans son lit. »

On l'accusait de partager les opinions des Allemands : « Par les Allemands, répondit-il, vous entendez, sans doute, Œcolompade, Bucer, Erasme, Mélanchthon, Luther, et d'autres encore, que l'on a taxés d'hérésie. Mais, assurément, il n'y a pas, parmi nous, de théologien si borné, qui ne confesse que leurs écrits renferment des vérités dignes de tout éloge, exposées avec autant de savoir que de fidélité, tirées des Pères qui nous ont légué la doctrine du salut. Sans m'engager dans de minutieux détails, je loue les Allemands, et je crois que tout homme leur doit de la reconnaissance pour leur zèle à dissiper les ténèbres de la barbarie. »

A l'apologie de l'Allemagne, il opposa le

triste tableau de la situation de l'Italie. Puis, apostrophant l'un après l'autre ses accusateurs, il démasqua leur bassesse, leur hypocrisie, les viles passions qui étaient l'âme du complot formé contre lui, sachant bien, ajouta-t-il, que, les nommant comme il le faisait, il affrontait l'inimitié de toute la gent encapuchonnée. Il nomma aussi les citoyens les plus intègres de la ville, présents à l'audience, les prenant à témoins de l'intégrité de sa vie, et se faisant honneur d'avoir mérité leur amitié. Tout à coup: « Mais, qu'ai-je vu? s'écria-t-il. Est-ce bien toi, ô compagne de ma vie! qui parais devant ce tribunal, accompagnée des plus nobles et des plus pieuses matrones, pour te jeter, en robe de deuil, au pied de mes juges, avec tes enfants? Retire-toi, Mariatta, toi qui m'es plus chère que la lumière du jour! retourne à la maison, élève nos enfants. Le Christ leur servira de père; il est le tuteur des orphelins. » Mais, dans l'excès de sa douleur, elle s'évanouit. « Soutenez-les, vous qui fûtes pour moi une seconde mère, essayez de la consoler... »

L'impression produite sur les juges fut vive et profonde. Paléario fut absous. Mais ce triomphe ne fit que redoubler la fureur de ses ennemis. Ils n'avaient pas obtenu sa condamnation, mais, par le retentissement donné à l'accusation, ils lui avaient fermé à jamais les chaires de l'université de Sienne. Ce fut en ces circonstances qu'il accepta la charge qui lui fut offerte de l'enseignement de l'éloquence dans l'université de Lucques. Dans le faubourg de Ste. Catherine, s'élève encore la maison qu'une tradition pieusement conservée désigne comme sa demeure dans cette ville, et ce n'est pas sans émotion qu'on y lit ces mots, inscrits par l'ordre du magistrat, et qui ressuscitent tout un passé digne de mémoire: *Ici vécut Aonio Paléario.*

Les temps étaient difficiles. Toujours plus, l'orage levé sur l'Italie dispersait ou détruisait les semences de la Réforme. Il ne devait pas épargner Lucques. Déjà des Lucquois fugitifs avaient pris le chemin de la Suisse, et le tribunal du Saint-Office donnait le signal de nouvelles rigueurs. Cependant Paléario poursuivit assez longtemps sa tâche, le front serein. Quelle preuve meilleure pourrions-nous donner de cette sérénité que cette lettre charmante, qu'il écrivit à un ami, à la nouvelle de la naissance d'un fils: « Comme aux premières couches d'une dame, il y a généralement chez elle un grand concours de voisines, chacune apportant son offrande, j'ai cru que l'amitié qui nous lie me faisait un devoir de t'offrir quelque cadeau, gage visible de mon affection. J'ai chez moi de jolies statuettes représentant les Muses. Les veux-tu? Préfères-tu la peinture? je t'enverrai des tableaux. Si ton ambition se borne à offrir un banquet à tes amis, je t'enverrai des écrevisses et les meilleurs poissons de nos villas, pourvu toutefois que l'on n'ait pas porté chez vous de loi somptuaire, car s'il y en a une, il ne faut pas la violer. Je t'enverrai, du moins, bien des choses que la loi n'interdit pas: des fruits, des champignons, des choux exquis, des herbes odoriférantes, des violettes et des roses, ainsi que des fleurs de troëne, aussi abondantes chez nous dans cette saison qu'elles sont rares dans vos jardins... Tout ce que je possède est à ta disposition; tu en seras l'usufruitier comme j'en suis le propriétaire. »

Cependant le jour finit par arriver où Paléario dut se demander, lui aussi, si l'heure n'était pas venue de songer à l'émigration; mais cette pensée, il la repoussa. Il était de ces âmes tendres, mais fortes, auxquelles il en coûte plus de faire le sacrifice de la patrie que celui de la vie. Il ne quitta donc point l'Italie, mais appelé à Milan, pour y enseigner les belles-lettres, il répondit à cet appel.

Les fonctions dont il venait d'être chargé étaient les mêmes qu'avaient rempli St. Augustin, dans la même ville. Des lettres, découvertes dans la bibliothèque ambroisienne, permettent de le suivre dans ce nouveau séjour. Il habitait une maison voisine de St. Benoît, et dont le loyer s'élevait à trente-six écus par an. Derrière la maison était un terrain couvert de ronces et de débris; il y traça un jardin. Une allée, exposée au midi, lui offrait une promenade, à laquelle s'associaient quelques-uns de ses élèves attirés par le charme de ses entretiens. Rien ne parut manquer à son bonheur quand sa femme et ses enfants vinrent le rejoindre après une longue séparation.

Mais l'époque où vivait Paléario n'était pas de celles qui promettent le repos. L'Eglise avait perdu les traces de son divin fondateur. Infidèle à sa mission, elle s'était égarée dans les voies du siècle. Elle foulait aux pieds tout ce qui lui résistait. En cet état de choses, moins heureux que ceux de ses amis qui avaient quitté l'Italie, Paléario devait refouler dans son cœur l'expression des sentiments qui lui étaient le plus chers, assister, muet témoin, aux épreuves de ceux dont il partageait la foi. Durant ces années de servitude et de silence, son unique consolation fut l'étude de la Parole sainte et l'attente, incessamment trompée, d'un concile qui mettrait un terme aux maux de la chrétienté. Cet espoir, d'un concile réparateur, finit même par s'évanouir lorsque François Ier et Philippe II se rapprochèrent dans le but de détruire l'hérésie (1559). Ces princes devaient avoir une entrevue, et Milan devait en être le théâtre. Paléario composa, pour cette circonstance, un discours qui ne fut pas prononcé, parce que l'entrevue n'eut pas lieu. Bientôt après s'ouvrit le concile de Trente, duquel les protestants furent exclus.

Ce n'était pas ce qu'avait rêvé Paléario. Ce n'était pas cette assemblée devant laquelle il s'était préparé à déposer un fidèle témoignage de sa foi. Et cependant, il crut devoir mettre ce témoignage par écrit et se porter accusateur contre les pontifes romains, prêt à subir les conséquences de sa démarche. Cet ouvrage, écrit avec autant de candeur que de pureté, il le remit aux mains de personnes vénérées, pour qu'il fût déposé, dans son temps, devant l'Eglise. Il en transmit aussi des exemplaires, copiés de sa main . à des théologiens de Suisse et d'Allemagne. Le titre en révélait l'esprit. L'auteur ne se contentait plus d'exposer la doctrine de la justification par la foi en Christ; l'*Actio* est un écrit vigoureux, véhément, où l'argumentation théologique, revêtue de l'appareil oratoire, contraste singulièrement avec les touchantes effusions du *Beneficio*. C'est que, dans le combat du siècle, Paléario avait cessé d'espérer une transaction. Il avait pris parti pour la nouvelle Eglise et rompu sans retour avec l'ancienne. Il attaque donc ici sans ménagement les vœux, le célibat, la messe, le purgatoire et les vaines cérémonies, voiles jetés sur les mérites de Christ. Mais ses coups les plus hardis sont dirigés contre la papauté, à laquelle il impute les maux de l'Eglise et ceux de l'Italie. Le pape « est, à ses yeux, cet usurpateur prédit par l'apôtre, l'homme qui s'élève au-dessus de tous afin qu'on l'adore, et qui ose s'asseoir comme un dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour un dieu [1]. » Paléario n'hésite pas à condamner le pouvoir temporel, triste legs de la politique à la religion; et de pouvoirs usurpés, il en appelle à celui qui n'a pas seulement été pauvre sur la terre, mais qui a été la pauvreté même.

Cependant l'Inquisition ajoutait à ses rigueurs des rigueurs nouvelles. Tous les mois s'accroissait le nombre des victimes livrées aux bûchers. Tous les mois aussi de nouveaux fugitifs passaient par Milan, prenant le chemin de la Suisse et de l'Allemagne. Sous des déguisements divers, ces bannis volontaires prenaient la route des Alpes. Nobles, bourgeois, femmes, enfants, vieillards, supportaient courageusement les peines du voyage. Quand une expression de regret trahissait un instant de faiblesse, on ouvrait le livre saint et l'on retrouvait la force en lisant ces paroles du Christ : « Je vous dis en vérité qu'il n'y a personne qui ait quitté maison, frères, sœurs, ou père, ou mère, ou ses biens, pour l'amour de moi, qui n'en reçoive en ce siècle cent fois autant, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Paléario n'avait qu'un pas à faire et l'asile des Alpes s'ouvrait devant lui ; cependant il ne songea pas à s'éloigner de Milan. Il avait atteint sa soixante-deuxième année, et, quel que fût l'avenir, il entrevoyait un terme prochain à ses maux. « Je suis vieux, répondait-il aux amis qui le pressaient de partir, et je songe, non à fuir les périls de ce monde, mais à disposer tout pour être agréable au Christ auquel je me suis consacré dès ma jeunesse. » Vint le jour de l'avénement de Pie V. Le pape avait été dominicain. Paléario lui était désigné par les ressentiments de son ordre comme une des premières victimes à frap-

[1] Seconde épître aux Thessaloniciens, II, 3, 4.

per. L'occasion fut la publication de ses lettres et de ses discours, faite à Bâle en 1566, et sur le titre de laquelle on lisait: Edition revue par l'auteur. L'accusation fut portée par l'inquisiteur Fra-Angelo de Crémone. Bientôt après, l'affaire fut évoquée à Rome, et Paléario fut sommé par le grand inquisiteur de se présenter devant le tribunal du saint-office pour se justifier.

Il partit sans hésitation. « Si précédemment, dit-il, devant le triste appareil des tortures incessamment dressé sous les yeux des fidèles, nous n'avons pas témoigné assez ouvertement notre foi, peut-être avions-nous pour excuse que notre sacrifice ne pouvait être d'aucune utilité pour le salut de nos frères et l'édification de l'Eglise chrétienne. Maintenant l'heure est venue... Que craindrais-je et pourquoi redouterais-je d'affronter l'ignominie, la hache et le bûcher, qui menacent tout fidèle confesseur de Jésus-Christ? »

Il rentra donc captif dans cette ville où s'étaient écoulées les plus brillantes années de sa jeunesse. Rome possédait trois prisons, outre celle du château de Saint-Ange et du Capitole; ce fut dans la plus redoutée, dans celle de *Tordinona*, qu'il fut enfermé. Elle était sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le théâtre d'Apollon. Le Tibre coulait au niveau des cachots humides creusés dans les profondeurs du sol. Suivit l'accusation.

Elle porta principalement sur le discours qu'il avait tenu à Sienne, dans un premier procès. On y releva l'apologie des réformateurs allemands, la virulente sortie contre les moines, et surtout le passage où l'orateur, exaltant la doctrine de la grâce, faisait dériver le salut de la pure miséricorde de Dieu. Il s'agissait moins pour l'accusé de se justifier que de mourir. Pressé de se rétracter : « Après tous les témoignages que vous avez évoqués contre moi, dit-il, qu'est-il besoin, messeigneurs, de plus longs débats? Je suis déterminé à suivre l'exemple de l'apôtre qui a dit : Le Christ a souffert pour nous, nous laissant un exemple, afin que nous suivions ses traces. Remplissez votre office, et, par la condamnation de Paléario, comblez de joie ses ennemis. »

La sentence fut prononcée le 15 octobre 1569. Elle ne reçut son exécution que le 3 juillet de l'année suivante, comme l'atteste un rapport de la confrérie de *Saint-Jean décollé*. Sous ce nom, s'était formée à Rome une congrégation chargée d'assister les condamnés à l'heure de la mort. On y recevait des hommes de toute profession; Jules Romain, Michel-Ange, Benvenuto Cellini en ont été membres. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a des archives, pleines de douloureux récits. Là se trouve consigné que, la veille du jour fixé pour le supplice, huit membres de la confrérie se présentèrent au cachot de *Tordinona*. Ils annoncèrent au prisonnier qu'il n'avait plus que peu d'heures à vivre. Il reçut cette nouvelle avec joie et ne demanda qu'une faveur, de pouvoir adresser ses adieux à sa famille. On ne la lui refusa point, et il put encore épancher son cœur dans celui de sa femme et de ses enfants.

Il écrivit à sa femme : « Je ne voudrais pas que ma joie fût pour toi un sujet de chagrin, ni le bien qui m'arrive une source de larmes. L'heure est venue de quitter cette vie, pour paraître devant mon Seigneur, mon Père et mon Dieu. Je pars avec autant de plaisir que si j'allais aux noces du Fils du grand Roi. Tu te dois à la famille qui me survit. Guide-la dans la crainte de Dieu. Sers-lui de père et de mère. Que Dieu le Père, que notre Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit soient avec vous. »

Puis, se tournant vers ses enfants : « Il plaît à Dieu, leur écrivit-il, de me rappeler à lui par une voie qui vous semblera peut-être rude et douloureuse. Mais si vous réfléchissez que j'accepte cette épreuve avec résignation, et même avec plaisir, vous vous soumettrez plus facilement à sa volonté. Je vous laisse pour patrimoine l'industrie et la vertu, avec le peu de biens qui vous restent... Elevez votre jeune sœur, selon que Dieu vous l'accordera. Saluez Asparia, Aonilla, mes filles chéries. Mon heure approche. Que le Saint-Esprit vous console et vous protége! »

Le lendemain, il franchit d'un pas ferme la courte distance qui séparait la prison du pont Saint-Ange, où l'échafaud s'élevait. Il contempla d'un air tranquille les apprêts du supplice. Aux premiers rayons du matin colorant la ville et le Tibre, il

expira sur le gibet. Son corps, encore palpitant, fut jeté aux flammes.

Ainsi périt, du supplice de Savonarola, un homme qui ne ressentit pas moins vivement que lui les deux maux de son temps, la décadence de la religion et la corruption des mœurs. Mais, tandis que l'éloquent dominicain avait demandé à l'institution monastique l'idéal d'une Eglise régénérée, Paléario avait cherché dans le siècle apostolique le modèle d'une Eglise sainte et libre, n'ayant pour loi que l'Evangile, pour pontife que Jésus-Christ. Une réforme était nécessaire, il ne se lassa pas de l'invoquer. Il en appela à un concile; il lui fut répondu par celui de Trente. En face de la papauté triomphante et de l'Inquisition souveraine, il ne pouvait être un réformateur, il fut un témoin de Jésus-Christ.

L. VN.

VARIÉTÉS.

Les fruits de la guerre civile aux Etats-Unis.

Développement remarquable des ci-devant esclaves; — les soldats noirs servent de modèles aux blancs; — comme quoi les nègres sont arrivés d'instinct à mettre l'individualisme en pratique; — pourquoi les esclaves n'ont-ils pas profité de la guerre pour se soulever? — échecs présents de l'esclavage et sa ruine prochaine; — le préjugé de la couleur disparaît, et l'alliance future des races est proclamée.

C'est une horible chose que la guerre!! Vous qui lisez ce lieu commun et moi qui l'écris, nous l'admettons de confiance. Mais que serait-ce si nous avions payé de notre personne, tenu un fusil, ou seulement parcouru les lieux qui, quelques heures auparavant, étaient le théâtre d'une lutte sanglante? Les expressions nous feraient probablement défaut pour rendre les sentiments divers qui se présenteraient en foule à notre souvenir.

Il nous faut pourtant avouer que, étant données les conditions actuelles des sociétés, ce terrible fléau de la guerre est parfois le seul moyen de prévenir de plus grands maux et d'amener le triomphe de certains principes qui ne sauraient vaincre, soit dit à notre honte, par leur seule force intrinsèque.

Qui pourrait en douter encore en voyant le spectacle que depuis deux ans l'Amérique offre au monde? Humainement parlant rien ne permettait de prévoir la fin de l'esclavage, quand ses partisans fanatiques lui ont porté le coup mortel en levant l'étendard de la révolte dans le but d'étendre sa puissance et de l'éterniser. Il est aujourd'hui manifeste que ses jours sont comptés.

C'est ce qui ressort clairement de deux articles dernièrement publiées dans la *Revue des deux mondes*, dont nous allons signaler quelques conclusions. On est tout étonné de voir avec quelle rapidité la question a marché. Non-seulement les nègres se relèvent d'une décadence prétendue incurable, mais ils sont déjà assez avancés pour permettre de dire que, par un étrange retour des choses d'ici-bas, ils vont être les sauveurs des blancs. Qui donc osera encore les mépriser, après qu'ils auront tiré une si belle vengeance de leur servitude?

Il est généralement reconnu que le nègre libre n'est nullement étranger aux bénéfices de la civilisation et qu'il sait en accepter les charges. L'exemple de ce qui s'est passé dans les colonies anglaises ou françaises est concluant à cet égard. Après quelques jours donnés aux folles joies que provoquait une liberté subite et inattendue en vue de laquelle ils n'avaient pas été préparés, les ci-devant esclaves revenaient à leurs travaux. Ce qui se passe dans ce moment aux Etats-Unis vient encore confirmer cette expérience. Les faits sont surtout concluants dans les environs de Port-Royal, dans la Caroline du Sud. Rien de plus saisissant que le contraste entre le nègre tel qu'il était le jour de sa libération et tel qu'il est aujourd'hui. L'esclavage les avait tellement abrutis que, lorsqu'on leur demandait ce qu'ils voulaient faire après que leurs maîtres les avaient abandonnés, ils n'osaient pas même se prononcer pour cette liberté dont ils entendaient le nom retentir tout à coup à leurs oreilles. L'un répondait que « l'homme blanc pouvait disposer de leur sort à sa guise »; les autres disaient que « s'ils tombaient entre les mains d'un bon maître, ils ne tiendraient pas à

être libres »; une troisième classe ajoutait « qu'ils accepteraient volontiers la liberté, si on leur donnait en même temps un protecteur blanc. » Prendriez-vous les armes pour aider à repousser une attaque de vos anciens maîtres? leur demandait-on? A cela ils répondaient que « l'homme noir si longtemps traité comme un chien n'oserait pas résister au blanc et s'enfuirait devant lui. » Ce qui explique le peu de sympathie de beaucoup d'esclaves pour la liberté, c'est qu'ils ne la connaissaient que par la triste condition du nègre libre, dont la position était plus triste encore que la leur dans les états du Sud.

C'étaient cependant les nègres des champs, transformés en véritables machines par leur travail monotone qui tenaient ce langage. Ceux qui avaient été en contact avec la civilisation et la vie intellectuelle, les pilotes, les charpentiers, les forgerons, réclamaient hautement leur liberté.

Grâce à l'intervention des philanthropes du Nord, tous en sont venus à exprimer le même désir, ou mieux, à profiter de la liberté dont ils étaient redevables aux circonstances. Un appel en leur faveur avait retenti à peine depuis trois semaines que 93 missionnaires, parmi lesquels 19 femmes, se transportaient dans le sein de ces populations et travaillaient à leur amélioration matérielle et spirituelle. Parmi ces agents trois seulement avaient reçu leur mission du gouvernement, tous les autres étaient les représentants des sociétés privées.

Les résultats matériels ont été admirables. Au 1er janvier 1863, le gouvernement fédéral avait dépensé 225 705 dollars pour l'entretien des nègres de ce district, et le produit de leur travail était évalué à 724 984 dollars. Les missionnaires ne peuvent les visiter qu'à de longs intervalles, et ils les laissent à leur propre initiative pendant ce temps. Ils ne cessent pas pour cela de travailler avec la même régularité, ils y mettent même plus d'entrain qu'autrefois et ne négligent aucune des précautions nécessaires à la réussite de leur culture. Toutefois on a une peine infinie à obtenir d'eux qu'ils consentent à semer du coton, signe de leur ancienne servitude.

Pour maintenir la discipline on a eu recours à quelques punitions vraiment enfantines. Le paresseux ou celui qui s'est rendu coupable de quelque délit doit se tenir debout sur une barrique devant ses compagnons de travail; quant aux femmes, par respect pour leur sexe, on se borne à les enfermer dans une chambre noire. Du reste, ces punitions naïves ne sont que rarement nécessaires.

Le ci-devant esclave a surtout manifesté un vif désir d'apprendre. Quand un nègre tient un livre dans ses mains, il est comme transformé, il est devenu tout un autre homme, car il commence à pénétrer enfin ces mystères du « papier parlé » qui, pendant de si longs siècles, lui semblaient témoigner en faveur de la divinité du blanc. Plus de trois mille élèves, tous les enfants en âge de comprendre, aussi bien que les invalides et nombre de vieillards, se rendent journellement aux diverses écoles établies dans les villages ou sur les plantations de l'Archipel; le soir, quand les enfants rentrent dans leurs cabanes, ils se font professeurs à leur tour et servent de répétiteurs à leurs parents, qui ne peuvent assister qu'à l'école du dimanche. L'ordre et la propreté, certains besoins de confort se manifestent déjà parmi eux. Bien des familles ont mis des vitres à leurs fenêtres et collé des cartes et des gravures sur les murailles. En un mot, ils sont complétement transformés; leur musique et leur chant, jadis tristes et monotones, sont aujourd'hui tout différents. Les airs étaient autrefois invariablement sur le mode mineur, maintenant leurs chants sont gais: ils ont adopté le mode majeur. Chose inexplicable! ces enfants de la nature, qui ne doivent pourtant pas être encore forts sur les théories abstraites et alambiquées, ont, dès le début, accepté certaines institutions qui doivent, dit-on, en être le fruit. « Quelques mois à peine après leur émancipation, ils prenaient la résolution de pourvoir eux-mêmes aux frais de leur culte, *attendu que la conscience individuelle ne doit reconnaître aucun intermédiaire entre elle et Dieu.* » Et nous, qui nous étions laissé dire que le régime de la mère Eglise était absolument indispensable aux peuples enfants, et que le christianisme ne serait pas parvenu jusqu'à nous s'il n'avait été précieusement conservé dans les établissements officiels du natio-

nalisme!! Où donc l'individualisme va-t-il se nicher? A toutes les objections et préventions qu'il suscite ajouterait-il bientôt le fait de compter plus de partisans parmi les noirs que parmi les blancs? Qui sait? Du train où vont nos vieilles sociétés, je commence à craindre que la prédiction d'un vieil ami quelque peu atrabilaire ne soit pas aussi absurde que j'aimerais à le penser. Si j'en croyais son dire, les descendants de l'*oncle Tom* pourraient bien venir un jour prêcher l'Evangile à nos arrières-neveux, exactement, dit-il, comme nous allons nous-mêmes en Asie, à Jérusalem et ailleurs. De sorte que ce dissolvant redoutable des sociétés, qui devrait nous ramener à la barbarie, serait seul en état d'en retirer les peuples que le socialisme y a replongés!

Mais revenons à Port-Royal pour signaler encore une circonstance importante. Le Nord a fait tout le bien que nous venons de signaler, un peu malgré lui. Que ne peut-on espérer pour l'avenir, aujourd'hui que la politique émancipatrice est franchement acceptée par le président!

Mais ce n'est pas seulement aux ci-devant esclaves que profite le régime libéral dont ils sont redevables à la guerre: les enfants de l'Afrique ont déjà fait de tels progrès, en fort peu de temps, qu'ils sont en mesure de rendre d'importants services à ceux qui ne se sont acquittés à leur égard que des plus simples devoirs de l'équité.

On a prétendu que les nègres ne feraient jamais de bons soldats, mais les faits sont promptement venus les placer sur le pied d'égalité avec les blancs. Il y a à peine une année (mai 1862), 600 noirs, choisis parmi les plus robustes, avaient été enrôlés sur les plantations de l'archipel de Port-Royal. Dans le nombre, quelques-uns suivirent les sergents recruteurs avec une certaine hésitation, et s'engagèrent par vanité ou par un sentiment d'honneur mal entendu; mais la plupart, remplis d'enthousiasme pour cette patrie qui les avait rendus à eux-mêmes, s'enrôlèrent avec joie dans l'espérance de hâter l'émancipation de leurs frères encore esclaves. On leur donna pour les instruire des officiers blancs pris dans les autres régiments; mais ils choisirent eux-mêmes tous leurs sous-officiers. D'ailleurs ils devaient être traités exactement de la même manière que les autres soldats américains; et si on les tint d'abord séparés du reste de l'armée, ce fut afin de ménager leur susceptibilité et de leur épargner les insultes qu'auraient pu leur prodiguer encore quelques hommes grossiers. Bientôt les volontaires noirs de Port-Royal auraient pu servir de modèles aux volontaires du Nord par leur discipline et leur entrain guerrier. Ces qualités sont d'autant plus méritoires chez eux, que leur service est beaucoup plus pénible et surtout plus dangereux que celui des blancs.

Dans toutes les occasions, ils se sont conduits de manière à prouver qu'ils appréciaient leur liberté récente et la grandeur de leur mission. En novembre 1862, ils mirent en déroute un corps de Géorgiens qui essayaient de leur fermer l'entrée de la rivière Doboy. A la fin de janvier 1863, ils remontèrent la rivière de Saint-Mary, dans la Floride, beaucoup plus haut que les régiments fédéraux du Nord n'avaient osé le faire; ils battirent à nombre égal un régiment de séparatistes, et, surpris à minuit par un détachement de cavalerie, se réveillèrent en sursaut pour repousser et disperser l'ennemi. Comme trophée de leur expédition, ils rapportèrent en triomphe à Port-Royal les chaînes, les ceps, les carcans et autres instruments de torture qu'ils avaient trouvés dans les habitations et les villages de la Floride. Ils ramenaient aussi tous les noirs qu'ils avaient rencontrés sur les plantations, et qui s'offraient avec joie pour faire partie des nouveaux régiments qu'on était occupé à organiser.

Les témoignages des divers généraux concordent pour faire l'éloge des soldats noirs. L'un déclare qu'ils font preuve d'un entier dévouement, d'une abnégation complète de leur personne, et qu'ils marchent sans hésitation partout où leurs officiers les envoient; un autre affirme qu'il n'aurait point osé tenter avec un régiment de ses compatriotes blancs l'expédition qu'il a conduite à bonne fin avec les volontaires noirs. Tout cela paraît s'expliquer, en partie, par le sentiment de leur haute mission providentielle: avec eux l'Afrique entre en ligne de bataille; quelle plus belle vengeance à tirer de toutes leurs souffrances que de donner le dernier coup à l'esclavage,

alors qu'il devient menaçant pour le Nord lui-même! « Ils sentent fort bien que le peuple américain les regarde, et ils se conduisent en conséquence, avec un courage héroïque et le sentiment des devoirs qu'ils sont appelés à remplir envers leur race déshéritée. »

Mais où donc les noirs puisent-ils de tels sentiments, une pareille force morale? Comment se fait-il que le jour même où leurs fers sont brisés, les victimes de plusieurs siècles d'oppression fassent preuve de vertus toujours rares, même chez les blancs? C'est que l'Esprit de Celui qui est venu pour relever les petits avait pénétré dans leurs modestes cabanes et préparé, en dépit des fers, plus d'un nègre pour la liberté.

Ceci nous donne aussi la solution d'une question que n'ont pu manquer de se poser bien des gens qui suivent avec intérêt les affaires d'Amérique : mais pourquoi les nègres ne se sont-ils pas insurgés dans le Sud pour conquérir leur liberté de vive force? Leur dispersion, la sévère surveillance qui a redoublé, leur désespoir chronique, la terreur des maîtres et plusieurs autres causes [1] ne suffisent pas pour expliquer un maintien pacifique qui paraît avoir des causes plus honorables, si nous en croyons la *Revue des Deux-Mondes*. « Pour bien comprendre, dit-elle, la tranquillité générale qui règne dans les plantations du Sud, il ne faut pas oublier non plus que les nègres d'Amérique sont presque tous chrétiens fervents; ils prennent au pied de la lettre cette parole de l'Evangile qui leur ordonne l'obéissance passive, et que des prédicants, tenus aux gages des propriétaires, commentent avec un grand zèle. Privés d'amis sur cette terre, ils adorent d'autant plus naïvement l'ami qu'ils vont chercher au ciel et mettent leur espoir, non dans leur propre énergie, mais dans un miracle d'en haut. Laissant à Dieu l'œuvre de la rétribution finale, ils ne songent nullement à se venger eux-mêmes, et le plus grand nombre d'entre eux ne prononcent jamais de paroles haineuses au sujet des blancs qui les ont fait cruellement souffrir. »

Il résulte des réponses faites à un questionnaire adressé par la Société d'émancipation aux surveillants des affranchis, que jamais les noirs libérés ne manifestent le moindre désir de vengeance contre leurs anciens maîtres; ils demandent seulement à ne jamais les revoir, « C'est que la résignation est pratiquée par la plupart des nègres avec une ferveur de néophytes semblable à celle des premiers chrétiens marchant au martyre, et des protestants vaudois ou huguenots se laissant massacrer sans résistance. Les planteurs appréciaient grandement l'avantage que leur procurait la foi naïve de leurs nègres, et chiffraient à leur manière le dogme du renoncement en payant les esclaves plus ou moins cher, selon la notoriété plus ou moins grande de leurs convictions religieuses. Sur les marchés publics, on a entendu des encanteurs évaluer à 150 ou 200 dollars cette vertu sublime de la résignation dans l'adversité. »

Les esclaves américains, pénétrés de cette foi naïve qui leur fait appliquer à leur propre destinée les récits du Pentateuque consacrés au peuple juif, ont accueilli la proclamation du président comme la voix d'un autre Josué annonçant la découverte d'une terre promise. Par une coïncidence remarquable, une prophétie, qui depuis longtemps avait grand cours dans le sud, fixait l'ère de la liberté à l'année 1862. Cette nouvelle de la proclamation, qui leur est parvenue avec une rapidité extraordinaire, est devenue leur consolation et leur espoir: elle justifie leur longue et invincible foi dans un miracle d'en haut.

Tandis que l'esclavage est ainsi menacé dans les états du sud, non-seulement par les armées fédérales, par l'ambition naissante des pauvres de race blanche et par l'impatience fiévreuse des nègres, il a déjà cessé d'exister dans plusieurs états du centre. C'est à tel point que les nègres qui, dans le Maryland et le Missouri, coûtaient en moyenne mille dollars, il y a deux ans à peine, n'ont plus aujourd'hui qu'une valeur nominale: on les achète au prix mi-

[1] En certains endroits du Sud, habités par une population presque barbare, les passions, excitées jusqu'au délire, ont porté les blancs à commettre des actes d'une atrocité révoltante. C'est ainsi que dans le Mississipi, le Texas et l'Arkansas, on a massacré de sang-froid, ou même livré aux flammes, les esclaves dont on se défiait.

sime de 10 ou même de 5 dollars par tête; on acquiert, non leurs personnes, mais le vague espoir de les réduire de nouveau en servitude.

L'attente de l'indemnité promise par le gouvernement empêche seule les propriétaires de renoncer à leurs immeubles vivants, et de s'épargner désormais tous les frais de nourriture et d'entretien. Pendant que quelques états hésitent encore, la grande tribu des Indiens Chérokees vient de leur donner un bel exemple en procédant à l'abolition de l'esclavage, qui s'était introduit chez eux par la coupable tolérance de certains missionnaires américains.

Les choses ne vont pas moins bien dans l'extrême sud, à la Nouvelle-Orléans, métropole des contrées esclavagistes. Là aussi, d'immenses progrès ont été accomplis en fort peu de temps. Depuis que cette ville est tombée au pouvoir des armées libératrices, elle n'a cessé d'aller en se transformant de jour en jour. L'autorisation de s'engager au service de l'Union fut immédiatement accordée aux nègres par un ordre du jour, dans lequel le général Butler rendait publiquement « hommage à la loyauté et au patriotisme de ces braves, » et les remerciait de leur dévouement « avec éloge et respect. » Il y eut bientôt une petite troupe nègre chargée de surveiller les planteurs rebelles, qui avaient été si longtemps des oppresseurs.

Pendant que les volontaires africains s'exerçaient au maniement des armes, les hommes de couleur les plus instruits et les plus intelligents de la Nouvelle-Orléans revendiquaient pour la première fois la justice due à leur race, et, dans cette ville où le mot d'émancipation résonnait jadis comme un blasphème, ne craignaient pas de publier deux journaux consacrés exclusivement à la cause des noirs. On en vit qui poussaient l'audace jusqu'à citer leurs maîtres devant les tribunaux et à réclamer des dommages-intérêts pour les coups qu'ils avaient reçus. Une négresse, qu'un homme libre avait achetée pour en faire sa concubine et s'enrichir en vendant successivement les enfants qu'il comptait avoir d'elle, assigna devant les juges l'ignoble spéculateur qui lui servait de maître, et réussit à faire prononcer la liberté de ses enfants et la sienne propre. Bien plus, des hommes de couleur osèrent s'asseoir à côté des blancs dans les omnibus et les wagons, et provoquèrent un jugement du tribunal qui leur donnait l'autorisation d'en agir désormais ainsi. Enfin, les marchés d'esclaves restèrent fermés pendant plusieurs mois.

Grâce à l'initiative du général Banks, gouverneur de la Nouvelle-Orléans, il est intervenu, entre les noirs et leurs anciens maîtres, un arrangement qui a pour effet de transformer la servitude en apprentissage. En premier lieu, les Africains peuvent choisir entre le service des planteurs et celui du gouvernement, et leur décision doit être respectée; s'ils consentent à retourner sur les plantations, les propriétaires doivent leur payer un salaire de 1 à 3 dollars par mois, car « le travail a un droit absolu à une part des produits de la culture. » Enfin, les châtiments corporels sont abolis, et le général Banks fait entendre aux planteurs qu'il ne s'engage point à maintenir la discipline et la régularité du travail, si les nègres ne sont pas traités avec douceur. La plupart des planteurs protestent au nom du principe; mais ils n'en cèdent pas moins et consentent à signer le contrat qui les oblige à ménager leur ancien bétail noir. Les nègres pour lesquels cette nouvelle carrière s'est ouverte dans la Louisiane, s'élèvent à 100 000 âmes.

Ces faits sont antérieurs à la proclamation présidentielle du 1er janvier dernier, qui déclare libres tous les esclaves des rebelles.

On pourrait, jusqu'à un certain point, apprécier l'importance des résultats obtenus en évaluant le nombre des nègres devenus libres depuis le commencement de la guerre. Ceux qui ont entre les mains leurs certificats d'émancipation ne sont guère plus de 80 000; mais il faut ajouter à ces affranchis plus de 400 000 noirs des états du centre et de la Louisiane qui, tout en gardant le nom d'esclaves, sont pratiquement émancipés et travaillent à la seule condition de toucher un salaire régulier. Ils constituent déjà la huitième partie de l'ancienne population servile, et leur affranchissement représente pour les planteurs une perte d'au moins un milliard, plus que doublée, sans aucun doute, par la dépréciation générale des noirs qui sont restés à la condition d'immeubles. On pourrait aussi compter parmi les émancipés les 500 000 nègres libres que les législatures esclavagistes avaient en grande partie condamnés à une nouvelle servitude, et que les derniers événements ont empêché de mettre en vente. Enfin, les *petits blancs*, prolétaires qui forment dans le Sud une troisième classe à côté des planteurs et des nègres, qu'une logique inévitable condamnait d'avance à partager tôt ou tard le sort de ces derniers, et pour lesquels les planteurs texiens de l'Arizona et du Nouveau-Mexique avaient ingénieusement établi un système d'esclavage temporaire, sont redevables de leur liberté future à cette guerre qui les décime.

Ainsi les faits nous autorisent à croire

que si l'Union est encore en danger, l'esclavage du moins ne sortira pas triomphant de la lutte. L'institution soi-disant patriarcale s'en va; et quoi qu'en disent les impatients, elle disparaît beaucoup plus rapidement que les mœurs américaines ne pouvaient nous le faire espérer.

Les habitants des états du Nord gagneront aussi à la libération des esclaves du Sud. Sachant désormais que la liberté civique ne doit pas être un privilége de la peau, ils n'offriront plus le honteux spectacle d'une république comptant des ilotes parmi ses membres. Une fois débarrassée de ce lourd fardeau de l'esclavage, la société américaine pourra marcher d'un pas plus rapide vers la réalisation d'autres progrès et commencer une nouvelle ère. Certes, c'est une chose immense que la fin prochaine de cette funeste institution, dont l'histoire se confond avec celle même de l'humanité depuis les premiers jours de la vie des peuples. Cependant, à l'exception de quelques milliers d'abolitionnistes confiants dans la puissance des idées, républicains et démocrates du Nord s'étaient lancés tête baissée dans le conflit, sans prévoir aucunement le résultat de leurs efforts patriotiques, sans vouloir autre chose que le maintien de l'Union. La veille même de l'installation du président, le Congrès avait voté d'enthousiasme un amendement à la constitution, interdisant à jamais d'abolir la servitude des noirs dans aucun des états de la république. Maintenant, deux années à peine après le vote de cet amendement mémorable, que d'ailleurs la nation n'a point ratifié, l'émancipation des esclaves est inaugurée dans les états du centre, l'affranchissement est décrété par le président Lincoln dans tous les états du Sud. L'esclavage, désormais condamné, épuise ses dernières forces à prolonger la guerre civile, à continuer la série de ces chocs sanglants qui mettent à l'épreuve le courage et la persévérance des deux fractions hostiles du peuple.

L'émancipation est déjà tellement avancée que, quand bien même le Nord tarderait à remporter des avantages décisifs, l'esclavage perdrait toujours plus de terrain par la force même des choses.

Un autre trait important à signaler, c'est qu'à mesure que l'esclavage recule, les préjugés de race disparaissent, preuve certaine qu'ils n'avaient d'autre cause que la servitude et qu'ils cesseront avec elle. Les envoyés de Haïti et de Libéria ne sont-ils pas déjà reçus dans la Maison Blanche (demeure du président) et dans la Société diplomatique de Washington? Aussi l'émigration des nègres libres, qu'on n'a jamais voulu rendre obligatoire, perd-elle chaque jour de son importance: les noirs ne voulant décidément pas partir, les blancs finissent par prendre leur parti de les voir rester. Il y a mieux encore. On en est déjà à justifier la cohabitation des races sur le même territoire.

Voici comment s'exprimait dernièrement un orateur dans une assemblée publique à New-York. Il s'attachait à démontrer que si la race nègre a des goûts et des aptitudes autres que la race blanche, elle ne le cède en rien à cette dernière pour le courage militaire et l'habileté gouvernementale. « Le nègre et le blanc, disait-il, sont deux enfants de la même famille, qui ont chacun des qualités spéciales, quoique différentes, et, de même que la bonne harmonie de la nature consiste dans la juste pondération des forces, de même une société bien organisée doit utiliser les éléments divers dont elle se compose, de manière que nul être humain ne puisse en opprimer un autre. Si la nature a créé les hommes différents, elle ne les a pas faits ennemis et devant se subjuguer les uns les autres, car nul, en naissant, n'a été marqué du sceau fatal de la servitude. »

Un orateur de la Nouvelle-Angleterre a même célébré devant des milliers de personnes le mélange prochain des deux races, jadis ennemies.

On voit que, s'il a été reproché avec plus ou moins de raison aux Américains du Nord de mener leurs opérations militaires avec une lenteur extrême, on n'en peut pas dire autant des controverses portant sur les principes engagés dans le débat. Le progrès spirituel a de beaucoup devancé le progrès matériel. Chacun comprend que ce résultat, bien que fâcheux, est de beaucoup préférable à une marche inverse. Quoi qu'on en ait dit en Europe, l'esclavage est bien la seule cause du mal: le pays ne pourra donc être pacifié d'une manière permanente que quand la plaie aura entièrement disparu. Si la guerre, provoquée par le Sud, est admirablement venue au secours des principes défendus par une faible minorité d'hommes du Nord, aujourd'hui elle ne peut se terminer que lorsque le triomphe des principes l'aura rendue complétement inutile et sans objet. La vérité est tenue de vaincre; toutefois, dans les conditions actuelles de notre monde, elle est redevable de ses succès, non pas au grand nombre qui la subit quand il ne peut faire autrement, mais aux efforts de ses adversaires et au courage d'une minorité qui l'épouse quand elle est encore méconnue.



LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

THÉOLOGIE.

—

De l'action mystique attribuée aux éléments matériels de la sainte cène.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

IV

Néanmoins, les écrits où Luther a déposé ces idées extravagantes passent encore aux yeux de beaucoup comme des chefs-d'œuvre d'exposition du dogme. On en laissera peut-être tomber quelques-unes, que Luther a lui-même déclaré n'être pas indispensables, par exemple la doctrine de l'ubiquité; on se permettra aussi de leur donner une nouvelle tournure; mais on cherchera à ne pas toucher au fond, sans cependant y réussir complétement. A cet égard, il nous semble intéressant de citer l'exposition d'un écrivain contemporain, homme de beaucoup d'esprit, plein d'idées, Martensen, professeur de théologie à Coppenhague, dont la dogmatique chrétienne, traduite en allemand, a fait une certaine sensation. Voici ce qu'il dit de plus marquant sur la sainte cène :

« Tout comme Christ est non-seulement esprit, mais le Verbe incarné, tout comme l'homme créé à l'image de Dieu est, en vertu de l'idée sur laquelle repose sa création, le point de coïncidence de l'esprit et de la nature corporelle, tout comme la résurrection des corps est la dernière idée eschatologique du christianisme, de même la sainte cène est l'acte d'union avec Christ, en tant qu'il est le principe de la sainte union de l'esprit et de la nature corporelle, union qui est le but final de la création. » (Pag. 412). On le voit, nous avons ici une nouvelle conception de la doctrine sur la sainte cène; elle peut paraître fort belle, intéressante, profonde; mais est-elle vraie? C'est pourtant, ce me semble, la question importante. Quelles traces en trouvons-nous dans la Bible? nous avouons n'avoir pu en trouver aucune. Nous savons bien que, d'après l'Ecriture, la sainte cène est l'organe et l'expression de l'union avec un certain corps, union qui découle de l'union avec Christ; mais il s'agit de l'union avec le corps de Christ, qui est l'Eglise, d'après ce que dit l'apôtre : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain, nous qui sommes plusieurs, sommes un seul corps; car nous sommes tous participants du même pain. » (1 Cor. X, 17.) Cela est moins brillant que ce que débite Martensen, mais c'est plus pratique. Il l'admet avec nous, cela va sans dire, mais il le met sur l'arrière-plan, tandis qu'il assigne à son idée de l'union de l'esprit et de la matière la place prépondérante; voilà une nouvelle erreur. Quant à nous, nous mettons en première ligne l'idée exprimée par les paroles de l'apôtre. Si on le faisait généralement et sérieusement, on n'irait pas au sujet de la sainte cène se séparer de frères auxquels on est uni par une même foi, ni se disputer sur des points secondaires, sur des idées qui s'écartent de la Parole de Dieu, ou dans lesquelles l'erreur et la vérité ont au moins une égale part.

Que le lecteur en juge par l'exposition suivante, qui sert à développer ce qui précède : « La doctrine luthérienne sur la sainte cène, dit Martensen, est dans le sens le plus profond du terme, *prophétique,* c'est-à-dire qu'elle voit dans la sainte cène l'anticipation réelle de cette union avec le Sauveur, qui aura lieu à la fin de toutes choses. C'est pourquoi elle reconnaît dans la sainte cène non-seulement, comme Calvin, une nourriture pour l'âme (cibus mentis), mais une nourriture pour l'homme nouveau tout entier, et par conséquent aussi pour l'homme futur de la résurrection, qui germe et se développe d'une manière cachée et qui doit être manifesté en gloire et rendu con-

forme au corps glorifié du Seigneur. L'Écriture met aussi[1] la doctrine sur la sainte cène en rapport avec l'eschatologie; c'est ce qui se voit par les paroles de St. Paul: « Vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne, » et par les paroles du Seigneur lui-même: « Or je vous dis que, depuis cette heure, je ne boirai point de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour que je le boirai de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Ces paroles nous enseignent que la sainte cène est de fait une prophétie, une préfiguration et une anticipation de cette union avec le Seigneur, qui aura lieu dans le séjour de la félicité. » — « Nous reconnaissons donc avec Luther dans la sainte cène l'union indissoluble d'un saint mystère spirituel (Geistesmysterium) et d'un saint mystère de la nature (Naturmysterium), de sorte que le Christ tout entier, dans la plénitude de ses deux natures divine et humaine, se donne à nous dans la sainte cène comme nourriture pour le nouvel homme. » Les paroles : « prenez, mangez, ceci est mon corps, ceci est mon sang, » reçoivent leur interprétation par des analogies tirées du règne de la nature. L'auteur poursuit ainsi :

« Dans le pain et le vin, considérés seulement comme nourriture naturelle, ce ne sont pas les matières naturelles comme telles qui sont l'élément nutritif et fortifiant, mais la vertu invisible qui y est cachée, la vertu créatrice, qu'on appelle aussi la bénédiction (Segen), qui s'y trouve. »

« Déjà l'antiquité païenne disait que Cérès et Bacchus étaient présents dans le pain et le vin, c'est-à-dire que nous ne mangeons pas seulement les éléments terrestres du pain et du vin, mais que nous participons en mangeant et en buvant au principe créateur, qui seul, en vérité, nourrit et fortifie le corps. Par la religion révélée nous savons que le Fils, le Verbe divin, est le principe créateur dans le règne de la nature, que la vertu renfermée dans tous les biens que nous offre la nature, est la vertu du fils de Dieu qui remplit toutes choses. C'est le Verbe créateur qui donne le pain et le vin, et déjà, pour ce qui concerne le règne de la nature, nous croyons l'entendre dire: « Prenez, mangez, ceci est moi, ceci est mon essence, ma vertu qui crée et conserve toutes choses, dont vous êtes rendus participants par le pain et le vin, et qui est en vérité ce qui vous nourrit, vous fortifie et vous vivifie. » — « Je ne voudrais pas boire, a dit maître Eckart[1], s'il n'y avait pas quelque chose de Dieu dans la boisson. » Cependant tout ceci n'est que l'ombre de ce qui se passe dans la cène. Car, dans la cène, il ne s'agit pas de la présence du Verbe, mais de la présence de Christ, de son corps et de son sang. Dans la cène nous ne cherchons pas le Verbe qui crée et conserve la nature corporelle, nous y cherchons le Sauveur ressuscité, le chef de la nouvelle création, qui nous rend participants du mystère de son amour, de cet amour qui opère la réconciliation et qui amène toutes choses à leur accomplissement. Ce mystère embrasse non-seulement le règne des âmes, mais aussi le règne de la nature corporelle (Leiblichkeit), qui doit être transformée en un temple de Christ. Le pain et le vin, les dons les plus nobles de la nature, sont mis dans le sacrement dans un rapport intime avec le règne de la grâce; ils deviennent moyens, organes, conducteurs pour la communication invisible de Christ, pour la nourriture céleste, par laquelle les fidèles sont préparés pour le règne futur de la gloire. Ce n'est plus le pain et le vin ordinaires, c'est le pain qui a reçu la bénédiction, c'est la coupe de bénédiction; il ne s'agit pas seulement de la bénédiction qui repose sur la première création, mais de la bénédiction qui repose sur la rédemption, sur la nouvelle création. C'est, en un mot, la vertu (Kraft) de la résurrection qui est renfermée dans le pain que nous mangeons et dans la coupe dont nous buvons; c'est la communication du corps et du sang de Christ; car dans le pain béni est sa vertu, la vertu de celui qui s'est appelé lui-même le grain de froment (Jean XII, 24); sous la coupe de bénédiction est la vertu de celui qui s'est appelé lui-même le cep

[1] Cet « aussi » nous semble assez significatif. La doctrine luthérienne et celle de la Bible ne semblent-elles pas être mises sur la même ligne ?

[1] Théologien mystique panthéiste du XIV[e] siècle, dont les idées ont beaucoup d'analogie avec celles du philosophe Hegel.

de vigne (Jean XV, 1), et dont la vie impérissable doit pénétrer notre vie naturelle comme le feu pénètre le fer ardent, afin que nous soyons faits un avec lui (zusammenwachsen). Il ne s'agit donc pas d'une présence de Christ circonscrite par les limites de l'espace, mais d'une présence en vertu de laquelle la sphère supérieure, céleste, pénètre la sphère inférieure, terrestre; il s'agit d'une présence par rapport à l'efficace, aux effets, aux dons, parce que dans ses dons il se donne lui-même. « Prenez, mangez, voilà, c'est moi, sous le pain et le vin je vous donne ce qui, en moi, est la force intime de ma vie. Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez point de vie en vous. »

Voilà donc l'action mystique des éléments matériels du sacrement bien positivement établie!

En poursuivant, Martensen en vient à nous accuser, nous autres réformés, d'établir un dualisme tranché entre le règne de la grâce et le règne de la nature et de nier les rapports essentiels entre le monde invisible et le monde visible. Il veut bien concéder que, selon l'Ecriture, nous attendons un nouveau ciel et une nouvelle terre, mais il prétend que cette espérance ne se rattache pas dans l'âme du réformé à ce qui est présent à ses yeux (sic!); par contre, la sainte cène, dans le sens luthérien, se fonde sur l'intime union de la substance céleste et de la substance terrestre; cette union est un caractère distinctif du Luthéranisme, elle constitue son caractère *romantique*. Martensen veut bien aussi nous concéder que nous avons quelque lueur d'une telle conception du christianisme; mais elle porte, dit-il, un caractère purement subjectif. C'est du mysticisme, qui a Christ seulement dans le ciel, à une distance immense de nous. L'âme ne peut s'unir au Sauveur que sur les ailes des désirs mystiques, tandis que la foi luthérienne repose sur un mystère qui a une existence objective, qui entoure partout le croyant, c'est-à-dire sur le mystère de la nouvelle création, qui remplit déjà le monde présent des vertus du monde à venir, et il ajoute que, pour la foi, Christ est partout rapproché, comme si la croyance réformée impliquait la négation de cette présence de Christ, annoncée par le Seigneur lui-même (Math. XXVIII, 20)? comme si le chrétien réformé ne reconnaissait pas partout les traces de son Sauveur? comme s'il se refusait à admettre ce que la Bible enseigne, que déjà ici-bas les vertus du monde à venir se font sentir (Hébr. VI, 5)? Mais dans un sens l'auteur voit juste, quand il prétend que nous autres réformés nous établissons un dualisme entre le règne de la grâce et celui de la nature; car nous le faisons en effet, et même pour ce qui concerne encore d'autres points de doctrine, nous soumettant en cela à la Parole de Dieu qui, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchants, atteint non-seulement à la division de l'esprit et de la matière, mais jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles (Hébr. IV, 12); elle combat à outrance ce à quoi la nature déchue de l'homme incline toujours de nouveau, la confusion païenne du créateur et de la créature, des choses visibles et des invisibles. Tout en maintenant que la pensée divine du salut a pris un corps dans l'histoire de l'humanité, que l'éternelle essence s'est assujettie par amour aux conditions du temps et de l'espace, elle maintient fermement le caractère transcendant des choses divines. En nous enseignant que « les cieux racontent la gloire du Dieu fort » (Ps. XIX, 1), elle prend soin de ne pas nous faire oublier cette autre vérité: « Les cieux, même les cieux des cieux ne le peuvent contenir. » (1 Rois VIII, 27.) Il est contraire à toutes les notions du chaste et sévère monothéisme de l'Ancien Testament, sur lequel est fondée la nouvelle alliance en Christ, d'attribuer aux symboles la vertu mystique ou divine qui ne peut résider que dans la seule Parole du Dieu vivant. Aussi Martensen accuse-t-il la doctrine réformée d'avoir un air judaïsant. Nous acceptons ce reproche comme un éloge.

V

Mais voici un fait qui mérite d'être signalé. Déjà dans l'âge de la réformation, pendant que des idées réformées se répandaient dans les rangs de l'Eglise luthérienne, des idées luthériennes, en revanche, pénétraient dans l'Eglise réformée, et,

ce qui est assez remarquable, ce fut Calvin, qui leur donna accès, les défendit avec sa puissante parole, leur ajouta le poids de son autorité. Il va sans dire que, quand un esprit d'une telle trempe s'approprie une idée étrangère, il le fait parce qu'il l'a trouvée sur son propre chemin, et qu'il lui imprime le sceau de son individualité. A cet égard, Calvin marque une nouvelle époque de développement du dogme réformé. Il n'est pas satisfait de la doctrine de Zwingli et d'Oecolampade, quoiqu'il admette plusieurs de leurs idées comme certaines et définitivement acquises à la théologie chrétienne. Se fondant sur ces résultats, il cherche à compléter les travaux de ses devanciers et à les rectifier en même temps. Avec son coup d'œil juste et sûr, avec son esprit châtié et correct, il remet à leur place subordonnée des idées que ses prédécesseurs avaient placées trop haut. Il met sur le premier plan d'autres idées auxquelles, dans la première ardeur polémique, ils n'avaient pas suffisamment fait droit.

Mais venons-en à ce que nous voulons proprement dire. Calvin n'a pas toujours été également heureux dans ce travail de perfectionnement du dogme réformé. Son point de départ en général est juste, savoir que la sainte cène renferme un mystère incompréhensible, non-seulement aux sens, mais aussi à l'intelligence de l'homme — incompréhensible, ajoutons-nous, comme tout ce qui se rapporte à l'activité surnaturelle de la grâce divine; mais Calvin voit dans la sainte cène quelque chose de plus mystérieux que dans toutes les autres choses qui appartiennent à l'ordre du salut. Voyez son *Institution de la religion chrétienne*, liv. IV, chap. XVII, § 7 et suivants. Il enseigne positivement que la sainte cène nous met en communion avec le corps glorifié du Seigneur. Il admet dans la chair de Christ une vertu vivifiante; elle ne l'a pas d'elle-même, mais elle la reçoit de son union avec la nature divine, de sorte que la vie que Christ a en lui-même se communique à sa chair et, par l'intermédiaire de cette chair, nous parvient à nous-mêmes. La chair de Christ est semblable à une source abondante et inépuisable, qui nous transmet la divinité dont elle est remplie. Qui ne voit donc, dit-il, que la communication du corps et du sang de Christ est nécessaire à tous ceux qui aspirent à la vie du ciel? Par là la communion est mise dans un rapport direct avec la résurrection, ce qui d'ailleurs est supposé ou même positivement dit dans d'autres passages.

Ces idées trouvèrent accès, non-seulement dans le catéchisme de Genève, ouvrage de Calvin lui-même, mais aussi dans beaucoup de symboles réformés rédigés sous l'influence du grand théologien. Il y est dit que la sainte cène est une nourriture pour la vie éternelle. La Confession française, art. 36, enseigne que dans la sainte cène nous sommes nourris de la substance du corps et du sang de Christ; la Confession belge va jusqu'à dire, art. 35, que ce que nous mangeons c'est le propre corps naturel de Christ, ce que nous buvons son véritable sang; la première Confession écossaise, art. 21, affirme que la chair et le sang de Christ, que nous recevons dans la sainte cène, nous communiquent l'immortalité. Ces citations suffisent, mais il serait facile de les multiplier.

Comme nous ne traitons pas expressément la doctrine de la sainte cène, on attendra d'autant moins que nous entrions de nouveau en discussion sur ce sujet. Cependant nous nous permettons de porter l'attention de nos lecteurs sur deux points qui s'y rapportent. En premier lieu, l'idée de Calvin, ainsi que celle de Luther, que la sainte cène nous met en communion avec la nature humaine du Sauveur, est fondée dans la vérité, seulement en un autre sens que ne le pensent ces deux réformateurs. Depuis que le Verbe divin a été incarné, il n'y a de rapport possible avec lui que par l'intermédiaire de son humanité; car c'est précisément pour se mettre en rapport avec les hommes qu'il a été fait homme. C'est le caractère le plus auguste et le plus consolant de la religion chrétienne, d'annoncer un Dieu devenu homme pour le salut des hommes, descendu jusqu'à eux pour les élever jusqu'à lui; il nous fallait pour nous sauver, un tel Dieu, se dépouillant de sa forme divine et revêtant la forme du serviteur devenu obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. Le croyant, quoi qu'il fasse, se trouve donc toujours et partout placé en face de l'huma-

nité du Sauveur, car il ne connaît sa divinité qu'à travers son humanité. Cela s'applique particulièrement à la sainte cène, qui est, comme le disent très bien les anciens théologiens, une parole de Dieu rendue visible, palpable, la parole de la rédemption par la mort de Christ, destinée à nourrir notre nouvel homme. Mais pour cela il n'est nullement nécessaire de supposer que c'est du corps glorifié de Christ, qui est dans le ciel, que découlent les dons de la grâce que nous pouvons recevoir par la communion. Car nous ne savons à peu près rien de positif sur ce corps.

En second lieu, il importe de constater que Calvin et ses disciples n'ont pas pensé à attribuer aux éléments matériels du sacrement une vertu mystique, pas plus qu'ils n'ont cru que l'arbre de la connaissance du bien et du mal eût en lui-même une qualité naturelle, en vertu de laquelle il communiquait la mort à ceux qui mangeaient de ses fruits. Ils ont maintenu le sens figuré des paroles de l'institution de la cène; ils n'ont pas admis la présence réelle dans le sens luthérien. Cette chair, ce sang dont ils parlent, sont au fond d'un ordre purement spirituel, et la communication s'en fait non pas par la manducation extérieure ou matérielle, mais par le Saint-Esprit du côté de Dieu, par le moyen de la foi du côté de l'homme. Calvin est si loin de vouloir fixer l'esprit de l'homme sur ces éléments matériels, qu'il l'invite à s'élever sur les ailes de la foi dans le ciel, pour y puiser dans l'humanité glorifiée du Sauveur les dons de la grâce. Calvin aurait cru déroger aux plus simples notions bibliques, en enseignant que le corps et le sang de Christ sont *dans, sous* et *avec* le pain et le vin de la sainte cène, et qu'il s'opère avec ces derniers une *consubstantiation*. Or ce n'est qu'en admettant une telle consubstantiation qu'on peut parler d'une action mystique inhérente aux éléments matériels du sacrement. Cette consubstantiation, que tant de pieux théologiens et de simples fidèles de la communion luthérienne se sont toujours refusés à admettre, et que nos réformateurs ont combattue si victorieusement, trouverait-elle donc de nos jours accès dans les rangs des églises réformées?

HERZOG.

MÉLANGES.

—

Les prédicateurs-pionniers de l'Ouest aux Etats-Unis.

DIXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

XXVIII

On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'y insister longuement, quelle influence durent exercer sur la prédication les grandes assemblées populaires dont nous venons de parler avec quelque détail. Au point de vue de l'art et de la rhétorique, cette influence fut désastreuse. Mais, s'il est vrai, ce que nous osons prétendre, qu'il y ait un point de vue supérieur à celui-là, à savoir le point de vue *utilitaire* (en prenant ce mot dans son meilleur sens), nous arrivons à une conviction tout opposée, et nous affirmons que nos missionnaires atteignirent souvent la véritable éloquence, si par ce mot on entend autre chose qu'un verbiage boursouflé et impuissant.

Pour s'expliquer le caractère à part de cette éloquence, son originalité saisissante, et les résultats merveilleux qu'elle obtint, il faut se rappeler qu'elle devint, sans effort, sans calcul et par le cours naturel des choses, l'image même de cette société nouvelle que nous avons essayé de décrire dans cette étude. Les pasteurs qui tournèrent les préoccupations de ce peuple du côté des choses spirituelles sortaient de son sein, ou plutôt ils y demeurèrent, car le ministère ne fut jamais une caste privilégiée; le ministre itinérant était l'enfant du pays, il avait grandi dans la cabane du colon: en montant sur l'estrade du camp religieux, il n'abdiquait pas sa nationalité et ne divorçait pas avec l'esprit de sa race. La prédication devait, au contraire, mettre en saillie ce caractère si original; elle n'était pas pour les habitants de la grande vallée quelque chose d'essentiellement nouveau, rompant en visière avec les mœurs et les habi-

tudes de la contrée. Pour ces bonnes gens, les traditions cléricales étaient bien mortes; ils avaient sans peine dépouillé cet oripeau informe de la vie civilisée. La prédication, tout compté, gagna en sérieux réel ce qu'elle perdit en formalisme, et l'éloquence de la chaire, pour être la sœur jumelle de l'éloquence profane dont nos colons étaient très friands, ne fut que plus puissante et plus impressive.

Dans ce pays, plus que partout ailleurs, il fut vrai de dire que les auditeurs font le prédicateur. Au milieu d'une assemblée tumultueuse et bruyante, même lorsqu'elle était le plus sympathique à son orateur, il fallait à celui-ci certaines qualités d'esprit et d'organe, qui ne sont pas aussi indispensables chez nous. Nous avons déjà vu que la prédication tournait parfois à la polémique, et qu'il fallait que le pasteur fût prompt à la répartie, en même temps que bien campé sur son sujet; il devait toujours dans ses prévisions et dans sa préparation, laisser une grande place à l'imprévu. C'est dire qu'il devait être essentiellement improvisateur.

De là aussi le caractère tout populaire d'une telle parole. D'après ce que nous avons dit précédemment du degré de culture des premiers évangélistes, on comprend qu'il serait injuste de juger de l'influence de leur prédication par la somme de leurs connaissances acquises. On y eût cherché en vain des aperçus nouveaux, ou un style irréprochable. Mais ce qui s'y rencontrait, et ce que le peuple inculte des forêts appréciait bien plus, c'était la chaleur, c'était la vie, une vie débordante et vigoureuse. Ces rudes harangues, dont l'inspiration du moment faisait tous les frais, et dont le style saccadé et haletant ressemblait au torrent des montagnes qui entraîne tout sur son chemin, faisaient passer tout entière l'âme de l'orateur dans chacun de ses auditeurs. Cette parole fut parfois emphatique, exagérée, violente; qui songerait à s'en étonner? ces défauts sont de ceux qui accusent une vie jeune et exubérante. Ce que ces hommes des bois attendaient de leurs pasteurs, ce n'était pas des périodes oratoires coquettement ciselées, ni des pensées subtilement nuancées, ni des périphrases habiles, ni des dissertations philosophiques et savantes, mais plutôt des faits d'expérience, et surtout cet accent de sincérité qui impose et qui émeut.

Ils ne manquaient jamais de précision dans leur parole. Ils parlaient la langue du peuple et se servaient des expressions les plus usuelles. De cette façon, leur prédication allait toujours à son adresse. Dans le pays où ils vivaient, un homme sait à deux cents pas loger une balle dans l'œil d'un écureuil, ou moucher une chandelle avec sa balle sans l'éteindre. De pareilles gens doivent détester l'ambiguïté et goûter fort la précision. Aussi les vétérans de l'œuvre donnaient-ils trois conseils à leurs jeunes collègues, conseils qui mériteraient d'être écoutés, même chez nous: « Premièrement, ne commencez que quand vous avez quelque chose à dire; secondement, dites-le; troisièmement, taisez-vous quand vous l'avez fait. »

De la part de ces hommes dont ils connaissaient la vie austère et sainte, les colons, peu endurants en général, supportaient les répréhensions et les censures les plus âpres. Leur parole était toujours d'une intrépidité sans réticences; elle ne se défendait aucun sujet, et au besoin devenait une apostrophe directe et personnelle à des auditeurs incorrigibles. La salle de réunion se transformait parfois en une cour de justice, et la prédication en un réquisitoire impitoyable contre les endurcis. Quelques prédicateurs, particulièrement parmi les plus anciens, jouissaient du privilége de tout dire, et ils en usaient. Il n'était pas rare, par exemple, que James Axley (familièrement connu dans toute la vallée du Missisipi sous le nom de *Vieux Jimmy*) se mît, sa

prédication achevée, à adresser à ses auditeurs des réprimandes très directes et passablement vertes, qui faisaient baisser plus d'une tête coupable. On a conservé le souvenir d'une occasion où il se chargea de faire lui-même une application de son sermon, et où il réussit avec une verve et un à propos qui n'ont assurément pas d'exemple. Cette histoire est peut-être un peu trop américaine pour que nous la racontions ici. Cette indépendance de parole se manifestait surtout dans la critique des travers et des vices dont les missionnaires avaient le triste spectacle sous les yeux. Ils tonnaient contre l'ivrognerie, dont ils réussirent à arrêter les progrès dans une société qu'elle démoralisait rapidement, contre la profanation du jour du repos qui était universelle, contre la manie de la spéculation, et contre la fièvre du jeu, qui firent d'innombrables victimes. Rien de ce qui pouvait éloigner les âmes de Dieu ne leur paraissait indigne des anathèmes de la chaire chrétienne. Ils étaient surtout impitoyables envers le luxe et la vanité dans les toilettes. Les vétérans, comme Cartwright et Axley, s'indignaient en voyant la simplicité des premiers jours faire place à la recherche. Ce dernier, particulièrement, ne se lassait pas de censurer ce qu'il appelait la conformité au monde; elle lui déplaisait surtout chez ses collègues, et il savait parfois leur donner très habilement de bonnes leçons à cet égard.

Un jour qu'il prêchait dans une grande assemblée publique, entouré de plusieurs jeunes pasteurs assis sur l'estrade à ses côtés, il aborda son sujet favori d'une façon originale et piquante. Il ouvrit une discussion avec un adversaire imaginaire qu'il supposait à l'autre bout de la salle, et dont il énonçait lui-même les objections, en modifiant légèrement sa voix; puis, reprenant sa voix naturelle, il s'efforçait de démolir ses arguments. Après quelques passes d'armes brillantes, il fit parler de la sorte son contradicteur:

—Mais, Monsieur le ministre, vous ne pouvez pas nier que quelques-uns de vos prédicateurs méthodistes eux-mêmes ne s'habillent à la nouvelle mode, et n'aient un peu l'air et la tournure de nos jeunes dandys.

— Mon ami, reprit le pasteur, que dites-vous là? Ce n'est pas possible. Les prédicateurs méthodistes se font une trop juste idée de leur vocation, ils ont trop de bon sens, et ils se respectent trop pour s'avilir eux-mêmes, et avec eux le ministère sacré dont ils sont les dépositaires, par une aussi grossière inconséquence de conduite.

—Vous ne voulez pas me croire, Monsieur le ministre ; prenez donc un peu la peine de vous tourner et de regarder avec quelque attention ces jeunes pasteurs, vos collègues, qui sont auprès de vous, sur l'estrade.

Axley se tourna aussitôt, avec une expression de profond étonnement, et examina des pieds à la tête, pendant quelques minutes, deux ou trois jeunes pasteurs très bien mis, qui étaient à ses côtés. Cette inspection très attentive parut mettre ceux-ci mal à l'aise : ils tremblèrent sous le regard pénétrant de cet homme, auquel les années n'avaient pas réussi à enlever sa puissance fascinante. Il se retourna ensuite lentement vers son auditoire, puis, le bras étendu et l'œil fixé sur l'interlocuteur imaginaire, il lui dit, en abaissant la voix, quoique fort distinctement :

— Si vous le permettez, Monsieur, nous laisserons ce sujet de côté.

L'histoire ne dit pas si la leçon profita aux jeunes pasteurs trop amoureux des nouvelles modes. Que de pages de Cartwright, qu'il nous serait facile de rapprocher de cette anecdote, et où l'on verrait percer le même sentiment de réprobation pour le goût du luxe; nos pionniers le considèrent, en effet, comme l'un des dangers qui menacent la prospérité de cette chère Eglise, qu'ils ont réussi, à force de peines, à implanter dans les solitudes de l'Ouest.

Au nombre de ces hardiesses de la pa-

role, que d'autres appelleront peut-être des intempérances, il faut indiquer le caractère fréquemment agressif de cette prédication, caractère qui en fait une satire de mœurs perpétuelle. Les petits détails d'un intérieur de fermier viennent parfois en pleine lumière dans ces sermons, qui se donnent pour mission de ne rien laisser en dehors de leur champ d'inspection. « Ah! oui, mes bonnes sœurs, s'écrie Axley, dans cette église vous me paraissez aussi douces et aussi souriantes que des anges. L'une de vous vient m'inviter à dîner chez elle, et je m'y rends. Arrivé chez vous, vous me dites: « Asseyez-vous un moment, frère Axley, » pendant que je prépare le dîner,» et pendant que vous êtes à la cuisine, je vous entends élever la voix, disputer la domestique, distribuer des soufflets à vos enfants qui se mettent à pleurer; en un mot, j'assiste, par l'ouïe, à une scène d'intérieur qui n'a rien de bien édifiant. Cette bonne sœur, après cela, rentre auprès de moi, de nouveau douce et le sourire sur les lèvres, telle qu'un beau jour d'été; on dirait vraiment qu'elle vient de dire ses prières. Dites-moi, mes bonnes sœurs, est-ce là ce que vous appelez piété et christianisme? »

Cette prédication, réaliste dans le bon sens du mot, savait mettre à profit les occasions, les événements du jour, et ces grandes scènes que la nature déroule sous les yeux dans ce pays étrange. C'est ainsi que le terrible tremblement de terre de 1812, qui, pendant quelque temps, dérangea le cours du Mississipi, et bouleversa la contrée, devint un excellent auxiliaire pour l'œuvre chrétienne, et l'occasion d'un magnifique réveil.

Tout compté, le caractère dominant de cette prédication nous semble être, malgré quelques apparences contraires, un grand sérieux. Ces hommes simples, en présence de ces grandes assemblées qui se réunissaient pour les entendre, se disaient toujours que c'étaient là des âmes à sauver de la colère à venir. Ils se disaient que de la force ou de la faiblesse de leur parole et de leur zèle, pouvait dépendre, en quelque mesure, le salut ou la ruine éternelle de ces milliers d'âmes. L'enfer était pour eux une réalité saisissante, et qu'ils ramenaient fréquemment dans leurs discours. Ils étaient plus éloquents encore quand ils parlaient du ciel et de ses saintes joies, qui contrastaient si agréablement dans leurs espérances, avec cette rude existence de fatigues et de labeurs incessants qu'ils menaient ici-bas.

Mais nous avons tort, sans doute, d'essayer de saisir sur le fait la chose du monde la plus insaisissable: la vie. Oui, et c'est là le mot qui résume le mieux cette parole, qui est plus qu'une parole, qui est un combat. La vie, sous ses formes multiples, avec toutes les exubérances de la jeunesse, et avec toutes les énergies de la virilité, éclate partout dans l'œuvre de nos pionniers intrépides.

XXIX

Les diverses parties de l'Allemagne ont donné au bassin du Mississipi une partie notable de sa population. Les races germaniques ont conservé, semble-t-il, le goût des migrations lointaines, et, sans avoir le génie de la colonisation au même degré que la race anglo-saxonne, elles possèdent pourtant la plupart des qualités indispensables à ces transplantations des sociétés humaines. Elles ont la patience et le courage qui sont les auxiliaires nécessaires du besoin d'aventures. Une chose leur manque pourtant; elles ne savent pas assez se fondre dans leur nouveau milieu et s'identifier à la nationalité qu'elles acceptent. Elles refusent d'échanger leur langue contre celle de leur patrie d'adoption, et de la sorte elles demeurent comme une communauté à part dans le peuple nouveau qui se forme. C'est ce qui est arrivé en Amérique. Même à la seconde génération, les Allemands sont

allemands, de mœurs et de langage tout au moins.

Ce fait créait au méthodisme une obligation évidente. S'il voulait ne pas être infidèle à la mission qu'il s'était donnée, il devait, pour atteindre cette fraction si considérable de la population, former des missionnaires capables de parler l'allemand. La Providence, ici comme toujours, vint en aide à la faiblesse de ses ouvriers. Un jeune Allemand, du nom de Nast, poussé par une étrange soif d'aventures et par le besoin de faire diversion à des préoccupations intellectuelles d'une nature inquiétante, avait quitté les bancs de l'université de Tubingue, où il était camarade d'étude et ami du célèbre Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*, pour venir enseigner les littératures grecque et orientale dans l'université américaine de Kenyon. Ce fut dans l'Ouest, au milieu des simples prédicateurs des bois, que le professeur trouva la vérité qu'il avait longtemps demandée aux spéculations d'une science orgueilleuse. Aussitôt il se sentit poussé à consacrer ses forces et son talent à l'évangélisation de ses pauvres compatriotes, dont la condition morale et religieuse était déplorable; ils étaient, en effet, ou catholiques au sens le plus arriéré du mot, ou protestants élevés à l'école du rationalisme le plus incolore. Le jeune missionnaire fut souvent malmené et repoussé par ses compatriotes; il ne se découragea pas cependant, et les plus remarquables succès vinrent bientôt récompenser sa foi et son dévouement. Ses travaux commencèrent à Cincinnati, et se répandirent de là dans les diverses parties des pays nouveaux. De nombreux auxiliaires vinrent unir leurs travaux aux siens. Cette œuvre est devenue une des branches les plus prospères de la grande œuvre d'évangélisation entreprise par l'Eglise méthodiste épiscopale : elle compte quinze mille membres de l'Eglise et plus de deux cents pasteurs prêchant en allemand. Sous la direction du D[r] Nast, toute une littérature religieuse allemande s'est fondée sur l'autre rive de l'Atlantique, avec journaux, commentaires bibliques, etc. Ce n'est pas tout. L'ancien ami de Strauss n'a pas eu de repos qu'il n'ait décidé son église à entreprendre, en Allemagne même, une mission qui est florissante et qui, depuis quelques années qu'elle est fondée, s'est étendue avec rapidité sur les pays d'Europe où la langue allemande est parlée, et notamment sur la Suisse allemande.

XXX

Cette étude, si incomplète malgré sa longueur, le serait encore plus, si nous négligions de donner quelques détails sur la mission entreprise au sein des tribus aborigènes de l'Ouest. Nous avons eu, à diverses reprises, l'occasion de parler de leur hostilité à la colonisation et des dangers qui en résultèrent fréquemment pour nos évangélistes. Il est temps de parler rapidement de l'influence qu'exerça sur eux la prédication de l'Evangile.

Nos lecteurs savent que les premiers efforts et les premiers succès remontent aux Moraves. Jusqu'en 1815, l'Eglise méthodiste s'attacha surtout à porter l'Evangile aux colons; ce ne fut qu'occasionnellement qu'elle s'adressa aux indigènes, en général complétement inabordables. Il fallut qu'ici encore Dieu suscitât un homme doué d'aptitudes spéciales, et qui se dévouât corps et âme à cette œuvre. Cet homme fut John Stewart. C'est une étrange histoire que la sienne. Il appartenait à la race noire et par conséquent aux couches les plus basses de la société américaine; il avait contracté des habitudes vicieuses pendant sa jeunesse, à tel point que sa figure naturellement ouverte et intelligente avait pris une expression hébétée et presque hideuse. Un jour qu'il lui était arrivé de faire des libations trop abondantes, l'ennui de la vie s'empara de lui, et il résolut de mettre fin à une existence naturellement misérable et que ses débauches

n'amélioraient guère. Comme il allait se jeter dans l'Ohio, il entendit sur son chemin la voix d'un prédicateur en plein vent; il eut la curiosité de s'approcher et de prêter l'oreille. L'orateur décrivait l'état misérable du pécheur exposé à la mort et à l'enfer; puis il montra les compassions infinies du Sauveur et son amour pour les plus dépravés. Cette parole alla au cœur du pauvre Stewart; ce fut un message de miséricorde pour cette pauvre âme ruinée et avilie. Il revint chez lui humilié et repentant. Sa conversion data de ce jour. L'Eglise ne tarda pas à lui ouvrir ses portes, et le pasteur s'efforça de cultiver cette intelligence qui ne manquait pas de vivacité. Ce pauvre enfant de l'Afrique ne savait pas grand' chose, à peine un peu lire et un peu écrire; en revanche, comme presque tous ses frères, il chantait admirablement. A peine converti, il se demanda de quelle manière il pourrait se rendre utile. Cette pensée le poursuivait tellement que son sommeil en était troublé. Pendant trois nuits consécutives, il crut entendre une voix qui lui disait; « Va-t'en vers le Nord-Ouest, et porte aux tribus indiennes l'Evangile de ton Sauveur. »

Stewart était pauvre; il n'avait pour amis que les méthodistes, qui le considéraient bien comme un frère, mais qui se refusaient à voir en lui l'étoffe d'un missionnaire. L'accueil glacial qui répondit à ses ouvertures sur ce sujet ne le découragea pourtant pas, et, convaincu que Dieu l'appelait, il partit, n'ayant pour tout bagage que sa Bible et son livre de cantiques, et ne sachant par rapport au but de son voyage que ceci, que Dieu l'envoyait vers les pays situés au Nord-Ouest. Après de longues fatigues, il parvint au milieu d'une tribu d'Indiens *Delaware*, sur les bords du Muskingum. Comme il ignorait absolument leur langage, il se mit, à leur grande surprise, à chanter, à prier et à prêcher dans sa langue natale, qu'ils ne comprenaient pas davantage. Les Indiens arrêtaient sur ce noir étranger leurs grands yeux étonnés, sans paraître toutefois bien émus par ses exhortations et par ses larmes. Celui-ci continua sa route jusqu'à un nouveau campement, situé sur la rivière Sandusky. Lorsqu'il fit son apparition au milieu d'eux, les Indiens célébraient une fête avec danses et orgies. La couleur de sa peau lui valut un accueil empressé, et on lui fit apporter une coupe remplie d'eau-de-vie pour qu'il participât à la fête commune; mais il connaissait trop bien les effets de cette dévorante boisson pour ne pas la repousser vivement. Cela indisposa les Indiens, qui manifestèrent bientôt leurs mauvais sentiments. Stewart, se voyant dans l'impossibilité de leur expliquer sa conduite, se mit à chanter un de ses cantiques bien-aimés. Ce chant si nouveau produisit une étrange impression sur toute la multitude; les danses furent interrompues, et la colère s'éteignit dans les cœurs. Lorsqu'il eut fini, il tomba à genoux et se mit à prier avec ferveur pour le salut de ces pauvres gens. Pendant qu'il priait, un vieux chef, qui connaissait cet idiome nouveau pour tout autre, s'approcha, et se mit à interpréter mot après mot la prière de l'étranger. Il traduisit de la même manière l'exhortation qui suivit. L'émotion gagnait tous les cœurs, et assurément une grande œuvre eût été faite parmi ces pauvres gens, si le chef suprême de la tribu, irrité et jaloux de cette influence rivale, ne fût survenu violemment, en menaçant de son redoutable tomahawk l'importun prédicateur. John dut couper court à son exhortation, et s'en aller plus loin, le cœur gros de chagrin.

Notre étrange et infatigable missionnaire, loin de se décourager, résolut de faire une troisième tentative. Les Indiens auprès desquels il s'établit, ne paraissaient pas mieux disposés que les autres, tout préoccupés qu'ils étaient par une grande fête nationale. Après avoir été longtemps éconduit, il obtint la faveur de prendre la parole

devant la foule réunie, au moyen d'un interprète qu'il avait su trouver. On lui fixa l'heure et le lieu de sa réunion; mais, quelle ne fut pas sa déception, au moment venu, de ne se trouver en présence que d'un vieux Indien et d'une vieille femme. Il leur prêcha néanmoins avec tout le zèle dont il était capable. Bientôt la curiosité s'éveilla autour de lui. Lui-même se familiarisa avec la langue et les mœurs du pays. Un réveil intéressant vint récompenser ces premiers travaux, auxquels est resté attaché le nom de John Stewart, le missionnaire noir.

Cette entreprise si extravagante aux yeux de la sagesse vulgaire, ne pouvait que paraître admirable aux yeux de la foi. Elle suffit pour attirer les regards de l'Eglise missionnaire de l'ouest, sur ces tribus qu'elle avait trop laissées en dehors du cercle de son action. Ce que n'avaient osé entreprendre ni des comités religieux ni des synodes de pasteurs, un humble chrétien nègre l'avait entrepris. L'évêque Mac-Kendree vit dans ce fait une direction providentielle, et aussitôt il se consacra de tout cœur à l'avancement de cette œuvre chrétienne. Plusieurs missionnaires furent envoyés sur les traces du pieux éclaireur Stewart, qui continuait à pénétrer jusqu'au cœur des diverses tribus. Les deux frères Finley, dont l'aîné nous est surtout connu par ses Mémoires, furent au nombre de ces premiers envoyés. Bien que la voie eût été tracée par leur intrépide devancier, leur établissement au milieu des tribus indiennes fut loin d'être facile. Des préjugés qui n'existaient pas contre le missionnaire de couleur noire, naissaient en foule contre le représentant de cette race blanche que les diverses tribus s'accordaient à détester, et qu'elles accusaient d'avoir profané leur antique patrie. Il est intéressant de suivre dans les ouvrages de Finley [1] les phases successives de cette belle œuvre, dans les détails de laquelle nous regrettons de ne pouvoir entrer, à cause des limites que nous devons nous imposer.

Peu à peu l'influence chrétienne se fit sentir, et l'on vit ces indomptables enfants du désert, vaincus par l'Esprit de Dieu, accepter l'Evangile, avec les transformations innombrables qu'il apportait et dans leurs traditions et dans leurs croyances, et, ce qui était le plus dur, dans leurs mœurs. Parmi les premiers fruits du ministère des Finley et de leurs collègues, on compta plusieurs chefs de distinction. L'un, entre autres, portait un nom plus qu'étrange, qu'il tenait, sans doute, selon la coutume indienne, de quelque incident de sa vie ou de quelque trait de son caractère; on l'appelait *Entre-les-bûches* (en anglais : *Between-the-logs*). Ce chef appartenait à la tribu des *Ours*, et avait conquis la haute position qu'il occupait par l'énergie de caractère qu'il avait déployée dans la défense de sa nation. Peu avant sa conversion, il était parti un jour à pied de chez lui, et était allé, malgré la longueur et les périls de la route, jusqu'à Washington, pour plaider la cause de ses compatriotes devant le gouvernement des Etats-Unis. Le secrétaire d'Etat lui ayant fait remarquer que sa conduite était irrégulière, et qu'il ne convenait pas de venir ainsi en ambassade, sans se mettre en rapport préalablement avec les consuls et les autres agents du gouvernement, le chef indien répondit fièrement : « Je le savais, mais j'ai pensé que les chemins sont libres, et je suis venu. » Dès qu'il eut été converti, il consacra son intelligence à la cause chrétienne. Il devint un serviteur actif de Jésus-Christ, et un prédicateur d'une originalité saisissante et d'une puissance extraordinaire; il fut chargé de la direction d'une école pour ses compatriotes, et vint plaider leurs intérêts dans le sein même des Conférences annuelles des pasteurs méthodistes de l'Ohio. Une fois même, il alla jusqu'à New-York, où dans

[1] *Autobiography of Rev. James-B. Finley.* — *History of the Wyandott Missions, by James-B. Finley.*

des assemblées de Missions, il parla, avec énergie et éloquence, des besoins de ses frères.

Des occasions de ce genre, — et elles se multiplièrent rapidement, ne pouvaient que faire gagner du terrain à l'œuvre évangélique. Le dévouement admirable des missionnaires fut pour beaucoup aussi dans ces succès. Intelligentes et sensibles, les tribus indigènes comprenaient bien vite les mobiles qui animaient ces hommes. Ce qui les touchait surtout, c'était le zèle des femmes chrétiennes qui les accompagnaient. Une jeune fille d'un grand mérite, Mlle Harriett Stubbs, appartenant à une des premières familles de la magistrature de l'Ohio, ne craignit pas de renoncer aux avantages de la vie civilisée, pour venir se consacrer, dans la compagnie de la famille d'un missionnaire, à l'instruction des Indiens. Aussi ceux-ci la prirent-ils bientôt en singulière affection, et elle devint, pour ainsi dire, l'idole de la tribu, qui la considérait comme une messagère venue du pays des esprits pour enseigner le chemin du ciel. On ne l'appelait que « notre gentil petit oiseau rouge. » Il est impossible d'apprécier exactement tout le bien qu'elle fit par sa piété simple et aimable.

A la suite de la conversion de quelques-uns des principaux chefs, il y eut un mouvement dans toute la tribu ; on se mit de tous côtés à étudier les sujets religieux. Finley nous raconte qu'un soir son ami, le chef dont nous avons parlé, le fit inviter à venir en toute hâte chez lui. Il s'y rendit et trouva rassemblés les principaux chefs de la tribu, païens et chrétiens ; il s'agissait de mettre en présence les deux croyances. Après qu'on eut mangé du miel et fumé, préliminaires indispensables selon la coutume nationale, un chef, appelé du nom énergique et peu rassurant d'*Yeux-sanglants*, prit la parole et fit une apologie habile des vieilles mœurs et des antiques croyances. La conférence fut très sérieuse, et se prolongea jusqu'à neuf heures le lendemain matin. Le missionnaire raconte qu'il a rarement entendu des discours aussi éloquents et aussi bien pensés, que dans cette nuit mémorable. Lorsque la séance se leva, le parti païen avoua avec une franchise qui lui faisait honneur, qu'il avait été complétement battu. Cette victoire fut décisive.

Voici un autre fait qui montre quelle ardeur les Indiens mettaient à embrasser le christianisme. Une de leurs tribus, les *Têtes-plates*, cantonnée au milieu des Montagnes-Rocheuses, vit arriver un jour un voyageur qui venait dans ces lointaines régions, dans des vues purement commerciales. Cet homme, sans être précisément pieux, avait quelques notions du christianisme, dont il fit part incidemment dans ses conversations. Les quelques paroles qu'il adressa aux Indiens au sujet de Jésus-Christ et de la Bible, éveillèrent leur intérêt à un tel point, qu'ils se mirent à questionner l'étranger sur ces choses si nouvelles pour eux. Celui-ci fut vite au bout de sa science, et, fort embarrassé pour leur enseigner ce qu'il ignorait lui-même, il leur dit que, du côté du soleil levant, vivaient en grand nombre des hommes capables de leur fournir tous les renseignements qu'ils désiraient. Le conseil de la nation fut convoqué, et quatre hommes furent délégués pour aller aux informations sur Jésus-Christ et sa Parole. Ces députés traversèrent plusieurs centaines de milles, et arrivèrent à Saint-Louis, où ils trouvèrent un accueil plein d'affabilité. Ils repartirent porteurs de bonnes nouvelles, mais deux seulement rentrèrent dans leurs foyers : les deux autres périrent de fatigue en route.

La publicité qui fut donnée à ce fait intéressant, réveilla les sympathies des chrétiens en faveur des tribus de l'ouest ; plusieurs missionnaires furent envoyés vers ces peuplades, et bientôt les contrées situées au-delà du Mississipi, assistèrent à un ré-

vail intéressant. Les nouveaux convertis renoncèrent généralement à leur existence nomade, et acceptèrent les habitudes de la vie civilisée. On ne peut que déplorer l'insigne mauvaise foi du gouvernement américain qui, après avoir « garanti à eux et à leurs enfants, à perpétuité, » le sol de leur habitation, les en a dépossédés, sans témoigner plus d'égards aux tribus civilisées et chrétiennes, qu'aux tribus encore indisciplinées et nomades.

La position tout à fait instable et précaire faite aux Indiens, sans cesse refoulés par la civilisation, a complétement ruiné plusieurs églises missionnaires qui florissaient au milieu d'eux; car bien que les prédicateurs méthodistes les aient suivis dans leurs lointaines migrations, ils ont eu de la peine à réagir contre les sentiments si naturels de mécontentement et de défiance. Toutefois, ils sont à l'œuvre, et loin de se décourager, ils persévèrent dans leur travail de dévouement, et des succès solides, sinon brillants, viennent récompenser leur foi.

Comme nous l'avons dit au commencement de cette étude, c'est un destin mélancolique que celui de ce peuple expatrié par la brutale main de la civilisation. Il n'y a aujourd'hui qu'une opinion parmi les savants et les hommes d'étude, au sujet de son avenir. La voici, exprimée avec une énergie triste, par M. Charles Lavollée : « Repoussé par l'invasion européenne, abruti par les spiritueux que lui apporteront les blancs, l'Indien remontera vers le nord, il fuira jusqu'à ce qu'il se trouve acculé aux glaces éternelles du pôle; là, après avoir jeté ses inutiles filets, et lancé dans le vide sa dernière flèche, n'espérant plus que dans l'hospitalité promise par le Grand-Esprit, il se couchera sur la neige, qui l'aura bientôt couvert de son linceul, et, avec lui, toute une race aura disparu à jamais de la surface de la terre. »

Cette conclusion n'est pas la nôtre. Nous croyons fermement que le temps de la colonisation brutale et sanglante est passé pour les Etats-Unis, et que, en présence d'un peuple désormais impuissant et désarmé, ils sauront comprendre qu'il y a quelque chose de mieux à faire que de l'exterminer, et qu'il n'est pas impossible de se l'assimiler. Les principes chrétiens ont assez remporté de victoires des deux côtés, chez les vainqueurs et chez les vaincus, pour que ces espérances nous paraissent autre chose que de vaines utopies.

Nous arrêtons ici ce travail, que nous avons dû à chaque instant écourter, et qui n'a la prétention que d'esquisser très superficiellement la matière qu'il traite. Le temps, l'espace, les matériaux nous manquaient, pour entreprendre une étude approfondie et complète, que n'eût pas comportée, d'ailleurs, la nature du recueil qui nous prête sa publicité. Tout écourté qu'il est, notre travail a néanmoins dépassé les limites que nos prévisions lui avaient assignées, et que permettent les traditions du *Chrétien évangélique*, dont les rédacteurs ont bien voulu se prêter à nos arrangements, avec une obligeance dont nous sommes touché. C'est à eux encore que cette étude devra de n'être pas aussi incomplète qu'elle le paraît, puisqu'ils nous ont autorisé à donner une seconde série d'articles, qui auront pour objet de présenter au lecteur une sorte de galerie des héros principaux de l'œuvre de l'Ouest, et un coup d'œil rapide sur l'ensemble et sur les résultats de cette œuvre[1].

MATTHIEU LELIÈVRE, pasteur.

Fin de la première série.

[1] Cette seconde série, qui paraîtra, nous l'espérons, dans les derniers numéros de l'année, sera beaucoup moins étendue que celle que nous terminons.

HISTOIRE RELIGIEUSE

CONTEMPORAINE.

—

Une visite aux martyrs espagnols.

On sait que l'esprit de l'Inquisition est encore bien vivace en Espagne, et que depuis plus de deux ans plusieurs chrétiens des plus honorables gémissent dans les cachots de Grenade et de Malaga pour leur attachement au pur Evangile. Le romanisme est toujours le même, partout où il a ses coudées franches. Comment en effet une église qui se prétend infaillible viendrait-elle à résipiscence?

Il y a quelques années que Manuel Matamoros, officier espagnol, avait embrassé le protestantisme; puis ayant quitté l'armée, il avait passé trois ans à Malaga et s'était enfin établi à Barcelone. Dans ces deux villes il travailla au bien spirituel de ses compatriotes. Vers la même époque (1860), José Alhama, chapelier à Grenade, suspecté de protestantisme, vit sa maison envahie par la police. On trouva chez lui quelques lettres de Matamoros, dont l'une entre autres suggérait l'idée qu'il serait bon peut-être de demander aux Cortès la liberté de culte. Il n'en fallut pas davantage pour faire arrêter aussi Matamoros, comme prévenu «d'un grand crime.» Celui-ci fut cité devant le tribunal de Barcelone (octobre 1860), et on lui demanda : «Professez-vous la foi catholique romaine; sinon quelle religion professez-vous?» Il répondit : «Ma religion est celle de Jésus-Christ; ma règle de foi est la Parole de Dieu ou la sainte Ecriture, qui, sans une seule parole ajoutée, tronquée ou retranchée, est la base de ma croyance. L'Eglise catholique romaine n'étant pas basée sur ces principes, je ne crois pas à ses dogmes, et je me soumets encore moins à elle quant aux pratiques.» Le tribunal parut étonné de cette réponse; on avait espéré une rétractation. Le juge-président dit au prisonnier : «Savez-vous bien ce que vous dites?» — «Oui, monsieur, je ne puis me rétracter en rien; j'ai mis la main à la charrue et je ne saurais regarder en arrière.»

Matamoros, confondu avec les plus grands criminels, attendu que son délit était «un des pires qui fussent possibles,» fut plus tard transféré dans les cachots de Grenade, et au commencement de 1861, enfermé dans la prison de l'Audiencia, où il eut bientôt pour compagnons de captivité Alhama et Trigo, enveloppés dans la même accusation que lui.

En avril 1861, dans la ville de Malaga, plusieurs chrétiens évangéliques espagnols, entre autres Marin, Gonzalès et Carrasco, furent pareillement plongés dans les cachots; quelques autres échappèrent aux recherches de la police et purent s'enfuir.

Ces prisonniers pour l'Evangile ont été longtemps traités avec autant ou plus de rigueur que les plus vils criminels, et leur santé, celle de Matamoros surtout, en a grandement souffert. On a cherché à en impliquer plusieurs dans un complot politique, mais en vain; leur innocence à cet égard a été reconnue par les magistrats. Et néanmoins ils ont été condamnés, soit en première instance, soit plus tard en appel, à diverses peines, les uns à sept ans, d'autres à neuf ans de galères. L'Europe protestante s'est émue, quelques efforts ont été faits auprès du gouvernement espagnol, et bien des prières sont montées vers Dieu en faveur des persécutés. Par les soins de l'*Alliance évangélique* une nombreuse députation, dans laquelle la plupart des états européens du nord et du centre étaient représentés, s'est réunie à Madrid en mai dernier, pour présenter à la reine d'Espagne une requête respectueuse en faveur des condamnés. Là, le 20 mai au soir, quelques-uns de ces délégués venaient d'implorer ensemble le secours de Dieu, et s'entretenaient de la grave mission dont ils avaient à s'acquitter, quand on leur remit un journal sortant de presse. C'était la *Correspondencia*, feuille ultramontaine, qui renfermait l'entrefilet suivant : «La reine a daigné commuer la peine des présides (galères) prononcée par l'audience de Grenade contre les accusés de protestantisme, convertissant cette peine en bannissement à l'étranger pour le temps de leur condamnation, et plus tard à la surveillance des autorités. Nous supposons qu'en faisant cette commutation, Sa Ma-

jesté n'aura pas seulement consulté l'impulsion de son cœur toujours enclin à la pitié, mais encore le désir que ces misérables égarés n'infectent pas de leur exemple et de leur prédication les condamnés qui se trouvent dans les présides où ils auraient dû accomplir leur peine. » — On vient d'apprendre que la même commutation de peine s'applique aussi aux prisonniers de Malaga, qui, comme ceux de Grenade, avaient été condamnés à neuf ou à sept ans de galères.

Au reste le Seigneur a puissamment soutenu ses enfants pendant toute leur dure captivité. Ces témoins de Jésus-Christ ont enduré leurs souffrances avec fermeté, et même avec joie. On peut en juger par ce fragment d'une lettre de Matamoros, écrite de la prison de Grenade, en date du 23 avril 1863, peu avant sa condamnation en dernière instance : ...... « Le moment de ma sentence approche; j'attends que ce sera une sentence de condamnation. J'ai épuisé maintenant toutes les voies judiciaires; ma destinée est les galères...... Il paraît que la reine d'Espagne veut me gracier moyennant des rétractations à l'égard de ma foi. Que la reine garde sa grâce! Je la repousse, à cette condition, de toutes les forces de mon âme; je veux aller aux galères, à l'échafaud! je veux mourir pour le divin nom de Jésus!...... Le Seigneur permet que, malgré la faiblesse de mon corps, je ne sois point abattu. J'attends avec tranquillité ma sentence, et je la recevrai avec une vraie joie en Jésus-Christ, qui est notre résignation, notre consolation, notre parfaite espérance et notre vie. Que la volonté du Seigneur s'accomplisse en toutes choses!...... En avant, en avant! ma liberté n'est sûrement pas le sujet véritablement important; ce qu'il y a d'important, d'indispensable, c'est le bien de l'œuvre évangélique...... Ni les galères, ni les tribunaux, ni les rois, ni les hommes, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu! Que pourrais-je craindre avec cette assurance? Rien. »......

Ces indications sommaires, que nous venons de rappeler, feront mieux comprendre à nos lecteurs la lettre suivante, adressée par l'un des membres hollandais de la députation de l'Alliance évangélique, le docteur Capadose, à son ami M. le prof. P. quelques jours avant la commutation de peine. Nous en devons la communication à l'obligeance de l'un de nos frères et collaborateurs; nous en transcrivons ce que la prudence et la discrétion permettent de publier.

« Madrid, 16 mai 1863.

...... » Vous aurez apparemment reçu ma lettre d'Alicante...... Notre voyage de mer, qui jusque là avait été si doux, l'a moins été d'Alicante à Malaga. Un vent assez fort soufflait et notre frêle bâtiment était ballotté comme si c'eût été un brin de paille. Tous nos compagnons de voyage ...... ont eu le mal de mer d'une manière affreuse et angoissante. Dieu m'en a préservé, j'ai été parfaitement bien. Arrivé à Malaga, nous nous y sommes un peu reposés et avons vu les choses intéressantes. Mais vous concevez, mon cher, que ce n'est pas le but que je me proposais. Ma sainte mission était d'aller trouver les prisonniers et les enfants de Dieu cachés aux yeux des ennemis, mais présents et bénis devant leur Père céleste. Mais comment m'y prendre? c'était chose difficile, ne connaissant personne, et la plus grande prudence m'ayant été recommandée. Enfin en retournant en voiture à l'hôtel, je me rappelle en chemin un nom que, presque deux ans auparavant, le cher Matamoros m'avait indiqué comme une voie assurée pour lui faire parvenir mes lettres. Je demande à notre conducteur si telle rue était bien éloignée. Non, me dit-il, nous devons y passer...... Arrivé là je descendis ...... et voilà que nous frappons à la porte qui m'était indiquée. — M...... demeure-t-il ici? — Oui, mais il est sorti, me dit en espagnol un homme de bonne mine...... — Dites-lui qu'un de ses amis est logé à ...... et qu'il désire le voir. — Nous rentrons; avant le soir un monsieur se présente et sans parler me montre une carte de visite de Matamoros sur laquelle il avait écrit de sa propre main : A mon carissimo amigo D. Capadose. C'était un signe de haute maçonnerie! Il s'assit...... Bientôt nous nous liâmes, et il nous fit faire la connaissance de tous les frères qui sont à ....., ce que je lui avais instamment

demandé...... Déjà ceux-ci savaient que je devais arriver. ».......

« Comme j'avais demandé à notre consul à Malaga des cartes d'entrée pour quelques fabriques, je ne reçus celle de la prison que le lundi. Aussitôt j'y fus avec un ami. Mais, ô mon cher frère! comment vous donner une idée de ce que Dieu nous préparait dans ce terrible bâtiment? A notre entrée dans cette vaste et sombre enceinte, d'où s'exhalait un air pestilentiel et où se trouvaient un grand nombre de criminels aux regard farouches, trois hommes s'avancent précipitamment à ma rencontre, m'embrassent, me prennent la main, nous entourent avec émotion. C'étaient le jeune Carrasco, le brave A. Marin et Gonzalès. Ils étaient prévenus de mon arrivée et dans l'élan de l'amour fraternel ils s'étaient précipités à ma rencontre. Je tremblais d'émotion et mes larmes coulèrent avec les leurs. Dieu me donna de leur adresser quelques paroles de consolation et d'amour; et ces moments, en de telles circonstances, au milieu de cette foule de malfaiteurs qui se regardaient stupéfaits et comme interdits devant cette scène de l'amour chrétien, ces moments, dis-je avaient quelque chose de saisissant. Ces trois chers martyrs nous comblèrent de petits cadeaux et exprimaient de la manière la plus douce l'affection de leurs cœurs. Ils ne me connaissaient cependant que par mes lettres à Matamoros, qui ont circulé parmi les amis opprimés. Le geôlier et l'Algésiras, qui nous suivirent partout, étaient comme saisis d'étonnement, voyant que nous n'étions cependant pas des parents des prisonniers. Enfin après une petite heure d'entretien, et je puis dire d'assistance palpable de de mon Dieu qui me mit sur les lèvres l'expression espagnole des sentiments de mon cœur profondément ému, nous prîmes congé d'eux en les recommandant dans le silence du recueillement à ce Dieu compatissant qui prépare la couronne immarcessible à ces bienheureux, après leurs souffrances terrestres pour la gloire de son nom. » .....

« Nous nous préparâmes à partir pour Grenade. Le chemin est long..... A six heures du soir nous nous étions mis en route (dans la diligence), et le lendemain à huit heures nous arrivâmes à Grenade, où la tendre mère de Matamoros et un jeune homme qui parlait le français, nous attendaient à l'arrivée. Quand je la vis, mon désir d'aller le plus tôt possible embrasser mon cher ami dans sa prison augmenta. Bientôt nous portâmes nos pas tremblants de fatigue mais soutenus par notre Dieu, le puissant de Jacob, vers l'*Audiencia*, enceinte de douleurs et de crimes, mais aussi de louanges à Dieu au milieu de ces enfants sous la croix. Non, je ne tâcherai pas de vous décrire ce moment vraiment solennel, où nous tombâmes, Matamoros et moi, dans les bras l'un de l'autre. D'abord les paroles nous faisaient défaut. Deux ans et demi d'une correspondance intime et très fréquente nous avaient unis étroitement, et quoiqu'il y eût plus d'un an que Matamoros m'avait écrit: « Oui, je vous presserai encore une fois ici-bas contre mon cœur, » il n'y avait cependant et surtout à mon âge que bien peu de chances que je pusse faire un voyage pareil: et voilà le moment était venu, et nous adorâmes les voies insondables de la sagesse de notre Dieu. — Ce jeune homme de 27 ans, d'une taille très élancée, maigre, plein de grâce dans tous ses mouvements, a une physionomie où la fermeté et l'amour brillent dans ses yeux noirs, avec l'expression d'une vivacité surprenante et en même temps d'une sérénité qui vous dit: Ce n'est pas moi qui souffre, Christ a porté ma croix. A son côté était le grave Alhama, homme fort et robuste, à longue barbe, mais dont les yeux exprimaient la paix et une grande douceur. Cet homme de Dieu a aussi été l'instrument de la conversion de plusieurs. Puis Trigo, l'homme bien élevé, aux manières élégantes, manifeste lui aussi une grande douceur et soumission aux décrets de ce Dieu Sauveur qui est sa richesse, sa consolation et sa vie. En outre la mère attristée de Matamoros, la femme de Marin de Malaga, celle de..... etc. Voilà le cercle d'hommes d'élite parmi lesquels vos amis (car ma chère épouse m'a suivi partout) ont passé deux à trois heures de suite tous les jours, durant les six journées de mon séjour à Grenade. Ensemble nous avons lu la Parole de Dieu, nous avons eu des conversations édifiantes, ensemble nous avons fait la prière. Mais nous avons cru, Matamoros surtout, que je pourrais être

de quelque utilité à Madrid même, et nous trouvâmes convenable que je ne tardasse pas plus longtemps à m'y rendre, quoique de part et d'autre ce fût un grand sacrifice et une douleur de cœur de nous séparer. Nous étions convenus que nous ne nous séparerions pas sans avoir participé ensemble au saint sacrement du sang de l'Agneau immolé pour nos forfaits. C'est dans la matinée du 21 avril que nous nous sommes réunis dans la prison de Matamoros. Nous étions à nous dix et un petit enfant de Trigo..... Dans toute la simplicité des premiers chrétiens nous rompîmes le pain et prîmes la coupe..... Matamoros voulait que je distribuasse les signes sacrés; mais quoique mon âge me donnât quelque droit d'ancienneté, devant ces martyrs je sentais tellement mon infériorité, mon indignité, que je refusai. J'ai seulement lu en espagnol l'institution de la cène, Matamoros rompit le pain et versa la coupe, dont nous avons tous bu dans une indicible émotion, sous ces voûtes où le grondement continuel de la grande population de prisonniers ne nous a pas troublés. Puis Matamoros fit une prière si pénétrante que je me sentais comme poussé à y ajouter quelques élans de mon cœur, ... lorsqu'on frappa à coups redoublés à la porte du réduit où nous nous trouvions. Les femmes qui étaient parmi nous étaient comme atterrées, craignant quelque mal. Nous ouvrîmes, c'était M. Bonnet (de Paris)..... Le moment solennel de prendre congé était venu. O mon Dieu! tu sais quelle a été l'émotion de nos âmes..... Nos larmes coulaient, mais elles n'étaient pas amères; au contraire, à travers les sombres nuages, l'éclatante lumière du soleil de justice versa des flots de consolation dans nos cœurs, et nous pûmes apprécier dans toute la profondeur de sa signification ce mot *à Dieu*. Tous nous suivirent jusqu'à la porte de fer de la prison, qui donne sur la rue. Cette porte dut se fermer sur les prisonniers, et nous, nous sortîmes. Mais voilà que, dans la rue, à travers les ouvertures doublement grillées, nous vîmes encore ce héros de la foi, Matamoros, étendant ses mains à travers les barreaux et nous envoyant comme de loin, aussi longtemps qu'il pouvait nous voir, ses salutations cordiales et la bénédiction d'un Dieu de miséricorde. Ah! mon ami, l'émotion était trop grande pour mon corps si chétif..... »

..... « Voilà, frère bien-aimé, un épisode de ma vie et de ma vieillesse qui aura du retentissement dans mon cœur jusqu'à mon dernier moment..... »

CHRONIQUE.

On n'en saurait plus douter, la **France** se réveille. Après avoir, pendant de trop longues années, pris son parti de ce qu'on était convenu d'appeler le règne de l'ordre, apparemment parce que la tranquillité de la rue n'était pas troublée, le pays commence à comprendre que l'ordre véritable doit pouvoir faire bon ménage avec la liberté. Et voilà comment, après avoir insisté exclusivement sur une des exigences de la vie sociale, on pense de nouveau à l'autre. Sera-t-on plus heureux cette fois-ci que dans bien d'autres pour arriver à un de ces précieux équilibres qui assurent à un pays une longue période de progrès normal et de tranquillité? C'est ce qu'il serait encore prématuré de vouloir décider. Au moment où ces lignes s'écrivent, la volonté des électeurs n'est pas encore connue. Mais, quoi qu'il en soit, que le mouvement aboutisse ou non, qu'il soit le commencement d'une ère nouvelle, ou l'agitation fiévreuse d'un malade condamné à gémir encore de longues années sur sa couche, le principal résultat est déjà obtenu. La France a enfin entrevu ce que doit être la vraie liberté. Tandis que, jusqu'à présent, les divers partis politiques avaient exclusivement visé à s'emparer de la grande machine de l'Etat, pour la faire fonctionner au profit de leurs idées et de leurs intérêts, on a enfin senti qu'il fallait en finir avec ce mécanisme qui rendait toute liberté impossible. Telle est la haute portée du mouvement électoral auquel nous venons d'assister. Il s'est accompli sous l'influence du jeune parti libéral, qui peut être rattaché à deux grands noms: Tocqueville, dans le passé, Laboulaye dans le présent. La devise de cette poignée d'hommes distingués est aussi simple que profonde : diminuer autant que possible, et

dans toutes les sphères, le rôle de l'Etat, pour étendre d'autant celui de l'individu. Certes, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la France, élevée à une autre école pendant des siècles, ne prêtât pas tout d'abord l'oreille à cette voix nouvelle. Cependant, on a eu lieu d'être étonné et réjoui en voyant que bon nombre des circulaires électorales s'étaient inspirées de cet esprit. De côté et d'autre, le drapeau de l'individualisme a été déployé; on a hautement professé ces principes élémentaires du droit public qui doivent aboutir à une décentralisation politique et religieuse, à l'émancipation politique et religieuse de la commune. Les électeurs ont été mis en demeure d'opter entre les idées de Bastiat, de Tocqueville, de Vinet, et celles du grand roi, de Bossuet, renouvelées des Grecs. C'est pour la première fois, depuis bien des années, que la notion païenne et la notion chrétienne de l'Etat, se trouvent ainsi en présence. Sans doute, la première n'est pas à la veille de triompher, mais c'est déjà beaucoup qu'elle ait été admise à faire valoir ses prétentions.

Il faut bien que nous ne nous fassions pas illusion en tout ceci, puisque des hommes qui ne brillent pas à la tête de l'armée du progrès, ont tenu à honneur de prendre date et de se tourner vers l'avenir dont l'aurore pointe à l'horizon. Les chances de la vraie liberté ne sauraient être mauvaises, puisque le clergé français a cru devoir déclarer qu'il ne la reniait pas. Dans un manifeste qui a paru la veille des élections, quelques évêques ont cru devoir rappeler leurs devoirs électoraux à leur clergé et à leurs ouailles. Voici les paroles singulièrement opportunes qu'ils ont adressées au premier:

« Soyez plus que jamais charitables, ne vous mêlez à rien de ce qui divise et irrite, ne vous faites les agents de personne; n'oubliez pas que vous serez demain les pasteurs des vaincus comme des vainqueurs. Mais n'oubliez pas non plus que vous avez une patrie, que vous devez l'aimer de toute votre âme, la servir toujours selon votre conscience, et qu'il y a des circonstances plus sérieuses, plus solennelles, où la négligence des devoirs civiques n'est pas possible. Non, ne laissez pas répéter que la religion étouffe le patriotisme, que le sacerdoce rend étranger aux intérêts de la patrie, que vous voyez d'un œil indifférent l'avenir de la France. En un mot, ne soyez les hommes d'aucun parti, mais soyez les hommes de votre conscience; ne laissez pas croire surtout que, cédant aux illusions mesquines d'un cœur abaissé, vous êtes d'avance pour le parti qui promettra le plus à votre presbytère ou à votre sacristie.... Charité, dignité, voilà les devoirs du clergé dans l'exercice des droits du citoyen. »

A tout pécheur miséricorde! Mais on ne peut s'empêcher de se dire que la France aurait une histoire bien différente, si le clergé s'était toujours inspiré de ces maximes. En voici une plus importante encore, qu'on serait heureux de voir toujours pratiquer. Le manifeste ajoute :

« La liberté religieuse! Avons-nous besoin de dire de quel prix elle est pour toute société? Liberté de l'enseignement, liberté des âmes, liberté de s'associer pour le bien, c'est l'honneur de notre siècle d'avoir proclamé hautement tous ces droits; les a-t-il toujours compris, pratiqués, défendus? Ne reste-t-il pas des entraves inutiles, des sévérités sans objet, des défiances que repousse l'esprit de notre société? La liberté religieuse est la première de toutes; elle tient à la conscience et aux entrailles mêmes de l'homme, elle est le principe de toutes les autres, et leur dernier asile au jour où elles sont menacées; et en même temps il faut le dire aussi, dans notre société si agitée, cette liberté religieuse n'a pas de meilleur appui que la liberté publique. »

Un autre trait non moins caractéristique de cette circulaire épiscopale, c'est qu'elle s'abstient de prendre parti pour l'opposition ou pour le gouvernement. Quelle que soit l'issue des élections, l'attitude du clergé à l'égard du pouvoir semble devoir être plus ou moins modifiée. Il est impossible que celui-ci se montre moins libéral que le clergé en fait de liberté religieuse. L'émancipation des Romains, et la fin des tracasseries auxquelles n'échappent pas les protestants français, sembleraient devoir sortir de ces nouveaux rapports.

La question est fort loin d'être aussi avancée en Espagne; le mot de Pascal: « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au

delà, » continue à avoir sa complète application. Le clergé espagnol, bien décidé à ne céder qu'à la force, est toujours fidèle aux principes de l'inquisition. Tous les efforts de la députation européenne, au sujet de Matamoros et de ses amis n'ont eu qu'un mince résultat : la peine des galères a été commuée en autant d'années d'exil. L'explication qu'un journal espagnol a donnée de ce fait est instructive : la reine n'aurait pas seulement cédé aux impulsions de son cœur, toujours incliné vers la miséricorde, mais encore à la préoccupation de voir « ces malheureux égarés souiller par leurs exemples et leurs paroles les habitants des bagnes où ils devaient subir leur peine. » Voilà jusqu'à quelles extravagances on peut aller lorsqu'on se ferme l'entrée du monde moral en méconnaissant le devoir le plus élémentaire, le respect de la conscience humaine. On ne saurait s'y tromper, c'est dans son propre intérêt que le gouvernement espagnol a cru devoir se montrer généreux : d'abord cette commutation lui évite le désagrément d'être mis au ban du monde civilisé, et ensuite il maintient sa législation persécutrice et évite de se prononcer sur le fait de la liberté religieuse. Mais la question ne saurait être indéfiniment éludée. — D'abord, il n'y a rien d'impossible à ce que, les premiers exilés partis, il ne paraisse de nouveaux confesseurs; ensuite, ceux qui partent reviendront un jour, animés d'un nouveau zèle et accompagnés de quelques amis bien qualifiés. On élève en effet dans ce moment, en Angleterre, une douzaine de jeunes Espagnols destinés un jour à travailler à l'évangélisation de leur pays.

Le gouvernement de l'Italie suit une marche toute différente. Ici encore le clergé a conservé ses passions, mais l'autorité civile ne lui accorde plus son concours : elle se refuse même à tracasser les prêtres. Le parlement italien a assisté, il y a quelques semaines, à une scène des plus curieuses. Il a été demandé d'exiger du clergé un serment politique dans le genre de celui qui amena la persécution religieuse en France pendant la révolution. Or, c'était un ecclésiastique qui réclamait cette étrange mesure, que le gouvernement et la chambre ont eu la sagesse de repousser. Tout le monde s'est alors rappelé que l'auteur de la motion, le père Passaglia, est de la compagnie de Jésus; de sorte qu'on en est à se demander quel est au fond son vrai rôle dans le mouvement politico-religieux de l'Italie.

Il peut paraître étrange d'arriver à parler, sans transition, de la liberté religieuse en Angleterre. Mais bien qu'elle soit depuis longtemps établie en fait dans ce pays, riche en abus et en inconséquences, elle y est limitée de plusieurs façons. Le bill concernant l'abolition des redevances ecclésiastiques imposées aux habitants d'une commune, dissidents ou incrédules, vient d'être repoussé à une forte majorité, tandis que l'année dernière la chambre s'était partagée. Des propositions concernant la police des cimetières, laissée au clergé officiel, n'ont pas eu plus de succès.

A mesure que la lutte théologique, dans le sein de l'anglicanisme, au sujet de l'évêque Colenso, avance, il devient toujours plus manifeste que les défenseurs des idées régnantes n'étaient nullement prêts à repousser les attaques dont elles sont l'objet. Aussi trouverait-on bien plus commode de faire voter des juges incompétents plutôt que de se défendre, tant bien que mal, devant le public. Mais ici la difficulté est grande; le cas n'a pas été prévu : il n'y a pas de tribunal pour juger un évêque. Après avoir essayé de divers moyens, on s'est décidé à laisser agir, s'il le trouve bon, le métropolitain duquel dépend l'évêque de Natal. En attendant, le public cherche la solution dans une autre direction; il a déjà été fait une proposition pour obtenir l'abolition des divers serments auxquels sont soumis les membres de l'Eglise établie. Il serait instructif de voir la théologie officielle, hors d'état de parler pour sa défense, succomber un jour devant un vote de majorité, après avoir reconnu elle-même ce tribunal en y faisant imprudemment appel.

C'est ce qui arrive dans ce moment en Allemagne. Dans la Bavière rhénane, dans la Hesse, dans le Hanovre, le mouvement démocratique se poursuit, et, à mesure qu'il avance, il devient manifeste qu'il aboutit à priver l'Eglise de tout caractère chrétien. Dans les chambres du Hanovre, on a profité de la présentation d'un projet ecclésias-

tique pour faire rire aux dépens du clergé et de la religion.

A Genève, où ce régime est pratiqué depuis plusieurs années, il ne semble pas devoir porter les bons fruits que le parti orthodoxe s'en promettait. La réaction rationaliste, qui s'est manifestée il y a deux ans au sujet des réunions de l'Alliance évangélique, semble être maîtresse de la situation. Mais là, comme dans le sein de la société biblique protestante de Paris, elle paraît redouter sa propre victoire. C'est ainsi qu'elle s'est contentée de remporter des avantages modérés à l'occasion du renouvellement du consistoire qui vient d'avoir lieu. Le corps qui sortait de charge a publié un mandement dans lequel se trouvent des aveux qu'il vaut la peine de recueillir.

Tout en se défendant de vouloir exalter le sentiment ecclésiastique au point d'aboutir à des conséquences sectaires, il déclare que « depuis quelques années la notion d'église s'est visiblement affaiblie au milieu de nous, et avec elle le sentiment des priviléges et des devoirs du fidèle en tant que membre d'une société chrétienne déterminée, où sa place a été marquée par la naissance en attendant qu'elle le fût par un libre choix. » Il paraîtrait donc que la pratique du régime démocratique le plus absolu n'aurait pas été aussi favorable qu'on aurait pu s'y attendre au raffermissement des liens ecclésiastiques. A la suite des exhortations de circonstance qu'un tel état de choses inspire au consistoire, on n'est pas précisément préparé à rencontrer une phrase comme celle-ci : « Que Dieu rende l'Eglise nationale de Genève de plus en plus digne du privilége qu'elle possède encore de marcher au *premier* rang parmi les églises de la réformation. » Le dernier historien de Genève, M. de Goltz, explique une certaine vanterie, qu'il croit avoir remarquée dans le public de la *Société évangélique*, par la dépendance où cette institution se trouve de l'étranger. On est porté à se demander si cette explication est assez profonde et assez générale.

Le public religieux est dans ce moment tenté de mordre à un hameçon qui lui est présenté par certaines librairies. D'abord, le livre est traduit de l'anglais, ce qui pour bien des gens n'a pas cessé d'être une circonstance favorable; ensuite, il doit avoir servi à la consolation de la reine Victoria dans sa grande douleur; on insinue même qu'elle pourrait être pour quelque chose dans sa composition. Malgré tous ces beaux dehors, auxquels les Anglais se sont laissé prendre, il est question d'un écrit passablement terre à terre et d'origine fort suspecte.

Rien de plus bizarre que la carrière de l'auteur. Né à Magdebourg en 1771, il avait quitté sa famille pour devenir comédien ambulant. Il reprit plus tard ses études, passa en Suisse et dirigea un pensionnat à Reichenau, là même où le roi Louis-Philippe fut quelque temps professeur de mathématiques et de géographie. Etabli en Suisse, où il joua un certain rôle politique, il finit par se fixer dans le canton d'Argovie, où il fut nommé conservateur des forêts. C'est là que pendant quarante ans il a publié des journaux, des livres d'histoire, des romans enfin, dont plusieurs ont été traduits en français. Mais le plus célèbre de ses écrits est celui appelé *Stunden der Andacht*, méditations religieuses dans le goût du rationalisme vulgaire. Cet écrit, qui avait fait une certaine sensation dans le temps, était tombé dans un profond oubli depuis le Réveil, et surtout depuis que Tholuck en avait publié un autre sous le même titre. On ne sait trop comment ce livre, qui ne paraît pas avoir été oublié dans le voisinage de la reine d'Angleterre, est tout à coup revenu au jour. Le fait est qu'on en a traduit quelques morceaux, allant à sa douleur, après la perte de son mari, et qu'elle en a autorisé la publication. Jusqu'ici tout est bien. Mais voici où la supercherie commence. L'éditeur a d'abord pris grand soin de dissimuler le nom de l'auteur, et même la langue dans laquelle les méditations avaient été écrites; puis, dans un avertissement habilement rédigé, il a laissé croire que la reine avait eu une participation mal définie à l'œuvre anonyme. Il n'en fallait pas davantage pour tromper le bon public anglais qui s'est mis à acheter à l'envi. La fraude a si bien réussi qu'elle s'est enhardie à passer le détroit. Et voilà qu'on s'est mis à traduire de l'anglais les méditations de Zschokke que, il y a trente ans, la traduction de M. M. avait déjà mises à l'usage

de nos pères. Soit ignorance, soit prudence, nos libraires français n'ont pas dévoilé le mystère, et le livre est devant notre public religieux; nous ne savons si, sur ce point-là aussi, il se croira obligé d'imiter les Anglais.

Il y a longtemps déjà qu'on pouvait se demander le sens du mot *religieuses* que prennent certaines librairies, vu que le livre qu'elles éditent ou qui se vend le mieux est toujours le meilleur. Mais que serait-ce si, de surcroît, l'usage des fraudes pieuses allait encore s'introduire? Que deviendraient alors les lectures de ce bon public, déjà habitué à acheter les livres sur la recommandation de l'étiquette ou des amis de l'auteur? C'est déjà bien assez qu'une critique littéraire impartiale et sérieuse fasse si souvent défaut; à force d'entendre louer les écrits vides de sens et de portée, on risque de porter un jour la défiance jusqu'à mettre en quarantaine les rares écrits substanciels qui surnagent sur le gouffre. En attendant, les critiques consciencieux, quand ils ont à louer, doivent être pris du scrupule de passer, comme tant d'autres, pour des dispensateurs d'eau bénite de cour.

Il serait encore prématuré de prévoir le terme de la guerre américaine, qui paraît cependant approcher. Ce qui permet de le croire c'est que, malgré des échecs, le moral du Nord va toujours en s'améliorant. C'est d'abord le Sud lui-même qui, en repoussant les avances du parti démocratique, l'a rendu impuissant et l'a obligé de se rallier aux partisans du rétablissement de l'Union. En second lieu, plus on souffre de la guerre, plus on sent le besoin de ne pas la terminer avant qu'elle ait assuré des résultats importants et permanents; on ne veut pas courir le danger d'avoir à recommencer dans quelques années, à la suite d'un replâtrage: le Sud se charge lui-même d'imposer au Nord l'exécution de son programme: l'entière soumission et la ruine des rebelles. Enfin, à mesure que la guerre avance, elle porte ses fruits religieux et moraux, comme on peut en juger par les considérants suivants, qui accompagnaient dernièrement une proclamation de Lincoln, recommandant un jeûne national:

» Considérant que comme, par la loi divine, les nations, de même que les individus, sont sujettes à des punitions et à des châtiments dans ce monde, nous avons de justes raisons de penser que la terrible calamité de la guerre civile, qui désole aujourd'hui le pays, peut n'être qu'une punition infligée à notre orgueil, en vue de produire chez nous, comme peuple, une réforme nationale,.... Considérant que, enivrés par des succès continuels, nous avons cessé de sentir la nécessité de demander pardon et grâce, et de prier Dieu, de qui nous tenons l'existence, etc., etc. »

« Les lignes suivantes de l'*Evening Bulletin*, de Philadelphie, montrent aussi à quel point la lutte actuelle a réagi sur l'esprit des populations: « Il y a peu d'années, le pasteur Tyng, maintenant décédé, prêchait dans cette ville, en s'élevant contre le péché national, qui consistait à tolérer et même à protéger l'esclavage. La première conséquence de cette prédication, c'est que le prédicant fut proscrit et forcé d'abandonner sa chaire. Jeudi dernier (le 30 avril, jour de jeûne), il y avait des services religieux dans presque toutes les trois cents et quelques églises de Philadelphie: presque partout aussi, dans ces églises, on condamnait l'esclavage en termes bien autrement sévères que ceux qu'avait employés M. Tyng. Les assemblées écoutaient avec approbation les paroles solennelles des prédicateurs, et l'on voyait qu'à présent un ministre ne s'expose plus à perdre ses fonctions dans l'Eglise en condamnant ce péché commis contre les hommes et contre Dieu, et qui a attiré sur la nation entière le châtiment qu'elle subit aujourd'hui. »

Synode de l'Eglise évangélique libre du canton de Vaud. — La dix-huitième session annuelle de ce synode s'est ouverte à Lausanne, le 25 mai dernier, par un service de prière et de prédication, que présidait M. le pasteur A. Monnerat. Les objets à l'ordre du jour étaient assez nombreux. Le compte-rendu de la gestion des quatre commissions administratives (synodale, des études, d'évangélisation, des finances) pendant l'année écoulée, — l'examen de cette gestion, — le renouvellement de ces commissions, — les rapports de sept églises particulières sur leur histoire et leur état intérieur, — le meilleur emploi à faire du legs

d'environ vingt mille francs dû à la générosité de M. Eynard, — les mesures à prendre pour préparer une nouvelle édition du Recueil de cantiques en usage dans l'Eglise et dont quinze mille exemplaires déjà ont été écoulés dans le pays ou au dehors, — la continuation d'un travail sur la liturgie, — un rapport de notre député au dernier Synode des églises indépendantes de France, — quelques autres questions de moindre importance à vider ou à entamer, — enfin les communications adressées à l'assemblée par plusieurs frères délégués des églises du dehors : — voilà ce qui a occupé le Synode pendant les quatre jours et demi qu'a duré sa session.

Le peu d'espace qui nous reste nous permet tout au plus de donner sur tout cela quelques indications. Le nombre des membres inscrits de nos 42 églises est actuellement de 3972; c'est 220 de plus qu'en 1860. Le nombre des auditeurs plus ou moins habituels, mais non inscrits, s'est accru dans une proportion un peu plus forte. Le culte de l'Eglise se célèbre dans 103 localités. Cent deux écoles du dimanche sont fréquentées par environ 3500 enfants. Trois nouvelles chapelles ont été inaugurées pendant l'année écoulée, une à Lausanne (Martheray), une à Vevey et une à Aubonne; une autre est en construction à Lutry. Il y a eu trois consécrations au ministère de la Parole. La faculté de théologie, avec la classe d'introduction et l'école préparatoire, ont compté une quarantaine d'étudiants. La commission d'évangélisation a employé neuf évangélistes, dont quatre hors du canton; elle a continué, en outre, à s'occuper des bains de Lavey, de Louèche et d'Evian. Cette année encore, l'Eglise a fourni à toutes ses dépenses, et la caisse centrale, celle de l'évangélisation et celle des études, ont reçu le nécessaire au fur et à mesure des besoins. Le total des dépenses faites par nos 42 églises, tant pour leurs contributions à la caisse centrale que pour leurs dépenses locales et pour soutenir diverses œuvres de mission et d'évangélisation, s'est élevé à la somme de 148000 francs, non compris les dons envoyés directement aux sociétés religieuses. Ainsi le Seigneur nous a fait trouver, jour par jour, le nécessaire. « Nous sommes tous d'accord, disait à ce propos l'un des rapporteurs de la commission de contrôle, pour bénir la protection signalée que Dieu a accordée à notre église, jusque dans ses intérêts matériels. Mais dans cette protection il y a, si possible, quelque chose de plus admirable encore, c'est sa sagesse. Certes, rien n'eût été plus facile à notre divin Maître que de mettre, dès son début, notre église dans l'abondance, et de lui épargner ainsi tout autre soin que celui de son œuvre spirituelle. Loin de là, Dieu a voulu nous laisser une incessante préoccupation matérielle, afin que jamais nous n'oubliions que c'est de lui seul que nous dépendons pour notre pain de chaque jour. Il nous a conduits par la main au travers du désert, entre l'abondance de l'Egypte et la fertilité de Canaan, nous envoyant juste assez de tribulations pour que notre cœur ne s'engraissât pas, et nous donnant juste assez de sécurité pour que notre courage ne défaillît pas. Ainsi, tout en nous répétant que l'Eglise n'en a pas fini avec les jours d'épreuve, continuons à envisager l'avenir avec confiance et soumission. » Quant à l'emploi de la somme léguée par M. Eynard, — comme le local occupé par la faculté de théologie, local qui d'ailleurs peut nous être retiré d'un moment à l'autre, est devenu décidément insuffisant par l'accroissement du nombre des étudiants, et qu'il est indispensable de prendre des mesures à cet égard, le Synode a décidé que cette somme serait appliquée à faciliter l'acquisition ou la construction d'un bâtiment pour la faculté de théologie. Cette année encore les rapports présentés par quelques-unes de nos églises sur leur histoire et sur leur état intérieur ont fort intéressé le Synode : c'est d'ailleurs un bon moyen de se connaître réciproquement, de mettre en commun ses expériences, et c'est un appel à l'exercice de l'amour fraternel. Un détail à relever, c'est l'intime relation indiquée par ces rapports entre la formation de nos églises et le réveil qui avait précédé. La vie en effet cherche sa forme, et plus celle-ci sera normale, plus à son tour elle soutiendra et favorisera la vie.

Le Synode a reçu plusieurs témoignages d'intérêt fraternel des églises du dehors. L'Eglise indépendante d'Elberfeld et Barmen (Prusse rhénane), l'Eglise libre et

l'Eglise presbytérienne - unie d'Ecosse avaient envoyé par écrit leurs salutations et leurs vœux chrétiens. Si ces deux dernières églises n'avaient pu nous envoyer de délégués cette année, elles se disposaient par contre à accueillir le nôtre, M. L. Bridel, chargé de représenter auprès de leurs Synodes respectifs l'Eglise libre du canton de Vaud. Nous avions au milieu de nous des députés de l'Eglise évangélique de Genève, de l'Eglise vaudoise du Piémont, de l'Eglise missionnaire belge, de l'Eglise évangélique de Lyon, et de l'Union des églises indépendantes de France; et c'est avec un vif intérêt que le Synode a entendu leurs paroles fraternelles et leurs communications, dont plusieurs témoignaient des progrès manifestes de l'œuvre de Dieu. Ainsi l'Eglise missionnaire belge, qui compte environ 4000 membres, a vu depuis quelques années s'accroître d'une manière très notable dans son sein le nombre des pasteurs indigènes; la plupart d'entre eux sont actuellement belges d'origine. L'Eglise vaudoise du Piémont poursuit en Italie son œuvre d'évangélisation, pour laquelle elle emploie actuellement 40 ouvriers (dont 16 ministres), disséminés de Courmayeur à Palerme sur toute la longueur de la péninsule. L'Eglise de Lyon se fait remarquer par sa force d'expansion et son esprit missionnaire. A Genève, l'Eglise évangélique s'étend et s'affermit, et apprécie toujours plus complétement les avantages de l'indépendance. Il en est de même de l'Union des Eglises indépendantes de France, qui, lors de son dernier Synode, a reçu dans son faisceau cinq nouvelles églises. L'indépendance de l'Eglise, disait le député de l'Union, M. Ed. de Pressensé, est de plus en plus nécessaire, soit au point de vue de l'évangélisation, pour rompre la passivité religieuse, soit à cause du désordre qui s'accroît dans plusieurs églises nationales par les progrès du naturalisme. Sous la question ecclésiastique il y a une question de foi. Le principe de l'indépendance peut recevoir avant qu'il soit bien longtemps une éclatante confirmation dans les faits. Mais il faut être prêt pour ce moment-là, prêt spirituellement et chrétiennement.

Mentionnons enfin le service du mercredi soir, dans lequel, après une chaleureuse prédication de M. de Pressensé devant un auditoire nombreux et très compacte, la sainte cène a réuni dans une commune commémoration du sacrifice expiatoire de Christ, les membres du Synode et un bon nombre de frères et de sœurs de l'église de Lausanne.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SOUVENIRS D'ABBY BOLTON RECUEILLIS PAR SA SŒUR; traduit librement de l'anglais. Prix: 50 cent. Toulouse 1863, Société des livres religieux.

Rien n'est plus propre à gagner à l'Evangile les incrédules et les indifférents, à fortifier la foi des fidèles et à les encourager dans leurs combats, que l'exemple d'une piété vivante et pratique, de la soumission dans les épreuves, de la paix et de la joie en face de la mort. Tel est le genre d'édification que nous présentent les *Souvenirs d'Abby Bolton,* la treizième enfant d'un respectable pasteur. Elle naquit en 1827, en Angleterre, où elle vécut neuf ans, puis accompagna sa famille en Amérique, et mourut près de New-York, dans la paix de Dieu, à l'âge de 22 ans, après une maladie d'environ une année. Cette courte existence n'offre rien de bien saillant, si ce n'est une foi simple, vivante et pratique, se développant graduellement sous l'influence d'une éducation chrétienne. Les *Souvenirs d'Abby* renferment peu de faits proprement dits, mais plutôt les petits incidents d'une vie modeste, éprouvée, et passée dans la communion du Seigneur, ainsi que l'expression des pieux sentiments que la vue de cette jeune personne inspirait à ses alentours, et spécialement à l'auteur de ce livre. A l'exception des 18 premières pages, consacrées à peindre le beau caractère, les dons et la piété d'Abby, ces *Souvenirs* ne se rapportent qu'à sa dernière année. En les lisant, on apprend aussi à connaître, par des réflexions, des conversations et des lettres, la piété des parents et amis de notre jeune chrétienne, et l'heureuse influence qu'elle exerçait sur eux.

Ce petit écrit, de 194 pages, ne peut produire que de bonnes impressions. Nous regrettons toutefois que l'auteur n'ait pas condensé davantage son récit, ou plutôt resserré le cadre de son tableau. Plus court, ce volume eût offert une édification plus substantielle, et épargné au lecteur un temps précieux pour la lecture de tant d'ouvrages sérieux qui se publient à notre époque. Le style de la traduction est généralement correct, coulant et facile.

A. MEYLAN.

DE LA SOBRIÉTÉ RELIGIEUSE. — Genève, Joël Cherbuliez, libraire, 1863.

L'auteur anonyme de cet excellent ouvrage considère la sobriété sous trois chefs : la doctrine, l'application qu'on en fait et les manifestations extérieures ; et, par des exemples bien choisis, il montre la pondération ou la mesure que nous devons observer à ces trois égards. Cet opuscule dénote un sens pratique dirigé par une piété réelle et vivante, et une indépendance de caractère qui sait résister à ce qu'on pourrait appeler le grand courant religieux. J'aurais bien çà et là quelques réserves à faire, notamment sur la préférence que l'auteur a pour les prières liturgiques; mais le grand reproche que j'ai à lui adresser, c'est de pécher lui-même contre la sobriété, en vendant un franc cinquante centimes une brochure de cinquante-huit pages, et en empêchant ainsi qu'elle n'ait autant de lecteurs que cela est désirable.

P. B.

TROIS SERMONS DE NOEL, par Adolphe Monod. — Paris 1863.

Le nom d'Adolphe Monod vaut à lui seul la meilleure recommandation. Aussi annoncer un nouvel écrit de ce chrétien si richement doué et en même temps si humble, c'est indiquer au public religieux une source de jouissances intellectuelles et de solide édification. Les *Trois sermons de Noël*, prononcés à des époques assez éloignées, n'ont aucun lien entre eux.

Dans le premier, M. A. Monod examine ce qu'*avec Jésus de moins* seraient de nos jours l'humanité, l'Etat et la famille, et il finit par un parallèle entre Otahiti païen et Otahiti devenu chrétien. Bien que l'orateur ne s'élève pas dans ce discours à sa hauteur accoutumée, il est un passage où il déploie toute la puissance de sa parole, c'est lorsqu'il prouve que dans le monde entier la femme est la créature humaine qui a le plus reçu de Jésus-Christ.

Le second sermon est un pressant appel adressé aux pécheurs, à venir à Celui dont le *nom* est à lui seul une promesse de délivrance. Les cœurs troublés et les âmes angoissées trouveront là l'indication du baume à appliquer sur leurs blessures.

Le troisième, *l'incarnation du Fils de Dieu réalisant le monde invisible*, est de beaucoup inférieur aux premiers, et je doute qu'avec son amour de perfection M. A. Monod eût livré à l'impression quelque chose d'aussi inachevé. Les parents et amis d'écrivains défunts devraient, ce me semble, s'imposer la loi de la sobriété, et se rappeler que ce qui a pour eux de la valeur, et même beaucoup de valeur, n'offre parfois au grand public qu'un intérêt assez secondaire. Pourquoi vouloir que les bons auteurs finissent en pointe, comme les pyramides?

P. B.

TEGNER. Considérations sur la Réformation relativement au grand jubilé de l'année 1817. Paris 1863.

L'auteur de cet opuscule est un évêque suédois, qui passe dans sa patrie pour un poète de mérite. Pour le faire connaître au public de langue française, M. B. Sylvan nous offre une traduction du discours prononcé par M. Tégner en 1817 « à l'occasion de Luther, » comme s'exprime le traducteur. Certes, il n'y avait aucune nécessité de tirer de l'oubli une œuvre qui y rentrera aussitôt, si même elle parvient à en sortir un instant. « On vit de phrases, » nous dit l'évêque, pag. 18, et, se conformant au goût du siècle, il nous donne un fatras de pensées sonores, mais vides, prétentieuses et souvent contradictoires. Il y a absence complète de convictions arrêtées : Jésus n'est pas même nommé, et les grandes doctrines proclamées par Luther sont de nouveau mises sous le boisseau. *Verba et voces, prætereaque nihil.*

P. B.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

BIOGRAPHIE.

—

Le professeur Cellérier.

PREMIER ARTICLE.

La paroisse de Satigny, dont le nom est intimement lié avec celui de Cellérier, fait partie d'un district célèbre d'ancienne date dans l'histoire du territoire genevois, sous le nom de *Mandement*. Du temps où les chemins de fer ne sillonnaient pas notre pays, elle paraissait d'un accès difficile, vu la distance. Ce n'était guère de ce côté que les voyageurs avides des beautés de la nature ou les promeneurs endimanchés songeaient à diriger leurs pas. Satigny n'offre en effet que des beautés agrestes ; bien qu'on y ait, d'une part, la vue lointaine de la chaîne des Alpes, de l'autre, la vue rapprochée des flancs dénudés du Jura français, on y trouve moins d'aliments à la contemplation et à l'admiration que sur les rives fastueuses du lac de Genève. On y respire, en revanche, plus à l'aise la paix, le calme de la vie des champs : les riches villas feraient disparate avec la simplicité et le pittoresque du paysage ; les pentes successives par lesquelles le côteau de Satigny s'abaisse jusqu'aux rives encaissées du Rhône ne se parent en été que des teintes uniformes propres aux pays de vignobles. Cinq hameaux florissants composent la paroisse de Satigny, et se détachent en plaques blanchâtres sur les ondulations du terrain, conservant chacun une physionomie particulière qui se retrouve dans le caractère des habitants. Ce fut dans ce paisible séjour, au milieu de ces sites riants, que naquit, le 12 décembre 1785, le digne chrétien dont l'église de Genève déplore la perte. Son père, le premier qui ait illustré le nom de Cellérier, et cela à son corps défendant en digne devancier d'un fils ennemi de toute bruyante renommée, son père, dis-je, dirigeait et édifiait les paroissiens de Satigny depuis deux ans. C'était le temps de ses débuts dans le ministère : le public, toujours à l'affût de noms nouveaux, n'avait pas encore découvert dans sa modeste retraite l'humble apôtre des champs. Aussi put-il, à côté de ses fonctions pastorales, surveiller pendant les quinze premières années l'éducation de son fils. Celui-ci ne quitta l'école tutélaire du presbytère qu'en 1800, lorsqu'il eut atteint l'âge ordinairement voué à de solides études. On se souvient d'avoir vu arriver aux auditoires de Genève le jeune Cellérier, en costume de campagnard, peu rompu aux mœurs policées des villes. Des indices précoces dénotèrent chez lui une vocation pour le saint ministère ; son père lui avait ouvert une voie dans laquelle il semblait qu'il n'eût qu'à marcher, en obéissant à l'impulsion reçue. Les temps étaient durs ; on était au plus fort des guerres détestées de l'empire ; on n'avait ni loisirs ni souci pour les recherches savantes. Aussi les études théologiques, à Genève comme dans toute l'Europe, avaient souffert de la rigueur des temps. Un discours inaugural que M. Cellérier adressa plus tard à ses étudiants, lors de sa nomination à une chaire de professeur, fait connaître avec évidence les déficits qui s'étaient glissés dans l'organisation des études, probablement sous l'empire du découragement national et sous le contre-coup des profondes perturbations sociales cau-

sées par la révolution française. Les hommes valaient alors plus que les cours. Ces hommes avaient dû lutter avec l'incrédulité railleuse d'un Voltaire et les théories subversives d'un Rousseau. La hardiesse de l'attitude, la netteté des protestations, leur donnaient un vrai mérite moral, mais le XVIIIme siècle avait produit un christianisme incomplet et une science théologique insuffisante pour des temps nouveaux. L'école où le jeune Cellérier recueillit ses plus pures impressions et goûta les plus douces joies de la piété fut celle du toit paternel. Satigny était le lieu béni où il se consolait des lacunes et des sécheresses de l'enseignement, où il venait retremper son courage et sa foi. Ses études terminées, il fut convenu que, pour utiliser les années de stage par lesquelles les ministres consacrés doivent passer avant d'aspirer au pastorat, et en outre par ménagement pour sa santé naturellement délicate, M. Cellérier accepterait des fonctions d'instituteur dans une famille suisse; il visita en cette qualité le nord et le centre de l'Italie, dans le cours de l'année 1813. Notons en passant que ce voyage fut à peu près le seul que M. Cellérier se soit jamais accordé; bien des années devaient s'écouler avant qu'il vît, je ne dis pas Paris, le centre de tant de rêves, mais ce qui paraît plus étrange, Chamounix et ses splendeurs, situé aux portes de Genève. Je ne sais si l'influence de sa première éducation, jointe à des considérations de santé, ne se faisait point sentir dans cette répugnance au déplacement et dans cet amour excessif du chez-soi, auquel nous le verrons revenir de plus en plus, à mesure qu'il avance dans sa carrière. Ces habitudes sédentaires pourraient-elles expliquer, en quelque mesure, l'intérêt secondaire qu'il portait aux mouvements religieux ou théologiques dont quelques-unes des églises étrangères étaient le théâtre? S'il goûtait et comprenait le monde théologique de l'Allemagne, il n'en était pas tout à fait de même de la vie religieuse de ce pays, qu'il identifiait trop avec les destinées de certaines personnalités marquantes et dont les courants populaires lui échappaient; bien moins encore se rendait-il compté de l'énergie, de l'activité et de la puissance de foi déployées par les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique. C'était à quelques faits égrenés plutôt qu'aux productions religieuses des meilleures plumes de ces pays et qu'aux œuvres missionnaires entreprises par leurs chrétiens d'élite qu'il jugeait de la vitalité ou des dissensions intestines de leurs églises. Peut-être se laissait-il trop dominer par ses préventions de citoyen genevois et de professeur genevois; il ignorait, comme beaucoup d'autres à cette époque, que les écrivains religieux de l'Angleterre systématiquement hostiles aux églises non confessionnelles, ne représentaient qu'une fraction de l'opinion chrétienne de ces pays. Un séjour de quelque durée à l'étranger, des absences plus fréquentes auraient sans doute élargi l'horizon de cet esprit naturellement si ouvert et de ce cœur si sympathique. M. Cellérier était beaucoup plus qu'on ne se le figurait au dehors l'homme de la solitude du cabinet, le chrétien de sentiment que les dissensions et les luttes faisaient souffrir; un instinct particulier le portait à se dérober au souffle orageux du dehors pour se replier en lui-même et saisir sur le vif de sa propre personne les vraies manifestations de la piété.

Je reviens à sa jeunesse. Bientôt de retour au pays où l'appelaient la sollicitude de son père et la douce tendresse de sa mère, M. Cellérier fit d'une chaire de professeur l'objet de ses visées. Il sentait que les études étaient à relever, il discernait l'excessive importance qu'il y avait à placer à l'entrée de la carrière pastorale un enseignement solide et sérieux. D'autre part, la prédication, les

fatigues du ministère semblaient dépasser ses forces, et il trouvait dans les conseils, dans les encouragements particuliers de sa mère, un écho de ses propres vœux. Cependant il s'en fallut très peu que le jeune candidat au professorat ne vît ses prétentions ajournées et ses plans d'avenir modifiés par la volonté divine. Le père avait atteint sa trentième année de pastorat, et succombait sous la fatigue additionnelle que lui causait une seconde paroisse toute volontaire qu'il s'était formée à la ville par ses prédications et par l'autorité de sa vie chrétienne. Sans être un des champions avoués du réveil et sans en épouser tous les intérêts, M. Cellérier le père était, dans son église, le représentant le plus distingué de l'antique doctrine évangélique qui avait fait la gloire de Genève. Aussi les cœurs travaillés de besoins profonds s'adressaient-ils à lui; nul ne possédait plus que lui les dons propres au médecin des âmes : correspondances, confidences, conseils, c'était un surcroît de travaux qui menaçait de l'accabler. Devait-il se séparer d'une paroisse à laquelle tant de liens d'affection le rattachaient ? Ce parti coûtait trop à sa sensibilité. Son fils, témoin et confident de ses perplexités, justement inquiet de l'affaiblissement d'une santé si précieuse, le pressait d'accepter ses services et de conserver le titre de pasteur, tout en se déchargeant sur de plus jeunes épaules des soins les plus ardus. Mais le pasteur de Satigny résistait ; il savait que, tout en dissimulant ses soupirs, son fils ne sacrifiait pas sans regret ses études favorites. Un jour enfin, à la suite d'une longue conversation, il déclara qu'au lieu d'adopter son fils pour suffragant, il lui céderait sa place et continuerait auprès de lui et sous lui celles de ses fonctions qui l'éprouveraient le moins. Cet arrangement reçut, grâce à un concours de circonstances providentielles, la sanction des corps ecclésiastiques, et en 1814, le jeune Cellérier était installé par son père pasteur de Satigny, dans la même église où il avait été présenté au baptême, et au milieu d'une foule de paroissiens émus, dont plusieurs se souvenaient d'avoir partagé les jeux de leur futur conducteur. Ce bonheur dura peu. Une vacance survint à la chaire d'hébreu ; le nouveau pasteur de Satigny entraîné par sa vocation et soumis à l'influence d'une mère qui avait été pour beaucoup dans le développement de sa piété, et le croyait appelé à servir Dieu dans la science, se mit sur les rangs pour la place en question ; il fut nommé à la suite d'un brillant concours, après avoir passé seulement un peu plus d'une année dans la cure qui lui rappelait de si chers souvenirs. Son vénérable père n'avait pas voulu s'éloigner de son ancien troupeau ; il continua à passer l'été à Satigny, mais vint passer l'hiver à la ville sous le toit de son fils. Ce n'était plus la vie pratique, c'était la science avec toutes ses exigences, ses épines, ses aridités, qui allait désormais remplir tous les instants du jeune professeur.

Rien de moins encourageant que les circonstances dans lesquelles M. Cellérier se trouvait appelé à l'enseignement de la langue hébraïque. Déjà peu attrayante par elle-même pour des étudiants insouciants et légers, cette étude était tombée en véritable discrédit. On s'en riait comme d'un hors-d'œuvre, d'un luxe superflu, d'un débris du moyen âge. Des vices d'organisation contribuaient à la rendre rebutante aux commençants, en les obligeant à suivre, après une dizaine de leçons de grammaire, les cours destinés aux élèves plus avancés. M. Cellérier constata avec douleur l'abandon de cette branche de la science théologique : il se plaignait, non sans quelque amertume, du dédain dont l'avait frappée l'opinion des étudiants. De plus, les instruments manquaient ; on raconte que ce fut par l'entremise des hébraïsants allemands,

que M. Cellérier fut mis sur la piste de la dernière grammaire hébraïque publiée à l'usage des étudiants des académies suisses et françaises, tellement on avait perdu jusqu'à la trace de la littérature du sujet. C'étaient aussi les Allemands qui avaient fait preuve d'initiative dans l'introduction de méthodes grammaticales plus rationnelles, plus à la hauteur du progrès de la philologie. Une langueur non moins déplorable avait atteint les études critiques. On ignorait les services éminents rendus par l'Allemagne dans l'histoire des livres saints et du texte sacré ; on ne se doutait pas non plus des ravages exercés dans le domaine de la foi par des docteurs allemands de la couleur rationaliste la plus foncée. Si l'ignorance du danger préservait l'Eglise de Genève des pires conséquences de la critique destructive, on pouvait craindre que l'irruption, la soudaine découverte de ces vues radicales, n'entraînassent un affreux cataclysme. Ainsi, tout en avertissant ses étudiants du chemin qu'avaient fait les Allemands, pendant que la science sommeillait à Genève, M. Cellérier les prémunit-il contre le prestige de la nouveauté et l'entraînement de la destruction. Nous constatons, dès ses premiers pas dans la carrière semée d'écueils du professorat, la timidité pieuse qui distingua de tout temps M. Cellérier. Admirateur sincère de ces hardis pionniers de la théologie, le professeur entourait d'éloquentes réserves l'adoption de leurs principes et de leurs conclusions : « Armés, dit-il, du flambeau de l'érudition, et l'agitant au hasard, ils ont embrasé l'édifice en voulant l'éclairer. » Tout le long de sa carrière active, M. Cellérier garda son attitude de paix armée, de neutralité ombrageuse. Ce fut même le tourment de sa conscience de ne savoir comment concilier les sévères exigences d'une science décidée à atteindre le vrai et les traditions indéracinables de la foi et de la piété chrétiennes. Bien moins commodes que ne le sont les positions tranchées où l'on se défend d'arrache-pied, ces tendances éclectiques, ces essais de médiation purent compromettre notre professeur dans l'estime des hommes à vues systématiques. M. Cellérier sentait aussi combien Genève était déchue du rang qu'elle avait occupé dans le monde savant du temps des De Budé, des Diodati, des Tronchin, des Le Clerc, des Turettini ; et tout en couvrant ses prétentions du voile de la modestie, il laissait entrevoir son désir de rendre à la Faculté de théologie un peu de son éclat primitif.

Cherchons à reconnaître et à définir ici la place que ses opinions firent à M. Cellérier au sein de l'Eglise de Genève et des corps qui la dirigeaient. Si son père n'avait pas fait de tout point cause commune avec les hommes du réveil, tout en déplorant le règne du latitudinarisme en fait de doctrine, lui, son fils, se tint encore plus sur la réserve, en face de ces chrétiens aux allures si pétulantes. On voyait en général de mauvais œil à Genève l'ingérence d'étrangers dans les affaires religieuses du pays, et le ton magistral et dédaigneux qu'ils affectèrent dès l'abord, indisposa bien des âmes pieuses. M. Cellérier fut du nombre : d'ailleurs, il avait encore les illusions de la jeunesse, et ayant abondamment respiré l'air de son époque, il croyait volontiers à la puissance de l'homme et à ses capacités régénératrices. C'était l'exubérance de la vie, la joie de se sentir utile, qui donnaient le ton à sa piété. Son cœur sensible, doué d'une tendresse non exempte de mélancolie, répugnait aux doctrines âpres et rectilignes des premiers hommes du réveil ; il lui fallait plus d'action et de liberté, sa conscience eût souffert des entraves dogmatiques qu'on voulait imposer au clergé genevois au nom de son passé et de son antique réputation de gardien du calvinisme. M. Cellérier ne comprit jamais le rôle de la

formule dans l'Eglise et dans la vie chrétienne; telles et telles émotions lui paraissaient, et à juste titre, échapper complétement aux définitions étroites des docteurs; c'était la liberté seule, le pieux essor de toutes ses facultés et ses aspirations, qui pouvaient assurer le calme de sa foi. Jusqu'à ses derniers moments, il protesta contre l'emploi de la formule; je ne sais même pas s'il n'avait pas fini par s'en créer une sorte de fantôme dont la moindre apparition le troublait. Ainsi bien des chrétiens de Genève le virent avec regret s'abstenir de prendre une part active, et de donner l'appui de son nom vénéré aux séances de l'Alliance évangélique en 1861. Ceux qui le virent à cette époque savent bien que ce n'était pas défaut d'intérêt, et que du fond de son cabinet, où la maladie le retenait déjà, il suivait avec l'attention la plus soutenue la marche de l'Assemblée. Cette peûr de la formule, qui éclatait à l'occasion en fougueuses dénonciations, reparaissait dans son enseignement et l'inclinait trop favorablement vers les écrivains ou théologiens du sentiment pur. Schleiermacher et Néander commandaient sa confiance au plus haut degré. On ne peut s'expliquer sa prédilection marquée pour le premier de ces noms que par un instinct de réaction contre l'ancienne théologie pétrifiée. Ses étudiants se souviennent de l'avoir entendu parler avec enthousiasme, avec émotion même, de l'illustre élève des Moraves, qui sonna le réveil des consciences à l'entrée de ce siècle, et jeta ensuite sur la Faculté de théologie de Berlin, un si vif éclat. Schleiermacher avait réhabilité la notion religieuse proprement dite : sur les ruines de la vieille orthodoxie luthérienne et du plat rationalisme des Paulus, il avait rétabli le règne du mysticisme chrétien; — mais à quel prix? C'est ce que M. Cellérier semble n'avoir pas aimé s'avouer, et ce que devaient manifester plus tard les écarts de l'école qui proclame la souveraineté absolue de la conscience (autre mot pour dire le sentiment) en face des doctrines révélées. A supposer qu'il eût vécu plus longtemps, qui sait si ces formules, impitoyablement poursuivies par le professeur de Genève, n'auraient pas repris à ses yeux leur valeur légitime, et moyennant de légères modifications, obtenu son entière adhésion. Associées dans son esprit à plus d'un douloureux souvenir, monument de dissensions qui, dans les temps modernes comme dans les siècles primitifs, ont déchiré l'Eglise, elles lui paraissaient entraver la marche des idées libérales et rétrécir la piété; il ne se rendait pas compte de l'utilité qu'elles pouvaient avoir comme garde-fous, pour empêcher les téméraires de courir aux précipices. Sur la fin de sa vie, il ne put s'empêcher d'exprimer le trouble où le jetait la proposition d'abaisser toutes les barrières devant les libres penseurs, et d'accommoder les doctrines de l'Eglise aux scrupules, véritables ou simulés, des savants du dehors. Un libéralisme pareil soulevait son indignation, et cependant ce n'était que l'application de ses principes sur une plus vaste échelle. M. Cellérier devait justifier la définition si juste qu'il avait donnée de lui-même, d'*homme de transition*.

S'il cherchait péniblement son équilibre entre les systèmes dogmatiques extrêmes, il eut aussi à garder une attitude d'inquiète expectative, à tenir délicatement la balance entre le trop et le trop peu de liberté dans son enseignement de la critique sacrée. Nous avons retracé ses débuts. Bien que le ciel ne fût chargé alors, au moins en France et dans la Suisse française, d'aucun nuage menaçant, M. Cellérier frémissait à la pensée des conséquences que l'on pourrait tirer des principes qu'il exposait dans ses cours. Aussi, ne marchait-il qu'à pas comptés, de crainte que la glace ne rompît sous ses pieds. Dès l'abord, il se déclara

contre les vues théopneustiques auxquelles son successeur à Satigny, le fils adoptif de son père, M. Gaussen, prêtait le crédit de son nom, de son talent et de sa piété. Placer toutes les paroles des livres sacrés sous l'égale protection d'une inspiration indifférente à leur contenu, lui semblait aller à l'encontre des faits bibliques, et compromettre la vérité au profit d'une théorie. Son bon sens exquis et son inaltérable respect pour les Ecritures, lui signalaient d'autre part un danger non moins redoutable dans les doctrines relâchées dont l'Allemagne était infestée. Couper, retrancher, transposer, démembrer, recomposer à plaisir les récits sacrés, changer capricieusement les dates les plus accréditées de la composition des documents de la foi, c'étaient autant de façons de faire qui froissaient ses instincts scientifiques et religieux. Son souci dominant fut de trouver et d'observer la ligne du juste milieu, de défendre les droits du libre examen contre les champions de la lettre, et d'arrêter d'une main jalouse les bras téméraires levés contre le dépôt sacré. Ce rôle, pour lequel M. Cellérier était si bien préparé de nature, ne laissait pas que d'avoir ses embarras. C'était s'exposer aux attaques et aux défiances des deux partis extrêmes, peu enclins, d'ordinaire, à pardonner aux neutres. M. Cellérier encourut, en effet, le déplaisir des théologiens allemands, acharnés à disséquer les cinq livres de Moïse, par la publication de sa *Législation mosaïque*. Cet ouvrage, qui date des premiers temps de son professorat, avait été le fruit de dix ans de patientes études. M. Cellérier avouait lui-même qu'il avait fondé sur ce livre de chères espérances, qu'il y avait consacré ses veilles les plus précieuses. Cependant le succès en fut fort limité: on haussa les épaules en Allemagne, tant il paraissait incroyable, arriéré, de songer à soutenir l'authenticité du Pentateuque. On considérait comme fait acquis à la science, que les cinq livres de la loi n'étaient pas de Moïse, et portaient les traces d'une rédaction fort postérieure. Aussi le silence se fit-il autour de ce livre, imbu, au dire des critiques, de préjugés antiques. Quelque défavorable que pût être le verdict des contemporains de jeunesse de M. Cellérier, nous recommandons chaudement la lecture de ces deux volumes aux amis des Ecritures; ils y trouveront rassemblés une foule de faits disséminés dans les cinq livres de Moïse; ils apprécieront mieux, après l'avoir parcouru, les traits caractéristiques de ce code de lois moitié civil, moitié religieux; ils y gagneront un respect et une admiration croissants pour les premiers monuments de la Révélation, et ils trouveront dans la simplicité et la facilité du style, dans l'onction charmante qui le pénètre, un encouragement à ne poser le livre qu'après l'avoir lu jusqu'à la dernière page.

Un autre ouvrage d'une portée plus considérable qui se rattache à ce côté de la vie et des opinions de M. Cellérier, mais qui est de date plus récente, est son *Herméneutique*. Elle parut au plus fort de la controverse soulevée par M. Scherer au sein de l'Ecole de théologie libre de Genève sur la nature de l'inspiration et le degré d'autorité des livres saints. M. Cellérier ne voyait que trop ses appréhensions réalisées et l'excès de dogmatisme châtié par l'invasion du scepticisme, mais il ne visait point à un mesquin succès d'amour-propre. Ce n'était d'ailleurs pas le moment d'applaudir à sa propre prudence, car il s'apercevait bien que l'ennemi n'en voulait pas seulement aux ouvrages extérieurs, mais que ses coups frappaient au cœur même de la place. C'était sous des apparences de modération, en dépit des réserves stipulées, un scepticisme non équivoque qui sapait les bases mêmes de la foi. M. Cellérier comprit qu'il devait se mettre à la brèche, et il fit connaître sous une forme plus complète le cours qu'il donnait aux étu-

diants sur les principes d'interprétation des livres saints. Sa position était d'une extrême délicatesse : l'homme de transition craignait à la fois de trop concéder ou de trop refuser ; ses principes étaient conséquemment entourés de minutieuses réserves. Quand il touchait en particulier à ce qu'il appelait le caractère d'individualité, d'occasionnalité, et tout spécialement d'accommodation qu'il reconnaissait dans les Ecritures, il ne s'exprimait qu'avec défiance et modestie. J'ai la conviction, en rassemblant de vagues souvenirs d'étudiant, que les leçons consacrées à ces objets coûtaient à M. Cellérier de longues souffrances spirituelles, car l'idée seule d'égarer ou d'ébranler, dès leur entrée dans la carrière, les futurs pasteurs de l'église de Christ devait inquiéter ce noble caractère ; sa piété s'effarouchait de hardiesses que l'étude lui suggérait.

M. Cellérier redoutait en outre les débats des journalistes religieux et des professeurs des facultés étrangères. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait préféré dégager sa responsabilité personnelle, laisser ses idées faire leur chemin toutes seules, échouer ou réussir sans se couvrir lui-même de la poussière du combat. Peu d'hommes reculaient plus que lui, par tempérament et par choix, devant les hostilités théologiques. Son autorité scientifique, le crédit dont il jouissait comme chrétien, lui fournirent au contraire plus d'une fois l'occasion d'apaiser les amours-propres et d'imaginer des moyens de franche conciliation entre des opinions divergentes.

(La fin au prochain numéro.)

MORALE.

—

Le mariage dans la pensée de Dieu.

Or l'Eternel Dieu avait dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui.
(Gen. II, 18.)

En appelant la femme à l'existence, Dieu nous fait connaître sa vocation ainsi que le sens et le but du mariage.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Dieu a eu en vue le bien de l'homme en lui donnant une compagne. La réalité nous montre dans beaucoup de cas cette union aboutissant à un résultat tout différent, car le péché a souvent perverti l'œuvre de Dieu. Néamoins cette union entre encore comme élément nécessaire et essentiel dans l'idée que notre cœur se fait du bonheur sur cette terre. Les romanciers et les poètes le savent bien. Et s'ils voulaient écouter la Parole de Dieu, elle modifierait sans doute considérablement la manière dont la plupart d'entre eux considèrent le mariage, mais elle leur y ferait découvrir aussi un bonheur beaucoup plus grand, plus profond, plus réel que tout ce qu'ils ont jamais imaginé. Seulement il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni. Pour lui bonheur et sainteté sont synonymes. Si on les croit indépendants l'un de l'autre et qu'on poursuive le bonheur tout seul, on le manque inévitablement. Celui qui cherche avant tout l'obéissance à la volonté de Dieu peut se préoccuper assez médiocrement du bonheur, mais il le trouvera nécessairement sur son chemin. Celui qui aime sa vie la perdra, celui qui aura perdu sa vie pour l'amour de moi, dit Jésus-Christ, la retrouvera. Pour être fidèle à notre boussole, laissons donc pour le moment le bonheur de côté. Nous n'en perdrons pas la trace en nous attachant tout premièrement dans notre sujet au devoir.

I

« Je ferai à l'homme une aide semblable à lui. » Voilà la mission que Dieu assigne à la femme. Comment faut-il entendre cela? En quoi doit-elle être une aide à l'homme ou à son mari ? Est-ce pour la vie présente, pour les besoins matériels, pour les soins du ménage ? La femme a sans doute à cet égard des devoirs à remplir dont je ne veux pas diminuer l'importance ; mais ce n'est pas sa tâche essentielle. Pendant les six jours de la semaine, l'homme est surtout occupé à travailler pour la nourriture qui périt, et pourtant il n'est pas fait pour manger et pour boire. Créé à l'image de Dieu, sa vocation est de réaliser et de reconquérir cette image. Le travail matériel a beau lui prendre la portion la plus considérable de son temps, il reste bourgeois du ciel, et les occupations les plus prosaïques ont avec sa céleste destination un rapport bien plus étroit qu'il ne le semble à un regard inattentif. C'est un échafaudage nécessaire, mais de quelques jours, destiné à faciliter la construction d'une maison éternelle. Tout cela est vrai de la femme comme de l'homme. Semblable à son mari, elle a été créée comme lui à l'image de Dieu. (Gen. I, 27.) Associée à l'œuvre de celui à qui elle a été donnée pour compagne, c'est donc pour les intérêts de l'âme, c'est pour la vie spirituelle qu'elle doit surtout lui être une aide.

Ce mot *aide* indique une position subordonnée avec une certaine égalité pourtant. C'est une subordination libre, celle de l'amour ; du moins dans l'état primitif. Le péché a aggravé considérablement sa situation. Dès lors son mari domine sur elle, et nous savons combien cette domination est dure souvent, surtout chez les peuples qui ne connaissent pas l'Evangile. Le christianisme a rélevé la femme. Subordonnée quant à la vie terrestre, devant Dieu et pour la vie spirituelle cette inégalité cesse. Il n'y a plus là ni Grec ni Juif, ni esclave ni libre, ni homme ni femme, mais Christ est toutes choses et en tous.

La position dépendante de la femme est d'ailleurs singulièrement ennoblie et transformée par le but auquel elle doit travailler et qui l'entourera d'un respect et d'une affection d'autant plus grands qu'elle sera plus fidèle à sa tâche. A qui vouons-nous le plus grand attachement et la vénération la plus profonde? C'est à ceux qui font du bien à notre âme, qui sont, dans la main de Dieu, des instruments pour nous faire mieux connaître, mieux aimer, mieux pratiquer sa sainte volonté. Il y eut un moment où les Galates se seraient arraché les yeux pour les donner à l'apôtre qui leur avait apporté l'Evangile; ils l'avaient reçu comme un ange du ciel et comme Jésus-Christ lui-même. Une femme qui est une aide véritable à son mari, lui deviendra tous les jours plus chère et précieuse. Quelques lignes de M. Vulliemin [1] sur Marie, femme de Guillaume III, roi d'Angleterre, nous en donnent un touchant exemple :

« Marie occupe une belle et intéressante place dans l'histoire de Guillaume d'Orange, comme elle en avait une belle dans son cœur tendre et fidèle. Les amis de Guillaume étaient de ceux qui ne pouvaient que grandir dans son estime, ils devaient veiller au chevet de son lit de mort, comme dès son enfance, ils s'étaient jetés entre lui et les épées françaises. Aussi les aima-t-il cordialement jusqu'à sa fin. Mais la reine était l'objet de son attachement le plus intime et le plus profond. D'un caractère doux et gai, de manières affables et gracieuses, d'une intelligence vive quoique imparfaitement cultivée, d'une piété profonde comme était celle de Guillaume lui-même, d'une charité qui faisait taire la médisance par ce simple mot: « Avez-vous jamais lu mon sermon favori, celui » du docteur Tillotson, sur les mauvaises langues? » Marie posséda toujours toute la confiance et tout le cœur du roi. Aussi, quand les ravages de la petite vérole s'étendirent sur ses traits chéris, Guillaume ne quitta-t-il plus ni jour ni

[1] *Revue chrétienne*, 5e année, page 534.

nuit son chevet. Des larmes d'affection coulèrent en abondance le long de ce visage dont la victoire ou la défaite avaient rarement troublé l'impassible tranquillité. « J'étais l'homme le plus heureux du » monde, et j'en suis le plus misérable, » disait le roi à Burnet, s'abandonnant devant lui à une douleur telle qu'elle fit craindre pour sa raison et sa vie. Il fallut l'enlever dans un état d'insensibilité presque complète de la chambre de la malade. Quelques heures plus tard tout était fini. Il ne restait plus que le souvenir légué à l'Angleterre d'une de ces unions que le christianisme inspire et dont seul il a pu offrir des exemples au monde. »

Cette subordination de la femme est au reste le chemin par excellence pour obtenir sur l'âme de son mari l'ascendant légitime, l'influence bienfaisante et sanctifiante à laquelle elle doit aspirer. Dieu veut un peuple de franche volonté, et le ton d'autorité, les moyens violents, quand on voudrait les employer pour agir sur une âme qui est libre de sa nature, n'aboutiraient qu'à la mutiler ou à la révolter. Ces moyens peuvent réussir quand il s'agit d'obtenir une soumission tout extérieure et d'un moment, mais pour un assentiment entier, durable, profond, jamais. Aussi les conquérants spirituels ont pris un tout autre chemin. « Nous sommes vos serviteurs pour l'amour de Christ, » écrivait Paul à l'église de Corinthe. Et aux Thessaloniciens: « Nous vous aurions donné non-seulement l'Evangile de Dieu, mais même nos propres âmes, parce que vous étiez nos bien-aimés. » Et Jésus-Christ, comment a-t-il fondé son empire sur les cœurs ? Il le rappelle à ses disciples qui avaient disputé entre eux pour savoir lequel serait le plus grand: « Que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le plus grand parmi vous soit votre esclave, comme le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » En acceptant avec foi cette place humble que la Parole de Dieu lui assigne, la femme y trouve sa grandeur et sa puissance.

Pour lui être une aide efficace, la femme n'a pas seulement été subordonnée à l'homme, *elle a aussi été douée autrement que lui.* L'homme cherche dans sa compagne, non quelqu'un qui lui soit exactement identique, mais un être qui le complète, *qui lui corresponde*, comme on peut aussi traduire les mots qu'on a rendus par *semblable à lui.* Aussi voit-on rapprochées, dans des unions d'ailleurs fort bien assorties, des personnes de caractères fort différents: un mari extraordinairement posé et calme avec une femme naturellement vive et gaie, la poésie et l'élan d'un côté, la froide raison de l'autre. Mais il y a des différences plus profondes, plus constantes, provenant des aptitudes propres et caractéristiques de l'un et de l'autre sexe. Le développement de talents spéciaux est beaucoup plus fréquent et prononcé chez l'homme. Tel frappe tout le monde comme mathématicien, d'autres comme artistes, militaires, penseurs, etc. Il y a très souvent chez l'homme une faculté qui l'emporte bien notablement sur toutes les autres, et qui, quelquefois, comme une branche gourmande, les absorbe à son profit. La femme conserve beaucoup mieux le caractère humain. Son développement est mieux proportionné, plus harmonique. L'organe le plus développé chez elle, c'est l'organe central, le cœur, d'où procèdent les sources de la vie. Les facultés accessoires peuvent être souvent très remarquables, mais elles ne font pas une saillie aussi prononcée et exclusive que chez l'homme. Par cela même elle reste, en général, plus proche de celui à l'image duquel nous avons été faits. En recommandant à ses disciples la ressemblance avec les enfants, Jésus-Christ voulait leur rappeler que c'est par le cœur qu'on connaît Dieu. La femme, qui se distingue surtout par ce côté-là, est aussi plus facilement accessible aux impressions religieuses. Son

talent et son charme dans la famille et la société, c'est de rétablir l'équilibre, de procurer aux forces dispersées le repos et le recueillement qui nous rendent aptes à discerner la voix du Père céleste et à l'écouter. Il faut que notre lac se calme, pour qu'on en puisse voir le fond et qu'il reflète purement la profondeur des cieux. Il nous faut aussi ce repos pour nous connaître et pour rencontrer le regard de notre Dieu. Et quand il y a au foyer domestique une femme qui a pour ornement la vie cachée du cœur et l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible, elle exerce sur tous ceux qui l'entourent une influence singulièrement vivifiante et bénie.

Au reste, ces traits généraux embrassent, dans l'un et l'autre sexe, une variété infinie de caractères, d'individualités qui jette un grand poids dans la question des convenances réciproques. Ceci nous amène à nous demander: Qu'est-ce qui, dans le mariage, détermine le choix en faveur d'une personne à l'exclusion de toutes les autres? Dans l'ordre normal, ce n'est aucune considération purement terrestre. Il y a là-dessous un je ne sais quoi qui déroute complétement, en beaucoup de cas, les jugements calmes de la froide raison. On a représenté l'amour comme aveugle. Je n'ai garde d'oublier le trouble que le péché a semé partout. Mais je ne crois pas qu'un instinct aussi universel et dans la chose du monde la plus importante soit aveugle. L'instinct n'emploie pas nos moyens ordinaires de juger, mais il agit bien plus admirablement qu'eux. On appelle l'amour aveugle parce qu'on n'a pas de microscope assez puissant pour démêler ses secrets motifs. Tombés comme nous le sommes, le monde spirituel est pour nous un champ singulièrement peu connu. N'est-ce pas là qu'il faudrait chercher le secret de cette préférence? Nous sommes si peu capables de juger de ce qui convient au bien de notre âme! Si nous devions apprécier nous-mêmes toutes les raisons de notre choix, nous nous tirerions rarement du problème. Deux âmes se cherchent sans savoir dire pourquoi, seulement elles sont attirées l'une vers l'autre d'une manière presque invincible. J'aime à croire que celui qui prépare dans le sein de la mère le lait pour l'enfant qui vient de naître, rapproche, par ce moyen, les individualités spirituelles qui se conviennent le mieux pour se compléter et se former, s'élever mutuellement pour le ciel. C'est l'explication à laquelle nous conduit tout naturellement la pensée que Dieu, en instituant le mariage, a voulu donner à l'homme une aide qui lui corresponde.

Tout en indiquant la diversité, les paroles divines accusent d'une manière non moins équivoque la similitude du fond. De même nature que l'homme, créée comme lui à l'image de Dieu, la femme peut le comprendre, le deviner, lire dans son cœur, sympathiser à ses besoins les plus intimes et y répondre. Dieu lui a accordé pour cela un don d'intuition qui est le privilége spécial de son sexe. N'avez-vous jamais été frappé de la pénétration avec laquelle l'œil d'une mère sait découvrir dans son enfant les premiers symptômes d'un mal qui échapperait complétement aux regards du père et au coup d'œil exercé du médecin? C'est d'une manière analogue qu'elle pénètre dans le secret des cœurs, et la vie commune, les rapports et les frottements continuels à propos de toutes les choses de la vie lui permettent de connaître mieux que personne l'âme de son mari. Avec la tâche de veiller sur lui pour son salut, Dieu l'a munie de tous les moyens qui devaient la lui faciliter. — En vertu de cette même sympathie qui lui fait connaître le cœur, elle sait aussi à merveille le secret d'agir sur lui, le chemin pour y pénétrer. Elle n'a pas d'autorité sur l'homme, mais elle a bien mieux à faire que de commander, elle doit inspirer. Et quand cette influence s'exerce pour le bien, elle est tous les jours plus ap-

préciée, plus acceptée, plus recherchée. « Qui est-ce qui trouvera une femme vertueuse? Son prix surpasse de beaucoup celui des perles. Le cœur de son mari s'assure en elle. Elle lui fera du bien tous les jours de sa vie et jamais du mal. »

II

Quoiqu'il ne le semble pas au premier abord, la tâche et les devoirs de l'homme sont impliqués dans les paroles que nous étudions.

La femme est son *aide*. C'est donc lui qui doit diriger, et l'intelligence, chez lui en proportion plus grande que chez la femme, le qualifie pour cela. Le cœur, par lequel la femme se distingue, n'est pas toujours exclusivement sous l'influence de l'esprit chrétien; de là, chez elle, de singulières inégalités. La vapeur, le plus actif de nos principes moteurs, ne fait réellement avancer qu'à condition que la locomotive reste dans les rails, que le pilote du navire ne perde pas de vue l'étoile polaire ou la boussole qui en montre la direction. Si la puissance d'affection, principe moteur dans les choses spirituelles, est bien moins vive chez l'homme, en revanche sa vue est plus étendue; elle se trouble moins facilement; son jugement est plus calme, plus égal, il se gardera mieux des écarts. Mais il faut que son regard soit fixé sur le vrai but. La supériorité de droit, qui lui appartient, doit correspondre à une supériorité réelle, et il ne l'aura qu'à la condition de ne pas oublier qu'il a été fait à l'image de Dieu. S'il ne s'en préoccupe pas, s'il n'est pas dans la famille le prophète de Dieu, la vraie supériorité lui échappera, les âmes devront chercher ailleurs conseils et directions; l'entière intimité ne pourra pas exister; la réalité du mariage sera manquée, et avec elle le bien et les joies que ce lien était destiné à lui apporter.

Une partie essentielle de cette bonne direction, c'est l'*encouragement* que l'homme doit procurer à celle qui lui a été donnée pour travailler avec lui. — Quand il s'agit de gouverner des âmes, c'est peu que d'indiquer le but: la principale chose c'est d'y pousser. Il faut un tuteur pour diriger et soutenir une plante faible, mais ce qui lui importe bien plus encore, c'est la sève qui la fera grandir et prospérer. Dans le domaine qui nous occupe, cette sève, ce moyen d'encouragement, c'est l'amour. Il est d'autant plus nécessaire à la femme que dans sa tâche les peines, les difficultés, les souffrances, abondent. Faite pour aimer et se dévouer, elle a aussi un besoin plus particulier d'être aimée. On peut contester quant à l'homme, et surtout quant au chrétien, la parfaite exactitude de la pensée de Mme de Staël: « L'amour n'est qu'un épisode dans la vie de l'homme; c'est toute la vie de la femme, » mais on reconnaîtra qu'elle a dit juste pour ce qui regarde son sexe. — Entourez la femme d'amour, et vous aurez multiplié ses forces; vous la verrez dévouée, capable de supporter joyeusement des travaux, des veilles, des fatigues auxquelles un homme succomberait dix fois. Privée d'affection, elle pourra se dévouer encore, mais inévitablement vous l'aurez affaiblie. Une blessure qui saigne diminue nécessairement les forces. Si l'homme prend à cœur ses véritables intérêts, son propre bonheur et son propre salut, qu'il grave bien dans son cœur la parole de l'Evangile: « Maris, aimez vos femmes. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. »

Le couronnement de l'amour, surtout de la part de celui qui occupe une position supérieure, c'est la *confiance*. Dans une union qui réalise la pensée de Dieu, un mari n'a rien à cacher à sa femme. Quand celle-ci n'aura pas de plus grand désir que de glorifier Dieu en toutes choses, quand son mari regardera l'autorité qui lui est donnée comme un sacerdoce dans lequel il

n'est et ne veut être que l'interprète de la volonté de Dieu, il suffira qu'il ouvre son cœur, il n'aura pas besoin de commander. Sa femme comprendra qu'elle doit lui être soumise comme l'Eglise est soumise à Christ. C'est dans ce sens que Jésus disait à ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon père. »

Si le chef de la famille doit exercer un sacerdoce dans sa maison, cela ne l'empêche pas d'être comme les sacrificateurs de l'ancienne alliance, environné d'infirmités. La confiance entière qui doit exister entre sa compagne et lui exige qu'il ne cache pas à celle-ci ces côtés humiliants. Elle lui a été donnée pour aide et elle doit connaître ses misères et ses faiblesses pour pouvoir remplir auprès de lui sa sainte mission. Il en pourra coûter quelque chose à l'orgueil, mais il est bon que l'orgueil soit maté. Je suis convaincu d'ailleurs qu'il n'a pas à redouter de perdre par là l'estime d'une épouse chrétienne. « Celui qui confesse ses transgressions et les délaisse obtiendra miséricorde. Celui qui s'abaisse sera élevé. » Une femme sincèrement pieuse écoutera ces choses avec le sentiment de sa propre misère; et le mal, combattu à deux, sera plus tôt vaincu. « Confessez vos fautes l'un à l'autre. » — C'est surtout entre mari et femme chrétiens que cela peut et doit le plus naturellement avoir lieu.

Une telle confiance suppose des prières communes, j'entends des prières à deux seulement, et à côté du culte domestique, s'il réunit d'autres personnes que les époux. A Celui qui sonde nos cœurs et nos reins, nous pouvons et nous devons tout dire, et même entre mari et femme, il est certaines choses, soit en bien soit en mal, qu'on n'aurait guère la liberté de se communiquer autrement qu'en sa présence. C'est à genoux devant lui qu'on apprendra à se connaître et à s'aimer profondément et saintement.

Les pensées que fait naître l'expression *semblable à lui* sont bien propres à nous pénétrer de la souveraine importance de la piété et de l'affection dans le cœur du mari. Cette ressemblance ou correspondance, Dieu l'a établie pour le bien; mais il y a des lois qui subsistent, même après qu'un désordre capital est survenu, et qui deviennent alors un terrible moyen de punition. Que l'homme s'élève ou se dégrade, la femme ne cessera pas de graviter autour de lui. Il l'entraînera, en général, dans son élévation ou dans sa chute. Il est impossible que, dans une union si étroite, dans des rapports de tous les moments, on n'influe pas considérablement l'un sur l'autre. Une épouse, même aimante et pieuse, liée à un mari égoïste et incrédule, est comme un arbre que la gelée viendrait surprendre toutes les fois qu'il se dispose à fleurir. Ce que la femme a de plus délicat et de plus exquis ne peut se développer dans ces conditions-là. Une couche dure tend à se former autour de son cœur, et toutes les branches de sa vie en souffrent. Et à son tour un homme auquel manque l'affection domestique, qui n'a plus, au lieu d'une aide, que cet être qu'il a travaillé à corrompre et à mutiler, est comme une plante à la racine de laquelle un ver rongeur s'est logé. Si elle ne sèche pas, sa sève appauvrie, son manque de force et de croissance, son aspect misérable, ses fruits maigres et sans saveur, accuseront assez la maladie qui a envahi le tronc. Ceci nous fait sentir la profonde raison de la direction, unique d'ailleurs, mais absolue, que le Nouveau Testament nous donne relativement au choix d'un époux ou d'une épouse: *Se marier dans le Seigneur* (1 Cor. VII, 39), c'est-à-dire s'unir à une personne chrétienne, dont la vie soit dirigée dans le même sens que la nôtre, et qui soutienne et encourage notre marche vers le ciel, au lieu d'être comme une meule de moulin, dont le poids nous entraînerait

incessamment vers l'abîme. Un ami me citait un jour à ce propos un fait singulièrement instructif : « J'ai connu, me disait-il, une jeune fille pieuse, qui, par obéissance à la Parole de Dieu, avait renvoyé pendant de longues années de consentir à épouser un jeune homme inconverti qu'elle aimait et dont elle était aimée. A la fin elle passa outre sans que la conversion fût intervenue, et maintenant, chez l'un comme chez l'autre, on n'aperçoit pas le moindre indice de vie spirituelle. » Son aide est devenue semblable à lui dans le plus triste sens du mot. L'homme doit être en exemple à sa compagne, et si, méchant lui-même, la grâce de Dieu peut empêcher qu'il ne forme sa femme à son image, il exerce dans tous les cas sur elle une déplorable influence, et il travaille à pervertir pour son malheur ce que Dieu lui avait donné pour son bien.

III

Les devoirs réciproques des époux se résument à ceci : *s'aimer*. La vocation de dévouement et d'affection de la femme est clairement marquée dans ce mot *aide*. Si l'on n'oublie pas qu'il est ici question surtout de la vie spirituelle, cette expression fera ressortir bien vivement à nos yeux toute l'abnégation que demande sa tâche. Une aide doit subvenir aux imperfections, aux faiblesses, aux défaillances. Ainsi, quand son mari lui manque, qu'elle se garde bien de rendre œil pour œil et dent pour dent. Ce serait le rebours de sa vocation. Elle élargirait la brèche au lieu de la réparer. Il faut au contraire qu'elle surmonte le mal par le bien, qu'elle imite le Père céleste qui a fait surabonder la grâce là où le péché avait abondé. — La position supérieure faite à celui qui doit être aidé et les mots *semblable à lui* n'imposent pas moins clairement à l'homme ce saint dévouement, cette tendre et sérieuse sollicitude, cette constante préoccupation des intérêts spirituels de sa compagne. Ainsi, à l'origine de cette union, germe et point de départ de la société, la loi de l'amour chrétien est proclamée dans sa divine pureté. Il nous est bon et salutaire de nous arrêter pour contempler cette majestueuse hauteur du devoir. Nous serons humiliés sans doute par la distance entre l'idée et la pratique, mais si connaître n'est pas encore faire, il en est au moins le chemin : « Sanctifie-les par ta vérité. »

Après cela il est nécessaire aussi de regarder plus bas et, après avoir contemplé le but, de nous rendre compte des difficultés de la route. Cette affection qui est le devoir, cette affection qui constitue en même temps le bonheur domestique (car ici, de l'aveu de tous, le devoir et le bonheur se confondent), cette affection rencontre un grand nombre d'obstacles. — D'abord nous ne sommes guère aimables. Au commencement on se voit l'un l'autre à travers un prisme flatteur, mais au contact de tous les jours les illusions se dissipent et bientôt l'on est réduit à sa véritable et chétive valeur. Voilà un premier écueil. Il y en a d'autres. La vie est sévère. Les soucis, les épreuves, les chagrins, les difficultés de tout genre sont semés sur la route et en plus grande abondance pour ceux qui sont mariés. Les soucis appesantissent le cœur et rongent les affections, comme ils rongent la vie spirituelle. Quelquefois les épreuves accablent et aigrissent, et cette aigreur s'insinue dans toutes les branches de l'âme et de la vie, et agit comme un dissolvant sur les liens qui semblaient les plus forts. — Ou bien ce sont des torts, des fautes graves, ou des vices de caractère, qui, en se développant, minent complétement la confiance réciproque et semblent rendre à tout jamais impossible le rapprochement des cœurs. — Il y a aussi un égoïsme robuste que les personnes les plus dévouées et les plus aimables ne parviennent pas à entamer. Jésus-Christ n'a pas amolli le cœur de Judas. Et quand il nous est donné

d'entrevoir les secrets replis de notre vieille nature, qui est-ce qui n'en découvre pas avec effroi le germe au dedans de soi? « Le cœur de l'homme est désespérément malin par dessus toutes choses, qui le connaîtra ? »

A toutes ces causes de division, quel remède opposer? Il y en a un seul qui soit efficace, l'Evangile. C'est lui qui peut nous rendre véritablement aimables, qui peut, par la sève qu'il communique, suppléer à notre pauvreté naturelle, nous vivifier et nous faire croître de jour en jour, comme ces premiers disciples qui étaient agréables à tout le peuple. Quand nous connaissons l'amour du Père céleste, nous pouvons nous décharger sur lui de nos soucis, nous comprenons que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, la vie est pénétrée par un sel tout nouveau, les afflictions par la joie du Saint-Esprit: nous avons trouvé le secret de « faire procéder la douceur de ce qui dévorait. » A l'école du Seigneur et maître qui a lavé les pieds de ses disciples, qui est venu non pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour des pécheurs, nous apprenons à pardonner. Celui qui avait chassé les sept démons de Marié Magdeleine, qui a fait de Saul un Paul, et d'un pauvre brigand un citoyen du ciel, peut guérir les misères les plus profondes, extirper la lèpre de l'égoïsme et du péché, réparer les brèches qui semblaient irréparables, amener une vie nouvelle d'autant plus puissante que le passé a été triste. Celui à qui on pardonne moins aime moins. Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont devenues nouvelles.

Pour qui a connu l'affection en Christ, toute autre est pâle et terne en comparaison. Les païens l'avouaient en disant: Voyez comme ils s'aiment! Nous sommes la race de Dieu. Les racines de notre vie remontent jusqu'à lui. L'affection conjugale ne sera vive, profonde, complète et pleinement bienfaisante que si elle est fondée en Dieu et s'implante toujours plus en lui, que si l'on poursuit ensemble la consécration entière à sa volonté, si le principal souci de chacun des époux est d'avancer dans la sanctification et d'y faire avancer l'autre.

Ainsi la vie en Dieu est le solide lien, le fondement profond et le vrai but du mariage. En lui, par lui et pour lui sont toutes choses. Le premier secours humain que Dieu nous donne pour nous conduire à lui est dans l'amour de nos parents, le second dans l'amour de l'aide semblable à nous. La comparaison que fait l'apôtre entre l'union des époux et celle de Christ et de l'Eglise est donc infiniment plus profonde et plus vraie que nous ne le pensons souvent. Elle est le véritable et parfait épanouissement de la pensée contenue dans les paroles divines que nous avons essayé d'épeler. « Femmes, soyez soumises à vos maris en toutes choses; car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Eglise et il est aussi le Sauveur de son corps. Comme donc l'Eglise est soumise à Christ, que les femmes le soient de même à leurs maris en toutes choses. Et vous maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Eglise et s'est donné lui-même pour elle afin qu'il la sanctifiât après l'avoir nettoyée dans le baptême d'eau par sa parole, afin qu'il la rendît une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni autre chose semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irrépréhensible. Les maris donc doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps. Celui qui aime sa femme s'aime soi-même. Car personne n'a jamais eu en haine sa propre chair, mais il la nourrit et l'entretient, comme le Seigneur entretient l'Eglise; car nous sommes membres de son corps étant de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère et il

s'unira à sa femme et les deux seront une même chair. Ce mystère est grand, or je parle de Christ et de l'Eglise. Que chacun de vous aime donc sa femme comme soi-même et que la femme respecte son mari[1]. »

C.

REVUE CRITIQUE.

De l'enseignement religieux.

La Religion chrétienne ou Exposition biblique de la foi et des devoirs du chrétien, par A. Henriquet, ministre de l'Evangile; 2me édition revue par l'auteur. Toulouse 1862, société des livres religieux. Un volume in-8° de 438 pages.

Cours de Religion chrétienne, par L. Fabre, pasteur; 4me édition revue et corrigée. Lausanne 1862, Georges Bridel, éditeur. Un volume in-12 de 432 pages.

Catéchisme ou Instruction chrétienne, faisant suite à l'étude de l'histoire biblique, par Alexis Reymond; 2me édition. Lausanne 1860, Georges Bridel, éditeur. Un volume in 12 cartonné. de 144 pages.

L'auteur du *Catéchisme* (avertissement, page 3) distingue trois degrés dans l'instruction religieuse de la jeunesse. Les deux premiers ont pour objet l'étude de l'histoire biblique, « qui se continuera » pendant la troisième période « *concurremment* avec le cours de catéchisation » auquel ce livre doit servir de texte. C'est donc principalement une forme systématique, telle que la présente le *Catéchisme,* que l'auteur assigne à cette dernière instruction religieuse que notre jeunesse reçoit en terminant son éducation et avant de sortir des écoles. Il veut que les enseignements de la religion chrétienne lui soient offerts sur un plan d'ensemble logique, s'enchaînant les uns aux autres, et formant un tout bien lié qui en fasse ressortir l'unité et l'harmonie: dans cette partie de l'enseignement la Bible n'intervient que par fragments isolés, cités à l'appui de chaque thèse. — Les deux autres ouvrages dont les titres précèdent, sont composés dans le même sens.

Avant d'en venir à leur appréciation, qu'il me soit permis de consacrer quelques moments à la comparaison de cette méthode avec celle qu'on peut appeler la méthode *biblique*, et qui consiste à prendre pour base de l'instruction religieuse finale, l'étude de la Parole de Dieu elle-même, pour y puiser, comme à leur source, tous les enseignements divins. — Nous verrons plus tard que, dans cette méthode même, il y a aussi une place pour les excellents livres que nous annonçons.

La méthode *biblique* peut revêtir des formes assez diverses. — L'une, qui se rapproche le plus de la méthode systématique[1], consiste à suivre le développement de l'enseignement divin, ou si l'on aime mieux des dispensations de Dieu pour le salut de l'homme, depuis la création et la chute, à travers les périodes successives de la promesse, de la loi, de la grâce, jusqu'à l'accomplissement futur de toutes choses dans l'éternité. Il y a bien là, si l'on veut, une marche historique; mais c'est plus que l'histoire des faits: c'est celle de la vérité elle-même. La Bible est étudiée dans son organisme, où tout s'enchaîne, se prépare et se succède, selon une même pensée de Dieu qui se révèle avec une clarté croissante, comme la lumière du jour depuis la première aurore jusqu'à son plein midi. Le « Cours de religion chrétienne » de Lisco offre un exemple de cette marche[2]. Si, exposée sommairement comme je viens de le faire, sa beauté et sa grandeur semblent, au premier abord, au dessus de la portée de la jeunesse, elle offre, dans ses développements, un intérêt et un attrait, qui peuvent s'emparer même d'un esprit encore peu cultivé. — D'après une autre forme de la méthode biblique, la Parole de Dieu sera étudiée dans un ordre plus immédiatement

[1] Ephés. V, 22-33.

[1] Et dont se rapproche le plus, aussi, l'*Instruction chrétienne* de M. Reymond.

[2] Ce livre a été traduit en français par M. le ministre Ch. Archinard, et publié en 1847 par la librairie Georges Bridel.

historique, selon la série des livres qui la composent, de la Genèse à l'Apocalypse, en vue d'en donner l'intelligence et la clef, et de recueillir, à mesure, les vérités que Dieu y a déposées pour nous. On s'arrêtera avec plus de soin aux endroits les plus importants, et le reste sera présenté dans un résumé explicatif en sorte que la suite des révélations ne soit pas interrompue. Chacun connaît les « Etudes progressives de la Parole de Dieu » par M. le pasteur Burnier, qui sont une réalisation de cette forme, et qui, depuis 30 ans, servent en effet de base aux instructions religieuses de l'auteur [1]. Le plus grand inconvénient de cette marche est sa longueur, qui ne permet guère d'en fournir la carrière complète dans l'espace consacré ordinairement à l'instruction religieuse des jeunes gens. — Il est, enfin, une troisième manière d'appliquer la méthode biblique; manière moins parfaite peut-être, mais plus pratique, et se ployant mieux à la diversité des circonstances et à la mesure du temps dont on peut disposer. Elle a d'ailleurs des avantages qui lui sont particuliers, et sera le plus souvent préférée par ceux qui voudront faire l'essai de la méthode biblique. Le Catéchiste choisit quelques livres de la Bible propres à la faire connaître dans ses divers éléments; il prendra, par exemple, tout ou partie de la Genèse, quelques psaumes, quelques-uns des chapitres les plus essentiels d'Esaïe ou d'autres prophètes, l'Evangile selon St. Marc et une ou deux Epîtres; il les expliquera et les appliquera à ses élèves avec quelque détail, leur enseignant à en tirer toutes les instructions qui y sont renfermées; et pour préparer les matériaux de la synthèse qui doit, en tout cas, terminer le cours d'instruction par un résumé systématique, il pourra, après chaque livre ou portion de livre expliqué, interroger les élèves sur les vérités et les devoirs qui en découlent : « Qu'avons-nous appris dans ce que nous venons de lire, sur Dieu et ses perfections, — sur l'homme, — sur les plans, les dispensations, la volonté de Dieu envers nous etc. ? »

Quel que soit celui de ces procédés qu'on adopte, l'instruction sera puisée immédiatement dans la Parole de Dieu; ce sera toujours la méthode *biblique*. — Essayons maintenant de la justifier, en la comparant à la méthode systématique généralement usitée parmi nous.

Les raisons dont on appuie la méthode ordinaire, peuvent se réduire à deux : — « Elle offre la garantie qu'aucune portion de vérité ne sera omise dans l'enseignement, lequel sera ainsi rendu plus complet. » Mais il n'est pas une seule des vérités composant cet enseignement, qui n'ait été empruntée de la Bible; c'est au moins ce qui doit avoir lieu. Que vous les puisiez immédiatement à leur source, ou que vous les preniez, de seconde main dans un cours systématique de religion, ce seront toujours les mêmes vérités. Or quel que soit le mode particulier qu'adopte le catéchiste biblique, il ne peut manquer de trouver dans les portions de l'Ecriture qu'il expliquera avec ses élèves, l'occasion de leur exposer toutes les vérités et tous les devoirs qui entrent dans le système. — « La méthode ordinaire, ajoute-t-on, a l'avantage de présenter les enseignements bibliques dans un ordre d'ensemble, d'enchaînement logique qui satisfait au besoin d'unité inhérent à l'esprit humain; il donne aussi de ces divers enseignements une idée plus nette, plus complète, par la pondération qu'ils exercent les uns sur les autres en se limitant et s'éclaircissant mutuellement. » Mais, sans nier ce besoin in-

[1] Je pourrais encore citer comme exemple de ce procédé, un livre trop peu connu pour y renvoyer mes lecteurs, mais trop curieux pour le passer entièrement sous silence. C'est « la Sainte Ecriture mise en Catéchisme », par le professeur Polier de Lausanne (1756—1765) qui, en 16 ou 17 volumes in 8°, a parcouru et familièrement expliqué, dans un ordre chronologique, toute la série des révélations. — Seize volumes de questions et de réponses!.... On ne sait lequel admirer le plus, ou de la persévérance du savant et laborieux écrivain qui a consommé une pareille entreprise, ou de la patience des jeunes gens qui ont étudié cette série de volumes jusqu'au bout. Il faut dire, cependant, que la plupart des réponses sont assez longues pour équivaloir à des paragraphes d'un livre ordinaire, dont les demandes seraient les titres. Cet ouvrage appartient, quant à la doctrine, à l'école théologique d'Osterwald; mais il renferme une masse de données utiles pour l'intelligence de la Parole de Dieu. En tout cas cet essai prouve que, il y a un siècle, on appréciait déjà les avantages d'une méthode biblique.

tellectuel de notre nature, qui se retrouve surtout chez l'homme fait et dans les classes cultivées, nous demanderons s'il existe réellement chez les jeunes gens à l'âge où ils reçoivent une instruction religieuse, et dans la classe illettrée qui fournit à ces instructions le plus grand nombre d'auditeurs? Nous demanderons même si, le plus souvent, ces auditeurs sont capables de saisir cet ensemble de vérités logiquement déduites, et si ce n'est pas en pure perte que l'on s'applique à élever sous leurs yeux cet édifice intellectuel appelé « Cours de religion? » Les sciences humaines ne peuvent se passer de ce procédé sans lequel elles n'existeraient même pas. Mais la science de Dieu se plie moins bien à la systématisation : témoin le nombre et la diversité des cadres dans lesquels tant d'auteurs ont cherché à la réduire. Aussi peut-elle bien mieux s'en passer; car elle n'a point été donnée à l'homme pour être matière à spéculations intellectuelles, mais avant tout, pour éclairer, vivifier et sauver son âme. D'ailleurs à côté de cette unité logique qui fait l'essence des sciences humaines, il est une autre unité particulière à celle-ci, que j'appellerai unité *psychologique,* en vertu de laquelle toutes les vérités divines concourent harmoniquement à créer dans l'âme cette vie spirituelle qui en est le but et l'objet : c'est dans ce point de vue que les contradictions se concilient et que l'on découvre l'accord, la vraie unité des enseignements divins en apparence les plus opposés. Voilà surtout l'unité qu'il faut mettre en saillie en étudiant l'Evangile, car elle ressort de sa nature même; et elle peut satisfaire pleinement, même chez ceux qui s'en rendent le moins compte, ce besoin d'ensemble que nous avons constaté dans l'esprit humain. Or cette unité psychologique se révèle bien plus clairement dans l'étude de la Bible elle-même où tout est action et vie, que dans un catéchisme où les vérités religieuses sont systématiquement classées comme les plantes dans un herbier.

Mais pour apprécier la méthode biblique, il faut surtout la considérer en elle-même.

De ce seul fait, que Dieu n'a pas choisi la forme systématique pour se révéler aux hommes, nous pouvons déjà en tirer l'induction qu'elle n'est pas la plus propre à leur transmettre cette connaissance. S'il a voulu que ses révélations fussent une série d'histoires, d'actions, de faits, et que même les portions didactiques de sa Parole fussent empreintes d'un caractère d'actualité qui, en s'appliquant toujours à des circonstances particulières, leur ôte jusqu'à l'apparence d'une abstraction philosophique, il est permis d'en conclure à priori, que c'est apparemment le meilleur moyen de les faire pénétrer dans les âmes. — Cette présomption est pleinement confirmée par la nature même des Livres saints. La Bible est adaptée à tous les âges de l'humanité comme à tous les âges de l'homme. Objet inépuisable des méditations des savants et des plus hauts génies, elle est en même temps à la portée de l'enfance des peuples et de celle des individus. Ainsi que l'a dit un ancien serviteur de Dieu, elle est semblable à un fleuve qu'un agneau peut traverser à gué et dont un éléphant ne saurait toucher le fond. La Bible, en un mot, est le grand, le vrai *Catéchisme de l'humanité.* Comment en sommes-nous venus à lui en substituer un de création humaine, et à présumer faire mieux que le Seigneur? Dans la Bible, les vérités les plus hautes revêtent une forme concrète qui les grave bien mieux dans l'intelligence des simples, qui les fait pénétrer plus directement dans les cœurs, et qui remue plus puissamment les consciences. Le but de l'enseignement religieux n'est pas seulement de communiquer au catéchumène la plus grande mesure de connaissances possible; il est encore et surtout de le toucher et de le convertir. Or pour atteindre ce but, qui oserait attribuer à un livre humain, quelque excellent qu'il soit, plus de puissance qu'au Livre de Dieu, tel que son Esprit l'a dicté? Si c'est bien dans la Bible que le Seigneur a déposé toute la vertu régénératrice de la vérité, n'est-il pas évident que moins nous placerons d'intermédiaires entre elle et l'âme, plus leur contact sera immédiat, — et plus aussi son efficace sera grande? Sans doute il faudra toujours entre la Bible et l'élève, un interprête qui la lui explique et lui en fasse l'application. Mais n'y ajoutons pas encore un livre humain avec son système d'homme. Et, pour reprendre une comparaison déjà citée plus haut, il y a autant de différence

entre les vérités du salut étudiées dans la Bible, et ces mêmes vérités apprises dans un système humain, qu'il y en a pour le jeune botaniste, entre des végétaux observés à leur place, dans la force de la floraison et de la vie, et ces mêmes végétaux étudiés dans un herbier.

Ajoutons que les résultats de l'expérience tendent à confirmer ce que nous venons d'établir. Ainsi aux Etats-Unis d'Amérique, où l'instruction *biblique* des écoles du dimanche universellement suivies jusqu'au terme de l'éducation, est la seule que reçoive la jeunesse, on sait assez qu'il n'y a ni moins de connaissances religieuses, ni moins de vie spirituelle et de conversions que dans les contrées où le système des catéchismes est dominant.

Il nous reste, pour compléter cet examen, à signaler quelques avantages particuliers, mais importants néanmoins, qui se rattachent à la méthode biblique.

D'abord elle excite chez l'élève un intérêt bien plus vif que l'instruction systématique; il y apporte une attention plus soutenue; il y prend une part plus active; toutes ses facultés y sont plus mises en jeu. Cette différence découle de la nature variée et, pour ainsi dire, dramatique de l'enseignement biblique. Ne peut-on pas espérer, en conséquence, que les fruits en seront plus réels et plus durables chez lui?

Ensuite les instructions qu'il reçoit, se rattachant immédiatement à la Bible, lui seront plus fréquemment et plus vivement rappelées chaque fois qu'il relira la Parole de Dieu. Et si l'on peut craindre, dans bien des cas, que celle-ci, une fois l'instruction terminée, ne soit négligée par maint jeune homme, le catéchisme, de son côté, l'est toujours et complétement. Il y a donc, avec la méthode biblique, infiniment plus de probabilité que l'élève, en avançant dans le chemin de la vie, retournera au livre qui a fait le texte de son instruction, et que cette lecture ravivera les enseignements et les impressions qu'il peut avoir reçus dans sa jeunesse.

Enfin la méthode biblique, à côté de l'instruction directe qu'elle lui communique sur les choses de Dieu, assure à l'élève le grand et précieux privilége d'apprendre à lire avec fruit la Parole de vie, à y puiser les enseignements que le Seigneur y a mis, et à l'appliquer aux besoins variés de son âme. Cet apprentissage qu'il aura fait sur quelques-uns des livres de la Bible, lui ouvrira en quelque mesure l'intelligence des autres portions de la Parole qu'il n'aura pas étudiées avec son pasteur.

Mais si, par ces motifs, nous croyons devoir hautement donner la préférence à la méthode biblique, est-ce à dire que les catéchismes et en particulier les livres que nous annonçons, n'aient pas leur utilité et ne trouvent plus leur place dans l'instruction religieuse? Loin de là. Quand le jeune botaniste a étudié les plantes sur le vivant, quand il a parcouru les vallées et les montagnes pour observer le monde végétal, et pour s'approprier ses trouvailles, alors il réunit en herbier toutes ses richesses, il les classe par familles et les range dans un ordre scientifique selon un *Systema plantarum*. De même quand le catéchumène a recueilli dans les Ecritures les enseignements si riches et si variés que leur Auteur y a semés, alors le moment est venu de lui apprendre à en former un ensemble qui lui fasse observer leur liaison réciproque, et contempler les proportions et l'harmonie de ce majestueux édifice qu'on nomme la *révélation*. Il en connaîtra les matériaux; son intelligence aura acquis, avec les années, une maturité plus grande, et ce besoin de synthèse dont nous parlions se sera fait jour en lui, parce qu'il possèdera les éléments que cette opération de l'esprit doit rapprocher. C'est donc ici, à la fin de l'instruction biblique, que je voudrais placer les expositions systématiques de la vérité.

Si l'on considère la forme ordinaire de nos catéchismes, on serait même tenté de croire que c'est à cet usage final qu'ils étaient primitivement destinés: cette série de demandes et de réponses, où le maître interroge et où l'élève expose les divers points de la doctrine chrétienne, ne semble-t-elle pas indiquer un jeune chrétien répondant à ceux qui lui demandent raison de sa foi? Cette observation s'applique surtout d'une manière frappante à l'excellent catéchisme de Heidelberg, qui est comme un des livres symboliques de l'Eglise réformée, et dont le 3e jubilé séculaire vient d'être célébré en Allemagne par les chré-

tiens de cette dénomination [1]. Ouvrons-le à son début; voici sa première demande avec la réponse que le catéchumène y fait.

« *D.* Quelle est votre unique consolation, tant dans la vie que dans la mort? »

« *R.* C'est que, tant de corps que d'âme, soit dans la vie, soit dans la mort, *j'appartiens*, non pas à moi-même, mais à Jésus-Christ, mon fidèle Sauveur, qui a satisfait parfaitement pour tous mes péchés par son sang précieux, qui m'a délivré de toute la puissance du Diable; et qui me garde tellement qu'il ne peut pas tomber seulement un cheveu de ma tête sans la volonté de mon Père céleste, et que même toutes choses doivent servir à mon salut : A cause de quoi aussi il m'assure de la vie éternelle par son Saint-Esprit, et me forme à vivre désormais à lui de cœur et d'affection. »

Il faut le reconnaître : ou cette touchante réponse n'a point de sens, ou elle exprime la foi d'un jeune homme qui a étudié la Bible et qui y a trouvé le salut. Nous ne savons si les hommes pieux qui ont composé ce catéchisme en ont eu conscience; mais ils ont, par là, implicitement admis pour règle, que le jeune homme, avant de prendre en mains leur livre, doit avoir été fondamentalement instruit dans la Parole de Dieu.

Tel est l'usage que nous voudrions voir faire de l'*Instruction chrétienne* de M. Alexis Reymond.

Mais nous savons que l'efficace de l'Evangile n'est pas liée à une forme, même la meilleure; et il n'en est aucune qui ne puisse être bénie d'en haut pourvu que le fond y soit. Si donc on persiste à préférer la méthode systématique pour le cours de religion tout entier, alors encore nous croyons que ce livre si concis, si substantiel, si compréhensif dans sa brièveté, est, de tous les catéchismes modernes à nous connus, le plus propre à servir de fil directeur pour une instruction religieuse populaire. On y trouve une doctrine pure, fidèlement biblique, et tout y est bien à sa place dans les cinq parties qui le composent : Dieu et l'homme (la création, le péché et la grâce); — Préparation du salut (le Décalogue pour convaincre de péché; la promesse comme base de l'espérance); — Accomplissement du salut, par Jésus-Christ; — Application du salut (régénération, sanctification); — enfin Consommation du salut dans la vie éternelle.

Nous savons aussi bon gré à l'auteur d'avoir abandonné la forme surannée par demande et réponse, qui, malgré l'apparence, est le contrepied le plus absolu de la célèbre méthode socratique, et qui n'est bonne qu'à étouffer l'intelligence en faisant des perroquets. Je ne puis oublier l'expérience que j'en fis plus d'une fois lorsque j'exerçais le ministère à la campagne, au milieu d'une population, il est vrai, assez reculée. Dans les interrogations dont se composaient toutes mes instructions religieuses, si par malheur je finissais une de mes questions par le même mot qui termine aussi une demande quelconque du catéchisme, j'étais à peu près sûr que l'enfant interrogé me renvoyait la réponse correspondante que sa mémoire lui fournissait, quelque étrangère qu'elle pût être au sujet que nous traitions.

Les deux autres livres, dont on a lu les titres en tête de cette revue, sont d'un caractère un peu différent. Ils sont trop développés, trop relevés même, pour servir de manuel dans un cours de religion populaire. Ils s'adressent à un public un peu plus cultivé. — Soit qu'un jeune catéchumène, pendant ou après son instruction, désire approfondir un peu plus les importants sujets qui viennent de lui être exposés, soit qu'un chrétien, arrivé plus tard à la connaissance de l'Evangile, sente le besoin de se rendre compte à lui-même de sa foi d'une manière plus claire et mieux liée, l'un ou l'autre de ces deux ouvrages répondra exactement au but. C'est de la théologie élémentaire mise à la portée de cette classe nombreuse et nuancée d'hommes qui, sans être savants, ne sont pas absolument illettrés.

Tels sont les ouvrages de MM. Fabre et Henriquet. Animés d'un même esprit, proclamant le même Evangile, glorifiant le même Sauveur, ils portent cependant l'empreinte de tournures d'esprit, peut-être même de positions différentes.

On trouve dans le livre de M. Henriquet

[1] Voir le *Chrétien évangélique* de cette année, numéros 1 et 2.

une allure plus théologique, plus scripturaire, selon la seconde partie de son titre: *Exposition biblique*. L'auteur expose, en effet, les enseignements du volume sacré, sans prétention, mais aussi sans ménagement, avec cette sainte hardiesse qui ne craint pas de heurter, quand il le faut, la sagesse humaine.

Dans le *Cours de religion* de M. Fabre, si riche en idées de détail, la théologie prend plutôt une teinte philosophique qui, sans changer le fond de la vérité, serre pourtant de moins près les données de la Bible. Or s'il est déjà difficile de ranger les révélations de Dieu dans un cadre humain sans les altérer, si elles échappent, par leur insondable grandeur, à toute systématisation irréprochable, que sera-ce quand l'ordonnateur du système adopte des allures philosophiques, empruntées aux pures spéculations de l'entendement humain? Ainsi, dans quelques cas, l'auteur du « Cours » croit devoir commencer par des démonstrations rationnelles avant d'en venir aux leçons de la Parole de Dieu. Le *Il est écrit*, est précédé d'un « Il est prouvé; » et il peut en résulter parfois des objections ou des difficultés qui distraient le lecteur des enseignements bibliques. Après en avoir appelé soi-même, en pareils sujets, à la raison humaine, on est moins bien placé pour la récuser quand elle oppose ses objections.— Nous devons ajouter que, de cette allure philosophique, il résulte, çà et là, pour le style un manque de clarté et de précision qui risque de s'étendre aux choses elles-mêmes. — Mais nos observations ne nous empêchent point de rendre justice au livre de M. Fabre. D'ailleurs quatre éditions successives témoignent assez de son excellence, et de la faveur qu'il rencontre auprès du public.

S'il m'était permis d'ajouter à cette revue, déjà trop longue, une seule réflexion, elle porterait sur l'usage que font assez généralement ces sortes de livres, du Décalogue ou de la Loi. — La Loi est l'expression de la volonté de Dieu; mais elle n'est pas la seule forme sous laquelle cette volonté ait été manifestée. Toujours la même en soi, elle participe de l'immensité aussi bien que de l'immutabilité de Dieu, et il n'est aucune expression dont elle puisse être revêtue à l'usage de l'homme, qui soit capable d'en épuiser la grandeur. C'est donc toujours à un point de vue particulier, dans un but spécial, que Dieu nous la révèle. Or le point de vue et le but de la promulgation de la Loi sur le Sinaï, étaient d'abord de placer provisoirement le peuple de Dieu sous ce gardien, en attendant le règne de la grâce, puis aussi de reprendre le transgresseur et de le convaincre de péché. « Ce n'est pas pour le juste que la loi a été établie, mais pour les méchants, pour ceux qui ne peuvent se ranger. » « Car c'est la loi qui donne la connaissance du péché. » « Ainsi la loi a été notre pédagogue pour nous amener à Christ. »[1] Elle est appelée « un ministère de mort, »[2] parce qu'elle nous révèle notre état de mort spirituelle, et qu'elle donne la mort à quiconque n'a pas trouvé en Christ un répondant et un refuge. — Je ne voudrais d'ailleurs pas d'autre preuve en faveur de cette manière d'envisager la loi, que la forme négative des dix commandements, qui dénote une barrière extérieure opposée au mal, bien plutôt qu'un principe intérieur de santification et de vie. — Est-il donc permis, pour le dire en passant, d'affirmer « qu'en la donnant, *l'intention* de Dieu a été qu'elle *rapprochât* l'homme de lui *par l'obéissance?* »[3] Ceci n'est sans doute qu'une inadvertance de l'auteur, et peut-être un effet de cette tournure abstraite qu'il donne volontiers aux choses.

Mais si telle est bien la nature de la loi, est-il convenable, est-il exact et légitime de la prendre pour base et pour règle de la morale évangélique, de cette *loi de la liberté*, fondée sur l'amour et la reconnaissance, qui est désormais la règle du racheté de Christ, du *peuple de franche volonté?* — C'est pourtant là l'usage qu'en font à peu près tous les cours de religion anciens et modernes. — Nous nous hâtons d'ajouter que « l'Instruction chrétienne, » fait ici une heureuse exception; et nous félicitons M. A. Reymond d'avoir ramené le décalogue à son usage primitif qui est de préparer à Christ

[1] 1 Timoth. I, 9; Rom. III, 20; Gal. III, 24. Voyez aussi: Rom. IV, 15; V, 13, 20; VII, 7; 1 Corinth. XV, 56; Galat. III, 10, etc.

[2] 2 Cor. III, 7.

[3] Cours de religion, pag. 97.

le chemin de nos cœurs en réveillant nos consciences.

Je sais que, pour l'appliquer à la direction morale des chrétiens, on tempère cette tournure négative qui révèle si bien le but de la loi, et l'on ajoute en développement de ce qui y est défendu, une énumération de ce qu'on dit y être ordonné; je sais qu'ainsi on trouve moyen de la spiritualiser jusqu'à y faire entrer tous les points essentiels de la morale chrétienne. Mais Jésus procédait tout autrement lorsqu'il *opposait* sa morale à celle de la loi. « Vous avez entendu qu'il a été dit: Tu ne tueras point. *Mais* moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère, » etc. [1] — Nos catéchismes disent, au contraire: « Il est écrit: Tu ne tueras point; *c'est-à-dire :* Tu aimeras ton prochain, tu t'abstiendras envers lui de tout sentiment de haine, d'envie, de colère, etc.; tu t'appliqueras à conserver ta propre vie; tu ne tourmenteras point inutilement les animaux; » etc. « Honore ton père et ta mère; ce qui signifie aussi : Tu rempliras tes devoirs de mari et de femme, de maître ou de serviteur, de pasteur ou de fidèle, de magistrat ou de citoyen. » De même encore, à l'occasion du 1er commandement: « Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face, » on traite non-seulement des devoirs envers Dieu, mais de l'amour du monde, de l'attachement excessif pour la créature, de l'avarice, de la sensualité, de l'impureté, de l'ambition, du luxe, de l'égoïsme, de l'orgueil, sous prétexte que toutes ces choses sont autant d'idolâtries. [2]

On peut donc (la preuve est là) faire entrer tous les préceptes chrétiens dans un cadre aussi élastique; et je conviens que cette forme même peut ne pas les priver complétement de leur puissance ni de leur spiritualité. Mais cet usage de la loi ne laisse pas d'avoir des inconvénients assez graves qui devraient le faire abandonner.

Et d'abord n'est-ce pas abuser de la Parole de Dieu, et donner une fausse idée de la manière simple et directe dont on doit en rechercher le sens? Est-il respectueux, est-il d'un bon exemple d'interpréter ainsi la seule portion des Ecritures (avec l'oraison dominicale) qui entre dans le catéchisme, de lui faire dire tout ce qu'on veut, fût-ce même des choses vraies et justes, ou plutôt (car c'est bien cela) d'en faire une simple table des matières dans laquelle on range, plus ou moins arbitrairement tous les préceptes de la foi?

D'ailleurs, en agissant ainsi, on court grand risque d'imprimer à la morale chrétienne une teinte *légale* qui en altère l'esprit. — Qu'il y a loin de la double nomenclature plus ou moins sèche et toujours froide, des choses défendues et des choses ordonnées par chacun des commandements, à ces préceptes palpitants de vie, que l'Evangile fait jaillir de la proclamation même du salut avec leurs encouragements et leurs mobiles!

On m'objectera peut-être cette déclaration formelle du Sauveur: « Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes; je suis venu, non pour les abolir, mais pour les accomplir. » [1] — Il me semble, toutefois, que ces paroles sont plutôt une confirmation de ma thèse. Parce que Jésus est venu accomplir les prophètes, ira-t-on pour cela chercher l'histoire de sa vie dans les prophéties plutôt que dans le Nouveau Testament? Ainsi de la loi : si Jésus est venu pour l'accomplir, non-seulement en la réalisant par son Esprit dans le cœur de ses disciples, mais encore en donnant à la volonté de Dieu une expression plus spirituelle, plus développée, plus vivante, plus parfaite en un mot, est-ce afin que nous abandonnions cet accomplissement de la loi, pour retourner à la forme rudimentaire de jadis? Quand l'insecte, arrivé à son état parfait, a rompu sa chrysalide pour s'élever joyeusement vers le ciel, irons-nous l'enfermer de nouveau dans sa sombre prison pour l'en retirer pièce après pièce, plutôt que de suivre des yeux le papillon aux brillantes couleurs s'ébattant dans la lumière?

On voit que, si nous combattons l'usage ordinaire que l'on fait du Décalogue, ce n'est point par une tendance antinomienne qui voudrait faire au chrétien une voie moins sainte ou plus facile, en atténuant les préceptes que l'Evangile impose aux rachetés. Bien au contraire, cette même volonté

[1] Mathieu V, 21, 22.

[2] Voir le livre de *La Religion chrétienne ou Exposition biblique*, etc.

[1] Mathieu, V, 17.

de Dieu que le Décalogue adresse aux pécheurs pour réveiller leur conscience, est exprimée dans la morale évangélique d'une manière bien plus spirituelle, plus élevée, et pénètre jusque dans les replis secrets du cœur avec une puissance et une exigence infiniment supérieures. — *Si votre justice,* disait le Sauveur, *ne surpasse pas celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point au royaume de Dieu.* [1] Et c'est précisement par cette raison qu'il ne faut pas prendre la loi adressée aux Pharisiens, pour l'appliquer aux disciples de l'Evangile.

J.

NÉCROLOGIE.

Sir Culling Eardley.

Nous serons peut-être les derniers à exprimer les douloureux regrets que nous avons éprouvés, avec toute l'Eglise chrétienne, en apprenant la mort de cet excellent serviteur de Dieu. Quoi qu'il en soit, nous ne garderons pas le silence en présence de cette tombe qui vient de se refermer jusqu'au jour où « tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. »

Ceux-là mêmes qui n'ont pas eu le précieux privilége de connaître personnellement Sir Culling Eardley, qui ne peuvent ressentir cette religieuse tristesse qu'inspire à notre cœur le départ d'un tel ami, ne peuvent ignorer ce qu'il fut pour le règne de Dieu, et dans son pays et sur le continent. Est-il quelque grande œuvre chrétienne qui n'ait eu quelque part à son zèle ardent, à son inépuisable générosité, sinon à son action personnelle?

Son nom restera indissolublement uni à la pensée religieuse la plus vraie, la plus élevée, la plus purement chrétienne qui ait été réalisée à notre époque, je veux dire la pensée qui a inspiré la fondation de l'Alliance évangélique. Rendre vivante dans l'Eglise de Jésus-Christ l'harmonie de ces deux grandes choses, dons du Sauveur, fruits de son Esprit : la vérité et la charité, unies dans le cœur de S[t]. Paul (Eph. IV, 15), trop souvent séparées dans la vie des chrétiens, telle fut cette pensée de l'Alliance. Et qui, dans les nombreuses communions chrétiennes, s'en montra pénétré dès l'origine? Ceux qui, regardant à Jésus seul, se rencontrent en lui, au-dessus de toutes les formes qu'a revêtues son Eglise, sans pour cela devenir indifférents à ces formes; ceux qui, instruits par leur expérience personnelle, savent ne pas confondre la dogmatique des hommes et la vérité de Dieu, les opinions et la vie; ceux qui, dans le christianisme même, distinguent l'essentiel de l'accessoire, ce qui doit passer de ce qui est éternel. Quiconque a étudié la vie religieuse des Anglais avec quelque discernement chrétien, et a su reconnaître au milieu de leurs dénominations diverses les hommes que, dans leur langue et d'après S[t]. Paul (Rom. VIII, 6), ils appellent si bien *spiritually minded*, aura rencontré ces hommes-là parmi les fondateurs de l'Alliance évangélique.

Sir Culling Eardley y occupa le premier rang, depuis l'époque où, en 1846, il présida durant neuf jours avec tant d'aménité et de talent les grandes assemblées constituantes, jusqu'à son dernier soupir. C'est que l'esprit de l'Alliance vivait tout entier dans son âme, il en était lui-même la personnification. Rarement on a rencontré dans le même homme une telle largeur de vues unies à une telle fermeté de principes. Et chez lui, ce n'était pas système, c'était amour. Il savait aimer, c'est là tout le secret de sa belle vie. Or l'amour ne connaissant pas de limites, Sir Culling n'en rencontrait ni entre les églises, ni entre les partis, ni entre les nationalités.

De la même source et avec les mêmes caractères jaillissait son ardent amour de la liberté religieuse. Que l'oppression des consciences se montrât chez les protestants d'Allemagne ou de Suède, chez les catholiques d'Italie ou d'Espagne, Sir Culling se présentait aux oppresseurs pour réclamer au nom de l'Alliance, ou plutôt au nom de Jésus-Christ, l'inviolable liberté des âmes immortelles. Et avec quelle charité, quel respect, quelles ardentes prières pour ceux-là mêmes qui se rendaient coupables du crime de la persécution!

Sir Culling Eardley, qu'il fallait voir dans le sanctuaire de sa famille pour le connaître tout entier, y trouva toujours les affections

[1] Mathieu V, 20.

les plus intimes, les joies les plus douces d'une vie chrétienne complète. Il y fut aussi visité par la douleur sous une de ses atteintes les plus poignantes pour le cœur d'un père; puis par la séparation et le deuil. Lady Eardley, sa compagne à tous égards si digne de lui, lui fut redomandée il y a quelques années. Il reçut humblement de la main de son Père céleste cette grande affliction; mais son âme en fut froissée, et conserva religieusement jusqu'à la fin ce trésor de sa douleur. Visitant l'année suivante une petite ville d'Allemagne, dernier séjour de Lady Eardley sur le continent, et passant devant la maison qu'ils avaient habitée ensemble, Sir Culling s'arrêta; sa main tremblait sur le bras d'un ami qui l'accompagnait, la plaie de son cœur se rouvrit, ses larmes recommencèrent à couler...

Maintenant, ils sont réunis auprès de Celui qu'ils ont aimé, servi et glorifié sur la terre!

Veuille le Dieu des miséricordes être la consolation et la force de ceux qui pleurent sur la tombe de notre bienheureux frère!

L. BONNET.

CORRESPONDANCE.

Genève.

Décès de M. le professeur Gaussen.

Le réveil du dix-neuvième siècle vient de perdre un de ses représentants les plus éminents. Tout le monde religieux connaît, au moins de nom, l'auteur de la Théopneustie et des études prophétiques sur le livre de Daniel. Ceux qui ont assisté aux catéchismes où Monsieur le professeur Gaussen expliquait la Bible à un nombreux auditoire d'enfants, ou qui ont lu l'écrit qu'il a dédié à ses jeunes amis, sur le premier chapitre de la Genèse, ceux surtout qui ont soutenu avec lui des rapports habituels, ont conservé un souvenir vivant de sa foi si ferme et si simple, de son oubli de lui-même, de son amour pour le Seigneur, et d'une élévation de caractère qui ne s'est pas démentie un moment.

C'est son départ pour un monde meilleur que je viens vous prier d'annoncer à vos lecteurs. Monsieur le professeur Gaussen, depuis longtemps retenu chez lui, ne prenait plus part que de loin à ces choses du règne de Dieu auxquelles il avait donné, avec son cœur aimant et sa belle intelligence, tout le temps de sa vie. Jeudi 18 Juin vers 7 ½ heures du soir, il s'est éteint doucement et sans souffrances; il s'est endormi au Seigneur.

Sa perte est vivement sentie par tous ceux (et ils sont nombreux) que ses écrits ou sa parole ont édifiés, et qui ont été sous l'influence de son amour chrétien. C'est aujourd'hui dimanche que ses restes mortels ont été rendus à la terre. Le sentiment de la perte que nous venions de faire occupait tous les cœurs dans les cultes de l'église évangélique, à la fondation de laquelle il a contribué si efficacement. Une affluence nombreuse, malgré le mauvais temps, s'était portée à 12 ½ heures à l'avenue du cimetière. Le presbytère de l'Eglise évangélique et la société évangélique étaient représentés dans le cortége par tous leurs principaux membres. Beaucoup de pasteurs appartenant à l'Eglise nationale, et de ceux mêmes avec lesquels Monsieur Gaussen a le plus lutté, rendaient témoignage par leur présence de l'estime qu'ils avaient pour notre vénérable frère. On pouvait également remarquer beaucoup de jeunes gens dans l'assistance, en particulier les étudiants de l'Ecole de théologie qui portaient le cercueil, et qui ont dit adieu à leur vénéré professeur en chantant sur sa tombe un cantique qu'il aimait:

Non! ce n'est pas mourir que d'aller vers son Dieu!

Monsieur le professeur Gaussen n'est pas un chrétien dont on puisse en quelques lignes raconter la vie. Pleine d'actes importants, conséquences d'une foi décidée, qui

ne transigeait point avec elle-même, elle est hautement instructive. Ecrivain, prédicateur, théologien, homme actif dans la science et dans la pratique, il a exercé une trop grande influence dans le réveil en général et dans les affaires religieuses de Genève en particulier, pour qu'on puisse la faire connaître en quelques mots. — J'espère, s'il plaît à Dieu, répondre à votre bienveillante invitation, et entretenir plus longuement vos lecteurs d'une carrière fidèlement remplie pour la gloire de l'Evangile. Il ne sera pas dit de nous : « Le juste meurt et personne n'y prend garde. »

Recevez, Monsieur et cher frère, mes salutations fraternelles.

C. PRONIER.

Genève, le 21 juin 1863.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Le petit chateau. — Paris, Société des écoles du dimanche. 1 volume de 275 pages.

Sans condamner absolument les romans religieux, nous voyons avec peine qu'ils occupent une si grande place dans notre littérature religieuse, et surtout dans les lectures de notre jeunesse et des personnes qui font profession d'aimer l'Evangile. Pour l'ordinaire, ces ouvrages satisfont bien plus la soif des aventures piquantes, qu'ils ne forment le jugement et ne nourrissent la piété. Ils contribuent en outre à éteindre le goût des lectures vraiment sérieuses, solides et instructives. Pour remédier à ces graves inconvénients, il faut être sévère dans le choix des écrits de ce genre, et ne se livrer à de telles lectures qu'avec sobriété.

Nous croyons néanmoins qu'il est des romans religieux dont la lecture peut être bienfaisante, et nous mettons dans cette catégorie *Le Petit château*. Contrairement à beaucoup d'autres, cet ouvrage parle plus au cœur et à la conscience qu'à l'imagination. Nous félicitons en particulier l'auteur d'avoir résisté à la tentation de faire des amoureux et des mariages, d'autant plus que cela lui eût été facile, et lui eût procuré un plus grand nombre de lecteurs, et surtout de lectrices. Et pourtant ce volume se fait lire avec un intérêt qui va croissant. On se sent ému en voyant la foi, l'amour, le dévouement et le renoncement de ces jeunes gens qui se consacrent au service de Jésus-Christ dans la personne des malheureux, et qui sacrifient le plaisir au devoir. Les auteurs qui se sentent vocation pour ce genre d'écrit, pourraient faire beaucoup de bien en montrant quelle belle carrière de dévouement est ouverte aux personnes que Dieu n'appelle pas au mariage.

Nous engageons l'auteur du *Petit château* à remplacer, dans une seconde édition, quelques expressions anglaises par des mots français, ou du moins à les traduire. La plupart des lecteurs préfèreront aussi aux plus beaux vers anglais, la traduction en vers français, même médiocres, du cantique de la page 90.

A. MEYLAN.

RÉCLAMATION.

Genève, 23 juin 1863.

Monsieur,

Je lis, dans votre numéro du 10 courant, un article où l'auteur de la *Sobriété religieuse* est accusé de manquer de sobriété financière, en débitant sa brochure au prix exorbitant de 1 fr. 50. Je vous ferai d'abord observer que ce prix, qui a en effet paru dans quelques annonces, est le produit d'une erreur typographique, car l'ouvrage se vend à 1 fr. Mais ce qui me justifie personnellement du reproche contenu dans l'article de votre journal, c'est que je suis parfaitement étranger à toute transaction relative au prix de cette brochure.....

Vous m'obligeriez, Monsieur, d'insérer ma réclamation dans votre prochain numéro, en acceptant toutes mes civilités.

L'auteur de la *Sobriété religieuse*.

Nous avons reçu de M. Fr. de R. une réponse aux articles de M. Herzog, insérés dans nos deux numéros précédents et relatifs à la sainte-cène. Le manque d'espace nous force à différer la publication de cette réponse.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

BIOGRAPHIE.

—

Le professeur Cellérier.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

La carrière de M. Cellérier comme professeur subit quelques interruptions dans les dix premières années; il dut même renoncer à son enseignement pendant deux ans entiers, à la suite d'une grave et longue maladie, et lorsqu'il reprit ses fonctions, en 1828, ce fut à la condition de ne conserver plus que la critique sacrée et l'exégèse du Nouveau Testament, et de se décharger sur un autre professeur de l'hébreu et de l'exégèse de l'Ancien Testament. Si diminuée qu'elle fût, la part qui lui restait encore était belle. Ses cours de critique et son petit cours d'archéologie reflétaient le mieux le genre de son talent. Ses leçons d'exégèse, préparées avec un soin consciencieux, brillaient peu par l'originalité et par l'abondance des idées; la part faite à la discussion des interprétations proposées par les divers commentateurs sur les passages en litige offrait peut-être quelque disproportion avec l'étendue du cours. Une lecture plus cursive des auteurs du Nouveau Testament aurait excité plus d'intérêt et obligé les étudiants à un travail plus assidu. Quoi qu'il en soit, M. Cellérier avait assez d'autres charmes dans sa personne pour qu'il fût aisé d'oublier le léger déficit de ses cours d'exégèse. Comme membre du Comité de surveillance des étudiants en théologie français, comme professeur chargé de critiquer les essais de prédication des proposants, comme ami et père de ses jeunes élèves, le digne professeur était continuellement mis en rapport avec ses auditeurs. Ceux-ci lui rendaient la sollicitude dont il les honorait, ou, s'ils ne sentaient pas pendant leur séjour à Genève toute la valeur de l'homme qui leur avait ouvert les portes de la science biblique, il était rare qu'une fois à leur poste, éloignés de la ville qui les avait reçus dans son sein hospitalier, ils ne se ressouvinssent avec émotion de leur ancien professeur, ils ne crussent entendre sa voix si sympathique, ou assister, autour de sa table de famille, à son culte du soir. M. Cellérier était un de ces hommes qui ne perdent rien à revivre par le souvenir dans le cœur de ceux qui les ont connus. C'était d'année en année l'intérêt croissant de sa vie que de suivre par la pensée ses élèves dans les divers lieux où le Seigneur les appelait, préoccupation tantôt amère, tantôt bien douce : amère, lorsqu'elle lui rappelait des espérances déçues et des positions compromises; douce, lorsqu'elle lui montrait ses étudiants d'autrefois devenus des hommes de Dieu actifs, dévoués, cultivés; il se sentait alors béni lui-même dans la personne du serviteur que son Dieu bénissait. M. Cellérier a connu les soucis et les joies de cette paternité volontaire qu'il avait acceptée de tout son cœur; il en était récompensé en recevant les témoignages et les salutations de ses anciens étudiants; sa maison de Malagnou voyait souvent arriver des visiteurs, venus à Genève pour retremper leurs souvenirs de jeunesse et renouer d'anciens rapports avec leur professeur. Ces occupations, ces inquiétudes usèrent pourtant à la longue les

forces de M. Cellérier. Ses leçons, nous disait-il vers la fin de son professorat, lui coûtaient des heures de préparation et de préparation douloureuse, à laquelle son esprit se prêtait difficilement. Maintes fois il avait parlé de résigner ses fonctions, mais les instances de ses collègues le faisaient toujours renoncer à ses projets. Accomplir ce sacrifice aurait été déclarer sa carrière terminée, rompre avec des intérêts dont il ne pouvait pas se passer. Ce ne fut que dans l'été de 1853 qu'il se décida à quitter son poste. L'affaiblissement de sa santé eut moins de part dans cette résolution qu'un scrupule de conscience. M. Cellérier estimait qu'un professeur ne doit pas vieillir dans ses charges au point de laisser son enseignement tomber au-dessous des exigences de sa situation ; la violente crise par laquelle passait alors et passe encore aujourd'hui la théologie de langue française, redoublait à ses yeux le poids de cette considération. Vainement les étudiants lui adressèrent-ils une pétition pour l'engager à revenir de sa décision ; son parti était fermement pris, et il consentit seulement, ou plutôt il s'offrit de lui-même, à continuer son enseignement facultativement pendant un semestre. Ces dernières leçons devaient être consacrées à l'étude de l'harmonie des Evangiles, et la tâche devait se partager entre les étudiants, qui prépareraient un travail soigné sur les morceaux indiqués, et le professeur, qui les jugerait et les corrigerait. M. Cellérier parut jouir de ces séances d'adieu, par lesquelles il s'accoutuma insensiblement à lâcher les rênes et à suivre le mouvement de la pensée d'autrui. Vint enfin l'heure fatale, au printemps de 1854, où la séparation dut se consommer. Ceux qui eurent le privilége d'assister à cette dernière leçon en conserveront toute leur vie un édifiant souvenir. On avait traité de la transfiguration du Seigneur et comparé à cette occasion les récits des trois synoptiques. Quand la leçon fut terminée, le préteur de l'auditoire se leva et remit au professeur, en l'accompagnant de quelques paroles d'adieu, une adresse signée des étudiants et renfermant l'expression sentie de leurs regrets. Ce témoignage alla droit au cœur du maître vénérable : je l'entends encore adresser à son tour à ses élèves l'adieu d'un professeur chrétien, d'un père qui a eu charge d'âmes et qui se sépare malgré lui de ses enfants. Ses yeux mouillés de larmes semblaient chercher en haut l'expression de sa pensée ; sa voix, toujours si douce, vibrait de cet accent de joie intime et pénétrée que communique au serviteur fidèle la puissance des convictions. S'emparant du récit biblique qui venait d'être médité, il nous renvoyait, il nous adressait à Celui dans la contemplation duquel il vivait si assidûment, il nous faisait entendre la recommandation qui descendait d'en haut : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toute mon affection. » On aurait dit que le témoignage du Père éternel rendait seul la plénitude d'amour, de confiance, de bonheur, dont il se sentait déborder, et qu'au moment de se retirer dans le silence de la vie privée, il eût besoin de certifier à ses successeurs que le Maître qu'il avait servi était digne de toute affection. Jamais M. Cellérier n'avait été plus grand de simplicité et d'émotion : si le professeur rentrait dans l'ombre c'était pour laisser resplendir plus vivement la beauté du chrétien. Il entrait avec les apôtres dans la nuée, mais dans la nuée lumineuse. On ne pouvait passer plus noblement du ministère de la parole au ministère de l'exemple et de la vie cachée en Dieu avec Christ. Je laisse à penser l'impression que firent sur l'auditoire la vue de ce vieillard en larmes et l'ouïe de ces paroles si éloquentes. Ces derniers moments valaient bien des cours : M. Cellérier justifiait sa devise favorite, empruntée, si je ne me trompe, à Neander : « *Pectus*

facit theologum, » c'est le cœur qui fait le théologien.

Nous devrions, pour être complet et épuiser la liste des services qu'il rendit dans le domaine de la science ou des lettres, mentionner encore ses deux volumes d'*Introduction à l'Ancien et au Nouveau Testament*, son *Commentaire sur l'épître de St. Jacques* et ses discours aux étudiants. Obligé de nous restreindre, nous dirons de préférence quelques mots de l'activité ecclésiastique de M. Cellérier. Qu'il nous soit permis, à titre d'ancien élève, et de membre d'une génération postérieure aux débats dont l'Eglise de Genève fut le théâtre, de ne pas raviver, même indirectement, des souvenirs pénibles qui couvent encore dans plus d'une mémoire. Quoique ami de la conciliation, M. Cellérier n'en vota pas moins avec la majorité de la Compagnie des pasteurs dans la plupart des questions qui agitèrent ce corps de 1825 à 1835. Son attachement de fait et de principe à l'Eglise nationale demeura inébranlable. On sait la part active qu'il prit à la célébration du jubilé de 1835, à l'occasion duquel il publia un charmant petit volume à l'usage de la jeunesse, intitulé : *Histoires d'autrefois*. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il fut un des principaux rédacteurs du *Protestant*. Ces temps de discussions acrimonieuses et de pénibles déchirements ne donnèrent pas à notre professeur assez de loisir pour mûrir à l'aise dans la retraite du cabinet, et consacrer ses soins à l'édification directe de l'Eglise. Une prudence excessive lui faisait accueillir avec défiance les innovations proposées dans le culte ou dans les moyens d'évangélisation. C'est ainsi qu'aux environs de l'année 1835, deux pasteurs du faubourg de St. Gervais ayant déclaré qu'il ne leur était pas possible d'attirer leurs paroissiens au culte sans l'institution des services du soir, M. Cellérier se traîna tout malade à la Compagnie pour voter contre une mesure si suspecte de séparatisme. Des circonstances nouvelles devaient trouver plus tard M. Cellérier animé de vues diamétralement différentes. Signalons, avant de rappeler ces événements, une date importante dans la vie de notre professeur. On était en août 1846 : depuis 23 ans, M. Cellérier avait renoncé à la prédication par motif de santé; dès lors il avait cru être peu propre à cet office, et, dans son esprit, le sacrifice était irrévocable. Un jour pourtant, pressé par un ancien élève de se charger d'une prédication dans le temple des Eaux-Vives à laquelle il semblait impossible de pourvoir, M. Cellérier se décida, non sans s'être fortement récrié, non sans avoir allégué son incapacité, à prêcher un de ses vieux sermons qu'il croyait destinés à un éternel oubli. Cette tentative ayant été bénie, et les auditeurs ayant été édifiés par sa parole si profondément évangélique, le désir lui vint de renouveler son essai, et, pendant quelques années, il consentit à remplacer éventuellement les pasteurs de la Compagnie dans leurs fonctions du dimanche. Ce sont ces prédications de l'arrière-saison qui ont fourni la matière d'un volume de sermons publié sous le titre de *Vie intérieure*. On chercherait vainement dans ce recueil des morceaux brillants ou des déploiements oratoires; ce n'est ni l'éclat de l'imagination, ni l'originalité de la pensée qui le rehausse. Sans avoir de parti pris contre l'éloquence de la chaire, M. Cellérier visait directement à l'édification pratique; c'était des rapports intimes et cachés de l'âme avec Dieu, de ses combats, de ses espérances qu'il voulait surtout entretenir ses auditeurs. Sa parole, nourrie du suc des Ecritures, claire, vivante, devait la moitié de son charme à sa personne et à l'émotion qui le gagnait promptement, lorsqu'il traitait des crises douloureuses ou des élans de joie et d'amour de l'âme chrétienne.

Si elle ne remuait pas, elle pénétrait, elle coulait limpide et pure sur ceux qui l'écoutaient, et il est hors de doute que la vie spirituelle de M. Cellérier ait dû beaucoup gagner, d'abord à se formuler intérieurement à propos de ses prédications, puis à s'épancher dans une action publique. Une nature aussi riche, aussi aimable devait souffrir d'accumuler en elle-même tant d'idées et de sentiments, et de n'avoir pas de débouchés par où les répandre.

On peut constater en lui ce besoin d'expansion à l'occasion d'autres services d'un genre plus familier et moins fatigant, dont M. Cellérier fut un des premiers promoteurs. Une nouvelle constitution ecclésiastique, décrétée par le gouvernement issu de la révolution de 1846, venait de dépouiller la Compagnie des pasteurs de la plupart de ses priviléges. C'était au peuple que devait appartenir l'élection des pasteurs, demeurée jusque-là l'apanage du clergé et d'un consistoire mélangé d'éléments laïques. On comprit heureusement que le temps des récriminations stériles était passé, et qu'à soupirer après le retour des institutions défuntes, on perdrait son courage et son reste d'influence. Ce qu'il fallait faire en présence des envahissements et de la jalousie ombrageuse de l'autorité, c'était d'organiser l'activité missionnaire et de se créer des ressources morales. Il fut donc décidé de diviser la Compagnie en un certain nombre de commissions non-officielles, lesquelles s'adjoindraient les jeunes ministres, au fur et à mesure de leur consécration, et rappelleraient dans leur sein les pasteurs émérites : commissions de littérature religieuse, des églises étrangères, de la traduction de la Bible, de la vie religieuse. Comme la pluralité des fonctions n'était pas interdite en si modeste lieu, M. Cellérier siégea dans la première et dans la dernière de ces commissions ; s'il apporta à celle-là le concours de ses connaissances et de son intérêt de professeur, il réserva à la dernière sa tendresse. Ses collègues de la *Vie religieuse* l'ayant désigné d'une commune voix pour la présidence, il l'accepta, la prit au sérieux, dirigea avec un admirable savoir-faire les discussions dans le sens des œuvres pratiques, et la nécessité de services du soir ayant été de nouveau représentée, un lieu de culte fut ouvert en novembre 1850, où M. Cellérier voulut officier lui-même à plusieurs reprises. Ces services familiers répondaient parfaitement à ses goûts et à ses aptitudes ; il déplorait l'absence d'une exégèse populaire des livres saints, et il profita de la circonstance pour expliquer et développer simplement quelques passages des deux épîtres aux Corinthiens devant un auditoire très bigarré. Ces méditations furent reprises par lui dans une salle mise à la disposition des protestants de passage à Mornex, petit village de plaisance situé sur l'un des versants du Salève, où il organisa un culte du dimanche, continué, sous sa surveillance, d'été en été.

Comme membre de cette même commission, M. Cellérier encouragea la fondation d'un journal religieux, *la Semaine religieuse*, coopéra à la fondation d'écoles fondées sur des principes de piété, en opposition aux écoles explicitement indifférentes du gouvernement. Il participa encore à l'établissement des conférences d'hommes qui, commencées dans un local modeste et suivies à l'origine par un cercle assez restreint d'auditeurs, furent transportées plus tard dans des salles plus vastes, attirèrent un nombreux concours d'auditeurs et passèrent à l'état d'institution reçue. Cette commission, dont M. Cellérier fut le président, n'aurait rendu d'autre service que d'avoir pris l'initiative de ces cours spéciaux et d'avoir fait donner des séances sur des sujets d'un ordre religieux ou philosophique à des hommes tels que

MM. Secrétan, Ernest Naville, de Pressensé, Coquerel fils, Bersier, qu'elle aurait déjà bien mérité du public chrétien de Genève. Ceux qui virent M. Cellérier à l'œuvre, au sein de cette commission, disent que rarement il émettait le premier des idées nouvelles ; il écoutait de préférence et recueillait les avis, démêlait les propositions qui lui paraissaient susceptibles de réalisation de celles qui n'avaient que l'attrait de l'apparence. Jamais il ne figura parmi les hommes hostiles de parti pris aux innovations ; sa vieillesse fut exempte de la disposition morbide à ne pas croire à d'autres formes de bien, à d'autres moyens de le propager que ceux du passé. Ce fut au contraire l'époque de sa vie où il suivit le plus fidèlement le précepte de l'apôtre de faire l'œuvre d'un évangéliste ; lui, l'homme accablé de travail, usé par la maladie, retrouvait ses forces, lorsqu'il s'agissait de donner l'exemple de l'énergie ou de combiner les efforts de frères plus jeunes. Son homme extérieur se détruisait, cependant il ne se relâchait point, mais l'homme intérieur se renouvelait en lui de jour en jour. Ses forces le trahissaient pourtant d'année en année, il quitta la présidence de *la Vie religieuse* en 1856 ; absent de corps, il était encore présent par son esprit de charité et d'humilité. Son influence dans les grands corps directeurs de l'Eglise ne différa point de celle qu'il exerçait dans les petits cercles : il connaissait à un moindre degré que bien des hommes de parti, le fâcheux divorce qui règne fréquemment entre la douceur du pasteur chrétien et les emportements de l'homme d'église qui sacrifie à l'esprit de coterie. Si M. Cellérier appréhendait l'empire de la formule, il faut lui rendre cette justice que ce n'était pas pour substituer et imposer ses propres formules, sous prétexte de tolérance ; au contraire, il recommandait chaudement par son exemple la largeur du cœur et la bienveillance des procédés. Sa seule présence refoulait les propos acerbes et donnait des assurances d'impartialité et d'équité aux opinions les plus divergentes. Ce n'étaient guère que les hommes de la routine que pouvait inquiéter sa verve de jeunesse ; un de ses plus grands mérites, une des choses qui peignent le plus l'ardeur de sa foi fut d'avoir prêté son nom, comme mot de ralliement, aux hommes de l'avenir et du mouvement évangélique. Aussi ces derniers le saluaient-ils du titre de *général des jeunes* et l'entouraient-ils de leur sincère vénération.

D'autres diront ce que fit M. Cellérier comme archéologue, comme écrivain, comme citoyen ; achevons de tracer, bien que d'un main trop inexpérimentée, le portrait du chrétien. Ce que nous avons dit de lui a déjà pu faire entrevoir les richesses de conviction, d'amour, de soumission qui le distinguaient. Ses débuts pouvaient avoir été marqués par trop de confiance en lui-même, par cette propre justice qui était dans l'air de son époque, le vent du réveil n'avait pas passé, on respirait une lourde atmosphère religieuse. On avait sacrifié, avec les sèches formules du passé, les croyances vives et profondes qu'elles représentaient ; si la misère de l'homme naturel n'alarmait pas les consciences, le besoin de la grâce et la soif de rédemption ne pouvaient plus saisir l'attention. Ce fut par ces côtés-là spécialement que la doctrine de M. le professeur Cellérier gagna en netteté d'expression d'année en année. Ses vues modifiées ne lui vinrent pas du dehors, mais du dedans : comme il cheminait dans la vie, comme il poursuivait ses recherches sur lui-même, armé du flambeau de la divine Parole, il reconnut et sonda d'un regard ému l'abîme au fond duquel la nature humaine déchue se consume en vains soupirs dans l'espoir d'une délivrance. Christ et sa grâce lui apparurent alors, se révélant à son cœur sous des traits toujours

plus vivants. Christ fut littéralement enfanté en lui, et cela au prix de longues et intimes douleurs. Ceux qui ne voyaient M. Cellérier qu'à de longs intervalles et qui n'avaient pas été admis dans ses confidences, ne connaissaient de lui que sa parfaite sérénité et son accent de conviction. Ces dehors ne reflétaient pourtant qu'imparfaitement les luttes auxquelles il était en proie ; il avait retrouvé à son usage et citait avec le bonheur d'une âme acquiesçante la célèbre parole de Luther : *Meditatio, oratio, tentatio faciunt theologum,* méditation, prière, tentation, voilà ce qui fait le théologien ; et M. Cellérier était sans exagération l'homme de la méditation, de la prière et de la tentation. J'avais naguère sous les yeux l'article qu'il inséra en 1856 dans un journal d'édification, la *Seule chose nécessaire,* sur le combat par la foi à propos des ravissements de St. Paul et de l'écharde plantée dans sa chair. Me suis-je trompé? Mais il m'a semblé distinguer un écho des propres expériences de M. Cellérier dans ces lignes que j'en extrais, lignes que du reste il était fort loin de s'appliquer à lui-même, car nul n'était plus éloigné de la pensée de se mettre au rang des âmes d'élite : « Il y a des âmes d'élite avides de tout ce qui est grand, noble et saint, que cependant une simple douleur physique, irritante et continue, fatigue, trouble, écrase ou égare, leur ôtant la netteté de la pensée, la capacité des grandes choses, la force de conception, et les repliant toujours malgré elles sur elles-mêmes et sur leurs égoïstes et pauvres souffrances ! Il y a des chrétiens entourés de respect et d'amour, pour le bien qu'ils font ou qu'ils cherchent à faire, pour la sainteté de leur vie, la ferveur de leur piété, leur zèle pour la gloire de Jésus-Christ... des hommes ardents et dévoués, qui pourtant, vaincus dans la lutte, s'épuisent à combattre et laissent peu à peu échapper de leurs mains affaiblies la paix de l'âme et les joies de la foi avec les palmes de la victoire. Echardes en la chair, douleurs cachées du corps ou du péché, de la position ou de l'esprit, sources secrètes de fautes graves ou de faiblesses, anges de Satan contre lesquels tous les efforts semblent demeurer inutiles et toutes les forces échouer. » Aussi, à l'exemple de St. Paul, recourait-il sans cesse contre ces malices spirituelles, à l'arme de la prière. Son cabinet lui faisait littéralement besoin, et pourtant jamais homme ne parla moins de ses combats et ne chercha moins à poser devant le monde en victime. Son humilité redoutait les parades d'humilité : « Toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage, afin qu'il ne paraisse point *aux hommes* que tu jeûnes, mais à *ton Père,* qui est présent dans ton lieu secret. » Cette humilité fut la dernière passion de sa vie : je dis passion à dessein, car M. Cellérier redoublait de précautions contre lui-même, de peur de se laisser séduire par une humilité d'apparence ou de mot. Ses prières n'étaient plus que l'expression de son néant, l'aveu senti de son infidélité, le cri du pécheur sollicitant sa grâce et plaçant en Christ sa suprême espérance. Ce sentiment passait de ses prières dans sa vie. M. Cellérier se faisait, se croyait volontiers petit, serviteur des serviteurs de Dieu ; sa longue expérience, ses services passés ne l'enflaient d'aucune présomption. Abdiquer dans des mains plus habiles les fonctions qui le mettaient en vue, s'ensevelir dans la retraite pour converser avec son Dieu, devenait le résumé de ses vœux. Du reste, le Seigneur lui avait ménagé une retraite bénie que bien des pères lui auraient enviée ; sans sortir de sa demeure, M. Cellérier rencontrait, sous la forme la plus simple et dans la mesure qui lui convenait, la sympathie chrétienne dont il n'aurait pu se passer, parée de tous les charmes de la piété filiale. Un rayon d'en haut éclaira les derniers

jours de l'humble vieillard: il s'éteignit le 17 novembre 1862.

Nous voudrions transcrire ici les dernières instructions de M. Cellérier à sa famille : c'est le testament de l'humilité... Je m'incline devant les vœux de ce maître entré dans son repos et me tais.

LOUIS CHOISY.

HISTOIRE.

—

Religionnaires condamnés aux galères.

J'ai entre les mains un document bien propre à stigmatiser un roi et un siècle injustement qualifiés de *grands*. C'est un manuscrit de 23 pages à deux colonnes qui, soigneusement conservé dans la famille d'un réfugié pour cause de religion, a été trouvé dans les papiers du dernier descendant de cette famille, mort dernièrement à Yverdon dans un âge fort avancé.

Ce document, qui n'a jamais été publié, que je sache, commence par ces mots: « *Liste générale des Confesseurs de la vérité* qui sont sur les galères de France, ou qui, ayant été tirés des galères, ont été renfermés dans les citadelles de Marseille par la malice des persécuteurs, avec quelques circonstances de leur prise et condamnation ; » et il se termine par ceux-ci : « *absolutum opus* 1700, *H. B.* » La couverture du manuscrit nous apprend qu'il s'agit des confesseurs qui étaient sur les galères en 1696: et elle nous donne la clef des initiales dans ces mots : « *recueilli par Henry Bertrand, médecin.* » C'est le même homme que leurs Excellences de Berne avaient chargé en 1693 « de faire le dénombrement des Français réfugiés pour la religion dans le canton de Berne. » Or, dans ce *dénombrement* (grand cahier in-folio de 32 pages), qui est de la même écriture que la *liste générale des Confesseurs*, et qui se termine par ces mots: « dressé par les soins de M. H. Bertrand, 1693, » je trouve parmi les 202 réfugiés au baillage d'Yverdon « Henry Bertrand, sa femme et 6 enfants, méd.; *pays natal*, Languedoc. »

Il paraît que c'était un homme de foi et plein de courage; car, sans se laisser arrêter par les difficultés et les dangers de l'entreprise, il a successivement visité les forts et les galères de Marseille, de Bordeaux, de Brest et de St. Malo, cherchant à découvrir ceux qui y étaient détenus pour cause de religion. L'a-t-il fait de son propre mouvement? ou bien était-il délégué par leurs Excellences, ou envoyé par ses coreligionnaires? c'est ce qu'il m'a été impossible de découvrir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il parle *de visu*. Il s'est entretenu avec la plupart des captifs qu'il mentionne, et dans plusieurs cas il rapporte que ceux-ci ont signé le récit qu'il fait de leur arrestation et de leurs souffrances. Ce médecin charitable se fait aimer par sa tendre sympathie pour ses frères opprimés; et ses narrations ont un tel cachet de vérité que l'idée de soupçonner sa bonne foi ne pourrait venir à personne.

Henry Bertrand visita d'abord à Marseille le *fort St. Jean*, où il ne trouva qu'un prisonnier dont il fait l'histoire en ces termes:

« M. *Isaac Le Fébure*, âgé d'environ 43 ans. Je ne scay point le lieu de sa naissance, ni aucune des circonstances de sa prise et de sa condamnation. Il n'a pas trouvé à propos de me donner des éclaircissements là-dessus, quoique je luy en aye expressément demandé. Je scay seulement qu'il est illustre et généreux athelète, que je croy pouvoir mettre, à bon droit, à la tête de tous les Confesseurs du Seigneur, à cause de sa rare vertu et de ses grandes lumières, demeura quelque temps dans les cachots de Bezançon et de Dijon, où il eut beaucoup de persécutions et de disputes à soutenir, dont il triompha fort heureusement et fort glorieusement au grand honneur de la vérité qu'il soutenait. Ayant été condamné aux galères, il fut attaché à la chaîne et conduit à Marseille, où il arriva le 20 du mois d'août, malade, l'an 1686. Il fut d'abord regardé comme un homme capable de fortifier et de soutenir ses frères par ses exhortations et de les empêcher de succomber à la tentation. C'est pourquoi on prit soin de l'observer très exactement et de luy ôter les moyens de communiquer avec ses amis. Après être revenu de l'hôpital des forçats et après avoir demeuré quelque temps sur la grande Rialle et sur la Magnifique, où il avait été

mis par le partage, on le transféra enfin vers le mois de février de l'année 1687 par ordre exprès de la Cour dans le fort St. Jean de Marseille, où il est encore dans un cachot qui ne reçoit que fort peu de clarté par une petite fenêtre. Il est exposé là-dedans à une triste solitude et à beaucoup d'autres rigueurs et duretés; et quoiqu'il paye une pension fort considérable tous les ans pour sa nourriture, on le traite pourtant fort mal dans le boire et dans le manger, et on ne luy permet pas d'avoir du feu dans la saison la plus rude et le froid le plus rigoureux de l'hiver. Comme sa piété, son zèle, sa patience et son attachement pour la vérité sont très rares et très exemplaires, il souffre tous ses maux, toutes ses peines et toutes ses afflictions avec beaucoup de constance, de fermeté et de résignation ; et son Dieu le rend plus que victorieux en toutes choses par celui qui nous a aimés.»

Dans la *citadelle St. Nicolas* de Marseille, H. Bertrand trouva cinq religionnaires, entre autres un M. *Berthelemi Casson Denechat*, qui, dit-il, « a tourné l'esprit, soit à cause des grandes menaces de mort qu'on luy a faites pour l'épouvanter ou parce que Dieu l'a permis ainsy selon la grandeur de sa sagesse impénétrable, pour des raisons qui nous sont inconnues. Il y professe néantmoins sa vérité par le chant des Pseaumes et autres actes de la Religion réformée.»

Dans son zèle persécuteur, Louis XIV allait chercher des victimes jusque sur les mers lointaines, comme on le voit par l'histoire du prisonnier *Elie Neau*, natif de Saintonge. « Il sortit du royaume dès sa jeunesse pour le négoce, et fut enfin à la Nouvelle-Angleterre, où il fut naturalisé par patente du Roy Guilhaume et de la Reyne à leur avènement à la couronne. Il fut pris sur mer commandant un vaisseau qu'il conduisait à la Jamaïque, par un vaisseau de St. Malo, le 7 septembre 1692, et conduit au dit St. Malo. Il fut regardé d'abord comme un prisonnier de guerre; ....mais parce qu'il était français protestant, le Juge de St. Malo avertit la Cour à cause de sa rançon; mais il eut ordre de le juger aux peines des galères, à moins qu'il ne changeât. Après avoir demeuré quatre mois au dit lieu sans vouloir obéir aux sollicitations de changement, il fut condamné. Les intéressés du vaisseau appelèrent au parlement de Bretagne, où la sentence fut confirmée, à ce qu'il servît en qualité de forçat sur les galères du Roy à perpétuité, pour s'être habitué dans un pays étranger sans la permission du Roy. Ainsi il fut attaché à la chaîne, et arriva à Marseille le 10 de may 1693. Il fut mis en partage sur la Magnanime. Son zèle, sa piété et ses bonnes œuvres l'ayant fait remarquer, lui attirèrent un redoublement de gesne et d'affliction et une seconde chaîne. Le 4 may 1694 on le tira de la Magnanime, et on le renferma dans cette citadelle où il est dans une espèce de cachot fort sombre et malsain, où il est à présent glorifiant Dieu, et il est content de perdre sa vie plutôt que d'obéir aux injustes persécutions du Clergé et du Roy contre sa conscience. C'est la déclaration qu'il a donnée de sa propre main et qu'il a signée.»

La Suisse a aussi eu ses représentants parmi ces Confesseurs de la vérité. Tel fut *Paul Berger Ragts*, de Coire au pays des Grisons, qui en 1688 fut arrêté en Languedoc, allant prendre les bains à Bagnols. Après trois ans passés à Aigue-Morte dans la tour de Constance, où il souffrit les impitoyables misères qu'on y faisait endurer aux pauvres religionnaires, Ragts, n'ayant pas voulu abjurer, fut condamné aux galères perpétuelles en 1691. « Il a demeuré, dit Bertrand, sur la Rialle des invalides jusque vers le mois de mars de l'année 1694, en ayant été tiré par l'animosité de quelques prêtres qui, cherchant les moyens de l'affliger, lui firent surprendre quelques lettres. Ils s'imaginaient de le trouver en faute contre l'Etat. Ils l'en accusèrent, et, quoique dans ces lettres ils n'eussent rien trouvé de telles choses, ils ne laissèrent pas de le traiter aussy rudement que s'ils avaient eu de preuves certaines. Enfin n'ayant pu le prouver fauteur en aucune chose si ce n'est d'avoir servi ses frères en ce qu'il avait été capable; et n'ayant pu vaincre sa constance par les étroites menottes, par les rigueurs, par le dur traitement et par les menaces, ni par les promesses, ni par les exhortations au changement qui lui étaient faites par l'écrit d'un abbé et par d'autres, on l'enferma dans cette citadelle vers la mi-avril 1694, où il essuya dans la suite de

quelques jours un traitement inouï dans un cruel cachot plein de pourriture. On l'en tira pour le mettre dans une autre espèce de cachot. Sa constance et son zèle à soutenir jusqu'à la mort, comme il y est résolu, a quelque chose d'extraordinaire. »

Un de ses compagnons de captivité, *Jean Mounier* surnommé *Lacroix*, parce qu'il était originaire de Ste. Croix dans les Cévennes, avait eu le malheur d'abjurer devant la persécution. Mais poursuivi par son péché, il avait fait réparation devant l'Eglise ; il s'était attaché à l'étude des Ecritures, et avait acquis une grande intelligence de la parole divine. Ayant été pris dans une assemblée à Nimes, le 10 août 1694, il comparut devant M. de Baville, qui lui demanda s'il n'était pas un de ces prédicants perturbateurs. Il répondit que non, mais qu'il avait lu l'Ecriture sainte et fait la prière au peuple. Sur quoi il fut condamné aux galères avec ordre de le séparer de ses consorts et de lui donner double chaîne. « Il est, dit Bertrand, dans une espèce de cachot, bénissant Dieu, selon l'étendue de sa rare piété, de ce qu'il luy a donné sa connaissance et l'honneur de souffrir pour luy. »

Notre visiteur parcourut ensuite les trente-trois galères qui étaient à Marseille, et dont les noms font un singulier contraste avec leur destination ; c'est la Magnanime, l'Invincible, la Fidèle, la Brave, la Belle, la Conquérante, l'Illustre, etc. Il y trouva 199 détenus pour cause de religion, avec lesquels il s'entretint et dont il raconte brièvement la vie. Ce sont des gens de tout âge et de tout rang. Ils sont là, les uns pour avoir assisté à quelque assemblée religieuse, d'autres pour avoir voulu sortir du Royaume, d'autres y sont comme relaps : ils ont cédé dans un moment de faiblesse à la violence de la persécution, puis pressés par leur conscience, ils se sont relevés avec courage. Un *Joachim Lautrè* de Mazère est aux galères « pour avoir fait difficulté d'obéir au Roy touchant le baptême d'un sien enfant qu'on voulait luy baptiser à l'Eglise romaine. » Un *Benoît Fischer* du canton de Berne, s'y trouve « pour avoir sorti des religionnaires du Royaume. » *Jean Fayen* et *François Rochebillières*, tous deux nés et élevés dans le papisme, ont été condamnés aux galères comme déserteurs : ils apprennent de leurs compagnons de chaîne à connaître l'Evangile : tous deux renoncent aux erreurs romaines : « ils professent ouvertement la vérité et leur vie est édifiante. »

Dans leur cruauté, les persécuteurs n'avaient pas permis que les protestants servissent sur les mêmes galères : pour les priver de la consolation qu'ils auraient reçue les uns des autres, on les avait dispersés au milieu de vrais scélérats. C'est ainsi que trois frères *Serres* de Montauban étaient sur trois galères différentes. Mais Dieu n'abandonna pas ses enfants dans la fournaise ; car de tous ces confesseurs de la vérité, Bertrand n'en cite que deux : *Jean Viala* et *Samuel Pintard*, qui, vaincus par la souffrance, firent abjuration. Il est vrai qu'avant d'arriver aux galères, plusieurs avaient vu la mort de bien près. *Antoine Bouene* et *Louis Duclaux* avaient dû tirer au sort d'après lequel sur trois il y en avait un de pendu : et Jean Musseton n'arriva à Marseille qu'après avoir vu 13 de sa troupe pendus à Grenoble.

A l'exemple de Henri Bertrand, nous voudrions sauver de l'oubli la mémoire de tous ces confesseurs de Jésus-Christ. Citons au moins les noms de quelques-uns. La femme de *Pierre Butaud* l'avait suivi dans sa fuite, après qu'ils eurent été ruinés par trois logements de dragons. Pour ce fait « le mari fut condamné aux galères perpétuelles et sa femme à être rasée par le bourreau, ses jupes coupées, et elle même renfermée aux filles du repentir. — *Elie Maurin*, de Chatelleraut, âgé de 32 ans fuyait la persécution de 1684, lorsqu'il fut arrêté à la frontière de Savoie. Après une longue détention à Grenoble, « le 4 juin 1686, dit Bertrand, on l'accoupla pour l'amener en galère, où il souffre encore le châtiment du Seigneur qui sanctifie et qui glorifie son nom saint par les verges qu'il a étendues sur luy, et qui, d'autre part, magnifie extraordinairement sa fidélité en le regardant dans sa miséricorde et en le remplissant des dons précieux et admirables de son Saint-Esprit qui le rendent un des plus rares exemples de piété et de zèle qui soient dans l'Eglise enchaînée. »

De Marseille, Bertrand se rendit à Bordeaux, où il trouva 18 galériens protestants ; puis à Brest, où il en visita 11, et enfin à Saint-Malo, où il en découvrit dix. L'un

d'eux est « M. Joseph Bois de la Tour de la Comté de Neuchâtel en Suisse. Il fut pris entrant en France pour son négoce, ayant sur luy une lettre pastorale, laquelle on dit être séditieuse ; mais il est vray que pour n'avoir pas voulu changer, on le condamna aux galères. »

Le manuscrit du bon Bertrand se termine par l'histoire de vingt « Confesseurs et Martyrs qui sont morts dans la qualité de forçats soit aux galères ou aux Citadelles de Marseille. » Deux exemples feront connaître l'intérêt que présente cette partie de son récit. M. Jean de Folguerolle, écuyer, natif de la paroisse du Manoublet en Languedoc, s'était trouvé dans une pieuse assemblée. « Par jugement du 13 mars 1692, il fut condamné aux Galères perpétuelles, M[lle] sa femme enlevée et mise dans un couvent, trois petits enfants réduits à l'abandon, sa maison rasée et ses biens confisqués ; et tout cela pour l'invocation du Saint Nom de Dieu. Etant cet illustre confesseur en galère, s'il avait voulu en sortir par l'abjuration, la liberté luy aurait été d'abord accordée, comme elle luy était offerte par M. de Pontchartrain à la sollicitation de M. Dalier bibliothécaire de Monseigneur le Dauphin. Mais son amour pour son Sauveur était trop fort pour s'en déprendre pour les intérêts si courts de cette vie. Après plus de deux ans de captivité, il tomba malade et demeura fort longtemps languissant à l'hôpital. Sa fin répondit à la piété qu'on avait vue en luy dans sa vie. Sa foi, sa résignation et sa constance parurent plus que jamais à l'heure de sa mort, qui fut le 20 septembre 1694. Son corps fut inhumé avec les Turcs. »

Si la persécution ébranla les uns, elle affermit les autres, comme le montre l'exemple suivant. « M. Isaye Bonneau, de Touars en Poitou, étant en Angleterre dans le fort de la persécution de France, apprenant la lâcheté de plusieurs qui, pour éviter la croix de Jésus-Christ, abjuraient la vérité, se sentit brûler de zèle pour retourner en France et surtout en son pays, pour les porter à leur devoir de persévérance dans la vérité, et à la fuite de la persécution par une sortie légitime du Royaume. Il voyait bien qu'il s'exposait grandement luy-même à la persécution ; mais sa force était sur la grâce de son Dieu, sur laquelle il s'appuyait seulement et de laquelle il ressentait un grand secours. Etant donc en France pour aller à Touars, il exhortait hardiment les fidèles qu'il trouvait en faisant chemin ; et selon qu'ils étaient persécutés ou affaiblis, ou qu'ils luy donnaient audience, il demeurait avec eux. On le prenait pour un ministre et il n'était qu'un petit marchand sans lettres. Il ne fut pas loin qu'on l'arrêtât à ...... Il ne s'en émut point, et parut embrasser le parti de la vérité sous la croix avec le courage et l'intrépédité qu'il avait luy-même recommandé aux autres de la recevoir. On le menaça de mort. On luy fit son procès comme à peu près on ferait à un ennemi de l'Etat, et on luy lut une sentence de mort. M. Bonneau se vit au comble de sa joye de se voir appelé au plus haut degré de Confesseur de Jésus-Christ. Il en témoigna une satisfaction admirable. Mais, soit que ce jugement ne fût pas véritable, ou que l'Eglise Romaine ne voulût pas nous donner la gloire d'un martyr, quelques jours après on luy apprit qu'il était condamné à servir par force sur les galères. Il y arriva en 1689. Outre qu'il était naturellement de faible constitution, il était encore pulmonique, de manière qu'en moins de trois ans son mal le coucha au lit de la mort, où il remit son esprit entre les mains de son Père, et laissa son corruptible à ceux qui auraient aimé sa captivité. Ce fut vers le commencement de may 1693. »

PAUL BURNIER.

REVUE CRITIQUE.

—

L'HOMME IMAGE DE DIEU, son rapport à Christ et au monde, par Keerl, 1[er] vol. contenant : L'histoire de la création et la doctrine du paradis. Bâle 1861. (804 pages.)

Le directeur d'un des principaux établissements chrétiens de l'Allemagne nous écrivait il y a quelques semaines : « Vous connaissez l'ouvrage récent de M. le pasteur Keerl. Vous l'envisagez certainement, avec moi et plusieurs autres, comme un écrit d'une haute importance, tant pour la pro-

fondeur des vues d'ensemble et le développement logique des grands principes de la théologie, que pour la vigueur de la dialectique et la solide érudition. Mais l'on dirait presque que toutes les Revues théologiques se sont donné le mot pour tuer par leur silence ce nouveau-né. Je ne m'en étonne pas; car bon nombre de nos docteurs en lisant ce livre ont dû se dire que, s'il avait raison, ils seraient obligés de revoir et refaire toute leur théologie, et c'est là un sentiment fort désagréable. Ne voudriez-vous point faire connaître ce travail si remarquable aux protestants de langue française? »

C'est avec un vrai plaisir que nous prenons la plume pour entretenir quelques moments nos lecteurs d'un livre qui ne le cède point en mérite et en intérêt aux écrits de MM. Auberlen, sur la prophétie; Gess, sur la personne du Sauveur; Riggenbach, sur la vie de Jésus-Christ. M. Keerl traite les questions vitales de la révélation avec une rare intelligence des saintes Ecritures, et avec une originalité qui nous charme et nous fait en quelque sorte lui pardonner toute sa science. Il vous entraîne en même temps dans des régions de la théologie pour ainsi dire inexplorées, et son livre a tout l'attrait d'un voyage de découverte. Aussi sommes-nous bien certain que nul ne l'ouvrira et ne l'étudiera sans plaisir et profit, sans instruction et édification. Nous n'en conseillerions cependant pas la traduction: M. Keerl écrit pour un tout autre public que le nôtre; il discute, accepte, redresse, repousse les opinions d'une demi-douzaine de docteurs allemands, qui se sont aventurés avant lui dans le domaine des origines du monde. Mais le Français qui réduirait d'une bonne moitié ce gros volume, nous donnerait sur l'astronomie, sur la géologie, sur le monde invisible des intelligences, sur le paradis, un écrit, auquel nous n'hésiterions pas à promettre un éclatant succès si ce n'était la conjuration du silence, la seule où l'on ne court aucun risque et qui soit parfaitement certaine du succès.

Le sujet que se propose d'examiner M. Keerl, c'est l'image de Dieu qui fait l'essence de l'homme, selon le premier chapitre de la Genèse. Cette grande et singulière pensée, que les saintes Ecritures supposent à chaque page et n'expliquent nulle part, n'a point encore été définie et discutée avec soin par la théologie chrétienne. Que faut-il entendre par cette image divine inhérente au cœur de l'homme? Sa personnalité? Mais les anges aussi sont des êtres personnels, et cependant il n'est dit nulle part qu'ils ont été créés à l'image de Dieu; aussi bien ne sont-ils que les *messagers* de Dieu et les serviteurs des hommes rachetés (Hébr. I). Qu'est-ce d'ailleurs que la personnalité? C'est, nous répond-on, la raison et la liberté; mais que d'êtres raisonnables et libres sur la terre et dans les cieux qui sont les images de tout au monde si ce n'est de Dieu? Dira-t-on que l'image de Dieu dans l'homme, c'est la personnalité faisant un légitime usage de sa liberté et de sa raison? Mais c'est dire avec la Bible et Platon que l'homme doit devenir semblable à Dieu en sainteté; or la ressemblance avec Dieu est le *but* auquel nous devons tendre, tandis que l'image de Dieu en nous est le *point d'où nous partons*. Je ne sais quelle ancienne secte cherchait dans notre corps seul cette image: c'est absurde; mais St. Augustin, qui ne la retrouvait que dans l'âme, avait-il complétement raison? Nombre de théologiens ont vu le mot de l'énigme dans le pouvoir donné au premier homme de s'assujettir la terre, de régner sur la nature; mais ce pouvoir s'est accru deux mille ans plus tard de celui de créer l'Etat, et deux mille ans plus tard encore de celui de fonder l'Eglise; la solution de ces docteurs est donc très incomplète. Au reste, tous les pouvoirs dévolus de Dieu à l'homme, loin de former son intime essence, la supposent et en dérivent comme en étant la simple conséquence. Enfin, Adam créé à l'image de Dieu est manifestement la prophétie vivante du second Adam, qui est l'éternelle et adéquate image de Dieu faite chair: mais que de pensées ce type et son antitype n'éveillent-ils pas dans l'âme du chrétien! et quel est le théologien qui les a exprimées, éclaircies, formulées? L'homme donc, par son image divine, est, en de certaines relations au-dessus de lui avec Jésus-Christ, au-dessous de lui avec la nature; mais ces relations et cette image sont pour nous encore enveloppées d'obscurité. Cependant, il est impossible de traiter de l'essence de l'homme sans se demander à quel point elle

a été affectée par le péché, et ce qu'elle était pendant le temps, plus ou moins court, qui s'est écoulé dans le paradis avant la chute. Le paradis était-il une magnifique vallée où vivait dans l'innocence un homme pareil à l'un de nous, ainsi que le pensent volontiers les protestants ? ou ce jardin était-il le sanctuaire dont Eden était le lieu saint, le reste de la terre le parvis ? et, dans ce lieu très saint, Adam était-il une image de Dieu, un *microthée*, d'où rayonnait la vie? Question délicate, car si d'une part Adam a été fait *âme vivante*, comme l'animal, ou simple homme psychique, d'autre part il a donné un nom aux animaux et prophétisé de l'amour de l'homme pour la femme, et de la famille. La chute a-t-elle détruit l'image de Dieu dans l'homme, comme nous le disons d'ordinaire ? mais St. Jacques dit précisément le contraire (III, 13), et, en effet, cette image constituant notre essence, si elle était anéantie par le péché, nous ne serions plus des hommes. D'autre part, si elle subsiste malgré la chute, comment St. Paul peut-il dire que hors de la foi en Jésus-Christ l'homme est mort dans ses fautes, et que faut-il penser et dire de tout ce qui reste de vraiment humain dans le monde païen? Telles sont les obscurités de tout genre que M. Keerl se propose de dissiper, la Bible à la main, dans son livre, dont le premier volume seulement vient de paraître.

Ce premier volume traite de la nature que l'homme est appelé à s'assujettir en vertu de l'image de Dieu qu'il porte en lui. Que faut-il entendre par le paradis où Adam avait été placé après sa création? Qu'est-ce que cette œuvre de création en six jours dont il est le terme et le couronnement? Que sont ces puissances malfaisantes qui préexistaient à lui puis qu'il devait *défendre* contre elles le paradis, et qui manifestent leur action d'une manière saisissante dans les révolutions de la géologie et les monstres de l'époque oolithique? Quelles relations la terre, dont Adam est le roi, a-t-elle avec les cieux dont elle est pour ainsi dire la seconde moitié dans la révélation génésiaque?

Mais avant tout (et c'est ici la première cause des secrètes colères que M. Keerl a amassées sur sa tête), posons avec lui que le chrétien a le droit de prendre au sérieux les pages de nos saints livres qui ont trait à la nature ou à l'histoire, et qui peuvent les mettre en conflit avec les sciences naturelles ou historiques. Il est sans doute très vrai que la Bible ne veut enseigner à l'homme que les vérités qui importent à son salut. Mais il est des vérités religieuses qui se relient nécessairement à des faits de l'ordre physique. Ainsi l'essence et la vocation de cet être mixte, l'homme, qui est une âme unie à un corps, ne se peuvent déterminer qu'en tenant compte des relations où il est par son corps avec la nature. La responsabilité morale de l'homme, sa dignité innée, son empire sur la terre ne sont point des axiomes qui se prouvent eux-mêmes et ne s'appuient sur rien. Ce sont bien les bases sur lesquelles repose tout l'édifice de la révélation ; mais ces bases ne planent point dans les airs, elles reposent à leur tour sur la terre, elles plongent dans les profondeurs de la nature; l'homme n'est le commencement d'une histoire nouvelle que parce qu'il est la conclusion d'une histoire ancienne. Sa vocation est dans l'avenir de régner sur un monde physique qui l'a précédé de plusieurs milliers d'années et qui tendait et aspirait à lui; son apparition clôt une longue œuvre de création qui n'aurait pas de signification sans lui. Voilà ce que nous dit le premier chapitre de la Genèse, qui a bien manifesté la prétention de nous enseigner les origines des cieux et de la terre. Or si ces enseignements géologiques et astronomiques se trouvaient être faux, s'ils étaient contredits par la science qui est autonome et infaillible dans son domaine, il se trouverait que la base morale de la révélation aurait été jetée dans les sables mouvants et les marais fangeux de l'erreur; et elle s'écroulerait avec tout son édifice à chaque coup de pioche que l'astronomie et la géologie donneraient dans les terrains qui la supportent. Nous ne pouvons donc admettre la possibilité d'erreur dans le premier chapitre de la Genèse, et en vérité il n'y pas là grand mérite à nous quand les savants eux-mêmes s'empressent de réfuter les objections de l'incrédulité, et ne cachent pas l'admiration que leur cause la concordance de cette vieille cosmogonie avec leurs découvertes les plus récentes.

M. Keerl commence l'étude de la vision

génésiaque et des relations de l'homme à la nature par la question astronomique; quels sont les rapports de la terre, empire de l'homme, aux cieux ou à l'ensemble de la création? Ici notre écrivain a été devancé en Allemagne par MM. de Schubert et Kurtz, dont il discute, résume et complète les vues. Ce chapitre n'est donc pas la partie la plus originale de son livre; mais ce serait incontestablement la plus neuve et la plus attrayante pour le très grand nombre de nos lecteurs. Voici en peu de mots les vues adoptées par M. Keerl. Chacun sait que d'après le système de Ptolémée ou des apparences, la terre est le centre autour duquel tournent soleil, lune, planètes et étoiles fixes. Les livres saints ne parlant pas un autre langage que celui des anciens astronomes, tout conflit entre leur science et l'Eglise devenait impossible, et aussi vécurent-elles en pleine paix pendant le moyen âge. La guerre commença avec Copernic: la terre n'était plus qu'une des planètes du soleil, le soleil lui-même n'était point au centre du monde, les étoiles étaient toutes, disait-on, des soleils ayant leurs planètes, notre globe imperceptible se perdait dans cette innombrable multitude de systèmes tout pareils, et l'incrédulité s'empara de cette théorie du monde pour attaquer la révélation. Mais avec Herschel tout a changé de face: les plages incommensurables semées d'étoiles et de voies lactées ont offert une foule de phénomènes complétement différents de tout ce qui se passe dans notre famille solaire: ce sont des soleils gravitant autour d'autres soleils, ce sont des amas d'étoiles des formes les plus variées et les plus étranges, ce sont des nébuleuses enveloppant un ou plusieurs astres; ce sont des nuages lumineux occupant d'immenses espaces; ce sont bien sans doute la même gravitation et les mêmes lois de Keppler que chez nous, mais la pesanteur est là-haut contrebalancée et comme annulée par des forces polaires qui maintiennent à distance les unes des autres, dans une sphère dont le diamètre ne dépasse peut-être pas celui de l'orbite d'Uranus, des myriades d'étoiles qui nous sembleraient devoir toutes se précipiter et se briser en un effroyable chaos. En même temps on calculait que notre soleil avait 2 ½ fois plus de lumière que telle étoile du centaure, 63 fois moins que Syrius et peut-être même 6000 fois moins qu'un des astres du Bouvier; on constatait notre situation dans la région moyenne et centrale de la couche des étoiles fixes, mais non toutefois au centre même; on s'étonnait des vastes déserts qui nous séparaient des plus prochaines étoiles, et des astronomes eux-mêmes en vinrent à dire que notre système solaire ne ressemblait à aucun autre...., comme aussi, ajouta-t-on, la Judée, avec sa position à la fois centrale et excentrique, avec les déserts à ses limites, avec la dépression de la vallée entière du Jourdain, diffère d'une manière extraordinaire de toutes les autres contrées de la terre. Dans notre système solaire, île reléguée en une triste solitude, les corps sont extrêmement denses et lourds, opaques et ténébreux, les mouvements violents et rapides, les astres de toute grandeur, l'organisation complexe, la lumière et la vie toujours en lutte avec la nuit, l'hiver et la mort; dans le monde des étoiles fixes au contraire tout est harmonie, paix, vie, lumière propre, substances éthérées, société d'astres égaux qui se pressent les uns contre les autres; tout est amour est gloire; c'est le monde des anges.

Notre système solaire diffère-t-il des étoiles multiples et des amas d'étoiles comme la baleine et l'éléphant, des aigles, des colibris et des oiseaux du paradis? ou bien notre état présent serait-il le résultat d'une ruine antérieure, un châtiment, un temps d'épreuve et de lent relèvement? M. Keerl cherche à démontrer un peu trop rigoureusement que la seconde supposition est la seule possible. Mais il est des cas où l'on persuade d'autant mieux qu'on vise moins à convaincre.

Cette ruine ancienne de notre système solaire se place dans la vision de la Genèse entre le premier verset ou la création des étoiles fixes et de la terre primitive, et le second verset qui représente cette même terre avec le soleil et les planètes dans un état de dévastation et d'anéantissement, de ténèbres, d'abîme, tous mots qui dans nos saints livres désignent la complète dévastation d'une contrée, le péché et l'enfer. Cette interprétation des deux premiers versets de la Bible, possible et probable, est à notre

avis la seule vraie. Nous avons exposé très brièvement nos raisons dans un opuscule, l'*Histoire de la terre*; mais on trouvera la question traitée par M. Keerl avec tant de soins et d'érudition qu'on peut dire qu'il l'a épuisée.

La terre de l'aurore des temps a péri parce qu'elle était le séjour du plus grand des archanges et que Lucifer par sa révolte a entraîné avec lui dans sa ruine sa demeure. La Bible ne le dit pas en toutes lettres, car dans ses récits le mal apparaît à l'improviste sans passé connu, sans antécédents : il est là dans toute sa laideur et sa méchanceté, sans raison d'être. L'Ancien Testament en particulier jette voiles après voiles sur son histoire, ainsi que sur ses agents et leur puissance. Il n'est donc pas étonnant que la chute de Lucifer ne soit point racontée entre les deux premiers versets de la Genèse. Mais elle est indiquée ailleurs, et d'après l'ensemble de nos livres saints c'est bien la terre actuelle qui est le théâtre de la lutte de Satan contre Dieu, de ses séductions, de son empire, de son jugement. S'il est animé d'une telle haine contre l'homme, c'est que l'homme est son successeur sur le trône de la terre que Dieu a retirée en six jours du chaos. Tel est le résumé de discussions pleines d'intérêt où M. Keerl explique et combine les textes sacrés qui traitent de Satan et des anges. C'est à notre avis rendre un grand service à la théologie chrétienne que de tirer de l'ombre où il se cache et produire au grand jour *le Père* unique *du mensonge*, et de rattacher ses exploits sur la terre à ceux par lesquels il s'était dès l'origne illustré dans les cieux. Nul n'a jamais parlé aussi souvent de lui que Jésus-Christ lui-même; c'est le Fils de Dieu qui nous a fait connaître le grand ennemi qu'il venait chasser de sa forteresse; St. Paul et St. Jean ont ajouté fort peu de chose aux enseignements du Maître. Mais Satan, disait Calvin, n'est jamais plus content que lorsqu'il se fait oublier et nier, et le monde où il règne ne conçoit pas de preuve plus évidente d'un esprit borné, superstitieux et stupide que la croyance au diable. La peur du ridicule est une des tentations auxquelles tous les hommes de foi ne savent pas résister, et aussi ne doutons-nous pas que les pages courageuses de M. Keerl sur Satan ne soient pour beaucoup dans la conspiration du silence qui s'est formée contre lui.

Nous ne suivrons pas notre auteur dans ses discussions sur les habitants des étoiles fixes, des planètes et des comètes. Emporté par son esprit dialecticien, il s'efforce à déduire des saints livres une opinion, qu'on aurait acceptée peut-être sous la forme d'une simple hypothèse, et qu'on repousse sous celle d'une apparence de dogme. Nous ne contesterons pas non plus avec lui au sujet de l'Esprit de Dieu planant sur le chaos, dans lequel il croit reconnaître le Verbe primitif, et nous arriverons ainsi tout d'un trait à l'œuvre des six jours et à la géologie.

M. Keerl admet (et sur tous ces points nous partageons son avis) que l'histoire de la terre dans la vision génésiaque contient implicitement celle du système solaire, que la séparation de la lumière et des ténèbres au premier jour marque celle des substances opaques et des substances lumineuses, que celle des eaux inférieures et supérieures au deuxième jour signifie celle des substances opaques en un certain nombre de planètes; et que le quatrième jour est bien celui où le système solaire a reçu son organisation définitive. Il admet pareillement d'après le deuxième chapitre de la Genèse une nouvelle création de plantes et d'animaux dans le paradis au temps de l'apparition de l'homme. Enfin nous avons été tout particulièrement réjoui de voir M. Keerl faire du déluge de Noë une vraie crise de la nature terrestre et l'identifier avec le diluvium des géologues. Mais il a repoussé sans mûr examen l'opinion de ceux qui font des six *soirs* cosmogoniques autant d'invasions des puissances ténébreuses du chaos, et les symboles de ces révolutions qui en géologie détruisent des faunes et des flores entières, tout en changeant la face des continents. Suivant lui en effet les animaux et les végétaux actuels descendraient en droite ligne d'une partie au moins de ceux qui auraient été créés au sixième, au cinquième, au troisième jours; (les autres auraient péri dans des révolutions locales). D'après cette hypothèse, les plantes du troisième jour seraient celles de l'époque de la craie augmentées plus tard

de toutes celles des époques postérieures, et les animaux des cinquième et sixième jours seraient ceux de la période tertiaire. Nous ne discuterons pas cet essai de faire concorder la géologie et la Bible. C'est manifestement la partie faible de l'ouvrage. L'auteur, en admettant avec M. de Schubert la possibilité que des roches crystallines se forment sous tous les angles possibles d'inclinaison, s'est privé des lumières que jette sur l'histoire de la terre l'étude des terrains horizontaux qui ont été relevés et abaissés, soulevés ou plissés par une force quelconque. Sans doute, W. Bronn, qui est son principal guide, le ramène bien sur la bonne voie; mais l'unité de vues fait défaut, et je crois qu'un géologue de profession aurait plus d'une objection à faire aux conclusions de M. Keerl.

Que le lecteur ne nous accuse pas d'être juge dans notre propre cause. Aujourd'hui nous nous rangerions à l'avis de ce pieux ouvrier mineur de l'Ecosse qui est devenu un géologue distingué et un écrivain plein d'imagination, de chaleur et de vie. Suivant M. Miller, la science connaît une période, celle de la houille, où la vie végétative est arrivée au comble de sa puissance; une autre période, celle de l'oolithe, qui est le point culminant de la vie animale, et entre ces deux périodes, une autre d'une extraordinaire stérilité. Celle-ci est le quatrième jour, celui de l'organisation du système solaire, qui, en effet, a été précédé de celui des végétaux ou de la houille, et suivi de celui des animaux marins et athmosphériques ou de l'oolithe. Sans doute, dans cette interprétation, l'époque silurienne, qui a précédé l'époque houillère ou le troisième jour, possédait déjà des animaux, tandis que dans la vision les animaux n'apparaissent qu'au cinquième jour. Mais il est digne de remarque que le texte porte: *Que les eaux foisonnent d'un foisonnement d'âmes vivantes,* comme si l'on voulait par là dire que précédemment elles en avaient déjà produit un petit nombre, mais que le moment était venu pour elles d'en nourrir d'innombrables multitudes.

Cette dernière difficulté n'aurait pas arrêté M. Keerl, qui place au troisième ou déjà au second jour les terrains siluriens, houillers, triassiques et oolitiques, tous ceux en un mot qui renferment les débris des plantes et des animaux dont les genres ont entièrement disparu. Il incline même à croire que ces êtres n'étaient pas faits pour se reproduire, et il creuserait volontiers un abîme entre ces créations et celle de la période tertiaire, qu'il réunit avec Bronn à la période actuelle. Puis, en présence des monstrueux sauriens de l'oolite, il pose courageusement la question du mal sévissant avec une fureur effrayante dans le monde physique bien des siècles avant la chute et l'apparition de l'homme. Il écarte sans ménagement toutes les réponses qui ne sont que de vaines échappatoires; il s'aide de toutes les pensées d'autrui (entre autres de Jacob Bœhme et de Fr. de Baader) qui peuvent jeter quelque lumière sur le mal physique; il met en scène le mégalosaure, lézard de la grosseur d'une baleine, dont la gueule toute semée de dents aurait broyé d'un coup un bœuf, l'ichthyosaure dont les mâchoires avaient six pieds de longueur, le ptérodactyle, tous ces dragons qu'on prendrait pour autant d'incarnations des puissances infernales; il rappelle ces déluges détruisant toutes ces races de monstres féroces, et demande comment ces êtres ont pu être créés par un Dieu tout puissant qui est tout lumière, tout amour et tout vie. Les supposer créés par un autre que Dieu, par Satan, est chose impossible, tant d'après la Bible que d'après la science qui retrouve dans ces sauriens un type bien connu d'organisme animal. Il faut donc chercher l'explication de l'énigme dans les forces et les propriétés de la terre que Dieu appelait à produire ces animaux-là; et ces qualités malfaisantes, la terre ne pouvait les avoir reçues de Dieu, elle les tenait de son ancien roi, Lucifer, l'auteur du chaos désordonné et ténébreux. Peut-être même Satan opposait-il à Dieu dans l'œuvre génésiaque une résistance personnelle. Chaque création de Dieu était un terrain conquis sur l'ennemi, mais chaque être nouveau emportait de cette lutte une lésion, une difformité quelconque. L'œuvre de la restauration de la terre et de la purification des matières souillées du chaos a été en quelque sorte un combat de Dieu contre Satan et ses puissances, de même que l'œuvre de la rédemption de l'humanité souillée et déchue

a été un combat du Sauveur contre Satan et ses puissances. Telle est en résumé la réponse de M. Keerl. Résout-elle la difficulté, si tant est que l'énigme ne soit pas insoluble? Satisfera-t-elle les naturalistes? Non, sans doute, car on ne voit pas comment les qualités malfaisantes de la matière peuvent contraindre un Dieu tout puissant à créer des monstres dignes de l'enfer, ni comment Satan peut, sans concourir à la création, influer sur la nature de ces monstres. Mais du moins M. Keerl a bien posé la question, et il a montré le domaine où l'on doit chercher le mot de l'énigme. Peut-être aurait-il fallu examiner de plus près ce qu'il y a réellement de mal chez ces sauriens, puis peser la portée des paroles du texte qui attribue à la terre une part dans la création des plantes et des animaux.

Nous ne dirons que peu de mots du livre sur le paradis. Ce qui importe ici, ce n'est pas tant la demeure du premier homme que l'habitant lui-même, et il n'est pas encore question de lui dans ce volume. « Le paradis est en Arménie. Les végétaux créés avec l'homme sont les arbres fruitiers et les céréales, qui sont bien en effet originaires de l'Arménie; les animaux de cette dernière création sont les bêtes mondes (pures) dont il est fait mention à propos du déluge. L'arbre de vie est la concentration de toutes les forces terrestres et célestes de vie; dans celui de la connaissance du bien et du mal circulent les dernières forces malfaisantes du chaos. Adam, chargé de cultiver et de garder le jardin, y commençait une œuvre de bénédiction qui devait avec le temps embrasser la terre et se terminer d'après l'Apocalypse par la glorification de la nature entière. » Nous aurions bien certaines réserves à faire sur la translation du paradis terrestre dans le monde invisible, et sur l'idée d'appliquer à l'homme déchu l'ordre d'assujettir la terre. Mais nous ne voulons pas quitter en le querellant un écrivain qui à chaque page de son livre a su nous intéresser et nous instruire, qui, avec toute sa science, a la foi d'un enfant en la pleine inspiration des Ecritures, qui ne s'égare que par son désir de faire pleinement droit au texte sacré, et qui même dans ses erreurs éveille en nous des pensées nouvelles en nous montrant des horizons inconnus.

FRÉD. DE ROUGEMONT.

CHRONIQUE.

Les élections ont réussi en FRANCE beaucoup mieux qu'on n'osait l'espérer. Elles n'ont pas uniquement ouvert une ère nouvelle, en manifestant un certain réveil dans l'esprit public; elles ont déjà abouti à des résultats pratiques. Le gouvernement s'inclinant devant le vœu de l'opinion publique vient de prendre des mesures pour apporter quelques restrictions aux excès de la centralisation qui étouffe et paralyse le pays. C'est donner raison au nouveau parti libéral sur le point essentiel. Il devient aussi tous les jours plus manifeste que les questions de forme sont laissées de côté, et qu'on sent enfin le besoin de régler équitablement les rapports de l'individu et de la société. Le premier ne peut que gagner du moment où le problème se pose ainsi, car actuellement il est dépouillé de toute initiative et de beaucoup de garanties. Il semble que le personnel ministériel ait été modifié à point pour faire pénétrer l'esprit de réforme dans les hautes sphères gouvernementales.

Il est certain que le mouvement ira plus ou moins loin suivant l'attitude que prendront les clergés. C'est à eux que l'initiative aurait appartenu s'ils étaient encore à la hauteur de leur mission. Tout ce qu'on peut en attendre aujourd'hui, c'est qu'ils ne deviennent pas un obstacle en se disant que l'émancipation de l'individu à l'égard de l'Etat doit inévitablement entraîner celle à l'égard de l'Eglise. Au XVIe siècle on commença par ce dernier point; mais de nos jours l'Eglise a été tellement annulée et foulée par la domination du pouvoir civil, qu'elle n'a pour unique espoir de relèvement que le bon plaisir de ses adversaires, qui se décideront à la renvoyer comme une servante inutile parce qu'elle n'aura pas su se retirer elle-même à temps.

Il faut convenir que sous ce rapport les clergés catholiques donnent parfois de bel-

les leçons de courage et de dignité aux protestants dont la suprême ambition semble se borner à ne pas mourir. Ainsi nous avons signalé le manifeste de quelques évêques français à l'occasion des élections. Cette démarche a provoqué une lettre du ministre de l'instruction publique reprochant à l'épiscopat d'avoir outrepassé ses droits. De là une prompte réplique d'un des signataires se faisant remarquer par sa vigueur et son ton des plus décidés. Après avoir maintenu les droits de l'épiscopat à agir comme il l'a fait, son représentant termine en disant: « Je déclare que je ne reconnais qu'au Souverain-Pontife et aux Conciles le droit d'enseigner aux évêques *leurs obligations*, et que je regarde comme un droit naturel et imprescriptible pour les évêques comme pour les autres hommes, de s'écrire, de se demander des conseils et de faire connaître, quand il y a lieu, les autorités dont ils s'appuient en répondant à une consultation. » Le ministre des cultes a soumis cette réponse au Conseil d'Etat, qui aura à décider si son auteur n'a pas outrepassé ce degré de liberté compatible avec le régime des concordats. Il est vraiment fâcheux que cette question si compliquée des prétentions réciproques de l'Eglise et de l'Etat dans le système de l'union vienne contenir la satisfaction qu'on éprouve à voir les représentants du catholicisme tenir un langage si mâle et si ferme en présence de l'autorité civile. Il est manifeste que les rapports qui depuis Constantin ont régné entre l'Eglise et l'Etat, ont été moins funestes à Rome que ceux qui depuis le XVI[e] siècle se sont établis dans les divers pays protestants. Rome n'a jamais renoncé à ses prétentions dominatrices; elle n'a accepté l'union que dans l'espoir d'absorber l'Etat; elle ne laisse échapper aucune occasion favorable de relever son drapeau. Nonseulement elle se prétend inviolable dans les matières spirituelles, mais encore elle élève des prétentions plus discutables. Les clergés protestants, au contraire, estiment ne s'être jamais fait assez petits et au spirituel et au temporel, quand ils n'achèvent pas de compromettre un reste de dignité en se pressant sur les marches des trônes pour flatter les passions des puissants. Où trouverait-on un clergé national protestant, dans ce moment, osant prendre le ton des évêques en question? Ce ne serait pas en tout cas en France. Il y a une année les conférences de Paris avaient fait une démarche auprès du ministre des cultes. Il ne s'agissait ni d'élections, ni d'aucune intervention dans le domaine de l'Etat: modestement renfermé dans la sphère spirituelle on présentait une humble requête relativement au rétablissement des synodes promis par le concordat. Cette démarche a paru tellement osée, qu'elle a valu une vraie mercuriale à la conférence. Or nonseulement les journaux religieux français n'ont inséré aucune protestation, mais encore ils se sont gardés de mentionner le fait. Toute ingérence de l'une des sociétés dans le domaine de l'autre est également déplorable, mais la césaréopapie est encore plus avilissante pour l'Eglise que la papocésarie.

Toutefois, attendons encore un peu et le nœud gordien sera enfin coupé. La question romaine, autour de laquelle il ne se fait plus aucun bruit, avance d'un pas assuré. Lorsque le fruit sera mûr, il suffira du moindre zéphir pour le faire choir. C'est l'occupation française, chargée d'arrêter la crise, qui semble destinée à amener la solution. Le travail de dissolution est tel que les plus intéressés à le dissimuler ne se font plus d'illusion et avouent leurs alarmes. Le soldat français, de longue date dépourvu de tout respect pour la papauté, scandalise le romain et lui enlève le peu de foi qu'il avait encore. Un dignitaire ecclésiastique romain exprimait tout dernièrement tout ce qu'il y a de tragique dans cette position en disant: Si les Français partent, nous périssons; s'ils restent, ils nous font périr. La continuation d'un pareil état de choses ne peut manquer d'amener un jour une solution radicale qui s'imposera à tout le monde.

Si le protestantisme a plus souffert dans sa dignité du régime déplorable qui semble devoir toucher à son terme, il a pris sa revanche sur des points importants. D'abord, en divers pays, il s'est formé des églises libres qui ont secoué le joug de l'Etat; ensuite, tandis que Rome, pour assurer son avenir, ne sait que reproduire des préten-

tions surannées, qui révoltent la société moderne, la réforme est occupée à se transformer en vue des éventualités de l'avenir : elle traverse une crise à la fois ecclésiastique et dogmatique. Ceux mêmes qui voient le mouvement du plus mauvais œil se piquent pourtant d'être des hommes de progrès, quand ce ne serait que pour ne pas trop effaroucher par leurs propositions réactionnaires. Tel est du moins le spectacle que paraît offrir la HOLLANDE, où les partis ecclésiastiques et théologiques les plus extrêmes se trouvent en présence.

Dans son discours d'inauguration comme professeur de dogmatique à l'académie d'Utrecht, van Oosterzée, d'après les *Archives du christianisme*, a formulé le programme de la grande majorité du parti évangélique orthodoxe de la Hollande. Les représentants de cette tendance repoussent l'accusation d'être des hommes arriérés, se tenant servilement attachés aux formules du XVIe siècle et se cramponnant aux cinq canons du synode de Dordrecht. On ne saurait trop féliciter les orthodoxes hollandais de comprendre que les doctrines les plus contestables du calvinisme extrême sur la prédestination ne sauraient être considérées comme des points fondamentaux du christianisme. Toujours d'après le correspondant des *Archives* (M. le pasteur L. G. James, de Bréda), les orthodoxes hollandais seraient également ouverts aux progrès sur d'autres points. « Ils sont incontestablement attachés aux grandes doctrines confessées dans les symboles de la Réforme, mais ils comprennent aussi que l'Eglise, conduite par l'Esprit, n'est pas restée stationnaire pendant trois siècles, qu'elle a dû réviser l'inventaire de sa foi, et, qu'en bâtissant sur le fondement des apôtres et des prophètes dont Jésus est la pierre angulaire, elle devait donner plus d'ampleur à l'édifice et tâcher de mettre mieux en harmonie ses divers compartiments, qu'elle doit entrer courageusement dans la voie où Dieu l'a conduite par le mouvement actuel des esprits, surtout qu'elle est appelée par les attaques mêmes de l'incrédulité moderne à creuser plus profondément dans la mine inépuisable des saintes Ecritures, pour y puiser de nouvelles armes, et par une science solide convertir en preuves de la divinité du christianisme les objections de ses adversaires. Les pasteurs du réveil, qui comptent dans leurs rangs les premiers littérateurs et poètes de la Hollande, sont convaincus que la prédication de l'Evangile doit aujourd'hui se débarrasser du corset étroit d'une rigide dogmatique et d'une froide dialectique, pour prendre une allure plus alerte et plus animée, adopter un langage plus populaire, s'adresser directement à la conscience des auditoires, et faire de la croix de Christ la vérité centrale où tout doit aboutir, comme les rayons du cercle aboutissent à son centre. » Evidemment le monde religieux marche. Le temps n'est pas bien éloigné où certaines personnes prenaient comme des erreurs dangereuses les articles du programme que le correspondant des *Archives* vient de formuler. Il y a donc lieu d'espérer que le vide finira par se faire pas à pas autour des tendances extrêmes, et qu'il se formera une théologie qui continuera la glorieuse tradition de la réformation, en s'efforçant de reproduire les enseignements de l'Ecriture sainte sans s'astreindre aux conceptions des hommes même les plus respectés et les plus respectables. La raison du XIXe siècle et celle du XVIe n'ont pas plus le droit de prévaloir l'une que l'autre : la première place appartient à l'Evangile interprété par lui-même et reçu dans un cœur honnête et bon. Il paraît qu'en Hollande le progrès ecclésiastique ne reste pas en arrière, si nous en jugeons d'après le développement assez important que prennent les églises indépendantes.

Néanmoins, c'est bien dans les pays de langue anglaise ou française que, sous ce dernier rapport, l'amélioration est sensible. Non-seulement les églises se développent au point d'attirer l'attention des hommes qu'elles n'intéressent qu'au point de vue politique et philosophique, mais encore les diverses sociétés religieuses qui auraient pu être un obstacle, tendent à se transformer pour demeurer à la hauteur de la circonstance. Ainsi la *Société évangélique* de Genève faisait hier encore un pas nouveau dans la voie nouvelle qu'elle a eu l'honneur d'ouvrir l'année dernière. Comprenant que son public ne peut se borner à fournir des fonds à un comité administrant sans con-

trôle sérieux, elle a invité ses amis à lui apporter le concours de leurs avis et de leurs conseils. La lettre de convocation du Comité général annonçait une conférence entre les membres de la Société, les députés, les évangélistes et autres frères présents à Genève. Deux questions se rapportaient à l'école de théologie: l'une, il est vrai, indiquait qu'on n'a pas complétement renoncé à élever de jeunes lévites à l'ombre des autels, puisqu'il s'agissait de savoir si les étudiants devaient être mis dans un séminaire à l'abri des bruits du dehors, mais l'autre faisait contraste et était plus actuelle, puisqu'elle se formulait ainsi : *Quels conseils peut-on donner à une école de théologie, principalement en vue des temps actuels, sur les moyens les plus propres à augmenter l'efficacité du ministère évangélique de ses élèves?* Une troisième question, d'une portée plus générale, demandait s'il convient, quand il s'agit de personnes complétement étrangères à la connaissance de l'Evangile, de leur recommander *l'acquisition de la Bible entière, ou celle du Nouveau Testament seul?* La mise à l'étude d'un semblable problème dans un pareil milieu, ne laisse pas que d'être caractéristique.

Il est regrettable que la *Société évangélique de Genève,* qui, à certains égards, croit devoir tenir compte des besoins du temps, persiste encore dans un certain usage qui a toujours paru étrange à quelques personnes. Ce n'est pas exclusivement de ses propres affaires à elle, qu'on entretient le public à ses anniversaires ; ils deviennent parfois l'occasion de certaines harangues, *urbi et orbi*, dont le sens échappe à son auditoire, composé en majorité de dames. Ainsi, cette année, il a été question des démêlés de trois théologies, en présence d'auditeurs qui, pour la plupart, ne connaissaient bien aucune d'elles. Puisque la *Société évangélique* a des velléités d'innovation, qu'elle se garde bien de s'arrêter en si bon chemin. Pour peu qu'elle se sente vocation à s'occuper de théologie dans ses assemblées générales, qu'elle prenne l'initiative, qu'elle convoque un public compétent en lui offrant toutes les garanties désirables. En attendant une réunion *ad hoc*, les plus intéressés risquent de continuer à se tenir à l'écart. Et si on leur en demandait compte, ils auraient peut-être le droit de s'approprier la réponse d'un certain duc à Louis XIV, qui lui reprochait de ne pas fréquenter les sermons d'un prédicateur fort couru : « *Il ne pouvait,* disait-il, *aller entendre un homme qui disait tout ce qu'il lui plaisait, sans que personne eût la liberté de lui répondre.* »

Mais vouloir marcher trop vite serait en ceci un moyen sûr de reculer. Il est naturel et juste que, dans un milieu essentiellement conservateur, on soit moins préoccupé du soin d'extirper les abus que du besoin d'établir les innovations positives qui doivent les faire disparaître. Plus large sera la place que les sociétés religieuses accorderont à leurs propres affaires, et moins elles seront tentées de faire des incursions dans des domaines qui ne sont pas de leur ressort. Elles s'assureront alors de vrais amis, qui se feront un devoir de les assister de leur mieux, parce qu'ils auront voix au chapitre.

On ne pourrait trop féliciter la *Société évangélique* de Genève d'avoir fait les premiers pas dans une voie nouvelle. Voilà comment le mouvement du réveil, à mesure que les générations se succèdent, est appelé à se transformer et à se compléter pour répondre à des besoins nouveaux. Cette modification devient d'autant plus facile et pressante que les hommes qui ont vu son commencement nous quittent les uns après les autres. Hier, encore, Genève perdait dans M. Gaussen une des personnalités qui ont eu une grande part à tout ce qui s'est accompli dans cette ville depuis 1815 [1]. Individualité riche et complexe, sous des apparences trahissant l'esprit absolu et tout d'une pièce, l'auteur de la *Théopneustie* n'a pas eu seulement les qualités des hommes du réveil, mais le talent de savoir se faire pardonner ce qu'on a appelé leurs excès. Il paraissait de si bonne foi, si simple et si naïf, dans l'affirmation de ce que ses adversaires considéraient comme des erreurs, que, bien loin de provoquer la polémique, il la désarmait; on aurait plutôt gardé le silence par

[1] Nous espérons être en mesure de donner à nos lecteurs, avant qu'il soit longtemps, la notice biographique sur l'excellent professeur Gaussen, qui leur a été promise par l'un de ses collègues, lui-même ancien disciple de l'homme éminent que vient de perdre la faculté de théologie de la société évangélique de Genève. (*Réd.*)

crainte de lui faire de la peine. Si on a pu dire qu'Adolphe Monod a fait briller d'un dernier éclat un genre d'éloquence qui s'en allait mourir, peut-être aurait-on le droit d'affirmer que, par les abondantes effusions de son sentiment chrétien, et les nombreuses ressources d'une riche imagination, M. Gaussen a réussi à donner le change sur une tendance théologique extrême qu'il s'est efforcé de ressusciter. C'était un spectacle à la fois curieux et attristant de voir un homme, que tout le monde aimait, déployer, à côté de beaucoup de largeur de cœur, tant de poésie et de sentiment à orner de fleurs les formules volontiers les plus sèches et les plus étroites. Le moindre mérite de M. Gaussen ne sera pas, dans une position si fausse, d'avoir su se concilier l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient, mais pour cela il était indispensable de l'avoir vu d'assez près, d'avoir entendu vibrer mainte fois sa voix à son oreille. Sans cette condition de rigueur on était exposé, en ne le jugeant que par ses livres, à tomber dans les plus étranges méprises. C'est si vrai que tel adversaire impitoyable de ses idées particulières s'est vu obligé, plus d'une fois, de défendre la bonne foi de cet écrivain, tandis que quiconque l'avait fréquenté n'aurait jamais mis en doute sa parfaite candeur. Il n'y a pas lieu d'être étonné qu'une telle individualité ait été difficilement comprise, puisqu'elle présentait l'étrange spectacle de l'esprit géométrique et de l'esprit poétique s'entrelaçant et se relayant au besoin, suivant les exigences du sentiment chrétien qui planait sur le tout. Il n'y aurait peut-être aucune témérité à rendre compte de la direction si particulière que M. Gaussen a adoptée en théologie, par le fait qu'il a débuté par l'étude des mathématiques, dont il a tout naturellement transporté les méthodes dans le domaine religieux, lorsque les questions de cet ordre l'ont préoccupé. De là ce besoin d'absolu et d'évidence, cette tendance à tout décider *a priori*, sans avoir suffisamment égard aux faits, cette prétention à trancher les questions d'autorité et d'authenticité de l'Ecriture sans tenir compte du contenu, et comme s'il s'agissait des œuvres de Virgile ou d'Homère. Il est vrai, — l'exemple de Spinosa et d'autres plus récents sont là pour le prouver, — un esprit rigoureux va loin lorsqu'il applique les méthodes mathématiques aux sciences morales. Mais M. Gaussen avait trop de piété pour tomber dans de pareils écarts. La réunion de ces deux qualités en apparence incompatibles, l'absolu d'un mathématicien et la foi simple d'un chrétien, se tenant en échec, est justement ce qui caractérise son individualité. Voilà enfin pourquoi sa tendance risquerait d'être dangereuse pour des hommes qui prétendraient la suivre sans être doués comme lui : les faits sont là pour attester qu'ils seraient avant peu conduits en dehors de toute théologie et de toute religion. Toutefois il n'y a pas de péril en la demeure. Si M. Gaussen était de ces hommes qui disent le dernier mot d'une école, il ne pouvait faire école. Ceux-là mêmes qui lui tenaient de plus près et qui le pleurent ont souvent éprouvé le besoin de faire des réserves sur les points qui lui tenaient le plus à cœur et qui, d'après la nature des choses, en admettaient le moins. Aussi parmi les hommes compétents n'en trouverait-on pas aujourd'hui un bien grand nombre se réclamant du titre de ses disciples. Mais si, dans notre public religieux, peu de gens tiendraient à jurer par son nom en théologie, il laisse à tous ceux qui ont eu le privilége de le connaître, le souvenir d'une de ces personnalités aimables et aimantes qui font respecter l'Evangile, parce que, chez elles, en dépit des théories, le cœur finit toujours par avoir le dessus sur la tête. L'influence religieuse exercée par M. Gaussen aura été sans comparaison plus profonde, plus étendue et surtout plus durable, que son action comme théologien. Et au fond c'est bien là l'essentiel. Que si, après cela, on était attristé à la pensée que quant à la question dogmatique il a, à certains égards, travaillé en vain et à l'encontre du mouvements des esprits, il fraudrait se dire qu'un homme de principes est, non pas tenu de réussir, mais de demeurer jusqu'à la fin fidèle à ce qu'il estime être la vérité. Sous ce rapport M. Gaussen pourrait être présenté en modèle à bien des gens qui se tournent plus volontiers du côté des causes qui ont pour elles les chances de succès, que vers celles qui ne peuvent se réclamer que de la vérité et de la conséquence dans les principes. Les variations fort marquées

de l'opinion ont laissé M. Gaussen inébranlable à son poste. C'est là un mérite trop rare dans tous les temps pour qu'il n'ait pas une valeur spéciale dans une époque où, pour s'épargner la peine de se justifier d'avoir tour à tour défendu le blanc et le noir, on s'en fait gloire, en érigeant ses variations continuelles en théories. Dans l'intérêt même de ces comètes qui semblent craindre de se dissoudre avant d'avoir glissé tour à tour sur les divers domaines de la pensée, il est indispensable qu'il y ait çà et là quelques points fermes qui permettent d'apprécier leur course vagabonde.

LETTRE A LA RÉDACTION.

Un mot dit en passant sur les sacrements a provoqué une réponse en deux articles de notre ami commun, M. le professeur Herzog: vous ne me refuserez pas une ou deux pages pour expliquer et justifier ma pensée.

La question a une importance pratique incontestable. *Le mystère de la cène* n'est-il pas plus *incompréhensible que tout ce qui se rapporte à l'activité surnaturelle de la grâce divine:* je ne dois pas apporter à la table sainte d'autres dispositions qu'à la prière, à la lecture de la Bible, au chant sacré. Or, que dit la Parole de Dieu : *Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe.* Nulle part ailleurs la célébration d'un acte du culte chrétien n'est entourée d'une pareille solennité.

Si l'on ne s'éprouve pas soi-même avant de communier, quel péché commet-on? *Celui qui mange de ce pain et boit de cette coupe indignement, est coupable du corps et du sang du Seigneur.*

Quelle est la conséquence de ce péché? On *mange et l'on boit sa condamnation, et c'est pour cela que plusieurs sont devenus malades et même dorment*, sont morts, tandis que, s'ils s'étaient *jugés eux-mêmes*, *le Seigneur* ne les auraient pas *jugés* et *châtiés.* Rien de pareil ne se lit dans la Bible d'une prière indigne ou d'une lecture indigne des Ecritures.

Mais en quoi consiste proprement le péché d'une communion faite sans un sérieux examen de conscience? *On ne discerne pas le corps du Seigneur* en *mangeant* le pain. Pour discerner dans un même acte deux choses disctinctes, il faut qu'elles soient l'une et l'autre présentes, pour ne pas dire unies ou consubstantielles.

Si le péché consiste à ne pas discerner, du pain matériel et visible, le corps invisible de Jésus-Christ, il faut nécessairement chercher le sens profond de la cène dans le corps du Seigneur et non dans son esprit, et comme ce corps, tout spiritualisé qu'il soit par le Verbe éternel, tient cependant au monde physique, le mystère de la cène ne peut être purement spirituel.

C'est ce qui résulte d'ailleurs de l'acte même de la cène qui est un repas, c'est-à-dire, un acte matériel où Jésus-Christ donne son corps à manger et son sang à boire à ses disciples.

On dit ce souper purement et uniquement commémoratif. Mais s'il en était ainsi, Jésus-Christ serait un simple homme, instituant un acte quelconque pour consacrer le souvenir de sa mort, et non le Verbe fait chair, la vie de toutes les créatures, l'agneau éternel, et il n'aurait pas employé les paroles sacramentelles: *Ceci est mon corps, cette coupe est la nouvelle alliance,* mais : En mangeant de ce pain souvenez-vous de mon corps rompu. La pâque juive était une commémoration sans mystère, parce qu'elle n'était que l'ombre de la pâque chrétienne; mais celle-ci ne serait encore qu'une ombre typique, si elle n'était elle aussi qu'une commémoration sans réalité.

La pâque juive était une cérémonie très extraordinaire: on y mangeait l'agneau dont le sang expiatoire avait sauvé les Israélites de la mort, tandis que les victimes d'expiation devaient être consumées tout entières sur l'autel. Si dans le type le souper est l'acte essentiel, Jésus-Christ n'a pu dans l'antitype, tout en conservant le repas, supprimer l'idée fondamentale de nourriture.

Cette idée-là est exposée et développée par Jésus-Christ lui-même, dans le chapitre VI de St. Jean, qui contient en quelque sorte la philosophie de la cène (comme le chapitre III celle du baptême). Si Jésus-Christ n'avait pas eu en vue l'institution et les paroles sacramentelles de la cène, jamais

il n'aurait dit : *Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage ;* jamais il n'aurait poussé le paradoxe jusqu'à substituer à *manger* le terme encore plus matériel de *manducation.*

Mais pourquoi nous donne-t-il sa chair à manger? Il nous le répète quatre fois, prévoyant sans doute que nous n'y prendrions pas garde ; parce qu'il veut *ressusciter au dernier jour* ses disciples. (Jean VI, 39, 40, 44, 54, sans compter 47, 50, 51, 53, 56, 57, 58.)

La résurrection de nos corps est la conséquence nécessaire de celle de Jésus-Christ, sans laquelle sa mort n'aurait point expié nos péchés. L'œuvre de la rédemption, toute spirituelle qu'elle est, tient donc de la manière la plus intime au monde de la matière. Le rachat de nos corps (Rom. VIII, 25) est le complément nécessaire de celui de nos âmes, de même que le renouvellement de la terre et des cieux suivra celui de l'humanité. Or, dans une œuvre divine qui embrasse les êtres libres et les êtres matériels, les corps et les âmes, est-il étrange qu'il y reste un acte mystérieux par lequel les puissances contenues dans le Dieu-homme, soient reçues par la foi dans l'âme, et pénètrent de l'âme jusque dans le corps qu'elles doivent ressusciter un jour?

La double nature du sacrement de la cène n'est-elle pas en une parfaite analogie avec la double nature du Sauveur? Le corps de Jésus-Christ compromet-il sa divinité? L'élément matériel du sacrement compromet-il davantage la spiritualité du culte chrétien?

Je pourrais justifier encore cette manière de considérer la cène par les témoignages des pères apostoliques, mais j'ai promis d'être bref, et je pose la plume.

Je sais que notre siècle est tellement épris du spiritualisme qu'il ne voit que des gens attardés et bizarres chez ceux qui ne partagent pas ce que je crois être ses préjugés. Mais les derniers pourraient bien une fois ou l'autre se trouver les premiers, Zwingli être de nouveau abandonné dans la question de la cène pour Calvin, et même Calvin l'être pour Luther, qui seul à mon sens fait réellement droit au texte de St. Paul 1 Cor. XI, 27, 32.

Recevez, Monsieur et cher frère, l'expression de mes meilleurs sentiments.

FRÉD. DE ROUGEMONT.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—

M. RADCLIFFE A LAUSANNE. Pensées satiriques et religieuses. Lausanne, 1863, F. Weber éditeur.— 1 vol. in-12, 1 fr. 50.

M. Radcliffe n'est point oublié dans les lieux où il a fait entendre sa parole convaincue et entraînante. On se souvient avec amour de ce frère qui, abandonnant pour un temps son étude et ses nombreux travaux, est venu nous annoncer les richesses de la grâce de notre Dieu. L'Evangile dans sa bouche a été comme toujours odeur de vie pour quelques-uns, et folie et scandale pour d'autres. C'est ce double effet que *les pensées satiriques et religieuses* cherchent à reproduire. Elles ont le défaut d'être rimées : car, en matière religieuse, les vers tournent facilement au burlesque, lorsqu'ils ne sont pas à la hauteur du sujet. Or c'est là un écueil contre lequel l'auteur est venu souvent se briser, comme le faisait déjà craindre le titre bizarre donné à ses *pensées.* Aussi on se prend à regretter que le mérite de l'ouvrage ne réponde qu'imparfaitement à l'intention qui l'a dicté.

P. B.

COURS D'ÉTUDES HISTORIQUES au point de vue philosophique et chrétien. — 2e série : *Les Sémites et le monde mahométan,* par Charles Cuvier. — Un volume in-12 de 400 pages. Prix 3 fr. 50.

Nous avons, il y a trois ans[1], rendu compte d'un premier volume des Etudes historiques de M. Ch. Cuvier. Ce premier volume renfermait une esquisse de la philosophie de l'histoire. Il devait servir d'introduction à l'étude spéciale des diverses familles de l'humanité. Poursuivant aujourd'hui ce plan, M. Cuvier nous raconte les destinées des familles sémitiques ; si ce vo-

[1] Voy. *Chrét. Evang.* de 1860, page 66.

lume rencontre l'accueil qu'il mérite assurément de recevoir, il nous donnera dans un troisième volume l'histoire des Camites, et celle des Japhétides dans un quatrième. Un cinquième et dernier volume reliera les uns aux autres les résultats de tout l'ouvrage.

Chacune des parties de l'œuvre de M. Cuvier forme donc un tout complet; réunies, elles présenteront un ensemble d'enseignement philosophique de l'histoire des familles humaines.

Sa méthode ressort clairement des deux volumes parus. Les travaux de la critique moderne lui sont familiers; il n'ignore aucune des questions qu'elle a soulevées; mais, dans un résumé, il ne se sent point appelé à présenter à ses lecteurs des recherches critiques; il leur donne les résultats de ses réflexions et de ses travaux. C'est sous cette forme qu'il expose les bases de la chronologie, les origines de l'univers, de l'humanité et des peuples, et, dans ce volume, l'histoire de la race sémitique et de ses grandes ramifications, s'attachant spécialement à l'histoire du peuple hébreu et des peuples arabes.

« En ce qui touche les origines du monde, nous dit-il, les débuts de l'humanité, les filiations patriarcales et les trois grandes races historiques, c'est par un sentiment profond de la vérité traditionnelle qu'après avoir examiné les arguments de la critique, nous nous en sommes tenu à Moïse.... En présence des hypothèses imaginées par la critique, et de l'antique et vivant tableau que nous retrace la Genèse, nous préférons décidément, par un instinct tout historique et, nous osons dire, scientifique, aux systèmes contradictoires qu'enfantent les commentateurs, cette miniature admirable de l'histoire primitive du monde, qui, dans une perspective lointaine, nous présente la fidèle image du genre humain à son début, et dont les traits, déjà distincts, forment un tout harmonieux, se reproduisant de siècle en siècle sur une échelle progressive, et apparaissant toujours plus vraie à mesure que l'humanité se développe historiquement, dans son ensemble et dans ses membres. »

La distribution des peuples par races, pour faire de chacune des grandes races le sujet d'une étude particulière, est propre à M. Cuvier, elle est un des traits distinctifs de son œuvre; il a prévu qu'elle pourrait être attaquée; il ne s'y est pas moins arrêté: « Appuyé sur cette tradition, qu'aucun système de date récente ne peut remplacer à nos yeux, dit-il, et fondé sur des inductions qui nous ont paru légitimes, nous avons choisi comme cadre le tableau généalogique des trois grandes familles noachides, et rattaché à ce tableau et à ses ramifications les divers peuples de la terre.

Dans la classification des peuples sémitiques, notre auteur se place au point de vue de la filiation traditionnelle, telle qu'elle est donnée par Moïse. Il ne comprend point dans ces peuples ceux, d'origine camite, dont les idiomes, dits sémitiques, peuvent indiquer des influences, des mélanges peut-être, mais ne lui paraissent pas autoriser à confondre, comme congénères, des familles que la tradition distingue d'une manière tranchée et que leur vie historique marque d'un cachet différent. Au linguiste, mais non à l'historien, de les classer dans la même famille.

La race des descendants de Japhet correspond, pour lui, exactement au groupe ethnographique des langues nommées indo-européennes, que M. Renan n'hésiste pas à ramener à la même souche que le groupe des peuples sémitiques.

Restent les Camites. Dans l'étude de cette troisième race M. Cuvier partira aussi de Moïse, sauf à pousser plus loin, pour ces peuples comme pour les peuples japhétides, les conséquences des données mosaïques, à l'aide de données plus récentes.

L'histoire de la race sémitique, l'objet du présent volume, a un droit particulier à notre intérêt. Cette race a conservé la clef de l'histoire humaine dans ses traditions, dans son monothéisme, dans la conscience progressive d'une révélation divine qui doit sauver l'humanité, l'élever à la plus haute puissance et lui faire atteindre son but par le triomphe de l'Eglise. A cette race appartiennent non-seulement les Juifs et les fils de Mahomet, les fils du monothéisme de l'épée et ceux du monothéisme chrétien, mais aussi toutes les nations dont les noms se rencontrent à toutes les pages de l'Ancien Testament, les Hélamites, les Syriens,

les Amalékites, les Chaldéens, les Moabites, les Ammonites, les Madianites, les Edomites. La connaissance de l'histoire de ces peuples, de leur position géographique, de leur religion, de leurs mœurs jette un grand jour sur les faits retracés dans l'histoire des fils d'Abraham, comme en général sur celle de l'antique Orient.

Nous n'avons pas ici, on le voit, un livre élémentaire. On ne le prendra pas peut-être pour guide dans un premier enseignement; mais il sera le meilleur des guides pour un enseignement plus élevé. Il le sera d'autant plus que tout y est bien groupé, bien enchaîné, que l'exposition en est toujours claire, simple, précise, facile à saisir; que la science s'y cache, nous oserions dire, sous l'humilité de la forme. Aussi désirons-nous vivement voir l'ouvrage de M. Cuvier bien accueilli parmi nous. La publication des derniers volumes dépend du nombre des souscripteurs; il serait très regrettable qu'ils ne se trouvassent pas en assez grand nombre pour encourager l'achèvement d'un aussi bon et d'un aussi beau travail.

V.

LES ŒUVRES CHRÉTIENNES. Conférences prêchées à Genève par Franck Coulin, D. T. Genève, J. Cherbuliez, libraire. — 1 vol. in 12. Prix : 2 fr. 75.

L'auteur de ces conférences nous apprend que le sujet lui en a été prescrit par le Consistoire de l'Eglise de Genève, mais il fait observer que ce sujet « était dans l'air. » « Le monde, dit-il, a besoin d'une nouvelle démonstration de cette vérité (l'Evangile), qu'il repousse, parce qu'il ne la connaît pas. Et que lui donnerons-nous? des raisonnements? des livres? Ah! dans un siècle qu'on a si justement nommé le siècle de papier, prenons garde que notre christianisme ne se fasse nommer aussi un christianisme de papier. Non: les raisonnements qu'il faut à cette génération, ce sont les raisonnements de la charité, ce sont des faits et des bienfaits. » Nous voyons s'opérer à cet égard dans le monde moral un changement tout à fait analogue à celui qu'on remarque dans le monde des affaires, la surabondance de l'or sur le marché a fait immédiatement baisser la valeur du précieux métal; de ce qu'on a tant écrit et tant parlé, dans tous les sens, depuis cinquante ans, il a dû résulter pareillement une grande dépréciation de la parole. Mais dans tous les temps le monde s'est montré particulièrement défiant à l'égard des hommes pieux; il ne veut croire à la parfaite sincérité de leurs discours que s'ils lui en donnent des gages palpables. *Vous les connaîtrez à leurs fruits.* De toutes les maximes de l'Evangile le monde semble n'avoir retenu que celle-là. Depuis qu'elle est tombée de la bouche du Sauveur, il y a dix-huit siècles, elle a pris racine dans la conscience du genre humain: on ne l'en arrachera plus. Sous quelque spécieuse apparence que se présente désormais un système de théologie ou de morale, on le soumettra obstinément au contrôle de l'expérience. Quoi que puissent dire les raisonneurs, les hommes de l'abstraction et de l'*a priori*, on voudra voir le fruit et juger de l'arbre par son fruit. Ne nous plaignons pas de cette tendance, mais comprenons bien qu'après les temps de discussion, souvent stériles, que nous avons traversés, on ne saurait servir plus utilement la cause de la religion qu'en rappelant résolûment les chrétiens aux œuvres et à la vie pratique. C'est ce que le Consistoire de l'Eglise de Genève a parfaitement senti, et il doit se féliciter d'avoir rencontré en M. le pasteur Coulin un si éloquent interprète de sa pensée. Nous croyons sans peine ce qu'on raconte de l'effet que ses conférences ont produit à Genève, où elles ont été prêchées. Elles y ont excité un véritable réveil de la charité et de l'activité chrétienne dans toutes les classes de la société. Dans cette ville, où il se fait déjà tant de bien, même ceux qui en font le plus ont senti la nécessité d'en faire davantage. Aussi nous tous, qui n'habitons pas à Genève et qui n'avons pas eu le privilége d'entendre M. Coulin, nous le remercierons d'autant plus vivement d'avoir consenti à livrer son travail à l'impression. Nous avons ainsi pu jouir à notre tour de ces belles conférences, où la chaleur et la sagesse, l'onction et la force se donnent toujours la main. Nous avons la ferme espérance qu'elles ne seront pas moins bénies pour les lecteurs qu'elles l'ont été pour les auditeurs, et que cette œuvre chrétienne sera, par la grâce de Dieu, la semence d'un grand nombre d'autres œuvres chrétiennes à la gloire de notre adorable Maître.

L. G.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

—

La raison et le christianisme. Douze lectures sur l'existence de Dieu, par Ch. Secrétan. Lausanne, L. Meyer, éditeur.

Le XVIIIe siècle avait intronisé la raison au milieu du silence des chrétiens en désarroi; aujourd'hui nous voyons de toutes parts un réveil de l'idée chrétienne, et en apparence une réaction profonde et complète contre les données précédentes. Qu'on ne s'y trompe pas, toutefois ; la raison ne perd pas ses droits, mais elle les fait valoir aujourd'hui d'une autre manière. Vis-à-vis de son adversaire devenu puissant, elle sent qu'il lui faut abandonner des positions devenues insuffisantes. L'antagonisme existe toujours aussi profond, mais il a changé d'allures. Comme la religion s'est trouvée plus vivace qu'on ne le croyait, il faut bien admettre qu'elle soit quelque chose et même quelque chose de considérable; et la raison, qui se pique d'être raisonnable, doit nécessairement tenir compte du fait et s'arranger avec lui. Aussi n'y a-t-on pas manqué, et même jusqu'à mettre la question religieuse, les événements aidant, au rang des grandes questions du jour, de ces questions dont les indifférents sont tenus de s'enquérir. Car le christianisme est presque de mode aujourd'hui dans le monde sceptique. Il est de bon ton d'en parler. Dix mille exemplaires de la *Vie de Jésus*, de M. Renan, ont été enlevés en deux jours. Parmi les hommes de lettres, les journalistes, il est indispensable de posséder une théorie du christianisme, et d'expliquer son rôle dans l'ordre des systèmes et dans les événements de l'histoire. On se garde bien de le décrier comme autrefois, bien au contraire, on l'admire, on l'exalte; mais, tout en l'admirant, on s'arrange pour lui faire sa place dans le monde de manière à ce qu'il ne gêne personne. C'est ainsi que de nos jours la raison en use avec le christianisme, elle s'en accommode comme d'un roi constitutionnel, qui règne, mais qui ne gouverne pas. Ce christianisme, ainsi mis à part, idéalisé, poétisé, mais diminué, n'est peut-être pas le christianisme : pour en parler ainsi à son aise, on ne l'a peut-être pas étudié; dans tous les cas, on ne l'a pas compris : c'est possible, mais c'est ainsi qu'en agit un esprit supérieur, un esprit qui sait voir et généraliser de haut; d'ailleurs c'est plus vite fait et cela n'engage à rien pour le reste.

Toutefois, ne nous plaignons pas trop d'un tel état de choses, et sachons y reconnaître une action providentielle. Si de nos jours, des questions qu'on n'abordait pas même il y a cinquante ans, sont ainsi mises en relief, quelle que soit la manière dont cela se fasse, cela vaut encore mieux que de ne pas s'en occuper du tout. Quand l'objet que l'on considère est la vérité, quelque mauvais vouloir, quelque légèreté qu'on mette à son étude, il ne faut pas désespérer.

Quelles sont les causes d'un tel état des esprits, et quel mouvement s'est-il opéré dans la pensée contemporaine depuis le siècle passé ? Cela tient évidemment à la manière dont la société actuelle comprend les notions rationnelles, à la science dans laquelle elle puise ses raisonnements et les données de sa logique

journalière : en un mot, cela tient à la philosophie régnante, qui conduit les esprits, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent.

M. E. Naville nous donnait dernièrement dans ce journal une excellente classification des systèmes philosophiques, dont les représentants se disputent les organes de la presse contemporaine [1]. Chaque opinion a ses lecteurs, et cette influence de l'idée philosophique est plus grande qu'on ne pense. Elle ne s'annule pas par le fait qu'elle se produit souvent en des sens opposés ; nullement, chaque opinion ressort toujours triomphante de la lutte, et pour les gens qui veulent rester impartiaux, le résultat de celle-ci est ordinairement le scepticisme, ou la fatigue, ce qui est tout un. Ce qui fait la force de chaque opinion prise à part, c'est que les systèmes en présence renferment tous une partie de la vérité. En disant une partie de la vérité, je ne prétends pas, comme a pu le faire un genre d'ecclectisme, que la somme de ces parties fasse un tout complet et concordant. Non, je dis une partie de la vérité, en ce sens, que la vérité qui est contenue dans ces systèmes correspond à des besoins intellectuels et logiques de notre nature, ce qui explique et justifie parfaitement leur action sur les esprits ; mais aussi, comme la vérité n'y est que partielle, elle est par cela même incomplète : or une vérité incomplète est une des formes de l'erreur. Dans cette vue incomplète de la vérité, il y a ordinairement parti pris, résultant soit des habitudes intellectuelles, soit des besoins de la cause qu'on soutient, parti pris inconscient, mais le plus souvent volontaire et bien arrêté.

Dans les écoles de médecine, le nombre des élèves de Cabanis et de Broussais n'a point diminué ; et, ce qu'il y a de singulier aujourd'hui, c'est que maintenant les idées du matérialisme pur s'installent aussi en Allemagne, cette contrée classique de la métaphysique transcendentale. Par réaction contre les excès de la dialectique, les universités allemandes se jettent dans le domaine opposé, dans le monde phénoménal pur ; les élèves de Hégel renoncent à devenir Dieu, ils se contentent de réclamer la paternité du gorille.

L'école positiviste française, forme moderne de l'école sensualiste du siècle dernier, a moins d'imagination que le matérialisme des physiologistes, mais elle est plus intelligente, plus exacte, en ce sens, qu'elle ne conclut pas si résolument que la force est un simple produit de la matière, et qu'elle croit devoir s'abstenir de rien formuler en ce point, afin de ne pas sortir des données de l'expérience. Disciple sévère de Bacon et de sa méthode expérimentale, elle ne dépasse pas l'observation des phénomènes et les généralisations qu'elle en obtient et qu'elle formule sous le nom de lois. La science construite par ce procédé est la seule légitime dans ces limites, et il est certain que c'est à l'application rigoureuse de cette méthode que les sciences physiques et naturelles doivent l'essor magnifique et vertigineux que nous leur voyons prendre, et dont nous pouvons être si fiers à juste titre. Car si Micromégas fut un peu surpris de se voir toisé, mesuré et cubé par les êtres microscopiques qu'il tenait sur sa main ; que ne dirait-il pas de nos jours de voir ces mêmes êtres analyser la matière du soleil qui les éclaire, et cela à la distance de quelque trentaine de millions de lieues et sans sortir de leur cabinet.

Mais,

Tous ces cieux et leur splendeur,
Ne valent pas....
Un seul soupir d'un seul cœur.

Et la connaissance du monde cosmique, quelqu'étendue qu'elle puisse être, n'est

[1] Voy. *Chrét. évang.*, 1863, pag. 65, 97, 129 et 193.

pas la seule qu'il nous importe de posséder; et seule, elle ne peut jeter une lumière complète sur le monde et sur nous-mêmes. Les naturalistes arrivent à des résultats positifs, certains, incontestables; leur tort est de partir de cette science acquise pour conclure à l'inutilité de recherches ultérieures, et pour refuser tout degré de certitude à ce qui n'est pas la certitude que leur a fournie leur méthode; de ce que leur méthode est bonne, ils en concluent qu'elle est la seule bonne.

Ils ne veulent pas s'apercevoir que leur méthode elle-même suppose des lois, les lois de l'instrument même dont ils se servent, les lois de notre esprit. Si le savant groupe les faits et s'il cherche leur loi, c'est qu'il sait d'avance qu'il y a une loi, sans cela il ne la chercherait pas. La loi générale préexiste dans la pensée à l'état de cadre qu'il faut remplir. Ce ne sont pas les faits particuliers qui, par leur addition, créent le cadre; le cadre préexiste et cherche son emploi, et l'addition même des faits et leur comparaison se fait aussi en vertu d'une loi préexistante.

Il faut donc évidemment reconnaître, à côté du monde phénoménal et en face de lui, l'existence du monde de la pensée, auquel appartiennent les lois de notre esprit. C'est bien là ce qui frappe tout un ordre de savants, de ceux qui s'occupent essentiellement des produits de la pensée, et moins des manifestations du monde extérieur. Dans l'étude des langues, des littératures, des civilisations, de l'histoire, des arts, ces penseurs viennent nécessairement se heurter contre une autre série de faits, les faits intellectuels et moraux. Ici l'esprit meut la matière et ne se laisse pas éblouir par les phénomènes; il n'y a pas moyen de le nier sans renier sa propre cause, sa propre science.

A côté de l'école positiviste, nous trouverons donc l'école idéaliste, l'école des métaphysiciens, qui s'occupe de la pensée en elle-même, de ses lois, et qui formule en sytème les résultats obtenus.

La terminologie et les opérations de la dialectique hégélienne sont trop scabreuses pour nos intelligences françaises, et cependant c'est bien Hégel qui domine tout le mouvement de la pensée contemporaine. C'est lui qui, dans la religion, dans l'histoire, dans les arts, a fourni les formules régnantes, et qui a fait aboutir l'évolution accomplie dans les intelligences sur les débris du dix-huitième siècle. Traduite par la pensée française, dépouillée par elle de son enveloppe par trop scolastique et germanique, l'Ecole du devenir a saisi les esprits élevés par la forte unité qu'elle présente à la pensée. Elle est devenue populaire chez une nation essentiellement logique, quoique fort peu métaphysique. Nous n'aimons pas les nuages, et pendant un certain temps il était admis qu'on pût plaisanter sur le transcendental de Kant et sur la conciliation du *non-être* et de l'*être* au moyen du *devenir* de Hégel. Mais lorsque le nuage se fut dissipé et qu'on se fut avisé que, sous ces grands mots d'outre-Rhin, il y avait réellement des idées claires et bien déduites qu'il ne s'agissait que de bien traduire pour les comprendre, les penseurs furent séduits et convaincus. La philosophie hégelienne est un pic hardi, élancé, abrupte, que les vapeurs du matin recouvraient, mais que le soleil du jour a fait resplendir, et dont on a escaladé les cîmes par des sentiers rendus peu à peu praticables.

Ce qui fait la force de cette doctrine, c'est sa métaphysique; ce qui en fait la popularité, c'est la simplicité de ses données et la richesse de ses déductions. Elle a jeté des vues ingénieuses et profondes sur toutes les branches des connaissances humaines. Philosophie de la nature, philosophie de l'histoire, jurisprudence, religion, esthétique, elle embrasse tout,

et relie toutes ses doctrines partielles par la vaste compréhension et l'harmonie satisfaisante de la doctrine générale. L'érection du fait en droit est un procédé philosophique à la portée de tous ; la déclaration que tout ce qui est, est rationnel, et que tout ce qui est rationnel existe, simplifie beaucoup les doctrines. La distinction entre la Vérité qui n'a son existence que dans la pensée, et la Réalité qui n'existe que hors de la pensée, en sorte que le Dieu vrai est l'Idée, tandis que le Dieu réel est le Monde; cette distinction, qui est à la base du panthéisme, évite bien des contradictions, celle entre autres d'un Dieu personnel coexistant en face de notre personnalité sans cesser d'être le Dieu parfait et absolu. Le besoin d'unité de la pensée qui exige impérieusement la suppression des contradictions, est pleinement satisfait. La théorie du développement de l'Idée par sa réalisation successive dans le monde concret, explique, justifie en même temps qu'elle encourage et qu'elle favorise l'idée de progrès, qui fait la fierté et la parure de la civilisation moderne. C'est bien là la philosophie des esprits cultivés, de ceux qui prétendent conduire la société et donner au siècle actuel sa signification historique en en déterminant ainsi le rôle philosophique. C'est la raison proclamée souveraine, en même temps qu'elle pense concilier, en les adoptant et en les idéalisant, les idées morales et religieuses avec lesquelles elle était jusqu'ici en guerre ouverte.

La restauration des études historiques, en multipliant les points de vue et en donnant à l'esprit contemporain plus d'étendue et plus d'impartialité que n'en avaient nos prédécesseurs, a singulièrement préparé en France l'avénement de la philosophie du devenir. Cette philosophie a donné aux esprits la théorie de la pratique qu'ils suivaient instinctivement. La théorie du fatalisme en histoire, la doctrine du fait accompli et du succès, si chère à tous, si populaire, voilà essentiellement la réalisation pratique et toute française d'une théorie qui s'élaborait à Berlin, tandis qu'à Paris elle était déjà dans les mœurs. Puis, dans une époque de révolutions, une philosophie qui justifie tout le monde tour à tour, doit être la bien venue.

La littérature elle-même relève du panthéisme. La peinture de toutes ces passions fatales contre lesquelles ne lutte pas le héros, et qui se justifient par le seul fait de leur intensité ; ce procédé qui consiste à établir la lutte du héros contre les obstacles extérieurs, et non plus contre lui-même: tout cela s'inspire évidemment de la même philosophie. Nous avons épuisé les formes du héros byronien, mais sous les nouvelles formes, c'est la même idée inspiratrice : la fatalité, c'est-à-dire le fait constituant le droit. Puis, par dessus le tout, la religion admise comme couleur, comme glacis ou comme empâtement, comme procédé d'atelier, sans qu'il en résulte un rétablissement du point de vue moral sur sa vraie base, ni un assainissement réel de la pensée, c'est bien là encore un produit de la métaphysique de l'Ecole.

Enfin la presse, par ses mille voix, reproduit cette disposition des esprits sous sa forme légère et superficielle, sous la forme d'un scepticisme intelligent et de bon goût, du dilettantisme pur dans tout son épanouissement égoïste et élégant. Le critique est un peu comme Sosie, ami de tout le monde. Pour se faire lire et accepter de tous, il ne doit pas adopter une doctrine trop précise, un point de vue trop arrêté. Car, classé à l'instant même dans une école, il se verrait éconduit par les écoles rivales. La conviction et le courage d'une opinion sont un bagage incommode. La conviction classe un homme et le détermine. Or l'homme de lettres ne veut pas être classé, afin de dominer toute classification de sa hauteur impartiale ; il veut rester en dehors

de tout, pour être indépendant et pour ne relever que des intérêts de son propre égoïsme.

Mais, de même que le matérialisme ne peut pas représenter toute la philosophie de notre époque, le panthéisme ne comprend pas tout non plus, quelque vaste et extensible que soit sa formule. Il laisse en dehors l'idée morale réelle, objective, impérative ; et quoiqu'il ait la prétention de la maintenir ou de la remplacer, au fond il la détruit par la manière dont il la transforme. La morale présentée comme un idéal envers lequel on ne se sent pas autrement obligé que par l'intérêt de l'ordre général, n'est pas la morale dont peut vivre une société. Un christianisme admiré comme une simple fantaisie d'idéal moral qui n'engage à rien, ce n'est pas là le christianisme. En définitive donc si la raison croit avoir triomphé, elle se fait illusion, et une partie tout entière de l'homme lui échappe et proteste.

Cette protestation se formule dans l'école du théisme, école sérieuse, bien complétement française et de tradition française, qui à partir de Descartes et passant par Leibnitz constitue le spiritualisme moderne. Elle proteste au nom de la conscience morale et du devoir, et fonde sa doctrine sur l'existence réelle et personnelle du Dieu créateur. Si les fils de Voltaire ont passé au panthéisme, les spiritualistes sont bien les fils de Rousseau et en continuent la tradition. Ils croient à la liberté et à la volonté humaine, au dévouement ; ce sont les stoïciens de la société moderne. Leurs écrits sont éloquents, chaleureux ; un souffle généreux les anime. Leur réfutation du panthéisme est frappée au coin d'une élévation véritable de la pensée, que soutient constamment la conviction de la réalité morale. Le spiritualisme est la doctrine officielle de l'Université, c'est en effet la seule qu'on puisse présenter à la jeunesse, car l'éducation suppose un développement fondé sur l'idée de la responsabilité personnelle et d'une rétribution finale ; elle ne peut se passer d'un but moral. En ce point la philosophie coïncide avec la logique du bon sens, qui, en face des questions de la vie pratique, s'embarrasse assez peu de la suprême logique des raffinés de la métaphysique. L'inconvénient de cette tendance pratique est d'entraîner les écrivains du côté du développement oratoire de la pensée au détriment du raisonnement dialectique pur. La déclamation et l'amplification littéraire risquent trop souvent de prendre la place de la question métaphysique. « Jamais l'image auguste du devoir n'a été voilée sans que d'énergiques protestations ne se soient produites en sa faveur, » nous dit fort bien M. E. Naville[1], « mais, ajoute-t-il, autre chose sont les protestations du sens commun et de la conscience, autre chose sont les conceptions systématiques. » Il faut le dire, les conceptions systématiques de l'école spiritualiste sont faibles. En théorie, elles n'ont jamais pu enlever la contradiction logique que présente à la pensée la doctrine de la création du monde, d'un Dieu qui crée un autre sans cesser de rester le tout, d'un Dieu parfait qui crée l'imperfection, d'un Dieu bon qui limite sa créature par le mal. En pratique, elles n'ont jamais pu dépasser les données du stoïcisme antique ; car la résignation courageuse et fière à laquelle aboutit l'optimisme Leibnitzien, et la doctrine de la nécessité du mal comme limite de la créature, ne sont pas des conclusions qui soient à la hauteur de la protestation morale du début ; elles justifient jusqu'à un certain point les dédains du panthéisme, qui, lui du moins, tient tout ce qu'il promet et conserve le dernier mot dans un dialogue où la parole est à la logique.

[1] Introduction générale aux œuvres de Maine de Biran.

La cause de l'insuffisance de l'école spiritualiste ressort de l'histoire même du système. La doctrine du Dieu Créateur ne se trouve que dans les livres chrétiens ou qu'a adoptés le christianisme, et c'est dans ces livres que la philosophie l'a puisée; car comme le Dieu Créateur implique contradiction. la philosophie n'aurait jamais été conduite à cette pensée par la seule déduction logique, même par l'application de la notion de causalité qui se trouve ici contredite par la notion de l'universel et par celle de la perfection. Mais après cet emprunt, la philosophie n'a pas voulu suivre les livres chrétiens dans la doctrine de la chute et de la rédemption, doctrine qui seule ôte au mal sa nécessité et qui restitue à Dieu la perfection sans contradiction. Le spiritualisme, pour n'avoir pas élevé sa métaphysique jusqu'à cette hauteur et pour n'avoir pas achevé la construction commencée, n'a pas pu dépouiller son Dieu des contradictions qui l'enserrent ni du déterminisme qui le prime. Il a perdu ainsi l'intelligence rationnelle de la donnée, chrétienne et il en a été amené à conclure que les données de la religion étaient d'un autre ordre que les données de la raison.

Le christianisme paraît irrationnel à la philosophie, et les philosophes spiritualistes ont toujours voulu séparer le domaine religieux du domaine philosophique, adjugeant le premier à l'autorité et le second à la raison. Ne voulant pas changer leurs bases rationnelles, et ces bases les éloignant des doctrines religieuses, ils sont arrivés à creuser un fossé profond entre la raison et la religion; laissant aux esprits que la première ne pouvait satisfaire, la ressource de se déterminer pour la seconde en désespoir de cause. S'ils n'ont pas eu une métaphysique assez puissante pour absorber le christianisme, quitte à le transformer comme l'a fait le panthéisme, du moins l'ont-ils respecté en lui faisant un domaine hors de la portée de la raison humaine. Ils ont préféré le laisser en dehors de leur pensée, fermant les yeux sur un puissant système dont ils devaient au moins s'occuper en tant que système, et se contentant de justifier leur faiblesse par la création d'un mot: nous ne nous occupons pas du *surnaturel*.

Avec le spiritualisme la morale subsiste, la religion du dieu personnel a une base réelle et sérieuse; mais l'unité de la pensée est détruite par la séparation, je dirais presque par l'antagonisme institué entre la raison et le christianisme. D'un autre côté, l'unité de la pensée rétablie par le panthéisme ne se produit que sur les ruines de la morale et de la religion. Faut-il donc nécessairement opter pour le dieu Personne aux dépens de la logique, ou pour le dieu Idée aux dépens de la morale? Voilà la question telle qu'elle est posée au XIX[e] siècle.

Poser ainsi la question, c'est évidemment dénoncer l'insuffisance de la philosophie actuelle prise dans son ensemble: car tout système qui ne satisfait qu'une partie de nos besoins intellectuels ou moraux à l'exclusion des autres, est nécessairement insuffisant.

Il est une chose qui frappe singulièrement lorsqu'on lit un ouvrage de philosophie contemporaine: c'est le contraste qui existe entre la partie historique ou critique de l'ouvrage et la partie dogmatique. Les systèmes y sont admirablement, éloquemment exposés et jugés, la réfutation des adversaires y est complète, péremptoire. Le panthéiste fait clairement ressortir les contraditions et les inconséquences du système du théisme, du Dieu de l'imagination, comme il l'appelle. Le théiste de son côté fait le dépouillement éloquent de l'échaffaudage un peu arbitraire de la dialectique panthéiste, et proteste vigoureusement de l'insuffisance du Dieu idéal aux yeux de la conscience morale et comme sécurité finale. On s'attend, de

part ou d'autre, à une conclusion qui satisfasse pleinement le lecteur en suspens et désireux de trouver le repos, dans cette doctrine complète et victorieuse qu'on lui promet. Vain espoir; habiles dans la critique, nos auteurs sont décidément faibles dans l'édification ; et sur les ruines des dogmatismes opposés, ils ne savent que construire un dogmatisme fort incomplet, fort maigre, et qui contraste de tout point avec les espérances qu'on a fait naître. Citons en deux exemples et dans deux camps opposés. M. E. Vacherot nous place pour toute conclusion en face d'un Dieu idéal, qui n'existe dans la pensée de l'homme que sur le même niveau qu'une construction géométrique et n'a de vérité que comme abstraction, tandis qu'en réalité il ne se distingue pas du monde lui-même. M. E. Saisset, de son côté, nous place en face d'un Dieu qui nous a créés, qui nous aime, mais qui nous laisse sous le poids de la nécessité du mal et de la souffrance, fardeau contre lequel nous avons à peine la ressource d'une prière vague et indécise, sans qu'on puisse dire si la providence se dérangera pour nous chétifs.

Ainsi donc chez les savants le positivisme avec sa méthode rigoureuse mais insuffisante; chez les philosophes le panthéisme avec sa logique et son immoralité, ou le spiritualisme avec ses aspirations morales et ses contradictions; chez les littérateurs le scepticisme avec toutes ses grâces chatoyantes : tel est le bilan du jour. De tous ces systèmes rivaux aucun n'est assez puissant pour dominer les autres et les réduire au silence ; aucun assez triomphant pour rallier les esprits dans une direction unique et définitive.

On ne peut mettre d'accord des doctrines si opposées qu'en les conciliant dans un point de vue supérieur qui soit un vrai progrès pour tous, et qui fasse tomber les oppositions et les contradictions en les plaçant sur un terrain nouveau. Il faut une science nouvelle pour remplacer la science ancienne, s'il est prouvé que celle-ci soit insuffisante. Or nous croyons l'avoir prouvé et avoir ainsi déterminé la place des travaux de M. Ch. Secrétan. Sa philosophie est exposée dans son ouvrage intitulé : *la Philosophie de la Liberté.* Ce sont ces mêmes données reproduites d'une manière moins scientifique qui font le sujet du livre que nous annonçons, *La Raison et le Christianisme.* Ces deux mots résument en effet tout l'état de la question, et les lecteurs trouveront dans ces pages, d'où la rigueur dialectique n'exclut pas la chaleur du cœur, la conciliation de la philosophie et de la religion, que jusqu'ici nous avons vues ou scindées et opposées à tout jamais, ou détruites et annulées l'une par l'autre.

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans l'exposition et dans la discussion métaphysique de la doctrine de M. Ch. Secrétan. Qu'il nous suffise de dire que le point de départ, pour M. Ch. Secretan, n'est point l'idée, mais la volonté. Le monde n'est point le produit nécessaire du développement de l'idée, mais le produit libre de la volonté absolue, qui ne se fait connaître que par son acte, la création du monde. La nécessité, dans la marche dialectique de l'idée, ne laisse aucune place à la liberté réelle; et si la liberté apparaît plus tard, ce n'est qu'une apparence de liberté, primée qu'elle reste toujours par la nécessité générale. Mais la liberté placée au début dans le créateur, assure son existence dans la créature, et lève toutes les contradictions inextricables du déterminisme.

Pour notre part, nous pensons que M. Ch. Secrétan a raison en face de la raison et en face du christianisme, et que n'étant condamné ni par l'un ni par l'autre, son système les concilie tous deux. Pour lui la raison bien interrogée devient chrétienne, et le christianisme, sondé aussi

profondément que nous pouvons le faire, devient rationnel.

Il y a déjà quinze ans que M. Ch. Secrétan a publié ses idées, et le silence s'est fait autour d'elles. Ses amis eux-mêmes, tout en adoptant sa manière de voir et les bases de sa métaphysique, ont semblé faire leurs réserves sur les conséquences auxquelles elle conduit et sur le système qu'elle sert à construire. Ils ont hésité à le suivre dans la reproduction philosophique des données de la religion révélée, et dans la reconstruction dialectique du dogme chrétien. Cependant la tentative de M. Ch. Secrétan n'est pas isolée dans l'histoire. Sans parler de la scolastique, dont le programme était bien évidemment d'accorder la raison et la foi, l'église chrétienne elle-même, dans la fixation du dogme d'après les données des textes sacrés, a bien procédé selon les lois de la pensée pour créer la métaphysique de ses croyances et poûr déterminer les notions rationnelles que la foi impliquait dans son objet.

Que les philosophes se soient tus sur les ouvrages de M. Ch. Secrétan, cela n'a rien d'étonnant. M. Ch. Secrétan n'est pour eux qu'un dévot, puisqu'il conclut au christianisme. Il n'en est pas moins vrai que M. Ch. Secrétan est en entier sur leur terrain, et il faudra bien tôt ou tard qu'ils lui fournissent la réplique: pour le moment, la conspiration du silence est ce qu'il y a de plus facile.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que justice se fasse, nous recommandons ce livre comme digne d'une attention sérieuse. Ceux qui ont entendu les leçons orales de M. Ch. Secretan, seront charmés de posséder, pour l'étudier à loisir, la pensée du professeur; ceux qui n'ont pu l'entendre trouveront dans ces pages un sujet de méditations saines et substantielles, et se heurteront à chaque instant à quelque aperçu qui jette un jour profond et nouveau sur des notions en apparence déjà connues, mais dans le fond peu étudiées, peu présentes à l'esprit et hors du courant de la pensée vulgaire.

AUG. HUC-MAZELET.

BIOGRAPHIE.

Le professeur Charles Baup[1].

Charles Baup est né à Vevey, le 25 juin 1811. Du côté paternel et maternel il descendait de réfugiés français des environs de Mens, qui vinrent s'établir dans le canton de Vaud quelque temps après la révocation de l'édit de Nantes. Privé de son père dès sa première enfance, il fut élevé avec une sœur par une mère pleine de tendresse et de fermeté, et, comme Timothée, il eut déjà dans sa mère et dans sa grand'mère des modèles de cette foi sincère qui devait porter de si beaux fruits en lui. C'est par leur influence qu'il contracta l'habitude dont il ne s'est jamais relâché, même hors de leur vue, de lire la Parole de Dieu matin et soir. A l'âge de treize ans il fit un séjour à Zurich pour apprendre l'allemand, puis il vint à Lausanne pour ses études. Une honorable famille de cette ville lui confia à quinze ans l'instruction de deux élèves, auxquels il donna cinq heures de leçons par jour pendant presque toute sa carrière académique. Ch. Baup fut un excellent étudiant, de mœurs exemplaires, imprimant le respect par la droiture de sa conscience et gagnant l'affection générale par sa douceur et par son cœur naturellement aimant. Studieux, ambitieux de science, doué d'une excellente mémoire, appliqué, ne redoutant point la peine, enthousiaste du beau et du bon, poursuivant un idéal élevé, il ne négligea rien pour développer son esprit. La philosophie

[1] Il y a déjà plus de dix années que la Faculté de théologie et l'Eglise libre du canton de Vaud ont perdu l'homme excellent sur lequel nous donnons aujourd'hui une notice due à la plume d'un ami qui l'a bien connu. Nous avons pensé que les nombreuses personnes qui ont reçu du bien par le ministère de Charles Baup, seraient heureuses de retrouver ici son souvenir, et que les personnes qui ne l'ont pas connu seraient édifiées part ce simple récit d'une vie si humble et si chrétienne. *(Réd.)*

et l'histoire l'attirèrent spécialement. Promu dans l'auditoire de théologie, il s'adonna à ses nouvelles études avec tout le sérieux et le zèle qu'on pouvait attendre de son caractère et de son application habituelle.

A cette époque il prit une part toujours plus active aux réunions fréquentes des étudiants de la Société de Zofingen, dont le but était de former des liens étroits avec les jeunes gens des académies suisses, et de cultiver l'amour de la patrie en se préparant à la servir. Noble but! surtout quand il est compris par un cœur chrétien.

Son entrée dans l'auditoire de théologie fut un moment décisif dans la vie de Ch. Baup. *Considérant de près les redoutables fonctions du ministère de la Parole de Dieu,* ainsi s'exprimait-il dans des notes de ce temps-là, il avait *demandé à Dieu qu'un changement profond s'opérât dans son cœur, pour être rendu capable de les remplir*. L'étudiant moral et religieux sentit le besoin de la conversion ! Ce fait est très instructif. Car s'il fut un jeune homme qui eût paru devoir passer par un chemin plus facile que celui de la repentance, c'est notre ami, en qui nous ne vîmes jamais que les plus aimables qualités et une piété sincère. Mais plutôt, écoutons-le parler: « Plusieurs étudiants avaient senti l'influence vivifiante de la Parole de Dieu et je fus entraîné par degrés dans ce courant. Un de mes condisciples, qui maintenant est arrivé au port (Louis Bornand, qui fut aussi un instrument de Dieu pour celui qui écrit ces lignes) me fut particulièrement utile; il pria beaucoup pour moi, et veilla avec une tendre sollicitude sur mes premiers pas dans la vie chrétienne. Je puis indiquer l'heure de ma conversion. Elle s'opéra la première année de mes études théologiques. Trois ouvrages me furent particulièrement utiles; d'abord, *Le vrai Messie*, d'un ancien chanoine de Paris, M. Oegger, livre qui me laissa une telle impression de la divinité parfaite de de Jésus-Christ, que, pendant près de trois mois, je sentis vraiment mon cœur brûler au dedans de moi dans la contemplation du *grand mystère de piété :* DIEU MANIFESTÉ EN CHAIR [1].

» Je lus ensuite *Les discours chrétiens* de Vinet, et en allemand *Guido et Julius* de Tholuck. Ces deux ouvrages me firent comprendre que le christianisme, en répondant aux besoins de la conscience, rétablissait l'harmonie entre toutes nos facultés: mon intelligence était satisfaite en même temps que mon cœur. Mais ce qui me fut surtout utile, ce fut l'étude exégétique de l'Evangile selon St. Jean. Je n'ai jamais, dans la suite, étudié la Parole de Dieu avec plus de bénédictions sensibles et une émotion plus grande. J'avais trouvé *mon* Sauveur, et il me semblait que ses paroles se gravaient en traits de feu dans mon cœur. J'étais dans la joie du premier amour. » L'accueil tout fraternel que lui firent, à cette époque de sa vie, deux époux chrétiens, mit en évidence à ses yeux le fait de sa conversion et de sa communion avec Dieu. « Et j'en ai tiré la conclusion, ajoute-t-il, que nous devons nous garder, lorsque nous sommes en présence de timides candidats de la grâce, de cette réserve qui trop souvent prolonge d'une manière fâcheuse leurs luttes intérieures et les empêche de venir s'épanouir aux rayons du soleil de justice. »

Charles Baup obtint la consécration au ministère évangélique dans l'Eglise nationale du canton de Vaud, en 1835. Il commença son service à Lausanne où il prêcha pendant sept mois, en partie comme suffragant de M. Scholl qui venait d'y être appelé après avoir desservi pendant dix-sept ans l'église française de Londres; puis il partit pour cette dernière ville pour remplacer M. Scholl dans les fonctions qu'il quittait. Il fit un court séjour dans sa patrie, en 1838, pour y épouser la sœur d'un de ses amis, Elisa Fivaz, qui a toujours été pour lui une fidèle compagne, et qu'il a laissée veuve. C'est à Londres que ses talents se développèrent, que son caractère chrétien se mûrit au milieu des difficultés et des peines; c'est là qu'il fit l'expérience des hommes. Au nombre des misérables dont il s'occupa fut un malheureux, condamné à mort pour assassinat, qu'il eut la joie de voir arriver au salut par la repentance, et qu'il eut le

[1] La circonstance qu'une aussi vive lumière avait été faite dans son âme par un chrétien de l'Eglise romaine a dû affermir et développer en lui cette largeur d'amour pour les croyants de toutes dénominations qui est un des traits de son beau caractère.

courage d'accompagner au dernier supplice. Un précieux fruit de son séjour à Londres fut la connaissance qu'il fit de chrétiens éminents de dénominations différentes, qui lui apprirent à sortir des limites du nationalisme, pour tendre la main à des frères appartenant aux camps ecclésiastiques les plus divers. Il assista, sur l'invitation de M. Baptiste Noël, aux premiers essais d'alliance évangélique qui se faisaient alors à Londres. Il se trouva ainsi préparé à commencer une œuvre semblable, à son retour dans sa patrie. Il entra aussi en rapport direct avec une des sociétés qui fait le plus de bien et en Angleterre et ailleurs, celles des traités religieux, pour laquelle il prépara des *Notes explicatives sur le Nouveau Testament,* travail dont il commença la publication de concert avec M. Bonnet, pasteur à Francfort, mais que ce dernier a dû poursuivre seul, et qu'il a terminé à la joie et à l'édification du public chrétien.

Nous ne pouvons résister au désir de citer quelques notes écrites en ce temps-là pour lui-même par notre ami, parce qu'elles permettent de lire au fond de ce cœur fidèle et éminemment consciencieux:

« Humilie-moi, ô Dieu! mais ne permets pas que ce soit par des chutes et par des péchés. Tiens-moi dans une dépendance constante de toi. Nous sommes des insensés de penser seulement à nous assigner une place ici-bas. Dieu seul connaît ce que nous sommes; lui seul connaît toutes ses créatures. Nous, nous ne connaissons que nous-mêmes, et si imparfaitement que nous devons nous défier de tout ce que nous pensons de nous. Quand on te loue, pense que la personne qui le fait ne connait pas les autres personnes qui valent mieux que toi. »

Personne n'eût pu croire qu'il sentît si vivement la misère humaine, tant il était toujours et partout à la hauteur de sa vocation; aussi nous étions-nous dit souvent: heureux Baup, tu ne connais que de loin nos combats intérieurs. Il n'en était rien. Toutefois nous croyons qu'il a été exaucé plus tôt et plus entièrement que nous, parce qu'il a mieux et plus promptement répondu aux appels de la grâce. C'est cette expérience constante de la bonté de Dieu envers son cœur docile, qui lui avait donné de bonne heure cette énergie pour le bien, à laquelle il fait allusion dans sa réponse à un ami qui lui disait: je croirais presque que vous n'avez jamais eu de combats intérieurs..... « Il faut que nous ayons une volonté. »

Après un ministère de six ans à Londres dans l'Eglise française, Ch. Baup fut rappelé dans sa patrie par la Commission ecclésiastique pour remplir les fonctions de suffragant dans la paroisse de Vevey. C'était en 1842. Il obéit, quittant un champ de travail auquel il s'était attaché, et avec le pressentiment de luttes prochaines, fruits amers que la loi ecclésiastique de 1839 ne manquerait pas de porter; mais il n'aurait pas aimé, a-t-il écrit depuis, voir de loin ses frères dans la souffrance pendant qu'il aurait été lui-même à l'abri. Pendant les trois années de son service dans l'Eglise nationale à Vevey, il déploya, non ce zèle amer qui froisse indistinctement et sans nécessité, mais celui qu'inspire une reconnaissance humble et profonde envers l'Agneau de Dieu, et un amour rare pour la famille humaine déchue.

Quand la révolution de février 1845 arriva, il vit comme presque tous ses frères qu'elle portait dans ses flancs un orage menaçant pour l'Eglise, et en attendant que cet orage éclatât, il redoubla de sollicitude dans l'acquit de ses devoirs. Il avait pris, en août 1843, une part importante à la formation d'une conférence générale des pasteurs et ministres de l'Eglise nationale destinée à sauvegarder les intérêts religieux de celle-ci, et en avait été nommé secrétaire. Et lorsqu'elle fut convoquée et qu'elle se réunit à l'hôtel de ville de Lausanne, les 11 et 12 novembre 1845, pour aviser aux démarches urgentes pour le salut de l'Eglise menacée dans l'indépendance spirituelle de ses pasteurs, Charles Baup y prit une part fort remarquée, et en fut un des secrétaires avec son ami d'études Espérandieu. Ce moment fut le plus solennel de sa vie, car sa conscience exigeait de lui un sacrifice immense pour un cœur aussi aimant et aussi désireux de la paix qu'était le sien. Il lui en coûtait de s'exposer à briser le lien d'un ministère national qui l'unissait à la grande famille vaudoise, à laquelle il avait voué une brû-

lante affection dès sa jeunesse. Mais, quelque doux et aimant qu'il fût par nature et par amour pour son Sauveur, Charles Baup n'en était pas moins ferme dans la vérité, « il ne reculait jamais devant un devoir dont sa conscience réclamait l'accomplissement, » nous écrit sa veuve. Aussi il commença le discours qu'il prononça dans cette mémorable assemblée, en disant à ses collègues:

« Après avoir mûrement réfléchi, après avoir beaucoup prié, je suis arrivé à la conviction que notre devoir était de donner notre démission, et cela le plus tôt possible. » Il voulait seulement essayer encore une dernière démarche auprès du Grand Conseil, et éclairer les paroissiens sur les dangers que l'Eglise courait. Mais il se rallia, dans l'intérêt de la cause commune, à la proposition qui conciliait les principales divergences quant au mode d'accomplissement du devoir, celle d'une démission qui ne déploierait ses effets qu'un mois après le jour où elle serait donnée, pour que le Grand-Conseil et le peuple eussent le temps d'examiner les griefs des ministres et de prononcer.

Le grand acte de fidélité accompli, il reretourna à Vevey, où il devait prêcher le lendemain, jeudi. Plein de sollicitude pour les âmes, il développa et motiva avec la vie entraînante de la foi ces belles et puissantes paroles: « que le cœur de personne ne défaille en Israël. » Ainsi qu'un grand nombre de ses confrères, il résista aux sollicitations d'une députation de la municipalité qui le pressait de céder au pouvoir dans l'intérêt des paroissiens dont il était aimé. C'était une dernière lutte des plus douloureuses, car il fallait se séparer d'une multitude qui savait aimer, quoiqu'elle ne pût comprendre qu'il y eût des motifs plus puissants que la réciprocité des affections et que la belle position de pasteur national. Et comme les paroissiens aimaient dans leur pasteur l'homme dévoué et charitable, plus que le messager fidèle à la parole de son maître, ils ne pouvaient envisager cette fidélité que comme un manque d'amour envers eux et un véritable abandon. Plusieurs pasteurs et ministres cédèrent à cette pression, et rentrèrent au service de l'état sans conditions; mais Baup et la grande majorité de ses frères sacrifièrent leur popularité comme leur avenir temporel aux ordres irrésistibles d'une conscience éclairée et fidèle.

N'ayant pas voulu retirer sa démission, notre ami comme ses collègues se vit interdire la chaire avant l'époque fixée par la conférence de Lausanne. Et dès le dimanche suivant il eut la joie de continuer l'exercice de son ministère, non plus, il est vrai, auprès de tous ses paroissiens de Vevey et dans les temples, mais dans des maisons particulières, dans des réunions de fidèles éclairés eux-mêmes sur leur devoir envers le Seigneur ou attirés sur les pas de leurs pasteurs par l'estime que leur inspirait la loyauté de leur démarche et leur abnégation personnelle. Depuis ce jour il se multiplia pour suffire aux besoins des âmes placées dans une situation nouvelle, et des pauvres et des malades. Il présidait régulièrement jusqu'à neuf réunions par semaine, méditant cinq portions différentes de nos saints livres; il avait en outre des assemblées chez lui, et il trouvait encore le temps de poursuivre ses propres études. Dès ce moment aussi il fut particulièrement en butte à la malveillance, à laquelle il n'opposa jamais que la patience de l'amour..... Quoique doux de cœur, il ne se laissait point effrayer cependant. Un dimanche soir que des bandes menaçantes parcouraient les rues, et que de divers côtés on faisait dire à ce bon serviteur de ne pas s'exposer en sortant, rien ne put l'ébranler, il quitta sa demeure à l'heure fixée, et..... il trouva la rue balayée de ceux qui lui voulaient du mal. Toute la précaution qu'on prit fut de fermer la porte de l'appartement pendant le culte. Il médita sur ces paroles: « les portes du lieu où les disciples étaient assemblés étant fermées, parce qu'on craignait les Juifs, Jésus vint, et il fut là au milieu d'eux, et leur dit: la paix soit avec vous! » Après le culte, on voulait le garder pour la nuit, mais il s'y refusa, se confiant pour sa sortie en Celui qui avait veillé sur son arrivée. Il parvint paisiblement chez lui, mais à peine avait-il franchi sa porte qu'il entendit les cris d'une bande qui parcourait la rue. Il n'apprit que plus tard que les chères sœurs qu'il venait de nourrir du pain de vie s'étaient toutes mises à genoux

et avaient prié pour lui jusqu'au moment où elles pensèrent qu'il était en sûreté.

C'est au milieu de ces circonstances difficiles qu'il publia, en 1846, le ***Précis des faits qui ont amené et suivi la démission***, etc., recueil de documents, dont la Commission centrale des pasteurs lui confia la rédaction, comme à celui d'entre eux qui unissait le mieux la charité à l'amour de la vérité.

Cependant le flot des passions intolérantes montait toujours davantage. On voulut rendre impossible ces réunions hors des temples, et l'on crut atteindre le but en renvoyant les ministres qui les présidaient dans leur commune d'origine, ou dans une localité quelconque ceux qui déjà résidaient dans leur propre commune. Notre ami était dans ce dernier cas. Mais pour motiver la condamnation, il fallait d'abord prouver le fait que l'autorité locale n'avait pas encore pu constater. Dans ce dessein, le préfet de Vevey se présenta le jour de Pâques, 1848, au domicile de Ch. Baup, au moment où celui-ci distribuait la cène. Calme et maître de lui-même, quoique pâlissant subitement, le ministre de Jésus-Christ, troublé dans ses plus augustes fonctions, se contenta de faire observer au magistrat qu'il était dans son domicile, déclaré inviolable par la loi. Trois jours après il recevait l'ordre de quitter immédiatement Vevey et de se rendre à Echallens. Il se résigna. Quelques semaines après, rappelé à Vevey pour y être jugé pour délit de culte, il fut acquitté par le tribunal; mais les adversaires s'agitant de nouveau et répétant à l'envi que la ville s'était fait honte en le libérant, il reçut un nouvel ordre de la quitter, auquel il déféra comme au premier. Libéré également par le tribunal de cassation devant lequel la cause avait été portée par le ministère public, il se crut autorisé à rentrer dans son domicile; mais un ordre en termes plus durs que les précédents, le menaçant de l'emploi de la force publique, le contraignit à reprendre le chemin d'Echallens, cette fois avec une angoisse extrême. Rejoint par son épouse dans son lieu d'exil, avant d'y fixer sa demeure, il s'en alla avec elle passer trois ou quatre mois auprès de sa sœur dans le val de Travers, où il ne cessa de déployer son activité religieuse si empreinte d'amour. Il put même de là édifier souvent les églises libres de Sainte-Croix et des Granges, privées de leurs pasteurs par des mesures semblables à celle qui le tenait éloigné de la sienne. Etabli à Echallens sur la fin d'octobre, il y remplit pendant huit mois les fonctions de pasteur au sein de l'Eglise libre de cette localité privée de son conducteur spirituel, le digne M. Germond, père, que les gendarmes avaient arraché de son domicile et enlevé à l'œuvre des diaconnesses, à son troupeau et à l'amour de presque toute la population. En portant les consolations du Dieu fort à ces affligés, l'exilé reçut d'eux à son tour les plus doux témoignages d'estime et d'affection.

C'est dans son Patmos que ce fidèle disciple, qui nous rappelle St. Jean par quelques-uns de ses traits, reçut de la Commission des Etudes de l'Eglise libre l'invitation de venir à Lausanne, deux fois par semaine, enseigner la sainte Ecriture aux élèves de la faculté de théologie. Il accepta; et, dès ce jour, il se remit avec une ardeur sans égale, trop grande peut-être, à ces travaux exégétiques qu'il n'avait jamais abandonnés, mais qui exigèrent de lui des veilles prolongées et des efforts excessifs. Son enseignement étant à la hauteur du but, il reçut en mai 1849 un appel définitif, et il vint s'établir à Lausanne, où l'église libre de Vevey lui adressa, au mois d'août de la même année, une invitation à venir reprendre ses fonctions pastorales. Alors s'éleva un grand combat en lui; mais la commission synodale, à la décision de laquelle il s'en référa, prononça en faveur des études et des étudiants. Nous arrivons ainsi à la dernière et trop courte période de sa vie.

A peine établi, il se dépensa pour toutes les œuvres chrétiennes que ses fonctions ou son grand amour lui indiquaient. Dominé par le noble désir de donner à ses étudiants un enseignement à la hauteur de la science de l'époque et dans lequel se reflétât la plénitude de la vie chrétienne, il ne négligea aucune des sources de la vie ou de la science. Chargé de l'honorable fonction de directeur des élèves de la faculté, il leur ouvrit sa maison à toute heure, et il les réunissait tous les quinze jours chez lui pour s'entretenir avec eux de leurs intérêts spirituels et du ministère évangéli-

que. Est-il nécessaire d'ajouter qu'il gagna leur cœur et exerça une heureuse influence sur leur vie. Un de ses collègues nous écrit : « Charles Baup avait développé ses beaux dons. Il avait toute la confiance de nos étudiants. Ils étaient sa famille. Ils recouraient à lui en tout. Sa perte a été pour eux, pour nous plus que celle d'un ami, d'un guide; car il était pour nous un père et un frère, dans un sens étroit. Sa charge auprès de nos étudiants était de toutes la plus importante. Et la manière dont il l'a remplie a beaucoup contribué à faire prospérer notre petite institution; elle l'a bénie; et nous recueillons ce qu'il a semé. » Un fait nous apprendra où il puisait son influence : un étudiant lui ayant demandé ce qu'il fallait faire lorsqu'on était devant son texte, sans idées pour le traiter? Mon cher ami, répondit-il, quant à moi je ne connais d'autre ressource que de me mettre à genoux devant mon Dieu, et après cela de méditer la Parole avec soin. Dans tout le cours de sa vie, nous a dit sa veuve, je ne l'ai jamais vu entreprendre quoi que ce soit sans prier auparavant et sans arroser de ferventes prières toutes les œuvres auxquelles il mettait la main.

Quoique très occupé par la préparation de ses cours et par ses devoirs envers les étudiants, il accepta avec bonheur la demande de l'église de Lausanne de diriger le culte du dimanche destiné aux enfants, car il les aimait extrêmement, bien que n'en ayant pas lui-même, et il semblait que, en retour, tous se sentaient attirés vers lui. D'une voix unanime on reconnaît qu'il dépassa l'attente qu'on avait de son aptitude à cette œuvre spéciale. Explication de l'Écriture, application au caractère et aux circonstances de ses jeunes auditeurs, traits d'histoire notés avec soin et recueillis dans des lectures spéciales faites à leur intention pendant la semaine, prières ferventes, tout parlait à leur cœur, tout leur annonçait l'amour de leur Sauveur et de leur Père céleste. Ch. Baup trouvait encore du temps pour prêcher à l'église assemblée et pour faire de nombreuses visites pastorales et de charité. Promoteur zélé des écoles du dimanche, il avait été nommé président de la société qui s'en occupe, et il avait donné un élan nouveau à cette œuvre. Le synode de l'Eglise libre le plaça, en 1851, au nombre des membres de la commission synodale, et le réélut en 1853 à sa sortie de charge. Il la représenta à Bruxelles et à Londres. Chrétien au cœur large et chaud, il prit une très grande part à la formation de la branche française de l'Alliance évangélique et en fut le principal soutien dans le canton de Vaud. Déjà avant l'organisation de la section vaudoise de la Société pastorale suisse, il assistait aux assemblées annuelles de celle-ci, et dès lors il travailla avec patience et douceur à maintenir et à resserrer le lien flottant qui unit les deux branches de la section. Enfin il soutenait une correspondance régulière avec de nombreux amis et frères en Angleterre et ailleurs.

C'est au milieu de cette surcharge d'occupations et dans le plein exercice de son activité que la mort vint le surprendre : « Il n'y a que douze heures au jour, la nuit vient dans laquelle on ne peut plus travailler, » répondait-il à sa femme qui le suppliait de ne pas outrepasser la mesure de ses forces et de se donner un peu de repos : tant que Dieu veut que je travaille pour lui, je suis heureux de le faire; cependant, quand il le trouvera bon, je sens que je serai bien aise de me reposer. Le moment approchait, et il semble qu'il en ait eu comme un vague pressentiment.

Peut-être quinze jours avant son délogement, il courut à Vevey visiter une personne qui ne voulait voir aucun pasteur, mais qui avait dit : « Si M. Baup était ici, je je le recevrais. » Il passa trois heures auprès du lit de celle qui l'avait insulté précédemment, et il eut la joie de voir cette âme se réveiller et croire.... En la quittant pour visiter encore quatre familles affligées et y célébrer le culte, il dit à la malade : Adieu, vous ne me devancerez que de quelques jours.... Elle mourut dans la paix le jeudi, répétant que, après Dieu, elle devait son salut à M. Baup. Le lundi, celui qui avait eu compassion d'elle allait la rejoindre.

Le dernier jour de sa vie fut un dimanche. Il présida le culte des enfants de l'église auxquels il parla des souffrances et de la mort du Sauveur; il les rendit attentifs à l'instabilité et à la courte durée de la vie; nous devons tous, disait-il, penser au délogement, et être prêts à paraître devant

Dieu; car peut-être qu'au prochain catéchisme quelqu'un d'entre nous se sera endormi du sommeil de la mort; peut-être, mes enfants, sera-ce moi qui vous parle!... Et il leur donna à apprendre par cœur pour le dimanche suivant ces paroles du Sauveur: *Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage que tu m'avais donné à faire.*

En rentrant à la maison, il dit à Mme Baup qu'il éprouvait une douleur, un serrement à la poitrine qu'il attribuait au grand froid qu'il faisait ce jour-là. Il se plaignait si rarement que Mme Baup voulut faire appeler un médecin, mais il s'y refusa absolument; tout ce qu'elle put obtenir, c'est qu'il se reposât après dîner, au lieu d'aller à la réunion de trois heures à laquelle il tenait beaucoup. Le moment venu de se rendre auprès d'un ancien élève pour lequel il faisait un service chaque dimanche depuis plusieurs semaines, rien ne put le retenir. Sa méditation sur Marie répandant le parfum sur les pieds de Jésus, fut entraînante et animée, sa prière fut fervente et pleine d'onction; elle frappa surtout une dame qui dit, lorsqu'il se fut éloigné: « Vraiment, M. Baup a prié comme quelqu'un qui est déjà au ciel. »

Au retour, il se sentit mal, cependant il se promena encore avec un ami sur le chemin près de sa maison, s'entretenant avec animation. Il prit son thé avec plaisir, lut un moment devant sa cheminée, puis s'en fut se coucher, en disant: Je vais m'endormir, je me sens très fatigué. Mais le sommeil ne venait pas, et il éprouvait du malaise. Néanmoins il ne permit pas qu'on réclamât le secours d'un médecin: c'est de la fatigue, disait-il. Sa compagne lui lut le Ps. LXIII; en l'écoutant son regard était plein d'adoration et d'amour; elle s'agenouilla près du lit et pria. A l'agitation physique succéda enfin la lassitude: repose-toi aussi, ne me dis plus rien, je vais m'endormir..... Ils s'endormirent en effet, lui pour le sommeil des justes, elle pour un réveil douloureux. A cinq heures du matin, le 21 mars 1853, une violente respiration entrecoupée annonçait subitement à l'épouse qu'elle restait veuve.

Une foule immense de chrétiens de toutes dénominations accompagna sa dépouille mortelle au champ du repos. Ces mêmes amis ont fait placer sur sa tombe une pierre avec cette inscription qui résumait la vérité, source de la foi et de la vie de leur frère en Christ: *Dieu est amour.*

Charles Baup avait quarante-deux ans. Nul homme parmi nous n'a ressenti avec plus de force la puissance de l'amour de Christ. Ferme dans sa foi, attaché à la saine doctrine, persévérant et infatigable dans le bien, capable d'accomplir tous les sacrifices pour soutenir la vérité, il était désintéressé, généreux, doux comme un agneau et si bienveillant qu'on n'aurait pas soupçonné d'abord qu'il pût être aussi ferme qu'il l'a été constamment en présence de l'erreur, de l'incrédulité et de l'inimitié. Aux plus mauvais jours l'amertume et l'irritation n'ont jamais trouvé de place dans son cœur. Mais n'y avait-il donc pas d'ombres dans la lumière d'une si belle vie? Pour lui, il en voyait de grandes, car il était souvent saisi par le sentiment de son incapacité, et ses prières confessaient sa misère. Pour nous, nous n'avons été frappé que de son caractère heureux, de son cœur serein, de son esprit élevé et de l'inflexibilité de sa conscience dans une nature si aimante. On peut cependant signaler en lui un désaccord, un manque de proportion; il avait plus de courage que de force, plus d'élan que de puissance; peut-être il entreprit trop, parce que son amour pour son Sauveur était plus grand que les talents auxquels il commandait, et que les forces de son corps.

L. M.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE.

LETTRES DE MADAME SWETCHINE, publiées par le comte de Falloux, de l'Académie française; Paris, 1862.

PREMIER ARTICLE.

Il y a cinq ans à peine, s'éteignait à Paris une noble femme, dont la mort laissait dans le deuil tous ceux qui l'avaient approchée. Née en Russie en 1782, Mme Swetchine habitait la France depuis les premières années

de la Restauration. Si de cœur elle était restée fidèle à son pays natal, elle n'appartenait pas moins à sa patrie adoptive par les habitudes d'un long séjour, et par la tournure toute française de son esprit. Une grande naissance, mais surtout une rare distinction et une exquise délicatesse de sentiments devaient, d'ailleurs, où qu'elle vécût, lui assurer d'illustres amitiés. Déjà recherchée à la cour de St. Pétersbourg, dans le monde brillant qui était le sien, elle n'avait pas tardé, une fois à Paris et dans la maturité de l'âge, à être le centre d'un cercle de choix, qu'elle tenait sous le charme aussi bien par les grâces de sa conversation que par la remarquable portée de son intelligence. Sa conversion au catholicisme, dont M. Joseph de Maistre avait été l'instrument pendant qu'il était ambassadeur en Russie, l'ardeur qu'elle apportait dans ses nouvelles convictions, n'avaient pas peu contribué non plus à la mettre en évidence au faubourg St. Germain, et à lui assigner une place importante au sein du parti qui, en France, défend tout à la fois le trône et l'autel. Cette influence, due avant tout aux grandes qualités de l'esprit et du cœur, ne pouvait qu'être affermie par l'expérience que donnent le commerce du monde et les luttes de la vie. Sans la rechercher, Mme Swetchine l'avait vue grandir d'année en année, et, tout en renfermant sa vieillesse dans une retraite de plus en plus étroite, rendue nécessaire par les souffrances du corps, elle n'en avait acquis que plus d'autorité sur les siens par la vénération qu'elle leur inspirait.

Il était naturel que ceux qui avaient pu apprécier dans l'intimité les vertus toutes chrétiennes de cette noble femme, fussent jaloux pour elle d'une renommée plus retentissante que le souvenir pieux qu'ils lui gardaient, et qu'ils désirassent la faire connaître en dehors du monde privilégié, mais relativement assez restreint, dans lequel elle avait vécu. Aussi, à peine Mme Swetchine était-elle descendue dans la tombe, qu'un de ses admirateurs les plus dévoués, M. le comte de Falloux, retraçait d'une plume émue la vie de son amie vénérée, et en appelait au suffrage du public, en joignant à cette biographie, comme pièces à l'appui, quelques productions littéraires, feuilles volantes, pensées détachées, méditations religieuses, recueillies parmi les papiers mis à sa disposition. L'accueil favorable fait à cette publication, patronée par les salons catholiques de Paris, et arrivée en quelques mois à plusieurs éditions, devait être pour l'auteur mieux qu'un nouvel hommage rendu à son beau talent. Evidemment sa voix avait trouvé de l'écho et rencontré des cœurs sympathiques à la femme pieuse devant laquelle il s'était si respectueusement effacé. Engagé par ce succès, M. de Falloux a voulu faire pénétrer ses lecteurs plus avant dans l'âme de Mme Swetchine, et la leur livrer tout entière, telle qu'elle se montrait dans l'abandon de la correspondance et dans les épanchements de l'amitié. De là les deux nouveaux volumes par lesquels il a complété son œuvre en réunissant de nombreuses lettres, écrites par Mme Swetchine pendant le cours de longues années, et soigneusement conservées par les diverses personnes honorées de sa confiance [1]. C'est de ce dernier ouvrage surtout que nous allons maintenant profiter en y cherchant les traits épars dont nous avons besoin pour esquisser une des physionomies certainement les plus remarquables de notre époque.

D'où vient l'attrait de cette correspondance? Il s'y trouve beaucoup de longueurs, des répétitions, des phrases d'un sens un peu obscur ou subtil, des détails insignifiants, des effusions de cœur, précieuses

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites M. de Falloux a encore fait paraître un troisième ouvrage qui, à côté du *Journal de la conversion* de Mme Swetchine, comprend un recueil de *méditations* et de *prières* composées par elle à divers moments de sa vie.

sans doute, à ceux qui en étaient les objets, mais fatigantes pour un lecteur étranger. On se prend souvent, en tournant les feuillets de ces deux volumes, à désirer que Mme Swetchine eût eu un exécuteur testamentaire moins scrupuleux à tout donner. Et néanmoins, le livre ouvert, on ne le referme plus. Sous ses pages, on sent une âme généreuse et tendre, expansive, sérieuse, dévouée, une âme qui ne se recherche pas, sans nul souci de vanité, toute sanctifiée d'en haut. On la voit blessée, souffrante, atteinte, elle aussi, du mal intérieur qui consume tant de riches natures; on devine, sans qu'elle le laisse paraître, des peines secrètes, de douloureux désenchantements; mais, comme elle porte simplement sa croix! ne songeant qu'à la tâche présente, au devoir prochain, laissant bien loin les inutiles regrets ou les plaintes égoïstes, bonne, douce, aimable, souriante même, bienveillante à chacun, et, par dessus tout, possédant l'art qu'enseigne la charité, le don divin de vivre par autrui. Oui, le contact d'une telle âme fait du bien; il s'en exhale je ne sais quel souffle vivifiant, qui pénètre et réchauffe; on respire à l'aise dans cette saine atmosphère; on s'y éprend de sainteté, et le ciel paraît plus près. — Divin privilége des grandes âmes! elles font aimer la vie en la montrant sous ses grands côtés. Ce qui, chez d'autres, produirait l'énervement ou un rire amer, amène chez elles une noble consécration à l'éternité; elles entraînent tout en haut, mondaines déceptions et souffrances de la chair; paisibles, elles répandent la paix; elles attirent, elles charment, et, à quelque distance qu'on en puisse être, on les bénit intérieurement pour le bien qu'on en reçoit.

Là est, me semble-t-il, le principal mérite des lettres de Mme Swetchine. Ecrites sans prétention, elles nous laissent lire dans un cœur chrétien. Mais si l'intérêt qu'elles excitent est d'un ordre essentiellement moral, elles ont droit à d'autres éloges encore. Jaillissant d'une âme aimante et sincère devant Dieu, elles sont vraies de langage, alors même qu'elles n'ont pour occasion, comme cela est souvent le cas, que les exigences de relations sociales ou l'habitude d'une correspondance de vieille date. Jamais rien de banal dans la phrase. Le sentiment exprimé peut être de ceux que l'on rencontre partout; il n'est pas au bout de la plume, ramassé dans la foule, il vient du dedans, il a une délicatesse toute féminine, des nuances charmantes de grâce et d'esprit. — La pensée tient aussi largement sa place dans ces lettres, bien qu'écloses à la hâte et toutes spontanées, pensée sérieuse, nourrie par une culture solide, puisée dans l'étude et dans de fortes lectures, pleine d'élan, mais essentiellement fine, souple et ingénieuse. Si elle ne s'élève pas bien haut, elle trouve le mot; elle est heureusement frappée, et a quelquefois un relief qui n'est pas sans éclat. — A tout cela, se joint un style pur, agréable, ici et là un peu tendu, embarrassé dans des tours trop subtils, mais, à tout prendre, élégant et parfait de distinction. — Dès la première phrase, on reconnaît en Mme Swetchine la femme du grand monde. Sa langue est celle des salons, spirituelle, raffinée, très choisie, mais elle est naturelle; c'est bien sa langue, elle n'en a pas d'autre à sa disposition. Elle pourrait parfois paraître recherchée, et en réalité elle est simple, son ton n'est pas emprunté. Elle dit ce qu'elle sent, et l'exprime comme cela lui vient.

Vivant à une époque féconde en grands événements, capable d'observer de près les hommes qui y jouaient un rôle, liée avec plusieurs d'entre eux, Mme Swetchine ne pouvait rester spectatrice indifférente des commotions politiques qui ont ébranlé l'Europe dans la première moitié de ce siècle. De tempérament, elle avait le cœur trop chaud pour ne pas ressentir vivement les préoccupations de ses amis. Aussi, dans sa correspondance, trouvons-nous un écho de

toutes les agitations du dehors. Les hommes et les choses y sont appréciés non pas toujours avec calme, mais au moins avec élévation d'esprit. Mme Swetchine n'eût pas été de son sexe si les impressions du moment n'avaient pas fréquemment déteint sur ses jugements en les rendant exclusifs et passionnés. Autant ses affections sont ardentes, autant ses répulsions sont vives. On peut en juger par ces lignes, tracées pendant les Cent jours :

« L'incertitude ordinaire de la vie est augmentée à l'infini par celle où vous jettent les événements les plus extraordinaires qui furent jamais, et qui font presque un malheur du simple état de spectateur. Je ne puis comparer la tristesse qu'ils m'ont donnée, qu'à l'indignation profonde que j'en ai ressentie. Je puis dire que pour la première fois j'ai bien su l'étendue et la valeur du mot indignation, car il ne fallait pas moins pour inspirer à mon âme une de ces haines vigoureuses dont parle le Misanthrope. La masse, en France, semble gangrenée jusqu'à la moelle des os; elle ne vit que pour le mal, tandis que les honnêtes gens du pays sont paralysés pour le bien. Ce n'est plus le combat des deux principes; c'est Ahriman lui-même qui plane en maître sur le chaos que leurs crimes ramènent sans cesse. Ceux de la Révolution n'avaient frappé que mon enfance; je les détestais, pour ainsi dire, avant que de pouvoir les juger. Les gouvernements qui y ont succédé, quoique illégaux, avaient excité en moi le blâme que l'on ne peut refuser à l'injustice, sans me remuer profondément, car plus ou moins on se pénètre de son siècle, et les bouleversements du nôtre nous rendent moins sensibles à l'irrégularité. Mais dans l'âge de raison, être témoin, comme nous le sommes, de la subversion de tout ordre, de tout principe, de toute moralité dans une nation qui, après vingt-cinq ans d'excès, semblait retourner par la lassitude au devoir ; en un clin-d'œil, voir s'opérer une catastrophe semblable, au milieu d'un silence presque général, sans qu'une goutte de sang soit versée pour la défense de la vérité, sans qu'une voix se fasse entendre au milieu du danger! C'est vraiment assister à la déchéance d'une nation entière du rang où l'opinion l'avait fait monter. On peut bien dire que cette France que nous aimions, que j'aimais, je le confesse avec contrition, n'existe plus, et que son oraison funèbre a été prononcée dans cette séance royale dont vous avez vu dans les papiers une description si touchante, etc. [1].»

C'est bien là un jugement tout d'une pièce, mais on y sent l'émotion du cœur. Légitimiste par son éducation et par son entourage, Mme Swetchine l'est surtout de toute son âme. Elle épouse sa cause avec une entière confiance; à ses yeux c'est celle du droit et du devoir, il ne saurait y avoir d'hésitation pour elle. La révolution lui fait peur, car elle n'en voit que le déchaînement, et dans la tourmente populaire il lui semble que tout s'écroule. L'autorité pourrait-elle être ébranlée sur un point sans être ébranlée dans son principe même, et une fois détruite que subsisterait-il encore? Les grandes notions morales ne reposent-elles pas sur elle et, ces notions compromises, l'édifice social ne porte-t-il pas nécessairement en soi un germe de dissolution? Telle est sa conviction profonde. Aussi l'on conçoit ce qu'elle doit éprouver dans sa généreuse nature lorsque l'événement semble justifier ses sombres prévisions et qu'après avoir vu succomber le principe sur lequel elle fait tout pivoter, elle entend dans la rue éclater coup sur coup les sauvages fureurs de la multitude. Ce ne sont pas les mesquins froissements de l'intérêt ou l'irritation de la défaite, mais les accents d'une grande douleur.

« Ma bonne chère amie, écrit elle à Mme la comtesse de Nesselrode, après le sac de l'Archevêché en 1831, je reviens à vous le cœur bien triste, bien abattu, comme vous pouvez le penser, des hideuses scènes qu'il nous a fallu subir. L'impression générale qu'elles ont laissée est un profond sentiment de dégoût et un amer découragement de l'avenir. Rien n'y a manqué : vio-

[1] Vol I, pag. 140.

lence sacrilége dans la populace, glaciale et systématique indifférence dans la force qui devait protéger, et disposition plus que douteuse, peut-être perfide, dans une portion du gouvernement, qui, du reste, a achevé de se déconsidérer lui-même à un point incroyable dans l'opinion générale. Ces trois affreuses journées, avec leur queue de désordre et de pillage, ont jeté plus de terreur dans les esprits, plus d'indignation dans les cœurs, que celles de juillet. Tout le monde en convient; mais ce que tout le monde ne veut pas voir, c'est qu'elles en sont une conséquence naturelle, nécessaire, et que l'ordre, une fois ébranlé, renversé sur un point, doit, d'une manière plus ou moins immédiate, entraîner la chute de tout le reste; c'est absolument dans le corps politique ce que sont les lésions organiques dans le corps humain, dont les parties nobles sont solidaires les unes des autres. De grandes autorités nous l'avaient certifié mais, pour le croire, il faut vivre ici, s'assurer par soi-même de l'abaissement dans lequel sont tombés, dans l'opinion, les représentants du pouvoir et des éléments conservateurs. La société a l'air de s'en aller en poussière, de s'en aller grain à grain, sans qu'aucun germe de régénération y paraisse encore. Ah! c'est, je vous le jure, un bien triste spectacle! Je croyais ne pouvoir souffrir davantage que j'ai souffert en juillet et par les événements et par la prévision de ce qui devait suivre; pourtant il y a dans l'épreuve qui justifie les tristes prévoyances un degré de souffrance que l'imagination à elle seule ne peut atteindre. Oui, c'est bien la souffrance, quelque expérience qu'on en ait, qui a toujours des terres inconnues! Mais à présent sur quel point du globe n'a-t-on pas à souffrir [1]. »

Le gouvernement de Louis-Philippe, issu de l'émeute et paré des dépouilles du pouvoir légitime, ne pouvait moins que lui être particulièrement antipathique. Cette usurpation, couronnée par le succès, lui apparaissait comme un flagrant déni de la loi morale. Ce trône, renversé par la violence, puis relevé non pas sur sa base divine mais sur la volonté nationale, reposait à ses yeux sur le vide. D'abord, croyait-elle, ce n'était là qu'un échafaudage éphémère qui ne devait pas tarder à s'écrouler. Ce sentiment, qui était généralement partagé autour d'elle, elle l'exprime à diverses reprises. Il perce malicieusement dans la page suivante finement écrite et non moins mordante pour son propre parti que pour le pouvoir dont elle se raille.

« Vous me demandez si beaucoup de gens de l'ancienne cour ont fléchi devant la nouvelle idole, si beaucoup de gens, en faisant des bassesses au nom de leurs sentiments les plus chers, ont rappelé ce mot de M. de Talleyrand : Ne me parlez pas des pères de famille, ils sont capables de tout. Eh bien! non, chère amie, les femmes de la bonne compagnie, les hommes qui sont au Palais-Royal en amateurs sont encore en très petit nombre, marqués au doigt et même tant soit peu conspués. La société, celle qui a pour elle des titres et des formes, possède pour reconnaître la durée presque autant d'instinct que le commerce; l'un et l'autre tiennent le pouls de l'Etat et ne risquent rien, tandis que les passions qui ne sont pas bridées par l'intérêt hasardent tout. La confiance est, en toutes choses, ce qui s'établit le plus difficilement, le plus lentement. En France ce que l'on compromet le moins, c'est son amour propre et son argent; le reste est marchandise plus légère. Cette durée, dont le sentiment fait défaut partout, apparaît aux différents partis comme un fantôme de crainte ou d'espérance. Ceux qui appartiennent par leurs charges, leurs affections et leurs rapports à la famille d'Orléans se gardent jusqu'ici de parler d'avenir; ils mettent à l'éviter toute leur bonne grâce, ou du moins leur urbanité. On m'a assuré que l'autre jour quelqu'un causant avec le roi, celui-ci disait qu'il aurait voulu faire pensionner Charles X par la France, et que ne l'ayant pas pu, il ferait tous ses efforts pour lui conserver ses biens du Charolais. — Ce sera très sage, Sire, reprit son interlocuteur, très sage: c'est un précédent [1]. »

Plus tard cependant, il fallut bien se résigner et accepter la durée du régime nou-

[1] Vol. I, pag. 282.

[1] Vol. I, pag. 273.

veau. Mais Mme Swetchine n'était pas femme à reconnaître la consécration de l'illégalité par le temps ou par l'assentiment des majorités, ni à se laisser troubler par des défections. Elle suivra sa voie, sans impatience, sans emportement, contente de la certitude qu'elle marche droit.

« Où en serions-nous, dit-elle en s'adressant encore à Mme de Nesselrode, à qui elle aimait à s'ouvrir sur ces sujets, si les principes n'étaient pas toujours là pour suppléer aux personnes, et s'il fallait que nos vœux suivissent le cours de nos vicissitudes! Quand on s'efforce de ne donner à chaque intérêt que le degré d'importance qui lui appartient, de ne sacrifier jamais la rigoureuse vérité à aucun avantage du moment, à aucune des chances du succès, on est bien rarement découragé d'une opinion consciencieuse, ni détourné des voies qui peuvent la faire prévaloir un jour. Tenez-vous donc bien en garde, mon amie, contre les violences de langage qui inondent les salons [1]. »

Cependant si elle remet à l'avenir ses espérances les plus chères, elle ne laisse pas de témoigner tout l'éloignement que lui inspire la royauté de juillet. Elle est sans pitié pour les faibles de ce gouvernement, toujours jeté des deux côtés par les demi-mesures et les atermoiements d'une politique hésitante. Ses embarras, mal déguisés par les expédients du moment, lui causent une secrète satisfaction, car ils lui apparaissent comme la juste punition de son origine révolutionnaire et donnent raison à ce qu'elle sent sur l'impuissance radicale de tout système qui n'a pas pour soi l'autorité.

« Quelqu'un, écrit-elle, me disait : Le roi Louis-Philippe prend son parapluie pour un sceptre. Je ne sais si même il se fait cette illusion, car il paraît plus honteux de commander que d'autres d'obéir [2]. »

Mais c'est surtout l'exclusive prépondérance des intérêts matériels qui l'effraie. Elle ne pardonne pas à la dynastie nouvelle de chercher son point d'appui dans l'enrichissement des diverses classes de la société. Elle ne saurait croire à l'intérêt comme seul lest social, car l'intérêt change d'un jour à l'autre, et quelque habileté qu'un pouvoir mette à se tenir en équilibre au-dessus de ses fluctuations, il doit suffire du plus léger incident, d'un simple faux pas, pour lui faire perdre pied. Il est impossible qu'à la longue un régime qui n'a pas pour raison d'être la force morale que donne le droit ne périsse, comme il est né, emporté par le flot mobile du caprice populaire.

On le voit, Mme Swetchine était engagée par ses affections et par ses habitudes d'esprit dans un parti bien tranché, et la vivacité de ses sentiments ne lui laissait pas l'impartialité d'un observateur désintéressé. A l'égard des d'Orléans surtout elle est d'une impitoyable amertume; elle leur décoche ses traits les plus acérés. Renfermée dans un monde à part, elle n'a pas respiré le grand air du dehors; l'intelligence des besoins de notre époque lui a manqué. Ses grands horizons ont été du côté du ciel, comme nous le verrons bientôt, mais, sur la terre, elle s'est tenue dans le cercle où la Providence l'avait placée par sa naissance, sans chercher à le dépasser. Pourrait-on lui en vouloir? N'est-ce pas dans le rôle de la femme de concentrer son influence plutôt que de l'étendre en se jetant dans les entreprises? Je ne m'étonne pas de l'effroi que ressentait Mme Swetchine à ces bruits de tempête s'engouffrant dans la rue, à ces flots tumultueux se soulevant en fureur et laissant leur écume jusque sur le seuil de son hôtel. C'était son monde à elle, le seul monde qu'elle connût, qui était battu en brèche. Au dehors elle n'entendait que la tourmente. Elle était d'un caractère trop sensible, son âme était trop délicate, pour plonger du regard dans ce torrent bourbeux et dévastateur. Comment, sous le limon dont étaient recouvertes les ruines de

[1] Vol. I, pag. 307.
[2] Vol. I, pag. 264.

tout ce qu'elle aimait, aurait-elle pu distinguer une puissance fécondante? Elle détournait les yeux avec horreur à la vue de la société en révolution. Dans ce chaos, cependant, si elle avait eu le cœur assez hardi pour y descendre, elle aurait trouvé des éléments humains, des principes de vie, des souffles généreux, comme dans son propre monde, et elle se serait peut-être prise de quelque sympathie pour ce travail et ces efforts douloureux de l'humanité cherchant sa voie. Elle y aurait démêlé autre chose que des germes de mort et elle ne se serait pas laissé aller à dire dans son abattement:

« Nous vivons dans des temps bien étranges ; on les appelle de progrès, de transition, d'enfantement; mais tout ce que cette brillante aurore nous laisse apercevoir, c'est le passé qu'on flétrit et un avenir que devancent déjà nos plus vifs et nos plus amers dégoûts, s'il doit contracter quelque chose de l'esprit qui le salue et le proclame. Je ne sais si pour notre génération il y aura encore quelque repos; quant à la sécurité l'expérience la lui rend impossible [1]. »

Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de savoir gré à Mme Swetchine de n'avoir pas traversé ces temps orageux sans s'en émouvoir. Sa mémoire eût brillé d'un éclat plus serein, d'un reflet plus doux, si elle n'avait rien donné aux passions d'ici-bas; mais je ne sais si elle eût laissé sur nous une image aussi vivante. Pour la bien connaître il ne faut pas seulement la contempler dans le demi jour de son oratoire, aux heures de la prière et de la méditation, loin de l'arène poudreuse des partis; il faut la voir aussi à la lumière plus chatoyante de son salon et dans le mouvement de son brillant entourage. Sa figure se détache d'un fond bien tourmenté; ses traits en prennent une certaine agitation ou tout au moins une mobilité un peu mondaine; cependant, même dans ce cadre qui nuit au recueillement, sa physionomie conserve une grande noblesse. Elle est éclairée d'une flamme intérieure qui lui prête une sereine beauté. Son cœur, tout à ses amis, peut la tromper, mais, s'il est entraîné par des prédilections aveugles ou par des antipathies non moins vives, il est sanctifié par un amour profond pour ce qui est pur et bon. Ce qu'elle aime dans les siens c'est leur dévouement et leur piété; ce qu'elle déteste chez ses adversaires ce sont leurs petites passions. De même son esprit n'est pas exempt d'erreur. Elle part souvent d'aphorismes acceptés de confiance; elle subit l'influence des personnes dont l'intelligence répond à la sienne; elle voit son époque à travers le prisme du milieu dans lequel elle est; elle observe mal; de là parfois des jugements étroits et qui portent à faux, mais on ne peut pas dire que ces jugements manquent d'élévation; elle juge d'un point de vue peu étendu, mais en regardant en haut et en regagnant du côté du ciel ce qui lui manque en espace sous ses pieds: c'est toujours la grande mesure des notions morales qu'elle applique dans ses appréciations. D'instinct elle a besoin de largeur et estime l'indépendance; elle respecte la conviction quand elle croit la rencontrer. Volontiers elle s'éprendrait de la liberté, mais dans les limites qu'elle lui trace, sous l'égide de l'autorité.

Telle m'est apparue Mme Swetchine, étudiée, à travers sa correspondance, dans la part que son cœur a faite aux préoccupations politiques de son temps; mais si, pour esquisser ce caractère, j'ai cru ne pas en devoir négliger une face particulière qui nous aide à mieux en comprendre l'ensemble, il ne m'en tarde pas moins d'arriver maintenant à ce qui lui donne son principal intérêt et sa valeur religieuse.

FRANÇOIS DUMUR.

(La suite au prochain numéro.)

[1] Vol. I, pag. 159.

HISTOIRE RELIGIEUSE
CONTEMPORAINE.

L'Eglise libre du canton de Vaud appréciée par la « Revue Germanique. »

La plupart de nos lecteurs connaissent tout au plus de nom la *Revue* à laquelle nous venons faire quelques emprunts. Ceux qui la connaissent savent du reste quelle est son attitude par rapport aux questions religieuses, et qu'elle ne peut être suspectée de méthodisme. ni de rien qui y ressemble.

Et pourtant cette revue vient de publier sur nos circonstances religieuses un article qu'elle annonçait depuis longtemps, et dans lequel, à côté de quelques lacunes et de diverses inexactitudes, on est étonné de trouver tant de justesse dans l'appréciation et même de sympathie.

L'auteur, M. C.-J. Tissot, professeur de philosophie à Dijon, a fort bien senti la portée sociale et ecclésiastique du mouvement religieux dont le canton de Vaud a été le théâtre.

« Il se passe, dit-il, depuis plus de quatorze ans, aux portes de la France, dans le canton de Vaud, un fait de haute signification : la séparation absolue de l'Eglise et de l'Etat s'y est partiellement accomplie, et s'y maintient..... L'établissement de l'Eglise libre du canton de Vaud est un chapitre instructif de l'histoire de la liberté des cultes et du droit public des nations. »

Après avoir indiqué de la sorte l'importance du fait, le collaborateur de la *Revue germanique* remonte, pour le bien comprendre, aux causes qui l'ont provoqué. Il n'est pas de cette école historique qui croit tout pouvoir expliquer par la politique, comme jadis on croyait se débarrasser du mouvement du XVIe siècle, en insistant malicieusement sur le vif désir que le moine saxon Luther aurait eu de se marier.

Ce n'est pas qu'aux yeux de M. Tissot, la politique soit étrangère aux événements ecclésiastiques du canton de Vaud. Seulement il lui attribue un rôle fort différent de celui qu'on lui fait ordinairement jouer. Bien loin que les ministres démissionnaires aient été déterminés par des vues et des intérêts politiques, il se trouve, d'après l'écrivain de la *Revue germanique*, qu'ils n'avaient eu d'autre intention que de soustraire les intérêts religieux à l'immixtion des préoccupations politiques. Sans doute, cet acte d'émancipation ecclésiastique, coïncidant avec une révolution, a eu son écho dans la sphère de la politique. Mais, pour avoir le droit de s'en plaindre, il faudrait qu'on montrât comment l'Eglise pouvait échapper aux étreintes de l'Etat, sans amener quelque agitation dans le domaine politique. Quand l'Etat se mêle de religion, comment l'Eglise pourrait-elle rentrer dans ses droits sans résister aux prétentions des usurpateurs? A qui la faute si, dans ces cas-là, on se trouve faire de la politique sans le vouloir et tout en n'ayant en vue que des intérêts religieux? Il n'est pas d'usurpateur qui ne crie qu'on le trouble, alors qu'on aspire à rentrer, le plus tranquillement possible en possession des droits qu'il a envahis.

Mais laissons parler M. Tissot.

Pour expliquer le mouvement de 1845, il remonte tout naturellement à la fameuse loi de 1839, qui le renfermait en germe, pour peu que, dans un moment donné, le clergé se trouvât posséder quelque sentiment de sa dignité et des droits de l'éternelle vérité.

« La loi ecclésiastique de 1839, dit-il, enlevait à l'Eglise, par l'abolition de la confession de foi, la seule garantie qui lui était laissée contre l'altération possible de ses doctrines par l'Etat, et pour le maintien de son indépendance et de son intégrité. Cette loi, en conférant au gouvernement le pouvoir de régler en dernier ressort tout ce qui concerne la doctrine et le culte, préparait la ruine de l'Eglise. »

A un petit nombre d'exceptions près, les membres de l'Eglise, les ministres en particulier, estimèrent alors (nous rapportons sans vouloir juger) qu'il fallait accepter la loi, ou plutôt la subir jusqu'à ce que l'expérience eût montré si elle aurait les conséquences funestes que l'on pouvait craindre. La preuve ne se fit pas attendre longtemps ; mais on avait manqué l'occasion de protester sur le terrain de la théorie et des principes en dehors de toute considération étrangère. Plus tard la question n'était plus aussi simple, et le moment le plus favorable était passé.

« Le clergé vaudois, dit M. Tissot, ne comprit sans doute pas tout ce qu'il y avait de dangereux pour lui dans la loi de 1839. Il était d'ailleurs habitué de longue main à la subordination envers l'Etat ; un degré de servitude de plus ou de moins, une chaîne un peu plus longue ou un peu plus courte, n'était pas pour lui une telle affaire qu'il dût en pousser des cris de douleur. Il fallait, pour qu'il sentît l'excès de sa dépendance et de son humiliation, qu'il fût conduit, par la déduction pratique de la loi, jusqu'aux actes d'intolérance et de persécution sous lesquels il s'est dignement relevé depuis. »

« Dès que les pasteurs eurent vu le droit se traduire en fait, dès qu'on leur eut dit nettement que l'union de l'Eglise et de l'Etat ne pouvait être que la surbordination de la première au second, qu'il n'y avait plus pour elle d'autonomie, plus d'indépendance ; que l'église nationale, « c'était le peuple politique déléguant, en matière religieuse, toute sa souveraineté aux conseils de la nation, lesquels à leur tour, agissant comme Eglise, délèguent des pouvoirs spirituels au clergé, qui aura de son côté à leur rendre compte ; » oh ! alors le clergé comprit toute l'étendue de son opprobre et de son néant, comme puissance propre. Il comprit qu'il était fonctionnaire civil pur et simple, qu'il avait mission d'enseigner l'Evangile de l'Etat, ou celui de Christ, mais tel que l'entendrait le gouvernement. »

Les faits qui amenèrent le clergé vaudois à sentir en pratique le joug qu'il avait eu le tort d'accepter en théorie, sont trop présents à la mémoire du lecteur pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Nous dirons seulement que la *Revue germanique*, sans inculper les intentions du gouvernement de 1845, lui donne tort dans sa conduite à l'égard des pasteurs démissionnaires.

« Qu'en est-il résulté ? c'est que la politique avec ses passions s'est introduite dans les temples, et que la chaire évangélique se trouve momentanément convertie en tribune politique, du haut de laquelle le gouvernement harangue les populations par l'organe des ministres de la religion, ce qui n'est salutaire ni à la religion ni à la politique. Faut-il s'étonner après cela, que des pasteurs aient été d'avis de ne pas donner lecture de certaines élucubrations de ce genre, d'autres de ne les lire qu'en partie, d'autres de les commenter à leur manière ? »

Après avoir justifié l'ensemble des démissionnaires d'être sortis d'un établissement religieux qu'on voulait asservir aux passions politiques, M. Tissot s'occupe de ceux qui se constituèrent en église libre. Mais avant cela il fait sur l'acte de la démission elle-même une remarque profonde qui montre qu'il s'est bien rendu compte de la situation.

« Trois partis, dit-il, sont proposés dans l'assemblée des ministres : s'abstenir de toute démarche ; s'adresser au Grand Conseil pour faire rentrer le pouvoir exécutif dans les voies de la légalité ; ou bien enfin, si l'on désespérait d'obtenir justice, se démettre des fonctions de ministre officiel, et ne retenir que le caractère de ministre *ecclésiastique*, sauf à l'exercer en dehors de la tutelle de l'Etat. *Le parti le plus sage était évidemment le dernier.* »

Chose bizarre ; le parti qu'on prit, en rendant la lutte impossible, n'en fit pas moins accuser l'église libre de céder à des préoccupations politiques ! C'est au contraire, s'il n'y avait pas eu fondation d'une église nouvelle, que la lutte serait devenue essentiellement politique et sociale.

Aussi M. Tissot n'a-t-il pas de peine à justifier l'église libre des accusations banales dont elle a été l'objet.

« Le Grand Conseil lui-même, dit-il, n'a pas reculé devant l'accusation de tendances politiques. Mais où est la preuve? Nous l'avons inutilement cherchée. »

Il est une autre imputation que l'écrivain de la *Revue germanique* repousse avec force.

« Ne sachant plus, dit-il, qu'imputer aux religionnaires, on les accuse d'être en opposition avec la volonté du peuple. Mais depuis quand cette volonté, si elle est injuste, doit-elle être si fort respectée? Depuis quand la volonté générale a-t-elle le pouvoir de changer la nature des choses, de convertir la justice en injustice? Le peuple aurait-il donc des pouvoirs et des privilèges que nous ne concevons même pas dans la divinité? »

Après avoir cité une page de la constitution de l'église libre, M. Tissot ajoute:

« Rien, dans cette constitution, ne peut raisonnablement porter ombrage à aucun pouvoir, soit temporel, soit spirituel. C'est une affaire toute d'intérieur, et, pour ainsi dire, de famille. Voilà donc cette Eglise qui a inspiré tant de préventions et d'effroi, qui a suscité tant de haines et de vexations! Tout son crime est d'avoir voulu être évangélique, d'avoir voulu établir et faire reconnaître son droit comme telle. Elle sentait que l'Eglise officielle tournait de plus en plus à l'institution humaine. L'Eglise libre s'est arrêtée tout à coup sur cette pente, et a déclaré qu'elle entendait rester une institution divine. Voilà son crime. »

« A nos yeux, c'était son droit, c'était son devoir; il faut la féliciter de l'avoir compris et d'avoir su rester fidèle à l'honneur et à la conscience. »

« Elle a repoussé simplement, mais victorieusement, tous les reproches par lesquels on a tenté de la déconsidérer aux yeux du pays. Il lui restait à souffrir dignement pour sa foi. Elle n'y a pas manqué. »

« Le clergé vaudois a été admirable dans ses rapports avec le gouvernement et les populations; il s'est montré ferme, éclairé, charitable et plein de foi. On ne sait ce qu'il faut louer davantage en lui, ou de la modération de son langage, ou du juste respect qu'il ne cesse de témoigner pour l'autorité civile, ou de son inébranlable attachement à ses convictions religieuses. Mal jugé par un peuple égaré, mal vu du pouvoir, persécuté de tout le monde, il a su tout sacrifier pour suivre sa conscience. »

L'auteur de l'article remarque qu'en tout ceci les pasteurs vaudois ont su faire passer la question de principes avant les préoccupations personnelles.

« Ils auraient pu, dit-il en un langage sévère et juste, reprocher au gouvernement d'avoir manqué à ses engagements, ils s'en sont abstenus. Ils n'ont vu que les droits de l'Eglise dans leurs droits, que les intérêts de la religion dans leurs intérêts. »

« Il faut remarquer encore (ajoute M. Tissot), à l'avantage des pasteurs démissionnaires, l'extrême réserve, la bienveillance même avec laquelle ils ont parlé de ceux de leurs collègues restés attachés à l'église officielle, ou qui sont venus de l'étranger occuper les postes qu'ils ont dû abandonner. En général, ils ne les jugent point, et s'ils le font, c'est toujours avec les plus grands égards. »

Le collaborateur de la *Revue germanique* ne trouve pas qu'en somme les rapports des deux églises aient présenté rien de particulièrement fâcheux.

« Il faut même admirer, dit-il, que l'esprit de justice et de charité ait fini, depuis quelques années déjà, par l'emporter à un tel point, que les relations sont devenues amicales, et que la bonne harmonie va même, en certains cas, jusqu'à une entente cordiale pour opérer en commun des œuvres qui demandent l'union combinée des deux forces. »

Mais tous ces faits bien constatés n'étaient pas de nature à retenir le gouvernement vaudois; il avait décidément pris peur, et il ne voyait de salut pour lui qu'en dehors des lois de la justice et de l'équité.

« Le pouvoir, méconnaissant ce qu'il doit à la vraie liberté, à la justice, à la moralité publique et privée, à la bonne harmonie des citoyens, à l'honneur et à la prospérité matérielle du pays, à la cause du protestantisme et au progrès de la civilisation, a semblé un instant vouloir régner sur les consciences et marcher sur les traces du despotisme clérical d'un autre âge et d'une autre communion. Et, cependant, les hommes aux mains desquels les destinées de ce beau pays étaient remises ne manquaient ni de lumières, ni d'amour de la liberté, ni surtout de patriotisme; ils se déclaraient ennemis de toute persécution religieuse. Il faut donc

que le salut public leur parût incompatible avec la liberté des cultes, avec l'indépendance absolue de toute religion digne de ce nom ; car, à coup sûr, ils devaient gémir de leurs propres actes. »

» Cette incompatibilité, loin d'être visible à tous les yeux, ne semble avoir frappé que ceux du pouvoir. En vain il a essayé de la mettre en lumière; il n'est parvenu qu'à convaincre le public éclairé qu'il était sous l'empire d'une illusion, d'une crainte *parfaitement chimérique*. »

Après s'être occupé des événements qui ont provoqué la formation de l'Eglise libre, la *Revue germanique* jette un coup-d'œil sur son présent et sur son avenir. Le seul fait de son existence lui paraît de la plus haute importance. « *Le canton de Vaud*, dit-il, *a su montrer à l'Europe que, dans son sein, la religion n'a besoin pour fleurir que d'être libre, et que les charges du culte public peuvent être couvertes en contributions volontaires de la part des fidèles, sans aucun préjudice, ni pour la religion, ni pour la dignité de ses ministres.* » C'était là une expérience qu'il valait bien la peine de faire. Et qui nous dira que telle église officielle qui l'a d'abord vue de mauvais œil, ne sera pas encouragée à en profiter un jour si le système gouvernemental devient par trop insupportable?

L'auteur est ainsi conduit à se rendre compte de l'existence même de l'Eglise libre et à faire, à cette occasion, des remarques d'autant plus dignes d'attention qu'elles viennent d'un homme impartial et désintéressé. La manière particulière dont cette société obtient ses moyens de subsistance ne lui a pas échappé.

« L'Eglise libre, dit-il, n'est pas dotée et ne reçoit pas de ces donations qui pourraient à la fin devenir une dotation. Elle ne perçoit que des dons annuels destinés à la faire vivre au jour le jour. Elle ne s'inquiète pas du lendemain : tout est libre et le fruit de la foi du moment ; qu'elle vienne à défaillir ou à changer cette foi, l'Eglise n'aura rien à regretter, elle n'aura pas engagé l'avenir, elle s'abstiendra ou bien elle agira sous une inspiration nouvelle, avec toutes les ressources qui lui auront été ménagées par la délicatesse de conducteurs spirituels qui ne voudraient point profiter d'un élan de zèle. Et cependant la piété ne se lasse point : chaque année elle réalise un tribut de 130 à 140 000 fr.[1] »

L'auteur voit aussi une preuve de l'abondance de vie qui circule dans les veines de l'Eglise libre, dans le travail de la pensée qui s'y accomplit. Il cite à l'appui le *Chrétien évangélique* et les *Etudes évangéliques pratiques*. Après avoir caractérisé la tendance de ces deux journaux comme insistant, le premier sur le caractère personnel de la pratique religieuse, le second sur le caractère social, il apprécie lui-même les rapports de ces deux éléments.

« Les deux tendances sont vraies, mais elles ne s'excluent pas : si l'homme est essentiellement sociable, il n'est pas moins essentiellement personnel. Il a besoin d'être soi, de se recueillir, de s'appartenir, d'avoir ses sentiments et ses vues propres, de se conduire même en conséquence, sauf à se trouver en cela d'accord avec un plus ou moins grand nombre de ses semblables, et à s'unir à eux dans un but commun, mais sans rien perdre de sa personnalité, ni des droits qui en sont inséparables. Il ne s'unit point pour s'affaiblir et s'effacer, mais au contraire pour être plus fort et plus véritablement indépendant. L'association religieuse, plus encore que l'association civile, n'est point destinée à réduire l'individu, à l'amoindrir, à l'absorber, à l'anéantir, mais bien à lui donner toute la valeur qu'il est capable d'acquérir, à la réaliser pour ainsi dire pleinement. La société est le moyen, l'individu est la fin. »

[1] Voici en termes plus exacts les sommes fournies par nos églises depuis quelques années, tant pour leurs contributions à la caisse centrale que pour leurs dépenses locales et pour leur participation à des œuvres d'évangélisation et de missions :

En 1857	fr. 127 000
1858	» 129 500
1859	» 133 000
1860	» 140 000
1861	» 150 000
1862	» 148 000

Dans ces chiffres ne sont pas compris les dons individuels envoyés directement à certaines sociétés religieuses. (*Réd.*)

Mais le terrain ecclésiastique n'est pas le seul sur lequel les Eglises libres sont appelées à faire une œuvre de réconciliation et de vraie largeur chrétienne. A quoi servirait-il d'avoir appris à vivre ensemble à des hommes ayant des idées différentes sur l'Eglise, son organisation, sa discipline, si l'institution devait être exploitée au profit d'un parti théologique excluant tous ceux qui ne penseraient pas comme lui? L'œuvre de réparation ne serait qu'à moitié faite, si, tandis que des congrégationalistes et des presbytériens, des baptistes et des pédobaptistes peuvent vivre ensemble, il n'y avait de place, dans les Eglises libres, exclusivement que pour les représentants d'un seul type dogmatique. Il faut que le Wesleyen puisse s'asseoir à côté du Calviniste, le Luthérien à côté du Zwinglien: la largeur ecclésiastique réclame une largeur dogmatique correspondante: les Eglises libres sont tenues, sur la base d'un christianisme positif et bien accentué, de faire la place large et facile à des hommes appartenant à des écoles théologiques différentes.

C'est du reste là ce que leurs fondateurs ont bien senti dans nos pays de langue française; car ils ont établi des professions de foi qui ont un caractère assez général pour pouvoir être adoptées par l'ensemble des chrétiens évangéliques. La largeur et la tolérance ont donc le *droit* écrit pour elles; elles sont constitutionnelles; il ne faudrait rien moins qu'un coup d'Etat pour introniser l'étroitesse dogmatique dans les églises libres. Si pareille chose arrivait jamais, si les églises libres devenaient la proie d'un dogmatisme ombrageux et exclusif, nous assisterions au plus triste spectacle. Pour arriver à l'exclusion de certains hommes qui déplairaient à un parti puissant, on verrait se former les coalitions les plus étranges. Une fois engagé dans cette voie, la profession de foi de l'Eglise ne tarderait pas à être entourée d'un long commentaire. Un jour on ajouterait un article pour rendre la position des arminiens intenable; un autre jour on rédigerait une formule pour se débarrasser des tendances luthériennes ou zwingliennes. Bientôt les baptistes et les pédobaptistes ne pourraient se souffrir côte à côte, les multitudinistes et les individualistes rompraient avec éclat, et l'esprit sectaire célébrerait un triomphe définitif sur les ruines des églises dissoutes et des espérances qu'elles avaient fait naître pour l'avenir du royaume de Dieu.

En tout ceci le premier pas est le plus important. Dès que les églises libres auraient mis des entraves à la largeur ecclésiastique et dogmatique qu'elles ont mission de faire triompher, elles s'engageraient dans un mouvement de recul, dans un travail de *désagrégation* qui aboutirait fatalement à leur entière dissolution: peu importe que le mouvement dans le sens de l'étroitesse débutât sur le terrain ecclésiastique ou sur le terrain théologique; les deux sphères sont solidaires: « Nous sommes tous sectaires par un certain bout, » a dit un homme qui l'était moins que personne. Dès que le mauvais esprit serait délié chez l'un, il en profiterait pour se donner carrière chez tous les autres.

Le péril que nous signalons serait-il chimérique? Nous voudrions le croire; mais quiconque connaît un peu l'histoire de l'Eglise, sait que ce que nous venons de supposer comme possible s'est largement réalisé dans le passé: et pour si haute idée qu'on ait de notre siècle éminemment progressif, chacun sait qu'il a vu plus d'un essai de restauration.

Quoi qu'il en soit de la possibilité de ces dangers menaçant l'avenir des églises libres, si nous en croyons M. Tissot celle du canton de Vaud du moins n'aurait rien à redouter. Et cela, pour une raison fort simple, c'est que, non contente de trancher le problème théoriquement, elle l'aurait résolu pratiquement; ne se bornant pas à pratiquer la largeur ecclésiastique, elle réa-

liserait en outre la largeur théologique et dogmatique sur la base d'une foi vivante et positive.

« Les nuances qui se dessinent sur le fond commun, dit notre auteur en parlant de l'église libre, n'amènent aucune rupture. L'esprit religieux y est éclairé, efficace, et partant très indulgent. Il y a plus, cette indulgence n'en est une aux yeux de personne : *c'est un devoir pour celui qui l'accorde, et un droit pour celui qui l'obtient.* Les fidèles de tout ordre sont instruits dans ce sentiment par les pasteurs. La manière dont ils remplissent cette partie de leur ministère est le fruit naturel des savantes leçons qu'ils ont reçues à la Faculté de théologie. Là des maîtres éprouvés les ont initiés aux doctrines diverses qui se partagent le monde religieux, et leur ont fait comprendre la nécessité de la tolérance, même en matière dogmatique. »

« On s'abuserait cependant si l'on croyait que leur foi et leur zèle dussent en souffrir ; il est constant, au contraire, que la piété et l'esprit de sacrifice ont été croissant ; pasteurs et fidèles sont aujourd'hui plus que jamais persuadés que le christianisme est une religion essentiellement libérale, et que cette religion est particulièrement destinée à l'union par le sentiment, par l'amour, malgré les différences possibles sur le dogme ou sur la croyance. C'est précisément pour échapper à toute autorité étrangère à celle de l'Ecriture et à celle de la raison appelée à recevoir et à entendre celle de l'Ecriture, que les membres de cette église restent de plus en plus persuadés que la société religieuse doit, pour conserver toute la liberté d'allure indispensable à une foi vivante et personnelle, ne dépendre en aucune manière de la société civile ; les intérêts de l'un sont tout différents de ceux de l'autre, et s'ils s'y rattachent à certains égards, ce n'est qu'indirectement et par des accessoires qu'il faut se garder de confondre avec le fond même de la religion. »

Voilà bien des éloges. Nous ne savons s'ils seraient tous acceptés, et il ne nous appartient pas de dire s'ils sont tous mérités. Mais dussions-nous être accusé d'optimisme, nous croyons que l'Eglise libre du canton de Vaud a tout ce qu'il faut pour atteindre soit le but de l'Eglise du Christ en général, soit le but spécial de cette forme nouvelle et meilleure que l'Eglise chrétienne tend à revêtir, et dont les églises libres existantes nous fournissent les premiers exemples.

« Grâce à Dieu, dit notre auteur, l'église libre vit aujourd'hui de sa propre vie, d'une vie paisible et honorée. Si elle ne s'est pas beaucoup étendue depuis 18 ans, elle s'est du moins suffisamment affermie pour qu'il soit permis d'espérer que c'est là un de ces établissements où la fantaisie et le goût du moment ne sont pour rien, et qui, reposant sur des convictions profondes et fortes, ont pour eux l'avenir réservé aux principes devenus des croyances populaires.

Assurément, les chrétiens qui fondèrent l'Eglise libre du canton de Vaud n'avaient pas la moindre idée de préparer à l'histoire un fait important et qui dût fixer l'attention d'hommes placés en dehors de l'action immédiate de cette église. Ils voulaient obéir à leur conscience et rien de plus. Il s'est trouvé cependant qu'en agissant de la sorte ils ont préparé un abri pour un grand nombre d'âmes pieuses qui avaient besoin d'une église évangélique professant ouvertement les doctrines essentielles du christianisme, et reposant non plus sur une fiction, mais sur une adhésion réfléchie et volontaire. Outre cela, le développement graduel et continu de l'église libre du canton de Vaud a fixé l'attention des hommes toujours plus nombreux qui se préoccupent des rapports de l'Eglise et de l'Etat. La vue d'une église se soutenant et se gouvernant elle-même, et réussissant à élargir peu à peu son cercle par l'effet même de l'évangélisation, les dispose à considérer la séparation administrative de la société civile et de la société religieuse comme la solution de l'un des grands problèmes du temps présent. Quels devoirs nouveaux cette position providentielle n'impose-t-elle pas aux membres des églises libres ! Ne doivent-ils pas redoubler de zèle, de dévouement personnel, de générosité et d'activité pour accomplir la tâche que le Seigneur leur

confie.? Par là même aussi, ils fourniront toujours mieux la preuve des ressources de tout genre que peut déployer le système volontaire qui est à la base de leurs églises.

Nous livrons ces pensées à la méditation de tous ceux auxquels est cher le principe de l'indépendance de l'Eglise, principe qui n'est au fond qu'un autre nom de la doctrine chrétienne de la souveraineté de Christ sur son église.

z.

CORRESPONDANCE.

—

Le Catholicisme dans le canton de Berne.

Berne, Mai 1868.

I

Une personne qui est au courant de nos affaires, me disait dernièrement : « Le catholicisme gagne du terrain dans notre canton. Certains faits sont significatifs, et il faudrait y prendre garde. »

Cette question s'était déjà plus d'une fois présentée à mon esprit, mais dès lors elle a pris de l'importance à mes yeux, et je veux essayer au moins de la poser par quelques faits. Ce n'est pas sans crainte, cependant, que je l'aborde : il est si difficile, dans les questions de partis et de controverse, de garder en tout une juste mesure, de ne dire ni plus ni moins que ce que l'on sait, pense et croit, de toujours bien voir et bien juger, et de n'être soucieux que de la vérité présentée avec humilité et amour. Que de légèreté, que de témérité, que d'inexactitudes, que de hauteur souvent, dans ce que nous écrivons! Et que nous aurions besoin, nous tous qui manions la plume au nom de la vérité évangélique, qu'on nous fît de temps en temps un bon sermon sur les devoirs de l'écrivain chrétien, et sur la nécessité de mieux surveiller une plume dont il nous sera redemandé compte au dernier jour! Car *les hommes rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles vaines qu'ils auront dites :* combien plus de celles qu'ils auront écrites, et par lesquelles ils auront affadi ou obscurci la vérité, répandu des erreurs ou des mensonges, amoindri ou terni des réputations, jeté un faux jour sur des frères, des églises, ou des œuvres chrétiennes! Nous ne devrions jamais prendre la plume qu'avec crainte, et en demandant à Dieu de nous remplir d'un esprit de vérité, de sagesse et d'amour. Mais je passe à mon sujet.

II

Le canton de Berne, sur une population de près d'un demi-million d'habitants, compte environ 60 000 catholiques, soit un huitième de la population totale, habitant la partie centrale et septentrionale du Jura bernois. Ces catholiques sont très attachés à leur religion, et leurs curés paraissent, en général, être des hommes respectables et sincères dans leur foi. Le plus grand nombre tend, je crois, vers l'extrême du jésuitisme, comme en France. Du temps de l'*Univers catholique*, ce journal était leur feuille de prédilection. On dit qu'ils sont aujourd'hui divisés en ultramontains et libéraux; mais, si je ne me trompe, aucun principe n'est engagé dans cette division : il s'agirait simplement de plus ou moins de raideur à l'égard de l'esprit moderne et de la politique du gouvernement bernois. Ils comptent dans leur sein des hommes (le nouvel évêque, par exemple) qui ont une grande réputation de piété. J'ai été longtemps lié avec l'un d'eux, qui m'a souvent édifié par sa foi et sa charité évangélique. Nous étions d'accord sur les vérités essentielles; et pourtant il était grand partisan des Jésuites! D'autres ecclésiastiques se sont fait un nom par leurs talents littéraires. L'abbé Misselin, ancien précepteur de François II, est l'auteur de l'ouvrage *Les lieux saints, pèlerinage à Jérusalem* [1]. L'abbé Bélet [2] publie à Besançon une revue de théologie catholique, patronée par des évêques français. Le curé Lachat, maintenant évêque de Soleure, a publié une nou-

[1] Paris, 1858, 3 vol. grand in-8°. Mgr Misselin est abbé mitré de Ste Marie-de-Dez, en Hongrie, camérier secret de Sa Sainteté Pie IX, chanoine de la cathédrale de Grosswardein (Hongrie), et membre de plusieurs académies.

[2] Cet abbé Bélet n'est pas le grand-conseiller qui a joué un rôle politique en 1850.

velle édition des *Œuvres de Bossuet*, qui rétablit les passages que les éditeurs précédents avaient modifiés dans un intérêt littéraire. L'abbé Crelier, longtemps professeur de philosophie à Porrentruy, a fait une traduction des *Psaumes* et du *Livre de Job*, et a publié dernièrement un ouvrage intitulé : *La religion vengée des impiétés de M. Renan* [1]. D'autres prêtres, tels que l'abbé Vautrey [2], vicaire à Porrentruy, qui vient de publier un travail historique sur *César et Arioviste*, l'abbé de l'Hôste, ancien principal du Collége de Porrentruy, et maintenant curé à Moutier (village protestant), puis l'abbé Bélet [3], curé à Grandefontaine, et l'un des soutiens, dit-on, de la *Gazette jurassienne*, sont des hommes instruits et influents. Les laïques comptent également parmi eux un grand nombre d'hommes marquants, magistrats, avocats, professeurs, pédagogues, médecins. MM. Thurmann, ancien directeur de l'école normale du Jura, Péquignot, ancien landamman, inspecteur des écoles du Jura, Stockmar, conseiller d'Etat, Migy, président du Conseil d'Etat, Carlin, président du Grand Conseil, ont exercé et exercent encore une grande influence dans les affaires jurassiennes et cantonales. Les trois derniers sont aussi membres du Conseil National. Sous le rapport religieux, les laïques catholiques influents se séparent, en général, de la foule et des prêtres, par leurs idées rationalistes. Leur mot d'ordre est *tolérance !* Toutefois, ils ne font opposition aux prêtres que dans le domaine politique. En matière religieuse, ils s'inclinent devant leur église et sont prêts à lui rendre, par complaisance, les services qu'elle leur demande. Ci et là, l'un d'eux, par franchise juvénile a bien essayé de la braver, mais cela n'a pas duré; il est bientôt revenu à des sentiments de respect et de soumission. Les conversions au protestantisme sont des événements presque inouïs.

Tel est, en peu de mots, le personnel influent du catholicisme dans le canton de Berne, et il s'agirait maintenant d'examiner si réellement l'Eglise romaine gagne du terrain au milieu de nous.

[1] Ce titre, comme cet autre : *Le Radicalisme suisse dévoilé*, peint le caractère rigide de cet austère, mais respectable prêtre catholique.

[2] Fils de l'ancien conseiller d'état (1831).

[3] L'ancien grand conseiller.

III

Le premier fait qui frappe, lorsqu'on examine le catholicisme à ce point de vue, c'est que, à la faveur de l'industrie et du radicalisme, il s'étend de plus en plus dans le Jura protestant; depuis quelques années il a ouvert des lieux de culte à Moutier, à Bienne, à St.-Imier. Dans cette dernière localité, on va construire une église. Les écoles viendront ensuite. A Berne, il y a depuis longtemps une paroisse catholique; et, quoiqu'elle ne compte qu'environ 1300 âmes, elle y bâtit une petite cathédrale qui coûtera, dit-on, près d'un million [1]. La maçonnerie est terminée, le toit posé, et l'on va commencer la tour. Dans cette extension du catholicisme en dehors de ses limites confessionnelles, on ne saurait guère voir cependant autre chose qu'un fait naturel, qui découle du libre établissement. Je ne connais jusqu'ici qu'un seul cas de conversion au catholicisme. Mais le mélange des populations amène les mariages mixtes, et ceux-ci tournent ordinairement au profit du catholicisme. C'est là un genre de propagande que le clergé romain à la vérité ne recherche pas, mais il en profite, et cela donne déjà lieu à des frottements dans les paroisses devenues mixtes. Un pasteur avait, par exemple, béni trois mariages mixtes, dont le curé ne s'était pas soucié. Les enfants sont venus, et alors c'est le curé qui a baptisé. L'un des enfants étant mort, on est retourné auprès du pasteur pour enterrer, mais cette fois-ci, il a refusé d'être le jouet du catholicisme.

Si les progrès du catholicisme dans notre canton se bornaient à ces faits naturels et extérieurs, on aurait mauvaise façon de trop s'en plaindre, d'autant plus qu'on peut leur trouver quelque compensation dans le nombre croissant des protestants à Porrentruy et à Delémont, où des lieux de culte sont établis depuis longtemps. Mais le catholicisme empiète aussi sur nos institutions, et il se fait peu à peu accepter par l'opinion publique, naguère encore si déraisonnablement hostile à tout ce qui

[1] On y a déjà consacré 400 000 fr.

ressemblait à la soutane. Le Jura protestant, lié aux catholiques par la langue (le reste du canton, soit les 4/5, est allemand) pâtit le plus sous ce rapport.

IV

Ceci se montre d'abord dans le champ si important de l'instruction publique.

Le collége de Porrentruy, auquel le Jura catholique doit sa supériorité intellectuelle, a été transformé par notre gouvernement actuel en école cantonale pour tout le Jura, et il attire déjà un certain nombre de jeunes jurassiens protestants [1]. L'école normale des instituteurs et l'école modèle ont été également placées à Porrentruy. L'école normale des filles est à Delémont. Tous ces établissements, quoique réputés mixtes, ont et doivent avoir *en fait* des directeurs et des maîtres catholiques, et si on leur accorde par forme d'équité *un* maître protestant, je ne sache pas qu'il y représente rien de positif, et il ne reste ainsi que les deux heures de religion données par le pasteur. Enfin, l'inspecteur des écoles du Jura est encore un catholique. Qui oserait prétendre que les intérêts religieux du Jura protestant soient sauvegardés dans un tel état de choses? Le Jura catholique, et il aurait certes raison, ne supporterait pas un semblable régime. On le sait; et pour faire oublier au Jura protestant son abdication, on lui dit que les catholiques sont encore trop intolérants, que nos élèves font du bien aux élèves catholiques, et que cet ordre de choses prépare l'ère de la tolérance religieuse. C'est là le langage ordinaire des catholiques laïques dont j'ai parlé plus haut. Par de tels discours, ils ont calmé les craintes du Jura protestant, dissipé ses scrupules et fait accroire à plusieurs qu'il est à la tête du monde civilisé. Et l'on oublie que nous avons plus besoin de convictions que de tolérance, de principes positifs que d'une apparente fraternité établie sur l'indifférentisme religieux! Et l'on ne voit pas que le Jura protestant n'a plus d'avenir intellectuel, que la carrière de l'enseignement y est presque bornée à l'école primaire [1], que déjà il n'a plus, comme autrefois de représentant dans le gouvernement, plus de chef, plus de tête, qu'il manque d'hommes pour la chose publique, qu'on éloigne du Grand Conseil et des emplois [2] ceux de ses enfants qui pourraient le représenter, que les deux tiers déjà de ses pasteurs sont des étrangers, et qu'il n'a nulle perspective de voir s'améliorer sa déplorable position. Je sais bien que notre Jura réformé a trop peu d'étendue et d'importance numérique pour prétendre à de grandes choses [3], mais au moins ne faudrait-il pas lui ôter le peu qu'il pourrait conserver, et traiter de retardataires ceux qui souffrent de le voir ainsi dépouiller. Ceci n'est pas une tirade. Combien n'en a-t-on pas voulu, surtout en haut lieu, aux pasteurs du Jura qui ont réclamé contre la mesure qui oblige nos jeunes institutrices à aller passer trois années à Delémont, dans un établissement catholique? Et tout dernièrement des meneurs n'ont-ils pas vu de mauvais œil la fondation et l'ouverture à Courtelary d'un orphelinat pour le Jura réformé? C'est, disent-ils, une œuvre d'aristocrates! Voilà comment comprennent le progrès certaines têtes éclairées du Jura protestant [4].

V

Si, du domaine de l'instruction, nous passons dans la sphère civile et politique, nous

[1] Nos protestants iraient plus volontiers étudier à Neuchâtel, mais le prix des pensions y est trop élevé, et le Gymnase n'a pas, que je sache, de section industrielle se rattachant au Polytechnicum. On aurait dû régler la question de l'enseignement par un concordat et fonder un pensionnat jurassien à Neuchâtel. De cette manière on eût sauvegardé les intérêts religieux et intellectuels du Jura protestant. Mais qui s'en soucie? Pas même les intéressés!...

[1] Le progymnase de Bienne est allemand. Celui de Neuville est une affaire locale qu'on n'a pas su ou pu faire prospérer jusqu'à présent.

[2] Dernièrement on a encore écarté de la Cour suprême un de nos meilleurs juges du Jura réformé et l'on a donné sa place à un catholique.

[3] 35 000 âmes environ, 40 000 en y comprenant Bienne.

[4] On finira par reconnaître dans le Jura protestant où l'on nous mène, mais alors il n'y aura peut-être plus assez de force pour se relever. Ce n'est pas quand la mouche est entourée par les fils de l'araignée, qu'elle peut sortir de son filet, encore qu'elle fasse tous ses efforts.

y trouverons aussi l'élément catholique en progrès.

Les principaux fonctionnaires du plus grand district réformé du Jura (Courtelary), le préfet, le greffier, des députés, des avocats, des notaires, des médecins, sont catholiques et ont la haute main dans les affaires. Il y a tel village, en grande majorité protestant, où les affaires locales seront bientôt entre leurs mains. Preuve palpable de l'affaiblissement intellectuel du Jura réformé! Dans les affaires cantonales, les catholiques ont aussi gagné du terrain. Le Jura catholique a maintenant, contrairement à l'ancien usage, deux représentants au lieu d'un, au Conseil d'Etat, et nous avons toujours un catholique, soit à la tête du gouvernement, soit à la présidence du Grand-conseil. Nous avons même eu quelque temps pour directeur des cultes un catholique (duquel au reste on a été fort content). Ces faits, à la vérité, seraient assez insignifiants, s'il ne s'agissait que d'intérêts matériels et politiques : mais il ont aussi une signification religieuse. Le catholicisme, invariable dans son esprit, a une discipline telle qu'il se sert même de ses enfants les moins dociles pour avancer sa cause. Les catholiques employés dans nos affaires publiques sont larges, tolérants et bien éloignés de tout esprit de propagande ; et cependant, d'après ce que j'en ai dit plus haut, ils n'en sont pas moins, au cas donné, les agents de la hiérarchie romaine. Aucun d'eux qui ne se fasse un devoir de soutenir (et avec quelle supériorité contre les allemands !) les intérêts de la partie catholique du canton, et un mérite d'obliger l'évêque. Et à propos du nouvel évêque de Soleure, c'est bien notre gouvernement qui l'a fait nommer. On voulait un évêque jurassien. Or Monsgr. Lachat est un homme influent et actif, qui ne laissera pas reculer les affaires ; et s'il a déclaré qu'il consentait au caractère mixte des établissements d'instruction du Jura, c'est, on peut en être sûr, moins par libéralisme, que pour pouvoir étendre plus facilement son influence et par conséquent celle du catholicisme sur ces établissements. Aussi les catholiques prennent-ils confiance. Ils ont demandé l'autre jour 40 000 fr. au grand conseil pour l'achèvement de l'église catholique de Berne, et leur demande n'a pas été repoussée : elle n'a été qu'ajournée [1]. Dans la discussion qui a eu lieu sur ce sujet, on a entendu un député protestant déclarer qu'il serait prêt à tendre la main à la fusion des deux églises.

[1] L'Etat a déjà donné le terrain avec les bâtiments qui l'occupaient.

VI

La presse nous offre le même genre de progrès.

Les deux principaux organes du Jura bernois, le *Jura* et la *Gazette jurassienne* sont catholiques, le premier avec modération, la seconde avec un zèle incroyable. A l'entendre, toute la politique bernoise tendrait à extirper le catholicisme. Les autres trois ou quatre petits journaux, à l'exception du *Vignoble* de Neuveville, ont des rédacteurs catholiques. Et à Berne, au centre d'une population protestante, nous ne sommes pas beaucoup mieux agés. La part *Feuille d'avis,* qui est entre toutes les mains, a un rédacteur catholique, qui ne cache nullement ses sympathies pour le catholicisme. L'autre jour par exemple, elle reproduisait, avec une complaisance marquée, ce que le célèbre voyageur Munzinger avait dit dans une séance publique à la face d'un auditoire protestant, que nos missionnaires, quoique louables pour leur intention, ne pouvaient faire de bien en Abyssinie ; que la religion primitive de ce peuple était le catholicisme, et que c'est sur cette antique base qu'il faut poser le nouvel édifice religieux. C'est-à-dire, pour qui lit entre les lignes, que ce ne sont pas les missions protestantes, mais celles des Jésuites qu'il faut encourager. Voilà ce qu'on ose nous dire maintenant à Berne, sans que le public s'en étonne, ou même le remarque! M. Munzinger s'est incliné devant Jacobi (missionnaire jésuite en Abyssinie), et a déclaré que détourner les Abyssins du culte de la vierge, ce serait leur enlever le bon Dieu! On entend aussi quelques plaintes contre les sympathies que la *Gazette fédérale,* la feuille des conservateurs, manifeste de temps à autre en faveur du catholicisme. Enfin la *Gazette de Berne*, l'organe du gouvernement, ne parle des affaires catholiques qu'avec les plus grands ménagements [1]. Que de chemin fait en quelques années! Le flot qui avait balayé le *Sonderbund* et les jésuites, revient en arrière, et il reporte les ci-devant ennemis acharnés des Jésuites et l'opinion populaire en général, vers l'extrême opposé! Voilà comment la violence et l'injustice avancent les affaires en matière de foi et de conscience!

VII

Je devrais peut-être m'arrêter ici, et laisser parler les faits; mais je ne puis résister

[1] *Le Courrier du commerce,* feuille très radicale qui paraît à Bienne, recommandait l'autre jour la construction d'une église catholique à Bienne. Cette sympathie pour les catholiques, tan-

au besoin d'y joindre encore quelques réflexions.

Je me demande s'il y aurait dans ce progrès du catholicisme un danger réel pour notre protestantisme. Par instinct, je me refuse à le croire. Cependant, quand on voit nos institutions se déchristianiser de plus en plus; quand on assiste à nos débats théologiques, à nos mesquines discussions sur des points sans importance et que l'on voit les tendances sectaires se multiplier, et un individualisme égoïste empêcher les forces de se grouper; quand on considère que nos pasteurs, si mal préparés pour leur ministère, ne relèvent plus que d'une chancellerie, et qu'on travaille systématiquement à les démonétiser de plus en plus aux yeux du peuple, on se demande si notre protestantisme n'aurait pas perdu sa force sociale, et s'il ne devra pas céder le pas, à la fin, au catholicisme, qui sait tout maintenir sous son égide, qui se sert des hommes, même à leur insu et contre leur gré, comme de *pions* dociles, et qui agit avec une constance et une régularité que ni les temps ni les lieux ne peuvent modifier! Qu'est-ce qu'un échec pour le catholicisme? Les membres lui recroissent comme à une hydre! Le missionnaire Hébich, dans un langage un peu cru et qu'on aime à croire exagéré, dit et répète que le temps vient où tout ce qui ne voudra pas être «rôti ou bouilli» devra se faire catholique. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans notre canton et dans d'autres contrées encore, le protestantisme est en décadence comme religion sociale (je dis religion sociale et non individuelle), tandis que le catholicisme nous présente une phalange compacte et disciplinée. Tout le Jura catholique a tressailli de joie à la nouvelle qu'un de ses enfants avait été nommé évêque; et les fêtes et les articles et les brochures et les photographies se succédaient sans interruption. Au passage de Monsgr. à Berne, les militaires catholiques en garnison dans notre ville ont voulu entendre la voix de leur évêque et recevoir sa bénédiction apostolique. L'église française, qui sert aux deux cultes, en était remplie.

Mais si l'observation qui précède, relative à l'influence sociale plus ou moins grande du catholicisme et du protestantisme, est un fait constant, comme il me le paraît, il y a à ce fait une ou plusieurs causes. Quelles sont-elles?......

† †

dis qu'on ne peut assez faire d'opposition à la partie vivante de notre église réformée, est significative.

Essayons de répondre brièvement à la question que vient de poser l'auteur de la lettre qu'on vient de lire.

Mais, tout d'abord, nous dirons qu'on aurait tort, selon nous, de donner à son assertion sur l'influence comparative du protestantisme et du catholicisme, une portée absolue. Il est telle contrée, l'Ecosse, par exemple, plusieurs parties de l'Angleterre et des Etats-Unis, etc., où l'action du protestantisme dans la société est tout aussi générale et puissante, pour le moins, que l'action du catholicisme dans les contrées les plus soumises au pape. Mais enfin, circonscrite dans de certaines limites, l'assertion de notre collaborateur a malheureusement sa vérité. Or le fait admis, quelles en sont les causes.

1° La religion de Rome est accommodante. Tandis que le protestantisme, lorsqu'il est évangélique, réclame la conversion du cœur et retient à la porte du royaume des cieux tout ce qui est animé de l'esprit du monde, Rome réclame surtout la soumission à l'ordre extérieur de l'Eglise. Si vous avez du reste une piété réelle, tant mieux, cela ne gâte rien à votre affaire; si non, vous pouvez néanmoins recourir pour votre salut aux sacrements, aux messes, aux indulgences, à l'argent, aux pénitences, aux reliques, etc. Or, quand les consciences sont trop peu éclairées pour ne pas voir distinctement la vanité de toutes ces inventions humaines, et qu'en même temps on a quelque souci de son salut, on s'attache d'autant plus fortement à une église qui possède tant de moyens faciles de tranquilliser la conscience, et qui a de la place tout aussi bien pour l'homme inconverti et charnel que pour l'homme nouveau. Le grand nombre n'en demande pas davantage. On consent à tout, plus facilement qu'à renoncer à soi-même et à livrer son cœur à Dieu. Et si le protestantisme réclame cette conversion du cœur pour être admis dans le royaume de Dieu et pour être un membre véritable de l'Eglise, comment le monde aimerait-il une religion qui le condamne et qui l'exclut!

On objectera peut-être que le protestantisme n'est point partout si exigeant, et qu'en particulier la plupart des églises protestantes, étant basées sur le principe de la nationalité, admettent dans leur sein, *au même titre*, l'inconverti ou même l'incrédule, et le croyant. Soit! Mais en cela le protestantisme agit contre son esprit et ses propres principes; tandis qu'en suivant cette voie, le catholicisme est conséquent et suit sa propre pente. Par là même, il y a toujours dans le protestantisme, surtout là où il est plus ou moins vivant, une certaine réaction contre le formalisme. Il ne possède pas toutes ces cérémonies et ces

pratiques soi-disant religieuses, qui amusent et trompent les consciences et qui donnent le change à l'âme; puis la prédication plus pure, plus franche ou moins voilée de la vérité évangélique, ramène davantage les auditeurs protestants en présence de la nécessité de se convertir. De là, chez ceux d'entre eux qui résistent à la vérité, une tendance plus forte que chez les catholiques à l'irritation ou à la désaffection vis-à-vis de leur religion ou de leur église. Personne, plus que Jésus-Christ, n'a été l'objet de la haine des puissants et du peuple, quoiqu'il fût l'ami de tous; et il a dit à ses disciples: « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » L'Evangile et l'Eglise de Christ peuvent se faire estimer du monde, se faire tolérer, accepter jusqu'à un certain point par lui, pour les avantages sociaux et terrestres qu'ils apportent avec eux ; mais, quant à être aimés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, jamais! tant que l'esprit du monde reste essentiellement terrestre et charnel.

2° Une seconde cause de la puissance relative du catholicisme, c'est son organisation extérieure une et compacte, c'est son système hiérarchique. Ce système est dans son esprit, car l'Eglise romaine, puissance politique et religieuse, vise à la domination terrestre plus encore qu'au renouvellement des cœurs; elle demande surtout la soumission extérieure à l'ordre ecclésiastique. Le protestantisme évangélique a aussi son unité; mais elle est spirituelle, basée sur la foi et sur l'amour, et proportionnée au degré de la vie chrétienne. Cette unité s'est montrée, par exemple, à l'occasion des souffrances des Madiaï ou de Matamoros; elle se fait jour dans l'œuvre des missions évangéliques. Néanmoins, l'organisation extérieure du protestantisme représente assez mal cette unité, et groupe moins les forces vives, quoique de nos jours les associations libres (sociétés bibliques, de mission, etc.) suppléent en partie à ce défaut des églises protestantes. Sans rêver ni souhaiter pour ces églises une complète unité extérieure, qui aurait probablement plus d'inconvénients que d'avantages, on peut désirer cependant pour le protestantisme évangélique une organisation qui réponde moins imparfaitement à son esprit, à cette unité intérieure et vivante dans la liberté et la variété, qui est l'un de ses caractères essentiels. Par là, son action générale serait fortifiée. Mais ici se présente un grand obstacle, savoir la dépendance vis à vis des pouvoirs politiques ; principe dissolvant qui, non-seulement parque les églises protestantes à part les unes des autres, mais qui, au sein d'un même pays et d'une même église, enchaîne artificiellement les éléments vivants aux morts, tend à étouffer le mouvement de la vie, et provoque, par une réaction de celle-ci, certaines scissions malheureusement nécessaires. Nous touchons ici à une troisième cause de faiblesse relative pour le protestantisme, savoir:

3° L'union des églises avec l'état. Que le catholicisme recherche l'appui du trône et du glaive, et qu'il y tienne, rien de plus naturel. En cela, l'Eglise romaine est fidèle à son esprit, conséquente à ses principes; et il y a une force dans cette conséquence même. Mais quant au protestantisme évangélique, qui voit le moyen de salut, non point dans des pratiques extérieures, mais dans l'acte spirituel de la foi, et qui ne peut accorder de valeur religieuse à ce qui provient de la contrainte, — le protestantisme, disons-nous, se contredit lui-même dans la mesure où il s'appuie, pour son existence et son entretien, sur le pouvoir et sur la loi. Cette contradiction intérieure, qu'on en ait conscience ou non, ne peut que l'affaiblir. Par cela même que le romanisme est un compromis entre le christianisme et l'esprit du monde, il puise de nouvelles forces dans une sorte d'union de l'Eglise avec les pouvoirs terrestres; mais la force du protestantisme, c'est d'être évangélique, non-seulement dans sa doctrine, mais encore dans ses moyens d'action et dans sa position ici-bas. En outre, dans cette alliance avec l'Etat, le catholicisme, à cause de son organisation fermée, résiste mieux que le protestantisme aux empiétements de son conjoint; ainsi il conserve mieux, au point de vue religieux, son autorité sur les masses. Mais quand on voit une liturgie ou un catéchisme recevoir leur légitimation du vote d'un corps politique, qui peut compter dans son sein un bon nombre ou même une majorité d'incrédules, une telle manipulation de la doctrine n'est pas tout ce qu'il y a de plus propre à la présenter comme une conviction sérieuse et à la recommander. Ainsi l'union extérieure de l'Eglise avec l'Etat, favorable à l'influence du romanisme, est défavorable à celle du protestantisme, de nos jours surtout. C'est là un régime foncièrement catholique, et tout ce qui l'appuie arrête d'autant, dans le milieu social, le souffle de l'esprit protestant. En préconisant et soutenant ce régime, dont ils devraient partout désirer la fin, les protestants sincères ne se mettent pas seulement en contradiction avec leurs propres principes, mais encore ils jouent, vis-à-vis d'un puissant adversaire, le romanisme, le rôle de *dupes*. A Genève, par exemple, et dans d'autres contrées encore, on pourrait s'en apercevoir douloureusement avant un bien grand nombre d'années. (*Réd.)*

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

REVUE CRITIQUE.

—

Vie de Jésus, par Ernest Renan.

Cet ouvrage était attendu avec un frémissement d'impatience et de crainte. Tout le monde l'a lu maintenant et je ne sais si l'on en parle encore; mais il n'importe, un mot suffit à rendre mon sentiment: Mon attente a été surpassée, et l'impression qui subsiste après la lecture est une satisfaction, non sans mélange, il est vrai, mais assez vive.

Et d'abord, *la Vie de Jésus* répond par son plan, par sa conception générale à un besoin que je partageais sans doute avec beaucoup d'autres. Peu familier avec les travaux des Allemands sur le même sujet, il me tardait de voir les appareils et les procédés de l'histoire scientifique appliqués aux merveilleux récits qui ont servi de fondement à la religion chrétienne. Combiner les renseignements fournis par les quatre évangiles, les compléter, les contrôler par l'étude assidue des sources grecques, juives et chrétiennes sur l'état de la Palestine aux temps des Hérodes, (*sic!*) distribuer les faits de détail suivant la chronologie la plus plausible, se pénétrer des temps, s'inspirer des lieux, en un mot, créer une image par l'érudition et par le cœur, par la poésie, le bon sens et la bonne foi, se représenter vivement la manière dont on peut croire que les événements se sont passés, puis exposer ce qu'on aperçoit franchement et sans réticences, — telle est à mes yeux la première tâche à remplir pour arriver à l'intelligence des choses chrétiennes.

Constater d'abord le phénomène aussi fidèlement qu'il est possible, chercher ensuite avec la même liberté d'esprit quelles sont les causes capables d'en rendre compte; ces deux buts me semblaient réclamer deux travaux distincts et successifs. M. Renan les a poursuivis simultanément, et si la clarté des résultats s'en trouve un peu diminuée, sa marche est plus naturelle, plus rapide, et son livre se lit plus aisément que s'il eût adopté l'autre méthode.

Quelle que soit la valeur des solutions proposées, il est bon que la vie de Jésus-Christ ait été écrite d'un tel style dans un ouvrage français et populaire: toutes les opinions seront forcées d'en tenir compte. Qu'elles soient subjuguées ou réduites au silence, je ne le pense point; mais on s'apercevra bientôt que pour assurer le succès d'une tendance opposée, il ne suffit pas de signaler les défauts de cette œuvre-ci, ce qui est peut-être assez facile, non, il n'y a qu'un parti à prendre, fournir la même carrière et la fournir mieux.

M. Renan n'accepte les récits évangéliques que sous bénéfice d'inventaire, il essaie de démêler la vérité de l'erreur; il part donc nécessairement de quelques suppositions préalables, et s'il ne les annonce pas toutes d'entrée, la manière dont il envisage la vie de Jésus nous les fait assez connaître. Le volume que je feuillette encore ne m'a pas laissé, je l'avoue, une image bien nette du fondateur du christianisme; en revanche il fournirait à lui seul, s'il était besoin, tous les traits requis pour modeler l'effigie de M. Renan. Les bons esprits qui, dans un livre, cherchent un homme se réjouiront ici, ils y trouveront l'homme tout entier, avec ses contradictions inépuisables. Donnons quel-

ques moments à cette étude ; à l'heure de se mettre en chemin, il importe de connaître son guide.

Et d'abord, chose curieuse dans un esprit voué aux recherches scientifiques, M. Renan ne croit pas à la vérité. Non-seulement il ne croit pas que l'homme puisse arriver à une certitude légitime, et que « personne ait jamais si complétement raison, que son adversaire ait complétement tort, » mais il ne croit pas que la vérité soit au fond des choses, il ne lui attribue aucun mérite intrinsèque, aucune force propre, aucune vertu. A ses yeux en effet le christianisme est la religion définitive ; « Jésus ne sera pas surpassé, son culte rajeunira sans cesse. » Et cependant, ce culte mensonger dans son objet, est fondé sur le mensonge. L'auteur revient constamment sur cette idée favorite, il semble ne pouvoir s'en séparer ; ce qui fut « l'âme de l'Evangile, » c'est « une chimère ; » — « ce qui le rend efficace pour le salut de l'humanité, » ce sont justement « les rêves dont sont blessés nos principes de science, » les principes de M. Renan. — « Si la pensée de Jésus-Christ s'est introduite au sein de l'humanité pour y porter des fruits éternels, c'est « grâce à son enveloppe fabuleuse. » — Jésus lui-même a vécu du faux : « son rêve l'a rendu fort contre la mort et l'a soutenu dans une lutte à laquelle sans cela peut-être, il eût été inégal. — Celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé. César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus et la France ne serait pas ce qu'elle est, si l'on n'avait cru mille ans à la sainte ampoule de Rheims. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge, et, fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères »...... — « Toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser... On ne réussit jamais sans que la délicatesse de l'âme éprouve quelques froissements... Telle est la faiblesse de l'esprit humain que les meilleures causes sont gagnées d'ordinaire par de mauvaises raisons. »

Ces considérations, dont le but prochain est d'excuser Jésus-Christ d'avoir fait des miracles, nous intéressent surtout par la lumière qu'elles jettent sur son historien. Ce n'est pas un « idéalisme sublime » qui les a suggérées, elles expriment naïvement les conclusions d'un empirisme peut-être un peu sec. L'expérience dit à M. Renan que le succès s'acquiert au prix du mensonge, et la raison lui a fait comprendre que l'important est de réussir. Telle est la sagesse à laquelle on nous assure que « les âmes vraiment religieuses finiront par se plaire. »

Nous entendrons peut-être mieux ceci quand nous saurons ce que c'est que la religion. « L'homme religieux, nous dit-on, voit dans la nature quelque chose au-delà de la réalité, et pour lui quelque chose au-delà de la mort. » — Cette définition n'est peut-être pas trop vague pour traduire le fait dans toute sa généralité ; elle ne l'est pas trop pour notre propos ; elle nous permet de nous poser cette question : La religion est-elle chez l'homme un mérite ou un défaut ? — M. Renan répondrait sans doute : elle est un mérite ; mais pour saisir sa pensée, il faut se rappeler tout ce qui précède sur la fécondité des illusions, sur la vertu du mensonge et sur l'impuissance « des simples idées de moralité individuelle à remuer le monde. » Qu'y a-t-il en effet au-delà de la réalité suivant l'auteur ? — Rien. — Qu'y a-t-il pour l'homme au-delà de la mort ? — Rien. Sur ces deux points il s'explique avec une clarté qui ne laisse pas subsister le moindre équivoque. « Tout se produit dans le monde par des lois où l'intervention personnelle d'êtres

supérieurs n'a aucune part.... Cette idée, que la science moderne a hautement confirmée, est la base de toute philosophie, et l'interprète de la vérité, c'est Lucrèce. »

Il ne faut donc pas se laisser abuser par les habiletés d'une rhétorique sentimentale : le Dieu dont il est question dans ces pages, n'est qu'une idée, dont l'écrivain se plait à reconnaître l'importance dans l'histoire ; mais pour son compte il n'admet pas plus aujourd'hui que précédemment la réalité substantielle de Dieu, inséparable de sa personnalité. La loi de la nature est une inflexible nécessité au-delà de laquelle il ne faut rien chercher ; le cours des choses humaines est livré à la *contingence*, mot savant assez voisin du hasard ; et le « but divin » que le monde poursuit ne peut signifier qu'un ordre de choses meilleur suivant nous, plus conforme aux principes proclamés par notre conscience. L'objet le plus saisissable de la foi du philosophe, c'est « l'universelle vanité. » Il n'y donc rien derrière la nature. Et derrière la mort ? — Il y a « la gloire. » — « Par l'abnégation, Jésus est arrivé à la gloire et à une position unique dans le panthéon rèligieux de l'humanité. » Puis, écoutez ceci : « Ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux subtances, et qui trouvent le dogme déiste de l'immortalité de l'âme en contradiction avec la physiologie, aiment à se reposer dans l'espérance d'une réparation finale, qui sous une forme inconnue satisfera aux besoins du cœur de l'homme. Qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu !.. Un jour le sentiment de l'honnête pauvre homme jugera le monde, et ce jour là la figure idéale de Jésus sera la confusion de l'homme frivole qui n'a pas cru à la vertu, de l'homme égoïste qui n'a pas su y atteindre. » Voilà comment on peut conserver « ces vieux mots un peu lourds » auxquels l'humanité tient encore, Dieu, le règne de Dieu, la vie à venir ; tandis que par d'ingénieux raffinements on en volatilise le sens et le fait évanouir.

Que sera donc « ce *culte pur* annoncé par le fondateur du christianisme et qui finira à la longue par sortir de cette religion ? » Si nous n'étions retenus par la définition de l'homme religieux citée tout à l'heure, nous dirions : ce sera le culte de l'idéal, le culte de la vertu, dévotion peut-être un peu froide chez des esprits convaincus par notre auteur de l'impuissance radicale de la vérité. Attachons-nous pourtant à cette interprétation, la seule possible. Ne demandons pas d'où vient la vertu et comment elle procède des lois inflexibles d'une nature absolument étrangère à l'ordre moral ; ne cherchons pas à prévoir ses destinées, au sujet desquelles nous ne trouverions que des indications diamétralement opposées les unes aux autres, mais voyons en quoi la vertu consiste, essayons de démêler l'idéal moral de M. Renan. Il faut quelque attention pour y réussir. N'allons pas nous gluer aux mots, et parce qu'au début du livre il appelle Jésus, « une personne sublime ; » parce qu'en se fondant sur l'amour que Jésus inspira, il le déclare « grand et *pur* ; » parce que « avec la conscience universelle » il donne à Jésus le nom de « Fils de Dieu » (ce qui ne tire pas trop à conséquence du moment qu'il n'y a pas de Dieu ;) parce qu'une fois, une seule fois si je ne me trompe, il va jusqu'à prononcer le mot de *sainteté*, gardons-nous bien d'imaginer que l'idéal moral de M. Renan soit Jésus-Christ. Loin de là, dans la pensée de l'écrivain, la sainteté est un mot de dédain et de blâme, cela résulte évidemment de l'ensemble du passage, que nous résumons textuellement et fidèlement : « L'honnête et suave Marc Aurèle, l'humble et doux Spinosa ont été exempts de quelques erreurs que Jésus partage. Par notre extrême délicatesse dans l'emploi des moyens de conviction, par notre sincérité

absolue *nous avons fondé*, nous tous qui avons voué notre vie à la science, *un nouvel idéal de moralité*. Mais les appréciations de l'Histoire générale ne doivent pas *se renfermer dans des considérations de mérite personnel*. Marc Aurèle et ses nobles maîtres ont été sans action durable sur le monde. La Philosophie ne suffit pas au *grand nombre*. Il lui faut la sainteté. » — Cette opposition entre l'idéal du peuple et celui des esprits voués à la science est essentielle à noter. On sait assez d'ailleurs avec quel soin le célèbre orientaliste la fait ressortir dans tous ses ouvrages. Il faut l'avoir présente à l'esprit pour entendre la définition qu'il nous donne du christianisme en ces mots : « Il fut l'inauguration *du beau* comme le peuple l'entend. »

Nous trouvons ici la réponse à la question soulevée. L'idéal moral c'est le beau, et la sainteté est une forme populaire, une forme inférieure, imparfaite de la beauté.

Cette absorption de la morale dans l'esthétique est tout à fait conforme à l'esprit du scepticisme qu'on essaie de rajeunir sous un nom d'emprunt. Le bien veut être connu et pratiqué, il suppose la vérité ; le beau ne saurait être démontré, il suffit qu'il soit senti ; l'appréciation du beau relève du goût, qui est un instinct. Le beau c'est ce qui plait. Le complément du scepticisme, c'est une morale épicurienne, et cet épicurisme, plus ou moins raffiné, est la senteur qui s'exhale de tout le volume. Après avoir essayé d'établir que Jésus-Christ condamne la richesse en elle-même, l'auteur ajoute : « Un sentiment d'une admirable profondeur domina en tout ceci Jésus, ainsi que la bande de joyeux enfants qui l'accompagnaient, et fit de lui pour l'éternité le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie. En dégageant l'homme de ce qu'il appelait « les sollicitudes de ce monde, » Jésus put aller à l'excès et porter atteinte aux conditions essentielles de la société humaine, mais il fonda ce haut spiritualisme qui pendant des siècles a rempli les âmes de joie à travers cette vallée de larmes. Il vit avec une parfaite justesse que l'inattention de l'homme, son manque de philosophie et de moralité viennent le plus souvent des distractions auxquelles il se laisse aller, des soucis qui l'assiégent et que la civilisation multiplie outre mesure. L'Evangile, de la sorte, a été le suprême remède aux ennuis de la vie vulgaire, un perpétuel *sursum corda*, une puissante distraction aux misérables soins de la terre, un doux appel comme celui de Jésus à l'oreille de Marthe : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes de beaucoup de choses ; or une seule est nécessaire. » Grâce à Jésus l'existence la plus terne, la plus absorbée par de tristes ou humiliants devoirs a eu son échappée sur un coin du ciel. Dans nos civilisations affairées, le souvenir de la vie libre de Galilée a été comme le parfum d'un autre monde, comme une « rosée de l'Hermon, » qui a empêché la sécheresse et la vulgarité d'envahir entièrement le champ de Dieu. »

Voilà le sens que reçoit ici la morale chrétienne. « Jésus méprisant la terre, fondait la grande doctrine du *dédain transcendant*, vraie doctrine de la liberté des âmes, qui seule donne la paix. » — « Ce que Jésus a fondé, ce qui restera éternellement de lui, c'est la *doctrine de la liberté des âmes*. Le chrétien véritable est un exilé : que lui importe le maître de cette terre, qui n'est pas sa patrie ! » On voit que « la liberté des âmes » et « le dédain transcendant » sont deux synonimes. On voit aussi comment il faut entendre la morale chrétienne pour l'accommoder aux évidences de l'intérêt bien entendu. L'ascétisme, le spiritualisme sont excellents au point de vue esthétique, comme aliments offerts à l'imagination faute de mieux ; quant à les pratiquer, c'est tout autre chose. Ces préceptes que l'on a quelquefois trouvés sublimes :

« Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre. Si quelqu'un

te fait un procès pour ta tunique, abandonne-lui ton manteau.

» Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi.

« Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent.

» Ne jugez point et vous ne serez point jugés. Pardonnez et on vous pardonnera. Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux. Donner vaut mieux que recevoir.

» Celui qui s'humilie sera élevé; celui qui s'élève sera humilié. »

Ces préceptes qu'on a quelquefois trouvés sublimes, M. Renan les appelle tout simplement des *excès*. Passe encore pour avoir trempé dans de faux miracles, puisque c'était la condition du succès : « Jésus dut choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge. » Mais exiger le renoncement, demander à l'homme le mépris de sa propre vie, c'est *mépriser les saines limites de la nature humaine :* « Quelque chose de plus qu'humain et d'étrange se mêlait alors à ses paroles ; c'était comme un feu dévorant la vie à sa racine, et réduisant tout à un affreux désert. Le sentiment âpre et triste de dégoût pour le monde, d'abnégation outrée, qui caractérise la perfection chrétienne, eut pour fondateur, non le fin et joyeux moraliste des premiers jours, mais le géant sombre qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors de l'humanité. On dirait que dans ces moments de guerre contre les besoins les plus légitimes du cœur, il avait oublié *le plaisir* de vivre, d'aimer, de voir, de sentir. »

» Dépassant toute mesure, il osait dire: « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même et me suive ! Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Tenir à la vie, c'est se perdre ; sacrifier sa vie pour moi et pour la bonne nouvelle, c'est se sauver. Que sert à un homme de gagner le monde entier et de se perdre lui-même ? »

On voit que dans les enseignements du maître de Nazareth comme dans sa conduite, il faut distinguer entre la sainteté, pâture de l'enthousiasme vulgaire, et ce qui mérite véritablement l'admiration des esprits éclairés.

Qu'y a-t-il donc eu de louable en Jésus ? qu'est-ce qui le recommandait à l'attention du savant historien des langues sémitiques ? — Le succès d'abord, l'étonnante grandeur de sa mémoire. Mais cette gloire est légitime, car si les pensées de Jésus étaient empruntées au courant des idées juives de son époque, son style est à lui. Ce qu'il faut admirer encore à l'époque de ses plus grandes aberrations, dans cet esprit « dont la qualité dominante était une délicatesse infinie, » ce sont ces « exquises moqueries, qui frappaient toujours au cœur, traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu, qui portent jusqu'au fond des os le feu et la rage. » Quand le moraliste fin et joyeux s'est effacé sous un fanatisme suspect, il nous reste *le grand maître en ironie*.

Mais les préférences de l'élégant érudit sont décidément pour le premier. Voici quelques-unes des fleurs que, dans les loisirs d'une expédition officielle, il a recueillies sur les bords découpés de la mer de Tibériade : « Dans ses premières prédications, Jésus se montre un *artiste* incomparable ;» c'était un *charmant docteur ;* créateur parmi les Sémites d'*un genre délicieux,* la parabole. « La totale indifférence qu'il témoigne pour le vain appareil du confortable dont nos tristes pays nous font une nécessité, était la conséquence de la vie simple et douce qu'on menait en Galilée. » Ce mépris inspirait à Jésus des apologues *charmants*. » « Les rêves de la Galilée ont un ton idyllique *charmant*. Toute l'histoire du christianisme naissant est une *délicieuse* pastorale. Les

tableaux de la vie humaine tracés par l'art grec manquent de fonds fuyants et d'horizons lointains, tandis que le sort de l'humanité s'agite derrière l'idylle de la Galilée. Un sentiment *exquis* de la nature fournissait « au plus *charmant* des rabbins, » des images expressives; quelquefois une finesse remarquable, ce que nous appelons de l'esprit, relevait ses aphorismes. Les bons Galiléens n'avaient jamais entendu une parole aussi accommodée à leur imagination riante. Sa douce gaieté s'exprimait sans cesse par des réflexions vives, d'aimables plaisanteries. » « *Délicieuse* est la parabole du fils prodigue, *délicieuse*, toute cette théologie d'amour que le Juif et le Musulman n'ont jamais comprise. Jésus est un *délicieux* moraliste, les sentences des synoptiques sont *délicieuses*. *Charmants* les entretiens du lac de Génézareth. »

« Jésus fut sans doute plus aimé qu'il n'aima ; ainsi qu'il arrive souvent dans les natures très élevées (?) la tendresse de cœur se transforme chez lui en douceur infinie, en *vague poésie*, en charme universel... Son caractère aimable et sans doute aussi une *ravissante* figure faisaient autour de lui comme un cercle de fascination. »

Délicieux, charmant, exquis, ravissant, on pourrait désirer un peu plus de variété dans les épithètes de la part d'un écrivain si renommé, et si nous ne reconnaissions pas dans cette impression-là l'effet de notre incurable frivolité, nous oserions presque dire que cette couleur nous semble fade ; mais nos citations n'ont rien d'arbitraire, elles rendent l'effet de l'ensemble ; ce dictionnaire est celui de M. Renan, ces tons lilas sont bien la lumière dont il baigne la figure de Jésus-Christ. Une fois, à la vérité, il observe que la puissance de Jésus résidait dans sa volonté, dans « une résolution personnelle fixe, qui a dépassé en intensité toute autre volonté créée ; » mais l'intention de ce mot, unique en son genre, est de faire ressortir chez son héros l'absence d'une théologie systématique ; et pour avoir fait cette remarque, ce n'est pas moins à l'artiste que M. Renan s'attache, et le côté d'agrément qu'il s'efforce uniquement de relever, sans peut-être y réussir toujours.

Cette manière de peindre un sujet préféré nous montre où vont les inclinations, les affections de l'écrivain. Epris de la nuance, il nous donne exactement la sienne, quand il appelle le reniement de St. Pierre *une grande indélicatesse*, mot sur lequel nous accumulerions volontiers nos quatre adjectifs, si décidément il ne faisait pas mieux tout seul. Il faut rapprocher de ce trait, l'opinion que « la hauteur extrême du caractère de Jésus » ne lui permettait pas d'avoir sur la croix une pensée pour sa mère. L'auteur caresse évidemment cette idée : les grandes âmes n'aiment point.

Nous savons donc maintenant ce qu'admire M. Renan ; nous savons aussi ce qu'il repousse : Dieu, l'immortalité, le renoncement, la vérité absolue et le cœur ; reste à formuler l'objet de sa foi positive.

Ici la réponse est facile : Il croit à son temps, il pose en axiomes les préjugés de son temps. Ainsi, l'impossibilité du miracle dans l'ordre naturel et dans l'ordre moral également, l'impossibilité de toute grandeur absolue.

C'est bien de foi qu'il faut parler et non de science, on le voit par les raisons alléguées à l'appui de cette position, qui simplifie en la précisant la tâche de l'historien critique. Notre siècle n'admet pas, notre siècle rejette : voilà les vraies, voilà, je puis le dire, les seules raisons. Quand pour justifier son principe, M. Renan ajoute : la science expérimentale a *prouvé* que les lois de la nature ne comportent pas d'exceptions, il commet une faute de logique trop grossière pour échapper à son esprit éclairé, s'il avait cru nécessaire d'apporter ici quelque précaution. L'eau ne remonte pas plus haut que sa source,

l'effet obtenu se proportionne à la force dépensée, et quelle que soit la perfection des méthodes de la science pour constater les faits, pour les comparer et pour déterminer leurs lois, elles n'aboutiront jamais qu'aux lois des faits constatés; les conclusions basées sur les faits ne sauraient avoir plus d'autorité que n'en possèdent ces faits eux-mêmes, et nulle méthode, sinon le sophisme, ne nous fait franchir le pas du réel au nécessaire. Quand nous concluons d'une série de faits uniformes à la constance probable de leur production, nous ajoutons quelque chose au fait en vertu d'une tendence de notre esprit, naturelle et salutaire; et quand, sans autre motif, nous transformons cette nécessité probable en nécessité absolue, nous déraisonnons, tout simplement. Je suis loin de contester que l'admission des miracles ne cause de réelles difficultés; je ne prétends point qu'il n'y ait à cet égard aucune différence entre une époque de crédulité générale et une époque de critique et de science régulière, je voudrais seulement qu'on n'oubliât pas la différence non moins réelle entre une raison sérieuse et l'invocation du préjugé. Appellerons-nous sérieux l'argument capital que l'auteur avait déjà déduit dans sa brochure sur *la chaire d'Hébreu du collége de France*, et qu'il étale de nouveau complaisamment dans son *Introduction*, savoir qu'il n'y a pas de miracles consignés au protocole d'un corps de savants jouissant de sa confiance. J'aurais compris cette discussion tout de travers, si l'auteur, à quelques pages de là, ne m'eût rappelé que la pédanterie chez les hommes d'école est un phénomène particulier à l'Orient, au rebours de la délicatesse des manières et de la finesse de l'esprit qui les distinguent en nos heureux climats. Je n'insisterai donc pas, crainte de commettre un orientalisme. Bref, la base de M. Renan est arbitraire. *Le miracle est impossible*, c'est ou bien une vérité au goût du chantre de La Palisse, ou bien une thèse *a priori*. *Il n'y point de miracle constaté:* voilà les termes où M. Renan sent lui-même la nécessité de se réduire; et ceux-ci ne le dispensaient absolument pas de faire, pour expliquer l'élément surnaturel dans les récits évangéliques, un travail sérieux qu'il n'a pas même essayé. Nous étions donc fondé à le dire, la mesure du vrai suivant l'auteur c'est l'opinion régnante, c'est le vent qui court.

Après avoir ainsi trouvé M. Renan dans la *Vie de Jésus*, chercherons-nous Jésus dans le récit de M. Renan? Il me semble que nous pouvons négliger un tel soin. Pour rendre raison d'un personnage qui reste après tout le fondateur d'un monde et le pivot de l'histoire, il faudrait une philosophie, il faudrait un caractère; n'ayant trouvé ni l'un ni l'autre, nous avons le droit d'être bref.

On a d'ailleurs compris la tendance de cet ouvrage : M. Ernest Renan, membre de l'institut de France, plaide la circonstance atténuante en faveur de Jésus de Nazareth.

Selon lui, ce Jésus était un jeune enthousiaste de beaucoup d'esprit, qui commença par reproduire, en leur imprimant son cachet d'originalité, les sentences morales de Hillel et des autres docteurs les plus distingués de son temps. Bientôt, excité par le spectacle irritant de Jérusalem, le moraliste fin et joyeux devient un ardent révolutionnaire; sous le nom de règne de Dieu il prêche le communisme et l'avénement de la classe pauvre; enfin salué comme le Messie par l'avide crédulité de ses disciples, il se prend lui-même pour tel, il se désigne lui-même comme l'objet du culte. Profondément convaincu que la foi fait des miracles, il ne se prête pas moins à de faux miracles pour légitimer sa mission, ce qui se comprend lorsqu'on sait que, « chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique, la sincérité avec soi-

même n'a pas beaucoup de sens ». Nombre de ces récits merveilleux doivent leur naissance à l'imagination des contemporains ; mais Jésus a laissé dire, et il est impossible de l'absoudre toujours du reproche d'une complicité plus active.

Jésus avait déclaré au Judaïsme une guerre qui ne pouvait se terminer que par sa mort ; il finit par la chercher lui-même, comme la consécration du culte qu'il avait fondé. Son corps disparut du sépulcre provisoire où il avait été déposé. Marie de Magdala répandit le bruit qu'il était ressuscité.

Voilà le canevas ; pour le remplir il a fallu non seulement bouleverser l'ordre dans lequel se succèdent les récits évangéliques ; mais émietter les discours qu'ils placent dans la bouche du Sauveur, pour en rapporter les paroles à des époques tout à fait différentes. Ce procédé hardi ne semble guère conciliable avec l'opinion de l'auteur, que les discours des synoptiques ont été recueillis par un auditeur, peut-être de fort bonne heure. Mais « dans un tel effort pour faire revivre les hautes âmes du passé, une part de divination doit être permise. La raison d'art en pareil sujet est un bon guide et le tact exquis d'un Gœthe trouverait à s'y appliquer. . . . . Les textes ont besoin de l'interprétation du goût. » Quelle que soit la valeur de cette raison, le savant historien ne la trouve pas lui-même absolument concluante ; il autorise le lecteur, « à ne voir dans ses divisions que les coupes indispensables à l'exposition méthodique d'une pensée profonde et compliquée ; » mais il oublie d'ajouter que si l'on n'accepte pas la dislocation qu'il fait des paroles évangéliques, son explication du caractère de Jésus croule en entier.

M. Renan, loin de contester l'authenticité du quatrième évangile, s'attache à la défendre contre les objections de certains critiques ; il fait grand cas de ce témoin pour certaines circonstances biographiques, telles que les voyages de Jésus à Jérusalem ; mais il le récuse entièrement en tout ce qui concerne la pensée du maître. Il ne voit dans les discours rapportés par le quatrième évangile que des compositions destinées à couvrir de l'autorité de Jésus certaines doctrines, chères au rédacteur. A l'appui de cette opinion, le critique ne se borne pas à dire que les discours de Jean et de Matthieu pourraient difficilement être également textuels les uns et les autres ; mais avec la décision d'un esprit supérieur il condamne absolument les premiers. C'est « une gnose obscure, » « une métaphysique contournée, » « des tirades *prétentieuses*, *lourdes*, *mal écrites*, une argumentation perpétuelle pour se prêcher et se démontrer soi-même, une mise en scène sans naïveté, » des « discours *raides et gauches*, dont le ton si souvent *faux et inégal*, ne serait pas souffert par un homme de goût. . . . » Dans ce développement monotone de la pensée propre à l'écrivain, « on sent le procédé factice, la rhétorique et l'apprêt. » Au surplus, même dans ses narrations, Jean fait l'effet d'un homme qui, préoccupé de faire ressortir son propre mérite, « ne prend pas toujours pour règle une parfaite bonne foi. »

Tout ceci n'est-il pas un peu risqué ? Le sentiment général s'accorde-t-il avec celui de l'habile critique sur la valeur de pensée et de forme du quatrième évangile ? cette gnose obscure n'a-t-elle pas paru limpide ensemble et profonde, même à nombre d'esprits éminents qui n'y voyaient qu'une spéculation humaine ? Lors qu'il ne s'agit que d'une impression, le goût public n'est-il pas un juge ou du moins une indication précieuse, et les admirations de dix-huit siècles s'éteindront-elles devant ces mépris intéressés ? Je ne puis le croire ; il me semble qu'ici du moins, M. Renan eût mieux servi sa cause avec plus de modération, et je doute fort que l'opinion la plus favorable à ses théories ratifie son jugement sur le mérite littéraire de l'évangéliste. Si j'ai reproduit ces duretés

paradoxales, c'est pour montrer à quel prix l'écrivain achète l'espèce d'unité qu'il se flatte d'avoir imprimée à la création « de son art. » On voit qu'elle coûte simplement le sacrifice de l'évidence.

Est-il besoin au surplus d'ajouter que cette unité d'un organisme vivant est une illusion de l'amour propre ? Le Christ du savant français n'est pas surnaturel, mais il est contre nature, il est impossible, ce qui ne vaut guère mieux. Quelles réticences, quelles nuances, quelles distinctions entre la sincérité d'Orient et la sincérité d'Occident, quels raffinements, quelles délicatesses, quelles épithètes feront entendre jamais qu'un homme qui se croit capable de vrais miracles passe sa vie à en fabriquer de faux? Celui-là pour le coup ne côtoierait pas la folie, il y serait plongé, et alors comment un tel insensé trouverait-il ce langage incomparable, ces délicieuses paraboles, ces discours charmants? Nul ciment n'est capable de faire tenir ensemble des éléments pareils.

Je veux bien que « *la critique n'éprouve aucun embarras* » devant les faits surnaturels que les récits évangéliques attribuent à Jésus. *La critique* a d'elle-même une opinion telle qu'on ne la déconcerte pas facilement. Cependant on ne saurait méconnaître que, dans notre ouvrage, ces faits ne sont pas discutés avec la précision, avec la clarté, avec le détail qu'ils demanderaient, en raison de la place qu'ils occupent dans les documents et dans la tradition, et surtout en raison du rôle que la critique elle-même leur attribue dans la fondation du Christianisme. C'est que le véritable érudit est artiste. C'est le bon goût, c'est un tact délicat qui commandaient cette réserve ; et puis l'artiste aime son héros, il lui déplait de l'abaisser trop dans notre imagination et de s'apesantir sur les indélicatesses du Fils de Dieu.

Pourtant, puisque tout n'est pas légende, puisque on a cru aux miracles de Jésus-Christ de son vivant, puisqu'il s'est réellement passé quelque chose, il serait intéressant de savoir ce qui s'est passé.

Ce désir n'exclut pas absolument toute distinction dans l'esprit, car une fois au moins, l'illustre historien essaie de le satisfaire. Il nous fait assister au spectacle d'une résurrection. C'était à Béthanie, petit village à quelques kilomètres de la capitale. « Les amis de Jésus désiraient, dit-il, un grand miracle. . . La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant. . . . La famille de Béthanie put être amenée presque sans s'en douter à l'acte important qu'on désirait. Il semble que Lazare était malade . . . Peut-être l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient la mission divine de leur ami entraîna-t-il ces personnes passionnées au-delà de toutes les bornes. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille... Jésus désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes, la tête entourée d'un suaire. » Telle est la version à laquelle M. Renan semble s'arrêter, quoiqu'il en laisse entrevoir obscurément quelques autres. On voit ici comment une science ingénieuse tire parti de tout au profit de la vérité : l'habile critique s'est évidemment inspiré des souvenirs de la Scène française ; guidé par ce tact délicat des convenances qui ne l'abandonne jamais, il a compris qu'une grande vie est une œuvre d'art, où l'élément comique a sa place marquée. Cette version semblerait absoudre Jésus de complicité dans la fraude pieuse mise en scène avec tant de goût. Et pourtant ce n'est pas la pensée réelle de l'écrivain. Avant d'aborder le détail, il a cru nécessaire, avec cette équité bienveillante dont il ne saurait se départir, de rappeler que « dans cette ville impure et pesante de Jérusalem, Jésus n'était plus lui-même. Sa conscience, par la faute des hommes

et non par la sienne, avait perdu quelque chose de sa limpidité primordiale. Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus, etc. » Il n'était plus lui-même, vous l'entendez, et pourtant, il avait déjà fait bien des miracles, il faisait de la *meilleure grâce* ceux qu'on lui demandait en l'appelant Fils de David. L'énergique apologie que j'ai transcrite eût été plus que superflue, si Jésus devait être considéré comme un acteur innocent dans la pièce de Béthanie. Ainsi les explications n'expliquent rien et laissent tout supposer. Ces lointains, ces horizons fuyants sont la magie de l'art.

La théorie du miracle à laquelle M. Renan s'est arrêté, était à la mode en Allemagne il y a quelque soixante ans. Tous les lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié. On a essayé de l'appliquer en plusieurs façons, avec détail et conséquence, et ces tentatives ont abouti à en manifester l'impuissance radicale. C'est alors que la critique religieuse, fidèle au programme qu'elle s'est tracé d'éliminer l'objet de la religion, s'est attachée à reculer l'époque de la rédaction des évangiles, afin d'en interpréter les récits comme une légende, et d'en réduire au minimum la substance historique, tellement que la personne même de Jésus semblait presque s'évanouir. Mais ce système, contredit par la chaîne des témoignages et par cette lumière impérissable qu'ont laissée après eux les pas du Sauveur, n'a pas réussi mieux que le premier, où l'on se rabat, semble-t-il, avec le meilleur appétit du monde. La discrétion de la forme, la sobriété des détails, la répétition des épithètes laudatives, le soin du paysage et du décor, les délicatesses d'esthétique, les raffinements de langage, les affectations d'assurance, les dédains suprêmes, tous ces herbages réussiront-ils à faire digérer cette viande réchauffée? La saison prochaine nous l'apprendra.

Au total : Jésus est un communiste qui a voulu se faire adorer, et qui a fondé son culte sur l'imposture. Quoiqu'il sût la fausseté de ses miracles, il croyait lui-même à sa mission ; mais sa folie a réussi.

Telle est l'idée que cherche à laisser du Christ un écrivain qui nous dit aimer le Christianisme sans y croire. Le produit de cet amour désabusé est une œuvre d'art qu'il place sous l'invocation de Gœthe, ce patron des grands esprits, l'éditeur des chrétiennes *Confessions d'une belle âme*, qui s'est résumé sur ces choses dans une célèbre épigramme, où la croix et les punaises sont enveloppées de la même affection. En effet l'auteur du *Divan* pourrait sourire à l'amour du célèbre orientaliste. Des paroles exaltées, des interprétations avilissantes, des rajeunissements qui travestissent, telles sont les marques de cet amour, qui noircit sous prétexte d'apologie.

Et pourtant nous ne craignons pas que la bonne renommée du charpentier de Nazareth s'affaisse sous la protection de l'éminent professeur. Nous redouterions plutôt pour la conscience publique les effets d'un ouvrage où le blasphème et la fraude sont représentés sinon comme un objet d'amour et de vénération, au moins comme des ombres légères, qui relèvent sans l'altérer l'image d'une personne divine, ou plus exactement, comme les éléments indispensables du succès d'une œuvre divine. La glorification de Jésus-Christ ne semble-t-elle pas tourner ici à l'apothéose du succès et du mensonge? En quelque mesure, il est difficile que cette conclusion ne ressorte pas, malgré le commentaire significatif dont l'éloge est accompagné. Nous nous souvenons bien que si Christ a donné la mesure du beau *tel que le peuple le conçoit*, les hommes qui ont voué leur vie à la science ont fait naître un *idéal supérieur de moralité*. La parfaite admiration de soi-même, la fatuité sublime que respirent les *Pensées de Marc-Aurèle* exhale un parfum plus suave à l'odorat d'un vrai connaisseur, mais ces raffinements ne sont pas à l'usage des siècles, qui « pro-

element tous qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né un plus grand que Jésus, » malgré son titanique orgueil, malgré la ruse et l'imposture dont il s'est constamment servi, malgré toutes ses fautes connues et toutes « celles qui ont été probablement dissimulées. »

Au milieu de tous ces sentiers qui s'ouvrent, qui se ferment, qui s'entrecroisent, quel chemin tenir? Que reste-t-il? Rien de clair, ce me semble, sinon le sentiment de « l'universelle vanité. »

On comprend mieux maintenant le jugement que je portais au commencement de cette étude. Le problème à mes yeux était précisément de savoir s'il est possible, en s'attachant aux règles de critique historique suggérées par l'empirisme vulgaire, de produire une image de Jésus qui possédât les apparences de la vie et qui pût expliquer en quelque manière le souvenir qu'il a laissé dans l'humanité. C'est pourquoi je me suis réjoui de la publication d'un livre français conçu selon cette donnée, dans des circonstances qui lui permettent d'atteindre un nombreux public.

J'avais le pressentiment que ce programme ne pouvait pas être exécuté. Mon attente a été surpassée, puisque l'effort d'un esprit si délicat, nourri d'une si abondante littérature n'a produit qu'un tel monstre.

La satisfaction que j'en ai ressentie n'a pas été tout à fait pure, il s'y mêle involontairement quelque dégoût. Elle est vive cependant, car plus la curiosité était générale, plus était ardent chez un grand nombre le désir de voir M. Renan réussir dans son entreprise, plus le jugement final est assuré. Un avortement si complet chez un auteur dont le talent est plutôt surfait qu'amoindri par l'opinion, fera comprendre qu'il n'y a pas de proportion entre le phénomène à expliquer et l'appareil des moyens employés pour en rendre compte.

Quand on écrira l'histoire littéraire du XIXme siècle, on remarquera qu'à cette époque la pierre que les Juifs ont rejetée était encore une pierre d'achoppement.

CH. SECRÉTAN.



GENÈVE RELIGIEUSE AU XIXe SIÈCLE, par le baron H. de Goltz, chapelain de l'ambassade de Prusse à Rome, traduit de l'allemand sous les yeux de l'auteur, par C. Malan, ancien pasteur à Hanau et à Gênes. H. Georg, éditeur, Genève et Bâle, 1862.

QUELQUES MOTS SUR LA GENÈVE RELIGIEUSE AU XIXe SIÈCLE, de M. le baron de Goltz, traduite par M. C. Malan fils, pasteur à Hanau et à Gênes, par M. J.-J. Chenevière, ancien pasteur, docteur en théologie, professeur à l'académie de Genève, ancien recteur, ancien président de l'Institut national genevois, doyen de la faculté de théologie, membre correspondant de l'institut national de Washington.— Genève, imprimerie de Jules-Guillaume Fick, 1863.

Pour bien comprendre le premier de ces ouvrages, et surtout pour ne pas lui demander plus qu'il ne veut nous donner, il est indispensable de connaître le but en vue duquel il a été écrit. L'auteur s'en est clairement expliqué :

« Je désirerais, dit-il, que ces pages servissent à donner aux chrétiens de la confession luthérienne une plus juste idée des avantages qui appartiennent en principe aux églises réformées, et qu'elles les amenassent à une appréciation plus vraie des défauts qui peuvent être reprochés à ces églises. »

Ainsi, bien que traduit en français, l'ouvrage de M. de Goltz n'est cependant pas spécialement à l'adresse de ceux qui parlent cette langue. De là dans ces pages des longueurs qui eussent pu être évitées et des lacunes plus regrettables encore. L'auteur a-t-il du moins toujours choisi chez nous ce qui pouvait servir de leçon à ses compatriotes?

« Fatigué, dit-il, déjà du temps de mes études, par le spectacle des dissensions ecclésiastiques et religieuses de notre chère patrie, il me semblait, dès lors, que ces différences d'opinions s'appuient trop peu sur l'Ecriture sainte et sur les faits d'expérience, et qu'elles se basent trop exclusivement sur des théories abstraites. »

Est-il donc bien sûr qu'à ces divers égards le récit de ce qui s'est passé à Genève depuis 50 ans puisse en remontrer aux Allemands? D'abord ce n'est pas précisément par une étude approfondie de la Bible que notre Réveil s'est distingué, malgré les quelques travaux estimables ou importants accomplis dans ce domaine. On a plus encore cité qu'étudié l'Ecriture. Il est vrai, dans les luttes ecclésiastiques, on n'a cessé de s'en référer au saint volume. Mais la chose a-t-elle eu toujours lieu avec l'intelligence voulue? L'idée préconçue en vertu de laquelle le Nouveau Testament aurait renfermé un type de constitution ecclésiastique obligatoire pour tous les temps et pour tous les lieux, a été la source de nombreuses dissensions entre frères qui auraient dû marcher ensemble. Pendant son séjour de deux ans en Suisse, M. de Goltz ne peut manquer d'avoir entendu çà et là l'écho de ces stériles controverses, portant parfois sur le vestiaire et autres menus détails relatifs au culte, dont on faisait des questions capitales, parce que tout cela était censé être d'*ordre divin*. L'auteur reconnaît luimême que cette notion de l'Ecriture a été la source de beaucoup de malentendus et de divisions.

On ne s'en est pas tenu là. Cet usage trop peu intelligent de l'Ecriture a été la source d'autres abus non moins grands. L'interprétation littérale et allégorique a amené un développement maladif des préoccupations relatives aux derniers temps. Naguère encore on ne pouvait passer pour un homme *avancé, affranchi* même, si on n'admettait, en ces matières, les idées les moins spirituelles et les moins évangéliques. Nous savons, il est vrai, que depuis on est bien revenu de ces aberrations contre lesquelles le bon sens de beaucoup de personnes protesta toujours. Aussi, surtout à la date présente, M. de Goltz ne nous paraît-il pas être dans le vrai quand il insiste sur ce dernier trait comme caractérisant le Réveil. Nous craignons qu'il ne contribue à propager parmi ses compatriotes certaines idées fausses sur ce qui se passe en Suisse. Ainsi l'Eglise libre du canton de Vaud était dernièrement l'objet d'une étrange appréciation de la part d'un recueil allemand. Grâce au zèle de ses membres elle attirait bien, disait-on, un certain nombre d'étrangers, mais elle repoussait fort les gens du pays qui la voient de près. Et savez-vous pourquoi? Entre autres raisons, parce que la tendance de l'Ancien Testament dominait dans son sein! Il est grand temps que les Allemands prennent leurs mesures, pour peu qu'ils tiennent à échapper au reproche de superficialité qui jusqu'à présent ne s'adressait qu'aux seuls *welches*. Nous serions heureux, si nous pouvions être entendus, d'avoir à leur annoncer que, quoi qu'en pense M. de Goltz, les préoccupations concernant l'Ancien Testament, par où il faut sans doute entendre tout ce qui se rapporte aux prophéties non encore accomplies et au règne de mille ans par exemple, sont loin d'absorber toute l'attention de notre public. Tel ouvrage qu'on traduit en allemand, ne rencontre plus beaucoup de lecteurs français. Si la maladie commence à poindre au delà du Rhin, il y a déjà quelques années qu'elle est entrée sur les bords du Léman, dans sa période décroissante. Nous sommes assez maîtres du mal pour nous rendre compte de ses causes et des moyens de le prévenir. C'est l'impuissance ecclésiastique du public du Réveil qui, pendant trop longtemps, a préparé le terrain à ces idées-là. C'est quand on désespère de l'Eglise et du christianisme qu'on se met à rêver de quelque grand coup de théâtre venant accomplir, au moyen de l'évidence sensible et de la force matérielle, l'œuvre qui a été confiée à la puissance de la foi et du Saint-Esprit. M. de Goltz s'est donc trompé de date en donnant les préoccupations relatives aux destinées futures de l'Eglise comme un des traits caractéristiques du Réveil des églises de langue française. De plus, ses compatriotes, mieux informés sur le cas qu'on doit faire de telles de ces idées, auraient le droit de lui dire quand il nous présente en modèle à cet égard :

Et lorsque sur quelqu'un l'on prétend se régler,
C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Or, si l'on en excepte une faible minorité, le public réfléchi est assez disposé à avouer que la phase qui a été marquée par la prédominance de ces idées est une des moins fructueuses et des moins belles du Réveil[1].

Heureusement il en est d'autres, et, nous avons hâte de le dire, M. de Goltz les signale aussi, bien que sans les faire suffisamment ressortir. Une des pages les mieux réussies de son livre, c'est, sans contredit, celle dans laquelle il montre que ce sont les préoccupations religieuses et morales qui ont donné naissance au mouvement qui date du premier quart de ce siècle.

« Les hommes du Réveil, dit l'auteur, semblables en cela à Calvin, n'avaient aussi devant les yeux qu'un seul but, celui de ramener la vérité biblique et la vie chrétienne dans le peuple. Le chemin qu'ils prirent pour atteindre à ce but, fut cependant tout autre que celui qu'avait choisi Calvin. En face d'une société où la vie et la vérité du christianisme étaient presque entièrement éteintes, ce fut à l'individu que le Réveil dut s'adresser. Tout en relevant, comme l'avait fait le réformateur, l'autorité de la Bible, ce fut à la vie individuelle de chacun que le Réveil demanda de donner les preuves *de l'efficace de cette autorité et les garanties de son maintien*. Communion, réveil, foi, régénération, tels étaient les mots nouveaux, qui, dans la bouche de ces hommes, irritaient le plus profondément les adhérents du formalisme ecclésiastique. — A côté de quelques questions de dogmes, *qui n'y venaient du reste qu'en seconde ligne*, la première, la grande question du Réveil, était la même que celle de la Réformation : comment l'homme pécheur est-il justifié devant Dieu? où l'homme trouvera-t-il le fondement de ses espérances pour ce monde et pour l'autre? La réponse à cette question fut, en 1817, à Genève, ce qu'elle avait été en 1517, à Wittemberg, et à Genève elle-même quelques années plus tard : « en Dieu et non pas dans ses œuvres; dans le Sauveur qui est homme et Dieu, et non pas dans une institution humaine, ni même dans aucune créature supérieure; dans la grâce et non pas dans les mérites; dans le sacrifice offert une fois pour toutes, et non pas dans les fruits moraux de la piété; dans la puissance intérieure du Saint-Esprit, et non pas dans des institutions ou des vertus humaines. » C'est ainsi que du temps du Réveil le dogme lui-même eut une application encore plus directe sur la vie individuelle que cela n'avait été le cas aux jours de la Réformation. Mais ce fut surtout la marche de la vie chrétienne qui prit alors une force et des allures toutes nouvelles. Calvin avait cherché à assurer, au moyen d'une législation sévère, les fruits que la vérité de l'Evangile est appelée à produire librement chez ceux qui l'ont reçue. A l'époque du Réveil, on laisse là ce moyen, qui s'adresse surtout à l'ensemble de la société, et ce fut à la vie individuelle de chaque croyant que l'on demande aussi de donner la preuve de la puissance de la vérité. »

L'apparition de la vie chrétienne après une stérile époque de sécheresse, de sommeil et de mort, voilà bien ce qui par-dessus toutes choses caractérise le mouvement : c'est là ce qui lui donne sa fraîcheur et sa spontanéité, ce sont là nos glorieuses origines. Tenons-nous-y, revenons-y sans réserve si nous nous en sommes écartés. Tous les enfants du réveil devraient se reconnaître à ce trait fondamental : la vie nouvelle découlant de Jésus-Christ, le Dieu-Sauveur; la foi personnelle, moyen d'entrer en contact avec lui. Tous ceux qui en sont là sont de la même famille, quelle que soit la nuance à laquelle ils appartiennent; car, si on peut ainsi dire, le même sang spirituel coule dans leurs veines. Toute mésintelligence entre eux risque de dégénérer en guerre civile; si des préoccupations ecclésiastiques et théologiques excessives amenaient à mé-

[1] M. de Goltz est beaucoup plus dans le vrai et mieux inspiré lorsqu'il présente en modèle à ses compatriotes le déploiement de l'activité et de la vie dans le sein des églises libres. Il voit surtout un grand avantage dans leur mode de recrutement. « Ce n'est que grâce à lui, dit-il aux Allemands, que nous arriverons à nous débarrasser enfin de cette plaie qui ronge notre vie ecclésiastique, de ce fait que ce ne sont que des considérations empruntées à la vie civile, qui poussent, à un certain âge, tous les enfants à s'approcher de la table du Seigneur. Comment l'Eglise pourrait-elle penser à exercer une discipline quelconque à l'égard de ceux qu'elle a elle-même forcés, par tous les moyens de son influence morale et de la loi elle-même, à devenir de tout point ses membres? Aussitôt que l'acte de *confirmation* sera dégagé, pour le catéchumène, de toute considération ayant trait à son indépendance civile et aux moyens de gagner son pain, l'Eglise, libre enfin de ses actes, et mise en sûreté, par la participation vivante de ses membres à l'œuvre de la discipline, contre les caprices de son clergé, trouvera dans la réception à la sainte cène un moyen efficace de discipline. Les vœux de la confirmation pourront réellement, dès lors, lui donner le droit d'exiger, pendant toute leur vie, de ceux qui auront voulu librement eux-mêmes se mettre au nombre de ses membres, une conduite exempte de scandale. »

connaître cet air de famille, on s'exposerait à pécher gravement.

Malheureusement (et le livre de M. de Goltz serait là pour le rappeler à ceux qui pourraient l'avoir oublié) les dissensions ne tardèrent pas à éclater dans ce petit groupe d'hommes animés pour l'essentiel du même esprit. Dès qu'il fallut organiser la vie nouvelle, on vit surgir les questions ecclésiastiques, qui ne reçurent pas de tous la même solution; quand arriva le moment de réfléchir sur les principes religieux qu'on avait acceptés et de s'en rendre compte, on souleva les problèmes théologiques, qui devaient diviser davantage encore. Il se trouva que, comme toujours, par la force même des choses et sans s'en rendre compte, on avait glissé du simple terrain de la spontanéité et de la vie sur celui de la réflexion et du raisonnement. Cette évolution était inévitable, désirable même, mais M. de Goltz n'estime point qu'elle se soit accomplie dans les conditions voulues. D'un côté, la vie chrétienne, qui avait été le nerf du mouvement à son début, ne conserva plus la place qui lui revient de droit, c'est-à-dire la première. Après avoir exclusivement scandalisé par la vie nouvelle, dont il était l'expression, le Réveil finit par repousser aussi au moyen de subtilités dogmatiques dont il ne sut pas se garder. D'un autre côté, on ne songea pas à faire le départ entre la vérité biblique, toujours immuable, et la théologie historique, nécessairement variable.

« Durant le développement successif du Réveil, dit M. de Goltz, on n'a pas fait assez attention, du côté des orthodoxes, à la différence qui existe entre la *substance* même de la vérité et la *forme théologique* que Calvin a donnée à cette vérité [1]. »

Si l'on en croit notre auteur, le Réveil aurait commis une faute tout aussi grave, en allant, sans s'en douter, emprunter les méthodes du rationalisme aux adversaires mêmes qu'il se proposait de combattre.

« On peut sans doute, dit-il, avancer que l'orthodoxie du Réveil donna une valeur exagérée à la formule théologique du réformateur, et que, *soumise encore à l'influence rationnelle du dix-huitième siècle*, elle fit des grandes vérités évangéliques un système dont les limites étroites et sévères ne répondaient pas à la liberté de la vie originale de l'Evangile lui-même [1]. »

Bien que M. de Goltz fournisse de précieuses indications sur des questions aujourd'hui brûlantes, on a pu lui reprocher de ne pas donner à ce côté-là du mouvement la place qui lui revient. Cela tient à deux causes: d'abord c'est la vie ecclésiastique et religieuse du Réveil qu'il a voulu surtout faire connaître à l'Allemagne; ensuite il a eu le tort de se renfermer un peu trop exclusivement dans les murs de Genève. Les tours de St. Pierre paraissent être son unique observatoire, et ce qui ne tombe pas sous son regard, par un jour serein, est à peine signalé à l'horizon, souvent même comme terre inconnue. Nous n'en ferions pas un grief à l'auteur, — car enfin chacun est bien libre de restreindre son champ d'étude, — si cette limitation n'était pas arbitraire. Il y a plus encore. En n'ayant des yeux que pour ce qui s'est passé entre les remparts de la ville de Calvin, M. de Goltz s'est condamné à ne pas comprendre, dans cette ville même, les tendances qui avaient une portée plus générale et se rattachaient au mouvement général des esprits dans le protestantisme français.

S'il fallait même en croire une brochure provoquée par son livre, M. de Goltz serait loin d'avoir bien compris tout ce qui s'est passé à Genève même, et surtout d'avoir su tenir la balance égale entre les partis en présence. C'est M. le Dr et professeur Chenevière qui s'est chargé de rétablir l'équilibre. Dans un certain sens, personne n'aurait pu être mieux qualifié que lui pour cette tâche. Mais il faut reconnaître que si cette brochure se distingue par sa verdeur de jeunesse et son entrain, elle nous présente son auteur exactement tel qu'il a dû être de 1815 à 1830. Et, franchement, ses admirateurs et ses disciples les plus enthousiastes nous accorderont sans peine que le public était en droit de trouver chez lui quelque chose d'autre. Le monde tourne, ses scènes changent sans cesse, quoi qu'en pense le patriarche du christianisme du libre examen. Comment aller sur les traces de cette juvénile brochure, reprendre, par le menu, certaines petites querel-

[1] Pag. 159.

[1] Pag. 492.

les d'intérieur, dont l'ardeur n'est pas encore éteinte? Quant à des questions d'une portée historique et générale, nous n'avons su en découvrir qu'une seule dans les pages de M. Chenevière. Ce n'est certes pas celle de savoir si M. de Goltz a trop peint en noir les adversaires du Réveil, tandis qu'il aurait conservé ses plus belles couleurs pour ses propagateurs; la vraie histoire, l'histoire définitive s'occupe à peine de ces misères qui, pour les contemporains, sont au premier plan. Le seul reproche quelque peu sérieux articulé dans cette brochure consiste à présenter les partisans du Réveil comme des dissidents et des esprits étroits en fait de dogmatique. Pour ce qui est de ce dernier point, tel spectateur impartial pourrait être porté à croire que les deux écoles n'ont eu rien à se reprocher. L'étroitesse dans la négation a égalé l'étroitesse dans l'affirmation, et ce n'est certes pas la brochure de M. Chenevière qui donnera une impression contraire. Pour ce qui est de l'autre grief, dans lequel certaines gens verraient volontiers un éloge, il n'est pas mieux fondé que le premier. Si les hommes du Réveil sont devenus dissidents, séparatistes, c'est à leur corps défendant, malgré eux. Comment M. Chenevière peut-il avoir oublié le célèbre règlement du 3 mai 1817. Voici ce que demandait le dit règlement de tous ceux qui aspiraient à exercer le ministère dans l'église de Genève:

« Nous promettons de nous abstenir, tant que nous résiderons et que nous prêcherons dans les églises du canton de Genève, d'établir, soit par un discours entier, soit par une partie de discours dirigé vers ce but, notre opinion :

1° Sur la manière dont la nature divine est unie à la personne de Jésus-Christ;

2° Sur le péché originel;

3° Sur la manière dont la grâce opère, ou sur la grâce efficiente;

4° Sur la prédestination.

Nous promettons aussi de ne point combattre, dans des discours publics, l'opinion de quelques pasteurs ou ministres sur ces matières. Enfin, nous nous engageons, si nous sommes conduits à émettre notre opinion sur l'un de ces sujets, à le faire sans abonder dans notre sens, en évitant les expressions étrangères aux saintes Ecritures, et en nous servant, autant que possible, des termes qu'elles emploient. »

Nous savons bien que tout cela a changé. Aujourd'hui, à Genève comme à Paris, les latitudinaires ne voient rien de plus beau qu'une église qui abrite les opinions les plus contraires, de telle sorte que le prédicateur du soir puisse, à son aise, contredire celui du matin. La seule différence d'avec la tour de Babel, c'est que jadis cette confusion des langues provoqua et nécessita la dispersion des peuples, tandis qu'aujourd'hui elle serait l'unique moyen de rallier tous les hommes, venus des divers coins de l'horizon. C'est à peu près le seul progrès de quelque portée qu'il soit possible de signaler, depuis 50 ans, dans le parti qui fait consister la religion dans le libre examen, et encore a-t-il eu lieu trop tard pour qu'on puisse lui en faire un mérite. Il semble que ce n'est que lorsque l'intolérance aurait pu devenir funeste aux libéraux qu'ils s'en sont départis envers les intolérants. Le règlement de 1817 montre comment ils entendaient les choses quand ils étaient maîtres du présent et qu'ils estimaient pouvoir compter sur l'avenir. Or c'est cette tentative d'imposer silence à leurs adversaires qui a obligé ceux-ci à quitter l'établissement officiel. Sans cette mesure imprudente, on peut penser qu'une bonne partie du développement du Réveil aurait eu lieu dans le sein même de l'Eglise officielle. Les choses auraient-elles marché mieux et plus promptement pour cela? Nous inclinons à penser le contraire quand nous voyons ce qui a eu lieu ailleurs. En tout cas, ce n'est pas aux membres influents du clergé national genevois à se plaindre de la dissidence, bonne ou mauvaise en soi; elle est le produit le plus authentique de leur intolérance passée. Un fait suffirait à lui seul pour le prouver sans réplique. Un des champions les plus marquants du Réveil, M. Bost père, autour duquel il s'était fait beaucoup de bruit, n'a-t-il pas fini par rentrer dans l'Eglise nationale de Genève? Et la chose a justement eu lieu quand il a pu croire que, sans être officiellement révoqué, le fameux règlement de 1817 était devenu une lettre morte. On voit donc à quoi se réduit cette largeur, ce libéralisme tant vanté, dont M. Chenevière fait la plus belle couronne de l'Eglise nationale de Genève. Tout cela est de fraîche date. Nous ne disons pas qu'un pareil état de choses, quoi-

que destructif de la notion même d'église, ne puisse être appelé à rendre des services. Par suite de la crise théologique que nous traversons, il est peut-être bon qu'il y ait ainsi des terrains neutres entre les frontières des partis; mais pour s'attribuer le mérite d'un tel mode de vivre, il faudrait l'avoir inauguré quand on était tout-puissant, tandis qu'on a attendu pour le subir que l'ennemi fût déjà dans la place.

M. Chenevière n'a donc pas eu la main heureuse, ni lorsqu'il a attaqué le Réveil, ni lorsqu'il a essayé l'apologie de ses adversaires. Avec plus de liberté d'esprit et une appréciation sérieuse de tout ce qui s'est passé depuis 40 ans, il aurait été mis en état de faire au livre de M. de Goltz des reproches plus graves que ceux qu'il articule.

Quoiqu'il nous paraisse impossible de reprocher à l'auteur allemand d'avoir été sciemment injuste et partial, il n'en conserve pas moins ses préférences et ses antipathies. Elles tiennent étroitement à son propre point de vue théologique et ecclésiastique, qui se montre assez clairement. M. de Goltz est un de ces chrétiens qui, se fondant sur une certaine interprétation de l'Apocalypse, attendent la prompte fin de l'économie actuelle; et c'est à cette interprétation de la prophétie non accomplie qu'il demande le programme, plus ou moins complet, des scènes des derniers jours. Tout cela suppose une conception des rapports de Dieu et de l'homme, dans l'économie du salut et dans l'histoire en général, qui n'irait à rien moins qu'à sacrifier à peu près entièrement l'élément humain à l'élément divin. De là la prédilection bien marquée de l'auteur pour l'homme qui a poussé l'ultracalvinisme jusqu'à ses dernières conséquences[1], et pour les plymouthistes, chez lesquels les préoccupations relatives à la fin des temps ont fait, sinon oublier, du moins négliger tout le reste. S'agit-il, au contraire, des hommes qui, à diverses époques, ont réagi contre ces tendances au nom du bon sens et de la conscience chrétienne? M. de Goltz les méconnaît quand il ne va pas jusqu'à être manifestement injuste à leur égard. C'est particulièrement le cas pour MM. Bost père et Vinet. Quiconque aura compris le rôle de ces deux hommes trouvera qu'on ne leur a pas fait dans *Genève religieuse* la place qui leur revient. La chose est surtout sensible pour le premier, dont le nom a été, dès le début, mêlé à toutes ces controverses importantes. Est-il décidément trop tard pour que nous obtenions un nouveau *Supplément aux mémoires*

[1] M. de Goltz a cependant fait la critique de l'ultracalvinisme et signalé ses travers, qui menacent à tout moment d'aboutir à l'antinomianisme. Mais l'homme qui a surtout insisté sur la prédestination, n'en demeure pas moins, à ses yeux, le *héros* du Réveil, le mot y est. De plus, la main du traducteur a encore passé par là; en ajoutant tantôt un mot, pour en retrancher tantôt un autre, en introduisant à propos une phrase incidente, il a réussi, en certains passages, à atténuer le blâme et à grandir l'éloge. Par exemple on lit dans la traduction que, « même les amis de M. Malan, ont *parfois* eu de la peine à *expliquer* ce qui, dans sa manière d'être, avait pu donner lieu à ces accusations. » Nous laissons aux personnes compétentes le soin de décider si la phrase allemande (seinen Freunden selbst, ... ist es häufig schwer geworden, ihn gegen diese Vorwürfe in Schutz zu nehmen), n'aurait pas été mieux rendue ainsi: « Ses amis ont eu *fréquemment* de la peine à le *défendre* (pas expliquer) contre ces reproches. » (Pag. 141 de l'original, pag. 184, traduction.) Autre exemple. Il n'y a personne qui puisse contester le grand mérite de M. Malan comme poëte religieux. M. de Goltz, écho de l'opinion générale, avait dit : « Quelques-unes des mélodies de sa composition ne sont pas sans haute valeur musicale. » (Auch einige der von ihm componirten Melodien sind nicht ohne hohen musikalischen Werth.) On lit dans la traduction : « *Plusieurs* des mélodies, *qu'il composa du reste toutes lui-même*, sont d'une haute valeur musicale. » C'est peut-être là une rectification. Cependant nous croyons avoir souvenance d'avoir lu, sur le titre des *Chants de Sion*, que feu M. Wolf, d'abord membre de l'église du *Témoignage*, puis de celle de la *Pélisserie*, avait eu quelque chose à faire avec la musique (pag. 176 et 228), etc. Ajoutons, pour rester équitable, que le traducteur nous avertit, dans sa préface, « qu'il était impossible que personne satisfît pleinement mes sentiments à cet égard (le caractère de M. Malan père). Mon seul devoir était de veiller à ce qu'il ne s'y glissât aucune erreur trop flagrante..... Je me hâte de dire que M. de Goltz ne pouvait que me rendre, de son côté, cette tâche fort aisée. »

Si nous comprenons bien, l'auteur, sous les yeux duquel la traduction a été faite, aurait approuvé les quelques modifications opérées par le traducteur. Etait-ce sage?

pour servir à l'histoire du Réveil? Tout le monde aurait quelque chose à gagner si les injustices, involontaires sans doute, de M. de Goltz, avaient pour effet de provoquer quelques rectifications de la part de M. Bost [1].

On a peut-être moins le droit de reprocher à l'auteur allemand ce qu'il dit de Vinet, car, à la rigueur, il ne rentrait pas dans le cadre trop restreint qu'il s'était imposé; mais puisqu'il jugeait bon d'en parler, il était tenu de le faire en connaissance de cause.

Son exposition de la tendance de Vinet sera difficilement acceptée par ceux qui ont vu de près notre compatriote ou qui sont familiarisés avec ses écrits.

« C'est à tort, dit M. de Goltz, que les disciples de Vinet ont soutenu, à plusieurs reprises, que leur maître avait réformé la tendance orthodoxe du Réveil, qui était jusque-là demeuré trop étrangère à tout ce qui touche à la vie intime de l'âme, et qu'il avait rendu à la vie de la conscience une place qui jusqu'à lui avait été usurpée par une formule théologique morte. C'est à tort qu'ils ont répété qu'en rétablissant l'union qui doit exister entre l'Evangile et la morale, il avait imprimé une direction plus saine à un mouvement religieux que mettaient en danger ses tendances antinomiennes. En cela ils ont confondu le Réveil lui-même avec la compréhension théorique de la vérité chrétienne qu'il proclamait. »

Ce langage, un peu tranchant dans la bouche d'un étranger qui n'a guère passé que deux ans en Suisse, résulte d'une méprise dans laquelle l'auteur ne serait pas tombé s'il avait vu les choses par lui-même et non par des yeux intéressés; si même il s'était donné la peine de bien comprendre ceux qu'il réfute.

En fait, ils ne disent pas autre chose que lui; eux aussi distinguent entre le *Réveil* et la *compréhension* théorique de la vérité chrétienne qu'ils proclament. Seulement,— et c'est ici que M. de Goltz est mal informé, — quand Vinet a voulu établir cette distinction, on a pris peur. Le Réveil avait déjà tellement dévié dans le sens de la toute-puissante formule, que celle-ci en était venue à se confondre presque entièrement avec la vérité, du moins chez ceux qui donnaient le ton. C'est à tel point que Vinet a paru suspect et dangereux quand il a voulu remettre en honneur cette distinction capitale généralement méconnue. Les choses étant ainsi, et nous en appelons sans crainte aux personnes compétentes, les disciples de Vinet ont-ils donc eu tellement tort quand ils l'ont présenté comme le réformateur du Réveil? Hélas, oui! il a dû remettre en honneur une vérité qui n'avait été que trop oubliée. La preuve que le point de vue moral n'avait pas, dans les préoccupations de ses contemporains, la place qui lui revient, c'est que quand Vinet a remis en avant la notion calviniste de la foi, on lui a reproché de prêcher le salut par les œuvres, ou du moins de confondre la justification et la sanctification [1]. Sans doute, en faisant cela, le professeur de Lausanne remontait aux premières sources du Réveil. Mais ses disciples ont-ils jamais prétendu le contraire? Ils soutiennent justement que leur maître est à la fois le réformateur et l'expression la plus authentique du Réveil, parce qu'il l'a ramené vers ses origines, et a redressé la ligne droite qui

[1] On sent encore ici la main du traducteur. Parlant de la distinction entre le christianisme et la théologie, M. de Goltz avait dit que M. Bost avait traité ce sujet important dans un écrit à part: *Christianisme et théologie* (in einer besondern Schrift); ce qui, dans la traduction, se lit: « Bost fit de cette question un petit écrit. » Il n'est pas gros, j'en conviens, mais le sujet est *important*, comme dit M. de Goltz, tandis que le dictionnaire des synonymes ne permet guère de remplacer *particulier* par *petit*.

[1] M. de Goltz aurait pu trouver un écho de cette controverse importante dans une note à la fin des *Nouveaux discours sur quelques sujets religieux.* (2e édit., 1842). La notion exclusivement juridique et intellectuelle de la foi dominait tellement, que Vinet était accusé de s'éloigner de la saine doctrine, parce qu'il relevait le côté religieux, moral et intime en vertu duquel la foi unit à Jésus-Christ, son objet. Après avoir signalé les droits de l'objectivité dans l'œuvre du salut, il fait la part de la subjectivité, c'est-à-dire de la foi, « que j'ai beau réduire à sa plus simple notion, dit-il, elle n'en est pas moins subjective; c'est toujours *moi* qui crois, bien que ce soit Dieu qui me donne de croire; cette foi, qui produit la joie et l'amour, m'unit à Dieu indissolublement, et couronne l'œuvre de mon salut, qui ne peut être consommé qu'autant que je suis uni à Dieu, ou, en d'autres termes, que ce n'est plus moi qui vis, mais Christ, qui vit en moi. »

fléchissait déjà sous l'influence des méthodes rationalistes, comme le reconnaît M. de Goltz en plusieurs endroits de son livre, cités plus haut.

Mais Vinet, comme la plupart des hommes appelés à réagir contre des excès, aurait-il, à son tour, dépassé le but? Pour échapper à un dogmatisme étroit et guerroyant, serait-il tombé dans un sentimentalisme énervant, qui ne sait pas tenir compte des besoins intellectuels? On le croirait vraiment, s'il n'avait pour unique commentaire que le livre de M. de Goltz. Ce n'est pas, en tout cas, quand ce chrétien philosophe a écrit les lignes suivantes:

« C'est en restant dans l'enceinte du christianisme positif qu'on peut organiser ou plutôt qu'on voit s'organiser d'elle-même, avec triomphe, une philosophie religieuse, claire, cohérente et complète. C'est de là qu'on voit la vie s'éclairer, s'ordonner, les problèmes se résoudre, les dualités se fondre de toutes parts en glorieuses unités, dont chacune est un miroir et une empreinte vive de la suprême unité; au point de vue du christianisme rationaliste (je ne dis pas du rationalisme chrétien, car il existe, il est légitime, et je viens de le caractériser), à ce point de vue oblique et borné, il n'y a point de solution possible, point de coordination régulière des faits, point de système sans lacune, c'est-à-dire, point de philosophie. »

Mais on insiste. Vinet, dit M. de Goltz, fit prédominer l'élément humain; c'est incontestable, il fut subjectiviste. Qu'est-ce à dire? Les premiers hommes du Réveil ne le furent-ils pas aussi, d'après votre propre témoignage? Quoi de plus caractéristique, quelques-uns diraient même de plus téméraire que les lignes suivantes:

« Dans ce Réveil, dit M. de Goltz, les vérités fondamentales de l'Evangile, après avoir été recherchées dans la Bible, étaient dès lors mises à l'épreuve de l'expérience personnelle; puis on les proclamait avec l'enthousiasme d'un prosélytisme vraiment apostolique........ Tout en relevant, comme l'avait fait le réformateur, l'autorité de la Bible, ce fut à la vie individuelle de chacun que le Réveil demanda de donner les preuves de l'efficace de cette autorité et les garanties de son maintien [1]. »

M. de Goltz n'est pas heureux lorsque, voulant sortir de ces vagues accusations d'idéalisme et de manque de respect pour l'élément objectif et historique, il reproche à Vinet de n'avoir pas donné de place aux preuves externes en faveur de la vérité du christianisme:

« Non-seulement Vinet a perdu de vue les preuves historiques, les preuves extérieures de la vérité du christianisme, etc. »

Il est étonnant que l'auteur de *Genève religieuse* se soit hasardé à lancer une pareille accusation contre un écrivain qui avait si bien pris ses précautions pour y échapper.

« Les uns, dit Vinet, seront amenés au christianisme par des arguments historiques et extérieurs: ils se prouveront la vérité de la Bible comme on se prouve la vérité de toute histoire. Cela posé, ils confronteront les prophéties renfermées dans ces anciens documents avec les événements qui sont arrivés des siècles plus tard; ils s'assureront de la réalité des faits miraculeux rapportés dans ces livres, et en concluront l'intervention nécessaire de la puissance divine, qui, disposant seule des forces de la nature, a pu seule aussi en interrompre et en modifier l'action. D'autres hommes, moins propres à ces recherches, seront plus frappés de l'évidence intrinsèque des saintes Ecritures....... Voilà le *double* chemin par lequel on pénètre dans l'asile de la foi. Or il était de la sagesse de Dieu, de la justice, et, nous osons le dire, de l'honneur de son gouvernement, d'ouvrir à l'homme ce *double* chemin, car, puisqu'il a voulu que l'homme fût sauvé par la connaissance, il s'engageait par là même à lui fournir le moyen de connaître.... »

On voit qu'en tout ceci M. de Goltz s'est laissé aller à répéter trop docilement les leçons des hommes qui imputent à Vinet un subjectivisme excessif, en oubliant qu'on les accuse eux-mêmes, à plus juste titre, de tomber dans un objectivisme encore moins équilibré. Tout cela nous montre que l'auteur de *Genève religieuse* a moins appris à connaître Vinet dans ses propres écrits que par ce qui a été dit de lui. Comment en douter encore, quand on rencontre sous sa plume cette étrange accusation:

« Le point de vue de cette théologie (de Vinet) demeura trop absolument celui de la vie de ce monde, et le christianisme y fut présenté trop exclusivement comme la fleur admirable, comme le fruit parfait du développement terrestre, au lieu de l'être comme ce qu'il est réellement, l'aurore d'un monde à venir et d'un monde meilleur. »

Ici M. de Goltz n'a pas seulement méconnu l'esprit, la tendance de Vinet, qui décidément lui a échappé, mais encore la

[1] Pag. 491.

lettre expresse de ses écrits. Sur ce point-là encore, l'inculpé a pris soin de renier et de dénoncer à l'avance l'opinion que l'écrivain allemand lui impute.

« Il y a, dit-il, une sorte de physiologie du christianisme, à laquelle on voudrait quelquefois réduire toute l'apologétique : elle explique humainement une œuvre que l'apologétique explique divinement. Rien n'affaiblit autant l'autorité du christianisme, rien dans les esprits ne nuit plus à sa cause que d'en faire un anneau de la chaîne qu'à dire vrai *il a rompue*. Que les événements, c'est-à-dire la Providence, aient creusé d'avance dans les régions de l'occident un lit à ce fleuve divin, le plus scrupuleux des croyants l'accordera sans difficulté ; mais il est essentiel de ne pas méconnaître la source d'où le fleuve a jailli. Aucun développement naturel, juif ou grec, n'importe, ne saurait rendre raison de l'existence du christianisme. Quels que fussent les progrès de la pensée antique, il y avait toujours un *infini* entre elle et la pensée chrétienne ; et l'infini lui seul peut combler l'infini. C'en est fait du christianisme dans le monde, dès qu'on sera d'accord à penser le contraire et à faire entrer un fait surnaturel dans un des compartiments de la philosophie de l'histoire. En ce qui nous concerne, nous aimons beaucoup mieux, pour la religion chrétienne, la plus outrageuse négation qu'une admiration resserrée dans de pareilles limites. Le christianisme n'est rien s'il n'est, comme Melchisédec, sans père ni mère ici-bas, sans généalogie. »

Que l'auteur de *Genève religieuse* veuille bien consulter ses tablettes et s'assurer qui lui a fait conter de pareilles histoires sur Vinet et réviser tous les renseignements qui lui viennent de la même source. Quant à nous, nous avons cru devoir relever ces graves erreurs de M. de Goltz, parce qu'elles nous reviennent par la voie des journaux anglais, qui les ont eux-mêmes empruntées aux feuilles allemandes, qui les répètent sur l'autorité de *Genève religieuse*.

Il résulte de nos remarques que c'est la tendance genevoise du Réveil qui se trouve presque exclusivement représentée dans l'écrit de M. de Goltz. C'est à ce point de vue-là que tout est jugé et apprécié. Le tableau est donc nécessairement incomplet.

En tout ceci, nous n'entendons nullement méconnaître l'importance, fort grande dans toutes nos affaires, de la cité de Calvin ; nous ne sommes pas assez vaudois pour cela. L'esprit genevois a joué et doit toujours jouer un très grand rôle; mais il n'en demeure pas moins certain qu'il ne peut pas et qu'il ne doit pas tout faire. Admirablement bien qualifié quand il s'agit de cultiver telle portion du champ commun; fidèle jusqu'à la mort, lorsqu'il faut défendre un poste spécial dont la garde lui a été confiée ; il ne se hasarde pas volontiers hors de ses murs dans les vastes horizons, à la découverte de pays inconnus. Encore une fois, c'est là une mission importante dans une époque d'aventures et d'escarmouches comme la nôtre, alors que les casse-cou tiennent le haut du pavé. Mais enfin ce n'est pas tout. Il est fâcheux qu'un écrivain, même quand il ne veut s'occuper que d'un seul corps, ne tienne pas compte des évolutions générales de l'armée, auxquelles les mouvements du premier sont plus ou moins subordonnés.

Malgré les critiques que nous venons de présenter, nous tenons à dire en terminant que l'ouvrage de M. de Goltz est, en somme, fort intéressant et instructif. Il se recommande, soit par l'importance du sujet, — vu la grande place que Genève occupe dans les mouvements religieux de la réforme française, — soit par la manière dont le sujet est traité. On respire dans cette histoire un esprit de solide piété évangélique et de largeur chrétienne; et l'abondance des renseignements recueillis par l'auteur fera toujours de son ouvrage un livre très utile. Aussi l'en remercions-nous bien sincèrement.

X.

CORRESPONDANCE.

—

Saint-Gall.

Juillet 1863.

Vous avez lu dernièrement dans les journaux l'étrange vote du Grand Conseil appenzellois, établissant le baptême obligatoire. Cette clause avait paru si énorme au synode, qu'il n'avait pas osé l'introduire dans le projet ; le Grand Conseil l'a adoptée sur la proposition du Dr Zürcher, et

malgré la chaleureuse défense que le landammann Roth a fait de la liberté de conscience. On vient de me rapporter un fait aussi incroyable. Les autorités d'une des localités du canton d'Appenzell (R.-E.) ont interdit à une maîtresse d'école d'assister aux réunions de missions. Les Appenzellois, paraît-il, voudraient absolument fermer leur ravissant pays aux influences religieuses du dehors; ils y renonceront comme tant d'autres.

Le canton de Saint-Gall est certainement plus avancé. Sa constitution garantit la liberté personnelle et la liberté de conscience ; le Grand Conseil vient d'accorder aux Juifs le droit d'établissement dans le canton, et l'on prévoit que, dans un avenir plus ou moins éloigné, la liberté religieuse sera complète.

Pour le moment, ce sont certaines difficultés d'administration qui embarrassent le plus : la question des enterrements en particulier. C'est ridicule, mais le fait est vrai; et, si le Grand Conseil reconnaît la congrégation des baptistes, ce sera probablement avec la condition qu'ils auront un cimetière à part, de même que les Juifs qui doivent aller en Autriche pour enterrer leurs morts. Il faut dire, pour expliquer la chose, que dans le canton de St. Gall les cimetières sont encore aujourd'hui des biens d'église. Quant à les voir transformés en propriété nationale, il n'y faut pas songer pour le moment; les Saint-Gallois refuseraient plutôt aux baptistes un droit garanti par la constitution. Jusqu'ici le Grand Conseil renvoie de se prononcer sur l'affaire des baptistes. Ces retards, du reste, ne sont que favorables à une cause peu populaire et peu comprise à l'origine, mais qui, ramenée sans cesse sur le tapis, fait peu à peu son chemin dans les esprits. Déjà la commission chargée du préavis a proposé au Grand Conseil d'accorder l'autorisation. Le rapport, rédigé par M. le landammann Aeppli, a le grand mérite de traiter le sujet d'une manière à la fois brève et complète, comme vous pourrez en juger par le résumé suivant.

Après avoir rappelé les démarches infructueuses tentées en 1838 par les pétitionnaires, et les mesures de rigueur dont ceux-ci ont été l'objet sous la constitution de 1831, l'orateur prouve que, d'après leur confession de foi, MM. Schlatter et consorts forment une société chrétienne sans danger aucun pour la morale publique et pour les lois de l'Etat, et que par conséquent l'art. 6 de la constitution leur est applicable avec toutes ses conséquences. Mais le rapporteur va plus loin. S'appuyant sur cet article, ainsi que sur la constitution fédérale, il conclut que les pétitionnaires seraient en droit d'*exiger* l'autorisation. La question de droit ainsi réglée, il reste à écarter les objections élevées par les préjugés ou l'ignorance, et contre lesquelles le droit le mieux établi ne peut rien. Le rapport commence par démontrer que de simples ordonnances de police suffiraient pour régler les questions d'enrégistrement, d'enterrement et d'impôt : puis il passe à des objections plus sérieuses. On a souvent prétendu qu'en accordant l'autorisation demandée, le Grand Conseil favoriserait l'esprit de secte et nuirait à l'église nationale. A cela la commission répond avec beaucoup de justesse que l'Eglise doit se défendre elle-même par une grande fidélité dans l'accomplissement de sa tâche, et qu'en vertu soit de son principe, soit de son origine, l'église protestante repose trop sur la conviction personnelle et sur la conscience de ses membres pour souffrir dans sa défense l'emploi de la violence. Enfin, si peut-être l'on craignait de favoriser ainsi le fanatisme religieux, il est à considérer qu'une autorisation toute politique ne saurait avoir d'influence semblable sur les esprits. Au contraire, la plupart du temps c'est la persécution qui produit ces fâcheux effets, et dussent-ils se présenter, l'autorité n'est-elle pas toujours là pour réprimer les offenses aux lois et à la moralité publique. — Ce rapport, simple développement des principes constitutionnels, dépasse cependant la portée du public et de la majorité du Grand Conseil.

Sous le point de vue religieux, ce qui caractérise la masse des protestants de notre canton, c'est trop souvent l'indifférence, dans les villes surtout. Au fond, cependant, il y a des besoins, mais, comme dans plusieurs contrées de l'Allemagne, le règne du rationalisme, s'il n'a pas anéanti les racines de la piété, en a du moins desséché

les rameaux en paralysant par ses négations les convictions religieuses d'un grand nombre de personnes. — Dans les cantons de la Suisse allemande, et à St. Gall en particulier, peut-être le mal n'a-t-il pas autant de gravité qu'en Allemagne; il reste de l'antique piété bien des usages qui sont plus que des formes, et auxquels les nombreux amis de l'Eglise désireraient rendre leur signification primitive.

L'année dernière, par exemple, le comité de la Société genevoise pour l'observation du dimanche s'est adressé à quelques personnes de St. Gall dans le but de les engager à fonder ici une société semblable; mais on a dû répondre, et cela en toute sincérité, que l'observation extérieure du dimanche est assez ancrée dans les mœurs de la population pour qu'il soit impossible de faire comprendre l'utilité ou l'opportunité d'une association pareille. En effet, on ne travaille pas, les magasins sont fermés; pour la population tout entière, le dimanche est, extérieurement, je le répète, un jour de repos, et pour beaucoup de personnes le jour du Seigneur.

Outre deux grandes sociétés de bienfaisance, il existe à St. Gall une société protestante de secours, qui a pour but de venir en aide aux églises, de réunir les protestants dispersés et de fonder de nouveaux postes s'il y a lieu, comme la société de Gustave-Adolphe en Allemagne. A part les dons qu'elle envoie à quelques sociétés étrangères, elle restreint son activité au canton de St. Gall.

Mais ce qui manque à la plupart de nos sociétés, c'est le feu sacré de l'évangélisation; cette impulsion intérieure qui naît d'une foi simple et vivante, et de l'assurance qu'il n'y a de salut en aucun autre qu'en Jésus-Christ. Je ne dis pas qu'ici la foi manque; mais soit par caractère, soit par éducation, soit par habitude, les chrétiens en général se replient sur eux-mêmes et témoignent rarement au dehors les convictions qui les animent. — Nous sommes en hiver, le printemps n'est pas encore venu pour mettre au jour la vie cachée dans les cœurs.

Je m'arrête ici aujourd'hui; dans une prochaine lettre je vous parlerai de l'organisation actuelle de l'Eglise saint-galloise, et de la discussion relative aux baptistes qui doit avoir lieu en septembre au sein du Grand Conseil.

Agréez, etc.

E. J.

CHRONIQUE.

Nous n'avons rien dit jusqu'à présent des affaires du Mexique; et cela tout à fait à tort, paraît-il, car cette expédition lointaine doit avoir une partie qui nous touche d'assez près. Il ne s'agit en effet ni d'ouvrir une nouvelle carrière au génie colonisateur de la France, ni de transporter dans l'ancienne colonie espagnole les bienfaits de la civilisation et de la centralisation: tandis que le XIXe siècle cherchait le mot de l'énigme, il assistait, sans s'en douter, à une vraie croisade. C'est du moins là la pensée profonde que M. Michel Chevalier, habitué des hautes régions administratives, donne comme mobile premier et essentiel de cette entreprise qui entre aujourd'hui dans une phase nouvelle. Dans un ouvrage récent, *Le Mexique ancien et moderne*, s'appuyant sur les proclamations et les déclarations officielles, il admet que la France a été conduite au Mexique, outre de justes satisfactions à obtenir, par deux motifs supérieurs: premièrement l'intérêt de l'Europe à arrêter l'expansion menaçante de la Confédération américaine sur la totalité du nouveau continent, et en second lieu l'intérêt de la France à rétablir l'équilibre entre les nations catholiques et les nations protestantes.

L'ambition extensive des Etats-Unis, vers le Sud, était, avant la guerre qui les divise et les retient chez eux, un des scandales de la politique générale. L'amoindrissement des nations catholiques et latines en face de l'agrandissement des peuples dissidents, n'est pas moins manifeste. Pendant que l'Angleterre, la Prusse et la Russie ont acquis une si haute influence dans les affaires du monde, que sont devenus l'Espagne, le Portugal? A côté de l'essor de l'Australie protestante, quel humble rôle jouent les Philippines aux mains de l'Espagne depuis trois siècles?

Tandis que les soldats de la France vont faire les missionnaires au Mexique, leurs pères dévorent le livre de M. Renan, si toutefois l'art de certains éditeurs puissants n'est pas cause de quelque illusion: il est douteux que les préoccupations religieuses occupent une si grande place. En tout cas, on ne paraît pas vouloir céder sans examen aux fantaisies du littérateur sceptique, à en juger par les nombreuses réponses que sa *Vie de Jésus* provoque. Il sera instructif et caractéristique de les examiner toutes, pour voir à quel point de vue elles se sont placées. Il s'agit moins d'approfondir et de discuter que de se faire lire, car le livre de M. Renan est d'une faiblesse qui n'est égalée que par son arbitraire. Une réfutation scientifique en règle risquerait de manquer son but; la parole appartiendrait de droit à un homme sérieux ayant l'oreille du public et pouvant contrebalancer par l'autorité de son talent et de son caractère le prestige de la phrase et du mot heureux auquel le Français a tant de peine à échapper. Aussi, sans avoir lu aucune réfutation, n'hésitons-nous pas à supposer que la moins réussie n'a pas été cette simple reproduction des idées de Napoléon I sur Jésus-Christ, qui a fait enlever 3000 exemplaires du N° du journal *la France* qui l'a imprimée. En ces matières le gros du public n'est ni émancipé ni apte à se former une opinion, il lui faut un maître. M. Renan le sentant bien se garde de discuter, il trouve plus commode d'affirmer, comptant sur les prédispositions publiques pour assurer l'accès de son dire. Grande leçon à l'adresse de ceux qui seraient tentés d'oublier que l'affirmation simple et fidèle de l'Evangile est toujours sa meilleure démonstration !!

Pendant que la France est ainsi occupée à rétablir la prépondérance de Rome au Mexique, il s'agit de savoir si l'Europe entière prendra les armes pour lui rendre le même service en POLOGNE. Jusqu'à présent, le gros du public avait cru qu'il s'agissait de faire prévaloir les droits imprescriptibles d'une nationalité opprimée. D'après une lettre du pape à l'empereur de Russie, il serait uniquement question de préparer de nouveaux triomphes à la hiérarchie catholique. Tandis que les journaux ultramontains français font sonner bien haut le dévouement des prêtres polonais occupant le poste d'honneur, le père commun des fidèles tient un langage bien différent. Non-seulement il n'a pas un mot en faveur de la Pologne ensanglantée, mais il blâme ouvertement ceux des ecclésiastiques qui se dévouent pour sa cause. « Sire, dit-il, nous sommes loin d'approuver le clergé qui prend part aux bouleversements politiques..... Au contraire, nous déplorons et condamnons ce fait; mais, en même temps, nous voulons en signaler l'origine à votre majesté. Que notre autorité apostolique regagne sa salutaire influence sur ses sujets catholiques... que le clergé recouvre son influence dans l'enseignement et la direction du peuple, etc., etc., et alors votre majesté se convaincra que les causes principales des agitations permanentes de la Pologne ont été l'oppression religieuse, le trouble des consciences, la décadence du clergé, l'avilissement des saints pasteurs, la propagation de maximes et de doctrines anti-religieuses. » Tout irait donc à merveille, à Varsovie comme à Mexico, si seulement le clergé y était aussi puissant qu'à Rome, où les affaires vont comme on sait. Mais le malheur est que l'avenir rêvé par le pape, pour ces deux malheureux pays, a été jadis une triste réalité qui a justement engendré les complications actuelles. On comprendrait que la diplomatie fût hésitante, si elle était uniquement retenue par la crainte de voir s'établir deux autres questions romaines aux deux extrémités du monde.

Mais ce qui se conçoit plus aisément, c'est que ceux-là mêmes qui montrent le plus d'ardeur pour la cause du clergé à Mexico et à Varsovie, aient tant de peine de résister à la tentation de *reconnaître* (dans la guerre civile des ETATS-UNIS) le Sud révolté. Décidément la croisade du Nord n'est pas de leur goût : ils ne laissent échapper aucune occasion de le dire plus ou moins clairement. Les défaites du Sud ont beau se succéder, on ne désespère jamais de lui, tandis qu'il suffit du moindre échec essuyé par le Nord pour qu'on proclame, bientôt pour la vingtième fois, que l'Union américaine est définitivement dissoute. Ce spectacle vient d'être donné à l'Europe pendant quelques semaines. Tandis que ceux qui espèrent le triomphe des rebelles du Sud s'exagéraient

la portée de leur pointe dans les Etats du Nord, les hommes au courant des affaires et de l'esprit public dans le Nouveau-Monde ne voyaient guère dans cette expédition qu'une diversion, un acte de désespoir, destiné à jeter un certain éclat sur la révolte, à la veille du grand désastre qui la menaçait. La prise des places empêchant la navigation du Mississipi est venue confirmer heureusement ces dernières prévisions. En même temps que le territoire des révoltés est coupé en deux, l'Ouest, qui retrouve ses communications avec la mer, n'aura plus aucun intérêt à séparer sa cause de celle du Nord. Rien d'étonnant donc de voir la Louisiane faire des démarches pour rentrer dans l'Union ; il est même possible, comme on l'a prétendu, que les révoltés aient officiellement demandé à être réintégrés dans l'Union, qui n'aurait qu'un seul président, comme par le passé, mais deux administrations distinctes. Le refus de Lincoln, de recevoir le messager porteur de ces propositions, donne lieu d'espérer qu'aucune défaillance du Nord n'est à craindre dans ce moment. Les sacrifices sont trop nombreux et encore trop récents pour qu'on puisse traiter avec des révoltés qui ont eu recours à la trahison et au mensonge pour renverser un gouvernement qui ne leur avait jamais fait que du bien. Ce qui confirme encore dans cette espérance, c'est que Lincoln a refusé d'entrer en matière *avant* la victoire décisive que ses soldats viennent de remporter sur les bords du Potomac. Cette armée, jusqu'à présent la seule malheureuse de toutes celles de l'Union, vient enfin de se réhabiliter grâce à un général digne d'elle, qui lui a été, en quelque sorte, providentiellement imposé à la onzième heure. Maintenant que le danger est passé on peut mesurer son étendue. Quand ils se sont crus assurés du succès, les esclavagistes ont accentué plus hardiment que jamais leur vraie politique. Voici comment s'exprimait tout dernièrement un journal de Richmond, organe de Jefferson Davis : « L'établissement de cette confédération, disait-il, est une réaction parfaitement déterminée contre la marche générale de la civilisation égarée de notre âge. A la formule *liberté, égalité, fraternité,* nous avons résolûment substitué *esclavage, subordination, gouvernement.* Ces questions sociales et politiques, qui embarrassent et torturent les sociétés modernes, nous avons entrepris de les résoudre pour nous-mêmes, et d'après nos propres principes.

» Ces principes sont que parmi des égaux l'égalité est un droit; qu'entre ceux que la nature a faits inégaux, l'égalité est un chaos ; qu'il existe des races esclaves destinées par leur naissance à la servitude, et des races maîtresses nées pour la domination. Tels sont les principes fondamentaux que nous avons hérités du monde antique, nous les proclamons à la face d'une génération perverse qui a oublié la sagesse de ses pères. C'est en vertu de ces principes que nous nous sommes levés; nous les défendrons jusqu'à la mort; nous avons le sentiment que notre Confédération est une mission divine, envoyée aux nations. Forts de cette mission nous parlerons hautement et avec confiance. Que ceux qui ont des oreilles pour nous entendre nous écoutent.»

Mettant ces maximes en pratique, l'armée envahissante des rebelles enchaînait sur son passage tous les nègres libres et les expédiait vers le Sud : le Nord se voyait menacé d'une vraie invasion de barbares, quand le courage de ses enfants a heureusement arrêté le fléau.

Cette victoire si importante a été malheureusement troublée par les horribles scènes qui ont ensanglanté pendant plusieurs jours les rues de New-York. Sentant que l'heure décisive approchait, et comme pour encourager la marche de l'armée du Sud, les traîtres du Nord ont pris prétexte de la loi de conscription pour piller les maisons, pendre et brûler les nègres libres. Bien qu'une proclamation de l'évêque catholique prêchant le calme à la population irlandaise qui jalouse le nègre comme un concurrent, implique qu'elle a fourni à l'émeute ses gros bataillons, il est manifeste qu'elle était dirigée par cette fraction du parti démocratique vendue au Sud. Rien ne pouvait arriver plus à propos pour achever de perdre ce parti; on sait ce qu'il entend quand il prêche la paix à tout prix : il s'agirait de faire refleurir l'esclavage dans le Nord tout entier. Grâce à l'énergie de Lincoln, l'émeute a été vaincue sans qu'on ait pactisé avec elle. Tandis que le gouverneur de l'Etat de

New-York promettait aux pillards qu'on ferait ce qu'ils voudraient, le président des Etats-Unis a exigé que la loi de conscription fût exécutée comme partout ailleurs. C'est là une mesure de la plus haute importance, qui assure au gouvernement des contingents réguliers pour parer aux futures éventualités de la guerre, qui heureusement paraît devoir approcher de sa fin pour peu que le Nord sache mettre à profit les avantages obtenus.

Au moment où toutes ces victoires étaient remportées, le public religieux était assemblé dans une église de New-York pour recevoir un député anglais porteur d'une adresse sympathique au Nord, signée par quelques milliers de pasteurs anglais sur l'initiative prise par le clergé protestant français. En Amérique même, en face du danger national, les chrétiens des diverses dénominations ont éprouvé le besoin de se rapprocher. Des démarches ont été faites pour terminer le schisme qui depuis plusieurs années sépare en deux la grande église presbytérienne. C'est encore l'esclavage qui, en grande partie, avait provoqué la séparation: le Sud ayant formé une église à lui, les fractions du Nord ne paraissent plus avoir de raisons suffisantes de demeurer séparées. Grâce surtout aux victoires du Nord, il y a lieu de croire que l'opinion publique européenne réussira à tenir les gouvernements en échec, et que les négociations pour la reconnaissance du Sud, qui ont été un instant sur le point d'aboutir, seront définitivement renvoyées. Espérons qu'elles n'auront bientôt plus d'objet, grâce au prompt rétablissement de l'Union.

Le *Journal de Genève*, ordinairement mieux inspiré, a joué de malheur, en proclamant, il y a quelques semaines, l'impuissance de l'Etat américain à s'affirmer. Naturellement la faute en devait être à cette démocratie intraitable, affaiblie par l'individualisme. « Voilà, disait M. William de la Rive, qu'on aurait pu croire moins opposé aux traits caractéristiques de la race anglaise, voilà les fruits de la démocratie telle qu'elle a été entendue et pratiquée en Amérique, de cette démocratie qui a poussé les priviléges de l'individu jusqu'à la négation de l'Etat. Aujourd'hui qu'il faut *affirmer* l'Etat, il en coûte déjà cinq cent mille vies et cinq milliards. » Le Nord a, il est vrai, pris son temps pour s'affirmer; mais chose tout à fait nouvelle dans les annales des guerres civiles, il l'aura fait sans voiler une seule des libertés publiques, en respectant la liberté des opinions politiques jusqu'à permettre aux traîtres dans ses rangs de prêcher la révolte, aussi longtemps qu'ils ne mettaient pas effectivement la main à l'œuvre pour s'opposer *de fait* aux ordres de l'autorité. Sans doute c'est là pour un Etat une façon assez originale et très nouvelle de s'affirmer, mais le choix des méthodes doit rester libre pourvu que le but soit atteint. En tout cas le moment est mal choisi, de venir dire aux Etats-Unis: « Ce n'était aussurément guère la peine de mettre son orgueil à n'avoir ni budget militaire, ni armée. » Il est pour les nations d'autres moyens de s'affirmer. C'est par des volontaires, il importe de ne pas l'oublier, que vient d'être remportée la dernière victoire. Nous ne voyons pas ce que les Etats-Unis peuvent avoir à envier à ces nations qui mettent leurs générations successives de citoyens en coupe réglée pour arriver à affirmer un Etat qui jamais n'arrive à une existence quelque peu paisible et normale. Quand comprendra-t-on que, jusqu'à ce qu'elle disparaisse entièrement, la guerre doit devenir toujours plus une exception? Honneur aux peuples qui au lieu de consumer le meilleur de leurs forces à s'assurer les bonnes chances quand elle éclatera, se développent surtout dans un sens qui doit la rendre inutile!

Une autre cause expliquerait aussi l'infériorité des armées du Nord, « des musiques lamentables; jamais de distributions d'eau-de-vie... A ce trait, nous voyons d'ici l'armée américaine, une armée à laquelle manque le feu sacré. » Nous sommes incompétents pour décider si l'*Hymne de John Brown*, chanté par les bataillons du Nord, vaut la *Marseillaise*; en tout cas on ne lui contestera ni l'actualité, ni la couleur locale. Pour ce qui est du second ingrédient du feu sacré, s'il n'était pas à la portée des simples soldats, les officiers supérieurs pouraient se le procurer en abondance, mais sans grand profit, paraît-il. Par une bizarre coïncidence, au moment où ce reproche était articulé à Genève, le général Hooker était remplacé, sur le champ de bataille, parce que le trop libre usage des liquides le rendait impropre au commandement en chef!! Rendons grâce à ces puritains buveurs d'eau d'avoir montré, une fois de plus, que la grosse caisse et le petit verre ne sont pas les seules sources de ce feu sacré qui fonde et sauve les empires!

N. B. Nous publierons dans notre prochain numéro une lettre de l'honorable M. Woodruff, ancien négociant à New-York, sur les causes et la composition de l'émeute qui vient d'ensanglanter les rues de cette ville.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

BIOGRAPHIE.

—

Louis Gaussen.

PREMIER ARTICLE.

Le travail que j'ai dû faire pour écrire cette notice biographique, m'a procuré des jouissances très vives. Le *réveil* est bon à étudier. On y trouve à critiquer, on y trouve encore plus à admirer. J'y ai reçu de grandes leçons dont je voudrais profiter désormais ; je me suis souvent demandé si nous, défenseurs actuels de la vérité évangélique, placés dans les mêmes circonstances que nos prédécesseurs, nous saurions déployer autant qu'eux de foi, de discernement, d'activité, d'énergie. Dieu peut nous le donner. Oh! qu'il nous le donne!

En guise d'introduction au récit qui va suivre, je voudrais dire seulement une chose, ou plutôt exprimer un vœu. Si j'ai beaucoup joui à la lecture des documents réunis et compulsés avec soin, je me suis senti surtout encouragé dans ma foi. La beauté du caractère de M. Gaussen, son oubli de lui-même et sa fermeté, son amour pour l'Evangile et pour son Rédempteur, malgré les inévitables imperfections que tout homme porte avec soi, m'ont fait du bien. Je bénis Dieu, qui m'a permis d'entreprendre et de mener à son terme le travail qui m'avait été demandé. Mon vœu est qu'après la lecture de ces pages, chacun puisse dire avec leur auteur: Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable!

I

1790-1816.

Louis Gaussen naquit à Genève, le 25 août 1790, la même année que A. Bost. Son nom rappelle celui d'un protestant français demeuré célèbre. Existe-t-il quelque rapport de parenté entre le théologien de Saumur et le théologien de Genève? Peut-être. Ce point reste pourtant indécis. Louis Gaussen et la famille dont il a été, à Genève, le plus noble représentant, sont originaires du Languedoc. Aux jours de la persécution, les uns demeurèrent en France, d'autres émigrèrent en Angleterre, d'autres à Genève ; on en retrouve encore dans ces trois pays, mais particulièrement en Angleterre, des rejetons nombreux et des membres distingués.

Louis était fils de Georges-Marc Gaussen, adjoint au Conseil des Deux-Cents en 1791, et de Jeanne Puerari. Il eut un frère, qui l'a précédé de peu dans la tombe, et une sœur, à laquelle il était tendrement attaché. Elle survit à ses deux frères.

On a dit, plus d'une fois, que nous naissons tous avec notre caractère tout fait, avec notre nature toute prononcée. Accompagnons cette observation de quelques réserves. Ce que nous appelons caractère est complexe. Nous nous modifions sous l'empire de l'éducation et par la force de la volonté ; nous sommes transformés par la puissance de la grâce. Tantôt un trait de nature, à peine observable dans l'enfant, devient saillant chez l'homme fait. Tantôt c'est, au contraire, un trait saillant aux jours de l'enfance, qui disparaît presque dans l'âge mûr. On a vu des hommes devenir méconnaissables en quelques années.

Louis Gaussen ne fut pas de ces hommes-là. De sensibles différences peuvent néanmoins, aux diverses périodes de sa vie, s'observer dans son caractère. Chez tous

ceux qui l'ont connu dans ses premières années d'étude, il a laissé le souvenir de ce qu'il a récemment appelé « *sa légèreté naturelle.* » Nous l'avons vu digne et tranquille sous ses cheveux blancs; hé bien, il fut le plus turbulent des écoliers. La vivacité de ses allures inquiétait quelquefois sa mère, seule chargée de son éducation, et désespérait ses maîtres. Cependant, ce qu'il avait naturellement de tendre et d'affectueux mettait un frein nécessaire aux écarts de sa folâtre gaîté. Sa mère et sa petite sœur étaient l'objet de ses plus tendres assiduités; aussi, quelque nouvelle étourderie du futur théologien amenait-elle la visite d'un professeur: « Prenez mon fils par le cœur, » disait sa mère, et Louis Gaussen était pris. Rappelons-nous ce qu'il fut plus tard. Les sentiments affectueux de l'écolier devinrent un des traits caractéristiques de l'homme. — Sa pétulance devint générosité d'âme, invincible fermeté.

En 1809, Gaussen avait achevé ses études classiques. Il en avait honorablement parcouru tous les degrés. Un goût particulier pour les mathématiques et les sciences naturelles le distinguait seul entre ses condisciples. Il avait l'imagination vive, mais nul n'eût prédit ses succès dans la littérature religieuse et l'éloquence de la chaire. C'est alors qu'il commença ses études de théologie. Quand il prit place sur les bancs de la Faculté, s'il n'y trouva pas quelques-uns de ses plus intimes amis, il y rencontra plusieurs des jeunes gens qui, dans la main de Dieu, devaient être des instruments puissants pour le réveil de la foi évangélique.

César Malan, consacré en 1810, le précédait dans la carrière, et devait préluder aux luttes que Gaussen lui-même eut à soutenir contre la Vénérable Compagnie. Ami Bost commença ses études avec lui, les termina avec lui, et fut consacré en même temps que lui. Dans l'agitation de sa vie missionnaire, il devait rencontrer Gaussen plus d'une fois pour suivre ses conseils ou pour le critiquer. Guers et Empeytaz étaient déjà sérieusement occupés des vérités bibliques; actifs et désireux d'agir, ils sacrifièrent les premiers à leur foi repos et avenir. Enfin, pour mentionner un homme qui travailla au réveil, mais à sa manière, disons qu'Edouard Diodati, plus tard professeur de théologie dans la Faculté de Genève, fut aussi l'un des condisciples de Gaussen. Comme Malan, il le précédait de quelques années.

Dans quel sentiment Louis Gaussen se voua-t-il au saint ministère? Apporta-t-il dans ses études théologiques quelque maturité religieuse? Les poursuivit-il, comme tant d'autres, avec des pensées ambitieuses et mondaines?

On sait ce qu'était, vers 1810, l'état religieux du continent. Genève participait à l'abaissement général. Après les révolutions que nous avons vues, le bouleversement des institutions anciennes, et le renouvellement d'idées qui s'est fait dès lors, on a peine à se figurer jusqu'où l'on était descendu. La cité de Calvin n'était pas encore une cité moderne. Point de quais, point de ponts splendides et de grands édifices; — un air antique et vénérable dans sa ceinture de remparts. Mais l'esprit du XVIII[e] siècle y régnait. Le clergé, respectable dans ses mœurs, comptait, sans doute, des hommes zélés pour la morale et les bonnes œuvres; un petit nombre, tels que Cellérier père, Moulinié, Peschier, Démellayer, professaient une orthodoxie tempérée, mais la majorité des ministres et la totalité des professeurs n'étaient guère attachés qu'à un supranaturalisme assez fade. L'opinion publique et le peuple genevois, soumis à l'influence du siècle, ne demandaient rien de mieux; ils se contentaient d'un clergé fait à leur image[1].

[1] Dans le troisième volume de son *Histoire de l'Eglise de Genève*, M. Gaberel cherche à établir que le clergé genevois a dans tous les temps combattu l'incrédulité régnante (pag. 181). Le fait

On comprend qu'en un semblable milieu, la théologie avait perdu, ou peu s'en faut, tout caractère vraiment chrétien et tout intérêt. On est confondu quand, par le témoignage d'hommes qui étudièrent alors à Genève, on apprend qu'à cette époque la Bible était presque totalement abandonnée dans la Faculté. Ni exégèse, ni recherches scripturaires, voilà où en était le haut enseignement théologique dans une église où Calvin, ce prince des commentateurs, avait professé. Ce fut douze ans plus tard, à en croire M. de Goltz, que, pressée par des accusations trop méritées, et par le mouvement religieux, la Vénérable Compagnie pourvut d'une manière suffisante à l'interprétation des livres sacrés. L'enseignement devint alors plus sérieux qu'autrefois; mais il fut, pendant tout le temps qu'étudia Gaussen, pauvre et mauvais.

Personne ne pourrait s'étonner que, sous de telles influences, il eût embrassé simplement comme une honorable carrière celle qu'il entrevoyait au bout de ses études. Nous nous croyons cependant en droit d'affirmer que, s'il se prépara à l'exercice du saint ministère, ce ne fut pas sans en avoir compris la gravité. Il n'était point encore un intrépide ami des doctrines évangéliques, mais sa noble imagination en soupçonnait la beauté; il sympathisait avec elles par l'élévation de son âme et les besoins de son intelligence. Quoique indécise encore, la lumière se faisait dans son esprit, et il en suivait avec une surprise joyeuse, mêlée d'inquiétude, les progrès bénis.

A-t-il connu ces débats tragiques qui caractérisent la conversion de certaines âmes d'élite? Je l'ignore. Il semble néanmoins que sa foi, si forte, si précise et si décidée, se soit formée graduellement dans son cœur. Ce furent les clartés d'un beau jour qui se lève, plutôt qu'un orage vivifiant. Aussi serait-il, je pense, impossible de déterminer le moment précis de sa conversion. On voit pendant huit ou neuf années sa personnalité religieuse se dessiner et grandir. Au sortir de ses études, et avant son entrée dans la carrière active, il est, à bien des égards, ce qu'il devint dans la suite.

Les premières impressions un peu vives qu'il reçoit, précèdent son entrée dans la Faculté de théologie.—Ce n'est pas là qu'il pouvait les recevoir, ce n'est pas là non plus qu'elles pouvaient être nourries; l'influence d'un autre milieu fait sentir ici sa bénédiction. Je ne doute point que ses relations avec la famille du pasteur Peschier, dans le fils duquel il avait trouvé un intime ami, la fin prématurée de ce jeune homme, la mort tragique d'un autre condisciple, et l'intimité qui s'établit entre le jeune étudiant et le vénérable Cellérier, n'aient agi sérieusement sur l'imagination impressionnable et la conscience délicate de Gaussen.

Il fut touché d'abord, moins dans son cœur et sa conscience que dans son esprit. Les angoisses du péché agitent, troublent et bouleversent la conscience de Luther, jusqu'à ce qu'il ait trouvé en Jésus la victime expiatoire, et dans la justification par la foi seulement, une inébranlable paix. — Zinzendorf sent son cœur s'enflammer de reconnaissance et d'amour pour un Sauveur crucifié. — Prédisposé, sans doute, par la nature de ses aptitudes, ayant un profond besoin d'autorité, et choisi de Dieu pour relever l'importance de la doctrine, à une époque où cette importance était parfaitement méconnue, Gaussen paraît saisir l'Evangile avant tout par son côté dogmatique. Ce qui ne signifie point, on le comprend, que son cœur et sa conscience n'aient été profondément émus :

peut être vrai sans qu'il soit faux d'affirmer qu'on ait abandonné plusieurs des doctrines essentielles du christianisme. Les défenseurs de l'Evangile vers la fin du XVIII[e] siècle avaient eux-mêmes été entamés par l'esprit du temps. M. Gaberel ne dit-il pas qu'*on laissait alors dans l'ombre le pardon par grâce !!!*

« J'étais encore un jeune garçon, et je suivais, auprès d'un pasteur de cette ville, une instruction de catéchumène, mais j'étais alors, avec la plupart de mes concitoyens, dans les erreurs de l'arianisme. Malgré ma légèreté naturelle, j'avais un vrai désir d'être rendu conforme là-dessus à la Parole sainte; mais, au milieu de mon instruction, un passage de l'épître aux Colossiens, cité dans le catéchisme, m'avait fort troublé, parce qu'il m'apparaissait contraire à la religion chrétienne, telle que je l'avais conçue. Il y était dit de Jésus-Christ : « Toutes choses ont été créées par lui et » pour lui. » *Créées par lui*, me disais-je, cette parole est dure. Peut-on parler ainsi d'une créature? Mais *créées pour lui*, cette parole est plus dure encore, et j'étais confondu. »

C'est ainsi que Gaussen s'est exprimé lui-même en 1861, aux réunions de l'Alliance évangélique. Il est impossible de ne pas sentir la portée de ces confidences. La doctrine de la divinité de Jésus-Christ, voilà ce qui arrête ses réflexions; cette doctrine, il ne la conçoit pas à un point de vue philosophique, comme centre du système chrétien, ou application de la puissance rédemptrice de Christ; il la prend en elle-même et la conçoit, comme directement fondée sur des déclarations bibliques.

Mais le récit suivant est plus caractéristique encore. Un ami d'enfance avec lequel Gaussen n'a cessé, pendant toute sa vie, d'entretenir des relations étroites, le docteur Butini, lisait le livre d'Abbadie sur la religion chrétienne. Il en était arrivé à cette argumentation dans laquelle l'auteur, partant du fait que Moïse est avant tout monothéiste, se demande comment il a pu enseigner en même temps une pluralité en Dieu, sans être inspiré, ou sans avoir connaissance du mystère de la très sainte trinité.

« Voilà donc où mon ami en était resté d'Abadie, quand il vint m'en exprimer son étonnement et son inquiétude. La mienne ne fut pas moindre, car la clef de l'énigme nous manquait. Mais ce fut, grâce à Dieu, par ces inquiétudes et ces étonnements que nous fûmes amenés à la vraie doctrine du Fils de Dieu, et que les portes de la foi nous furent enfin ouvertes. »

Ainsi, à cet âge d'effervescence où toutes les facultés prennent un essor passionné, Gaussen abordait soudainement l'une des vérités fondamentales du christianisme. Catéchumène, il était troublé par l'idée que Jésus, ce sage qu'on lui apprenait à honorer, pouvait être Dieu. Cet enseignement qu'il découvrait dans la révélation écrite et les théophanies de l'ancienne alliance étonnait son intelligence, bouleversait des notions religieuses puisées dans un milieu où elle était parfaitement oubliée; il imprimait dans son âme un souvenir si profond, que 55 années après il se présentait à lui dans toute sa fraîcheur.

Ce moment fut sans contredit décisif dans le développement intérieur de cet homme que Dieu voulait faire servir à son œuvre. Gaussen n'était point dès lors assez changé pour se mettre en lutte avec tous les entraînements de la jeunesse et toutes les frivolités d'une société aristocratique où il pouvait briller. Il s'amusa sans arrière-pensée durant toutes ses années d'étude; mais n'en resta pas moins fidèle à la mesure de foi qui lui avait été donnée.

Intérieurement hostile à l'enseignement de ses professeurs, il se développa d'une manière tout individuelle par des études bibliques. Ses sympathies dogmatiques le rapprochaient sans doute de ceux de ses condisciples qui allaient bientôt rompre avec la vénérable Compagnie; cependant il ne les fréquentait guère, n'appartenant pas à la même société. S'il s'associait de cœur et d'esprit à quelques travaux, c'était à ceux des pasteurs évangéliques du temps, qui, amateurs de la paix, et ignorant peut-être l'état véritable de l'opinion religieuse à Genève, travaillaient sans bruit en restant attachés à l'institution nationale. Vive sensibilité, imagination puissante et colorée, amour de l'autorité et des traditions de la réforme, attachement d'intelligence, de conscience et de cœur à l'Evangile, et spécialement au dogme de la divinité de Christ et à

l'autorité divine des Ecritures, fermeté en toute circonstance où ses convictions étaient en jeu, voilà quelques-uns des traits caractéristiques de Gaussen au terme de ses études. Si vous y ajoutez la courtoisie la plus gracieuse dans les rapports habituels de la vie, quelque chose de digne, de vif, d'enjoué, de facilement ému dans la conversation, une grande, une énergique affection pour sa famille, pour ses amis, pour sa patrie et pour sa carrière future, il sera facile de comprendre qu'il était doué pour agir fortement sur sa génération, et sur tous ceux qui vivraient dans son intimité.

Un fait bien connu dans le Réveil fit entrevoir à cette époque de sa vie ce qu'il pourrait être. Il se faisait chaque jour dans quelques temples de la ville une lecture de la Bible ; on y ajoutait la lecture des réflexions d'Osterwald. Ce service, habituellement très froid et très sec, fut confié à Gaussen, qui avait été consacré en 1814. — Ce fut pour lui une occasion de parler énergiquement aux consciences. L'homme de foi et le prédicateur se révélèrent. Bientôt l'assistance, autrefois très petite, devint relativement fort nombreuse, et la Compagnie, alarmée de tant de succès, s'empressa de mettre fin à une dangereuse innovation. Le service était devenu un culte, il redevint une lecture.

Toute la vie de Gaussen n'est-elle pas comme résumée dans ce fait ?

II

1816-1819.

La campagne de Genève, arrosée par le Rhône et coupée de ravins, n'offre pas à l'admiration les beautés pittoresques et grandioses dont on ne se lasse point dans les Alpes. Les bois y sont rares, et quoi qu'elle soit abondante et fraîche au printemps, la verdure est bientôt brûlée par les ardeurs de l'été. Néanmoins, parmi les villages agréablement situés qu'on pourrait nommer, Satigny est l'un des plus agréables. Construit sur le penchant d'un coteau qui s'abaisse du côté du Rhône, il doit à la présence de quelques riches propriétaires, non-seulement de belles avenues de peupliers et beaucoup d'ombrage, mais encore cet air de propreté, d'aisance et de comfort, qui distingue si souvent nos villages suisses. — L'église et la cure, enfouies dans des massifs d'arbres déjà vieux, mais vigoureux encore, dominent une rangée de maisons blanches et proprettes qui s'étend plus bas sur le flanc de la colline. Quand vous avez gravi la hauteur où le presbytère semblait mis à part comme un lieu de recueillement et de paix, à vos pieds voici la plaine bornée au loin par ce mur de rochers qu'on appelle le Salève, et par les blanches sommités des Alpes ; derrière vous le Jura boisé, à votre gauche ses croupes fuyantes, à votre droite le défilé de l'Ecluse. Genève et le lac Léman à deux lieues de là se dérobent à la vue derrière les ondulations de la plaine.

C'est là que Louis Gaussen devait, pendant quinze années, exercer avec une consciencieuse activité le ministère de la parole. Il y fut nommé pasteur par la Compagnie, en 1816. Cellérier père, de si douce mémoire, avait occupé cette cure jusqu'en 1814 ; son fils l'occupa jusqu'en 1816. Celui-ci, appelé alors à remplir une chaire de professeur dans la Faculté, laissa la place à Louis Gaussen. La paroisse comprenait plusieurs villages entre autres Satigny, puis Bourdigny, situé à dix minutes plus haut sur le même coteau, et, à quinze minutes de Satigny et au bord du Rhône, le village de Peney, dont le nom reste lié pour les Genevois aux souvenirs du château que les ducs de Savoie possédaient dans ce lieu.

On pourrait être surpris que Louis Gaussen ait été nommé à cette cure, l'une des plus importantes à la campagne. La Compagnie n'était-elle pas ombrageuse? Le parti dominant ne prenait-il pas un soin jaloux de maintenir l'influence de ses vues? N'a-t-on pas remarqué qu'en dix années

(1819-1829), sur vingt-deux nominations, elle n'en a fait que deux ou trois d'orthodoxes? Sans doute; mais bien des circonstances purent désigner Gaussen au choix de ses collègues. Je ne dirai pas qu'il était, en quelque sorte, l'enfant de la paroisse. — Etudiant, il passait de longs jours à Bourdigny, où son grand-oncle habitait une charmante propriété; il était connu des habitants du pays par son caractère affable, et avait eu les relations les plus amicales avec eux. Je ne dirai pas que Cellérier père avait pris, lui, pasteur de Satigny, Louis Gaussen sous sa paternelle protection. Il désirait avoir pour successeur ce jeune homme, auquel il avait confiance et dont il pourrait diriger les premiers pas dans la carrière pastorale. Ce désir devait naturellement être de quelque poids. Mais je rappellerai que, lié avec les meilleures familles de Genève, et s'annonçant comme un prédicateur bien doué, Gaussen n'avait encore rien fait d'assez caractéristique pour que la Compagnie pût voir en lui un futur dissident ou un hardi propagateur des doctrines alors considérées comme inutiles, sinon dangereuses. Il n'avait point caché ses convictions, loin de là; esprit ferme, âme droite et sincère, il avait, sans crainte, manifesté sa foi; mais ses convictions mêmes n'avaient pas encore dans son esprit toute la netteté, et sur sa vie tout l'empire qu'elles devaient acquérir plus tard. On pouvait donc croire qu'un jour on trouverait en lui, sinon un auxiliaire, du moins un collègue commode et puissant.

Quoi qu'il en soit du reste des motifs de sa nomination, il passa devant un collègue plus âgé, fut installé dans la paroisse de Satigny, et en peu d'années devint de tous les pasteurs nationaux le plus attaché aux institutions primitives de l'Eglise genevoise et le plus fidèle à l'enseignement dogmatique de la Réforme alors abandonné.

Comment arriva-t-il à prendre cette attitude? Elle était déjà la sienne au moment où il devint pasteur, mais il ne la prit définitivement qu'en 1819, par la publication de la Confession helvétique. Or, si l'on étudie ce qui se passa dans cet intervalle, on peut l'affirmer sans crainte, c'est avant tout sa foi qui décida de sa position vis-à-vis de la Compagnie; c'est le développement de sa foi qui fit de lui, tout ensemble, le champion décidé de l'Eglise nationale et celui des doctrines évangéliques.

Plusieurs événements douloureux ou réjouissants, privés ou publics, contribuèrent pendant cette période de sa carrière à donner à ses convictions une couleur franche qui ne pâlit plus. Racontons-les ici, et indiquons leur action sur la conscience et la personnalité de Gaussen.

L'un de ceux qui purent agir le plus profondément sur son cœur aimant, ce fut son mariage avec Mlle Caroline Lullin. Pendant une année de l'union la plus douce et la plus paisible, elle lui fit connaître le bonheur de posséder une compagne chrétienne, bonheur que Gaussen était si bien fait pour goûter pleinement. Mlle Lullin épousa avec amour, pendant le peu de jours qu'elle vécut, tous les devoirs d'une femme de pasteur. Douée d'un caractère élevé, elle s'associa sans peine aux aspirations d'activité dévouée que son mari apportait à sa difficile tâche; elle s'occupa des écoles et des pauvres, et fut tout ce qu'elle pouvait être à son âge et dans son inexpérience. Mais le Seigneur ne voulut pas que ce bonheur fût de longue durée. En 1818, à cette époque de l'année que dans son second sermon sur les paraboles du printemps, Gaussen lui-même a célébrée, comme symbole de vie et de résurrection, sa compagne lui fut enlevée en lui donnant une fille. Il lui était passionnément attaché; le coup fut douloureux, et le déchirement profond. Il supporta l'épreuve comme un homme qui sait en qui il a cru, mais au foyer domestique où vinrent prendre place sa mère et sa sœur, il ne remplaça jamais la femme de sa

jeunesse. Le souvenir en fut toujours vivant dans son cœur. En plusieurs de ses discours, il semble que la pensée du deuil et les instructions de la mort fassent trembler sa voix, et quand, en 1844, dans la notice biographique qu'il consacra à M. Cellérier père, il rappela la perte semblable que celui-ci avait faite, il ne put s'empêcher de redire avec émotion les jours de sa propre douleur :

« Que de fois j'étais allé seul, et de jour et de nuit, sur ce cimetière, au pied du temple, à trois pas du presbytère, demander à Dieu de verser l'esprit de sa grâce sur celui qu'il appelait à remplacer de tels êtres ! — Je l'avais assité dans son deuil : dix-huit mois après, il me rendit les mêmes offices. — Je le vois encore dans le plus douloureux jour de ma vie, quand, à mon tour, frappé des mêmes coups, je dus revenir seul au presbytère, désormais désert. Il nous y attendait quand j'y rentrai de Genève, le soir de mon deuil. Nous le trouvâmes dans le salon ; il pleurait ; il se jeta à genoux ; il pria, et nous lûmes les XIe et XIIe chapitres de l'épître aux Hébreux ! Cet échange de consolations et de sympathies peut expliquer, en quelque mesure, la constance de sa bienfaisante amitié et de ma gratitude. »

Mais le deuil et la joie ne furent pas dans leur contraste poignant, les seules leçons par lesquelles Dieu se plut à former son serviteur. Gaussen aimait l'étude ; et sans parler des Ecritures qu'il sondait assidûment, comme l'y appelaient les devoirs de son ministère, il se nourrissait habituellement des Commentaires et de l'Institution de Calvin. Enfin, et c'est ici, sans contredit, ce qui exerça sur la formation de ses convictions, l'influence la plus décisive, il prenait sa part des graves événements religieux dont Genève était le théâtre.

Les années 1817 et 1818 doivent compter, en effet, parmi les plus pleines du siècle, en ce qui concerne le réveil à Genève. Le mouvement religieux n'avait eu jusqu'alors d'importance qu'aux yeux de ceux qui s'y trouvaient directement intéressés, ou avaient encore du goût pour les questions de cet ordre. Pendant les années qui suivirent immédiatement la nomination de Gaussen à la cure de Satigny, l'intérêt alla grandissant, les passions se réveillèrent, l'importance des questions fut comprise du public, une préoccupation générale s'empara des esprits. Genève si calme, si morte autrefois, Genève où tout dans le culte et dans les corps ecclésiastiques marchait avec une régularité si monotone, s'agita tout à coup. On se divisa pour ou contre ce qu'il était convenu d'appeler *des méthodistes*. On parla beaucoup, on écrivit, on imprima ; l'attaque des évangéliques fut vive, la défense ne le fut pas moins. Entamée ouvertement par la lettre d'Empeytaz sur la divinité de Jésus, devenue plus intense par l'arrivée de Robert Haldane, ce missionnaire écossais qui, étrange par son costume, et ne sachant pas le français, acquit un ascendant si providentiel sur les étudiants, poussée plus vivement encore par Drummond, la lutte, bien loin d'être apaisée par le règlement du 3 mai 1817, s'anima, et fit bientôt de Genève l'objet d'une attention générale parmi les chrétiens du continent et de l'Angleterre.

Nous ne pouvons retracer ici dans tous leurs détails les débats de ce temps déjà si loin de nous. On en peut lire toutes les péripéties et tous les incidents importants dans l'ouvrage minutieusement complet du baron de Goltz. Qu'il nous suffise de dire quel était l'état des questions, et quel fut le résultat du combat livré.

Deux partis bien distincts étaient aux prises. D'un côté la Vénérable Compagnie, la Genève du XVIIIe siècle, avec son indifférentisme dogmatique, ses catéchismes décolorés jusqu'à ne renfermer à peu près plus rien de spécifiquement chrétien, avec des vertus souvent réelles, en tout cas avec le puissant appui des mœurs, des habitudes et du gouvernement auquel des liens de toute espèce rattachaient le clergé ; — de l'autre côté, la Genève ancienne et nou-

velle, un petit nombre de jeunes hommes obscurs, les uns réveillés dans leur conscience par la lecture de la Bible ou les instructions de Robert Haldane, d'autres décidés à aller en avant, annonçant Christ, vrai Dieu et vrai homme, le salut par grâce, la régénération par l'Esprit, la nécessité pour chacun d'une conversion personnelle, mais tous sans appui dans le pays, peu connus au dehors, et n'ayant d'autres armes que celles de la foi. — Tels étaient les deux partis. — La lutte eut donc lieu entre le supranaturalisme unitaire qui régnait à Genève, et un christianisme très caractérisé, très précis dans le dogme, très hardi dans ses allures. D'un côté, au point de vue mondain, toute la force, toute l'autorité, toute l'expérience; de l'autre, en apparence, toute l'inexpérience et toute la faiblesse. Ce dernier parti devait évidemment périr écrasé; il périt en effet, mais pour ressusciter. Tandis que plusieurs, Charles Rieu, Merle d'Aubigné, F. Monod, quittèrent Genève à la fin de leurs études, Guers succomba sous le coup du règlement du 3 mai; Malan, qui se signala successivement par deux discours prêchés dans l'église nationale, fut enlevé à la classe du collége qu'il dirigeait comme régent. — Le ridicule, l'opprobre, les violences populaires les accompagnèrent dans leur déchéance officielle. Mais la satisfaction d'une bonne conscience ne les quitta point. Dieu les encouragea dans leur isolement, et bientôt ils virent se former dans les Eglises du Témoignage et du Bourg-de-Four une protestation efficace et permanente en faveur des vérités pour lesquelles ils avaient souffert.

L. Gaussen prêchait à Satigny les mêmes doctrines qu'on flétrissait à la ville. Il ne pouvait rester indifférent à ce qui se passait. Si c'est pendant ce temps que se dessina sa vigoureuse personnalité chrétienne, que sa foi s'éclaircit, et que toutes ses sympathies furent définitivement gagnées à l'orthodoxie évangélique, comment ne pas l'attribuer aux événements qu'il suivait avec un intérêt croissant? La cause des persécutés n'était-elle pas sa cause, ou plutôt n'était-ce pas la cause de l'Evangile pour la défense de laquelle il était ministre? Malan, Guers, Bost, Empeytaz n'étaient-ils pas ses amis, ses compagnons d'étude? Comment Gaussen serait-il donc demeuré inactif? — Comment n'aurait-il pas sympathisé avec ceux que la Vénérable Compagnie condamnait? N'était-ce pas lui que l'on condamnait en eux?

Au reste, ne faisons pas de conjectures. Nous avons mieux. — Gaussen ne s'occupa pas seulement comme tout le monde, des événements, il noua des relations étroites avec R. Haldane, avec ces jeunes gens dont la carrière régulière avait été brisée et avec ces troupeaux que l'ignorance calomniait.

On a cru, et moi-même j'ai cru pendant longtemps, que R. Haldane avait été dans la main de Dieu l'instrument de la conversation de Gaussen. C'est une erreur. Il était déjà décidé quand R. Haldane vint à Genève. On peut affirmer néanmoins que la vue du missionnaire écossais, sa fermeté, sa connaissance des Ecritures, étonnèrent, touchèrent, consolèrent le jeune pasteur de Satigny, disposé par l'épreuve à s'ouvrir à toutes les influences d'en haut. R. Haldane aborda Gaussen avec une certaine défiance. On lui avait annoncé qu'il trouverait en lui un auditeur attentif et intelligent, mais muet. Gaussen, de son côté, n'aborda Haldane qu'avec circonspection. Mal instruit par la fausse renommée dont on flétrissait le zèle, il craignait dans l'Ecossais quelque rêveur fanatique. Tous deux ils avaient été trompés. Après s'être mutuellement examinés avec anxiété, ils se comprirent. Haldane s'éprit de la plus vive affection pour son jeune frère; le noble cœur de Gaussen s'ouvrit, et dès lors il considéra toujours comme une des plus grandes bénédictions de sa vie la rencontre

de l'énergique vieillard et les fréquents entretiens où se fortifia sa piété.

Ce n'est pas tout, et je dois relever ici un fait trop peu connu ou trop peu remarqué. Généreux comme il l'était, Gaussen n'hésita pas à se mettre franchement en rapport avec ceux que la Compagnie traitait comme les adversaires de l'Eglise nationale. Dès ce moment il attacha à la fraternité en Jésus-Christ bien plus d'importance qu'à l'esprit de corps, et à la doctrine bien plus d'importance qu'aux questions ecclésiastiques. Libre d'annoncer, partout où il prenait la parole, les vérités qui faisaient sa vie, libre de ne laisser entendre dans sa chaire que ses collègues évangéliques, il ne se croyait pas libre de quitter sa paroisse. Il ne s'unit donc point aux églises dissidentes à qui la Compagnie avait fourni l'occasion de se constituer. Mais Satigny était continuellement en rapport avec le Bourg-de-Four. On présentait Félix Neff à Gaussen, qui le présentait à son tour à Cellérier père. — On consultait Gaussen dans les cas embarrassants, et, si je suis bien informé, il est peu de décisions importantes qui, à l'origine, aient été prises au Bourg-de-Four, sans l'avis préalable et le conseil fraternel du pasteur de Satigny. Etrange contradiction, j'en conviens! Un ministre national en fonction devenir le conseiller d'une église dissidente! contradiction moins étrange pourtant que celle de l'indifférence dogmatique intolérante ou persécutrice!

Quelles difficultés néanmoins, et quels périls dans une telle position! Moins candide dans sa droiture, Gaussen se fût peut-être égaré en un semblable chemin. Mais il allait sans crainte et sans calcul où sa foi, son Dieu et sa conscience le conduisaient. Où d'autres eussent vu bien des obscurités et éprouvé bien des doutes, il ne voyait que lumière. Malan, Guers, Pyt, Gonthier n'étaient-ils pas ses frères à plus juste titre que les membres de la vénérable Compagnie, inventeurs du règlement du 3 mai? Pourquoi aurait-il hésité à les traiter comme tels? La majorité tyrannique qui, autant que possible, bannissait des chaires où seules elles auraient dû être prêchées les doctrines fondamentales de la réforme, était-elle donc au fond composée de frères et d'amis? Non! aussi Gaussen fréquentait-il peu les séances de ce corps. Il appartenait à une minorité méprisée, vaincue d'avance dans MM. Empeytaz, Guers et Malan; mais cette minorité avait la vérité et la vie, et Gaussen se réjouissait de ses succès, s'attristait de ses revers, priait pour elle, et la secondait généreusement de ses vœux et de ses conseils.

On voudrait savoir exactement de quel œil il vit le règlement du 3 mai. On peut l'imaginer. Mais une chose est certaine: à cette époque, plus la compagnie se montre décidée à ne supporter que malgré elle les voix évangéliques, plus la foi de Gaussen devient ardente et active. Cellérier père *avait*, à sa manière, c'est-à-dire *avec beaucoup de modération dans la forme, protesté* contre un règlement qui devenait fameux. Il avait, en chaire, proclamé la divinité de Jésus-Christ. — Chenevière, qui n'était pas encore professeur, avait répondu par un discours sur les mystères du christianisme; mais la seule protestation publique qui, à ma connaissance, partie du sein de l'Eglise nationale, n'ait pas été suivie de destitution, fut la publication que MM. Cellérier père et Gaussen firent en 1819.

Il est deux manières de faire connaître ce qu'on est et ce qu'on croit. On peut opposer tout simplement les faits et les doctrines, objets de la croyance; c'est dire ce qu'on est, avec franchise et sans équivoque; cette confession positive d'une foi positive donne un gage à la confiance, l'inspire et la nourrit. On peut déclarer ce qu'on n'est pas ou ce qu'on ne croit pas; cette confession sous forme négative ouvre la porte à

toutes les hypothèses, permet toutes les équivoques, légitime toutes les défiances. Confesser ainsi sa croyance, c'est ne rien confesser du tout. C'est se retrancher dans l'inconnu ; ainsi fait le scepticisme. Genève, au commencement du siècle, n'avait officiellement point de confession de foi positive, elle n'en avait point non plus de négative. Les corps ecclésiastiques, assez peu préoccupés de ce point, se croyaient parfaitement en équilibre entre un catéchisme qui n'était plus spécifiquement chrétien, n'était pas une confession de foi, et un silence général sur les vérités évangéliques, silence qui permettait en fait toutes les négations, sans qu'elles fussent clairement énoncées. En d'autres termes, se taire sur les doctrines proprement chrétiennes, ce n'est pas les nier, ce n'est pas les confesser non plus ; on avait donc pris instinctivement le parti de se taire. On avait ainsi résolu le problème de ne faire aucune confession de foi. Heureusement la chose est impossible; le silence ne pouvait durer. Le moment où, sous l'empire d'une impérieuse conviction, un prédicateur monterait en chaire pour faire entendre sans ambages et sans réticences les dogmes qu'on était instinctivement convenu d'ignorer, devait être un moment dangereux pour la majorité. Tolérer une telle prédication, ou n'y pas répondre, c'était l'approuver, par conséquent donner à penser qu'on croyait aux dogmes prêchés. — Fermer la bouche au prédicateur imprudent, c'était, par une mesure restrictive, donner à penser qu'on niait absolument la vérité de ces dogmes. En tout cas, on faisait ce qu'on voulait éviter, on sortait des nuages de l'équivoque, on prenait officiellement un caractère. La Compagnie, dans le règlement du 3 mai, ne fit pas autre chose. Elle voulut fermer la bouche aux futurs ministres sur la divinité de Jésus-Christ, le péché originel, les opérations de la grâce et la prédestination; par là elle avoua indirectement, malgré l'habileté des expressions, qu'elle avait renoncé à plusieurs des doctrines fondamentales de la réforme et du christianisme. Des motifs très divers, je le sais, agirent alors sur la Compagnie. On ne se dit pas que la conspiration du silence était rompue et désormais impossible, on ne se demanda pas si, fermer la bouche aux prédicateurs de la grâce, ce n'était point nier la doctrine du salut gratuit. Non! On voulait sacrifier à la paix, et l'on pensa ne lui sacrifier que des idées vaines et subtiles exclusivement caressées par un entêtement sectaire, au milieu des passions qui fermentaient; quelques bonnes intentions présidèrent donc, il faut le croire, à la conception de ce funeste règlement, dont les auteurs ne comprirent pas la gravité. Mais au fait, je le répète, imposer le silence sur ces dogmes c'était vouloir assurer l'avenir à la négation de ces dogmes; c'était faire de Genève une église franchement non évangélique.

Personne, à l'étranger, ne se trompa sur la portée immense de cet acte. Ce fut un scandale, et l'on manifesta hautement son improbation. Au dedans, MM. Cellérier père et Gaussen ne s'y trompèrent pas plus que les dissidents. Ils furent affligés de cette mesure qui n'excluait de l'universelle tolérance, dont se glorifiait l'Eglise nationale, que l'opinion orthodoxe. Ils cherchèrent à obtenir qu'à côté de cette confession négative, on voulut bien placer une confession positive. On avait dit ce qu'on n'était pas, il fallait dire ce qu'on était, ce qu'on croyait. Mais le règlement était fondé sur des habitudes profondément enracinées; le peuple genevois, excité contre le *méthodisme*, approuvait la mesure, on avait peur de l'agitation religieuse; on éprouvait le besoin de clore des débats où l'on se sentait mal à son aise.... ; les tentatives furent donc inutiles : « Hé bien! dirent les deux pasteurs de Satigny, si nous ne pouvons obtenir une confession de foi positive et officielle, qu'on sache du moins que tous

les membres du clergé genevois ne sont pas décidés à passer sous silence les dogmes fondamentaux prohibés par le règlement. » En conséquence, ils publièrent, en français, la Confession helvétique, avec une préface, qu'ils signèrent comme membres de la Vénérable Compagnie. — Dans cette préface, ils firent, sans s'y arrêter, entrevoir la différence dogmatique qui subsistait entre eux et la majorité de leurs collègues; ils insistèrent sur le caractère des symboles ecclésiastiques qui sont, non pas la règle, mais l'expression de la foi d'une église. Ils réfutèrent l'objection qu'on tirait du principe de la liberté d'examen, appliqué sans réserve à l'interprétation des Ecritures. Ils montrèrent qu'elle engendre ou la confusion la plus anarchique dans l'enseignement, ou la tyrannie dans les corps constitués : « Si pour se tirer de l'anarchie, si pour prévenir tant de scandale, dirent-ils, on a recours à des règlements prohibitifs; si l'on prend à la muable pluralité des suffrages quelques mesures répressives, alors on passera de l'anarchie à une sorte de tyrannie. En effet, de quel droit, après avoir rejeté la foi de nos pères, punirions-nous des hommes qui lui sont demeurés fidèles, et qui croient leur conscience intéressée à la prêcher? » Ils déclarèrent enfin, entre autres choses, que s'ils avaient choisi cette confession entre toutes celles qui sont également conformes à la Parole de Dieu, c'est qu'elle est celle des églises de la Suisse.

Cette protestation, très modérée et très calme, mais caractéristique, fit, semble-t-il, peu d'impression. Un des pasteurs, membres de la majorité, s'attacha dans une brochure à critiquer la préface. Mais on parut bientôt oublier cet incident; plus tard on s'en ressouvint; M. Chenevière, devenu professeur, a pu, en 1824, se croire autorisé à classer les auteurs de cette publication parmi les adversaires de la Compagnie. En 1831, il attaqua directement les opinions exprimées dans la préface, et s'efforça de les réfuter dans un de ses essais théologiques. Pour ma part, j'attache également une grande importance à cette publication dans la carrière de Gaussen; c'est le moment où, bien au clair avec lui-même, il prend définitivement position vis-à-vis de la majorité de ses collègues, et vis-à-vis du monde chrétien. Il est orthodoxe, sa foi est celle des réformés du XVIme siècle. Désormais, toutes ses démarches, toute sa conduite auront une fermeté qu'elles n'avaient point encore au même degré. Les tiraillements deviendront fréquents, les orages s'accumuleront sur sa tête et paraîtront souvent tout près d'éclater.

C. PRONIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Le jeune ministre et le saint ministère. (Sermon de consécration, par D. Munier. Genève, 1863.)

Beau passage à rappeler à de jeunes ministres, que la recommandation de St.-Paul à Timothée: *Que personne ne méprise ta jeunesse ; mais sois le modèle des fidèles par tes paroles, par ta conduite, par ta charité, par l'esprit qui t'anime, par ta foi, par ta pureté.* (1 Tim. IV, 12.) Le choix d'un tel texte est déjà très heureux. Il vous met d'entrée en face de la situation, et il annonce un discours pratique et bien approprié à la circonstance. La lecture du sermon lui-même ne dément point cette première impression. Après avoir dissipé les inquiétudes que peut faire naître dans l'Eglise la jeunesse de ceux qui reçoivent l'imposition des mains, l'orateur leur parle directement à eux-mêmes, et il leur montre que la dignité de leur ministère et son efficacité dépendront de leur vie chrétienne. Leur jeunesse ne sera point un obstacle à leur œuvre,

s'ils sont en exemple au troupeau par *la pureté*, par *la foi*, par *la charité*. Ces idées sont développées avec clarté, avec simplicité, avec une noble et cordiale familiarité, avec force, avec un accent de conviction profonde, dans un style élevé, vif et populaire. Rien d'abstrait ni de vague; tout est positif, direct, d'une application aisée et prochaine. L'orateur ne prêche pas en l'air; on sent qu'il sait bien à qui il parle, ce qu'il veut dire et pourquoi. Il sait bien aussi où il parle; les lecteurs le sauraient bientôt de leur côté, quand même ils n'en seraient pas informés d'avance, et que l'orateur ne dirait rien de Genève. Mais l'auteur n'a garde d'oublier la cité protestante et nous sommes loin de lui en faire un grief. Certes, Genève, cette noble ville, aux grands et riches souvenirs, est une patrie qui doit inspirer à ses enfants un amour profond. Et il ne nous déplaît point que le patriotisme se montre dans la chaire, bien entendu que ce soit avec gravité et mesure. Or l'orateur est de ceux qu'une juste et délicate appréciation des convenances préservera toujours de manifestations immodérées.

Il nous serait facile d'extraire de ce discours des passages remarquables à plus d'un titre. Nous indiquerons du moins à nos lecteurs le morceau consacré à l'apologie de la jeunesse. Ce chaleureux plaidoyer a quelque chose de particulièrement aimable et touchant dans la bouche d'un homme déjà bien éloigné de la jeunesse soit par les années, soit surtout par l'expérience, une expérience puisée dans les travaux, les luttes et les épreuves qui forment le fond de la vie humaine, et au moyen desquelles Dieu nous parle, nous sollicite, nous instruit et nous forme pour son service.

Mais il nous tarde d'arriver à la portion du discours dans laquelle l'orateur rappelle à ses jeunes confrères qu'ils doivent être en exemple aux fidèles par la foi et par la charité. « J'ai été naturellement conduit, dit-il dans un court Avant-propos, à exposer, tels que je les comprends, les principes de notre église nationale en matière de foi et de doctrine. Je l'ai fait en conscience, aussi clairement que je l'ai pu; et, dans ce sujet de controverse protestante actuelle, je me suis efforcé d'unir la charité à la vérité. C'est donc pour cette partie de mon discours que je l'imprime tout entier. »

On le voit, le discours est digne, sous ce rapport, d'une attention toute particulière. Il le serait toujours, venant d'où il vient. Mais M. le professeur Munier s'est proposé de rendre compte des vues de l'Eglise de Genève, vues qu'il partage d'ailleurs entièrement. Il les expose avec une parfaite clarté, avec fermeté et avec modération, en termes bien médités, sans rien abandonner aux hasards de l'improvisation. Nous dirions volontiers que ce discours est un manifeste, si ce n'était pas attribuer à l'auteur plus qu'il ne prétend; car il parle toujours en son propre nom et sous sa responsabilité. M. Munier énonce et résume ses vues dans une formule générale, sur laquelle nous nous sentons, quant à nous, d'accord avec lui : *l'union dans la diversité*, ou *l'Eglise sans l'uniformité*. Disons-le hautement, c'est là un beau principe, un but bien digne d'être poursuivi, et, pour notre faible part, nous sommes bien décidé à travailler à sa réalisation. Dussent quelques-uns de nos plus chers amis et de nos frères les plus respectés, lire cette déclaration avec un peu d'inquiétude, nous nous sentons néanmoins le droit de la faire entendre, sauf à l'expliquer, s'il est nécessaire, et à la justifier.

La justifier! Mais la marche du gouvernement de Dieu à l'égard de son peuple ne la justifie-t-elle pas assez? Que dirait-on de chrétiens qui voudraient établir l'unité de la foi comme on la concevait il y a trois siècles, sans parler des moyens qu'on employait sans scrupule alors pour la réaliser? Qui ne comprend que des différences de vue qui ont séparé jadis, ne séparent plus aujour-

d'hui? Et qui ne rendrait grâces de ce mouvement des esprits où se montre si clairement la main de Dieu! Il y a loin de la conférence de Marbourg à l'Alliance évangélique. Or l'esprit qui nous a fait franchir cet espace est l'Esprit de Christ, le Saint-Esprit. Il y a des retardataires, nous le savons, mais l'Alliance évangélique eût été impossible il y a deux siècles, et son existence, de nos jours, est un signe des temps et un gage de l'avenir, que nous saluons avec respect et avec joie. L'alliance évangélique n'est sans doute pas le dernier mot de la Providence. Il faut qu'elle s'élargisse encore, et qu'elle fasse place dans ses rangs à tous les rachetés de Christ. Si grande qu'elle soit, elle porte dans son sein un esprit plus grand qu'elle, et qui la transformera elle-même. Mais, dès aujourd'hui, et sans plus attendre, nous l'honorons et nous l'aimons comme un témoignage de la présence de Dieu au milieu de son peuple, comme une belle manifestation de l'unité de l'esprit, de la vraie unité chrétienne, comme une grande prophétie et une réalisation commençante de l'avenir du royaume de Dieu. Tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus doivent s'intéresser, sinon se joindre à elle, car elle porte écrite sur son drapeau cette sainte devise : l'*union dans la diversité*.

Sur l'Alliance évangélique, sur les confessions de foi et sur quelques autres matières, nous ne pouvons sans doute pas nous associer aux jugements que porte M. Munier. Mais, sans nous arrêter aux questions de détail, nous voulons nous occuper soit du principe lui-même exposé dans ce discours, soit spécialement de la forme donnée à ce principe. Sur ce dernier point nous avons des doutes à émettre, et même des objections à formuler. M. Munier, par la clarté et la bonne foi avec lesquelles il pose les questions, nous fournira les moyens de fixer le point où nous cessons d'être entièrement d'accord, avec lui peut-être, et certainement avec les principes de l'Eglise nationale de Genève, tels qu'il les expose. Nous n'avons pas besoin de dire dans quel esprit nous entreprenons cet exposé; on ne s'y trompera pas, et l'on n'ira pas chercher sous nos paroles de mauvais soupçons et un esprit sectaire. En signalant quelques différences, nous espérons ne manquer ni à la charité ni au respect.

Or voici, sous toutes réserves, quelles sont les vues exposées dans le sermon qui nous occupe :

Pour que le ministère soit légitime, celui qui l'exerce doit avoir une foi positive et ferme, qui ait l'Evangile pour base et la divine autorité des saintes Ecritures pour garantie. Cette base et cette garantie n'est pas la foi, mais c'en est la condition, la source et le fondement. Sur ce fondement, il faut bâtir l'édifice. Or, ministres et laïques ont le droit de le construire en toute liberté de conscience. « En conséquence, Messieurs et chers frères, cette Eglise ne vous a pas demandé aujourd'hui, comme elle l'eût fait il y a deux siècles, et comme on le fait encore ailleurs, de signer des articles rédigés par des théologiens en un formulaire doctrinal : elle vous a demandé de déclarer, devant Dieu et sous la garantie de son saint nom, si, persuadés que les saintes Ecritures contiennent la vérité de Dieu, nécessaire et suffisante au salut, vous étiez résolus à la prêcher fidèlement, telle que vous l'y croiriez en conscience enseignée. » (Pag. 21.)

C'est là, dit l'auteur, « une déclaration claire et compréhensive, un engagement précis, à la fois, et large, clair et strictement évangélique. » Il se prête, sur des points controversés, à des divergences de vues, mais il ne faut pas s'émouvoir de ces différences. La liberté ne les engendre pas, elle ne fait que les mettre au jour, et il vaut mieux qu'elles se manifestent franchement, que d'exister à l'état de compression et plus ou moins dissimulées; elles sont plus utiles

à la vie de l'Eglise qu'elles ne sont fâcheuses pour sa paix. D'ailleurs, ces diversités existaient déjà dans l'Eglise au temps des apôtres : « *Vous êtes* donc *libres*... Oui, sur la base de la révélation que nos livres sacrés contiennent, et sur l'unique fondement qui a été posé, Jésus-Christ homme et fils de Dieu, vous êtes affranchis de toute tyrannie spirituelle, et admis à professer votre foi sans compromis et sans contrainte.»

Bien entendu que cette liberté ne doit pas être une occasion de pécher. Il faut en user, non dans des buts égoïstes, mais pour Dieu et pour le progrès de son règne, avec prudence, discernement et *charité*. L'orateur ne parle pas de la charité en général ; il recommande spécialement cette application de la charité, qui s'appelle support ou largeur chrétienne. Les églises de la Réformation ont un urgent besoin de s'unir; il s'agit de savoir quelles doivent être les bases de cette union. Ecoutons-le lui-même là-dessus :

Est-ce par le lien des doctrines qu'on peut sérieusement espérer de les voir s'unir, autour de la croix du salut? Grande question, que je puis à peine effleurer ici, mais à laquelle, puisqu'elle se trouve posée, je répondrai sans faux-fuyant et en toute sincérité de conscience.

Vous demandez si c'est par le lien des doctrines que l'union doit et peut se produire. Je réponds, sans hésiter, oui ou non, selon de quelles doctrines on parle et selon ce qu'on prétend y renfermer. — Oui, mille fois oui, s'il s'agit des grands traits de la révélation, des colonnes maîtresses de l'édifice évangélique, Dieu, notre Dieu et Père, l'âme, le péché, le salut par Christ et la vie éternelle. — Non, si ces immuables jalons, plantés sur la route du ciel pour les pèlerins de la terre, laissent encore, à votre gré, trop d'espace vide, et trop de jeu pour la libre interprétation individuelle, si vous voulez remplir les intervalles par des indications uniformes et précises, relier ces jalons entre eux par un sentier étroit, et qui soit le même pour tous les fidèles, si, laissant les figures, vous voulez tout définir, tout expliquer, faire de la science, et, dans l'intérêt d'un système, orthodoxe ou non orthodoxe, dresser des formulaires et codifier la foi. En tout cela, l'homme mettra toujours trop du sien pour qu'on puisse réellement s'accorder. Non, poussée jusque-là, l'unité de doctrine ici-bas me paraît un rêve, beau, si l'on veut, mais chimérique, un idéal, vers la réalisation duquel je conviens qu'il est avantageux de tendre, puisque cet idéal est en Dieu lui-même, mais qui ne se réalisera pas plus, sur la terre, par la contrainte que par la liberté. Assez d'expériences de ces deux méthodes ont été trop peu fructueuses pour que des esprits réfléchis conservent encore de l'espoir à l'égard de ce résultat; et, pour dire toute ma pensée, ma conviction personnelle est que Dieu ne l'a pas voulu.

Mais, si l'unité de doctrine n'est ni possible, ni, sous plus d'un rapport, regrettable, dans les conditions de la vie présente, « *la bonne intelligence*, comme écrivait St. Paul, la communion par les aspirations et par les œuvres, *l'union de l'esprit par le lien de la paix*, » ce qui veut dire, qu'on y regarde de près, L'UNION DANS LA DIVERSITÉ, s'impose, comme un pressant devoir, aux ministres d'un Maître qui s'appelle le Prince de la paix ; et l'accomplissement de ce grand devoir n'intimida jamais la charité évangélique, et il ne sera jamais au-dessus de ses forces.

Venez donc, Messieurs et chers frères, joindre vos efforts aux nôtres pour travailler à l'union : les circonstances y sont plus propices que certains faits ne pourraient vous le faire croire. Les divisions les plus persistantes ont eu, jusqu'ici, leur première source dans l'erreur qui consiste à confondre *l'unité* avec *l'union*, et qui n'admet la légitimité de l'union que sous la condition de l'unité : eh bien ! plus d'un symptôme indique que cette fausse idée commence à se rectifier, par suite d'une appréciation plus exacte de nos rapports avec la vérité divine, et de la valeur relative, au point de vue du salut, des deux éléments distincts et constitutifs de la foi, je veux dire, la croyance pure et les affections de la vie chrétienne. Venez grossir le nombre de ceux qui sont entrés dans cette voie et qui y servent, lentement, mais efficacement, la cause sacrée de l'union dans l'Eglise de Jésus-Christ.

On voit bien ici l'importance et l'intérêt du discours, et pourquoi nous l'envisageons comme particulièrement digne d'attention. S'il n'était question que d'apprécier une production quelconque de cette partie de la

littérature religieuse, nous en aurions bientôt fini. Mais ce discours se distingue en ce qu'il pose avec hardiesse et dignité des questions dont on doit s'occuper partout aujourd'hui, sur lesquelles il est essentiel que les chrétiens s'entendent, et qu'il importe, par conséquent, de soumettre à un examen consciencieux et à une amicale discussion.

Elevons encore une fois notre faible voix en faveur de l'union chrétienne, ou comme nous dirions sans difficulté, quant à nous, de l'*unité* dans la diversité. Oui, il faut être large d'esprit et de cœur, il faut aimer tous les frères, il ne faut pas se laisser envahir par un esprit de chicane théologique, et construire des murs de séparation entre les chrétiens : il faut cultiver l'amour fraternel même quand on n'est pas d'accord de tout point, même quand on discute; il faut se comprendre mutuellement par une sympathie vraie; c'est là une sorte d'hospitalité spirituelle qui doit, aussi bien que l'autre, s'exercer de bon cœur. L'isolement, condamnable comme égoïste, a de plus l'inconvénient d'endormir l'activité et de paralyser le progrès. Passons la frontière pour nouer des relations au dehors. Ouvrons des voies de communication, encourageons le commerce des esprits. Ce commerce nous enrichira les uns et les autres. On ne perd pas ce qu'on exporte, et l'on gagne ce qu'on a importé. L'hostilité, la défiance ou la froideur ne sont apparemment pas l'état normal des membres de l'Eglise de Christ. Le grand malheur, quand il nous arriverait, par aventure, d'estimer quelqu'un meilleur qu'il ne se trouve être en réalité ! Nous nous tromperons quelquefois, il faut s'y attendre; mais la malveillance, les soupçons et l'esprit de parti ne se trompent-ils jamais? Non, non, aimez Christ dans tous les siens; montrez à tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur Jésus, non pas un poing fermé, mais une main ouverte, qui cherche leur main pour la serrer. Ne craignez pas que ce signe soit mal compris, comme si vous trahissiez vos convictions. Il dépendra, d'ailleurs, toujours de vous de détromper ceux qui prendraient le change, et du moins vous ne repousserez pas ceux que le Sauveur accueille, vous ne méconnaîtrez pas ceux qu'il reconnaît.

L'indifférence, dira-t-on, se prévaudra de votre principe. — Cela est possible, mais le principe n'en est pas moins vrai pour cela. On abuse de tout, même des plus précieuses grâces. Le principe de l'union dans la diversité, large et généreux, est un principe évangélique et protestant par excellence; c'est une application de la charité. Il faut le prêcher, le défendre et le pratiquer de son mieux. Mais sans doute il importe de le bien comprendre, d'en saisir la portée, et, s'il se peut, d'en mesurer l'étendue et d'en fixer les limites.

S'il se peut, disons-nous, car nous sommes obligés de nous soumettre à une règle dont l'autorité s'impose à notre conscience, quoique nous ne voyions pas encore jusqu'où l'application conséquente du principe adopté pourra bien nous conduire. L'expérience éclairera. Pour acquérir plus de lumière, soyons fidèles à celle que nous possédons. En attendant, il se peut qu'on nous mette dans l'embarras en nous pressant de questions sur l'étendue du principe, disons mieux, du devoir qui nous occupe; mais des difficultés de ce genre ne nous le feraient pas abandonner.

Qu'il en existe de telles, nul ne saurait le nier. M. le professeur Munier le nierait moins que personne ; il laisse même voir assez clairement l'embarras qu'il éprouve quand il s'agit de l'application du principe, et s'il se prononce toutefois, ce n'est pas sans hésitation. Nous avons vu comment il répond à la question si c'est par le lien des doctrines que l'union des églises peut et doit se produire. « Oui, dit-il, mille fois oui, s'il s'agit des grands traits de la révélation, des colonnes maîtresses de l'édifice

évangélique, Dieu, notre Dieu et Père, l'âme, le péché, le salut par Christ et la vie éternelle. Non, si... vous voulez tout définir, et... codifier la foi. » On le voit, il s'agirait seulement de spécifier les « colonnes maîtresses » de l'édifice évangélique, ou, en d'autres termes, les doctrines fondamentales du christianisme, et M. Munier n'a pas craint de le tenter. Il nous montre ici quelles pourraient être à ses yeux les bases d'une *alliance évangélique générale,* et il fait, lui, l'adversaire déclaré des confessions de foi, une véritable confession de foi. Confession très sommaire, il est vrai, et que plusieurs jugeront insuffisante, mais qui paraîtra trop étendue encore et trop précise à plusieurs dans les rangs opposés.

Nous avons relevé ce détail, parce qu'il nous a paru fort digne d'attention. Il nous semble permettre d'espérer qu'on pourra s'entendre un jour, quand l'impression de nos débats, des positions prises, des engagements contractés, des antécédents qui lient, se sera dissipée. Cette perspective nous remplit de joie et nous nous assurons toujours davantage qu'un grand avenir est réservé à *l'Alliance évangélique,* quels que soient les obstacles qu'elle rencontre aujourd'hui. Mais il faudra sans doute se résigner à attendre et longtemps peut-être. N'importe, on prend plus aisément son parti d'être encore loin du but, quand on est sûr d'être sur le chemin qui y mène. Quoi qu'il en soit, nous aimons à croire qu'un jour les chrétiens auront une conscience claire et ferme de leur union dans une foi commune dont les principes prévaudront aux yeux de tous sur les différences confessionnelles, et tout ce qui se passe de nos jours nous confirme dans cette espérance, du moins en ce qui concerne les églises protestantes. Mais revenons à M. Munier.

Si le passage que nous avons rappelé et tel autre qu'on y pourrait joindre donnent lieu de penser que M. Munier prendrait son parti d'une confession de foi, pourvu qu'elle fût conçue en termes très généraux, il est certain, d'un autre côté, que les indications de ce genre sont données comme en passant et que l'auteur ne s'attache nullement à les développer. En parlant des confessions de foi, il paraît toujours avoir en vue celles du XVIe siècle. Sans doute la rédaction de nouveaux formulaires serait à ses yeux une entreprise trop hasardeuse. Le plus sage est donc de s'en tenir à l'union dans la diversité et c'est au fond ce qui se pratique dans l'Eglise nationale de Genève.

Ce principe n'est pas absolu sans doute. La diversité dont il s'agit est naturellement renfermée dans les limites du christianisme. Une église a nécessairement une doctrine. Celles qui ont abandonné les confessions de foi du XVIe siècle n'ont pas encore abrogé le symbole des apôtres. Et l'Eglise de Genève professe spécialement la doctrine de la divine autorité de l'Ecriture sainte. Ses ministres doivent se déclarer persuadés que l'Ecriture sainte contient la vérité de Dieu, nécessaire et suffisante au salut, et résolus à prêcher cette vérité fidèlement.

Voilà bien un reste de symbole. Il est très général et il engage peu; mais c'est une dernière gêne, un obstacle à la pleine liberté. Nous ne comprenons pas bien comment du point de vue de ceux qui se félicitent d'avoir « brisé le joug des symboles » on justifie ce dernier symbole. Si raccourci qu'il soit, il prête le flanc apparemment aux objections que l'on élève de ce point de vue contre les symboles en général.

Mais, à prendre ce symbole en lui-même, nous le croyons tout à fait insuffisant. L'union chrétienne doit reposer et repose de fait nécessairement sur le christianisme lui-même, sur ce qui en fait le centre et la vie. Or la doctrine de l'autorité divine de l'Ecriture sainte, si importante qu'elle soit, ne sera envisagée par personne comme étant la substance même et le sommaire de la religion chrétienne. M. Munier le dit expressément, reconnaître cette doctrine, ce

n'est pas encore avoir la foi. On pourrait même dire que le principe de l'autorité de l'Ecriture n'est pas un principe religieux proprement dit, c'est-à-dire que les relations de l'homme avec Dieu peuvent être conçues de la même manière au fond par des hommes qui ne s'accordent pas sur ce principe, et que ces mêmes relations peuvent être conçues d'une manière essentiellement différente par des hommes qui l'admettent sans difficulté. Oui, un abîme peut séparer des gens qui s'accordent à reconnaître ce principe. Pourquoi cela? Parce que l'Ecriture sainte est le dépôt de la vérité, et non pas la vérité elle-même, le vase et non la liqueur. Or c'est la liqueur, c'est-à-dire la vérité, qui importe. C'est au contenu du vase qu'aspire celui qui a soif. Si nous nous abreuvons des mêmes eaux, nous sommes d'accord dans l'essentiel, quand même nous ne nous servirions pas des mêmes ustensiles. L'accord ou la différence sur le principe de l'autorité de l'Ecriture n'est pas un accord ou une différence de religion, mais de méthode.

De plus, tous ceux qui professent l'autorité divine de l'Ecriture sainte sont-ils assurés de bien s'accorder même sur ce point? D'abord, en quoi consiste l'Ecriture sainte? Sans parler même des questions soulevées par la critique moderne, questions dont on ne peut faire complétement abstraction, et qui déjà diviseront probablement les esprits, il y a toujours l'ancienne question des livres apocryphes, sur laquelle il faudra se prononcer. Puis, qu'entend-on proprement par l'autorité divine de l'Ecriture, et à quoi se rapporte cette autorité? Ces questions sont graves, il est superflu de le démontrer. Ne serait-il pas étrange qu'elles vous laissassent en paix bien longtemps encore, et déplorable qu'elles vous y laissassent toujours? Il faudra y répondre, sous peine de favoriser l'hypocrisie. Vous aurez alors un symbole plus détaillé; seulement ce symbole ne se rapportera qu'indirectement à la religion, et il aura toujours l'inconvénient de ne donner à ceux qui l'admettent de concert aucune garantie qu'ils sont d'accord sur les principes les plus essentiels et les plus élémentaires de la vérité religieuse. Reconnaissons-le, l'union chrétienne ne peut être qu'une union dans ce qui constitue le christianisme, la foi et la vie chrétienne. Il s'agit de trouver ce principe ou cet ensemble de principes renfermant la substance du christianisme et présentant un résumé sommaire de ses éléments constitutifs. Cela doit être possible, autrement il n'y aurait pas de christianisme, ou, ce qui revient au même, pas d'intelligence du christianisme. On ne s'accorde pas du premier coup sur tous les points estimés essentiels, et c'est pourquoi il y a des confessions différentes. Mais la conférence n'est pas terminée. Et au lieu d'en effacer les procès-verbaux, conservez-les avec soin pour que la délibération puisse continuer sans perdre le fruit des consultations précédentes et avoir toujours tout à recommencer. Notre impatience ne peut que troubler le travail commun. Elle serait bien injuste d'ailleurs; le temps passé, quoi qu'il en puisse paraître, n'a pas été perdu; le terrain est bien déblayé et l'*Alliance évangélique* en fournit la preuve : Il y a loin des quelques propositions qui forment la base dogmatique de cette société aux symboles théologiques du XVI[e] siècle; il n'y a donc pas lieu de se décourager.

Pour pouvoir faire une guerre à mort aux symboles et prêcher simplement l'union indépendamment des doctrines, il faudrait d'abord sacrifier cette dernière doctrine de l'autorité divine de l'Ecriture, et de plus il faudrait en être venu à dire non-seulement que le christianisme n'a point de doctrine, mais encore que la religion est indifférente par rapport aux doctrines, que la doctrine n'a aucune importance dans la religion. M. Munier n'ignore pas qu'on l'a dit; mais assurément il ne le dira pas lui-même.

Il dira seulement, et nous avec lui, que la doctrine n'est pas tout et qu'il y a d'autres éléments dont il faut tenir compte pour juger de la pureté du christianisme dans une église comme dans un individu. Mais si l'on a pu quelquefois passer les bornes en insistant sur l'importance de la doctrine, il ne faut pas se réfugier d'une exagération dans une autre en refusant à l'élément dogmatique toute importance religieuse.

Prenons un exemple, et un exemple en rapport avec les préoccupations de notre temps. La doctrine de l'existence de Dieu est à la base de la religion. Or, et c'est ici la question que nous voulons poser, la manière de concevoir la divinité ne forme-t-elle pas la base de religions fort différentes? Et, pour nous en tenir à ce seul point, les panthéistes ont-ils la même religion que ceux qui adorent le Dieu personnel, le Dieu qui aime et qui veut, le père de notre Seigneur Jésus-Christ?

Il y a donc des doctrines essentielles à la religion; il y en a aussi d'essentielles au christianisme. M. Munier, nous l'avons vu, est bien loin de le méconnaître, puisqu'il a esquissé lui-même un exposé de ces doctrines. Sans revenir sur cet essai, disons seulement que la personne et l'œuvre de Christ forment à nos yeux le centre du christianisme en lui-même, et notre relation avec Christ le centre du christianisme en nous. Quel est le moyen de salut que l'Evangile propose aux hommes? Répondre à cette question c'est prononcer la formule de la foi chrétienne universelle, dans laquelle tous les chrétiens peuvent se réunir, disons mieux, de la foi dans laquelle ils sont unis dès maintenant comme membres de ce corps spirituel dont Christ est la tête et dont l'Esprit de Christ est la vie.

Christ, sa personne et son œuvre, Christ fils de l'homme et fils de Dieu, médiateur entre Dieu et les hommes, Christ prophète, sacrificateur et roi, Christ pour nous et en nous, voilà donc l'auteur du salut, le prince de la vie. Etre à lui, le posséder, c'est vivre; croire en lui, c'est être sauvé, c'est être chrétien.

Ces principes diffèrent-ils essentiellement de ceux de M. Munier? Pour répondre affirmativement avec une entière assurance, il nous faudrait avoir oublié le beau mémoire lu devant la *Société pastorale suisse* réunie à Lausanne. Mais nous voyons une différence importante entre ces principes et ceux de l'Eglise nationale de Genève. D'un côté nous trouvons ce qui fait le centre du christianisme, de l'autre nous ne voyons que la gousse qui sert d'enveloppe au fruit nourrissant et savoureux. Il nous semble que M. Munier, tout en défendant le principe de l'Eglise nationale de Genève, en entrevoit l'insuffisance, quand il dit aux jeunes ministres: Vous êtes libres.... sur la base de la révélation et sur l'unique fondement qui puisse être posé, *Jésus-Christ homme et fils de Dieu.* — Nous voilà du moins bien au-delà de la simple et nue reconnaissance de la divine autorité de l'Ecriture.

On nous demandera si le symbole en un seul article que nous recommandons suffit à tous les besoins? Nous répondons, sans hésiter, que cet article est à nos yeux le point fondamental (*articulus stantis vel cadentis ecclesiæ*, disait Luther); mais que nous le proposons comme base de l'union des chrétiens en général, d'une alliance évangélique universelle, et non comme symbole d'une église particulière. La foi d'une église comme celle d'un individu ne se réduit pas à cet article unique. Cette grande doctrine signalera le genre, puis viendront la classe, la famille, l'espèce. Mais les églises comme les individus doivent rendre témoignage à la vérité, rendre compte de leur espérance. Nous ne pouvons nous réunir sur la base du silence universel. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » La foi pousse par elle-même à la confession. Sans la confession, d'ailleurs, nous resterions étrangers même en vivant dans la même enceinte et sous le

même toit. Il faut parler pour nous faire connaître les uns aux autres, pour savoir si nous avons les mêmes vues sur la vie humaine et sur son but, si nos adorations vont du même côté, si nous servons le même maître, si nous sommes ensemble. Ainsi se formeront les premiers groupes, les églises particulières, qui seront comme des familles spéciales dans le royaume de Christ. Ces familles se distingueront par des caractères propres, mais elles se réuniront toutes dans une foi commune, la foi en Christ.

Le principe adopté à Genève et ailleurs a le défaut de voiler l'objet de la foi, au lieu de le mettre en saillie. Nous lui reprochons de ne pas confesser *la foi*. Aussi ne peut-il opérer qu'une agrégation extérieure, mais nulle communion d'esprit. C'est même un obstacle à une entente future que ce christianisme anonyme, qui s'interdit de se formuler; car comment se comprendre et se lier si l'on n'ouvre pas son cœur les uns devant les autres? Comment pourrais-je espérer d'obtenir l'amitié de quelqu'un, si je me refusais à une connaissance intime et que tout se bornât entre nous à de simples relations de politesse courante? Entrons dans des rapports plus spéciaux, ensuite desquels nous soyons bien informés l'un et l'autre. Je n'exige pas pour vous aimer que vous me ressembliez trait pour trait; ce serait n'aimer que moi-même, et quelques différences senties ne feront que rendre notre union plus réelle et plus profitable. Encore une fois, soyez vous-même, mais que je sache ce que vous êtes. Comment m'aimeriez-vous si le fond de ma vie et de mon caractère était toujours un secret pour vous, si vous ne parveniez jamais à savoir de moi ce qui m'intéresse le plus au monde? Et, de mon côté, comment vous aimerais-je, si vous vous cachiez toujours de moi?

Je ne veux pas dire que les membres d'une église comme celle de Genève ne puissent pas être unis entre eux. Mais ils sont unis, ou je me tromperais beaucoup, par quelque chose d'autre que par le principe qui constitue ce que je vous permets d'appeler leur symbole, ou que par l'absence de tout symbole. Et quand ils le voudront, ils pourront formuler les principes dont ils vivent spirituellement, pour lesquels ils combattent, par la puissance desquels ils sont réunis en un corps. — Je ne veux pas dire non plus que des membres d'autres églises ne puissent se sentir unis de cœur avec des membres d'une église sans confession, je sais trop bien le contraire, mais l'union est toujours la seule union chrétienne, l'union en Christ. C'est toujours à cela, quoi qu'on fasse, qu'il faut en revenir.

S. C.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE.

Lettres de Madame Swetchine, publiées par le comte de Falloux, de l'Académie française; Paris, 1862.

DEUXIÈME ARTICLE.

Dans un précédent article j'ai relevé quelques passages de la correspondance de Mme Swetchine qui nous font connaître la femme du monde mêlée aux agitations de son siècle et trouvant dans la marche des affaires de l'Etat un stimulant journalier à l'activité de son esprit. Peut-être eût-il fallu insister davantage sur ce côté d'un caractère doué d'assez d'élasticité pour se prêter aussi bien aux sollicitations du dehors qu'à la méditation solitaire. En voyant Mme Swetchine s'intéresser avec ardeur aux entreprises de ses amis politiques et inspirer de sa pensée plusieurs des personnages qui ont marqué sur la scène contemporaine, nous aurions eu lieu de constater chez elle, à un haut degré, un talent qui semble plus spécialement l'apanage de son sexe, le tact dans le maniement des hommes et une remarquable ap-

titude à toucher d'une main délicate aux fils de situations souvent compliquées. — Cependant son originalité est ailleurs que dans la pratique du monde et dans l'expérience de la vie. Elle exerce, il est vrai, une singulière fascination par l'art avec lequel elle devine du premier coup d'œil la complexion morale de quiconque l'approche, et sait se mettre à l'unisson des sentiments de chacun; c'est une intuition immédiate dont elle use avec une grâce parfaite; il semble, tant elle y apporte d'aisance, qu'elle soit entraînée et qu'elle subisse, sans s'en rendre compte, l'ascendant d'individualités plus fortes, qui lui imposent leurs habitudes d'esprit; et pourtant il se trouve, après tout, qu'en s'abandonnant elle s'est emparée des cœurs, et qu'elle n'est entrée si pleinement dans le domaine d'autrui que pour y mieux déposer son propre fond à elle. On n'est pas moins captivé par la finesse de ses aperçus et par la facilité qu'elle possède à rendre en tout les nuances. Toutefois, sa véritable richesse c'est sa vie intérieure. Une belle intelligence et la distinction que donne l'usage du monde sont sans doute des dons séduisants, mais, quelque brillants qu'ils soient, ils étincellent trop pour avoir la chaleur bienfaisante que communique une âme à qui la recherche de Dieu est familière. La grâce souveraine sera toujours celle qui vient d'en haut. Il faut que le cœur soit ouvert du côté du ciel pour la posséder. — Or, cette attention recueillie à la voix des choses éternelles est un des traits les plus marqués de Mme Swetchine. L'attrait de sa personne n'est si grand que parce qu'elle est tout imprégnée de l'atmosphère des hautes régions dans lesquelles elle aime à se tenir. On sent chez elle, sous les formes élégantes d'une vie réclamée par le monde, les calmes profondeurs d'une existence sanctifiée par le commerce avec Dieu. — Il suffira, je pense, des quelques citations que nous emprunterons à sa correspondance pour justifier cette impression, et pour faire ressortir les habitudes essentiellement sérieuses de sa pensée.

Certainement la beauté morale est le resplendissement d'une nature religieuse. Si la physionomie de Mme Swetchine respire tant d'élévation, cela tient avant tout à sa foi. Le christianisme l'a faite ce qu'elle est. Ses lettres de noblesse datent de sa conversion. Il est remarquable de voir comment, à mesure que ses convictions chrétiennes ont absorbé davantage les forces vives de son âme, celles-ci ont gagné en véritable distinction. — Cependant, quelque admirables que puissent être les transformations accomplies par la grâce dans un cœur, ces transformations ne tombent pas du ciel toutes faites, sans préparation naturelle; elles ont toujours leur point de départ et leur explication première dans l'individualité humaine. On peut dire de notre personne morale ce que Mme Swetchine dit elle-même, quelque part, de l'intelligence : elle ne cultive bien que les plantes qu'elle a portées dans leur état sauvage; hors de là il n'y a point pour elle de greffe. — Pour comprendre Mme Swetchine il faut donc, sous la femme façonnée par la main divine, chercher la jeune fille. Les lettres qui nous la découvriraient le mieux ne nous ont malheureusement pas été conservées; les plus anciennes en date du recueil publié par M. de Falloux sont d'une époque déjà relativement tardive, et l'on peut regretter de n'y trouver absolument rien qui se rapporte directement à la crise intérieure par laquelle elle a dû passer, lors de l'acte qui a déterminé toute sa vie religieuse, sa conversion au catholicisme. Même dans le journal qu'elle a laissé de cette phase décisive de son existence, nous rencontrons plutôt des dissertations, en rapport avec l'étude à laquelle elle se livrait sur les titres respectifs de son église et de celle de

Rome, que des épanchements quelque peu abondants sur son état d'âme. — Néanmoins, réduits comme nous le sommes à de simples inductions, si nous savons faire la part des modifications apportées par un développement soutenu à un caractère naturellement impressionnable, il ne nous sera pas trop difficile de retrouver le fond primitif qui en faisait l'originalité.

Il doit y avoir eu de tempérament une singulière ardeur, une bien grande avidité d'affection dans ce cœur de femme, brûlant jusqu'à la fin pour tous les saints dévouements. En le voyant, malgré l'expérience des années, toujours de la partie, toujours généreusement livré, comme s'il allait de soi qu'il ne pût demeurer étranger à aucune des manifestations de la vie, et que ne pas l'engager ce fût cesser d'être, on devine aisément ce qu'il possédait de chaleur native. — Quelle impétuosité de sentiments ne trahissent pas, par exemple, des lignes telles que celles-ci, adressées pourtant dans un âge déjà avancé à une amie de vieille date, la comtesse Edling :

« Je ne puis librement vous donner que tout moi-même ; ce que j'en distrairais dénaturerait ce que je vous donne, et puis c'est grignoter au lieu de manger, et vous savez que ma nature n'est pas de celles qui se contentent des à peu près[1]. »

L'élan, l'expansibilité, et en même temps quelque chose d'insatiable dans les aspirations me semblent donc, chez Mme Swetchine, tenir aux données premières de sa personne. Son esprit, comme son cœur, était de lui-même porté au mouvement, sans cesse en quête d'aliments ; mais quelque ouvert qu'il fût aux choses intellectuelles, quelque prompt qu'il se montrât à chercher nouvelle pâture, c'était encore le cœur qui en tout prenait les devants. Cela ne ressort-il pas de cette belle parole, qui dénote l'instinct naturel aussi bien que la maturité chrétienne :

[1] Vol. I, pag. 192.

« Plus je vis et plus je me convaincs qu'il faut aimer pour connaître[1] ? »

L'affection a besoin de retour ; quand on se donne tout entier on attend aussi beaucoup ; le cœur est intéressé à sa manière ; il est exigeant en proportion de ce qu'il expose ; il mesure ses espérances aux richesses qu'il sent en lui ; mais on dirait que la vie a des rigueurs de choix pour les âmes ardentes, et qu'elle leur donne d'autant moins qu'elles lui demandent davantage. Elles sont destinées à souffrir, quand ce ne serait que par tout ce qu'elles ont à comprimer et à refouler au dedans d'elles-mêmes. Comment pourrait-il en être autrement ? La grande illusion n'est-elle pas de chercher l'infini ici-bas ? N'est-ce pas dans ses miroitements les plus divins que le monde est le plus décevant ? N'est-ce pas sur ces hauteurs où la terre paraît confiner avec le ciel qu'elle est le plus âpre à ceux qui y cherchent les chauds rayons du soleil et qui n'y rencontrent que les souffles de l'hiver ?

Pour une nature aussi éprise d'idéal que celle de Mme Swetchine ces froissements intérieurs au dur contact de la réalité étaient inévitables. On en démêle les traces, ou tout au moins le souvenir affaibli, dans quelques pages qui, bien qu'écrites à une époque où la voix d'en haut avait fait taire les révoltes du cœur, rappellent cependant des temps plus tourmentés :

« J'ai perdu complétement, dit-elle, cette manière irritable et passionnée de tout sentir. Je vois bien que vous aviez raison, et qu'une piété profonde finit par ôter à cette ardeur de personnalité qui anime souvent nos sentiments les plus dévoués ; dévoués en apparence, car la première et la plus nécessaire condition du dévouement, c'est le désintéressement[2]. »

Cet emportement dans les affections qu'elle reconnaît lui avoir été propre

[1] Vol. I, pag. 193.
[2] Vol. I, pag. 153.

n'aurait-il pas contribué pour beaucoup aux peines dont elle parle ailleurs, qui tout en échappant à l'œil des hommes avaient brisé les ressorts de son être?

« Sans avoir éprouvé de ces malheurs qui, en sortant de la ligne commune, semblent commander la pitié, j'ai beaucoup souffert. La continuité des peines, qui n'est qu'une consomption morale, m'avait tout à fait abattue; je croyais que je ne m'en relèverais plus, que les consolations me manqueraient toujours, ou que moi-même je manquerais à des consolations trop tardives [1]. »

Les lignes suivantes sont plus explicites encore. On y devine, à travers les ravissements d'une âme qui a pu enfin déployer ses ailes dans l'espace, combien elle s'était meurtrie aux bornes étroites de la terre:

« Ma chère Roxandre,.,..... quand vous verrez ce pauvre cœur couvert de cicatrices, toujours victime de lui-même et se blessant à toute chose créée, affranchi par la grâce, ne trouver ni terme à sa félicité, ni paroles pour sa reconnaissance : seulement alors, mon amie, tout le plan de la miséricordieuse Providence vous sera révélé, sur la pauvre âme dont vous avez vu les premiers combats [2]. »

Et même encore, après que les larges horizons de l'infini se sont ouverts à la femme chrétienne, cette ardeur inassouvie, ces désirs qui dépassent la possession, ne laissent pas que de reparaître, mais divinement sanctifiés par le saint objet de leur convoitise:

« Le moment présent, écrit-elle, me paraît borné et triste; j'étouffe péniblement dans ses limites, mais je ne sais point encore ne vouloir respirer que dans l'éternité. Je suis cependant tourmentée par le sentiment de ce que je pourrais, de ce que je devrais être; auriez-vous cru que j'eusse ainsi quelque chose de commun avec les grands ambitieux [3]? »

[1] Vol. I, pag. 73.
[2] Vol. I, pag. 191.
[3] Vol. I, pag. 118.

D'ordinaire, chez ces natures toutes d'élan, l'imagination est la compagne du cœur; or, l'imagination est mobile; elle séduit, parce qu'elle a l'art de peindre et qu'elle prodigue la couleur; elle est la grande magicienne qui donne du corps aux ombres, mais elle n'obtient ces effets de lumière que par le mouvement. Il en est des capricieuses images dont elle amuse le regard comme des rêves qui agitent notre sommeil et qui ne simulent la réalité qu'en se transformant incessamment. Si elle électrise l'esprit, elle ne le soutient pas. Quand c'est elle qui attise la flamme au foyer intérieur, elle la projette au dehors et la livre à tous les souffles de l'air; elle la dépense en flamboyantes lueurs, plus qu'elle ne la condense. De là, trop souvent, de nobles sentiments qui s'évaporent en chimériques transports, des entraînements excessifs, des allures incohérentes et désordonnées, et sous beaucoup d'agitation une faiblesse radicale.

Heureusement pour Mme Swetchine que, malgré la vivacité de ses impressions, elle a été préservée de ces écarts par une lucidité de jugement remarquablement sûre. Je ne prétends pas que, chez elle, l'imagination ne fût jamais en jeu; sa pensée, ses sentiments sont loin de ramper, nous l'avons vu ; ils se complaisent même aux brillantes draperies; ils ont en général une pétulance pleine de feu. Cependant l'imagination est surtout une fleur des champs; ses jets exubérants tombent sous la taille d'un monde élégant. Elle suppose une certaine ingénuité, une candeur naïve qui se dissipent vite dans le commerce des hommes. Rien de positif comme les conventions sociales. — D'éducation, et je crois aussi de tempérament, Mme Swetchine avait trop de fine pénétration pour être le jouet de ses rêves. L'ardeur de son âme, au lieu d'être échauffée par de fantastiques peintures, était bien plutôt tempérée par une force de volonté toute virile. On est étonné de l'énergie singulière

de son caractère. On dirait qu'il ait été trempé par le feu même de son cœur. En revanche, cette possession réfléchie de soi-même donne à ses mouvements les plus expansifs la direction continue, l'harmonie, la fermeté d'un progrès conscient. — Avec une telle organisation on conçoit qu'un grand but une fois entrevu, il ait dû être poursuivi avec une résolution que rien ne devait abattre. On comprend aussi que la vitalité d'âme que nous avons signalée chez Mme Swetchine, bien loin de se répandre en vague sentimentalité ou de se consumer à la poursuite d'énervantes jouissances, ait pu devenir une grande puissance morale en se concentrant à l'intérieur par la réflexion et en se transformant en un vivant travail sur elle-même.

C'est ainsi du moins que je m'explique l'unité présentée par le développement religieux de Mme Swetchine. Cette unité est frappante. Elle n'est pas brisée par la crise la plus violente que puisse supporter une âme. Nous sommes en face d'une conversion qui était, en même temps, un passage d'une église dans une autre, et, en quelque sorte, un détachement de nationalité, et malgré ce grand déchirement extérieur, il n'y a rien de rompu au dedans; c'est à peine si la transition se remarque, si bien elle se relie, dans les profondeurs d'où jaillit la vie, avec tout ce qui l'a précédée, si bien tout ce qui en a découlé a suivi un cours égal.— La consistance de ce développement tient évidemment à ce qu'il a essentiellement reposé sur la faculté qui est la colonne vertébrale de l'être moral, la volonté. Mme Swetchine a pu dire, en parlant de son caractère: « Il ne doit rien à la nature, je l'ai assemblé pierre par pierre. » Cela est vrai, en ce sens que son énergie morale a toujours été en œuvre. Sous les transformations plus ou moins sensibles, résultat des années, de l'entourage, des circonstances! on rencontre constamment l'action personnelle en lutte contre les impressions du dehors pour les soumettre à son empire; on reconnaît une âme qui veut être maîtresse de soi.

Ici encore, nous pouvons entrevoir des chocs douloureux. Une individualité forte se heurte à la vie de tous les côtés. La réalité n'a pas plus d'égards pour le cœur qui entend la maîtriser, que pour le cœur qui se fie candidement à ses promesses. Elle pèse de tout le poids de la terre sur les faibles forces de l'homme; et à celui qui ne veut pas céder il ne reste d'autre ressource que de se replier tristement sur soi-même, en se retranchant dans ce for intérieur où s'arrêtent les droits de la nécessité.— On appelle cela de la résignation, refuge ordinaire de l'âme froissée; mais on n'abandonne pas ainsi sa destinée terrestre à la merci du sort sans blessures saignantes, et Mme Swetchine a raison de dire que « la résignation est le bonheur de ceux qui n'en ont plus. » — Qu'elle ait connu cet état, cela ressort de tout l'ensemble de sa correspondance. Je ne crois pas me tromper en affirmant même que c'était là la pente de sa vie, et qu'elle l'eût descendue si, au moment opportun, après avoir fait l'expérience de l'inanité de nos entreprises sur les décrets d'en haut, sa volonté défaillante n'avait été retrempée par la grâce divine. Elle sentait bien que ce secours seul l'avait soutenue, quand elle écrivait:

« Un homme n'est pas faible comme il est brun ou blond, petit ou grand; reconnaître sa faiblesse pour l'accepter comme s'il n'y avait rien à faire, est une évidente erreur et assurément la plus dangereuse. Un caractère se trempe avec plus ou moins de peine, mais la volonté porte en soi le principe de sa croissance et de son développement; c'est une force qui se renouvelle en elle-même, et qui est certaine d'arriver au niveau de ce qu'exigent les événements extérieurs, si toutefois elle emploie les moyens appropriés. C'est la nécessité seule du moyen qui est fatale: Sans le feu, comment tremper le fer? Sans Dieu, comment

redresser et fortifier la volonté humaine[1]. »

On comprend du reste que ce soient les natures les plus susceptibles de se roidir contre ce qui leur fait obstacle, qui doivent aussi retomber sur elles-mêmes le plus déprimées, et être le plus portées à voir une puissance inexorable dans le monde qui les broie sous sa masse inerte. Elles n'ont plus, pensent-elles, qu'à subir leur destinée; mais si la foi religieuse les relève en même temps, leur volonté ne perdra pas son ressort. Elle ne se tendra plus, il est vrai, à une lutte reconnue impossible, — cette lutte même leur paraîtrait impie, car elles ont appris à voir la main de Dieu dans ce que d'autres nomment la fatalité, — mais leurs efforts porteront sur une œuvre autrement digne de leur énergie: au lieu de tenter de réduire le monde extérieur à leurs exigences, toute leur volonté sera en travail pour lui soumettre leur cœur.

Cette transformation-là me semble s'être accomplie à un haut degré chez Mme Swetchine. Sa vie s'est de plus en plus inclinée devant Dieu. Au commencement la soumission a pu être de sa part le résultat de l'atonie morale; on sent percer ici et là dans ses paroles une certaine mélancolie:

« Je combats, l'entendons-nous dire, et dans mes efforts pour vaincre mon penchant à la tristesse et à l'abattement je suis dans le cas de Pyrrhus, que chaque victoire nouvelle achevait d'épuiser[2]. »

Cependant la certitude que la grande affaire est de triompher de soi-même la fortifie:

« On est si sûr de faire bien, s'écrie-t-elle, en se soumettant à ce qui déplait[3]! »

Sa vigueur se ranime; elle entrevoit pourquoi Dieu met ses dons au taux de nos douleurs; cela seul a du prix qui s'acquiert par les larmes:

[1] Vol. II, pag. 292.
[2] Vol. I, pag. 180.
[3] Vol. I, pag. 109.

« Le bon Dieu veut que l'on gravisse péniblement la route qui mène à lui. La vérité est toujours une conquête: œuvre de la grâce, elle se donne; œuvre de notre concours, il faut qu'elle s'achète, que la souffrance soit son accompagnement obligé, peut-être aussi pour qu'elle se grave dans notre âme en caractères plus saints et plus indélébiles[1]. »

Elle comprend de mieux en mieux que l'apaisement de l'âme est non dans la satisfaction de ses désirs, mais dans sa puissance de renoncement:

« Notre bon Maître, écrit-elle à Mme la marquise de Lillers, dispense le bonheur à son gré, mais il veut que nous travaillions à acquérir la paix: il s'engage presque à l'accorder à nos efforts et surtout à nos sacrifices; plus ils sont entiers, soutenus, plus ils portent en eux-mêmes la force et le calme.... Ne dérangez rien autour de vous; laissez subsister tout ce qui existe, et, vous-même, frayez-vous au milieu d'intérêts qui deviendront de puissantes consolations, dès que vous ne voudrez pas vous appuyer sur eux, frayez-vous une voie, une marche qui vous soit propre et qui puisse manifester tous vos sentiments intérieurs[2]. »

C'est ainsi que Mme Swetchine a été conduite à faire consister toute la vie chrétienne dans un docile acquiescement aux desseins de la Providence. On peut même dire que toute sa conception religieuse trahit la crainte d'empiéter sur le domaine de Dieu; on remarque chez elle jusqu'à la fin une certaine passivité qu'on pourrait prendre pour de l'affaissement, si l'on ne s'apercevait bientôt qu'elle est au contraire une conquête de la volonté sur un cœur dont les passions ont peine à s'assoupir:

« Il ne faut pas se hâter d'agir, pense-t-elle, il faut laisser les choses se développer comme d'elles-mêmes: moins nous nous en sommes mêlés, plus elles renferment de valeur; rien peut n'être changé au dehors, et tout avoir marché au dedans. Il me semble même qu'il est avantageux que l'action

[1] Vol. II, pag. 473.
[2] Vol. II, pag. 112.

du dedans précède toute modification extérieure, parce que c'est le fond de l'âme qui importe et que c'est là ce que Dieu voit et juge[1]. »

Elle y revient fréquemment :

« Ce que Dieu nous envoie, lisons-nous encore, ce qu'il nous impose directement sera toujours bien porté; il y a promesse pour ces charges-là, et il n'en est point ainsi pour l'initiative redoutable que nous prendrions avec la destinée[2]. »

La principale étude du fidèle sera donc de s'attacher à distinguer en tout les intentions divines :

« Il n'y a dans le monde qu'un seul problème intéressant vraiment chacun de nous, savoir si on est dans la situation où Dieu nous veut, si ce sont bien ses desseins sur nous qu'on exécute; et quand, à cette question-là, on a pu répondre par l'affirmative, tout est gagné[3] ! »

Cette préoccupation de la volonté de Dieu ne saurait être d'ailleurs qu'un puissant stimulant à la vie intérieure. Elle tient en éveil l'activité humaine. Elle sollicite l'âme, ne fût-ce d'abord qu'à rechercher le plan de Dieu à son égard et à s'en rendre compte dans le recueillement; mais ce recueillement déjà est un travail spirituel. Il n'est possible qu'à celui qui a appris à contenir les mouvements insubordonnés de la chair:

« Ecouter Dieu au dedans de soi, savoir le bien entendre, c'est la vraie science des âmes, à laquelle chaque jour doit les dresser davantage ; pour cela, elles n'ont qu'un moyen à employer, c'est d'imposer silence au tumulte intérieur, c'est de faire baisser la voix à tous les intérêts humains, d'abord de les forcer à parler bas, et puis d'arriver à les faire taire: alors, combien cette voix de Dieu au fond de nous-mêmes ne vient-elle pas à résonner claire, distincte et puissante[4] ! »

Mais il ne suffit pas de s'astreindre à la méditation silencieuse et de prêter l'oreille aux accents célestes ; il faut encore apprendre l'obéissance. Les intentions de la Providence reconnues, il reste à l'âme à s'y ranger sans murmure. C'est à cette œuvre de soumission que doit se concentrer toute son énergie. C'est à se vaincre et non à fléchir Dieu que doivent se tourner ses efforts. Elle n'arriverait qu'à compromettre son salut en se mettant au travers des voies de l'insondable sagesse avec ses souhaits intempestifs. L'état de perfection pour la créature ne peut être que dans une abdication toujours plus complète entre les mains de son Créateur. Telle est bien la pensée profonde de Mme Swetchine :

« Il est des grâces, dit-elle, qu'il ne faut pas demander, et l'abandon de la volonté fait la prière. [1] »

Nous pouvons ainsi suivre sans trop de peine le développement qui s'est fait en Mme Swetchine. Avide de bonheur, altérée de vie, mais aussi de cœur trop haut pour se laisser donner le change par de vulgaires allèchements, elle n'a pas rencontré sur son chemin terrestre de quoi apaiser l'ardeur de ses désirs. Elle a souffert, parce que sa nature était délicate et noble ; elle a été froissée dans ses aspirations les plus généreuses, mais elle a voulu se montrer forte contre les désillusions de son existence. Sa volonté, exercée par la lutte, a fourni à la grâce divine le moyen du relèvement. Ne pouvant posséder le monde, elle a résolu de se posséder elle-même. — Le jour s'est fait sur cette âme. La vue des réalités éternelles resplendissant, comme les étoiles au ciel, par dessus les aspérités de la terre, lui a découvert à travers la nuit d'ici-bas l'harmonie suprême. Au centre de tout elle a contemplé Dieu ; elle a distingué au fond de l'abîme infini la face d'un Père, et alors elle a compris qu'il n'y avait de paix possible

[1] Vol. II, pag. 110.
[2] Vol. II, pag. 153.
[3] Vol. II, pag. 142.
[4] Vol. II, pag. 114.

[1] Vol. I, pag. 164.

que dans la soumission. Elle a senti, pour se mettre d'accord avec la volonté du Tout-Puissant, la nécessité du renoncement à soi-même, et en même temps la vertu vivifiante du sacrifice lui a été révélée. — Une fois dans cette direction elle n'a pas cessé d'y marcher d'un pas ferme. Dès l'entrée elle ne s'est pas dissimulé que l'acte d'abnégation devait être absolu et que l'âme ne pouvait être libre qu'à condition de se livrer à Dieu sans partage aucun, la moindre réserve dans son obéissance impliquant une révolte plus profonde que son apparent assujettissement. — Sans doute sa volonté propre ne s'est pas rendue du premier coup, pour ne plus se relever; elle s'est redressée, après s'être inclinée; elle a disputé le terrain pied à pied; elle s'est retenue à tout ce qui lui offrait prise; mais la soif même d'apaisement qui était dans son cœur l'a de plus en plus abattue devant Dieu. C'est bien d'expérience qu'elle parle, quand elle dit :

« Souvent il se passe de longues années sans qu'on puisse arriver, tout en y tendant, à l'affranchissement intérieur; et cela tient presque toujours à quelque chose qu'on réserve, un dernier effort qu'on ne veut pas faire sur soi-même, un dernier sacrifice qu'on ne veut pas faire à Dieu; cela tient enfin non pas à rien, mais à presque rien, qui est quelque chose et même quelque chose de très important aux yeux de Celui qui veut et qui a droit à obtenir tout[1]. »

Cependant, à mesure que sa vie religieuse s'est assise, cette volonté divine sous laquelle elle s'était courbée d'abord par pure soumission, s'est dévoilée à son cœur dans la richesse de ses compassions. Elle s'était remise toute défaillante dans la main de Dieu, et elle s'est trouvée portée par cette main puissante; elle s'était jetée, yeux fermés, dans le sein de son Père céleste, et elle a senti l'étreinte de son amour; elle s'est vue à l'aise, libre et joyeuse, là où elle pensait devoir être à l'étroit; elle s'est reconnue aimée là où elle croyait servir. Alors paraît tout le calme dont est inondé son être :

« Je ne me suis trouvé aucune volonté propre, écrit-elle au sortir d'une nouvelle crise de la maladie qui minait son corps, pas plus celle de vivre que de mourir. Quand j'allais mieux, j'étais contente, quand j'empirais, j'étais plus contente encore; jamais je n'ai moins subi ce que l'on appelle la nécessité. C'est qu'elle n'existe pas pour le chrétien; il n'a pas besoin de se soumettre à la volonté de Dieu, attendu qu'elle est la sienne, et qu'il n'aime que ce que la Providence lui envoie[1]. »

Cette adhésion confiante aux dispensations divines, toujours reconnues comme des dispensations de grâce, a élevé Mme Swetchine au-dessus d'elle-même. Naturellement mobile et portée à l'agitation, elle a puisé dans sa foi une assurance qui, mise à l'épreuve, ne s'est pas démentie. Son cœur s'est trouvé fort, parce qu'il était pacifié, hors des atteintes de la fortune, parce que, ayant fait à Dieu le grand sacrifice, il était prêt à tous les autres Quelle noblesse, quelle indépendance des hommes dans ces lignes, par exemple, tracées cependant à un moment où Mme Swetchine, en butte aux rigueurs de l'empereur Nicolas, qui lui interdisait le séjour de France, était frappée peut-être à l'endroit le plus sensible de ses affections :

« Ma bonne chère amie, répond-elle à la comtesse de Nesselrode, par laquelle elle venait d'être prévenue du coup qui la menaçait, c'est hier à cinq heures que Labensky m'a remis votre si tendre et douloureuse lettre; il est dix heures, je rentre et je suis avertie que le départ d'une estafette me permet de vous rassurer sur l'impression que redoutait votre parfaite amitié. Bénissons avant tout Dieu de ce qu'il

[1] Vol. II, pag. 189.

[1] Vol. I, pag. 180.

ordonne, de ce qu'il permet; bénissons-le surtout d'avoir assoupli notre cœur à sa volonté, de nous l'avoir fait aimer et vraiment vouloir. Chère amie, il n'y a dans ce monde que deux choses qui vaillent : aimer Dieu et faire son devoir; je crois que non-seulement il est dangereux de reculer devant lui, mais plus pénible, et que les sacrifices exigés doivent être faits sans hésitation et sans arrière-pensée. J'ai bien souffert dans ma vie, mais, dans ces souffrances, j'ai appris à être heureuse d'un bonheur que rien ne peut ôter, ni l'exil, ni surtout la mort. Ah ! c'est bien vrai, celle-ci en France m'eût paru bien plus facile ! Mais pour arriver dignement à la grande séparation, il faut qu'elle s'accomplisse en détail, et la seule voie sûre est celle où Dieu nous conduit. Chère amie, je ne vois que lui dans ce monde, et pas un homme, pas plus dans les événements qui changent la destinée des empires que dans ceux qui décident du sort des individus; avec cela toutes les pensées sont de paix, de douceur et même de prière [1]. »

On sent à ce langage une âme trop habituée à regarder en haut pour être encore troublée par les vicissitudes humaines. Pourquoi craindrait-elle le dépouillement? Ne sait-elle pas que tout ce qui la dégage d'elle-même ne peut que la mettre en un contact plus large avec Dieu? Elle a appris, comme elle le dit si bien, que

« Chaque peine qui nous ôte un asile sur la terre nous découvre un point d'appui de plus au ciel [2]. »

Peines et joies, tout se confond pour elle, tout est moyen de grâce, car elle voit tout pousser à l'éternité. Elle cherche dans l'heure fugitive bien moins ce qu'elle contient que ce qui doit en sortir :

« Vous me retrouverez, écrit-elle, plus blasée que jamais sur le temps; je ne brigue plus que l'éternité [3]. »

Elle ne veut s'attacher qu'à ce qui est permanent, immuable, infiniment glorieux;

[1] Vol. I, pag. 318.
[2] Vol. I, pag. 91.
[3] Vol. I, pag. 128.

mais si ses aspirations vont par de là tout ce qui passe, elle ne rejette pas les réalités qu'elle poursuit, dans un monde aussi nuageux qu'éloigné, elle les discerne déjà en formation dans le moment présent.

« Il y a de l'éternité, déclare-t-elle, dans tout ce qui remue et pénètre jusqu'au fond de notre âme [1]. »

La vie actuelle est ainsi reliée étroitement à celle qui la suit et qui ne saurait en être que l'épanouissement définitif. Cette grande pensée déverse sa bienfaisante influence sur toute l'existence de Mme Swetchine. Elle jaillit de sa plume avec les tours les plus divers :

« Ah ! s'écrie-t-elle, par exemple, que je comprends bien Saint-Martin dans sa colère, quand il entendait dire : L'autre vie, et qu'il reprenait brusquement : Il n'y en a qu'une [2]. »

On conçoit dès lors l'importance que prend à ses yeux la moindre détermination morale, puisque rien ne s'évanouit dans le néant et que chaque souffle, chaque mouvement, chaque acte de volonté est un des éléments d'où se dégage notre éternelle condition. Mme Swetchine nous apparaît relevant la vie humaine à sa véritable hauteur; elle est saisie de son sérieux :

« Ne perdez point de temps; l'entendons-nous nous dire, il y a trop d'éternité dans chaque moment qui passe pour qu'on en fasse bon marché [3] ! »

Cette pauvre existence si limitée de l'homme, qui lui avait semblé terne, décolorée, incapable de répondre aux brûlantes demandes de son cœur, tant qu'elle ne voyait que la terre, s'est montrée à elle dans sa plénitude, dès qu'elle l'a rejointe au ciel. Les durs labeurs d'ici-bas lui ont paru nobles et grands, une fois qu'elle les a jugés à leurs fruits. Nous n'avons qu'à la laisser parler elle-même :

[1] Vol. I, pag. 165.
[2] Vol. I, pag. 200.
[3] Vol. I, pag. 419.

« Tous les voyages du monde sont fatigants et surtout celui de la vie; mais quand on approche du point d'arrivée, qu'on l'entrevoit, qu'on en a comme l'avant-goût, on se réconcilie même avec les mauvaises auberges et les plus mauvaises routes [1]. »

Le même sentiment s'exprime non moins vivement dans ces lignes adressées à M. le comte d'Esgrigny :

« Après avoir beaucoup souffert, lorsqu'une sorte d'équilibre se rétablit, on sent toute la vérité des belles paroles que vous me dites : Sans bonheur il y a encore dans la vie bien des joies. A ceux qui en ont fini avec elle, ce n'est pas toujours heureuse que paraît la vie, mais toujours belle; et cela seul ne rendrait-il pas raison de ce qu'elle a de rigoureux et d'austère, la beauté, dans sa notion la plus haute et la plus pure, ne nous apparaissant jamais qu'un peu sévère [2]? »

Une longue expérience, le calme que les années apportent avec elles, la bienveillance qui est le propre de l'âge, n'ont fait qu'affermir Mme Swetchine dans cette conviction qu'elle tenait avant tout de sa foi. Une douce mansuétude s'est répandue sur son visage. Elle a béni cette terre sur laquelle elle s'était penchée d'abord avec tant de tristesse. Elle a senti que tout ce dont vit une âme immortelle peut être consacré à Dieu, et que tout ce qui est rapporté à l'éternité est grand et saint. Elle a compris qu'accuser l'existence serait accuser celui qui l'a voulue avec ses épreuves et ses douleurs, mais aussi avec son magnifique couronnement.

Les larmes, il est vrai, sont amères, mais qu'un rayon d'en haut les éclaire, et elles deviennent des perles; ainsi cette terre mouillée de pleurs se transfigure quand les grandes lueurs du ciel se projettent sur elle. Le tout est de lever la tête.

« Si la vie nous est triste, nous dit Mme Swetchine, c'est nous qui avons tort. Croyez-le bien, elle n'est triste que jusqu'au jour où elle est belle; c'est un écheveau très embrouillé, jusqu'au moment où on le prend par le bon bout [1]. »

[1] Vol. II, pag. 130.
[2] Vol. II, pag. 274.

Et telle nous apparaît bien en effet la vie que nous venons d'analyser dans son mouvement intérieur : agitée, souffreteuse, défaillante; mais en définitive paisible, aimante et forte, belle comme l'est la sainteté dans la douleur.

FRANÇOIS DUMUR.

(*La fin au prochain numéro.*)

CORRESPONDANCE.

Berne, août 1863.

Le synode bernois et l'état civil.

Je suis un peu en retard pour vous transmettre le résultat des délibérations du synode bernois du 23 juin dernier sur la question de l'état civil. La discussion préliminaire de l'année passée, comme je vous l'avais écrit, laissait peu d'espoir aux amis de la séparation du civil et du religieux [2]. Le préavis de la commission synodale, quoique rédigé en termes très modérés, vint encore augmenter leurs craintes. On put cependant bientôt s'apercevoir qu'un courant contraire se produisait dans les esprits. La question était nouvelle chez nous, et le premier mouvement du Bernois est de dire « non » au novateur qui vient heurter à sa porte, surtout lorsqu'il arrive du Jura, de la Suisse française, de l'Angleterre, en général de l'Occident. Mais cette crainte, j'allais dire cette peur qu'il ressent d'ordinaire au premier choc, n'est pas de l'entêtement, c'est chez lui de la prudence qui demande du temps pour s'orienter et réfléchir; il finit toujours par faire les concessions qu'il juge indispensables. C'est aussi ce qui vient d'avoir lieu dans la question qui nous occupe. En l'étudiant de plus près, les adversaires de l'état civil n'ont pas tardé à reconnaître que la posi-

[1] Vol. I, pag. 421.
[2] Voir *Chrét. évang.* 1862, pag. 412, 460 et 661.

tion n'était pas tenable, et qu'il fallait faire quelques concessions aux partisans de la séparation du civil et du religieux. Parmi ces derniers, M. le pasteur Revel, en particulier, a plaidé avec beaucoup de zèle et d'habileté la cause de la séparation. La brochure qu'il a publiée sur cette question est un des plaidoyers les mieux faits en faveur de l'état civil. Le fait suivant a également contribué à éclairer les esprits : Un couple de baptistes se présente chez un pasteur, adversaire de l'état civil, et lui demande de bien vouloir publier ses bans. Celui-ci répond que la loi ne le lui permet pas, vu qu'il n'a ni extrait de baptême, ni certificat de première communion, et il le renvoie au Grand-Conseil, qui seul peut accorder une dispense en cas pareil. Là-dessus le couple s'adresse à la direction des cultes, qui ordonne au pasteur, contrairement à la loi, de publier les bans des époux. Comment raccommoder cette déchirure et d'autres semblables faites au vieil habit que nous portons. La commission synodale s'est donc bravement remise à l'œuvre pour examiner encore une fois la question de l'état civil, et dans un second préavis, qui reconnaît les droits imprescriptibles de la conscience et réprouve tout despotisme religieux, elle conclut au devoir de *demander au gouvernement de délier les dissidents de tous les actes religieux réclamés par notre ordre civil.* Cette proposition, mise la première en délibération dans l'assemblée générale du mois de juin, a donné lieu à un long et intéressant débat. Les uns voulaient davantage, c'est-à-dire ce que demandait le synode du Jura; d'autres auraient voulu donner des directions au gouvernement, enfin quelques-uns trouvaient que le synode n'avait pas mission de s'occuper de la liberté à accorder aux dissidents. S'ils désirent plus de liberté, disaient-ils, qu'ils la demandent ! On leur a répondu que ce langage n'était point celui de la charité. D'ailleurs ils avaient déjà fait des démarches et on les avait éconduits. A la votation, la proposition de la commission a été adoptée à l'unanimité moins quatre voix.

Notre synode cantonal demande donc la liberté de conscience pleine et entière pour tous les dissidents. C'est là une manifestation dont nous nous réjouissons. Le synode du Jura aurait voulu davantage, mais il espérait moins. En demandant la séparation du civil et du religieux, il avait pensé tout d'abord à l'église nationale : il demandait que tout acte religieux y devînt spontané et libre. Le synode général ne pouvait aller si loin, et il a passé à l'ordre du jour sur la motion du Jura. Néanmoins un grand pas a été fait, et, comme l'a fort bien dit M. le pasteur Revel, cette question est un engrenage : dès qu'on y a mis le doigt, il faut que le bras y passe. Le premier pas est fait, le second suivra tôt ou tard. Un replâtrage ne raccommodera rien. C'est un nouvel habit qu'il nous faut. Si la demande du synode était adoptée, notre église serait bien dégagée de tout rapport forcé avec les dissidents, mais l'état civil n'en deviendrait que plus confus. Il y a dans le Jura des localités qui devraient avoir jusqu'à quatre registres civils : un pour les protestants français, un pour les allemands, un pour les catholiques et un pour les dissidents. Si l'on ajoute à cette considération que les catholiques, les allemands et les dissidents sont enchevêtrés de mille manières dans les paroisses françaises, en sorte que, par exemple, un enfant né dans un district, devrait être, suivant les circonstances, inscrit bien loin du domicile dans un autre district, on comprendra sans peine que l'état civil ne tarderait pas à tomber dans la confusion.

Reste à savoir maintenant ce que fera le gouvernement. Une pétition, émanant d'un membre de l'église libre de Berne, et couverte d'environ 400 signatures de diverses dénominations, a été adressée au Grand-Conseil pour lui demander l'introduction de registres civils facultatifs. Elle est ainsi à l'unisson de la demande du synode. La section de l'Helvétia du val de St. Imier demande l'état civil obligatoire. L'un de ses membres, M. Jolissaint, a écrit une brochure assez volumineuse pour appuyer cette démarche : il voudrait appliquer la mesure à la Suisse tout entière. En présence de ces diverses manifestations, on peut donc espérer que les dissidents au moins obtiendront une entière liberté de conscience. Ce sera beaucoup, et pourtant

pas encore assez; il nous faut dans l'église nationale le baptême libre, la ratification libre, le mariage religieux libre, comme le demandait le synode du Jura. Espérons qu'avec le temps tout cela nous sera accordé.

J. PAROZ.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—

HISTOIRE POPULAIRE DES RÉFORMATEURS: VI. St. Bernard, VII. Roger Bacon, par Camille Maffre. — Paris 1862-1863. 2 vol. in-24, prix : 50 cent. chacun.

La lecture de ces deux petits volumes m'a rappelé un souvenir d'Académie. On traduisait le livre des révélations d'Esaïe: un étudiant, habile à manier le crayon, eut l'idée bizarre de faire le portrait du prophète s'entendant expliquer par le professeur d'hébreu. Impossible de rendre d'une manière plus frappante un mélange d'étonnement et d'indignation. Or ce sont ces deux sentiments, tempérés l'un par l'autre, que je crois lire sur la figure de St. Bernard et de Roger Bacon, quand ils s'entendent appeler du nom de réformateurs. — Quels titres, en effet, le premier, fils soumis et dévoué de l'Eglise s'il en fut jamais, persécuteur d'Abeilard et d'Arnaud de Brescia, promoteur de la croisade contre les Albigeois, pourrait-il faire valoir pour être mis au nombre de ceux qui, au moyen âge, ont devancé la réforme? Il a sans doute attaqué quelques abus de l'Eglise; mais il a surtout travaillé à en maintenir l'unité et la hiérarchie; et comme le remarque notre auteur, « il a reconnu la vérité de la situation, mais lorsqu'il fallut agir il se tourna contre ceux qu'il aurait dû suivre. » (Pag. 44.) — Et quant au second, M. Maffre « n'oserait pas lui donner le nom de chrétien. » « Bacon, nous dit-il, peu s'en faut, détruit le christianisme. » « Il place la vérité, son origine et sa sanction, dans la science, dans l'expérimentation, dans les sens, » « et la conséquence religieuse de son système est un panthéisme matérialiste. » (Pag. 40 et 41.) Il a été persécuté, il est vrai, mais ce n'est point pour la cause de la vérité.

Comment donc se fait-il que ces deux hommes occupent une place dans une *histoire populaire des réformateurs?* Cela n'embarrasse guère M. Maffre: pour lui les réformateurs sont « tous ceux qui, dans quelques croyances qu'ils aient vécu, et à quelque forme de culte qu'ils se soient ralliés, ont activé le mouvement de la pensée chrétienne dans un sens ou dans un autre, contre l'erreur, l'ignorance, la superstition, l'intérêt et l'immobilisme. » (Pag. 8.) Cette définition prouve une fois de plus combien il est nécessaire de s'entendre sur le sens qu'on attache aux mots. Notre auteur parle effectivement un autre langage que celui qui est communément reçu; et au lieu de 12 petits in-32 qu'il se propose de consacrer aux réformateurs avant la réforme, il pourra à son aise nous donner toute une bibliothèque.

M. Maffre est-il au moins bien qualifié pour l'œuvre qu'il a entreprise? Je me permettrai d'en douter. Il ne mentionne nulle part la doctrine du salut par grâce et celle de la régénération par le Saint-Esprit, que la réformation a remises en lumière. En parlant de St. Bernard, il ne cite pas de lui ces belles paroles qui pourtant allaient directement à son sujet: « Jésus-Christ n'est pas appelé seulement le Juste, mais aussi la Justice et la Justice justifiante. Il est aussi puissant pour justifier qu'il est riche pour pardonner. Que celui qui est brisé par le remords du péché et qui a faim et soif de justice croie à Celui qui justifie le méchant. Justifié par la foi et par la foi seule, il aura sa paix avec Dieu. » Il oublie aussi le beau passage que voici: « Aucun de nous n'est sans péché; mais pour être justifié, il me suffit de recevoir la grâce de Celui envers lequel j'ai péché. Tout ce qu'il ne m'imputera pas sera comme s'il n'avait jamais existé. Pour Dieu, la justice est de ne pas pécher ; pour l'homme, la justice c'est le pardon de Dieu. » Du reste ce silence chez notre auteur s'explique aisément. Pour parler, il faut croire: Or, après avoir mentionné le péché originel et l'expiation, M. Maffre ajoute: « il ne nous appartient pas de dire si ce christianisme est celui de l'Evangile. » Que n'a-t-il réservé ce jugement pour ses propres doctrines, quand, parlant de la victoire du chrétien, il la représente « comme un acte héroïque dont la justice de Dieu lui tiendra compte. » (Pag. 25.)

M. Maffre est un libre penseur, et il le laisse percer à chaque page. Ici il s'indigne de ce « qu'aujourd'hui l'orthodoxie protestante s'alarme si un critique met en doute l'authenticité ou l'inspiration d'un des livres qu'elle a conservés. » (Pag. 48.) Là il affirme que « le miracle consiste autant dans la croyance à certains faits que dans l'accomplissement de ces faits eux-mêmes; s'il est cru, un miracle peut exister sans avoir eu lieu réellement. » (Pag. 76.) Parfois, il fait à la légèreté française des concessions regrettables. Pourquoi, par exemple, dire de St. Bernard « qu'il désespérait les belles dames du bourg de Fontaines, dont les charmes étaient sans action sur son cœur; et que s'il se fût trouvé dans la nécessité de choisir entre le mariage et l'intempérance, il eût donné la préférence aux meilleurs crus de Bourgogne, tant il avait les femmes en horreur! » (Pag. 16.) Et parce que Bernard se crut appelé de Dieu à relever l'Eglise défaillante, était-ce une raison de s'écrier: « Orgueil de prophète produit par une foi vive, exaltée et sincère! Orgueil généreux qui produit les grands dévouements, les grands sacrifices! Orgueil qui vient peut-être de Dieu et qui ressemble à l'humilité, tellement il est simple et naïf et s'ignore lui-même! » (Pag. 29.)

En somme, M. Maffre a eu une heureuse idée en voulant écrire une histoire populaire des réformateurs; mais, à en juger par les deux volumes que j'ai sous les yeux, cette histoire est encore à faire.

P. B.

Sir Roland Ashton. — Histoire contemporaine, par Lady Catherine Long, traduit librement de l'anglais, Genève 1863.

Les romans religieux sont jugés, au moins pour les personnes sérieuses. Si, à leur apparition, les chrétiens ont pu se laisser prendre un instant à leurs apparences décevantes, aujourd'hui ils ne veulent plus d'une religion sans croyances arrêtées, d'un christianisme sans Christ, et d'une vie mondaine s'alliant à la prétention à une haute piété. Mme Long a-t-elle eu conscience des défauts du genre; et a-t-elle compris la justesse des reproches qu'on lui fait? je serais tenté de le croire. Elle du moins a une foi positive, vivante et vraie, et aussi la prête-t-elle à ses personnages. On est heureux de trouver des gens qui prient, qui lisent les Ecritures, qui agissent sous le regard de Dieu, et qui ont du zèle pour le salut des âmes. On aime à entendre des paroles telles que celles-ci: « Christ a porté la peine de nos péchés, et c'est la foi en son sacrifice qui nous sauve » (Pag. 287). On souscrit volontiers aux maximes qu'une femme fidèle ne doit pas épouser un infidèle; que le chrétien peut et doit être chrétien dans toutes les positions, même les plus difficiles; que s'il est *agréable* de parler à ceux qui écoutent volontiers l'Evangile, il est plus *nécessaire* de s'adresser à ceux qui ne se soucient pas de l'entendre. Aussi pourrait-on, ce semble, faire une exception en faveur de cet ouvrage, si ce n'était pas un roman, c'est-à-dire un monde imaginaire, et non pas la vie de tous les jours avec son prosaïsme, ses luttes et ses réalités. Et effectivement, que je me place au point de vue du romancier, encore ai-je à reprocher à ce livre son invraisemblance et son manque de naturel. Tout l'intérêt repose sur une méprise qu'on ne s'explique pas. Du consentement de sa mère, Roland s'est fiancé à Constance, et, sans qu'on sache pourquoi, il en fait un mystère à son frère, lequel devient amoureux de la jeune fille, et finit par en être l'époux. Or il y a dans le silence, soit des fiancés, soit de la mère, quelque chose qui blesse: on voudrait, si possible, les faire parler, mais alors Roland n'eût pas vu le jour. Serait-ce une perte? Je ne le pense pas, car cet ouvrage est trop religieux pour plaire aux gens du monde, et trop fantastique pour être du goût des gens sérieux.

P. B.

Scènes et tableaux de l'histoire évangélique, par Hippolyte Mouchon, pasteur. Paris 1862.

Contre un usage assez général, nous avons commencé la lecture de cet ouvrage par la préface; ce qui a valu à l'auteur une impression défavorable à son livre. Pourquoi, en effet, se vanter soi-même? pourquoi parler de son entraînement naïf pour le Sauveur, de son sentiment parfois enthousiaste des beautés de l'Evangile? Que M. Mouchon ne laisse-t-il au lecteur à discer-

ner les mérites de l'écrivain. Nous n'aimons pas davantage la frayeur qu'il manifeste pour un drapeau, fût-ce celui de l'orthodoxie. Il veut « se camper sur le terrain de l'Evangile, et il ne comprend l'enthousiasme que pour le parti de la vérité. » Soit! mais encore doit-il nous dire comment il entend l'Evangile, et ce qui, à son jugement, constitue la vérité; et alors, de gré ou de force, il prendra rang parmi les orthodoxes ou parmi les rationalistes. Ici pas de milieu possible; car, en dépit des calculs les plus habiles, on est à Christ, ou on ne lui appartient pas encore. A quoi bon aussi se récrier contre les formules, vrai cauchemar des personnes qui se tiennent sur le terrain de la négation? Peut-on exprimer sa foi sans la formuler; et l'Evangile lui-même ne renferme-t-il pas des formules?

Cela dit, je m'empresse d'ajouter que *les scènes et tableaux* valent mieux que la préface. M. Mouchon possède des talents incontestables. Il voulait « conserver à chacun des récits évangéliques sa physionomie originale et son intérêt dramatique » et à cet égard il a pleinement réussi. On a devant soi des portraits vivants : on croit voir la figure austère de Jean-Baptiste; et on assiste à l'entretien de Jésus avec Nicodème.

Mais il y a mieux que cela. M. Mouchon est orthodoxe en dépit de l'aversion que ce mot lui inspire. Ecoutons-le, en effet: « Le chrétien, c'est l'homme accompli. C'est l'homme réconcilié avec Dieu, et se sentant dans son cœur réhabilité devant lui. C'est l'homme délivré par la grâce de son Sauveur, de la longue chaîne de ses fautes passées, et travaillant, sous l'impulsion d'un esprit nouveau, à reformer en lui l'image de Dieu effacée ou obscurcie par le péché... Pour tout dire d'un mot, le chrétien, c'est l'homme spirituel par opposition à l'homme charnel. Il y a un homme charnel, et il y a un homme spirituel, celui-ci image du second Adam ou de Christ, comme celui-là est l'image du premier Adam. — Entre ces deux hommes, il y a une distance incommensurable, un abîme; il y a précisément ce que Jésus appelle la nouvelle naissance, ce que St. Paul nomme la régénération ou le renouvellement de l'esprit, ce que l'Evangile entier désigne d'un mot plus général encore, la conversion. Un homme est né de nouveau! que s'est-il donc passé dans cet homme? Dieu seul le sait avec lui. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. Oui, cela est admirablement juste, il semble qu'un nouveau souffle ait passé par là. C'est le même homme, et ce n'est plus le même homme; c'est lui et ce n'est plus lui, ou plutôt je me trompe, c'est bien lui, mais lui véritablement, mais lui rendu à lui-même en même temps qu'à son Dieu, lui, moins le péché, lui, plus la justice Voilà la conversion, voilà la nouvelle naissance. »

Quand on s'exprime de cette manière, on appartient au parti évangélique; et M. Mouchon a grand tort de l'ignorer et de se laisser arrêter, comme cela lui arrive parfois, dans l'exposition de la vérité. Ce que je lui reproche, en effet, c'est de ne pas l'accentuer suffisamment; il se préoccupe trop de la mise en scène, et pas assez de l'enseignement en lui-même. Ainsi, dans *Jésus devant le Sanhédrin*, pourquoi ne pas montrer dans le fils de Marie le représentant des pécheurs comparaissant à leur place, non-seulement au tribunal des hommes, mais aussi à celui de Dieu? M. Mouchon redoute de s'entendre dire: « toi aussi tu es de ces gens-là, car ton langage te fait reconnaître; » et pourtant il ne voudrait pas, j'en suis certain, ressembler à ceux qui prononcent ces paroles.

P. B

LE SAUVEUR ET LE BRIGAND par un laïque. — Genève 1863.

Cette brochure a pour but de faire ressortir de l'entretien du Sauveur avec le brigand, la divinité de Christ, la souveraineté de la grâce et la justification par la foi abstraction faite des œuvres. Les pensées sont justes, mais n'offrent rien de nouveau, ni de saillant.

P. B.



LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

PHILOSOPHIE.

—

Remarques sur le scepticisme [1].

La vie de l'esprit humain se manifeste à cet esprit lui-même, dans le mystère de la conscience, par trois grandes fonctions : sentir, penser et vouloir. De ces trois fonctions de la vie spirituelle naissent trois aspirations fondamentales : l'une vers le beau, objet de la sensibilité pure, élevée au-dessus des jouissances matérielles; l'autre vers le vrai, objet de l'intelligence; la troisième vers le bien, objet de la volonté. A ces trois aspirations répondent ces produits supérieurs de l'activité humaine, dans lesquels l'esprit triomphant du joug des penchants physiques, se réalise dans sa propre nature : la science, l'art et la vertu. L'humanité, dans son ensemble, obéit à la triple impulsion qui la porte à tresser ainsi les couronnes de sa destinée. Elle cherche la science, cultive l'art et désire le bien. Mais, en tout temps, des âmes découragées ont désespéré du but de semblables efforts, et, à toutes les époques de réflexion, des penseurs ont affirmé que ces hautes prétentions de l'homme étaient vaines, et ses poursuites illusoires. Ces hommes de science, occupés à faire la théorie des découragements, portent le nom de *sceptiques*.

Il importe de comprendre dès le début, que le doute n'est pas toujours scepticisme. La modestie sied à l'esprit humain. Le respect de la vérité, en exigeant qu'elle soit reçue dès qu'elle se montre, exige aussi qu'on ne se contente pas de sa vaine apparence et que les titres de l'erreur qui tendraient à usurper son nom, soient l'objet d'un contrôle attentif et sévère. Douter de la suffisance de son propre savoir, élever et épurer incessamment ses pensées en les rapprochant des sources de la lumière, c'est la condition de tout progrès pour les individus et pour l'humanité; c'est le signe d'une foi mâle dans la vérité. La nécessité de révoquer continuellement en doute la pleine suffisance des biens acquis, pour tendre incessamment plus haut, n'est pas moins manifeste dans le domaine de l'art et de la vertu, que dans celui de la science. Le sentiment de la perfection du but à atteindre et de l'imperfection relative de ce qu'on possède, est un aiguillon sans lequel la pensée, l'art et le développement moral se figeraient dans le milieu immobile de la médiocrité; toute amélioration serait tarie dans sa source.

Le scepticisme est tout autre chose que ce doute de modestie et ces hautes aspi-

[1] Ces remarques ont été inspirées par la lecture d'un dialogue, intitulé le *Camposanto* de Pise, publié en Italien, par M. Auguste Conti, professeur de philosophie à l'Université de Pise. Ce dialogue fait partie de l'ouvrage : *Evidenza, Amore e Fede, o i Criteri della filosofia* (2 vol. in-12, Florence), dont la seconde édition a paru l'an dernier. Tout en suivant M. Conti et résumant le plus souvent ses idées, j'ai du reste, sur plus d'un point, traité le sujet librement et sous ma propre responsabilité.

E. N.

rations. Il n'y ressemble qu'en vertu de la loi selon laquelle les extrêmes se touchent; car le scepticisme consiste à désespérer de la vérité et du bien, et par conséquent à cesser toute recherche en présence d'objets déclarés inaccessibles. La modestie fait habituellement défaut à ses manifestations, et lorsque pour se défendre des attaques de ses adversaires il prétend être l'agent du progrès de la vérité, il usurpe contre toute justice les titres de ce doute, fils de la foi, qui est toujours prêt à s'avancer vers de nouvelles et plus hautes lumières. Douter, par des raisons légitimes, de telle affirmation déterminée, de tel système, dont on soupçonne l'insuffisance, c'est le moyen d'avancer. Douter de la vérité en elle-même, c'est la mort de la pensée; douter du beau, c'est la destruction de l'art; douter du bien, c'est le suicide de la morale. On ne doit pas rendre les armes à une doctrine grosse de tels résultats, sans la soumettre à un sérieux examen.

Le scepticisme, à moins de tomber dans des arguties de mauvaise foi, ne conteste pas la réalité des faits intérieurs, immédiatement révélés par la conscience. Il dit que les aspirations de l'âme humaine vers le vrai, le beau, le bien n'ont pas, ou peuvent ne pas avoir d'objet qui leur corresponde; mais il admet la réalité de ces aspirations, en elles-mêmes. Il faut donc examiner attentivement la nature de ces phénomènes psychologiques, qui, reconnus par tous, offrent un point de départ à la discussion; il faut s'assurer si leur nature, bien observée, permet de poser à leur égard la question sceptique. Commençons par l'étude de la vérité.

Le désir de la connaissance, ou l'amour de la vérité existe en nous, au témoignage immédiat de la conscience. Ce désir est naturel à l'âme, et nullement artificiel ou arbitraire. Le sceptique le nie si peu qu'il affirme que c'est précisément le scrupule apporté par lui dans la recherche du vrai qui l'a réduit au doute universel.

L'amour de la vérité n'est pas un fait simple; c'est un rapport à deux termes, dont l'esprit de l'homme est l'un et la vérité l'autre. Ce caractère relatif du fait est aussi certain que son existence même, et la vérité est ainsi présente en nous, en un certain sens, comme terme de notre désir, par le rapport que nous soutenons avec elle. Dès qu'on est obligé de concéder que nous la désirons par nature et la recherchons, on ne peut soutenir sérieusement que nous n'en avons aucune idée. Une recherche dont le but serait absolument inconnu, un amour dont l'objet serait absolument ignoré, constituent des conceptions parfaitement contradictoires.

Dans la pensée des sceptiques, l'esprit humain est enfermé dans une île sans pont et sans navire. Il ne saurait, en aucune manière, traverser l'océan de ténèbres qui l'environne et parvenir aux rives supposées des terres de la réalité, pour savoir si elles existent en effet, ou ne sont que le vain produit de notre imagination. Les faits intérieurs ne supportent pas une pareille interprétation. Supposer au désir de la vérité un caractère absolu, est absolument contraire à sa nature, puisqu'il se manifeste évidemment comme un rapport, et dire que ce désir peut être sans objet, c'est admettre qu'il peut être absolu. On peut donc répondre à la question sceptique par une fin de

non-recevoir légitime. Notre désir de savoir est incontestable ; il est incontestablement un rapport dont la vérité est un des termes. Demander si ce désir ne serait point sans objet, c'est nier un fait d'observation directe. Nous souhaitons la vérité ; la souhaiter c'est la connaître, en un certain sens et dans une certaine mesure.

En admettant le caractère relatif du désir de la vérité, on peut demander si la relation n'est pas purement interne, si l'objet du désir de l'intelligence ne se compose point d'idées purement subjectives, dont la possession ne nous fait point sortir de nous-mêmes. Cette question résolue affirmativement ramènerait un plein scepticisme, mais elle repose sur une conception fausse de la nature des idées.

L'homme a conscience de ses idées, en sorte que, dans tout acte intellectuel, l'esprit est à la fois sujet comme siége de la conscience, et objet comme porteur des idées aperçues ; c'est là le fait de conscience en lui-même, le mystère de notre existence spirituelle, au delà duquel il est impossible de remonter. Mais l'idée, objet de la connaissance immédiate que nous avons de notre propre pensée, n'est pas l'objet de la pensée même, elle est présente à la conscience, mais elle n'est pas le terme ou la fin de l'intelligence. L'idée est un acte de l'esprit, le rapport de l'esprit à un objet ; c'est un moyen et non un objet de connaissance. Avoir conscience d'une idée, c'est connaître sans doute, mais c'est connaître un acte de connaissance et non connaître un objet. Prétendre s'arrêter à la conscience de l'idée comme à un phénomène absolu, c'est méconnaître la nature propre de l'idée, qui est un rapport de l'esprit à un objet, devenant l'occasion du rapport fondamental et permanent de l'esprit à ses actes qui est la conscience, ou la condition même d'une existence spirituelle.

Pour bien entendre ce point de doctrine un peu délicat, il faut laisser de côté les idées fausses. Les idées fausses sont des combinaisons erronées soit de l'imagination, soit du raisonnement, au fond desquelles on retrouve toujours les éléments primitifs des perceptions ou de la raison. En s'attachant à ces données primitives et simples, dont l'erreur n'est jamais qu'une juxtaposition vicieuse, il est facile d'entendre que toute idée est un rapport de l'esprit avec une réalité matérielle ou spirituelle, avec un objet. Une idée n'est pas une réalité en soi. Réaliser une idée, isolée d'une intelligence dont elle est l'acte et d'un objet dont elle est la perception, c'est réaliser une abstraction, dans le plus mauvais sens de ces termes. Il serait donc contraire à toute évidence intérieure d'affirmer que notre tendance vers la vérité est le rapport purement intérieur de notre âme à un simple phénomène subjectif. Vouloir la vérité, c'est vouloir la possession intellectuelle de la réalité ou de l'être. La vérité est, à proprement parler, la qualité de nos jugements, lorsqu'ils sont conformes à ce qui est. Si on l'objective, la considérant non plus comme la qualité de nos jugements mais comme le but de l'intelligence, la vérité, c'est l'être. Connaître la vérité, c'est connaître la réalité, c'est connaître ou posséder l'être.

En résumé, l'âme humaine renferme une aspiration évidente vers la vérité, ou vers la possession intellectuelle de l'être,

et cette aspiration est un rapport dont les deux termes sont également donnés, dans le fait même de ce rapport. L'âme est un de ces termes, la vérité ou l'être est l'autre.

La doctrine du beau donne lieu à des considérations de même nature.

Le beau est l'objet d'un sentiment distinct de tout autre. On ne saurait le confondre avec ce qui satisfait les sens. Dans la jouissance sensible, le terme du sentiment est la jouissance même, dont l'objet extérieur n'est que la simple occasion; l'âme se replie égoïstement sur elle-même. Dans l'admiration que provoque la beauté, l'âme au contraire se porte, s'élance au dehors; elle jouit, mais ce n'est pas sa jouissance qui est le terme de son sentiment, c'est la beauté réfléchie par l'objet qui en porte le caractère. Ici encore se manifeste un rapport entre l'âme et une réalité extérieure mais présente en elle, vers laquelle elle est portée par un élan primitif de sa nature.

Il en est de même du bien. Le beau n'est pas l'agréable, le bien n'est pas davantage l'utile; le bien est l'objet d'un sentiment parfaitement distinct. Le scepticisme a multiplié les efforts pour obscurcir cette vérité; mais les nuages qu'il élève sont faciles à dissiper. La question n'est pas de savoir, en effet, si l'amour du bien existe en nous à l'état pur, mais s'il est réel. En affirmant qu'il est toujours mêlé de la recherche de l'intérêt, on constate sa réalité, puisqu'on le signale dans un mélange. La question n'est pas non plus de savoir si nous obéissons à l'impulsion de l'amour du bien, mais si cet amour existe, comme obligation, dans notre conscience. On dit que tout est mal et que par conséquent le bien n'existe pas. Mais, en disant que tout est mal, on s'en plaint. Se plaindre de ce que le bien n'est pas réalisé, c'est reconnaître son existence comme loi légitime. Proclamer le mal, c'est proclamer le bien, dont le mal n'est que la négation; c'est témoigner qu'on possède l'idée du bien, et qu'on connaît sa nature spéciale : celle d'une loi proposée, sans être imposée par contrainte, et qui peut être ou suivie ou violée. Il y a ici un nouveau rapport entre l'âme et un objet extérieur à l'âme dans son essence, et présent en elle comme loi de ses actions. Il y a ici une nouvelle aspiration pareille à celle qui nous porte vers le vrai et vers le beau.

La conscience de l'homme révèle donc à l'observateur trois tendances fondamentales, ou trois amours primitifs, faisant partie de sa constitution même. Le vrai, le beau, le bien, ne sont pas des réalités hypothétiques, comme le scepticisme l'affirme, ce sont des réalités saisies dans la relation même que nous soutenons avec elles; elles se manifestent immédiatement comme des termes objectifs du phénomène de l'amour. La réalité du vrai est donnée dans le désir de l'intelligence dont il est l'objet; la réalité du beau, dans l'aspiration esthétique dont il est le terme; la réalité du bien, dans le devoir qui nous lie à son égard, dans l'obligation où nous nous sentons de l'aimer.

Ces trois aspirations fondamentales de l'âme ne sont pas seulement réelles, elles sont indéfinies.

Notre désir de savoir ne connaît pas de limites. Chaque réponse fournie à une des questions de l'intelligence, fait surgir des questions nouvelles qui ne nous

sollicitent pas moins que les précédentes. La curiosité de l'esprit peut être endormie par la prédominance des instincts matériels de notre nature, mais une fois éveillée, elle se manifeste comme insatiable. Nous aspirons donc à la connaissance indéfinie de la vérité, c'est-à-dire que nous aspirons indéfiniment à la possession intellectuelle de l'être. Mais l'indéfini ne saurait exister en acte, car toute réalisation est nécessairement déterminée et finie. Le besoin indéfini de la pensée ne peut donc répondre à une réalité indéfinie, dont la conception est contradictoire, mais à une réalité positivement infinie, dans laquelle se trouve en puissance la réalisation indéfinie des choses et leurs raisons absolues et éternelles.

Le caractère indéfini de l'aspiration vers la beauté est tout le fondement de l'art. Le sentiment esthétique n'est pas seulement la faculté passive de recevoir l'impression du beau, il a une puissance créatrice. Nous concevons une beauté idéale, supérieure à toute réalisation actuelle de la beauté; et l'art s'élançant au delà du réel, dans les domaines sans bornes du possible, n'est que la poursuite incessante de cet idéal. Or, l'art n'est point arbitraire. Au-dessus des variations locales et temporaires du goût, planent les lois suprêmes de la beauté. L'artiste s'efforce de les réaliser, conduit par l'inspiration ou la vue de l'idéal. D'où procède cette faculté de rechercher l'idéal au delà du réel? de traverser les domaines de l'expérience pour aborder, conduit par la loi de l'art, les vastes champs du possible? Il faut se résoudre à affirmer, contre toute raison, que cette faculté admirable est tournée vers le néant et procède du néant, ou il faut reconnaître que nous sommes dans un rapport naturel avec une beauté absolue, infinie, dans laquelle toute beauté possible est éternellement en puissance.

Le désir du bien ne reconnaît pas de limites, non plus que le désir du vrai et le désir du beau. Se contenter d'un bien imparfait est absolument contraire à la nature du saint amour qui nous pousse à la recherche de la sainteté. Dès qu'un bien supérieur nous est montré, nous nous sentons obligés de tendre vers lui, il nous attire, et si nous résistons à cet attrait, il nous condamne. Or le bien, comme le beau, a son idéal planant au-dessus de toute réalité finie. La perfection est l'échelle de Jacob; chaque échelon conduit à un échelon supérieur, et le sommet disparaît à nos regards dans les splendeurs de la sainteté absolue.

L'observation des faits de conscience révèle donc dans notre âme un rapport de fait non-seulement avec le vrai, le beau et le bien, mais avec l'infini de la vérité, de la beauté et du bien.

Vrai, Beau, Bien, ces objets des plus hautes aspirations de notre nature, ne sauraient être de simples idées, des existences abstraites et purement intellectuelles : une idée, nous l'avons vu, est l'acte d'un esprit et n'est pas en soi une existence. L'idée du vrai, le sentiment du beau, la conception du bien supposent la réalité de notre esprit fini. Le vrai infini, le beau absolu, le bien parfait supposent la réalité d'un esprit infini, terme de nos aspirations. Les trois grands rayons qui éclairent notre âme remontent à Dieu comme à leur source. On peut accorder au sceptique que Dieu ne se démontre pas, car on ne peut descendre logiquement, à partir de princi-

pes plus élevés, à la source même de tous les principes. Dieu ne se démontre pas, il se montre comme l'objet de toute vie spirituelle. La raison obscurcie peut ne pas le voir, comme l'histoire le démontre avec évidence, mais dès qu'il est connu, il se manifeste comme la source absolue de toute lumière. Dieu, en effet, est l'explication universelle des choses, et en particulier de la constitution de notre raison et de l'organisme de nos facultés.

Notre intelligence est naturellement tournée vers l'être, et le caractère indéfini de ses désirs ne se comprend qu'en admettant un être infini. Tout réel et tout possible sont en puissance dans l'être absolu qui seul est réel avant d'avoir été possible, parce qu'il est l'être en soi et par soi.

La vérité est la connaissance de ce qui existe, et, par la possession de Dieu, la connaissance de tout ce qui peut être, considéré dans sa source.

Le bien est cette partie de la vérité proposée à la liberté créée et qui attend sa réalisation temporelle de l'acte de cette liberté. Le bien existe éternellement dans le plan du Créateur. Réalisé ou non par les volontés créées, dans le domaine du fini, il existe en soi d'une existence absolue, comme la loi qui oblige et l'attrait qui incline la volonté.

Le beau est l'impression produite sur l'âme par la vue de l'être dans sa perfection; c'est la splendeur du vrai ou du plan divin réalisé; c'est la jouissance spirituelle proposée aux esprits, en opposition aux jouissances de la chair.

Ainsi, la vérité c'est l'être, et l'être, dans sa source, c'est Dieu : celui qui est dans le sens absolu, et celui par la volonté duquel sont toutes choses. La vérité est vue par l'intelligence sous la forme du savoir, sentie par le cœur sous la forme de la beauté, réalisée par la volonté sous la forme du bien. Et une aspiration qui est le fond de notre nature, l'amour, au sens le plus général et le plus élevé de ce mot, nous pousse à la recherche de cette vue intelligible de l'être, de ce sentiment de la beauté, de sa réalisation par la pratique du bien. La vérité, la beauté, la sainteté sont en nous par l'amour qui nous porte vers ces biens suprêmes de l'existence. Dieu est l'hôte naturel de l'âme humaine. C'est par lui que la créature spirituelle a la vie, et la vie spirituelle tout entière n'est qu'un élan vers la source dont elle émane. Dieu est en nous. Nous ne le voyons pas, nous ne le sentons pas, parce que nous sommes distraits par d'autres désirs, d'autres aspirations, d'autres amours. Un voile, tissé par la révolte de notre cœur, nous cache à nous-mêmes le fond de notre propre nature, et la présence de Dieu dans les profondeurs de notre âme. Mais, si épais que soit ce voile, il laisse toujours percer quelques rayons de la lumière intérieure. Nous voulons en vain nous séparer du divin amour, il reste en nous malgré nous; et s'il cesse de guider nos pensées et d'inspirer notre vie, il se maintient, dans notre révolte même, par l'aiguillon du repentir, il se manifeste par le vide et le dégoût que nous laisse la poursuite des biens trompeurs et des plaisirs coupables. Nous nous sentons plus grands que les objets passagers de nos recherches insensées. Si bas que nous tombions, la marque céleste reste sur notre front, et témoigne toujours de la primitive noblesse de notre nature.

Nous sommes liés au bien, au beau, au vrai et à Dieu, vérité suprême, beauté éternelle, sainteté absolue, par un élan direct de notre âme; et cet élan est une relation qui suppose une sorte de possession de l'objet vers lequel il est dirigé. Le scepticisme est donc une insurrection de l'esprit humain contre sa propre nature. Il nie des réalités présentes en nous par le rapport même que nous soutenons avec elles.

Il reste toutefois un dernier argument à l'esprit de doute. On peut dire : Nous connaissons les réalités objectives par le moyen des rapports que nous soutenons avec elles. Nous ne connaissons donc de ces réalités que leurs relations avec nous. Ces relations dépendent de notre organisation spirituelle. Nous pensons donc selon les lois de notre propre nature, et nous n'avons aucun moyen de savoir si nous pensons selon la réalité des choses : le plein scepticisme reparaît encore par cette voie.

L'argument revient à ceci : La vérité, c'est la chose en soi. La chose en soi nous est inconnue, puisque nous ne la voyons qu'au travers de notre intelligence qui peut être un prisme trompeur ou un miroir déformant les objets. La chose en soi nous demeure donc inconnue ; et puisque connaître la vérité, c'est posséder intellectuellement l'être, la vérité nous échappe.

Pour résoudre cette difficulté, il faut examiner avec soin la prétention de connaître la chose en soi, indépendamment de l'acte de notre connaissance.

Demande-t-on ce qu'est la réalité, indépendamment de tout rapport avec un sujet apte à la connaître ? La prétention serait naïve. Pour répondre, il faudrait déterminer la réalité, c'est-à-dire la penser, et pour qu'elle soit pensée, il faut apparemment un sujet qui la pense.

Demande-t-on si la réalité ne serait point autre pour un sujet autrement organisé que nous, en sorte que notre connaissance est relative et partant illusoire? Sans aucun doute il est facile d'entendre qu'il peut exister des intelligences qui ne soient pas, de tous points, identiques à la nôtre. On peut concevoir un esprit percevant, dans les objets des sens ou de la pensée, ce que nous n'y percevons pas, ou n'y voyant pas ce que nous y voyons. Mais cette considération ne détruit point la réalité de notre connaissance, et voici pourquoi : ce qu'on appelle la chose en soi, telle qu'elle est, abstraction faite de ses rapports avec les êtres intelligents et sensibles, n'existe pas. Là est la solution de la difficulté ; elle résulte de ce que nous poursuivons une chimère. En effet, les rapports des êtres sont voulus par la même volonté qui a voulu les êtres eux-mêmes. Les êtres sont constitués en vue de leurs rapports mutuels; ces rapports font partie intégrante de leur réalité. L'univers est harmonique, et chaque objet dans l'univers a été déterminé, dans sa propre nature, en vue de ses rapports avec l'ensemble. Quand nous demandons ce qu'est la chose en soi, indépendamment de ses relations, nous supposons aux choses une existence absolue et ne voyons dans les relations que des accidents, dont la suppression ne modifierait en rien la réalité existante. Cette conception repose sur une base cachée d'athéisme, qui est le vrai fond du scepticisme absolu. Rien n'existe par soi et en soi, en dehors de l'être infini. Si l'on pouvait distinguer une succession

de temps dans l'acte créateur, il faudrait dire que le plan de l'univers, dans l'intelligence infinie, a précédé l'être de l'univers, et que les choses étant ce qu'elles sont, en vue de leur place dans l'harmonie universelle, les relations des êtres ont une réalité supérieure à celles des êtres créés eux-mêmes. Dieu est la seule existence dans laquelle l'être puisse être conçu comme antérieur à ses relations. Notre connaissance des choses dans ses éléments primitifs, et sans parler ici des combinaisons erronées et toujours secondaires de nos pensées, est un des rapports fondamentaux de la création. Ce qu'un objet est pour notre intelligence, il l'est en réalité; ce qu'il peut être pour une autre intelligence, il l'est aussi en réalité. Les résultats de l'emploi légitime de notre raison sont voulus par la volonté éternelle qui a créé harmoniquement et notre raison et les objets de notre raison. Lorsque nous voulons connaître la chose en soi, indépendamment de notre pensée, nous tombons deux fois en contradiction avec l'idée même de la créature. Nous voulons être autres que nous ne sommes en vertu du décret souverain de la création, et nous supposons aux choses une existence indépendante de ce même décret souverain qui a déterminé leur nature en marquant leur place et leur rôle dans l'ensemble universel. L'idée de Dieu et des rapports de la créature avec sa volonté suprême anéantit ainsi l'arme la plus subtile et la plus redoutable dont puisse user le scepticisme. Sans Dieu, comme l'a si bien vu Descartes, la raison n'a plus de base, et les ténèbres enveloppent l'intelligence entière.

Les considérations qui précèdent ne sont autre chose, au fond, que les analyses de l'école Platonicienne, telles qu'elles ont été reproduites, marquées du sceau de la pensée chrétienne, par les grands docteurs du moyen âge et les philosophes du XVIIe siècle. Elles reviennent, en résumé, à cette simple affirmation : l'homme est organisé pour croire au vrai, au beau, au bien et à la source éternelle et divine de la vérité, de la beauté et du bien. L'esprit humain est comme un œil tourné vers la lumière et qui en suit naturellement les rayons. L'histoire entière de l'humanité fournit la preuve de cette assertion. Son existence spirituelle n'est que la recherche incessante de la science, de l'art, de la vertu; son existence totale n'est que la lutte continuelle entre ces hautes aspirations et les penchants inférieurs qui la poussent vers les jouissances de la chair, vers le mal et l'erreur.

Parvenu à ce point, le débat est-il clos ? Un sceptique intelligent affirmera qu'on n'a pas fait un pas vers la solution. Il dira : « Oui, sans doute, l'homme est organisé ainsi; qui donc le nie ? Il a toutes ces aspirations; nous le savons bien; mais nous disons que ces aspirations le trompent, et qui donc a prouvé le contraire ? » A ce discours, il n'y a qu'une chose à répondre. Supposer que l'organisation fondamentale de l'homme le trompe; supposer que sa raison, dans son emploi primitif, le mène à l'erreur, que son cœur, dans ses sentiments les plus naturels, ne lui présente que des chimères, que sa conscience, dans son langage le plus clair, ne lui dit que des fables; c'est supposer le désordre absolu dans les éléments constitutifs de la nature des choses. Dès lors toute discussion est

close ; tout raisonnement doit cesser ; toute parole expirer sur nos lèvres ; car parler, raisonner, discuter, c'est supposer la valeur de la pensée, c'est supposer l'ordre. La tristesse et le silence sont les seules issues légitimes du scepticisme absolu. On ne peut pas le réfuter, puisqu'il dénie la valeur des bases de toute réfutation ; on ne peut que l'inviter au silence. Quelques sceptiques consciencieux entrent dans cette voie. Egarés loin des sentiers de la foi, ils portent le deuil des espérances humaines, et répètent sous des formes diverses le beau vers d'un poëte moderne :

Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur.

Ces hommes-là ne font pas parler d'eux ; ils ne se montrent pas ; on les découvre. Et lorsqu'on vient à découvrir cette plaie secrète d'une âme, et ces larmes qui coulent en silence, il est impossible de ne pas être ému d'une pitié respectueuse. Lorsqu'on ne peut plus dire : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé, » la dignité humaine s'exprime par ces autres paroles ; « J'ai douté, c'est pourquoi je me suis tu. » La plupart des sceptiques ne se taisent point : chacun peut le savoir. Nous n'avons pas ici à scruter, d'une manière générale, les motifs de leur conduite, mais à signaler un retour bizarre de la pensée, élevant sur la base du doute absolu, une doctrine qui rend la parole à ses sectateurs.

Le scepticisme le plus décidé ne nie pas, nous l'avons dit en commençant, la réalité du fait purement subjectif de la pensée. Or la pensée a des lois dont l'ensemble constitue la logique. On ne peut sortir de la pensée et de ses lois pour atteindre la réalité : c'est la thèse sceptique. Une philosophie dont les racines plongent très profondément dans le sol de l'histoire, a entrepris d'établir qu'on ne peut sortir de la pensée, par la raison très simple que la pensée est tout, et ce que nous appelons la réalité, hors de la pensée, une pure chimère. La pensée est son propre objet. La pensée est la réalité absolue, qui se manifeste partiellement dans chaque individu. La logique n'est pas l'étude de nos moyens de connaître, comme on le pense à l'ordinaire. Les lois de notre pensée sont en elles-mêmes l'existence universelle ; l'univers n'est qu'un rêve de l'esprit, un rêve sans veille qui le précède ou doive le suivre, un rêve qui, par conséquent, est tout. Chercher une réalité hors de la pensée est une illusion, mais la pensée est elle-même l'existence. Toute la science consiste pour l'esprit humain à prendre conscience de lui-même, parce qu'il est lui-même l'éternelle vérité. Tel est le dogmatisme altier, renouvelé des Grecs, et marqué dans notre siècle du nom de Hégel. C'est le scepticisme surmonté, en apparence, par son exagération même ; car l'essence du scepticisme est de supposer une réalité, tout en la déclarant hors de notre portée. Niez l'existence de la réalité : notre pensée reste seule et tout motif de doute disparait puisqu'il n'y a plus de questions à poser sur le rapport de la pensée à un objet. Le scepticisme disparait, abîmé dans son triomphe. Cette tentative extraordinaire révèle en caractères frappants le besoin absolu de croyance qui est le fond de notre raison. Il faut que le besoin soit singulièrement énergique pour refaire un plein dogmatisme par des voies aussi désespérées. Proposer à l'humanité de dire, en face de toutes les défail-

lances de la pensée : « Je suis la vérité absolue, » est une tentative aussi désespérée, en effet, que celle de lui proposer de dire en face de toutes ses misères : « Je suis l'absolu bonheur. »

Cette fière doctrine a pour point de départ le doute, dont elle accepte les données. L'un de ses inconvénients est de ne pouvoir rendre compte de sa base. Le scepticisme, en effet, est un phénomène qu'une philosophie sérieuse est tenue d'expliquer. C'est une des grandes données du problème universel. Les luttes dont le scepticisme a toujours été l'occasion démontrent la thèse de Pascal : « L'homme a un besoin de croire invincible à tout le pyrrhonisme, et une puissance de douter invincible à tout le dogmatisme. » Voilà le fait; et le fait est assez considérable pour réclamer une explication. Il est possible d'en rendre compte, dans la foi au Dieu Créateur. Le besoin de croyance est le cri de notre nature; l'homme est organisé pour la foi. Mais si l'esprit créé veut se fonder sur lui-même, et ne suivre sa nature qu'après en avoir préalablement démontré la valeur, s'il prétend ainsi s'élever au-dessus des rapports réglés par la volonté créatrice, dès lors, privé de point d'appui, il tourne dans le vide, et les ténèbres du doute l'envahissent. Il a besoin de croire, parce qu'il est fait pour la vérité; il a la puissance de douter parce qu'il n'est pas la raison absolue, et ne peut donner une base à sa raison qu'en l'appuyant sur un acte de foi à l'auteur de son être. Si l'on veut dire que l'existence de Dieu est une hypothèse, il faut reconnaître au moins que cette hypothèse a le mérite de rendre intelligible la condition de notre nature. Mais si l'esprit humain est dans son essence l'esprit absolu, le scepticisme demeure inexpliqué, car il est impossible d'entendre que l'absolu puisse douter de lui-même. Il est donc vrai que l'idéalisme, fils du scepticisme, a le grave inconvénient de laisser sans explication le fait qui est son point de départ.

Observons encore que cette pensée humaine, avec laquelle on prétend identifier la réalité, se montre essentiellement mobile et changeante, dans les annales de l'histoire. Dans le point de vue qui nous occupe, aucune voie n'est ouverte pour distinguer les principes immuables de la raison de leurs applications erronées, puisque toute pensée est, à titre égal, une manifestation directe de l'être absolu. Il en résulte que lorsque l'esprit humain veut prendre possession de lui-même comme de la réalité suprême, il se trouve en présence de données diverses et contradictoires. Sa prise lui échappe donc, et il reste vide. Toute pensée, par cela seul qu'elle est, a un droit égal d'être, et le flot du temps emporte toutes les doctrines qui se succèdent dans un devenir éternel. Mais la doctrine du devenir elle-même échapperait-elle à cette loi ? N'est-il pas évident, au contraire, que si elle est vraie, elle affirme d'avance sa propre destruction, en sorte qu'elle ne peut être vraie que sous la condition expresse de ne l'être pas. Elle a donc tort de se prendre au sérieux ; et, au terme de cette tentative hardie pour accepter toutes les données du scepticisme et le transformer en un dogmatisme très entier, le doute universel reparaît triomphant. On nous l'a bien fait voir. C'est dans cette situation que se trouve une partie de la pensée contemporaine, sus-

pendue dans le vide, par la ruine des conceptions hégeliennes. Dès lors, il ne reste plus qu'à vivre de la vie commune de tous les jours, car la nature conserve ses droits, et à poser une pierre sépulcrale sur les croyances mortes du genre humain. C'est l'occupation de quelques hommes d'esprit de notre temps. En présence du cercueil de la foi et de la raison, les uns sentent leur cœur se serrer. D'autres semblent danser autour du monument funèbre avec un rire de singe.

On ne peut donc triompher du scepticisme en commençant par lui rendre les armes. L'homme a le choix entre deux alternatives : il faut qu'il se fie à sa nature primitive, telle qu'elle existe au-dessous de ses égarements, c'est-à-dire qu'il se fie en Dieu, qu'il croie au vrai, au beau, au bien, et les recherche ; ou bien il faut qu'il doute, parce qu'il ne peut démontrer ni la valeur de sa raison, moyen de toute démonstration, ni la valeur des tendances primordiales de son cœur et de sa conscience.

Lorsque cette question suprême est soulevée, la logique s'arrête impuissante ; il y a un *parti à prendre*. Mais s'il y a un parti à prendre, on ne peut dire que ce parti soit purement arbitraire, car les deux solutions ne se présentent point dans des conditions identiques. La nature nous pousse vers la foi, et sa voix ne saurait être entièrement étouffée. Le sceptique dont le programme est d'éviter, en s'abstenant de toute affirmation, la maladie de l'erreur, reconnaît pourtant que le doute aussi est une maladie. Il s'en plaint ; il dit avoir fait son possible pour éviter sa situation, et n'avoir renoncé à toute croyance qu'en désespoir de cause, et sous l'empire d'une contrainte impérieuse. Présenter le doute comme un oreiller commode pour une tête bien faite, est le propos d'un épicurien presque cynique, si ce n'est pas une simple boutade. Le sceptique reconnaît donc le caractère maladif du doute. Il en est autrement du croyant. Jamais le croyant n'avouera, ni ne sentira, que croire soit un fait anormal et mauvais. Croire légèrement et sans motifs lui paraîtra un outrage fait à la vérité par la légèreté de la pensée, mais la foi en elle-même est le vœu de sa nature et son bien.

L'esprit humain n'est donc point à l'égard du scepticisme et de la croyance dans des conditions identiques, de telle sorte que nous ayons à prendre, dans un plein équilibre, un parti parfaitement arbitraire. Mais enfin, au point de vue de la pure raison, il y a un parti à prendre, puisque, encore une fois, les ressources de la logique nous abandonnent en présence d'une question qui révoque en doute la valeur de la logique elle-même. Le parti est pris, et en des sens différents, par des hommes qui ont les yeux très ouverts ; car, en laissant de côté le peuple des imitateurs, qui croit par ordre, ou qui doute sur l'autorité d'autrui, il est des sceptiques connaissant fort bien les raisons de croire, et des croyants très au fait des raisons de douter. Où se trouve la cause de cette division des esprits ? C'est la raison dernière soulevée par notre sujet. Cette cause ne saurait se rencontrer que dans l'ordre de la nature, ou bien dans le domaine de la liberté.

Si la solution du problème est dans l'ordre de la nature, chaque individu croit ou doute, en vertu de prédisposi-

tions nécessaires, à l'égard desquelles il ne peut rien. Tel esprit produit le doute et tel autre, la foi, absolument comme tel arbre porte des pommes, en vertu de son organisation, et tel autre des glands. Les partisans du doute admettent volontiers cette solution ; mais, sous le manteau du scepticisme, cette solution cache un système très arrêté : le fatalisme absolu. Et comme la théorie passe forcément du domaine intellectuel à l'ordre moral, et fait du vice et de la vertu des produits divers, mais moralement égaux de la nature humaine, la conscience proteste directement contre ces vues et nous force à sortir de la nécessité de la nature, pour chercher la réponse à notre question dans le monde de la liberté.

On dira, dans ce nouveau point de vue, que la cause dernière du doute et de la foi est un élément moral. Mais il faut se garder de traduire cette vue générale en affirmations prenant un caractère personnel. Si l'on dit d'une part : « Vous sortez de la foi du genre humain, c'est orgueil, » on répondra de l'autre : « Vous restez dans la pensée commune, c'est paresse et lâcheté d'esprit. » On arrive dès lors à ces situations où les gentilshommes d'autrefois portaient la main à la garde de leurs épées ; et ce genre de discussion sert peu les intérêts de la vérité. De tels procédés ne sont pas parlementaires, et ils ne sont pas justifiables. Chaque individu subit, dans sa pensée comme dans ses actes, l'influence de prédispositions dont il n'est pas l'auteur. Il y a toujours dans un individu autre chose que l'individu lui-même, et si on lui impute la responsabilité totale de tout ce qui est en lui, il se révolte légitimement. Un homme ne se fait pas croyant et sceptique par un acte direct de sa volonté. Ceux qui prêtent cette thèse à des adversaires sérieux, la leur prêtent gratuitement. Mais il y a dans nos croyances des éléments de volonté, de cœur, de conscience, des éléments moraux, en un mot, transmis, en partie, dans le mystère de notre naissance, comme le résultat des actes de liberté antérieurs, et créés en partie par les actes de notre liberté personnelle. C'est en ce sens qu'on peut affirmer la présence d'un élément moral dans le parti pris qui nous place au rang des hommes qui aspirent à la vérité, ou au rang des hommes qui désespèrent de la vérité. Comment en serait-il autrement ? Toute croyance impose une règle à la volonté et crée des obligations pour le cœur. Le cœur et la volonté seraient-ils sans action, là où leurs intérêts sont engagés si directement ? Au fond personne ne le croit. On voit souvent les sceptiques, surtout lorsqu'ils sont sur la défensive, s'insurger contre les considérations de cet ordre et proclamer la séparation absolue de la pensée et de la moralité. Lorsqu'ils se trouvent en crédit, il leur arrive de changer de langage, on les entend soupçonner la sincérité des croyants, et ne les absoudre du reproche de faiblesse d'esprit, qu'en les accusant de fermer volontairement les yeux et de manquer d'une parfaite bonne foi. Ils font donc intervenir l'ordre moral dans la discussion. Il faudrait, en effet, une bien pauvre psychologie pour méconnaître l'organisme de la vie spirituelle, pour ne pas savoir que si nos actes et nos sentiments subissent l'action de l'intelligence, l'intelligence, à son tour, subit l'action de nos sentiments et de nos actes. L'esprit dans sa vie totale

réalise plus ou moins les rapports qu'il soutient avec le vrai, le beau, le bien, avec Dieu. Il est manifeste que les conditions de la pensée pure se trouvent ainsi modifiées, puisque les rapports qui lient notre âme aux réalités éternelles, lui sont présentés à des degrés divers de réalisation. Les yeux ne suffisent pas pour voir, il faut encore la lumière, et la lumière intérieure qui peut dissiper les ténèbres du doute est le résultat de la vie totale de l'âme.

L'étude de la question du scepticisme nous pousse donc à cette conclusion. La croyance est l'impulsion de notre nature. Si elle est ébranlée par les discussions de l'intelligence, elle est maintenue par les nécessités de l'ordre moral ; elle s'alimente aux sources les plus profondes de la vie de l'âme, et l'on peut faire la théorie de ce fait, dans les termes que voici. L'obligation du devoir s'étend à tout ce qui est nécessaire pour que la notion du devoir subsiste solidement fondée. La croyance à la vérité est nécessaire au maintien de l'ordre moral. La conscience renferme donc virtuellement la croyance à la vérité. Le scepticisme, malgré les réserves des plus timides ou des plus honnêtes de ses représentants, renverse les bases de toute moralité. Les réactions spirituelles dans lesquelles se manifeste la dignité de notre nature, ont pour effet naturel de détruire l'esprit de doute, et de rétablir l'esprit de foi et de recherche. L'histoire prouve qu'il en est ainsi. Toujours le scepticisme, parvenu à ses dernières conséquences, a été rejeté comme un germe de mort par l'humanité qui voulait vivre.

ERNEST NAVILLE.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE.

LETTRES DE Mme SWETCHINE, publiées par le comte de Falloux, de l'Académie française, Paris 1862.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Après avoir essayé de nous rendre compte du développement spirituel de Mme Swetchine en le reliant aux traits les plus saillants de son caractère, il nous reste maintenant à apprécier la conception religieuse qui en est le résumé. Cet examen a son importance. Il nous appelle à étendre notre regard au delà du champ dans lequel nous l'avons jusqu'à présent retenu. Il ne s'agit plus pour nous uniquement de l'histoire d'une âme, mais d'une manière de comprendre le christianisme propre à toute une classe d'esprits auxquels on ne peut refuser une haute distinction. Non-seulement Mme Swetchine nous apparaît comme l'un des représentants les plus purs de l'église à laquelle elle s'est rattachée, elle nous permet encore de juger par sa personne du travail de restauration catholique qui s'est fait en France depuis le commencement de ce siècle sous l'impulsion d'une phalange d'hommes aussi remarquables par leurs talents que par leur ardeur militante. Elle a vécu dans un milieu trop différent du nôtre pour que les convictions qu'elle y a puisées ne méritent pas toute notre attention; et quelque éloignement que puisse nous inspirer dans sa tendance générale le mouvement de réaction qui a eu pour résultat le relèvement de l'autorité de Rome en deçà des Alpes, il n'est pas moins bon que nous sachions le considérer aussi dans ce qu'il a offert de vraiment chrétien. Il faut être juste pour être fort.

Nous sommes donc en présence d'une direction religieuse qui ressort d'une vie entière et sur laquelle nous avons à nous prononcer. Bien qu'elle ne s'accuse pas sous forme de système et que nous de-

vions la rechercher, non dans un exposé régulièrement ordonné, mais dans des épanchements familiers sans aucune prétention dogmatique, elle s'affirme cependant avec assez de conscience d'elle-même pour qu'il nous soit aisé d'en fixer le principe générateur. Elle a une unité qu'on ne saurait méconnaître: nous allons essayer de le montrer. Mais, avant d'entrer dans cette discussion, qu'on nous permette une ou deux observations préliminaires.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur Mme Swetchine, un fait demeure: l'intensité de sa piété. On sent chez elle une nature foncièrement religieuse, et cela préalablement à toute détermination théologique. Sans doute, ce fond latent de l'âme qui constitue ce que nous appelons son état habituel est toujours en une certaine mesure quelque chose d'acquis, un produit plutôt qu'une puissance purement instinctive; il est, si je puis me servir de cette expression, un détritus de tout l'ensemble de la vie: nous sommes ce que nous nous faisons. Il en résulte que nos dispositions morales et en particulier notre sentiment religieux dépendent pour beaucoup de l'activité de notre foi. Notre sens du divin s'aiguise ou s'émousse suivant que nos croyances sont plus ou moins pures. Il serait donc faux de prétendre que la piété puisse être entièrement indépendante des convictions qui gouvernent une existence. Toutefois, cela reconnu, il n'est pas moins constant qu'on rencontre dans des milieux très différents, des natures qu'on nomme à bon droit religieuses, parce que, même sous l'influence de principes opposés, elles conservent une commune affinité avec ce qui est divin et éternel. Cela est vrai surtout sur le terrain de la révélation, où les écarts de la foi étant nécessairement contenus dans de certaines limites, les facultés religieuses de l'âme ne sont jamais complétement trompées. Des personnes séparées par le symbole confessionnel et par la pratique ecclésiastique nous laissent voir à travers les formes particulières à leur communion les mêmes mouvements intérieurs, cette recherche de l'invisible, cette délicatesse de perceptions morales, ces élans d'adoration que nous considérons à juste titre comme les éléments constitutifs de la piété. L'intimité de leur vie chrétienne nous attire et nous gagne doucement. Tout en ne nous cachant pas ce qu'il peut y avoir de lacunes dans leur conception dogmatique, nous ne saurions nous empêcher de les aimer, car quelque chose nous dit que l'intuition spirituelle qui leur est propre n'a pas pu se former dans le vide; elle doit s'être nourrie de la substance même de l'Evangile.

Telle est en particulier l'impression sous laquelle nous laisse Mme Swetchine. Ame pieuse et toute consacrée à Dieu, elle a ce tact moral qui est à la fois grâce naturelle et fruit de l'expérience. Alors même que sa pensée ne nous paraîtrait pas suffisamment profonde ni complète, ce jugement critique n'atteindrait point sa vie religieuse, qui nous inspirerait toujours un profond respect. Nous ne pourrions pas oublier qu'en étant très arrêtée dans ses convictions et très soumise au credo de son église, elle n'a pas tant éprouvé le besoin de les justifier que celui de veiller sur l'état de son cœur. Son trait individuel c'est sa piété, une piété cachée et soigneusement entretenue, bien plus qu'une forte expression donnée à sa foi ou encore une grande activité extérieure. Sa préoccupation première me semble bien ressortir des lignes suivantes, que je relève entre plusieurs, marquées au même coin:

« Entre la foi religieuse et la charité des bonnes œuvres, qui, sous l'impulsion de la foi, révèle toute la bonté du cœur, entre ces deux puissances d'une trinité sainte aussi, il y a un élément auquel il faut faire place, un élément qui n'est ni la foi raisonnée, ni la charité extérieure, mais le foyer des deux autres, leur source, leur

mobile et leur récompense: c'est la piété, qui rend Dieu sensible au cœur et concentre en elle-même son immense amour. Il y a aussi du temps, des soins, de l'ardeur à donner au développement de cette faculté aimante, qui a, comme toutes les autres, ses différents degrés de croissance, ses phases et son expression exclusive, la prière. Croire par l'intelligence et se nourrir des motifs qu'on a de croire, c'est encore autre chose. Plus l'essor de l'intelligence est rapide, plus la pensée est forte, plus elle s'agrandit, et plus il faut que l'accroissement de la piété lui serve de lest et de contrepoids. Pourquoi tant de sublimes esprits se sont-ils égarés? C'est qu'avec de la droiture et moins d'orgueil qu'on ne le suppose, ils n'aimaient pas, et l'amour seul les eût guidés. En quittant les régions intellectuelles, si nous en venons à l'action utile, charitable, sainte même dans son but, nous verrons que, sans la piété, qui marche de front, elle ne conserverait pas longtemps la perfection désirée. Le propre de l'action est de disperser, de diviser l'attention, de la matérialiser pour ainsi dire; pour lui rendre et renouveler sans cesse sa force primitive, il faut la retremper au foyer où le feu n'est pas rouge, mais blanc. En tout, comme c'est dans la piété qu'il faut reconnaître le moteur le plus agissant, la puissance qui crée, qui inspire et qui régularise, c'est son accroissement qu'il importe de poursuivre [1]. »

Il serait donc injuste de notre part de présenter Mme Swetchine sous un jour qui n'est pas le sien, en laissant dans l'ombre cette puissance de vie intérieure qui tient à sa nature même bien plus qu'à une élaboration dogmatique quelconque, et en ne mettant en lumière que le travail plus exclusivement intellectuel par lequel elle s'est approprié les grandes doctrines du christianisme. Mais ces réserves prises, et en ayant soin de ne jamais perdre entièrement de vue ce qu'il y a de concret dans sa piété, nous ne pouvons qu'obtenir de sa personne une image plus nette encore si nous soumettons à l'analyse le fond de sa pensée religieuse. Cela est d'autant plus nécessaire que, même en accordant que la chaleur de son âme ne soit pas immédiatement excitée par le mouvement de son esprit, on ne peut pourtant méconnaître qu'elle ne soit avec lui en parfait accord. C'est, je crois, ce qui ressortira de tout l'ensemble de cette étude.

Bornons-nous, pour le moment, à signaler en passant un seul point de cette connexion intime qui me paraît exister entre l'inspiration purement chrétienne de Mme Swetchine et le courant doctrinal qui a porté sa foi. Lorsque la vie est essentiellement au dedans et l'attention tout entière à l'examen psychologique de soi-même, on peut s'attendre à ce qu'on accepte sans grande contestation tout ce qui est du domaine commun, reconnu par l'assentiment général, consacré par une autorité suffisamment imposante. Pourvu qu'on n'éprouve pas de contrainte dans le monde dans lequel on s'est renfermé, on se soumet aisément à la règle établie par d'autres, en tout ce qui ne compromet pas la seule indépendance dont on fasse cas. Au lieu de voir dans la formule traditionnelle ou dans la pratique ecclésiastique, telle que l'a sanctionnée une longue coutume, une entrave à son libre développement, on aime bien plutôt à trouver tout fait le travail auquel on n'est pas porté et à pouvoir abandonner à une direction tutélaire les côtés flottants de son existence. Une nature méditative et inclinant à la contemplation sera moins que toute autre poussée à innover en religion. La vérité dont elle se nourrit a beau lui être fournie parcimonieusement, elle sait si bien la faire valoir, elle se l'assimile avec tant de profit, qu'il lui semble impossible que le canal par lequel lui arrive cette divine abondance ne soit pas en tout parfait.

Ainsi en est-il de Mme Swetchine. Elevée dans un monde où le respect pour l'auto-

[1] Vol. II, pag. 188.

rité se suce avec le lait, l'obéissance à l'Église n'a pas cessé d'être dans ses instincts. Sa conversion au catholicisme, elle-même, n'a point été une révolte inspirée par un esprit d'insubordination. Elle a été amenée et en quelque sorte imposée à sa conscience par le prestige d'une autorité plus affirmée que celle sous laquelle elle avait d'abord vécu. En abjurant la foi de ses pères, Mme Swetchine s'est peut-être imaginé avoir été, au moins un moment, complétement maîtresse de sa croyance, ne dépendant de personne, libre de toute pression extérieure; mais en réalité, sans s'en douter, elle n'a fait que céder à la fascination que Rome exerce sur les âmes qui n'osent disposer d'elles-mêmes. Qu'elle ait été à cette occasion dans une grande perplexité, cela est certain, et d'autant plus compréhensible que la pensée d'opposer son jugement individuel à la tradition religieuse de toute sa famille et de tout son peuple devait singulièrement la troubler. Cependant, de fait le débat n'a point été entre elle proprement et l'église qui avait bercé son enfance. Si cette église eût été la seule, elle ne se fût jamais enhardie à s'élever contre elle; elle eût frémi à l'idée de la quitter pour rester isolée ou pour se joindre à une petite communauté ne reposant que sur la conviction personnelle. Mais sa situation était bien différente. Elle se trouvait en présence de deux autorités aux prétentions rivales, dont l'une, il est vrai, avait sur elle l'avantage de droits acquis, mais dont l'autre lui apparaissait avec une majesté que grandissait encore la distance à laquelle elle en était. Aussi son moindre souci a-t-il été d'examiner le dogme qu'elle rejetait et de prononcer de son propre chef sur sa valeur intrinsèque. De toutes les questions qui s'agitent entre l'église d'Orient et celle d'Occident, une seule l'a préoccupée laquelle de ces deux églises a pour elle la tradition apostolique et par conséquent le droit de commander au nom du Christ? — Il fallait bien qu'elle tranchât elle-même le litige, et elle l'a fait, dans sa pensée, après solide examen; cependant, ici encore, elle a subi l'autorité sous laquelle elle s'est rangée plus qu'elle ne l'a discutée. Les preuves qu'elle demandait à l'histoire pour l'éclairer à cet égard n'étaient qu'une dernière formalité destinée à justifier tant bien que mal, devant son esprit déjà ébranlé, l'entraînement d'un sentiment qui la maîtrisait trop pour lui laisser quelque impartialité dans sa décision. — Du reste, ses scrupules levés, sa détermination a été inébranlable, car si l'initiative lui faisait peur en matière de foi et si elle se sentait faiblir quand elle se voyait réduite à s'orienter elle-même, elle se redressait dans sa force quand, la lumière faite à ses yeux, il ne s'agissait plus pour elle que de sacrifices à sa conviction. La question une fois sur ce terrain tout intime de la conscience, Mme Swetchine ne pouvait que laisser paraître les grands côtés de son caractère moral. Tout était simple, tout était résolu pour elle, du moment que tout revenait à un acte de volonté, quelque douloureux fût-il d'ailleurs. Elle éprouvait une sainte joie à payer cher le devoir de l'obéissance, car elle comprenait qu'il lui devenait ainsi d'autant plus sacré. C'est bien là ce qu'expriment ces lignes, que nous empruntons au journal de sa conversion et qui paraissent avoir été tracées à l'heure suprême de la lutte :

« Loin de regretter mes pénibles efforts pour arriver à la vérité, les sacrifices qu'elle a exigés, je ne voudrais pas aujourd'hui avoir toujours reposé dans son sein, je suis trop heureuse de m'y jeter! Ma foi est pour moi ce que Benjamin était pour Rachel, l'enfant de ma douleur, et qui doute que les déchirements de Rachel n'aient accru sa tendresse? Mon Dieu, je me jette à vos pieds à corps et âme perdus[1]! »

[1] Journal de la convers., pag. 60.

La soumission à la conscience porte en soi sa récompense. Dieu donne la paix à l'âme qui ne compte pas ses renoncements pour se mettre d'accord avec elle-même. Aussi, de quelque manière que l'on apprécie la conversion de Mme Swetchine au catholicisme, on ne peut en contester la bienfaisante influence sur son développement religieux, et cela ne doit pas nous surprendre. Toute vie chrétienne qui a pour point de départ un grand acte de sincérité payé par la souffrance, en reçoit une divine impulsion, alors même que l'offrande du cœur a été faite à un devoir mal compris. Je ne m'étonne pas davantage de ce que cette paix qui découle de la droiture devant Dieu ait été attribuée par Mme Swetchine à la vertu du symbole sous la protection duquel elle s'était réfugiée. Comment, en étant sollicitée à l'abnégation par l'église qui commandait sa foi, ne lui aurait-elle pas fait hommage en même temps de la joie morale qui se recueille dans le sacrifice? N'était-il pas naturel qu'elle reportât sur Rome le mérite de tout ce que lui avait fait éprouver à son propos l'obéissance à la voix de la conscience, et qu'elle regardât comme l'appui nécessaire de sa vie intérieure l'autorité qui en avait été le premier stimulant? De là ce sentiment si persistant et toujours plus arrêté que tout ce qu'elle est, elle le doit à ses croyances nouvelles. Sa raideur sur ce point n'a fait qu'aller en augmentant. Elle a gardé jusqu'à la fin à cet endroit l'étroitesse du néophyte. Cela donne parfois à son langage une dureté dédaigneuse, qui n'est malheureusement que trop commune à la jeune école catholique. Avec quelle pitié hautaine ne traite-t-elle pas entre autres tous ceux du dehors :

« Ces pauvres gens, s'écrie-t-elle, ils ne savent pas quel *fiat lux* c'est que le symbole catholique une fois prononcé! Tout ce qui n'a pas franchi le pas est encore soumis à l'obsession du doute; mais une fois dans le royaume, le démon n'a plus d'action sur la foi. [1] »

Son antipathie pour le protestantisme en particulier se trahit toutes les fois qu'elle en parle, ce qui, il est vrai, est assez rare. Cette répulsion se conçoit. Les mêmes motifs qui l'avaient poussée à rejeter les rites chers à son enfance pour abriter sa vie spirituelle sous la seule autorité ecclésiastique historiquement incontestable à ses yeux, devaient lui inspirer pour les églises de la réforme un éloignement d'autant moins tempéré que, ne leur ayant jamais appartenu, elle ne se sentait obligée envers elles par aucun souvenir pieux. Seulement il eût été désirable que, même en répudiant toute parenté d'esprit avec ces églises, elle ne se fût pas contentée de répéter à leur sujet les complaisantes assertions et les béats arguments de la presse ultramontaine. Il semblerait que la pénétration de son jugement, à défaut d'équité, eût dû suffire pour la préserver des pauvretés stéréotypées d'une polémique de sacristie, si les préventions ne rendaient pas aveugles jusqu'aux meilleurs esprits. Ces injustices, je l'avoue, nous font souffrir, mais elles ne peuvent que nous engager à prendre garde de n'en pas commettre, à notre tour, de semblables. Bien loin d'opposer préjugés à préjugés, nous voulons nous placer à un point de vue plus élevé, et, avant de nous prononcer sur une conception chrétienne différente de la nôtre, chercher au moins à la comprendre.

Si nous ne tenons pas seulement compte des principes dont Mme Swetchine était imbue dès le berceau, mais encore de l'inclination propre à sa nature et de l'empreinte laissée sur son caractère par les luttes de la vie, il nous sera aisé de nous expliquer la docile sujétion de sa pensée à l'autorité ecclésiastique. La disposition d'âme qui lui faisait redouter toute initiative vis-à-vis

[1] Vol. II, pag. 252.

de Dieu dans la conduite de son existence extérieure et qui l'avait amenée à trouver dans l'abandon de sa volonté à la volonté providentielle le ressort de son énergie morale, devait aussi l'engager à voir dans l'inflexibilité du symbole dogmatique une des faces de cette nécessité supérieure qui domine la faible créature humaine et à laquelle il faut se livrer sans réserve pour en découvrir l'excellence. Et l'on ne peut méconnaître que, de même que l'immuable volonté de Dieu a des trésors de grâce cachés pour celui qui l'accepte, l'église romaine de son côté a de merveilleuses condescendances et de singulières tendresses pour l'âme qui a une fois abdiqué entre ses mains. Elle sait admirablement lui faire une place où elle soit à l'aise, une place suivant ses goûts, étroite ou large selon son tempérament, en tout appropriée à ses circonstances. Le tact, pour ne pas dire la complaisance, dans la direction spirituelle, est certainement un des traits du génie romain. Le gouvernement est son art, et le maniement des consciences lui est aujourd'hui encore aussi familier que ne lui a jamais été jadis l'administration sociale des peuples. — Comment Mme Swetchine aurait-elle pu considérer autrement que comme une puissance protectrice cette autorité qui n'enserrait son âme et ne la déchargeait des lourds problèmes de la spéculation religieuse que pour se prêter maternellement à ses besoins de sainte méditation? Elle demandait surtout à adorer Dieu, et le rite catholique, lui offrant l'appui de ses mystiques symboles, portait doucement son esprit du visible à l'invisible. Elle cherchait le recueillement, et l'église lui montrait ses sanctuaires qui appellent la prière ou lui ouvrait la cellule silencieuse de ses cloîtres pour les retraites de longue haleine. Elle sentait la nécessité de soutenir sa piété par l'ordre et la discipline, et la pratique était là pour répondre à ce sentiment par ses règles étroites et par ses minutieuses prescriptions.

Evidemment si le catholicisme a eu une puissante action sur Mme Swetchine et l'a fortement marquée de son sceau, elle lui a aussi apporté une nature toute prédisposée à son influence. Elle était faite pour le comprendre, et l'ayant saisi dans sa grandeur religieuse, elle nous le présente en sa personne sous une forme qui pour être très épurée n'en est pas moins rigidement orthodoxe. — Peut-être sommes-nous trop habitués à ne le voir qu'à travers le grossier matérialisme qu'il tolère dans les masses. Sans doute un principe porte la peine de toutes ses conséquences, et Rome doit être rendue responsable de l'ignorance dont elle s'accommode, à aussi bon droit que la réforme est tenue solidaire de l'esprit de dissolvante critique qui a débordé de son sein; mais pourtant ne va-t-on pas aux extrêmes en ne voulant prendre pour base de ses appréciations que ces manifestations malsaines? Ne convient-il pas de se rappeler que s'il est des protestants qui ne sont pas rationalistes, il est de même des catholiques qui sans désavouer ouvertement les superstitions de leur culte, ce qu'ils ne sauraient faire, néanmoins ne s'en nourrissent pas? Certes, la dissidence qui nous sépare est assez profonde, sans qu'il faille encore relever de toutes mains de banales accusations pour se les jeter à la face.

Cette opposition entre l'église romaine et les diverses communions qui s'en sont détachées est ordinairement indiquée comme ayant sa source dans une manière toute contraire de concevoir la rédemption, et en effet, c'est bien au centre même du dogme chrétien, dans l'interprétation du grand fait du salut, que s'accuse essentiellement la divergence. Toutefois je ne la préciserais pas en disant, comme on le fait généralement, que tandis que les chrétiens évangéliques font reposer la justification

sur la foi, leurs adversaires l'appuient sur l'œuvre de l'homme. Je crains qu'en formulant ainsi le débat on ne prête à Rome une doctrine qui ne soit pas exactement la sienne; or c'est surtout en des matières si graves qu'il importe de ne pas dénaturer la pensée que l'on combat. — Il est vrai que le catholicisme, dans son exposition de l'appropriation du salut, met surtout l'accent sur l'activité humaine, et va même parfois jusqu'à laisser percer l'idée que, dans ce travail spirituel, c'est au fidèle qu'appartient l'initiative, mais il ne prétend nullement que jamais le pécheur puisse se sauver par sa vertu propre. Il conseille les œuvres, il les exige, parce qu'il les considère comme le plus ferme soutien de la piété; à l'en croire, non-seulement elles la fortifient, elles la font naître encore. Cependant s'il insiste sur la pénitence, le jeûne, l'aumône, la prière comme moyens indispensables à la justification, il ne déclare pas moins explicitement que ces pratiques n'ont de valeur qu'autant qu'on s'en acquitte dans l'esprit de l'Eglise et en communion avec elle, c'est-à-dire en étant animé d'un souffle divin. Toutes ces observances sont vaines si la croyance n'est pas pure; l'hérétique s'y soumettrait, qu'elles ne lui serviraient à rien; elles n'ont d'efficacité que si l'on appartient au véritable corps de Christ. En d'autres termes, n'est-ce pas, sous une face un peu différente, toujours la grande doctrine chrétienne qu'en dernière analyse la foi prime tout? Les œuvres sauvent, elles ouvrent le ciel, elles le constituent, c'est vrai : à une condition, c'est qu'elles soient des œuvres orthodoxes, les œuvres de la foi, inspirées non par la volonté propre, mais par la divine puissance dont l'Eglise est le canal. Ainsi Rome n'enseigne pas, comme on l'insinue parfois, que l'homme peut se rendre agréable à Dieu par ses seuls efforts; elle ne reconnaît d'autres mérites que ceux qui, ayant pour agent l'esprit catholique, reposent en définitive, à son sens, sur l'œuvre première du Sauveur; et tout ce qu'on peut légitimement tirer de sa doctrine ne va pas au delà de cette proposition, que le croyant est justifié dans la mesure de sa sanctification, ce qui est tout autre chose.

Je sais bien qu'en portant avant tout l'attention sur les manifestations de la vie chrétienne on court le risque de perdre de vue le principe divin qui en est l'âme; on arrive facilement à se contenter de l'acte seul dans sa consistance matérielle, et pourvu qu'il ait l'estampille sacrée on ne recherche pas autrement ses titres à la sainteté. On tombe alors dans un formalisme bigot, cette lèpre de toutes les églises dont la vie s'alanguit, et plus le culte a été attiré du dedans au dehors dans les choses, plus aussi, celles-ci venant à perdre leur spiritualité, la froide cérémonie absorbe et confisque le sentiment religieux. — Le catholicisme nous est un exemple frappant de ces déformations que peut subir dans la pratique un principe en soi vrai; et malheureusement, par suite de la prépondérance excessive qu'il donne, dans le dogme de la justification, à sa réalisation effective dans l'individu par les œuvres, il trouve moins aisément en lui-même de quoi réagir contre l'excroissance de la forme aux dépens du fond. Il est inutile de rappeler jusqu'à quel point la religion s'est matérialisée entre ses mains; quelle confiance idolâtre la foule qu'il gouverne met dans de pures formalités, accomplies sans que le cœur y soit; quelle vertu secrète elle attache à telles actions, à telles paroles, répétées machinalement sans que la foi y ait la moindre part. Et pourtant, malgré ce triste état des populations soumises à Rome, je me demande si l'assurance en soi-même y est plus générale, plus persistante que dans les populations protestantes prises dans leur ensemble; je suis porté à en douter. En tout cas, cette idée de la propre justice ne découle pas nécessairement de la doctrine ca-

tholique; elle n'en est pas l'essence. Je n'aurais, pour justifier cette assertion, qu'à évoquer le souvenir du jansénisme, qui n'eût certainement pas pu exalter le dogme de la grâce comme il l'a fait, tout en restant si catholique de tendance, si ce dogme était la négation du système romain; mais Port-Royal a été condamné, et je n'insiste pas. J'aime mieux, puisque Mme Swetchine nous occupe, me réclamer de son témoignage. Certes, on ne saurait suspecter son orthodoxie; l'estime qu'elle professe pour l'ordre de Jésus, ses relations avec le père Ravignan, sa correspondance avec le prince Gagarine, l'un et l'autre de cette société, la mettent suffisamment à l'abri de tout soupçon de gallicanisme. Ses lettres nous donnent fidèlement le ton de la piété particulière au monde dans lequel elle a vécu; elles réflètent très bien l'esprit de ce néo-catholicisme français dont M. de Montalembert est un des représentants les plus brillants et qui, tout en cherchant à accorder Rome avec les exigences du libéralisme moderne, n'en est pas moins très ultramontain en religion. — Eh bien, en parcourant ces pages dans lesquelles s'est épanché son cœur, on n'y rencontre pas, je l'accorde, le large et joyeux développement de la grande doctrine évangélique que le pécheur est justifié par la foi; bien pis, le besoin d'une justification quelconque s'y exprime à peine, — nous en dirons tout-à-l'heure la cause; — mais si le fait de la réconciliation par Christ est ainsi voilé, la nécessité de la foi comme ressort unique de la vie chrétienne n'en est que plus haut proclamée. L'ancienne devise des ducs de Mercœur : Plus de foi que de vie ! semble avoir été adoptée par Mme Swetchine, tant elle la répète avec complaisance. De plus, loin de croire à ses mérites, le sentiment qui éclate dans toutes ses paroles est celui de la bonté et de la miséricorde de Dieu, qui seul a tout conduit dans son existence et l'a portée sur les bras de son amour. A lui la gloire et à elle la confusion de face:

« Il suffit, s'écrie-t-elle, d'un souvenir, d'une impression fugitive, pour ramener l'irritation; mais aussi, il ne faut qu'un regard vers Dieu pour rendre à notre pauvre cœur la céleste paix. Dans les épreuves, Dieu ne travaille qu'à nous rendre sensibles les enseignements trop longtemps négligés; mais à peine nous avons entendu sa voix, compris le sens du mouvement qu'il nous imprime, qu'il a plus hâte de nous faire grâce que nous n'en avons d'être pardonnés...... Ne cessons de voir, en remontant tout le cours de notre vie, à quel point Dieu nous a cherchés, par quelle secrète et adorable Providence tout s'est combiné de manière à nous démontrer la vérité de ces préceptes et le néant de tout ce qui s'en écarte [1]. »

Humble mais confiante, elle a tout à la fois conscience de sa grande indignité et de la grâce qui agit en elle. C'est Dieu qui, malgré sa faiblesse, la façonne pour l'éternité:

« Pendant longtemps, écrit-elle à Mme la duchesse de la Rochefoucauld, les rechutes se succèdent, mais elles sont toujours moins intenses et plus séparées; on n'est plus ce qu'on était, et pourtant on se retrouve encore quelquefois la même; il y a en même temps différence et rapport. Pendant ce temps-là, chère amie, le soleil de Dieu luit; ses miséricordes, ses alternatives avec l'action d'en haut mûrissent le fruit, et l'œuvre se consomme presque toujours sans qu'on ait pu se dire qu'elle est consommée [2]. »

Dans cette part immense faite à l'action de Dieu sur la créature je ne saurais voir la glorification des forces de l'homme et de sa propre justice.

Aussi, n'est-ce pas tant une doctrine abstraite, une théorie spéciale sur les rapports de la foi et des œuvres, qu'un fait tangible et palpable qui me paraît constituer le catholicisme et rendre compte

[1] Vol. II, pag. 121.
[2] Vol. II, pag. 33.

de tout l'ensemble de sa conception dogmatique. Ce fait je le trouve dans la position prise par l'église de Rome, qui ne prétend à rien moins qu'à se substituer dans sa forme visible à la personne même du Sauveur. — Se présentant comme le corps intégral de Christ, non-seulement elle revendique l'immanence de son divin chef dans son sein, dans son organisme hiérarchique, mais encore elle presse cette union dans laquelle elle se croit être avec le Fils de Dieu, jusqu'à en faire une identité absolue, en laissant en réalité se dissoudre l'existence personnelle de son Maître sous les rites et les symboles sacramentels du culte.

Dès lors, le sacrifice expiatoire apparaît moins dans la crucifixion de Jésus au Calvaire que dans son immolation mystiquement prolongée et incessamment répétée dans le sacrifice de la messe. Le Christ, pain de vie, c'est l'hostie dans la bouche du fidèle; le Christ intercesseur, l'encens qui monte à l'autel; le Christ absolvant les coupables, le prêtre au tribunal de la pénitence. De toutes manières, c'est Rome avec ses institutions qui exerce le ministère de la réconciliation. Je ne méconnais pas ce qu'il peut y avoir de consolant pour certaines natures dans cette pensée d'un contact matériel et sensible avec les puissances salutaires qui émanent de Dieu. Mais ce n'est jamais impunément qu'il est satisfait aux faiblesses, à la courte vue de la chair aux dépens de l'esprit. On croit toucher le Sauveur, et de fait, on n'en possède qu'une informe contrefaçon. Le vrai Sauveur, le Fils manifesté en chair, disparaît, sa figure bienveillante et douce se transforme en celle du Père; il devient un juge inexorable qu'il faut fléchir. Le Médiateur mis à sa place n'est pas un être vivant, — quelle créature oserait usurper ce rang divin! — c'est une église, c'est-à-dire un corps social sans individualité, par conséquent sans conscience et sans amour. On n'a plus un rédempteur mais une vertu rédemptrice, répandue parmi les hommes, ou mieux, contenue dans des actes et dans des choses.

Cette place exorbitante que s'est faite Rome une fois constatée et admise pour point de départ de nos appréciations, je conçois sans peine comment toutes les vérités chrétiennes et en particulier celle qui les soutient toutes, la doctrine de la rédemption, ont pris, considérées de ce point de vue, la forme sous laquelle le catholicisme nous les expose. Tout se déroule, tout se déduit dans un enchaînement parfaitement rationnel. — La foi est hautement réclamée, elle est l'indispensable condition du salut, mais elle ne porte pas sur un être personnel; elle s'arrête à une institution, et comme elle ne peut que participer de la nature de l'objet qui la fixe, elle cesse d'être individuelle, vivante et principe de vie, libre mouvement de l'esprit, épanouissement de la conscience; elle n'est qu'une sèche adhésion à une organisation ecclésiastique. — La justification de même vient de Dieu et non de l'homme, mais n'étant plus condensée en Christ seul, devenant affaire de l'Eglise, qui offre le sacrifice et qui intercède pour le pécheur, d'un côté elle contracte un caractère formaliste et semble s'affaisser dans les œuvres, de l'autre, elle est dépouillée du tragique intérêt qui en fait la grandeur tant que le héros du drame est le Fils de l'homme. L'âme en effet pourrait-elle être sérieusement remuée, quand elle ne voit engagé pour son rachat que le paisible mécanisme d'inertes cérémonies!...

Ce n'est qu'ainsi non plus que je m'explique ce fait étrange d'une âme, qui, tout en étant vivement pénétrée de son indignité et en ayant un ardent désir de perfection, peut se sentir réconciliée avec Dieu, remise en possession d'elle-même, appelée à une gloire éternelle, sans que le nom de Christ arrive même sur ses lèvres. Et ce phénomène psychologique n'est pas une

gratuite supposition, c'est l'état, je crois, d'un grand nombre de catholiques pieux, et tout au moins celui de M[me] Swetchine. On ne saurait en rendre compte par un défaut de spiritualité ou par une conception superficielle de la misère humaine. En lisant ses lettres, on est touché du sérieux dont elles sont empreintes, de la profondeur morale, de l'humiliation intérieure qu'elles trahissent. On devine chez celle qui les a écrites non-seulement un vague sentiment de sa faiblesse, mais encore une connaissance très réfléchie de son infirmité native. Elle n'hésite pas à déclarer, et cela par expérience, que le mal est inhérent à notre nature :

« Il me semble, dit-elle, que toutes les fois que l'on traite de l'homme dans un rapport quelconque avec la philosophie ou la morale, il faudrait imposer à l'auteur, dès le début de son livre, de se prononcer pour ou contre le dogme de la déchéance. Je conçois parfaitement qu'on étudie la question du péché originel en elle-même et qu'on la plaide contradictoirement ; mais du moment où l'on passe à l'application, on ne peut plus aller et venir, il faut un parti pris. C'est précisément ce qui arrête. On ne veut pas dire le *grand malade* de peur de se rencontrer avec St. Augustin, et on ne sait que faire pour soutenir ou se persuader à soi-même qu'un pauvre être tout couvert de plaies et de cicatrices n'a jamais été ni blessé ni malade[1]. »

Il y a plus, M[me] Swetchine ne se borne pas à voir dans le mal une simple imperfection, son sens moral le lui montre comme une puissance corrosive, comme un principe de corruption qui ne peut que s'étendre et se propager, s'il n'est détruit dans sa racine même.

« L'erreur, l'entendons-nous dire, cesse à mes yeux de n'être qu'une ombre, une négation ; elle me paraît un mal substantiel qui a pris corps dans une partie de la création qu'il corrompt à son profit[2]. »

[1] Vol. II, pag. 93.
[2] Vol. II, pag. 164.

A cette conception si profonde du pouvoir du péché correspond chez elle une assurance non moins pleine de la miséricorde céleste ; elle éprouve cette paix du dedans que la grâce seule peut donner ; elle se sait heureuse, bénie de Dieu, en communion avec lui. Et toutefois, la personne du Sauveur, nous l'avons dit, n'absorbe point toute sa pensée ; elle n'apparaît même pas ; elle semble absente des horizons qu'elle aime à embrasser du regard. Que l'œuvre rédemptrice du Christ soit par elle tacitement supposée, je n'ai garde de le mettre en doute ; mais enfin, elle ne remplit pas son cœur. La bonne nouvelle du salut elle-même ne la fait pas tressaillir d'une vivante émotion. Elle est sauvée, elle est relevée du péché originel et de son propre péché, et cela lui paraît tout simple : elle appartient à la sainte Eglise de Dieu, elle s'est livrée à elle corps et âme. C'est cette tendre mère qui la porte dans ses bras vers la vie éternelle ; c'est elle qui est son Sauveur bien-aimé, et quand les mouvements de la reconnaissance la font éclater en sanglots, ce sont les pieds du prêtre qu'elle baigne de ses larmes.

L'objet central de la foi chrétienne étant ainsi déplacé, ou plutôt simplement abaissé de la personne auguste du Maître dans l'humaine apparence de son Eglise, l'expiation perd nécessairement de sa force divine ; remise à des mains mortelles, elle tend à se confondre avec le pieux labeur des âmes ; elle n'est plus au fond que le progrès dans la sainteté. — Du moment que la réconciliation est ravalée à une simple opération sacramentelle, à laquelle la conscience ne participe pour ainsi dire pas, elle ne saurait être le grand aliment de l'homme dont le sens moral est réveillé. Et pourtant, quelque déformée que soit l'œuvre du salut, tant que sous les superfétations dont elle est chargée se découvre encore la croix de Christ, elle n'est pas privée de toute vertu efficace. Sans donner la plénitude de la joie chrétienne, elle laisse entrevoir en Dieu le

Père des miséricordes, et cette révélation est assez grande pour faire vivre de nobles âmes. Bien que Christ ne leur apparaisse qu'à travers le corps opaque d'un sacerdoce usurpateur, il n'est pas moins celui qui les paît à leur insu. Et si l'esprit qui agit en elles les dresse à la sainteté, ne l'appellerons-nous pas le Saint-Esprit? Leur foi confessionnelle n'est pas la nôtre, je le sais; sur la terre les églises nous séparent; mais élevant le regard vers ce monde meilleur où il n'y aura plus qu'un seul troupeau, comme il n'y a qu'un seul berger, j'aime à répéter ces mots du symbole: Je crois à la communion des saints.

FRANÇOIS DUMUR.

CORRESPONDANCE.

—

Allemagne.

Le docteur Rodolph Stier.

Le 16 décembre de l'année dernière, mourait à Eisleben, la ville saxonne où Luther vit le jour et où 63 ans plus tard il remit son âme à Dieu, un homme qui, comme chrétien, comme pasteur et comme théologien, nous paraît tout à fait digne de ce rapprochement local. C'est une conviction réfléchie que nous exprimons en disant que notre génération n'a produit aucun docteur qui ait pénétré plus avant que Rodolph Stier dans les sources de cette Parole divine que Luther rendit à son peuple. Aucun juge compétent ne lui conteste l'une des premières places parmi les exégètes de notre époque. Et plus Stier fut entièrement indépendant de toutes les écoles comme théologien et de tous les partis comme homme d'action, plus il doit y avoir d'intérêt et d'instruction dans une étude de sa laborieuse carrière. Cette étude, nous ne venons pas l'entreprendre ici; elle n'est pas même faite encore dans son pays, et elle exige tout autre chose qu'un article de journal. Une simple esquisse pourra toutefois n'être pas inutile, surtout aux jeunes théologiens et aux ministres de la Parole divine, désireux de se familiariser avec les meilleures sources de cette science allemande dont on parle tant de nos jours, le plus souvent sans la connaître et sans avoir l'air de se douter que, dans ses plus éminents représentants, elle se trouve unie à la plus vivante piété.

Nous serons sobres de détails biographiques, afin de nous réserver l'espace nécessaire pour nous arrêter, chemin faisant, aux principaux écrits de Stier.

Il naquit en 1800 à Fraustadt dans le duché de Posen, où son père occupait une place dans l'administration prussienne. Diverses expériences qu'il partagea très jeune encore avec sa famille et une faculté peu commune pour l'étude des langues donnèrent à son esprit une maturité assez précoce pour qu'à l'âge de quinze ans et demi, il pût subir à Berlin avec succès l'examen qui lui ouvrait les cours des études universitaires.

Son père le destinait au droit, auquel il s'appliqua durant une année, mais sans beaucoup de goût pour cette science. Comme Calvin, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il obtint l'autorisation paternelle pour se vouer à l'étude de la théologie, vers laquelle l'attiraient les besoins de son esprit, bien qu'alors il fût encore étranger à ce qui fait la vie et la valeur de cette étude. Schleiermacher, dont le nom commençait à faire autorité dans la théologie, était doyen de la faculté. On sait qu'il ne voyait pas de mauvais œil la pensée qui fermentait dans toutes les têtes au sein de la jeunesse allemande, je veux dire l'élan patriotique qui avait créé parmi les étudiants la *Burschenschaft*, association où la politique tenait plus de place que la science. Les guerres de l'indépendance, auxquelles la plupart des étudiants et même des gymnasiastes avaient pris part, avaient eu pour résultat l'affranchissement de l'Allemagne après la longue oppression napoléonienne. La li-

berté une fois reconquise sur l'étranger, tous ces jeunes sauveurs de la patrie se considérèrent comme les soutiens de la liberté vis-à-vis des princes allemands, qui, oublieux des promesses faites à leurs peuples à l'heure du danger, ne surent répondre que par de longues persécutions à ceux qui en réclamaient l'accomplissement. Stier prit part aux projets et aux illusions de la Burschenschaft avec toute l'ardeur et la ténacité de son caractère. A Halle, où il continua ses études de 1818 à 1819, il fut même appelé à la présidence de l'association, et plus tard, il disait en plaisantant qu'il n'avait dû qu'à sa petite taille d'avoir échappé aux aménités de la police et des tribunaux. Ses premiers écrits, qu'il publia sous le nom de Rodolph de Fraustadt, encouragé par Tieck, et auxquels il donna des titres bizarres (*Oeufs de crocodile, Contes et rêves*) appartiennent à cet ordre d'idées et se rattachent à l'école de Jean Paul.

Mais le moment d'une vie nouvelle approchait pour lui. C'était en 1819. Stier se disposait à retourner à Berlin, ce centre de la science, où, dans la théologie, Schleiermacher tenait toujours plus ferme ce sceptre de royauté intellectuelle qui ne lui a point été ôté jusqu'ici. Et toutefois, ce ne seront point les spéculations du grand penseur qui amèneront notre jeune théologien à la source des eaux vives. Très ordinairement, Dieu emploie de tout autres moyens. Depuis plusieurs années un malaise croissant, et qui n'avait d'autre cause que le manque de paix intérieure, se faisait sentir comme une souffrance morale à l'âme de l'étudiant. Avant de retourner à Berlin il passa six mois sous le toit paternel, et là un douloureux événement de famille, dont nous ignorons la nature, vint froisser son cœur et mettre le comble au mal dont il souffrait. Il fallait que le remède vint d'en haut. La Bible, qu'il n'avait étudiée jusqu'alors que comme un savant qui en épluche la lettre et en ignore l'esprit, s'ouvrit à lui sous un jour tout nouveau, sous la direction de deux maîtres qui en avaient senti la vie et la puissance divines. L'un était Bengel, l'autre F. de Meyer. Le *Gnomon* de Bengel, ces annotations sur le Nouveau Testament, brèves, pénétrantes, pleines de finesse et d'expérience chrétienne, et basées sur une science philologique consommée, ce livre que la langue latine met à la portée des lettrés de toute nation, et que nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui étudient sérieusement les Ecritures, ce fut pour Stier comme une révélation de leur sens intime [1]. Plus concis encore dans ses notes sur tous les livres de la Bible, que le célèbre théologien wurtembergeois du XVIIIe siècle, de Meyer, le savant jurisconsulte, le magistrat pieux et vénéré de la ville libre de Francfort, fut l'un des premiers qui, en expliquant les Ecritures, mît une main intelligente et heureuse à la révision de la version de Luther. Ses travaux furent très utiles à Stier, qui devait poursuivre son œuvre de révision jusqu'à en faire une traduction nouvelle. Les plus intimes relations d'amitié s'établirent dès lors entre ces deux hommes et durèrent jusqu'à la mort de M. de Meyer.

C'est dans la communion des âmes chrétiennes que la vie intérieure s'affermit et se développe. Stier eut dans ce temps le bonheur d'être introduit dans un cercle d'amis qui se rencontraient fréquemment chez un de ces chrétiens d'élite que, sans le nommer, Tholuck a si admirablement dépeint dans la dernière partie de son *Guido et Julius*. Ceux de nos lecteurs qui ont sous la main ce beau livre voudront relire ces pages émues, où le public a pu voir dans le temps un tableau d'imagination, et qui ne sont que l'esquisse d'une vie chrétienne très

[1] Ce livre, unique en son genre, et qui était devenu très rare, a été de nouveau rendu accessible au public par deux réimpressions peu coûteuses en 1835 et 1850. Une traduction allemande a été publiée à Stuttgardt en 1853.

réelle, celle du baron de Kottwitz. N'oublions pas d'ajouter qu'à tous ces moyens d'action spirituelle sur l'esprit de notre jeune théologien, se joignirent encore les leçons de Néander, dont la réputation naissante commençait à attirer au pied de sa chaire cette nombreuse jeunesse que jusqu'à la fin il devait éclairer de ses lumières et réchauffer de son amour.

Stier rompit dès lors avec tout son passé et livra aux flammes divers écrits parmi lesquels se trouvaient des essais poétiques d'une grande étendue. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. »

Sur la recommandation de Néander, Stier fut admis dans le séminaire théologique de Wittenberg, dont le directeur était K. L. Nitzsch, père du théologien encore vivant qui a illustré ce nom. Ses relations avec cette famille furent à tous égards pour Stier d'une grande importance : il trouva bientôt après dans la fille de son directeur la fidèle compagne de sa vie. C'est là aussi qu'il se lia d'une étroite amitié avec de jeunes hommes, devenus dès lors célèbres dans la science et dans l'Eglise, entre autres avec le docteur Rothe. M. le pasteur E. Krummacher écrivait peu après la mort de Stier dans un journal qu'il rédige : « Un jour nouveau se levait alors sur notre Eglise évangélique d'Allemagne. Et lorsque, en de telles circonstances, se rencontrent des amis également pénétrés de l'Evangile et brûlant du désir de faire connaître Christ à leur peuple, ils se sentent aussitôt étroitement unis par les plus doux liens. C'est ce que nous éprouvâmes avec Stier et Rothe, qui s'aimaient comme deux frères. A peine eurent-ils appris qu'il y avait à Coswig (paroisse ou Krummacher était pasteur) un jeune prédicateur qui annonçait Christ crucifié, qu'ils se hâtèrent d'y accourir, et dès la première visite nos cœurs se sentirent unis par la plus intime sympathie. Nous nous voyions souvent et jamais sans riche profit pour l'esprit et pour le cœur. C'est avec une douce joie qu'il me souvient en particulier du dernier soir de 1822 que nous passâmes à Wittenberg avec Stier, Rothe et Tholuck. Au milieu de nos sérieux entretiens, de nos chants, de nos prières, nous attendîmes cette heure de minuit qui nous introduisit dans la nouvelle année. Le docteur Heubner, malgré la différence d'âge, prenait part aussi comme un frère à ces relations de l'amitié chrétienne. Professeur au séminaire théologique, ce savant disait de ses deux élèves, Stier et Rothe, qu'il n'avait point vu encore dans cette école d'exégète comparable au premier, ni de tête philosophique semblable au second. La suite des temps a pleinement justifié ce jugement.

En 1824 Stier fut appelé comme professeur à la maison des missions de Bâle, où durant quatre années son enseignement fut accompagné des plus riches bénédictions. Ses premiers élèves, qui jouissaient aussi des leçons et de la direction supérieure de l'excellent Blumhardt, furent des missionnaires dont le nom est bien connu dans l'Eglise du Christ : Gobat, Isenberg, Sprömberg, Major, Leupolt et d'autres. Stier n'avait que 24 ans quand cet important enseignement théologique lui fut confié. C'est qu'il venait de publier le premier volume d'un grand ouvrage[1] qui avait révélé en lui un interprète distingué des saintes Ecritures. Ce fut à cette époque que j'eus pour la première fois le privilége de connaître et d'entendre le jeune professeur. Il me souvient encore, depuis ces lointaines années universitaires, du contraste frappant que faisaient dans ce savant de 24 ans, tant de jeunesse, un visage imberbe, des cheveux noirs, longs, flottants, divisés sur le front, reste des habitudes de la Burschenschaft, avec tant de science, de sérieux, d'énergie

[1] Ses *Andeutungen für gläubiges Schriftverständniss*, dont le premier recueil parut en 1824, les suivants de 1827 à 1830, aussi sous ce titre : *Die Reden der Apostel nach Ordnung und Zusammenhang ausgelegt*.

dans le caractère et dans le travail. Son enseignement, plein de science et de vie, et qui embrassait diverses branches de la théologie, l'hébreu, l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, est venu se résumer successivement dans divers ouvrages importants. Ainsi sa grammaire hébraïque [1], composée pour ses élèves, fondée presque entièrement sur les observations personnelles que lui fournissait l'étude des textes, non moins que sur de solides principes de grammaire générale et de philosophie du langage. Malheureusement il n'a jamais publié la partie qui devait contenir la syntaxe. Ainsi encore son commentaire sur un choix de 70 Psaumes, qui parut à Halle, en 1834 et 1835, en deux volumes. Il y a, à la vérité, dans ce livre quelque exubérence de jeunesse, des interprétations un peu forcées, une vue des Psaumes messianiques qui les rend exclusivement prophétiques et étrangers à l'expérience personnelle de leurs auteurs, défauts qu'aurait corrigés une plus grande sobriété. Mais quels regards profonds jetés dans les Ecritures de l'Ancien Testament! quel vif sentiment de leur divine origine! quelle connaissance de la langue sainte des chantres d'Israël! — C'est encore pendant son séjour à Bâle que Stier publia un travail destiné à justifier les corrections que son vénérable ami, M. de Meyer avait fait subir à la version de Luther [2]. L'ardent désir de voir sa nation en possession d'une version plus rigoureusement exacte de la Bible que ne l'est celle du Réformateur, préoccupa Stier pendant tout le cours de sa laborieuse carrière, jusqu'à ce que enfin il publia lui-même en 1851 une traduction nouvelle, basée sur celle de Luther, mais d'une incontestable supériorité sous le rapport de la fidélité au texte. Ce sujet lui attira souvent de vives luttes de la part des esclaves de la routine, pour qui les erreurs mêmes de Luther sont plus sacrées que la vérité. Appelé enfin à former les futurs missionnaires dans l'art de la prédication, il rédigea pour leur instruction un traité remarquable, fort différent de ce qu'on nous donne à l'ordinaire sous le nom de rhétorique ou d'homilétique, et qui fut publié à Halle en 1830 [1]. Théologien exclusivement biblique, Stier n'admet que la Bible comme moyen de former le prédicateur par l'illumination intérieure, par la régénération, par la vie de l'Esprit, et que la Bible encore pour lui fournir le langage, la forme et le fond de son témoignage, qui n'est que la proclamation (κήρυγμα, de là son titre *Keryktik*) de la vérité révélée. Mais qu'on ne s'y trompe pas, il s'agit de la Bible comprise dans son vivant organisme et dans sa profondeur divine, de la Parole, reproduite par l'Esprit dans l'expérience du serviteur de Jésus-Christ et par lui dans le cœur de ses frères, sous la puissance du même Esprit. Peu de temps après (1832) l'auteur publia un premier recueil de sermons, prêchés pendant son séjour à Bâle et tous composés selon les principes exposés dans la *Keryktik*. La rhétorique ordinaire de l'école fait ici place à une explication complète du texte, immédiatement et chaleureusement appliqué aux divers besoins des âmes. Il faudrait remonter dans l'histoire de la prédication jusqu'à Chrysostôme pour retrouver ce genre d'instruction si purement biblique.

Après quatre années de ces intéressants travaux, Stier se vit forcé par une santé ébranlée de déposer une charge qui dépassait ses forces et de quitter cette maison des missions de Bâle, avec laquelle il resta toujours dans les plus affectueuses relations. Un repos de plusieurs mois lui permit de poursuivre la publication de ses *Andeutungen*. C'est sous ce titre modeste déjà

[1] *Neugeordnetes Lehrgebäude der hebräischen Sprache*, Leipsic, 1833, in-8°.
[2] *Altes und Neues in deutscher Bibel*, Basel, 1828.

[1] *Kurzer Grundriss einer biblischen Keryktik*, in-8°.

indiqué qu'il donna l'exégèse de tous les *Discours des Apôtres* d'après le livre des Actes. C'est par là qu'il se préparait à l'œuvre exégétique principale de sa vie dont nous parlerons bientôt, l'exposition des *Discours du Seigneur Jésus*. Dès que ses forces lui permirent de rentrer dans une carrière active, c'est vers la vie pastorale qu'il se sentit attiré, bien plus que vers le professorat, qui pourtant se serait facilement ouvert devant lui. La première paroisse qui fut confiée à ses soins fut celle de Frankleben, petit village de la Prusse saxonne, auquel il consacra près de dix années de sa vie, tout en mettant laborieusement à profit pour ses travaux scientifiques les loisirs que lui laissaient ses devoirs pastoraux. Même comme prédicateur, son action ne fut pas restreinte aux étroites limites de sa paroisse. En ces temps de réveil et du premier zèle de la foi, où les témoins de la vérité évangélique étaient rares encore, la réputation de ce jeune pasteur de campagne attira bientôt chaque dimanche autour de sa chaire un auditoire étranger, se composant des classes les plus diverses de la société : villageois, ouvriers, avides d'entendre la bonne nouvelle de l'Evangile, étudiants, candidats, accourus de Merseburg, de Halle ou de Wittenberg; jeunes hommes plus tard célèbres, tels que de Bethmann-Hollweg et Bunsen. — Les églises d'Allemagne se trouvaient alors généralement dépouillées de ces beaux cantiques qui contribuent puissamment à l'édification dans le culte et à l'entretien de la vie religieuse dans les familles. Le rationalisme les avait remplacés par des chants prosaïques et froids, faits à son image. Stier, poëte religieux lui-même, ne pouvait tolérer cette spoliation déplorable, et il fut un des premiers à la dénoncer au public dans un ouvrage [1] qui eut un grand retentissement. En même temps il publia un recueil des plus beaux cantiques de la langue allemande, qui fut le commencement de la rénovation universelle du chant sacré. Egalement préoccupé de l'instruction religieuse de la jeunesse, le pasteur de Frankleben voulut remettre à sa portée le catéchisme de Luther, qu'il publia avec des explications appropriées à notre époque. Ce livre eut plusieurs éditions de 1832 à 1836.

Les églises de la Prusse rhénane, en possession de la libre élection de leurs pasteurs et qui toujours surent attirer à elles les serviteurs de Dieu les plus distingués par la piété et le talent, ne pouvaient manquer de porter leur attention sur un homme dont la réputation grandissait d'année en année. Celle de Wichlinghausen près Barmen adressa à Stier une vocation, qu'il accepta en 1838. Il y succédait à l'un des plus éloquents prédicateurs de l'Allemagne, Sander, qui, après un long et utile pastorat à Elberfeld, est mort depuis peu d'années à Wittenberg, où il dirigeait le séminaire théologique.

Le séjour de Stier dans le Wupperthal, ce pays où la plus florissante industrie s'allie à la vie religieuse la plus intense et la plus active de l'Allemagne, ne pouvait que réagir favorablement sur cet infatigable et profond interprète des saintes Ecritures. Au milieu de ce peuple chrétien, il éprouva le besoin d'exposer les richesses de quelques-uns des livres sacrés sous une forme accessible à tous, je veux dire dépouillée de l'appareil de la science philologique. Il publia ainsi des commentaires sur l'épître aux Hébreux et sur l'épître de Jacques, qui resteront assurément comme la plus complète élucidation populaire de ces deux livres, les plus difficiles peut-être du Nouveau Testament, à l'exception de l'Apocalypse. Plus tard, Stier exposa de la même manière l'épître de Jude, cette autre *croix des interprètes*. C'est aussi à Barmen qu'il commença, aidé d'un autre savant, M. Theile, la publication de sa *Bible polyglotte*,

[1] *Die Gesangbuchsnoth*, 1838.

vrai travail de Bénédictin, qui permet d'embrasser d'un regard les textes de l'hébreu, de la version grecque des Septante, de la Vulgate latine et de la traduction de Luther, tous ces textes revus par une rigoureuse critique. Pour le Nouveau Testament cette Bible synoptique ne présente naturellement que l'original grec, la Vulgate et la version luthérienne. Tout théologien qui veut réellement sonder la Bible doit, non-seulement la lire dans les langues originales, mais se livrer à cette étude comparative des textes et des versions. Or rien ne lui facilite ce travail comme un livre qui met sous ses yeux tous les éléments de cette étude comparative, sans l'obliger à manier les lourds in-folio des anciennes polyglottes, qui d'ailleurs ne sont plus à la portée du public. Ce qui montre combien cette publication est appréciée et utilisée en Allemagne, c'est que la quatrième édition s'imprime à l'heure qu'il est et paraît par livraisons.

Barmen ne devait pourtant pas être le champ de travail définitif de Stier. Les soins pastoraux qu'exigeait une paroisse de 3500 âmes; le besoin impérieux qu'éprouvait Stier de se réserver des heures libres pour le travail du cabinet, ce qu'une Eglise vivante ne comprend pas toujours ; surtout les défaillances d'une santé débilitée par tant de labeurs, imposèrent à sa conscience le devoir de remettre en d'autres mains un poste temporellement avantageux, mais qui dépassait ses forces. Il se retira de nouveau dans cette ville de Luther, Wittenberg, qu'il aimait, où il avait passé deux de ces années d'études dont on ne perd jamais le souvenir, où s'étaient formés les liens auxquels il devait son bonheur domestique; et là, il se livra tout entier à ces travaux exégétiques qui évidemment étaient la grande tâche de sa vie. Peu auparavant, la faculté de théologie de l'université de Bonn lui avait conféré la dignité de docteur en théologie, qui rarement fut mieux méritée.

Trois ans de travaux, que rien ne venait plus interrompre, eurent pour fruit dans notre littérature théologique quelques-uns des ouvrages les plus accomplis du grand exégète. C'est alors qu'il écrivit son commentaire sur l'épître aux Ephésiens[1], deux volumes d'une richesse et d'une profondeur de vues, auxquels on est réellement fondé à reprocher le *trop-plein* qui en rend la lecture fatigante. Mais comme cette étude récompense des efforts qu'elle coûte! Un jeune théologien qui, pendant quelques mois, bornerait ses lectures à ce livre verrait se dérouler devant lui des horizons tout nouveaux dans les révélations divines, et aurait de l'exégèse en général une conception inattendue, alors même que, sauvegardant son indépendence d'esprit, il n'adopterait pas toutes les vues de l'auteur. Stier écrivait encore à Wittenberg son commentaire sur la seconde partie d'Esaïe, dont il défend l'authenticité en présence des raisons spécieuses par lesquelles la critique moderne l'a révoquée en doute, et dont il met en pleine lumière les prophéties messianiques accomplies en Jésus de Nazareth. Quant à la langue des prophètes, qui la comprendrait mieux que l'ancien professeur d'hébreu, versé dans plusieurs autres idiomes sémitiques, dans la littérature rabbinique, et qui pendant son premier pastorat de Frankleben, s'était donné la tâche de lire deux fois en un an tout l'Ancien Testament hébreu sans points voyelles? Un double travail exégétique et pratique sur le livre des Proverbes fut encore un fruit de ses loisirs de Wittenberg, sans que pour cela il perdît de vue son œuvre capitale, les *Discours* de Jésus-Christ, dont les six volumes avaient successivement paru de 1843 à 1848[2].

Arrêtons-nous un instant en présence de ce livre incomparable, non pour en don-

[1] *Die Gemeinde in Christo Jesu*, *Auslegung des Briefes an die Epheser*, *1848*.

[2] *Die Reden des Herrn Jesu. Andeutungen für gläubiges Verständniss derselben.*

ner une idée complète à ceux qui ne le connaissent pas, cela ne serait guère possible, mais pour leur inspirer du moins l'ardent désir de venir puiser eux-mêmes à ces sources abondantes de science biblique. Ne l'oublions pas, c'est le Seigneur Jésus qui parle lui-même dans ce livre et, à ses pieds, se trouve un disciple aussi humble, aussi aimant qu'il est savant et qui, prêtant une oreille attentive à chaque discours, à chaque parole du Maître, s'efforce de sonder sa pensée, de la saisir dans son ensemble, dans toutes ses relations avec les autres révélations divines et avec l'âme humaine et qui, pour arriver à ces grands résultats, pèse chaque mot et en fait ressortir les significations diverses et profondes. Ainsi passent successivement sous nos yeux tous les discours et toutes les paroles prononcées par le Seigneur, depuis sa réponse à ses parents, à l'âge de douze ans dans le temple de Jérusalem, jusqu'à ses entretiens intimes avec ses disciples après sa résurrection et jusqu'aux révélations adressées du sein de sa gloire à St-Paul et au disciple de Patmos. Ce qui distingue l'exégèse de Stier de toute autre, ce n'est pas seulement sa vive foi en l'autorité divine de la parole révélée, c'est surtout la profondeur de la pensée, une finesse d'observations philologiques qui saisit toutes les nuances du langage et cette sagacité psychologique qui ne paraît jamais plus que lorsqu'il s'agit de surprendre les secrets du cœur humain, dévoilés par les paroles du Sauveur. Qu'on lise à ce point de vue les entretiens de Jésus avec Nicodème, avec la Samaritaine ou la parabole de l'Enfant prodigue, et je serai bien trompé si l'on n'en conçoit pas une intelligence toute nouvelle. — On a reproché à cette exposition des discours de Jésus d'être trop étendue et par conséquent d'une lecture difficile. Elle est de longue haleine, en effet, mais par l'embarras des richesses, jamais par du remplissage. C'est plus d'ailleurs un livre à consulter pour l'étude qu'à lire tout d'un trait. Cependant, Stier, prenant en considération ce reproche a donné lui-même une édition abrégée de son ouvrage sous ce titre: *Worte des Worts (Les Paroles de la Parole,* 1857.*)* Ajoutons pour ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas l'allemand, que les *Discours* sont traduits en anglais[1].

Limitons-nous pour aujourd'hui à ces quelques indications et réservons pour une autre étude une exposition sommaire des principes théologiques de Stier, puisée dans ses propres écrits et dans une lettre inédite adressée à l'auteur de ces lignes.

Sa santé s'étant raffermie durant les trois années passées à Wittenberg, il céda au désir de rentrer dans l'activité pastorale, mais dans une position qui lui permît d'espérer qu'il pourrait exercer quelque influence sur la jeunesse des écoles. Il accepta dans cette vue la place de surintendant *(Superintendent*, dignité ecclésiastique qui, en Allemagne, place le titulaire à la tête de l'Eglise d'une province) à Skenditz, entre Halle et Leipzic, deux villes universitaires. En 1859 il fut appelé en cette même qualité à Eisleben. Ce sont ces dernières années, consacrées tout entières au service de l'Eglise, qui nous ont privés de deux ouvrages auxquels l'auteur avait mis la main: l'exposition des Prophéties messianiques de l'Ancien Testament, et un commentaire sur Job. Qui ne regrettera surtout ce dernier? — Stier n'a plus trouvé, au milieu des travaux multipliés de son important ministère, que le temps nécessaire à l'achèvement de son grand ouvrage, les Discours du Seigneur, et à la rédaction de l'abrégé qu'il en a publié en 1857.

Il n'était pas possible qu'il traversât la phase des extravagances cléricales qui, de-

[1] *The words of the Lord Jesus*, by Rudolph Stier, en huit volumes 8°, font partie de la belle Bibliothèque théologique étrangère publiée par la librairie T. et T. Clark d'Edimbourg. Cette collection s'enrichit d'année en année de la traduction des principaux ouvrages des théologiens évangéliques d'Allemagne.

puis plusieurs années, troublent et abaissent l'Eglise luthérienne de son pays, sans se trouver impliqué dans la lutte. Après avoir été longtemps en butte aux attaques du rationalisme, il devait l'être plus encore à celles de ce parti qui met l'Eglise au-dessus de Jésus-Christ et de sa Parole. Bien qu'il appartînt de cœur lui-même à l'Eglise luthérienne au sein de laquelle il était né, sa pensée, qui toujours s'inclinait avec une profonde vénération devant la Parole divine, était trop indépendante pour se laisser façonner dans le moule de systèmes humains. La largeur de son cœur, l'étendue de ses vues sur l'ensemble du règne de Jésus-Christ, répugnaient vivement à cet exclusisme sectaire qui ne voit l'Eglise du Sauveur que dans l'étroite enceinte de sa propre communion. Stier combattit vigoureusement ces pernicieuses tendances, non-seulement par trois écrits polémiques qui parurent successivement en 1847, 1848, 1854, plaidant la cause de la liberté théologique et de l'Union des églises telle qu'elle existe en Prusse, mais il provoqua en outre en 1856 une association *(Unionsverein)* qui exerce une influence croissante dans l'Eglise prussienne.

Le poids des années, de la fatigue, des infirmités corporelles et surtout de douloureuses épreuves domestiques, se faisait sentir à ce fidèle serviteur de Dieu. Et pourtant, ce fut pour sa famille, pour ses nombreux amis, pour l'Eglise d'Allemagne un coup aussi inattendu que douloureux lorsque, au soir du 16 décembre de l'année dernière, après une journée remplie encore par les devoirs de sa vocation, il fut brusquement appelé dans le repos de son Dieu par une apoplexie qui lui voila les approches de la mort.

Non-seulement il était préparé à ce moment suprême, mais souvent il avait soupiré après la délivrance. Peu de jours avant sa mort il écrivait à un ami : « J'en ai fait richement l'expérience, il est bon à l'homme de porter le joug, non-seulement dans sa jeunesse, mais même dans sa vieillesse, quoique cela plaise peu à la chair. *Oh ! qu'il nous sera doux de nous reposer de nos travaux !* Que le Seigneur nous y fasse parvenir par sa grâce ! Jusque-là nous voulons tout abandonner à sa sagesse ! »

Dans la dernière assemblée de l'*Unionsverein*, où chacun déplorait la place vide de son principal fondateur, un jeune pasteur donna d'une voix émue des détails pleins d'intérêt sur cette vie si pleine que nous venons d'esquisser. Ce jeune serviteur de Dieu était le fils de Rodolphe Stier, qui marche dignement sur les traces de son père. Cette source si directe d'informations n'a pas été étrangère aux lignes qu'on vient de lire.

L. BONNET.

Louis Gaussen.

SECOND ARTICLE.

III

1819-1830.

La vie des chrétiens qui ont laissé dans l'Eglise un nom vénéré, offre ordinairement un temps d'épanouissement et de floraison où les forces déposées en eux par la main divine, latentes jusque-là, se déploient avec toutes leurs richesses. Le printemps de Gaussen fleurit à cette heure de sa vie, de 1819 à 1830.

Indépendant à bien des égards de la Vénérable Compagnie où surgit toute une génération de professeurs, indépendant des églises nouvelles avec les membres desquelles il se sentait uni par une même foi, et dont les discords affligent son cœur, prudent et hardi, il marche où le mène sa foi, sans provoquer d'inutiles débats, sans consulter ni la chair ni le sang. Son action s'étend et son influence grandit. Il agit dans sa paroisse de campagne, et il agit à la ville. Dans sa paroisse, il est secondé par les con-

seils de Cellérier père, par l'affection de son troupeau et par l'activité de sa sœur. A la ville, sa parole émue remplit les temples, console et convertit les âmes. Autour de lui se forme un groupe d'amis appartenant à la meilleure société de Genève; il les captive par sa grâce et son énergie, par son amour chrétien, par sa spiritualité élevée, par la précision de sa doctrine, par la douceur et la pureté de son commerce. Ame des sociétés religieuses qui se fondent alors, il voit ses relations se multiplier. Dès sa jeunesse il avait été grand admirateur de l'Angleterre. Mais c'est alors qu'il noue avec ce pays des rapports intimes que la mort seule devait briser. Facilités par la place qu'il occupait dans la société genevoise et dans le réveil, par les travaux de son ministère et par ses publications, resserrés par les visites incessantes qu'il recevait dans la belle saison, par le mariage de son frère avec une Anglaise, M[lle] Mylne, et par l'amitié des Haldane, ces rapports firent de l'Angleterre sa seconde patrie. Il considérait ce pays comme placé de Dieu aux avant-postes de la civilisation chrétienne; c'était dans sa pensée une main puissante destinée à relever sur le continent, aussi bien qu'à Genève, l'étendard de la foi évangélique.

Le moyen d'action que Dieu lui donna d'employer alors avec le plus de succès, ce fut la parole. Il déploya magnifiquement dans la prédication les richesses de cœur et d'intelligence dont il avait été comblé; c'est par elle qu'il se fit connaître alors dans sa ville natale et à l'étranger.

Pour parler dignement de Gaussen comme prédicateur, il faudrait, je le sens, l'avoir entendu de 1819 à 1830 dans les temples de Genève ou à Satigny. Je n'ai pas eu ce privilége; je dois donc me rabattre sur l'étude plus froide des sermons imprimés, et sur les souvenirs d'un temps où Gaussen ne parlait que rarement en public. Essayons néanmoins de dire ce qu'il fut en chaire. Signaler son originalité comme prédicateur, ce sera caractériser du même coup l'homme et le chrétien.

Quand on lit aujourd'hui les sermons du pasteur de Satigny, ce qui saisit, ce n'est ni la nouveauté ou l'étendue des pensées, ni la profondeur de l'analyse biblique souvent ingénieuse ou la connaissance délicate du cœur humain, ni l'imprévu ou l'impétuosité des mouvements oratoires, ni la puissance invincible du raisonnement ou la trame serrée du tissu logique. Aucune de ces qualités ne manque à ces discours, mais sur tous ces points Gaussen, qu'on peut citer comme prédicateur à côté de Vinet et de A. Monod, ne les a point égalés. Le premier est admirable, on le sait, par sa science psychologique. A tout instant il ouvre à ses auditeurs quelque jour nouveau sur leur propre cœur, sur ses aspirations infinies, sur ses ruses pour échapper à Dieu, sur la puissance de Jésus pour apaiser notre soif et notre faim en nous régénérant. Gaussen ne paraît pas avoir possédé au même degré, je parle toujours des sermons imprimés, cette science de l'âme et de la vie intérieure. Il reste volontiers dans le domaine de l'histoire; c'est là, et c'est dans la Bible qu'il prend de préférence ses développements et son point d'appui. Celles des idées qui circulent le plus aisément dans le grand public lui suffisent. La solennité de la mort, la tristesse dont nous pénètre la vanité de toutes choses, la reconnaissance et l'admiration qu'on éprouve en présence des beautés de la nature, les sentiments affectueux dont la source est dans les relations de la famille, voilà, sans mentionner les idées proprement religieuses et chrétiennes de la repentance, de la conversion, de la foi, de l'amour de Dieu et de la rédemption en Jésus-Christ, voilà quelques-unes des idées familières à la prédication de Gaussen. C'est ce qu'on peut appeler, sans attacher aucun sens défavorable à cette expression de rhétorique, « les lieux communs de la chaire

chrétienne. » Aussi, si Vinet est plus profond que Gaussen, Gaussen est plus populaire que Vinet. — Adolphe Monod, dont la psychologie est quelquefois si sérieuse et si pénétrante, est admirable avant tout, ce me semble, par l'imperturbable vigueur de sa dialectique. Il y a dans ses mouvements oratoires une infinie variété; les expressions pittoresques et vives abondent sous sa plume; la « furia francese » avec laquelle il monte à l'assaut des âmes rebelles à la vérité vous tient toujours en haleine. Voyez par exemple son discours sur la crédulité de l'incrédule, et ceux qu'il a intitulés « Qui est meurtrier? » et « Trop tard. » Gaussen ne se fait point remarquer par cette puissance de logique. La contexture de ses sermons laisse parfois à désirer; nous n'entendons pas dans sa bouche ces argumentations serrées où, partant d'une définition rigoureusement établie, Monod amène de déductions en déductions ses auditeurs à la vérité qu'il leur annonce, et, quoique animé, le style de Gaussen ne nous réserve pas ces surprises, ne produit pas ces saisissements soudains, que l'audace de Monod est habile à nous ménager.

Par quel charme, par quelle magie Gaussen enchaînait-il donc ses auditeurs? d'où vient qu'en le lisant aujourd'hui on est si bien captivé, si doucement ému? Pourquoi ses sermons édifieront-ils longtemps encore les églises, et feront-ils compter leur auteur au nombre de ceux qui ont le plus honoré la chaire protestante au dix-neuvième siècle?

Le voici, si je ne me trompe; ils sont, on le sent, l'épanchement d'une foi vivement éprise de son objet; et tout, style, pensée, mouvement oratoire, tout a de l'âme. Si j'en crois les témoignages que j'ai recueillis, et mes propres souvenirs, Gaussen, quand il prêchait, semblait moins s'entretenir avec ses frères des vérités éternelles du salut, que s'en entretenir avec Dieu en leur faveur. Son âme était comme ravie en admiration. Elevé au-dessus du moment présent et passager, il semblait être face à face avec le Seigneur. Ses regards cherchaient l'invisible, son visage rayonnait, et sa parole continuellement émue prenait une solennité, son langage un accent, une douceur, une incomparable majesté. De son cœur, l'émotion se répandait dans son auditoire; éclairées d'une vive lumière et déployées dans toute leur beauté, les idées les plus familières devenaient nouvelles; on était gagné moins par la force des raisonnements que par le charme invincible d'une parole convaincue, vivifiée au feu de l'amour.

Ces qualités se retrouvent dans sa prédication écrite. L'esprit critique y notera peut-être çà et là des arguments hasardés, des textes dont l'exégèse pourra paraître douteuse, et des développements un peu prolongés, mais l'oreille est bercée, l'imagination est ébranlée, surtout le cœur se réchauffe. On est bientôt pénétré de cette émotion douce et continue que le style, souple et rapide, sait rendre si bien dans sa noble simplicité. Aussi est-il telle page de Gaussen qui laisse dans l'âme, comme une trace lumineuse, le souvenir des jouissances les plus saintes et les plus vives [1].

[1] Nous n'indiquons que le trait caractéristique de la prédication de Gaussen. Il sait admirablement bien tirer parti d'un texte. Ses sermons historiques sont remarquables par la claire disposition du récit, par son caractère vif et dramatique. J'avais d'abord l'intention de citer quelques fragments de discours à l'appui de mon appréciation; je les avais déjà choisis, mais il m'a paru qu'on ne pouvait, par des morceaux détachés, faire sentir au lecteur le caractère de cette éloquence, et que ces citations seraient inutiles. J'indiquerai seulement comme saillants à divers points de vue: le sermon sur *les paraboles du printemps*, le sermon sur *la délivrance de Samarie*, et celui-ci: *Abraham épousant Agar*. Le premier de ces sermons me paraît, dans sa forme générale comme par la beauté et la poésie du style, un petit chef-d'œuvre; le second est d'une popularité pleine d'entrain; le troisième peut faire voir avec quelle fermeté et quelle pureté Gaussen pouvait traiter les sujets les plus délicats.

Ce qui rehausse tout l'ensemble de ces vertus éminemment rares, c'est que cette noblesse d'âme et de langage, cette spiritualité si haute, lui semblent naturelles. Un de ses camarades d'étude, Ami Bost, génie tout primesautier dans sa verve indépendante, s'est toute sa vie attaqué à ce qu'on peut appeler, pour abréger, la grande prédication, c'est-à-dire le discours chrétien tel qu'il fut compris par les orateurs classiques du XVII[e] siècle, tel que Gaussen et Monod l'ont fait au XIX[e]. Bost n'a pas tout à fait tort dans les griefs qu'il énonce. Dès que cette prédication devient un genre littéraire, c'est de tous le plus faux et le plus pénible. Un petit prédicateur sans génie, qui veut faire du Bossuet ou du Saurin, est comme l'homme de Pascal qui veut faire l'ange. Ce n'est pas trop dire. Je ne sais rien de plus propre à dégoûter un auditeur, à indigner un cœur chrétien, que la fausse majesté, l'air théâtral, et le ton déclamateur d'un ministre qui ne semble occupé que de se faire applaudir, quand le salut des âmes devrait être sa première, que dis-je! son unique affaire. Mais il est des hommes qui naissent nobles quant au discours public. On en reconnaît la race à ceci: c'est que le naturel s'allie sans difficulté dans leur langage et leur action à la grandeur et à la noblesse. Gaussen appartenait à cette lignée-là. Point de recherche, rien de guindé dans son art, dans son geste ou dans son élocution. Il pouvait aborder les sujets les plus familiers, sans être vulgaire; il pouvait, dans son action, apporter toute la majesté convenable aux sujets traités, sans être déclamateur. Dépréoccupé de lui-même, pénétré de la solennité de sa tâche, mais naturellement classique, il déroulait en chaire, comme les plis d'une ample draperie, les périodes harmonieuses d'un discours préparé dans l'étude, la prière et le recueillement. Parfois il atteignait au sublime, mais il ne l'avait point cherché; son âme sensible aux beautés ravissantes de l'Evangile était montée elle-même à cette hauteur, et sa parole s'était mise à l'unisson de ses sentiments. Hé! comment reprocher à des hommes qui sont naturellement cela, d'être ce que Dieu les a faits pour sa gloire et pour son service? Non, leur place est marquée dans l'Eglise; ils ont leur tâche au milieu du monde. Quant à savoir s'ils sont ou ne sont pas plus utiles que les prédicateurs moins brillamment doués, laissons à Dieu d'en juger. Il fait le plus souvent son œuvre par les faibles et les petits; mais pourquoi ne se servirait-il pas aussi pour la faire de ce qui est grand, même aux yeux du monde?

Gaussen, qui savait que sa force était dans la prédication, y consacrait la plus grande partie de son temps. Il travaillait beaucoup ses discours. Malgré les Bouvier, les Chenevière et les Munier, qui brillèrent aussi dans les chaires de Genève à cette époque, quoique son orthodoxie décidée le privât de la grande popularité, il devint en fait l'héritier de son vieil ami, Cellérier père, qui jouissait saintement d'avoir un tel successeur. Quelquefois il prêchait dans les temples de la ville; soit le jeudi pour les congrégations annuelles [1], soit le dimanche quand il faisait échange avec l'excellent M. Coulin, pasteur de l'hôpital; plus tard il fut souvent chargé de prendre la parole dans les réunions convoquées par la Société des missions. La foule se pressait alors pour l'entendre. Quoique les effets bénis de sa foi fussent bien souvent visibles, Dieu seul peut savoir de combien d'auditeurs, grands et petits, jeunes et vieux, il devint le père spirituel. « Oh! disait l'un d'eux, qui, simple et ignorant encore, mais attiré déjà par les cordeaux de la grâce, ne trouvait pas la vie dans les

[1] Chaque pasteur devait à son tour prêcher dans un temple de la ville, sur un texte qui lui était imposé d'avance. La Compagnie faisait la critique de ces discours. C'est ce qu'on appelait prêcher les congrégations.

sermons des ministres d'alors, voilà comment j'aime qu'on prêche ! »

C'est à Satigny, on le pense bien, qu'était le centre de son activité. Au témoignage des personnes encore vivantes qui l'ont visité dans sa paroisse, rien ne peut rendre l'impression qu'on recevait d'un dimanche passé à la campagne, sous l'influence de Gaussen. Il y avait là un foyer de chaleur vivifiante, un rayonnement de vie et d'amour. Comme il avait pris de bonne heure le parti de ne laisser entendre à ses paroissiens que la doctrine évangélique, on était à peu près certain de l'entendre lui-même. Vers dix heures du matin arrivaient de Genève, et de points plus éloignés encore, les étrangers qu'attirait sa réputation et les nombreux amis que retenaient autour de lui son zèle spirituel, sa doctrine et son éloquente parole. On se réunissait devant le temple ; là, à l'ombre d'un magnifique tilleul qui prospère encore, on attendait que la cloche appelât les fidèles au service divin. Un second culte avait lieu à midi. — C'était l'école du dimanche, ou les leçons de midi, comme on les appelait. Cette leçon n'avait pas lieu dans le temple, elle était libre, mais les enfants affluaient. Gaussen y excellait. Il aimait et a toujours aimé les enfants, qu'il trouvait plus accessibles que les hommes faits, aux touchantes vérités de la foi et aux récits des Ecritures. Vif, plein d'esprit, de grâce, d'à-propos, de sainte familiarité, il donnait à cette leçon tant de charmes, il la remplissait de tant d'instructions variées, que la plupart des auditeurs en visite s'édifiaient encore à la leçon de midi, avant de retourner à Genève. A une heure avait lieu l'instruction officielle pour les enfants. Un troisième culte qu'il avait rétabli, l'appelait à l'annexe de Peney. Il terminait le dimanche par une réunion consacrée tantôt aux missions, tantôt à une explication familière des Ecritures.

L'éloquence naturelle qui, dès cette époque, fit honorer le nom de Gaussen en France et en Angleterre, n'est cependant pas le seul moyen d'influence qu'il sût mettre en œuvre. Nous n'insisterons pas sur la manière dont il accomplissait sa tâche de pasteur. Tandis que sa sœur et plusieurs amis trouvés parmi les voisins ou les villageois s'occupaient activement des besoins matériels du troupeau, lui-même il s'efforçait de répondre à ses besoins spirituels. Si sa parole claire et simple n'était pas supérieure à l'intelligence de ses paroissiens, paysans en général riches et cultivés, il savait mieux encore se mettre à leur portée dans des visites et des entretiens particuliers. Cellérier père partageait avec lui le souci de la cure d'âmes et lui servait de conseiller. D'autres soins, néanmoins, préoccupaient encore la pensée et le cœur de Gaussen. Il s'intéressait cordialement aux luttes de ses frères en la foi, et prenait part aux travaux évangéliques entrepris au sein de l'Eglise nationale.

En effet, malgré des débats parfois très pénibles, l'église du Bourg-de-Four et le troupeau qui s'était formé autour de César Malan, restaient des foyers actifs de vie et de lumière. L'adversaire le plus agressif des doctrines dominantes dans la Compagnie, celui qui attirait alors le plus vivement l'attention des corps constitués et des étrangers en passage à Genève, c'était César Malan. La chapelle du Témoignage aux Eaux-Vives avait été construite ; on en avait fait la dédicace en 1820. La vénérable Compagnie, de son côté, se fortifiait d'hommes jeunes, actifs et intelligents ; les études se relevaient dans la Faculté avec Cellérier et Munier ; mais l'esprit général restait le même, et l'hostilité entre la dissidence et les corps ecclésiastiques ne cessait de susciter des débats publics. En 1819, c'était la « Genève religieuse » d'A. Bost, le malheureux discours du pasteur de Fernex au Consistoire, la publication des pièces relatives aux affaires de Malan. En 1824, pour passer sous silence des années qui relativement

furent paisibles, c'étaient la publication du Précis des débats théologiques, par Chenevière professeur, et la réponse énergique, puissante de raisonnement et de choses que lui adressa R. Haldane. En 1825, c'était le discours du pasteur Cheyssière sur l'esprit de secte, discours violent, plusieurs fois répété dans les chaires de la ville et de la banlieue, publié en deux éditions et partout répandu. En 1826, c'était la réponse d'A. Bost, alors pasteur de l'église du Bourg-de-Four, le procès inconcevable aujourd'hui qui lui fut intenté par le ministère public, et l'acquittement qui laissa la Vénérable Compagnie sous le coup d'accusations légales et morales les plus capables de la décréditer. Tous ces événements qui entretenaient dans le public une agitation continuelle ne laissaient point Gaussen jouir tranquillement de son paisible ministère. Il ne se mêlait point directement aux discussions. C'est de tout son cœur qu'il était pasteur dans l'Eglise nationale. Mais sans prendre l'initiative auprès de ses frères dissidents, il exerça personnellement sur eux une influence réelle et parfois décisive. En voici une preuve qui montre autant la délicatesse de sa position que la candeur et la fermeté de sa foi. Si A. Bost écrivit sa Défense des fidèles de Genève, il y fut décidé par l'avis de Gaussen qu'il demanda. Celui-ci ne crut pas que les pasteurs du Bourg-de-Four dussent laisser sans réponse l'attaque inqualifiable de Cheyssière. Si Bost plaida plus tard, il y fut encore encouragé par le pasteur de Satigny.— Etrange situation ! répétons-le : un membre de la Compagnie faisant en quelque sorte cause commune avec la dissidence ! Etrange situation, c'est vrai ; mais au-dessus des intérêts, au-dessus même de la réputation du corps auquel il appartenait, Gaussen voyait les intérêts de l'Evangile, la gloire de Dieu à Genève. Or ceux-ci lui semblaient cruellement menacés par les erreurs de la majorité et l'approbation peu équivoque donnée aux violences de Cheyssière. Conseiller franchement de répondre quand on lui demandait son avis sur ce point, c'était à ses yeux travailler au bien de l'Eglise et à la confusion de ceux qui attaquaient les défenseurs des vérités fondamentales du christianisme.

Au surplus, on se tromperait fort si l'on venait à penser que Gaussen partageât les vues ecclésiastiques des dissidents. Dans ce cas, il n'eût pas hésité un instant à donner sa démission, pour se joindre à leurs travaux. Mais non, il resta fidèle à la position qu'il avait prise en 1819 par la publication de la Confession helvétique. La pureté de la doctrine et le salut des âmes, voilà sa devise, son mot d'ordre, sa règle de conduite, c'est le drapeau qu'il élève aux yeux des chrétiens dont les regards s'arrêtaient parfois sur Genève avec anxiété. En élevant ce drapeau, il fait acte d'indépendance. En sa sévère orthodoxie, il se montre indépendant de l'Eglise nationale, telle que le XVIII[e] siècle l'avait faite, et que la majorité des pasteurs la voulait ; il reste fidèle à celle du XVI[e] siècle, à celle des réformateurs, à celle de Calvin. Par cet attachement même, il se montre indépendant de ses amis du Bourg-de-Four engagés dans de hardies tentatives pour constituer les assemblées de Christ sur des bases purement bibliques. Sa dogmatique le sépare de la plupart des ministres avec lesquels il siége dans la Compagnie, et elle le rapproche des dissidents ; son amour pour les traditions de la Réforme et les antiques institutions de l'Eglise genevoise le séparent des dissidents, et consolident sa tente sur le terrain de l'établissement national.

Tout ce qu'il entreprend alors de caractéristique porte l'empreinte de la position intermédiaire que ses convictions lui imposent. Quels sont en ce temps-là ses écrits les plus importants ? Ce sont des notes sur l'épître aux Romains, c'est un exposé de l'état des missions chrétiennes en 1820. Par

le premier, il cherche à faire connaître cette doctrine de la justification gratuite qui, méconnue de la plupart de ses collègues, faisait sa joie après avoir été la force des réformateurs. Par le second, il tentait de faire sentir quelle est la valeur infinie de l'homme devant Dieu, et quelle est la puissance de Christ pour régénérer et sauver ceux qui s'attendent à lui ; il veut exciter l'intérêt de ses concitoyens en faveur d'une œuvre dans laquelle on peut voir l'une des plus énergiques manifestations de la foi chrétienne. Que fait-il dans ces deux ouvrages, sinon acte d'indépendance dogmatique vis-à-vis de la Compagnie ?

Ses sympathies évangéliques avec les dissidents auraient pu l'engager, semble-t-il, dans quelque œuvre poursuivie avec eux pour l'avancement du règne de Dieu? Non! Une œuvre nouvelle est fondée à Genève, et Gaussen en prend l'initiative. Il anime les réunions de la Société des missions de cette radieuse éloquence que nous avons caractérisée et qui saisissait si fortement les imaginations en touchant les cœurs. — Il écrit, il travaille en faveur de cette œuvre, mais dans la Société des missions qui fut fondée en 1821, Gaussen et ses amis donnent un témoignage vivant de leur attachement à l'Eglise nationale. Le comité est exclusivement composé d'hommes appartenant à cette église. Il est vrai que l'intérêt éveillé dans le public par cette œuvre et un certain désir de bonne entente ayant décidé le comité à s'adjoindre quelques membres dont les doctrines n'étaient pas assez clairement évangéliques, Gaussen ne crut pas pouvoir travailler avec eux à l'œuvre des missions. Il se retira, mais dans cet acte il ne fit que suivre la ligne de conduite que lui traçait sa foi, et révéler de nouveau son indépendance dogmatique.

Il est difficile de tenir longtemps dans une position moyenne, quelque sincère qu'elle soit. Celle de Gaussen ne pouvait durer. Dès 1828, époque à laquelle le pasteur de Satigny se sépara de la Société des missions, on pouvait prévoir ce qui ne tarda point d'arriver. On pouvait se dire qu'il adviendrait un jour de deux choses l'une : ou qu'un homme aussi libre dans ses allures et aussi décidé dans ses convictions, se dégagerait lui-même des entraves d'une position officielle gênante à bien des égards, et en particulier par les ménagements incessants qu'elle lui imposait; ou que la majorité, voyant avec déplaisir une influence grandissante se tourner contre elle, serait tentée de faire, sous quelque prétexte, sentir le poids de son autorité à l'homme indépendant et fort qui se séparait ouvertement d'elle sur les points de doctrine. De ces deux alternatives, laquelle était la meilleure pour la cause du réveil? On ne craindra pas d'affirmer, après l'événement, que c'était la seconde. C'est en tout cas celle que Dieu avait choisie dans le secret de sa providence et les conseils de sa sagesse pour effectuer cette séparation.

IV

1830-1831.

Le 3 décembre 1830, la vénérable Compagnie prenait l'arrêté suivant :

La vénérable Compagnie des pasteurs de Genève, considérant que M. Gaussen lui a adressé, le 5 et le 22 octobre dernier, des lettres qu'elle blâme pour la forme et pour le fond, sans toutefois que ce blâme concerne les doctrines religieuses qui y sont énoncées ;

Considérant que M. Gaussen s'est obstinément refusé à exécuter la portion de l'arrêté du 5 novembre qui lui enjoignait de retirer ses lettres;

Considérant en outre que leur envoi avait été précédé d'un acte contraire à la discipline ecclésiastique par l'introduction non autorisée de changements dans le mode d'instruction religieuse de la paroisse de Satigny,

Arrête :

1° M. Gaussen est censuré.

2° Il est suspendu pour un an du droit de siéger dans la Compagnie, sauf dans les cas où il y sera spécialement mandé, et sans que pour cela la Com-

pagnie cesse de surveiller l'état religieux de la paroisse de Satigny.

Moins d'un an plus tard, le 30 novembre 1831, le Conseil d'Etat de la république de Genève prenait, après la Compagnie et le Consistoire, l'arrêté suivant; nous n'en retranchons ici que les considérants, auxquels nous reviendrons :

Le Conseil d'Etat,

Vu le paragraphe 1er de l'article 5, titre III, et le paragraphe 5 de l'article 4, titre XI de la Constitution, qui attribuent au Conseil d'Etat la police et la surveillance du culte, et notamment l'inspection du culte protestant;

Et attendu qu'il a toujours appartenu à ce corps de statuer en définitive sur la nomination et la révocation des pasteurs de l'Eglise réformée de Genève,

Arrête :

ART. 1er. M. le ministre Gaussen est révoqué de ses fonctions de pasteur de la paroisse de Satigny.

ART. 2. Le présent arrêté sera transmis au vénérable Consistoire et à M. Gaussen.

Une issue si prompte et si décisive aux dissentiments que nous avons signalés a lieu de surprendre. Se rappelle-t-on ce qu'était alors Gaussen, ce qu'avait été sa conduite? se représente-t-on le respect dont son nom et son caractère étaient entourés; l'influence que ses relations nombreuses, ses écrits, ses sermons, sa piété personnelle, ses qualités intellectuelles et morales, en deux mots, lui avaient assurée? Se dit-on que de toutes les mesures, la plus sévère que l'autorité ecclésiastique ou civile puisse prendre contre un pasteur, fut celle qu'on crut devoir choisir contre lui? se souvient-on de la rareté de telles mesures dans toutes les églises, et des puissants motifs dont il faut pouvoir les appuyer? on aura lieu, je m'assure, d'être surpris qu'une semblable condamnation ait frappé le pasteur de Satigny. Encore si Gaussen fort de ses convictions, s'était, avant 1830, montré doué d'un esprit agressif, querelleur et remuant!..... mais non; il avait proclamé sa foi; dans son ministère et son activité chrétienne, il avait fait ce que sa foi lui dictait; voilà tout. Manifester sans crainte sa sympathie dogmatique pour le réveil, ne laisser monter dans sa chaire que ceux de ses collègues dont la parole était d'accord avec les doctrines fondamentales de l'Evangile, se retirer du Comité des missions quand il eut été appelé à y travailler avec des hommes dont les vues étaient foncièrement hostiles aux siennes, transformer l'enseignement du catéchisme dans l'instruction religieuse, c'étaient là tout autant de démarches imposées à Gaussen par l'énergie de sa conviction. Qu'elles fussent agréables à ses collègues, non pas, mais tout au moins n'avaient-elles rien de directement agressif. Or c'était à des protestations faites sous cette forme que Gaussen s'était borné jusqu'en 1830. Il pouvait alors se rendre, à lui-même et devant Dieu, ce témoignage que rien, dans les faits, ne vient contredire:

Il y a quatorze ans que je suis pasteur, et l'on a pu voir, dans ce long intervalle, si j'étais animé d'un esprit inquiet et si je suis un homme de débats et de controverse. — Dieu m'est témoin que je n'ai pas eu d'autre ambition depuis quatorze ans que de prêcher l'Evangile de mon Sauveur au milieu de ces campagnes où mon lot m'est échu, et que d'amener des âmes à sa connaissance pour les sauver. Dieu m'est témoin que ce fut encore là ma première, et longtemps ma seule consolation dans les jours de mon deuil. — Attaché, comme à mon âme, aux doctrines qu'on prêchait autrefois à Genève, je me suis contenté de publier de la manière la plus inoffensive, et de concert avec mon père et ami, M. le pasteur Cellérier, une simple exposition de ma foi, pour que le troupeau connût, dès l'entrée de mon ministère, ce que je crois et ce que je prêche; mais, en même temps, et depuis quatorze ans, je n'ai désiré que de poursuivre, sans bruit comme sans entrave, le cours uniforme et tranquille du ministère évangélique. J'ai toujours prêché avec autant de clarté que je m'en suis trouvé capable, mais sans controverse, mais sans allusions volontaires aux décisions de l'Eglise, mais en évitant de donner à connaître

que les doctrines que j'annonce sont ailleurs un objet de doute, mais en parlant toujours des doctrines, jamais des personnes; en sorte que, s'il n'avait tenu qu'à moi, tous mes paroissiens ignoreraient encore que les pasteurs de Genève ne sont pas d'accord sur leur foi..... En un mot, j'ai cherché, j'ai désiré la paix et la vérité autant que ces deux biens peuvent s'obtenir ensemble [1].

C'est cependant après quatorze années d'une si noble carrière, que les autorités s'émeuvent, se rassemblent, délibèrent, prononcent, condamnent. Voici la censure, puis la révocation, Satigny privé du pasteur qui avait si dignement succédé au vénérable Cellérier encore vivant, et l'Eglise nationale privée de l'activité d'un homme dont le nom ne se prononçait partout qu'avec honneur et respect. Je le répète, malgré les dissentiments connus entre Gaussen et la vénérable Compagnie, cette rupture a lieu de surprendre. Les circonstances qui l'amenèrent, les motifs qu'on présenta pour le justifier, doivent être bien examinés. Ils eurent un grand retentissement dans le monde chrétien, et furent pour le réveil religieux à Genève un élément de force et de vitalité; c'est dans la vie de Gaussen un tournant de chemin qui découvre à la vue un pays nouveau. — Disons donc maintenant ces circonstances, et découvrons à quelles causes réelles il faut attribuer cet événement; rappelons-nous surtout que, si une génération presque tout entière est passée depuis lors, des révolutions aussi ont eu lieu. Ce qui se fit en ce temps appartient irrévocablement au passé.

C'était le 10 septembre 1830, à l'époque des censures mutuelles. Quoique Gaussen fût très éloigné de la ville et n'assistât pas habituellement aux séances de la Compagnie, il ne pouvait manquer d'être présent à celle-là. Il avait donc quitté Satigny et s'était rendu à Genève. Son tour était venu; il attendait depuis près d'une heure dans une antichambre, quand il vit sortir de la salle des délibérations, avec un visage altéré, l'un de ses collègues les plus chers. « Il faut donc croire, lui dit celui-ci avec quelque émotion, il faut donc croire que l'intention du Seigneur est qu'il y ait deux clergés dans l'Eglise de Genève; il est question de vous destituer! » Ce furent pour moi, ajoute Gaussen, les premiers bruits de l'orage que ce jour allait voir éclater.

[1] *Lettres*, etc., pag. 12.

Pour bien comprendre ce qui suivit, il faut savoir quel était l'enseignement religieux donné généralement à la jeunesse, et quelles modifications Gaussen y avait apportées pour le mettre d'accord avec ses convictions. — Le catéchisme de Calvin, qui, pendant de longues années, fut le vrai symbole de l'Eglise de Genève, servait autrefois de texte à cet enseignement. A cette époque, il n'était plus employé du tout. Les dernières traces en avaient disparu en 1787. On y avait substitué des ouvrages plus simples et plus clairs, prétendait-on, qui, modifiés d'édition en édition, ne présentaient plus en 1830 que le pâle supranaturalisme professé par la majorité de la compagnie. Les plus importantes des doctrines prêchées par Gaussen étaient en particulier les quatre vérités suivantes : Que l'homme est tombé dans un état de péché et de condamnation; qu'il ne peut être justifié que par la foi au sang de Jésus-Christ notre Sauveur; que personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il n'est régénéré par le Saint-Esprit; et qu'il n'y a qu'un seul Dieu créateur éternel et tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Or, ces quatre doctrines ayant été retranchées du catéchisme alors en usage dans les écoles [1], le pasteur de Satigny, après avoir pendant plusieurs années laissé ce livre entre les mains des enfants de sa paroisse, en se réservant seulement d'en modifier oralement le contenu, avait

[1] *Lettres*, etc., pag. 59.

fini par prendre une décision plus radicale. Chaque dimanche, on s'en souvient, il donnait aux enfants une instruction obligatoire pour eux. Il faisait suivre en outre aux catéchumènes un cours destiné à les mettre en état de s'approcher de la sainte cène. Pour la première de ces instructions, il avait, depuis 1829, totalement abandonné l'usage du catéchisme; pour la seconde, il l'avait déjà abandonné depuis 1827. Il n'y avait substitué d'ailleurs ni confession de foi, ni commentaire, ni catéchisme, ni livre d'homme quelconque. C'était des Ecritures seulement qu'il se servait. Les enfants trouvaient à ce mode d'enseignement infiniment de plaisir; les résultats en avaient établi l'excellence aux yeux de Gaussen.

C'est de l'abandon du livre adopté que la compagnie était mécontente. Le mécontentement de plusieurs était vif, on l'a vu; on parlait déjà de destitution. Quand Gaussen, rentré dans la salle des délibérations, eut expliqué, en réponse aux questions qui lui furent adressées, comment et depuis quand il avait abandonné l'usage du catéchisme; quand il eut déclaré qu'à ses yeux ce livre était vicieux par ses doctrines et en grande partie inintelligible pour les enfants de la campagne; quand il eut expliqué que s'il avait fait ce changement sans en avoir préalablement obtenu la permission, il s'y était cru naturellement autorisé soit par les précédents, soit par les constantes altérations inofficielles qu'il avait pu remarquer, un arrêté fut pris. On enjoignit à Gaussen de rétablir l'usage du catéchisme dans sa paroisse; pris à l'improviste par une décision pour lui fort inattendue, il se réserva de répondre par écrit.

Tel fut le premier acte de la lutte qui s'engageait. La position des deux parties est, à ce premier moment, fort simple. D'un côté la Vénérable Compagnie, de l'autre Gaussen; d'un côté un livre qui représente les doctrines de la majorité des pasteurs et est généralement suivi dans leurs instructions, soit à la ville, soit à la campagne, de l'autre une dérogation flagrante à cet usage; d'un côté enfin la Compagnie donnant un ordre à l'un de ses membres, de l'autre, un pasteur hésitant à obéir.

Le second acte de la lutte n'eut lieu qu'un mois après et l'affaire s'embrouilla. Gaussen fit parvenir alors sa réponse à la Compagnie. Il y refusait péremptoirement de se soumettre à l'arrêté du 10 septembre.

Eut-il raison? eut-il tort? J'ai lu avec la plus scrupuleuse attention l'opuscule intitulé : *Lettres de M. le pasteur Gaussen à la Vénérable Compagnie des pasteurs de Genève*[1]. J'ai lu avec une attention plus scrupuleuse encore la publication de celle-ci[2]. C'est d'après ces documents seulement que je puis juger la situation. Hé bien, malgré tous les soins que met la Vénérable Compagnie à établir son droit, il m'est impossible en fait de ne pas lui donner le principal tort dans cette affaire. Gaussen eut une peccadille à se reprocher, mais la Compagnie fit dès le commencement, par précipitation ou autrement, un faux pas sans lequel tout se serait facilement arrangé.

Le pasteur de Satigny avait-il le droit d'abandonner complétement l'usage d'un catéchisme généralement adopté, pouvait-il faire ce changement de son propre chef? — Je m'en rapporte sur ce point à l'exposé historique, et aux citations de règlements qu'il renferme. J'y donne satisfac-

[1] *Lettres de M. le pasteur Gaussen à la Vénérable Compagnie des pasteurs de Genève.* — Genève 1831.

[2] *Exposé historique des discussions élevées entre la Compagnie des pasteurs de Genève et M. Gaussen, l'un de ses membres, à l'occasion d'un point de discipline ecclésiastique*, adressé par la Compagnie à l'Eglise de Genève et accompagné des pièces justificatives. Genève, Paris 1831.

tion, en disant qu'à rigoureusement parler Gaussen n'avait pas ce droit. Il eût dû obtenir une autorisation. Selon la lettre des règlements, il pouvait se servir aussi peu que possible du catéchisme, mais il n'avait pas le droit de l'abandonner *totalement*. En ceci, Gaussen aurait donc failli. Mais que de circonstances atténuantes à cette faute, d'ailleurs tout à fait inconsciente, et combien peu il pouvait s'attendre à une attaque sur ce point ! On paraissait attacher fort peu de prix à un document auquel on accorda tout à coup une rigoureuse valeur officielle. Comme il était peu apprécié, même de la majorité, on désirait dès longtemps en faire une refonte; on le modifiait constamment; pendant la carrière pastorale de Gaussen on l'altéra et le corrigea, sans qu'il l'apprît autrement qu'en l'achetant chez l'imprimeur. Comment eût-il pu penser qu'on lui imputerait à crime d'avoir abandonné un tel livre? Bien mieux! qu'y substituait-il? la Bible. Or, aux yeux de la majorité, qui s'en faisait gloire, la Bible seule était le symbole de l'Eglise de Genève. Pouvait-il s'attendre à ce qu'on lui chercherait querelle pour avoir, dans son enseignement, pris la Bible à la place du catéchisme, où qu'on lui imposerait l'usage du catéchisme, à la place de la Bible? Non! il faut le reconnaître, s'il y eut faute, de la part de Gaussen, à n'avoir point demandé d'autorisation préalable, cette faute était bien innocente; et elle eût été bientôt réparée si la Compagnie, comme je l'ai dit, n'eût par précipitation ou autrement, outrepassé ses droits dans son arrêté du 10 septembre.

Je ne sais si dans une séance du genre de celle où cet arrêté fut pris, on pouvait prendre un arrêté, ou si on devait se borner à des représentations fraternelles, mais peu importe! là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est de savoir quelle dut être la portée de cet arrêté pour Gaussen. Quand on le relit aujourd'hui, il est impossible de ne pas croire que la Compagnie y commit une grave erreur; tout au moins y donna-t-elle prise au plus facile des malentendus. L'arrêté du 10 septembre nous est connu, d'abord sous la forme d'un extrait de registre. Il porte ces mots : « Elle (la Compagnie) arrête que M. Gaussen ou tout autre pasteur qui serait dans le même cas, ait à se conformer à l'ordre établi, et à remettre immédiatement en usage les textes adoptés [1]. » Voilà qui n'est pas parfaitement clair; pourtant sur la vue d'un semblable texte, Gaussen aurait pu rechercher dans les règlements quel était l'ordre établi, et peut-être s'y conformer. Mais ce n'est pas sur ce texte-là qu'on peut juger de sa position. En effet, il ne lui fut communiqué par écrit que plus de deux mois après, et quand il en eut fait la demande expresse. Jusqu'alors l'écrit qui le concernait ne fut pour lui qu'une affaire de mémoire. — Le Modérateur de la Compagnie le lui avait communiqué de vive voix dans la séance du 10 septembre, c'est là tout ce qu'il possédait pour s'orienter. Et qu'avait dit alors le Modérateur? Selon Gaussen il avait dit : « Que la Compagnie lui enjoignait de rétablir l'usage de son catéchisme, et dans l'école de la paroisse et dans ses propres instructions [2]. » Selon l'exposé historique il lui avait annoncé « qu'il lui était enjoint, à lui comme à tout autre, si quelqu'un se trouvait dans le même cas que lui, de rétablir l'emploi du catéchisme, soit dans l'école, soit dans l'instruction du dimanche, soit dans la leçon des catéchumènes [3]. » Or, je le demande, que pouvait signifier pour Gaussen ces paroles gravées dans sa mémoire, sinon : Vous n'aurez point d'autre enseignement public et officiel que celui du catéchisme; vous le ferez donner aux enfants de votre paroisse, dans l'école com-

[1] *Lettres*, etc., pag. 74. — *Exposé historique*, pag. 97.
[2] *Lettres*, etc., pag. 8.
[3] *Exposé historique*, pag. 16.

munale; vous le donnerez vous-même dans l'instruction qui se fait au temple le dimanche, et dans les cours par lesquels vous préparez les jeunes gens à la sainte-cène. Qu'on examine, qu'on se mette à la place du pasteur de Satigny; les paroles du Modérateur ne pouvaient pas avoir d'autre sens pour lui; la Compagnie lui enjoignait d'enseigner un catéchisme dont il répudiait toutes les doctrines.

Pendant un mois, Gaussen médita sa réponse à une injonction qui le surprenait. Il se disait qu'on ne pouvait point lui imposer cet enseignement; qu'on ne le pouvait pas, en considérant le livre adopté comme un symbole officiel, qu'on ne le pouvait au nom d'aucun règlement, qu'on ne le pouvait pas au nom des principes de liberté si hautement proclamés, la Bible et la tolérance. Il ne pensa point à réclamer le texte de l'arrêté, qui, du reste, n'eût guère modifié ses impressions. Rien, ni dans les conversations, ni dans ses correspondances, ni ailleurs, ne vint lui faire soupçonner pendant un mois de recherches quelque erreur dans l'interprétation des paroles du Modérateur. En conséquence, convaincu que la Compagnie avait agi arbitrairement, il écrivit sa fameuse lettre des 15 et 22 octobre, l'un de ses meilleurs écrits comme argumentation et comme style. Avec la dignité et la convenance qui ne l'abandonnaient jamais, envisageant le sujet dans toute sa grandeur par rapport à l'Eglise de Genève, il se borna à réclamer pour ce qui regarde l'enseignement religieux dans l'école communale, mais pour ce qui regarde l'instruction qu'il donne personnellement il établit ses droits. — Au point de vue de la minorité à laquelle il appartient: on n'a pas le droit, dit-il, de lui imposer l'enseignement du livre en usage. Le seul catéchisme légal serait en effet celui de Calvin, et c'est illégalement que la Compagnie en a introduit un autre foncièrement différent. — Au point de vue de la majorité, on ne saurait non plus imposer l'enseignement du catéchisme. La majorité en effet a proclamé la liberté, elle ne veut d'autre symbole que la Bible; qu'on permette à la minorité d'être au bénéfice de ce principe. En deux mots: « Nous avons des lois, dit Gaussen, ou nous n'en avons plus; si les lois subsistent, j'en demande l'exécution; et s'il n'y a plus de loi, je revendique pour moi la liberté qu'on s'arroge et qu'on proclame [1]. » — « Mon devoir d'ailleurs, ajoute-t-il, est de ne point enseigner un cathéchisme qui renverse tout le système de l'Evangile, et toutes les doctrines pour la défense desquelles l'Eglise de Genève a été fondée. »

Une lettre semblable, nécessitée par la position même de Gaussen, devait refouler au second rang toute l'affaire du catéchisme. Pour défendre ses droits contre la tyrannie d'un arrêté équivoque, le pasteur de Satigny avait dû reprendre l'argumentation de l'avocat Grenus et celle de A. Bost, qui avait si vivement irrité la Compagnie. Il avait dû revenir sur ses illégalités qui, dans la question des symboles de l'Eglise de Genève, frappaient, semble-t-il, de nullité les actes de ce corps. Il avait dû, sur ce point, mettre en doute son autorité, et au nom des doctrines de la Réforme, se faire un devoir de ne pas obéir. La question de l'emploi d'un ouvrage peu estimé devenait un incident secondaire en présence de si graves questions. Toute l'attention des intéressés et tout le débat devait naturellement se porter sur ces points importants. C'est ce qui arriva. Soit qu'après avoir inutilement consulté ses règlements, la Compagnie comprît qu'elle avait été trop loin, soit qu'elle voulût donner de l'arrêté du 10 septembre une explication tardive, à coup sûr, et fort nécessaire, elle prit le 5 novembre un second arrêté [2], aux

[1] *Lettres*, etc., pag. 83.
[2] *Lettres*, etc,, pag. 70. — *Exposé historique*, pag. 96 et 97.

deux premiers articles duquel Gaussen se soumit incontinent.

D'après ses premières décisions, qui ne m'ont point encore été données par écrit, et qui jusqu'à cette semaine ne m'avaient été signifiées que par la bouche de M. son Modérateur, j'avais cru comprendre qu'elle (la Compagnie) pensait à m'astreindre moi-même personnellement, dans mes enseignements religieux, à l'usage du catéchisme; mais je vois, par l'extrait de registre qui vient de m'être communiqué de sa part, qu'elle se borne à demander qu'on fasse réciter ce livre aux enfants et aux catéchumènes, soit dans l'école, soit dans le temple, au catéchisme du dimanche, dont le sujet, ajoute-t-elle sera celui de la section récitée.

Persuadé maintenant qu'elle n'a point eu l'intention de gêner pour moi la liberté d'enseignement dont jouissent tous ses membres, j'espère continuer avec joie mon ministère au milieu de mon troupeau.

Le régent de la paroisse a pris connaissance des dispositions qui le concernent; et moi-même j'aurai soin de suivre, dans le service qui se fait au temple, l'ordre des matières que la Vénérable Compagnie me désigne, et qu'elle a jugé convenable, ainsi que cela se pratique déjà dans les églises de la ville et dans quelques-unes des paroisses de la campagne [1].

L'affaire put paraître alors terminée à la satisfaction des deux partis, la Compagnie avait expliqué son premier arrêté et Gaussen se soumettait. Mais, nous l'avons dit, la grande question n'était plus là. L'arrêté du 5 novembre portait en son troisième article : M. Gaussen *devra* retirer ses lettres. C'était là l'essentiel. Il avait été entendu séance tenante que l'arrêté formait un tout indivisible [2]. Que Gaussen se soumît aux deux premiers articles, c'était donc peu; avant tout il importait qu'il exécutât le troisième. On fit tout pour obtenir cette soumission. On lui affirma que retirer sa lettre, ce n'était point se rétracter, qu'on n'entendait pas exiger de lui le désaveu de ses doctrines religieuses, que ce serait un simple acte de déférence pour l'autorité disciplinaire de la Compagnie, qu'il y aurait de la raideur à ne pas se plier de bonne grâce à cette réclamation d'un corps qu'il pouvait avoir blessé. Gaussen ne fléchit point. Par moments cependant il était ébranlé; les instances de ses amis faisaient naître dans son esprit des doutes sur la nécessité de la résistance. Il souffrait de cette lutte, il avait hâte d'en voir le terme et de reprendre le cours paisible de ses travaux, et cherchait avec anxiété quel pouvait être son devoir. Mais quand, dans un esprit de prière et d'humilité, interrogeant sa conscience et considérant sa position devant Dieu, il réfléchissait,.... une invincible conviction lui commandait de tenir ferme. Ce fut une époque douloureuse dans sa vie. Sa fermeté n'invoquait point pour se soutenir les motifs de l'amour-propre, si puissants en de telles rencontres. Non, il puisait sa force à des sources plus profondes et plus pures. Retirer sa lettre, il en était convaincu, c'était au fond en rétracter le contenu, et tout contribuait à le fortifier dans cette opinion. Les feuilles publiques de Genève avaient jugé sa position avec une violence injurieuse; un journal qui semblait recevoir ses inspirations de la Compagnie avait dit qu'on attendait une rétractation. Genève, les amis de l'Evangile, ses paroissiens, ses collègues de la majorité eux-mêmes, qui ajoutaient tant d'importance à ce qu'il retirât sa lettre, et qui l'exigeaient :... tout donnait à cet acte le sens qu'on prétendait lui ôter. Or il ne pouvait rien rétracter sans faire violence à ses convictions et sans porter atteinte dans sa patrie à l'Evangile et à la vérité. — Sa déclaration était franche et claire.

Ma lettre, disait-il, comprend à la fois des expressions, des doctrines, des faits et des principes.

Quant aux expressions, s'il s'en pouvait trouver aucune qui parût déplacée, qu'on me la désigne, je l'ai déjà dit, je la condamnerai. — Quant à mes doctrines religieuses, la Compagnie m'as-

[1] *Lettres*, etc., pag. 71 et 72.
[2] *Exposé historique*, pag. 100.

sure n'avoir pas un seul instant eu la pensée d'en demander le désaveu. — Quant aux faits, qu'on m'en signale d'inexacts, je les rétracterai. — Quel motif peut donc rester pour demander que je retire cette lettre? — Que veut-on que j'y condamne? Seraient-ce enfin les principes que j'ai mis en avant sur le gouvernement de notre église? Mais, je le demande à la Vénérable Compagnie, pourrais-je honnêtement les rétracter; pourrais-je les retirer, s'ils sont encore les miens [1]?

En face d'une résistance si sérieuse, la Compagnie fut sur le point de se porter aux extrémités les plus sévères. Néanmoins, après neuf heures de délibération, elle se rangea à l'avis d'une minorité intelligente de sa commission. On écarta successivement la destitution, l'invitation à donner sa démission, la suspension temporaire de toute fonction, l'établissement d'un comité de surveillance sur l'église de Satigny. Gaussen fut censuré, et on lui ôta pour un an le droit de siéger à la Compagnie.

Telle fut la fin des premiers débats publics qui eussent éclaté entre Gaussen et la majorité des pasteurs. Quand on examine avec soin les pièces du procès et ses péripéties, on y voit en définitive le conflit des deux doctrines qui se livraient bataille dans Genève et sur le continent depuis 1817. C'est le supranaturalisme du XVIIIe siècle et le réveil orthodoxe qui sont aux prises. La cause apparente du débat est en effet trop futile pour expliquer et les proportions qu'il prit aussitôt, et l'animation qu'on y mit, et la sévérité des mesures qu'on discuta, et la vivacité des journaux, et la fermeté de Gaussen, et le soin que prirent Cellérier père et Peschier de se rallier dans l'opinion publique à leur frère en la foi par le moyen de lettres adressées aux *Archives du christianisme.* Tout atteste qu'il s'agissait au fond d'autre chose que de faire réciter par un régent le catéchisme officiel, ou d'obliger un pasteur à suivre dans ses instructions l'ordre des matières suivi dans ce livre. Non, entre Gaussen et la majorité de la Compagnie, il y avait un dissentiment profond au sujet de la doctrine [1]. Ce dissentiment avait dès longtemps engendré de mutuelles défiances. La majorité, sentant la puissance de la minorité grandir aux dépens de sa propre influence, fut poussée par l'instinct de sa propre conservation à faire acte d'autorité, en restreignant une liberté que la force des convictions de Gaussen et l'éclat de ses talents rendaient redoutable. Ne pouvant souffrir que cette influence rivale se développât contre elle au sein de l'institution nationale, elle reprit en cette circonstance l'œuvre d'élimination qui, commencée par le règlement du 3 mai 1817, et poursuivie contre Malan, devait aboutir enfin à la formation d'un troisième troupeau indépendant, plus nombreux et plus puissant que les deux premiers.

C'est ce que sentirent, à Genève et au dehors, ceux qui s'intéressaient aux progrès du réveil. On avait parlé de la destitution de Gaussen, on lui avait officieusement donné le conseil d'envoyer sa démission. On comprit que la majorité des pasteurs, hostile à ce qu'elle persistait à appeler le *méthodisme* ou l'*intolérance*, habile à consolider sa position par ses nominations et ses divers actes administratifs, paraissant même vouloir établir l'unifor-

[1] *Lettres*, etc., pag. 77 et 78.

[1] Ajoutons ici un petit fait qui jette du jour sur l'absolue incompatibilité religieuse des deux partis : « J'ai la douce assurance, avait dit Gaussen dans sa lettre à propos de l'usage du catéchisme, que celui qui est mon maître y sera encore mon guide (dans la conduite adoptée), et qu'après m'avoir montré le chemin dans lequel je dois m'avancer, il rangera tout mon cœur dans la seule crainte de son nom. » Là-dessus l'Exposé historique à deux reprises affirme sérieusement que l'opposition s'annonçait comme *inspirée*, et par conséquent immuable. — (Pag. 19 et 160.) — Quel moyen de s'entendre quand on est à cette distance l'un de l'autre ?

mité d'enseignement dans les paroisses [1], n'épargnerait rien pour entraver les efforts de la minorité. Après cette échauffourée, on ne pouvait attendre d'elle aucune concession; il fallait agir en toute indépendance, c'est là ce qui explique le redoublement d'activité de Gaussen et de ses amis après la sentence qui le frappa. Déjà des réunions du soir avaient été formées depuis plusieurs années dans le salon de Mme Gaussen, à la rue des Granges. Elles avaient lieu dans la semaine. Plus tard elles eurent lieu le dimanche soir et furent présidées alternativement par MM. Galland et Gaussen. De ce mouvement entièrement indépendant de la dissidence du Bourg-de-Four et des Eaux-Vives, naquit, au mois de janvier 1831, la Société évangélique. Présidée par M. Cramer-Audéoud, ayant M. Galland, pasteur, pour vice-président, elle se proposait de concourir à l'avancement du règne de Dieu, en s'occupant des missions évangéliques, de la dissémination des Ecritures, et de la circulation des traités religieux. Elle s'occupa aussitôt d'ouvrir un lieu de culte à la rue des Chanoines et d'établir des écoles.

Dès ce moment, les événements marchèrent avec rapidité. Il avait été difficile jusqu'alors de dire, sans craindre un démenti, ce qu'était la Vénérable Compagnie au point de vue dogmatique. Les *Essais théologiques* du professeur Chenevière fournirent à une appréciation de ce genre une base légitime. Il niait l'absolue divinité de Jésus-Christ et le péché originel, et la Vénérable Compagnie paraissait d'accord avec la doctrine du professeur qu'elle avait nommé. Ces publications furent le signal d'une nouvelle crise. Dans la Société évangélique et parmi les chrétiens attachés aux doctrines enseignées à la réformation, on se demanda s'il n'était pas nécessaire de combattre sur le terrain de la science l'enseignement hétérodoxe donné à la Faculté nationale. La motion en fut faite par Gaussen, le 1er février, et votée à l'unanimité. Elle fut l'objet de beaucoup de prières et de longues démarches. Avant que la décision fût connue, on parlait déjà dans le public de ce qui se faisait. Le *Protestant de Genève*, journal fondé pour défendre les intérêts de la majorité, rapportait ces bruits. Ils reçurent une pleine confirmation en deux circulaires de la Société évangélique, qui annonçaient, l'une aux églises, aux universités, et à tous les fidèles de la chrétienté protestante; l'autre à messieurs les syndics et Conseil d'Etat de la république de Genève, l'établissement d'une Ecole de théologie évangélique. Ce qu'on avait jusqu'alors enseigné le dimanche du haut des chaires dans la prédication, on voulait l'entendre enseigné dans une salle d'étude. La liberté garantie aux citoyens permettait cette institution qui devait vivre de ses propres ressources. Avec la sympathie des chrétiens évangéliques et la protection des magistrats de la république, on espérait contrebalancer dans les églises réformées de France la funeste influence des professeurs officiels de Genève.

L'Eglise du Bourg-de-Four avait eu son école d'évangélistes; C. Malan lui-même, paraît-il, avait fait quelque tentative du même genre, mais la Compagnie ne s'en était guère inquiétée. Il ne pouvait en être de même pour l'établissement qu'annonçaient les deux circulaires imprimées. Disons-le, la démarche était hardie, quoiqu'elle fût, nous le croyons, dans les strictes limites du droit. Le bruit de cette fondation devait retentir au loin, porté par la presse et les correspondances privées. Les signataires étaient puissants par leur position sociale, l'éclat de leurs talents, leur réputation, leurs nombreuses relations à Genève et à l'étranger. Trois d'entre eux appartenaient au clergé de l'Eglise nationale, et, sur ces trois, Gaussen non-seule-

[1] *Exposé historique*, pag. 122.

ment était membre de la Compagnie, mais encore pasteur en fonction. C'en était assez pour que la majorité sentît vivement le coup porté à son influence. Elle ne pouvait rien contre les laïques, mais elle pouvait tout contre les ministres. Pas un instant ne fut perdu. On avait déjà délibéré sur la Société évangélique, dans les séances des 5, 12 et 19 août, du 2 et du 9 septembre. Après trois séances nouvelles, n'ayant ni vu ni entendu MM. Gaussen, Merle et Galland, on arrêta le 30 septembre, de rapporter au Consistoire « qu'on jugeait nécessaire : 1° de révoquer M. Gaussen des ses fonctions de pasteur de Satigny ; 2° d'interdire à MM. Gaussen, Galland et Merle toutes les fontions de la chaire dans les temples et chapelles du canton [1]. » — Entre le 5 et 11 octobre, le Consistoire, composé des membres de la Compagnie et de 15 laïques, examine la cause, mande auprès de lui les trois ministres, refuse de leur donner par écrit connaissance des charges élevées contre eux, et des décisions du corps auquel ils appartiennent encore, reçoit leur protestation, ratifie l'arrêté de la Compagnie et le soumet à la confirmation du Conseil d'Etat, avec un Exposé des motifs à l'appui. Le gouvernement civil s'était toujours montré plus tolérant pour les *méthodistes* que le gouvernement religieux. Le Conseil d'Etat apporta dans cette affaire une lenteur prudente et des formes pleines de justice. En un mois, deux corps ecclésiastiques avaient décidé les mesures les plus sévères contre trois de leurs membres. Le pouvoir civil balança pendant six semaines son jugement, malgré les lettres instantes qui lui furent adressées pour hâter sa décision [2]. Ce fut le 30 novembre seulement qu'il confirma les arrêtés de la Compagnie et du Consistoire. Le lendemain, jeudi, Gaussen apprenait par un huissier sa destitution et son remplacement pour le dimanche suivant. Quinze jours après, un nouveau pasteur était installé à Satigny.

On a beaucoup discuté dans le temps les faits que nous venons de raconter. Tous les journaux religieux et politiques de la France, de la Suisse et de l'Angleterre informèrent assidûment leurs lecteurs de ces débats et de leur issue. En général leur jugement ne fut pas favorable à la Compagnie, et le *Protestant de Genève* aurait eu beaucoup à faire à la justifier. Sans entrer ici dans les détails d'une discussion qui fut très vive, sans revenir sur les illégalités [1] et sur les procédés sommaires dont on usa, il est cependant impossible de ne pas dire comment ces événements, qui firent tant de bruit, nous paraissent devoir être appréciés aujourd'hui.

Et d'abord, quelque jugement qu'on porte sur les actes des deux parties, au point de vue du droit positif ou du droit naturel, c'est pour un corps comme la vénérable Compagnie un malheur que de se séparer en ces termes d'un homme comme Gaussen. Il est dans l'ordre religieux une loi, une impression si l'on veut, qui dictera toujours au public sérieux ses jugements en pareille matière; c'est, si j'ose ainsi parler, celle de la piété. Voici un pasteur actif, un homme plein de dévouement, de zèle et d'ardeur; il est aimé de son troupeau, respecté de tous; aucune ombre sur la pureté de son caractère; hé bien, ce caractère même le revêt pour les âmes religieuses d'une sorte d'inviolabilité. Destituez-le. Vous aurez, en l'arrachant à son œuvre, les applaudissements de ceux que cette œuvre aurait trouvés hostiles en tout lieu et en tout temps; vous aurez peut-être un banal « il le fallait », de ceux qui reconnaîtraient avec vous

[1] *Mémoires*, etc., pag. 89. — *Protestant de Genève*, 1er vol., pag. 307.
[2] *Protestant de Genève*, pag. 305 et 345.

[1] Voyez le premier Mémoire de Gaussen et le premier considérant du Conseil d'Etat dans son arrêté. *Mémoires* pag. 99.

dans les circonstances une impérieuse nécessité; mais la partie vraiment pieuse du public mettra dans son jugement les droits de la piété avant ceux des règlements. Il ne comprendra pas que la lettre d'une loi puisse arracher à son troupeau un pasteur dévoué. Il lui semblera toujours que la lettre devait s'effacer devant l'esprit, le droit positif se taire devant le droit naturel, et la nécessité administrative plier devant une nécessité toute morale, il est vrai, mais par cela même digne de plus de respect. Enfin, pour donner raison à l'autorité ecclésiastique, dans une mesure aussi sévère que la destitution d'un pasteur comme Gaussen, on voudra qu'une nécessité dix fois démontrée ne puisse laisser aucun doute dans les esprits.

Or cette nécessité était-elle peut-être clairement établie? Le conflit entre la conduite de Gaussen et ses devoirs comme membre de la Compagnie et pasteur, fut-il tel qu'il emportait nécessairement sa révocation? — Ce point est-il hors de doute? Non! à en juger d'après les documents qui sont entre mes mains, on n'eût pas pu la prononcer si l'on fût rigoureusement demeuré sur le terrain du droit positif. J'essaierais d'établir la vérité de cette assertion, si une telle démonstration pouvait avoir encore quelque intérêt, et si les membres de la Compagnie n'avaient pas dans le *Protestant de Genève* invoqué le droit naturel, pour faire sentir la justice et la nécessité de leurs actes[1]. Mais cette discussion nous mènerait trop loin. Je me bornerai à montrer que la nécessité légale n'est point claire du tout, et qu'on obéit à une impulsion d'une tout autre nature.

Dans l'exposé de motifs présenté par le Consistoire au Conseil d'Etat, petit écrit où perce de tous côtés une vive irritation, le principal grief énoncé contre les coupables c'est *leur rébellion à l'ordre établi.* On a vu leurs noms figurer parmi ceux des fondateurs d'une Société dite évangélique, dont les principes, les institutions et les actes s'annonçaient assez comme devant être hostiles à l'Eglise nationale et à son gouvernement. Membres du clergé national, ils ont présidé *un culte public indépendant* ouvert par cette société, sans en avoir au préalable obtenu l'autorisation du corps *dont ils relevaient;* ils ont institué des catéchismes publics, et ont attiré à eux des enfants jusqu'alors placés sous la conduite de *nos* pasteurs. Prenant part à la fondation d'une école de théologie publique, ils ont signé des circulaires qui portent en tous lieux des incriminations odieuses contre les pasteurs et professeurs *de notre église;* ils déclarent leur enseignement le seul légal à Genève. De tels actes, de telles paroles constituent un double délit, délit de *rébellion contre l'ordre,* délit de *diffamation* contre le gouvernement de l'Eglise. Une administration ne peut rien tolérer de semblable; « nous leur disons donc, ajoute le document que nous analysons, nous leur disons comme à *nos ressortissants et à nos mandataires* seulement, et en ne les considérant que sous ce point de vue: Vous avez perdu vos titres à notre confiance, nous vous la retirons; vous agissez contre l'administration de l'Eglise nationale; cette administration ne vous reconnaît plus pour ses *fonctionnaires;* vous vous êtes soustraits à la règle et au devoir, nous vous privons de votre charge. »

A la lecture de griefs ainsi exprimés, les questions se pressent en foule. Est-ce pour des pasteurs se rebeller contre l'ordre établi que de contribuer à la formation d'une Société pour l'avancement du règne de Dieu? Le culte ouvert le soir à la rue des Chanoines était-il donc un culte dissident comme on l'insinue? Pour présider une réunion sur l'invitation d'une société, ou in-

[1] *Protestant de Genève*, 2e vol., pag. 219 et suiv.

struire des enfants dans un local privé, faut-il donc qu'un pasteur soit muni d'une autorisation formelle? Les règlements à l'appui de cette prétention ne sont pas cités; où sont-ils? La liberté d'enseignement est garantie à tous les citoyens; fonder une école, même une école de théologie, n'était-ce point pour la Société évangélique et ses membres agir dans les limites de leur droit? La différence de leur enseignement, par rapport à celui de la Faculté nationale, peut-il être qualifié par la majorité un délit contre l'ordre établi, quand, selon cette majorité elle-même, l'ordre établi est de professer ce qu'on veut, moyennant adhésion à l'Ecriture sainte? Se faire fort de cette liberté pour proclamer hautement et pour enseigner ses opinions, est-ce se montrer hostile au gouvernement d'une église qui se fait gloire de cette liberté? Ces messieurs annonçaient un fait, c'est que l'arianisme était professé à la Faculté de Genève; ils formulaient un jugement, c'est que l'arianisme renverse l'Evangile par sa base. Etait-ce là diffamer le gouvernement de l'église? Quant au fait; n'était-il pas patent depuis la publication des Essais théologiques? et quant au jugement porté, pouvait-il sans discussion être déclaré diffamatoire? Ils affirmaient que l'enseignement de l'orthodoxie était seul vraiment légal à Genève, mais cette idée tout abstraite, qui ne les conduisait à demander ni l'expulsion des professeurs en fonction, ni l'argent du gouvernement, ni les priviléges attachés à une institution nationale, cette affirmation simplement destinée à établir jusqu'à quel point ils avaient le droit d'enseigner l'orthodoxie, pouvait-elle donc être envisagée sérieusement comme une rébellion contre l'ordre établi? l'eût-elle été, encore eût-il fallu démontrer la légalité de l'ordre établi? La Compagnie et le Consistoire pouvaient-ils enfin traiter des ministres, membres de ces deux corps, comme des fonctionnaires, des mandataires, des ressortissants? n'étaient-ils pas, comme le dit Vinet, les associés plutôt que les simples agents de l'administration?

Voilà tout autant de questions soulevées par l'exposé des motifs. Nous ne voulons pas les discuter, nous le répétons. Il suffira de dire qu'elles pouvaient se poser, se discuter, se résoudre en sens contradictoire; qu'elles furent en effet posées, discutées, résolues contradictoirement par les parties intéressées et par les feuilles publiques; il suffira d'ajouter que le Conseil d'Etat, aux considérants présentés dans les arrêtés soumis à sa sanction, n'en ajouta qu'un seul. On aurait pu le formuler contre la majorité de la Compagnie aussi bien que contre Gaussen[1]. Cela dit, nous sommes forcés de déclarer que la nécessité de la révocation n'étant point parfaitement évidente, celle-

[1] Voici ce considérant:

« Considérant que les faits ci-dessus mentionnés, envisagés au point de vue administratif, et indépendamment de toute considération de doctrine, sont en opposition directe avec l'engagement d'éviter tout ce qui pourrait rompre l'union de l'Eglise, engagement pris par les ministres de l'Eglise réformée de Genève, lors de leur consécration ; et qui est par conséquent une règle à laquelle les pasteurs de cette église doivent soumettre leurs actes du moment où ils acceptent des fonctions pastorales, etc. » (*Mémoires*, pag. 101.

« Cette considération, remarque Gaussen, se présente ici pour la première fois. — Qu'est-ce que cette union de l'Eglise? Ce ne peut être l'unité de doctrine, puisque la Compagnie des pasteurs se fait gloire d'y avoir renoncé. On ne peut rompre ce qui n'existe pas. » (*Mémoires*, pag. 101, note.)

Nous ajouterons: Cette union était-ce la bonne entente ; mais elle était depuis longtemps complétement disparue. Gaussen l'a-t-il rompue en signant les prétendues incriminations que nous savons, en disant que l'arianisme était enseigné à la Taconnerie, et que l'arianisme renverse l'Evangile par sa base? Mais quant à des incriminations publiques, verbales ou imprimées, la majorité ne s'en faisait pas faute contre le *méthodisme* et les doctrines prêchées par Gaussen. Le considérant du Conseil d'Etat aurait donc pu se tourner à bon droit contre elle. Si Gaussen avait ainsi violé l'engagement de sa consécration, la majorité était aussi coupable que lui.

ci devait indubitablement revêtir aux yeux des gens désintéressés une certaine couleur d'arbitraire et de passion.

Mais ici s'offre à nous une autre question. S'il n'y avait pas nécessité légale évidente, n'y avait-il point aux actes de la Compagnie et du Consistoire quelque nécessité d'une autre nature? Dans un bel article que Vinet consacra aux Mémoires publiés par Gaussen, voici comment il s'exprime :

La Compagnie n'a invoqué aucune loi : elle ne le pouvait pas ; mais elle a obéi à une loi que je dénommerai la loi de sa propre conservation, ou du moins la loi de sa position. Ecrit ou non écrit, il y a un article quatorze dans toutes les chartes. Nulle loi ne peut tout prévoir ; nulle loi ne peut prévoir le renversement des lois. Lorsqu'aux infractions de détail, soigneusement nommées d'avance, succède la grande infraction qui atteint les lois dans leur centre, je veux dire dans l'existence de la société ou du corps dont elles émanent, la société ou le corps menacé n'a d'autre loi à alléguer que la nécessité d'être, et celui qui, du sein de cette société, menace son existence, n'est pas reçu à dire : Vous n'avez fait aucune loi qui m'empêche de vous détruire ; il faut donc que vous vous laissiez tranquillement détruire.

Je regrette de ne pas me sentir complétement d'accord avec Vinet dans cette appréciation. Aujourd'hui que la chaleur des débats est passée, et qu'on peut les étudier froidement, il me semble, je dois le dire, qu'il y a beaucoup d'erreur dans cette affirmation-ci : c'était pour les corps ecclésiastiques une question de vie ou de mort.

Sans doute, la Compagnie a pu se dire: « Ceux qui veulent ma chute ne peuvent siéger dans mon sein, ni prendre part à mes délibérations ; » elle n'y a point manqué, mais elle était dans l'erreur. Pourquoi? parce que la Société évangélique et les pasteurs Gaussen, Merle et Galland avec elle, ne voulaient point la chute de la Compagnie ou des institutions nationales. Ce qu'ils voulaient, c'était contrebalancer au dehors et au dedans l'influence des doctrines tenues par la majorité des pasteurs et des professeurs ; c'était profiter de leur liberté pour fortifier l'influence des doctrines évangéliques ; c'était fournir à la minorité des moyens d'action qui lui étaient enlevés. En conséquence, si les nouvelles institutions menaçaient quelque chose, ce n'était pas l'existence des corps ecclésiastiques, c'était l'action prépondérante et exclusive d'une majorité très forte. En se servant de sa force contre Gaussen, cette majorité obéit à la loi de sa position ; elle combattit pour se maintenir compacte et puissante. La considérant comme administrateur, ce qui fut son point de vue, nous dirons qu'elle fit, aux formes près, ce qu'ont fait trop souvent, obéissant à la loi de leur position, les partis politiques. Ils cassent parmi leurs employés ceux du parti opposé qui sont les plus influents et les plus actifs.

A quel moment en effet, à quel moment l'existence de la Compagnie et des institutions nationales fut-elle donc mise en danger? Fut-ce à la fondation de la Société évangélique et de son école de théologie? Mais non! supposez qu'on n'eût point révoqué le pasteur de Satigny, qu'on eût laissé faire, que serait-il arrivé? Gaussen ne serait point devenu professeur ; la nouvelle institution, gênée par sa position délicate, ou n'aurait pu prendre l'importance qu'elle a prise à Genève et à l'étranger, ou aurait elle-même rompu les liens embarrassants qui l'attachaient à l'Eglise nationale. — Dans le premier cas, sa concurrence n'était pas plus à craindre que dans le second. On peut dire qu'elle l'était moins. En tous cas, l'existence de la Compagnie ou de la Faculté nationale n'était point menacée. Le fut-elle quand la révocation de Gaussen fut soumise à la sanction du Conseil d'Etat? Pas davantage. En son premier mémoire, le seul dont le pouvoir civil pût vraiment tenir compte, Gaussen demanda que les arrêtés des corps ecclésiastiques fussent cassés, à cause des illégalités de la procédure. Supposons que le Conseil d'Etat eût fait

droit à cette demande, aurait-il par là détruit la Compagnie? Nullement! — Sans doute il eût discrédité en quelque façon la majorité, il l'eût forcée à ajourner ses projets, ou à procéder par des voies rigoureusement légales, mais il n'eût point cassé la Compagnie. Non! il m'est impossible de voir à aucun moment de cette affaire l'existence des institutions nationales compromise autrement que par une concurrence qu'en tout cas il fallait subir. Je ne vois jamais qu'une majorité qui, obéissant instinctivement à la loi de sa position, veut expulser du corps dont elle dirige les mouvements une minorité trop active. Comme dans l'affaire du catéchisme, deux doctrines et deux influences sont aux prises. Toutes deux sont fortes, chacune à leur manière; toutes deux sont décidées à ne point céder. Le champ de bataille reste au pouvoir du plus fort, la majorité devient symbole, et le Conseil d'Etat s'incline devant elle. — Peut-être, en des circonstances analogues, ferait-on partout ce que firent les deux partis en présence; mais, puisqu'on a tant parlé de tyrannie, laquelle vaudrait le mieux, celle des majorités ou celle des confessions de foi?

C. PRONIER.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE RELIGIEUSE
CONTEMPORAINE.

—

Réunion de la Société pastorale suisse à Coire.

Christianisme et naturalisme. — Individualisme et multitudinisme. — La revanche du XVIe siècle.

C'est à Coire (canton des Grisons) qu'a eu lieu cette année, le 25 et le 26 août, l'assemblée générale de la *Société pastorale suisse*. Quoique tenue à l'une des extrémités de la Suisse et peu fréquentée, spécialement par les représentants des cantons romands, et même par ceux de Bâle, elle n'en a pas moins été l'écho des grandes préoccupations du moment, en même temps qu'elle s'est ressentie du milieu dans lequel elle a eu lieu.

Le prédicateur du jour, M. le doyen Ringgier (de Kirchdorf, canton de Berne), en prêchant sur ces paroles: *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?* avait déjà donné le ton, lorsque le président de la société, M. le pasteur L. Hérold (de Coire) a continué à marcher dans la même voie, en rappelant que la réformation dans ces contrées s'était accomplie sous l'influence prédominante d'un homme politico-religieux, Jean Travers, qui lui avait imprimé un caractère bien marqué de calme, de réserve, de prudence et de modération. La présence d'une majorité d'étrangers n'a nullement enlevé aux débats cette même physionomie; ils n'ont cessé d'être marqués au coin d'une courtoisie irréprochable.

Ce n'est pas à dire cependant que les causes de division fissent défaut; des éléments assez divers étaient en présence, et l'examen de deux questions brûlantes les mettait en demeure de se manifester. Suivant les uns, la lassitude, suivant d'autres la prédominance de l'amour fraternel aurait contribué à donner aux séances leur caractère particulier.

La première a été consacrée à l'étude de la question: *La théologie et les sciences naturelles. S'est-il établi jusqu'ici entre elles des rapports justes et convenables? Sinon, quelle devrait être la nature de ces rapports?* Le mémoire, présenté par M. Paul Kind, ci-devant pasteur de l'église franco-allemande de Milan, et dans ce moment directeur de l'école normale de Schiers (Grisons), a été de tout point à la hauteur du grand et vaste sujet qu'il s'agissait d'exposer. Parfaitement au courant des deux sciences dont il fallait déterminer les relations, l'auteur a su le faire en évitant tout pédantisme et surtout ces mille détails, ces spécialités et ces minuties qui auraient pu aisément fatiguer une assemblée de théologiens, peu au courant des sciences naturelles, sans leur apprendre grand'chose sur les points délicats qui importaient le plus. Prenant les questions de haut et entrant dans le vif des difficultés, M. P. Kind a su captiver l'at-

tention de son auditoire et ouvrir des perspectives nouvelles qui n'étaient pas familières à la plupart de ses membres.

Naturellement, en face des prétentions des deux sciences rivales, l'orateur n'a pas oublié qu'il avait à s'occuper de leurs droits au point de vue de la théologie. Aussi a-t-il excusé les représentants de celle-ci d'avoir éprouvé une certaine crainte instinctive dès l'apparition de sa rivale. Mais il est arrivé que ce qui avait été aperçu avec inquiétude comme compromettant les bases du christianisme, a fini par être admis sans réserve dans certains cas, reconnu faux dans d'autres. Raison de plus pour marcher encore aujourd'hui avec réserve et prudence, en évitant toute précipitation qui tendrait à imposer des résultats individuels et encore problématiques. Il faut avant tout des preuves, des faits bien constatés.

M. Kind n'a pas eu de peine à établir qu'entre l'étude de la nature en général et la théologie il ne saurait y avoir aucun conflit. Car celle-ci doit pouvoir s'accommoder de la vérité dans tous les domaines, quelle qu'elle soit. Mais la controverse a lieu entre la théologie et une certaine *notion, théorie de la nature,* qui est celle du panthéisme spiritualiste ou matérialiste. Celui-ci n'aboutit à rien moins qu'à briser l'unité de la conscience humaine et à tomber dans un athéisme plus ou moins avoué.

Passant en revue les diverses branches des sciences naturelles, astronomie, physique, physiologie, chimie, paléontologie, etc., le rapporteur a montré qu'elles viennent toutes, les unes après les autres, se heurter à certains problèmes difficiles et délicats qu'elles sont hors d'état de résoudre, parce qu'ils les dépassent. Ces inconnues, ces x qui se soulèvent de toutes parts aux yeux du savant impartial, que prouvent-elles? Evidemment, qu'il est un des côtés du problème qui leur échappe et dont ils doivent forcément laisser la solution à d'autres; ils sont tenus de s'arrêter après avoir constaté les faits et les lois. Mais c'est justement là ce qu'on ne veut pas faire. On se met à prêcher un athéisme et un panthéisme qu'on dit avoir appris de l'étude de la nature, tandis qu'en réalité on l'a apporté d'ailleurs ; et ainsi, tout en voulant bannir les préoccupations religieuses des sciences naturelles, on se trouve faire soi-même de la théologie de la pire espèce. En réalité la nature demeure neutre en présence des prétentions des deux rivales; on la trouve favorable ou défavorable aux idées religieuses, suivant qu'on a soi-même, poussé par d'autres considérations, pris parti pour ou contre. Il serait temps que, de part et d'autre, on consultât la nature d'une manière pleinement désintéressée sans vouloir lui dicter des réponses qu'elle n'a pas mission de nous donner.

A cet égard, les théologiens n'ont pas moins de reproches à se faire que les naturalistes. On peut sans doute être bon naturaliste et bon chrétien, mais cela ne prouve rien en faveur des sciences naturelles, qui, en elles-mêmes, ne font rien connaître de Dieu. En tout cas, il faut se garder de compromettre la foi chrétienne; elle demeure hors de cause, parce qu'elle ne dépend pas des sciences naturelles.

M. Kind s'est, à ce sujet, élevé contre les procédés de certains théologiens négatifs qui, armés d'une érudition de seconde main, se plaisent à vulgariser les résultats les plus problématiques de la science, parce qu'ils les estiment favorables à leurs négations. Ainsi, à les entendre, le ciel, la vie future, l'enfer, toute l'eschatologie chrétienne se trouverait compromise parce que les cieux, sur notre tête, ne sont pas une voûte, et que notre regard, dans l'admiration et l'épouvante, va se perdre aux premiers abords des espaces infinis. N'est-ce pas là accorder, par une étrange confusion de deux sphères distinctes, un rôle bien prépondérant aux idées, aux catégories de l'espace et du temps dans le domaine de la morale et de la religion? Comme ces vulgarisateurs faciles, qui se font aisément une réputation de science universelle et de libéralisme en renversant les bases de la religion, ne sont pas inconnus dans les pays de langue française, il serait à regretter que l'excellent travail de M. Kind, qui sera publié plus tard, demeurât enseveli dans la série des rapports de la Société pastorale suisse. Non-seulement il mérite d'être lu comme étant d'une actualité palpitante, mais il est la meilleure réfutation, en style populaire, des élucubrations de tel publiciste qui, au nom des sciences naturelles, veut réduire l'Evangile aux

mesquines limites d'un panthéisme inconséquent et quelque peu honteux.

Après avoir signalé la déplorable influence des vulgarisateurs hostiles et superficiels, qui devraient être désavoués par tout le monde, le mémoire a divisé les théologiens en trois classes, suivant l'attitude qu'ils prennent dans la question. Les uns, méconnaissant entièrement son importance et les besoins de l'époque, ne s'en occupent même pas; elle est pour eux nulle et non avenue. D'autres, faisant prédominer leurs préoccupations religieuses, se donnent une peine infinie pour mettre d'accord la Bible et les sciences naturelles. Tout en déclarant hautement partager la foi religieuse de ces hommes qui veulent faire jouer aux sciences de la nature ce rôle apologétique, M. Kind a déclaré ne pouvoir partager leur manière de voir. Elle ne sert qu'à discréditer l'exégèse des livres saints, qu'on fait tour à tour plier aux exigences les plus contraires des découvertes scientifiques; elle suppose que Dieu a révélé tout ce qui concerne les sciences naturelles, astronomie, physique, chimie, etc.; enfin elle méconnaît un fait manifeste, savoir que les écrivains sacrés ont adopté, dans ces questions, les idées reçues de leur temps, sans songer à les contrôler, non plus qu'à leur donner la moindre sanction. Cette circonstance ne diminue en rien la valeur religieuse des Ecritures; et si, par impossible, Moïse avait parlé le langage scientifique de notre époque, il y aurait gagné de ne pas être compris de ses contemporains sans que les vérités qu'il avait mission de nous transmettre nous fussent arrivées revêtues d'une lumière plus éclatante. Une troisième classe de théologiens tombe dans l'autre extrême : partant de l'antithèse, de l'opposition la plus absolue possible entre l'esprit et la nature, elle creuse entre eux l'abîme le plus profond et aboutit à un dualisme qui, pour être conséquent, doit admettre l'éternité de la matière, égalée plus ou moins à Dieu, c'est-à-dire l'athéisme.

D'après M. Kind, l'Ecriture sainte ne connaît pas une pareille antithèse fondamentale et primitive. C'est ici que les deux points de vue, on pourrait dire les deux civilisations, se rencontrent et s'entrechoquent. Il s'agit à la fois de savoir si Dieu est un être personnel et conscient, dominant son œuvre dont il fut le vrai créateur, s'il y a une unité profonde de laquelle sont procédés l'esprit humain et la nature; ou bien si celle-ci ne serait qu'un mécanisme aveugle, simple fruit du hasard, dans lequel la main de Dieu ne pénètre jamais. Le rapporteur a montré que cette hypothèse n'est pas philosophiquement soutenable, ni pour ce qui concerne l'origine des choses, ni pour ce qui regarde leur cours actuel. De toutes parts l'esprit humain soulève des énigmes qui ne sauraient être résolues que par l'admission franche d'un Dieu personnel, agissant aujourd'hui encore dans le monde, et pouvant, à son gré, paralyser le jeu des forces naturelles, c'est-à-dire produire le miracle, qu'il a défini: une manifestation de la puissance de Dieu dans l'intérêt de ses enfants.

Dix thèses ont servi à résumer les points de vue principaux de ce remarquable travail. L'auteur a conclu à la plus grande indépendance pour chacune des deux sciences en présence, qui ne sauraient différer quant à leurs résultats définitifs, bien qu'elles aient des missions diverses, ce qui leur permet de se compléter. Pour ce qui est de la théologie, dont la mission spéciale est de systématiser la vérité religieuse, elle doit le faire en renonçant à tout esprit de domination et en rompant avec les préjugés. En un mot, il faut s'étudier à bien comprendre la Bible, s'émanciper du joug des idées traditionnelles et combattre, non pas au nom de la théologie, mais au nom de la parole de Dieu.

C'était le professeur Biedermann, de Zurich, bien connu comme le champion des idées panthéistes, qui était officiellement chargé d'opiner le premier. On pouvait donc compter sur une lutte des plus vives de la part de deux adversaires dignes l'un de l'autre. Mais le professeur de Zurich paraît avoir été surtout dominé par le besoin de se maintenir dans la limite de cette exquise courtoisie dont le rapporteur lui avait donné un si bel exemple. Aussi s'est-il particulièrement attaché à signaler les points nombreux sur lesquels il se trouvait d'accord avec M. Kind, dont il a loué le travail presque sous tous les rapports. L'attention est surtout devenue vive quand

on entendit M. Biedermann se déclarer, lui aussi, d'accord, pour le point de vue religieux, avec les théologiens qui statuent une harmonie parfaite entre les sciences naturelles et la sainte Ecriture. Seulement, a-t-il ajouté, ils ont le tort de considérer la Bible entière comme une révélation infaillible sur tous les sujets auxquels elle touche, et non pas comme contenant une révélation. D'après M. Biedermann, ce seraient les imprudences de cette école qui expliqueraient, sans les excuser, les procédés des vulgarisateurs qui ébranlent la foi au nom des sciences naturelles, et qu'il tient à désavouer non moins ouvertement que ne l'a fait M. Kind.

A travers cette suite d'éloges, mêlés de réserves, le professeur de Zurich a enfin abordé l'accusation de dualisme qui était spécialement à son adresse. Il a avoué ne pas la comprendre, élevant au contraire bien haut la prétention de rapprocher, plus qu'aucune autre école, l'esprit de la nature. On l'a surtout entendu, avec un plaisir marqué, faire la critique de ces matérialistes qui cherchent depuis quelque temps à faire du bruit, et les signaler comme des esprits bornés et étroits qui ne savent voir dans la nature que des forces et des agents et ne font aucune place à l'esprit. Celui-ci a été proclamé comme l'agent suprême et indispensable.

L'accord avec le point de vue de M. Kind paraissait donc parfait, M. Biedermann se donnait même les airs de faire la part de Dieu dans la nature plus grande que celle qui lui avait été assignée par le représentant des idées évangéliques. Et cependant le malentendu sur lequel reposait toute la réplique était devenu manifeste aux yeux de ceux qui comprenaient les formules dont elle était parsemée. Tout revenait à savoir s'il fallait rapprocher Dieu de la nature à tel point qu'il se noyât, se perdît en elle, ou s'il fallait reconnaître qu'il possédait, en dehors d'elle, une existence distincte et consciente, qui ne l'empêchât pas de régner dans ses œuvres. En un mot le terme *Dieu* n'est-il qu'une expression facile pour désigner l'ensemble de toutes les lois de la nature, ou rappelle-t-il la pensée d'une personne intelligente et libre, dirigeant ce qu'elle a créé? L'univers avec l'ordre, l'harmonie, la finalité, les organismes divers, les espèces, les races, tout ce concours admirable de moyens dirigés vers des buts déterminés, tout cela, dans l'ensemble et dans les détails, est-il le résultat d'une infinité de combinaisons heureuses de coups de dés, de coups de hasard, qui après s'être multipliés pendant des millions infinis de siècles, sur un théâtre d'une étendue illimitée aussi, ont fini par produire et *rendre permanentes* les curieuses rencontres de cause et d'effet dont nous sommes les témoins, sans qu'aucune intelligence libre et consciente ait présidé à ces merveilleux arrangements; ou bien le monde est-il sorti tout ordonné des mains d'un Dieu vraiment digne de ce nom, créateur du ciel et de la terre et de tout ce qui existe et ayant tout fait pour s'entrerépondre?

On conviendra qu'il n'y avait pas de question à la fois plus importante et plus actuelle. Bien que M. Biedermann ait gardé la parole pendant demi heure, il n'a point abordé ce point qui seul pouvait fixer les débats. Comme, d'un autre côté, tout le monde savait à merveille qu'il s'était, en d'autres rencontres, prononcé ouvertement dans le sens panthéiste, nul n'a cru nécessaire de provoquer une nouvelle manifestation dans le même sens. C'est ainsi que, grâce en partie à la grande courtoisie qui semblait être de rigueur, on s'est séparé sans s'être expliqué, mais non sans se comprendre. Il faut peut-être faire une exception pour l'auditeur bienveillant et inexpérimenté qui, se laissant prendre aux mots, avait des signes d'approbation également bien sentis pour les assertions des deux champions en présence.

Le second jour, M. le pasteur Zwingli Wirth, de Wattwyl, a lu un rapport sur la thèse suivante: *Laquelle des constitutions synodales actuellement en vigueur en Suisse correspond le mieux à l'idée de l'Eglise chrétienne et aux besoins de l'époque actuelle?* Après avoir signalé les diverses constitutions aujourd'hui en usage, et écarté la notion d'une Eglise universelle extérieurement organisée, comme appartenant au catholicisme, le rapporteur, se plaçant au point de vue de l'idée de l'Eglise, en a signalé trois formes : l'église individualiste,

réalisée par les églises libres, et qu'il repousse comme favorisant par trop l'élément aristocratique et le subjectivisme; l'église d'état ou gouvernementale, dont il ne veut pas davantage; et enfin l'église populaire ou démocratique, l'église des masses, qu'il a présentée comme son idéal. Tout le rapport a été un éloge de la démocratie sans aucune réserve ni correctif. Ainsi point de cens ecclésiastique d'aucun genre, c'est-à-dire aucune garantie religieuse à réclamer des membres des troupeaux, pas d'élection au second degré, ce qui constituerait un système bâtard. Est-ce peut-être qu'on se défierait du souverain, le peuple, qu'on veuille recourir à un mécanisme compliqué, destiné à contrecarrer la libre manifestation de ses volontés? Jusqu'à présent on nous avait parlé de l'Eglise école et on avait fait sonner bien haut le rôle pédagogique des établissements officiels; maintenant on change tout cela en mettant hardiment la souveraineté entre les mains des écoliers.

Puis est venue la question de la composition du synode. Deux systèmes se trouvaient en présence. Les uns voulaient qu'un certain nombre de pasteurs en fissent partie de droit, d'autres demandaient que tout fût laissé au choix des électeurs, qui seraient entièrement libres d'envoyer à l'assemblée qui ils jugeraient bon. C'est pour ce dernier mode que M. Wirth s'est résolument prononcé, comme répondant seul aux exigences d'une démocratie conséquente et courageuse. L'autre méthode, reposant sur l'idée d'un synode nécessairement mixte, a été repoussée pour diverses raisons. D'abord elle implique chez les membres de l'église des degrés divers de développement et de culture; c'est un reste d'aristocratie qui doit entièrement disparaître; puis cette distinction entre pasteurs et laïques n'est-elle pas un vieux levain du papisme? La démocratie religieuse doit avoir de larges bases: pour cela il faut qu'elle parte du principe du sacerdoce universel de tous les chrétiens. Si Rome a eu le tort d'abaisser l'Etat, la réformation l'a relevé dans l'opinion des peuples; aujourd'hui il s'agit de compléter l'œuvre commencée au XVI[e] siècle en organisant de grandes églises populaires, qui ne sont autre chose que la nation organisée religieusement et se gouvernant elle-même.

Le rapporteur n'ignore pas que sa théorie soulève des objections et des antipathies; mais elles ne viennent que de la part des retardataires. L'avénement de la démocratie politique n'a-t-il pas provoqué les mêmes appréhensions? Et cependant qui songe encore à contester ses droits, aujourd'hui qu'elle triomphe partout, à la satisfaction générale? Il n'en sera pas autrement avant peu de la démocratie ecclésiastique. L'avenir lui appartient à tous les titres: d'abord parce qu'elle met en pratique la liberté dont les sectes se vantent; secondement, parce qu'elle réunit la nation entière, en échappant aux graves inconvénients des églises gouvernementales. A cette occasion le rapporteur a excité l'hilarité de l'assemblée aux dépens des théologiens de cour, Hengstenberg et ses amis, qui voient dans la démocratie sàns garantie religieuse une monstruosité et le complet abandon de l'idée chrétienne de l'Eglise. Et puis si, comme tout autre régime, la démocratie a ses inconvénients, elle porte avec elle le remède. En tout cas, a-t-il ajouté, ce qui est vrai est toujours pratique, ce qui répond à l'idée doit toujours trouver place dans les faits, repoussant ainsi les atermoiements de ceux qui font l'apologie de ce qui est en relevant les inconvénients de ce qui doit être.

Quel que soit le mérite du système préconisé par le rapporteur, on ne saurait lui contester d'avoir avoué, sans sourciller, toutes ses conséquences logiques et rigoureuses. Sur un seul point seulement la ligne a fléchi: c'est quand M. Wirth a revendiqué exclusivement pour l'Etat la nomination des professeurs de théologie. Eh quoi! cette église des masses si libre, si peu gouvernementale, n'aurait rien à dire sur un sujet si important? Non, répond sans hésiter le rapporteur; la liberté de la science, qu'il faut avant tout garantir, ne saurait le permettre. C'est donc parfaitement clair: tout en faisant l'éloge de cette église démocratique, on s'en défie et on prend ses mesures contre elle. Pour le cas où l'élément piétiste dominerait encore dans son sein, on veut que l'Etat soit armé et puisse lui infuser un sang jeune et nouveau par les no-

minations aux chaires de théologie. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, s'écrie le rapporteur? L'Eglise n'est pas le seul représentant du christianisme, celui-ci est devenu un fait social et politique; du reste, a-t-il ajouté, l'Eglise ne doit plus être maîtresse, mais servante. C'est ainsi qu'après avoir tellement vanté la liberté de cette église des masses, on en vient à l'enchaîner, tout comme si elle ne devait être qu'un simple établissement gouvernemental. Dans tout son travail, le rapporteur a eu en vue l'église de St. Gall, qu'il a présentée comme la réalisation de son idéal.

Beaucoup d'orateurs ont pris la parole, soit pour appuyer M. Wirth, soit pour faire leurs réserves: ceux-ci ont été les plus nombreux. La plupart n'acceptaient son point de vue qu'avec crainte et tremblement, mais comme une nécessité inévitable; à côté des démocrates ecclésiastiques enthousiastes et convaincus, on voyait les timides qui cédaient plus à la force des choses qu'à la vérité. Comme on devait s'y attendre de la part d'une assemblée de ce genre, on a particulièrement insisté sur ce qu'offrirait d'étrange un synode dans lequel ne siégerait pas un seul ecclésiastique. Pour prévenir cette possibilité, à la vérité peu vraisemblable, un orateur a demandé que tous les pasteurs fissent de droit partie du synode, mais avec simple voix consultative.

Toutes ces réserves étaient cependant entachées d'un vice capital: on raisonnait sur les mêmes prémisses que le rapporteur, tout en se montrant moins logique et moins courageux.

Mais une notion de l'Eglise, de tous points différente de celle qui était partagée par l'immense majorité de l'assemblée, s'est également fait jour. Elle a eu la bonne fortune d'être représentée par M. Paul Kind, l'éloquent rapporteur de la veille, qui a fait justice, en peu de mots, du magnifique idéal d'une église des masses. Elle est, selon lui, condamnée à redevenir tôt ou tard gouvernementale, si tant est qu'elle ait un instant cessé de l'être. Et comment pourrait-il en être autrement? Elle se compose des mêmes sujets, des mêmes individus; le gouvernement ne pourrait jamais accorder une liberté effective à une telle église, car alors elle deviendrait un état dans l'Etat. Une église des masses est de plus nécessairement intolérante; quand elle cesse de l'être, et ce n'est pas sans peine, elle n'est plus nationale. Son essence est d'aspirer à embrasser la nation entière, ce n'est qu'à la suite d'efforts longs et pénibles qu'on lui arrache peu à peu des concessions en faveur des dissidents.

Le rapporteur avait objecté contre les églises individualistes leur caractère aristocratique. Cette accusation ne paraît à M. Kind fondée ni en droit ni en fait. Pas en droit, puisque le besoin de sociabilité que ces réunions libres ont mission de satisfaire ne se trouve pas uniquement dans les rangs de l'aristocratie; en fait, ce n'est que dans les églises libres et individualistes que la démocratie se réalise et peut se réaliser [1]. Jamais on n'obtiendra dans une église nationale que la distinction entre le clergé et les laïques disparaisse. Du reste l'orateur n'est pas fâché de voir faire l'essai des églises nationales démocratiques; seulement il voudrait que la liberté fût poussée plus loin encore.

M. le professeur Immer de Berne a signalé la confusion qu'avait faite le rapporteur en identifiant la nation et l'Eglise. Le sacerdoce dont parle le Nouveau Testament est saint, et le peuple politique n'y a part qu'autant qu'il est chrétien. C'est ainsi qu'on a compris les choses aux premiers jours de l'Eglise et qu'elles se pratiquent maintenant encore dans le champ des missions. Le sacerdoce n'est qu'une simple conséquence; la prédication de la parole sainte passe avant tout. Il n'est jamais dit dans le Nouveau Testament qu'un peuple comme tel, *eo ipso*, soit une église.

C'est ce dernier point qui a été particulièrement relevé par le vénérable antistès de Coire, M. le pasteur Kind, père du rapporteur de la première séance. On écoutait avec une attention particulière cette parole claire et précise qui, malgré les 84 ans

[1] Qui ne sait qu'en Angleterre, pays d'aristocratie et de sectes, celles-ci se recrutent essentiellement dans les rangs de la bourgeoisie et du peuple, tandis que le fils d'un dissident qui s'est enrichi rentre volontiers dans l'Eglise officielle? Et dans nos contrées ce ne sont pas les dissidents qui en général sont les mieux vus dans les hautes régions du pouvoir.

du respectable vieillard, rappelait des vérités élémentaires étonnamment méconnues. Le Nouveau Testament ne nous enseigne pas le sacerdoce de tous les citoyens d'un pays, mais uniquement celui des chrétiens; parmi les habitants d'une contrée il peut se trouver des degrés fort divers de culture religieuse. Les sacrificateurs seront ceux qui auront offert des sacrifices, souffert pour leurs convictions, qui se seront convertis, qui auront passé d'un état dans l'autre. Voilà la race élue!

Nos églises de multitude ont-elles ce caractère? Pouvons-nous leur tenir ce langage du haut de la chaire? — Elles nous offrent le spectacle du mélange confus des éléments les plus divers; la grande masse est indifférente, d'autres s'occupent plus de la terre que du ciel; il y en a d'hostiles, des moqueurs, des athées, des matérialistes. Peut-on tenir compte de ces éléments divers dans la constitution et l'administration? Faudra-t-il reconnaître à cette masse hétérogène le droit de décider en souveraine, dans les questions d'édification, de liturgie, de confession de foi? Si on le fait, cela conduira à la dissolution des églises ainsi constituées, ou mieux, ajoute M. Kind, pour peu qu'on ait des besoins religieux, on sera obligé de les quitter pour se constituer en églises libres et individualistes. Qu'on ne se hâte donc pas trop de substituer le cens politique au cens religieux.

M. le professeur Biedermann de Zurich a également pris la parole pour dire que, quoique par vocation appelé a représenter la cause de la liberté dans la domaine de la science, il était cependant dans son canton du nombre de ceux qui avaient fait un pas rétrograde dans le sens des églises gouvernementales. Ce qui lui rend les églises de masse suspectes, c'est qu'il les voit préconisées par ceux qui d'ailleurs sont retardataires à d'autres égards. Il paraît donc qu'à Zurich on n'a pas la certitude qu'une église démocratique allât jusqu'à l'extrême négation. On n'a pas perdu le souvenir de l'affaire de Strauss.

Cependant l'expérience seule montrera ce qui en est. L'essentiel en tout ceci c'est de caractériser et de signaler le mouvement: il est puissant, irrésistible, en Allemagne, en Suisse, en France; il ne reste plus qu'une issue pour les églises nationales, c'est de se démocratiser; peut-être reprendront-elles ainsi l'ascendant qu'elles ont perdu.

Mais que deviendra le christianisme dans cette transformation? on voit qu'il est toujours supposé, qu'on en parle le moins possible et surtout qu'on se garde bien de le définir en le rattachant plus ou moins à quelque confession de foi. Le parti orthodoxe dans le sein de l'Eglise protestante de France fait seul exception à cet égard: il réclame d'une même voix le rétablissement des synodes et la mise en vigueur de la confession de foi. Ailleurs c'est en parlant le moins possible des symboles qu'on démocratise l'Eglise: son christianisme sera donc un jour celui de la majorité de ses électeurs. L'essentiel c'est de constater que dans un moment donné elle pourra être légalement au pouvoir de ses plus grands adversaires.

De là les hésitations, les craintes des uns, l'enthousiasme des autres. Chacun apprécie ce grand essai suivant ce qu'il s'en promet. Dans la Suisse allemande les meneurs savent parfaitement où ils veulent en venir: en conservant plus ou moins les rites, les formes du christianisme, on lui substituerait un panthéisme vulgaire qui ferait refleurir de plein droit la civilisation païenne. Ce parti est, il est vrai, peu nombreux, beaucoup moins qu'on ne l'a cru, mais il a pour lui la logique, les avantages de la position: il ne sacrifie rien de ses idées. Ses adversaires, au contraire, se trouvent sur un terrain faux qui les affaiblit par les concessions qu'ils sont obligés de faire.

Quels que doivent être les résultats de la lutte, elle demande d'être suivie de près; l'issue en vaut bien la peine. Car il ne s'agit de rien moins que de savoir si les églises nationales serviront de cadre et de transition pour amener parmi nous le triomphe d'une nouvelle civilisation, comme disent les Allemands, c'est-à-dire aussi d'une nouvelle ou mieux d'une vieille religion lui servant de base. Les églises nationales sont-elles de force à sauver le christianisme de nos populations? à leur défaut, les églises libres sont-elles en mesure d'y suppléer? Voilà des alternatives diverses qui ne sauraient laisser personne indifférent.

Sous ce rapport une profonde unité rat-

tache les deux sujets traités dans les séances de Coire. En même temps qu'on veut chasser le Dieu personnel de la matière, substituer le naturalisme au théisme ; dans le domaine religieux et social, on tente, en confondant l'Etat et l'Eglise, le citoyen et le chrétien, de remplacer le christianisme par l'humanisme. C'est la grande controverse entre la Renaissance et la Réformation qui se renouvelle sous nos yeux : le christianisme aura-t-il encore le dessus ou bien l'humanisme, vaincu par nos pères, prendra-t-il sa revanche? Peut-être se scandalisera-t-on de nous voir poser la question. Mais pour si assuré qu'on soit de la réponse, le plus pressant ne serait-il pas d'envisager la crise en face et de former au plus vite la sainte croisade de tous ceux qui, prient encore *notre Père qui est aux cieux?*

x.

CHRONIQUE.

Nous venons de traverser une époque de l'année particulièrement favorable aux congrès de tous genres. Au moment où ces lignes parviendront au lecteur, le dernier, mais non le moins important, sera en pleine session. C'est celui que l'Association internationale pour le progrès des sciences sociales vient de convoquer dans la ville de Gand, en Belgique. Le programme fait supposer que les questions les plus importantes y seront abordées. On ne s'y occupera pas seulement d'économie politique et de jurisprudence, mais encore de bienfaisance, d'éducation, et, indirectement, de morale. Ainsi, la question des salles d'asile et des crêches, dont l'extension menace si fort l'esprit de famille, sera mise à l'étude. Il est certain qu'au lieu d'ouvrir des établissements chargés de dispenser la mère de remplir ses devoirs, il serait plus moral d'amener des changements qui lui permissent de passer moins de temps dans l'atelier et plus d'heures auprès de ses enfants. Sans cela le socialisme, déjà si puissant dans notre organisation moderne, risque de gagner toujours plus de terrain. La question, déjà un peu vieille, de la peine de mort, y sera également abordée, ainsi que celle des études classiques, qui semblent journellement perdre du terrain en présence des exigences de l'industrialisme et du commerce.

Mais ces réunions sont surtout importantes par l'esprit nouveau dont elles sont à la fois le symptôme et le moyen de propagation. Décidément, dans toutes les sphères, la culture des intérêts spirituels tend toujours plus à échapper aux gouvernements pour être remise à la libre initiative des individus. L'Etat sera toujours plus relégué dans le domaine des faits, laissant à d'autres celui des idées. Et à mesure que ce progrès s'accomplit, l'horizon des individus et des peuples s'élargit et s'étend ; les congrès sont volontiers internationaux : quiconque a une idée juste à présenter est admis à la faire valoir; les barrières des pays tombent; une grande république des intelligences aspire à se fonder, ayant à sa base le respect de la liberté de tous.

Un esprit assez différent a cependant donné lieu aux deux congrès qui viennent de se tenir à Francfort. Soit dans celui des princes, soit dans celui tenu par les représentants des aspirations populaires, on a visé, avant tout, à raffermir le lien social. Mais il suffit de connaître les abus du morcellement politique en Allemagne pour ne pas s'alarmer au sujet de l'individualisme ; il a au contraire fini par être compromis, grâce au manque de lien social effectif. Aujourd'hui on sent de tous côtés qu'il y a quelque chose à faire, si l'on veut que le pays prenne sa place dans la nouvelle société européenne qui tend à se former, lentement, mais sûrement. Jusqu'à présent, la Prusse, sous l'influence du parti féodal et religieux, est la seule à mettre obstacle aux projets des peuples et des princes ; si bien qu'on se demande si les réunions qui viennent d'avoir lieu ne serviront pas plus à l'ancienne confédération qu'elles ne contribuent à la prompte formation de la nouvelle.

Le vent est tellement aux associations libres, que les catholiques n'ont pu y résister : ils viennent, eux aussi, d'avoir leur congrès, toujours en Belgique, à Malines. Preuve nouvelle que, quoi qu'on puisse projeter à Francfort, l'esprit d'individualisme ne saurait être en péril, puisque le catholicisme lui-même est obligé de lui rendre

hommage. Voilà que les conciles libres et officieux remplacent de nos jours les réunions officielles de la papauté. C'est quelque chose comme une révolution respectueuse mais profonde. Sans doute on s'est montré à Malines fils révérencieux à l'égard du saint père, auquel on a promis de longs jours, en dépit des nouvellistes qui, de temps à autre, publient des bulletins fâcheux sur sa santé, mais l'exemple qu'on vient de donner n'en est pas moins dangereux au point de vue de la hiérarchie. Que serait-ce si ces réunions devenaient nombreuses et fréquentes? Ne finiraient-elles pas par jeter un grand poids dans la balance? les laïques ne se seraient-ils pas imposés, en dépit des canons, au gouvernement de l'Eglise? Aussi, rien d'étonnant que le *Monde* (ci-devant *Univers*) boude et attende, pour parler du congrès de Malines, que les autres journaux l'aient devancé. Ses amis paraissent cependant avoir été en majorité dans les réunions, et les illustres représentants du catholicisme libéral, MM. de Broglie, Montalembert et Cochin, ne semblent avoir obtenu qu'un succès de courtoisie. Les questions débattues montrent combien le catholicisme se trouve mal à l'aise au milieu de la société moderne. Ainsi il lui faut des journaux qui devraient être chrétiens, selon les uns, mais qui, selon d'autres, risquent de n'être pas lus s'ils négligent la petite chronique plus ou moins scandaleuse; c'est dans ce sens que s'est prononcée la majorité de l'assemblée. Le même esprit d'accommodation s'est montré au sujet de la publication des journaux le dimanche. C'est manifestement une chose fâcheuse; mais, encore ici, comment se dispenser de marcher avec le siècle et de l'imiter? On demandera donc à l'autorité ecclésiastique la permission de ne pas tenir compte, au besoin, de l'ordre divin. Les questions d'art et d'architecture ont aussi occupé une place que mérite le rôle prépondérant que la forme continue de jouer dans tout ce qui tient au catholicisme. Enfin, à défaut d'un congrès de diplomates pour arrêter l'effusion du sang en Pologne, on a décidé de former une association de prières pour obtenir la délivrance de ce pays par l'intercession de la Vierge.

Il semble que, malgré la variété des sujets à traiter et des talents que renfermait l'assemblée, la réunion ait manqué d'un certain entrain, de foi en son œuvre; on paraissait remplir une espèce de devoir sans en attendre grand'chose. C'est ce qui ressort manifestement d'un discours de M. Cochin, qui s'est cru obligé de relever le moral des assistants, en leur signalant tous les sujets qu'ils avaient d'être joyeux. Pour faire oublier le ton mélancolique du discours précédent, il a rappelé que l'Evangile prêche la joie, puis il a prononcé, sur les rapports du christianisme et du progrès moderne, quelques paroles fort justes: «Toutes les sciences prouvent Dieu: tous les progrès servent Dieu; toutes les sciences ne forment que le cortége de la foi. Quand elles ont bien sué, bien travaillé, elles deviennent en quelque sorte des degrés qui conduisent à l'autel. Les progrès matériels sont la rédemption terrestre de l'humanité. Jésus-Christ a rendu à l'homme la force de sa raison en le rattachant à Dieu, et à Dieu la force de son amour en l'inclinant vers l'homme. Jésus-Christ, qui a effacé la distance qui séparait l'homme de Dieu, ne peut pas trouver mauvais que nous effacions la distance qui nous sépare les uns des autres.»

M. de Montalembert, reprenant la même thèse et l'élargissant, a recommandé au congrès la complète réconciliation du catholicisme et de l'esprit moderne. Si l'on en croyait l'illustre orateur, malheureusement trop porté aux illusions, rien ne serait plus aisé. «Sauf en Belgique, a-t-il dit, les catholiques n'ont pas pris leur parti de la grande révolution qui a fondé la société actuelle. Ils regrettent l'ancien régime: et l'ancien régime, quelle qu'ait été sa grandeur, a un défaut capital: il est mort; il ne ressuscitera jamais. Il ne faut pas plus s'incliner devant la souveraineté du peuple que devant le droit divin; mais il est essentiel de reconnaître dans les forces sociales ce qui est hors de service; il faut distinguer le possible de l'impossible, la fécondité de la stérilité, la vie de la mort.» L'avenir lui paraît appartenir à la démocratie, mais il ne s'en effraie pas; «en même temps que le déluge, il voit l'arche.» Aussi sa formule est-elle que, «dans l'ordre ancien, les catholiques n'ont rien à regretter; dans l'or-

dre nouveau, les catholiques n'ont rien à redouter. » L'orateur a terminé en disant : « il faut que les catholiques acceptent franchement la liberté, mais la liberté tout entière;.... il faut corriger la démocratie par la liberté et concilier le catholicisme avec la démocratie. Il faut renoncer d'une manière absolue à toutes espèces de priviléges en faveur du catholicisme, et protester contre toute pensée de retour à ce qui irrite la société moderne. Il n'y a plus de rôle possible aujourd'hui pour la théocratie. »

Malheureusement cet idéal de liberté qu'on nous prêche ne va pas plus loin que celui qui est réalisé en Belgique. Or chacun sait que c'est là un régime assez étrange qui laisse au catholicisme une partie de ses anciens priviléges, le salaire, par exemple, et malgré cela tous les avantages du droit commun. Rien n'autorise à croire qu'il se rencontre par le monde beaucoup de pays d'aussi bonne composition. A coup sûr ce ne sera pas la FRANCE, dont le gouvernement vient de supprimer les actes des évêques au sujet des élections, pour avoir outrepassé ce degré de liberté que laisse aux églises le régime des concordats. Il faut donc que les plus libéraux d'entre les catholiques prennent leurs paroles au sérieux quand ils déclarent vouloir renoncer « d'une manière absolue à toutes espèces de priviléges en faveur du catholicisme. » Ce n'est que quand ils auront renoncé au salaire, qui est aussi un privilége, pour devenir une association libre, qu'ils cesseront d'irriter la société moderne, et qu'ils auront le droit de s'appeler non plus des cléricaux mais simplement des chrétiens. Jusque-là l'irritation provoquée par leurs prétentions et leurs priviléges continuera à être pour beaucoup dans le succès qu'obtiendront les entreprises contre le christianisme.

Qui pourrait dire, par exemple, pour combien ce sentiment a été dans le bruit qui s'est fait en France autour du livre de M. Renan? Un auteur qui n'aurait pu compter ni sur les passions ni sur les préjugés de ses lecteurs, se serait bien gardé de traiter son public d'une façon si peu sérieuse. Mais, dans le cas actuel, ce sont les défauts mêmes de l'ouvrage qui lui ouvrent la voie du succès. Et ces défauts n'ont pas échappé à la critique; à mesure que les voix se font entendre, des réserves, qui renversent toute la théorie de l'auteur, sont délicatement insinuées. Celui-ci ne peut assez admirer et recommander le livre, mais il trouve que M. Renan s'est radicalement trompé en voyant en Jésus autre chose qu'un messie juif, et qu'il a eu tort de recourir à la fourberie alors que le témoignage de l'histoire est là pour prouver, à diverses époques, la réalité des miracles de guérison; cet autre trouve futile et puéril de vouloir rendre compte de Jésus et du christianisme par la découpure des montagnes de la Galilée et sa flore, mais il n'en déclare pas moins le livre fort remarquable, excellent; un troisième le tient pour immoral, ce qui ne l'empêche pas d'en faire le plus bel éloge. C'est ainsi que de toutes parts on s'entend pour faire une manifestation contre le christianisme de ce roman qui n'a pas même le mérite de la nouveauté, puisqu'il n'est guère que du Châteaubriand retourné. Il y a déjà quelque temps que les hommes sérieux, incrédules ou croyants, savent ce qu'il faut penser de l'apologétique du chantre des *Martyrs*. Ce qui ne vaut rien pour la défense ne saurait suffire pour l'attaque : vous avez beau retourner une mauvaise étoffe, jamais vous n'en ferez un bon habit. Comment se fait-il qu'un esprit aussi élégant et délicat que M. Renan, qui se pique de ne pas refaire ce que les autres ont bien fait, se soit laissé aller, comme un écrivain de troisième ou de quatrième ordre, à nous donner du Châteaubriand réchauffé ?

Les attaques contre le christianisme ont beau être nombreuses, elles ne réussissent pas à se rajeunir dans un siècle cependant si amateur de nouveautés. Comme toujours, pour l'atteindre, on est obligé de blesser ce qu'il y a dans l'âme humaine de plus respectable. Le trait se retourne contre ceux qui l'ont lancé. C'est ce que montrait fort bien, il y a quelques semaines, un article du *Journal des Débats* à l'occasion du dernier ouvrage de M. Schérer : *Etudes critiques sur la littérature contemporaine*. Cet écrivain, dans la nouvelle carrière politique et littéraire qu'il parcourt, a conservé une dent contre le dogmatisme, et, ce qui est plaisant, tout en lui demeurant fidèle lui-

même jusque dans la négation la plus absolue. Cette position contre nature donne lieu aux contrastes les plus étranges. M. Schérer ne laisse pas échapper la moindre occasion de lancer la pierre à ceux qui ont une foi positive, sans s'apercevoir qu'il se flagelle et se contredit lui-même. Se contredire? A ce mot l'auteur se récrie: « Au fond, dit-il, et à le bien prendre, personne ne se contredit jamais. Ce qui fait véritablement un homme, ses penchants, ses affections, ses aspirations, tout cela ne change pas, ou, s'il y a changement, tout cela se modifie en vertu d'un développement strictement logique. » A merveille! M. Schérer est demeuré ce qu'il a toujours été, un esprit absolu, armé d'une seule méthode, et prétendant faire la loi à la vérité au lieu de la recevoir d'elle. Or comme cette tendance lui a fait faire les pérégrinations qu'on sait, plutôt que d'accorder qu'il ait jamais dévié d'un pouce de la ligne droite, il préfère soutenir qu'il est dans la nature des choses de marcher ainsi en zig-zag. Nous le voulons bien, il n'a jamais varié, car il n'a cessé d'être en contradiction avec lui-même; professant le plus pur amour pour la vérité absolue et se mettant toujours dans les conditions qui ne lui permettaient pas de l'atteindre. On dirait vraiment qu'il s'agit de tenir une gageure : le christianisme, la morale, la certitude, tout a été sacrifié. Et lorsque le moment suprême est arrivé, lorsque déjà un pied dans le vide il a fallu se demander si on sauterait sans retour, ou si l'on choisirait une autre voie pour trouver la vérité, on n'a pas hésité. Comme la méthode absolue avait toujours été l'essentiel, on est demeuré conséquent en lui sacrifiant la vérité. On n'a pu dépouiller le vieil homme, et voilà comment on donne au monde le spectacle le plus bizarre s'il n'était pas triste, le spectacle d'un sceptique dogmatique décidé à se contredire sans cesse dans l'espoir d'arriver à prouver à lui-même et aux autres qu'on ne s'est jamais contredit.

M. Schérer a dernièrement affiché, dans la préface de l'écrit précité, cet état d'esprit avec un éclat et une désinvolture qui ne paraissent pas avoir seulement attristé ses anciens amis, mais même ceux qu'il s'est faits dans un monde qui ne se distingue pas par la rigidité et l'étroitesse de sa foi religieuse et philosophique. Voici comment une plume, d'ailleurs fort louangeuse, relevait dernièrement cette étrange manie d'un esprit absolu et distingué de dire au public : Au moins gardez-vous bien de me prendre au sérieux!

« Non, mon cher confrère, lui dit le collaborateur des *Débats*, je ne vous passerai pas cette préface, et d'abord le ton cavalier sur lequel elle est écrite... Vous nous dites que le vrai, le bien et le beau sont relatifs; vous nous le dites dans la préface de votre livre; mais qui donc, en lisant le livre, ses jugements si nets et si fermes, si sévères souvent, qui donc devinera que ces jugements sont relatifs et que vous donnez simplement une opinion sur des opinions? Qui encore, des lecteurs du *Temps*, qui suivent votre politique, se serait imaginé qu'il n'y a pas pour vous de vérité vraie, que les amis de l'absolutisme et les amis du libéralisme ont également raison et également tort, que ce sont tout bonnement des gens qui sont en train de faire le tour des choses, qu'ils en aperçoivent des faces différentes, que les uns en regardent l'endroit, les autres l'envers, et que l'envers et l'endroit sont égaux! Que, si vous ne croyez pas que tout soit égal, et personne ne le croit moins que vous, s'il y a pour vous une politique plus honorable qu'une autre, si vous les mesurez, il y a donc une mesure qui ne change pas selon la main qui la tient et selon l'objet auquel elle s'applique, il y a quelque chose de fixe au milieu du flux perpétuel....... »

« Vous définissez la foi à votre façon, vous dites que « son essence est de croire à l'efficacité de la liberté, à la puissance de l'idée, au règne de l'esprit. » Je vous demande pardon : son essence est de croire, sans rien de plus; de croire absolument, sans l'ombre d'un doute; dès que le doute vient à poindre, elle s'évanouit; elle n'est pas telle ou telle doctrine, haute ou basse, elle est un état de l'esprit, l'état le plus simple qu'on imagine, et rien n'y ressemble moins que ce dédoublement de la raison en deux raisons, dont l'une affirme tandis que l'autre met en doute l'affirmation de la première. Il y a là une situation violente, que la nature ne saurait soutenir, un exercice périlleux, qui ne saurait durer au plus que quelques secondes. On peut bien sauter en l'air, mais on ne peut pas s'y tenir. »

« Notre auteur aime les contradictions pour elles-mêmes, et sa théorie jette une sorte de défaveur sur l'homme qui ne se contredit pas; pour lui la mobilité prouve le mouvement. Voilà assurément une théorie que quelques personnes, qui ont un peu trop de mouvement, verront avec un grand plaisir; il se rencontre toujours ainsi des esprits sincères pour fournir des raisons à l'usage

de ceux qui ne le sont pas. Je voudrais bien voir M. Schérer, avec sa conscience si droite, en face de quelques-uns de ses nouveaux clients. Il rencontrerait, par exemple, un de ces écrivains qui changent d'idées tous les jours ; il trouverait que c'est trop, et lui reprocherait ses inconséquences ; « mais, répondrait l'autre, je fais le tour des choses. » Ou il rencontrerait quelque politique qui a passé par toutes les opinions à l'heure favorable, et lui marquerait peut-être un peu de mépris ; à quoi celui-ci répliquerait fièrement : « Je me développe. »

Divers symptômes permettent d'espérer que la guerre civile en Amérique touche à cette période qu'on peut désigner comme le commencement de la fin. Ce sont d'un côté les récriminations des journaux du Sud, qui, dans leurs moments de franchise, ne craignent pas de dire que leur cause est désespérée, en dépit des déclarations officielles qui veulent faire croire que rien n'est compromis ; les mécontents fort nombreux, auxquels la guerre civile a été imposée, commencent à relever la tête ; on assure, par exemple, que le plus riche propriétaire d'esclaves de tout le Sud, un habitant de Charleston, est en prison à Richmond pour n'avoir cessé, dès le début, de se prononcer en faveur de l'Union. La désaffection et le découragement sont tels dans la Caroline du Nord que, par suite de tiraillements incessants avec les chefs des rebelles, l'Etat tout entier semble vouloir effectuer sa rentrée dans l'Union. Dans le Nord également on paraît partager ce même sentiment, car on soulève déjà les graves questions qui se poseront alors que le bruit du canon aura cessé de retentir. C'est à ce moment-là que le patriotisme et l'intelligence du pays auront à subir la dernière, mais la plus grande épreuve. Les habiles insinuent déjà qu'il faut se montrer coulant, et bien des âmes tendres, fatiguées des horreurs de la guerre, sont assez disposées à se laisser séduire, ne s'apercevant pas qu'on veut ravir au pays les fruits des sacrifices qu'il a faits. Tout porte à croire que la passion du Sud, qui tient à tout prix à la séparation, et l'honnêteté de Lincoln viendront au secours du parti qui soutient que la guerre ne peut cesser que quand sa cause, l'esclavage, aura entièrement disparu : sans cela, on n'aurait qu'une trêve qui permettrait aux rebelles de recommencer la lutte quand ils le jugeraient bon et dans des circonstances plus favorables encore que par le passé.

Au milieu de ces agitations des partis, la réhabilitation du nègre marche à grands pas. Non-seulement il combat côte à côte avec le blanc, mais il fait des prodiges de valeur et de courage qui donnent un élan général pour la formation de nouveaux régiments : il s'agit de lever une armée de 100 000 noirs. Jusqu'à présent, leur enrôlement a été d'autant plus méritoire qu'ils étaient certains qu'il ne leur serait fait aucun quartier ; en effet, les rebelles ont massacré, sans miséricorde, ou vendu tous ceux qui sont tombés en leur pouvoir. C'est ce qui a enfin porté le président à déclarer qu'à l'avenir il serait usé de représailles envers les prisonniers du Sud. Voilà donc ce pauvre noir, si méprisé, mis sur le pied d'égalité avec ses oppresseurs : jamais la loi du talion ne reçut plus juste application.

Aussi sent-on qu'on n'en peut rester là : l'abolition absolue et générale est remise à l'ordre du jour. Des dames viennent de fonder une *ligue nationale* dont le but est de concourir à soutenir le gouvernement fédéral et de recueillir un million de signatures pour obtenir du prochain congrès une mesure d'abolition totale et définitive.

Encore quelques succès militaires, et le gouvernement sera maître de la position, s'il sait écouter les conseils de ses meilleurs amis. Déjà, grâce aux dernières victoires, il a pu faire exécuter sans obstacle la loi de conscription. Le seul danger demeure toujours une intervention européenne, que bien des circonstances pourraient provoquer. On affirme que Lincoln, qui a jusqu'à présent fermé les yeux sur l'expédition du Mexique, serait à la veille de protester contre l'établissement du nouvel empire, et prêt, au besoin, à s'allier avec la Russie pour parer à toute éventualité. D'autre part, ceux qui, en Europe, ont d'avance pris le deuil de l'Union américaine, ne demanderaient pas mieux que d'avoir une occasion de relever la cause si compromise des rebelles. Les enfants perdus du parti *démocratique* dans le Nord travaillent dans le même sens. Avant les dernières victoires, ils n'avaient pas assez de mépris pour le gouvernement de Lincoln, qu'ils accusaient de faiblesse ;

aujourd'hui, ils le croient assez fort pour le pousser à la guerre contre la France et l'Angleterre. Ainsi, plus la fin approche, et plus les complications redoublent. Ce n'est donc pas le moment de retirer ses sympathies et ses prières à l'homme que Dieu paraît avoir choisi pour accomplir la plus grande œuvre du siècle.

Pour ce qui est de la dernière émeute de New-York et de l'état de l'opinion publique en général, nous recevons de M. Woodruff, bien connu pour l'actif intérêt qu'il porte à l'établissement des écoles du dimanche en Europe, des renseignements qui confirment pleinement l'appréciation qui a déjà été donnée ici même. Il rappelle d'abord que les émeutes américaines se recrutent à peu près exclusivement parmi des *étrangers* nouvellement débarqués et non parmi les Américains eux-mêmes; que la cause immédiate des troubles de New-York a été la crainte, de la part des ouvriers qui ont le monopole de certains travaux, de voir les nègres affranchis leur faire concurrence; la conscription n'a été ainsi qu'un simple prétexte. Pour ce qui est de l'opposition des démocrates, elle s'explique, non pas par le désir de voir poursuivre la guerre moins vigoureusement et par l'abandon de l'idée du rétablissement de l'Union, mais par des intérêts de parti qui poussent à une opposition plus ou moins systématique. Ne faut-il pas que les hommes dépossédés du pouvoir tiennent l'opinion publique plus ou moins en haleine afin de profiter de la première occasion favorable pour l'escalader de nouveau? Les objections qu'on fait valoir pour le moment sont les suivantes: 1° Quoique juste, la guerre est mal conduite; 2° le parti *républicain* se montre trop favorable à l'émancipation des nègres; 3° le gouvernement fédéral assume un pouvoir qui met en péril la souveraineté des états particuliers; 4° la liberté personnelle est compromise dans le Nord par suite des fréquentes arrestations de traîtres; 5° enfin vient le parti de la paix à tout prix, fraction peu nombreuse des démocrates, qui s'élève contre la conscription et demande qu'on rétablisse l'Union telle qu'elle était avant la guerre, en laissant les coudées franches à l'esclavage. Ces derniers ont reçu le nom de Copperheads (têtes de cuivre).

De toutes ces objections, celle qui a le plus touché les masses, si jalouses de leur liberté en Amérique, c'est la crainte de voir le gouvernement central se fortifier outre mesure. C'est pour cela qu'on a voulu lui donner une leçon et un avertissement, dans plusieurs élections locales, en nommant des hommes appartenant au parti contraire. Le même fait pourra se renouveler encore; mais il faut se garder d'en conclure que tous les citoyens honnêtes, à quelque parti politique qu'ils appartiennent, ne soient pas décidés à faire tous les sacrifices désirables pour obtenir le rétablissement de l'Union. Les démocrates viendraient au pouvoir, qu'ils ne pourraient pas, sous ce rapport, choisir une politique différente de celle des républicains. Ce sont donc de simples divisions quant au choix des meilleurs moyens pour atteindre un but sur lequel on est parfaitement d'accord.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Quelques jours de la vie d'un père; quelques pages intimes par F. B. Paris, J. Cherbuliez; Meyrueis. Genève, J. Cherbuliez. 1 vol. in-12. Prix:

Ceux auxquels s'adressent ces pages intimes sont, hélas! innombrables; nous le constatons avec tristesse, et cependant l'auteur lui-même, au milieu de son deuil, nous dit que les plus dépouillés sont en réalité les plus riches. Elles sont innombrables aussi les paroles de consolation et de souvenir adressées à des affligés ou écrites par eux. Néanmoins ce petit volume se distingue des autres productions de ce genre; il est neuf parce qu'il est individuel. Et pourtant il paraît étrange d'appeler neuf ce qui rend à chaque instant nos propres impressions. Ce père qui raconte comme pour lui seul ses douleurs, ses luttes, ses défaillances; qui sonde son propre cœur, qui interroge les mystères de la vie, qui prie, qui se résigne, qui espère, trouvera, par cela même un écho, dans les âmes; son livre fera du bien, car on y sent la présence de Dieu; c'est aux pieds

de son Père céleste que pleure ce père affligé. Il fera du bien aussi, et aura un facile accès dans les cœurs, parce qu'il n'a jamais en vue l'édification du lecteur et que c'est bien réellement pour lui-même qu'il cherche à comprendre les enseignements et à recueillir les fruits de l'épreuve. Enfin, l'une des précieuses qualités de ce volume, ce qui le fera vivre, c'est qu'il est plein d'idées et d'idées bien exprimées. On peut sentir l'épreuve aussi vivement et l'accepter avec autant de piété sans réussir à émouvoir, parce que, lorsqu'elle n'est pas saisie et interprétée par la pensée, l'émotion ne s'exprime jamais que d'une façon vague et qui n'a aucune prise sur l'âme. Quelques personnes trouveront même que l'élément intellectuel prédomine un peu sur le sentiment et la piété.

L'on voudrait faire taire toute critique devant l'expression d'une grande douleur. Mais, lorsqu'on a devant soi un livre, on est, quoique souvent à regret, forcé de le traiter comme tel. Le style de celui-ci est parfois un peu moderne; il rappelle trop celui de la littérature du jour pour ne pas rompre par moment l'impression sérieuse et vraie sous laquelle on se trouve. La plume exercée de celui qui nous donne ici ses impressions intimes retoucherait aisément un petit nombre d'images et de réflexions auxquelles on pourrait reprocher quelque recherche. Une simplicité plus grande parlerait encore plus sûrement à nos cœurs.

Nous croyons que ceux qui liront ce touchant ouvrage, éprouveront pour l'homme qui nous ouvre ainsi son âme autant de reconnaissance que de sympathie. Chaque jour fait des blessures nouvelles qu'il aidera à bander, et, en réveillant bien des souvenirs douloureux, ses expériences serviront, on peut l'espérer, à sanctifier encore des épreuves anciennes, mais que la grâce de Dieu destine à être jusqu'à la fin une source de bénédictions.

C.

LES FORGES DE LA GRÉSINHE, par J. P. Lafon. Paris, 1862. — 1 vol.; prix : 1 fr. 50.

Il n'est que trop de personnes qui recherchent surtout, dans les livres religieux dont le cadre est fictif, des aventures intéressantes ou romanesques, et qui passent légèrement sur les leçons morales que les auteurs voulaient leur présenter. Nous les prévenons qu'elles seront déçues en lisant ce petit volume. Mais les âmes sérieuses y trouveront, avec édification, la peinture des obstacles qui éloignent les hommes de la foi, et des victoires que l'Evangile remporte sur les cœurs. L'auteur nous transporte dans la Grésinhe, magnifique forêt du sud-ouest de la France, où les forges de la riche famille de Bolbec occupent des centaines d'ouvriers. M. de Bolbec, absorbé par de vastes entreprises commerciales; son frère Pierre, célibataire, savant distingué, mais éloigné de l'Evangile par l'orgueil de la science; Mme de Bolbec, mère tendre et dévouée, mais aimant ses enfants plus que Dieu; M. Edouard, jeune homme, qui a donné de bonne heure son cœur au Seigneur, et son frère Charles, médecin et esprit fort, pour qui la piété n'est que l'effet de l'exaltation; Sara, Hélène et Louise, aimables jeunes personnes, mais lancées dans le tourbillon des brillantes sociétés de Paris, où la famille de Bolbec passe l'hiver; enfin M. Maluit, pasteur évangélique, déployant, avec sa compagne, un zèle apostolique au milieu de cette population ouvrière au service de la maison de Bolbec: tels sont les principaux personnages qui figurent dans les *Forges de la Grésinhe*.

L'auteur s'attache à nous montrer les divers effets de la prédication de l'Evangile et des soins pastoraux. Ici une conversion prompte et décidée, là le développement progressif d'une âme chez qui la lumière spirituelle augmente comme celle du jour. Ailleurs on voit les mœurs de toute cette population s'améliorer, et la prospérité matérielle suivre des habitudes d'activité, de sobriété et d'économie. L'héroïsme chrétien apparaît aussi parfois au sein de l'épreuve; ou bien la mort paisible et sereine d'un vrai croyant vient couronner une vie de foi et de fidélité. Nous avons lu avec intérêt et édification ce petit volume de 155 pages, et nous nous plaisons à en recommander la lecture.

A. MEYLAN.

L'HOMME ET LE SINGE OU LE MATÉRIALISME MODERNE par Frédéric de Rougemont. Neuchâtel, 1863.

LE GRAND CREDO DU XIXe SIÈCLE. Lettre à un pauvre d'esprit par un esprit fort. Genève, 1863.

M. le professeur Vogt, de Genève, a donné, d'abord à Neuchâtel, puis à la Chaux-de-Fonds, deux conférences sur *l'histoire naturelle de l'homme et sa classification*. A cette occasion, il a professé un matérialisme si grossier qu'on est tenté de se demander si l'auteur est vraiment sérieux. D'après lui nous avons pour père un singe, et une guenon nous a allaités. Voilà pour notre origine. Quant à notre nature: « L'homme est ce qu'il mange, sans nourriture pas de cerveau; sans phosphore dans le cerveau pas de pensée»; d'où il résulte qu'un gros mangeur sera nécessairement un grand penseur. D'après cela le but de l'existence doit être « d'activer le renouvellement de la matière, et, pour mieux jouir de la vie, de produire abondamment du phosphore en mangeant et buvant bien. » Avec un tel système, il n'y a plus de morale possible; et aussi M. Vogt nous apprend-il que « la liberté humaine est un non-sens, que la responsabilité n'existe en aucune façon; que le péché est un mot qui ne signifie rien; que amour et haine, générosité et trahison, meurtre, crime, hypocrisie, sont les conséquences nécessaires de certaines combinaisons du cerveau; que tout est permis à l'homme de ce qu'il peut faire pour la satisfaction de ses penchants naturels. »

On peut s'étonner du patronage que la Société d'Utilité publique de Neuchâtel a cru devoir accorder à une doctrine aussi immorale; mais ce qu'il y a d'affligeant, c'est que cette doctrine ait été goûtée à la Chaux-de-Fonds par un nombreux auditoire. Il y a là toute une révélation sur les ravages qu'a déjà exercés l'incrédulité moderne. Aussi, alarmé à bon droit des conséquences fâcheuses que pourraient avoir les conférences de M. Vogt, M. F. de Rougemont est descendu courageusement dans l'arène; et, soutenu par sa foi et par sa science, il a réfuté les sophismes du professeur de Genève, et prouvé par des faits la fausseté de ses assertions. Quiconque lira son travail, aussi consciencieux qu'intéressant, comprendra l'impression qu'en a reçue ce jeune homme qui, après avoir entendu M. Vogt avec tous ses arguments, ne savait plus où il en était, et qui sortant de la conférence de M. de Rougement, disait à un de ses camarades: « Ce soir, je me suis retrouvé. »

A Genève le matérialisme moderne a pour soutiens les rédacteurs du *Rationaliste*; c'est contre leurs vues qu'est dirigé le *Grand credo du XIXe siècle*. Le spirituel auteur de cet opuscule, feignant de partager les idées des Vogt etc., et adoptant leur langage, les persifle avec une verve et un mordant qui rappellent parfois les célèbres lettres dirigées contre les Pères Jésuites. « Débarrasse-toi de ton Dieu, de ton Christ, de ta bible, de ta morale qui te gêne; garantis-toi du froid, du chaud; quand tu mangeras, aie le dos au feu et le ventre à table; — pour bien digérer fais-toi un estomac chaud, et pour échapper aux peines de la vie, donne-toi un cœur froid, pense à toi uniquement; c'est là la suprême sagesse. » Certes contre de pareilles aberrations, il est permis ou jamais d'user de l'arme du ridicule.

P. B.

PUISSANCE DE L'EVANGILE. Trois discours apologétiques par Jaques Martin, ancien pasteur à Genève. — Genève 1863.

L'auteur de ces discours n'est pas du nombre de ceux qui s'effraient des attaques dirigées contre l'Evangile: il sait que la lutte est une condition de vie en toutes choses, et que sans elle il n'y a pas de convictions fermes, profondes et personnelles. Mais pour qu'il y ait lutte, il ne faut pas que les adversaires soient seuls à parler: les chrétiens doivent aussi faire entendre leur voix. C'est pour obéir à ce devoir que M. Martin a publié trois discours qu'il a prêchés à Genève, et dans lesquels il considère l'Evangile en face de la raison, — en face de la vie, — et en face de la mort. Au fond c'est une réfutation du déisme; et ce sujet, qui eût été en place dans des Conférences d'hommes, a dû tout au moins paraître un peu étrange à des fidèles réunis pour s'édifier, et pour la plupart étrangers aux erreurs que l'auteur s'attache à combattre. Sans s'en rendre compte, M. Mar-

naturelle, plus qu'une question d'apologie. Cependant, c'est à l'histoire naturelle, et tout spécialement à l'ouvrage de M. de Quatrefages, que nous allons d'abord emprunter les éléments essentiels de ce travail, sans nous préoccuper des données de l'ordre religieux; nous rechercherons ensuite quelles en sont les applications au point de vue de la révélation.

Nous commencerons donc par dégager cette question de toute préoccupation religieuse, en nous réservant de rechercher plus tard si le christianisme rend compte des faits observés. De célèbres naturalistes, tels que Blumenbach, Linnée, Buffon, Cuvier, Humbolt et d'autres se sont déjà prononcés pour l'unité de l'espèce humaine, mais ils n'ont pas dit le dernier mot, et d'ailleurs ce sont les faits et non pas les noms qu'il s'agit de peser, ainsi que le disait M. le Dr H. Hollard, dans le cours qu'il donnait en 1842 à l'Académie de Lausanne sur la *Philosophie de la nature*, et onze ans plus tard, dans un ouvrage intitulé : *de l'Homme et des races humaines*. Le savant professeur établit nettement que l'humanité constitue un règne distinct du règne animal, et il montre par l'étude des divers types et par leur distribution sur la surface du globe, combien sont insensibles les nuances qui relient ces groupes les uns aux autres, de telle sorte qu'on ne saurait trouver les lignes de démarcation qui doivent exister entre des espèces différentes. Après avoir apprécié les caractères différentiels des types humains et recherché les causes de ces diversités, M. Hollard conclut à l'unité de l'espèce humaine.

I

ANALYSE DE L'OUVRAGE DE M. A. DE QUATREFAGES SUR L'UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

L'humanité forme un règne à part. — Définition de l'espèce. — Fixité et variabilité. — Histoire des races. — Influence du milieu. — Variations physiologiques et anatomiques, coloration, taille, etc. — Origine des variétés. — Hérédité. — Métissage. — Hybridation. — Conclusion.

Pour M. de Quatrefages, déterminer les relations existantes entre les groupes humains, c'est précisément répondre à la question posée. Selon lui, c'est aux naturalistes seuls que revient de droit la tâche de résoudre ce problème, et, si l'on se place exclusivement sur le terrain des sciences naturelles, il nous paraît impossible, dit-il, de ne pas conclure en faveur de la doctrine monogéniste, c'est-à-dire de celle qui regarde tous les hommes comme appartenant à une seule et même espèce, et tous les groupes humains comme dérivant d'un type primitif unique. On ne doit cependant pas se dissimuler que la diversité de ces groupes apparaît d'abord comme un problème des plus ardus, mais la comparaison avec les plantes et avec les animaux nous enseigne bientôt que ce fait n'est pas isolé, qu'on le retrouve dans les deux règnes organiques universellement admis, et que les lois de la physiologie ordinaire l'expliquent, au moins dans ce qu'il a de général. Il importe donc de rappeler les principales lois communes à tous les êtres vivants et les règles physiologiques les plus essentielles qui trouvent ici leur application ; il est nécessaire d'examiner quelle est la valeur des mots sur lesquels roule le débat, de rechercher les phénomènes d'hérédité et les actions du milieu qui jouent un rôle si important dans toutes les questions secondaires d'où dépend la solution du problème général.

M. de Quatrefages, ainsi que M. Hollard, distingue bien nettement le règne humain du règne animal. De même que la force physico-chimique est la cause inconnue des phénomènes propres aux corps bruts, de même c'est la vie, cause également inconnue aux naturalistes, qui caractérise les règnes supérieurs. L'animal s'élève au-dessus du végétal en ce qu'il a

la sensibilité et la locomotion, soit le mouvement volontaire; et l'homme, pour présenter un règne à part doit aussi posséder certains caractères qui ne se retrouvent pas dans les autres règnes. On ne saurait trouver ces caractères nouveaux dans la composition anatomique, ni dans l'organisation de l'homme. Son intelligence, quelque supérieure qu'elle soit à celle de l'animal, ne présente au fond qu'une différence du moins au plus. La parole elle-même, malgré toute sa supériorité sur ce qu'on appelle le langage des oiseaux et des mammifères, n'est pas aux yeux de notre auteur un phénomène radicalement nouveau. Les facultés du cœur, l'affection et la haine, sont naturelles à l'animal; mais ce qui est complétement étranger à celui-ci et exclusivement propre à l'homme c'est la *moralité*, la conscience du bien et du mal, l'idée de vertu et de vice, d'homme de bien et de scélérat. Ces notions se retrouvent dans tous les groupes d'hommes, et c'est sur ce fondement que reposent les institutions sociales de tous les peuples et en particulier des nations les plus avancées, tandis que rien de pareil ne peut être observé chez les animaux. Il en est de même des croyances universellement répandues dans l'humanité relativement à une existence future après la destruction du corps, à un monde autre que celui qui nous entoure et à certains êtres mystérieux d'une nature supérieure qu'on doit redouter ou vénérer. En d'autres termes, la notion de la Divinité et celle d'une autre vie sont tout aussi généralement répandues que celle du bien et du mal, ce qui constitue un deuxième caractère du règne humain qui peut être désigné par le mot de *religiosité*.

On a souvent affirmé, il est vrai, que quelques peuplades sont dépourvues de toute idée religieuse, mais on n'ignore pas la légèreté avec laquelle ont été formulées ces assertions, souvent contredites par le récit de superstitions, et plus on apprend à connaître ces populations, plus on obtient de renseignements qui montrent l'inexactitude de ces jugements. Il n'est pas jusqu'aux Australiens qui ont la foi à une vie et à un monde à venir [1]. Bien qu'on puisse croire, au premier abord, comme le remarque Livingstone, que certaines peuplades professent l'athéisme le plus absolu, quelque dégradées qu'elles soient il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu ni de leur parler de la vie future.

La moralité et la religiosité, manquant chez tous les animaux, sont bien les caractères ou les attributs qui distinguent l'humanité de l'animalité. Si ces caractères ne sont pas produits par des organes spéciaux, ils n'en ont pas moins la même valeur que ceux qui ont servi à la nomenclature de Linnée quand il définit les végétaux des *corps organisés vivants non sentants*, et les animaux des corps organisés vivants, *sentant et se mouvant spontanément*. Voilà la sensibilité et la spontanéité devenues à leur tour des caractères, des attributs, bien qu'elles ne tombent pas sous les sens. Pour la définition de l'homme, il suffira d'ajouter qu'il est en outre doué de *moralité* et de *religiosité*.

« En résumé, l'homme est pesant et soumis aux forces physico-chimiques comme les corps bruts; il est organisé comme les végétaux et les animaux: comme ces derniers, il sent et se meut volontairement. Dans son être matériel, il n'est donc qu'un animal perfectionné à certains égards.... Son intelligence, bien plus complète et incomparablement plus développée, l'élève infiniment au-dessus de tous les animaux, mais ne suffit pas à l'en séparer. S'il est un être à part, s'il doit former un règne, c'est que des facultés d'un ordre tout nouveau se manifestent en lui. »

Après avoir séparé l'homme du reste de la création, il importe de remarquer que tous les autres règnes sont divisés en

[1] Habitations lacustres des temps anciens et modernes, pag. 389.

groupes subordonnés. Le règne animal, par exemple, se partage en *embranchements*, dont chacun renferme un certain nombre de *classes*, partagées elles-mêmes en *ordres*. Au-dessous viennent les *familles*, composées de *genres*, formés de la réunion d'*espèces ;* or l'espèce étant le terme fondamental, l'UNITÉ, les *races* et les *variétés* représentent les fractions de cette unité.

Les populations humaines ne se prêtent point à une semblable répartition. Quelle que soit la doctrine fondamentale des anthropologistes, la question controversée est de savoir si l'humanité est un genre subdivisé en espèces distinctes, ou si elle se compose d'une seule espèce ; en d'autres termes, les traits distinctifs qu'on remarque chez les hommes sont-ils des caractères spécifiques, établissant ainsi la pluralité des espèces, ou bien simplement des caractères de race qui n'infirment point l'unité d'espèce ?

Avant d'aborder ce grand problème, voyons tout d'abord ce qu'il faut entendre par l'*espèce*. Elle repose sur deux sortes de considérations, sur des faits de ressemblance et des faits de filiation, et sa définition doit être la même pour les divers règnes organiques, car chez la plante, comme chez l'animal, il y a des époux et des épouses, des pères et des mères, des fils et des filles. Des actions de milieu très diverses et parfois l'hérédité elle-même donnent lieu à des modifications qui forment des *variétés* et des *races*, mais non pas des espèces nouvelles, en sorte qu'on peut dire que ***l'espèce est l'ensemble des individus plus ou moins semblables entre eux qui sont descendus ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession non interrompue de familles.***

La *fixité* et la *variabilité* de l'espèce nous conduiront à des notions nouvelles. La fixité est suffisamment établie par la découverte, dans les tombeaux de l'époque des premiers Pharaons, de végétaux dont les espèces et même certaines races n'ont pas varié jusqu'à nos jours. Plus d'une découverte faite dans les lacs de la Suisse conduit au même résultat, également confirmé par des graines trouvées dans les sables du diluvium. Les mammifères dont les squelettes sont réduits à l'état fossile, présentent, au milieu d'espèces très diverses et souvent éteintes, des individus d'espèces identiques à celles qui vivent encore de nos jours dans les mêmes lieux, malgré les changements éprouvés par notre globe. D'après Agassiz, les mollusques et les zoophytes du golfe du Mexique auraient conservé tous leurs caractères pendant deux mille siècles.

Cette fixité reconnue par Cuvier, Blainville et leurs disciples, n'exclut point une certaine variabilité, qui ne s'étend pas aux caractères essentiels de l'espèce, mais dont la connaissance permet seule de résoudre avec sûreté le grand problème de l'unité ou de la multiplicité des espèces humaines.

Tout d'abord, on doit remarquer que l'individu n'est jamais identique à lui-même dans tout le cours de sa vie, et, indépendamment des modifications constantes qu'apporte l'âge, on voit parfois dans les races blanches, la coloration noire se montrer d'une manière partielle ou temporaire, tout comme on a des exemples bien authentiques de nègres devenus blancs vers l'âge de quinze ou seize ans ; mais, à côté de ces faits exceptionnels, il existe des nuances qui font que deux familles ne sont jamais exactement semblables et qui permettent de distinguer les frères et les sœurs de la même famille. Dès que ces nuances dépassent une certaine limite, elles donnent naissance à la *variété* qui n'est autre qu'***un individu ou un ensemble d'individus appartenant à la même génération sexuelle et qui se distingue des autres représentants de la même espèce par un ou plusieurs caractères exceptionnels***. Lorsque les caractères qui distinguent une variété deviennent héré-

ditaires, il se forme une *race* qui est *l'ensemble des individus semblables appartenant à une même espèce, ayant reçu et transmettant par voie de génération les caractères d'une variété primitive*.

Le nombre des races étant indéfini et étant susceptible de se subdiviser, on voit combien les modifications du type spécifique primitif peuvent subir de changements. « Considérée à ce point de vue, chaque espèce nous apparaît comme un arbre dont la tige élevée fournit en tous sens et à diverses hauteurs des branches maîtresses plus ou moins nombreuses, sous-divisées elles-mêmes en branches secondaires, en rameaux, en ramuscules, tous distincts et cependant tous issus médiatement ou immédiatement du tronc primitif. Pour pousser la comparaison jusqu'au bout, on peut dire que dans cet arbre hypothétique les variétés sont représentées par les bourgeons avortés. » — Cette image reproduit bien les relations existant entre l'*espèce*, la *race* et la *variété*. Et maintenant, qu'on suppose le tronc de cet arbre caché sous terre, comment reconnaître si les maîtresses branches qui sortent isolément du sol sont les produits communs de ce tronc ou bien les tiges d'autant d'arbres distincts ? C'est précisément de cette manière que se pose la question lorsqu'il s'agit de l'homme, aussi faut-il entrer dans une étude comparative et faire d'abord l'*histoire des races*.

L'une des causes qui influent tout particulièrement sur la formation des races, est le *milieu* dans lequel elles vivent, et ce milieu ne comprend pas seulement le climat, mais toutes les influences physiques, sociales, intellectuelles et morales qui peuvent agir sur les êtres organisés. C'est même cette possibilité de se modifier qui permet à l'espèce de s'accommoder à des conditions nouvelles.

Sous l'action d'agents naturels, se produisent les *races sauvages* d'animaux qu'on doit distinguer des *races domestiques* formées sous l'influence directe de l'homme, et lorsque ces dernières recouvrent leur liberté on leur donne le nom de *races marronnes*.

Les *races sauvages* ou *naturelles* se retrouvent chez les végétaux, qui présentent souvent entre deux formes très différentes une série graduée d'individus passant de l'une à l'autre par nuances insensibles et constatant l'unité d'espèce, ce dont on avait douté avant de connaître suffisamment les intermédiaires. La même observation s'applique à l'étude des coquillages et même des mammifères, où les différences qui séparent certaines races sont parfois très considérables.

Les *races domestiques* ou *artificielles* résultent de modifications dans les conditions d'existence, rendues plus énergiques par l'intervention de l'homme. La culture obtient de nombreuses variétés de fruits, mais aussi de véritables races qui se reproduisent spontanément par semis. Une seule plante a donné naissance à nos races si diverses de radis, de raves et de raiforts. Une centaine de races environ sont issues du choux sauvage de nos contrées.

Les espèces animales, bien moins nombreuses que celles des végétaux, nous présentent un intérêt tout particulier. Le serin des Canaries, introduit en Europe vers le milieu du XVme siècle, n'a pas tardé à produire des races diverses par la couleur, par la taille, par la longueur des jambes et quelque peu par le chant. Le pigeon domestique, dès une très haute antiquité, a subi des modifications nombreuses et profondes qui ont toutes le biset pour souche commune. Il n'est pas toujours facile de remonter à la source originaire des mammifères, ainsi du bœuf. Il n'en est pas de même de l'âne, dont le type sauvage est l'onagre. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a démontré comment les diverses races de chèvaux descendent de l'espèce sauvage conservée dans le centre de l'Asie. Mais pour se faire une idée complète de l'empire que

l'homme peut exercer sur un être vivant, c'est le chien qu'il faut étudier. « On peut dire de cette espèce que l'homme lui a tout demandé et qu'elle lui a tout donné. Il a fait du chien une bête de somme, une bête de trait, de chasse, de garde, de guerre; il s'est adressé à l'intelligence, à l'instinct, comme au corps; l'être entier s'est plié à toutes les exigences; la mode, le caprice, s'en sont mêlés, et ils ont été satisfaits aussi bien que les besoins réels et cela de toute antiquité. La Bible et les Védas, le Chou-King et le Zend-Avesta parlent du chien; les plus anciens monuments de l'Egypte nous le montrent ayant déjà donné des races nombreuses, une entre autres à oreilles pendantes, signe indubitable d'une domestication déjà fort ancienne. Mais aussi quelle variété infinie, quels contrastes dans ces races! Placez à côté du grand chien des Philippines, dont la taille dépasse celle de toutes les races européennes, le bichon que nos grand' mères cachaient dans leur manchon; à côté du lévrier aux jambes si longues, si grêles, qui force le lièvre à la course, le basset à jambes torses, si bien fait pour se glisser dans un terrier; à côté du chien turc, à la peau entièrement nue, le barbet qui semble porter une toison; comparez le chien des Pyrénées au bouledogue, le chien de Poméranie au griffon, le terre-neuve au chien courant, et vous n'aurez encore que des notions imparfaites sur ce monde de chiens qui embrasse les formes les plus différentes, les instincts les plus divers. » Toutes ces races, qui forment les degrés insensibles de la série, descendent d'une même souche, le chacal. L'influence de l'homme sur la domestication est d'autant plus forte lorsqu'elle s'exerce avec intelligence. On produit des bœufs, des moutons, des chèvres sans cornes, des béliers à trois, quatre et même cinq cornes, tandis que tous les moutons sauvages, vivants et fossiles, n'en ont que deux. On le voit, tout dans l'étude des races domestiques conduit à la doctrine de l'unité d'origine, de l'unité d'espèce.

Les races *libres* ou *marronnes*, formées sous l'empire successif de la servitude d'abord, puis d'une liberté reconquise, n'ont encore été que peu étudiées. Cependant, toute race végétale ou animale qui échappe à la culture, à la domesticité, perd un certain nombre des caractères qu'elle leur devait et se rapproche du type sauvage, mais non sans conserver certains traits distinctifs.

C'est le cas maintenant de faire une première application de ce qui précède à l'histoire de l'homme. On a vu que l'une des raisons qui conduisent constamment les naturalistes à ramener les races les plus diverses à un type spécifique unique est l'existence de passages gradués d'une race à l'autre. Ces degrés insensibles entre les types les plus variés ne se présentent nulle part d'une manière plus frappante que dans l'humanité, où l'on ne saurait tracer entre les races des lignes de démarcation absolues et où l'on passe par une foule de nuances d'un extrême à l'autre, de l'homme noir à l'homme blanc. D'autre part, ceux de la même couleur ne présentent point des types constants. Tous les nègres n'ont pas les cheveux laineux, plusieurs d'entre eux reproduisent le type grec. Telle population noire se rapproche par les traits de celles de l'Europe, et dans le cœur de l'Afrique centrale, Livingstone a trouvé sur les bords du Zambèze des peuplades dont le teint varie du brun foncé à l'olivâtre. Enfin de gradations en gradations, de nuances en nuances, on arrive du nègre à l'Arabe sans qu'on puisse dire où l'un des types finit et où l'autre commence. Le même spectacle se reproduit partout par l'entre-croisement des caractères qui existent entre les groupes d'hommes, en sorte que ces groupes apparaissent comme autant de races issues d'une seule espèce. Toutefois la portée de ce grand fait ressortira mieux plus tard.

Il faut convenir que celui qui n'a pas

étudié sérieusement ces questions, doit être porté à voir dans le nègre et le blanc les représentants de deux types originairement distincts et à s'exagérer la valeur de ces modifications ; toutefois nous avons déjà remarqué des variations non moins grandes dans les mêmes espèces du règne végétal et du règne animal. Une étude plus approfondie de la *nature de ces variations* montre qu'elles portent sur les propriétés physiologiques aussi bien que sur les traits anatomiques, car les différences extérieures se rattachent à des modifications bien plus profondes auxquelles n'échappe point la charpente osseuse. C'est ainsi qu'il existe même une race de bœuf qui possède quatorze paires de côtes au lieu de treize. Il n'est pas jusqu'aux facultés psychologiques, qui, après avoir été modifiées, deviennent héréditaires et constituent de véritables caractères de race, comme on le remarque entre autres chez le chien, dont on peut bien dire scientifiquement qu'il chasse de race, de telle sorte que les habitudes acquises, transmises par voie de génération, prennent le caractère d'instincts qui n'ont pas toujours été inhérents à la nature primitive de l'animal. Si des variations de cette nature, physiologiques, anatomiques et psychologiques, étaient constatées chez l'homme, on ne serait point en droit, on le voit, de conclure de ce fait à la pluralité des espèces.

Examinons si l'*étendue des variations* conduit peut-être à un autre résultat.

De tous les caractères présentés par les groupes humains, ceux qui varient le plus et dans les limites les plus étendues sont sans contredit les caractères qui tiennent à la *coloration*, dont les nuances vont du blanc rosé au noir. Au premier abord on peut croire que la peau présente chez le nègre et le blanc des différences radicales, et cependant l'étude la plus attentive montre qu'elle est composée des mêmes parties et des mêmes couches disposées dans le même ordre. « Chez l'un et chez l'autre, ces couches présentent les mêmes éléments, associés ou groupés d'une manière identique ; sur un seul individu appartenant à la race blanche, on peut trouver à diverses régions du corps la peau de l'homme noir et la peau de l'homme jaune, c'est-à-dire la peau des trois extrêmes que présentent les groupes humains, avec tous leurs caractères les plus intimes et les plus profonds. »

Pour mieux comprendre ce dont il s'agit, il importe de rappeler que la peau considérée dans son ensemble est composée essentiellement de trois couches, du *derme*, de l'*épiderme* et d'un *corps muqueux*. Le derme et l'épiderme sont les mêmes dans toutes les races humaines, et le corps muqueux, qui les sépare, est le siége de la coloration. Il est formé de cellules superposées qui ne diffèrent que par leur contenu. Celui-ci, presque incolore dans la plupart des régions du corps, ne présente qu'une légère teinte jaunâtre qui se forme chez les races jaunes et chez les blancs eux-mêmes quand ils ont le teint brun ; chez le nègre il devient d'un noir plus ou moins brunâtre.

Voilà à quoi se réduit ce phénomène de la coloration, qui ne résulte en aucune manière d'éléments organiques nouveaux. Sa valeur est d'autant moins réelle que chaque teinte spéciale ne concorde pas toujours avec les caractères les plus importants propres à certains groupes humains. Tous les noirs ne sont pas des nègres, car il en est qui se rattachent par une parenté incontestable aux populations les plus blanches. Bien plus, l'Européen porte sur lui, à diverses régions du corps, des *échantillons* de la peau caractéristique des principaux groupes humains. L'aréole mammaire ne doit sa couleur spéciale qu'à la présence d'une peau identique de tout point avec celle du nègre ; il en est de même des taches de rousseur et des grains de beauté, qui ne proviennent que de ce que sur certains points la coloration du corps muqueux est plus foncée.

Les phénomènes de coloration des yeux, des cheveux, ou même de parties plus profondes, conduisent aux mêmes conséquences et rappellent à tous égards, ainsi que les précédents, les faits que présentent les caractères de race; aussi les retrouvons-nous bien plus prononcés encore chez nos animaux domestiques. — La peau du corps est jaunâtre dans la poule de Cochinchine, blanche dans la poule gauloise et noire dans les races qui se sont formées sur divers points de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique. Chez ces poules nègres, la couleur noire pénètre à l'intérieur du corps et provient des mêmes faits de coloration que chez les races humaines. Quant aux cheveux et aux villosités de l'homme, ils sont loin de présenter des variations aussi grandes que les poils et les plumes de nos races domestiques. Il en est de même de caractères plus importants que ceux mentionnés jusqu'ici.

La *variation de la taille* entre les groupes humains les plus extrêmes est trois à quatre fois moins étendue que chez certains animaux. — L'étude des proportions générales du corps conduit à un résultat tout semblable. — On peut compter de treize à quinze vertèbres dorsales chez le cochon ; le nombre des pièces qui composent la colonne vertébrale de l'homme est partout le même, et si quelque fait exceptionnel a été observé, il n'a jamais formé le caractère d'une race. — Les variations dans la forme du crâne de l'homme sont de beaucoup dépassées chez les races d'animaux domestiques. — Les facultés instinctives et psychologiques ne se modifient pas moins chez certaines espèces animales que chez l'homme. La domestication a rendu le cochon animal diurne, de nocturne qu'il était naturellement. Le castor, traqué par le chasseur, cesse de se réunir en familles nombreuses, de construire des digues et des cabanes, pour vivre seul dans un terrier. De social et bâtisseur, il devient solitaire et fouisseur. On ne saurait certainement citer rien de semblable chez l'homme, malgré les exagérations de ce qui a été dit sur les nègres, puis entr'autres sur les Australiens, qui sont manifestement le produit du croisement des véritables nègres orientaux avec un élément jaune ou malayou. Dans tous les cas, l'étendue des variations entre les groupes humains les plus éloignés est bien moindre que dans les races végétales et animales.

L'*origine des variétés* est un problème difficile à résoudre ; cependant on ne saurait méconnaître l'influence de l'*hérédité*, c'est-à-dire de cette force en vertu de laquelle le parent tend à se répéter dans son produit. Ce qui frappe, ce n'est pas la reproduction de l'espèce, mais les différences qui se manifestent de père à fils et de frère à frère ; or, l'une des sources des variations du type premier provient de ce que le descendent est le produit de deux actions qui, quelque semblables qu'on les suppose, ne peuvent jamais être identiques. A cette cause de variations s'en ajoute une autre déjà mentionnée plus haut : c'est l'*action du milieu*, dont la complication des phénomènes échappe souvent à l'investigation, mais qui ne se révèle pas moins par des résultats incontestables, de telle sorte qu'à un moment donné apparaissent des individus fort éloignés sous certains rapports de leur type spécifique et qui peuvent devenir le point de départ d'autant de races nouvelles.

C'est surtout en examinant les races domestiques qu'on peut se rendre compte de l'influence du milieu sur la formation des races. « A chaque besoin particulier correspond une race spéciale, et l'homme obtient de la même espèce le bœuf de trait, le bœuf de boucherie ou la vache laitière ; le lévrier, le dogue, le bichon ou le chien d'arrêt. Que le besoin ou le caprice vienne à changer, les races changent de même, et le cheval carrossier de Normandie remplace les destriers que les hauts barons du moyen âge tiraient de la

même province. Aujourd'hui, on peut dire que l'homme pétrit et façonne certains êtres vivants comme la matière morte. D'un type donné, il tire à peu près tout ce qu'il veut. Il rompt à son gré l'équilibre naturel des organismes et fait des animaux tout graisse comme le porc de Leicester, tout os et tout muscles comme le cheval anglais, tout graisse et muscles comme le bœuf durham, ne laissant des autres organes, des autres appareils, que ce qui est indispensable à l'entretien de la vie..... L'homme n'agit sur l'animal qu'à l'aide des deux forces que nous avons trouvées partout jusqu'ici, le milieu et l'hérédité; et si dans certains cas il use de son intelligence pour les diriger et en obtenir des effets déterminés d'avance, souvent aussi il les met en jeu involontairement et à son insu. »

Il serait superflu d'insister sur les variations que présente la même race d'hommes et parfois la même famille. Si l'on mettait le même soin que pour certaines espèces domestiques à perpétuer ces variétés, on obtiendrait des résultats pareils; mais l'hérédité et le milieu n'en agissent pas moins sur les hommes, et là où ils agissent avec persistance ils produisent une certaine fixité de types propre à des peuples nombreux. Cette fixité n'est du reste point immuable, dès que les causes qui la maintiennent viennent à être modifiées. Le nègre dans le nord des Etats-Unis prend une couleur grisâtre, et, même dans le sud, si la couleur se conserve, la tête et le corps se rapprochent de plus en plus de la configuration européenne. « Nous ne voulons pas toucher à la question brûlante de l'esclavage, dit M. Elisée Reclus, nous constaterons seulement un fait certain, le progrès constant des nègres dans l'échelle sociale. Même sous le rapport physique, ils tendent sans cesse à se rapprocher de leurs maîtres. Les nègres des Etats-Unis n'ont plus le même type que les nègres d'Afrique. Leur peau est rarement d'un noir velouté, bien que presque tous leurs ancêtres aient été achetés sur la côte de Guinée; ils n'ont pas les pommettes aussi saillantes, les lèvres aussi épaisses, le nez aussi épaté, la laine aussi crépue, la physionomie aussi bestiale, l'angle facial aussi aigu que leurs frères de l'ancien monde. Dans l'espace de cent cinquante ans, ils ont, sous le rapport de l'apparence extérieure, franchi un bon quart de la distance qui les séparait des blancs. » Le type anglo-saxon lui-même se modifie dans les colonies, et d'après les témoignages les plus divers il a enfanté une nouvelle race blanche, la *race yankee*.

Ces modifications peuvent même se produire sans changer de climat. « A la suite des guerres de 1641 et de 1689, entre l'Angleterre et l'Irlande, de grandes multitudes d'Irlandais furent chassés des comtés d'Armagh et de Down, dans une région montagneuse qui s'étend à l'est de la baronnie de Flews jusqu'à la mer..... A la suite des effets désastreux de la faim et de l'ignorance, la bouche de ces Celtes irlandais s'est projetée en avant; les dents sont proéminentes, les gencives saillantes, les mâchoires avancées, le nez déprimé. » A la couleur près, ce sont les traits des nègres les plus inférieurs.

Dans des conditions défavorables, la race la mieux douée perd son rang et cela bien plus promptement qu'on ne l'admet d'ordinaire. Qu'on juge des effets qu'ont dû produire dans cette lutte de l'existence des séries de siècles, et comment s'étonner des différences que présentent les groupes humains!

Si les différences de climat et de genre de vie réagissent sur les individus d'une même espèce de manière à créer des races distinctes, le *métissage*, c'est-à-dire le croisement d'individus de races différentes, est une source féconde de nouvelles modifications qui se produisent soit naturellement, soit artificiellement. Chacun a pu observer ce croisement dans les végétaux, et les éleveurs savent que la

difficulté n'est pas de croiser les races, mais bien de les maintenir pures. En revanche, l'*hybridation*, qui est le croisement entre individus d'espèces différentes, montre des faits diamétralement opposés. D'après les botanistes les plus éminents, les hybrides sont d'une rareté extrême chez les végétaux. On peut dire qu'il en est de même chez les animaux et qu'ils ne présentent point la fécondité des métis, qui est continue et indéfinie, soit entre eux, soit avec les races mères, tandis que chez les hybrides elle est tellement restreinte qu'elle ne se manifeste que dans des cas très exceptionnels. Ces observations basées sur des faits, soit dans le règne végétal, soit dans le règne animal, nous conduisent à une nouvelle et importante distinction entre la race et l'espèce. — Voyons si le croisement des groupes humains se rattache à l'hybridation ou au métissage, ou en d'autres termes s'il présente les caractères d'espèces différentes ou de races d'une même espèce.

Il n'est pas besoin de longs développements pour montrer ce qui se passe entre les deux extrêmes, entre le nègre et le blanc; il suffit de rappeler ces maîtres d'esclaves, éleveurs de *mulâtres* qu'ils destinent à alimenter un infâme commerce. En Amérique, et non pas sur ce continent seulement, le croisement entre les indigènes, les blancs et les nègres présente bien nettement le caractère du métissage et la fécondité de ces produits eux-mêmes ne saurait être contestée. C'est même par degrés insensibles qu'on passe de l'homme rouge au blanc et de celui-ci au noir, en sorte que ces trois groupes sont bien les races d'une même espèce. Quant aux assertions par lesquelles plusieurs naturalistes ont cherché à présenter comme des hybrides les produits résultant du croisement de groupes humains différents, c'est dans l'ouvrage de M. de Quatrefages qu'il faut voir à quoi elles se réduisent, ainsi que les objections faites à la doctrine monogéniste.

En résumé, il ressort de cette étude que l'espèce, telle qu'elle est admise dans le règne végétal et dans le règne animal, est parfaitement applicable à l'humanité tout entière, chez laquelle on ne rencontre point des variations aussi profondes que celles qui caractérisent plusieurs races animales de la même espèce. Reconnaissons donc avec notre auteur que, s'il n'y a qu'une seule physiologie générale, soumettant aux mêmes lois tous les êtres organisés, ***il n'existe qu'une seule espèce d'hommes, dont l'ensemble forme un règne distinct de l'animalité.*** M. de Quatrefages envisage même l'homme comme originaire d'une seule contrée du globe qui, d'après l'étude des migrations et des types, doit être l'Asie centrale, d'où les tribus humaines ont rayonné en tous sens pour aller peupler les solitudes les plus lointaines.

FRÉDÉRIC TROYON.

(La suite au prochain numéro.)



HISTOIRE DE L'EGLISE.



De la vie spirituelle dans le pays de Vaud pendant le moyen âge[1].

PREMIÈRE ÉTUDE.

L'Eglise.

C'est un fait entré depuis longtemps dans le domaine des vérités courantes de la théologie, que Néander a ressuscité l'histoire ecclésiastique et éclairé cette science d'un jour tout nouveau. Jusqu'à lui en effet, ce qui occupait les auteurs et les compilateurs, c'était moins le mouvement intime de l'Eglise, ses aspirations, ses ré-

[1] Ces études ont d'abord été données sous forme de conférences publiques à Lausanne et à Yverdon.

veils, ses exemples de sainteté, la marche de ses doctrines, que les événements extérieurs dont elle était l'occasion, la cause ou le théâtre, et la monotone succession de ses écrivains et de ses prélats. Néander a ranimé ces stériles annales en considérant l'Eglise non pas tant dans sa manifestation visible que dans la foi et dans les mœurs de ceux qui partout et sous toutes les formes ont aimé le Seigneur Jésus, et cette notion si juste du royaume de Dieu a ouvert à l'histoire un horizon et des aperçus d'une portée immense. C'est un résultat bon à noter. La question d'Eglise ne s'impose pas seulement à nous par la gravité des circonstances ; elle est le point de départ d'une théologie originale destinée à rayonner dans les sphères les plus diverses et à se les assimiler. Il y aura désormais, il y a de plus en plus une histoire, une pratique du ministère, une pédagogie, une dogmatique, une exégèse qui émanent en ligne directe des vues spirituelles et bibliques que nous professons.

S'il est un pays où les institutions religieuses se confondent avec l'état politique, c'est le pays de Vaud pendant le moyen âge. A cette époque l'évêque de Lausanne et les abbés de nos cloîtres sont de grands seigneurs terriens et leur histoire est proprement la seule que nous puissions revendiquer. Mais le règne de Dieu est justice, paix et joie ; il n'a que faire de ces ambitions, de ces rivalités, de ces richesses, et les auteurs qui comme Hottinger, Ruchat et récemment encore le père Schmidt en énumèrent les fatigants détails nous paraissent en dehors de leur sujet ; il ne s'agit pas ici du siècle et de sa pompe, mais de l'Eglise et du salut des âmes. Or qu'a de commun avec l'Eglise du Dieu vivant et avec ce salut tant de luxe et de mondanité ! L'histoire ecclésiastique du pays de Vaud depuis l'introduction du christianisme jusqu'à la réformation est encore à rédiger, et nous appelons de nos vœux un manuel conçu dans l'esprit de l'Evangile, résumant avec ordre et clarté les événements et les idées qui se rattachent sur notre sol aux questions suprêmes de la foi, démêlant sous la couche épaisse des traditions l'action de l'Esprit en rendant aux mouvements plus dégagés d'influence humaine leur vie et leur jeunesse. Les documents publiés par nos sociétés d'histoire, le recueil diplomatique et le mémorial de Fribourg, quelques recherches dans nos archives, les études spéciales de MM. Day, Gremaud, Blavignac, la grande histoire que le professeur Gelpke, de Berne, achève en ce moment, les manuscrits et les ouvrages de Ruchat, ceux de M. Fr. de Gingins, joints aux travaux déjà cités de Hottinger et de Schmidt, offriraient des sources suffisantes.

Je me propose maintenant d'esquisser ici quelques traits de la vie spirituelle du pays de Vaud dans sa période la plus obscure et la plus compliquée. Ce tableau sera fort loin d'être complet, et si je publie ces pages, c'est moins dans l'intention d'apporter quelque lumière nouvelle sur le sujet que de rafraîchir dans nos âmes le souvenir des temps passés et de ce qu'il y a eu en eux de chrétien et d'édifiant.

La Suisse occidentale semble au premier aspect un champ aride, où rien ne croît de ce qui réjouit les amis de la vérité. De bonne heure en effet, comme le remarque Cibrario dans son histoire de la maison de Savoie, les évêques de Lausanne se placèrent au nombre des plus puissants prélats de la chrétienté, et les

couvents s'occupèrent plutôt d'agrandir leurs domaines que de se créer par la science et le recueillement une influence qui les ramenât à leur destination primitive. Cependant, quelque délaissé qu'il nous apparaisse à distance, le pays de Vaud est loin d'être un désert, et l'on y discerne encore les traces de cette Eglise invisible et impérissable sur la terre dont le développement et les luttes participent à l'état général du christianisme de cette époque.

Le moyen âge est en effet une période de l'histoire éminemment complexe et mélangée. Les principes hiérarchiques arrivent alors à leurs dernières conséquences par la consolidation définitive de la papauté, qui sera désormais pour le spirituel ce que l'empire est pour le temporel, une royauté religieuse couronnant tout l'édifice. L'Eglise constituée extérieurement semble donc avoir fermé ses issues, et néanmoins le souffle d'en haut sait y pénétrer et y inspirer de saints exemples, mais ce souffle n'y est pas continu. L'ordre touche au désordre ; l'unité morale fait défaut ; au-dehors les sectes hérétiques minent déjà sourdement le colosse, et au-dedans les directions diverses de la pensée et du dogme se heurtent sans cesse. A côté de prélats mondains, princes et guerriers, nous voyons figurer des évêques et des abbés dignes de leur charge. La discipline, rigoureuse en théorie, est de fait souvent violée. Burcard d'Oltingen, évêque de Lausanne, se marie au moment où Grégoire VII foudroie si impitoyablement le mariage des clercs. La vérité persécute la vérité ; en France de grand saints autorisent les croisades contre les Albigeois, et, dans notre Helvétie romande, St. Bernard enflamme le zèle des croyants contre Henri de Lausanne et les Pétroburiens.

Nous entrons immédiatement en plein moyen âge sans nous arrêter à l'époque qui le prépare. Le christianisme, — un certain christianisme, — a pris pied dans le pays et nous désirons connaître les fruits de sanctification qu'il produit dans les âmes.

Ces fruits sont réels. La foi chez les âmes dévotes de ces siècles reculés a trop souvent un caractère de crédulité qui provoque involontairement le sourire ; nous hésitons même à nommer foi ce qui pour plusieurs n'est que superstition évidente. Il y a cependant dans ces exorcismes prononcés sur les insectes nuisibles, dans ces miracles étonnants dus à l'intercession de Marie, qui chez nous se complaît de préférence à délivrer les prisonniers et les serfs, une confiance enfantine en la bienveillance de Dieu et une charité de bon Samaritain qui touche. Ce n'est pas là sans doute la foi justifiante et libératrice des réformateurs ; c'est plutôt une naïveté qui admet le merveilleux sans contrôle et donne aussi à la piété de ces temps un charme particulier.

Cette candeur et cette simplicité de foi brillent dans le plus grand homme d'Eglise du moyen âge, dans St. Bernard de Clairvaux. (1091-1153.) Avant lui nous n'avons guère de grands noms à citer, si ce n'est peut-être le prince de Payerne, St. Ulric ou Udalric (1018-1193) de l'ordre de Cluni. Ulric fit refleurir la discipline dans les cloîtres et s'opposa de tout son pouvoir à Burcard d'Oltingen, cet évêque de Lausanne marié dont nous parlions tout à l'heure et dont l'épouse fit bâtir une chapelle à Courtilles; mais l'opposition d'Ulric eut un ca-

ractère intéressé. Il était *guelfe*, tandis que le gibelin Burcard appartenait au parti de l'empereur, qu'il accompagna dans ses expéditions guerrières et duquel il reçut en récompense les quatre paroisses de Lavaux. Par position le prélat était donc l'adversaire d'Ulric, et le témoignage de ce dernier ne doit être accueilli que sous toute réserve. Nous n'avons pas de raison cependant de révoquer en doute le tableau qu'il nous fait de la vie des cloîtres :

« Si dans ce siècle, qui est la lie des siècles, il arrive à une famille un peu nombreuse d'avoir un fils manchot, sourd, aveugle ou bossu, on l'offre à Dieu pour en faire un moine, non à cause de Dieu, mais pour s'en débarrasser et afin que les autres enfants aient à se partager une plus riche succession. J'en pourrais nommer un pour qui l'opprobre d'un goître fut la seule marque de vocation au saint état monastique. Vous savez combien peu ces gens-là donnent bon exemple. S'ils jouissent de la santé, ils deviennent parfois les maîtres des monastères, et l'on sait trop alors comment on y vit et en quel état se trouve la discipline. Vous avez banni de votre abbaye ces déplorables abus ; que les séculiers que je viens de signaler cherchent donc un autre nid pour y déposer leurs petits, leurs avortons déshérités, etc. »

Ulric travailla de tout son pouvoir à la réforme de ces abus.

Mais le grand saint de cette époque, ce n'est pas Ulric, c'est St. Bernard. L'abbé de Clairvaux se rattache très directement à notre histoire par l'influence bienfaisante qu'il exerça dans le diocèse de Lausanne ; il fut la grande lumière de son temps et cette lumière a éclairé le pays de Vaud. Non qu'il se soit affranchi des traditions de son église ; il a été croyant très strict ; mais si le catholicisme du XIIe siècle est pour lui le christianisme, il est juste de reconnaître qu'il s'y meut avec une grande liberté, il combat très catégoriquement le dogme de l'immaculée conception, il ne ménage pas les puissances, il censure les rois, les papes, les évêques, et il brille dans une société dépravée, par la sainteté de sa vie et par un amour sincère pour le Seigneur Jésus. Si comme l'a dit Pascal, la vraie grandeur ne consiste pas à être en une extrémité, mais à toucher les deux à la fois, on ne saurait contester à St. Bernard d'avoir été véritablement grand, car les deux pôles opposés de l'esprit de l'homme se rencontrent chez lui ; il est mystique et il est pratique, il s'élève par la contemplation à de sublimes hauteurs et il en redescend pour se mêler aux luttes du siècle. L'oraison et le recueillement intérieur pressent en lui le ressort de la vie, et son action est puissante. L'influence de St. Bernard est décisive au conclave. Elu abbé de Clairvaux, il rétablit dans sa rigueur la règle de St. Benoît et édifia par sa correspondance étendue ceux qu'il ne pouvait atteindre par ses prédications, et quelles saintes paroles ne tombent pas alors de ses lèvres !

« La charité est une loi parfaite, parce qu'elle ne se réserve rien, qu'elle ne s'approprie rien, et qu'elle rapporte tout à Dieu. Hé ! pourrait-il y avoir la moindre souillure dans les choses qui sont toutes à Dieu ? Oui, la loi du Seigneur qui est sans tache, c'est cette admirable charité qui s'oublie entièrement pour ne s'occuper que des autres. Nous l'appelons loi du Seigneur, soit parce qu'elle est la vie même de Dieu, soit parce que Dieu seul peut nous la donner. Et ne soyez pas étonnés que j'ose dire que Dieu vit de cette loi ? car la charité n'est-elle pas la vie de Dieu ;

N'est-il pas lui-même charité? N'est-ce pas la charité qui conserve en Dieu cette ineffable unité dans cette incompréhensible trinité des personnes, et n'est-elle pas le lien éternel qui les unit? Et qu'on n'aille pas se figurer ici que je prenne la charité pour une simple qualité ou une chose accidentelle. S'il en était ainsi, je dirais qu'il y a en Dieu quelque chose qui n'est pas Dieu ; ce serait un horrible blasphème. J'entends donc ici par charité, l'essence même de Dieu, fondée sur ces paroles si connues de St. Jean : Dieu est charité. »

» L'esclave et le mercenaire se font un loi à eux-mêmes ; mais qu'elle est différente de celle du Seigneur ! Le premier se fait une loi en n'aimant pas Dieu, et le second en aimant quelque chose plus que Dieu. Mais leurs lois, bien que contraires à celles du Seigneur, lui sont néanmoins sujettes ; car s'ils ont pu se faire une loi particulière, il leur a été impossible de la soustraire à la loi immuable que l'ordre de Dieu a établie. Or cette loi qu'ils se sont faite, ils l'ont faite au moment même où ils ont préféré leur volonté particulière à la volonté générale et éternelle de Dieu. — Pour punir ces prévaricateurs, la charité leur fait sentir d'une manière accablante, que, tout opposés qu'ils sont à Dieu, ils n'ont pas cessé de dépendre de lui, puisqu'ils n'ont pu et ne pourront jamais échapper à la justice de la loi ; qu'ils ne goûtent et ne goûteront ni les douceurs de ses lumières, ni les joies de sa paix, ni les avantages de sa gloire. »

On est heureux de penser que de telles paroles ont retenti dans nos temples et cela au XII[e] siècle. St. Bernard dut traverser à plusieurs reprises l'Helvétie occidentale, qui était sa route pour l'Italie, il visita Lausanne avec le pape Eugène III, qui revenait du concile de Reims (juin 1148) ; il fut en relation suivie avee l'évêque de Lausanne, Gui de Marlanie (ou de *Merlen*), qu'il rappela aux devoirs de son épiscopat ; il opéra par une lettre admirable une trêve entre Conrad de Zähringen et le comte de Genève, Amédée I ; il prit une part directe à la fondation des cloîtres cisterciens de Bonmont, Montheron, Hautcrêt et Hauterive, et quoique nous n'ayons pas de documents bien précis sur la vie spirituelle de ces monastères, il est permis de supposer que dans la première ferveur de leur origine, ils furent dignes des exhortations de St. Bernard.

« Souvenez-vous de la loi de Dieu, dit-il aux cisterciens, elle ne saurait être en contradiction avec la règle de St. Benoît. Le royaume de Dieu est en nous, c'est-à-dire non extérieurement, dans les vêtements et dans la nourriture du corps, mais bien dans la vertu de l'homme intérieur. Celui qui ne porte pas l'habit de moine n'est pas considéré comme tel ; pourquoi n'en serait-il pas de même de la piété et de l'humilité, qui sont à vrai dire le vêtement de l'esprit? L'humilité couverte de fourrures n'est-elle pas préférable à la vanité sous le froc d'un moine ! Il ne faut pas négliger les pratiques extérieures que prescrit la règle, mais la piété intérieure est aussi essentielle ; sans elle tout le reste n'est rien. »

On regrette dans les monastères de l'Helvétie romande l'absence d'activité intellectuelle, mais sommes-nous tout à fait équitables dans ce reproche souvent répété ? La vocation de nos cénobites, celle que leur faisait le milieu où se développa leur existence, ne les appelait-elle pas à manier plutôt la bêche que la plume ? Ils travaillèrent donc à la terre ; Hautcrêt planta la vigne ; les moines de Montheron défrichèrent le Gros-de-Vaud ; ils furent les pionniers, les civilisateurs matériels de notre Jorat, et c'est là aussi une œuvre

de Dieu dont nous devons être reconnaissants.

Le plus beau fruit du ministère de St. Bernard, après la déposition de Gui de Marlanie, fut la nomination à l'évêché de Lausanne d'AMÉDÉE DE HAUTERIVE, plus connu sous le nom de ST. AMÉDÉE. (1110-1159.)

Si nous avons à déplorer dans l'histoire du diocèse de Lausanne la présence de pasteurs indignes, de religieux mondains ou dissolus, l'apparition d'un homme aussi vénérable qu'Amédée nous console de bien des désordres.

Amédée sortait de très noble lieu. Sa famille, les Clermont-Tonnerre, était parente de Frédéric Barberousse. Il naquit à la Côte-St.-André. Son père, homme pieux, inquiet au sujet du salut de son fils, ne cessait de demander à Dieu sa conversion. La prière paternelle fut exaucée; le jeune Amédée quitta la cour de l'empereur Henri V, et se rendit à Clairvaux, auprès de St. Bernard, qui reconnut le mérite de son élève, l'honora bientôt de missions de confiance et le fit nommer abbé de Hautecombe. De là en 1144 il fut appelé par le clergé et le peuple à l'évêché de Lausanne, qu'il honora par ses talents, sa spiritualité et ses vertus. Nous n'entrerons pas dans les événements assez orageux de son épiscopat, nous ne parlons que de sa vie religieuse et il nous suffit d'esquisser les traits qui s'y rapportent. Le comte de Genevois lui ayant occasionné des chagrins, notre évêque exprime à son égard les sentiments les plus charitables.

« J'aime le comte, dit-il, mais je je n'aime pas son péché; j'aime en lui les sacrements de la foi, le chrétien, l'homme; mais je déteste ses crimes. Ma conscience m'est témoin que je voudrais de mon sang effacer ses péchés et jamais je ne cesserai de prier pour lui, car, s'il se convertit, il sera utile à l'œuvre de Dieu; mais s'il persévère dans le mal et espère trop de notre clémence, il éprouvera aussi la fermeté inébranlable que Dieu sait donner aux siens. »

On reconnait à ce noble langage le digne élève de St. Bernard.

Les annales de l'ordre de Citeaux parlent en général de ses vertus sans entrer dans des détails bien circonstanciés. Amédée, y est-il dit, conserva dans l'épiscopat l'esprit de pénitence, de componction et de crainte des jugements de Dieu; il examinait sans cesse ses propres actions et veillait sur lui-même et sur les âmes que Dieu lui avait confiées, avec autant de soin et d'application que s'il eût dû comparaître tous les jours au tribunal de Jésus-Christ. Il se fit le protecteur des veuves et des orphelins et le consolateur des prisonniers; il punissait avec sévérité les méchants, il haïssait surtout l'envie et aimait la justice, il dormait peu, jeûnait souvent et s'occupait sans cesse à visiter les malades et à pourvoir à la subsistance des pauvres.

Ce saint prélat aimé de Dieu et des hommes avait un soin particulier de nourrir sa piété par de saintes méditations, de crainte que la dissipation attachée à sa dignité épiscopale ne ralentît sa ferveur. C'était sans doute pour l'entretenir qu'il se retirait à Puidoux, près de l'abbaye de Hautcrêt.

Il avait une dévotion particulière pour Ste. Agnès, car c'était le jour de cette sainte qu'il était né, mais rien n'est comparable à la vénération qu'il ressentait pour la vierge Marie. Il se montra ici vrai disciple de St. Bernard. Ce culte de

Marie, professé par de grands saints, nous étonne avec raison et nous scandalise même, quand nous le jugeons à la lumière des Ecritures ; cependant il est juste de reconnaître qu'il a ses degrés, depuis l'admiration et le respect légitimes jusqu'à l'adoration matérielle et grossière du Sacré cœur telle que l'ont conçue Marie Alacoque et les jésuites. St. Bernard, Amédée, les jansénistes appartiennent au parti modéré qui voit dans la Vierge surtout l'exemple que l'Evangile propose à notre foi ; et quel exemple de pureté et de douceur à présenter à la barbarie et aux désordres de ces temps !

Nous avons d'Amédée huit homélies en l'honneur de la Ste. Vierge. On avait coutume, dans l'église de Lausanne, de les lire le samedi à matines, et nos lecteurs nous sauront gré sans nul doute de leur offrir un spécimen de la prédication lausannoise au XII[e] siècle. Amédée parle de l'arche de l'alliance :

« Entrons, dit-il, dans le saint des saints et considérons le propitiatoire avec les deux chérubins qui ont les regards fixés sur lui et le couvrent de leurs ailes déployées ;... le propitiatoire nous représente celui dont parle St. Jean, qui est la propitiation pour nos péchés. Les deux chérubins sont les deux testaments. Ce mot de chérubin indique la plénitude de la science et il y a dans les testaments une plénitude de science. Ce n'est pas sans motifs que les chérubins dirigent leurs regards sur le propitiatoire et couvrent en quelque sorte le Christ annoncé avec un si merveilleux accord par les testaments, où il est comme voilé sous les figures et les énigmes. L'urne d'or, c'est la bienheureuse vierge Marie ;... cette urne mystique contient en elle la manne cachée, le pain des anges qui est descendu du ciel et qui donna la vie au monde.... Cette vierge a fleuri par l'action de l'Esprit-Saint, comme la verge d'Aaron par le miracle. Celle-ci a porté des amandes, et Marie nous donne le fruit parfait de l'amandier avec son noyau et son amande, l'amande pour nous restaurer, le noyau pour nous protéger, l'amande dans sa divinité, le noyau dans son humanité. Veux-tu connaître l'amande, écoute ce que dit l'Evangile : *au commencement était la Parole.* Désires-tu le noyau, écoute encore : *et la Parole a été faite chair et a demeuré parmi nous.* Tu vois donc que le Verbe s'est incarné de la même manière que l'amande est dans le noyau. Et de même que le noyau a une écorce amère, de même aussi Jésus a trouvé l'amertume dans ses souffrances. L'écorce, c'est donc la passion, le noyau la résurrection (humanité glorifiée) et l'amande la divinité. Christ nous guérit par l'écorce, nous fortifie par le noyau, nous nourrit par l'amande, etc. »

Cette exégèse est ainsi une allégorie perpétuelle qui tombe sans cesse dans le mauvais goût. On aurait tort cependant de la condamner d'une manière absolue. Remarquons d'abord que ce panégyrique de la Vierge part chez Amédée du sentiment de la rédemption et le conduit directement aux pieds de Jésus-Christ ; remarquons en outre que cette théologie si aventureuse dans ses interprétations ne manque ni de vérité ni de grandeur. Ce sont les écrits d'Amédée et de ses pareils qui ont inspiré le génie de Bossuet dans ses admirables *Elévations sur les mystères.*

Avec Amédée disparaît la plus belle figure de l'ancien pays de Vaud pendant le moyen âge. Son influence ne dura que peu de temps et ne fut pas générale ; nous en dirons plus loin les causes. Dès ce moment jusqu'à la réformation, nous n'a-

vons guère dans l'Eglise que quelques faits isolés à signaler, sans lien avec ce qui précède, sans action sur la génération qui suit. C'est ainsi que, dans le XIIIe siècle, l'abbaye de Hautcrêt près d'Oron florissait sous la houlette d'un prélat distingué par sa piété et son savoir, Henri, d'abord moine de Clairvaux et ensuite évêque de Troies (près de Naples). Voilà donc un écrivain dans un monastère de l'Helvétie bourguignonne! s'écrie tout heureux de cette rencontre un catholique ami de notre histoire, et le fait est assez rare pour être cité. Nous n'en avons que plus de plaisir à lire les 52 homélies que l'abbé adresse à ses confrères en religion. Si parfois Amédée nous rappelle de loin quelques pages des *Elévations*, on pourrait dire que Henri de Hautcrêt se rapproche plutôt de Bourdaloue avec toute la différence qui sépare le talent du génie, mais c'est certainement à l'école des prédicateurs scolastiques de la famille de notre abbé que s'est formé le célèbre jésuite du siècle de Louis XIV. Les homélies de Henri se font remarquer par leurs divisions et leurs subdivisions ; le texte y est disséqué jusqu'aux minuties, et la Bible citée d'une manière souvent fort judicieuse.

Ce ne fut là qu'une étoile dans un ciel obscur. Le désordre, fruit d'une administration presque exclusivement temporelle, s'introduisit partout, et en 1239 l'évêque Boniface, qui avait failli être assassiné par des prêtres concubinaires, résigna sa charge entre les mains du pape. Il écrit de Besançon au chapitre et à la ville de Lausanne :

« Comme rien ne vaut le prix d'une âme vraiment chaste, ni ne peut être mis en balance avec le salut de l'âme, plus précieuse que l'or le plus pur; l'homme ne peut rien donner en échange de son âme. Pour cette raison, je désire pourvoir à mon propre salut et à celui des âmes confiées à ma sollicitude, ainsi qu'au bien et à l'avancement de l'église de Lausanne, dans laquelle Dieu m'avait placé pour y faire le fruit que j'avais espéré d'y produire avec le secours de sa grâce ; mais je n'ai pu guérir Babylone ni rendre la santé à l'hémorrhoïsse en laquelle il n'y a rien de sain ni espérance de guérison. »

Pour ne plus y travailler en vain, il déclare qu'il résigne son évêché. Ainsi cet homme honnête et pieux ne tient plus au milieu de ces désordres, et, de guerre lasse, succombe à la peine.

Au plus fort de la corruption, alors que plusieurs papes se disputaient la tiare, l'évêché de Lausanne se rattachant dans ce partage de la chrétienté à l'obédience d'Avignon, St. Vincent Ferrier parcourut le pays de Vaud pour répondre aux besoins de réforme qui se faisaient jour çà et là. Ferrier était dominicain, membre de cet ordre fondé en vue de l'extermination des Albigeois, et l'extinction de l'hérésie fut aussi l'un des buts qu'il poursuivit parmi nous. Dans une lettre qu'il écrivit de Genève à la fin de 1403 au général de son ordre, pour lui rendre compte de ses travaux, il dit :

« J'ai visité jusqu'ici quatre diocèses, Aoste, Tarentaise, Maurienne et Grenoble; maintenant je suis dans celui de Genève.... Sous peu, je me rendrai dans le diocèse de Lausanne ; là, des hommes grossiers *adorent le soleil comme un dieu, et lui adressent le matin des prières*. L'évêque est venu à deux ou trois journées de chemin me prier de me rendre dans son diocèse, où *il y a un grand nombre d'hérétiques* sur les frontières de l'Allemagne (Suisse allemande) et de la Savoie, et je lui ai promis de venir. Les hé-

rétiques de ces vallées *sont hardis et téméraires, mais pleins de confiance en la miséricorde de Dieu.* » (Bollandistes, Avril. Tom. I, pag. 480.)

En suite de cette invitation, Ferrier se fit entendre dans nos villes, à Morat, à Payerne, à Avenches, à Estavayer; il prêcha à Fribourg au milieu d'un grand concours de peuple ; il est question dans le cartulaire de Romainmotier d'une chapelle en bois à Croy, « dans laquelle St. Vincent d'heureuse mémoire a prêché. » Les sermons de Ferrier, recueillis de son vivant, existent encore en manuscrit dans le couvent des cordeliers de Fribourg. C'est un genre de prédication où les plus grossières allégories abondent, telles qu'il les fallait pour émouvoir ces races brutales. Mais il s'y trouve aussi un dévouement vrai à la vérité, comme le prouve le thème ordinaire de ses prédications, qui est la crainte des jugements, et en particulier du jugement dernier.

Si nous disions quelques mots de STE. COLETTE (1406-1447) de Corbier, qui réforma les Clarisses et eut un grand succès à Vevey, où se trouvait un couvent de son ordre ; si nous parlions encore de LOUISE DE SAVOIE, fille d'Amédée IX, nièce de Louis XI par sa sœur et épouse de Hugues de Châlons seigneur de Châteauguyon, laquelle vécut dans la retraite au couvent d'Orbe, nous aurions passé en revue à peu près tout ce que le pays de Vaud nous offre de personnes connues par la spiritualité de leur vie dans le sein de l'Eglise. Nous disons *connues*, car nous savons bien que la célébrité n'est pas l'apanage immédiat de la sainteté, et que l'humble chrétien qui gravit péniblement son obscur sentier est aussi grand devant Dieu que le saint couronné de son auréole et que chacun salue. Et la preuve qu'il y eut parmi nous, et sous la couche épaisse des traditions, un fond de sérieux et de piété dans les âmes, c'est le manuscrit trouvé naguère à La Sarraz par M. le pasteur Félix Chavannes, le *Mireour du monde*, et publié par la Société d'histoire de la Suisse romande, excellent petit manuel de morale, nous donnant l'arbre généalogique des péchés qui règnent sur cette terre depuis la chute première jusqu'aux dernières ramifications de nos erreurs. C'est un livre charmant et édifiant tout à la fois. Nous pourrions, s'il était moins accessible, en citer des fragments étendus où la profondeur des pensées, la justesse des définitions, l'heureux emploi de l'Ecriture sainte, la conception évangélique des doctrines, et par dessus tout la sobriété et le spiritualisme pratique de l'ensemble, joint à une naïveté de langage qui n'en altère jamais la dignité, ne le cèdent en rien aux meilleures productions du moyen âge. On a comparé le *Mireour* à l'*Imitation*. A certains égards, nous l'estimons supérieur : la piété du disciple de l'*Imitation* est un état permanent d'aspiration ; celle du moine de La Sarraz a peut-être un vol moins étendu, mais elle comprend mieux la foi comme une lutte, elle se sent plus pressée d'étudier et d'accomplir le commandement, et nous inclinons à lui accorder la préférence.

Citons enfin un dernier symptôme de vie spirituelle, qui n'est pas le moins intéressant. Sous l'épiscopat du respectable *Georges de Saluce*, l'église de Lausanne avait un prévôt distingué dans la république des lettres, MARTIN LE FRANC, né en Artois vers le commencement du XVe siècle, protonotaire apostolique, secrétaire des papes Félix V et Nicolas V, suc-

cessivement maître des requêtes du duc de Savoie, prévôt de Lausanne, et plus tard abbé de Novalèse. Il a laissé deux poèmes qui ne nous occuperont pas, le *Champion des dames*, et l'*Eskif de fortune ;* mais ce qui nous regarde, c'est sa traduction du Nouveau Testament, conservée à la bibliothèque de Lausanne, traduction remarquable à plus d'un titre, par le style surtout, auquel il ne manque que d'être dégagé de certaines longueurs paraphrastiques pour être des plus coulants. Si les versions catholiques laissent trop à désirer sous le rapport de l'exactitude pour que nous osions les recommander, il y aurait injustice toutefois à ne pas reconnaître en elles une facilité de tour provenant de la Vulgate qu'elles suivent, et qui leur ôte cet air d'étrangeté trop sensible dans nos versions protestantes.

Cependant les idées de réformation se faisaient jour dans l'Eglise; les yeux s'ouvraient sur les abus, et la renaissance des lettres, en commentant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, frayait par contre-coup les voies à la critique théologique. Le cri de réforme était dans toutes les bouches, le besoin dans tous les cœurs. Nos prélats qui assistèrent aux conciles de Constance, de Bâle, de Lausanne, savaient à quoi s'en tenir à cet égard, et s'ils ne mirent pas courageusement la main à l'œuvre comme ils auraient dû, ils firent du moins quelque chose. Un homme de bien, aussi distingué par sa naissance que par son caractère et ses talents (comme dit de lui le secrétaire du concile de Bâle, Æneas Silvius Piccolomini, qui fut plus tard le pape Pie II), GEORGES DE SALUCE, évêque de Lausanne, eut à cœur le développement spirituel de son diocèse ; il composa des *constitutions synodales* qui furent présentées au clergé diocésain réuni à cet effet dans le chœur de la cathédrale. (1447.) A ce règlement de réforme, vint s'ajouter en 1453 une visite générale des églises paroissiales et des chapelles soumises à la juridiction de l'évêque. Cette visite se fit par des hommes dignes de confiance, qui dressèrent un rapport de l'état des lieux et indiquèrent les réparations qu'exigeait la convenance du culte. Sans doute ceci n'est pas purement extérieur, mais combien ce recensement matériel diffère de ces inspections d'église où l'on se préoccupe avant tout du salut éternel des paroissiens!

Georges publia aussi sur les jurements, sur les jeux de cartes, sur le travail du dimanche, sur les repas de noces, sur les feux des brandons, des ordonnances qui rappellent, à s'y méprendre, les lois somptuaires de Berne ou même l'édit de réformation ; mais cette réforme dura peu, ou plutôt n'eut pas d'effets durables ; peu à peu tout rentra dans le désordre accoutumé. A quelle cause attribuer un résultat si triste ? Il nous paraît que l'on peut en indiquer divers motifs. Le premier est le principe même de l'église du moyen âge, ou plutôt du catholicisme lui-même, qui, en exaltant la notion du corps visible, rend par tous ses actes la vie intérieure et spirituelle dépendante d'une pratique ou d'une manifestation extérieure. Les plus saints docteurs n'ont pu s'affranchir de ces vues erronées; tous ont attribué à la qualité de membres de l'Eglise, aux sacrements surtout, une valeur que ces actes n'ont point. De cette tendance à faire primer le dehors, il est résulté que le dedans n'étant jamais qu'imparfaitement rattaché aux sources fécondantes de la vie, le mal primordial n'était pas corrigé,

la justice n'était pas établie au centre, dans le cœur, qui restait dans l'état naturel, et dès lors il fallait recommencer sans cesse et revenir toujours sur les mêmes abus.

Une seconde cause de non-réussite était que l'on réclamait la réforme de ceux qui n'étaient nullement à même de l'accomplir. On la demandait au pape; mais la papauté ne pouvait se réformer sans donner aux églises particulières des droits qui l'eussent rabaissée et finalement effacée. On la demandait au clergé régulier et séculier, aux ordres religieux et aux prêtres ; mais tous par la réforme perdaient leur considération, leur position ou leurs biens. On la demandait aux princes, aux magistrats; c'était là peut-être qu'il y avait le plus de chances, et que se trouvaient les corps les moins gangrenés, les plus sains; mais l'Etat d'alors ne savait pas mieux qu'aujourd'hui manier ces affaires délicates; ce qu'il fit fut de recueillir les espérances des peuples, et, en les comprenant de mieux en mieux, de préparer les sentiers du libérateur attendu.

En résumé, et malgré les beaux fruits de vie chrétienne et de sainteté qu'il nous présente, le moyen âge n'entre pas comme facteur direct dans l'œuvre de rénovation religieuse des siècles qui le suivirent. Il y a solution de continuité. Le cercle de fer qui liait les consciences dut être brisé afin de laisser libre cours à l'esprit de Dieu et aux influences divines. Et qui ne reconnaîtrait ici une direction providentielle et compatissante? Supposez un moment la réforme octroyée enfin, et accomplie par ceux qui la combattirent si longtemps ; timide et sans vigueur, elle n'eût pas développé cette énergie de volonté et d'action que les efforts d'une rupture violente amènent nécessairement avec eux, et qui est sa gloire; les âmes, un moment satisfaites, mais ne recevant d'en haut que des rayons réfléchis, seraient bientôt retombées dans la torpeur. Il en fut autrement par la grâce de Dieu. La Réformation brisa le joug, rejeta les entraves ; elle arracha l'homme à la dépendance de l'homme, elle le rendit à Dieu, et une fois cette position bien conquise, le grand obstacle levé, elle déploya librement ses conséquences bénies.

Parlons maintenant des manifestations de la vie spirituelle dans notre pays en dehors de l'Eglise dominante, c'est-à-dire les *dissidents*, ou comme on disait alors, les *hérétiques*.

(La seconde étude prochainement.)

H. MARTIN.

REVUE CRITIQUE.

ETUDES ÉLÉMENTAIRES ET PROGRESSIVES DE LA PAROLE DE DIEU, par L. BURNIER. Lausanne, 1862. Georges Bridel. 4 vol. in 8°. Prix : 15 francs.

On répand la Bible à milliers et à millions d'exemplaires; gloire à Dieu ! Cette gigantesque distribution de la Parole est un vrai signe des temps: c'est la merveille de notre siècle, et une glorieuse réponse aux attaques passionnées de nos deux grands adversaires: le romanisme et l'incrédulité; bien plus, nous sommes persuadés que c'est l'annonce d'une finale et décisive victoire, sur l'un et sur l'autre dans l'avenir.

Mais que ne peut-on créer une société pour faire lire la Bible, après en avoir créé plusieurs pour en disséminer les exemplaires, car on ne saurait se dissimuler qu'elle n'est pas lue dans la même proportion où elle est répandue. Certainement un des moyens c'est d'en faciliter l'intelligence,

puisqu'on ne lit pas volontiers ce qu'on ne comprend pas facilement. Or, sans parler du style particulier des auteurs sacrés, les difficultés par lesquelles plusieurs sont arrêtés et les questions et objections toujours les mêmes qui vous sont présentées, montrent qu'il y a quelque chose à faire pour cela.

Un commentaire simple, intéressant, plein d'idées et qui fasse réfléchir, voilà assurément quelque chose de très propre à gagner beaucoup de lecteurs à la Bible. Car, si l'on revient avec un plaisir toujours nouveau aux portions de cette sainte Parole qui nous ont été bien expliquées, par exemple, à l'entretien de Jésus avec Nicodème, à Gédéon devant l'ange de l'Eternel, à la parabole des dix vierges, à l'histoire d'Ezéchias, quand on a lu les Gaussen et les Rochat, on reviendra avec joie à la Bible tout entière expliquée de la même façon.

Maintenant, si nous devons savoir gré à quiconque nous expliquera, de manière à nous y ramener souvent, un seul chapitre et même un seul verset, que ne devons-nous pas à celui qui aura entrepris d'élucider tout le volume sacré pour en faciliter la lecture?

Mais ce commentaire d'un genre tout nouveau, qui le fera? N'est-ce pas là un de ces livres qu'il faut ranger parmi les utopies irréalisables? Nullement, il est fait, c'est l'ouvrage que nous annonçons et dont nous allons parler.

Commençons par une distinction importante: il est deux espèces d'exégèses de la Parole inspirée, ou deux manières de l'expliquer, suivant la catégorie de lecteurs que l'on a en vue. Si c'est aux savants ou à ceux qui se proposent de le devenir que vous vous adressez, vous ferez de l'exégèse savante; mais si c'est au commun des lecteurs, il faut de l'exégèse populaire. Ici, ni grec, ni hébreu, ni citations érudites, ni discussions ardues, ni mention des noms fameux dans la théologie. L'auteur doit être savant, mais sans le paraître jamais; il doit imiter l'abeille industrieuse qui nous donne son miel sans disserter sur son procédé pour le produire, sans nous présenter le catalogue des fleurs sur lesquelles elle est allée le chercher.

L'exégèse savante est celle des mots en même temps que de la pensée, l'exégèse populaire vous met en face des idées, et s'efforce de les faire saisir en elles-mêmes et dans leur connexion. Or, s'il est vrai que l'on n'arrive au sens des phrases que par la connaissance des mots, il est vrai aussi qu'il y a une intuition qui amène à la signification des mots par une sorte de divination de la pensée. On sait que Calvin a pénétré dans le vrai sens de bien des passages beaucoup plus par la perspicacité et la logique de son esprit que par la profondeur de ses connaissances linguistiques en grec et en hébreu.

Se mettre en face de la pensée, chercher l'idée,... c'est aussi un excellent moyen pour entendre les auteurs profanes de l'antiquité. Celui qui trace ces lignes se rappelle toujours sa surprise lorsque, voulant une belle fois lire un chant d'Homère pour lui seul et pour son plaisir, sans aucune vue d'examen à subir, il se mit à déchiffrer ce poète en prenant beaucoup plus garde aux pensées qu'aux mots. Dès l'instant qu'il n'eut plus entre son intelligence et le texte la nuée des commentaires et des annotations grammaticales d'Eustathius, d'Anna Fabri, de Freinshemius, etc., il ne revint pas de son étonnement à la vue de l'horizon tout nouveau qui s'offrit à lui, et à dater de ce jour il passa d'une admiration traditionnelle et convenue à une admiration sentie et réelle.

Honneur toutefois au travail des grammairiens, scholiastes, philologues et commentateurs de mots, car assurément pour bâtir il faut des maçons, mais ce que je dis c'est que si l'on s'en tenait exclusivement à regarder ces derniers choisir, tailler et entasser leurs pierres, jamais on ne comprendrait l'œuvre de l'architecte.

J'en reviens maintenant à l'auteur des *Etudes élémentaires et progressives de la Parole de Dieu ;* on comprend d'après le but annoncé par ce titre, quel travail a dû lui coûter cet ouvrage si facile et si agréable à lire. Se tenir constamment au niveau du plus grand nombre des intelligences, parcourir avec elles toutes les phases de la préparation évangélique, en ne donnant à chacune que le degré de lumière qui lui appartient, pour arriver ainsi par un jour sans cesse croissant jusqu'au soleil de justice; avec cela ne jamais exiger du lecteur qu'il ne sache pas ce qu'il sait, mais contempler avec lui,

du milieu chrétien où nous nous trouvons, les époques graduellement éclairées des Noé, des Abraham, des Moïse et des prophètes: voilà assurément un beau programme et qui n'a pas dû coûter peu de veilles et d'efforts à remplir.

En vrai commentateur populaire de la Bible, l'auteur n'a rien négligé de ce qui pouvait la faire comprendre: il en a expliqué les livres dans leur ordre chronologique, rapprochant dans l'Ancien Testament les portions correspondantes des prophètes et des écrits historiques, et dans le Nouveau, celles des Actes et des Epîtres. Une bonne synoptique, dont St. Luc est le point de départ, facilite la lecture des Evangiles. Enfin des détails sur le calendrier, les poids et mesures et les monnaies des Hébreux, avec deux cartes de géographie, achèvent de fournir les renseignements nécessaires au lecteur désireux de s'instruire.

J'aime à me représenter les *Etudes* lues comme il est à désirer, en famille, et d'après un plan qui permette de faire cette lecture dans un temps donné. Je vois le père ou la mère faire l'office de lecteur, et s'interrompre par moment pour écouter les questions qu'ils auront provoquées, ou pour en adresser eux-mêmes à leurs jeunes auditeurs. Le retour de cet exercice est désiré par chacun, et ainsi jeunes et vieux acquièrent de précieuses connaissances sans fatigue et sans ennui.

Parlons maintenant de la doctrine, de la méthode et du style de l'auteur.

Doctrine des Etudes. — Je n'apprendrai rien à mes lecteurs en disant qu'elle est très évangélique. M. Burnier a partout suivi la Bible avec fidélité et souplesse. C'est Jésus et le salut gratuit, les deux hommes en nous et le pardon uni à la vie éternelle. L'auteur est on ne peut plus explicite sur ces points; il remonte quant à sa vie spirituelle aux premiers temps du Réveil. Mais il n'est pas moins catégorique sur la nécessité des œuvres comme preuves de la foi. Quelle insistance à cet égard! quelle richesse de pensées! quelles belles moralités! quelle chaleur! quelle bonne guerre à l'antinomianisme qu'il attaque sous son nom et corps à corps, et qu'il est habile à en démêler les subterfuges et les sophismes! Voyez tome IV, page 440, § 4628.

Comme il use ailleurs d'un néologisme dont je parlerai plus tard, je le remercierai de ne l'avoir point fait ici. Il était moral de ne pas renoncer au mot de *morale*, et de ne pas le remplacer par quelque autre qui, laissant par sa nouveauté du vague dans les esprits, aurait rendu moins clairs les développements de l'auteur et facilité les illusions de quelques lecteurs.

Ah! si à toutes les époques on avait été aussi net et aussi complet dans l'exposé de la doctrine, que de maux on aurait évités, que de dangereuses réactions on aurait prévenues!

Ces paroles de St. Paul: *mais je mortifie mon corps et je me le soumets, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même en quelque sorte non recevable* (1 Cor. IX, 22), et celles-ci: *essayant si en quelque manière je puis parvenir à la résurrection des morts, non que j'aie déjà atteint le but*, etc. (Philip. III, 11-12) offrent un point d'appui inébranlable aux considérations de M. Burnier contre l'antinomianisme. On pourrait regretter, quant au second de ces passages, une espèce d'incertitude jetée sur son vrai sens et la supposition qu'il eût pu y avoir là *comme un nuage soufflé par Satan et qui aurait passé subitement sur la foi de l'apôtre.* (Pag. 383 du tome IV, § 4520.)

Je n'hésiterais pas non plus, quand le mot *crainte* se trouve dans quelque exhortation adressée aux fidèles, à lui laisser le premier sens qu'il présente à l'esprit. C'est pourquoi, après avoir distingué les différentes causes qui peuvent provoquer ce sentiment chez les vrais chrétiens, savoir: la connaissance intime de leur faiblesse, celle des piéges du monde et de Satan, la pensée que, si la grâce ne nous manque pas, nous pouvons manquer à la grâce, et l'appréhension de répondre aux bienfaits de Dieu par des actes de désobéissance, je mentionnerais l'impression que doivent produire plusieurs passages de l'Ecriture, entre autres celui-ci: *si vous vivez selon la chair, vous mourrez.* Cette forme comminatoire n'est-elle donc pas employée pour réveiller la crainte?

La manière dont on a quelquefois expliqué l'assurance du salut (explication qui est loin d'être celle de notre auteur), savoir par l'absence de toute crainte des jugements de Dieu et de tout effort pour sai-

sir la vie éternelle, comme si recevoir la promesse ne consistait que dans un acte stérile de l'intelligence, est tout ce qu'il y a de plus antiscripturaire et par conséquent de plus dangereux.

Les récompenses promises aux œuvres faites par la foi ne pouvaient manquer d'être mentionnées expressément dans un commentaire aussi fidèle que les *Etudes* de M. Burnier. Peut-être serait-il bon de rattacher sur ce point les idées des fidèles à quelques distinctions nettes et tranchées; ainsi nous parlerions de trois sortes de rémunération : une *temporelle*, puisque *la piété* a aussi *les promesses de la vie présente,* et qu'elle apprend à faire une bonne guerre aux passions et aux convoitises, sources de tant de maux; une *spirituelle*, dès ici-bas, consistant dans l'augmentation des grâces du Saint-Esprit, et une *éternelle*, dès l'instant qu'il nous est attesté qu'*un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ* ne sera point oublié. Pour aussi vrai donc que les mérites de Jésus peuvent seuls nous ouvrir le royaume éternel, pour aussi certain les uns y seront *établis sur dix villes*, et les *autres sur cinq*, et ceux qui auront bien usé du Mammon de ce monde verront s'accomplir à leur égard la promesse renfermée dans cette invitation : *Faites-vous des amis des richesses iniques, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.*

Mais autant il est nécessaire d'être catégorique à cet égard, autant il faut l'être sur la conciliation de St. Paul et de St. Jacques. On appréciera sans doute les excellentes considérations de notre auteur sur ce point. La dernière, qui montre toute la finesse de ses aperçus, demande une assez grande connaissance de la question. La voici : *non que ce soient les œuvres de la foi qui nous fassent avoir part à la justice de Christ; car en ce sens c'est la seule foi qui nous justifie, mais en même temps ce n'est pas la* FOI SEULE. (Tom. IV, Pag. 27, § 4319). Ne pourrait-on pas aussi donner cette solution : Paul parle de ce qui justifie l'âme, savoir la foi seule sans les œuvres; Jacques, de ce qui justifie la foi elle-même ou en établit la réalité, savoir la profession de cette foi et les œuvres?

Au fond, ni la foi ni les œuvres ne sauvent, mais le sacrifice de Jésus-Christ seulement, et la foi est la main qui saisit le bienfait. Quand on le saisit vraiment, on acquiert la capacité à toute bonne œuvre; mais il importe, lorsqu'il s'agit de l'application du salut aux âmes, de distinguer la foi d'avec les œuvres qu'elle produit, pour qu'aucune vue ou souvenir de celles-ci ne se mêle à notre assurance d'avoir trouvé grâce.

On ne comprendrait pas comment une œuvre, une aumône, par exemple, saisirait le salut, mais bien un acte de confiance.

La nature de l'Eglise, considérée dans son état présent et dans sa condition future, et celle des deux cérémonies qui y sont relatives, le baptême et la cène, auraient pu donner lieu à plus de développements. Assurément le remplacement du mot *église* par son équivalent en français : *assemblée*, est de nature à éclairer certains côtés de la question, mais il ne la résout pas. Cependant ce que dit M. Burnier est mesuré, réfléchi, et par conséquent digne d'attention.

Quant au baptême et à la cène, ne séparez pas, dirons-nous, l'esprit d'avec ce qui est extérieur, et vous aurez un tout complet.

Le christianisme tout entier est esprit et corps, à commencer par son fondateur, qui est tout à la fois Dieu et homme. L'intérieur et l'extérieur, le visible et l'invisible, le tangible et l'impalpable sont indivisiblement unis dans la révélation chrétienne. Les apôtres, comme nous le dit St. Jean (1re épître, I) ont *annoncé ce qu'ils avaient ouï et ce qu'ils avaient vu de leurs propres yeux, ce qu'ils avaient contemplé et que leurs propres mains avaient touché de la parole de vie, car la vie a été manifestée, la vie éternelle qui était avec le Père.*

Le spiritualisme qui ne tient pas compte du corps aboutit à la fantaisie et à la chimère; de son côté, le matérialisme, en méprisant l'esprit, ramène au paganisme. Trop souvent l'Eglise a été ballottée entre ces deux extrêmes et s'est meurtrie alternativement contre l'un et contre l'autre de ces écueils. De même, l'individualité seule ou l'individualisme sans le contre-poids de la sociabilité finit par anéantir toute idée de religion : c'est une pulvérisation, un dissolvant, et la sociabilité sans l'individualité est une cristallisation.

Quant à l'union de l'Eglise et de l'Etat, M. Burnier a montré que la crainte de déplaire et les considérations de librairie n'atteignent pas les hommes que leurs pensées et leurs sentiments placent haut. Ce que nous regretterions, quant à nous, c'est que de misérables susceptibilités pussent empêcher qui que ce soit de recommander un ouvrage d'un tel mérite. Ici la question d'écoulement est une question d'édification à laquelle se rattachent les progrès du règne de Dieu.

Ce qui doit réjouir les amis de la séparation des deux sociétés, et fera mieux comprendre leurs principes et leurs vues, c'est que M. Burnier ne méconnaît point l'influence de la religion sur la moralité des peuples et leur civilisation. Quand on a souffert quelque chose pour avoir voulu la faire remarquer, on ne peut que bénir Dieu, que cette justice, fût-elle un peu tardive, ait été rendue à ce côté de la question.

Si le christianisme a fait tomber des usages barbares, s'il a préparé la chute définitive de l'esclavage, si même il a adouci le fléau de la guerre, s'il a relevé la femme et comme créé la famille, s'il a tempéré jusqu'à un certain point la corruption des mœurs en refoulant dans les ténèbres des abominations qui se produisaient sans honte aux jours les plus brillants de la Grèce et de Rome, pourquoi le méconnaître ?

Ce n'est point là ce que fait M. Burnier. Nous citerons entre autres l'excellent passage que voici : « Cette morale est sublime ; mais la grandeur en devient plus saisissante quand on se reporte au siècle dans lequel elle parut. La femme, sauf chez les Juifs, était généralement tenue dans une abjection dont nous ne pouvons nous faire une idée ; et l'amour conjugal n'avait rien de ce qui peut lui imprimer une valeur morale ; les enfants, élevés par des esclaves, n'étaient guère appelés à pratiquer la piété filiale, et d'un autre côté le père envisageait ses enfants comme une chose qui lui appartenait, et les lois lui permettaient de disposer à son gré même de leur vie. Quant aux rapports de maîtres à esclaves, ils étaient encore pires. Que de femmes, d'enfants, de domestiques qui se plaignent de la position que Dieu leur a faite, oubliant ou ignorant tout ce qu'ils doivent à la Parole de sa grâce ! » (T. IV, pag. 360, § 4174. Voir aussi § 4471 : le domestique tel que l'a fait l'influence de l'Evangile sur les lois et sur les mœurs.)

Il me paraît résulter de tout cela : 1° qu'en parlant de la chrétienté et des nations chrétiennes, il ne faut pas le faire avec des termes qui impliquent la dénégation de tout bénéfice retiré par les peuples de leur christianisation, et que l'on ne doit pas s'énoncer sur la chrétienté comme si elle ne se distinguait en rien de la gentilité ; 2° qu'en faisant remarquer que le judaïsme influait sur les lois d'une autre manière que le christianisme, il faut reconnaître que celui-ci agit aussi à sa façon sur la législation ; 3° que la société civile a un caractère chrétien dans les points où les lois ont subi l'influence du christianisme ; 4° qu'il est à désirer qu'elle la subisse de plus en plus, et que ce serait raisonner à faux que de dire : les mondains étant les plus nombreux, les lois doivent être calquées sur leurs principes et sur leurs mœurs. Ce serait une vraie monstruosité, car aux lois modernes sur le divorce faites dans cet esprit-là, il faudrait en joindre d'autres qui permettraient le concubinage, la polygamie, qui détruiraient la famille et feraient rebrousser le monde moderne vers le paganisme ; 5° qu'il faut se faire sur tout cela des principes fixes pour ne pas varier de langage sur ces points suivant les circonstances. Des vues d'ensemble, bien complètes et bien pondérées, me paraissent plus propres à avancer l'œuvre de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, (qui n'est pas la séparation de la société civile et du christianisme), que le vague et les contradictions.

M. Burnier, qui était appelé à aborder bien des points délicats, l'a toujours fait avec courage et franchise : c'est ce que nous voyons entre autres à l'égard des prophéties non accomplies. Je ne sais si les frères qui tiennent beaucoup à certaines explications et qui s'avancent extrêmement sur ce terrain, lui sauront gré de ses vues. Dans tous les cas nous tenons à leur apprendre une chose, c'est qu'il nous a fait faire un pas de leur côté, et voici comment. Je me demandais jadis : pourquoi ces explications d'après des systèmes qui se contredisent

souvent, si bien que tel frère qui avait présenté certaines vues à Lausanne, écrivit un mois après de Londres qu'il y avait renoncé? Les oracles annonçant Jésus-Christ ont eu ce caractère que, depuis sa venue, il n'a pas été possible de les expliquer autrement. L'accomplissement a été évident. En est-il ainsi de certaines prophéties de Daniel et de l'Apocalypse qu'on dit être accomplies? Saute-t-il aux yeux de chacun, du paysan qui travaille dans les champs, de l'artisan dans son échoppe, que les Dix Cornes représentent les dix monarchies barbares, celles des Hérules, des Lombards, des Goths, etc., comme il saute aux yeux de ces mêmes hommes que Esaïe, LIII, et Daniel, IX, ne peuvent concerner que Jésus-Christ? Mais voilà que M. Burnier lève la difficulté et nous fait écouter avec intérêt et avec sérieux plusieurs choses qui ne réveillaient pas en nous ces dispositions. Il suppose deux accomplissements, l'un dans le passé ou le présent, que certains événements indiquent, et l'autre dans l'avenir, qui épuisera la prophétie et aura le caractère de l'évidence. En face de ce point de vue, notre opposition ne sera plus ce qu'elle avait été.

Encore trois observations et ce sera tout. 1° Il me semble qu'on peut parler des prophéties non accomplies, comme Pierre le fait des oracles messianiques quand cet apôtre se transporte à l'époque où Jésus n'avait pas encore paru: *Les prophètes* eux-mêmes, dit-il, *recherchaient soigneusement pour quel temps et pour quelles conjonctures l'esprit prophétique qui était en eux déclarait les souffrances qui devaient arriver à Christ et la gloire qui devait les suivre, et il leur fut répondu que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils administraient ces choses;* c'est-à-dire que les événements qui les accompliraient n'auraient pas lieu de leur temps. 2° Il y a beaucoup d'arbitraire dans la détermination des dix monarchies. Pourquoi exclure les Francs, ces grands soutiens de la papauté, dont leurs descendants sont encore les protecteurs? Pourquoi prétendre que l'Angleterre n'a pas fait partie de l'empire romain? 3° Enfin, tout en reconnaissant que certains traits conviennent merveilleusement à l'Eglise romaine et au pape, faut-il serrer et presser tellement les choses, que l'on soit comme obligé d'en conclure qu'aucune créature humaine mourant dans la foi romaine ne peut être sauvée?

Je ne puis me refuser au plaisir de citer ces paroles pleines de bon sens par lesquelles se termine le paragraphe admirable de sagesse auquel je renvoie plus bas: « Je ne dis pas que le Saint-Esprit ne puisse donner à quelques-uns des vues d'une certaine justesse sur ce sujet difficile, mais pour arriver à la certitude il faudrait une inspiration surnaturelle supérieure même à celle des apôtres. » (T. IV, pag. 433, § 4616, 20-21.)

Méthode. — Nous en avons déjà dit un mot; M. Burnier n'a point fait un commentaire sur les mots, mais une étude de la pensée biblique, c'est-à-dire de la rédemption, qu'il suit au travers des siècles en déterminant avec beaucoup de justesse le degré de développement de la foi à chaque époque. Ce n'est pas un docteur qui vous dit *ex cathedrâ* ce que vous êtes tenu de penser, ni un maître qui vous fait remarquer par 1°, 2°, 3°, ce que vous devez considérer, et dont le ton vous dit que vous ne devez pas vous aviser d'entrevoir par vous-même un 4° et un 5°; non, c'est un ami, c'est un guide. Cet aimable conducteur a fait souvent le chemin que vous parcourez avec lui, il a pris des renseignements sur la route auprès de tous ceux qui pouvaient lui en donner; mais rien n'est moins raide et tendu que la manière dont il vous dirige. Il vous laisse faire vos essais, mettre le pied dans un sentier qu'il ne vous a pas indiqué; cependant il est toujours là, et tout en ne vous perdant pas de vue, il vous laisse en définitive l'impression que c'est vous-même qui faites le voyage.

Il ne vient donc pas en cicerone blasé vous arracher désagréablement à vos propres pensées par des explications stéréotypées, mais il a lui-même toute la fraîcheur d'idées d'un premier voyage. Vous vous familiarisez si bien avec lui que, malgré toute votre confiance dans ses directions, vous vous permettez d'avoir vos propres vues, et vous vous émancipez parfois jusqu'à le contredire. Voici, par exemple, pour notre part ce que nous lui disions, chemin faisant:

Ancien Testament. — Pourquoi n'avez-vous pas répondu à l'objection fort natu-

relle de ceux qui demandent: quels hommes craignait Caïn quand il n'y en avait d'autres sur la terre que lui, son père et sa mère? N'auriez-vous pas pu faire remarquer que c'est au méchant Lémec que remontent la polygamie et la vengeance érigée en principe? En disant à propos de Lémec que les *hommes pieux sont moins industrieux* que les autres, ce qui nous paraît trop général et trop absolu, ainsi que la suite de ce paragraphe, vous ferez un grand plaisir aux catholiques, car ils raisonnent de même quand nous opposons à la misère de certaines populations romaines la prospérité des nations protestantes. A ce compte-là, les pays de mendicité et de brigandage comme le midi de l'Italie et la malheureuse Irlande seraient plus pauvres que l'Angleterre à cause de la piété de leurs habitants! Quelques détails sur la polygamie n'auraient pas été déplacés. Nous aurions aimé que l'on nous montrât comment la monogamie s'était conservée dans la famille de Taré, et qu'Abraham et surtout Jacob ne s'en écartèrent qu'accidentellement, savoir, Abraham par condescendance au vœu de Sara, qui, selon la coutume des femmes stériles d'alors, voulut avoir un enfant par une de ses esclaves, et Jacob entraîné dans cette mauvaise voie par son excessive affection pour Rachel.

L'explication de l'échelle de Jacob par ces prières qui montent au ciel et ces bénédictions qui en descendent, est belle, mais l'ancienne explication qui montre en Jésus l'échelle mystique qui réunit la terre et les cieux est belle aussi. Nous vous trouvons sévère envers certains personnages bibliques, et quoique l'Ecriture nous invite elle-même à les juger quand elle se tait après nous avoir raconté leurs fautes et qu'elle n'en fait suivre le récit d'aucune réflexion morale, nous ne croyons pas qu'il faille les accuser par des suppositions qu'aucun mot n'autorise. Ainsi, présenter Isaac comme n'ayant eu d'autre motif de prédilection pour Esaü que son goût pour le gibier, dépeindre Jacob comme un criminel bouleversé par la pensée de son crime, une sorte de Caïn, lui qui n'avait fait qu'obéir aux vœux d'une mère dans un temps où l'on ne savait ce que c'était que de résister aux ordres de ses parents, et dans une affaire où Isaac s'obstinait sciemment contre la volonté de l'Eternel, ce qui n'excuse certainement pas la supercherie frauduleuse par laquelle on lui arracha ce qu'il ne voulait pas accorder de son plein gré, il me semble que c'est sortir un peu trop du texte sacré. On est surpris de la supposition que Jacob aurait pu oindre la pierre qui lui servait de chevet afin de la reconnaître, plutôt que d'y voir uniquement un acte religieux. Mais peut-être est-ce pour appuyer la conjecture que Jacob n'aurait été converti que depuis la rencontre de l'ange en Péniel, bien qu'on nous l'ait montré comme pieux déjà sous la tente, quand il vivait avec son père et sa mère. La pensée de faire de Moïse un meurtrier quand il tue l'Egyptien nous a surpris, puisqu'il est naturel de supposer qu'il ne le fit que dans l'impossibilité de garantir autrement la vie de l'Israélite. Nous aurions voulu ne justifier les Hébreux, quand ils emportent les vases des Egyptiens, que par l'ordre que l'Eternel leur en avait donné. Moïse manqua-t-il réellement de foi, quand il demanda à son beau-père de servir de guide à son peuple, et ne pouvait-il pas recueillir de Jéthro bien des renseignements que la colonne de feu ne pouvait donner? Peut-on encore, sans sortir de la lettre du récit, voir un châtiment pour Moïse dans la nomination des conseillers qui devaient l'assister?

Nous croyons voir encore une sévérité non justifiée par le texte dans la supposition que Josué et les principaux d'Israël se seraient doutés de la supercherie des Gabaonites et auraient admis leur récit par vanité. Nous réclamerions même quelque peu en faveur du malheureux Héli, qui, malgré sa coupable faiblesse, aimait vraiment Dieu. Au reste les enfants qui se détournent de la bonne voie ne le font pas toujours parce que, comme ceux de ce sacrificateur, ils ont été mal élevés, preuve en soit les fils de Samuel.

Moins sévère dans les cas dont nous venons de parler, nous l'aurions peut-être été un peu plus que M. Burnier à l'égard de David. Ainsi, nous aurions fait remarquer chez lui quelque perfidie quand il fait des razzias chez les alliés d'Achis auprès de qui il a trouvé un refuge, et quand il feint de les avoir faites sur le territoire des Israéli-

tes et des Kéniens, ou quand il dit au trop confiant Philistin qui veut l'emmener à la guerre contre Israël : « *Certainement tu connaîtras ce que ton serviteur fera.* » Nous aurions encore accusé le fils d'Isaï, malgré ses nobles qualités, quand il dépouille Méphiboseth de ses biens pour les donner au méchant Tsiba, et de trop peu d'égards envers le malheureux fils de son ami quand il ne lui en rend que la moitié, après sa touchante justification, qui ne laissait matière à aucun soupçon fâcheux contre lui.

En général nous trouvons notre cher frère trop riche en conjectures qui contrastent avec le silence du texte. Suppléons par des réflexions à ce silence quand il s'agit de faits criminels, mais ne jetons pas sur les hommes bibliques des soupçons qui ne sont point formulés dans la Bible.

Dans le Nouveau Testament nous aurions voulu, comme Calvin, dire que Zacharie, Elisabeth, Siméon et Anne étaient justes parce qu'ils observaient les commandements de Dieu, par suite de leur foi, plutôt que de dire qu'ils sont désignés ainsi comme justifiés par une foi qui les portait à l'obéissance. Prendre systématiquement le mot de *juste* comme signifiant *justifié* partout où il se trouve, me semble le fait de ces théologiens méticuleux qui veulent être plus orthodoxes que la Bible, ce qui n'est certainement pas le cas de M. Burnier. Pourquoi supposer que c'est à l'égard seulement de Jean-Baptiste que le Saint-Esprit ait pu agir sur un être humain avant sa naissance? S'il en était ainsi, il faudrait croire que tous les enfants qui naissent morts sont damnés. Ce qui rendait les péagers odieux aux Juifs c'est que plusieurs étaient eux-mêmes des Juifs qui, en achetant le droit de lever les impôts sur leurs compatriotes, paraissaient aux yeux de ceux-ci des apostats. D'après cela je ne vois pas pourquoi nous ferions de Zachée un païen plutôt qu'un descendant d'Abraham ? Satan aurait-il tenté Jésus au désert par d'autres tentations que les trois que mentionnent les évangélistes? Faut-il supposer en aucune manière que la crainte de la séquestration ait pu engager Jésus à défendre au lépreux de divulguer le miracle de sa guérison? Est-ce que ce fut simplement parce que les apôtres ne voulurent pas qu'on importunât leur maître qu'ils écartèrent les petits enfants, ne le firent-ils pas aussi parce qu'il leur semblait absurde de faire bénir de petits êtres qui ne sauraient pas ce qu'on leur ferait, et l'indignation de Jésus ne condamne-t-elle pas cette pensée? Est-il bien certain que Marie prévît la mort de Jésus quand elle versa sur lui le parfum? N'est-ce pas en partie la même foule qui avait acclamé à Jésus dans son triomphe laquelle crie *ôte ! ôte !* devant le prétoire; et peut-on supposer que la multitude qui avait figuré dans le premier cas attendît Jésus au temple sans rien savoir de ce qui s'était passé? L'idée de Pilate, en faisant mettre l'écriteau sur la tête de Jésus, n'était-elle pas de vexer les Juifs qui lui avaient forcé la main, plutôt que de menacer ceux qui oseraient prendre le titre de roi? Comment sait-on que les soldats qui clouèrent Jésus à la croix étaient au nombre de quatre? Est-il probable que Jésus-Christ ait voulu qu'il y eût un ange entre lui et les soldats pour ménager ceux-ci? Qu'est-ce qui autorise à dire que Jésus, pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, montait au ciel dans les intervalles de ses apparitions aux apôtres? Démas ne fut-il coupable que d'une faute momentanée?

Plusieurs questions pourraient aussi être faites sur des points de morale et de doctrine; par exemple pourquoi ne pas mentionner dans le troisième commandement, avant toute autre manière de prendre le nom de Dieu en vain, le faux serment ou parjure? N'est-il pas un peu fort et dangereux de dire, malgré ce qui suit, la phrase que nous allons citer: «*pour le chrétien aussi l'argent est d'une grande valeur, il lui est permis de le désirer et de l'économiser?*» Nous aurions voulu plus de réflexion sur les 7000 du temps d'Elie, il y a de graves et réjouissantes conséquences à en tirer. M. Burnier ne pousse-t-il pas un peu loin la complaisance pour les explications de prophéties quand il mentionne d'après quelques-unes d'entre elles que Gog (Rosch), Mésech et Thubal pourraient être la Russie, Moscou et Tobolsk? Est-il vrai que les saducéens accordaient aux traditions religieuses une autorité égale à la Parole de Dieu? Nous avions toujours cru que c'était le fait des pharisiens. Nous avouons que nous

sommes du nombre de ceux qui, malgré leur attachement à la saine doctrine, inclinent à penser qu'il ne faut pas trop insister sur les pronoms hébreux pour voir la Trinité dans l'Ancien Testament, où il se trouve d'autres traces de ce dogme. En revanche nous avons tout à fait goûté ce que l'auteur dit sur l'ange de l'alliance et la manière dont il en fait remarquer les apparitions. Nous ne connaissions pas l'explication que M. Burnier a donnée du baptême pour les morts; si elle n'est pas incontestable, elle est ingénieuse.

Cependant en voilà assez et même beaucoup trop. Nous voulions seulement indiquer par des faits la méthode de M. Burnier pour achever de la faire comprendre, et montrer par notre exemple comment il nous a paru qu'il entendait qu'on lût son ouvrage, et par conséquent dans quel esprit il l'a composé.

Son but est d'engager à penser, à chercher, à voir si ses explications ne peuvent en rien être complétées et corrigées. M. Burnier sait ignorer, il n'est pas toujours sûr de ses explications, jamais il ne les impose. A propos de Jean XVI, 8 à 11, « ces dernières paroles du Sauveur, dit-il, étant difficiles à comprendre, je ne m'assure pas d'en avoir parfaitement rendu le sens. » Ailleurs il souhaite que ses lecteurs puissent être éclairés d'une lumière supérieure à la sienne. Il aime mieux marcher sur le solide terrain des explications édifiantes que de se lancer dans des conjectures là où il lui paraît que d'autres ont échoué. « Aucune des explications données de ce passage, dit-il à propos de la lutte de l'archange Michel et du démon, ne me satisfait entièrement, je préfère donc m'en tenir à l'instruction dont le Saint-Esprit de Dieu l'accompagne. »

Il ne pouvait nous exhorter mieux à l'humilité, à savoir ignorer, qu'en nous en donnant l'exemple. Néanmoins, comme il y a des personnes qui trouvent très bon que les autres s'humilient, mais qui ne goûtent pas la chose pour elles-mêmes, j'aurais voulu quelques fortes observations sur ce point dans des considérations générales sur la manière de lire la Bible placées en tête de son livre.

M. Burnier dit avec raison : « Chacun sait combien est puissante sur la multitude la parole des ignorants ; » eh bien, ces ignorants savent tout, ils ne reculent devant rien, et c'est là une des causes du crédit dont ils jouissent. Leurs partisans, j'allais dire leurs victimes, devraient être mis sur leurs gardes et prévenus que la confiance ne doit être accordée à ceux dont nous faisons nos guides qu'en raison et dans la proportion de l'humilité et de la défiance d'eux-mêmes dont ils font preuve.

Le *style* fait naturellement suite à la méthode et en devient une lui-même, car le meilleur moyen de se faire lire et d'instruire, c'est une diction facile et attrayante. M. Burnier n'a pas été, dans son importante publication, au-dessous de lui-même à cet égard. Partout naturel, simple, coulant, vous avez l'illusion que c'est pour vous qu'il a écrit son livre, et que vous vous entretenez avec l'auteur. Sans le chercher, il est arrivé, à force de naturel, de goût et d'aisance, à un véritable atticisme.

Mais qu'il faut de tact et de *comme-il-faut*, si j'ose parler ainsi, pour en venir là, et combien peu je conseillerais à quelqu'un qui n'est pas sûr de lui à cet égard, d'essayer de la simplicité à ce degré. Un homme gauche et qui n'a pas l'habitude de la société, ne le montrerait jamais plus qu'en voulant imiter la désinvolture et le gracieux sans façon d'un homme de cour.

Nous soumettrons (c'est hardi et peut-être présomptueux de notre part) deux ou trois questions de grammaire à notre cher frère. Peut-on dire : *Il rappelle à nos souvenirs* (tom. III, pag. 311) ; *ceux qui sont nos frères en Christ et ainsi nos prochains très prochains ?* (Tom. IV, pag. 18.) Je crois aussi avoir lu quelque part le mot *inflétrissable*. Enfin nous sommes aussi de ceux pour qui les néologismes de la version du Nouveau Testament employée par M. Burnier ne sont pas précisément agréables. Pour nous les anges resteront des anges, et les apôtres des apôtres. Nous ne consentirons pas à parler français là où l'on parlait grec, ni non plus à parler grec là où l'on parle français ; ainsi nous ne dirons jamais : la *philanthropie* de Dieu. César, disait fièrement un grammairien à un empereur d'Occident, tu peux faire d'un barbare un citoyen romain, mais jamais tu n'obtiendras le droit

de cité pour des mots de ton invention. *Esclave* pour *serviteur* ne nous paraît pas heureux, car l'esclavage est une relation qui provient du péché.

L'auteur n'a pas fait suivre son nom, dans la page du titre, de la qualification de pasteur ou de ministre. Nous croyons pourtant qu'en écrivant son livre il s'est souvenu de l'avoir été, et nous voyons quant à nous dans ce beau commentaire, le premier de langue française qui embrasse toute la Bible, depuis Calvin, le couronnement d'un ministère fidèlement exercé, et comme le testament religieux d'un pasteur. Puisse seulement le testateur vivre longtemps encore et nous faire de temps en temps des dons entre vifs !

BAUTY, pasteur.

BIOGRAPHIE.

—

Louis Gaussen.

TROISIÈME ARTICLE.

V

Nous avons raconté les événements qui séparèrent Gaussen de sa chère paroisse; nous n'avons pas dit quels sentiments l'animèrent pendant le temps de la lutte. Il fut alors tout ce qu'on pouvait attendre. Sa conduite, à cette époque, a laissé dans le cœur des amis qui le virent de près une admiration profonde pour l'élévation de son caractère. Plusieurs désapprouvaient en tout ou en partie la marche qu'il avait adoptée. Ils ne partageaient pas tous, quant à la légitimité de sa position, son inébranlable conviction; mais tous pouvaient rendre justice à la noblesse de ses sentiments, et beaucoup l'encourageaient de leurs conseils et de leurs prières. Gaussen vécut alors, non point dans les préoccupations de l'amour-propre, dans une irritation mauvaise, ou une aigre opiniâtreté, mais dans une recherche continuelle de la volonté de Dieu, dans une sainte disposition à s'y soumettre, quelle qu'elle fût. Il était enfin préoccupé des destinées de l'Eglise de Genève, liées, pensait-il, aux questions débattues. « Donnez votre démission, lui disait-on quelquefois. » Non ! répondait-il ; « en quittant mon poste sans l'évidence d'un devoir, il me semble que je ferais trois maux : comme pasteur, j'abandonnerais mon troupeau avant le temps; — comme engagé dans une entreprise évangélique au milieu de mes concitoyens, je compromettrais cette œuvre, en la revêtant gratuitement des couleurs de la séparation; — et comme membre enfin de l'Eglise de Genève, j'en trahirais les intérêts les plus évidents, en donnant à penser, par cette démarche, qu'on ne peut plus loyalement y professer à haute voix l'orthodoxie, sans en sortir aussitôt après. » Ses obligations envers son troupeau, le bien de l'œuvre entreprise par la Société évangélique, le bien même et la bonne réputation de l'Eglise de Genève à l'étranger, voilà donc ce qui, dans ses pensées, tenait la plus large place. Aussi, malgré les témoignages de sympathie qu'il avait reçus de quelques membres du Conseil d'Etat, l'arrêté qui le destitua fut-il, avec quelques-uns des incidents du débat, une dure épreuve. Il n'eut dans sa vie que deux grandes douleurs : la perte de sa femme fut la première, son éloignement de Satigny fut la seconde. Ces deux coups retentirent dans son âme jusqu'aux derniers jours de sa carrière.

A son sens, le Conseil d'Etat avait eu à décider si l'Eglise de Genève était orthodoxe, libre ou arienne. Il lui avait écrit :

« Vous allez dire ce qu'est à vos yeux l'Eglise nationale de Genève; vous allez dire si vous serez, de toute la chrétienté, le seul gouvernement qui soutienne une église unitaire par des actes d'autorité; vous allez dire si vous vous compromettrez avec la marche d'un clergé qui, après avoir en principe renoncé à toute unité de foi et permis à ses membres les doctrines les plus divergentes, prétend en même temps

prononcer, à la majorité des suffrages, des sentences d'incompatibilité administrative. — Vous allez décider si vous vous engagerez par des antécédents à sanctionner les volontés inquiètes d'une majorité qui ne vous offre plus de garanties, dès qu'elle se place elle-même au-dessus de la loi qui l'a définie. — Vous allez décider, en un mot, si vous attacherez ainsi le vaisseau de l'Etat à un navire qui a perdu ses ancres, qui ne veut plus ni cables, ni gouvernail, et qui se laisse emporter à tout vent de doctrines.

» Les voilà donc, messieurs, les conclusions que vous allez prendre ; — voilà leur portée ; — elles sont bien graves ; elles le sont devant Dieu et devant les hommes ; elles sont pleines d'avenir.

» Devant de telles questions, et devant de tels intérêts, ma propre cause disparaît ; elle n'est que l'occasion insignifiante de la plus importante décision ; elle n'est qu'un faible événement ; mais, sur le tranchant de ce faible événement, se balancent peut-être comme en équilibre d'immenses résultats [1]. »

En suivant la majorité, le Conseil d'Etat avait donc déclaré que l'Eglise nationale était unitaire. Là-dessus Gaussen s'était empressé de quitter le presbytère de Satigny. Ses amis et lui emportaient dans la Société évangélique, c'était sa conviction, la véritable Eglise de Genève. Il pouvait voir dans cette séparation une circonstance heureuse, un événement favorable au rétablissement de l'Evangile dans la cité de Calvin. Mais en même temps il était trop attaché à l'ancienne gloire de sa patrie, pour ne pas déplorer ce qui, à son point de vue, en était la chute évidente au sein de la chrétienté. Ce sentiment domina sans doute dans sa douleur. Genève autrefois si ferme quant à la doctrine évangélique, si fidèle, si active en sa faveur, Genève où la divinité de Christ avait été si hautement glorifiée, bannissant de ses chaires les hommes qui travaillaient à l'honneur de cette vérité, c'en était assez pour faire souffrir dans ce qu'elle avait de plus intime l'âme chrétienne et patriotique de Gaussen.

Et puis que d'incidents pénibles ! que de procédés propres à le blesser dans ses convictions sans doute, mais aussi dans son caractère et ses affections ! Je ne rappellerai ni les bruits calomnieux répandus dans le public, ni les commentaires blessants de quelques journaux. On alla jusqu'à l'appeler, lui et ses amis, les jésuites du protestantisme [1]. De telles injures ne pouvaient trouver créance qu'auprès des malveillants toujours heureux de pareille aubaine. Gaussen, qui crut une première fois devoir en prévenir les effets sur ses paroissiens, en leur expliquant sa position [2], ne crut pas nécessaire de répondre à des propos passionnés et à d'évidentes médisances. Mais, comme les imputations les plus fausses, les appréciations les plus erronées finissent par faire leur chemin, il vit se former à Satigny un parti assez animé contre lui. Quand il fut sérieusement question de le destituer, on ne fit point parmi les pères de famille de la paroisse ce qu'on avait fait lors des débats sur l'emploi du catéchisme. On ne signa aucune pétition en sa faveur. Beaucoup de ses ouailles lui exprimèrent personnellement leur profond attachement et leur pleine sympathie. Il en est qui n'ont jamais cessé d'entretenir avec lui des relations nouées sous le regard de Dieu. Néanmoins Gaussen n'eut pas la consolation de se voir, dans sa retraite, accompagné des regrets unanimes de son troupeau. Il avait dépensé pour lui les quinze plus belles années de sa vie. C'est à son initiative que Satigny devait une école communale florissante, où la méthode de l'enseignement mutuel avait, pour la première fois, été employée avec un plein succès. C'est à ses leçons du dimanche qu'on devait le goût de la jeunesse pour l'étude de la Bible et pour l'instruction religieuse. A la parole de Gaussen, soutenu par Cellé-

[1] *Mémoires*, etc., pag. 82.

[1] *Journal de Genève*, 17 mars 1831.
[2] Voyez ce qu'il leur écrivit, *Lettres*, etc., pag. 58.

rier père, son conseiller et son plus intime ami, bien des bénédictions étaient descendues sur ce village, bien des pauvres avaient été secourus, bien des affligés consolés, bien des âmes converties. Aussi s'il fut douloureux pour Gaussen de quitter un presbytère qu'il avait embelli, une chaire où il avait tant prêché, des lieux tout pleins des chers souvenirs de sa joie domestique et de son deuil; ce fut également douloureux pour lui d'être banni des cœurs de tant d'hommes auxquels il avait donné sa jeunesse et son affection. Sa santé, atteinte par sa première épreuve, fut longtemps ébranlée par cette seconde.

Que la main de Dieu eût dirigé toutes choses, il n'en doutait pourtant point. Entré dans la carrière avec une bonne conscience, il en sortait attristé sans doute, mais la conscience à l'aise, et disant résigné : « L'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni. » Et puis de combien d'amis son courage chrétien ne l'avait-il pas entouré? Peschier, qui lui resta fidèle jusqu'au bout, venait de mourir peu de jours après la sentence de destitution. Il fut vivement regretté de Gaussen, qui, plus tard, consacra quelques pages à sa mémoire; mais Cellérier père, qui vivait encore, ne cessait point de traiter comme un fils son successeur destitué et le suivait avec amour dans sa nouvelle vie. Galland, Merle d'Aubigné, tous deux dans la force de l'âge comme leur collègue de Satigny, partageaient son sort dans l'opinion publique. Membres de la Société évangélique, prédicateurs, professeurs à l'Ecole de théologie qui les avaient tous mis en si mauvaise odeur, ils avaient les mêmes aspirations et poursuivaient le même but que lui. Bon nombre de chrétiens genevois, laïcs influents et zélés, se joignaient à eux. En Suisse, en France, en Angleterre, en Ecosse, en Allemagne, en Amérique même, bien des chrétiens appartenant à toutes les dénominations tendaient à l'Ecole de théologie une main fraternelle et applaudissaient à la fermeté de Gaussen. C'en était assez pour compenser les pertes qu'il avait faites dans sa patrie, c'en était surtout assez pour ouvrir à son activité un beau champ de travail. Chose étrange! L'intolérance de la Compagnie avait naguère occasionné la formation des églises du Bourg-de-Fourg et du Pré-l'Evêque; cette même intolérance donna Gaussen tout entier à la Société évangélique et à l'Ecole de théologie. Il leur appartenait sans doute, il avait même promis de s'occuper des études, s'il était possible; mais dans la direction et la prospérité de ces établissements, combien sa part eût été plus petite s'il n'avait point été enlevé à ses travaux de pasteur. Attaché comme il l'était, par le cœur et par le devoir, à une paroisse où il avait d'ailleurs fixé ses pénates en acquérant une propriété, il est vraisemblable qu'il n'eût jamais quitté Satigny de son propre mouvement. Dès qu'il en fut séparé par la volonté du pouvoir, sa place était naturellement désignée dans la nouvelle société, et toutes ses forces devaient se porter à Genève. Aussi, quoique auparavant et à diverses reprises, paraît-il, on ait tenté de l'attirer ailleurs, ce fut là qu'il apporta tout le poids de sa piété, de ses talents, de son influence et de sa réputation. Il quitta Bourdigny pour acheter aux portes de Genève une propriété dont son bon goût et ses soins firent bientôt la plus paisible retraite. C'est un séjour qu'il n'a quitté que pour un autre meilleur encore.

Un discours qu'il avait préparé pour la première assemblée annuelle de la Société évangélique, un sermon qu'il prêcha le 9 février 1834, à l'inauguration de la chapelle de l'Oratoire, sermon publié 25 ans après, sans aucun changement, expriment les sentiments qui régnaient alors dans l'âme de Gaussen. C'est la même élévation, la même vie religieuse, la même foi et la même doctrine qu'il avait déployées pen-

dant son ministère à la campagne: c'est aussi la même dépréoccupation de lui-même, de ses circonstances, et des griefs personnels qu'il aurait pu se rappeler. On sent seulement qu'une crise a eu lieu. Une guerre plus directe qu'autrefois est ouverte contre les principes dogmatiques de la majorité des pasteurs genevois.

Voici le premier de ces morceaux:

« Loin de nous tout ce qui ferait redescendre aujourd'hui nos pensées sur des personnes, et tout ce qui pourrait verser des préoccupations humaines dans les émotions pures de cette journée. Toutefois il est des choses qu'il n'est pas permis à la fidélité, disons mieux, qu'il n'est pas permis à la charité de livrer au silence. Il faut donc le dire avec clarté: l'Eglise de Genève avait besoin d'un réveil, messieurs, parce qu'elle s'est publiquement déclarée arienne dans ses enseignements. Je m'exprime mal: ce n'est pas l'Eglise qui est arienne; elle ne peut pas l'être: ce sont la plupart de ses chaires: ce sont toutes les écoles où se forment ses ministres.

» Messieurs, une âme d'homme ne peut aller au Père que par Jésus-Christ, hors de qui la sainteté de Dieu ne saurait l'accueillir, et hors de qui, d'ailleurs, l'homme ne peut rien faire; et une âme d'homme ne peut être en communion avec Jésus-Christ, que si Jésus-Christ est son Dieu. Or Jésus-Christ n'est plus Dieu dans la plupart de nos temples; il ne l'est plus dans les écoles où se préparent les pasteurs: on y renverse le trône du Seigneur, on y nie publiquement sa divinité que les anges adorent, et c'est à cet enseignement que nos concitoyens et nos frères confient leurs enfants. . . .
. . . .
Messieurs, nous avons dû sortir, non pas de l'Eglise, mais des temples de nos pères, parce que Jésus-Christ n'y est plus Dieu. Nous en sommes sortis sans éprouver dans nos cœurs, Dieu nous en est témoin, la moindre pensée d'amertume envers les hommes, le cœur ému seulement de reconnaissance envers Dieu; malheureux d'avoir à sortir, mais heureux d'être sortis, et hâtant par nos souhaits le jour inévitable où la vérité doit y rentrer, et où il nous sera si doux d'y rentrer avec elle. — Nous en sommes sortis, mais en protestant que Jésus-Christ est le vrai Dieu et la vie éternelle, et qu'il n'y a que son nom pour être sauvé, mais en tenant dans nos mains, mais en serrant sur nos cœurs cette sainte vérité, comme nous espérons, ô mon Dieu! sortir de cette vie de péché, et nous présenter dans ton temple éternel. »

Voici le second de ces fragments!

« Mes frères, en montant pour la première fois dans cette chaire, nous déclarons n'y vouloir connaître que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, que son évangile immuable et que cette vérité toujours ancienne et toujours nouvelle, par laquelle seule les élus de Dieu sont engendrés à la vie de Dieu et conduits par la voie de sa sainteté à la gloire éternelle. — Nous désirons l'annoncer sans préoccupations humaines, sans savoir ce que le monde peut prêcher ailleurs, et sans nous laisser influencer ni par ses systèmes, ni par ses jugements, ni par ses inimitiés ou ses actes. — Comme prédicateurs de l'évangile de Christ, nous ne voulons ici connaître aucun homme, aucune société, aucun parti, ni pour les combattre, ni pour les défendre; car nous y venons avec ce nom de Jésus-Christ devant lequel toutes les religions de l'homme et toutes ses idoles, connues ou inconnues, doivent tôt au tard s'écrouler et demeurer sans tête et sans bras, comme Dagon devant l'arche de l'Eternel. Nous l'y voulons porter, comme on pourrait le faire à cent lieues de ce temple, à cent ans de ce jour, ou comme on l'aurait fait dans Genève il y a deux siècles; je veux dire en ne connaissant que deux choses: l'homme perdu et l'homme sauvé, l'homme condamné, et le seul nom donné à l'homme pour être justifié. — Nous désirons l'y annoncer, ce nom glorieux, d'une telle manière que ce temple soit cher à quiconque dans Genève porte un cœur chrétien, à quiconque aime notre Sauveur, quelque dénomination qu'on lui donne ou qu'il se donne. . . . . .
. . . . En un mot, mes frères, nous ne craignons pas de le dire, — périsse trois fois ce temple et tombe cette chaire, plutôt que de devenir jamais le temple d'une société et la chaire d'un parti; le temple d'une secte, et la chaire de l'orgueil

humain, où l'homme chercherait son propre honneur et sa propre victoire, où l'homme serait prêché plutôt que son maître! — Que ses murailles soient désolées et ses portes consumées par le feu, si elle ne devait pas être l'église de la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres; le refuge de l'humilité, le temple des cœurs travaillés et chargés, qui invoquent leur Dieu comme du fond d'un abîme, et qui cherchent avec ardeur les paroles de la paix!

» Telles sont, mes frères, nos dispositions, et nous le savons, telles sont aussi les vôtres. »

Ces énergiques paroles nous font connaître les sentiments de Gaussen en 1832 et 1834. Elles représentent aussi le ton général de ses convictions pendant tout le reste de sa carrière. C'est de ces sentiments qu'il fut animé partout, dans la chaire du prédicateur et du catéchiste, dans les comités administrateurs, dans ses jugements sur l'état du protestantisme et le devoir des chrétiens, dans ses écrits et dans son enseignement. Membre de la Société évangélique, dont il avait été l'âme dès l'origine, appelé comme professeur à son école de théologie et s'étant livré à des études suivies après avoir raffermi par des voyages en Italie et en Angleterre sa santé ébranlée, il se vit en effet mêlé aux événements généraux de la chrétienté protestante, et plus d'une fois, saisit l'occasion d'énoncer ses principes et ses vues. C'est surtout comme théologien qu'il travailla depuis lors. On nous permettra de le caractériser maintenant sous ce point de vue, et d'indiquer ainsi les principes qui dominèrent toute sa vie.

Gaussen fut l'homme de la doctrine.

On a cru pouvoir distinguer dans le réveil de la foi évangélique au XIXe siècle, tel qu'il s'est développé à Genève, deux phases : celle de la vie et celle du dogme. — Dans l'une on n'aurait eu guère d'autre préoccupation que de vivre d'une vie sérieusement chrétienne et de communiquer la vie; dans l'autre, on se serait avant tout soucié de la doctrine; on se serait perdu dans un intellectualisme funeste. Il m'est impossible de considérer cette vue historique comme représentant exactement le mouvement du réveil. Affirme-t-on simplement qu'il vint un jour où l'on s'occupa de travaux théologiques et de doctrine plus qu'on ne l'avait fait à l'origine? Je me range à cette distinction, mais sans m'étonner du fait en aucune façon et sans y rien voir de si funeste. La vie n'est pas toute dans la conscience ou la volonté, elle est aussi dans l'intelligence. Tôt ou tard un mouvement religieux appelle les travaux de la pensée, et il est naturel qu'en se développant le réveil ait produit plus de vie scientifique qu'il n'en produisait au début. Mais veut-on, par cette distinction, affirmer qu'après avoir mis l'accent sur la vie intérieure et tenu le dogme pour une affaire secondaire, on en vint à s'adresser avant tout à l'intelligence, à réclamer avant tout une pure orthodoxie, sans ajouter à la vie de l'âme la même importance, alors on représente sous un faux jour ce qui s'est passé. Dès son début, pendant tout son cours, et, si j'ose le dire, jusqu'à maintenant, le réveil considéré dans ses représentants les plus vrais, s'offre à nous comme doctrine et comme vie. Il veut le dogme et il veut la morale; il prêche ce qu'on peut appeler l'orthodoxie réformée, il prêche aussi la conversion du cœur et la sanctification. Disons mieux, dès son début ce qu'il cherche, c'est moins la doctrine fruit de la vie, que la vie fruit de la doctrine. Il n'a cru à l'existence d'une véritable vie spirituelle que sous l'action du dogme évangélique, et dans l'attention des réveillés celui-ci prit dès le commencement la première place. La Société des amis, Bost, Guers, Empeytaz avaient besoin de paix, de certitude quant à leur salut, de communion avec Dieu, mais ils ne trouvaient ces biens que dans la justifica-

tion par la foi, dans l'expiation par le sang de Jésus, dans la divinité de Christ, dans la régénération par le Saint-Esprit. Aussi, comment la lutte publique fut-elle ouverte? par une question de dogme, qui en même temps était pour les réveillés une question de vie[1]. Plus tard, toujours même spectacle. On veut la vie, et on ne la voit que dans la doctrine orthodoxe. C'est sous l'influence de celle-ci que se fondent toutes les institutions nées du mouvement religieux. Communautés nouvelles, œuvres d'évangélisation et de bienfaisance, cultes sur semaine, écoles primaires, écoles du dimanche, école de théologie, discipline ecclésiastique, toutes les créations du réveil ont fleuri au souffle d'une foi vivante, mais d'une foi dont l'objet parfaitement déterminé fut considéré dans sa formule même comme de première importance. Ce qui constitue l'essence du christianisme, le salut par grâce, par Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme, était enseveli dans un oubli hostile et dédaigneux. Le réveil, qui fut une résurrection d'âmes, fut en même temps la résurrection des doctrines essentielles du christianisme.

En ces termes généraux, Gaussen ne différa point de ses collaborateurs et de ses devanciers. Il a parfois insisté avec force sur la nécessité de vivre les vérités bibliques :

« Certes, dit-il, la vérité de l'Evangile, la pureté des doctrines que le Seigneur a rendue depuis quelques années à plusieurs de nos églises protestantes, est encore pour nous le plus grand des bienfaits, puisque c'est par là que Dieu sauve, et que la vie éternelle c'est de le connaître. Mais prenez garde encore au piége; ne changez pas les bénédictions en malédictions, la lumière en ténèbres. *Il faut que ces vérités vivent dans l'âme. Ce n'est pas un système seulement; c'est une vie.* Si cette lumière ne réchauffe pas, malheur à cette lumière! Si elle ne se montre pas en dedans par des prières et en dehors par des œuvres, si elle ne luit sur le cœur que comme la froide clarté de la lune sur un cimetière; oh! malheur à cette lumière! Ce n'est pas là la lumière, ce n'est pas là la foi. On connaît, mais on ne croit pas; seulement on croit croire :

Semblable à ces esprits tristement éclairés,
Qui connaissent la route et marchent égarés;
Toujours vides d'amour et remplis de lumière,
Ardents pour la dispute et froids pour la prière[1]. »

Cependant il ne sépara point la vie de la doctrine; c'est à peine s'il les distingua. A ses yeux comme à ceux de ses amis, la vraie doctrine peut seule rendre à l'homme frappé à mort par le péché, la véritable vie. Comme ses devanciers, il attache la plus grande importance au dogme et à sa pureté, mais toujours en vue de la conversion, de la sanctification et du salut. Lui-même enfin offrit dans sa personne une harmonie trop rare pour qu'on ne la remarque pas. — Sa tête était d'accord avec son cœur, sa croyance cadrait avec sa conscience, son intelligence sympathisait avec sa volonté. Il étudiait les Ecritures comme la parole écrite de son Dieu, et les recherches les plus arides de variantes ou d'harmonistique devenaient pour lui œuvre d'amour autant que de science. Ses travaux, ses décisions, ses actes, portaient la visible empreinte de ses dispositions à la prière, et de l'habituelle admiration qu'il éprouvait pour les œuvres de son divin Maître.

Nous le répétons néanmoins, Gaussen fut l'homme de la doctrine. Il insista avec plus d'éclat et de persévérance que personne, sur la nécessité de maintenir intactes les vérités objectives du christianisme et leur autorité souveraine. A l'époque où il travailla, il était bon qu'on en relevât l'importance avec une conviction aussi ferme que la sienne, et avec l'éloquence populaire

[1] Empeytaz. *Considérations sur la divinité de Jésus-Christ*, adressées à Messieurs les étudiants en théologie de l'Eglise de Genève, 1817. Voy. en outre De Goltz, Genève religieuse, pag. 182.

[1] Sermon prêché à l'ouverture de l'Oratoire, pag. 21.

qu'il pouvait mettre au service de cette conviction. L'Allemagne, terre classique de la science et de la théologie, voyait fleurir alors les gigantesques systèmes de l'idéalisme. Cette influence dissolvante pénétrait en France. Là, des théories politiques et sociales, accueillies par l'enthousiasme des uns et le rire éclatant des autres, pullulaient, étrangères au christianisme, aspirant à fonder des religions nouvelles ou à s'en passer, chargées en tout cas des idées panthéistes apportées du Nord par les échos de la presse et le souffle de l'opinion. — Le réveil faisait aussi son œuvre au delà du Rhin, sous diverses formes, mais il était devancé en France par l'esprit systématique et l'individualisme religieux qui, en Allemagne, avait fait assez bon marché des doctrines évangéliques. En même temps, une préoccupation déjà ancienne commençait à se généraliser. Les questions ecclésiastiques s'emparaient des esprits, monopolisaient l'attention publique, et divisaient profondément des hommes unis par la même foi. N'était-il pas bon qu'une voix se fît entendre alors, forte et claire, pour proclamer la nécessité de saisir le christianisme dans ses traits caractéristiques et la pureté de son idée?... Ne fallait-il pas rappeler ce qu'il renferme d'immuable et d'objectif, ce qui est en lui indépendant des temps, des lieux et des individus, identique à soi-même et éternel comme Dieu? N'était-il pas bon que quelqu'un le représentât dans son opposition avec la philosophie, et déclarât enfin qu'au-dessus des questions ecclésiastiques il y a les questions de dogme? Nous le croyons; et nous croyons aussi que Gaussen en particulier fut chargé de cette tâche. Il ne fut pas seul, sans doute, à insister sur la nécessité d'une doctrine claire, nette, pure et décidée. Le réveil tout entier, en France et en Suisse, parlait avec lui; dans le réveil la Société évangélique de Genève s'établissait sur cette base; mais dans le réveil et la Société évangélique, je ne puis m'empêcher de considérer Gaussen comme l'un de ceux qui représentèrent avec le plus de suite et de force l'*objectivité* du christianisme, et l'importance attribuée à la pureté du dogme.

Dès sa jeunesse, on se le rappelle, son attention avait été vivement arrêtée sur la divinité de Jésus-Christ. C'est avant tout pour la doctrine menacée par le règlement de 1817, qu'il publia la *Confession helvétique*. — Pendant son séjour à Satigny, il se regarda comme appelé à prêcher et à ne laisser prêcher dans sa chaire que la bonne doctrine; il refusait la parole à quiconque ne croyait pas à la divinité absolue de Jésus. Quelle fut la vraie cause des débats de 1830 et de 1831? la doctrine, quoi qu'on en ait dit. Quelle fut la raison d'être de l'Ecole de théologie, dont la fondation fut due à l'initiative de Gaussen? la propagation des pures doctrines évangéliques. Depuis lors, il ne cessa de s'attacher à cette pensée, elle devint le caractère de son enseignement, elle laissa sa sévère empreinte sur tous ses travaux : « Ah! » me disait-il un jour de cet air solennel, ému, qui lui était habituel, quand, parlant de l'Evangile, il exprimait quelque sentiment profond dans son âme, « pour cette doctrine je me ferais couper la tête. » Nous étions au terme d'un entretien sur la substitution de Christ aux pécheurs. Et qu'on n'aille pas croire qu'il y eût à cet égard chez Gaussen ce que l'Ecriture appelle de l'attachement à son propre sens. Non! les dogmes dont son âme vivait étaient pour lui la vérité même, tant sa conviction était forte. Il les voyait éclatants de lumière et d'évidence, contestables pour l'impiété seulement [1]. Ce n'était pas son sys-

[1] On a dit, et non pas à titre d'éloge, que Gaussen avait porté dans la théologie l'*esprit mathématique*. Il faut s'entendre. Si l'esprit mathématique est celui qui poursuit avec rigueur une démonstration en partant de définitions rationnelles, ce ne fut point un des caractères des travaux théologiques de Gaussen. Si le besoin d'évidence constitue l'esprit mathématique, il eut ce

tème, ses idées, ses vues. Il les traitait, les aimait comme des êtres objectifs; il les défendait comme il aurait défendu son père ou sa mère, par amour ou dévoûment, sans rien y mêler sciemment de personnel.

C'est dans cette position, que, ferme et joyeux, il combattit d'une part mais indirectement le subjectivisme, d'autre part et directement l'importance attribuée aux questions ecclésiastiques. Gaussen paraît n'avoir bien connu de l'Allemagne, dont il redoutait l'influence, que quelques théologiens orthodoxes. C'est pourquoi je dis que, s'il combattit le subjectivisme mystique et hétérodoxe qui nous en est venu, ce fut indirectement. D'ailleurs, quand cette tendance fit avec éclat son apparition en France, par la démission de M. Schérer et la fondation de la *Revue de Strasbourg,* Gaussen ne prit point immédiatement la plume pour la combattre. Il s'en préoccupa sans doute et même beaucoup. Son livre sur le Canon des Ecritures est un fruit de cette préoccupation. Mais là même il vise à établir sa propre conviction plutôt qu'à renverser la méthode et l'opinion de ses adversaires; sa polémique est rarement directe. Quant aux questions ecclésiastiques, il en fut autrement. En affirmant l'autorité des Ecritures et l'importance du dogme, il combattait indirectement les tendances subjectives envahissantes; mais en 1846, dans un rapport vivement écrit de l'Ecole de théologie, il trouva l'occasion d'affirmer avec énergie la suprématie des questions de dogme sur les questions d'Eglise [1]. Il remarqua que la Bible n'entre dans aucun détail sur l'organisation de la société chrétienne; que de toutes les églises, libres ou nationales, il n'en est point qui soit à l'abri de la corruption dogmatique, point non plus qui ne puisse être guérie par une bonne nourriture spirituelle:

« C'est la vie, dit-il, c'est l'esprit de Jésus-Christ dans l'âme, dans le cerveau et dans le cœur de l'Eglise qui donnera seule à celle-ci la forme qui lui convient; comme c'est la vie de la tortue qui fait sa carapace, et non la carapace sa vie. C'est la vie qui donne à son écaille sa substance, sa forme et sa beauté; c'est pourquoi les meilleurs amis de l'écaille, les meilleurs réformateurs de la forme, ce seront ceux qui entretiendront, animeront et nourriront la vie. Vous avez connu sans doute des enfants rachitiques qui sont devenus de beaux hommes par une bonne nourriture. Nourrissez l'Eglise la plus rachitique, et il faudra bien qu'elle se redresse. »

Que dans sa ferveur pour la pureté de la doctrine Gaussen ait été parfois d'une grande sévérité contre des hommes d'une conviction différente, qui lui semblaient corrompre la vérité; qu'il ait trop resserré les limites d'une juste tolérance et n'ait pas apprécié le côté légitime de la spéculation; qu'il ait ajouté trop peu d'importance et donné trop peu d'attention aux affaires ecclésiastiques, c'est possible [2]; mais Gaussen

besoin, mais je plaindrais quiconque ne l'aurait pas. Si l'on veut caractériser dans ces termes l'homme pour qui les propositions de la dogmatique et de la morale chrétiennes sont éclatantes de lumière, Gaussen fut dans ce cas, mais heureux celui qui jouit d'une telle lumière! — Enfin, si un théologien a l'esprit mathématique quand il croit que le christianisme est susceptible d'une démonstration sans réplique, Gaussen eut sans doute cette conviction; cependant il ne comptait sur aucune démonstration pour convertir les contredisants.

[1] Déjà même en 1841 dans un autre rapport, — mais moins complétement.

[2] Voyez sur ce dernier point la belle et lumineuse discussion de Vinet, intitulée *Réponse à des amis*. (*Liberté relig. et Quest. ecclés*., pag., 589 à 626.) Voici quelques lignes de la dernière partie de cette *Réponse*, écrite, il importe de se le rappeler, en août et septembre 1846:

« L'aphorisme que nous venons de citer (la vie créera sa forme) n'est vrai que dans le monde physique, où n'intervient ni la pensée ni la volonté de l'être. Là sans doute, sous l'action de lois qui nous échappent, « la vie crée sa forme; » mais dans le monde moral il n'en est point de même, précisément parce que c'est le monde moral..... Sans doute l'existence du fond justifie seule la re-

savait admirer partout la fermeté des principes et la conséquence dans la conduite. La démission des ministres vaudois, en 1845, fut par exemple pour lui un objet d'admiration, une occasion de louer Dieu et de beaucoup prier. Il aimait ses adversaires et s'affligeait de les voir dans l'erreur. En tout cas, je le répète, il était bon qu'au milieu de notre agitation religieuse, une voix émue et populaire comme celle de Gaussen se fît entendre pour rappeler la nécessité de sauvegarder avant tout le fonds essentiel de l'Evangile.

Heureux l'homme qui, possédant la vérité tout entière, vivrait dans le sentiment habituel de cette possession! Mais l'absolue vérité où est-elle? A quelle source puiser cette eau pure et vivifiante? Comment la puiser à sa source même, sans la corrompre, sans la troubler ou sans l'agiter? — Ces questions, on pouvait les adresser à Gaussen quand il insistait sur la nécessité d'une saine doctrine; il put se les adresser à lui-même, il se les adressa sans doute quand il fut appelé à l'enseignement; mais, dès le commencement de sa vie religieuse il y avait répondu. — La pure doctrine fut de tout temps à ses yeux celle de l'Ecriture. Le contenu biblique et l'absolue vérité se présentaient à son esprit dans une indissoluble unité. Comme théologien, il ne fut ni confessionaliste, ni traditionaliste, ni spéculatif. Avant tout, il voulut être biblique. Indépendamment des circonstances extérieures, qui lui fournirent l'occasion de publier la *Théopneustie* et son ouvrage sur le Canon des Ecritures, c'est parce qu'il voulait avant tout la pureté de la doctrine et que dans la Bible seule il en voyait la source, qu'il fut conduit à chercher les bases de l'autorité scripturaire et à les poser dans les deux ouvrages que nous avons nommés.

Confessionaliste, il ne le fut jamais. Il ne s'est point rangé parmi les théologiens qui attribuent aux symboles de l'Eglise, à ses conciles et à ses docteurs, la valeur d'une norme ou d'une autorité permanente. Il voulait les confessions de foi, il les croyait nécessaires au milieu des divisions de la chrétienté, comme expression des croyances d'une communauté; disons plus, il respectait les travaux dont les symboles ecclésiastiques sont issus naguère; mais jamais les doctrines d'Oxford ou de l'ultra-luthéranisme ne le trouvèrent sympathique. S'il faut appeler traditionalisme le respect dont nous venons de parler, s'il faut dire: est traditionaliste tout homme qui, sur les dogmes fondamentaux, aime à se sentir d'accord avec l'antiquité chrétienne ou protestante, tout homme qui aime à faire remarquer cet accord, et se sent mal à l'aise

cherche de la forme; mais il ne s'en suit pas que, fond existant, la forme, nous entendons la forme vraie, s'y joigne d'elle-même. L'homme, en parlant ainsi, se méconnaîtrait; il oublierait ou il ne saurait pas qu'il est déchu, et que s'il peut être mis instantanément en possession du principe de sa restauration, cette restauration elle-même s'opère lentement et ne peut être que le résultat de beaucoup de travail..... Si la forme venait d'elle-même, elle ne tarderait pas; il lui suffirait des occasions. Elle tarde, parce que la chair est faible et lente, autant que l'esprit est prompt, et pour la trouver, il faut l'avoir cherchée. La tortue (nous adoptons ce terme de comparaison) a nécessairement et sans y prendre peine, l'écaille qui lui convient; sa maison croît sur elle; l'homme bâtit la sienne..... L'homme est homme et non pas tortue, et l'image de la tortue ou du colimaçon est toute au profit de notre cause.

» L'erreur que je relève est grave. J'en appelle aux faits. Elle a banni de la chaire évangélique l'enseignement de la morale. A l'erreur de ces prédicateurs qui demandaient à la mort les manifestations et les actes de la vie, une autre erreur a succédé; on a dit : Croyez, le reste viendra de soi-même; car je ne veux pas parler de ceux qui ont dit : Croyez, tout le reste n'est rien. La vie, a-t-on pensé, trouvera sa forme sans la chercher; il eût fallu dire : La vie cherchera sa forme et la trouvera, et c'est à cela précisément qu'elle se fera reconnaître. On a dédaigné, on s'est peu soucié du moins « d'examiner ce qui est agréable au » Seigneur. » Qu'en est-il résulté? Qu'on a omis un fort grand nombre de choses qui lui sont agréables, qu'on s'en est permis beaucoup d'autres qui ne peuvent que lui déplaire...» (*Réd.*).

quand il se sépare des grandes traditions dogmatiques de la chrétienté, alors oui! Gaussen, très certainement fut traditionaliste. La nature tout historique de ses démonstrations, sur les points qui comportent cette preuve, l'affection qu'il éprouve et qu'il exprime très vivement pour la réforme et ses principaux docteurs, révèlent assez combien il aimait à se sentir appuyé par nos ancêtres en la foi. Mais de là à faire de la tradition une source de la vérité, une règle, une norme équivalente ou peu s'en faut à celle de l'Ecriture, il y a loin, et jamais Gaussen n'appartint à ce traditionalisme-là. Les Ecritures du Vieux et du Nouveau Testament, telle était pour lui l'autorité souveraine en matière de foi et de vérité. Il croyait à la divinité absolue de Jésus-Christ et à la Trinité; il croyait que Dieu est une essence en trois personnes, que Jésus-Christ est une personne en deux natures; il affirmait que Christ a été substitué aux pécheurs sur la croix, et que la colère de Dieu a été apaisée par ce sacrifice; — il disait avec la Réformation que nous sommes justifiés par la foi seulement, et que la justice de Christ est imputée au croyant; il était assuré que l'homme est entièrement corrompu en vertu du péché d'Adam, qu'il n'y a naturellement rien de bon en lui: sur tous ces articles, qu'il enseignait et prêchait avec une conviction individuelle très vivante, il se voyait d'accord avec les grandes traditions chrétiennes; mais s'il y croyait, ce n'était point au nom de la tradition; c'était au nom des Ecritures avec lesquelles la tradition lui semblait parfaitement harmonique. C'est ce qui ressort visiblement d'un discours prononcé à l'ouverture de l'école de théologie le 3 octobre 1843. Gaussen, nous l'avons dit, avait fait un voyage en Italie. A Rome il avait vu les splendeurs pontificales, et était demeuré frappé des rapports qu'il découvrait entre ce qu'il avait vu et toute une portion des prophéties. Il veut, dit-il, entretenir les étudiants d'un dogme « précieux et sacré pour nos pères. » — « Ce « dogme, c'est que Rome est la Babylone « dont a parlé St. Jean; le pape, l'homme « de péché, le fils de perdition, dont a parlé « St. Paul; la papauté, la petite corne « dont a parlé Daniel. » Et que fait-il pour l'établir? il constate d'abord que cette doctrine fut celle des fidèles en tous les temps, et que les réformés l'ont consignée dans la Confession de la Rochelle, article XXXI; puis, abandonnant ce terrain, il consacre tout son discours à montrer sur cet objet l'accord de l'histoire et des Ecritures. Je ne sache pas que Gaussen ait jamais dialectiquement expliqué sa pensée sur la valeur relative de la tradition et de la Bible; ce discours fait voir que celle-ci était pour lui la souveraine autorité. C'est ce qui ressort d'ailleurs de son cours de dogmatique autographié à l'usage des étudiants. Là on le voit tour à tour indiquer la formule ecclésiastique, et en montrer l'accord fondamental avec les données bibliques. On le voit même, sur quelques points, se séparer de la tradition réformée, par exemple sur le dogme de la double prédestination.

S'il ne fut pas traditionaliste, il ne fut pas non plus, et bien moins encore, philosophique et spéculatif. — Il est des hommes invinciblement emportés par la nature de leur esprit et de leurs aptitudes du côté de la spéculation. Ils ne peuvent pas s'en tenir à la constatation des faits isolés, de quelque ordre qu'ils soient. Faits religieux, faits historiques, faits matériels ou spirituels, naturels ou miraculeux, tout s'offre à leur intelligence comme les éléments dispersés d'un vaste système à la découverte duquel tout les sollicite de se lancer. Cet irrésistible besoin d'unité les accompagne partout, jusque dans leurs études religieuses. Il en est d'autres qui n'éprouvent point, ou du moins n'éprouvent guère ce besoin. La constatation des faits suffit généralement à leur intelligence. Discernant les ressemblan-

ces plus encore que les différences, n'attachant à celles-ci qu'une importance très secondaire, ils rapprochent les faits par des analogies souvent superficielles. Quand ils ont saisi fortement quelque vérité revêtue d'évidence et féconde en conséquences pratiques, ils s'y complaisent volontiers; leur centre est trouvé, leur système est fait. Gaussen n'appartient tout à fait ni à l'une ni à l'autre de ces catégories. Il avait des connaissances variées dont il profitait en faveur des vérités évangéliques. On sait combien son goût pour l'astronomie et les sciences naturelles l'a servi, et combien les acquisitions spéciales qu'il avait faites en diverses branches lui ont inspiré de pages éloquentes, et fourni de moyens apologétiques. C'est cependant de l'esprit spéculatif qu'il s'est le plus éloigné. Il avait un besoin de clarté qui ne se satisfaisait bien que dans les choses concrètes. Ce qui dominait en lui, ce n'était pas la raison spéculative qui réclame l'unité, c'était le cœur qui réclame l'amour, l'imagination qui réclame la beauté, la volonté qui marche à un but bien déterminé. Aussi, ce qu'il trouva dans la variété de ses connaissances, ce fut moins la possibilité de construire un système de toutes pièces, qu'une abondante source d'images saisissantes, des preuves détachées en faveur de quelque proposition particulière, un moyen de populariser sa pensée et d'en embellir les développements. Etait-il étranger par sa culture scientifique aux grandes constructions philosophiques que notre siècle a vues naître? Je ne sais. En tout cas il redoutait la philosophie, dont il n'attendait rien de bon. C'était une affaire de goût personnel, c'était aussi une affaire de foi ; mais peut-être alla-t-il trop loin dans son hostilité contre elle. Un prédicateur doit connaître le monde, sinon pour avoir vécu dans la mondanité, du moins pour en avoir intérieurement combattu les séductions dans son propre cœur naturellement mondain; autrement comment pourrait-il parler clairement et fortement des dangers du monde à ses auditeurs? De même, le théologien doit avoir pénétré dans cette science profane qu'on appelle la philosophie, sinon pour avoir applaudi à tous les systèmes, du moins pour avoir intérieurement réagi contre les tentations de la pensée. Ce fut, pour autant que nous le savons, le bonheur de Gaussen de n'avoir point connu les tentations de l'intelligence. Il ne douta guère, ou s'il hésita ce fut sur des points de secondaire importance [1]. Jamais il ne sentit sous ses pieds trembler les grandes assises de la religion ; que dis-je, les fondements mêmes de la religion chrétienne lui apparurent de bonne heure dans l'éclatante évidence de la révélation. D'ordinaire les objections lui semblaient impies ou frivoles. Aussi n'ayant

[1] Un théologien qui sur aucun point de ses convictions n'aurait jamais hésité, serait certainement fort étrange. Mais le levier du doute s'enfonce plus ou moins prôfondément sous la masse des croyances. En disant que Gaussen n'hésita que sur des points de secondaire importance, je veux dire qu'il ne douta jamais, autant qu'on peut le savoir, de l'existence d'un Dieu personnel, de l'immortalité de l'homme, de la possibilité de posséder le vrai, etc... L'infaillibilité des Ecritures ne fut pas toujours absolument démontrée dans son esprit. Je me rappelle lui avoir entendu raconter comment certains raisonnements de St. Paul, et certaines réponses de l'apôtre aux objections des adversaires lui semblaient peu concluantes. — Mais ces ombres furent de très bonne heure dissipées. Voici ce que je lis dans son ouvrage sur Daniel, I, pag. 167. « Je n'oublierai jamais qu'étant un jeune garçon de votre âge, j'étudiais dans un pensionnat l'histoire générale du monde, lorsqu'il m'arriva de lire pour la première fois dans Daniel, cette prophétie et celle du chap. VII. Je fus alors saisi d'une si vive admiration, à la vue de son accord avec les faits..... que je m'écriai : « Ah ! certainement la Bible est de Dieu ! » Et je me rappelle aussi que plus tard, pendant que j'étais à m'instruire pour la communion, tout en suivant l'Académie, *s'il me venait au cœur de mauvais doutes touchant les Ecritures,* aussitôt le souvenir de ce que j'avais vu dans les prophéties m'était en sauvegarde et relevait ma foi ! »

pas eu à les combattre pour son propre compte, n'éprouvait-il pas l'impérieux besoin d'en découvrir les solutions fondamentales, et n'essayait-il point la construction d'un système qui, fondé sur la Bible, lui appartînt cependant en propre.

En résumé, le grand chemin facile, uniforme, commode, de la tradition, ne fut pas le sien; mais il s'éloigna plus encore de cet aventureux sentier pendant sur des abîmes qu'on appelle la spéculation. Moins commode que le premier, plus solide que le second, la route de l'autorité biblique lui parut toujours la meilleure. Il y marcha toute sa vie d'un pied ferme et d'un cœur joyeux, sans se laisser troubler par les pierres où son pied heurtait à peine, sans broncher, sans faire même de passagères excursions sur des terres arides et desséchées.

Cette confiance dans les Ecritures, ce besoin de ne point quitter le terrain biblique, fût-ce un seul instant, constituent certainement l'un des traits les plus caractéristiques de Gaussen, si nous le considérons comme professeur et théologien. Non pas que cette confiance n'ait été partagée par bon nombre de ses contemporains; le réveil ne s'est-il pas tout entier montré jaloux de prendre son point d'appui dans l'autorité scripturaire? Mais ce trait distinctif du réveil se trouve, si j'ose ainsi dire, comme symbolisé dans Gaussen et dans ses travaux. Il a voulu n'être que biblique, et ses études se sont concentrées autour de l'Ecriture. En elle, il a cherché la vérité; par elle, il a voulu obtenir la pureté de la doctrine. Elle fut toujours pour lui la source jaillissante en vie éternelle. La traduire, en exposer le contenu, en démontrer l'autorité suprême, l'absolue inspiration, y lire l'histoire du passé et celle de l'avenir, voilà son œuvre scientifique. On a distingué Christ de l'Ecriture, on a distingué la révélation considérée dans les événements historiques de la révélation écrite, du témoignage inspiré qui nous les rapporte; on a disserté sur la parole de Dieu dans les Ecritures : rien ne fut plus étranger à Gaussen que toutes ces distinctions. La révélation dans les faits ou dans le livre, Jésus-Christ et la parole de Dieu, formaient dans sa conviction un tout indissoluble. — Tout réveil était pour lui un retour à la Bible; toute vérité religieuse et même naturelle devait être éprouvée par la Bible. La Bible, toute la Bible, rien que la Bible, ce fut sa devise en théologie, et dans la vie pratique le signe auquel, surtout depuis 1850, il reconnaissait les amis de la vérité et ses adversaires [1]. Ce fut l'étoile qui, brillant sur toute sa carrière, illumina son âme; ce fut son pôle en science comme en religion.

Certes, une fidélité si soutenue est admirable. Les preuves qu'il voyait rayonner sur la révélation écrite, étaient d'une triomphante évidence, et il fut bien heureux d'avoir trouvé sitôt un chemin solide, un centre à ses travaux, un critère pour ses jugements, un objet aussi proche et aussi visible de dévouement, d'amour et d'étude. Il y a plus, la doctrine biblique a le passé, elle a aussi l'avenir. Il sera toujours bon de crier « à la loi et au témoignage. » En accentuant avec énergie l'autorité divine des Ecritures, Gaussen se rattachait sans doute au passé; sa voix s'harmonisait même avec celle de l'Eglise de Genève, qui disait : La Bible, rien que la Bible, tout en faisant il est vrai de ce livre une lettre indéchiffrable et morte; mais il travaillait aussi pour l'avenir. Que manque-t-il à nos prédications, à nos études, à notre théologie française? Entre autres choses, et à quelques rares exceptions près, ce qui nous manque, c'est une exégèse exacte et profonde, c'est la connaissance, non pas de certains textes des livres sacrés, mais de leur ensemble organique et vivant. Où sont nos tra-

[1] « Le juste de tous les siècles se distingua toujours du reste des hommes par son respect pour le saint Livre; etc.... *Le canon des saintes Ecritures*, tome second, avant-propos, pag. 11. »

vaux en ce genre? où est notre théologie biblique? Quelques-uns y aspirent. Tholuck et Dorner, interrogés aux conférences de l'Alliance évangélique en 1861, nous montraient ce chemin ; leurs conseils n'auront pas été vains sans doute; mais le réveil avant eux, mais Gaussen en particulier, ont hautement proclamé l'autorité des Ecritures, et instamment demandé, au nom de la science et de la foi, l'étude du Livre divin. C'est beaucoup; mais il est vrai d'ajouter qu'au point de vue dogmatique il n'a pas fait plus. En Allemagne nous voyons Hoffmann à Erlangen, et Beck à Tubingue, se livrer à de profondes recherches sur la Bible, pénétrer méthodiquement dans le système de vérités qu'elle annonce, et s'efforcer d'en exprimer le contenu avec une rigoureuse exactitude, et sans rien emprunter à la tradition; ce ne fut point le travail de Gaussen. Son amour pour l'antiquité chrétienne et réformée n'a peut-être pas laissé son cœur et son esprit assez libres pour une semblable entreprise. Il a trop cru peut-être, avec son excellent ami le docteur Cunningham, d'Edimbourg, que la théologie biblique n'a plus de progrès à faire, et que la dogmatique dans sa forme scientifique traditionnelle correspond parfaitement aux textes. Mais surtout, pour concevoir et entreprendre cette œuvre, Gaussen redoutait trop de mettre, ne fût-ce qu'un instant, le pied sur le terrain de la philosophie.

C. PRONIER.

La suite au prochain numéro.)

ART CHRÉTIEN.

Le chant du culte dans l'Eglise libre vaudoise.

La bonté et la vérité se sont rencontrées.
Ps. LXXXV, 10.

Parmi les vœux qu'on peut former pour la musique sacrée, surtout dans sa propre église, parmi les qualités qui doivent distinguer cette partie du culte qui touche le plus à l'art, il en est qui sont dans les instincts et la sphère d'appréciations de quiconque s'associe de quelque manière au chant des louanges de Dieu. Il n'est pas nécessaire pour cela d'être spécialement versé dans la musique ; les dispositions qui font le chrétien suffisent et conduisent toujours sûrement ; elles créent la vraie compétence ; elles donnent l'intuition de ces choses qui ne montent pas toutes seules au cœur de l'artiste. Nous sommes donc tous en mesure et en droit de nous prononcer sur une question pareille du moment que nous y sommes intéressés, et même nous en avons le devoir; c'est ce qui nous enhardit à rentrer en lice, malgré notre faiblesse et de justes répugnances.

Le *beau* et le *bien*, nous dit-on à cette occasion et avec beaucoup de sens (Voir le chrét. évang. 1861. pag. 357), sont « deux lignes parallèles qui se prolongent dans une même direction »; nous sommes tout disposé à en convenir, et nous ne nous sentons aucunement appelé à venir «troubler» ce doux accord, mais nous tenons à y introduire le *vrai*. Et qui plus est, nous allons jusqu'à dire que le *beau* et le *bien* ne seront ni déparés ni compromis par la présence de ce nouvel hôte, et que ce dernier, sans être la cause d'aucun dérangement, d'aucune déviation, aura sans doute à nous fournir « quelqu'une de ces notes qui entreront dans le grand concert du cantique nouveau. »

Cependant cette troisième ligne appelée à se ranger avec les deux premières, et même à se fondre avec elles pour former toutes ensemble une grande unité, ce troisième facteur de toute œuvre d'art, la *vérité*, en raison de sa délicatesse et de ses charmes, n'est pas facile à apprécier et donne lieu à des méprises. Elle n'est pas recherchée non plus comme elle devrait l'être ; il faut dire aussi qu'elle est la moins lyrique et la moins flatteuse des trois. Elle touche par

un côté au positif et aux actualités dont les deux autres ne s'embarrassent guère ; elle est apparentée à la conscience, dont le *beau* et un certain *bien* feraient volontiers bon marché. Elle est cette couleur locale, cette habile enchâssure du fini dans l'infini, dont les meilleures compositions n'osent se départir.

Mais qu'arrive-t-il ? c'est que, sans y mettre le discernement convenable, on appele *beau* et *bien* tout ce qui élève, tout ce qui enivre, tout ce qui transporte au delà des terrestres horizons ; on se croit près du ciel et déjà dans l'idéal parce qu'on a réussi à quitter pour un moment la terre ; et dans ce saint délire, aéronautes passionnés, nous perdons aisément de vue les humbles régions du devoir où la vérité voudrait nous retenir : Ps. XXXVII, 3. Puis, dans cette manie d'escalader les nues et de nous mal asseoir dans les lieux célestes, il se fait mainte confusion : on pense être dans le vrai du moment que l'on jouit. S'il est bon nombre d'âmes qui ne veulent voir dans la religion que des jouissances et des douceurs, à plus forte raison y en aura-t-il qui ne demandent rien d'autre au cantique. On applaudira donc à tout ce qui est beau ; le beau suffit, il édifie, il n'y a pas d'autre critère. Ainsi planer et jouir, ces deux mots d'ordre de la religion naturelle, se substituent au témoignage chrétien ; et comme si le vrai allait sans dire, comme s'il n'avait pas d'existence à lui et de caractères propres, on est convenu de n'y voir que l'escorte obligée du beau et du bien.

Chose remarquable, c'est qu'on a mille fois raison de l'entendre ainsi ; c'est que le vrai, le beau et le bien sont inséparables, c'est que cette heureuse rencontre, cette association en quelque sorte inopinée des trois conditions de l'art, se réalise à la gloire du génie. Dans bien des genres, cette admirable solidarité éclate comme par la force des choses, de sorte que le vrai s'obtient pour ainsi dire sans le vouloir, sans le chercher expressément. Mais c'est un vrai relatif, c'est celui des règles de l'école. En dehors du christianisme effectif, à côté de la satisfaction directe des besoins du culte et de l'assemblée, il y a « les clartés brisées altérées, réfractées de l'Evangile qu'on connaît et qu'on repousse ; » il se forme dans la société une atmosphère dite chrétienne qui pénètre les idées, les sentiments et les mœurs des multitudes, qui va même jusqu'à créer des institutions, ouvrir des conservatoires et des chapelles, où l'art est cultivé pour l'art, tout en s'inspirant de l'idée chrétienne sous-entendue, où la musique se développe à la lumière du christianisme, bien que ce soit souvent contre sa lettre et contre son esprit. Dans ce hâle, sous cette brume, la vérité n'est pas si distincte, ni si cruelle ; elle perd de sa sauvagerie, elle consent à s'humaniser. Alors l'idéal de l'art seul intéresse ; le beau emporte tout ; l'air populaire est franc, simple, naïf, moral, honnête. Il n'y a qu'à ne pas y regarder de trop près, et la piété sera chrétienne dès qu'elle sera sincère, l'idée chrétienne sera la vraie cause du tragique de Don Juan et sans doute aussi de la Muette ; Palestrina et Astorga auront la même foi que Luther et Jean-Séb. Bach ; l'adoration, la repentance, l'action de grâces seront devenues des états primitifs. Dans ces styles et ces milieux-là, il est évident qu'on est vrai à moins de frais ; on peut l'être, nous ne dirons pas facilement, mais du moins à la seule condition d'être beau.

Nous ne songeons nullement par là à condamner l'expression purement esthétique, ou à gourmander aucune époque ; loin de nous la pensée de dédaigner les chefs-d'œuvre que telle école, tel siècle a enfantés, que telle bonne mode peut avoir adoptés ! Nous retirons en particulier des publications de M. Th. Paul trop d'instructions et de jouissances pour ne pas le lui témoigner ici publiquement, et le remercier des peines qu'il se donne pour nous rendre abordable la grande musique classique. Nous sommes,

autant que personne, admirateur insatiable des *Kyrie*, des *Paternoster*, des *Stabat* et des *Agnus Dei*. Si de ces sommets ardus nous descendons à mi-montagne, nous nous trouvons sous le charme des *Pfingstlied, Danklied, Busslied, Abendlied, Osterlied*, etc., qui sont déjà des productions plus rapprochées de nous et presque dans notre camp. Mais, nous devons aussi l'avouer, ces magnificences inarticulées, cette jubilation sans paroles, tout « cet épanouissement désintéressé de l'art » ne nous touchent que comme amateur; nous sommes même obligé de nous tenir en garde contre leurs attraits et leurs séductions. C'est qu'il leur manque la vérité absolue qui est toujours et partout vraie, qui embrasse son objet tout entier et coïncide parfaitement avec lui; il leur manque cette vérité qui est sans ombres et sans regrets, et dont il a fallu beaucoup rabattre pour que l'Eglise et le salon pussent jouir ensemble. Oui, c'est au prix de larges concessions ou de beaucoup de méprises que Rome et l'Evangile « s'accordent pour faire œuvre commune, » et si nous avons raison de ne pas considérer comme acte de culte la participation souvent enthousiaste que nous prenons à ces sortes de compromis, nous serons assez sages aussi pour n'appeler *art chrétien* que celui qui l'est au sens chrétien et qui nous intéresse comme tel. Nous ne reconnaîtrons donc comme vraies, réussies et fidèles, que les compositions religieuses qui sont en accord non pas avec la première religion venue, mais avec la profession positive de notre foi; et toutes les autres, toutes celles qui ne se soucient que du beau et du bien et qui tirent leur caractère non du culte mais de l'art, nous ne leur assignons qu'une vérité secondaire, conventionnelle.

C'est bien malgré nous que nous sommes ainsi forcé de nous limiter, et de réagir par un puritanisme peut-être trop sévère contre les relâchements et les confusions du jour; mais, comme on le verra bientôt, nous n'y aurons rien perdu, nous y aurons même trouvé « un grand salaire », pour avoir fait, même en musique, la porte étroite et le vrai malaisé. Du reste, il en est des épopées musicales comme de tous les arts qui doivent les étayer, comme de l'architecture et des autres prodiges qui y correspondent: ce sont des contemplations, des splendeurs, des ouragans, du sublime; on est « cloué en place dans un abîme de pensées religieuses. » C'est le langage du génie qui trouve la vérité quand celle-ci est affaire d'école, mais qui ne la trouve pas nécessairement quand elle est affaire de foi. Au lieu de tempêtes et de délire, et d'ailleurs sans rien ôter aux nobles jouissances de l'art, nous avons une parole qui nous révèle la *vraie* destination du cantique, la haute portée et visée pratique du chant sacré, une parole qui sert d'épigraphe à presque tous les recueils: *vous entretenant, vous instruisant, vous exhortant les uns les autres, etc.* (Eph. V, 10; Col. III, 16.)

On a donc pu être vrai et on l'est encore dans des genres et pour des fins et besoins qui ne sont pas les nôtres. On a pu l'être, sans tant d'efforts, pour peindre les grands faits autour desquels se groupent, et encore assez diversement, toutes les communions chrétiennes; mais il s'agit de savoir si la musique ne doit ou ne peut pas se ressentir des différences qui nous divisent et nous caractérisent, et dans ce cas nous verrons qu'il n'y pas moyen de se servir des mêmes moules et des mêmes procédés. Nous vivons dans un temps d'impitoyable précision, où il n'y a effectivement plus moyen de se borner à être grand, fort, élevé, ni même élégamment religieux; la contemplation, l'adoration ont une couleur à prendre; la doxologie, cette louange œcuménique, cette solennelle proclamation de la gloire du Dieu trois fois saint, ne suffit plus; les grands faits du christianisme s'individualisent dans la vie de chaque croyant; en sorte que les bonnes chances de nos héroïques devanciers nous sont refusées; cette bonne fortune de

trouver d'emblée le vrai dans le beau et le bien n'appartient pas aux développements plus complets où nous sommes parvenus en fait d'Eglise et par conséquent de style d'Eglise. Nous le disons sans orgueil et sans tristesse : il est d'autant plus difficile d'être vrai qu'on est soi-même plus près de la vérité chrétienne, parce que celle-ci ne trouve pas en nous ces intelligences, ces inclinations qui la favorisent et en rendent l'application toute naturelle. Et pourtant elle a besoin de nous, elle ne peut nous fuir; elle nous presse plutôt et nous étreint de toutes parts, nous sommes son terrain et sa plastique. Pour nous elle a quitté les cieux, pour nous elle descend des couches supérieures de l'atmosphère, pour nous elle pose le pied dans notre milieu « troublé » ; il lui serait sans doute plus agréable de se tenir à une grande hauteur, loin de nos attouchements grossiers et des bouches incultes; mais alors elle ne serait plus la vérité. Tant qu'elle nous donne du Caldara, du Marcello, du Spohr, du Vopelius, nous nous tenons avec elle sur les pics de la religion pure, nous gravissons des arètes interdites au vulgaire; mais la vérité a plus de condescendance, elle est *selon la charité;* c'est là son prix et son rare mérite. La vérité, c'est Jésus-Christ, immuable Epoux d'une épouse graduellement muable et perfectible; d'un côté donc la fixité, l'éternité, la similarité, de l'autre les conditions du temps et de l'espace. C'est cette dernière relation qui crée tous ses embarras, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, mais aussi toute sa gloire, les anges, les mages et le Thabor.

L'élévation de l'âme, l'adoration, la louange, l'action de grâces, le sentiment du péché, la douleur de la repentance, la joie du pardon, le relèvement, le courage, en tant que ce sont des faits primitifs et universels, traversent les siècles toujours semblables à eux-mêmes, et ils ont leurs types en musique dans les œuvres des grands-maîtres depuis Ambroise à Grégoire, à Luther, Hændel et Mendelsohn; nous en avons retenu quelques précieux débris dans notre musique sacrée, et nous avons bien fait. Mais l'autre élément, le revers de cette grande face, le côté humain et passager, celui de l'actualité et du témoignage, ne nous paraît pas avoir été suffisamment compris et représenté dans le Recueil que nous avons particulièrement en vue. De plus, comme « hors de Christ nous ne pouvons rien produire, » comme hors de lui tout est vain, factice et illusoire, ces états religieux mêmes prennent une expression toute nouvelle dès qu'ils deviennent chrétiens. Pour expliquer cette lacune ou cette infériorité, ou si l'on veut cette large et grande manière d'entendre le christianisme, ce cosmopolitisme de la foi qui donne la prééminence à ce qu'elle a de constant et d'universel, il suffira de rappeler que le devoir le plus proche et le plus immédiat nous semble toujours le plus pénible, et que la vérité que nous concevons, aimons et voulons, est celle qui ne prend pas trop à cœur *nos* affaires et n'a rien de commun avec notre responsabilité. L'art nous plaît, son désintéressement nous enchante, sa vérité est sans indiscrétion, sans intention, sans insistance. — Ajoutons à cela qu'entre l'art et la religion chrétienne il y a non pas des répulsions, mais des défiances assez justifiées pour que nous comprenions que leur union doive être laborieuse. Non qu'il n'existe un art chrétien ; mais cet art, pour être vrai, pour rester chrétien, n'ose mettre en première ligne son propre épanouissement ; il n'ose être son but à lui-même ; il aspire à plus qu'à l'adhésion et à l'admiration de la chrétienté ; il doit l'entretenir, l'instruire et l'exhorter; il a *une vie* à peindre, à exciter et à nourrir. En un mot, l'art chrétien dicte au cantique une mission importante, à côté de celle d'élever ou de récréer.

Que si l'on veut confiner le cantique dans le beau et le bien, on obtiendra deux sortes

de types dont les échantillons abondent dans le Recueil dont se servent nos églises ; d'un côté nous aurons les jouissances calmes et sereines de la contemplation, la rêverie et les émotions de cet ordre; de l'autre des hymnes à la majesté divine et aux scènes historiques de la religion dans ce que celle-ci a de plus objectif, systèmes tous deux respectables que nous ne venons point combattre, mais compléter. Le premier de ces systèmes a sa plus exacte expression dans la *litanie*, et dans les compositions adoucies qui s'inspirent encore de ce genre suranné. La litanie, dit Vinet, « est éminemment lyrique, et représente très bien l'état normal d'une âme recueillie devant Dieu; elle a quelque chose de simple, d'enfantin; c'est sa vérité. » A tort ou à raison ces traits ne sont plus les nôtres. Elle n'a, du reste, point été oubliée dans notre musique; on la reconnaît à ces mélodies pleureuses, dont quelques-unes ne sont pas sans mérite : les Nos 10, 15, 36, 44, 28, 61, 66, 73, 75, 97, 98, 106, 117, 144, 150, 190, 196, 177, 214, 222, 229, 257; nous la retrouvons aussi dans ces morceaux à notes égales et sans intervalle : les Nos 25, 27, 51, 105, 107, 128, 129, 142, 173, 27, 218, 247. La litanie, comme on le voit, est suffisamment représentée parmi nous; on l'a eue en grande estime et l'on a bien fait; il convient de faire la part de cette solennité plaintive qui est si bien en place dans nos dévotions; seulement on aurait pu être plus judicieux dans l'application qu'on en a faite. — A côté de ces sanglots et de ces soupirs étouffés, ou de cette intentionnelle et inexplicable monotonie, nous avons notre seconde notion du cantique, qui a donné lieu à un fort contingent de *bonnes* et *belles* pièces, bien frappées, que nous sommes heureux de posséder, quoi qu'elles n'aient pas le cachet spécial de vérité que nous cherchons : les Nos 1, 29, 34, 38, 67, 74, 101, 110, 146, 148, 153, 160, 169, 184, 195, 201, 202, 210, 218, 229. A cette liste, ajoutons un bon nombre de psaumes que nous aimons, les Nos 4, 6, 7, 8, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 20, 31, 33, 45, 49, 50, 58, 63, 87, 88, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 111, 112, 158, 168, 170, 178, 203, 225. Voilà deux nouvelles séries de belles compositions que nous retenons volontiers; par elles nous tendons la main à toute l'Eglise de Dieu. On n'en peut pas dire autant des Nos 2, 55, 57, 70, 213, 28, 61, 66, 75, 73, 69, 93, 102, 107, 117, 127, 138, 141, 142, 143, 144, 150, 154, 155, 156, 157, 166, 177, 185, 187, 191, 196, 209, 213, 221, 222, 223, 245, 246, 247, 248, 249, 251. Pour ceux-ci, ils ont été admis dans des vues que nous avons toujours ignorées.

Dans les temps de calme et de mort, quand aucun besoin ne se fait sentir, quand ni satisfaction, ni malaise ne se manifestent, cette large part faite à des types étrangers aux dépens du sien propre n'a pas des inconvénients bien graves : naturæ pauca. Mais il n'en est pas de même quand les volcans travaillent, dans les époques de soulèvement et de formation comme celle où nous avons le privilége de nous trouver; la musique alors, comme le cantique, demande plus de dessin; c'est sa vérité. Les réformes, les réveils, laissant de côté les analogies et les traits communs ou traditionnels du saisissement religieux, s'appliquent à avoir un culte renouvelé dans toutes ses parties, à se donner, entr'autres, un chant d'Eglise, qui se ressente du souffle qui règne, une musique dans laquelle se réfléchissent et s'alimentent les grandes questions du jour. Aussi voyons-nous qu'à chaque crise importante du règne de Dieu sur la terre correspond une impulsion nouvelle donnée à l'art musical, une conception particulière de cet art, et une manière originale de le mettre d'accord avec l'ensemble; l'assemblée cherche *sa* musique et la trouve, sans qu'il y ait pour cela besoin de beaucoup d'autres choses que de l'intelligence de la situation. Les causes locales et accidentelles, les circonstances extérieures, l'aspect particulier de la profession de la

foi, la pensée-mère du mouvement, sont autant d'éléments qui s'emparent des esprits et par conséquent du culte en esprit et en vérité; au XVI[e] siècle ç'a été l'avénement du peuple, au XIX[e] ce sera l'avénement de l'individu. Ces différences caractéristiques, quelles qu'elles soient, entrent comme parties intégrantes dans l'adoration et dans le témoignage; elles font irruption dans l'assemblée; elles veulent être dites, et la prédication se transforme pour les accueillir, et la prière et le cantique en sont tout palpitants, et la musique enfin leur prête la puissance de son langage synthétique; à tel point que celle-ci ne sera vraie et fidèle, édifiante et goûtée, que lorsqu'à côté des inaliénables droits du beau et du bien, elle montrera de la déférence pour son propre milieu, saura le saisir et le mettre en scène. C'est ainsi finalement que sont nés tous les genres et tous les styles; c'est ainsi qu'on vit d'abord surgir le *plain-chant grégorien*, correcte image du cléricalisme, et que plus tard parut à son jour le *choral protestant*, qui répond aux réclames de la popularité; et c'est ainsi que, nonobstant de fâcheux présages, nous assisterons aussi à la découverte de *notre* type, dont nous avons déjà de fort bons exemples dans notre recueil.

On dira (et jusqu'à présent c'est la seule objection sérieuse qu'on nous ait faite) que cette manière de donner au culte la couleur du temps a pour effet de parquer les églises selon leurs circonstances et dans les diverses productions de leur originalité, c'est-à-dire de les isoler et de marquer leurs différences, et cela sur le terrain qui est le plus propre à les rapprocher. Au ciel, nous dit-on, il n'y aura qu'un cantique, on ne parlera qu'une langue; les mêmes hymnes seront continuellement sur toutes les bouches et dans tous les cœurs; l'amour, l'amour pur, l'amour infini en sera la source intarissable; voilà le terme où nous sommes poussés, l'idéal où il faut tendre; ne faites rien qui nous en éloigne, ne dites rien qui puisse nous en détourner; aspirez-y franchement, et pour cela: « Cultivez l'art dans la bonne ligne. » Nous croyons la chose comme les poètes nous la représentent, et pour nous le ciel est aussi une symphonie universelle, une doxologie sans fin; mais pour le moment nous sommes « en deçà des temps » et c'est de ce côté-ci qu'il convient d'être fidèle; l'autre côté « n'a pas encore été manifesté. » Le fait est que nous ne ferons notre note dans le cantique éternel qu'à la condition d'en faire une et de faire la nôtre dans le service actuel; car notre devoir est toujours plus près de nous que nous n'aimons à nous le figurer. S'effacer, se fondre, se compter pour rien, est une face de l'obéissance chrétienne; se produire, se mettre en évidence en est une autre; en attendant soyons fidèles dans les petites choses pour l'être une fois dans les grandes. Nous ne faisons pas un crime aux multitudes de leur « ampleur vide », à la synagogue de ses clameurs, à la pagode de ses danses, à la mosquée de son silence, au chœur de son choral; ils sont chez eux, tout y cadre à merveille, et ils ont raison; faisons de même, soyons quelque chose, ayons raison. Cette grande unité vers laquelle nous marchons quand même, cette vaste harmonie des cieux dont on parle beaucoup sans trop s'en rendre compte, n'est, soyons-en sûrs, ni une supposition, ni une inférence, ni une théorie, ni une abstraction, ni une vapeur sans consistance ou un corps sans membres, ou un édifice sans compartiments. (1 Cor. XI, 19, 20; Jean XIV, 2.) De même l'Eglise ne serait nulle part s'il n'y avait pas des églises, et la musique du culte se résoudrait en une vaine redite, en une plate déclamation, si elle ne voulait qu'adorer, contempler, ou si elle s'efforçait de faire revivre le passé, sous prétexte d'anticiper ainsi sur les célestes accords à venir.

Quand Vinet définit le culte: « la convocation de tous les éléments de notre être

dans un acte de religion pure, » ne pensons pas qu'il méconnaisse l'action, l'exhortation, l'avertissement qui y sont aussi convoqués et compris; et quand il nous dit que «l'adoration est un état de l'âme que le chant seul peut exprimer, » gardons-nous de voir dans cette belle parole un arrêt d'exclusion, une sentence de réprobation contre les autres *fonctions* du chant religieux. Que si le culte n'a rien à recevoir du temps et du lieu, alors la Chapelle romaine nous est toute grande ouverte; là on est recueilli et l'on adore, bercé par des *requiem* et des *adoramus,* du genre de ceux que les anges chantent au ciel. Oh! s'il ne s'agit que de rêver, aspirer et jouir, les catholiques nous sont bien supérieurs. Oui, si le chant ne doit être que l'interprète de l'infini, retournons aux temples, j'entends à ceux où l'on adore et l'on contemple; mais, avant cet acte de désespoir, écoutons encore notre Vinet: «Le culte chrétien aurait tort de trop articuler et de tout expliquer; il doit comporter un certain vague favorable à l'extase; mais en même temps, se debattant contre le rite et l'esprit du rite, il aspire à la vérité, laquelle est à la fois et très loin et tout près de nous; en sorte qu'on y sent un ravissement, une fusion des idées religieuses les unes dans les autres, sans que ces idées cessent d'exprimer la foi et la vie du chrétien. Il participera donc de la contemplation et de l'action, de l'adoration et du discours; il priera, il exaltera, il prêchera; ce sera une louange et une doctrine, et il ne pourra, sans se mutiler, exclure ni l'une ni l'autre.» (*Théol. past.*) Ce que Vinet dit du culte, nous le disons du chant, qui lui est essentiel; ce qui est si évident pour tout le monde qu'on ne se fait pas faute de répéter que le chant du culte est «une profession, une prédication.» (Voir le Rapport présenté à la Commission synodale sur cette matière en mars 1851.)

Nous en déduisons que loin de servir d'idiome universel et de palette pour tous les concerts, le chant de l'assemblée n'est vrai qu'à la condition de refléter l'esprit de l'assemblée et son tempérament propre. Cette relation entre une église et son culte, si étroite qu'on a de la peine à séparer ces deux notions, doit naturellement se montrer dans ce que le culte a de plus éclatant, de plus saisissable, de plus familier, savoir dans le chant. Ce dernier devient ainsi, suivant la manière dont l'Eglise y prend part et tout premièrement par la matière consacrée qu'on lui fournit, l'organe infaillible autant qu'éloquent, l'écho, indiscret peut-être, de ses prétentions, de son état spirituel et de ses tendances. Ce ne sera pas sans doute une confession de foi; la musique ne va pas jusque-là, elle ne saurait *dogmatiser;* mais elle a, dit Vinet, à exprimer la foi et la vie; elle parle, elle signifie, elle annonce; elle *entretient, instruit* et *exhorte*, dit St. Paul. Il y a là tout un ordre d'attributions importantes, magnifiques, toute une mission trop oubliée, que nous résumons dans l'acte de *symboliser*.

Le cantique *symbolise*. On l'a très bien compris pour les paroles. Partout, et surtout chez nous, les pensées, enseignements et épanchements du cantique, sont l'objet, comme de juste, d'une attention sérieuse et même minutieuse. Tout dépend de ce qu'on est soi-même, à moins que l'on ne voulût simplement masquer sa nullité; mais il est entendu que ce qu'une église publie en son nom, ce qu'elle met dans la bouche de ses fidèles pour être lu, récité ou chanté, est rédigé avec le plus de soin et compte dans la symbolique de cette église. Nous aimerions qu'on l'envisageât ainsi pour tout ce que l'Eglise patrone, et que la musique, qui finalement est le but de la rime et du vers, fût jugée digne des soins et des honneurs accordés à ces derniers.

Tout est symbole dans le culte: prière cantique, sacrement, prédication. Le culte est essentiellement représentatif, démon-

stratif, commémoratif; c'est la concentration de la religion entière sur un point et dans un moment donnés. La prière monte au trône de grâces expresse, précise, autant qu'onctueuse; et dans chacun de ses élans, dans chaque oblation, se trahit la spiritualité du service. La prédication de même, dans ses explications et applications de la Parole, dans son style, dans son ton, dans ses thèmes favoris et ses habitudes, accuse la vie et les mœurs d'un troupeau. Le sacrement est le symbole attitré de l'Eglise pour résumer et concentrer tout l'Evangile, «avec une force que la parole n'a pas»; il est «moins distinct, mais plus vivant.» Le cantique aussi est un initiateur aux plus intimes arcanes; il fait corps avec la communion, avec la *dénomination*, tellement qu'aux premiers sons nous sommes avertis s'il s'agit de romains ou de réformés, de morts ou de vivants, d'indépendants ou de nationaux. Ainsi toutes les parties du culte se donnent la main, font tableau et s'accordent pour donner le *signalement* de l'Eglise. Et c'est ce qui a lieu sans effort, c'est ce qui se réalise aisément, pourvu qu'on se laisse aller au courant de la force des choses; mais pour cela il ne faut pas se donner la tâche de le remonter contre vents et marées, il ne faut pas vouloir en sortir à tout prix, en donnant pour raison que le courant qui nous entraîne étant altéré, vicié, et notre époque étant singulièrement vertigineuse, nous en sommes réduits à aller chercher *nos* types dans des situations qui nous sont étrangères.

Il est clair que si les sources où l'on a puisé avant nous sont maintenant empoisonnées, tandis qu'autrefois elles étaient parfaitement saines, nous n'avons pas à hésiter: l'accès nous en est fermé; les grands maîtres sont des modèles qu'il nous est interdit d'imiter; il nous faut renoncer à l'idée d'avoir, comme eux, un chant d'église qui naisse du milieu de nous et nous comprenne; il nous faut prendre notre parti de ne posséder jamais une musique sacrée qui réponde à nos besoins et s'harmonise avec les autres parties renouvelées de notre culte. C'est bien sous cette impression dédespérée que nous laissent les remarquables articles que le *Chrétien évangélique* a publiés sur la matière en 1861; ils nous disent en fin de compte que l'air populaire n'ayant plus la simplicité naïve du temps de Luther, nos mélodies ne pouvant que rappeler les planches du théâtre, nos oreilles étant saturées des échos de la musique italienne, tout ce que notre chant pourrait actuellement symboliser tiendrait moins de l'Eglise que du cirque ou de l'opéra; nous n'aurions donc qu'à nous calquer sur le XVI[e] siècle, si nous ne voulons pas ressembler à une fanfare quelconque. On nous le dit tout net: il ne nous reste qu'à «retrouver le fil de l'eau avant qu'il ait été troublé; le *bon* style en tout genre s'attache au *beau* éternel et sait le demêler du beau passager, de la formule à la mode.» — Eh bien, ce beau passager, c'est notre *vrai;* cette formule éphémère, c'est nous qui passons; cette mode dédaignée, c'est le devoir qui est devant nous, c'est l'intelligence du moment, le faix du jour, l'à propos, le convenable; on n'en fait pas fi impunément. Il y a bien des modes et bien des choses, dans l'Eglise et dans le monde, qui nous déplaisent; mais nous ne voulons pas pour cela faire à toutes systématiquement la guerre; vouloir imposer un goût ne servirait pas à grand' chose. Oh! nous aimons beaucoup les bonnes compositions allemandes, les beaux psaumes au fort caractère, et ces vertueux chorals qui sont au bénéfice de pensées et d'espérances qui ne sont plus les nôtres; ceux d'entr'eux qui sont bien faits nous font toujours passer des heures précieuses et sérieuses. Mais qu'on ne croie pas que cette musique ancienne et étrangère soit si indépendante de l'espace et du temps, uniquement éprise du beau éternel, affranchie de la mode et dé-

goûtée du présent siècle ! Il n'en est rien ; les grands maîtres comprenaient mieux leur rôle, leur pays et leur église; leur musique grande et savante a sa place dans l'histoire ; elle coïncide avec les idées religieuses en vogue, avec l'entourage, avec la voûte et l'ogive, la liturgie et l'autel, avec le rite, avec le sentiment vague et superstitieux de la multitude. Tout cet appareil, nous en convenons sans peine, favorise l'extase et le recueillement; cette solennité est sans doute celle dont s'arrange le mieux le désintéressement de l'art; mais nous aurions tort de ne pas en reconnaître aussi le caractère temporaire, passager comme tout ce qui est d'humaine origine ; nous aurions tort d'en faire une loi invariable, une loi de notre espèce, un patron inspiré, une idole. Sans méconnaître ce qu'est ce monde et notamment celui où nous vivons, il nous semble qu'il y a toujours quelque puérilité à le faire plus noir et plus mondain que celui de tel ou tel autre siècle; et il serait bien singulier que non-seulement nous ne pussions pas imiter nos devanciers et avoir comme eux une musique contemporaine et indigène, mais que même nous ne l'osassions pas, et que toute notre ressource dût consister à exhumer des fossiles, à faire des *reprises* et du réchauffé ! Le fait est que notre époque, toute delabrée qu'elle est, a des chances de spontanéité et d'originalité plus grandes que telle autre où la foi et la vie se dessinent moins nettement, s'accusent moins bruyamment; et nous ne voyons pas quels scrupules on pourrait avoir de mettre le chant du culte au niveau du langage du jour, qui ne manque pas de sonorité et qui n'est pas nécessairement celui « de la mode », tandis qu'on ne s'en fait aucun d'être taillé à la moderne dans les prières et les prédications. Aussi, laissant à chacun la responsabilité de ses théories, nous insistons pour que le souci du beau éternel, dont il convient certainement de faire la part, ne nous dispense pas de faire en même temps celle des autres convenances qui contribuent à nous orner de vérité et de fidélité.

Aucune partie du culte n'est vraie si elle ne sait se mettre à l'unisson avec les autres, et quand celles-ci portent l'empreinte du trait spécial et bien défini qui caractérise une époque, un développement donnés, le chant de l'assemblée ne peut répudier cette communauté d'intérêt et d'allure sans se singulariser de la manière la plus fâcheuse ; et non-seulement le chant de l'assemblée devra saisir aussi le côté spécial du témoignage pour le mettre en relief, mais aucune partie du culte ne le pourra mieux que lui. Et quel est-il ce trait foncier et capital du règne de Dieu actuel, ce signe dont le chant du culte doit être l'interprète comme et mieux que tout le reste? Sera-ce notre émancipation ecclésiastique, le fait matériel de notre dissidence? Mais nous ne comprendrions pas comment la musique pourrait rendre compte d'une circonstance pareille, à moins qu'elle ne s'impose l'inutile devoir, l'absurde parti-pris de n'avoir rien de commun avec ce qui se fait dans les temples de la nation. Mais au nombre des immenses conséquences qui découlent d'une situation si avantageuse, si bienfaisante, et des facilités qu'elle nous donne, ou parmi les causes diverses qui l'ont procurée, il en est, et ce sont les principales, que la musique a mission de s'approprier et de signifier; il en est qui tiennent au fond des choses, aux racines de la vie et de la foi, à la tournure particulière de la conception de la vérité, aux notions les plus ordinaires et les plus pratiques, à la conscience, à l'éducation, à l'air qu'on respire, à l'élément où l'on vit, toutes choses que la musique a non-seulement le devoir, mais le privilége de bien rendre. Elle a pour cela un éclat, des attraits tout-puissants qu'on lui pardonne, des secrets de délicatesse et de sans gêne, d'audace et de naïveté, qui sont refusés aux autres langages

de l'assemblée. Sans avoir rien d'agressif elle ose tout, elle exerce un empire absolu sur les esprits; mi-serpent, mi-colombe, elle a son prosélytisme à elle, le plus innocent et le plus conquérant de tous. Et qu'on ne pense pas que ses succès dépendent uniquement de la manière dont elle est exécutée! S'il en était ainsi, si la bonne exécution et l'exercice des voix était tout, comme quelques-uns le croient, on ne verrait pas chaque église qui se forme, chaque communion chrétienne déterminée saisie du besoin de trouver *sa* musique et de l'arborer comme un étendard. Qu'on ne s'imagine pas, non plus, qu'il suffise d'y mettre de l'âme, du sentiment et de *chanter de son cœur au Seigneur !* car ces excellentes dispositions veulent être encouragées et non pas gênées par le thème qu'on leur fournit. Non ! le mécanisme musical ne saurait être traité en sous-ordre sans qu'une telle méprise ne rejaillît sur le culte entier; le texte des airs et des accords a droit aux mêmes égards et au même renouvellement que le cantique lui-même, quand d'impersonnel il est devenu personnel; car c'est lui, c'est ce contre-point *nouveau* qui pose et demeure comme symbole dans l'église, et qui, par la variété et la richesse de ses combinaisons, va s'emparer de ce que l'église recèle de plus intime et de plus caractéristique.

Or ce trait distinctif que la musique doit entretenir et reproduire, celui que notre réveil revendique comme étant son fait, sa gloire et son péril, c'est l'*individualité*. Pénible ou non, ce mot explique tout. L'individualisme est sans doute transitoire; il assure un ordre de choses qu'on a appelé l'idéal du désordre, mais il veut sans doute nous mener ainsi à l'ordre véritable et éternel. Quoi qu'il en soit de ce signe de notre temps, nous n'avons pas ici à le discuter; nous avons simplement à dire qu'il est le grand travail de notre époque, la grande visée de l'Eglise de Dieu à l'heure où nous sommes, et qu'il est absurde, autant qu'inutile d'y vouloir fermer les yeux. Bon gré mal gré la musique doit s'y faire, s'en imprégner et y concourir, avec l'énorme influence dont elle dispose; elle se débattra, elle en appellera au *bon* goût, au *beau* olympique et objectif, elle retiendra ses vieux moules avec l'obstination d'une haute raison et de la science: mais les efforts qu'elle fera pour se soustraire «à la mode», pour échapper « au beau passager», jetteront le mécontentement dans les esprits.

A la place envahie par le clergé, au chœur usurpé par les prêtres, Luther a mis le peuple; bénie soit sa mémoire! nous, nous mettons l'individu. En réhabilitant le peuple chrétien, Luther a créé le *choral* protestant, grave, riche, bien membré, et en relation parfaite avec le rôle nouveau qui incombait à toute l'assemblée; nous nous avons fait une révolution beaucoup moindre, ou plutôt nous ne faisons que suivre l'impulsion donnée, en détruisant la fiction d'un être croyant collectif, et en mettant devant nous non une supposition, non une profession anonyme et impersonnelle, non la société, mais l'homme, la personne concrète et numérique, la réalité. C'est ainsi que nous sommes conduits à donner à notre musique, non des astragales et des festons, qui ne sont pas, que je sache, les attributs essentiels de l'individualité, mais ce liant, ce fondant qui appartient au multitudinisme véritable, cette souplesse, ce mouvement, cette décision, ces nuances, ces surprises dont se compose la vie. Les dimensions du choral sont celles de l'espèce, de la masse, de la cohue; à ce titre nous en faisons grand cas; car nous n'oublions pas que l'idée de *corps* et de *royaume* ressort des enseignements et de l'œuvre du Rédempteur; mais nous voyons aussi que l'union chrétienne est volontaire, expressément volontaire, que l'association est libre, que les âmes sont sauvées une à une, et que l'Eglise veut des ouvriers et non des amateurs. C'est cette importance ac-

cordée à l'élément réel du royaume, au déploiement de l'individualité et de la liberté chrétiennes, qui demande à être mise en saillie par les inflexions d'une musique animée et accentuée. De là cette vérité de caractère dont il ne sert de rien de tant médire ; de là ces tours agréables et expressifs qui essaient de relâcher un peu le choral de sa morgue et de sa roideur, et qui s'imposent à nous malgré de nobles résistances.

Le choral, de l'aveu de tous, est le chant religieux par excellence; il ne s'ensuit pas qu'il soit toujours approprié aux besoins du culte. Ses blanches imperturbables, ses découpures égales et dévotement symétriques, ses points-d'orgue périodiques lui donnent un sérieux, une austérité et un pénétrant incontestables, surtout quand c'est un grand maître qui utilise ce flegme et donne des muscles à cette obésité ; mais il est souvent stagnant, empesé, tout d'une pièce, et quand il est ainsi médiocre, il lui est impossible de s'acclimater chez nous. Même sur son sol natal, ce Dieu-Terme a dû se modifier ; on a senti le besoin de le fléchir et de le détendre. Le choral, tel que nous l'avons dans nos recueils, est un genre mitigé, humanisé, mais qui sous cette forme rajeunie conserve encore assez de monotonie et d'épaisseur pour rappeler son type, et pour se prêter au culte d'une religion toute roide de majesté et d'autorité. Nous en connaissons plusieurs échantillons, qui d'ailleurs nous plaisent beaucoup, qui traverseront les siècles et ne tomberont jamais: sans parler de nos Nos 96 et 136, qui sont de vrais monuments et auxquels se rattachent de si grands souvenirs, nous sommes bien aises de posséder les cant. 23, 41, 48, 59, 65, 71, 72, 74, 78, 79, 81, 101, 103, 115, 116, 118, 134, 147, 153, 164, 182, 184, 189, 194, 198, 201, 202, 210, 229, 237, 245. Malgré l'officielle succession de la blanche et de la noire, cette nouvelle liste ne cessera pas de capter notre admiration et nos suffrages; mais nous n'allons pas pour cela jusqu'à dire que « comme expression directe et précise des sentiments de l'assemblée, cette forme suffise », car, après tout, ce n'est qu'une *forme*, et autant vaudrait-il dire que l'Eglise, traversant toujours les mêmes phases et ayant partout la même assise et le même aspect, a trouvé au XVIe siècle les seuls accents qu'elle ose se permettre, le type unique et divin devant lequel passeront les cieux et la terre. Un tel monopole n'est pas dans ses habitudes. Outre les besoins des grandes solennités où ce genre est parfaitement en place, il y a ceux des réunions plus fréquentes, ceux de la vie commune, de la famille, de « l'édification privée, » pour lesquels le choral n'a point été fait. Nous devons à ces besoins plus habituels et plus impérieux une attention toute spéciale; ils sont en rapport direct avec nos principes et notre situation, et notre recueil, il faut lui rendre cette justice, ne les a pas tout à fait écartés; il nous est doux de pouvoir mentionner jusqu'à *vingt-quatre* mélodies qui, à des degrés divers, représentent notre idée et ont le cachet de vérité que nous cherchons : les Nos 3, 24, 43, 69, 80, 82, 83, 84, 109, 122, 124, 131, 139, 152, 167, 171, 172, 192, 193, 204, 227, 233, 258, 260. Ces vingt-quatre airs, qui alimentent une cinquantaine de cantiques, constituent notre bonne fortune; c'est notre patrimoine musical; à quelques titres qu'ils aient été obtenus, ils nous réconcilient avec la collection entière. Il est seulement à regretter qu'on en ait été si parcimonieux et qu'on ait éliminé un grand nombre de leurs semblables; mais, enfin, il faut apprendre à vivre de peu. Ce qui place ces morceaux si haut dans notre estime et au-dessus de compositions peut-être plus savantes, c'est que ce sont pour la plupart, comme nous, les enfants de notre réveil; ils comprennent et retracent notre histoire; ils savent condescendre à nos besoins, à nos souvenirs; ils ont du cœur, ils ont une âme et une

conscience, et à nos yeux ces qualités subjectives sont de beaucoup les premières. Le mérite d'une musique pour le culte ne se mesure pas à la stature du génie qui l'a enfantée, mais à l'agitation qu'elle sait imprimer au clavier que nous portons dans nos poitrines; c'est pour cela qu'à côté du sentiment de l'infini et du terrible, outre les impressions ineffables du grand style et l'élévation cosmique où nous transporte le choral, nous demandons les émotions plus distinctes de cette musique flexible et parlante dont nos 24 morceaux préférés sont de trop rares spécimens. Il faut ajouter que ce sont ces airs qui s'apprennent le plus vite, se retiennent le mieux et se chantent le plus fréquemment; leur exécution est aussi plus aisée, et fait faire les rapides progrès. Sans tomber dans la romance, comme les recueils de Paris et de Lyon-Genève y donnent quelquefois, sans faire du sentimentalisme et du guindé, écueil commun à toutes les zônes et à toutes les natures, ils ont cette sensibilité et cet entrain qui ne nuit pas plus au vrai sérieux que la vérité n'abdique et ne déroge quand la grâce lui est associée. — A ce groupe de prédilection, nous joindrions bien volontiers le N° 22 dont l'harmonie a été tourmentée, et les N°s 130, 183 et 200, aux élans desquels on a mis ordre; ce qui porterait à *cent quarante* environ le nombre des cantiques que nous aimons et gardons à des titres divers, et qui s'approprient tous plus ou moins à nos circonstances.

Après la vérité de caractère, il y aurait encore quelques autres convenances qui en découlent et qui la fortifient; nous ne pouvons que les indiquer rapidement. Ainsi, par exemple, il faut craindre de brusquer, nous ne dirons pas le génie, mais le goût national, qui est celui de la *mélodie*. Nous voulons du chant, de la couleur, de la vie, n'en déplaise à personne; il nous faut du simple, ce qui veut dire que nous sommes ennemis des peines gratuites et des embarras sans profit; il nous faut du gracieux, du varié, du senti, et de quelque épithète qu'on qualifie ce goût-là, nous n'y voyons rien qui ne se concilie, aussi bien et mieux que toute autre chose, avec la dignité et le recueillement. L'*harmonie*, à laquelle quelques-uns veulent tout sacrifier, prête bien davantage aux distractions et aux jouissances dites épicuriennes; en ceci, comme en d'autres occasions, les Allemands aiment le factice et le conventionnel; assez souvent leurs chorals présentent une suite d'accords qui sont là pour eux-mêmes, tandis que nous avons la faiblesse de ne voir dans les parties d'accompagnement qu'un cortége plus ou moins de rigueur. Le fait est que, pour faire de l'harmonie, il faut avoir de l'oreille, et beaucoup d'oreille, autrement l'exécution sera forcée, et son exactitude même ne sera pas son moindre défaut; il lui manque chez nous la plupart du temps cette aisance et ce naturel sans lesquels elle ne peut édifier. De ce sentiment plus ou moins avoué résulte un malaise indéfinissable dont les instincts de l'assemblée française savent fort bien tenir compte, et contre lequel il n'y a pas à lutter; mais on y remédie en donnant à la mélodie, chantée dans notre culte par la voix du soprano et par toutes les personnes qui trouvent bon de s'y associer, cette importance, cette expression qui lui permettent de dominer. Aux Allemands le choral immobile, musculeux et toutes ces compositions où l'harmonie se complaît et se suffit aux dépens du chant proprement dit; puisqu'ils y sont portés par nature, qu'ils y abondent, qu'ils y excellent; et nous serons heureux d'en profiter; nous recevrons avec ravissement et reconnaissance quelques miettes de leur magnifique table : le *Weihnacht-Gesang* de Leisring, le *Ciel* de Spohr, le *Trauer-Motette* de Fasch, le *Toi seul* de Bach, le *Liebster Jesu* des Frères Moraves, et tant d'autres.

On a coutume, à propos du génie français, de l'éconduire en le traitant de léger, de mondain, de sensuel, de théâtral et de je ne sais quoi encore; hélas! de tous ces travers tous les génies ont bien leur dose. Qui nous empêche d'ailleurs de tenir tête aux écarts et aux excès? ne sommes-nous pas très bien placés pour nous préserver soit de la scène allemande, soit de la coulisse française, soit de la barcarolle italienne, soit même de l'air de la rue, qu'affectionne le tout récent réveil? Ce que nous désirerions surtout, c'est que l'on rompît avec cette uniformité de valeur et de mesure qui tue dans nos N°s 25, 30, 35, 105, 129, 138, 142, 146, 154, 177, 197, 205, 247, etc.

Une autre vérité, c'est celle du *ton*, par où nous entendons l'accord qui doit régner entre l'air et les paroles. Cette considération que la musique doit avoir pour le cantique proprement dit, est de la plus haute importance, si elle veut plaire et atteindre son but; mais notre recueil apporte trop peu d'attention aux convenances de ce genre, et tombe mainte fois dans le faux. Tantôt nous avons la joie sur l'air d'une complainte : 10, 35, 44, 52, 55, 183, 257; tantôt des transports exprimés par de sourds gémissements : 25, 51, 117, 123, 197; tantôt ce sont des états tout personnels, des confidences intimes et bien solennelles rendues par des niaiseries : 127, 155, 209, 248, ou par des accents vagues et lourds : 28, 99, 102, 141, 143, 144, 166, 177, 197; tantôt on a appliqué les mêmes notes aux pensées les plus différentes : 35 et 72, 64 et 185, 197 et 229, etc. En général, les psaumes, comme de raison, comme tout langage de foi, sont éminemment subjectifs; c'est David, c'est Jésus, c'est l'âme humaine qui soupire, pleure, prie, triomphe et se réjouit; cependant la respectable lyre de Goudimel est bien objective; il n'y a d'exception que pour les psaumes LXI et CXLI. Ce désaccord, qui est surtout sensible aux psaumes XXIII, XXVII, LXIII, CXXX, et qui n'avait rien de choquant pour les générations précédentes, explique les ennuis et la prompte satiété qui s'emparent de nous quand nous voulons les exécuter; et si nous rapprochons cette circonstance du fait (dont on a l'air d'attendre merveille) que dans le XVIe siècle presque toutes les églises protestantes adoptèrent la même musique, nous avons là la raison du discrédit dans lequel cette partie du culte est tombée en tant de lieux.

A cette observation se rattache celle qui est relative à la pénurie de notre recueil : 122 mélodies pour 260 cantiques ! La pauvreté, qui partout ailleurs nous touche, nous paraît fort mal avisée dans un ouvrage tel que celui-ci, qui devrait bien plutôt offrir plusieurs mélodies à choix pour chaque cantique, que de contraindre tant de cantiques à s'arranger tant bien que mal du même mouvement et des mêmes sons. Sur nos 260 numéros, les $^2/_5$, c'est-à-dire presque la moitié, sont sur des airs de psaumes ! Par cette modestie, par cette déférence envers notre chère et tendre muse nationale, on a sans doute voulu protester contre l'esprit novateur du jour; mais ce dernier prend quelquefois de cruelles revanches.

Enfin, la musique du culte doit tenir compte des *habitudes*. Avoir égard aux affections de cet ordre est aussi une vérité, une haute convenance. Il sera loisible à ceux qui n'en ont point de critiquer celles qui existent. Les églises ont une tradition musicale, un héritage, des antécédents que des coups de système n'effaceront pas. Si l'on vient avec des idées préconçues à l'encontre de leurs prédilections, si l'on ne craint pas de se mettre en travers de leurs goûts et de leurs usages, elles ont assez de largeur et de bienveillance pour accueillir un travail qui ne répond pas tout à fait à leurs vœux; mais elles ne perdent pas ceux-ci de vue,

elles prennent leur jour et reviennent à la charge. Demandez plutôt au dernier synode.

Elles veulent qu'on respecte les psaumes; et par là elles entendent qu'après en avoir fait un choix judicieux, on les leur donne tels quels, comme elles les connaissent et qu'elles les ont toujours chantés. Ce sont de vieux monuments que des mains maladroites ont essayé quelquefois de retoucher; inspiration malheureuse! le badigeon les défigure, il offense le goût et les pieux souvenirs. On s'imagine que nos psaumes y gagneront parce qu'on aura corrigé quelques accords qui ont vieilli, parce qu'on leur aura donné une basse qui marche, parce qu'on aura fait des échanges entre l'alto et le ténor; mais ces remaniements sont en général malheureux et ne valent pas l'original.

Nos assemblées aiment les psaumes; mais leur respect pour le contre-point traditionnel ne va pas jusqu'à souffrir qu'on l'adapte inconsidérément à tous les textes venus; elles se font une autre idée de l'honneur qu'on doit lui réserver. Elles s'attendent donc à ce qu'on veuille bien affecter, si possible, des mélodies originales à ces *quarante-trois* cantiques qu'on leur fait maintenant chanter sur des airs de psaumes.

Elles redemandent aussi les cantiques dans lesquels leur vie s'est formée, et dont elles ont vécu. Ce vœu est légitime, édifiant; tous les esprits bien faits le comprendront; et au lieu de prétendre que leur éducation a été mal faite, on s'empressera de leur rendre les cantiques 27, 39, 51, 52, 61, 70, 104, 135, 138, 150, 154, 166, 179, 205, 231, 232, 238, 246, 247, tels qu'elles les ont chantés.

Si nous sommes entré dans ces détails, c'est que le moment nous en a paru convenable; la révision de la partie musicale de notre recueil étant à l'ordre du jour, l'église s'attend à des communications de ce genre. Il n'entre point dans notre pensée qu'on doive refondre en entier cette musique, qui, outre les mérites que nous lui avons reconnus et dont nous lui savons gré, est déjà devenue une *habitude,* une tradition dans nos assemblées; on peut même dire qu'on s'y familiarise partout, et, bien que la résignation n'y soit pas étrangère, on peut ajouter que nous en sommes généralement contents et reconnaissants; elle a été pour nous l'occasion de précieux *exercices.* Cependant nous avions à cœur de ne pas taire nos vues et nos préférences; et voilà qu'ayant voulu parler du *chant,* nous n'avons traité que de la *musique*, et encore seulement de la vérité dans cet art. Il reste bien d'autres questions à étudier; il y aurait, comme c'était d'abord notre intention, à traiter de l'*exécution* ou du chant proprement dit; il y aurait à fixer nos idées sur d'autres convenances importantes, comme par exemple la *simplicité*; il y aurait à parler de la *prosodie*, et à signaler quelques taches, quelques fautes, dans plusieurs de nos meilleurs morceaux, etc., etc. Nous aimerions aussi à dire ce que nous pensons des réminiscences théâtrales qui encombrent les types actuels de la musique sacrée. Mais il faut s'arrêter. Si nous avons pu engager nos commissions à incliner un peu l'oreille de notre côté, ce travail, que nous avons entrepris par devoir et après y avoir été sollicité par qui de droit, sera pour quelques-uns, et pour nous surtout qui nous sentons las, l'occasion d'un nouveau courage et d'un nouveau zèle, à la gloire de notre grand Dieu.

COURT-NÆF.



CHRONIQUE.

Les admirateurs les plus décidés des progrès modernes ne sauraient le contester, le droit et la justice sont loin encore de peser dans la balance comme on le souhaiterait.

Comment s'expliquer autrement l'échec évident auquel viennent d'aboutir les négociations diplomatiques qui, pendant plusieurs mois, ont été poursuivies au sujet de la POLOGNE? Le temps, l'habileté, la courtoisie, rien n'y a fait; il faut que ce pays demeure écrasé, comme par le passé, ou que l'Europe prenne les armes, comme si nous étions encore dans une période de grandes guerres et de conquêtes. Après avoir de part et d'autre manié la plume pendant des mois, on s'est séparé, d'assez mauvaise humeur, en portant, plus ou moins ouvertement, la main à la garde de son épée.

Il serait téméraire à des profanes de vouloir présumer ce que l'avenir le plus rapproché nous réserve, car il s'agit ici exclusivement d'intérêts et non de principes. En attendant, la papauté a pris, à l'égard de la Pologne, une attitude des plus décidées; des processions ont eu lieu à Rome, et les évêques français, paraissant suivre un mot d'ordre, multiplient à leur tour les marques de sympathie.

C'est à peine si la guerre d'AMÉRIQUE aura le temps de finir avant qu'il faille se préparer à en voir éclater une non moins terrible en Europe. Dans le nouveau monde du moins, le résultat principal semble dès aujourd'hui assuré. Cette race nègre, hier encore si méprisée, est déjà réhabilitée, car elle tient entre ses mains les grandes destinées de ce vaste pays. Il n'y a pas jusqu'au Sud qui ne songe, dit-on, à remettre son salut à la garde des esclaves. Bien qu'il soit douteux que les rebelles choisissent de s'ensevelir ainsi dans leur triomphe, cette seule perspective n'en augmente pas moins l'importance du noir. Pour peu que cela dure, le Nord et le Sud vont être à ses pieds et lui faire leur cour. Quoi qu'il en soit, la guerre a déjà plus fait pour lui en deux ans que la philanthropie n'eût pu accomplir en deux siècles.

Une commission chargée de veiller à l'observation des lois en faveur des nègres et de rapporter sur les effets de l'émancipation partielle, donne officiellement les renseignements les plus satisfaisants. Après avoir parcouru le pays, elle déclare que « la race africaine, telle qu'elle se trouve parmi nous, ne manque d'aucune aptitude essentielle pour la civilisation. Généralement, le noir accepte volontiers les freins et les devoirs, non-seulement avec obéissance, mais avec plaisir et avec orgueil. Les droits personnels de l'affranchi une fois reconnus par la loi et assurés dans la pratique, il n'y a pas de raison de croire qu'il ne devienne un membre utile de la communauté. Délivré de l'esclavage, il sera capable de trouver un emploi à son activité, et de se créer une position sociale. » Voilà pourtant à quoi aboutit cette guerre civile qui ne devait rien avoir à faire avec l'esclavage! le nègre est, sous le rapport des aptitudes, déclaré l'égal du blanc et cela officiellement. Comment pourrait-on, après cela, leur en refuser longtemps les droits? La chose serait d'autant plus difficile que les noirs désirent les obtenir au plus vite. La commission fait en effet bonne justice de ce bonheur dont doivent jouir les esclaves retenus dans les doux liens de l'institution patriarcale. Selon elle, « il n'y a aucun doute que les esclaves du Sud désirent l'affranchissement. Bien que troublés quelquefois par la peur chimérique des Yankees qu'on a réussi, au moyen des mensonges les plus grossiers, à leur imposer, ils arrivent promptement à apercevoir la vérité, et s'exposent à des punitions cruelles, quelquefois même à la mort, quand ils désertent dans l'espérance de trouver asile chez les gens du Nord qui les traitent humainement. »

Fidèle à tout l'esprit des institutions américaines, la commission se prononce contre le système qui consiste à faire exploiter par le gouvernement les plantations abandonnées. Il faut obtenir que les planteurs consentent à recevoir les affranchis comme des travailleurs salariés. Du reste, l'esprit d'entreprise de la population du Nord est déjà en train de transformer les portions du Sud où il a été possible de pénétrer. La plupart de ceux qui sont partis pour la guerre ne retourneront jamais dans les états du Nord Ils trouvent dans les nouveaux territoires des terres ou abandonnées, ou d'un prix réduit par la guerre à un chiffre très avantageux et un nombre considérable de noirs affranchis en quête de travail. Ils s'établissent dans les pays où les a conduits le hasard de la guerre, et, en peu d'années, on ne reconnaîtra plus la

plupart de ces territoires, où ils sont arrivés comme ennemis, mais dont ils seront bientôt les maîtres. La victoire du yankee sera plus complète encore, lorsque le *petit blanc* du Sud aura compris que ses intérêts lui commandent de s'associer avec l'émigrant du Nord pour accomplir la transformation du pays.

Il n'est pas étonnant que, dans de telles circonstances, le président Lincoln ait senti le besoin de rappeler que, quoi qu'il arrive, on tiendra aux nègres la promesse qui leur a été faite dans sa proclamation émancipatrice. Tous les nègres libérés pendant la guerre sont et demeurent affranchis. Mais que deviendront ceux qui à la paix seront encore légalement dans les chaînes? En d'autres termes, l'Union sera-t-elle rétablie avec ou sans l'esclavage? Voilà pour le moment la grande question à l'ordre du jour. Si ce n'était la passion bien connue et l'aveuglement des hommes du Sud, elle pourrait recevoir une prompte et fâcheuse solution. Voyant les chances de la guerre tourner décidément contre eux, ils n'auraient qu'à recourir aux moyens diplomatiques qui leur ont toujours si bien réussi. Qu'au prochain congrès ils envoyassent à Washington leurs députés ordinaires, et l'Union se trouverait rétablie de fait comme avant la guerre, avec l'esclavage. On se préoccupe déjà de cette éventualité. Les adversaires décidés de l'esclavage soutiennent que, par sa révolte, le Sud s'est mis hors la loi : il ne peut rentrer légalement dans l'Union qu'à la suite de conditions nouvelles. On demande en conséquence que les états révoltés soient reconstitués pendant l'occupation fédérale et que les droits politiques soient refusés à tous les révoltés. Mais on est loin d'être d'accord sur ce point dans le Nord, et peut-être faudra-t-il encore quelques échecs pour faire triompher la solution vraie et radicale.

Pendant que la FRANCE est distraite par de grandes préoccupations portant sur la politique extérieure, elle voit grandir dans son sein le nouveau parti libéral occupé à lui préparer un avenir moins agité que son passé. En se faisant le défenseur de toutes les libertés, il met la liberté religieuse en première ligne et proclame une notion de l'Etat qui laisse le plus grand jeu possible au développement de l'activité individuelle.

C'est cette même tendance qui inspirait les économistes réunis dernièrement à Gand, lorsqu'ils présentaient comme la meilleure idée de gouvernement celui qui gouvernerait le moins. M. Laboulaye exprimait la même pensée dans un article récent de la *Revue nationale : le parti libéral et son avenir*. Les aspirations des hommes se rattachant à ce parti ne lui paraissent réalisables que si l'Eglise et l'Etat sont séparés. « Sans le passé qui nous asservit, dit M. Laboulaye, cette séparation serait partout acceptée, comme la loi naturelle des choses. Si le problème était entier, qui donc imaginerait de soumettre à la police de l'Etat ce qu'il y a dans l'homme de plus intime et de plus personnel, la conscience et la foi? » Mais ne suffit-il pas d'examiner impartialement les faits pour se convaincre bien vite que quinze cents ans de durée ne sont souvent que la vieillesse d'une erreur? « On a versé plus de sang au nom de la religion qu'au nom de la politique. Si l'Eglise et l'Etat n'avaient pas mêlé leurs intérêts et leurs passions, si le prince n'avait pas prêté ses bourreaux aux prêtres, la chrétienté aurait-elle jamais vu de pareils crimes? Ces violences, qui ont déshonoré et affaibli la religion, ont-elles au moins scellé l'union de l'Eglise et de l'Etat? Non, cet antique mariage n'a été qu'une discorde perpétuelle. L'Eglise a mis les princes en tutelle; les princes, à leur tour, ont asservi l'Eglise; depuis trois siècles, il ne s'est point passé vingt ans en France sans que le clergé et l'Etat n'aient été en guerre. » M. Laboulaye fait remarquer que jusqu'à présent les libres penseurs et les protestants se sont seuls montrés favorables à la séparation, tandis que les catholiques, qui auraient tant de motifs de la désirer, sont les plus fermes appuis de l'union. Cependant les avocats du régime de l'avenir sont loin d'être les ennemis du christianisme : « En effet, continue M. Laboulaye, s'ils appellent de leurs vœux l'émancipation de l'Eglise, ce n'est pas pour qu'il y ait moins de religion, c'est afin qu'il y en ait davantage. Ils croient que la liberté amène le réveil du sentiment chrétien, ils sont convaincus que la foi en Jésus-Christ, que l'espoir de l'immortalité sont

le suprême ressort de l'individu, la force et le salut de la démocratie. » L'auteur cherche à rassurer les esprits alarmés en réfutant leurs objections. D'abord pour ce qui est de l'Eglise, il est clair qu'elle n'aurait rien à redouter. « Non-seulement on se résignerait au nouveau système, mais on y trouverait bientôt un grand charme. L'homme a en lui-même un fonds d'activité et de dévouement dont il ignore la puissance et la richesse aussi longtemps que l'Etat ne lui laisse que le mérite de l'obéissance. Que le soin de l'Eglise appartienne aux fidèles librement associés, et tel est aujourd'hui un chrétien assez tiède, qui sera demain un catholique fervent, et priant Dieu devant l'autel qu'il aura construit et orné de ses propres mains. » M. Laboulaye a une remarque fort juste et que l'expérience journalière confirme, sur le danger de voir l'Eglise faire de la politique une fois la séparation accomplie : il n'y a, dit-il, que les églises d'Etat qui soient condamnées à sortir certainement de leur sphère : « Une fois libre, l'Eglise ne se mêle plus de politique, car la politique n'est pour elle qu'un moyen d'arriver à l'indépendance par la souveraineté. » On ne saurait donc, selon M. Laboulaye, attacher une trop grande importance à la séparation de l'Eglise et de l'Etat : « Elle ferait cesser une guerre permanente en abolissant les prétentions injustes et surannées de l'Eglise et de l'Etat, elle donnerait à la religion et à la société la paix dont toutes deux ont besoin. Il semble qu'aujourd'hui le citoyen et le fidèle soient deux personnes distinctes ayant chacune des droits et des devoirs différents. On enseigne au fidèle (catholique) à maudire la liberté comme le fruit empoisonné de la philosophie et de la révolution ; on apprend au citoyen à regarder l'Eglise comme l'ennemie naturelle des institutions modernes. De là une sourde discorde, un trouble profond dans les esprits, et pour ainsi dire deux peuples dans une même société. Rien de plus faux cependant que cette distinction. Le christianisme est si peu l'ennemi des institutions libres, que jamais ces institutions n'ont paru que chez des nations chrétiennes ; les peuples qui suivent la loi de Brahma, de Bouddha et de Mahomet n'ont jamais connu que le despotisme. La liberté est le fruit de l'Evangile ; elle sort de la seule religion qui ait remis à l'individu le soin et le salut de son âme ; le matérialisme la tue, la foi la fait vivre ; et à son tour, par une alliance intime et mystérieuse, le despotisme étouffe la foi, la liberté la vivifie. Qu'est-ce donc que cette opposition qui divise l'Eglise et la société ? Rien qu'un malentendu qui s'évanouira au soleil de la liberté. L'idéal du chrétien est aussi l'idéal du citoyen. » C'est ainsi que les organes accrédités du libéralisme le plus avancé donnent à la séparation la première place dans leur programme. On saura donc toujours mieux ce qu'il faut penser des allégations de ceux qui trouvent commode de présenter les églises libres comme les alliées naturelles de l'aristocratie, alors qu'eux-mêmes, par leur alliance avec le pouvoir, jouissent tranquillement de tous les priviléges qu'ils ont pu sauver.

Pendant que les organes du nouveau parti libéral en France sentent toujours mieux que la séparation de l'Eglise et de l'Etat peut seule garantir la prospérité des deux institutions, l'œuvre de la dissolution du protestantisme officiel se poursuit en Allemagne avec une grande rapidité. Le duché de Bade, qui a donné l'exemple, est toujours en avant du mouvement. On vient dernièrement de supprimer une bonne partie des anciens cantiques et des demandes du catéchisme que les enfants devaient apprendre par cœur dans les écoles. On remarque que la suppression a porté sur les portions les plus caractéristiques, celles qui renferment l'élément évangélique.

L'introduction de la prétendue réforme qui remet le gouvernement de l'Eglise à une démocratie n'offrant aucune garantie religieuse, aura lieu prochainement dans le Hanovre et dans la Bavière rhénane, tandis que les chambres de la Hesse n'ont pas pu s'entendre pour adopter un projet. Ailleurs aussi on pétitionne dans le même sens auprès des gouvernements. « Il n'y a de choix en Allemagne qu'entre ce régime et une réaction cléricale, » disait dernièrement le docteur Schenkel, qui est à la tête de ce mouvement. Il lui a été répondu que ce qu'il appelle l'église démocratique aura, même à un plus haut degré, tous les in-

convénients des églises d'état, en ce qu'elle part de la supposition que le christianisme est héréditaire et que la piété de tous les citoyens peut être présumée, sans qu'ils en aient personnellement fait une sérieuse profession. C'est ainsi, dit la *Gazette ecclésiastique de Darmstadt,* que le pharisaïsme va être institué dans l'Eglise. Cette église des masses fera la guerre à celle des vrais croyants; tout s'y décidera naturellement, d'après les voix d'une majorité hostile à l'Evangile pris au sérieux; on se laissera volontiers guider par des loups en habits de brebis et personne ne s'inquiétera plus d'éprouver les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu. En un mot, ajoute le même journal, dans une telle église personne ne sera plus gêné par la prédication de la repentance. La mission providentielle de ces églises sans caractère religieux paraît devoir être de provoquer la fondation de communautés nouvelles qui reposent sur la distinction entre le monde et l'Eglise. C'est dans ce sens que vient de se prononcer le pasteur Harms, directeur de l'œuvre de Hermannsburg, bien connue de nos lecteurs. Il s'élève fortement contre la prétention de faire tout trancher, en matières religieuses, par une majorité incrédule. Une association de laïques s'est également prononcée dans le même sens dans le Hanovre. Tout indique cependant que ces protestations demeureront sans effet. Rien ne saurait empêcher les églises nationales allemandes de dire enfin leur dernier mot. Il faut que partout les membres des établissements officiels soient mis en demeure de décider ce qui l'emporte en eux, du nationalisme ou du christianisme. Pour le moment l'issue ne saurait être douteuse. Schenkel est tellement sûr du succès qu'il prend des mesures pour la formation d'une église nationale allemande qui aurait son synode général, nommé par tous les citoyens protestants. Alors enfin, l'absorption du christianisme par le civisme, aura eu lieu sur une vaste échelle. Et le paganisme qui, disait-on, devait être ramené par la séparation, nous arrivera par un chemin plus court.

Jusqu'à présent les plus grands adversaires de cette confusion entre le citoyen et le chrétien la subissent en protestant, mais sans trop savoir comment y porter remède. Il faudra probablement que le mal devienne plus grand encore pour qu'on soit amené à rétablir l'Eglise sur la base chrétienne et individualiste. Encore ici ce sont les ennemis de la vérité qui ont pour mission de faire ses affaires.

C'est sous l'impression du désordre ecclésiastique croissant de jour en jour que le comite central de la *mission intérieure* vient d'entrer dans une voie qui pourrait le mener loin. Jusqu'à présent cette société, qui existe en Allemagne depuis 15 ans, ne s'est essentiellement occupée que de porter remède aux misères *sociales* du peuple allemand. Bien que l'œuvre fût entre les mains d'hommes évangéliques, elle ne paraît pas avoir compris dans son programme la prédication expresse et directe de l'évangile. La décision, dernièrement prise, d'envoyer au nom du comité des agents itinérants en vue de porter remède « aux maux *ecclésiastiques* et sociaux » de la nation allemande, pourra peut-être servir de mesure transitoire pour arriver à une activité religieuse plus marquée. Les directeurs se défendent de l'accusation de vouloir en rien nuire à l'activité locale; ils veulent, au contraire, favoriser l'initiative individuelle et se préserver d'une centralisation bureaucratique qui mettrait l'œuvre entre les mains de quelques personnes. L'Allemagne entière deviendra le champ d'activité des pasteurs itinérants; l'essai qui a déjà été fait, paraît avoir été couronné de succès. Il va sans dire qu'il ne peut être ici question d'aucune pensée de dissidence, les agents ne se présenteront que là où ils seront *demandés*. Le conseil supérieur de l'église prussienne a déjà fait un don considérable au comité en vue du bien qu'on espère de son entreprise pour l'église nationale. Il semble donc que cette œuvre doive être dirigée par ceux des chrétiens nationaux qui n'estiment pas qu'il suffise, pour guérir toutes les plaies de l'Eglise, de la livrer sans réserve à l'administration souveraine de tous les citoyens protestants arrivés à l'âge de majorité.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

—

De Constantin a Grégoire, ou l'Esprit chrétien et l'esprit politique dans l'histoire de l'Eglise chrétienne, par F. Roget, professeur à l'Académie de Genève. — Lausanne; Georges Bridel, éditeur; 1863.—1 vol. in-12, 3 fr. 75.

De 1843 à 1845 le *Semeur* publia, d'abord à l'occasion de *l'histoire de la Royauté* de M. de Saint-Priest, et ensuite sous le titre de *Rome et l'Eglise*, une série d'articles qui furent fort remarqués à l'époque où ils parurent. Leur auteur, M. F. Roget, pensait à les coordonner et à les réunir en un volume, qu'il eût sans doute enrichi des trésors de sa vaste érudition, lorsqu'une mort prématurée est venue mettre obstacle à l'exécution de ce dessein. Nous ne possédons ainsi que le travail primitif du savant professeur de Genève, travail qui, au premier abord, se présente comme un recueil d'études historiques sans liaison entre elles et sans but commun ; mais une lecture attentive fait bientôt découvrir un centre vers lequel tout converge, une pensée générale qui domine toutes les autres : je veux parler de *la nécessité pour l'Eglise de maintenir sa pureté en évitant tout alliage et tout compromis avec le monde et avec l'Etat, le représentant du monde.* Quelque inachevé que soit cet ouvrage, il répond par son objet aux préoccupations du jour ; et aussi sa publication est-elle un nouveau titre à notre reconnaissance envers l'éditeur modeste et désintéressé qui a déjà enrichi notre littérature religieuse de tant de livres utiles.

C'est l'histoire à la main que M. Roget a abordé le problème de l'union de l'Eglise et de l'Etat; et il faut reconnaître que nul n'était mieux préparé que lui pour une telle entreprise. Savant du premier ordre, penseur profond, esprit délié, possédant une grande justesse de jugement, ayant un style clair et précis, il avait, en outre, dans sa piété vivante, un guide sûr pour le diriger dans ses recherches. Et aussi M. Vinet a-t-il pu dire du livre que nous annonçons : « Je ne connais pas d'étude plus consciencieuse sur la grande révolution qui a fait du christianisme la religion de l'empire, et pas de considérations plus profondes sur ce sujet. »

A notre époque où *le fait accompli* exerce une si grande puissance, on n'est guère habitué à remonter aux origines, et parce que l'union du temporel et du spirituel existe dans la plupart des pays, cela suffit à plusieurs pour que ce qui est un *fait* soit aussi une *vérité*. Sans aucun examen de leur part, ils envisagent comme une conséquence naturelle et presque nécessaire du développement de l'esprit chrétien une union qui, d'après l'histoire, a été le résultat d'un affaiblissement de la foi et d'une défaillance dans la vie des fidèles, comme M. Roget le prouve surabondamment, soit par les faits qui ont précédé l'adoption du christianisme par Constantin, soit par l'esprit dans lequel cette adoption s'est accomplie, soit enfin par les conséquences que l'union de l'Etat et de l'Eglise a eues pour cette dernière. Tandis que le vent du siècle est aux réhabilitations, le professeur de Genève ne craint pas d'apposer un stigmate de condamnation sur un homme injustement encensé pour sa conduite à l'égard de l'Eglise, à laquelle, le sachant ou ne le sachant pas, il a fait un mal dont on ne peut encore prévoir le terme.

Dès la fin du IIe siècle, les chrétiens se prirent à oublier que le règne du Christ n'était pas de ce monde, et que, si les princes des nations les dominent et si les grands leur commandent avec autorité, il n'en devait pas être ainsi parmi les disciples du crucifié. Frappés de la vaste étendue de l'empire et de son unité, ils aspirèrent à constituer l'Eglise sur ce patron-là. Remarquant la grande influence exercée par l'empereur, non-seulement sur son entourage immédiat, mais encore sur la population de ses vastes états, ils se flattèrent qu'en ayant le souverain, ils auraient aussi les peuples ; et c'est ainsi qu'ils étaient prédisposés à accueillir favorablement les avances que l'empire pourrait leur faire.

Un grand nombre de chrétiens étaient d'ailleurs las des persécutions et du martyre. Les fréquentes apostasies provoquées par les édits de Dèce et de Dioclétien, et les indignes compromis par lesquels plu-

sieurs cherchèrent à sauver leurs biens et leur vie sans renier ouvertement leur foi, attestent, en effet, combien le zèle s'était refroidi, et quelles graves atteintes des années de tranquillité avaient portées à la ferveur de la vie chrétienne. Malheureusement on voulait le repos avant la victoire, et l'on ne comprenait pas que les persécutions et le martyre étaient une démonstration de la puissance de l'Evangile, et servaient ainsi à étendre ses conquêtes. Les fidèles se fussent-ils montrés moins accommodants, et eussent-ils laissé au sel sa saveur, les persécutions eussent été, sans doute, et plus fréquentes et plus rigoureuses, le pouvoir se fût montré plus longtemps hostile aux chrétiens ; mais ceux-ci, épurés par la pauvreté et par la souffrance, auraient obéi à l'ordre du maître : Quand on vous persécutera dans un lieu, fuyez dans un autre; et franchissant les frontières de l'empire, ils auraient porté le christianisme aux barbares, et les eussent empêchés de venir plus tard le chercher, le glaive et la flamme à la main. Que les Alains et les Huns se fussent convertis dans le pays qu'ils habitaient, et non-seulement des siècles de désastres eussent été prévenus, mais encore l'Eglise elle-même eût gardé sa pureté et sa force originelles. Qu'on se représente, en effet, ce qui fût arrivé si la foi chrétienne se fût implantée en Germanie en même temps que dans l'empire. « Loin de la corruption romaine, dit M. Roget, à l'abri des captieux systèmes de l'Orient et de la Grèce, le christianisme eût grandi dans les forêts, pur et libre, obéissant à son premier essor, nourri de son énergique séve : les églises de l'empire, retenues et soutenues par cet exemple, auraient aisément résisté à ces compromis, à ces concessions funestes qui submergeaient l'Evangile sous des flots impurs; et le paganisme pressé, refoulé au dedans et au dehors, eût cédé devant cette immense puissance morale, et non devant les tyranniques arrêts des Constantin et des Théodose. » Au lieu de cela l'Eglise ne chercha qu'à se faire adopter par le pouvoir, ne prévoyant pas ce que lui coûterait ce prétendu triomphe.

Que fut, en effet, la soi-disant conversion de l'empereur, sinon une série d'actes dictés par l'intérêt mondain bien plus que par une conviction religieuse véritable. Il débuta en paganisant le christianisme et en métamorphosant Jésus en gagneur de batailles. Il fit de la croix une enseigne; il l'inscrivit sur le *labarum* au-dessus de sa propre image, et surmontée d'un monogramme du Christ. Or, que cette association du Sauveur avec la Victoire (ce véritable dieu de Rome) fût bien le nouveau *Credo* de l'empire, c'est ce qu'atteste une médaille frappée sous Constance : on voit sur le revers, et cela pour la première fois, la légende : *hoc signo victor eris;* l'empereur tient de la main gauche la lance du *labarum*, et derrière lui est la Victoire, qui lui pose la couronne de palmes sur la tête. — Constantin chercha ensuite à attirer les légions à son nouveau culte par la célébration du dimanche qu'il leur imposa, et par la prière qu'il avait lui-même composée pour être récitée par les soldats, chrétiens ou païens. Voici cette pièce, qu'Eusèbe nous a conservée : « Nous savons que tu es le seul Dieu, nous te reconnaissons pour roi, nous t'invoquons à notre secours. Par toi nous avons obtenu nos victoires, par toi nous avons surmonté nos ennemis : de toi nous confessons avoir reçu les grâces présentes, de toi nous espérons les futures. Nous te supplions très ardemment de vouloir conserver en longue et heureuse vie notre empereur Constantin et ses saints enfants, et de leur donner la victoire sur tous leurs ennemis. » Certes, au point de vue de la politique, il était difficile de ménager plus habilement la transition; mais, au point de vue chrétien, il est plus qu'étonnant qu'un nouveau converti se garde dans sa prière de prononcer le nom de Jésus-Christ.

Rien n'indique que Constantin ait été soumis aux épreuves que devaient subir les catéchumènes avant d'être reçus dans l'Eglise. On se trouvait si honoré et si heureux d'avoir avec soi le maître du monde, qu'on se dispensa de regarder de trop près à sa foi. Se croyant vainqueur, on se crut permis d'être généreux. Et pourtant, que d'actes qui, dans la vie de Constantin, auraient dû rendre l'Eglise attentive ! Etait-ce le gage d'une sincère conversion que l'apothéose de son père, par laquelle le nouvel empereur inaugura son règne ? Son fils Crispus égorgé et

sa femme Fausta étranglée par ses ordres n'indiquent pas un cœur régénéré, pas plus que le titre et les fonctions de *souverain pontife* qu'il garda jusqu'à sa mort et les nombreuses médailles qu'il fit frapper avec les légendes : *Jovi conservatori*, *Marti semper victori*, *Soli invicto*. Politique consommé, il chercha toujours à plaire aux chrétiens et aux païens, et il ne se fit jamais faute d'user de dissimulation. S'il assistait aux conciles et y prenait part comme chrétien, il souffrait sans peine que, dans les cérémonies publiques, on lui adressât des discours respirant en plein le paganisme. Fidèle à son système de bascule, il ne réclama et ne reçut le baptême que la veille de sa mort.

Les conséquences de cette intronisation de l'Etat dans l'Eglise ne se firent pas attendre. Les politiques, les ambitieux, les indifférents, s'empressèrent de se ranger à la nouvelle croyance du maître; selon l'expression d'un évêque, « ils changèrent de religion avec aussi peu de difficulté que l'on change d'habit. » L'Eglise cessa d'être une assemblée de croyants pour se confondre avec le monde. Elle ouvrit même ses portes avec tant de complaisance, qu'Augustin effrayé s'écriait : « Parce que les empereurs sont devenus chrétiens, le diable l'est-il aussi devenu ? » Le mal fut si grand qu'il a arraché à un auteur d'un catholicisme non suspect l'aveu suivant : « Débauches, voluptés, luxure de tout genre, usure et avarice insatiable, dureté cruelle envers les faibles et les pauvres, au point que les créanciers saisissaient même les cadavres de leurs débiteurs, et que les pères endettés étaient obligés de vendre leurs propres fils : voilà, en résumé, ce que l'on voit de tous côtés à cette époque. » (Dœllinger, *Origines du christianisme*.)

Devenu la religion officielle de la cour et de l'armée, le christianisme prétendit à une protection spéciale, à la faveur des princes et à leurs largesses; et, pour le malheur de l'Eglise, cet espoir se réalisa. Constantin voulut, en effet, que les prêtres de son nouveau culte fussent dans une position semblable à celle des prêtres du paganisme, et de ce moment les immunités, les honneurs et les revenus furent l'apanage du sacerdoce chrétien. L'épiscopat se trouva ainsi paganisé au point que les fidèles consciencieux n'y entraient que par force, tant étaient grandes les tentations auxquelles exposait cette charge. Mais si les siéges épiscopaux étaient redoutés des vrais chrétiens, des compétiteurs indignes les recherchaient avec ardeur, sachant qu'ils étaient la voie la plus sûre pour parvenir aux richesses et aux honneurs. « Ceux qui ont le goût d'une vie splendide, nous dit un païen, ne perdent pas leur peine, s'ils parviennent à se procurer une telle dignité. Une fois qu'ils en sont pourvus, ils sont sûrs de ne manquer de rien, d'être enrichis par les oblations des grandes dames, de ne paraître en public que sur des chars, et vêtus de manière à attirer les regards et le respect, d'avoir enfin une table si magnifiquement servie qu'elle surpasse en somptuosité celle des rois. » (Ammien.) Comment en aurait-il été autrement? des prêtres de cour peuvent-ils ne pas être des prélats mondains?

Cependant le pouvoir tente les hommes encore plus fortement que la richesse; et aussi l'esprit de domination fit-il bientôt pâlir les autres vices de l'épiscopat. Cet esprit s'exerça d'abord sur le troupeau ; puis les grands siéges disputèrent entre eux pour la prééminence, ne reculant devant aucune intrigue, et employant quelquefois les manœuvres les plus ténébreuses.

L'Eglise devint ainsi riche et puissante; mais que de concessions ne dut-elle pas faire en retour? Quand Constantin usurpa la suprématie spirituelle, quand il se posa en chef suprême de l'Eglise, personne ne se leva pour lui contester ce pouvoir. On aurait cru mal faire que de refuser à l'empereur une prérogative qui semblait devoir contribuer aux progrès de la vérité; et de ce moment la politique l'emporta sur la foi : les regards se dirigèrent vers Bysance au lieu de s'élever à Dieu. La grande affaire fut de s'assurer la protection du pouvoir impérial : les partis se la disputaient à l'envi; et lorsque Julien retira à l'Eglise l'appui de son bras, la consternation des chrétiens ne connut pas de bornes : parce qu'un païen occupait le trône, on aurait dit, à les entendre, que c'en était fait du christianisme.

Tels sont les grands traits du tableau de la transformation qui s'opéra dans l'Eglise au IVe siècle. Comme on le voit par ce rapide exposé, le livre de M. Roget répand

une grande lumière sur une question qui ne cessera de se poser et de s'imposer que lorsqu'elle aura reçu la seule solution satisfaisante, lorsque la puissance de la vérité aura défait l'œuvre malheureuse accomplie par Constantin.

P. B.

CONSEILS POUR L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION DES ENFANTS, extraits des œuvres d'Auguste Rochat. Neuchâtel; Delachaux, éditeur; 1863. Br. in-12 de 56 pag. Prix 30 cent.

Convaincus que cette petite brochure sera extrêmement utile aux pères et aux mères qui en feront une lecture attentive, nous venons la leur recommander d'une manière pressante et en même temps essayer d'en faire ressortir quelques points qui nous semblent aujourd'hui très négligés dans l'éducation chrétienne.

« Si nous voyons dans les Ecritures, dit notre auteur, que des parents pieux ont eu des enfants qui n'ont point marché sur leurs traces et sur lesquels la bénédiction du Seigneur semble n'avoir pas reposé, il est à croire que, dans ces cas-là, la faiblesse d'un père a arrêté l'effet des promesses de Dieu, et qu'elle a forcé l'Eternel à réprimer par des châtiments les désordres d'enfants qui n'avaient pas été élevés selon les directions de sa parole. »

Cette même triste expérience se fait encore continuellement; et quoique nous sachions que la conversion des enfants incrédules peut encore être accordée aux prières de leurs parents à la onzième heure, pourquoi nous exposer à voir errer si longtemps loin du Seigneur ceux dont l'éducation nous a été confiée? Le plus souvent notre manque de fermeté et de sévérité avec nos enfants provient de deux causes. La première est une certaine paresse, un manque de courage pour sortir d'un état de paix extérieure que nous trouvons commode. La seconde, qui est plus dangereuse et plus fréquente encore, est que le sentiment du péché n'est pas assez vif dans les parents eux-mêmes. On désire élever chrétiennement son enfant, mais on tient encore beaucoup au monde et aux avantages qu'il offre. On tient encore plus pour les enfants à la « gloire qui vient des hommes » qu'au seul vrai bien qui vient de Dieu. On désire qu'ils se distinguent par leurs connaissances, leurs talents, leur amabilité, plus encore qu'on ne tient à une conduite droite devant l'Eternel. Si l'Ecriture demande que nous sachions arracher et jeter loin de nous l'œil qui serait pour nous une occasion de chute, il est clair que nous devons savoir faire la même chose dans l'intérêt de nos enfants, et sacrifier aussi pour eux la gloire ou tel autre avantage mondain que nous reconnaissons être un piége pour leur âme.

Avec les tout jeunes enfants déjà il est dangereux de traiter légèrement tel péché qui commence à poindre, mais qui se montre sous une forme si aimable et si amusante parfois, que nous ne nous doutons pas du mal affreux que nous leur faisons en caressant le péché au lieu de le combattre dès l'origine.

Une autre remarque de M. Rochat nous paraît très importante. « L'essentiel, pour un chef de famille, nous dit-il, est de se ranger, lui le premier, à l'obéissance qu'il doit à son Père céleste, afin de s'assurer de sa protection; ensuite il doit être décidé, quoi qu'il en coûte, à gouverner sa famille selon la volonté révélée de l'Eternel; enfin, il doit se tenir habituellement dans un esprit de prière, et chercher en Dieu son appui pour toute chose. Eût-on même commis de grandes fautes, pendant un temps plus ou moins long dans le gouvernement de sa famille, il ne faut pas se décourager; Dieu est le réparateur des brèches. » A ce propos nous croyons devoir rendre attentifs les chefs de familles à ce grand moyen qui leur est donné, outre l'instruction plus directe du jeune enfant, savoir le culte domestique célébré avec tous ceux et pour tous ceux qui composent une famille. Si l'on a eu le malheur de négliger l'emploi de ce moyen, ce qui arrive peut-être surtout dans les maisons où il n'y a plus de jeunes enfants, qu'on y revienne avec fidélité et courage. Comment un père, une mère qui ne voudraient pas négliger un seul jour de pourvoir aux besoins matériels de leurs enfants et de leurs serviteurs, peuvent-ils s'égarer au point de ne plus employer ce seul moyen qui leur reste pour offrir une nourriture spirituelle journalière à ceux qui vi-

vivent avec eux, soit enfants, soit serviteurs? Quand un père adresse une prière sincère à ce Dieu qu'il aime, qu'il sert, est-ce que ceux qui l'écoutent, alors même qu'ils ne s'y associeraient pas aussi complétement qu'il serait à désirer, n'y puiseront pas un nouveau respect pour celui qui est leur père ou leur maître et par là même aussi pour celui qui est le père et le maître de nous tous? Et comment croira-t-on à la sincérité d'un père chrétien qui négligerait un acte si simple et si naturel à tout enfant de Dieu que celui de lire la Bible et de prier avec sa famille? Ce devoir est d'autant plus pressant pour celui qui peut craindre que ses enfants et ses domestiques ne lisent pas eux-mêmes régulièrement la Parole de Dieu.

Voici une autre exhortation bien importante de Rochat à propos d'un passage de la Genèse: «Otez les dieux des étrangers qui sont au milieu de vous et vous purifiez, et changez de vêtements, et levons-nous; montons à Béthel et je ferai là un autel au Dieu fort, qui m'a répondu au jour de ma détresse et qui a été avec moi dans le chemin où j'ai marché [1]».

«Si Jacob, remarque notre auteur, eût calculé selon les probabilités humaines, il aurait désespéré du succès; il n'aurait osé ressaisir son autorité, il aurait ajouté une nouvelle faiblesse aux précédentes. Mais l'Eternel, qui sait de quoi nous sommes faits, lui donna, avec l'ordre d'aller à Béthel, la force de l'exécuter. — Sans aucune résistance tous ceux de sa maison lui livrent les dieux étrangers; ils souffrent que Jacob enterre sous un chêne et leurs idoles et leurs ornements.» L'Eternel accorde à Jacob un plein succès, comme plus tard nous voyons dans l'histoire d'Ester (IV, 8-16) l'autorité de Mardochée couronnée par l'obéissance d'Ester, qui fit ce que son père adoptif lui avait demandé, même au risque de sa propre vie.

Pourquoi des actes de ce genre sont-ils si rares parmi nous? N'est-ce point qu'il manque un élément de force et de vérité à l'éducation d'aujourd'hui, même chez les chrétiens?

Toute la seconde moitié de la brochure qui nous occupe traite plus particulièrement de l'instruction de l'enfance, et l'auteur recommande avec la Bible d'instruire «le jeune enfant dès l'entrée de sa voie.» «Faites lire à un enfant les quatre premiers chapitres de la Genèse, les premiers et les derniers chapitres de l'évangile selon St. Luc: quand vous aurez achevé cette lecture, l'enfant n'aura lu que des histoires, et cependant le voilà au fait des doctrines les plus profondes.»

«Sans condamner les heures fixes d'instruction religieuse, je puis vous assurer, continue notre auteur, que les meilleures heures sont celles que l'on n'a pas cherchées et où Dieu nous ouvre la porte par quelque circonstance. Il est d'ailleurs essentiel que les enfants voient la religion en quelque sorte fondue avec le cours habituel de la vie et non pas tenue à l'écart et reléguée, pour ainsi dire, dans quelques heures fixes de leçons.»

Cette dernière remarque est d'autant plus importante qu'il n'arrive que trop souvent que les chrétiens se laissent entraîner à certaines mondanités et inconséquences qui rendent souvent leurs instructions bien infructueuses. Les jeunes enfants comprennent mieux par la sympathie que par le raisonnement, et, quoique sans pouvoir s'en rendre compte, l'enfant sent très bien le caractère chrétien ou mondain de l'atmosphère qui l'entoure. «Eloignez vos enfants de tout ce que l'on peut appeler «parade» en fait de religion; imprimez fortement dans leur âme cette pensée qu'il faut *être* et non *paraître*.»

Quelle importante tâche pour nous que de ne jamais perdre de vue le but suprême dans l'éducation et l'instruction des enfants qui nous sont confiés! Sachons renoncer à toute gloire pour nous-mêmes en les élevant pour le Seigneur et désirer sincèrement et par dessus tout une seule chose, savoir qu'ils deviennent ses vrais disciples.

Après toutes ces recommandations et bien d'autres encore dont nous n'avons ni le temps ni la place de parler, l'auteur conclut par ces paroles si vraies et si encourageantes, quoique sans doute propres aussi à nous humilier, nous tous qui travaillons à l'éducation des enfants: «Puis, après tout, soumettons-nous d'avance à faire bien des

[1] Gen. XXXV, 2, 3.

fautes ; ne craignons pas de les reconnaître et même quelquefois devant nos enfants ; mais surtout reconnaissons-les devant Celui qui a promis que si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et nous purifier de toute iniquité. »

Nous aurions bien des choses encore à relever dans ces excellentes pages ; mais nous devons nous borner à ce qui nous a le plus frappé à une première lecture. Nous désirons que ce petit écrit se répande abondamment, qu'il soit lu et médité avec sérieux par tous les parents chrétiens, et nous nous joignons du fond de notre cœur au vœu qui termine cette brochure pleine de si sages conseils :

« Puisse le zèle pour la gloire de Dieu, votre propre intérêt et celui de vos enfants, vous engager à mettre ces instructions en pratique et à dire avec Josué : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. »

L.

Explication de l'Evangile selon St. Jean, contenant une préface, une introduction qui traite de toutes les questions concernant l'authenticité du livre, une traduction nouvelle suivie de l'exposition continue du texte et de notes, et, en appendice, des études, des remarques théologiques et critiques, — par un chrétien. — 2e livraison. Genève, Cherbuliez, 1863. Prix : 3 fr.

La première livraison de cet ouvrage a paru il y a quelques mois, contenant, après une lettre-préface fort remarquable et remarquée, l'explication de la première section de l'évangile selon St. Jean, savoir les six premiers chapitres. Il en a été rendu compte dans le *Chrétien évangélique* de cette année (pag. 107 et suiv.), et nous n'avons pas à y revenir. La deuxième livraison, dont nous annonçons aujourd'hui la publication, comprend les chap. VII-XII, c'est-à-dire le dernier séjour de Jésus en Judée et les préparatifs de la catastrophe par laquelle doit se terminer la carrière terrestre du Sauveur. Cette 2e section du récit de St. Jean termine la première partie de son évangile, celle dans laquelle l'apôtre nous montre Jésus manifestant sa gloire et s'attirant ainsi la sympathie des uns et l'antipathie des autres. Outre la traduction et l'explication du texte, l'auteur nous donne dans cette seconde livraison le commencement de l'Appendice, dans lequel nous avons surtout remarqué une étude théologique solide sur la doctrine du *logos* ou de la Parole et sur les débats auxquels elle a donné lieu.

Nous savons gré à l'auteur anonyme de n'avoir point trop tardé à nous donner la continuation de son travail, et cela d'autant plus que la seconde livraison ne le cède point en mérite à la première. Il est fort à désirer que de tels ouvrages trouvent accueil auprès du public religieux. On insiste souvent et avec raison sur l'importance des études bibliques, soit pour les prédicateurs soit pour les chrétiens en général ; ne négligeons donc pas les précieuses ressources qui nous sont offertes sur ce point, — elles ne surabondent pas encore dans notre protestantisme de langue française. D'ailleurs faire accueil aux bons travaux exégétiques, c'est pour sa part en rendre possible la publication et la diffusion. S'il est un public toujours disposé à soutenir les productions les plus futiles, que ceux-là du moins qui sentent l'importance d'une littérature religieuse et vraiment sérieuse, et des études bibliques spécialement, encouragent les efforts qui se font dans ce sens.

Au reste la forme de l'ouvrage que nous annonçons est de nature à lui frayer accès auprès d'un grand nombre de lecteurs. Cette forme a été déterminée par le but que s'est proposé l'auteur : « faire un livre que toute personne pieuse et intelligente puisse lire avec édification et que les savants n'aient pas le droit de mépriser. » Les dissertations théologiques sont donc reléguées dans l'Appendice, les indications et discussions exégétiques de détail sont placées en notes au bas des pages, et le corps même du livre donne une exposition continue du sens du texte, de manière à présenter une lecture à la fois instructive, attachante et édifiante pour tous. Des citations bien choisies de Quesnel, de Pascal, de Mme Guyon, de Vinet, de Calvin surtout s'entremêlent d'une manière heureuse à l'exposition de l'auteur. et contribuent à lui donner une tendance pratique, sans que pour cela les droits de la science soient méconnus ; l'auteur en effet montre bien qu'il est au courant des travaux modernes. Son travail sera lu et médité avec fruit, non-seulement par les prédicateurs, mais encore par tous ceux qui font de l'Ecriture une étude attentive.

A. R.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

ÉTUDES SCIENTIFIQUES ET APOLOGÉTIQUES.

—

De l'unité de l'espèce humaine.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

II

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

§ 1. *Ecole matérialiste dans la Suisse romande. — Développement de l'encéphale chez la population du canton de Vaud. — Unité de l'esprit humain. — Unité du sentiment religieux.*

L'analyse que nous venons de faire de l'ouvrage de M. de Quatrefages est suffisamment motivée par les assertions de l'école matérialiste, qui professe de nos jours les doctrines les plus subversives, non-seulement de l'Evangile, mais aussi de tout état social. Ces doctrines sont exposées dans des conférences publiques et dans nos journaux politiques. Les disciples de cette école présentent l'homme comme issu du singe ; ils cherchent à répandre l'idée d'après laquelle les espèces se transformeraient en passant de l'une à l'autre, et cela malgré les données contraires que fournit l'observation basée sur un grand nombre de siècles ; ils vont même jusqu'à proposer comme but de l'existence le manger et le boire, et à envisager les pensées comme une sécrétion phosphorescente du cerveau, qu'ils comparent à la bile sécrétée du foie ; le péché est pour eux un mot vide de sens, sauf toutefois à présenter la foi chrétienne comme le péché capital. M. de Quatrefages nous montre quelle est la valeur de telles assertions, en se plaçant purement et simplement sur le domaine des sciences naturelles, et M. Frédéric de Rougemont vient de retracer avec bonheur les destinées de l'homme créé à l'image de Dieu, en l'opposant à l'homme animal des matérialistes. (*L'homme et le singe*).

On a vu comment les groupes humains se rattachent les uns aux autres par des nuances qui ne permettent pas d'établir les lignes de démarcation sans lesquelles il n'y a pas passage d'une espèce à une autre, et l'on a vu aussi comment ces groupes eux-mêmes subissent physiquement les influences diverses qui agissent sur eux. La voie n'est point progressive pour tous les peuples, il suffit de quelques générations pour altérer le type de la race la mieux organisée ; et cette observation est d'autant plus importante qu'on ne saurait par conséquent affirmer que les races inférieures de l'humanité ne soient jamais tombées. Si elles étaient, comme quelques-uns voudraient le persuader, une simple gradation entre le singe et l'homme de race caucasique, pourquoi ne verrions-nous plus, de nos jours, ces transformations du singe aspirant à devenir homme, à prendre un langage articulé, au moins par quelques mots exprimant réellement une pensée? pourquoi ne le verrait-on pas produire les premières ébauches de l'industrie humaine? Si ces transformations n'arrivent qu'à certains moments donnés, quel exemple de ce genre peut-on citer? Si le nègre n'est qu'un intermédiaire, comment se fait-il que sous l'action de l'Evangile, il s'élève en si peu de temps au niveau des hommes civilisés ?

L'homme de toute race est capable de se dégrader moralement et physiquement, mais il peut aussi se relever. M. Vogt lui-

même reconnaît que chez le peuple français l'encéphale s'est avantageusement développé depuis la fin du moyen âge jusqu'à nos jours, et nous pouvons relever dans le canton de Vaud un fait analogue, que l'observation ne manquera pas de généraliser. J'ai ouvert, sur des points divers, des centaines de tombeaux de la période helvéto-burgonde, qui s'étend du cinquième au neuvième siècle de notre ère, et nous présente ainsi les véritables ancêtres de la population actuelle. Lors même que les crânes ne sont pas toujours également bien conservés, et malgré les variétés de formes inhérentes à chaque peuple et même à chaque famille, il est cependant des traits généraux communs à cet ensemble de découvertes. Dans les temps mérovingiens, les crânes présentaient une forme sensiblement plus ovale qu'actuellement. La partie postérieure était beaucoup plus prononcée, le développement frontal était moindre. L'amélioration que présente la conformation générale de nos têtes nous montre une fois de plus que les caractères physiques d'un peuple peuvent se modifier sous l'influence de la civilisation. Si l'organe physique n'est pas sans action sur la manifestation de nos facultés, l'exercice de celles-ci n'en réagit pas moins sur l'organe physique, et il importe de constater cette voie ascendante parcourue dans les temps modernes, sous l'influence d'un plus grand bien-être matériel, intellectuel et moral, ou en d'autres termes, sous l'influence de la civilisation chrétienne, voie incontestablement plus lente à parcourir que celle de la dégradation [1].

L'unité de l'esprit humain n'est pas moins frappante que celle de l'espèce envisagée au point de vue de la physiologie. On peut l'apprécier par les produits de l'industrie qui sont d'autant plus analogues qu'on se rapproche davantage des degrés les plus inférieurs, et cela indépendamment des races, des temps et des lieux. C'est ici le cas d'appliquer à l'humanité ce que le savant professeur de Genève, M. Pictet de la Rive, dit de l'individu. Chez le petit enfant, l'instinct l'emporte sur l'intelligence, mais en grandissant celle-ci prend peu à peu le premier rang, tandis que chez l'animal c'est l'instinct qui prédomine toujours. L'industrie humaine du caractère le plus rudimentaire débute en effet partout de la même manière. En l'absence des métaux, le bois, l'os et la pierre satisfont aux besoins les plus pressants. La hache est en tout lieu l'instrument essentiel ; un simple caillou sert de marteau. La flèche est toujours employée, soit pour la chasse, soit pour la guerre. Les mêmes procédés, variant d'après la nature des roches, ont existé dans les contrées les plus diverses. De fines lamelles de silex, utilisées comme couteau ou comme scie, ont été habilement détachées de leur noyau, par un procédé identiquement pareil chez les habitants les plus anciens de l'Europe, chez les Egyptiens et, beaucoup plus tard, dans le Mexique, où l'obsidienne se prête à la même taille. Les flèches en silex de l'Europe, de l'Afrique, des îles de l'Océanie et des Indiens de l'Amérique, reprodui-

[1] L'étude des crânes des diverses périodes de l'antiquité conduira certainement à des résultats importants, mais on n'en a pas encore réuni un assez grand nombre pour poser avec certitude les résultats qu'on peut cependant prévoir d'après les spécimens recueillis. Il est à remarquer que les crânes de la plus ancienne population de l'Helvétie et en général de l'âge de la pierre en Europe, présentent les plus grands rapports avec la forme générale des crânes de la population actuelle ; or ces premiers pionniers de l'Occident touchent de près à la dispersion des peuples. — Si l'on pouvait concevoir des doutes sur les modifications et entr'autres sur les déformations dont est susceptible le crâne de l'homme, il suffirait de voir chez les chapeliers les modèles pris avec le conformateur, pour s'assurer combien sont nombreuses les difformités provenant des premiers soins donnés aux petits enfants. — En passant d'un pays dans un autre il est aussi facile de s'assurer combien varie la forme du pourtour inférieur du chapeau suivant le type général des têtes de la population chez laquelle le chapelier exerce son industrie.

sent non-seulement le même genre de fabrication, mais encore les mêmes variétés de forme. L'art du potier débute partout d'une manière identique. Moins l'homme est développé, plus son habitation est de petites dimensions. Il est capable de se contenter d'un simple terrier. Quelques pieux plantés dans le sol, reliés par des branchages entrelacés et garnis intérieurement d'argile, forment un genre d'abri qui a suffi pendant longtemps aux peuples les plus divers. C'est sous l'influence de circonstances analogues, que l'homme a conçu l'idée de mettre sa demeure en sûreté en l'établissant au-dessus des eaux, usage qui subsiste encore de nos jours sur quelques points de l'Afrique, de l'Asie et de la Nouvelle-Guinée. Tous connaissent l'usage du feu, et les Germains, vouant un culte à l'étincelle qui jaillit du frottement de deux morceaux de bois, avaient conservé le souvenir d'un moyen d'obtenir le feu qui est encore celui de plusieurs peuplades sauvages. Si la manière de préparer les aliments varie d'après les temps et les climats, on n'en retrouve pas moins, à l'origine, des usages pareils, et partout, l'homme, de frugivore qu'il est par sa nature physique, devient omnivore grâce à l'emploi du feu, ainsi que le fait remarquer M. le Dr Flourens.

Tous ces traits, qu'il serait facile de multiplier, ne constituent pas moins les caractères d'une même espèce, que les diverses manières de construire et de se nourrir ne permettent de distinguer les différentes espèces animales.

La linguistique tend de plus en plus à démontrer l'unité fondamentale des langues humaines et à relever des traits de ressemblance qui révèlent une communauté d'origine. « Quelque isolées que certaines langues puissent paraître d'abord, dit Alexandre de Humboldt, quelque singuliers que soient leurs caprices et leurs idiomes, tous ont une analogie entre eux, et leurs nombreux rapports s'aperçoivent plus facilement à proportion que l'histoire philosophique des nations et l'étude des langues approchent de la perfection. » — Les institutions sociales elles-mêmes, malgré leurs variétés, présentent des rapports surprenants chez les peuplades les plus étrangères les unes aux autres ; et chaque variété n'est point inhérente à des groupes divers, mais répond bien plutôt aux différents degrés de développement par lesquels peut passer la même race, le même peuple.

Ces analogies sont d'autant plus significatives que les populations tombées dans l'état le plus inférieur vivent en même temps dans l'isolement le plus grand. Ce n'est donc point dans l'échange des idées et des produits industriels, qui caractérise les peuples civilisés, qu'on doit chercher la source de ces ressemblances, mais bien dans l'unité de l'esprit humain, inhérente à l'unité de l'espèce.

Quant aux idées et aux manières de faire qui se communiquent de proche en proche, il suffit de mentionner cette faculté de l'homme de s'approprier les pensées, les expériences ou les usages d'autrui, pour le séparer des espèces animales, dont les générations nouvelles, toujours abandonnées à leur propre instinct, n'héritent autre chose que l'instinct de celles qui les ont précédées, et ne travaillent point au perfectionnement des individus de leur espèce.

L'un des caractères essentiels de l'homme dans la manifestation de ses instincts et de son intelligence, est précisément de pouvoir être développé par ses semblables et de se développer par lui-même. Capable de s'élever, il l'est aussi de s'abaisser. Malgré l'influence si considérable du milieu dans lequel il vit, on ne peut méconnaître en lui un fond indestructible de liberté qui le porte à combattre les obstacles et lui assure la victoire pour autant qu'il en use. La supériorité de l'homme n'est point dans la force physique, l'intelligence domine la matière. Prétendre que les divers degrés de civi-

lisation de l'humanité établissent les gradations qui séparent l'animal du groupe humain le plus élevé, reviendrait à prétendre que l'homme suit fatalement une voie de progression, et ce serait tout simplement fermer les yeux aux témoignages les plus irrécusables de l'histoire. Les peuples, non moins que les individus, peuvent tomber fort au-dessous du point qu'ils avaient atteint, mais ils ne sont pas fatalement condamnés à demeurer dans cet état d'infériorité.

Nous avons vu combien les produits de l'industrie la plus rudimentaire sont pareils chez les peuples les moins développés, qu'on les prenne en Europe ou sur quelque autre point du globe, dans l'antiquité ou dans les temps modernes. Nous ne pouvons entreprendre ici une histoire des divers degrés de développement de l'industrie humaine, mais les recherches de ce genre commencent à prendre dans la science une place assez importante pour qu'il suffise de rappeler que l'homme suit une marche analogue dans la manière dont il s'approprie peu à peu les matières ou les moyens qu'il conquiert pour la satisfaction de ses besoins. Cette voie ne se poursuit pas, il est vrai, d'un pas uniforme, parce que les causes varient de nature et d'intensité. Les uns progressent rapidement, d'autres avec lenteur, d'autres paraissent stationnaires, il en est même qui rétrogradent, et cependant l'observation conduit à relever des lois générales dont l'application est au fond la même partout. Un trait qu'il importe de mentionner, c'est que l'un des résultats du développement est une manifestation plus prononcée des individualités. Aussi longtemps que l'enfant obéit à l'instinct plus qu'à l'intelligence, il se montre à peu près le même partout, mais dès que l'intelligence l'emporte, on peut entrevoir la direction qui lui sera propre. Ce qui est vrai de l'histoire de l'individu l'est pareillement de celle des peuples. Toutefois, n'oublions pas qu'il est aussi un état d'enfance provenant de la caducité, décrépitude qu'on ne doit point confondre avec l'inexpérience de la première jeunesse.

M. de Quatrefages donne comme traits qui distinguent le règne humain d'avec le règne animal, la *moralité* et la *religiosité*. Comme naturaliste, il n'avait autre chose à faire qu'à constater leur existence. Il montre suffisamment que, même dans les positions les plus inférieures, l'homme voit quelque chose de plus élevé que le bien et le mal physiques. Aucune société, quelque primitive qu'elle soit, ne saurait exister sans la notion de justice ; et les matérialistes qui, dans l'exposition de leurs théories, nient la faute et le péché, ne tiennent plus le même langage quand ils s'estiment lésés dans leur dignité ou dans leurs droits. La religiosité ou le sentiment religieux est profondément inhérent à la nature humaine, et, malgré l'extrême variété de ses manifestations, il est facile de relever l'expression de besoins communs qui constatent, non moins que les produits de l'intelligence, l'unité de l'espèce humaine.

On retrouve partout l'idée d'une puissance supérieure et surnaturelle qui préside aux destinées de l'homme. Que cet être soit un ou multiple, bon ou mauvais, invisible ou perceptible à nos sens, l'homme n'en cherche pas moins à obtenir sa faveur ou à détourner sa colère par des invocations, par des sacrifices ou par des cérémonies de genres divers. La conscience du bien et du mal moral est à la base du sentiment religieux. Elle témoigne que les rapports de l'homme et de cet être supérieur que les peuples appellent *Dieu*, ont été troublés ; elle redoute d'autant plus la colère divine qu'elle a le pressentiment d'une existence au delà du tombeau, ainsi que celui de la punition ou de la récompense. Cet ensemble d'idées, qui sort de l'ordre des faits matériels et auquel on donne le nom de *religion*, échappant à l'appréciation de nos sens physiques, est généralement envisagé par les peuples comme

le produit d'une révélation surnaturelle. Qu'on l'envisage comme une simple aberration ou comme la manifestation de besoins d'un ordre supérieur à ceux de la vie animale ou matérielle, on est obligé de reconnaître qu'il constitue l'un des caractères essentiels de l'humanité et qu'il est propre à toutes les races, indépendamment de la couleur ou d'autres différences physiques. Bien plus, la diversité des religions ne saurait être classée d'après la diversité des groupes humains. Le même groupe peut professer les dogmes les plus divers, le même peuple n'est point fatalement enchaîné au même système religieux ; on le voit parfois, ainsi que l'individu, changer de convictions et de culte, et les voies diverses que peut parcourir le même individu dans cet ordre d'idées, peuvent être parcourues par les membres divers de la même famille, du même peuple, de la même race et par conséquent de l'humanité tout entière. On voit le nègre et l'indien entrer dans les rangs des chrétiens, tout comme on voit des chrétiens, qu'ils soient blancs ou de quelque autre couleur, passer à d'autres cultes ou ne conserver de l'élément religieux que des idées superstitieuses, qui sont aussi l'expression la plus inférieure de la religiosité chez quelques-unes des peuplades les plus dégradées.

L'homme est un être doué de liberté, de moralité et de religiosité. Sa liberté ressort de la diversité même des voies qu'il parcourt pour chercher la satisfaction de ses besoins moraux et religieux. Dans cette diversité, on retrouve des tendances communes. L'homme esprit s'élève à l'invisible, aux idées abstraites ; l'homme charnel est porté à revêtir ses idées d'un corps visible. De la création, l'homme remonte au Créateur ; mais au Créateur il substitue facilement la nature, les astres, les éléments, la création, l'homme lui-même, les animaux, les plantes, le fétichisme en un mot. Un morceau de bois, une pierre brute ou taillée lui deviennent dieu. S'il a conçu l'idée d'un Dieu universel ou d'un Dieu saint et bon, ce Dieu, dans l'histoire des peuples, ne tarde pas à devenir celui d'une nation ou d'une cité. Il se démembre et se décompose en se subdivisant, de même que l'idée générale se restreint et se localise par la tradition. Les attributs de sainteté et d'amour s'affaiblissent, l'homme se crée des dieux à son image, avec ses passions et ses vices ; quelquefois même il finit par ne concevoir qu'un dieu mauvais, le seul auquel il rende un culte. Plus une religion s'abaisse, décline, plus les superstitions y occupent de place ; or la superstition n'est autre chose que l'aberration du sentiment religieux. C'est cette même aberration qui porte l'homme à vouloir soumettre la divinité pour se revêtir d'une puissance surnaturelle, pour lever le voile sur le passé et sur l'avenir, pour assouvir ses haines ou son envie par les sorts ou par les maléfices, toujours séduit par cette parole du tentateur : « Vous serez comme des dieux. »

Ces tendances générales se retrouvent à des degrés et à des moments divers dans l'histoire de tous les peuples. Les plus petits détails d'usages pareils ont traversé les siècles et les mers. Sanchoniaton raconte d'Ousoüs, envisagé comme ayant vécu antérieurement au déluge, qu'il rendait à deux piliers bruts le même culte que les anciens peuples de l'Europe rendirent plus tard aux men-hirs. C'étaient les béthels de l'Orient; ce sont les blocs que quelques Indiens de l'Amérique adorent encore de la même manière. Les pierres branlantes des Celtes se retrouvent dans le Mexique. Le Stonchenge de Salisbury a son analogue dans le Bengale. Les dolmens existent aussi sur les côtes du Malabar.

Les modes funéraires, intimement liées à leur origine aux idées sur la vie à venir, se reproduisent les mêmes sur les points les plus extrêmes du globe. Le mode du caractère le plus primitif se retrouve sur

l'emplacement de Babylone. Il est généralement répandu en Europe par les premières migrations de l'Orient. Il existe encore à l'occident et au sud de l'Afrique, et il a été usité dans le nord de l'Asie, dans l'Hindoustan, dans quelques îles de l'Océanie et, en Amérique, depuis le lac Supérieur jusque dans la Patagonie. D'autres usages funéraires ont acquis une extension pareille, et ne sauraient pas davantage être classés d'après la diversité des races. — Que ces analogies procèdent d'un emprunt à des usages primitifs répandus par les migrations, ou qu'elles soient l'expression spontanée de ces préoccupations générales d'une vie à venir, il faut nécessairement admettre, dans un cas comme dans l'autre, qu'elles sont l'un des traits caractéristiques de l'humanité.

Dans le règne animal, les espèces voisines n'échangent pas leurs usages et n'imitent point réciproquement ces manifestations de l'instinct qui leur tiennent lieu d'idées. Le frêlon ne s'est pas développé au contact de l'abeille. L'hirondelle voyageuse conserve partout ses habitudes. Dans l'état de liberté, les individus de la même espèce gardent fidèlement la même manière d'exprimer ou de satisfaire leurs besoins. Si les groupes humains ne présentent point ces distinctions tranchées et subissent si facilement des influences réciproques, c'est qu'ils sont évidemment les races d'une même espèce.

L'homme est un être religieux : aussi la religion occupe-t-elle une place importante dans la vie des peuples. Montesquieu, pour écrire l'*Esprit des lois*, a étudié les religions avec soin, et l'un de nos compatriotes vient de nous montrer comment elles sont à la base des civilisations [1]. Ces manifestations diverses des besoins de la conscience sont trop générales et trop puissantes pour qu'elles ne répondent pas à un ordre de vérités qui, malgré les altérations qu'elles ont subies, n'en sont pas moins réelles et n'en ont pas moins droit à notre attention et à notre respect. Libre à quelques savants de n'apprécier que la matière, de rester indifférents à la perspective du néant, de méconnaître tout ce qui ne tombe pas sous les sens physiques, et de soumettre à l'analyse chimique les conceptions de leur intelligence ; mais libre aussi à celui dont la conscience n'est pas un vain mot d'en étudier la voix et de rechercher la religion qui satisfait le mieux à ses besoins, qui élève le plus la civilisation et qui rend le mieux compte des destinées humaines.

[1] *Le génie des Civilisations*, par J.-P. Trottet.

§ 2. *Données fournies par la révélation. — Le péché est la cause des dégradations morales et physiques. — Marche inverse du sentiment religieux et de la civilisation païenne.*

Si nous nous plaçons au point de vue du christianisme, il ne sera pas sans intérêt de comparer les résultats des sciences d'observation avec les données de l'Ecriture sainte. La science, indépendamment de toute question de foi, nous montre que l'humanité forme un règne à part, au-dessus du règne animal, et que les groupes d'hommes les plus divers ne constituent que les races d'une même espèce, races moins dissemblables entre elles que celles de plusieurs espèces animales ; elle pressent un berceau commun d'où sont sortis les divers peuples de la terre ; elle constate l'unité de l'esprit humain et, dans le domaine de la moralité, le bien et le mal, le perfectionnement et la dégradation, ainsi que dans le domaine religieux, l'aspiration de l'homme à se rendre son Créateur favorable; enfin elle nous montre combien l'influence du milieu réagit profondément sur les organes physiques.

Ce sont les écrits sacrés qui nous apprennent que toutes les nations de la terre descendent d'un *couple unique* et sont du même sang. Ils nous révèlent que l'homme a été créé à l'image de Dieu, libre et saint, mais qu'il est tombé et que le sa-

laire du péché est la mort. *Le péché!* telle est l'origine de toutes les douleurs, de toutes les dégradations. Le péché est l'ulcère rongeur de tous les descendants du premier homme, car il n'y a pas un juste, non pas même un seul; mais Dieu, dès les premiers âges, fait entrevoir le mystère de la réconciliation, et traite encore comme ses enfants ceux qui se confient en ses promesses. Ce sont les enfants de la lumière, que le monde de tous les temps poursuit de son inimitié. Caïn met à mort son frère Abel, la révolte contre Dieu devient générale.

Le travail auquel l'homme est condamné ne tarde pas à donner naissance à la vie pastorale, à l'agriculture, à l'industrie et aux arts. Tubal-Caïn exploite les métaux, les fils de Jubal fabriquent les instruments à vent et à corde; mais l'intelligence à elle seule n'est point un gage de moralité; la malice des hommes était très grande sur la terre,.. car toute chair avait corrompu ses voies. Survint le déluge, dont les peuples ont conservé le souvenir, et c'est la Bible qui nous apprend qu'il est aussi le salaire du péché.

Avec Noé recommencent les destinées humaines. Le constructeur de l'arche transmit à ses descendants les fruits de sa longue expérience, en sorte qu'ils n'eurent point à reconquérir une à une toutes les découvertes de l'industrie. C'est ainsi que s'explique tout naturellement la rapide apparition d'états florissants. Noé, qui avait trouvé grâce devant l'Eternel, parce qu'il marchait avec Dieu, fit connaître à sa postérité les révélations qui avaient été faites à l'humanité primitive; mais ses enseignements furent bientôt négligés, et l'Eternel confondit l'orgueil des constructeurs de Babel et les dispersa de là par toute la terre. Cette dispersion rend compte de l'origine de bien des peuples et d'une partie des plus anciennes traditions historiques ou religieuses qui nous reportent vers l'Orient. La plupart des familles qui émigraient vers des contrées inexplorées devenaient forcément nomades. En s'éloignant du point de départ, les voies péniblement ouvertes se refermaient, en sorte qu'il ne pouvait subsister de communications avec la mère-patrie. Dans cet état d'isolement et de vie errante, les arts industriels, qui d'ailleurs n'étaient pas le partage de tous, ne pouvaient être appliqués. L'exploitation des métaux était impossible, et, après quelques générations, les connaissances inappliquées furent des connaissances perdues. Alors les matières premières, la pierre, l'os et le bois, durent suppléer à l'absence des métaux, et, pour beaucoup de peuplades, ce ne fut que longtemps après et peu à peu qu'elles reconquirent les arts métallurgiques, tandis que d'autres en ont été privées jusqu'à nos jours. Ce fut grâce aux modifications dont la nature physique de l'homme est susceptible, qu'il put s'établir et subsister sous les climats les plus divers. Après avoir subi l'influence de ces nouveaux milieux, le type primitif dut être sensiblement modifié, et partout où les mêmes causes continuèrent d'agir, ces nouvelles races durent conserver d'autant plus profondément le cachet qui leur avait été imprimé. Ce qui a lieu de surprendre, ce sont moins ces variétés des groupes humains que leur aptitude à subir de nouvelles influences et à retourner peu à peu au type primitif[1].

La connaissance du vrai Dieu s'altéra bien plus généralement et bien plus rapidement encore que celle de l'industrie.

[1] La population de plusieurs îles et de rivages lointains peut remonter à l'époque de la dispersion, et s'explique facilement par la nécessité où furent les émigrants qui côtoyaient les mers de construire des radeaux pour traverser les embouchures des fleuves. Ces radeaux, auxquels remonte peut-être l'origine des habitations lacustres, devaient être assez grands pour porter la famille et le troupeau; or, n'est-il pas possible que plus d'une fois les vents aient poussé vers des rivages lointains ces embarcations sur lesquelles les provisions de la famille nomade ont pu suffire à son entretien jusqu'à son arrivée sur une nouvelle terre?

Elle dégénéra dans les centres de civilisation non moins que dans l'isolement des émigrés. Mais ici, il importe de constater que l'homme n'a point commencé par le fétichisme pour s'élever peu à peu par lui-même à la vérité religieuse. C'est la voie inverse qui a été parcourue ; seulement, pour éviter toute méprise, distinguons bien soigneusement le sentiment religieux du système scientifique ou des spéculations philosophiques en matière religieuse. Le premier procède avant tout de la conscience, tandis que le second peut dériver essentiellement de l'intelligence, sans que le cœur ou la conscience y soient vivement intéressés. L'époque où certains peuples possèdent les mythologies les plus savantes n'est point celle où l'élément religieux agit le plus profondément sur les cœurs.

Ce que nous connaissons de la vie religieuse des premiers peuples nous montre que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus profond remonte à la plus haute antiquité. L'idée d'un Dieu universel et d'un Dieu bon nous apparaît comme la plus ancienne. Il en est de même de la transmission de plusieurs dogmes révélés à la première humanité, dogmes dont l'origine est facile à constater, malgré les mythes qui les recouvrent souvent. Ce que les anciens Egyptiens ont laissé de plus grand, ce sont leurs temples et leurs tombeaux. On sait quelle était la signification profondément religieuse de leurs sépultures. Ils avaient même la foi en la résurrection des corps, pour laquelle ils croyaient devoir préserver de la corruption les restes mortels du défunt qu'ils prenaient tant de soin à embaumer. Sur l'emplacement de Babylone, des sépultures découvertes au-dessous d'antiques fondations révèlent la même foi. Le dogme de la résurrection paraît avoir été généralement admis par les premiers descendants de Noé, mais les saducéens du paganisme ne tardèrent pas à l'emporter. Ce qui nous reste des plus anciens peuples du Nord, ce sont des tombeaux gigantesques, pyramides des barbares, et des monuments religieux qui nous surprennent par la grandeur des blocs élevés ou dressés en l'honneur des dieux. Plus nous nous rapprochons des temps historiques, plus ces monuments divers perdent leurs dimensions colossales ; plus la civilisation païenne se développe, plus la préoccupation des destinées de l'âme va s'affaiblissant. Les temps homériques, bien qu'ils soient relativement récents, et malgré la perfidie mise en honneur par le rusé Ulysse, nous sont encore décrits comme une époque où les infortunes de l'homme proviennent de quelque offense faite aux dieux, dont les héros eux-mêmes recherchent continuellement la protection. Les anciens Etrusques étaient, bien plus que les Romains, préoccupés de la vie à venir, car ils dérobaient aux yeux des hommes leurs riches offrandes funéraires, et représentaient sur leurs sarcophages l'image du défunt dans l'attitude du réveil et du relèvement, tandis que les conquérants du monde, comme l'a fait remarquer M. Ampère, élevaient leurs tombeaux bien plus en vue des hommes que des dieux, sur le bord des voies publiques, en gravant sur le marbre de fastueuses inscriptions. Les sacrifices sanglants des barbares témoignent aussi d'un sentiment bien plus profond du péché et de la crainte de la divinité, que les offrandes peu coûteuses des populations du Midi. C'est que le développement des arts n'est point inhérent à celui du sentiment religieux.

§ 3. *Œuvre réparatrice de l'Evangile au point de vue moral et physique. — Importance des temps actuels. — Lutte inhérente à la nature de l'homme. — Accomplissement final des destinées humaines au delà du tombeau.*

Pendant que les hommes, dans leur égarement, créaient des dieux à leur image et perdaient de plus en plus la tradition des révélations primitives, l'Eter-

nel s'était mis à part un peuple auquel il enseignait sa sainte volonté, en l'initiant peu à peu au grand mystère de son amour. Les Juifs attendaient le Messie promis. Les païens eux-mêmes, soit pressentiment soit réminiscence des promesses faites dès les premiers temps, n'étaient pas entièrement étrangers à cette espérance, non plus qu'à l'idée d'un dieu victime. Tous les peuples avaient le sentiment que la justice divine devait être satisfaite, tous éprouvaient le besoin de sacrifier à leurs dieux. Vint le moment où la Parole éternelle revêtit notre humanité et se donna en oblation pour le péché. « La bonté et la vérité se sont rencontrées ; la justice et la paix se sont entrebaisées. » Dès lors il n'est plus de Juifs ni de gentils, tous ceux qui croient au Père par le Fils ont accès au même salut et sont revêtus du même esprit de sainteté.

L'ancienne alliance s'adresse à un seul peuple, mais elle nous apprend qu'il n'y a eu qu'un seul Adam et que par un seul homme le péché est entré dans le monde; la nouvelle alliance s'adresse à tous les peuples et nous déclare « que comme tous meurent par Adam de même tous revivront par Christ. » D'une part le péché et la loi qui condamne, de l'autre la grâce et la foi qui justifie. Sans la connaissance du péché, on ne saurait comprendre les destinées de l'humanité. La moralité étant l'un des traits distinctifs du règne humain, on conçoit que l'altération de ce caractère sera la cause essentielle des perturbations sociales. Le climat, les institutions, le genre de vie et la culture intellectuelle créeront des milieux divers, des variétés d'un même type, mais, à eux seuls, ils n'entraîneront pas la dégradation. Les influences envisagées comme défavorables amèneront le déploiement de la force et de l'énergie aussi longtemps que la moralité et la religiosité, qui lui est intimément unie, resteront intactes; mais la violation de ces lois, qui n'est autre que le péché, entraîne nécessairement la désorganisation, non-seulement dans le monde moral et religieux, mais aussi dans le monde physique. Les sciences naturelles nous ont assez montré combien la dégradation morale réagit profondément sur les organes et altère le type au bout d'un petit nombre de générations, tout comme d'autre part le relèvement d'un peuple modifie même la forme générale du crâne, ainsi qu'on peut s'en assurer au milieu de nos populations. Il est donc vrai que le péché est la cause essentielle des altérations physiques qui, sous l'influence de passions diverses et aussi d'agents extérieurs différents, revêtent cette variété de caractères ou de physionomies dont les dissemblances ont pu faire douter de l'unité de l'espèce humaine. Des causes diverses président à la formation des races ; mais une seule, le péché, a engendré la dégradation religieuse, morale et physique.

L'Evangile ayant pour mission de détruire l'œuvre du péché, cette action ne saurait se borner à la régénération morale ; elle influe à son tour sur les traits, sur l'expression tout d'abord, puis peu à peu sur l'organe, et aussi longtemps qu'elle subsiste elle est puissante pour transformer les races les plus inférieures et les rendre semblables à leurs premiers ancêtres. De même que le péché a été l'agent principal des modifications les plus profondes dans l'humanité, de même le règne de l'Evangile, étant une œuvre de réparation et de relèvement, est appelé à rétablir le premier Adam, à régénérer les races déchues, à rapprocher les peuples et à ramener l'unité dans la plus vaste acception de ce mot ; mais cette unité harmonieuse dont la nature nous offre le type, n'est point une conformité excluant toute variation, effaçant toute individualité. Dans l'ordre naturel des transformations morales et physiques, ce retour à l'unité ne peut être qu'une œu-

vre de longue durée et cela d'autant plus que le relèvement est moins prompt que la chute. Pour que cette unité fût parfaite, il faudrait que la perfection fût de ce monde, ou en d'autres termes que la cause qui a produit les perturbations les plus profondes cessât complétement d'exister; or le péché est inhérent à la nature humaine actuelle et il ne sera détruit qu'avec la mort. Les hommes n'en sont pas moins appelés par l'Evangile à tendre continuellement vers la perfection, et ils ne sauraient entrer dans cette voie sans subir la réaction de leur genre de vie, réaction que la physiologie elle-même permet d'apprécier. Il est des dissemblances physiques plus profondes que celle de la couleur; les naturalistes le reconnaissent. Les organes du nègre en contact avec la civilisation des blancs se modifient peu à peu; on sait ce que produit le croisement des races et le changement des milieux; jamais ces causes n'ont agi plus puissamment que de nos jours et leur action doit gagner en intensité. Il est des dissemblances morales plus profondes que celles des organes. Que l'élément chrétien vienne à dominer, les modifications seront d'autant plus grandes. Si l'unité parfaite ne peut être rétablie sur cette terre, tout concourt cependant à un retour vers l'unité. La Parole de Dieu elle-même fournit à ce sujet une indication qu'il importe de relever. Esaïe annonce dans ses prophéties qu'il viendra un temps où celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune. Cette parole présente un intérêt particulier dans le sujet qui nous occupe, qu'on la rapproche soit de la longévité des premiers hommes, soit des recherches physiologiques de M. Flourens, d'après lesquelles ce savant déclare que l'homme est constitué de manière à pouvoir atteindre un âge moyen plus avancé que celui auquel il parvient. Hésiode dit qu'il fut une époque où l'homme était encore enfant à cent ans. A peu près dans le même siècle où vivait le poëte grec, Esaïe prophétisait qu'il viendra un temps où les jours de son peuple seront comme les jours des arbres, mais que le pécheur âgé de cent ans sera maudit. Encore ici, c'est au péché qu'est attribué le raccourcissement des jours de l'homme, tandis que la vie du peuple qui se consacrera à Dieu atteindra une longue durée.

En cherchant à se rendre compte des causes morales et physiques qui réagissent si profondément sur les individus et sur les peuples, on ne peut être surpris des diversités sociales et religieuses que présente l'humanité. Ces diversités sont d'autant plus nombreuses que chacun se fraie sa voie pour reconquérir un bien-être qui a été perdu. Les moyens employés à la recherche du bonheur ou de l'idéal varient à l'infini. Ceux-là même qui pour la solution de ce problème cherchent à se laisser éclairer par la lumière de l'Evangile, ne peuvent faire abstraction de leur individualité. Pour atteindre ce but, il ne s'agit point d'anéantir les individualités, mais bien de les sanctifier: elles ont des fonctions diverses, mais toutes doivent être des membres d'un même corps, travaillant à une œuvre commune. La vérité est une, mais nul homme ne possède la vérité dans sa plénitude. Que personne ne dise qu'il est le corps tout entier. Que toute église chrétienne reconnaisse donc que les fonctions peuvent être diverses en quelque degré et répondre plus spécialement aux tendances d'individualités légitimes ayant leur raison d'être; qu'elles soient les branches du même arbre et les sarments du même cep. C'est ainsi qu'elles concourront à cette unité harmonieuse qui fera disparaître de plus en plus les anomalies résultant du péché.

L'œuvre de l'Evangile peut être appréciée par le nombre et par l'histoire des peuples qui sont arrivés à sa connaissance; toutefois il importe de rappeler que le Dieu qui préside aux destinées humaines est l'Eternel, et qu'il n'est point

pressé d'agir, parce que les siècles lui appartiennent. L'homme, d'une existence éphémère, voudrait voir l'accomplissement de toutes choses pendant qu'il est sur cette terre; mais plus il s'élève dans le domaine de la pensée, plus il voit l'horizon reculer et se confondre avec l'infini. Reconnaissons donc que bien des siècles peuvent s'écouler encore avant la fin des derniers temps, et permettre ce déroulement lent et majestueux de la voie ascendante inaugurée par l'avénement du Christ. Quoi qu'il en soit, sous l'influence du christianisme tout concourt au relèvement de l'humanité. De nos jours, il n'y a de civilisation vraiment digne de ce nom que chez les peuples chrétiens, et s'ils présentent encore de grandes misères, c'est la conséquence immédiate de leur infidélité aux principes de l'Evangile. Ce n'est que par le christianisme que le cœur de l'homme s'est ému aux souffrances morales de ses semblables, qui ne sont plus pour lui des étrangers, mais des frères.

De nos jours tout concourt au développement de l'homme. Les communications se multiplient, des voies nouvelles s'ouvrent dans toutes les directions, les produits de l'industrie se répandent en grand nombre, la pensée se transmet avec la rapidité de l'éclair; le moment s'approche où les peuples les plus stationnaires seront entraînés par ce mouvement; les contrées les plus inabordables cesseront de l'être ; les milieux seront changés; les peuplades, arrachées à leur isolement, subiront l'influence du plus fort; les familles, en se rapprochant, tendront même à se mélanger de plus en plus, et, à mesure que les causes diverses qui avaient isolé et modifié les hommes disparaîtront, on verra s'opérer le retour à l'unité ou du moins à une unité plus grande. Hâtons-nous cependant de reconnaître que la civilisation à elle seule ne saurait relever tous les peuples, dès qu'elle procède de l'industrie ou de l'intelligence plus que des principes chrétiens. La religion est sans doute à la base de la civilisation, mais celle-ci n'est propre à régénérer qu'en tant qu'elle est elle-même sanctifiée par la vérité et qu'elle agit en vertu de ce principe. L'Australien ne s'améliore point au simple contact des colons européens. L'Indien de l'Amérique du nord, bien loin d'être au bénéfice de la civilisation des Etats-Unis, est de plus en plus refoulé et amoindri par cette industrie dévorante et ce commerce d'exploitation devant lesquels succombent les plus faibles. L'Evangile en revanche est seul efficace pour transformer ceux qui sont tombés le plus bas et pour les rendre capables de résister aux influences absorbantes ou délétères qui menacent de les anéantir. Il n'est pas jusqu'aux anthropophages des îles Fidji qu'il ne rende dignes de la première origine de l'homme.

En considérant ce qui se passe de nos jours au sein de l'humanité, on ne saurait méconnaître l'éternelle sagesse des dispensations providentielles. Au moment où l'industrie enfante ses prodiges et compromet l'existence de ceux qui ne peuvent se l'approprier, Dieu réveille l'esprit missionnaire et envoie ses messagers de paix dans les contrées les plus lointaines, où il se plaît à bénir leur œuvre. Comment le chrétien demeurerait-il indifférent à ce spectacle? Plusieurs peuplades ont déjà succombé sous le souffle ardent des fausses doctrines et des migrations envahissantes ; plusieurs sont menacées; la justice de Dieu s'accomplit, mais il ne prend point plaisir à la mort du pécheur. Il importe d'agir, car le temps presse.

Le relèvement des peuples et le retour vers l'unité ne peuvent s'effectuer sans lutte, pas plus que la victoire ne se remporte sans combat. Cette lutte est d'autant plus vive que le péché est plus profond, et d'autant plus incessante que l'œuvre de la grâce se conquiert individuellement et ne se transmet point d'homme

à homme; mais le chrétien n'en est pas moins le sel de la terre et la lumière du monde qui manifeste la gloire de Dieu et son immense miséricorde. La lutte est d'autant plus longue que ceux qui livrent le bon combat sont moins nombreux et que tous ne courent pas dans la carrière avec la même ardeur; toutefois c'est par la faiblesse même de ses serviteurs que Dieu fait éclater sa puissance. « O Seigneur, qui ne te craindra et qui ne glorifiera ton nom! car tu es le seul saint; aussi toutes les nations viendront et t'adoreront, parce que tes jugements ont été manifestés. »

En résumé, dans l'histoire de l'humanité tout nous reporte vers une origine commune et à l'idée d'un Dieu saint et bon qui a créé l'homme à son image; mais l'homme est tombé par le péché et s'est révolté contre son Dieu qui a laissé marcher toutes les nations dans leurs voies; il leur a donné les siècles afin d'expérimenter la folie de leur sagesse et le néant de leurs pensées. Les peuples ont parcouru les directions les plus opposées et leur dégradation morale n'a pas tardé à s'exprimer profondément sur leur nature physique. Dans cette marche parcourue d'un pas inégal, les civilisations de l'antiquité sont comme des essais brillants destinés à montrer l'impuissance de l'homme, car elles ne sont en réalité qu'un moment dans le cours des âges. Rien ne subsiste loin du vrai Dieu, afin que les peuples reconnaissent qu'à lui seul appartient la puissance et la gloire. — Avec le christianisme apparaît un monde nouveau. Dès lors tout converge vers une nouvelle unité. Plus de dix-huit siècles se sont écoulés dans ce mouvement souvent oscillatoire, mais toujours progressif, et cependant l'œuvre est loin d'être consommée. Dans ce long déroulement des destinées humaines, on ne peut méconnaître une marche incessante de développement et une loi supérieure procédant d'un Etre infini qui n'est point pressé d'agir, parce que pour lui mille ans sont comme un jour. Dans cette lutte de la créature contre son Créateur, dans ces aspirations de la conscience humaine vers un monde meilleur, et surtout dans le mystère de la réconciliation par Jésus-Christ, tout nous montre que les destinées de l'homme ne reçoivent pas leur accomplissement final sur cette terre et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Heureux ceux qui auront connu l'Eternel! car il rendra à chacun selon ses œuvres. « Or nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite. »

FRÉDÉRIC TROYON.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

De la vie spirituelle dans le pays de Vaud pendant le moyen âge.

SECONDE ÉTUDE.

Les hérétiques[1].

Nous avons essayé d'esquisser les principaux traits de la vie religieuse dans le sein de l'Eglise du moyen âge, il nous reste encore, pour terminer notre sujet, à examiner quelle fut à cette époque l'œuvre de la foi chez ceux dont les opinions ne concordèrent pas avec le dogme reçu, et qu'on appelait les hérétiques.

Le sujet est difficile, et je ne l'aborde qu'avec une extrême défiance de mes forces et en me recommandant d'avance à votre indulgence; non-seulement les documents à cet égard offrent d'immenses lacunes, mais nous ne possédons sur cette matière aucun travail spécial qui nous montre dans leur jour et dans leur enchaînement le système des dissidents d'alors. Nous en sommes réduits le plus souvent à de vagues indications, à des

[1] Nous rappelons à nos lecteurs, pour expliquer la forme particulière de ces articles, qu'ils ont été d'abord donnés sous forme de conférences.

conjectures hasardées ou aux rapports intéressés de leurs adversaires, tandis que nous voudrions pouvoir vous citer leurs propres paroles, les faire apparaître dans cette assemblée pour renouveler à l'édification de leurs descendants le témoignage qu'ils rendirent devant nos pères à la corruption de l'Eglise et à l'Evangile de Jésus-Christ.

Commençons par quelques considérations générales sur ces manifestations indépendantes. Tant que l'Eglise, dans ses relations avec les évêques de Rome, resta dans une position de liberté et de fraternité, ce que l'on qualifiait d'hérésie eut décidément un caractère contraire à la vérité chrétienne. On se l'explique aisément; le dogme conservait encore une certaine pureté relative, du moins les erreurs latentes n'étaient pas encore fixées, et de plus les âmes n'étant pas soumises à une autorité absolue et unique se mouvaient à l'aise et selon leurs besoins. Mais, dès le IXe ou Xe siècle, une autre tendance se fit jour, qui fut définitivement victorieuse au XIe et au XIIe siècle. L'Eglise, — l'Eglise d'Occident, — régla sa constitution sur celle de la société civile, sur la féodalité dont elle avait elle-même aidé l'avénement. Or la féodalité n'est qu'une série de pouvoirs dépendant les uns des autres jusqu'au serf taillable et corvéable, et ressortissant les uns aux autres jusqu'au chef qui est l'empereur. L'Eglise s'organisa d'une façon analogue: le simple laïque releva du prêtre, le prêtre de l'évêque, et celui-ci enfin du pape, pouvoir suprême et de plus en plus irresponsable. Cet ordre ou plutôt ce désordre une fois sanctionné par l'autorité séculière, il ne resta d'autre alternative aux fidèles que d'accepter implicitement ce que l'Eglise enseignait ou de se révolter. La première de ces alternatives fut celle de la grande majorité des peuples et des clercs, mais il y eut aussi des esprits plus hardis ou moins contenus qui ne s'effrayèrent point des redoutables conséquences que la séparation entraînait avec elle, et qui allèrent, comme Abraham, sans trop savoir où Dieu les conduisait, mais sachant toutefois qu'il les conduisait.

Dès ce moment aussi ce que l'on continua de nommer l'*hérésie* apparaît sous un tout autre aspect. Ce ne sont plus les hallucinations d'esprits à demi païens, entraînés par les spéculations philosophiques à de coupables extravagances, ou poussés par l'orgueil de leur cœur à diminuer la gloire de la rédemption. L'hérésie du moyen âge nous attire autant que la précédente nous repousse, car elle provient du malaise et de la gêne où se trouvaient les croyants dans une institution qui les enserrait de toutes parts, et d'un effort généreux pour chercher une issue qui leur permît de respirer.

Sans doute ces aspirations sérieuses, ces douloureux tâtonnements n'ont pas été exempts d'écarts, et la réforme du XVIe siècle, qu'on le remarque bien, n'a que peu reçu d'eux; elle a germé tout entière dans le sein de l'Eglise, et s'est créé sans leur secours son propre chemin; ce ne fut que plus tard que Luther médita Tauler et les lettres de Jean Huss, et quant à Calvin il ne cite que les Pères, ne réfute que la scholastique. Mais si ces hardis précurseurs n'ont pas dès l'abord connu la voie royale qui mène à la délivrance, ils l'ont du moins désirée, parfois entrevue, et à ce titre ils méritent notre sympathie et un examen attentif.

Vous vous rappelez que c'est à St. Bernard que se rattachent les premiers symptômes de vie évangélique signalés dans notre diocèse pendant le moyen âge. C'est vers le même temps que les premières lueurs de christianisme indépendant commencent à sillonner l'horizon ténébreux. D'où partaient ces clartés inattendues? Tout indique qu'elles venaient de la haute Italie, de cette région des Alpes, foyer d'une opposition dont les Vaudois des Vallées restèrent l'expression la plus sou-

tenue. Par des motifs inconnus, mais que l'on soupçonne sans peine, lassitude des prêtres, besoins du cœur, souvenirs réveillés, souffle d'en haut, — cette opposition trouva en mainte contrée et chez nous en particulier un sol qui l'accueillit avec faveur et en garda soigneusement les principes. St. Bernard eut beau se récrier contre les novateurs et les poursuivre de ses véhémentes invectives, ils persistèrent et leur voix fut entendue.

Arnaud de Brescia, dont l'activité tombe juste au milieu du XII[e] siècle (1130-1145) est le plus mystérieux de ces tribuns, moines et prophètes à la fois, qui se levèrent pour rompre aux foules le pain de vie et prêcher le renouvellement des mœurs. « Dans ses harangues publiques, il opposa avec feu les préceptes de la Bible à la vie mondaine et dissolue des ecclésiastiques et des moines. Il attribuait la corruption de l'Eglise à ce qu'elle avait dépassé les limites de sa destination, à ce qu'elle s'était emparée de biens, de droits et d'honneurs temporels, et il prétendait que les moines et les ecclésiastiques devaient, à l'exemple de l'apôtre, vivre dans la communauté de la charité, et de ne point posséder des propriétés; il prétendait que, pour que l'Eglise s'améliorât, il fallait que les abbés et les évêques restituassent aux princes tous les biens temporels et les droits régaliens ; il soutenait que ces derniers devaient administrer, dans l'intérêt de leurs peuples, les biens dont les ecclésiastiques employaient les revenus en débauches ; qu'il ne fallait consacrer à l'entretien de ceux-ci que les prémices et le dixième des produits de la terre, s'ils suffisaient à leur nourriture, car, selon lui, s'ils suivaient leur vocation de tout cœur, ils ne devaient pas en désirer davantage [1]. »

L'époque était sinon mûre, du moins préparée pour de semblables discussions ; les différends entre l'empire et l'Eglise avaient eu pour conséquence salutaire d'amener un examen plus rigoureux des limites de la puissance spirituelle et de la temporelle, et Arnaud, qui connaissait l'antiquité chrétienne, imbu d'ailleurs des idées républicaines qui fermentaient dans la haute Italie, entra dans le débat avec la fougue de ses convictions. Avec lui la Rome républicaine des consuls revendique ses vieux droits oubliés contre la Rome tyrannique des empereurs et des papes, en empruntant à l'Evangile la charte de ses libertés, et en fondant la cité sur les bases de la simplicité biblique. Ce trait est général chez les réformateurs italiens jusqu'à Savonarola ; en revanche l'élément dogmatique est faible ou peu accusé. St. Bernard, en parlant d'Arnaud, se contente de jeter des soupçons sur son orthodoxie, sans rien préciser et en rendant hommage à l'austérité de sa vie. Les données étant si vagues, on en est réduit aux conjectures. On sait cependant qu'Arnaud professait un certain mysticisme ; il prétendait que le baptême purement extérieur était inutile aux hommes, si le baptême du Saint-Esprit, seul baptême réel qui purifiât et sanctifiât les vrais chrétiens, ne se liait à la cérémonie ; il disait que ce n'était pas la communion extérieure qui réconciliait les hommes avec Dieu, mais bien la foi intérieure, parce que par elle on recevait intérieurement le Christ, qui, s'unissant intimement à l'homme, révélait cette union par une vie sainte.

Toutefois ce qui l'inspire, c'est plutôt le sens moral révolté qu'une conception juste de la foi. Esprit droit et généreux, Arnaud de Brescia est blessé du pharisaïsme et de la mondanité des clercs, et il veut y mettre ordre. Mais, pour renouveler l'Eglise, il fallait autre chose que le sens moral, il fallait une intelligence claire de la grâce et de ces notions premières qui, une fois posées, amènent la régénération, parce que l'âme est par elles ramenée aux sources de la vie.

[1] Néander.

Persécuté, le réformateur s'enfuit dans le diocèse de Constance, à Zurich, où il gagna de nombreux disciples. Il doit avoir passé à Lausanne en 1139; nous ignorons quel fruit il y produisit, mais les idées ne possèdent pas de frontières et le diocèse de Lausanne touchait de trop près à celui de Constance pour rester étranger au zèle des arnoldistes, d'autant plus qu'à la même époque ou déjà plus tôt une certaine fermentation avait éclaté.

Cette fermentation, ou si le mot paraît trop fort, ce mouvement qui agita dans ce temps nos contrées est dû à un homme sur le compte duquel malheureusement nous ne possédons que des rapports trop restreints pour nous former une idée complète de son caractère et de son œuvre.

ARRIGO, ou HENRI DE LAUSANNE, ainsi nommé du lieu où se déploya d'abord son activité, paraît être descendu du versant méridional des Alpes. Ses parents l'avaient confié dès sa jeunesse aux Clunistes, ordre célèbre alors par sa culture et son luxe; mais le spectacle de ces pompes fit sur le novice un effet tout opposé. « Il lut avec zèle et dévotion les évangiles, et se pénétra des vérités qu'ils renferment. L'image des apôtres parcourant dans leur pauvreté le monde pour proclamer la vérité, l'affection des premiers chrétiens les uns pour les autres, indépendante de tous liens extérieurs, avaient rempli son âme d'un saint enthousiasme. Il éprouvait donc une indignation très vive en contemplant les maux de son siècle, en voyant la corruption de l'Eglise qui s'éloignait tant de l'idée apostolique[1]. » Henri, sans s'en douter peut-être, suivait les traces d'un homme dont il devint plus tard le successeur, PIERRE DE BRUEYS OU DE BRUIS, prêtre du midi de la France selon les uns, barde vaudois selon les autres, mieux connu de nous qu'Arnaud, parce qu'il trouva dans Pierre-le-Vénérable un contradicteur éloquent et subtil, qui réfuta longuement ses opinions[1]. Préoccupé de l'adoration en esprit et en vérité que Dieu recommande, Pierre en était venu à spiritualiser tellement la religion qu'il n'attribuait plus aucune valeur aux lieux consacrés, ni même aux sacrements; il rejetait les chants, le crucifix, la messe, le carême, le purgatoire; il s'opposait aux œuvres des vivants en faveur des morts, dites de surérogation. Henri de Lausanne partagea ces idées, en s'en tenant plus strictement à la lettre des Ecritures: « Convaincu qu'il n'était pas lié par les institutions humaines, et las d'ailleurs de la vie du cloître, il l'abandonna pour enseigner au peuple la doctrine pure de l'Evangile. Il voulait corriger par la Bible les maux dominants, et il exhortait les foules à la repentance. Toujours en costume de pénitent, couvert de vêtements misérables et grossiers, ayant une longue barbe, marchant pieds nus même en hiver, il portait un bâton auquel une croix était attachée pour exhorter les hommes à suivre la croix du Seigneur. S'il arrivait dans une ville, il se logeait chez l'un des habitants et se contentait de la nourriture la plus frugale. Il devait obtenir une grande autorité sur le peuple, car son port était majestueux, sa voix tonnante, la vivacité de son regard animait ses discours. Sa parole, émanant du cœur, était rapide. Alerte dans ses mouvements, quand il parlait, sa mémoire lui fournissait toujours des passages de la Bible pour prouver ses propositions. Il jouit bientôt d'une grande réputation de sainteté et de science. Jeunes et vieux, hommes et femmes, se rendaient en foule auprès de lui pour se confesser et proclamaient qu'ils n'avaient jamais vu un homme aussi rigide et aussi affable en même temps[2]. »

Henri prêcha à Lausanne; ce ne fut pas toutefois au milieu de nous qu'il pro-

[1] Néander.

[1] *Adversus Petrobusianos.*

[2] Néander, d'après les *Analecta*, de Mabillon.

duisit le plus d'émotion, mais sur les bords de la Sarthe, au Mans, ville corrompue et divisée par les factions politiques. L'évêque Hildebert, disciple de Bérenger, l'ayant d'abord favorablement accueilli, il exerça dans la ville épiscopale un ministère triomphant (1116), à la grande colère des gens d'église, qui suscitèrent contre lui trois des leurs, Hugues de Loisel, Gui Qui-ne-boit-point-d'eau, et Audry le Païen, noms expressifs dignes des mœurs et de la piété de ceux qui les portaient. Ils invectivent Henri, mais le peuple s'arme contre eux ; en l'absence d'Hildebert, parti pour Rome, ils l'excommunient, mais à la lecture de chaque paragraphe de leur longue accusation, le pauvre moine secoue la tête et pour toute réponse dit au clerc chargé du message, Guillaume la Mouche : *tu mens !*

Henri entraînait les multitudes par la fougue de ses prédications. S'il n'eût été qu'un démagogue avare et égoïste, il eût obtenu, vu la faveur qui l'entourait, autant d'or et d'argent qu'il en eût désiré, il eût pu armer le peuple contre le clergé et la noblesse, et se proclamer chef de la cité ; il n'usa de son crédit que pour réaliser ses idées dominantes, il n'accepta que l'argent nécessaire à l'exécution du plan qu'il avait conçu. Son but, tel que les actes du diocèse du Mans nous le révèlent, était d'établir la confraternité et la communauté chrétiennes, de combattre la corruption et l'égoïsme du siècle. Pour inspirer une honte salutaire, il obligeait des femmes dont la vie avait été immorale à brûler en public leur chevelure et leurs vêtements. Il considérait le célibat, les difficultés des formes canoniques dans le mariage, comme étant les causes principales de la corruption, et il espérait remédier à cette corruption en unissant de bonne heure les jeunes gens, sans avoir égard aux obstacles canoniques qui résultaient, selon lui, des institutions humaines. Tout mariage devait être éternel, car, d'après ses principes, les hommes n'étaient pas en droit de désunir ce que Dieu avait uni. Les femmes promettaient, en sa présence, fidélité constante à leurs maris et renonçaient à tout luxe dans les vêtements. L'intérêt ne devait plus exercer d'influence sur les mariages ; les personnes que Dieu unissait ne devaient rechercher ni dot, ni or, ni argent, ni propriétés ; la charité chrétienne devait faire disparaître toute distinction de rang, distinction créée par l'intérêt personnel. D'après ces principes, il mariait, contrairement aux usages existants, les serfs avec les personnes libres, et il employait l'argent qu'il recevait à vêtir ceux qui n'avaient rien : toutes réformes provenant d'un cœur généreux, mais aussi d'une étrange confusion de la loi de la grâce avec celle des hommes.

Sur ces entrefaites, Hildebert revint de Rome. Lui qui avait au premier moment ouvert les voies au tribun, fut effrayé à l'aspect de la révolution opérée en son absence. Il veut bénir le peuple et le peuple repousse ses bénédictions. Le prudent Hildebert attendit avec patience l'apaisement de cet orage ; par des manœuvres habilement ménagées, il parvint à regagner peu à peu son ascendant ; enfin, pour achever d'ôter à Henri son auréole populaire, il lui proposa un combat singulier, une conférence, qui n'a point été reproduite textuellement. Dès ce moment, la guerre fut déclarée ; le prélat ne se contenta pas de traiter avec dédain la science du réformateur lausannois, il décria sa vie, secondé en cela par St.-Bernard, qui dans son épître à Ildefonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse (Ep. CCXL), accuse notre moine des plus graves désordres. Mais il est impossible qu'un démagogue de bas étage produise une impression aussi durable et aussi profonde que celle de Henri.

Henri évangélisa ensuite le midi de la France ; il y rencontra Pierre de Bruis, avec lequel il fit cause commune. Devenu, par la mort de ce dernier, chef de la secte,

il se mit à parcourir la Provence, le Languedoc et la Gasgogne ; il visita Toulouse, applaudi des petits et des grands. Partout aussi St. Bernard lui disputa le terrain pied à pied par sa parole ou sa correspondance ; l'abbé de Clairvaux l'eut même par moment entre ses mains. Il tomba enfin dans les embûches que lui tendirent les prêtres, et fut conduit enchaîné au concile de Reims, où figurait le pape Eugène. (1148.) Condamné à rester sa vie durant dans un cloître, il y mourut bientôt; mais les principes qu'il avait répandus continuèrent à se propager, et les provinces où ces principes s'étaient manifestés restèrent le rendez-vous de toutes les sectes qui combattirent l'Eglise.

Dès ce moment, on peut considérer l'hérésie, c'est-à-dire un germe de doctrines opposées à l'enseignement officiel de l'Eglise, comme existant dans le pays de Vaud à l'état latent. L'expérience que nous avons faite de nos jours de la ténacité des idées religieuses nous permet de conclure avec sûreté que le parti des Henriciens eut, au milieu de nous, des adhérents en plus ou moins grand nombre. Ces adhérents reçurent différents noms, parce que ce n'était pas tant un parti rattaché à un chef de file qu'un esprit investigateur conservé dans les masses et accueillant avec avidité les opinions nouvelles. Si l'histoire de ces temps nous était mieux connue, nous trouverions certainement parmi nos ancêtres des amis des Albigeois et des Vaudois ; le mot même de *Vaudai* est resté dans notre langue synonyme de sorcier, et certains noms de famille, *Vauthier, Vauthey, Béguin,* indiquent clairement des personnes que leurs convictions tenaient à distance de l'Eglise.

Plus tard, au XIVe siècle, ce feu caché sous la cendre éclata par quelques manifestations dépourvues d'ensemble, mais qui montrent assez combien notre sol était labouré par les principes dissidents. Recueillons précieusement tout ce qui peut nous renseigner à cet égard :

« En 1399, il y avait dans la ville et le territoire de Berne des individus qui professaient sur la religion des opinions différentes de la doctrine catholique. Ils rejetaient les indulgences, les pèlerinages, l'invocation des saints, les fêtes à l'exception de celles des apôtres, et le purgatoire. Ils soutenaient que l'eau bénite n'efface point les péchés véniels, et que les prêtres ne doivent être ordonnés qu'à l'âge de 34 ans. Ils se confessaient les uns aux autres et s'imposaient des pénitences, etc. Cette doctrine s'étant répandue surtout parmi les femmes, les magistrats de Berne arrêtèrent le chef des dissidents. Nicolas de Landau, savant dominicain, réfuta ces derniers par l'Ecriture et les Pères, et ils abjurèrent leurs erreurs. Le religieux, réjoui de leur conversion, pria le conseil de ne point leur infliger de peine corporelle, et l'on se contenta de leur faire payer 3000 livres pour les frais. Berne ayant averti Fribourg que dans cette dernière ville il y avait beaucoup d'hommes et encore plus de femmes, imbus des mêmes opinions, le conseil en informa l'évêque de Lausanne. Celui-ci envoya à Fribourg son official accompagné de deux moines, licenciés en Ecriture sainte, pour examiner les accusés. Après avoir été entendus, réfutés et menacés des peines portées par les lois canoniques et civiles contre les hérétiques, ces pauvres égarés promirent avec serment de vivre et de mourir dans la foi catholique apostolique et romaine, et reçurent l'absolution des délégués de l'évêque[1]. »

Ce procès ne mit nullement fin à l'hérésie, preuve entre mille que les persécutions s'attachant à des convictions vivantes ne peuvent que les enflammer. Quatre ans plus tard, le célèbre domini-

[1] *Histoire du diocèse de Lausanne*, par Schmidt. II, 142.
Les pièces officielles sont dans le *Recueil diplomatique du canton de Fribourg.*

cain Vincent Ferria parcourut le pays de Vaud, et vous savez en quels termes il parle de nos hérétiques : « Ils sont en *grand nombre ;* ce sont des hommes *hardis* et *téméraires*, mais *pleins de confiance en la miséricorde de Dieu.* » Beau témoignage qui, joint à d'autres indices, nous montre une connaissance plus profonde de la rédemption que chez les Henriciens.

Autre fait : Sous l'épiscopat de Benoît de Montferrand (1477-1490), évêque peu aimé des Lausannois, il y eut une émeute à Lausanne, dans laquelle un hérétique fut délivré. Benoît s'en plaignit en ces termes : « Plaise vous savoir que naguères est venu à notre connaissance, ici où nous sommes, que depuis notre dernier département de notre cité de Lausanne, nos citoyens et bourgeois dudict lieu accompagnés de nos sujets de la Vaulx, ensemble congrégués, sont venus furieusement et impétueusement en armes en notre dite cité et mêmement en la sacrée église de Notre-Dame, et devant le chœur d'icelle se sont insurgés et élevés à l'encontre de nos officiers tant officiels que temporels, en mettant les mains violemment sur eux et en la personne de notre official, et là ont fait plusieurs autres violences, sans ce qu'ils en eussent ni pussent alléguer cause suffisante, par laquelle ils eussent dû ce faire ; et iceux... sont entrés en notre palais épiscopal et là ont violentement détruit, rompu et gâté, les portes et serreures et prisons dudit palais, *desquelles prisons ont tiré, prins, mis dehors et emmené où ils ont voulu un prisonnier détenu en cas de crime de hérésie, lequel a été trouvé tel selon sa confession faite par devant plusieurs gens de bien et de façon et dignes de foi*, etc. [1] »

Ce fait est remarquable, parce qu'il témoigne autant de la sympathie des bourgeois pour l'hérétique que d'une aversion pour le clergé, aversion qui se manifesta par des processions où les cérémonies de l'Eglise étaient même tournées en ridicule.

Enfin, un dernier fait à citer et qui n'est pas le moins intéressant, c'est celui que nous raconte Ruchat dans son *Abrégé d'histoire ecclésiastique*, N° 1493. « Tandis que tout le pays était dans d'épaisses ténèbres, on y vit paraître quelques rayons de lumière, entre autres dans le village de Dommartin. L'an 1497, on y découvrit des gens qui avaient des sentiments opposés à ceux de l'Eglise romaine. On les accusa d'abord d'hérésie. Le chapitre de Lausanne, qui avait la seigneurie de Dommartin, en fit prendre trois l'an 1498 : un homme nommé *François Marguet* et deux femmes, l'une appelée *Marguerite*, femme de *Jean de Yserens*, et l'autre *Isabelle*, veuve de *Jean Peyrat*. On les conduisit aux prisons de Lausanne, on leur fit leur procès. Marguet en fut quitte pour un bannissement, mais on fit mourir Marguerite et l'on infligea une autre punition à Isabelle. Ces procédures criminelles furent un sujet de procès entre l'évêque Aymon et son chapitre, non pas que l'évêque désapprouvât la punition des hérétiques, mais il se plaignait que le chapitre eût empiété sur ses droits, prétendant que le crime d'hérésie était un cas réservé à la connaissance de l'évêque. »

De ces documents divers, il est permis de conclure que des doctrines divergentes de celles de l'Eglise et plus ou moins rapprochées du christianisme évangélique ont existé dans notre pays jusqu'à la veille de la réformation. C'est là quelque chose d'instructif tout d'abord, parce qu'il est bon de savoir que la puissance matérielle, quelque écrasante qu'elle soit, ne peut rien contre les idées ; mais c'est surtout encourageant et édifiant : Dieu a aimé le pays de Vaud dans les temps de son ignorance ; il ne s'est point laissé sans témoignage ; il est venu avec l'eau et avec le sang, et puisque nous

[1] *Histoire du diocèse de Lausanne*, par Schmidt, II, 231.

sommes ainsi environnés d'une grande nuée de témoins, continuons ce témoignage par notre profession franche et par la sainteté de notre vie.

H. MARTIN.

THÉOLOGIE.

—

Coup d'œil sur la crise théologique actuelle.

(Discours prononcé par M. le professeur Chappuis, le 1er octobre dernier, dans la séance d'ouverture des cours de la Faculté de théologie et de l'Ecole préparatoire de l'Eglise libre du canton de Vaud.)

Messieurs et chers frères,

Celui à qui échoit l'honneur de porter la parole devant vous pourrait être tenté de s'adresser moins à messieurs les étudiants qu'aux amis de notre école qui ont bien voulu se joindre à nous et nous encourager par leur présence et par leurs exhortations. Il pourrait même se laisser entraîner à vous envisager comme une sorte de délégation du public religieux et à parler pour le monde chrétien. Une telle entreprise ne serait point à blâmer, si elle ne dépassait pas les forces de celui qui la forme et si d'ailleurs les circonstances la justifiaient. Il est permis de parler à son siècle, de le juger, de le reprendre, de l'avertir, de l'éclairer. Seulement tous n'y sont pas appelés; tous n'ont pas les lumières et l'autorité nécessaires. Il ne faut pas s'en faire accroire, se donner présomptueusement mission soi-même, parler mal à propos, ou forcer sa voix. Je n'ai pas besoin de dire quelle vive jouissance on éprouve quand un homme doué du don de discerner les esprits nous rend compte du mouvement de la pensée, juge notre temps et ses directions diverses, quand une main ferme et sûre peint devant nos yeux comme en un tableau ce monde « ondoyant et divers » des opinions et des systèmes, nous montre l'ordre qui règne dans ce chaos apparent et nous guide dans ce dédale, assigne leur vraie place aux idées et aux personnes, distribue le blâme et la louange, exhorte, reprend, gourmande, approuve, rassure, console selon les besoins. On croira sans peine que nous avons su apprécier de tels banquets de la pensée, quand il nous a été donné de nous y asseoir. Mais vous ne venez pas les chercher ici, messieurs et chers frères, et si nous tentions de transformer notre modeste solennité scolaire en de grandes assises du monde chrétien et théologique, vous ne tarderiez pas à nous rappeler au sentiment de notre insuffisance, à celui de notre position et du rôle modeste qui nous est assigné. Nous-même, nous n'avons pas à nous reprocher un tel oubli, je vous assure, et si nous jetons aujourd'hui un rapide coup d'œil sur l'état actuel de la théologie, ce n'est qu'en vue de notre propre travail et de nos chers élèves, et pour leur donner quelques directions concernant la crise que nous traversons. Nous n'entendons pas faire une sorte de manifeste et arborer un drapeau; nous voulons seulement, messieurs les étudiants nos jeunes amis, vous présenter quelques réflexions et conseils qui puissent vous être utiles à l'entrée de la carrière que vous vous proposez de parcourir.

Nous assistons aujourd'hui à un étrange spectacle. Les faits et les doctrines qui ont constitué jusqu'à maintenant le fond commun des croyances religieuses, la base et la substance de la théologie chrétienne, sont attaqués de toute part. Tandis qu'une philosophie hardie s'empare des éléments spéculatifs du christianisme, une critique non moins audacieuse s'attache à ses éléments historiques. Bien des convictions sont ébranlées par suite des travaux de la science moderne, bien des esprits sont troublés, et il règne partout une inquiétude plus ou moins vague, mais profonde. Ceux

qui se vouent à l'étude semblent courir le risque de ne plus trouver un lieu où s'asseoir et se reposer en paix, de perdre cette calme et ferme assurance qui est la condition d'une activité chrétienne énergique et de tomber dans une douloureuse incertitude, et même de faire naufrage quant à la foi, comme nous en sommes sérieusement avertis par d'éclatants et tristes exemples. Toutefois, messieurs, vous n'ignorez pas de quel œil des temps comme le nôtre doivent être envisagés. La crise présente n'est pas la première que le christianisme ait eu à traverser, et, cette fois, comme en d'autres temps, non moins dangereux peut-être, il sortira vainqueur de la lutte. Attendons-nous qu'après la bataille, on trouvera parmi les morts quelques-unes des idées qui paraissaient à plusieurs inséparables de la foi chrétienne et qui en constituaient même à leurs yeux des éléments. Mais la foi elle-même survivra à toutes ces crises. Malgré des apparences menaçantes et quelques graves accidents, l'orage ne déracinera pas le vieux chêne; il ne peut qu'en secouer le branchage et en faire tomber le bois mort. Ne nous laissons pas envahir par des craintes pusillanimes. Quand la tempête mugit déchaînée, que le sol tremble sous nos pieds, que les éléments semblent se précipiter les uns sur les autres dans une effroyable anarchie, que le tonnerre roule dans les nuées et que de sinistres lueurs sillonnent l'obscurité, on pourrait se croire à la fin du monde. Mais le Seigneur parle à la tempête et il se fait un grand calme; le soleil brille de nouveau sur la terre restaurée, et ceux qui tremblaient naguère se réjouissent à sa clarté. Nous avons donc une réponse toute prête aux questions anxieuses de plusieurs et à nos propres inquiétudes. ***Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui et aux siècles des siècles.*** Rien n'aide à souffrir et à attendre comme de savoir à qui la victoire restera. Mais encore faut-il veiller, étudier l'état du ciel et consulter les étoiles pour ne pas perdre sa voie et pour bien savoir comment se diriger.

Dans le but de nous rendre compte plus clairement de l'état actuel de la théologie, jetons un rapide coup d'œil sur son développement dans le sein du protestantisme. L'histoire de la théologie protestante peut se diviser en trois périodes. La première est celle de la réformation, qui donne naissance à une église et à une théologie renouvelée. Ce temps est celui d'un incessant et rude combat que l'esprit nouveau, qui était en même temps l'esprit ancien, livre à la forme traditionnelle du christianisme, dans lequel s'étaient introduits les plus graves abus. Ce qui caractérise cette période, c'est la substitution de l'autorité de l'Ecriture sainte, librement et fidèlement interprêtée, à l'autorité de l'Eglise, et la doctrine de la justification par la foi par opposition au mérite des œuvres. Au milieu des orages de cette période, la réformation affirme ses propres principes et fonde ses institutions. La communion immédiate du chrétien avec le Sauveur est rétablie et la foi personnelle proclamée. Sous ce point de vue, la réformation peut bien être envisagée comme l'avénement ou plutôt la restauration de l'individualité religieuse. En retournant aux origines, elle devient elle-même un point de départ, et plus tard, pour réagir contre les abus, on reviendra à ses principes, comme elle en a appelé elle-même à ceux du christianisme originel.

Les principes proclamés et l'établissement nouveau bien assis, il se forma bientôt comme une nouvelle tradition au sein du protestantisme. La doctrine est établie une fois pour toutes : elle se trouve tout entière dans les symboles du XVI[e] siècle, dont il ne s'agit plus que d'exposer et de justifier le contenu. C'est à cela que s'appliqua le XVII[e] siècle, qui fut le siècle dogmatique par excellence. Une orthodoxie rigoureuse règne

sans partage. Certainement les fruits excellents de la foi ne manquent pas dans cette période; cependant il faut reconnaître que la rigueur dogmatique s'associait quelquefois à un certain relâchement de la vie chrétienne. Le dogmatisme sec et aride, auquel on a pu donner le nom de scholastique protestante, était assez généralement répandu pour que, à la fin de cette période, le besoin d'un retour à la vie chrétienne pratique se fît très vivement sentir. L'école de Spener répondit à ce besoin, et c'est un réveil de la vie religieuse qui forme l'introduction des temps nouveaux.

Ce que nous venons d'appeler les temps nouveaux constitue la troisième période de notre histoire. Elle commence vers le milieu du XVIII[e] siècle. L'autorité des symboles est mise en question et leur contenu est soumis à un examen rigoureux. L'orthodoxie avait déjà subi de sérieuses attaques de la part des Arminiens dans les Pays-Bas, et, en France, de la part des théologiens de l'école de Saumur. Elle avait opposé aux premiers les décrets du Synode de Dordrecht, et aux seconds la *Formula consensûs*. Au commencement du XVIII[e] siècle elle reçut une nouvelle et profonde atteinte quand le sentiment chrétien de la foi vivante se réveilla et s'insurgea contre la tyrannie des formules. Mais le piétisme ouvrit une brèche par où devaient passer d'autres assaillants. Le rationalisme survint; il donna naissance à une critique dirigée d'abord contre la doctrine des symboles et l'orthodoxie régnante, mais qui portait plus haut et qui atteignit bientôt soit la doctrine chrétienne en elle-même, soit le recueil des livres saints desquels elle se tire. Au surplus, le rationalisme, dont nous plaçons l'avénement dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, n'a proprement pas de date précise, et en général quand nous assignons à une période un certain caractère, nous n'entendons le lui rapporter ni absolument ni exclusivement. Chaque période renferme des représentants de toutes les directions: on trouverait des rationalistes déjà dans la période de la réformation et même encore dans celle du dogmatisme, comme il y a des orthodoxes encore dans l'âge de la critique où nous vivons.

Sur le mot d'orthodoxie, il convient peut-être de donner ici une explication ou de rappeler un fait trop souvent oublié. L'orthodoxie stricte est la conformité aux symboles. A parler rigoureusement, elle n'a régné qu'au XVII[e] siècle. Je ne parle pas des étoiles errantes. On pourrait sans doute constater la présence au milieu du monde actuel d'astres détachés d'un autre système; mais ils forment une sorte de singularité tout exceptionnelle, sur laquelle nous n'avons pas à nous arrêter. Quant à l'orthodoxie de nos jours, je dis celle des plus orthodoxes, elle n'est plus l'orthodoxie du XVII[e] siècle; amis et ennemis devraient le reconnaître. Elle a déjà transigé: elle tend la main de tous côtés; elle distingue entre l'essentiel et l'accessoire; elle admet des nuances; elle fonde l'Alliance évangélique; elle se pénètre toujours davantage d'un tolérantisme qui eût excité jadis une horreur profonde chez les plus hardis. Nous ne sommes pas de ceux qui déplorent ces changements, nous nous en réjouissons au contraire. Grâces à Dieu, il se fait quelques progrès de siècle en siècle. Aussi longtemps que nous sommes sur la terre, nous ne connaissons qu'en partie; mais nous ne sommes pas immobiles. Comme le livre de la nature, le livre du cœur révèle de plus en plus ses secrets. Et à mesure que nous nous connaissons mieux nous-mêmes, nous sommes mieux préparés à connaître ce Dieu qui s'est révélé aux hommes, qui après avoir parlé à nos pères en divers temps et de diverses manières par les prophètes, nous a parlé dans les derniers temps par son Fils. On sait à quel prix s'obtiennent ces progrès et combien de combats, de recherches, de méditations anxieu-

ses, de troubles paient ces conquêtes de la vérité. Elles sont trop chères, disent la paresse et la pusillanimité. N'écoutez pas ces lâches suggestions, nos jeunes amis. Ce ne pourrait être qu'à votre détriment, et l'œuvre commune se poursuivrait malgré votre abstention. Nous sommes solidaires, et celui qui travaille ou qui combat le fait au profit de tous. Mais ne serait-il pas honteux de ne vivre que du travail des autres et à leurs dépens? Au reste, demeurez au logis, endormez-vous, laissez les forces de votre esprit s'engourdir faute d'emploi, enfouissez votre talent dans la terre, vous en répondrez à celui à qui le jugement appartient. En attendant l'esprit général ne s'endort pas; il veille, il s'agite, il travaille sans cesse; le progrès s'accomplit sans vous et malgré vous; non pas contre vous pourtant, mais à votre profit, si du moins il vous plaît un jour de vous associer au travail commun. Quand vous reviendrez au chantier, vous trouverez de nouveaux procédés, des instruments perfectionnés, une multitude de matériaux inconnus mis en œuvre, les forces de la nature soumises et disciplinées, enfin des résultats obtenus que naguère il vous aurait paru chimérique de poursuivre. Seulement vous vous apercevrez bientôt et vous sentirez longtemps combien vous êtes personnellement en retard. — Ne croyez jamais, messieurs, être arrivés à une si pleine possession de la vérité que vous n'ayez plus de progrès à faire. Ne courez pas après les nouveautés; mais ne méprisez pas tout ce qui est nouveau et ne le condamnez pas sans examen comme une infidélité. S'il vous est permis de vous arrêter et de vous asseoir au bord du chemin, ce n'est que dans le but de prendre de nouvelles forces pour continuer la route. Car d'ailleurs s'arrêter, c'est déchoir; cela est vrai de la science chrétienne comme de la vie chrétienne en général. Ne nous laissons pas séduire par de vaines apparences, et ne suivons pas comme des prophètes et des sages par excellence tous ceux qui se donnent ce nom. Mais ne nous livrons pas non plus à de vaines terreurs, ne nous condamnons pas à ignorer ce qu'il nous est possible de connaître et ce qu'il est de notre devoir d'examiner. La vérité ne se conserve réellement qu'à condition de se reproduire dans les esprits. C'est peu de chose de pouvoir réciter les symboles, si excellents qu'ils puissent être, et quand d'ailleurs on n'aurait rien à objecter contre la doctrine qu'ils renferment. Le tout est de s'attacher au fondement de la foi, d'être en relation vivante avec Christ. Voilà la base de la vraie orthodoxie ou de la saine doctrine. De plus en plus la personne et l'œuvre de Christ seront reconnues et proclamées comme « le seul fondement qui puisse être posé. » Nous sommes sauvés non par un dogme, ni par un ensemble de dogmes, mais par un être vivant, celui qui est le Médiateur entre Dieu et nous, Jésus-Christ, Dieu-homme ou homme-Dieu, n'importe, pourvu que les mots conservent leur vraie signification. Là se trouve en substance la théologie chrétienne tout entière. « En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science. » Mais revenons à l'œuvre caractéristique de notre temps, de cette période du développement théologique à laquelle nous avons donné le nom de période critique, pour en signaler le trait dominant.

La critique moderne, à ses premiers pas dans le domaine de la théologie, partit de la base communément admise dans le protestantisme, savoir la divine autorité de l'Ecriture sainte. A la théologie de l'Eglise et des symboles elle opposait la théologie biblique. En attaquant la réalité des miracles, on faisait profession de respecter l'autorité des livres saints : on ne voulait nullement les rabaisser, mais on prétendait les expliquer mieux, c'est-à-dire d'une manière plus conforme aux lois de la nature et de la raison. Ce premier procès a été perdu par

la critique. La négation du miracle ne se justifie qu'aux yeux de ceux qui ne croient pas en Dieu, je veux dire en un Dieu personnel et libre. On peut dire que maintenant l'ancien rationalisme est jugé et abandonné de toute part. N'oublions pas cependant qu'il a eu son jour, lui aussi, qu'il a exercé une grande action sur les esprits et qu'il a été la doctrine de ceux qui croyaient être par excellence les amis des lumières et du progrès. Aujourd'hui un rationalisme nouveau a surgi, qui s'est affranchi des limites que l'ancien s'était imposées. La critique a repris la question des miracles en la rapprochant de la doctrine de Dieu, et elle démontre qu'il ne peut y avoir de miracles, pourvu qu'on lui permette de supposer préalablement qu'il n'y a pas de Dieu libre et personnel, de Dieu vivant tel que la religion le prêche et que les chrétiens de tous les temps l'ont adoré.

On le voit, la question des miracles et du surnaturel n'est point du tout une question isolée et dont la solution soit sans conséquences. Elle se rattache à ce qui fait la base même de la religion. C'est donc avec raison que l'on a accordé une attention toute particulière à cette question, et que la théologie chrétienne s'est attachée à réfuter les objections des adversaires. — Mais, d'ailleurs, ce n'est pas seulement sur ce point qu'ont porté les débats soulevés par la critique moderne, la discussion est ouverte sur tous les points, tout a été mis en question, et l'on peut dire qu'il n'y a rien dans les documents du christianisme, dans l'histoire de sa fondation et dans sa doctrine qui n'ait été attaqué avec plus ou moins de force. Le christianisme a trouvé sans doute des défenseurs nombreux et qualifiés, et bien des objections ont été victorieusement réfutées. Cependant on ne peut se dissimuler qu'à la suite des travaux de la critique moderne, il y a du trouble et de l'incertitude dans les esprits, et qu'un ébranlement plus ou moins profond se fait sentir sur plusieur points. Ne pouvant signaler tous ceux qui ont été attaqués, j'en désignerai quelques-uns du moins, soit à cause de leur importance particulière, soit parce que nous pouvons prévoir dès maintenant l'issue d'un combat qui dure encore, qui durera toujours sans doute, mais qui ne troublera pas toujours au même degré les consciences.

Le premier concerne l'Ecriture sainte. La critique s'est occupée de l'antiquité des livres saints, de leurs auteurs, de la composition de ces livres, de leur authenticité, de leur réunion en un recueil sacré ou de la formation du canon. On sait que l'authenticité de plusieurs livres soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, a été mise en doute ou même expressément niée; mais on ne sait pas assez parmi nous à quels immenses travaux les diverses recherches de la critique biblique ont donné lieu soit pour l'attaque, soit pour la défense. J'ai dit que les objections les plus graves ont reçu des réponses satisfaisantes; mais l'ensemble des travaux accomplis depuis près d'un siècle tend cependant à modifier d'une manière sensible les théories consacrées sur l'Ecriture, et notamment sur la nature de son inspiration. Les idées généralement admises sur ce dernier point ne datent pas du XVI[e] siècle, mais du XVII[e]. La rigueur de la théorie de l'inspiration dont la *Formula consensûs* est l'expression la plus accréditée, est tout à fait étrangère aux réformateurs. Luther et Calvin avaient des vues plus larges à cet égard, on ne devrait pas l'oublier. Nul ne songera sans doute à accuser pour cela ces héros de la foi, qui ont rendu la Parole de Dieu à l'Eglise, d'avoir manqué de respect pour l'Ecriture sainte. Quoi qu'il en soit, les théologiens du XVII[e] siècle n'ont pas montré la même largeur, et leurs vues, défendues de nos jours par des hommes

justement honorés d'ailleurs, ont donné prise à l'action dissolvante de la critique négative et lui ont fourni des armes, bien loin de pouvoir prévenir les déplorables catastrophes dont nous avons été les témoins. — Aujourd'hui la théorie de l'inspiration littérale telle qu'elle a été formulée non dans les confessions de foi de l'âge de la réformation, mais dans la *Formula consensûs*, publiée en 1675, est, nous le croyons, définitivement renversée. Même sous la forme un peu adoucie que lui ont donnée ses derniers défenseurs, elle ne se soutiendra pas. Mais, osons le dire, ce résultat, que plusieurs ne voudront d'ailleurs pas reconnaître comme définitif, ne doit nullement être envisagé comme une défaite, mais comme un triomphe de la vérité. Il ne faut pas confondre la théorie dont nous parlons avec le principe de l'autorité religieuse des Ecritures. Le recueil des livres saints doit conserver la place élevée que les réformateurs lui ont assignée. Ces livres sont et demeureront le joyau de l'Eglise, la source de la connaissance religieuse, la règle sûre de la foi et de la vie chrétienne. Ils ont été inspirés par cet Esprit que le Seigneur avait promis à ses disciples pour les conduire en toute vérité et pour les rendre capables d'accomplir leur ministère apostolique. Mais quand, au lieu de rapporter l'inspiration aux mots, on la rapporterait aux choses; quand on reconnaîtrait que l'objet de l'inspiration est le même que celui de la révélation, qu'y perdrait-on? je le demande. N'y gagnerait-on pas, au contraire, d'écarter des objections considérables, qui se présentent immédiatement à l'esprit et qui auraient pour effet certain de faire rejeter l'inspiration de l'Ecriture sainte, si elle ne pouvait se concevoir que de la manière extérieure et matérielle dont on la présente trop souvent? C'est donc à la religion que l'inspiration se rapporte, et ce qui nous est communiqué dans l'Ecriture sainte avec le sceau de l'autorité de Dieu, ce ne sont pas des choses qui appartiennent à la sphère des connaissances humaines, physique, histoire naturelle, chronologie, etc., mais les choses qui appartiennent à notre éternelle paix. Cela reconnu, toutes les difficultés ne seront pas levées; on en rencontrera sans doute quand il s'agira de formuler d'une manière précise la théorie de l'inspiration. Je dis des difficultés, même, si l'on veut, des difficultés très graves, mais non plus ces objections insurmontables qui renversaient de fond en comble l'ancienne théorie et laissaient l'esprit en proie à l'angoisse d'une insoluble contradiction.

La controverse porte de nos jours sur un autre point d'une importance plus essentielle encore, et sur lequel il semblait qu'un parfait accord dût être assuré puisqu'il s'agit de l'idée même de Dieu. Ce qu'on attaque ici, ce n'est plus la dogmatique d'un temps, une conception imparfaite et passagère de la vérité, ou une doctrine d'une importance secondaire, c'est une vérité de tous les temps, une vérité antérieure au christianisme lui-même, la vérité suprême, qui est la base de toute religion. Oui, messieurs, la doctrine de la nature et l'on peut dire de l'existence de Dieu, du Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, juge des vivants et des morts, est au nombre des doctrines controversées, de celles contre lesquelles sont dirigées des attaques qu'il serait bien imprudent et bien injuste de dédaigner ou de vouloir ignorer. Nous nous persuadons trop aisément qu'il y a pour l'esprit des conquêtes assurées, des vérités irrévocablement acquises, sur lesquelles on n'aura pas à revenir. Il se peut, en effet, qu'il en soit ainsi dans d'autres sphères; mais il n'en est pas de même des vérités religieuses. Nous ne les obtenons qu'au prix d'une lutte, et leur possession est toujours contestée. Il faut les conquérir sans cesse, non par l'exercice de la réflexion seulement, mais

par le déploiement de la volonté, et celui qui s'endort moralement ou qui ne consulte pas les besoins de l'âme et qui se refuse à tenir compte de la conscience, court grand risque de voir ses convictions religieuses s'ébranler et son idée de Dieu s'obscurcir. Aujourd'hui, quelle qu'en puisse être la cause, la doctrine de Dieu est contestée. La philosophie du siècle passé opposait au théisme vivant de l'Evangile un déisme glacial; la spéculation de notre siècle lui oppose un panthéisme qui serait la ruine de toute religion. L'adversaire est assurément dangereux ; la logique est entre ses mains une machine de guerre dont il est habile à tirer parti. Mais l'homme n'est pas une pure machine à syllogismes ; la pensée n'est pas tout l'homme. Notre nature morale proteste et revendique ses droits confisqués au profit de la logique. Partout où la conscience parlera et sera écoutée, Dieu sera reconnu comme juge, comme ayant une volonté, comme se distinguant lui-même de son œuvre. Et partout où il y aura quelque foi en Jésus-Christ, Dieu sera adoré et béni comme le Père qui est aux cieux.

Mais la personne de Christ, son histoire, les faits de sa vie, son œuvre, l'histoire entière de la fondation du christianisme, sont aujourd'hui l'objet d'études critiques et nous devons dire d'attaques très vives, qui n'ont pas toutes la même importance scientifique, mais dont celles qui ont le moins de valeur scientifique n'ont pas toujours le moins d'action sur les esprits. Nous pouvons nous affliger de ces attaques dirigées contre ce que l'humanité a de plus précieux; nous ne saurions en redouter les effets pour le christianisme. L'examen ne peut que lui être favorable; et quant à la théologie, elle n'a qu'à gagner à se dépouiller de tout ce qui ne peut soutenir l'examen et le choc de la critique, je ne dis pas d'une critique arbitraire ou passionnée, mais d'une critique vigilante, sévère envers elle-même tout d'abord et qui n'a recours qu'à des armes loyales, à des procédés propres à inspirer la confiance et à conduire à la vérité.

En ce qui concerne les recherches critiques dont nous parlons, leur originalité, leur valeur intrinsèque et le degré de développement auquel elles sont parvenues, il y a une grande différence entre la théologie allemande et celle de nos pays de langue française. Au fond, c'est en Allemagne que l'œuvre de démolition s'est faite, et nos démolisseurs français sont après tout essentiellement des traducteurs. Au delà du Rhin, cette œuvre est à peu près terminée, le cercle des négations paraît complet et l'affirmation reprend l'offensive. Parmi nous, elle vient seulement de commencer, mais elle a marché d'un pas rapide. Disons-le sans détour, la théologie française n'était point préparée au combat, et elle a été prise au dépourvu par cette irruption subite d'idées qui, en Allemagne, se rattachent à tout un vaste développement dans lequel elles trouvent des contrepoids et des correctifs, mais qui détachées de leurs racines historiques et transplantées sur un sol non préparé, porteront longtemps peut-être des fruits amers. En Allemagne, une publication comme la *Vie de Jésus*, par M. E. Renan, aurait produit beaucoup moins de sensation qu'elle n'en a produit en France ; elle aurait été bientôt classée et mise à sa vraie place. Sans doute le livre de Strauss a ému et troublé l'Allemagne; mais Strauss, avec son vaste système de mythes et sa critique minutieuse appliquée à tous les détails de l'histoire évangélique, était un autre athlète que M. Renan, et le Christ idéal du premier me paraît aussi avoir une tout autre grandeur que le Jésus de l'écrivain français. Il faut renoncer à reproduire la physionomie du Sauveur telle que la conçoit M. Renan. C'est la création d'un pur littérateur parisien en villégiature, transporté des paysa-

ges galiléens, non pas de ceux d'aujourd'hui, bien gâtés par le mahométisme, mais de ceux d'autrefois, rétablis par l'imagination du poète, et qui sont vraiment délicieux. Là se promène un charmant, un adorable docteur, profond, spirituel, fin et gai, Jésus de Nazareth. Il parcourt ces lieux enchantés à la tête d'une bande de joyeux enfants auxquels il ouvre les trésors de sa sagesse. « Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale. Un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortége de paranymphes: voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter. » (pag. 67.) Nous croyons que M. Renan met bien à tort cette audace sur le compte de la Galilée; elle lui appartient tout entière à lui-même. Soit qu'il s'agisse du « fin et joyeux moraliste' des premiers jours, » ou du « géant sombre » des derniers temps, « qu'une sorte de pressentiment grandiose jetait de plus en plus hors des limites de l'humanité, » et qui inspire désormais à ses disciples « le sentiment âpre et triste de dégoût pour le monde, d'abnégation outrée qui caractérise la perfection chrétienne » (pag. 312), nous ne pouvons voir dans le héros du livre de M. Renan qu'un pur produit de l'imagination de l'auteur. Lui seul a créé cet étrange Messie, qui a besoin à chaque pas et presque à chaque mot de la généreuse indulgence dont l'auteur lui prodigue les témoignages. Quant à le faire accepter, c'est autre chose. Ce Christ nouveau n'est pas viable. Le livre de M. Renan ne fera que trop de mal encore, mais son influence ne semble pas pouvoir être de très longue durée. L'auteur a trop d'admiration pour ce qu'il a appelé la théorie du dédain transcendant. Déjà sous le point de vue, un peu vulgaire, de la moralité, cette théorie est loin d'être irréprochable; mais ceux qui l'emploieraient comme procédé critique ne pourraient s'en promettre de bien longs succès. Il est un peu dangereux à la longue de dédaigner les preuves et les démonstrations. Les lecteurs finissent toujours par reconnaître qu'il manque quelque chose aux assertions les plus péremptoires, et ils se refusent à croire plus longtemps sur parole. — D'ailleurs, la première impression passée, on remarquera généralement dans ce livre une lacune qui constitue un défaut capital, je veux dire l'absence d'une saine appréciation morale de Jésus. Le Sauveur est rabaissé sous ce rapport d'une manière qui choque la conscience et qui ne trouvera même pas grâce devant le bon goût. Qui pourrait en effet ne pas faire la réflexion si simple, que si Jésus avait été tel que M. Renan le représente, il serait impossible de concevoir qu'il ait fondé le christianisme.

Les indications que je viens de donner suffiront pour vous remettre devant les yeux les points sur lesquels porte essentiellement le combat dans la crise actuelle. Elles sont de nature à faire comprendre quelle est l'importance de cette crise et combien elle intéresse réellement le christianisme tout entier. Les questions dont nous avons parlé sont d'ailleurs dans une intime relation entre elles. C'est parce que l'on ne croit plus en Dieu, j'entends au Dieu vivant, qui veut, qui aime, qui est libre, c'est à cause de cela qu'on rejette soit les miracles, soit le médiateur. Et en même temps qu'elles sont liées entre elles, ces questions se lient à la doctrine ou au fait de la liberté en l'homme, de notre responsabilité morale et de l'imputation. Supprimez la liberté en nous, et Dieu cesse de pouvoir être conçu comme être libre et personnel. Tout est soumis dès lors à une même loi, la loi de la nécessité; le bien et le mal se confondent; il n'y a plus de réparateur parce qu'il n'y a pas lieu à réparation.

Maintenant, messieurs, qu'avons-nous à

faire, que doit faire en particulier un jeune homme, un étudiant, en présence de ces conflits et de cette crise de la théologie dont nous sommes non-seulement les témoins, mais on peut dire le théâtre même?

Ecartons d'abord un mauvais conseil. Je ne sais si personne oserait le donner expressément; mais mille voix vous le suggèreront à mots couverts, et la paresse y prêterait volontiers l'oreille. Le voici : C'est de se tenir à l'écart, en dehors du courant des idées de notre temps, de rester étranger à ce qui le préoccupe et l'intéresse, à ses recherches, à ses études et à leurs résultats. On espère, en agissant ainsi, éviter bien des souffrances intérieures, bien des doutes et conserver la simplicité de la foi. Mais, messieurs, la simplicité de la foi n'est pas incompatible avec l'étude et la science, et l'ignorance n'est point une sûre garantie de la simplicité de la foi. Il est des savants au cœur d'enfant, humbles et confiants, possédant la sagesse entre les parfaits ; il est des ignorants pleins d'orgueil et de confiance en eux-mêmes. Il suffira donc, sous ce rapport, de ne pas perdre de vue, en se livrant à l'étude, les limites de notre esprit, de ne pas nous élever à nos propres yeux, et il semble que l'étude, bien loin d'entretenir en nous des illusions à cet égard, nous invite sans cesse à nous humilier en nous faisant voir tout ce qu'il faut consentir à ignorer. Etudiez, messieurs, étudiez avec bonne foi, avec persévérance, étudiez avec un esprit de prière; cela vous apprendra la modération et la retenue. L'ignorance ne voit pas les difficultés; il ne faut pas le lui reprocher; mais de son côté il ne convient pas qu'elle s'en glorifie trop, et à coup sûr il ne faut pas la charger de les résoudre. L'étude conduit au doute, dit-on, et il est vrai qu'elle tend à détruire une fausse confiance et à faire apparaître des difficultés nouvelles, tout en fournissant des solutions pour quelques-unes des difficultés anciennes. Mais le progrès est à ce prix; le doute garde toutes les portes de la sagesse, la vérité s'achète. Il en est ainsi dans tous les domaines de la science. Un problème succède à un autre, et plus nous avançons, mieux nous pouvons comprendre la parole de l'apôtre : « Nous ne connaissons qu'en partie. » Ce n'est pas une raison pourtant de faire peu de cas du degré de connaissance auquel il nous est donné de parvenir.

Et quant à ce qui concerne la science moderne, et notamment la critique, ses travaux, ses prétentions et ses négations elles-mêmes, nous estimons qu'il est utile de les connaître. Cela est indispensable au théologien. Comment sans cela posséderait-il une véritable instruction chrétienne? Comment pourrait-il « exhorter selon la doctrine qui doit être enseignée et convaincre les contredisants? » (Tit. I, 9.) — Dira-t-on que le ministre peut se dispenser de bien comprendre, et par conséquent de bien connaître son temps? Et comment le connaîtra-t-il s'il a séquestré son intelligence, s'il s'est tenu absolument hors de tout contact avec le mouvement des esprits, s'il a refusé de s'informer de ce qui préoccupe tout le monde? Il ne doit pas le vouloir, sous peine de se rendre incapable d'exercer quelques-unes des fonctions du ministère évangélique, de ne pouvoir dissiper les angoisses de ceux qu'il est appelé à paître, ni approprier sa prédication publique et privée aux besoins variés des âmes. Mais quand il le voudrait, le pourrait-il réellement ? Cela est au moins douteux. Sans doute il est des hommes qui sont comme étrangers à leur temps. Les uns le sont par un attachement aveugle au passé et par une invincible répugnance pour les idées, les maximes, les vues, les institutions qui se sont établies sur ses débris. D'autres sont plus dépréoccupés, plus naïfs. Il est des âmes heureuses qui se tiennent aux vérités élémentaires, qui ne sont point tourmentées du besoin de connaître et de comprendre, à côté desquel-

les les questions brûlantes passent et repassent sans être remarquées. Ces hommes sont sereins et en paix. Ministres, ils prêchent la parole comme ils la comprennent, et souvent la parole est bénie dans leur bouche. Les questions ont leur jour. Tel principe aujourd'hui généralement reconnu ne se posait pas même à une autre époque. Et parmi les problèmes qui occupent et obsèdent notre âge, qui jettent souvent notre esprit dans l'angoisse, ne s'en trouve-t-il pas qui étaient jadis entièrement ignorés, qui laissaient tout le monde tranquille? Pour les hommes dont je parle, toutes les questions dont la théologie moderne se préoccupe le plus ne sont pas nées. Ils traversent le monde, étonnés de tant de bruit, s'informant toutefois, mais sans pouvoir comprendre de quoi l'on se tourmente ainsi. — Certes, l'ignorance peut être aimable; mais il reste vrai que celui qui veut exercer de l'influence sur son temps doit le comprendre, l'étudier avec sympathie, se rendre compte des divers éléments qui en constituent l'esprit, afin de mieux pouvoir introduire dans cet esprit l'élément chrétien destiné à le purifier et à le renouveler.

Il ne faut pas se le dissimuler, messieurs, les temps où nous vivons seraient dangereux si les amis de l'Evangile s'endormaient dans une oisive sécurité. A une science incrédule il ne faut pas opposer une ignorance pieuse, mais une science unie à la piété. — N'écoutez pas la funeste tentation de fermer les yeux et ne vous bercez pas d'illusions. C'est toujours un mauvais parti que de se refuser à regarder le danger en face. On ferme les yeux, on ignore ou on affecte d'ignorer, on se tient enfermé, on ne veut pas sortir de sa chambre. Mais tout à coup il faut en sortir; le danger qu'on a méprisé est devenu imminent et la maison est en feu.

Mais, messieurs, s'il ne faut pas se tenir à l'écart, s'enfermer ou s'obstiner à ne pas voir le danger, il ne faut pas non plus l'exagérer. Les époques critiques sont douloureuses; mais avec leurs souffrances et avec leurs dangers, elles ont pourtant leurs avantages. Dans les temps calmes est-on d'accord? On le croit, et c'est quelquefois la même chose, pas toujours pourtant. Sur bien des points on pense croire, parce qu'on n'a pas été appelé à s'interroger. Il ne faut pas se tromper sur la valeur de cette paix. Combien n'est-il pas de gens placides à qui l'on pourrait, pour leur bien, souhaiter un peu de trouble? Les temps de crise, pendant lesquels les esprits ne sont pas réunis par une croyance commune qui discipline la pensée et la vie, ont sur les autres cet avantage du moins, de ne pas nous laisser dans l'illusion, de nous obliger à nous rendre compte de ce qui est réellement à nous dans les vues que nous professons, de ce qui est notre conviction propre et personnelle. Il faut se défier, à l'ordinaire, de ces convictions qui n'ont rien coûté, qui ont été empruntées à la tradition, à notre entourage, à l'opinion. Elles tiennent à nous extérieurement, elles ne sont pas devenues une partie de nous-mêmes. Nous sommes dans la vérité peut-être; mais la vérité n'est en nous qu'à l'état de préjugé jusqu'à ce que nous nous la soyons appropriée par une élaboration personnelle. Nous sommes faits pour la vérité; mais la vérité ne se transmet pas d'une manière purement extérieure; nous la possédons quand elle a été comme engendrée dans notre esprit. Elle n'est pas une trouvaille accidentelle, elle est le prix, la conquête du travail.

Il est une erreur très commune, qui engendre de grands maux et qui fait voir souvent sous un jour très faux le mouvement des esprits. C'est celle qui consiste à confondre la vérité telle qu'elle existe dans notre connaissance avec la vérité absolue. Elle nous conduit naturellement à un attachement excessif à nos idées; elle nous persuade que notre développement est

achevé, comme si ce que nous devons être avait déjà été manifesté; elle nous prévient d'avance contre toute suggestion de changement et de correction, comme si le progrès était une infidélité; elle nous rend inaccessibles à l'instruction. L'esprit se rétrécit alors et se ferme. Il y perd non-seulement l'accroissement de lumière dont il s'est privé, mais encore la candeur et la sincérité, car il est rare que cet aveuglement prolongé soit involontaire et tout à fait exempt d'une obstination calculée et sans droiture. On ne veut pas se démentir, être infidèle à ses antécédents et s'en dédire. Il semble que l'on ait pris des engagements envers le passé; comme si nous en avions d'autres qu'envers la vérité elle-même; comme si nous ne devions pas croître dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur, passer de l'état d'enfance à la jeunesse et à l'âge mûr; comme si le chrétien arrivait dès ses premiers pas et sous tous les rapports à la mesure de la parfaite stature de Jésus-Christ. Je ne recommande pas le scepticisme, Dieu m'en garde; mais je recommande l'humilité. Pourquoi faut-il que si souvent ceux qui prêchent la défiance de soi-même, soient la dupe de leur propre cœur, qu'ils soient intraitables, d'une intolérance jalouse et abondant sans mesure dans leur propre sens?

Un autre principe à maintenir et qui met en état d'apprécier sans faiblesse ces temps de crise, c'est la distinction entre la théologie et la religion. Sans doute il faut se garder de séparer la doctrine de la vie; il y a des doctrines qui tiennent à l'essence même de la religion, et je n'en veux citer d'autre exemple que la doctrine de la personnalité de Dieu. Mais combien d'idées, de vues plus ou moins répandues qui ne sont pas avec la religion dans un rapport aussi immédiat? Et que de souffrances auraient été adoucies, de luttes abrégées et amoindries, de troubles apaisés, si l'on s'était toujours bien souvenu de cette distinction!

Je dois me hâter, messieurs; mais je ne terminerai pas sans vous donner encore un conseil auquel j'attache une très grande importance. Ce n'est pas assez, pour vos études, de vous dire: Travaillez, quoiqu'on ne puisse trop vous le dire. Ce n'est pas assez non plus pour vous aider à traverser la crise actuelle, de vous dire: Familiarisez-vous avec votre temps, ne fermez pas les yeux sur les dangers et ne vous en exagérez pourtant pas la grandeur. Je voudrais vous ramener à ce qui fortifie et rassure, à ces éléments trop souvent oubliés de la religion et de la théologie. Apprenez à vous connaître: *Nosce te ipsum,* voilà la base de la sagesse pratique, voilà un principe essentiel à inculquer aux jeunes théologiens. Ce principe se rapproche beaucoup de la parole qui résume la prédication de Jean-Baptiste et qui est aussi le premier mot de celle de Jésus-Christ: *Repentez-vous.* — Se connaître, en effet, c'est se reconnaître et se sentir pécheur, digne de la condamnation et soumis à la colère divine. Celui qui se connaît pécheur et responsable, qui craint Dieu et ses jugements, qui hait le péché et qui aspire à la justice, celui-là possède le commencement ou le principal point de la sagesse. Pour lui, Dieu n'est pas un être abstrait, une existence absolue, une cause première, un simple principe de vie inséparable de ses manifestations, et n'ayant conscience de lui-même que dans les êtres finis doués de conscience; mais il voit en Dieu son maître et son juge, celui qui a conscience et volonté qui commande et qui demande compte, celui qui aime, qui écoute, qui exauce, qui peut sauver et qui peut perdre, le Dieu vivant. — L'homme qui se connaît ainsi, qui sent le péché et qui le déteste, qui se pose la grande question: Que faut-il que je fasse pour être sauvé? ne se laissera pas enlever

son Sauveur, quand une fois il aura été dit à son âme : « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Voilà, messieurs, les éléments de la religion, la substance de la doctrine et de la théologie chrétienne, et j'ose le dire, des principes essentiels de la méthode à suivre dans les études théologiques. — Je plains du plus profond de mon cœur celui qui se croit un théologien chrétien et qui n'a pas un vif et profond sentiment de ses péchés. Messieurs les étudiants, nos chers amis, n'étudiez pas sur ce pied la science de la religion. Soyez convaincus que jamais vous ne comprendrez Jésus-Christ, que jamais vous n'aurez une vraie intelligence du christianisme si vous n'avez compris tout d'abord votre misère morale, si vous n'en êtes touchés, si vous ne cherchez pas le royaume de Dieu et sa justice, si votre cœur ne crie pas: « O Dieu! sois apaisé envers moi qui suis pécheur. » Mais si vous vous connaissez ainsi, vous aurez, au milieu de tous les débats, malgré toutes les défections, au-dessus de tous les doutes, contre toutes les défaillances, toutes les tentations, un refuge et un abri sûr. A cette question : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller? vous pourrez répondre de tout votre cœur, comme les premiers disciples: *A qui irions-nous qu'à toi? tu as les paroles de la vie éternelle, et nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le fils du Dieu vivant.* Dieu vous en fasse la grâce, messieurs, et à vos professeurs aussi. Amen.

CORRESPONDANCE.

—

L'œuvre évangélique en Italie.

Il ne faut pas juger des dispositions religieuses des Italiens uniquement par les quelques assemblées évangéliques formées jusqu'à présent. Elles seraient bien plus nombreuses, si elles comptaient dans leur sein tous ceux qui reconnaissent que la vérité est là bien plus que dans le catholicisme, mais qui cependant en demeurent éloignés, sans être pour cela ni catholiques, ni incrédules.

Le peuple italien est aussi bon qu'il peut l'être après avoir vécu si longtemps sous un double absolutisme. Malgré toutes les excitations des prêtres, il est rare que nos colporteurs et nos évangélistes soient mal reçus. Nous en rendons grâce à Dieu tout d'abord; mais il est juste d'en faire honneur aussi à la nation. Elle n'est plus fanatique, et cependant je n'hésite pas à dire qu'elle est aussi peu préparée que possible à une religion morale et véritable.

Pour l'Italien, le vrai n'est pas tout, c'est même la moindre des choses. Si le faux a une belle apparence, il le préfère au vrai. Il aime mieux aussi admirer le bien que le faire; il aime mieux en charger les saints et leur donner la gloire que de s'y appliquer. Est-ce à dire que, à cause de la sévérité de son culte et de sa morale, la religion évangélique ne puisse s'implanter en Italie? Nullement, car la beauté tout idolâtre du catholicisme commence à inspirer du dégoût; on peut espérer qu'une beauté plus simple, plus vraie, plus vivante, pourra attirer vers le protestantisme ceux qui le repoussent aujourd'hui, parce qu'ils le voient sous de fausses couleurs.

Faudrait-il peut-être accommoder l'Evangile au goût de la nation, pour gagner quelques âmes? On serait mal payé de ses peines, car en même temps que l'Evangile perdrait ainsi de sa saveur, le bon sens du peuple reconnaîtrait ces imitations du catholicisme, et l'on s'en détournerait avec dédain.

Pourquoi l'Eglise vaudoise aurait-elle été si miraculeusement conservée dans quelques étroites vallées, entre la France, l'Autriche et Rome, ces puissances ennemies de la vérité évangélique, si Dieu ne la destinait pas à servir à quelque chose

dans les jours si graves où nous sommes parvenus? Nous avons compris l'obligation qui nous est imposée. La foi des premiers siècles et la liberté des temps modernes, deux fruits de l'Evangile, se sont donné la main sur nos chères montagnes. Nous ne devons pas seulement maintenir cette alliance, mais l'affermir et faire en sorte qu'elle s'étende sur notre patrie italienne.

Notre église, incomparable privilége! a la continuité dont le catholicisme se vante et la liberté que le protestantisme a revendiquée; elle est en même temps catholique et évangélique. Elle est ancienne, mais n'a pas vieilli; chaque printemps ses synodes la rajeunissent. Elle peut être expansive sans être absorbante, car elle part du principe que les églises jugent elles-mêmes de ce qui leur convient. Non-seulement elle ne prétend pas s'imposer, mais on peut dire que, quant à elle, elle ne sort pas de ses chères vallées. Hors de là, les églises n'ont de Vaudois que leur évangéliste, et encore pas toujours; dans le fait elles sont purement italiennes.

Mais, à côté de ce libéralisme ecclésiastique, nous tenons ferme ce qui fut toujours la vie de l'Eglise. Nous ne voulons d'œuvre commune qu'avec des hommes qui rendent le même témoignage largement évangélique; ce qui ne nous empêche pas d'entretenir des rapports fraternels avec ceux qui, tout en reconnaissant la grâce de Dieu en Jésus-Christ, n'en déduisent pas en tous points les mêmes doctrines que nous. Et comme nous estimons que c'est en Christ que sont renfermés tous les trésors de la sagesse, trésors dont une saine doctrine est la clef, notre but dans l'évangélisation est uniquement que Christ soit exalté en face du vieil Antichrist, pour le salut des pécheurs, et qu'il règne en souverain dans les églises, par la justice dont il les couvre, la lumière dont il les éclaire, et la puissance qu'il y déploie.

Que cette orthodoxie évangélique aille ou non aux Italiens, c'est une question secondaire, car des malades ne savent pas ce dont ils ont besoin. Néanmoins, par le fait qu'elle est chez elle en Italie, non sans avoir payé bien cher son droit de bourgeoisie, et qu'elle y a la priorité sur les dogmes du papisme, il est permis de croire que rien ne peut convenir mieux à ce pays.

Que notre libéralisme ecclésiastique satisfasse ou non les nouveaux convertis, c'est encore une question qui ne doit pas nous troubler, car on a toujours de la peine à s'attacher à des formes nouvelles, même à des formes de son choix. Néanmoins, notre organisation ne faisant qu'établir la liberté dans la règle, ou, en d'autres termes, l'ordre établi par nous garantissant cette liberté, ceux de nos frères qui, par un désir excessif de liberté, demandent davantage encore, se montrent exclusifs et esclaves dans leur forme négative. Ils affirment, il est vrai, que dès que le Saint-Esprit leur aura révélé une constitution, ils l'accepteront, fût-elle même épiscopale!

On lisait naguère dans un journal français que l'orthodoxie ne peut avoir aucun avenir en Italie, que le protestantisme libéral en a seul. Mais on se garde bien de citer des faits à l'appui de cette assertion. — Est-ce donc que le catholicisme libéral diffère essentiellement du protestantisme libéral, et quel motif pourrait-on avoir de quitter l'un pour l'autre? L'Eglise romaine ne renie pas ceux dont les opinions religieuses restent dans les limites du protestantisme libéral, trop heureuse qu'elle est que ces gens lui restent, car ils ne lui donnent aucun souci. Or les Italiens ne se font pas de scrupule de leur position fausse, dans une église dont ils n'admettent que les dogmes qui leur conviennent et dont ils reçoivent les anathèmes en levant les épaules. C'est une chose admise, à laquelle les prêtres, fort libéraux dans ce sens-là, ne font aucune objection. — Les évangéliques sont libéraux aussi, mais chrétiens

avant tout; tranchons le mot, ils sont orthodoxes, et ils ont pour eux ceux qui veulent la vérité dans la charité.

La cause que nous défendons en Italie est sainte et belle, mais notre tâche est difficile. La langue était pour nous un grand obstacle, aussi n'avons-nous pas hésité à placer notre école de théologie à Florence. Notre commission d'évangélisation siége aussi hors des Vallées et ne saurait être soupçonnée de ne pas vouloir avant tout le progrès de l'œuvre. L'évangile a été porté jusqu'en Sicile, où l'un de nos ministres a fondé une première et jusqu'ici unique station. Notre école normale de la Tour, où un frère toscan enseigne, avec un zèle infatigable, sa langue harmonieuse, a fourni des instituteurs actifs et pieux à nos stations de Pignerol, Turin, Milan, Brescia, Gênes, Favale, Livourne, Florence.

Bien des préventions que nous avons rencontrées au commencement sont tombées aujourd'hui. En Toscane, où elles avaient été encouragées par la proscription dont l'ancien gouvernement nous avait frappés, nous recevons aujourd'hui le meilleur accueil. Nous y avons plusieurs stations en voie de progrès. Nommons en premier lieu Lucques, cette ville qui a donné à l'Italie le traducteur de la Bible, Jean Diodati, et à Genève, plusieurs bonnes familles, en tout temps zélées pour la cause évangélique. C'est un de nos étudiants, natif lui-même des bains de Lucques, qui a commencé cette œuvre à l'occasion d'un débat pour offense à la religion de l'Etat, et elle prend de la consistance sous le ministère du premier de nos élèves qui ait terminé ses études à Florence. La chapelle de Livourne a besoin d'être agrandie. On en élève une maintenant à Rio-Marino, dans l'île d'Elbe. Cette station, quoique pauvre, a donné mille francs dans ce but; nos amis de Livourne et de Florence, qui s'y intéressent vivement, ont fourni une grande partie de la somme nécessaire pour achever l'édifice. On nous demande des ouvriers en diverses localités des Maremmes. Des requêtes pressantes nous arrivent également des côtes de l'Adriatique. Voici une lettre remarquable d'un marchand des provinces napolitaines, qui n'a lu que la Bible et quelques brochures, où il a pris notre adresse :

« Sachez que mon esprit est accablé d'une profonde douleur de ne pas voir encore resplendir la Parole du Dieu très haut. Nous en sommes donc seuls privés! Est-ce que le gage du salut n'aurait été donné qu'aux Italiens de la Toscane et aux Vaudois? Ou bien considère-t-on ceux des provinces méridionales comme des Africains, auxquels Jésus-Christ aurait défendu de porter l'Evangile?

» Je vous prie de nous envoyer des messagers de la Parole. Notre terre peut donner un bon produit; il ne manque pour cela qu'un jardinier qui plante et qui arrose. Envoyez-le-nous! Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Allez et enseignez tous les » peuples! » Et les apôtres obéirent.

» Les chaînes de la grande prostituée de Rome ne sont plus sur nous. Si vous ne venez pas, c'est de la lâcheté! Je conclus avec les paroles d'Alexandre le Grand à ses soldats. « Montrez-vous valeureux, ou changez votre nom! » leur disait-il. Et moi aussi je vous dis : « Ou annoncez l'évangile, ou changez votre nom d'évangéliques! »

Il y aurait bien des faits encourageants à citer. Je ne veux mentionner que la grâce que Dieu nous fait de voir si souvent, au lit des mourants, une pleine assurance du salut par la foi en Jésus. Aussi longtemps que la course n'est pas achevée, la sécurité n'est pas complète; nous voyons parfois les défections les plus imprévues, les plus incroyables. Tel qui priait avec une onction attendrissante, tel qui pouvait à la belle étoile entretenir des paysans jusqu'à l'aube, tel autre qui était prôné dans cer-

taines congrégations pour de prétendus dons du Saint-Esprit, sont retournés au bourbier d'où ils étaient sortis. Mais quand c'est au terme de la carrière qu'on rend gloire au Sauveur, il est certain alors que la foi est triomphante et qu'on a saisi la vie éternelle.

Quant à ceux qui travaillent à côté de nous, je voudrais que chacune de mes paroles leur parût la pure vérité, dite avec bienveillance par un ami. Tout d'abord je dois dire que nous ne regardons pas comme allié le clergé catholique libéral. Nous n'attendons rien des prêtres pour l'avenir du christianisme en Italie; nous espérons moins de Passaglia et de son parti que du *non possumus* de Pie IX et de ses cardinaux. J'ai sous les yeux des lettres des provinces napolitaines où l'on me parle de telle localité, évangélisée depuis peu, dans laquelle la persécution vient précisément de ces prêtres libéraux. Un comité qui s'est formé dans l'endroit d'où nous était parvenue la lettre transcrite ci-dessus, nous écrit en ces termes : « Ceux qui ont signé l'adresse de Passaglia, il y a peu de temps, se sont montrés libéraux tant qu'ils ont eu à manger, et répétaient chaque jour qu'il ne peut y avoir de liberté avec la papauté; mais à peine monseigneur l'archevêque eut-il paru, que la scène changea; le canonicat donne appétit. »

Quelques personnes ont cru, en Angleterre, que le meilleur moyen de faire pénétrer l'Evangile et la vie chrétienne parmi les catholiques italiens, serait de leur présenter ce qui ressemble le plus au catholicisme; mais cette cure homœopathique est insuffisante pour un corps dont le prophète Esaïe dirait, je le crains : « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien d'entier en lui; il n'y a que blessure, meurtrissure et plaie pourrie. » — Le culte anglican, inauguré à Florence par un prêtre piémontais, n'a tenu que quelques mois. Les quelques personnes qui le suivaient ont été recueillies dans une autre espèce d'église anglicane, dans cette fraction qui aime à s'appeler apostolique et qu'on ne connaît guère que sous le nom d'irwingienne. Là, des hommes d'une haute piété et d'un grand savoir se bercent de l'illusion d'une réorganisation apostolique. A côté de cette idée fondamentale, ils ont une tendance éclectique excessivement formaliste. Ils chargent leur culte de formes symboliques empruntées à diverses églises. Ils veulent concilier à leur manière le catholicisme et le protestantisme, en retenant de l'un et de l'autre les doctrines et les formes dans lesquelles ils reconnaissent la véritable tradition ecclésiastique. Le prochain avénement du Seigneur est attendu parmi eux au moins autant que chez les darbystes. La hiérarchie est à leurs yeux chose sacrée. La direction du Saint-Esprit, prérogative des apôtres, s'est manifestée dans ces derniers temps par des prophètes. Mais peu d'Italiens consentiront à croire que la direction du Saint-Esprit siége en Angleterre.

Une œuvre du dehors, bien mieux entendue que la précédente, est celle des wesleyens. Ils prennent une part directe à la mission, mais avec discrétion et sans trop se montrer. Cette réserve leur assure quelque succès. A mon avis, leur influence serait salutaire, à cause de leur tendance pratique et de l'importance qu'ils donnent à la sanctification; ils réagiraient avantageusement contre des tendances antinomiennes qui trouvent un facile accueil et risquent de faire beaucoup de mal; mais il leur arrive ce qui arrive en général aux étrangers : ils ne peuvent agir qu'à la condition de se montrer peu ou de se renier, et dès lors ce n'est plus leur esprit qui agit, mais leur argent; à la place de leur œuvre, nous avons celle des Italiens qu'ils emploient et qui ne leur ressemblent guère. En certains cas, ils se bornent aussi, comme d'autres églises ou comités, à prêter tout simplement leur appui aux Italiens, lors

même que ceux-ci professent des principes bien différents des leurs.

A côté de ces auxiliaires étrangers, nous trouvons, grâce à Dieu, des catholiques italiens convertis parmi les combattants qui prennent part à la lutte sous différents uniformes. On peut distinguer parmi eux trois partis plus ou moins tranchés.

Il y a d'abord l'Eglise évangélique, qui tend à se constituer comme les églises libres de la Suisse et de la France, avec le ministère de la parole, des anciens, des diacres et une confession de foi. C'est la première forme que nos frères adoptèrent en se séparant de nous, et au fond c'était se constituer à peu près selon nos propres idées; leur séparation n'était provoquée par aucune divergence de vues: seulement, le presbytérianisme devait être remplacé par le congrégationalisme, parce qu'il eût été difficile que plusieurs congrégations établissent entre elles un lien formel. L'église se constitua à Turin, sous le ministère de MM. de Sanctis et Albarella; mais elle ne fut pas plus en état de supporter la nouvelle forme que celle qu'elle avait quittée; cette forme disparut donc. Elle reparaît à Naples, avec le rédacteur de la malheureuse *Luce evangelica,* M. Albarella. Vous avez lu dans les journaux la nouvelle de la formation d'un presbytère dans l'une des églises de Naples, celle dite de Mezzocanone. Espérons que le nouvel édifice tiendra. M. Cresi, élève de l'école de théologie de Genève, qui a reçu il y a peu de mois l'imposition des mains à l'Oratoire, poursuit son œuvre à Naples sous une forme analogue, mais sans vouloir, je crois, se rendre solidaire de la nouvelle église. Notre évangéliste, de son côté, n'a pas à faire une œuvre différente, et il s'y dévoue avec un zèle qui ne devrait pas exciter de défiance.

Nous distinguons ensuite l'œuvre de Gavazzi, cet orateur à la parole pittoresque, aux gestes expressifs. Quand il parle, tout son corps traduit sa pensée; il se penche jusqu'à terre en baissant la voix, puis il se redresse, se bat les flancs, crie, court et exhale son mépris et sa colère contre le papisme, la plaie de l'Italie. Le comique et le tragique s'entremêlent dans ses accusations. Il parcourt nos villes en intrépide destructeur des superstitions; mais il ne se borne pas là : il a déjà commencé à Florence une œuvre d'édification, pour laquelle il laisse après lui un ex-prêtre napolitain. Lui aussi veut un ministère et une constitution. Il a publié aussi une confession de foi avant de fonder son église. La doctrine qu'il propose s'éloigne de l'orthodoxie par sa définition de la justification et par son opposition au nom de Trinité et à l'explication de ce mystère par la distinction des personnes. Un généreux élan patriotique se mêle chez lui à l'élan religieux, qu'il semble même primer et qu'il risque de dénaturer. Il fait, au reste, appel à l'union des forces, malgré les formes diverses. Je ne sais si plusieurs répondront à cet appel, mais nul ne lui fera opposition; il serait fâcheux de le décourager ou de l'irriter.

Enfin, il y a l'œuvre plus ancienne, et déjà plus répandue, des frères qui tiennent à ce que dans le culte il y ait toujours la cène, qui veulent que chacun se rompe le pain à lui-même et que nul ne préside, qui ne reconnaissent enfin d'autre ministère que l'exercice du don. Tout en disant que le don est en activité chez eux, ils attendent que le Saint-Esprit leur donne les ministres. Ils attendent donc ce qu'ils disent avoir, ce qui reviendrait à dire qu'ils n'entendent point sortir de la voie où ils se trouvent, mais qu'ils ne veulent pas non plus dire qu'ils y resteront.

A la tête de ce mouvement sont des hommes excellents, avec lesquels je voudrais pouvoir être d'accord, ainsi MM. de Sanctis, Mazzarella et Guicciardini. Ces églises s'appellent libres et ne veulent entre

elles aucune constitution, aucune confession de foi, rien qui soit écrit par les hommes; leur lien, au fond, c'est la manière de rompre le pain, c'est-à-dire de prendre la cène. Grâce à une théologie qui dédaigne toute théologie, et à une forme d'église ennemie de toutes les formes, nous recevons de bien bonne heure, par ce canal plus rapide que profond et peut-être provisoire, certains principes avancés, qui mènent je ne sais trop où. Le jugement de l'Eglise déjà accompli; tout ce qui est loi s'appliquant aux Juifs seuls, dans l'Evangile comme dans l'Ancien Testament; la prière du Seigneur et beaucoup d'autres enseignements des Evangiles taxés de judaïsme: on pourrait, n'est-il pas vrai, désirer quelque chose de mieux pour des congrégations qui sortent du catholicisme et qui n'ont pas été touchées par un iota ou par un trait de lettre de l'immortelle loi de Dieu. Ce n'est pas, ce semble, une voie bien sûre pour travailler à l'avancement du règne de Dieu, dont le signal fut la voix du prophète qui s'écriait: Convertissez-vous, faites des œuvres convenables à la repentance!

En somme, l'Italie présente depuis quelques années un beau spectacle : celui d'un concours de forces diverses pour l'évangélisation. Cela est beau, surtout de loin, pour le regard serein de la foi. Oui, il est bon et beau que tous fassent valoir leur talent; cela est juste, cela est obligatoire. Seulement qu'il y ait unité d'esprit, et ce sera vraiment beau, même aux yeux du monde.

Citons, en terminant, une parole propre à recueillir nos pensées et nos sentiments après tout ce que nous venons de dire : « Toutefois, écrivait Paul dans sa prison de Rome, en quelque manière que ce soit, par ostentation ou par amour de la vérité, Christ est annoncé, et c'est de quoi je me réjouis et je me réjouirai. »

P. GEYMONAT.

Neuchâtel.

Rien de bien nouveau dans nos églises. Ici comme ailleurs, l'air est plein de grandes questions soulevées par le souffle de l'époque. L'insuffisance des efforts et des combinaisons des meilleurs esprits se fait sentir plus que jamais. Il est peu de problèmes ecclésiastiques ou autres que l'on aborde et discute sans que les regards se dirigent vers l'avenir. On attend beaucoup de la force des choses, de la succession des événements, des progrès du temps, disons mieux, de l'action de notre Dieu s'exerçant enfin après ces jours de tâtonnements, d'essais et d'incertitudes.

Des besoins urgents ont depuis assez longtemps déjà engagé nos ecclésiastiques à s'occuper d'une révision de la liturgie et du psautier. L'œuvre marche, et l'on espère qu'elle n'est pas trop éloignée de sa conclusion : des travaux de ce genre sont difficiles. Il est dans les églises des époques fécondes, créatrices; elles enfantent des hymnes et des prières qu'un cachet de grandeur, de noblesse en même temps que de simplicité rend bientôt classiques. La fournaise est ardente. Le métal en sort bouillonnant et si parfois le moule est défectueux, les imperfections même qui résultent de sa défectuosité présentent quelque chose d'original et de fort. Il nous manque du feu, de l'élan, de la vigueur. En attendant, les besoins sont là, et obligent à aller en avant. De plus en plus nos populations demandaient un recueil liturgique plus riche, plus varié; mais c'est surtout d'un nouveau recueil de chants d'église, que nous avons besoin. Autrefois les psaumes chez nos populations étaient chantés au foyer domestique, les enfants les apprenaient par cœur, et quand venaient la vie avec ses peines, la vieillesse avec ses ennuis, leur mémoire leur apportait des accents auxquels se mêlait la poésie des souvenirs. Dans les églises, à défaut d'une harmonie irréprochable, on entendait un chant soutenu et chaleureux. Mais le psautier a insensiblement perdu de sa popularité, sa poésie a vieilli en plus d'un endroit, et beaucoup de ses mélodies ne sont pas de nature à recevoir de la jeune génération l'accueil qu'ont obtenu des mélodies modernes.

Aujourd'hui le chant dans nos temples est souvent languissant, et tels prédicateurs vous diront que de peur de mettre mal à l'aise soit le régent qui dirige le chant, soit les fidèles, ils ne sortent plus d'un cercle très restreint de psaumes. Ceci est fâcheux. Espérons que nous ne serons pas trop longtemps sans pouvoir vous entretenir du travail qui se prépare. On nous disait dernièrement que, si le concours des églises qui s'étaient associées à nous venait à nous manquer, le nouveau recueil n'en paraîtrait pas moins.

Des débats s'élèvent de temps à autre au sujet du catéchisme d'Osterwald. Une grande liberté est accordée à nos pasteurs relativement à l'usage de ce catéchisme. Cette liberté présente deux avantages: le premier de donner satisfaction aux diverses nuances d'opinion; le second de préparer peut-être, en ménageant essor à l'activité individuelle, l'apparition, sinon d'un nouveau catéchisme, du moins d'une révision qui réunirait tous les suffrages. Disons, en attendant, que le catéchisme tel qu'il est, continue à être en faveur auprès de la plupart des pasteurs.

Le beau travail que M. le pasteur Eklin avait présenté sur la discipline ecclésiastique, est demeuré comme un navire bien équipé et bien armé qu'une ancre retient loin du rivage. On le considère, on l'examine de loin, on l'admire, mais force est de s'en tenir là.

La publication d'un nouveau manuel d'histoire sainte par Henriod a été couronnée d'un plein succès ; l'usage de ce manuel est devenu général. Le second ouvrage du même pasteur, la vie de Jésus, ouvrage qui révèle un esprit solide et une science chrétienne qui sait se rendre populaire, fait son chemin d'une manière plus lente, mais non moins sûre.

La pénurie de pasteurs continue à se faire sentir dans notre pays; elle a atteint des proportions inquiétantes cette année. On lisait dans la Gazette de Neuchâtel du 12 septembre:

Nous sommes à nous demander avec quelque inquiétude comment on pourvoira aux besoins spirituels de nos paroisses, puisqu'à l'heure qu'il est, voilà trois d'entre elles qui sont vacantes, celles de St.-Sulpice, de Serrières et de Bevaix. Les consécrations de jeunes ministres, quoique fréquemment répétées, sont insuffisantes à combler les vides qui se font dans les rangs de notre clergé; aussi l'avenir de l'église se présente de ce côté-là sous un aspect réellement inquiétant. Rien, à notre avis, ne doit faire sentir mieux la nécessité de donner aux pasteurs une position suffisament assurée, qui leur permette de vivre honorablement, qui leur offre la certitude qu'ils ne seront pas brutalement renvoyés après plusieurs années de service et qui les engage ainsi à demeurer à leurs postes parmi nous. Puissent les autorités compétentes et le peuple le sentir assez vivement pour ne pas tarder à instituer à cet égard un état de choses qui nous assure que nos pasteurs ne nous quitteront pas à la fleur de leur âge et de leur talent, et qui leur donne à eux-mêmes les garanties qu'ils sont en droit d'exiger pour eux et pour leurs familles.

Un correspondant de la gazette avait écrit auparavant les lignes suivantes, à propos du départ de M. Junod, pasteur de Serrières, pour Bâle:

Dans un temps comme celui-ci, où la disette d'ecclésiastiques se fait si vivement sentir, n'est-il pas profondément regrettable de voir s'éloigner de nous un de nos pasteurs les plus fidèles et les plus zélés? Quoique nous ayons lieu certainement d'être fiers de voir des pasteurs neuchâtelois choisis pour aller exercer au loin leur ministère, nous sommes aussi en droit de rechercher quelques-unes des causes qui privent, pour ainsi dire périodiquement, notre église des services d'hommes de mérite. Et s'il est vrai, comme on l'affirme, que dans certains cas c'est l'insuffisance absolue du traitement alloué chez nous aux pasteurs qui oblige ceux d'entre eux qui n'ont pas une fortune particulière à aller dans d'autres pays chercher des moyens d'existence, ne devons-nous pas reconnaître une fois de plus qu'il y a chez nous à cet égard une grande lacune à remplir?

Qu'on veuille bien réfléchir seulement combien sont longues et coûteuses les études de théologie: elles commencent à l'âge de 11 ou 12 ans, moment où le jeune écolier apprend les rudiments du latin, pour se prolonger sans interruption jusqu'au moment de sa consécration. Pendant tout ce temps-là, le jeune théologien n'est pas en mesure de gagner sa vie, car les études théologiques, telles surtout qu'on exige qu'elles se fassent de nos jours, sont tellement suivies que, si un étudiant en théologie est obligé de donner des leçons pour vivre, il ne peut le faire qu'au détriment de sa santé. Et à l'âge où, dans la plupart des autres vocations, l'homme gagne depuis longtemps sa vie, dans celle-là, il dépend encore de ses parents d'une manière complète, tout en étant obligé à des dépenses considérables pour aller s'in-

struire dans les universités d'Allemagne, pour se procurer des livres, etc. Si malgré cela, le jeune théologien persévère et arrive à la consécration, c'est pour être appelé à un poste qui, dans la plupart des cas, lui rapporte fr. 1800 d'appointements! Or chacun sait qu'avec le renchérissement général qui se fait sentir dans notre époque, cette somme est tout à fait insuffisante à un pasteur pour vivre. On attend d'un pasteur que, tout en vivant d'une façon très réservée, il tienne cependant un certain rang dans sa paroisse; on attend de lui, et avec raison, qu'il vienne en aide aux malheureux, et lorsqu'à côté de cela il doit encore élever sa famille et lui donner une bonne éducation, il est de toute impossibilité qu'avec un traitement aussi chétif, il soit en état de faire face à des exigences aussi multipliées. Et cependant, lorsque ces exigences se présentent, persistantes et impérieuses, lorsqu'au lieu de diminuer elles vont en augmentant d'année en année, peut-on savoir mauvais gré à des pasteurs qui n'ont pas par eux-mêmes de fortune, d'accepter au dehors des offres qui leurs permettront de sortir d'un état peut-être, en certaines circonstances, voisin de la gêne? ..... Nous désirerions que l'on sentît parmi nous la portée d'un pareil état de choses, et que l'on prît des mesures pour attacher aux postes de pasteurs dans nos églises un traitement qui permît à ceux qui les remplissent de subsister.

Il serait bon d'ajouter que suivant la manière dont les chefs de districts croient devoir interpréter les devoir de leur office, les ministres sont plus ou moins frappés par l'impôt militaire. Un jeune suffragant dont le dévouement s'est fait apprécier cette année dans une de nos grandes paroisses, et dont le salaire comme celui de tous les suffragants est de fr. 850 a dû payer fr. 200 d'impôt militaire. Ajoutez à cela l'impôt civil. Sans l'assistance de parents pieux et aisés, une telle position serait intenable. Ce fait n'est pas isolé.

Peu après la publication des lignes précitées, le public, non sans quelque étonnement, lisait dans la même gazette la lettre d'un pasteur qui faisait les réflexions suivantes.

Je ne puis admettre votre opinion, quand vous dites que l'insuffisance du traitement des pasteurs est une des causes qui déterminent quelques-uns d'entr'eux à quitter notre église. Il m'est difficile de penser que, dans le cas particulier et dans les autres, des considérations pareilles ou de nature semblable puissent être le motif des décisions qu'ils prennent. Je crois qu'ils obéissent à des motifs plus relevés, et qu'ils ne nous quittent que quand ils croient que le chef de l'église le leur commande; je crois tous ceux qui sont partis trop au-dessus des calculs de l'intérêt pour les voir autrement que comme des hommes qui vont où leur Maître leur commande d'aller.

Pour parer à ces défauts, vous émettez le vœu que les traitements des pasteurs soient augmentés. Ici surtout, mes idées sont diamétralement opposés aux vôtres; bien loin de les augmenter, je crois qu'il vaudrait même mieux les diminuer, et je le crois, moi, pasteur sans aucune fortune. Deux mots pour justifier ma manière de voir. Pensez-vous que le Seigneur Jésus abandonnera jamais un de ceux qu'il aura appelés à la charge de pasteur? Il saura toujours, j'en suis certain, lui donner son pain quotidien. Que le budjet des cultes soit diminué ou retranché, peu importe. Celui qui a fait les promesses est fidèle. Autre chose encore: que les pasteurs soient peu rétribués et peu honorés par le monde, et vous éloignez de cette sainte vocation ceux qui ne l'auraient embrassée que par amour du gain et des honneurs; bien plus, vous fermez la bouche à ceux qui les accusent de ne faire qu'un métier, en forçant leurs détracteurs de reconnaître qu'ils obéissent à autre chose qu'à l'amour de l'argent. Pour moi, j'ai cette naïveté de croire que moins le pasteur sera payé, que moins il recevra de ces révérences officielles qui s'adressent à la charge plus qu'à l'homme, plus son action sera bénie. De quoi nous avons besoin, ce n'est pas d'occuper une plus large place au budjet, mais de nous retremper pour le grand combat qui s'apprête.

Ces lignes qui ont été critiquées, sont certes dictées par des sentiments généreux, sentiments qui, il faut le dire, règnent dans l'ensemble de notre clergé. Mais, de fait, s'il est vrai que l'ouvrier soit digne de son salaire, la position de nos pasteurs, au point de vue matériel, laisse à désirer. Dans un temps où la vie devient de plus en plus chère, au lieu d'augmenter leurs ressources, on ajoute à leur travail en exigeant d'eux des leçons qu'ils ne donnaient point autrefois. Mais, que faire! Un ministre étranger à la discussion, mais auquel on attribuait l'un des articles précédents, disait: « Si l'on m'eût demandé mon avis au moment où la question allait s'agiter devant le public, j'eusse dit peut-être que la remuer me paraissait intempestif. La bienveillance du gouvernement est certes trop peu marquée, l'attention des populations trop distraite par les questions sociales et politiques, pour que l'on puisse espérer d'obtenir, pour le moment, des modifications à l'état de cho-

ses actuel. Il est des temps où l'Eglise peut envisager comme une bonne fortune d'être simplement tolérée. »

Mais, puisque le sujet a été abordé, revenons-y pour un instant encore. Un traitement restreint ou insuffisant, considéré à un certain point de vue, peut sans doute, vis-à-vis surtout de telle population matérialisée, être d'un grand avantage moral. On se sent fort vis-à-vis d'un troupeau auquel on se présente avec l'austère et noble compagnie du désintéressement et de l'abnégation.

« Mais, d'autre part, disait un vieux et respectable serviteur de l'Eglise, ne pourrait-on pas faire à l'égard du traitement insuffisant des pasteurs le même raisonnement qui se faisait naguère relativement aux honoraires de nos anciens magistrats.

» Leur intégrité, leur dévouement à la chose publique, la sagesse de leur administration ont certes été appréciés; mais on ne peut disconvenir que rétribuer insuffisamment des postes qui demandent une somme considérable d'intelligence et de travail, c'est en écarter des hommes habiles et amis de leur pays, mais pauvres; par conséquent en définitive c'est favoriser, au point de vue honorifique, une partie de la nation au dépens de l'autre, et, en même temps, exposer la société à être privée d'un contingent précieux et considérable de forces et de lumières civiles et politiques. »

Voulez-vous que les masses continuent à fournir cet utile contingent d'ecclésiastiques, qui, à ne les considérer qu'au point de vue social et humanitaire, forment comme une tribu médiatrice au sein de nos sociétés mal liées et agitées? faites en sorte que ces ecclésiastiques puissent subsister.

Au reste, pour dissiper les craintes, on nous annonce qu'un certain nombre de jeunes gens parmi nous se vouent aujourd'hui au saint ministère, et la crise qui a alarmé les troupeaux ne paraît pas ainsi devoir se prolonger d'une manière indéfinie. Ce nombre réjouissant de futurs ecclésiastiques, dans une époque assez peu favorable, peut être attribué à trois causes. Tout d'abord il y a chez nous, Dieu en soit loué, un bon nombre de familles où règne la piété. Ici se maintiennent d'antiques et respectables traditions. Là vous voyez mûrir les fruits du réveil. Secondement, nous avons le grand avantage de posséder une faculté de théologie. Il est précieux pour des parents de voir leurs fils se vouer à une vocation dont les études préparatoires, durant les premières années du moins, retiennent ceux-ci au foyer domestique, sous la saine et utile influence de la famille; enfin la révolution, en rendant d'une manière ou d'une autre l'accès aux affaires publiques assez difficile à tels individus, en fait naturellement, si la piété chez eux se combine avec certains dons de l'intelligence, des serviteurs nés de l'Eglise.

W. P.

CHRONIQUE.

On ne voit pas plus clair aujourd'hui qu'il y a un mois dans la grosse affaire de la Pologne, qui demeure toujours la grande préoccupation du moment. Personne n'a prononcé officiellement aucun mot qui pût faire croire qu'on songe à la guerre, mais chacun prend ses mesures comme s'il fallait s'attendre à la voir éclater d'un moment à l'autre. La France, déjà moralement engagée, ne veut pas s'avancer seule, et l'Angleterre craint de la suivre, s'étant laissé dire que la Pologne reconstituée deviendrait le château fort de l'ultramontanisme expulsé d'Italie; quant à l'Autriche, appelée à recevoir le premier choc, elle ne veut s'y exposer que quand le secours de ses puissants alliés lui aura été garanti. En attendant qu'on s'entende pour tendre la main à la nation baignée dans son sang, la Russie redouble de vigueur pour l'achever, et se placer ensuite au bénéfice de la théorie des faits accomplis. Dans ce but elle ne recule devant aucune mesure de rigueur, devant aucune entreprise odieuse et arbitraire; il n'est même plus permis de pleurer et de revêtir des habits de deuil. On se croirait revenu aux jours de Daniel et des rois de Perse; la Russie semble prendre à tâche de démontrer à ceux qui voudraient en douter encore qu'elle n'appartient pas à l'Occident mais à l'Orient. Et puis, chose étrange! quand est-ce que ces choses se passent? sous un prince rela-

tivement libéral et animé des meilleures intentions, comme il l'a fait voir par la prompte abolition du servage. Telle peut donc être l'influence d'une fausse position! La Russie d'aujourd'hui doit souffrir pour les iniquités de la génération qui a accompli le partage de la Pologne. C'est ainsi que les combinaisons politiques les plus habiles et les plus profondes doivent être, un jour ou l'autre, appréciées au tribunal de la morale. L'histoire est chargée de montrer que la politique la plus honnête est toujours la plus sûre.

Qui pourrait en douter encore en voyant se prolonger la longue expiation qui paraît imposée aux ETATS-UNIS, parce qu'ils n'ont pas, dans les jours de leur prospérité, su tenir compte des droits d'une race malheureuse et opprimée? Plusieurs fois déjà, on a pu croire que la fin approchait; mais voilà, le serpent qu'on a trop longtemps réchauffé dans son sein, se redresse au moment où on s'y attend le moins, et le parti vainqueur manque toujours de l'adresse ou de la vigueur nécessaire pour lui porter le coup de grâce. La victoire définitive ne paraît devoir être accordée au Nord que comme récompense de ses remords sincères et de sa réhabilitation morale.

Heureusement que celle-ci fait de grands progrès. Si les dernières nouvelles militaires laissent beaucoup à désirer, il n'en est pas de même de l'esprit public. Le Nord vient de montrer sa ferme résolution, non-seulement de poursuivre la guerre, mais de lui faire produire tous les fruits que la civilisation et le christianisme ont droit d'en attendre. On ne veut pas être appelé à recommencer dans quelques années. Aussi trois des principaux états du Nord viennent-ils de donner des majorités imposantes aux candidats *républicains*. On se souvient que l'année dernière, à pareille époque, ils échouèrent, parce que le gouvernement passait pour ne pas pousser la guerre avec assez de vigueur. La leçon a été comprise, et l'harmonie est aujourd'hui rétablie entre le président Lincoln et ses commettants. Cet accord vaut, à lui seul, plusieurs victoires; il en est la garantie assurée, puisqu'il montre que la nation est prête à ne reculer devant aucun sacrifice pour les obtenir. Quoi qu'il puisse y paraître, les nouvelles d'Amérique sont donc loin d'être fâcheuses. Et quant à l'avenir, il est toujours plus assuré. Tel est le sentiment qui était dernièrement exprimé dans un article de la *Revue des deux mondes*.

« Les amis de la liberté humaine, dit l'auteur, peuvent à bon droit se féliciter des résultats politiques de la guerre civile des Etats-Unis, et auraient tort de s'exagérer les périls de l'avenir. La liberté guérira les maux causés par l'esclavage; une démocratie qui a su déployer tant d'énergie, de ressources, de patriotisme et d'intelligence, ne laissera pas compromettre l'œuvre des deux dernières années, et prendra des garanties contre le retour des crises révolutionnaires. Les hostilités actuelles ne peuvent finir par de simples traités de paix : il faut qu'elles aboutissent à des actes qui consacrent, d'une manière définitive, la ruine de l'esclavage; mais que les états même aujourd'hui favorables à *l'institution servile* ne s'effraient pas d'un tel résultat, car la ruine de l'esclavage sera pour eux le commencement d'une vie nouvelle. »

N'oublions pas de signaler à cet égard l'importante évolution qui vient de s'accomplir en Angleterre. Non-seulement on retient les nouveaux vaisseaux destinés à la piraterie, mais un ministre d'état repousse, comme une honte pour la patrie de Wilberforce, la pensée de rien faire de favorable à l'esclavage; les ministres de l'Eglise libre d'Ecosse protestent contre une adresse du clergé du Sud faisant l'apologie de l'institution patriarcale, et, pour couronner le tout, Henri Ward-Beecher arrache à un immense auditoire réuni à Exeter-Hall des applaudissement frénétiques pour le président Lincoln. Il ne conviendrait nullement de troubler par des récriminations la joie que de tels faits inspirent; mais comment oublier que si, dès le début, l'Angleterre avait pris cette attitude, la guerre civile aurait depuis longtemps été terminée, si même elle eût été commencée? Et alors le coton n'aurait pas manqué, l'industrie de l'Angleterre n'aurait pas souffert; tant il est vrai que la fidélité aux principes est toujours la plus sûre des politiques.

Il n'en est pas autrement dans la république des lettres. Là non plus on ne sau-

rait renoncer impunément à l'impartialité et à la justice pour n'écouter que les passions ou la mode du moment. Combien peut devenir embarrassée la position d'un critique honnête qui a fléchi un instant, en laissant surprendre sa religion! Nous soupçonnons M. Schérer de n'avoir pas été sans quelque sollicitude en apprenant que M. Renan s'aventurait à écrire une *Vie de Jésus*. Toutefois, moins déçu qu'il ne s'y attendait, il s'est mis à louer plus que personne. Il est aujourd'hui occupé à revenir, à retourner son char, comme on dit.

Quoi qu'il en soit, il faut bien que l'étoile de M. Renan pâlisse singulièrement, car M. Schérer éprouve le besoin de répéter, pour la quatrième ou cinquième fois, qu'elle brille du plus bel éclat et doit projeter ses feux jusque dans les âges les plus reculés. Mais la bonne intention a beau y être, alors qu'on ne voudrait que louer on se trouve faire autre chose. Nous ne nous attendions pas à entendre de sitôt le rédacteur du *Temps* exprimer le sentiment qui, dès le début de la controverse, a été le nôtre : « A ne prendre que les personnes qui paraissaient libres de tout parti pris, il ne semble pas, dit-il, que le public ait montré à l'auteur une sympathie bien cordiale ni une appréciation bien intelligente. L'ouvrage a eu un grand succès de curiosité, il a excité de vives admirations (souvent de commande, ajouterons-nous) ; mais, en somme, on a plutôt oté rigoureux à son égard. » Malgré cela, le grand mérite de M. Renan, d'après celui qui se donne mission de le réhabiliter, c'est d'avoir montré le côté humain en Jésus-Christ. Seulement on a quelque droit d'être surpris d'entendre un écrivain qui connaît si bien la tendance de la théologie allemande depuis Schleiermacher et les *vies de Jésus* publiées au delà du Rhin, affirmer que personne n'avait précédé dans cette voie le brillant membre de l'Institut. Apparemment qu'il aura voulu dire que M. Renan a entièrement absorbé la divinité dans l'humanité et en ceci il a, en effet, de moins illustres émules. A en croire M. Schérer, le succès serait sur ce point des plus complets. « Le Christ de M. Renan, dit-il, est possible; il se tient debout : c'est une personne, or, c'est là ce qui importait. » L'auteur est si satisfait de son assertion qu'il la reproduit sans cesse. Ne nous lassons pas de répéter à notre tour que c'est là au contraire le point le plus faible de toute cette fantasmagorie. Les élucubrations des docteurs viendront toujours se briser contre la réalité et le sens droit des hommes vraiment dépréoccupés. Non, jamais vous ne leur ferez croire que ce bon berger courant après la brebis perdue et n'éteignant pas le lumignon qui fume encore, ne rompant pas le roseau brisé, allait parcourant la Galilée simplement pour prêcher le « *dédain transcendental* » et faire des malices aux dévots de l'époque. Le peuple sera pris de nausées à vos parfums de boudoir et de bergerie; il lui faut un air plus tonique. Il sent à merveille que le Christ qu'il adore doit être ou plus ou moins que ce que vous dites; en tout cas il a l'intuition qu'il dut être un homme vigoureux et fort, et non pas quelque chose comme un petit abbé voltairien égaré dans le XVII[e] siècle. Vous affirmez que ce sont les théologiens qui ont faussé la vue du peuple. Nous disons le contraire, et par la raison assez simple que le peuple, de nos jours, s'est toujours médiocrement occupé des déterminations métaphysiques des théologiens. Sa conception du Christ est spontanée, immédiate, un produit de l'intuition et non de la réflexion, un résultat de ce christianisme inconséquent qui a plus ou moins pénétré notre monde moderne. Le peuple n'est ni dévot, ni théologien ; mais, abandonné à lui-même, il a le sens assez droit pour n'admettre jamais qu'en fait de morale Jésus ait été le père des jésuites; ces découvertes-là ne sont qu'à l'usage de la haute critique aux abois. En présence du Christ le peuple se sent subjugué et dominé, témoin en soit cette scène si caractéristique de la révolution de 1848. L'émeute furieuse était, je crois, en train de brûler les débris du trône en lambeaux, lorsque se trouvant tout à coup en face d'une croix, elle se calme et s'arrête; on se découvre respectueusement à la voix d'un étudiant qui s'écrie : « *chapeau bas! voici notre maître à tous!* » Un tel cri, parti du cœur à un pareil moment, permet de supposer que M. Renan et ses amis auront encore fort à faire pour réduire le Christ

à leur taille. Que sera-ce quand le peuple français aura le secret de la comédie! Poussez-vous donc le dédain transcendental à son égard jusqu'à prétendre lui faire admettre qu'un écrivain qui déclare ouvertement ne pas croire en Dieu, est mieux qualifié que personne pour comprendre celui qu'il reconnaît lui-même être le plus grand génie religieux de l'humanité!

Mais M. Schérer se console en prophétisant que l'avenir, plus intelligent que le présent, fera une grande place à l'ouvrage de M. Renan. Ceci rappelle par trop les procédés de ces polémistes vulgaires qui, à bout d'arguments, s'ajournent réciproquement au jugement dernier. L'avenir aura soin de ce qui le regarde; en attendant son verdict, on peut déjà se demander si ce dont on voudrait faire un astre de première grandeur ne prend pas déjà la tournure d'un feu follet. Il est un autre point sur lequel la haute critique tend à déroger. Ainsi on est surpris de voir M. Schérer tant insister sur les injures d'un certain public catholique, oubliant qu'il a lui-même à l'avance taxé de « tartuferie » quiconque ne baisserait pas pavillon devant l'idylle galiléenne que depuis trois mois il est, — à peu près seul dans la grande presse, — occupé à élever à la hauteur d'un grand événement historique, comme la venue de Christ, la réformation, la révolution française et l'invasion des barbares. En tout ceci l'illustre critique pourrait bien n'être pas entièrement rassuré sur l'issue de l'entreprise de M. Renan. Quoi qu'il en soit, tout en se donnant comme le prophète de M. Renan, M. Schérer fait la part du feu, qui n'est pas mince, comme on va voir. D'abord M. Renan a eu le tort grave de juger simplement en artiste une œuvre essentiellement morale: là où il fallait s'incliner devant ce qui est saint, M. Renan n'a su voir que du joli. En second lieu, en faussant ainsi le point de vue, pour expliquer l'histoire évangélique, l'auteur a été contraint de recourir à la supposition de la fraude; en le faisant, dit M. Schérer, il a « gravement méconnu la naïveté et la pureté du prédicateur de Galilée. Enfin M. Schérer incline à croire que M. Renan a tour à tour « trop amolli ou trop forcé l'image du maître. Entre le *charmant docteur* du début et le *géant colossal* du dénouement, il semble y avoir une contradiction que toute l opposition des habitants de Jérusalem ne parvient pas à expliquer. »

Maintenant comment M. Schérer peut-il, après tous ces aveux, maintenir que M. Renan a fait de Jésus « une personne? » En tout cas ce ne pourrait être, il l'avoue lui-même, qu'une personne de fantaisie. Et alors le but est entièrement manqué, le christianisme est encore à expliquer. Il y a plus. Hier encore, à propos du célèbre nécromancien Hume, M. Schérer nous donnait la définition suivante du ridicule: « Le ridicule naît de la perception d'un désaccord entre l'idée et la réalité, entre la fin et les moyens. C'est pour cela que le ridicule, au fond, est un argument très sérieux. Il forme une présomption considérable, souvent même décisive contre un système. Ce qui est ridicule n'est pas rationnel et ce qui n'est pas rationnel ne saurait être vrai. » Admettons la règle; elle ne s'applique pas seulement à ceux qui font arbitrairement du surnaturel, mais aussi aux hommes qui ne reculent devant aucune hypothèse pour demeurer fidèles à un parti pris de naturalisme. Cela étant, chacun jugera si M. Renan a entièrement échappé à l'argument « au fond très sérieux » que signale M. Schérer. Que si ce n'était pas le cas, que si le public finissait pas s'apercevoir que, malgré les apparences, on l'a traité avec un dédain transcendental vraiment extraordinaire, oh! alors, les écrivains occupés à préparer de laborieuses réfutations pourraient briser leur plume; ils arriveraient trop tard pour faire justice de cette *vie de Jésus* qui serait déjà réduite à ses proportions vraies, par cet argument « au fond très sérieux » contre lequel viennent se briser infailliblement, tôt ou tard, les œuvres peu sérieuses.

L'antagonisme ecclésiastique et religieux s'accuse tous les jours davantage en ALLEMAGNE. C'est ainsi que dans le HANOVRE on n'a guère choisi pour le synode préparatoire que des représentants des deux partis extrêmes, qui se balancent assez exactement. Les électeurs laïques, c'est-à-dire les paroisses, n'ont nommé que des députés rationalistes; le clergé, de son côté, n'a envoyé

que des représentants de l'orthodoxie la plus extrême. Le gouvernement, pour combler l'abîme séparant ces deux points de vue, n'a nommé que des hommes modérés, appartenant à une théologie intermédiaire.

Un autre fait significatif, c'est la réunion que viennent de tenir à Francfort les représentants les plus ardents de la démocratie plus ou moins religieuse. Du reste cette assemblée paraît avoir plus attiré l'attention au dehors que dans le pays même. Ce fait s'explique par la défiance que tout ce mouvement inspire aux hommes religieux de toute nuance qui le suivent de près. On sent qu'il ne s'agit de rien moins que d'accomplir une révolution complète en rompant avec le passé du protestantisme et en fondant des églises populaires n'offrant aucune garantie religieuse: aux antiques confessions de foi on prétend substituer, plus ou moins expressément, l'esprit du temps, la culture moderne. Aussi, bien que l'assemblée comptât dans son sein plusieurs hommes distingués, Schenkel, Rothe, Ewald, Baumgarten de Rostock, était-elle assez peu nombreuse; il n'y avait que 121 assistants venus des diverses parties de l'Allemagne. Il s'agit de fonder une société protestante ayant pour but de relier entre elles les diverses églises locales et d'aboutir ainsi à la formation d'une grande église nationale. La protection du protestantisme allemand, la propagation de la tolérance entre les membres des diverses confessions doivent constituer la principale mission de cette société. De quel protestantisme s'agit-il? De quelle religion même? Là dessus on ne s'explique pas; mais on peut aisément le deviner. C'est ainsi que les Allemands se trouvent, en matière ecclésiastique, juste en arrière de trois siècles. Leur rêve, c'est de fonder, au delà du Rhin, une église nationale dans le genre de celle d'Angleterre. On veut réparer la faute qui a été commise au XVIe siècle et réunir toutes les forces vives du protestantisme. C'est donc au moment où l'anglicanisme touche à sa fin qu'on verrait apparaître le *germanisme*, destiné à mettre un terme au malaise général du moment. Seulement, comme l'anglicanisme apparut dans un siècle plus ou moins religieux et dans une époque d'orthodoxie, il fut à l'image de son temps; le germanisme au contraire, non moins fidèle représentant du nôtre, ne reproduirait aucune tendance religieuse positive. Il serait l'expression de cette vague religiosité qui s'est encore maintenue après le naufrage de tant de systèmes philosophiques ou religieux.

Rien d'étonnant que bien des gens ne prennent pas cette entreprise au sérieux. Tandis que Schenkel et ses amis estiment travailler au salut de l'Eglise, d'autres personnes, moins optimistes, verraient dans son succès la complète dissolution des églises du passé. Aussi à mesure que les entreprises du parti négatif se multiplient, se rend-on mieux compte de la position et de ses dangers. Les illusions commencent à ne plus être possibles; il se prépare une grande révolution religieuse qui marche avec une rapidité extraordinaire. Encore quelques années et la plupart des églises allemandes, ayant rompu avec leur passé et avec le christianisme historique, se trouveront légalement entre les mains des hommes les plus hostiles à toute piété. Les personnes qui ne peuvent prendre leur parti d'un pareil progrès, regardent enfin le danger en face et se disposent à le conjurer. La liberté religieuse absolue s'impose comme le seul moyen de mettre un terme à tous les conflits.

Au fait c'est la joie et le sentiment de la victoire qui paraissent prédominer: il n'y a qu'à gagner à voir les fictions disparaître et une fausse paix céder la place à la guerre franche et ouverte entre le monde et l'Eglise : ce sont là les sentiments qu'un ancien pasteur cherchait à faire partager dernièrement à un jeune collègue, au moyen de lettres qu'il lui a adressées par la voie des journaux. « Permets-moi, ajoute-t-il, d'aborder mon sujet par un autre côté. Tu sais ce que je pense de la dissolution prochaine de l'église nationale. Il m'est impossible d'y voir une calamité publique. Alors seulement l'Eglise pourra de nouveau se développer et se mouvoir à son aise. A la vérité il ne nous est pas encore possible d'entrevoir sous quelle forme elle continuera à subsister alors qu'elle aura rompu avec l'Etat. Il est en tout cas certain qu'elle ne renoncera jamais à être le levain destiné à faire lever la pâte entière. Rendons-nous bien compte de ce qui se passe sous nos

yeux. L'Etat est occupé tous les jours à se *déchristianiser*; il rompt avec la base sur laquelle il prétend encore reposer; ses ressortissants vont journellement en empirant, parce qu'en rompant avec l'évangile il a déchaîné les passions et que la loi humaine la plus parfaite n'est pas en mesure de les contenir: cela étant, ainsi ne penses-tu pas que l'Eglise est de nouveau appelée à jouer un grand rôle? Ne doit-elle pas se montrer comme une nouvelle arche de Noé destinée à cingler sur cette grande mer de désolation et de ruines, pour recueillir, sauver, réunir tous ceux qui sont encore en état de vivre? Ne comprends-tu pas qu'il se présentera des conditions nouvelles, en présence desquelles l'église nationale du passé ne sera plus que comme un type prophétique? Qu'on fasse donc tant qu'on voudra de nouveaux pas dans le sens de la séparation, la condition de l'Eglise n'est pas pour cela désespérée, les perspectives ne furent au contraire jamais plus belles. Voilà comment il nous convient, à nous ecclésiastiques, de considérer notre position dans les circonstances du moment. Les difficultés et les obstacles de tout genre ne nous manquent pas; il n'est pas impossible qu'il nous faille voir de nouveau la disette, la persécution, le martyre même. Tout cela, je ne le nie pas; mais la foi ne s'arrête jamais à ce qui est; elle s'élève toujours jusqu'à ce qui doit être. Ce n'est pas le moment de se plaindre, de s'enfuir, de se désespérer; il s'agit de se recueillir avec joie.»

Dans la Suisse allemande la question est encore plus avancée. Les expériences sont déjà faites; les hardiesses de l'incrédulité la plus négative ont ouvert les yeux à bien des gens. Et tandis que plusieurs attendent que le mal soit plus grand encore pour recourir au remède, d'autres estiment que l'heure est venue.

C'est surtout dans le canton de Zurich, où le mal est particulièrement profond, que le séparatisme fait de grands progrès. Le journal qui rapporte le fait en le déplorant, en attribue la cause, en grande partie, à l'état de l'église officielle. Dans les classes supérieures règnent le rationalisme, et même l'incrédulité toute pure; les classes inférieures sont ou plongées dans un matérialisme grossier ou dépourvues de tout discernement spirituel; du haut de beaucoup de chaires on entend un évangile singulièrement frelaté. Tout particulièrement dans les grandes paroisses de campagne on a recours à tous les moyens pour se procurer des pasteurs appartenant à la tendance rationaliste représentée par les *Zeitstimmen*. Mais plus la vie et les doctrines de l'église officielle se modernisent, et plus est grand le nombre de ceux qui se réfugient dans le sein des sectes pour leur demander la satisfaction des besoins religieux. Les méthodistes sont les moins bruyants et les plus nombreux: ils se comptent déjà par milliers. Leur local étant déjà devenu insuffisant, dans la ville de Zurich, ils songent à s'en procurer un plus vaste. Ils ont en outre diverses réuions dans plusieurs localités du canton. Les Irvingiens ont à Zurich une église de 300 membres. Les baptistes, divisés en trois catégories, ont des lieux de réunion dans la capitale et dans le canton. Les mormons, qui ne sont pas tolérés par la police, tiennent de temps à autre, des réunions clandestines. Ce sont les darbystes qui paraissent trouver le moins d'accès. D'un autre côté, une fraction d'origine locale paraît tout spécialement réussir: les prédications du missionnaire Hébich semblent avoir provoqué une certaine opposition contre l'église officielle. Une demoiselle pieuse, portant un des premiers noms de l'industrie suisse, vient de faire construire un édifice en style gothique, destiné à servir d'habitation et de lieu de réunion à Hébich.

Les personnes qui ne peuvent pas aller encore jusqu'à la séparation ecclésiastique ne se croient pas pour cela tenues de rester inactives. Leur attention se porte sur l'instruction publique qui paraît laisser tout particulièrement à désirer sous le rapport religieux. L'organisation des gymnases semble avoir été arrangée de manière à faire la part du christianisme aussi petite que possible. Non-seulement l'instruction religieuse est très peu de chose, mais encore elle est donnée dans un esprit excessivement critique et négatif. A Zurich, par exemple, dans l'instruction religieuse donnée au gymnase, la résurrection personnelle est niée; à Berne il est défendu aux élèves de faire partie de l'*Union chrétienne des jeu-*

nes gens ; une réunion biblique qu'ils avaient entre eux a été dissoute et le maître qui la dirigeait a été éloigné. On ne s'occupe dans ces établissements que de philologie, et on vise surtout à répandre l'enthousiasme pour le paganisme et sa littérature. Le point de vue historique est également faussé. Aussi la plupart des élèves des gymnases déclarent-ils qu'ils y perdent tout goût pour l'évangile. En présence d'un tel état de choses, on a émis l'idée de fonder un gymnase libre qui serait exclusivement sous la direction d'une société particulière. On y donnerait une instruction classique complète mais dans un esprit chrétien. L'établissement serait ouvert aux élèves de la Suisse entière; on y joindrait un internat.

Cette question de l'instruction rappelle un fait assez caractéristique. Au commencement de ce siècle, l'université de Bâle était entre les mains des rationalistes. Il fallut qu'une société privée se chargeât de faire venir un professeur enseignant les doctrines évangéliques. Cet expédient réussit si bien qu'aujourd'hui le rationalisme ne se trouve plus représenté. Aussi quelques étudiants mécontents viennent-ils de réclamer un professeur organe de cette tendance. Ils veulent, disent-ils, être en mesure de se former librement des convictions, après avoir entendu les représentants des diverses écoles. Le professeur Hagenbach a appuyé pour les mêmes raisons une pétition qui a été adressée au Grand Conseil. Il faut savoir qu'il a été lui-même tout particulièrement attaqué par l'organe du rationalisme. Voilà ce que font des piétistes. On se demande si le rationalisme, qui règne sans partage à Zurich, fera preuve d'un pareil libéralisme. Jusqu'à présent il n'y a à l'université de Zurich qu'un seul représentant du christianisme historique, et encore est-il placé là comme simple *privatdocent* par la *société évangélique*. En ceci également les choses prennent une direction telle, qu'on arrivera à reconnaître que le régime de la liberté religieuse absolue est l'unique expédient pour contenter tout le monde et amener une paix générale.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Religion et nationalité dans le canton de Vaud. Lausanne, Delafontaine et Rouge, 1862. Broch.; prix, 30 cent.

Malgré son titre un peu général, la brochure que nous annonçons est une brochure de circonstance, mais qui sera pendant un certain temps encore pleine d'actualité. L'auteur n'a pas eu la prétention de traiter le vaste sujet des rapports de la religion avec notre caractère national. Il a tout simplement voulu répondre à une objection fréquemment adressée aux membres de l'Eglise libre.

Quittez les théories, disent leurs adversaires, et placez-vous sur le terrain des faits. Que le grec soit reconnu la plus belle de toutes les langues et la démocratie la meilleure forme de gouvernement; n'importe. Si je veux me faire entendre d'un Lapon, je devrai parler son grossier langage, et longtemps encore il faudra à la Russie un monarque absolu. L'Eglise libre peut convenir en Amérique, en Ecosse; mais n'essayez pas d'implanter chez nous cette institution étrangère et par cela même contraire à nos goûts et à nos besoins. En un mot, vous êtes les plus respectables des doctrinaires, mais des doctrinaires, enfin, abandonnant la réalité pour de brillantes utopies.

Eh bien, répond l'auteur, laissons un moment les principes et consultons l'histoire. L'Eglise libre, dites-vous, n'a pas fait ses preuves.

Admettons. Il n'en est pas de même de l'Eglise établie. Après trois siècles d'existence, elle peut, bien plus, elle doit faire le bilan de son influence sur notre population vaudoise.

Les principes! et pourtant il en faut, ne fût-ce que pour expliquer les faits. Qu'on nous permette donc de rappeler quelques principes admis par tous les chrétiens évangéliques : nationaux et indépendants.

L'influence du christianisme est à la fois directe et indirecte : directe sur le pécheur qu'il amène à Christ et sauve pour l'éternité, indirecte sur la société dont il tend constamment à élever le niveau moral.

L'évangile n'anéantit point l'individualité chez le fidèle. Et de même à l'égard des nationalités. Il se fait Juif avec les Juifs, afin de gagner les Juifs, Grec avec les Grecs, afin de gagner les Grecs, et toujours comme à la première Pentecôte, chacun l'entend parler en sa propre langue des choses magnifiques de Dieu. De là cette étonnante variété que présente dès l'origine l'Eglise chrétienne dans son admirable unité. Antioche et Jérusalem, Rome et Alexandrie, Wittemberg et Genève : partout l'Eglise universelle, partout aussi des différences de formes correspondant aux nationalités.

« Dans les époques fécondes de l'Eglise, le rôle de la nationalité a été grand et providentiel, mais jamais plus qu'à la réformation. Les réformateurs sont sortis des entrailles de leur nation. C'est parce qu'ils ont senti couler dans leurs veines le sang de leur race que leur émotion a été si profonde et s'est communiquée aux foules. Calvin a frémi sous le joug que portait la France. Pierre Viret a été des nôtres, et croit-on que Luther eût soulevé une masse aussi lourde si l'Allemagne entière n'eût pas bouillonné dans son sein? » (Page 7.)

C'est en sympathisant à toutes les souffrances, en s'enquérant de tous les besoins, en adoptant toute cause noble et généreuse, que l'Eglise conquiert ses lettres de bourgeoisie et par là même son influence. Toutefois, gardons-nous de faire de l'épouse de Jésus-Christ la compagne indulgente des nations, s'accommodant à leurs exigences terrestres, excusant leurs faiblesses, peut-être même leurs injustices; en un mot, se rabaissant au niveau des peuples qu'elle doit chercher à élever. L'Eglise n'est vraiment nationale que lorsqu'elle accomplit son devoir envers la nation. Et qu'on ne s'y méprenne pas! Elle ne perdra rien de son autorité pour être fidèle. Toute autorité morale suppose une supériorité morale. L'Eglise ne peut entraîner les peuples sur le chemin du progrès qu'à la condition d'y entrer la première et d'y marcher à leur tête.

Ces principes admis, je demande quelle a été l'influence de l'Eglise établie sur notre nationalité vaudoise? Je désire être bien compris. En jugeant une institution, nous ne jugeons pas les individus. Il y a tant d'heureuses inconséquences! La forme d'église la plus défectueuse peut fournir des exemples de ministères dévoués et de nombreuses conversions. Et que de pasteurs fidèles dans l'Eglise établie, depuis la réformation jusqu'à nos jours! Que de modestes et laborieuses carrières courageusement poursuivies au milieu de difficultés de toute espèce. A côté d'hommes d'élite qui, par leurs talents et leur piété, resteront encore longtemps nos modèles, que d'humbles serviteurs dont la vie ignorée du monde s'est consumée comme la lampe du sanctuaire sous le seul regard du Seigneur! Que d'épis glanés pour les greniers célestes le long des haies et sur les grands chemins! Mais cette œuvre individuelle échappe à notre jugement. Respectons le secret et le droit de l'Eternel. Notre seul droit à nous est de juger les systèmes et les institutions. C'est notre devoir aussi, car c'est notre devoir d'examiner la route avant de poursuivre ou de retourner en arrière. L'Eglise unie à l'Etat a-t-elle jamais été chez nous une institution nationale?

C'est d'un pouvoir politique et d'un pouvoir étranger qu'elle a reçu son organisation si habilement calculée pour comprimer toute tentative d'indépendance et ménager les défauts de notre caractère vaudois.

Le Vaudois a pourtant des qualités aimables. Il a de la bonhomie, de la compassion pour le malheur. Il aime son pays et sait accueillir l'étranger. S'il n'a pas la grâce du Français, il n'en a pas non plus l'excessive mobilité. Il saisit lentement et retient avec force. On doit lui reconnaître du courage militaire, mais il manque de courage moral et par cela même a trop de finesse. Nous craignons la responsabilité, parce que nous craignons de nous compromettre; et nous aimons tellement à nous décharger sur autrui de nos intérêts religieux, qu'on peut justement s'étonner de nous voir encore protestants. En un mot, nous avons les défauts qu'engendre une longue servitude.

Cette servitude, l'Eglise l'a acceptée. Elle a courbé l'épaule pour porter le joug. En vain, à de rares intervalles, quelques hommes courageux ont-ils protesté en faveur

de la liberté. Leur voix est allée se perdre dans le désert. C'est ainsi qu'en s'abaissant elle-même, l'Eglise établie a contribué, sans le vouloir, à l'abaissement du caractère national. Aussi, ses défenseurs ont-ils bien le droit d'accuser l'Eglise libre d'être une institution étrangère sans influence sur le pays? Cette accusation n'est pas seulement déplacée; elle est souverainement injuste.

La fondation de l'Eglise libre est un fait national. Les ministres démissionnaires appartiennent à cette humble et héroïque famille qui, depuis le réformateur Viret, a réclamé la liberté de l'Eglise et du ministère évangélique. L'organisation de l'Eglise libre ne lui est venue ni d'Ecosse, ni d'Amérique. Elle n'est pas née de l'esprit de système, mais bien plutôt des circonstances, c'est-à-dire des exigences de l'époque et des besoins du pays. Et quant à son influence, je n'en veux d'autre preuve que le mouvement qui se manifeste au sein de l'Eglise établie. D'où viennent ces tendances nouvelles, ces aspirations faibles mais pourtant sincères à la liberté, si ce n'est de la présence de l'Eglise libre? Cette imperceptible minorité, comme on se plaisait jadis à l'appeler, est devenue le puissant levain qui peu à peu pénètre et fait lever la masse entière.

Mais plus forte est la position, plus il faut craindre de la compromettre. Il en est souvent des églises comme de certains hommes qui se sont acquis quelque crédit dans le monde. Bientôt ils s'en font une sorte de piédestal d'où ils aiment à poser et à distribuer à chacun leur approbation ou leur blâme. De même, après avoir eu le privilége de relever une vérité méconnue, telle congrégation évangélique en est venue à s'attribuer le monopole de la vérité. Alors on se contemple soi-même, et l'on méconnaît d'autant le bien qui existe chez les autres. L'esprit de critique augmente en même temps que diminue la vie au dedans et l'influence au dehors. Bientôt ce n'est plus qu'un vieillard morose, dont les reproches ne blessent personne parce qu'ils n'atteignent personne.

C'est ainsi que nous avons pu voir dans notre pays des églises de quelque importance s'éteindre les unes après les autres dans leur isolement. Sérieux avertissement adressé à l'Eglise libre! Ah! sans doute, elle doit se séparer du monde, c'est-à-dire de l'erreur et du péché! Mais elle ne saurait vivre non plus dans l'air étouffé de l'esprit de coterie. Il faut ouvrir toutes les issues, recueillir tout rayon de lumière, de quelque côté qu'il arrive, écouter non-seulement ses amis, mais aussi ses adversaires, s'associer à toutes les joies comme à toutes les souffrances de son peuple et ne jamais sacrifier le respect de la nationalité à l'amour de la mode étrangère.

Chaque peuple, comme chaque individu, a dans son caractère certains éléments qu'on ne peut appeler vice ni vertu. C'est son allure. L'un a l'intelligence prompte et facile, l'autre laborieuse et lente. Chez tel peuple, à l'imagination vive, la religion prend une forme poétique, ailleurs elle parle davantage à l'intelligence, ailleurs enfin elle saisit les âmes par le pur sentiment du devoir. Ces traits du caractère national peuvent bien se modifier à la longue; changer complétement, jamais. Nous n'exercerons d'influence qu'à la condition de les respecter.

Or, il arrive facilement qu'une église en minorité au milieu d'une population plus ou moins indifférente, s'en va chercher à l'étranger ses alliances et ses inspirations auprès de ceux dont les principes se trouvent d'accord avec les siens. Intervertissant les termes de l'Ecriture, elle se dit que tel ami qui est loin vaut mieux que le frère qui est près. Non-seulement elle imite l'étranger, mais le copie, et tandis que chaque jour elle subit davantage l'influence du dehors, une sorte de barrière morale s'établit entre elle et le reste de la nation.

Conservons de nos habitudes tout ce qui n'est pas contraire à la conscience. C'est assez que le Vaudois marche, n'essayons pas de le faire courir. Son allure lente et mesurée en vaut peut-être bien une autre :

> J'aime le bœuf dont le pas lent et lourd,
> En sillonnant un arpent dans un jour,
> Trace un guéret où mes épis vont naître.

Si je devais nécessairement terminer par des critiques, je reprocherais à la brochure : *Religion et nationalité*, la recherche qui dans quelques endroits vient déparer un style ordinairement élégant et correct.

Pour ne pas aller bien loin, j'indique la troisième phrase qui, avec plus de simplicité d'expressions, eût été assurément moins obscure.

Je n'aime pas, non plus, qu'on révèle à tout un public des aveux pénibles faits dans le secret de l'intimité. (Page 14.)

Je ne comprends pas davantage comment l'*incrédulité* peut *mériter notre respect,* ni comment l'incrédule accomplit *son devoir* en ne se rattachant à aucune église (page 19); il faudrait tout au moins dire *un* devoir et c'est probablement la pensée de l'auteur. Nous avons cru jusqu'ici et nous croyons encore que notre respect n'appartient qu'à ce qui vient de Dieu, honore Dieu ou bien est l'objet de son amour. Ainsi, nous respectons chez l'incrédule les traces de l'image divine qui existent encore en lui. Nous nous souvenons que le sang de Christ a coulé aussi pour cette âme dont la sincérité nous touche et gagne notre sympathie. Mais comment respecter ce qui offense Dieu et blasphème son nom adorable? Le devoir est le lien qui nous rattache à la loi divine. Un homme qui outrage cette loi, qui méconnaît les droits de Dieu et nie peut-être son existence, ne saurait ainsi accomplir *son* devoir. Comment, d'ailleurs, prêcherez-vous la conversion à celui que vous reconnaissez vous-même sur le chemin du devoir, c'est-à-dire de l'obéissance? Il y a évidemment contradiction dans les termes.

D'autres relèveront encore un manque de proportion dans cet écrit de circonstance où abondent les considérations générales, tandis que les conclusions pratiques font presque défaut.

Mais quand on aura réuni toutes ces observations et bien d'autres encore, la brochure aura toujours le dernier mot. Elle a su faire réfléchir le lecteur sur de graves et importants sujets trop négligés parmi nous.

LOUIS GERMOND.

LE REFUGE DE GENÈVE en 1863. Brochure in-8°.

Grâce à l'initiative courageuse et persévérante de quelques chrétiens, une maison de refuge a été ouverte à Genève pour les femmes repentantes qui témoignent le désir de renoncer à une vie de désordre et d'apprendre à gagner honnêtement leur pain. Cet établissement vient d'achever sa première année d'existence. Les premières difficultés ont été surmontées, et la bénédiction de Dieu n'a pas fait défaut à une œuvre entreprise en son nom, pour le relèvement de quelques-unes des créatures humaines les plus dégradées. Ceux qui ont mis la main à cette œuvre de miséricorde ne se sont heureusement laissé arrêter ni par les objections plus ou moins spécieuses qu'on leur présentait, ni par les prévisions les plus décourageantes, ni par la répulsion et le dégoût qu'inspire la vue du vice déhonté. « Le devoir cesse-t-il d'être un devoir, dit à ce sujet le compte-rendu que nous avons sous les yeux, parce qu'il répugne à accomplir? Le chrétien doit-il se laisser plus arrêter par l'horreur du spectacle des plaies morales que le chirurgien par la fétidité des plaies corporelles? Qu'est-ce donc que ce christianisme confortable qui fait le triage dans les devoirs, qui choisit ce qui sourit, qui se détourne de ce qui répugne, qui s'arrange une idylle d'obligations philanthropiques ou domestiques? Est-ce là le christianisme du Crucifié?... — Ces créatures, dit-on, sont tombées trop bas, sont trop dégradées, pour qu'on puisse les régénérer. O Dieu trois fois saint! sois béni de ce que tu n'as pas eu de telle délicatesse avec des pécheurs comme nous! Jésus n'est-il donc pas venu pour chercher précisément ce qui était perdu? N'avez-vous donc jamais lu dans les Evangiles la parabole de l'enfant prodigue, de la brebis égarée, de la drachme perdue? N'avez-vous donc jamais médité sur l'épisode de la vie du Sauveur à la table de Simon le pharisien et sur les paroles qu'il y prononça? (Luc VII.) Sans doute la plupart de ces infortunées, sans aucune notion religieuse, ont perdu jusqu'au sentiment du mal. Mais le chrétien est-il jamais en droit de désespérer?... Voyez d'ailleurs les résultats obtenus par les refuges. Depuis les moins favorisés, qui donnent 3 °/₀ d'âmes régénérées, jusqu'à ceux qui donnent 30 et même 50 °/₀, il n'y a pas lieu, ce semble, de condamner de telles missions... Nous pouvons affirmer que pendant les trente années de notre ministère, nous n'avons vu nulle part des âmes pleurer sur leur état de péché des larmes plus

amères que celles qui ont coulé dans le refuge, se tourner vers le Seigneur avec plus d'angoisse et d'insistance. » — Les repentantes « entrent au refuge de leur plein gré, elles sont libre de le quitter au premier mouvement de leur volonté. La charité... les appelle, les accueille et les retient... Là, elles se sentent aimées en vue de leur éternel bonheur; lors même que quelques-unes nous quittent pour retourner à leur ancien train, elles emportent des impressions et des germes de foi qui, nous l'espérons de la grâce divine, ne resteront pas toujours stériles. »

Pendant l'année écoulée, il y a eu 24 admissions au refuge, de nationalités diverses. En outre cette œuvre de compassion n'a pas été circonscrite dans l'établissement proprement dit. « Il a paru sage en quelque cas, dit encore le compte-rendu, de placer des repentantes dans des maisons particulières qui présentaient toutes les garanties désirables: la vie de famille, le contact immédiat avec les difficultés de l'existence matérielle nous paraissent le mode de beaucoup le plus sûr: malheureusement le nombre de ces familles est fort restreint. »

L'œuvre dont nous venons de parler est entièrement un fruit de la charité. « L'établissement ne se soutient que par les dons d'amis peu nombreux encore, mais dévoués. » Le comité directeur demande que le nombre de ces amis s'accroisse. Le rapport est signé du nom de M. le pasteur *Th. Borel* (à Genève), auquel on peut adresser directement les dons.

LA BONNE GUERRE, discours de consécration, par J. Hocart, pasteur. Paris, 1863; br. 40 c.

On trouve dans ce discours, comme dans les précédents du même auteur, une grande connaissance du cœur humain et des besoins de notre époque, et en même temps une foi ferme et vivante à la puissance de l'Evangile. C'est une lecture qui intéresse et fait du bien. Mais ce qu'on peut regretter, c'est que, dans les occasions solennelles, où il serait si naturel qu'il le fît, M. Hocart n'expose jamais les principes qui caractérisent le méthodisme wesleyen. Pour nous qui ne sommes pas du nombre des initiés, nous avons été jusqu'ici essentiellement frappés du cléricalisme qui distingue cette dénomination. Elle doit cependant avoir d'autres éléments particuliers, soit de doctrine, soit de morale, soit de discipline, et c'est là ce que je voudrais qu'on nous mît à même de connaître exactement.

P. B.

ERRATA DU N° DU 10 OCTOBRE.

Page 540, 2e colonne, ligne 2, *au lieu de* Pétroburiens, *lisez* Pétrobusiens.

Même page, même colonne, ligne 34, *au lieu de* prince, *lisez* prieur.

Page 546, 1re colonne, ligne 25, *au lieu de* Corbier, *lisez* Corbie.

Page 548, 2e colonne, ligne 17, *au lieu de* les dissidents, *lisez* des dissidents.

Page 547, 1re colonne, ligne 5, *au lieu de* l'Eskif, *lisez* l'Estrif.

LE CHRÉTIEN ÉVANGÉLIQUE

BIOGRAPHIE.

Louis Gaussen.

QUATRIÈME ARTICLE.

Il paraît difficile, disons mieux, il est impossible à la théologie systématique, si elle veut être complète, de se détacher absolument de la philosophie. Trop de circonstances rapprochent, trop de liens unissent ces deux sciences, pour qu'ils puissent tous être brisés. Elles ont entre elles le lien puissant de l'histoire. Que nous offre la Bible ? une vaste philosophie de l'histoire ; elle prend l'homme à sa naissance et à travers les phases de la rédemption, le conduit à la fin pour laquelle il fut créé. Elles ont le lien des idées. N'est-il pas vrai que toutes deux s'occupent de Dieu, de l'homme, du monde, et de leurs relations ? Ce qui les distingue avant tout, c'est leur méthode ; mais comme la religion chrétienne ne peut pas ne point aspirer à être la vérité même, il faudra toujours établir que la méthode à laquelle correspond la science de cette religion, est la méthode certaine pour arriver au vrai. Or, comment accomplir cette œuvre sans remonter jusqu'à ces notions primitives où la théologie chrétienne et la philosophie se rencontrent? Non, quoi qu'on fasse, par quelque bout qu'on veuille prendre la science du christianisme, par quelque méthode qu'on l'étudie, il faut, sous peine d'être incomplet, aborder une fois ou l'autre des questions d'un ordre spéculatif. Le christianisme est-il une religion? vous voilà contraint de rechercher quelles sont les bases métaphysiques et spirituelles de la religion. Est-il une histoire? vous voilà contraint d'aborder les problèmes de la critique historique, et de faire dans votre logique le chapitre du témoignage. Est-il une révélation ? vous devez arrêter votre pensée sur les notions de naturel, de surnaturel, de lois, remonter jusqu'à l'idée de Dieu. Est-il un enseignement écrit et immuable ? comment éviter en ce cas d'envisager l'idée de l'autorité, de l'inspiration, et encore celle du témoignage. Est-il une vie ? de quelle nature est cette vie, et par quel caractère la distinguer de toute autre ? Est-il une doctrine qu'il s'agit de faire apparaître dans sa vérité? de quel genre est cette doctrine, et par quelle méthode manifesterez-vous qu'elle est identique à la vérité? Est-il foi? qu'est-ce que la foi ? et comment distinguer la foit chrétienne de toute autre ? Bref, il m'es impossible de voir comment la théologie chrétienne, qui réclame une pleine conscience de ses principes, pourrait absolument s'empêcher de philosopher. Il faut qu'elle philosophe, ne philosophât-elle que pour éconduire la philosophie.

C'est à cette nécessité que Gaussen, par goût et par principe, s'est soustrait pendant toute sa carrière. Plus d'une fois il aurait pu s'y sentir soumis. Dès le début il aborda le dogme de la divinité de Jésus et s'attacha fortement à celui de la Trinité; on put croire qu'il ferait de la Trinité ou de la personne de Christ le centre de la théologie, et commencerait quelque travail semblable à ceux des Liebner et des Thomasius. Mais rien dans son œuvre qui ressemble aux efforts des savants allemands, pour saisir dans ses profondeurs la personnalité humaine et divine du Sauveur, ou combiner systématiquement les

textes scripturaires[1]. Rien pour établir logiquement l'inutilité de tels efforts. Il s'écrie seulement : « Divinité de mon Sauveur, je t'adore, mais je ne t'explique pas. » Quand on l'entend insister, avec tant de raison, sur le salut par grâce et la régénération par l'Esprit, on peut croire qu'appelé pour son enseignement à méditer ces importantes vérités, il cherchera à résoudre les problèmes angoissants et compliqués qu'elles présentent à l'intelligence ou fera sentir qu'ils sont insolubles. Mais il se borne à commenter les principaux textes ou à les citer. Il a travaillé à la traduction de la Bible, œuvre commencée en 1828 et dont il eut l'initiative, il a interprété l'Ecriture pour sa propre édification et pour ses élèves, et d'après ses ouvrages il serait difficile de dire, autrement que par une induction peut-être aventurée, quels furent ses principes herméneutiques[2] ou quel fut dans son esprit le centre logique du système chrétien[3]. Enfin, s'il est une science où la spéculation soit inévitable, c'est l'apologétique. Convaincu de l'absolue autorité des Ecritures, Gaussen s'est efforcé de l'établir avec une admirable persévérance, et l'on ne saurait dire pourtant que, sur ce point-là, il ait dressé contre l'incrédulité un système complet; en s'adressant avant tout aux chrétiens, il a évité toute question spéculative.

Qu'on se rappelle ici la position de Gaussen; la pure doctrine, l'absolue vérité est nécessaire au salut, disait-il, et il ajoutait: cette pure doctrine ne se puise qu'à la source dés Ecritures. Impossible après ces affirmations que la redoutable question qui, depuis 1850, a tant agité notre théologie française ne se posât pas dans son esprit. Sur quel fondement repose l'autorité de la Bible? comment établir qu'elle a droit d'exiger notre absolue soumission à ses enseignements? En effet, du moment qu'il faisait reposer d'aplomb toute vérité sur la double colonne de l'Ancien et du Nouveau Testament, il importait par-dessus tout qu'il en fît voir la solidité; du moment qu'il prenait là, et là seulement, le critère du juste et du vrai, il devait en établir la légitimité. Ces colonnes se trouvaient-elles faibles? tout tombait avec elles; avec elles tout était faible. Ce critère était-il inexact, toutes ses croyances, toute sa théologie était à bon droit soupçonnée d'erreur. La logique intérieure de sa foi et de sa pensée, indépendamment des circonstances qui lui fournirent l'occasion de prendre la plume, devait donc arrêter son attention sur le sujet capital de l'autorité des Ecritures et l'obliger à en découvrir les fondements.

Comment s'y est-il pris pour accomplir cette tâche?

On peut suivre deux méthodes pour établir aux yeux des contredisants l'autorité de la révélation écrite. Arrêter son opinion sur la nature de l'autorité en matière de foi, et dans ce but déterminer ce que c'est que la religion, se rendre compte de la notion de révélation, de miracle, de surnaturel; de ces notions générales descendre à celle de révélation écrite, par conséquent étudier la question du témoignage en général, puis particulièrement celle du témoignage écrit soumis dans des documents aux chances naturelles d'altération; enfin, pourvu de ces données et ayant ainsi assuré son point de départ, tenter d'établir l'identité de la révélation divine avec les Ecritures: telle est la première méthode. On en peut suivre une autre. Exposant d'abord, sinon les impossibilités, du moins les difficultés

[1] Voyez, dans ses sermons, sa lettre sur la divinité de Christ.

[2] Dans les textes où les connaissances philologiques sont suffisantes, Gaussen suit tout simplement les règles du sens commun. Dans la prophétie il n'admet pas le littéralisme, et à en juger par certaines pages de son cours autographié, il aimait à relever dans l'Ancien Testament la signification typique.

[3] Pendant la première partie de sa carrière on pourrait croire que ce centre était à ses yeux dans la divinité de Jésus; pendant la seconde partie, dans l'autorité des Ecritures.

énormes de cette première méthode, on peut en appeler simplement à l'excellence de la Bible, à son effet régénérateur; se rendre compte par conséquent de la nature de ces effets et de leur caractère spécifique, pour conclure à la divinité du livre qui les produit, et à la non divinité de tous les autres livres sacrés. L'une de ces méthodes, objective et toute rationelle, offre les dangers de l'a priori. On ne retrouve jamais dans la conclusion que ce qu'on a mis dans les prémisses ; c'est en conséquence à établir celles-ci (religion, surnaturel, révélation, témoignage) que l'apologète doit mettre tous ses soins. La seconde, plus simple et plus subjective, offre les incertitudes de l'induction et n'aboutit guère qu'à une conception assez vague de la divinité des Ecritures; mais par toutes les deux on embrasse la question dans ce qu'elle a d'essentiel, on pose les bases d'une vraie apologétique adressée aux adversaires décidés de la révélation.

Gaussen a-t-il tenté d'accomplir une semblable tâche? Non: les deux ouvrages qu'il a consacrés à l'étude de cette question ne répondent point à l'idée qu'on peut se faire d'une apologétique dont l'autorité de la Bible est l'unique objet[1].

Ce n'est pas qu'à leur lecture on ne puisse se rendre compte assez clairement de la méthode que préférait employer Gaussen contre l'incrédulité; mais c'est que la valeur n'en est jamais rationellement établie. Cette méthode, la voici, indépendamment du trait caractéristique déjà signalé et qui fait de l'autorité des Ecritures le dernier but, l'objet unique de la démonstration.

A l'inverse de Vinet, Gaussen voit dans la preuve historique la seule que la science puisse invoquer vis-à-vis de l'incrédulité. Il serait sans doute erroné d'affirmer que Vinet a nié la possibilité et la force d'une apologie historique du christianisme. Son analyse du plan de Pascal et des déclarations positives prouvent assez qu'il y croyait. Mais il serait non moins erroné de nier qu'il ait préféré une autre voie. Il a été frappé de l'évidence intrinsèque de la vérité et des saintes Ecritures. Voici un fragment des Etudes évangéliques où sa position est suffisamment dessinée :

« Il est évident, mes frères, que Dieu a voulu que sa religion, qui est une histoire, eût des preuves pareilles à celles de toute autre histoire. Il faudrait, pour méconnaître ce dessein, n'avoir pas ouvert la Bible, et pour le mépriser, mépriser Dieu lui-même. Aussi ne le méprisons-nous pas. Aussi bénissons-nous Dieu d'avoir donné cet appui à notre infirmité, et nourri chacun de nous du pain des faibles avant qu'il pût être nourri du pain des forts. Nous disons de cette démonstration ce que St. Paul a dit de la parole des prophètes : qu'elle est très ferme; que l'étude de ces preuves a contribué pour beaucoup à la propagation et à la conservation du christianisme sur la terre, et qu'elle a conduit beaucoup d'âmes jusqu'au seuil de la maison du Père céleste. Nous souhaitons qu'on étudie ces preuves, injustement méprisées par les uns, témérairement négligées par les autres; nous désirons même qu'en les réduisant à leurs éléments, on les mette à la portée d'un très grand nombre de personnes. Mais, après tout, mes frères, trois choses demeurent certaines : la première, que ces preuves n'ont pas encore imposé silence et de longtemps encore ne l'imposeront à l'incrédulité, qui ne paraît pas plus dénuée que du temps de St. Paul d'arguments spécieux pour affaiblir la foi dans notre esprit; une seconde chose, également certaine, c'est qu'après qu'on a cru sur ces preuves-là, il reste encore une œuvre plus importante que la première, c'est de s'identifier par l'âme avec les vérités que l'on a reçues par l'esprit, et cela c'est proprement la foi; la troisième enfin, c'est que très heureusement cette dernière œuvre, non-seulement complète la première pour beaucoup de per-

[1] On verra plus loin pourquoi il en est ainsi; les deux méthodes dont nous venons de parler constituent une apologie pour les non-croyants et Gaussen s'est adressé aux chrétiens.

sonnes, mais suffit à elle seule, et remplace toute autre démonstration.

Ne vous en étonnez pas, mes frères; cette œuvre est la principale; l'autre n'en est que le préliminaire.

Oui, mes chers frères, la vérité a ses preuves en elle-même, et quand nous nous munissons de preuves extérieures pour croire cette vérité, c'est dans le fond comme si nous allumions une chandelle pour voir le soleil, etc....»

C'est précisément la position inverse qui aurait été celle de Gaussen. La preuve mystique, elle est nécessaire, dit-il, pour posséder salutairement la vérité, mais elle ne peut établir qu'une présomption en faveur de l'autorité biblique. Dans l'histoire est à son avis la preuve concluante, et dans la critique sacrée le centre de l'apologétique. Dans ses deux volumes sur le Canon, que fait-il? un travail de critique. Le premier n'est-il pas destiné à démontrer l'authenticité de tous les livres du Nouveau Testament par le témoignage de l'Eglise universelle? et si, dans le second, Gaussen prend la voie de la foi, sa démonstration ne revient-elle pas en majeure partie à signaler l'intervention de la Providence en faveur du Canon, dans des faits historiques d'une nature plus générale que ceux dont il s'est occupé en son premier volume? Je pourrais encore en appeler aux leçons sur le prophète Daniel, mais nous n'en sommes pas réduit tout à fait à ces inductions. Quelques déclarations assez claires, faites dans son livre sur la Théopneustie, confirment pleinement le caractère général que nous attribuons à la méthode apologétique qu'aurait suivie Gaussen contre les adversaires de la révélation écrite.

C'est sur le témoignage de l'Eglise juive, et sur celui de l'Eglise catholique qu'il nous appelle à considérer comme sacrés les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament :

XXXI. Quelles raisons avons-nous donc pour reconnaître comme sacrés chacun des livres qui forment aujourd'hui pour nous le recueil des Ecritures?

Pour l'Ancien Testament, nous avons le témoignage de l'Eglise juive; et, pour le Nouveau Testament, le témoignage de l'Eglise catholique [1].

Avant d'invoquer le témoignage de la Bible pour établir sa pleine inspiration, il faut avoir établi l'authenticité de ses livres :

On considère d'abord uniquement la Bible comme un document historique, digne de nos respects par son authenticité, et au moyen duquel on peut connaître la doctrine de Jésus-Christ, à peu près comme on apprendrait celle de Socrate par les livres de Platon, ou celle de Leibnitz par les écrits de Wolff [2].

Il faut se livrer avec ardeur au travail de la critique, dont le résultat certain aux yeux de Gaussen est l'authenticité reconnue de tous les livres du Canon :

Employez votre raison, votre temps, toutes les ressources du génie, à vous assurer si le livre qu'on a mis dans vos mains, sous le nom de Bible, renferme en effet les mêmes oracles dont le premier dépôt fut confié, sous la Providence divine, au peuple des Juifs, et dont le second dépôt, sous la même garantie, fut remis à l'Eglise universelle dès les temps apostoliques. — Assurez-vous ensuite si ce livre est authentique, et si les copistes ne l'ont point altéré. — Tout ce labeur est légitime, rationel, honorable; il a été fait avant vous avec abondance; et si les investigations d'autrui ne vous ont pas satisfait, reprenez-les, poursuivez-les, instruisez-nous : toutes les églises de Dieu vous en rendront grâces. *Mais, quand ce travail est accompli, quand vous avez constaté que la Bible est un livre authentique, et que les sceaux irrécusables du Dieu tout puissant y sont suspendus*, alors écoutez ce que vous crient et la science et la raison; alors écoutez Dieu; alors, ***sursum oculi, flexi poplites, sursum corda!*** alors, à genoux! les cœurs en haut, dans la révérence, dans l'humiliation [3]!

Enfin, après avoir admirablement exposé les expériences bénies que les

[1] *Théopneustie*, 2e édit. pag. 191.
[2] *Théopneustie*, 2e édit. pag, 202.
[3] *Théopneustie*, 2e édit. pag. 479.

croyants ont faites dans la lecture de la Bible, il s'écrie :

Nous n'avons point ici prétendu imposer aux uns les expériences des autres. Des preuves de sentiment ne sont des preuves que pour ceux qui ont senti. Elles ont, sans doute, une force irrésistible pour les hommes qui, les ayant éprouvées, ont vu se confirmer en eux avec évidence les témoignages de la Parole; mais rien ne serait moins logique que de les proposer comme des démonstrations aux âmes qui leur sont étrangères.

Si vous les aviez faites, ces expériences, vous seriez plus que convaincus, et nous n'aurions plus rien à vous dire. Nous ne les avons donc présentées que comme de fortes présomptions historiques, pour vous disposer par cet endroit à recevoir avec une plus prompte soumission les preuves scripturaires dejà mises sous vos yeux [1].

Ainsi, Gaussen, qui croit à la présence dans le monde d'oracles écrits de Dieu, croit aussi à la puissance de la critique pour établir que nous en possédons le dépôt authentique dans notre Canon des Ecritures. Pour Vinet, la vraie démonstration est plutôt dans la vertu intrinsèque du christianisme et de la Bible : pour Gaussen, elle est plutôt dans leur histoire. S'il emploie la voie de la foi, c'est en un tout autre sens que Vinet et vis-à-vis des croyants seulement [2].

On voit, si nous n'avons point fait erreur, que l'apologétique de Gaussen n'aurait pas manqué de hardiesse. On voit aussi combien, malgré l'admiration sincère qu'il éprouvait pour « Les écoles du doute et l'école de la foi » du comte de Gasparin, il était éloigné de déclarer insuffisants le témoignage de l'Eglise universelle et les données de la critique externe. Mais s'il prend position sur le terrain de l'histoire, se livre-t-il à quelques recherches sur les bases mêmes de l'histoire en général et sur celles du christianisme en particulier? Il s'agit de révélation ; qu'est-ce que la révélation ? quel est le caractère distinctif du surnaturel ? — Il s'agit de témoignage ; dans quelles circonstances un témoignage peut-il faire autorité? de quelles garanties doit-il être entouré, quand il a pour objet des faits d'un ordre miraculeux, des livres dont il doit établir l'absolue divinité? — Il s'agit d'Eglise ; que faut-il entendre

[1] *Théopneustie*, 2e édit. pag. 513 — Il dit encore ailleurs : « Nous allons montrer comment ces considérations (les considérations de sentiment) peuvent être présentées, sinon comme une preuve, au moins comme une puissante présomption en faveur de l'inspiration des mots mêmes de l'Ecriture. » — Quoi qu'il s'agisse ici de l'inspiration des mots, on peut à bon droit considérer cette déclaration comme ayant une portée générale.

[2] On me permettra d'ajouter ici deux mots, deux remarques.

Gaussen me semble avoir eu l'idée de deux apologétiques, et c'est peut-être ce qui au point de vue des principes constituerait sa plus grande différence avec Vinet. Celui-ci aspire à l'unité. Il voudrait une preuve qui gagnât les incrédules et fortifiât les croyants, il croit la trouver dans l'adaptation du christianisme aux éternels besoins de la conscience humaine. Gaussen conçoit plutôt deux preuves, l'une qui convient aux croyants, l'autre qui convient aux incrédules ; la première est mystique, et la seconde est historique. Il n'indique aucun rapport entre ces deux ordres de preuves. C'est ma première remarque.

Voici la seconde : comme Gaussen n'a jamais directement traité ces questions de méthode, il reste nécessairement pour nous du vague dans ses opinions. On a déjà pu le sentir dans les citations que j'ai faites. La place de la critique dans la chaîne de l'argumentation apologétique est-elle pour lui au commencement ou à la fin ? la critique prépare-t-elle la foi ou la confirme-t-elle ? Gaussen semble hésiter ; tantôt il en parle (voyez les citations ci-dessus) comme si elle devait préparer la foi à la divinité des Ecritures, tantôt au contraire comme si elle la confirmait. (Voyez le *Canon des saintes Ecritures*, Avant-propos du premier vol.) — Il me paraît aussi que la confiance de Gaussen dans la puissance de la critique était moindre lors de la publication de son dernier ouvrage, qu'au moment où il publia la *Théopneustie*. (Voyez le *Canon des saintes Ecritures*, II, pag. 9.) Enfin la tâche de la critique n'est pas même nettement déterminée. Tantôt il semble qu'elle ait à dire quels sont les livres divins, tantôt à dire seulement quels sont les livres que l'Eglise universelle a tenus pour divins. Cette dernière idée domine cependant beaucoup dans la pensée de Gaussen.

par là? quels sont les organes autorisés de l'Eglise et de la saine tradition? par quels solides liens tiennent-ils aux apôtres? Tous ces mots ont leur sens dans la langue usuelle, c'est vrai; mais les notions fondamentales qu'ils doivent représenter sont différemment entendues parmi les théologiens. — Il importe souverainement de bien savoir ce qu'ils signifient, quand on fonde sur eux une démonstration de l'autorité de la Bible. La critique! quel champ de bataille! que de théories contradictoires! que de divergences dans les résultats! Où sont, en critique, les principes sains et justes qui conduiraient au vrai? Comment Gaussen arrive-t-il à établir critiquement la crédibilité des documents, au lieu de la renverser comme font C. Baur ou E. Renan? — A toutes ces questions d'une nature spéculative, il n'a point donné de réponse. Nulle part il ne se livre à des recherches psycologiques, étrangères à ses études favorites et aux nécessités de sa position; mais, nulle part non plus il ne se livre à des recherches sur la nature de la révélation, la logique du témoignage, ou la portée des facultés humaines pour constater le surnaturel.

Croyait-il ces recherches inutiles ou folles? La vivacité de sa foi en l'intervention nécessaire du Saint-Esprit pour la conversion des âmes l'empêchait-elle de chercher dans des notions métaphysiques les appuis de son argumentation? Cette dernière hypothèse doit l'emporter sans doute. Quelques pages de sa dogmatique montrent aussi à quel point il jugeait impuissante la libre activité de l'intelligence humaine. En tout cas, tout en concevant l'idée d'une apologétique qui aurait fondé sur l'histoire l'autorité des Ecritures, tout en accordant à cette méthode une assez grande confiance, Gaussen y voyait pour les croyants des dangers sérieux. Il n'a même pas jugé nécessaire une science fondamentale destinée à établir la vérité du christianisme. Voici tout au moins ce qu'il disait vers la fin de sa carrière[1]:

Celles-ci (les apologies) ne sont nécessaires et même ne sont bienfaisantes qu'au temps où le besoin s'en fait sentir. — Avant ce moment, elles pourraient faire à nos esprits plus de mal que de bien, comme feraient à nos corps des remèdes administrés avant la maladie. Elles leur suggéreraient des doutes qu'ils ne soupçonnent pas, elles soulèveraient devant eux des difficultés inconnues et des objections exotiques qui, peut-être, ne leur seraient jamais venues sans cela à la pensée. — Une battue aux sangliers dans nos campagnes n'y saurait être utile que si des sangliers les ravagent; elle y serait malfaisante s'il n'y en avait encore aucun dans la contrée; elle y serait folle et coupable, si pour leur donner la chasse, il fallait commencer par les y transporter d'une terre étrangère . . . . .

Aussi a-t-on dit très justement de l'Apologétique, qu'il faut la renouveler tous les 30 ans; parce que ses besoins changent d'une génération à l'autre génération, et que l'Apologétique d'aujourd'hui n'est déjà plus celle qu'il fallait à nos pères, et n'est pas encore celle dont nos enfants auront besoin.

De cet ensemble de faits et de citations, on est, ce me semble, autorisé à conclure que Gaussen n'a ni voulu donner, ni donné un système général d'apologétique, dont le but aurait été d'établir l'absolue autorité de la révélation biblique.

Que sont donc ses ouvrages les plus fameux? En les relisant pour en parler ici, j'ai compris clairement ce dont j'avais eu naguère un vague sentiment. D'un côté, sans être surpris de l'influence légitime qu'ils ont exercée particulièrement en Angleterre, en Ecosse et en Amérique, je n'ai pu m'empêcher de croire qu'au point de vue scientifique ils n'avaient pas épuisé la question; d'un autre côté, en me rappelant les attaques dont la Théopneustie a été l'objet sur le continent, je n'ai pu m'empêcher de les ju-

[1] *Canon des Saintes Ecritures*, II, pag. IX.

ger souvent bien injustes et bien fausses. Je ne puis pas, je ne veux pas mentionner toutes ces attaques et en montrer l'injustice. On s'est attaqué à des points de détail, quelquefois à droit et souvent à tort. Gaussen croyait peut-être trop facile une sérieuse harmonistique biblique ; mais il est des objections qu'il a pour toujours réduites à leur juste impuissance, celle des variantes, par exemple, et celles qu'on puisait naguère en certains traits d'histoire naturelle. Il avait peut-être une confiance trop absolue dans la valeur de son argumentation ; il y a laissé des lacunes qui ne s'y seraient point rencontrées, j'en suis convaincu, si son livre eût été écrit depuis 1850 ; mais il est des textes, des arguments et des observations dont il a fait ressortir la valeur avec une grande énergie. Il est aussi des points sur lesquels il a répondu lui-même et s'est expliqué. Mais quand, depuis 1851, on s'est attaqué à sa thèse même dans ce qu'elle avait d'absolu, quand les discussions ont commencé sur le témoignage de l'Esprit, sur les rapports de Christ avec l'Ecriture, de la Parole de Dieu avec la parole de l'homme, quand il a été question de la critique et de ses droits, de la valeur relative des preuves externes et internes, de la révélation et du surnaturel, quand on en est venu à sonder la notion de l'autorité en matière de foi, et à toucher ainsi aux principes fondamentaux de toute apologétique, en deux mots quand il s'est agi de la philosophie du sujet, Gaussen a déploré que le débat se portât sur ce terrain ; il a solennellement averti dans des pages émues les églises des périls qui les menaçaient [1], si elles abandonnaient les Ecritures ; mais il n'est point entré pour son propre compte dans ces discussions. Voilà pourquoi, au point de vue d'une science rigoureuse, ses livres ne sont point complets.

Au reste, nous l'avons laissé entrevoir, c'est à dessein que Gaussen les a faits ce qu'ils sont. Il ne s'est point adressé à ceux en qui sont ébranlées les bases mêmes de la religion chrétienne. Il n'a point écrit pour guérir les âmes malades de scepticisme. Matérialistes, panthéistes, déistes, il ne vous a point parlé ; il n'a pas cherché à vous démontrer la nécessité ou la possibilité d'une révélation. Restreignant volontairement le cercle de ses auditeurs, Gaussen a voulu convaincre de l'absolue autorité de la Bible les chrétiens sincères aux yeux desquels cette autorité est voilée par quelques nuages. — Que dit-il au commencement de la Théopneustie ?

Il pourrait arriver que quelque lecteur encore mal affermi dans son christianisme, se méprenant sur notre but, et pensant à parcourir notre livre pour y chercher des arguments qui le décident, se trouvât frustré dans son attente, et se crût autorisé à reprocher quelque vice de raisonnement à notre argumentation, comme si nous voulions y prouver l'inspiration des Ecritures. — Il importe de le détromper. — Nous n'avons point écrit ces pages pour des disciples de Porphyre, ou de Voltaire, ou de Jean Jacques ; et notre but n'a point été de prouver que les Ecritures sont dignes de foi. D'autres l'ont fait, et ce n'est point notre tâche. Nous nous adressons à des hommes qui respectent les Ecritures, et qui admettent leur véracité. C'est à eux que nous attestons qu'étant vraies elles se disent inspirées, et qu'étant inspirées elles déclarent l'être entièrement : d'où nous concluons qu'il faut bien qu'elles le soient.

Que dit-il dans l'avant-propos de son livre sur le Canon, au 1er volume ?

Je publie donc ces volumes comme un complément de celui que je fis paraître, il y a près de vingt ans, sur l'inspiration des Ecritures.

Celui-ci, en effet, demeurait incomplet tant qu'un traité sur le canon ne l'aurait pas accompagné ; car ses lecteurs, même les mieux convaincus pouvaient toujours, après m'avoir entendu prouver par toute l'Ecriture que « toute l'Ecriture est divine-

[1] Avant-propos au 2e vol. du *Canon*.

ment inspirée, » objecter qu'il leur resterait encore à savoir si Daniel, Esther, le Cantique des cantiques, ou tel autre livre de l'Ancien Testament, appartiennent à cette Ecriture inspirée; si l'épître de Jude, celle de Jacques, la seconde de Pierre, les dernières de Jean, ou tel autre livre inscrit au Nouveau Testament, en fait bien légitimement partie, et si l'on a d'ailleurs une suffisante certitude que tous les livres apocryphes en doivent être absolument exclus.

Tant que ces questions ne sont pas nettement résolues, et que nous restons dans le vague sur la réponse qu'on doit y faire, notre privilége de posséder une Bible inspirée demeure illusoire, ou du moins compromis . . . .

Mais, bénissez-en Dieu, *frères chrétiens;* ce n'est pas là que vous en êtes ; car le Dieu des saints prophètes a préparé de meilleures choses pour le peuple des croyants.

Vous avez des preuves abondantes, et vous avez aussi, nous venons vous le montrer, des garanties divines; car, si votre confiance dans cette Ecriture qui fait la règle et la joie de votre foi, repose d'un côté sur les raisons humaines les plus solides ; de l'autre, elle est invitée à s'appuyer avant tout sur des raisons de Dieu plus solides encore.

C'est donc aux chrétiens, c'est à ses frères, que Gaussen s'est adressé dans ses principaux ouvrages[1]. Faut-il le regretter? peut-on faire mieux, et l'apologétique adressée aux incrédules a-t-elle quelque chance de succès? Grande question, à laquelle il vaudrait bien la peine de consacrer quelques pages; elle absorberait des volumes. Pour moi, d'accord avec tous les chrétiens, je crois que le Saint-Esprit seul transforme un homme, d'incrédule en croyant. Je ne crois donc au succès certain d'aucune méhode, historique ou mystique, n'importe; ce qui ne m'empêchera pas d'ajouter qu'il est indispensable à l'Eglise et à ses docteurs de faire de l'apologétique pour les inconvertis. Tenter cette grande entreprise, aspirer à la découverte d'une méthode qui fasse éclater aux yeux du monde lui-même la vérité et l'excellence du christianisme, me paraît une tâche à laquelle l'Eglise doit se vouer ; que dis-je? à laquelle elle ne peut autrement que vaquer tous les jours, étant tous les jours attaquée par un scepticisme et une incrédulité qu'elle ne pourrait sans péché regarder avec indifférence.

Vinet a dit :

Les apologies du christianisme ont été ordinairement, du plus au moins, des ouvrages de circonstance . . . . .

On peut concevoir néanmoins un autre genre d'apologie. Celle-ci n'attendrait pas la provocation; elle provoquerait; elle n'aurait pas égard au besoin d'un siècle, mais au besoin de tous les temps; elle n'attaquerait pas une espèce d'incrédulité; mais ayant exhumé du fond de l'âme humaine le principe de toutes les incrédulités, elle les envelopperait toutes, elle devancerait celles qui sont à naître, elle préparerait une réponse à des objections qui n'ont point encore été prononcées; pour cela, on la verrait peut-être pénétrer plus avant dans le doute que les plus hardis douteurs, creuser sous l'abîme qu'ils ont creusé, se faire incrédule à son tour d'une incrédulité plus déterminée et plus profonde; en un mot, ouvrir, élargir la plaie dans l'espérance d'atteindre le germe du mal et de l'extirper. Ce genre d'apologie est tellement à part qu'elle demande un autre nom; la religion ne se présente pas en avocat, mais en juge; la robe de deuil du suppliant fait place à la toge du préteur; l'apologie n'est plus justification seulement, mais éloge, hommage, adoration; et le monument qu'elle élève n'est pas une citadelle, mais un temple.

Fonder cette apologétique doit être à mon sens l'un des buts du croyant savant. Quoi qu'il en soit, Gaussen n'a pas fait cette tentative. Il est allé, dirai-je, au plus pratique ou au plus pressé; mais dans le cercle où il s'est volontairement renfermé, il a fait une grande et belle œuvre.

[1] Cependant voici ce qu'il dit au commencement du 2e volume. « Dans nos pages précédentes c'était indifféremment aux croyants et aux non-croyants que nos arguments étaient présentés, etc. » . . .

— Qu'on me cite parmi les contemporains un homme qui ait parlé de la Bible avec un amour plus vivifiant, un accent plus convaincu, une adoration plus communicative ! Qu'on m'en cite un qui ait rassemblé autour de nos livres saints un plus grand nombre de faits propres à en relever la dignité à tous les yeux. Est-il possible de le lire sans être saisi d'une vénération plus profonde pour les Ecritures, et surpris de tant de faits dont on n'avait pas senti jusqu'alors toute la valeur ? Ah ! si Gaussen n'a pas, au point de vue scientifique, fait une œuvre complète, peut-être a-t-il fait mieux, une œuvre de foi et d'amour ! Sa science ne s'est pas adressée avant tout aux philosophes ; mais elle a été celle de la conviction. Aussi, que de bien n'a-t-elle pas produit ! Que d'âmes rassurées, rafraîchies, saintement émues à cette voix éloquente ! On a beaucoup parlé de la preuve mystique, écoutez comment Gaussen sait en parler lui-même, et dites si personne a mieux exprimé que lui la puissance spirituelle de la Bible :

Allez chercher, dans les biographies de ces hommes qui furent grands au royaume de Dieu, le moment où ils passèrent de la mort à la vie; interrogez, autour de vous, sur le même fait, les chrétiens qui ont à leur tour éprouvé cette vertu de la parole de Dieu; ils vous rendront tous un témoignage unanime. — Lorsque la sainte Ecriture, s'emparant de leur conscience, vint les abattre au pied de la croix et leur y révéler l'amour divin, ce qui les saisit, ce ne fut pas l'ensemble de la Bible, ce ne fut pas un chapitre; ce fut un verset; oui, une parole, qui fut pour eux comme l'humble et puissant bouton d'une pile électrique dont les disques monteraient au ciel, ou comme la pointe d'une épée que manierait la main même de Dieu. Ils la sentirent vivante et efficace. C'était une vertu d'en haut qui se concentrait dans une seule parole, et qui la faisait devenir pour eux « comme un feu, dit l'Eternel, et comme un marteau qui brise la pierre. » — Ils avaient lu, dans le moment du besoin, un psaume, ou quelques paroles des prophètes, ou quelques sentences des Epîtres, ou quelques écrits de l'histoire sacrée; et pendant qu'ils lisaient, voici, une parole était venue saisir leur conscience avec une force inconnue, entraînante, irrésistible. — Ce n'était qu'un mot, mais ce mot restait sur leur âme; il y parlait, il y prêchait, il y retentissait, comme si toutes les cloches de la cité de Dieu se fussent ébranlées pour les appeler au jeûne, à la génuflexion, à la prière, à la rencontre de Jésus-Christ ! — Ce n'était qu'un mot; mais ce mot était de Dieu ! — Ce n'était qu'une des cordes les plus chétives en apparence de la harpe descendue du ciel; mais cette corde était tendue à l'unisson du cœur de l'homme ; il en sortait des tons inattendus, des accords tout-puissants, qui remuaient tout leur être; et ils sentaient alors que ces tons sont miraculeux, que ces accords viennent du ciel. Ils y avaient reconnu l'appel de Jésus-Christ.

On ne s'étonnera pas que tant d'éloquence et de chaleureuse poésie, mises au service d'une cause chère à tous les cœurs chrétiens, aient fait de la *Théopneustie* l'un des livres les plus populaires et les plus répandus. La thèse que Gaussen soutenait, l'Ecriture est pleinement inspirée, *quoad verba*, jusqu'aux mots mêmes, a caractérisé franchement sa figure parmi les hommes qui s'occupent de la science chrétienne. Son livre est devenu classique dans les pays de langue anglaise [1], et les combats les plus vifs se sont livrés autour de ce drapeau. Impossible aujourd'hui, après Gaussen, de Gasparin et Schérer, de ne pas tenir compte de la Théopneustie. Ce livre, qui fut une date dans la vie de son auteur, en est une aussi dans l'histoire du réveil. Le *Canon des saintes Ecritures* a eu moins de retentissement. Tandis que la Théopneustie a eu deux éditions françaises et

[1] Je parcourais l'autre jour une Dogmatique qui vient d'être publiée à New-York sous le titre « *Outlines of theology*. » Le chapitre consacré à la doctrine de l'inspiration n'est pour le fond, et quelquefois même pour la forme, presque pas autre chose que la théopneustie de Gaussen.

trois traductions anglaises, les deux derniers volumes publiés par Gaussen ont été traduits en anglais, mais ont fait relativement moins de bruit sur le continent. Pourquoi? avant tout, selon moi, parce que l'auteur n'a pas suffisamment tenu compte dans cet ouvrage des objections et des méthodes de la nouvelle école. Quoi qu'il en soit, il n'est point de croyant qui, lisant ces deux volumes sans prévention, ne sente son attention captivée par un grand nombre de faits éloquemment rappelés, et son admiration pour les Ecritures vivement réveillée. Si l'on peut concevoir une tâche plus vaste que celle de consolider la foi des chrétiens, avoir accompli celle-ci, c'est avoir saintement dépensé sa force et sa vie. En ce sens, Gaussen eût pu dire : « J'ai accompli la tâche que tu m'as donnée à faire. » Heureux celui qui écrit ces lignes, si dans les limites tracées à sa petitesse, il pouvait jamais en dire autant !

On le voit, Gaussen a renfermé son activité dans un champ fécond sans doute, mais cependant restreint, de la science théologique. Il a été moins un homme de raisonnement qu'un homme de cœur, d'imagination et de foi. Préoccupé de la pureté de la doctrine, il a proclamé hautement l'autorité de la Bible. C'est sur ce roc qu'il a planté sa tente, et qu'il a de toutes parts appelé ses frères à planter la leur. Se défiant de ce qui sentait la philosophie, attaché de cœur aux grandes traditions dogmatiques de la chrétienté, il n'a pas accepté les nécessités spéculatives faites par la polémique incrédule aux théologiens croyants. D'un côté s'il a manqué quelque chose en ses écrits apologétiques, c'est la justification de la méthode qu'il préférait suivre. S'il a, d'un autre côté, puissamment agi sur l'Eglise, c'est par ses connaissances historiques, par sa vigoureuse initiative, par sa foi pleine d'ardeur et de spiritualité, par son amour enfin pour cette Bible dont il avait vraiment fait « une lampe à ses pieds et une lumière à son sentier. » Je ne pense pas que personne puisse regretter sérieusement l'influence qu'il a exercée à cet égard, et ne pas bénir Dieu d'avoir donné un tel homme à nos églises. Prenons garde à nos préoccupations critiques ; nous avons parfois un mécontentement qui ressemble à s'y méprendre au malaise du scepticisme. Les affirmations tranchées nous font peur. Dans notre excessif besoin de mettre partout des réserves, nous oublions qu'on est fort par ce qu'on affirme, non point par ce qu'on nie, et qu'il nous sera fait, non selon notre critique, mais selon notre foi. Ne craignons pas de le dire, si l'avenir appartient à quelqu'un, ce n'est point aux âmes flottantes, c'est à celles qui, franchement, proclameront les affirmations hardies de la foi chrétienne.

(La suite prochainement.)

C. PRONIER.

ÉDUCATION.

L'école du dimanche.

I

Importance des Ecoles du dimanche. — Diversité de méthodes. — Faits et principes directeurs. — Sommaire du présent écrit.

On ne conteste plus, dans le monde religieux, l'importance des *écoles du dimanche* comme moyen efficace d'annoncer l'Evangile aux petits, et de le faire pénétrer par là même dans la masse de la population. Les faits parlent, et tous ceux qui sont attentifs aux progrès de l'Evangile peuvent aisément reconnaître que, parmi les moyens que Dieu s'est plu à bénir, *l'école du dimanche* ne tient pas le dernier rang. Aussi sent-on toujours plus le besoin d'attaquer le mal à sa racine, et, selon l'ordre formel de notre Dieu, d'instruire le jeune enfant dès l'entrée de sa voie. Bénissons le Seigneur de ce que tous ceux qui aiment réellement les enfants, désirent les placer,

d'aussi bonne heure que possible, sous l'influence sanctifiante de la vérité de Dieu.

Mais l'accord qui existe entre les chrétiens sur la nécessité de mettre l'enseignement religieux à la portée de tous les enfants, n'est plus le même quand il s'agit de choisir la meilleure méthode pour atteindre ce but. Cela se comprend facilement et nous sommes loin de nous en plaindre. Nous désirerions seulement, vu l'importance du sujet, dire notre manière de penser à cet égard. N'est-ce pas un devoir pour chacun de faire connaître à ses frères ce qu'il croit être bon et utile, sauf à modifier sa pensée après avoir pris connaissance de celle d'autrui ? Nous ne venons pas parler en docteur à nos pères et à nos frères de l'œuvre bénie de l'enseignement religieux des enfants, mais en humble collègue dans cette belle tâche, et dans le désir de chercher avec eux les meilleurs moyens à employer pour atteindre le but que nous nous proposons tous, savoir, *le salut de nos enfants.*

Nous dirons tout d'abord, et cela sans arrière-pensée, que dans chacune des méthodes dont nous allons parler, il y a des choses excellentes, et que le plus souvent l'efficacité d'une méthode dépend beaucoup plus du zèle et des talents de ceux qui en font usage, que de l'excellence de la méthode prise en elle-même. Cela est tellement vrai que nous avons vu quelquefois celle qui soulevait dans notre esprit les plus sérieuses objections, obtenir de meilleurs résultats que telle autre que nous aurions voulu mettre à la place. Toutefois, et malgré cet aveu, nous désirons présenter dans ces pages le procédé qui, en général et toutes choses égales d'ailleurs, amènerait, croyons-nous, les résultats les plus réels et les plus étendus.

Rappelons maintenant quelques faits, indiquons quelques principes qui doivent nous servir de fil conducteur dans nos recherches ultérieures.

Le programme que veulent réaliser les amis de l'évangile au moyen des écoles du dimanche, est immense. En effet, il ne s'agit de rien moins que de placer *tous* les enfants, et cela dès leur plus tendre enfance, sous l'influence d'une âme chrétienne et d'un enseignement vraiment religieux et biblique. Quand on pense que la plupart des parents, auxquels incomberait cette tâche, la négligent complétement ou la remplissent mal, on comprend facilement quel grand nombre de personnes sérieuses et dévouées seraient nécessaires, pour répondre convenablement à tous les besoins de cette mission.

D'un autre côté, nous savons tous qu'un travail un peu considérable s'accomplit plus facilement lorsqu'il est réparti entre plusieurs, qu'il en est même qu'on ne peut entreprendre qu'à cette condition; et à notre avis, celui dont nous nous occupons est un de ceux-là. Ajoutons enfin que vu la faiblesse de notre foi et le découragement qui s'empare si facilement de notre pauvre cœur, il est souvent nécessaire que nous soyons soutenus dans nos efforts pour le bien, par le zèle et le bon exemple de tous ceux qui aiment avec nous le seigneur Jésus et qui désirent travailler dans son champ.

Ces faits reconnus, ces principes posés, recherchons quelle sera la méthode qui en tiendra le mieux compte, et leur trouvera une plus facile application.

Nous dirons d'abord quelques mots sur les deux méthodes dont on fait usage dans nos contrées, en indiquant les objections qu'elles font naître dans notre esprit. Puis nous exposerons la méthode des groupes que nous leur préférerions, partout où elle serait applicable ; nous indiquerons quelques-uns des avantages qui en résultent et nous répondrons aux objections que l'on a élevées contre cette organisation. Un dernier chapitre indiquera à quelles conclusions pratiques nous désirerions arriver immédiatement.

Notre tâche est délicate, nous le sentons

bien ; aussi réclamons-nous, d'une manière spéciale, le secours de notre Dieu et l'indulgence de nos lecteurs.

II

Exposition de la méthode dite : « Culte pour les enfants » ou enseignement collectif. — Objections contre cette méthode.

L'organisation d'un culte spécial pour les enfants, introduite dans ce pays-ci par le réveil religieux, a remplacé dans quelques localités l'usage des catéchismes du dimanche contre lequel on élevait, avec raison, de très graves objections. Qu'on nous comprenne bien, toutefois: nous ne sommes point opposé aux catéchismes en eux-mêmes, pourvu qu'on les destine aux enfants de 14 à 16 ans environ. A cet âge-là, et lorsque les élèves ont appris en détail les choses dont on veut leur faire la synthèse, un enseignement systématique de la religion donné par des hommes spéciaux, est certainement d'une grande utilité. Mais nous croyons aussi que, lorsque manquent les éléments qui doivent servir de base, un enseignement pareil est bien peu fructueux. Mais revenons à notre sujet.

Pour le « service » dont nous parlons, on réunit dans un même local les enfants de tout âge et on leur enseigne, sous forme de discours simples entremêlés d'interrogations, les vérités essentielles du christianisme. Dans cet enseignement, on fait usage de la Bible, que l'on explique et qu'on illustre par des comparaisons et des anecdotes piquantes. Cet excercice, toujours précédé et suivi du chant et de la prière, est, dans quelques endroits, jugé tellement intéressant, qu'un grand nombre d'adultes le suivent régulièrement. M. Gaussen à Genève, d'autres ailleurs ont fait ou font e core usage de cette méthode avec succès. Un certain nombre de dames suivent aussi la même marche, mais c'est ordinairement parce qu'il leur est impossible de se faire aider dans leurs localités respectives.

Nous commencerons par dire que cette manière de parler aux enfants présente de grands avantages, qu'il est à peine besoin de signaler, tant ils sont frappants. Le seul fait d'avoir un culte spécial pour les enfants est déjà une heureuse idée. Organiser les divers excercices dont se compose un culte, de manière à ce que les enfants puissent y prendre une part active et ainsi élever leurs jeunes âmes vers leur Dieu-Sauveur ; leur parler à eux-mêmes, directement et exclusivement, dans un langage à leur portée, sur les choses qui concernent leur salut éternel ; leur annoncer l'amour de Dieu, et leur faire comprendre qu'il y a déjà pour eux des devoirs à remplir sur la terre pour répondre à cet amour, etc. : tout cela doit excercer une influence extrêmement précieuse sur tous ceux qui ont le privilége d'assister à de semblables réunions.

Toutefois, nous croyons devoir indiquer les objections qu'une semblable méthode fait naître dans notre esprit, surtout quand elle est la *seule* employée pour l'instruction religieuse des enfants. Nous disons la seule, car nous pensons qu'il serait en tout cas très désirable que de temps en temps, et régulièrement lorsque les enfants ont atteint un certain âge, on eût pour eux des services analogues.

1° Il est impossible qu'un tel enseignement soit à la portée de *tous* les enfants. Celui qui leur parle, étant toujours entraîné à s'adresser aux plus développés de ses jeunes auditeurs, il s'ensuit qu'une partie des enfants ne peuvent comprendre ce qui est dit, et s'habituent ainsi à *écouter* sans *comprendre,* ou peut-être, ce qui est encore pire, à *assister* sans *écouter*. La raison principale pour laquelle on a établi un culte pour les enfants, est ainsi annulée en partie. Le mal sera le même, et peut-être plus grand encore, si le prédicateur s'efforce de se mettre à la portée des plus jeunes de ses auditeurs.

2°-Les enfants nous semblent trop passifs dans un semblable exercice ; ils ne sont pas assez pris à partie : on les traite trop comme des adultes, défaut capital dans l'éducation de notre génération. Le directeur ne pouvant guère adresser que des questions générales, ou du moins les interpellations individuelles étant nécessairement fort rares pour chaque enfant, il en résulte que l'attention des élèves est moins sollicitée et que leur esprit ne risque que trop d'errer loin du sujet dont on leur parle.

3° Pour pouvoir intéresser un nombreux auditoire d'enfants et leur faire, en même temps, un bien réel, il faut des dons spéciaux qui se trouvent rarement, même chez les pasteurs. Les hommes dont nous avons parlé ne sont pas abondants, et cependant quand on n'a que des hommes peu aptes à un semblable enseignement, on expose les enfants à s'ennuyer là où, au contraire, ils devraient être entraînés à former de bonnes et fortes résolutions.

4° On laisse dormir, par cette méthode, les dons précieux que Dieu a accordés aux autres membres de son Eglise. Cette objection, pour nous, est une des plus sérieuses contre le système dont nous nous occupons dans ce moment, et cela, même au point de vue des enfants ; car nous croyons qu'une œuvre de Dieu à laquelle n'est employée d'une manière obligatoire qu'une seule personne, de laquelle, par conséquent, peu se préoccupent réellement, a bien moins de chances de prospérité spirituelle. Le bien que recevrait l'Eglise entière par le moyen des membres engagés dans une œuvre semblable, rejaillirait inévitablement sur ceux qui en auraient fourni l'occasion.

5° Une surveillance affectueuse est souvent nécessaire, toujours désirable, en dehors des exercices religieux, pour que ceux-ci puissent porter tous leurs fruits, moyennant la bénédiction d'en haut. Une heure par semaine, quelque bien employée qu'elle soit, est bien peu, si le reste du temps se passe sous une influence pernicieuse, ou du moins opposée à celle de l'école du dimanche. Or, cette surveillance dont nous parlons est complétement impossible, quand toute l'œuvre repose exclusivement sur une seule personne.

6° On l'a dit souvent, et nous sommes toujours plus convaincu de la vérité de cette observation, le grand mal de l'Eglise, de nos jours, c'est sa disposition à la paresse spirituelle, sa tendance à laisser à quelques-uns de ses membres le soin de l'édifier et de l'étendre. Elle oublie que Dieu a réparti ses dons parmi tous les membres de son peuple, et que plus ces dons seront mis en exercice, plus l'Eglise recevra d'édification et étendra le règne du Sauveur. Tout ce qui irait à favoriser cette disposition à la paresse nous paraîtrait profondément regrettable. Or, n'est-ce pas là un défaut du système que nous combattons en ce moment, puisqu'il ne pousse pas au travail ceux qui pourraient y prendre part ?

III

Méthode mixte. — Organisation des groupes et rôle des moniteurs d'après ce système. — Objections contre une telle organisation.

Les objections que l'on peut formuler contre le système de l'enseignement collectif ont été reconnues, car, depuis quelque temps déjà, on a cherché, par une *méthode mixte,* ainsi qu'on la désigne généralement à combler les lacunes et à prévenir les dangers que nous venons de signaler. On conserve bien encore le rôle principal à l'enseignement général ; mais on y ajoute celui des groupes, qui est donné par des moniteurs. Voici, pour l'ordinaire, comment la chose se pratique.

Le directeur de l'école, presque toujours un pasteur, choisit lui-même, chaque dimanche, la leçon qu'il désire expliquer à ses élèves. Cet enseignement a lieu à la fin

de l'école, et dure une demi-heure environ. Le moniteur de chaque groupe doit, le dimanche suivant, faire répéter ou résumer cette même leçon, en y ajoutant les applications qui lui semblent découler naturellement du sujet. Ce sont aussi les moniteurs qui font réciter les versets choisis et indiqués par le directeur. Le chant et la prière, par lesquels commence et finit l'école, se font en commun et sous les soins du directeur; quelquefois cependant, le commencement est laissé aux moniteurs, le pasteur ne venant que pour l'explication générale, qui souvent même est considérée comme le vrai commencement de l'école.

Les avantages de cette méthode nous paraissent supérieurs à ceux de la précédente. Ici paraît l'élément nouveau du moniteur, lequel sous une bonne direction peut avoir des résultats précieux. Le fait que le pasteur introduit toujours la leçon et l'explique aux enfants en présence des moniteurs, est une garantie que ceux-ci auront au moins une certaine préparation pour leur tâche du dimanche suivant, et se trouveront même dans l'obligation morale de ne pas être trop au-dessous de leur mission, puisque leurs élèves ont entendu les mêmes choses qu'eux. Il est incontestable aussi que repasser, résumer, avec des enfants, une leçon qui leur a été donnée huit jours avant, doit avoir une bonne influence sur leur esprit et sur leur cœur, pourvu, sans doute, que la chose soit faite avec tact et intelligence. Nous ne devons pas oublier, non plus, que cette marche est beaucoup plus facile dans l'application, et dans bien des cas la seule praticable, vu les circonstances des personnes engagées dans cette œuvre.

Malgré ces avantages réels, que nous reconnaissons volontiers, nous avons quelques observations critiques à présenter sur une telle organisation.

Elle place les moniteurs dans une position trop dépendante, trop subalterne, ce qui doit nuire nécessairement à leur propre développement et à leur influence sur leurs élèves. Voilà notre grande, notre seule objection. Nous allons essayer de l'exposer avec quelque détail.

1° Cette organisation nuit au développement du moniteur, avons-nous dit. En effet, n'ayant pas l'initiative de l'enseignement, il ne s'y prépare plus aussi consciencieusement, et se contente ordinairement de répéter quelques-unes des idées émises par le directeur. C'est là une tendance naturelle à laquelle le moniteur se laissera facilement aller, même à son insu.

2° La tâche étant de beaucoup simplifiée, il sait que sa responsabilité en est diminuée d'autant, et son intérêt pour l'œuvre qu'il accomplit décroît dans la même mesure.

3° N'ayant le plus souvent rien de nouveau à dire à ses élèves, il ne se sent pas aussi lié, ni aussi obligé d'aller à l'école, et il s'y fait plus facilement remplacer sous le moindre prétexte. Insensiblement, et presque sans s'en rendre compte, il réduit son rôle à faire réciter les versets indiqués et à présenter quelques questions générales sur la leçon du dimanche précédent. Cet exercice, n'ayant pas été préparé avec soin, sera fait *en attendant* l'explication générale, que tous, maîtres et élèves, considèrent au fond comme constituant réellement l'école; et les enfants ne seront pas les derniers à apprécier à sa juste valeur cette espèce d'introduction. Nous ne voulons pas dire que telles seront les dispositions de tous les moniteurs d'une école ainsi organisée; loin de là, car il y toujours des âmes qui savent éviter les piéges du système dans lequel elles sont engagées; mais il est bien à craindre que ce ne soit l'exception plutôt que la règle.

4° Avec une telle organisation, on aura plus rarement, vu le rôle très restreint qu'ils ont à y jouer, des moniteurs capables, qui prendront leur œuvre à cœur, et sauront s'y préparer avec courage et sérieux; car c'est toujours à proportion de la grandeur

d'une tâche que se développent, chez celui qui la remplit, tous les dons qui sont en lui à l'état latent.

5° Mais cette position du moniteur n'est pas seulement nuisible à celui qui enseigne; elle l'est aussi aux élèves, qui ne voient dans celui qui les instruit qu'un simple *répétiteur*, et qui ne reçoivent son enseignement que sous toute réserve et avec moins de confiance.

6° Il peut même arriver que les élèves se souviennent mieux que leurs moniteurs, des détails qui ont été donnés par le directeur général, et l'on peut comprendre dans quelle position fâcheuse le moniteur se trouvera alors placé vis-à-vis de ses élèves. Quand on veut former des répétiteurs, soit pour l'enseignement militaire, soit pour l'enseignement mutuel dans les écoles primaires, on se garde bien de les préparer en présence de ceux à la tête desquels on veut les placer; en agissant ainsi, on rendrait leur tâche plus difficile et, dans quelques cas, même impossible. Nous devons de même, dans nos écoles du dimanche, prendre toutes les précautions pour relever la considération des maîtres dans l'esprit des élèves, vu que lorsque la confiance manque ou faiblit chez ces derniers, les résultats sont bien compromis.

7° Nous pouvons ajouter enfin que cette organisation suppose, à la tête de l'école, un pasteur capable à la fois de la bien organiser et d'intéresser les enfants par ses discours: deux choses qui ne vont pas souvent ensemble, et qu'on aurait tort d'attendre de beaucoup d'hommes. Les pasteurs ne pouvant pas d'ailleurs, le plus souvent, s'occuper activement des écoles du dimanche, il en résulte qu'il faut les placer entre les mains des laïques. Mais il est rare d'en trouver qui puissent parler à une nombreuse école de manière à intéresser tous les enfants, tandis qu'il sera plus facile d'en avoir qui pourront la diriger simplement d'après le système des groupes, tel que nous allons l'exposer dans le chapitre suivant.

En résumé, il nous semble que les avantages que nous avons reconnus dans la méthode mixte, ne compensent pas les conséquences fâcheuses que nous venons de signaler et que, généralement parlant, nous croyons presque inévitables.

IV

Exposition détaillée du système des groupes. — La classe des petits enfants; — celle des enfants qui savent lire; — l'exhortation générale. — La réunion de préparation pour les moniteurs; — leurs réunions mensuelles. — Conférences pour les jeunes gens et pour les jeunes filles; — réunions d'adultes.

Les enfants (garçons et filles) sont répartis en deux grandes classes. Dans la première se trouvent réunis à part dans une salle spéciale tous ceux *qui ne savent pas lire* couramment. On leur raconte les principaux faits de la Bible, sur lesquels on leur adresse beaucoup de questions afin de rendre l'exercice plus attrayant et plus profitable. Le chant joue un grand rôle dans cette classe enfantine: il doit être employé toutes les fois que l'attention des enfants est un peu fatiguée. On leur enseigne à tous à la fois un verset de la Bible; cet exercice les intéresse vivement et les tient en éveil. Des explications de gravures bibliques, ainsi que de simples récits sur les missions, trouvent également leur place dans cette école élémentaire.

Ces enfants sont placés sous la direction de deux personnes bien qualifiées, qui se partagent la tâche, soit temporairement, soit d'une manière permanente si leur goût et leurs dons l'exigent. Tandis que l'une a la direction du chant, de la prière, de la discipline en général, l'autre est chargée de l'enseignement et des questions qui l'accompagnent toujours. Il est essentiel qu'une seule personne ne soit pas chargée de toute

la tâche; car la lassitude, la préoccupation de la discipline chez l'instructeur nuisent à l'enseignement et au bien des enfants. Nous supposons cette classe élémentaire composée d'une trentaine d'élèves.

Les enfants *qui savent lire* sont divisés en petits groupes de 6 à 8 élèves, placés chacun sous la direction d'un *instructeur*. L'école s'ouvre par le chant et la prière, après quoi, les instructeurs font réciter dans leurs groupes respectifs les versets qui ont été expliqués le dimanche précédent; puis ils expliquent la leçon du jour. Une demi-heure au moins est accordée pour cette explication. Enfin, après le chant d'un cantique, le directeur général, ou tout autre désigné par lui, adresse quelques questions aux enfants sur la leçon du jour qui vient de les occuper dans leurs groupes. Cette partie de l'école se modifie suivant les dons du directeur. S'il ne peut intéresser les enfants, il se contente de terminer l'exercice par la prière; mais, dans ce cas, il accorde quelques minutes de plus à l'instruction dans les groupes. Il en est de même pour la séance du matin dans les écoles qui en ont deux par dimanche. Alors dans celle de l'après-midi, après quelques minutes passées dans les groupes, le directeur parle lui-même aux enfants sur différents sujets religieux, et une fois par mois sur les missions[1]. Lorsque le directeur a le don de parler aux enfants, et qu'il n'y a qu'une seule séance d'école par dimanche, il résume pendant 15 à 20 minutes la leçon donnée dans les groupes. Quelquefois il adresse des questions auxquelles tous les élèves sont appelés à répondre simultanément; d'autrefois il fait ressortir les idées essentielles qui se trouvent dans le sujet; d'autrefois enfin, c'est une idée seule qu'il illustre par des comparaisons ou par des faits piquants, propres à intéresser les enfants et à les placer sous une impression sérieuse.

Tout cela, nous le répétons, dépend de celui qui dirige l'école, car celle-ci peut marcher lors même que le directeur ne dit rien aux enfants, pourvu seulement qu'il sache maintenir l'ordre et la discipline. L'école se termine par le chant et la prière: chaque moniteur est tenu d'être auprès de son groupe tout le temps de l'exhortation générale, et même d'accompagner ses élèves jusqu'au dehors de la salle, afin de maintenir l'ordre et la tranquillité.

On nous dira peut-être que si les groupes n'ont pas d'autre lien entr'eux que le chant et la prière, il serait préférable de les organiser en petites écoles séparées, qui se réuniraient chez les différents moniteurs; l'intimité pourrait alors être plus grande et le succès plus réel.

Nous sommes loin de méconnaître les avantages d'un pareil système, et en l'absence d'une grande école nous le recommanderions chaleureusement; mais quant à remplacer celle-ci, non. Voici pourquoi.

Pour poursuivre *seul* une œuvre d'évangélisation, il faut un courage moral dont peu de chrétiens sont capables; même chez les plus dévoués, un certain frottement est nécessaire pour qu'ils aient tout le zèle désirable. D'ailleurs en travaillant collectivement à une œuvre, on fait du bien à ses coassociés et on en reçoit d'eux. Il serait donc téméraire de vouloir, sans nécessité, se priver de cette bonne influence.

Mais les inconvénients des petites écoles sont encore plus grands pour les élèves que pour les maîtres. Chacun sait que les enfants aiment à aller là où il y a beaucoup de monde et une certaine animation; il semble qu'à leur âge c'est presque un besoin. On court donc le risque de n'avoir dans les petites écoles que les enfants dont les parents prennent un soin particulier, ou qui sont déjà sous une bonne influence; c'est-à-dire ceux qui ont le moins besoin de nos écoles.

[1] Remarquez que dans cette espèce de méthode mixte, l'instructeur a toujours pour la séance du matin l'initiative de l'enseignement, et n'est jamais un simple répétiteur.

Le chant, partie importante des écoles du dimanche, ne devient aussi réellement attrayant pour les enfants que s'il y a un certain nombre d'entr'eux qui s'y exercent ensemble.

Ces considérations nous disposent à conclure qu'une école n'offre *toutes* les conditions de succès que si elle réunit environ une centaine d'enfants, sous la direction d'une quinzaine d'instructeurs, hommes ou femmes. Il y a des choses d'ailleurs qui ne peuvent se faire que dans une école un peu nombreuse; ainsi l'organisation d'une bonne bibliothèque, les visites occasionnelles ou périodiques de divers pasteurs pour parler aux enfants, un service régulier pour les missions, etc.

Nous dirons, en terminant, que les grandes et les petites écoles nous paraissent destinées à jouer le même rôle que les réunions religieuses publiques et les particulières; elles sont destinées, chacune, à satisfaire des besoins importants, elles sont utiles à leur place, mais elles ne peuvent pas se remplacer l'une par l'autre.

Nous devons maintenant parler de la réunion de préparation des instructeurs; réunion importante, car d'elle dépend, en grande partie, le succès de l'école. Mais tout d'abord nous voudrions montrer la convenance et l'utilité d'une semblable préparation.

Tous ceux qui s'occupent de l'enseignement savent combien il est nécessaire de s'y préparer avec soin. Les instructeurs les mieux doués sont en général les plus convaincus de cette nécessité, et le fait que c'est à des enfants qu'ils parlent ne fait que la rendre plus impérieuse à leurs yeux. Mais cette préparation n'est pas facile pour la généralité des instructeurs: ils ont souvent peu de secours à leur portée; ils se trouvent embarrassés sur l'usage à faire de la portion de la Parole de Dieu qu'ils doivent expliquer; il arrive même aux plus zélés d'entr'eux que, n'ayant pas une heure fixée d'avance pour étudier la leçon, ils renvoient jusqu'au dernier moment, et ne peuvent plus qu'y jeter un coup d'œil rapide et insuffisant. Les réunions de préparation ont pour but non-seulement de faciliter cette étude, mais aussi de l'imposer en quelque sorte à tous les instructeurs.

On parle souvent de l'utilité qu'il y a pour chacun de profiter des lumières de ses frères et de fortifier ainsi la communion des saints; mais les simples fidèles ont peu d'occasion d'échanger leurs pensées sur des sujets religieux. Eh bien, les réunions de moniteurs, bien dirigées, peuvent admirablement servir à établir ces rapports sanctifiants entre les chrétiens qui y prennent part.

Enfin, on éprouve le besoin de formuler sa pensée avant de l'exprimer; un prédicateur a besoin de méditer, d'écrire même son discours, pour se sentir réellement maître de son sujet. L'instructeur d'une école de dimanche a également besoin de donner un corps à sa pensée, c'est-à-dire qu'un exercice oral préparatoire lui est nécessaire pour posséder bien lui-même ce qu'il veut enseigner aux autres. La réunion des moniteurs lui procurera cet exercice. C'est là, c'est dans cette *école des instructeurs*, qu'il se familiarisera avec son sujet de manière à pouvoir ensuite parler d'abondance et sans hésitation.

Voici maintenant comment sont dirigées ces réunions de préparation:

Chaque semaine les instructeurs se réunissent, chez l'un d'entr'eux si possible, sous la présidence du directeur de l'école, pour étudier ensemble la leçon qui doit être expliquée dans les groupes le dimanche suivant. La réunion est dirigée de manière à ce que chaque membre y prenne une part active, soit en communiquant le résultat de ses études particulières, soit en demandant des explications. Après avoir étudié successivement tous les versets dont se compose la leçon, le directeur résume le tout en faisant ressortir les vérités essenti-

elles dont on pourra faire l'application aux élèves. Chaque moniteur cherche à s'approprier ce qui a été dit, et à en faire le meilleur usage pous ses élèves en tenant compte de leur position particulière, de leur âge et de leur développement intellectuel et religieux. On s'attend à ce que chaque instructeur étudie lui-même le sujet avant de venir à la réunion de préparation, autrement une conversation sérieuse et profitable serait impossible. La conférence commence et finit par la prière.

Nous le répétons, on ne saurait apporter trop de soins à cette réunion de moniteurs. Sans elle la méthode des groupes ne produirait pas les heureux résultats dont nous avons parlé, et c'est à l'absence ou à la mauvaise direction de cette réunion préparatoire que l'on doit un grand nombre d'objections faites au système que nous défendons. Mais, dira-t-on, ces réunions sont chose fort difficile. Oui quelquefois, dans les commencements; mais bientôt on s'y attache, on en reçoit du bien et on les trouve si nécessaires qu'on tient à ne les pas manquer. Il ne faut pas oublier, cependant, que dans le domaine des choses morales, tout ce qui est utile est plus ou moins difficile, puisque la voie du bien est inévitablement une rampe plus ou moins pénible à gravir.

Outre la réunion de préparation, il y en a une autre mensuelle et dans laquelle on s'occupe de tout ce qui a rapport à l'administration et à la prospérité de l'école. C'est là que chaque moniteur fait connaître ce qu'il y a d'intéressant dans sa classe, les résultats des visites qu'il a faites à ses enfants pendant le mois écoulé, les améliorations qu'il désirerait voir apporter à certains détails d'organisation, etc. C'est alors aussi qu'on propose et reçoit les nouveaux moniteurs. C'est enfin dans cette réunion mensuelle que le secrétaire fait connaître l'état général de l'école, que le bibliothécaire donne des détails sur tout ce qui a rapport aux livres, journaux, etc., et qu'une fois par an on élit ou réélit, au scrutin secret, le directeur de l'école, le bibliothécaire, et le secrétaire-trésorier.

En Amérique, on n'a que la réunion hebdomadaire, dans laquelle on s'occupe d'abord des affaires d'administration et ensuite de la préparation de la leçon.

Nous passons sous silence tout ce qui concerne les récompenses, la discipline, la régularité, etc., vu que sur tous ces sujets la méthode des groupes n'offre rien de bien spécial.

Nous voudrions ajouter quelques mots sur les moyens que l'on pourrait employer pour retenir les enfants lorsqu'ils ont atteint l'âge de 14, de 16 ans, et au-dessus. On sent que c'est à cette époque de leur vie que les élèves de nos écoles devraient être le mieux entourés, vu qu'alors ils sont plus que jamais exposés à être entraînés dans la voie large du monde, du péché et de la perdition; mais la difficulté est grande. Essayons cependant de proposer quelques mesures; nous le faisons à l'occasion de la méthode des groupes, car seule elle en permet l'application.

Lorsque nos élèves ont atteint un certain âge, il est évident que nous ne devons plus les traiter comme lorsqu'ils sont encore jeunes; autrement ce serait ne tenir aucun compte de leurs besoins spéciaux, et les forcer à chercher ailleurs ce que nous ne savons pas leur donner. On devrait donc les réunir à part, et les placer par groupes de 10 à 15 élèves sous la direction de personnes bien qualifiées qui pourraient étudier la Bible avec eux; ou bien, là où la chose est possible, les réunir en plus grand nombre et leur faire entendre des récits et des discours spéciaux, soit par des pasteurs, soit par des laïques capables. Nous croyons que pour l'ordinaire le premier mode serait plus praticable et qu'il serait aimé des élèves. Les essais que l'on a faits, en Amérique, en Angleterre et même dans quelques parties de la France, montrent que

cet enseignement familier des groupes, cette Parole sainte expliquée dans une conversation toute simple, est particulièrement goûté par les jeunes gens. Mais les conférences spécialement à leur usage seraient aussi fort précieuses.

A cette occasion et comme moyen de prolonger l'action de l'école du dimanche, nous recommanderions aussi l'excellente habitude que l'on a dans une ville de ce pays. Chacune des personnes qui a la surveillance d'un groupe le réunit chez elle une fois dans la semaine, soit pour le chant, la lecture, la prière, soit pour une récapitulation de la leçon expliquée le dimanche précédent, soit enfin pour se livrer à un travail en commun, accompli en vue d'une bonne œuvre. Par ces réunions, il s'établit naturellement des liens précieux dont les personnes placées à la tête de cette famille adoptive peuvent, avec la bénédiction d'en haut, tirer un excellent parti.

Le prêt régulier de bons livres devrait aussi faire partie de ces moyens employés pour faire du bien à nos enfants et à leurs familles, et pour attacher les uns et les autres à nos écoles du dimanche.

Enfin, nos amis anglais ont eu la bonne pensée de réunir une fois par an tous les anciens élèves d'une école du dimanche. Cette réunion, qui n'est pas exclusivement religieuse, leur permet de retrouver leurs anciens protégés, de renouer connaissance avec eux, et de les suivre, au moins de loin en loin.

On trouvera peut-être que tout cela donnerait beaucoup à faire, exigerait un personnel nombreux et dévoué. Oui, mais, ainsi que nous l'avons fait observer, l'application du système des groupes formerait peu à peu ce personnel et rendrait toute l'œuvre dont nous parlons non-seulement possible, mais encore comparativement facile.

V

Avantages de la méthode des groupes, — pour les enfants, — pour les instructeurs, — pour l'Eglise entière.

L'application du système des groupes présente des avantages soit pour les enfants, soit pour les maîtres, soit même pour l'Eglise tout entière. Sans doute, les uns sont la conséquence des autres et ne peuvent être produits isolément, mais pour plus de clarté nous en parlerons séparément.

Pour les enfants, ces avantages sont les uns *intellectuels*, les autres *moraux*. — Les premiers résultent du simple fait que les enfants, étant classés d'après leur âge, peuvent mieux comprendre les explications qu'on leur donne sur la Parole de Dieu.

La première chose que l'on fait dans une école ordinaire, c'est de classer convenablement et avec soin les enfants; de cette opération dépend en bonne partie le succès de l'enseignement. Tel élève qui profitera très bien de certaines leçons perdrait son temps s'il devait en suivre d'autres qui seraient au-dessus ou au-dessous de son âge. Sans doute que nous ne devons pas mettre l'enseignement de la religion sur le même pied que l'enseignement séculier; cependant, toutes réserves faites, il est évident que la religion reposant sur des faits qu'il faut enseigner et faire comprendre, il est absolument nécessaire de tenir compte du degré de développement auquel sont parvenus ceux à qui l'on s'adresse.

L'enseignement donné dans de petits groupes peut être plus simple, plus individuel, plus intime, plus en harmonie avec les besoins des enfants. Les questions soit du maître, soit des élèves, sont plus nombreuses, et cet échange de pensées est singulièrement propre à captiver l'attention et à développer l'intelligence, ce qui est d'une grande utilité sous le rapport religieux,

car on n'apprécie guère ce que l'on comprend mal.

Mais les *avantages moraux* résultant de l'application de la méthode des groupes, sont plus marqués encore. Le maître qui n'a que quelques élèves sous ses soins, peut bien mieux connaître soit leurs dispositions naturelles, soit leurs circonstances particulières, d'où naissent des tentations et des besoins spéciaux. Il peut ainsi mieux approprier ses explications à l'état de ses élèves.

C'est surtout par le cœur que la religion est comprise; mais ce cœur ne s'ouvre généralement qu'à un enseignement affectueux; l'enfant surtout a besoin de sentir qu'il est aimé par celui qui l'enseigne, et quand ce point est gagné la conquête n'est pas éloignée. Or, il est difficile de trouver une occasion plus favorable de montrer cette affection que celle qui est offerte par le système des groupes. Là, l'enfant est mis en rapport plus personnel et plus immédiat avec celui qui veut gagner son âme à Jésus-Christ. Rien ne remplace cette action d'une âme pieuse sur une autre âme qui a besoin de le devenir, et qui à l'aurore de la vie s'ouvre facilement à l'influence d'un amour dévoué.

Ensuite l'œuvre n'est pas finie dans l'école. Les enfants qui la suivent sont, comme les autres, exposés à mille tentations, et se trouvent le plus souvent placés dans des circonstances défavorables pour y résister. Combien ne leur serait-il pas utile de sentir qu'un œil ami et sympathique veille sur eux; qu'une main leur est tendue pour les soutenir; que leurs difficultés sont connues, leurs efforts approuvés, et que leurs fautes affligent profondément celui qui désire et recherche leur vrai bien!

Mais le système des groupes, ou la division du travail, permet un tel patronage; que dis-je? il l'impose à celui qui s'est chargé de prendre soin de quelques enfants. Ce n'est pas pour lui un devoir seulement, c'est encore un besoin, un vrai bonheur duquel il ne voudrait pas se priver. Des milliers de chrétiens ont déjà fait cette heureuse expérience.

Quant aux avantages que la méthode des groupes procurent aux instructeurs, nous en avons déjà parlé. Résumons-nous donc ici brièvement.

C'est un besoin impérieux pour toute âme fidèle de faire quelque chose dans la vigne du Seigneur. Celui qui se soustrait à cette obligation s'expose à des souffrances morales et se prive volontairement d'abondantes bénédictions spirituelles. C'est par le travail surtout que nous développons les dons que Dieu nous a confiés; c'est en se mettant à l'œuvre que l'on est poussé à chercher le secours là où il se trouve.

Tous les chrétiens qui réfléchissent le savent bien; mais ils sont souvent arrêtés dans leur désir de travailler eux-mêmes à l'œuvre du Seigneur, parce qu'ils ne savent pas comment s'y prendre.

L'évangélisation proprement dite, la visite des malades, des pauvres, leur paraît au-dessus de leurs forces. Or, l'école du dimanche leur offre une occasion aussi facile que naturelle de faire valoir leurs talents et de satisfaire leurs besoins religieux. Un groupe de six à huit enfants ne les effraiera pas; personne, sauf les élèves, qui d'ailleurs n'en ont pas conscience, n'est témoin de leur inexpérience et de leur faiblesse. Chaque chrétien, du reste, peut après une sérieuse préparation, se hasarder sans trop de crainte, et celui qui l'essaie apprend beaucoup plus, en quelques dimanches employés ainsi activement, qu'il n'aurait pu le faire en suivant les meilleures prédications. L'enseignement reçu, quelque nécessaire qu'il soit, ne suffit point. La *prière* et l'*action*, l'*action* et la *prière*, voilà ce à quoi Dieu nous appelle, et les grands moyens dont il se sert pour nous enrichir.

Il est facile de comprendre que ce qui

est avantageux pour les individus, doit l'être aussi pour les églises dont ils font partie; cependant nous désirons présenter, à cet égard encore, quelques considérations.

On s'est plaint souvent, de nos jours surtout, qu'il y ait si peu de personnes disposées à aider les pasteurs, lors même que chacun reconnait que, leurs travaux se multipliant à l'infini, un homme seul ne peut les accomplir que très imparfaitement. En effet, pour nous protestants, un pasteur est un général d'armée, un architecte, un père de famille surtout; il doit diriger, conseiller ceux qui sont sous ses soins, en leur donnant à chacun quelque chose à faire. Comme on ne comprendrait guères qu'un général combattît seul, ou qu'un père de famille se chargeât de tous les ouvrages de la maison, aussi ne doit-on pas vouloir qu'un pasteur *fasse* à lui seul l'œuvre *à la tête de laquelle* Dieu et la confiance de ses frères l'ont placé.

Les efforts nouveaux qui se font actuellement dans les églises chrétiennes pour intéresser les simples fidèles à l'œuvre de Dieu, nous autorisent à penser que nous sommes à la veille d'entrer dans une nouvelle ère à cet égard. Seulement, jusqu'ici la plupart des églises semblent désirer de n'employer qu'une faible minorité de leurs membres, et, le plus souvent même, uniquement pour les choses de simple administration. Ces choses-là ont sans doute leur importance, mais il faut aller plus loin, et chercher à mettre à profit tous les dons qui se trouvent dans l'Eglise pour son édification et son extension.

Si ce sont-là des choses désirables, quel moyen plus propre pour en hâter la réaliration que l'organisation des écoles du dimanche comme nous l'avons exposée? Quelle bénédiction pour une localité tout entière, comptant, par exemple, environ mille habitants, que la présence d'une vingtaine de chrétiens employés, chaque dimanche, à instruire les 150 enfants dont pourrait se composer l'école du dimanche. Un tel nombre n'a rien d'extraordinaire et se trouverait facilement dans beaucoup de nos localités.

Outre les avantages immédiats que nous venons d'indiquer, il en est d'autres, moins appréciables, mais non moins réels pour l'avenir. Ceux qui s'emploient dans une telle école, y apprendront à parler avec intelligence des choses de Dieu devant le monde; ils auront senti le besoin de recevoir la sagesse d'en haut qui gagne les âmes; après avoir enseigné les enfants des autres, ils seront plus aptes à élever leurs propres familles, à accomplir les devoirs imposés à une âme qui, sur la terre, vit en vue du ciel.

VI

Objections contre la méthode des groupes. — Réponses à ces objections.

1re *objection.* Une semblable organisation rend impossible le culte, si nécessaire et si important, même pour les enfants.

Si par *culte*, on entend la prière, le chant en commun, l'exhortation adressée à tous les enfants réunis, nous avons tout cela dans le système des groupes. Mais si par *culte* on veut dire recueillement profond, adoration prolongée, méditation individuelle de la vérité révélée, alors nous dirons franchement qu'un tel culte est au-dessus de la portée des enfants; ils sont trop jeunes pour se suffire ainsi à eux-mêmes, et la plupart d'entre eux sont d'ailleurs malheureusement étrangers à l'influence de l'Evangile. Il sera du reste toujours facile de réunir à part et en dehors de l'école les enfants les plus sérieux, s'il en est besoin; on peut aussi les conduire au culte des adultes. Mais, pour l'école du dimanche, elle est et doit rester plutôt une réunion d'appel qu'une réunion d'adoration.

2me *objection.* Votre organisation suppose un grand nombre de personnes disposées à

remplir les fonctions d'instructeurs, supposition qui ne s'accorde pas avec les faits : les personnes pieuses ne forment qu'une faible minorité, et combien peu d'entre elles peuvent et veulent se charger d'une telle mission.

Cette objection n'attaque pas le principe lui-même ; aussi pourrions-nous répondre seulement que, s'il en est ainsi, nous devons faire tous nos efforts pour trouver ceux dont nous avons besoin, en faisant appel à la conscience de tous les chrétiens, et en leur rappelant leur devoir impérieux de travailler de manière ou d'autre à l'œuvre du Maître. Le manque de collaborateurs ne prouverait pas plus contre notre méthode, que le peu de ministres de l'Evangile disposés à aller chez les païens ne prouve contre cet ordre du Seigneur : Evangélisez toute créature.

Mais d'ailleurs le nombre des personnes absolument nécessaires n'est pas aussi fort qu'on se le représente au premier abord. Comme nous le disions plus haut, dans une localité de mille habitants, se trouvent 150 enfants environ qui peuvent suivre l'école du dimanche; or, une douzaine de personnes suffiraient, à la rigueur, pour les instruire. Ce chiffre n'est pourtant pas si considérable.

De plus, il y a certainement bien plus de chrétiens susceptibles de devenir des instructeurs capables qu'on ne le croit généralement. Il s'agit seulement de les mettre à l'œuvre, de les y préparer et de ne pas exiger qu'ils aient des dons extraordinaires, car avec des dons fort ordinaires on obtient d'excellents résultats.

Tous ceux qui aiment Dieu et les enfants peuvent, sous une bonne direction, se rendre utiles dans une école du dimanche. La religion est surtout une affaire du cœur; puis, ce qu'il faut enseigner aux enfants, ce sont les faits de l'histoire biblique, de sorte que toutes les personnes qui aiment et qui lisent habituellement l'Ecriture peuvent facilement raconter ces faits à des enfants. Enfin, ce n'est que par l'exercice que les dons de Dieu se manifestent et se développent; on ne peut donc juger avec connaissance de cause qu'après avoir mis son monde à l'œuvre, et cela au moins pendant une génération. On verra alors que les ouvriers se multiplient, et que tel chrétien qu'on aurait jugé fort peu capable, le deviendra très passablement, moyennant la bonne volonté, l'exercice et la prière.

Après cela, qu'il y ait actuellement des localités où il serait complétement impossible de trouver plusieurs personnes assez dévouées et assez pieuses pour commencer une œuvre semblable, nous ne le savons, hélas, que trop bien; mais nous sommes sûrs que, là même, les choses changeront de face s'il s'y trouve une seule personne qui veuille organiser une école du dimanche, et qui ait toujours en vue de s'associer ses élèves à mesure qu'ils en deviendront capables.

3me *objection*. Les fonctions d'instructeur sont difficiles et assujettissantes : aussi craindra-t-on généralement de s'en charger.

C'est là probablement le sentiment qui retient bon nombre de chrétiens loin des écoles du dimanche. Mais il ne faut pas se dissimuler que les choses vraiment bonnes et utiles exigent toujours, de la part de ceux qui s'en occupent, dévouement et sacrifice. « Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à lui-même. » Consacrer une partie de notre temps à l'œuvre de Dieu est aussi bien notre devoir que de lui consacrer une partie de notre fortune. Ceux qui veulent faire du bien sans payer de leur personne se font grandement illusion; Dieu ne bénit en général que les sacrifices qui nous coûtent, et le monde non plus n'apprécie guère que ceux-là. Il faut donc choisir entre une vie tranquille et inutile, et une vie bien employée dans le service du Seigneur.

Au reste, nous reconnaissons bien que ce

service s'accomplit sous diverses formes, et qu'il y a d'ailleurs telle position qui rend impossible ou à peu près la participation à une école du dimanche. Nous sommes loin de vouloir inciter personne à négliger, en vue de notre œuvre, des devoirs impérieux ou immédiats. Cette œuvre, pour prospérer, n'a d'ailleurs pas besoin du concours personnel de *tous* les fidèles; aussi, faisant appel à la conscience de chacun, nous ne demandons que ce qui est possible et convenable.

4me *objection.* Il est peu d'hommes capables de diriger convenablement une école organisée selon vos vues; et si cette direction manque, une telle organisation amène beaucoup de bruit, d'indiscipline, et ainsi convient peu à l'enseignement religieux.

Cela peut arriver, celà arrive; seulement ce n'est pas la faute du système, mais uniquement celle du directeur; car avec une mesure suffisante de fermeté, de calme et de persévérance, on peut toujours obtenir une discipline convenable. Sous toutes les formes d'organisation on trouve des écoles où ne règne pas l'ordre désirable. Mais il est facile de comprendre, qu'à circonstances égales, les écoles par groupes doivent être plus tranquilles, par la raison qu'il y a un surveillant pour tous les 6 ou 8 enfants, et que le directeur a pour mission spéciale de veiller à la discipline générale et à ce que les instructeurs n'élèvent pas trop la voix.

Quant à la difficulté de trouver des hommes capables de diriger ces écoles, elle existe en effet, mais pour les autres systèmes plus encore que pour celui des groupes; car un bon directeur d'un « culte d'enfants » ou d'une « école mixte, » trouvera encore plus facile de diriger une école en groupes.

5me *objection.* De semblables écoles empiètent sur les droits des parents et surtout sur ceux des pasteurs, auxquels incombe le devoir d'instruire les enfants sur les choses de Dieu, et qui d'ailleurs présentent plus de garanties sous le rapport de la pureté de l'enseignement.

Cette objection, selon nous, n'a pas de fondement, car nous considérons les instructeurs de nos écoles comme les auxiliaires dévoués des parents et des pasteurs et nullement comme leurs rivaux ou leurs remplaçants. On sent d'ailleurs assez généralement qu'il en est ainsi; nous n'en voulons d'autre preuve que la satisfaction avec laquelle tous ceux qui désirent le bien de leurs propres enfants accueillent la création des écoles du dimanche. La moisson est grande, les moissonneurs manquent ou sont en nombre insuffisant. Au lieu de nous plaindre de ce que les bons ouvriers se multiplient, il faut au contraire en bénir Dieu, et le prier d'en envoyer encore plus dans son champ. N'a-t-il pas chargé d'ailleurs tous ses enfants d'être ouvriers avec lui, d'être ses témoins, de faire connaître les vertus de celui qui les a rachetés? Puis donc qu'il a imposé à chacun le devoir de dire à son prochain, « *connais l'Eternel,* » qui sommes-nous pour restreindre ce devoir à une seule classe de la société?

Les parents et les pasteurs ne peuvent mieux, pensons-nous, répondre à la volonté de Dieu qui leur impose le devoir de paître les agneaux de son troupeau, qu'en se faisant aider, dans cette belle mission, par tous ceux qui en sont capables. S'y refuser pour accomplir seul une tâche immense, ce serait méconnaître et le dessein de Dieu et les besoins du temps actuel.

Quant à la pureté de l'enseignement, tout le monde sait que la Bible est le seul livre dont on fasse usage dans les écoles du dimanche, et que l'on n'enseigne, de ce livre, que les parties les plus élémentaires, celles sur lesquelles les chrétiens sont généralement d'accord entr'eux. Il n'y a donc guère de danger de ce côté-là. Ce n'est pas d'un enseignement biblique, simple et élémentaire, que sont sorties les erreurs qui courent le monde.

Nous laissons de côté toutes les objections relatives aux détails de notre méthode, car ces détails peuvent être modifiés suivant les circonstances. Ce que nous désirons surtout mettre en saillie et proposer au sérieux examen de nos frères, ce sont les deux principes essentiels sur lesquels repose tout le système que nous défendons, principes qui, à notre jugement, en font l'excellence et la supériorité, savoir :

1° Adapter le mieux possible l'enseignement des faits et des vérités bibliques à la portée d'esprit, à l'âge et aux circonstances diverses de tous les enfants, afin de les instruire ainsi en vue du ciel.

2° Employer pour cela un aussi grand nombre que possible de personnes pieuses qui, volontairement et par dévouement, se mettront au service de leur divin maître dans cette œuvre importante.

Nous tenons à l'application de ces deux principes, car nous les croyons conformes à l'Ecriture. Nous y tenons, car nous sommes convaincu que leur application complète exercerait, avec la bénédiction de Dieu, une immense influence sur l'Eglise et sur le monde entier. Mais, une fois ces deux principes admis, nous ferons bon marché de tout ce qui est accessoire.

VII

Motifs pour lesquels le système des groupes n'est pas généralement admis dans nos contrées.— Conclusions pratiques et immédiates.

Peut-être qu'après avoir parcouru les pages précédentes, le lecteur attentif, se plaçant à notre point de vue, nous demandera : Mais, si cette méthode présente tant d'avantages, d'où vient qu'elle n'est pas généralement adoptée ?

Nous répondrons que cela tient à plusieurs causes, parmi lesquelles nous mentionnerons les suivantes :

1° L'habitude, les antécédents et l'éducation. Jusqu'ici ce sont les pasteurs qui ont été presque exclusivement chargés de l'instruction religieuse des enfants; ils l'ont donnée à la satisfaction générale, et l'on ne se rend pas bien compte des changements à introduire. Il semble même à quelques-uns que ce soit se méfier des premiers instructeurs que d'en proposer de nouveaux. Pour commencer une chose nouvelle, il faut un courage et une énergie que tous n'ont pas ; et si, en outre, on a contre soi l'opinion générale, on faiblit facilement, quelque convaincu qu'on puisse être d'ailleurs de la bonté et de l'utilité de l'innovation proposée.

2° Il faut aussi tenir compte du caractère national et de la forme que la piété a revêtue dans ce pays-ci. Tandis qu'en Angleterre, en Amérique, en France même, les chrétiens éprouvent davantage le besoin de manifester leurs sentiments religieux et de gagner ceux qui y sont encore étrangers, en Allemagne et en Suisse, on est plutôt disposé à se rendre un compte plus exact des choses et à les approfondir davantage. C'est surtout dans ces exercices tout individuels que l'on cherche à satisfaire ses besoins religieux et l'on éprouve moins celui d'agir au dehors.

Il est vrai qu'on se complaît trop peut-être dans cette disposition ; car, si en se répandant trop au dehors on court le danger de devenir superficiel et hypocrite, on doit craindre, dans la tendance contraire, de devenir égoïste et inutile sur la terre. Dieu nous y a placés cependant afin que nous y fassions luire notre lumière et que les hommes, voyant nos bonnes œuvres, glorifient notre Père qui est dans les cieux.

La disposition dont nous parlons n'est d'ailleurs pas si dominante et si invincible; de nombreux exemples montrent qu'on peut en combattre victorieusement l'excès. Les résultats déjà obtenus sont tels qu'on doit se sentir disposé à redoubler d'efforts pour modifier une tendance qui a certainement ses piéges et ses graves dangers.

3° Il faut convenir enfin que la grande raison pour laquelle on hésite à appliquer la méthode des groupes, c'est le petit nombre de personnes disposées à s'occuper de l'œuvre des écoles du dimanche. Dans bon nombre de localités, les pasteurs seraient tout heureux, nous le savons, de confier ce travail à leurs paroissiens ; mais ils n'en trouvent pas assez qui soient suffisamment qualifiés pour cela. Ce fait, très général, ne plaide certainement point en faveur de la marche suivie jusqu'ici.

Maintenant, nous dira-t-on peut-être, quelles sont vos conclusions pratiques et immédiates ? — Les voici en quelques mots :

1° Avant de condamner en bloc et par le seul fait qu'elle serait d'importation étrangère, la méthode que nous avons défendue, il est nécessaire de l'examiner sérieusement pour voir si, tout au moins, il n'y a pas là quelque chose de bon à prendre. Le fait que cette méthode est acceptée et appliquée avec succès, sur une grande échelle, par toutes les dénominations religieuses de deux grands pays protestants que nous n'avons pas l'habitude de mépriser, est une forte présomption en sa faveur. Pour être sage, il faudrait donc ne pas la rejeter sans l'avoir mise à l'épreuve pendant quelque temps ; jusque-là on ne saurait la dire impropre à nos circonstances.

2° Pour ne pas ébranler, ni déranger les écoles qui sont déjà en pleine activité, nous proposerions de créer, pour d'autres enfants, de nouvelles écoles où l'on essaierait franchement le système des groupes. Ce serait une marche prudente ; on n'entrerait dans une nouvelle voie qu'à mesure que l'on serait bien convaincu qu'elle est décidément la meilleure.

3° Que partout où la nouvelle méthode ne peut s'appliquer, on continue courageusement à faire de son mieux, avec l'assurance que le travail fait au nom du Seigneur ne perdra pas sa récompense. Nous le répétons, ce n'est que d'une méthode que nous parlons, méthode que nous apprécions beaucoup sans doute, mais à laquelle nous ne voulons donner que la valeur d'un moyen. L'essentiel, sans contredit, est de placer de bonne heure les enfants en contact avec la vérité révélée et sous l'influence d'une âme chrétienne. Sauver les âmes, voilà le but ; tendons-y de notre mieux et par les meilleurs moyens que nous puissions mettre en œuvre.

4° Nous voudrions encore engager les personnes qui sont seules à la tâche dans une école du dimanche, de faire tous leurs efforts pour trouver au moins un autre chrétien qui veuille se charger des plus petits enfants. Lors même que l'on ne pourrait pas avoir quelqu'un de très bien qualifié pour cela, il vaudrait encore mieux cependant séparer les tout jeunes enfants pour leur montrer des gravures ou leur faire chanter de petits cantiques, que de les réunir aux plus grands. Il est à craindre autrement qu'ils ne prennent l'habitude, très dangereuse, de penser que l'essentiel pour eux c'est d'être tranquilles, et qu'il leur importe peu de comprendre ou non ce qu'on leur raconte.

5° Enfin, il est bien désirable que les personnes qui s'occupent des écoles du dimanche aient toujours l'œil ouvert pour s'associer le plus de chrétiens possible. Lorsqu'ils ne pourront pas gagner des adultes à cette cause, qu'ils tournent leurs regards vers leurs propres élèves ; c'est là que se trouveront, en général, leurs meilleures recrues. Ceux-ci d'ailleurs, se sentant directement intéressés à l'école, seront par là même soutenus, gardés peut-être, dans un âge où le mal les presse de toutes parts. Qu'on ne craigne pas d'employer un élève par la seule raison qu'il ne serait pas encore tout ce qu'on pourrait désirer ; on lui donnera moins à faire pour commencer, et son éducation se fera peu à peu. Celui qui gagne une âme est sage, mais il l'est double-

ment, celui qui en décide une à se mettre à l'œuvre pour en gagner d'autres.

Tout ce qui précède s'applique évidemment aux garçons aussi bien qu'aux filles; cependant nous désirerions attirer l'attention de nos amis sur le fait, profondément triste, que les garçons sont en petite minorité dans nos écoles du dimanche. Cela vient sans doute en grande partie de ce que très peu d'hommes s'occupent activement de ces écoles; aussi recommandons-nous instamment à nos sœurs de faire tous leurs efforts pour engager quelques jeunes garçons à devenir des moniteurs fidèles et dévoués. Sans doute il est précieux d'avoir des monitrices pour nos élèves garçons, quelquefois même elles réussissent mieux que ne le feraient les hommes; cependant un tel état de choses est anormal, et tôt ou tard on en verrait les fâcheuses conséquences. Que Dieu nous dispose tous à redoubler de zèle, et puissent nos faibles efforts être couronnés d'un succès qui dépasse notre attente.

S. JAULMES-COOK.

REVUE CRITIQUE.

—

Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne, par E. de Pressensé. Deuxième série. Tomes I et II. Paris, Meyrueis et Ce, 1861. Prix 6 fr. chaque volume [1].

Notre siècle aime les études historiques; il leur a donné une immense impulsion, et il s'y livre avec une prédilection marquée et une véritable ardeur. Ce n'est pas nous qui lui en ferons un sujet d'accusation; nous sommes trop bien de notre époque à cet égard, et cette tendance, d'ailleurs, porte sa justification dans les résultats mêmes auxquels elle conduit. Quel plus noble délassement, et en même temps quelle instruction plus féconde, que de suivre par la pensée, d'étudier dans leur ensemble et leurs détails les destinées de l'homme sur la terre, ces destinées où se révèle à l'observateur attentif la main de Dieu, exécutant les grands desseins de sa miséricorde envers l'humanité? que d'apprendre d'où vient la nation à laquelle on appartient, l'Eglise dont on est membre, par quels chemins elle a passé, vers quel but elle se dirige, et de reconnaître par là où elle doit aller et comment elle y doit tendre? Quelle meilleure apologétique du christianisme, que de le faire voir à l'œuvre, d'appeler l'attention non-seulement sur ses principes, mais sur les effets que ces principes ont produits toutes les fois qu'ils ont été sérieusement appliqués? On l'a dit souvent: la plus sûre manière de démontrer la religion, c'est de la montrer; elle se légitime, en dehors de toute discussion, aux yeux de celui qui la voit agir, et qui peut discerner dans les cœurs et dans les œuvres des hommes qui l'ont embrassée, sa bienfaisante, sa céleste influence. Quelle plus solide édification pour un chrétien, que de contempler les luttes, les épreuves, les travaux, les triomphes de ceux qui l'ont précédé dans la carrière, le témoignage qu'ils ont rendu à Christ par leurs paroles et par leur vie? A ce spectacle, la foi s'affermit, l'intelligence des choses religieuses s'élargit et se développe, le cœur se réchauffe, la conscience est remuée, et le fidèle se sent émouvoir d'une sainte émulation.

Mais au moyen de quels ouvrages un lecteur qui ne possède que la langue française, ou qui n'est pas placé de manière à recourir aux sources originales, pourra-t-il faire cette étude? Comment apprendra-t-il à connaître l'histoire de l'Eglise chrétienne? Com-

[1] Nous devons des excuses à nos lecteurs, et plus encore à M. de Pressensé, pour avoir tant tardé à rendre compte de ces deux volumes. Il serait peu intéressant de déduire ici les causes de ce retard. Que l'honorable auteur veuille croire que le désir de ne point parler à la légère d'un ouvrage aussi important que le sien, y a été pour beaucoup.

C. O. V.

ment apprendra-t-il à la connaître, surtout, à l'époque où elle est le plus riche en beaux exemples, en salutaires enseignements, à l'époque héroïque de sa formation et de son libre et puissant développement jusqu'au moment de son alliance avec l'empire sous Constantin? Les livres français manquent tout à fait. A part quelques anciennes histoires qu'on ne lit plus, et qui ne sont plus en rapport avec les besoins, les tendances, et même la science de notre temps; à part quelques ouvrages écrits en vue d'un but spécial, ou quelques manuels élémentaires, le plus souvent traduits de l'anglais ou de l'allemand, toujours incomplets, quelquefois peu exacts, nous ne possédons rien.

M. de Pressensé s'est proposé de combler cette lacune pour les origines et l'époque du premier développement de l'Eglise. Deux volumes publiés antérieurement ont présenté le tableau du siècle apostolique[1]; les deux dont nous rendons compte maintenant commencent l'étude de la période suivante, qui s'étend jusqu'à Constantin, et cette étude doit être complétée par deux derniers volumes encore à paraître.

Venir le premier est parfois un bonheur, toujours une difficulté, toujours aussi un juste sujet d'éloge. Quel que soit le jugement que l'on porte d'ailleurs sur ce livre considéré en lui-même, on ne saurait refuser à son auteur d'être le premier dans la carrière où il marche; le premier à donner au public, en français, une histoire des premiers siècles de l'Eglise, histoire développée, basée sur l'étude des documents originaux, renvoyant aux sources mêmes et s'efforçant de les faire connaître, se tenant au niveau de l'état actuel de la science historique, et, en même temps, par la nature des développements et du style, se mettant à la portée de tout esprit doué de quelque culture historique et religieuse. Il a d'autres mérites, assurément, et de plus considérables, nous espérons le faire sentir; mais n'eût-il que celui d'avoir ouvert la voie, il aurait droit déjà à la reconnaissance des amis de l'Evangile et de tout le public religieux de langue française.

Le nombre des lecteurs auxquels s'adresse ce livre est, en effet, très étendu. Scientifique par le fond des choses, par la solidité des recherches sur lesquelles il s'appuie, par le soin avec lequel les questions difficiles ou obscures y sont exposées et discutées, il sera non-seulement lu avec fruit, mais repris et consulté souvent par le théologien qui veut étudier cette importante époque. Et d'autre part, l'intérêt des récits, la clarté constante et toute française de l'exposition, le rendent populaire, dans le bon sens de ce mot, non pas à la manière de ces écrits superficiels que tout le monde peut lire parce que tout le monde aurait pu les écrire, mais comme ces ouvrages peu communs et précieux, où l'aisance de la forme n'est jamais aux dépens de la profondeur et de la fidélité laborieuse du fond.

Nous aurions cependant, au point de vue de la clarté et de la popularité, ou pour mieux dire, de l'impression d'ensemble qui devrait être produite, une réserve à faire sur le plan que suit l'auteur.

L'histoire de l'Eglise est un domaine très multiple par les objets qu'il embrasse. Rapports de la religion avec les événements extérieurs qui s'accomplissent dans l'Etat, persécutions de l'élément païen contre l'élément chrétien, action envahissante et assimilatrice de l'élément chrétien sur l'élément païen, développement intérieur de la société chrétienne, littérature théologique et religieuse, polémique, élaboration du dogme, aspects et modifications de la vie morale, organisation ecclésiastique, toutes ces branches et d'autres encore se rattachent à cet arbre immense, ou plutôt en sont les parties constitutives. Quel ordre introduire dans l'exposition de cet organisme vivant, qui

[1] Voir *Chrétien évangélique*, 1859, pag. 54-64.

suit une loi profonde et une, sans doute, comme tout organisme, mais dont les manifestations, au premier coup d'œil, apparaissent plutôt comme des faits multiples et divergents? M. de Pressensé, voulant exposer avec détail, en quatre forts volumes, une période considérable de cette histoire, a adopté la méthode allemande, que ses études lui ont rendue familière, et qui est en quelque sorte consacrée par l'exemple des plus illustres historiens de l'Eglise à notre époque. Les deux volumes dont nous nous occupons se divisent en quatre livres. Dans le premier, intitulé *les missions et les persécutions de l'Eglise*, nous étudions d'abord les conquêtes de l'Eglise, le caractère général de la mission, les progrès du christianisme dans les divers pays du monde; puis, passant aux persécutions, après quelques faits généraux nous voyons se dérouler l'histoire de cette lutte de la violence contre la foi, depuis les Antonins (en 138) jusqu'à la défaite du parti païen par Constantin (en 312). Le deuxième livre passe en revue les pères de l'Eglise d'Orient, puis ceux de l'Eglise d'Occident pendant la même période. Le troisième retrace *la polémique du paganisme contre le christianisme*; enfin le quatrième, décrivant la même lutte dans le camp opposé, traite avec détail de l'*Apologie chrétienne aux deuxième et troisième siècles*. Les deux volumes suivants devront exposer le développement de la dogmatique, de la vie morale et de l'organisation de l'Eglise.

C'est là, sans doute, un ordre commode, dans lequel, moyennant une table des matières ample et exacte, on se retrouve aisément, et qui, outre la facilité qu'il offre à l'historien lui-même, est certainement, pour des étudiants ou des théologiens, d'un grand avantage. Mais c'est un ordre artificiel, un cadre, imposé du dehors, dans lequel on distribue, en les découpant par un procédé arbitraire et aprioristique, des faits qui ne se présentent pas naturellement ainsi. L'exposition en souffre nécessairement; elle ne peut pas, avec cette méthode, être vivante comme la réalité. On peut bien démonter et remonter une machine, en faire jouer à part les différentes pièces, on ne saurait traiter de la sorte un être organique ni rien qui ait vie; or l'historien a devant lui un fait vivant, et il doit le reproduire sous nos yeux tel qu'il est, c'est-à-dire vivant. Et que résulte-t-il, en effet, de la méthode employée, pour le lecteur peu habitué à ce genre d'étude? Qu'au lieu d'avoir *une* histoire, dont il saisit l'enchaînement et l'ensemble, il a *cinq* histoires consécutives et parallèles dans ces deux volumes (sans parler des trois, au moins, qu'il aura dans les volumes suivants): une histoire des missions, — une histoire des persécutions, — une histoire de la littérature chrétienne, — une histoire des adversaires du christianisme, — une histoire de l'apologétique, — toutes partant de la même époque et aboutissant au même point. Comment s'y reconnaîtra-t-il? Comment, à moins qu'il n'ait la conscience et ne se donne le travail de revenir souvent en arrière pour comparer, saisira-t-il l'ensemble, et aura-t-il une notion claire de la simultanéité de tous ces faits?

Outre cet inconvénient majeur et fondamental, l'ordre adopté en entraîne un autre, moins essentiel, mais de nature à nuire plus encore, peut-être, à l'intérêt de la lecture: c'est d'obliger à revenir plusieurs fois sur les mêmes hommes et sur les mêmes œuvres, suivant le point de vue sous lequel on doit les considérer. Contentons-nous, sans insister davantage, de citer deux exemples frappants. Il est parlé d'Origène, d'une manière développée, trois fois: tom. I, pag. 249-253, à propos de la persécution de Maximin et de l'*Exhortation au martyre* qu'écrivit alors ce père; — tom. II, pag. 322-387, pour donner sa biographie et passer en revue ses travaux; — tom. II, pag. 281-361, pour l'étudier comme apologiste. Tertullien

occupe l'attention du lecteur à quatre reprises: tom. I, pag. 137 et suiv., — pag. 213-234, — pag. 422-464, — tom. II, pag. 426-472. Et sans aucun doute il faudra étudier de nouveau, et longuement, ces deux écrivains dans les volumes suivants. N'y a-t-il pas là une cause de confusion et de refroidissement?

Ce défaut est aggravé par l'étendue que donne l'auteur à l'examen et à la critique des ouvrages dont il parle. Cette étude, toujours sérieuse et atteignant le fond des choses, utile et intéressante par cela même, détourne cependant trop longtemps l'attention, et fait perdre par moments le fil de l'exposition historique. Ajoutons que ces comptes-rendus nous semblent faits d'une manière trop *subjective*, qu'on nous passe ce mot un peu pédant mais commode. Au lieu d'analyser les écrits, d'en indiquer le plan, les principales idées, les raisonnements dans leur ordre réel, puis de les discuter s'il y a lieu, l'auteur prend çà et là des pensées qu'il dispose ensuite, comme des matériaux, dans l'ordre qui lui convient, et qui lui paraît en faire le mieux ressortir l'importance et l'enchaînement. Il est facile, ainsi, de mettre ses propres idées à la place de celles d'un écrivain, de présenter comme important, parce qu'on le trouve tel, ce qui pour lui, peut-être, l'était peu, de supprimer des éléments qui avaient leur rôle dans son travail, de refaire, en un mot, plutôt que d'exposer. Nous craignons que cela ne soit arrivé quelquefois à l'égard de ces anciens apologistes, dont plusieurs nous semblent dépeints ici trop en beau. Retrouvant en eux certains principes, ou les germes de certains principes qui lui sont chers, M. de Pressensé se persuade, à trop bon marché, croyons-nous, qu'une vraie analogie de vues les rapproche de lui; il les tire de son côté, comme on dit, et, par une illusion d'optique que sa méthode d'exposition explique très bien, il leur attribue les tendances qu'il a portées lui-même dans leur examen. Ceci nous a frappé particulièrement dans l'étude, d'ailleurs très intéressante et digne d'attention, qui a pour sujet Clément d'Alexandrie considéré comme apologiste. (Tom. II, pag. 203-281.)

Qu'on ne donne cependant pas à notre critique une portée exagérée. Il ne faudrait pas croire que cette espèce de préoccupation que nous remarquons parfois chez notre auteur soit assez forte pour l'empêcher de voir les défauts ou les lacunes de ces anciennes apologies. Là où il admire, où il sympathise même le plus vivement, il sait reconnaître et signaler les dangers de certains points de vue. A propos de cette apologie de Clément, qu'il place selon nous trop haut, et qu'il *modernise* trop, il dit fort bien: « Nous reprochons à Clément d'avoir fait consister la préparation évangélique au sein du paganisme plutôt dans un acheminement progressif vers la révélation que dans un bouleversement salutaire de l'ancien monde. Cette torche vacillante qu'il admire dans la main du philosophe était bien moins destinée à illuminer la route de l'humanité qu'à lui montrer qu'elle s'était fourvoyée..... Mais pour se placer à ce point de vue, il fallait saisir le christianisme par un côté moins intellectuel, le considérer moins comme une philosophie et plus comme une œuvre divine où toute idée correspond à un fait. Or Clément a suivi à cet égard les traces de Justin martyr. La révélation est moins pour lui une rédemption que la communication de la lumière céleste éclairant et purifiant le cœur tout ensemble. » (Tom. II, pag. 266, 267.) Voilà un jugement ferme et net, un de ces jugements qui peuvent éclairer toute l'étude d'un écrivain; il ne lui manque que d'être plus développé et placé plus en vue, moins voilé par l'ampleur des éloges qui le précèdent et qui le suivent.

Il est un autre point où la préoccupation des temps présents, des besoins actuels, des

luttes auxquelles lui-même est appelé, nous paraît aussi avoir entraîné trop loin M. de Pressensé, et l'avoir fait dévier d'une juste appréciation des faits. C'est ce qui concerne la liberté de conscience. « Il nous importe de savoir, dit-il (tom. I, pag. 134), si les chrétiens se contentèrent de conquérir le droit de la conscience violé dans leurs personnes, ou bien s'ils en eurent une pleine intelligence et s'ils le formulèrent avec netteté. » C'est pour cette dernière alternative qu'il se prononce, sans réserve. « Tous les grands apologistes du christianisme ont été des partisans déclarés de la liberté de conscience, » ajoute-t-il plus loin (pag. 142). Nous ne saurions souscrire à cette assertion; elle nous paraît, sinon inexacte, au moins beaucoup trop absolue.

Tertullien, dans un passage cité à la page 148 (Apolog. chap. XXIV et non XXIII comme l'indique par inadvertance la citation), déclare que c'est « une irréligion que *adimere libertatem religionis et interdicere optionem divinitatis*, » (ôter la liberté de la religion et interdire le choix de la divinité); plus loin il se plaint que seuls les chrétiens sont privés *a religionis proprietate* (n'est-ce point traduire trop librement, et forcer le trait que de dire : « à nous seuls on refuse *la liberté de conscience* » ?). Ces expressions paraissent bien nettes, et cependant le même auteur, dans le même ouvrage, (Apolog. chap. X), écrit : « Nous avons cessé d'adorer vos dieux depuis que nous avons reconnu qu'ils ne sont point. Ainsi vous avez le droit d'en exiger de nous la preuve, puisqu'ils mériteraient d'être adorés s'ils étaient réellement dieux. Et les chrétiens *seraient punissables* s'il était certain que ces dieux qu'ils n'adorent pas, dans la persuasion qu'ils ne sont point dieux, l'étaient en effet (*tunc et christiani puniendi, si quos non colerent, quia putarent non esse, constaret illos deos esse).* » Voilà bien certainement la cause de la Divinité et de l'honneur qui lui est dû remise entre les mains des magistrats; voilà bien la liberté de conscience réduite à cette *liberté de la vérité*, que M. de Pressensé redoute avec toute raison (tom. II, pag. 169, note), parce qu'entre les mains d'hommes faillibles et passionnés, elle ne peut aboutir qu'à la négation de la liberté religieuse. On trouverait dans d'autres apologètes, notamment dans Athénagore, des assertions du même genre.

Qu'est-ce à dire? Que les anciens chrétiens niassent ou seulement méconnussent la liberté de conscience et de culte? Non certes, le prétendre ce serait aller beaucoup trop loin. Mais ils n'en avaient pas la notion distincte. A peu près comme les premiers réformés, ils s'emparaient de cette liberté, ils l'affirmaient hautement par leurs actes, ce qui vaut encore mieux que de l'affirmer par des paroles; mais ils ne se rendaient pas exactement compte de ce principe, qui, de nos jours seulement, arrive à une pleine lumière — et encore, avec combien de peine, M. de Pressensé le sait mieux que nous! — savoir que l'Evangile contient en lui-même la liberté, qu'il la réclame comme une de ses conditions, et qu'il veut l'assurer au monde, à ses amis, et aussi à ses ennemis. Que des chrétiens, dans les premiers siècles et au temps de la réforme, aient entrevu ce principe, qu'ils l'aient exprimé quelquefois, tout en se contredisant d'autres fois, qu'ils aient surtout travaillé à son triomphe en le pratiquant, d'accord; qu'ils l'aient exposé avec connaissance de cause, en discernant ses bases, en acceptant toutes ses conséquences, nous en doutons très fort. En tout cas, M. de Pressensé, nous le répétons, nous semble trop absolu dans ses affirmations.

Encore une observation, mais toute littéraire et ne s'adressant qu'au style de l'auteur. Ce style est clair et animé; il a le mouvement, la chaleur et la dignité qui conviennent à l'histoire; mais il porte quelquefois l'empreinte d'une certaine négli-

gence et de trop de rapidité dans la composition; quelques expressions favorites, quelques épithètes reviennent avec une fréquence qui, lorsqu'on s'en est aperçu, donne un léger sentiment d'impatience. M. de Pressensé écrit beaucoup, et certes il faut lui en savoir gré : les idées généreuses, les causes qui ont besoin de défenseur, le trouvent toujours prêt à saisir sa plume et à en faire bon usage; sa grande facilité, en ces rencontres, le sert admirablement; disons mieux : sert admirablement la cause de l'Evangile à laquelle il la consacre. Seulement, qu'il se défie un peu de cette facilité. Ce qui est bon pour un article de revue ou de journal, pour un plaidoyer auquel les circonstances du moment attachent un intérêt particulier, pour un discours qui produit son effet à un jour donné, puis qu'on ne relit guère, peut n'être pas suffisant pour un livre destiné à demeurer. L'importance du sujet présenté par M. de Pressensé, l'étendue de son ouvrage, et, hâtons-nous de l'ajouter, la valeur de cet ouvrage, exigent un soin plus minutieux de la forme, et nous désirons vivement voir disparaître de la suite de son travail, et des volumes déjà parus, quand il les réimprimera, des taches qui, si légères soient-elles, nuisent pourtant à l'effet de l'ensemble.

Mais voilà sans doute assez d'objections et de contestations. Nous avons bien assez, trop peut-être, fait notre métier de critique à l'égard d'un auteur avec lequel il est plus doux et plus facile de sympathiser, et qui y invite si bien son lecteur. Il y a tant de cordialité et de chaleur de cœur dans ses appréciations, il entre si pleinement dans les beaux traits qu'il raconte, dans les travaux élevés et profonds qu'il fait connaître, dans les nobles caractères qu'il dépeint, il nous prend si bien par la main pour nous introduire dans cet immense et fécond domaine où il semble moins nous conduire comme un maître que se promener avec nous comme un ami, il y a tant de grâce et d'entraînement dans sa manière, qu'on se sent mal à l'aise à lui vouloir quelquefois résister. Mais qui résiste appuie, dit le proverbe; et tel est bien le sens, l'intention réelle de nos critiques. On nous comprendrait bien mal, si l'on voyait dans notre discussion autre chose que quelques doutes soumis à M. de Pressensé, et, pour le public, une vive recommandation à prendre le livre, et à en juger, ou, pour mieux dire, à en jouir.

Oui; nous espérons que ces volumes seront beaucoup lus, lus en entier, avec le soin que mérite un travail aussi sérieux et aussi important. Qu'il nous soit cependant permis d'indiquer à ceux qui voudraient en goûter d'abord quelques prémices, ou de rappeler à ceux qui les ont déjà parcourus, certaines portions que nous avons particulièrement remarquées, comme présentant au plus haut degré les qualités de l'auteur. On y trouvera tantôt la chaleur d'exposition, tantôt les recherches solides et instructives, tantôt la discussion judicieuse, tantôt les vues fermes, élevées, souvent neuves, qui donnent vie à tout l'ouvrage, mais qui semblent parfois se concentrer davantage dans quelques fragments.

Le tableau des *Conquêtes de l'Eglise dans la Gaule occidentale et en Germanie* (tom. I, pag. 48-74) résume clairement, d'une part, l'état des populations de ces contrées, et en particulier l'état de leurs croyances et de leurs mœurs, d'autre part, autant du moins qu'on peut distinguer les faits historiques des légendes qui les enveloppent, la marche que la mission chrétienne y suivit. Le druidisme et la mythologie germanique sont exposés avec une netteté doublement méritoire en un sujet si difficile et généralement si mal connu. Dans le même volume (pag. 108-133), le lecteur remarquera un morceau étendu sur les Catacombes de Rome, description très vivante et pleine de choses

édifiantes, et plus loin (pag. 322-381) la biographie développée et sympathique de cet homme au génie si élevé et si hardi, à la fois courageux confesseur de Christ, penseur profond, et savant ardent à l'étude, Origène.

Les adversaires du christianisme, aussi bien que ses représentants et ses défenseurs, sont passés en revue et soigneusement appréciés. Une étude sur le philosophe sceptique et railleur Lucien de Samosate (tom. II, pag. 77-104) est d'un très grand intérêt. Citons quelques lignes, aussi nettes d'expression que justes et fermes de pensée : « Selon nous, Lucien a fait plus de mal au christianisme par la manière dont il a renversé les superstitions païennes que par ses attaques directes. Qu'on ne s'y trompe pas, un tel homme était l'ennemi par excellence, même quand il détruisait ce que le christianisme voulait détruire, parce qu'il détruisait en même temps ce qui est le point d'appui de toute vérité, ce qu'on peut appeler le sentiment religieux élémentaire, le souci des choses éternelles, la soif de l'infini et du divin...... Le christianisme ne doit jamais chercher ses précurseurs ou ses appuis sur le banc des moqueurs ; il ne les trouve pas parmi ceux qui rient des misères humaines, mais parmi ceux qui pleurent et se lamentent. C'est du désert où luttent les Jean-Baptiste qu'ils lui viennent, et non d'une salle de festin où des convives avinés se livrent à une impure gaieté. » (Pag. 80.) M. de Pressensé donne ici la main à Calvin, si énergique à réprouver les *gaudisseurs* de l'école de Rabelais, dont quelques imprudents réformés auraient voulu se faire des auxiliaires, et dans lesquels il sentait, au contraire, les avant-coureurs de ce scepticisme frivole qui a fait et qui fait encore tant de mal. C'est un ennemi dangereux et toujours présent, qu'il est bon de démasquer et de stigmatiser en toute occasion.

Nous indiquerons enfin l'analyse et l'appréciation de la belle *Epître à Diognète*. (Tom. II, pag. 408-424.) L'auteur a eu soin d'intercaler dans son travail de nombreuses citations, fort bien traduites, et qui font connaître, mieux que tous les comptes-rendus, ce petit écrit si pénétré de saveur évangélique, précieux témoignage de la piété vivante des anciens chrétiens.

C'est donc une lecture vraiment substantielle que ces deux volumes. Nul ne regrettera, nous en sommes certain, le temps qu'il y aura consacré. Elle exige sans doute, comme toute lecture qui aspire à être salutaire et à produire un autre résultat que de distraire ou d'étourdir un instant, quelques efforts d'attention, un certain travail de pensée ; il est beaucoup d'intelligences qu'elle transportera dans un domaine trop peu connu, et pour qui elle deviendra, par conséquent, une véritable étude ; or, qui dit étude, dit chose laborieuse en même temps que profitable, et qui n'est même profitable qu'à condition d'être laborieuse. Mais les fruits de cette espèce de travail, fort peu effrayant d'ailleurs, ne se feront pas attendre ; l'intérêt sera bien vite captivé, l'âme s'élèvera en étudiant ces combats, ces victoires du christianisme, ce développement des intelligences mis au service de la gloire du Seigneur ; il n'est pas un lecteur qui n'en puisse retirer, avec une instruction solide, des motifs nouveaux d'attachement à l'Evangile, des leçons et des encouragements pour l'œuvre de sa foi.

En remerciant M. de Pressensé de nous avoir donné ce livre, nous aimons à nous rappeler et à lui rappeler à lui-même que son présent renferme une promesse, et que nous attendons de lui deux volumes sans lesquels le tableau de cette époque si riche serait bien incomplet, deux volumes qui nous retraceront le développement intérieur de l'Eglise, l'élaboration dogmatique de la pensée chrétienne, la lutte contre les hérésies naissantes, la vie morale et religieuse des chrétiens, et l'organisation ecclésiastique, si importante à étudier dans cette pé-

riode. Quels immenses et beaux sujets! quels enseignements à en tirer pour l'Eglise et pour les chrétiens de notre époque! quel service M. de Pressensé nous rendra en ouvrant à un nombreux public ces sources de lumières jusqu'ici trop peu accessibles!

C.-O. VIGUET.

LES TRISTESSES HUMAINES, par l'auteur des *Horizons prochains*. 1 vol. in-12, 326 pages, prix 3 fr.

Dans son poëme de la *Divine comédie*, Dante a commencé par l'*Enfer* et fini par le *Ciel*. L'auteur du livre que nous avons sous nos yeux, suit un ordre différent: des horizons terrestres et prochains il s'est élevé aux horizons célestes, et il descend maintenant dans les sombres régions des tristesses humaines, dans cet enfer qui nous environne et qui se cache dans notre âme. Pour y pénétrer, il n'a pas eu besoin de passer les eaux du Cocyte; il lui a suffi de voir, dans le monde, apparaître l'idéal. Connaître l'idéal, dit-il, c'est connaître la douleur. Partout où il se montre, se montrent aussi les anges de Dieu et les anges de ténèbres. La lutte s'engage. Alors se détache de la foule une phalange qui tient les sentiers solitaires et va chétive, silencieuse, frissonnante, les yeux baissés. Chacun, pour ne pas la rencontrer, s'écarte. Elle s'avance à travers l'oppression, les méprises, l'accablement, les destructions, la mort. — Pourquoi? — Pour que ces âmes attristées apprennent à se connaître elles-mêmes, à désirer le ciel et à consoler, après avoir elles-mêmes trouvé dans le Christ leur consolation et leur paix. Tel est l'aperçu de ce volume.

Il venait à peine de paraître qu'il était déjà l'objet des éloges ou du blâme.

Livre étrange, ont dit les uns, où tout se meut au gré du caprice et de la fantaisie; où maints passages d'un chapitre pourraient sans inconvénient trouver leur place dans un autre; où tout vise à l'effet; où tout est gâté par l'exagération; où l'auteur demande tout à coup (page 4) la permission d'user d'une image en un livre où tout est images. Et quel style que celui qui va toujours sautillant, voltigeant, ou se perdant dans l'entrechat. Est-ce là le sérieux avec lequel devait être traité un sujet comme celui des misères humaines? Est-ce la simplicité de langage d'un disciple du Christ?

— Ce livre est cependant celui qui renferme en grand nombre des passages comme ceux-ci:

« La jeunesse ressemble à un carrefour; des sentiers s'y ouvrent à droite et à gauche; lequel choisir? Faites un pas de ce côté, on vous crie: Non! pas ici! Prenez l'autre, on vous dit: Non! pas là! — Troublé, vous vous élancez par la première issue; le chemin mène aux fondrières; tant pis, vous y voilà; sortez-en, restez-y, c'est votre affaire.

» Se reconnaître! Mais pour se reconnaître, il faut se connaître, et je m'ignore absolument.

» — Soyez comme celui-ci! Soyez comme celui-là! Ne soyez ni comme l'un, ni comme l'autre! — voilà ce que chacun me répète; peu de gens me disent: Soyez ce que vous êtes. — Les idées reçues encombrent mon esprit; que je les admette ou les renie, mon individualité s'en dégage mal. Désireux de plaire, j'ai les oreilles éveillées à l'éloge; redoutant le blâme, la désapprobation me déconcerte; aveugle, je brûle d'y voir; plein d'inexpérience, je suis plein de bonne volonté, tout mon cœur se porte vers ce qui est beau, vers ce qui est bien; mais j'ai l'âme ignorante, je suis timide, des giboulées m'attendent, le grésil me pique de ses aiguilles, j'entends des sarcasmes; une crainte s'empare de moi, une pudeur de mes sentiments, une confusion d'être autrement que ne sont les hommes; ou bien je m'enferme, ou bien je me déguise, et me voilà perdu.

» Ne l'avez-vous pas senti, cet effroi de vous laisser voir tel que vous êtes? — L'ardeur de mon âme, sa générosité, les tendresses qui s'émeuvent dans ma poitrine, cela justement fait rire! Je le cacherai, je l'ensevelirai si bien sous des dehors trompeurs que nul regard ne me devinera, que nulle ironie ne viendra figer mon sang.

» Non, personne ne te devinera plus, pauvre cœur fourvoyé; jusqu'à ta dernière heure, tu t'en iras palpitant sous un masque d'emprunt. » (Page 49.)

Je continue à la page 58:

« J'ai vu de ces voyageurs fourvoyés; je n'oublierai pas l'amertume de leur sourire et ces regards mélancoliques promenés sur d'autres horizons. Un instant ils s'arrêtent;

vous leur jetez un appel: Venez avec nous! Ils secouent la tête, ils vous font signe, tristement, ils ont compris; oui, c'était bien où nous allons qu'ils voulaient aller, le bonheur les attendait là. Bah! il n'en vaut plus la peine; autant mourir de ce qui fait tant souffrir; adieu! Et longtemps nous suivons leurs ombres plaintives.

» Cette carrière m'atrophie le cœur, les devoirs factices m'empêchent d'accomplir les vrais; chaque jour je vaux moins. J'avais une âme, je ne sais ce qu'elle est devenue; l'argent m'écrase; je cours en insensé après une place qui m'achèvera; je m'abaisse pour obtenir des faveurs que je méprise; je m'asservis à un travail abrutissant; je ne me possède plus; si je me rencontrais, je reculerais d'effroi; j'assiste à ma propre déchéance comme ces vieillards qui suivent, sans pouvoir y porter remède, le dépérissement de leurs forces; bientôt ce sera fini; je marque d'ici le jour où il ne me restera plus de ce qui fut moi qu'une espèce d'automate qui alignera des chiffres, ou dressera des dossiers, ou fera des courbettes, tout seul, sans que je m'en mêle! Et je pouvais être un homme!

» — Soyez-le, pour l'amour de Dieu!

» — Moi? Pour quoi faire? — Parvenu dans ces bas-fonds, il n'y a plus pour moi de ciel; les brises restaurantes passent trop haut; je m'enterre jusqu'au cou dans cette boue; peut-être que je finirai par m'y trouver bien....

» Nous jouons tous une comédie, moins que cela, un proverbe fade, dont la platitude nous écœure, et que nous recommençons chaque soir. Ne me parlez pas du matin, il me fait peur. Encore, non, s'il me faisait peur, ce serait une sensation; il ne me fait rien. C'est le commencement de quelque chose qui ne commence pas, qui ne finit pas, et dont je suis harassé, voilà tout. Vous voulez que je lise? Je n'en ai ni l'envie, ni la force. Que je marche? est-ce qu'on marche? Que je m'occupe de quelqu'un? est-ce qu'il y a quelqu'un? ... » (Pag. 63.)

Le livre des tristesses humaines ne renferme pas moins de pensées frappantes que de passages ramarquables.

« Le temps, y est-il dit (pag. 81), n'est plus le vieillard aux grandes ailes, chargé d'un mince bagage, la faux sur l'épaule, un clepsydre à la ceinture, qui s'en allait cahin-caha, faisant en douze mois son tour du soleil; c'est un chef de train. ... »

« On ne me l'ôtera pas de l'esprit, ceux qui disent: je ne peux pas! sont ceux qui pensent: je ne veux pas. » (Pag. 112.)

« Faut-il être poëte, absolument, pour être déçu? Hélas! il suffit d'avoir vingt ans. J'ai vu ce jeune front, qu'un secret espoir illumine; j'ai rencontré ces yeux où flottent des aspirations infinies; justement parce qu'on n'a rien, on a tout. Le petit enfant, lorsqu'il voit scintiller une étoile, étend son bras potelé vers elle; il veut l'étoile. Vouloir une étoile, c'est la belle folie des jeunes.... » (Pag. 119.)

« Ceux qui ne parviennent pas à bâtir, se vengent en démolissant. » (Pag. 128.)

« J'ai prié pour eux, et dès que j'ai prié pour eux, j'ai cessé de souffrir par eux. » (Pag. 41.)

« Mieux vaut une chaîne, dût-elle se marquer en traits de sang, que la liberté par l'anéantissement de l'individu. L'indifférence n'est pas de l'indépendance. » (Pag. 39.)

« Nous, les opprimés, vous, moi, ne serions-nous point l'oppresseur de quelqu'un? » (Pag. 45.)

« Espérer toujours.... Vous souvient-il du *Miserere* de la chapelle sixtine? A chaque strophe un cierge s'éteint. Le chant continue de pleurer, plus triste à mesure que l'obscurité se fait plus profonde. C'est bien cela, le bonheur, le malheur, tout disparaît. L'homme, assis dans la nuit dépeuplée, se lamente; et quand toutes les clartés se sont évanouies, quand les ténèbres ne permettent pas même de distinguer quelque fugitive apparence, alors une voix se met à chanter. Seule, éclatante, elle raconte la puissance du Dieu des résurrections. L'homme se lève. Il a compris, il reprend sa route. » (Pag. 144.)

« Qui donc trahit ses convictions? — Personne; seulement, pour ne point les désavouer, on s'arrange pour n'en point avoir. » (Pag. 147.)

« Quand on est très jeune, on croit que chacun a du cœur; quand on n'est plus si jeune, on croit que beaucoup de gens n'en ont point, et qu'ils portent une boussole à la place. » (Pag. 149.)

« Si le peuple d'Israël n'avait pas erré quarante ans par le désert, il se serait médiocrement soucié du pays de la promesse. » (Pag. 161.)

« Le secret de nos tristesses, c'est la vie éternelle. » (Pag. 160.)

« Le doute, quand il me vient, ne m'aborde point avec les courbettes d'un maître d'armes. C'est un duelliste sérieux...... D'autres ont des doutes boiteux, ils ont des timidités de scepticisme, ils nient jusqu'ici, pas plus loin; certaines vérités sont sacrifiées d'avance; on a inventé pour elles ce joli mot de vérités secondaires; de peur qu'il ne se la taille trop ample, on fait soi-même la part du diable.... Il n'en va pas ainsi chez nous; les questions se posent

partout, elles sont audacieuses, elles n'ont aucune politesse, aucune pitié ne les arrête. En vain vous rassembleriez leurs piques sur votre poitrine, comme les héros suisses elles vous perceront, mais elles avanceront. » (Pag. 167.)

« Il y a des gens qui se croient bons, naïvement. Il faut ne s'être jamais rencontré; j'entends le vrai moi. » (Pag. 172.)

Le difficile est de s'arrêter, car c'est presque à toutes les pages que se trouvent répandues dans ce volume des pensées fortes, exprimées d'une manière originale.

« L'égoïsme! lisons-nous à la page 174. Mais il ne me laisse pas un instant de relâche. Je parle, il m'écoute, il me dicte ce mot, il retient cet autre. Je marche, il suit mes pas; comme ce double d'eux-mêmes que voient les Allemands du nord, il reflète et me présente incessamment mon image. Si je pleure avec ceux qui pleurent, il me montre mes belles larmes; si j'avance mes mains vers le pauvre, il fait donner mon aumône; si je chante, quelle voix! si je ris, quelle gaîté! Par un effort suprême, je lui échappe et me ressaisis moi-même! que de naturel! quelle indépendance! Je m'irrite, je lui ordonne de se taire! il se transforme: « Oui, dit-il, tu as raison; tu es vain, tu es déplaisant, tu es hideux! » — Moi, toujours moi; oh! qui me délivra de moi! »

« Mais voici que l'égoïsme composé prend un nom de bonne compagnie; il s'appelle ambition, noble ambition. Pour obtenir un rôle sur la scène du monde, je me sens capable de tous les sacrifices; je m'intéresserai aux Turcs, aux Grecs, aux Chinois, je me ferai philanthrope, j'épouserai la chose publique; fortune, famille, temps, prenez tout, mais donnez-moi du bruit et des trompettes, et que, jusqu'à l'épicier du coin, la république entière sache que je suis quelqu'un. » (Pag. 181.)

« Je vous aime, belles causes perdues; je vous aime, vous, le petit nombre dédaigné. Alors qu'on est peu, l'on se devient plus cher. Les brèches ont leurs jours de fête. » (Pag. 222.)

Une dernière citation:

« Les latitudes n'y font rien: Une âme ne peut pas tomber sans que les autres âmes souffrent. Quand le pauvre a froid, le riche frissonne. Un souffle de charité a passé sur la terre. Le sang du même père recommence à courir dans nos veines. Ces pleureurs sont des faiseurs; et, s'ils ne pleuraient pas, rien ne se ferait. » (Pag. 243.)

Ces passages, ces pensées ne sont pas, il est vrai, assujettis aux lois d'une logique scolastique; notre auteur ne connaît de logique que celle de ses impressions. Il a sa marche à lui, comme il a son langage à lui. Son style ne coule pas, assurément, comme coulent les eaux de la Seine ou de la Marne, mais bien plutôt comme les cascades des Alpes. Il bondit, il se précipite, il creuse; il s'ouvre avec bruit mille chemins divers; il court de rocher en rocher, il se plaît aux vigoureux élans et aux chutes hardies; il frémit, il blanchit, il écume, il se diapre aux vifs rayons du soleil; il se partage en légers filets qui vont chercher des voies inexplorées; il finit par se recueillir, se calmer, et par appeler l'azur des cieux entre des rives fleuries, en un bassin pur, limpide, harmonieux. C'est ainsi qu'après avoir grondé contre l'oppression des hommes et des choses, arrivé à parler de l'exil, de l'oppression, des lieux inconnus et du froid de la terre étrangère, notre auteur poursuit (pag. 27):

« Il me souvient d'un pauvre cactus enfoui dans un vieux pot, qui se morfondait sur la galerie d'une petite auberge de Zermatt. Vous l'avez vue, cette haute vallée des Alpes, voisine du mont Rose. Elle oppose la verdure sévère de ses pacages à l'azur foncé d'un ciel que les pics neigeux emprisonnent. Les brises d'Italie, qui viennent y mourir, ont toutes passé sur la glace. Le mont Cervin là ferme au midi de son inviolable pyramide. Les rayons du soleil y prennent je ne sais quoi d'austère; les fleurs de nos campagnes, même celles qui affrontent nos hivers, ne se hasarderaient pas si haut; c'est là qu'on avait mis le cactus. Etiolé, ratatiné, malingre, il essayait d'étendre ses raquettes ridées sous des clartés limpides qui ne le réchauffaient pas; on eût dit qu'il tremblait. A chacune de ces bouffées d'air vif qui nous restaurent, nous les gens de la montagne, il frissonnait; une teinte violacée bordait ses feuilles; elle allait gagner le centre, il allait mourir. Et pourtant je les ai vus, ces beaux nopals, pencher sur les flots bleus de la Méditerranée leurs larges spatules d'un vert doré. J'ai vu ces troncs vigoureux, et ces fruits écarlates, et tout cet emportement d'une séve échauffée aux ardeurs du soleil des tropiques, je les ai vus s'élever en lignes vigoureuses sur les sables embrasés de Syrie, et se découper dans leur sauvage ampleur sur l'azur éblouissant des cieux africains. »

Plus loin (pag. 210):

« Quant à moi, dit-il, loin que la tris-

tesse me répugne, elle m'attire; je m'y sens moi. Le bonheur me ravit, mais il m'étonne; je crois rencontrer un voyageur céleste; il est de passage; je l'ai touché, je l'ai perdu. La tristesse m'est plus fidèle; elle s'est penchée sur mon berceau; enfant, elle me chantait des complaintes; jeune, elle m'a tendu les bras; que de fois je m'y suis jeté! tout du long de la vie je l'ai sentie près de moi; si j'essaie un pas loin d'elle, elle me fait signe; qu'elle me quitte pour un instant, je reste ébahi, presque effrayé, je ne me connais plus. Vous ne lui accordez aucun charme; elle a des beautés d'un ordre supérieur. J'en prends à témoin ce visage; dans la gaieté, il est vulgaire; que la douleur vienne, ses regrets prennent une profondeur, cette bouche trouve des accents, des clartés s'épandent sur cette figure qui la transforment; l'empreinte divine éclate; ce n'est plus cette race abâtardie des ilotes, contents sous le bâton pourvu qu'ils mangent à leur appétit; c'est une race asservie, mais résistante, qui saura se défaire des maîtres et retrouver sa liberté.

» Au fait, l'immutabilité dans le calme pourrait bien cacher l'immutabilité dans l'égoïsme. Si nul n'est capable des cieux à moins d'avoir connu la nostalgie du ciel, quelqu'un serait-il capable de l'amour divin, à moins que les tendresses humaines n'aient déchiré son cœur? Celui que l'amour n'a point fait souffrir n'a point aimé. Quiconque a aimé a pleuré. Et ce sont les belles tristesses. »

Voilà qui coule avec abandon et non pas absolument sans simplicité. J'ai cependant entendu exprimer une pensée semblable plus simplement encore par la bouche d'un montagnard de Sainte-Croix. J'étais enfant. Ce montagnard visitait quelquefois mon grand-père. Un jour, celui-ci lui demandant, à son arrivée, comment tout allait chez lui : Bien, répondit-il, toujours bien. — Dieu merci, répondit mon grand-père, depuis que nous nous connaissons vous m'avez toujours fait la même réponse. — Il est vrai, répondit le montagnard, en fondant en larmes : « Voici plus de vingt ans, dit-il, que nous n'avons pas eu de véritable épreuve, mon Dieu m'aurait-il oublié? »

L'auteur des *Tristesses humaines* a un mérite qui n'est pas commun; il est lui, il se donne. Le pasteur Gonthier parlait, un jour, du vide et de l'ennui des conversations ordinaires, et il en attribuait la cause à ce que la plupart des hommes, craignant de se donner, ne livrent à l'entretien que des faits extérieurs, rien d'intime, rien de ce que l'homme a vraiment en commun avec l'homme, des intérêts de son âme, de ses biens les plus précieux. Eh bien, c'est ce que notre auteur a compris, et c'est pour avoir puisé abondamment à ces sources intimes et toujours jaillissantes, qu'il a vivement intéressé ses lecteurs et s'est fait de beaucoup d'entre eux des amis.

— « Nous n'en sommes pas surpris, nous a-t-on répondu; et cependant nous avons entendu dire que le pasteur Gonthier était l'homme qui, dans la conversation, faisait le moins d'usage des pronoms personnels *je* et *moi*, bien différent en cela de votre auteur qui est peut-être de nos contemporains celui qui en use le plus. Puis, ne pensez-vous pas que, en un pareil sujet, le pasteur Gonthier se fût surtout préoccupé des grandes douleurs humaines, de celles du cœur et de l'âme, de la perte des personnes aimées et de la misère du péché? C'est bien aussi la préoccupation de notre moderne auteur, mais il la mélange si bien avec les petites misères de la vie qu'on a peine à s'y reconnaître. Ce sont les misères plus que la misère humaine, misères des salons, misères des rassasiés. Ecoutez à votre tour. La page que je vais citer est charmante, je n'en disconviens pas. C'est de la haute comédie; mais enfin, de la comédie. Je prends au chapitre de l'Accablement, à la page 94. L'auteur parle du mouvement du siècle :

« Jadis le chariot allait lentement et soulevait peu de poussière, dit-il; maintenant qu'il est lancé en pleine carrière, il la fait voler par tourbillons. Chaque tour de roue jette çà et là des hommes, des idées, des volontés, des affaires; et ce développement excessif d'activité matérielle n'est pas égalé par l'accroissement de nos forces. En faut-il la preuve, voici d'abord les lettres.

» Jadis, quand on s'aimait beaucoup, on s'écrivait deux fois par mois, et l'on ne s'en trouvait pas plus mal; maintenant, les gens qui s'aiment peu s'écrivent chaque matin et ne s'en trouvent guère mieux. Autrefois il fallait aux indifférents, même aux gens d'affaires, quelque motif d'importance pour tailler leur plume; maintenant chaque intérêt, chaque souci prend un bec d'acier et vous le plante dans les nerfs. Autrefois, la poste laissait le temps de réfléchir; on tournait et retournait sa mauvaise humeur avant de lui lâcher la bride; bien des tristesses

s'étaient changées en joie dans l'intervalle d'un courrier à l'autre, bien des difficultés avaient trouvé leur solution ; on vous envoyait des événements tout faits ; on vous envoie des événements en train de se faire. La distance, qui vous sauvegardait, ne vous préserve plus ; le siècle l'a supprimée. Tout parle, tout crie, tout veut que je l'écoute. Des individualités contraires, inconnues même, entrent chez moi à chaque instant et s'y comportent en maîtres. Des hostilités ou des amitiés qui poussent à trois cents lieues me viennent dire tantôt des duretés, tantôt des douceurs. Deux fois, quatre fois le jour ces voix éclatent ; ma vie est violentée.

» Je travaille, cette œuvre demande mes facultés, ce devoir exige la vigueur de mon âme ; voilà le facteur !

» Prends et lis ! Ah ! ce n'est plus l'accent grave et paisible qui s'adressait à St. Augustin ; c'est une injonction furieuse qui me bouleverse. Je prends, je lis ; des nuages s'amoncèlent ; je sens, sous les appels qui partent de tous les horizons, mes forces défaillir. Douleurs après douleurs, des inquiétudes, des mécontentements, des reproches, des requêtes ; l'un exige et l'autre se fâche ; un troisième arrive qui me met sur la conscience les obligations qu'il a tranquillement forgées les pieds sur les chenets. Venez ici, venez là, tel jour je serai chez vous ! Ces langages divers, mêlés comme en la tour de Babel, ont tous une même note, le son criard de la trompette qui sonne la diane. J'étais plein de courage ; la verve, cette vie lumineuse, circulait dans tout mon être ; je marchais tête haute dans le bon air ; il y avait devant moi beaucoup d'ouvrage, mais taillé à ma mesure ; avec le secours de Dieu j'en viendrais bien à bout ; je n'ai plus rien, je ne suis plus rien, qu'un homme anéanti.

» Et les billets ? en dirai-je les sollicitations agaçantes ? Pour oui, pour non, le premier oisif me lance à bout portant son billet ; la petite poste me tire à grenaille. Ce n'est rien, dites-vous ! non, cela coupe, cela hache et cela crible ; sans compter qu'il faut répondre. Ah ! je l'ai senti le charme des longues réponses à qui nous aime ; je sens le piquant de la vive réplique, alors que deux intelligences étincellent en croisant le fer ; mais il y faut du loisir ; l'homme que harcèle un paquet de missives pressantes ne s'accordera plus jamais ce plaisir exquis : écrire au gré de sa fantaisie. Non, il prendra du papier, petit format, il tracera de gros caractères, il dira en gros le gros de son affaire ; le pli fourré dans l'enveloppe gommée, timbrée, à une autre, puis à un autre, puis à un autre, jusqu'à ce que l'esprit soi-même n'y voie plus, que les doigts paralysés refusent leur service, que la plume grince au lieu de glisser, qu'il vous prenne, comme à l'esclave révolté, quelque sauvage envie de briser les instruments de votre supplice, jetant par la fenêtre, et l'encrier et le buvard, et le paquet de lettres, et le facteur, et soi-même pour en finir.

» On ne jette rien. Homme de peine, on a le droit de faire sa corvée. D'ailleurs, avec un effort, je m'en tirerai. Mettons-y trois heures, mettons-en quatre. Voyons, délivrons ce bureau, une bonne fois, et débarrassons notre conscience. Voici le tas, je ne bougerai pas que je ne l'aie fait disparaître, par des voies légales ; quand ce sera fini, ah ! pour le coup, je respirerai. Le paquet diminue ; plus que trois lettres, plus qu'une, plus rien ; c'est fait. J'ai la migraine, cela m'est égal, je suis libre !

» Alors votre valet de chambre frappe à la porte deux coups discrets, il entre silencieusement, dépose sur votre table une douzaine de plis, et se retire en disant d'une voix douce : c'est le courrier de midi, monsieur !

» Et il y aura un courrier du soir ! »

« Je n'ai rien contre ce langage, continua mon interlocuteur ; c'est joli, c'est vrai ; c'est du Molière. Seulement ces pages m'ont rappelé l'avis que je reçus un jour, d'un de mes voisins. Nous venions de nous répandre en gémissements au sujet de constructions qui devaient gêner la vue de nos maisons ; il me quitta pour se rendre à un comité de patronage ; il en revint tard ; n'importe, il se fit ouvrir, et, me troublant dans un premier sommeil, je viens, dit-il, de m'occuper de tristesses réelles, vives, poignantes, et je n'ai pas voulu vous laisser vous endormir sans vous avoir dit nettement que notre conversation, alors que je vous ai quitté, était celle de misérables.

» Cela dit, je reconnais que le livre des *Misères humaines* abonde en pensées fortes, généreuses, parties du cœur. Je n'ai garde d'accuser son auteur d'avoir, sur le fond noir de son sujet, fait rayonner les vives couleurs de la nature ; je ne me plains que de ce qu'il les a trop souvent forcées ; je ne me plains que du pêle-mêle, de l'abus de la caricature et de sacrifices trop nombreux faits au mauvais goût du siècle. Vous-même, parlant des *Horizons prochains* dans le *Chrétien évangélique*, vous reconnaissiez que votre auteur était le mieux inspiré lorsqu'il était le plus contenu, qu'il savait se garder

de son abandon et se renfermer dans la mesure [1]. Eh bien, je me plains de ce que la mesure soit ici moins gardée que dans de précédents écrits, et de ce qu'il en est d'un écrivain qui nous est cher comme il en est de bien d'autres de nos jours, qui, sous le rapport de la simplicité, de la correction et du goût, se sont condamnés à descendre toujours davantage et à se gâter par l'excès de leurs dons les plus beaux.

» A tout prendre, le livre sera lu; il fera rire, il fera pleurer; peut-être guérira-t-il des douleurs cachées en les amenant au jour, comme a fait le *Werther* de Gœthe; il amènera bien des choses au tribunal de la conscience: il conduit à la nature, au travail, à l'Evangile, il fera du bien.... Et cependant, dans mes tristesses, je recourrai préférablement à mes psaumes. »

— Je ferai comme vous, tout en restant persuadé, comme vous l'êtes, que toute personne qui lira sans prévention le livre des *Tristesses humaines* en remportera une riche moisson.

V.

CORRESPONDANCE.

Angleterre [2].

Le printemps et l'automne sont les saisons *religieuses* par excellence dans le Royaume-Uni, si du moins il faut désigner par ce titre les époques de l'année où se tiennent les principales assemblées du public chrétien. Aux mois d'avril et de mai, les fidèles sont convoqués à Londres pour entendre les rapports annuels des diverses sociétés religieuses. En automne, lorsque les grands dignitaires de l'Eglise d'Angleterre et les pasteurs les plus distingués des églises dissidentes sont revenus de leurs tournées sur le continent, il se tient des sortes de conciles, qui d'une année à l'autre ont lieu dans des villes différentes. Il s'agit alors moins des intérêts généraux du royaume de Dieu que de consultations amiables entre les représentants les plus influents d'une même branche de l'Eglise de Christ. La couleur ecclésiastique s'accuse alors plus fortement, les compliments de convention entre gens de vues ecclésiastiques opposées sont moins de saison. C'est le moment des confidences mutuelles, des protestations énergiques, la parole n'est plus exclusivement au parti dit *évangélique*, et le drapeau d'*Exeter-Hall* ne flotte plus de nécessité sur les lieux de réunion. Ces observations sont surtout vraies des synodes volontaires que convoquent depuis l'année dernière les hommes attachés de cœur à l'église nationale d'Angleterre et d'Irlande. Un premier congrès ecclésiastique avait eu lieu en 1862 à Oxford, et il y avait été convenu d'en tenir un second en 1863 à Manchester, sous la présidence de l'évêque de cette ville, en invitant à s'y rencontrer les ecclésiastiques et les laïques intéressés aux destinées et à la prospérité de l'église du pays. Les journaux anglais ont rendu compte des séances de ce congrès, auxquelles ont assisté de 3500 à 4000 personnes et où se sont fait entendre quelques-uns des hommes les plus remarquables que compte dans son sein le clergé anglican. L'évêque du diocèse ouvrit la discussion en rappelant qu'il n'était pas question de voter sur les sujets mis en délibération, mais que le but de ces assemblées était de fournir aux membres d'une même église l'occasion de s'entretenir fraternellement de ses besoins. Faisant une rapide revue de ses propres expériences, il déclara que, pour sa part, il avait contracté une belle dette de reconnaissance envers les laïques de son diocèse; grâce à leur libéralité il avait pu, dans le cours de 20 années de son épiscopat, consacrer 90 églises nouvelles, sans compter les écoles, les presbytères qui s'étaient élevés presque partout à côté des bâtiments du culte. Abordant un sujet d'inquiétude dont quelques-uns de ses collègues se préoccupent fortement, et dont les prophètes de mauvais augure ont voulu tirer de sinistres présages pour l'avenir de l'église nationale, notamment la diminution du nombre des candidats au saint ministère et le déclin des études par lesquelles ils doivent se préparer à entrer dans les ordres, il put assurer le congrès que, suivant lui, ces soucis étaient exagérés. Des 396 candi-

[1] *Chrétien évangélique*, 1859, pag. 68.

[2] Nous avons lieu d'espérer que le correspondant si bien informé auquel nous devons cette *revue d'Angleterre* voudra bien nous continuer ses communications tous les deux ou trois mois. (*Réd.*)

dats qu'il avait interrogés, 245 avaient pris leur grade à Oxford et à Cambridge et 70 avaient suivi des cours de théologie aux universités de Dublin et de Durham. Tout en constatant ces faits réjouissants, l'évêque accorda un juste tribut d'éloge et d'encouragement aux hommes dévoués qu'il avait admis aux ordres, quoiqu'ils n'eussent pas passé par la filière habituelle. Puisque nous avons cité ces extraits du discours du président, nous ajouterons, pour l'instruction de ceux de nos lecteurs qui ne sont pas au courant des antécédents des hommes haut placés du clergé anglican, que l'évêque de Manchester, lorsqu'il fut promu à son siége, était principal d'une des grandes écoles publiques d'Angleterre. Les premiers ministres d'Etat, à qui revient, comme on sait, la désignation des évêques, élèvent volontiers à l'épiscopat les hommes de cette classe: ceux-ci ont fait leurs preuves, on a pu constater leurs talents de direction et d'administration et surtout on a pu juger de quelle mesure de tact ils étaient capables, cette dernière qualité l'emportant surtout dans l'opinion des ministres d'Etat sur les vertus personnelles des candidats en présentation. Le fractionnement de l'Eglise anglicane en partis assez prononcés, les frottements quelquefois difficiles avec certaines classes de la population peu sympathiques, demandent qu'il y ait à la tête des clergés de province des hommes habiles à discerner les signes des temps et à ménager les préjugés légitimes.

Nous citerons, après le discours de l'évêque, un travail sur l'architecture ecclésiastique lu par un laïque très riche et très influent, M. Beresford Hope; il appartient par ses opinions à la tendance *puséyste,* ou *anglo-catholique*, pour employer un terme qui ne choque pas des oreilles anglaises. C'est lui qui a fait bâtir à Londres, dans une rue voisine du brillant quartier de *Regent-Street*, une église de style gothique, merveilleusement ornée à l'intérieur de colonnes de marbre, de riches mosaïques, avec des passages en lettre gothiques sur les murailles, un véritable musée d'architecture et d'art. La dépense s'est élevée à fr. 1 500000, et M. Hope a pris à son compte la moitié des frais. Tout y est ordonné d'après les principes de *l'école* à laquelle il se rattache: un superbe baptistère occupe l'entrée de l'église; les chaises, faites d'après le modèle catholique, sont munies de rebords sur lesquels le fidèle peut s'agenouiller et toutes tournées du côté du chœur, séparé lui-même de l'assemblée par une grille dorée; la chaire est adossée à l'une des colonnes latérales; on ne retrouve plus là le banc traditionnel, dont l'ouvreur officiel a seul le droit de lever le loquet, ni les coussins confortables, ni la petite case dont le propriétaire du banc possède seul la clef. Il faut le dire: le style nouveau, ou plutôt le style ressuscité ou emprunté, répond beaucoup mieux au titre de maison de prière, réclamé pour toute église par M. Beresford Hope et avec lui par un nombreux public chrétien, que ces loges fermées qui excluent le pauvre et dont l'usage prédomine dans presque toute l'Angleterre, l'Ecosse et l'Amérique. Nous n'aurons pas besoin après ces détails de dire au long de quoi traitait le travail de M. Hope; il exprimait partout le vœu que la maison de Dieu redevînt la maison de prière, et fût disposée de manière à ce qu'elle pût servir à tous les offices et usages décrétés ou prévus dans la liturgie anglicane.

Mais dès le lendemain ces attaques contre le système des places louées furent relevées par le chanoine Stowell, de Manchester, un des chefs de la tendance évangélique. Il y a, selon lui, déjà bien assez d'obstacles qui détournent du ministère les jeunes gens bien doués du pays, et ce serait un mauvais calcul que de priver les pasteurs d'une source de revenu indispensable et de les rendre dépendants des offrandes hebdomadaires des fidèles. Car M. Stowell ne voit pas d'un œil aussi satisfait que son évêque l'état de l'Eglise anglicane; un grand nombre de suffragances, à l'en croire, demeurent inoccupées; les pasteurs en titre ont la plus grande peine du monde à se procurer des suffragants capables; il crierait donc plutôt disette. Comment remédier à ces lacunes? M. Stowell se montre très embarrassé à cet endroit: n'y aurait-il pas moyen, insinue-t-il, d'attirer à soi au moins la classe des jeunes gens que retiennent des scrupules religieux, en n'exigeant pas la signature complète des 39 articles, en se bornant à faire signer le 36[me] article, et en

supprimant les clauses posées par l'acte d'uniformité, destiné dans l'origine à expulser du sein de l'Eglise les pasteurs puritains ?.... Ces paroles étaient à peine prononcées qu'elles furent accueillies par une explosion de « Non ! non ! non ! » et que la parole fut retirée au chanoine, sous prétexte qu'il avait dépassé la limite de temps convenue. Un des principaux interrupteurs, dont le nom a déjà figuré plus d'une fois dans les controverses modernes de l'église nationale, l'archidiacre Denison, crut que l'honorable chanoine et l'un des orateurs qui l'avaient précédé, le rév. Mac Neile de Liverpool, avaient concerté une attaque contre la liturgie et ne cacha pas son déplaisir ; mais un nouvel orage éclata à l'ouïe de cette imputation pour le moins imméritée. Nous pouvons reconnaître, au seul écho de ces discussions, la position respective des partis qui divisent l'église épiscopale, l'attitude de qui-vive ! qu'ils gardent les uns vis-à-vis des autres, tout en faisant cause commune dès qu'un ennemi extérieur menace de toucher à l'arche sainte. On voit qu'il y a de la gêne dans les rapports, des défiances réciproques. Ce qui passionne les défenseurs de la liturgie, ce n'est pas l'intérêt du moment, c'est l'appréhension de l'avenir, la peur de l'inconnu, ensorte que de part et d'autre, les modérés conviennent de demander et de soutenir le *statu quo*.

Une autre discussion intéressante s'éleva à l'occasion de l'église épiscopale d'Irlande, que beaucoup de gens, surtout parmi les hommes politiques, s'obstinent à considérer comme une superfluité. On dirait que les amis de cette église craignent d'avoir à soutenir dans un prochain avenir un rude assaut dans les chambres du parlement. Le chanoine Mac Neile n'aurait-il pas donné indirectement et involontairement gain de cause aux adversaires de cette soi-disant église nationale, lorsqu'il demandait qu'elle se convertît en église missionnaire ? N'était-ce pas avouer qu'elle est *campée* en plein territoire ennemi, et que ses évêques et archevêques ne gouvernent que nominalement la nation ? Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Oxford appuya chaudement les conseils de l'éloquent pasteur de Liverpool, alléguant les résultats encourageants des missions protestantes en Irlande, résultats qu'il avait pu apprécier par lui-même dans une tournée assez récente ; sans doute, tout n'était pas de mérite égal, néanmoins les convertis l'avaient en général frappé par le sérieux, la sincérité et la chaleur de leur foi. On sait que l'évêque d'Oxford, fils du célèbre Wilberforce, figure au premier rang des dignitaires anglo-catholiques, et qu'il a justifié son élévation à l'épiscopat, autant par la solidité de ses talents que par le beau nom dont il a hérité. Son influence serait bien autre qu'elle n'est, s'il n'avait pas autrefois pris parti d'une manière très tranchée pour l'école qui se réclame du nom du Dr Pusey, s'il n'avait pas semblé à une certaine époque incliner fortement au catholicisme, et si la conversion éclatante d'un frère qui était dans les ordres n'avait inspiré à l'opinion publique protestante de vives défiances à l'endroit de l'évêque lui-même.

Le temps a cependant fait son œuvre ; les inquiétudes de l'Angleterre protestante se sont singulièrement calmées, le clergé ne fournit presque plus de transfuges de renom à l'Eglise de Rome ; d'autres dangers ont commencé à poindre ; le rationalisme, l'incrédulité ont arboré leur bannière ces dernières années jusque dans les universités du pays et dans les rangs de l'épiscopat ; l'évêque d'Oxford a été un des tout premiers à signaler le péril et à se placer sur la brèche. L'âge, le maniement des hommes et, nous osons le croire, la grâce de Dieu ont adouci les angles de son caractère ; on l'a vu ouvrir son cœur à des hommes partis d'un autre bord que lui, prendre par exemple en amitié le célèbre docteur Livingstone, et mettre son incontestable éloquence au service de la cause des missions. Un discours qu'il a prononcé précisément sur ce sujet, au mois d'octobre dernier, au congrès de Manchester, a fait événement ; le *Times* lui-même l'a inséré au long dans ses colonnes. L'évêque plaidait la cause de la Société dite de Propagation de l'Evangile et en rappelait les principes fondamentaux. Cette société pense se placer en dehors des divisions de parti en acceptant comme présidents d'office, quelle que soit la nuance de leurs opinions, les deux archevêques de Cantorbéry et d'York et l'évêque de Lon-

dres; elle appelle en outre à siéger dans son comité tous les évêques du royaume indistinctement. L'autre principe sur lequel elle se règle consiste à ne pas choisir arbitrairement le théâtre de ses travaux, mais à suivre les indications providentielles qu'elle peut facilement constater. Si, dans les premiers temps de l'Eglise, le Seigneur avertissait l'apôtre Paul de ne pas s'enfoncer dans les provinces de l'Asie Mineure et de voler au secours du Macédonien qui l'appelait en vision, de nos jours Dieu montre aux chrétiens d'Angleterre les points sur lesquels ils doivent concentrer leurs efforts, par les colonies qu'il tire du milieu d'eux et qu'il disperse sur la surface de la terre comme autant de berceaux où l'Evangile doit renaître. Les émigrants n'appartiennent pas d'habitude aux classes sédentaires, pacifiques, industrieuses; ils n'ont ni les ressources de la fortune, ni celles de la culture, raison première pour assurer à ces exilés les secours spirituels dont l'absence ne les inquièterait peut-être pas. L'évêque en appelle ici au témoignage de son confrère, l'évêque de Colombie, dont le diocèse est peuplé en bonne partie de chercheurs d'or et qui a pu voir à l'œuvre les agents de la Société. Mais la responsabilité de l'Angleterre redouble, pour peu qu'on réfléchisse à la propagande corruptrice et dissolvante que trop souvent ses colons ont exercée parmi les tribus natives des terres qu'ils envahissaient. « Voyez entr'autres, s'écrie l'orateur chrétien, quel immense théâtre présente à votre activité cette Inde que Dieu vous a donnée avec ses deux cents millions d'habitants! c'est presque le sixième des créatures humaines. Or l'Angleterre a-t-elle usé du pouvoir que ses armes lui assuraient, de sa supériorité d'intelligence, et de ses incalculables richesses, au profit de l'Evangile du Christ? A cette question que répondent les faits?.... Vous ne pouvez oublier que lorsque le missionnaire baptiste Carey mit le pied sur le sol de l'Inde, il dut se réfugier à Serampore, sur territoire danois, les gouverneurs anglais ne pouvant supporter l'idée qu'un missionnaire s'installât sur leur territoire pour prêcher aux païens...... Oui, mes amis, les débuts de notre empire dans les Indes ont été marqués au cachet de la lâcheté. Tous mes auditeurs se rappellent peut-être que, lorsqu'en 1783 la Charte de la Compagnie des Indes dut être renouvelée, une protestation énergique contre cette insigne lâcheté se fit entendre dans la Chambre des Communes. L'homme qui alors donnait le branle à l'opinion de l'Angleterre dans toutes les questions d'humanité et de vérité, mon bien-aimé et vénéré père, lutta vigoureusement contre une opposition presque universelle pour faire insérer dans cette charte une déclaration, bien stérile et bien générale encore, — comme quoi le peuple anglais considérait comme son devoir de pourvoir aux intérêts moraux et religieux de l'Inde. Pouvait-on demander moins? Et cependant ce ne fut qu'après des débats d'une véhémence incroyable que mon père gagna sa cause. Il la gagna; mais telle était la timidité de l'opinion en ce temps que la clause proposée fut retranchée à la votation définitive, comme dangereuse pour notre domination dans les Indes. C'est une honte à laver, un passé à réparer!..... c'est une dette que nous avons contractée..... » et l'évêque, poursuivant son idée, réfute quelques-unes des objections que l'on a coutume d'élever, pour montrer dans l'avenir la marée montante de l'Evangile couvrant de l'abondance de ses flots les plages boueuses que parcourent difficilement à cette heure les minces filets de la parole évangélique. Ces allusions de l'évêque aux premières missions tentées vers la fin du siècle dernier dans les Indes nous rappellent un beau livre intitulé « *Serampore Missions* », dans lequel nos lecteurs pourront puiser beaucoup de renseignements sur les débuts de l'œuvre des missions dans ce vaste pays. Les hommes de ce temps étaient des géants spirituels; les noms de Carey, de Marshman et de Ward méritent de figurer avec honneur non-seulement dans la liste des missionnaires qui ont donné leurs vies et leurs biens pour Dieu, mais encore parmi les orientalistes qui ont étudié, approfondi les langues des peuples qu'ils évangélisaient. Plût à Dieu que de nouveau quelques hommes de cette valeur, puissants dans les Ecritures, doués d'une indomptable énergie, d'une faculté de travail étonnante, et d'une foi à l'épreuve des pires découragements, fussent envoyés dans

sa vigne! Ou bien, faut-il croire que le Seigneur arme de pouvoirs presque merveilleux les premiers pionniers de l'Evangile, en vue des labeurs ingrats et des sueurs en apparence stériles qu'il leur réserve, et qu'aux derniers venus, à ceux qui doivent moissonner où leurs devanciers ont semé, une moindre mesure de dons suffise? — Ses voies ne sont pas nos voies!

Dieu vient de retirer à lui une des lumières de l'église épiscopale d'Irlande, le vénérable archevêque de Dublin, Richard Whately, mort le 8 octobre dernier, à l'âge de 76 ans. Whately avait fait partie à l'université d'Oxford d'une brillante pléïade de théologiens: Arnold, depuis principal de l'école de Rugby; Hampden, actuellement évêque d'Hereford; Keble, l'auteur de plusieurs beaux cantiques; Newman l'aîné et Pusey. Ce fut lui qui le premier découvrit le mérite d'Arnold, et celui-ci le lui rendit bien dans la suite. Newman était alors vice-principal du collége universitaire à la tête duquel était Whately. Que de vicissitudes dans la vie et les rapports de ces hommes! Whately se serait-il jamais imaginé que, de son palais archiépiscopal de Dublin, il aurait la vue d'un collége ultramontain dont son ami Newman serait le principal et le fils de son ami Arnold un des professeurs! Quand Whately fut élevé au siége de Dublin, ce fut une indignation générale; car il s'était fait une réputation d'homme suspect, à tendances révolutionnaires; la routine, les ornières de l'ancienne orthodoxie, étaient sans attraits pour lui; ce qu'il demandait, c'était que chacun pensât pour son propre compte; il n'avait pas assez de sarcasmes à adresser, soit dans ses cours, soit dans ses pamphlets, aux « gens du passé. » Le soin des apparences ne le retenait pas; brave et indépendant jusqu'au dédain, il se frayait sa voie à travers les clameurs et les oppositions redoublées; aussi le comprenait-on peu. Vainement avait-il écrit une excellente réfutation du scepticisme moderne, on le traitait de sceptique. Vainement avait-il dégagé la religion des entraves de l'esprit de parti, on l'appelait un latitudinaire. Ses *Pensées sur le Sabbat* avaient soulevé d'autres inimitiés. Sa franchise quelque peu brusque, son défaut de politesse, indisposaient; et pourtant c'est de cet homme que, quelques années plus tard, un de ses adversaires les plus prononcés, l'évêque d'Exeter, disait: « Je n'ai jamais connu d'homme plus ardent à poursuivre la vérité, plus décidé à s'enfoncer intrépidement dans les sentiers où ses recherches le mèneraient. Bref, si jamais j'ai connu un homme qui, plus qu'un autre, fût l'ami de la vérité, c'était l'archevêque de Dublin, et dire d'un homme qu'il est l'ardent ami de la vérité, c'est dire qu'il est un des excellents de la terre. » .... Whately s'acquitta de ses fonctions avec une scrupuleuse assiduité; il s'absentait rarement; il établit l'usage des *réceptions de catéchumènes* annuelles. Il ne laissait pas que d'avoir ses préventions: ainsi il se déclara contre l'Alliance évangélique; il condamnait fortement l'usage des prières improvisées. Mais son caractère était exempt de toute faiblesse dégradante; on ne le vit jamais, malgré les tentations de sa position, donner dans le népotisme. Sa générosité était princière; en 1848, il souscrivit pour plus de deux cent mille francs à la Caisse de secours irlandaise; c'était plus que son revenu d'une année. Mais Whately marqua surtout comme écrivain; à lui seul, il a composé une bibliothèque; il ne se passait pas d'année qu'il ne publiât quelque volume ou brochure. On connaît sa *Logique*, ses *Leçons sur les preuves du christianisme*, ses *Doutes historiques relativement à l'existence de Napoléon Bonaparte*, etc., etc. Aucun théologien contemporain n'a exercé en Angleterre une plus grande influence; ses ouvrages ont obtenu une vogue que les romanciers du jour ont seuls dépassée; c'est dire qu'un tel homme mériterait, pour être duement apprécié, plus qu'une *mention honorable* de quelques lignes. Whately perdit une fille en 1859, et ce chagrin le vieillit de dix ans, à son dire; la perte de sa femme vint ensuite porter un nouveau coup à sa santé ébranlée, et depuis le mois de juillet de l'année dernière il fut en proie à de cruelles souffrances. Sa prière continuelle était que Dieu « ne lui prolongeât pas la vie du corps au delà de celle de l'âme, » et comme dans ses derniers jours quelqu'un lui faisait observer que sa prière avait été exaucée et que son intelligence n'avait pas souffert, il répondit: « Maintenant l'intelligence ne

sert plus de rien, mais bien la foi en Jésus-Christ. » L'église d'Irlande retrouvera difficilement un chef pareil.

Tandis que l'église épiscopale tenait ses assises à Manchester, le synode général des églises congrégationalistes d'Angleterre se réunissait à Liverpool; 530 pasteurs ou diacres y assistaient. Après avoir rendu hommage à la mémoire du D[r] Raffles, qui pendant de longues années avait illustré l'une des principales chaires dissidentes de Liverpool, le synode écouta un travail d'un de ses membres dans lequel il était constaté que, dans le cours des quatorze dernières années, 52 chapelles avaient été construites à Londres même, au prix de 3 millions de francs, par une Société de Londres dite « pour construction de chapelles, » et que 150 autres chapelles indépendantes s'étaient élevées pendant les dix années précédentes au prix de plus de cinq millions de francs, dans l'ensemble de l'Angleterre et sous les auspices d'une société analogue. On annonçait dans le même rapport qu'à la suite de la grande souscription de circonstance, organisée à l'occasion de l'anniversaire de l'expulsion des pasteurs puritains de l'église nationale, il y a deux siècles[1], une somme de 6 millions avait été recueillie et devait être employée à l'érection de 300 nouveaux lieux de culte. En attendant, la section de l'église indépendante compte 2687 chapelles et un nombre de fidèles évalué à deux millions d'âmes, tant en Angleterre que dans le pays de Galles. Il faut se souvenir que ces églises ne constituent qu'une des branches de la dissidence anglaise, et qu'il y aurait encore à ajouter les Baptistes, les Wesleyens et les Presbytériens, avant d'avoir une idée exacte des forces respectives de l'église nationale et des églises séparées. A l'une des séances tenues par ce synode des Indépendants, un riche particulier de Bristol offrit un don de 7500 francs à partager entre les trois sociétés religieuses qui relèvent du corps général de ces églises, à condition que son exemple piquât d'émulation dix autres personnes et provoquât de leur part des contributions égales. Quatre cœurs généreux répondirent immédiatement à cet appel, et j'ai toute raison de croire que les dix justes requis pour assurer aux trois sociétés intéressées les sommes promises, se sont trouvés en temps et lieu. Quiconque en effet connaît les mœurs du public chrétien en Angleterre, sait que les comités n'ont guère de déceptions à craindre, lorsqu'ils exposent hardiment leurs besoins et déclarent qu'il leur faut tant et tant de mille livres sterling pour soutenir une entreprise missionnaire ou relever une œuvre qui chancelle. Le trait suivant, de date récente, en est un exemple. La Société de la mission intérieure de Londres avait dû annoncer à ses amis et souscripteurs que, pour la première fois depuis qu'elle avait commencé sa carrière, il y a quelques trente ans, elle avait opéré une réduction dans le nombre de ses missionnaires, et ramené son personnel de 400 à 380 agents. Elle annonçait en même temps (ceci se passait en juin) que, son budget de l'année suivante menaçant de boucler par un déficit, elle procéderait, quoiqu'à contre-cœur, à une nouvelle réduction, si avant la fin du mois de juillet suivant elle ne recevait pas en dons extraordinaires une somme additionnelle de 100 000 francs. Tous les amis de l'œuvre unirent leurs prières pour demander au Maître de la moission de toucher le cœur de ses enfants et de ne pas permettre que le nombre des ouvriers fût diminué. Cependant les souscriptions n'arrivèrent d'abord qu'à petits flots, et tout paraissait indiquer qu'il faudrait se résigner à prendre les mesures de rigueur annoncées. Mais tout à coup, lorsque le jour fatal approcha, les largesses succédèrent aux largesses, la caisse du comité déborda, la petite nuée signalée à l'horizon et si lente à venir avait éclaté en pluie féconde; le Seigneur avait exaucé la prière des fidèles.

Mais c'est assez parler de l'Angleterre, transportons-nous en Ecosse, où mes lecteurs se sentiront peut-être plus à l'aise au milieu d'habitudes religieuses qui se rapprochent davantage des leurs.

Y.

(La suite au prochain numéro.)

Genève.

Décembre, 1863.

L'année soixante-deux avait laissé beaucoup de promesses. L'œuvre d'évangélisa-

[1] Voy. *Chrét. évang.* de cette année, pag. 86 et 87.

tion entreprise par Radcliffe et, bien avant lui déjà, par le comité des réunions d'appel avait été poussée avec beaucoup de vigueur; bien des fruits bénis de conversion et de sanctification avaient pu être constatés. Ces promesses ont-elles toutes été tenues? la campagne d'hiver qui commence, s'ouvre-t-elle sous de favorables auspices? En un mot quelle est notre situation actuelle?

Un correspondant genevois du journal l'*Espérance*[1] de Paris, signale trois symptômes comme caractérisant notre état actuel: le bien et le mal s'accusent tous les jours davantage; — le besoin de paix se fait sentir entre les chrétiens; — enfin l'activité chrétienne fait tous les jours de nouveaux progrès; aussi conclut-il en disant: « De ce qui précède ne ressort-il pas une impression au moins encourageante? Et si de sombres nuages se montrent à l'horizon, n'avons-nous pas aussi quelques sujets de nous réjouir dans la crainte? » Oui, je crois qu'il y a beaucoup de vrai dans cette appréciation, et la suite de cette correspondance confirmera peut-être ce jugement; mais me serait-il permis de dire que je suis un peu moins optimiste que mon confrère en correspondance? Ses appréciations ne se ressentent-elles pas un peu de son éloignement de la ville? et ne pourrait-il pas se faire qu'entouré des beautés d'une généreuse nature, désireux lui-même d'union et de paix, il ne vît ce qui se passe, trop à distance et à travers un prisme un peu enchanteur. Oui, nous sommes en paix. Si l'on compare notre temps à cette époque d'ardentes luttes religieuses que la jeune génération ne connaît que par tradition, nous pouvons nous réjouir; mais il y a paix et paix; il y a la paix de l'amour et la paix de l'indifférence, il y a la paix qui résulte d'une entente cordiale et cette paix relative qui procède d'un éloignement de plus en plus grand, d'une séparation de plus en plus tranchée. Eh bien, pourquoi ne pas avouer, puisque c'est la vérité, que l'année dernière n'a point tenu toutes ses promesses à l'égard de l'union intime de tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur Jésus-Christ. Nous marchions, semblait-il alors, à une union toujours plus étroite et plus vivante, on voyait avec bonheur pasteurs nationaux et pasteurs indépendants assis côte à côte dans les *Réunions d'appel* du lundi soir, et prenant alternativement la parole; — mais aujourd'hui, moins de cet ensemble dans l'œuvre d'évangélisation; — les barrières qui paraissaient s'abaisser tout à fait, se sont peu à peu relevées, et désormais l'on ne compte plus, je crois, qu'une seule œuvre où les pasteurs des deux églises prennent, par le nombre, une égale part. Hâtons-nous de dire, à la gloire du Seigneur, que, dans cette œuvre-là, leur entente est complète, et leurs rapports aussi faciles que fraternels. D'où vient ce douloureux changement? Serait-ce peut-être que le mal a été vaincu? Serait-ce que les efforts tentés jusque-là ont été couronnés d'un tel succès que l'armée tout entière n'ait plus besoin de combattre? Non, on nous a signalé comme premier symptôme de la situation la manifestation du mal. « Le mal qui se cachait se montre, s'affiche et devient pire. La masse vicieuse et corrompue porte la livrée du vice et se montre cyniquement corrompue; ce qui se cachait encore il y a quelques années, s'étale et court les rues, le scandale ne fait plus scandale, la retenue s'en va, la honte se perd[1]... » Nous sommes aujourd'hui un vaste caravansérail, ouvert à tout venant. La population genevoise se recrute désormais parmi une foule d'étrangers, parfois sans religion. Si donc il y a jamais eu un moment où tout ce qu'il y a de chrétien à Genève ait dû s'unir pour combattre à outrance le matérialisme et l'incrédulité, c'est bien celui-ci.

Qu'on ne croie pas cependant que pour ne plus combattre sous le même drapeau, les deux églises aient ralenti leur zèle. L'Eglise nationale multiplie ses services; la commission de la vie religieuse provoque des conférences. C'est à elle que nous devons d'entendre la magnifique parole de M. E. Naville, dont nos frères de Lausanne ont conservé le souvenir. Cette nouvelle série de conférences est, si possible, plus élevée encore que la précédente. Elle ne répond pas moins à des besoins pressants. Le communiqué inséré dans la *Semaine religieuse* et dans le *Journal de Genève*, en fait connaître le programme et l'esprit.

[1] *Espérance* du 30 octobre 1868.

[1] *Espérance* du 30 octobre 1868.

« Le but de cette nouvelle série de conférences, y lisons-nous, est essentiellement apologétique. De toutes parts, dans le champ des sciences historiques comme dans celui des sciences naturelles, des attaques s'élèvent contre la vérité des vérités, celle qui est à la base de toute religion, l'existence d'un Dieu personnel et créateur de l'univers. Tant que ces négations n'ont pas franchi l'enceinte de l'école, on a pu penser, avec quelque raison, qu'il n'était pas nécessaire de les réfuter autrement que sur le terrain et avec les armes de la science proprement dite. Mais aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Du domaine de la science, ces attaques ont passé dans celui de la littérature, ces négations se produisent au grand jour dans les organes les plus répandus de la presse périodique, et, grâce aux journaux et aux revues, font rapidement leur chemin dans la grande masse du public. Dès lors la réfutation, elle aussi, doit entrer dans des voies nouvelles. Il faut descendre sur le terrain des adversaires et les combattre avec leurs propres armes. Il faut leur répondre, en un mot, d'une manière scientifique et populaire, et c'est là le mandat que s'est donné M. Naville dans ses conférences de cet hiver.

» Se plaçant sur le terrain de la philosophie, il défendra donc contre les attaques modernes dont elle est l'objet, la doctrine du théisme chrétien, la foi en Dieu telle qu'elle a été donnée au monde par l'Evangile. Il démontrera que cette doctrine, la seule qui réponde aux besoins de la conscience et du cœur, est aussi la seule qui satisfasse pleinement aux exigences de la raison en quête du mot de la grande énigme posée par l'univers. »

Lorsque ces lignes passeront sous les yeux des lecteurs de cette revue, les séances de M. Naville auront pris fin pour plusieurs d'entre eux. (On nous annonce en effet qu'il doit les répéter à Lausanne.) Mais l'impression qu'elles sont destinées à produire sera plus durable, nous en sommes convaincu. Il est impossible que tant et de si sérieux appels soient adressés à l'intelligence, à la conscience, au cœur, au milieu des circonstances graves que nous traversons, sans que quelques-uns du moins de ces mille à douze cents auditeurs qui se pressent dans la salle trop petite du Casino, ne se sentent pressés de placer Dieu au centre de leur vie et comme but de leurs espérances.

Dans une salle voisine, le Conseil d'Etat fait entendre la voix de M. Vogt. L'apôtre du matérialisme cherchera, pendant dix séances, à prouver à ses auditeurs qu'ils descendent de quelque gorille ou de quelque chimpansé, et à l'inverse du professeur spiritualiste et chrétien dont la devise est celle d'une des poésies de Longfellow, « Excelsior », toujours plus haut, il essaiera de leur démontrer « que le but de la vie est de produire du phospore. » L'auditoire est nombreux, mais les applaudissements ne sont heureusement point unanimes.

Les réunions d'évangélisation dites *du lundi soir*, à la Rive droite, ont recommencé avec le mois d'octobre. Le public ne leur fait pas défaut. Du bien, et beaucoup de bien, continue à se faire par ce moyen. La présence d'un théâtre, celui des Variétés, adossé à la salle elle-même, n'a eu aucun fâcheux résultat pour ces réunions.

L'œuvre du Refuge, qui intéresse particulièrement la Suisse romande, et dont le *Chrétien évangélique* a récemment entretenu ses lecteurs, continue à prospérer. De nouvelles repenties sont entrées dans l'établissement depuis la publication du rapport. Aujourd'hui même s'est signé l'acte d'achat d'une maison plus convenable que celle dont le Comité disposait jusqu'ici. D'autres symptômes réjouissants continuent à encourager les amis de cette œuvre délicate.

Le Comité du Refuge a cru devoir s'adresser aux hommes. C'est dans cette intention qu'une assemblée exclusivement composée d'hommes avait été convoquée au Casino, pour le 5 novembre au soir. Un rapport y fut fait sur l'état de dépravation des mœurs à Genève. « Les chiffres, les détails ont abondé; tout ce qui pouvait se dire a été dit, et grâce à une chrétienne retenue ce n'était pas avec curiosité qu'on écoutait, mais avec une profonde tristesse. Beaucoup de jeunes gens étaient là. A voir le sérieux avec lequel ils écoutaient, et la chaleur avec laquelle ils ont applaudi à la fin, nous n'avons pas pu douter que cette séance ne dût être bénie pour plusieurs [1]. »

[1] *Semaine religieuse* du 7 novembre 1863.

Cette séance a eu du retentissement ailleurs que dans nos murs, où elle a été diversement appréciée. Le journal parisien et catholique *le Monde*, en a rendu compte dans son N° du 10 novembre, mais pour triompher de l'abaissement de « cette Rome protestante, qui avait voulu s'élever au-dessus de la Rome catholique. » Si nous n'étions retenus par la charité et par le respect que nous devons aux lecteurs de cette Revue, nous pourrions faire regretter à ce journal son intempestif triomphe, en lui prouvant, pièces en mains, que le mal procède en bonne partie d'une source qui ne lui est point étrangère. Mais laissons de côté une polémique inutile et rappelons aux amis de cette œuvre ses pressants besoins.

Qu'il me soit permis, en finissant cette lettre, d'entrer dans quelques détails sur l'*Eglise évangélique*. Ils ne sauraient manquer d'intéresser ceux de mes lecteurs qui acceptent cette devise de votre Journal : « Bel état de l'Eglise, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu! » — On sait l'origine de la communauté nombreuse de l'Oratoire. Elle dut sa fondation bien plus à des principes dogmatiques qu'à des principes ecclésiastiques, quoiqu'on lise dans le préambule de sa constitution ces deux passages qu'il est utile de relever :

« Nous reconnaissons le devoir de n'obéir qu'à un seul chef, Jésus-Christ, le Seigneur de gloire. C'est par sa Parole et par l'Esprit de Dieu que l'Eglise fut créée; c'est par cette Parole et par cet Esprit qu'elle doit être gouvernée. Nous voulons rendre à César ce qui est à César; mais nous voulons rendre à Dieu ce qui est à Dieu; » et plus loin :

« Considérant qu'on ne naît pas chrétien, mais qu'on le devient, nous repoussons le système qui identifie l'Eglise avec la nation, système qui, hérité de Rome et trop souvent admis des protestants, a produit la confusion de l'Eglise et du monde. C'est pourquoi, tout en donnant la main de fraternité aux portions fidèles de la confession réformée à laquelle nous déclarons appartenir,... nous désirons une église pure dans sa doctrine, *libre dans son gouvernement*, et composée de membres qui confessent spontanément leur foi. »

Grâce à Dieu, tout en désirant maintenir pure au milieu d'elle la doctrine des Ecritures, l'Eglise évangélique sent encore le besoin d'être de plus en plus conséquente avec cette autre partie de ses déclarations: « libre dans son gouvernement. » On comprend chaque jour mieux, dans son sein, la nécessité d'affirmer les grands principes de l'indépendance de l'Eglise, et de tendre une main fraternelle à toutes les communautés qui, pures dans la doctrine, veulent aussi être véritablement libres. De là une série de mesures, les unes exécutées, les autres à exécuter: des entretiens entre membres sur la nature de l'Eglise, l'insertion en tête des cantiques de la Constitution qui nous régit, la publication du rapport annuel fait par le presbytère à l'assemblée générale, des tournées fraternelles et missionnaires.

L'œuvre de l'église au dedans et au dehors a suivi, pendant ces deux dernières années, une marche réjouissante : la communion fraternelle s'est accrue, le nombre des membres et des communiants a beaucoup augmenté[1], les assemblées de culte ont été généralement bien fréquentées. Un Comité pour la dissémination des traités religieux s'est formé dans le sein de l'église. Une nouvelle école du dimanche, qui compte déjà plus de quatre-vingts enfants a été ouverte à la Rive droite; les classes de catéchumènes sont bien suivies, beaucoup de préjugés sont peu à peu vaincus. L'Eglise poursuit donc une marche ascendante.

L'œuvre proprement dite de la Mission intérieure est dirigée par le département d'évangélisation à l'intérieur de la Société évangélique. Il ensemence ce beau champ par ses évangélistes et ses colporteurs. Il entretient un évangéliste parmi les allemands, classe de plus en plus nombreuse de notre population. L'église nationale ne reste point en arrière à cet égard. Elle aussi fait disséminer la Parole de Dieu par plusieurs ouvriers.

Le mois dernier, l'Ecole de théologie de la Société évangélique a eu sa séance de rentrée. M. le professeur Tissot, qui la présidait, a insisté sur la nécessité de l'union

[1] La moyenne d'augmentation des membres et des communiants a été de *cent* environ pour chacune des trois dernières années (en 1861 : 97 ; en 1862 : 91; en 1863 : 105 jusqu'au 1er décembre).

de la vie intérieure avec la science ; quelques autres frères présents ont aussi pris la parole. L'Ecole compte actuellement 42 étudiants. Bientôt l'un des prisonniers d'Espagne condamnés aux galères pour avoir confessé Jésus-Christ, prendra place comme étudiant régulier sur les bancs de notre faculté. Un certain nombre de jeunes frères ont récemment terminé leurs épreuves définitives, et sont entrés dans l'œuvre du Maître. L'Eternel a fait de rudes brèches dans nos rangs; le vénéré Gaussen n'est plus et M. Pilet poursuit sous le regard de son Dieu une douloureuse carrière, jusqu'à ce que lui aussi soit recueilli dans les demeures éternelles; mais M. le professeur La Harpe est rentré au milieu de nous. A côté de l'épreuve, Dieu n'a pourtant pas cessé de mettre la bénédiction.

Je m'arrête ici. Il y aurait, pour tout dire, encore beaucoup à dire, mais je ne veux point abuser de la patience de mes lecteurs. A côté de beaucoup de mal, il y a donc aussi beaucoup de bien. La lutte est vive, la mêlée est chaude, mais la croix du Sauveur n'a rien perdu de sa puissance. A ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Dieu à Genève, nous demanderons de prier le Maître qu'il répande de son Esprit sur ses serviteurs, afin que ceux-ci ne voilent point aux âmes par leurs misères la face auguste du Rédempteur.

LOUIS RUFFET.

CHRONIQUE.

L'abbé de St.-Pierre, Cobden et ses amis avaient-ils donc raison? Hommes terre à terre et à courtes vues, avons-nous eu le tort de ne pas comprendre les signes des temps? telles sont quelques-unes des questions qu'il y a un mois à peine, le monde entier a été mis tout à coup en demeure de résoudre. La perspective de la paix universelle a brillé comme un éclair, comme un coup de foudre, seulement ce n'était pas par un ciel serein. Les pessimistes ont dû passer un mauvais quart d'heure : comment en effet ne pas se livrer à un examen de conscience et ne pas se demander s'ils avaient calomnié leur époque? La paix universelle faisait son entrée sur la scène, elle s'imposait même ; on n'en pouvait douter, un Congrès allait mettre un terme à tous les différends, et faire disparaître, une fois pour toutes, les ferments de discorde.

Si nous avions dû écrire le lendemain de ce coup de théâtre, il aurait fallu discuter les chances du Congrès : et quelle réputation de prophète nous n'aurions pas manqué de nous acquérir! Malheureusement nous arrivons aujourd'hui trop tard : et en disant que le Congrès est une chimère, nous ne faisons que répéter ce que tout le monde dit; nous risquons fort d'être accusé de plagiat.

C'était pourtant, il faut en convenir, un beau rêve. Mais nous n'oserions ajouter avec le poëte :

A nos chagrins réels c'est une utile trêve.

Car s'il est un fait bien constaté, c'est que l'assurance de cette paix universelle a inspiré à tous une immense frayeur. Pendant quelques jours on s'est regardé en bien se gardant de laisser deviner sa pensée. Puis, ceux qui avaient le moins à risquer se hasardant, le courage est peu à peu revenu aux autres; on a accepté en tremblant la belle perspective, quelquefois en faisant des réserves, en demandant des explications, jusqu'à ce qu'enfin l'Angleterre, usant du privilége immémorial que possède la race anglo-saxonne de faire fi d'une politesse trop recherchée, a répondu rondement qu'elle ne voulait pas du congrès, prétendant que ce serait le moyen le plus sûr d'arriver promptement à la guerre.

Est-ce à dire que la paix soit assurée? pas précisément; moins qu'avant cet espoir d'une paix universelle qui a paru un instant éblouir les esprits. C'est à tel point que les amis les plus ardents du congrès, préface de la paix définitive, en sont à menacer ceux qui, par leurs refus, dissipent leurs illusions.

C'en est donc fait : le congrès n'aura pas lieu ; voilà la meilleure chance de paix qui nous reste.

Et cependant, comment ne pas reconnaître que celui qui a fait cette proposition avait parfaitement raison? N'a-t-il pas défendu la plus sainte et la plus juste des causes? Qui ne reconnaîtrait avec lui que la position de l'Europe est, de tout point,

anormale, intenable? qui ne voit en particulier tout ce qu'il y a de monstrueux dans ces armements généraux qui sont partout à l'ordre du jour depuis plusieurs années? Mais si les peuples consentaient à consacrer aux améliorations de tout genre les sommes fabuleuses qu'ils gaspillent en préparatifs militaires, la grande question de la misère et du socialisme, partiellement éteinte mais couvant sous la cendre, serait presque résolue. Oui, tout cela est parfaitement juste, et cependant, réflexion faite, on ne peut prendre au sérieux la pensée d'un congrès. Les difficultés tiendraient-elles peut-être à des considérations personnelles? David serait-il impropre à accomplir l'œuvre de pacification réservée au Salomon de quelque siècle à venir? Ou bien les peuples eux-mêmes ne seraient-ils pas encore mûrs pour cette paix universelle qu'ils redoutent de se voir imposer? Quoi qu'il en soit,— c'est peut-être la faute de tout le monde, sans excepter vous et moi, — mais il est bien certain que le terrain n'est pas bien préparé pour recevoir cette pensée profondément chrétienne. Il est honteux qu'après 18 siècles de christianisme il en soit ainsi, mais enfin il serait inutile de vouloir se faire des illusions. On ne peut récolter abondamment là où on a chichement semé. La belle perspective que le discours du chef du gouvernemant français a fait briller à nos yeux demeure un mirage, encore fort éloigné de devenir une réalité, parce que l'œuvre personnelle et individuelle est encore beaucoup trop négligée. Il y a dans le monde beaucoup trop d'illusions et de fictions, pour que la pensée d'une paix universelle n'en soit pas une à son tour : on ne cueille pas des figues sur des chardons. Laissons donc retomber la toile sur ce grand coup de théâtre; gardons-nous de nous laisser distraire; avant de proclamer la victoire du bon principe, suivons pas à pas la lutte constante dans laquelle il est engagé avec le mauvais.

Aussi bien, les signes des temps ne sont pas aussi sombres qu'on pourrait le croire. Les jours d'épreuve, de souci et de contradiction sont décidément favorables à la cause de la liberté. L'avouerai-je? le fait que le dernier ouvrage de M. Laboulaye [1] a été enlevé d'un seul jour, encore tout humide et sortant de presse, nous a plus réjoui que la perspective de la paix universelle? Il est même permis de croire que Cobden et Bright ne pensent pas autrement, car, il ne faut pas oublier de le dire, ces amis de la paix universelle ont, eux aussi, peur du congrès.

Pour en revenir à l'ouvrage de M. Laboulaye, nos lecteurs le connaissent déjà par plusieurs citations qui ont paru à cette place. Nous ne signalerons donc qu'un passage de sa remarquable préface :

« Ce qui me touche, dit-il, ce que je voudrais faire entrer dans nos lois et nos habitudes, c'est la liberté pour tout le monde, la liberté, seule défense des minorités et des individus. Si trente fidèles veulent fonder une église ou une œuvre de charité, si vingt pères de famille veulent ouvrir une école, si un seul citoyen veut établir un journal pour y défendre, seul et contre tous, ce qu'il croit être la justice et la vérité, je demande que rien ne gêne cette énergie; je demande que chacun de nous, favorable ou non à ces entreprises, y reconnaisse le légitime usage d'un droit sacré. C'est ainsi que j'entends la liberté; si elle n'est pas le bien et la chose du moindre paysan, du plus obscur ouvrier, elle est le privilége, elle n'est plus la liberté. Voilà mon radicalisme, c'est une maladie si peu dangereuse que je la souhaite à tous les Français. Ce sera le vaccin du communisme, du socialisme, du jacobinisme. » Certes, il est consolant, au milieu de tant de scènes déplorables, de voir un écrit respirant un tel esprit s'enlever en un jour. Ajoutons que *Paris en Amérique*, du même auteur, est loin d'être oublié ; il fait encore fureur en France, c'est l'*Espérance* qui nous en informe. Il est intéressant de remarquer, à l'adresse de ceux qui pourraient ne pas se faire une juste idée des tendances de ce journal, qu'il est, à notre connaissance, le seul qui ait eu le courage de faire ses réserves au sujet de *Paris en Amérique*. Il aurait grand'peur que la France se laissât inoculer le radicalisme de M. Laboulaye. C'est qu'aussi nous ne serions pas seulement débarrassés du communisme, du socialisme et du jacobinisme, mais d'autre chose encore. On comprend donc que l'*Es-*

[1] *Le parti libéral et son avenir.*

pérance veille. Nous le faisons également. Et voilà pourquoi nous tenons à constater de quel bord partent les réserves et les craintes, quand une main vigoureuse s'attaque à cet édifice païen qui rend, dans notre vieux monde, toute liberté impossible. On ne redoute donc pas d'avouer, dans une certaine mesure, une curieuse solidarité avec la centralisation socialiste. Que voulez-vous? cet individualisme est un tel dissolvant!!

Malgré le succès éclatant des ouvrages de M. Laboulaye, on se prend plus d'une fois à désespérer de la magnifique cause qu'il défend, quand on se rend compte de l'état des esprits et des mœurs en France. Il faut croire alors que la vérité est assez puissante pour réparer tant de ruines, ce qui n'est pas une petite tâche. Le sol est tellement ingrat qu'il faut débuter par créer la terre végétale qui paraît avoir entièrement disparu. Jugez-en par la vue que nous donne de ce monde si brillant de Paris, délices des esprits élégants et frivoles, un homme qui n'est nullement puritain, un rédacteur du *Temps* et de la *Revue Germanique*, M. Dolfus.

« Dans ce monde parisien surtout, dit-il, les choses en sont venues, et beaucoup par notre complicité tacite (c'est une femme qui parle), à un tel point qu'on ne sait plus exactement où est le bien, où est le mal, le vrai et le faux. Ce monde aimable et mélangé regorge de sophismes élégants, il a conscience que la sincérité menacerait son asile et qu'il vit de concessions. Ce serait vraiment un gros manque de savoir-vivre que de protester contre de petites infamies courantes, fût-ce par le doute le plus discrètement énoncé. On aurait l'air de venir de Tombouctou. La province est un peu moins dans la nuance, mais elle y vient petit à petit. On ne peut réclamer des gens un progrès si rapide, et les départements font ce qu'ils peuvent pour se mettre à l'heure de Paris. Ils nous demandent de plus en plus nos opinions; les esprits veulent être mis au dernier genre. Il n'y aura bientôt plus que des Parisiens en France: on fabriquera dans la capitale tout article de mode, habits, robes et opinions. La province, ce jour-là, sera définitivement annexée, et nous célébrerons le triomphe suprême de l'égalité. Une personne qui, dans un salon de Paris, à propos de certains faits ou de certaines gens, crierait au scandale, risquerait de devenir un plus grand scandale elle-même. » On sait que la province française n'est pas, à cet égard, seule menacée d'annexion. Qui n'a rencontré, une fois ou l'autre, en tout pays, cet énervement moral, cette absence de tout courage et cette platitude qui, d'après M. Renan, doit être le caractère dominant de notre époque? Si les choses duraient sur ce pied, au lieu d'un congrès inaugurant la paix universelle, il faudrait compter sur l'intronisation d'un despotisme rappelant ceux de la Chine et du Japon.

Heureusement que ceux-là mêmes qui ont pour leur bonne part contribué à amener cet état de l'opinion, ne peuvent se défendre de quelques soupirs et de quelques plaintes en leurs meilleurs moments. S'ils avaient le pouvoir en main et encore assez de vigueur et de force, ils briseraient indignés, dans leurs heures de clairvoyance, ces idoles que pendant leur vie entière ils sont occupés à faire tenir debout. Qu'on en juge par la confession qui échappait, hier encore, à M. Scherer, importuné, semble-t-il, à la vue des ruines qu'il a amoncelées autour de lui, et jetons un regard furtif vers ce pays de la jeunesse qu'il a laissé bien loin derrière lui.

Il s'agit d'une lettre de Mme de Sismondi à son fils partant pour l'Italie. Elle lui recommande de prendre garde, en attaquant les superstitions, de ne point nuire à la religion, danger immense. « Et que deviendront les âmes, dit-elle, que tu auras privées de toute consolation et de toute espérance? La piété est une des affections de l'âme les plus douces et les plus nécessaires à son repos; on doit en avoir dans toutes les religions, excepté dans celle où, à force d'élaguer les rameaux auxquels nos sens atteignent, à force de spiritualiser, on tombe dans les idées abstraites et dans un vague désolant. » Après avoir cité ces paroles, M. Scherer ajoute: « On me permettra de croire que je ne suis pas suspect, si je dis: voilà qui est beau, voilà qui est vrai, voilà ce que nous avons le besoin de nous redire quelquefois, nous tous à qui il arrive si facilement de confondre l'erreur avec le mal, et de porter atteinte dans les âmes à ce qui fait leur force, plus que cela, leur beauté! Hélas!

pionniers aveugles et travaillant au renversement du passé, nous faisons une œuvre que nous ne connaissons pas, nous cédons à une puissance dont il semble parfois que nous soyons les victimes aussi bien que les instruments. La terrible dialectique dont nous chiffrons les formules, nous broie en même temps que nous en broyons les autres. C'est l'avenir sans doute, c'est l'avancement des sociétés, c'est l'idéal qui se réalise ainsi par des forces inconscientes. Nous avons besoin de le croire. Malheur à nous si nous en doutions. Et néanmoins, quand la lutte s'arrête un moment, quand le penseur redevient homme, quand il regarde en arrière, quand il voit les ruines qu'il a faites et écoute les gémissements qu'il a arrachés; oh! qu'il trouve alors son sentier rude et sauvage, et qu'il donnerait volontiers la jouissance de la conquête pour l'une de ces douces fleurs de piété et de poésie qui embaument encore le sentier des humbles!» Voilà donc la lutte monstrueuse mise à nu! Voilà les deux hommes en présence! les vérités morales, incontestables, se trouvent aux prises avec les exigences de la logique beaucoup plus problématiques. Supposé même que celles-ci eussent la même certitude que les premières, qui sont des faits, de quel droit sacrifie-t-on quelques données aux autres? Prétendra-t-on être dans les conditions voulues pour trouver la vérité, alors qu'on arrache froidement l'organe au moyen duquel elle peut être saisie? Quel exemple instructif et saisissant que celui de ces suicidés ambulants qui ont encore assez de vie pour constater l'attentat qu'ils ont commencé en leur personne, sans avoir la vigueur suffisante pour bander la plaie saignante! Si seulement la douleur devenait assez vive pour tourner à la tragédie! Si les cris déchirants d'Œdipe soupirant après l'expiation retentissaient encore! Alors enfin la meilleure partie de l'homme pourrait reprendre ses droits et s'imposerait comme un fait dont il faudrait tenir, pour le moins, autant de compte que des exigences du raisonnement.

Il n'est nullement nécessaire d'être placé au point de vue mystique ou chrétien pour tenir le langage que nous tenons dans ce moment. La thèse que nous soutenons depuis longtemps était hier encore développée avec éclat par un représentant du positivisme, M. Marcellin Berthelot, dans son article de la *Revue des deux Mondes*, en réponse à M. Renan. S'opposant à la fois à ceux qui font arbitrairement de l'orthodoxie ou de l'incrédulité au nom d'un dogmatisme sans base dans les faits, l'auteur réclame, pour la méthode d'observation franchement appliquée, le droit de découvrir la vérité dans la sphère morale comme elle l'a découverte dans celle des sciences positives. Cela menace d'être long, diront les docteurs empressés; mais l'essentiel c'est que le chemin soit sûr. Dans tous les cas il est caractéristique, au milieu du désarroi actuel des écoles et des partis, de voir la méthode d'observation, qui a fait merveille dans le domaine de la nature, mise enfin au service de la religion et de la morale.

L'auteur accorde que la recherche de l'origine et celle de la fin des choses échappent à la science positive. Jamais celle-ci n'aborde les relations du fini avec l'infini. Faut-il en conclure que ces problèmes n'existent pas? qu'il faut mépriser tout ce qui s'élève au-dessus du monde, des sens et des phénomènes? C'est là ce que soutiennent en France deux écoles opposées, les positivistes, disciples d'Auguste Comte, et certains idéalistes, affectant un mépris souverain pour tout ce qui ne tombe pas sous les sens. M. Berthelot n'adopte pas les conclusions de ces écoles. Parfaitement logique et conséquent, il maintient que c'est la méthode d'observation, franchement appliquée, qui seule a le droit de décider avec certitude. Voici comment, suivant M. Berthelot, on doit procéder dans ce domaine.

« Dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, dit-il, il s'agit d'abord d'établir les faits et de les contrôler par l'observation, puis de les enchaîner en s'appuyant sans cesse sur cette même observation. Tout raisonnement qui tend à les déduire *a priori* de quelque axiome abstrait est chimérique; tout raisonnement qui tend à opposer les unes aux autres des vérités de fait, et à en détruire quelques-unes en vertu du principe logique de contradiction, est également chimérique. C'est l'observation des phénomènes du monde moral, révélés soit par la psychologie, soit par l'histoire et

l'économie publique, c'est l'étude de leurs relations graduellement généralisées et incessamment vérifiées qui servent de fondement à la connaissance scientifique de la nature humaine. La méthode qui résout chaque jour les problèmes du monde matériel et industriel est la seule qui puisse résoudre et qui résoudra tôt ou tard les problèmes fondamentaux relatifs à l'organisation des sociétés. »

L'auteur ne se borne pas à indiquer la méthode à suivre : il la légitime. « La science des relations directement observables, dit-il, ne répond pas complétement et n'a jamais répondu aux besoins de l'humanité. En deçà comme au delà de la chaîne scientifique, l'esprit humain conçoit sans cesse de nouveaux anneaux ; là où il ignore il est conduit par une force invincible à construire et à imaginer, jusqu'à ce qu'il remonte aux causes premières. Derrière le nuage qui enveloppe toute fin et toute origine, il sent qu'il y a des réalités qui s'imposent à lui, et qu'il est forcé de concevoir idéalement, s'il ne peut les connaître. Il sent que là résident les problèmes fondamentaux de sa destinée. Ces réalités cachées, ces causes premières, l'esprit humain les rattache d'une manière fatale aux faits scientifiques, et, réunissant le tout, il en forme un ensemble, un système embrassant l'universalité des choses matérielles et morales. »

On objectera sans doute que, dans ce domaine, la lumière manque souvent et qu'on ne peut pas marcher d'un pas assuré, comme dans les sciences naturelles. Sans doute. Mais les problèmes n'en existent pas moins, et, sous prétexte qu'ils ne sont pas aisés à résoudre, il ne faut pas se livrer à un dogmatisme également arbitraire, qu'il soit d'ailleurs incrédule ou croyant. Si l'observation est, nous en convenons, lente et boiteuse, ce n'est pas une raison pour se fier à un idéalisme aveugle et boiteux aussi, à en juger par la chute successive de tant de systèmes. Voilà donc que le domaine du surnaturel se trouve aussi reconquis au nom de la méthode d'observation qui doit régner dans cette sphère comme dans toutes les autres. M. Berthelot est positif à cet égard. « Chose étrange, dit-il, cette science a été la première qui ait excité la curiosité humaine, et c'est elle aujourd'hui qui a besoin d'être justifiée. L'obstination de l'esprit humain à reproduire ces problèmes prouve qu'ils sont fondés sur des sentiments généraux et innés au cœur humain, sentiments qui doivent être distingués soigneusement des constructions échafaudées à tant de reprises pour les satisfaire. Ils sont donc légitimes en tant que sentiments. Faut-il les chasser du domaine de la science, parce qu'ils ne peuvent être résolus avec certitude, et en abandonner la solution au mysticisme ? Je ne le pense pas. »

M. Berthelot ne se borne pas à légitimer l'emploi de sa méthode : il constate les résultats incontestables auxquels on est déjà arrivé en s'en servant. « Le sentiment du bien et du mal, dit-il, est un fait primordial de la nature humaine ; il s'impose à nous en dehors de tout raisonnement, de toute croyance dogmatique, de toute idée de peine ou de récompense. La notion du devoir, c'est-à-dire la règle de la vie pratique, est par là reconnue comme un fait primitif, en dehors et au-dessous de toute discussion. Il en est de même de la liberté, sans laquelle le devoir ne serait qu'un mot vide de sens. La discussion abstraite si longtemps agitée entre le fatalisme et la liberté n'a plus de raison d'être. L'homme sent qu'il est libre ; c'est un fait qu'aucun raisonnement ne saurait ébranler. Voilà quelques-unes des conquêtes capitales de la science moderne. »

Mais ce n'est pas tout. En suivant fidèlement la méthode d'observation, on peut s'élever plus haut encore. On entrevoit les hauteurs suprêmes vers lesquelles l'esprit humain se sent attiré, bien que souvent il désespère de les contempler dans toute leur clarté. « Enfin au sommet de la pyramide scientifique viennent se placer les grands sentiments moraux de l'humanité, c'est-à-dire, le sentiment du beau, celui du vrai et celui du bien, dont l'ensemble constitue pour nous l'idéal. Ces sentiments sont des faits révélés par l'étude de la nature humaine ; derrière le vrai, le beau, le bien, l'humanité a toujours senti, sans la connaître, qu'il existe une réalité souveraine dans laquelle réside cet idéal, c'est-à-dire Dieu, le centre et l'unité mystérieuse et inaccessible vers laquelle converge l'ordre univer-

sel. Le sentiment seul peut nous y conduire; ses aspirations sont légitimes, pourvu qu'il qu'il ne sorte pas de son domaine avec la prétention de se traduire par des énoncés dogmatiques et *a priori* dans la région des faits positifs. »

On le voit, les droits de la science du surnaturel sont reconnus au nom d'un positivisme conséquent et dépréoccupé. Les bases mêmes du théisme sont établies, de par la méthode d'observation. Sans doute l'édifice demeure encore inachevé, mais l'essentiel c'est que ses fondements soient bien posés. Voilà ce que vient de faire une main désintéressée. A ceux maintenant qui désirent plus et mieux de travailler avec courage, d'observer avec impartialité, à eux de placer assises sur assises, jusqu'à ce que l'édifice entier ait reçu son couronnement. Sans contredit, si une réconciliation est encore possible entre l'Evangile et le siècle, on ne saurait la trouver dans une voie plus sûre et plus populaire que celle ouverte par la méthode d'observation. On en finirait une bonne fois pour toutes avec un idéalisme arbitraire et fantastique. La chimie et la physique de fantaisie sont mortes depuis longtemps; quand donc verrons-nous donner le coup de grâce à un panthéisme et à un scepticisme non moins arbitraires? Personne ne doit avoir peur des faits bien constatés, car ils sont comme des jalons jetés çà et là sur notre sombre route, par une lumière éclatante qui juge bon de se voiler derrière le nuage.

N'oublions pas que c'est à propos de la France que nous disons tout cela. Car si nous passons en ALLEMAGNE, nous rencontrons des préoccupations d'un tout autre genre. La cause de l'idéalisme y est bien décidément perdue, mais c'est son frère, le matérialisme, qui occupe le haut du pavé. Nous ne sachions pas que la cause du spiritualisme y ait encore été défendue au nom de la méthode d'observation, du moins de nos jours. Les Allemands ont bien donné au monde le philosophe qui a porté le coup de grâce au dogmatisme. Mais, à les entendre, Kant serait depuis longtemps dépassé, et ce n'est pas de sitôt que les Germains renonceront à ces systèmes bien arrondis, parachevés, éclatants et éblouissants comme les nuages par un couchant d'été, mais inconsistants et changeants comme eux.

Voilà pourquoi, tandis qu'en France les questions théologiques et philosophiques surgissent, l'Allemagne épuisée aborde surtout les questions pratiques. Elle s'essaie à une révolution politique et achève sa réformation ecclésiastique.

Dans le HANOVRE le synode constituant poursuit son œuvre, non pas sans donner lieu à des débats assez caractéristiques. C'est ainsi que les instituteurs ont, par de nombreuses pétitions, réclamé le privilége de siéger, comme tels et de droit, dans le conseil ecclésiastique supérieur. On faisait valoir, à l'appui de cette idée, les rapports très étroits qui règnent entre l'église et l'école; cette prétention n'a été repoussée qu'à une très faible majorité. Au reste, les instituteurs siégent de droit dans les synodes provinciaux. La question du cens électoral a été aussi vivement débattue. Il va sans dire que tout le monde est électeur sans offrir aucune garantie religieuse; c'est là le principe fondamental de la réformation ecclésiastique du XIX[e] siècle. On doit cependant lui rendre la justice de déclarer qu'en Hanovre elle cherche à ne pas rompre entièrement avec le passé. C'est ainsi que, pour être éligible, il faut assister au culte régulièrement et participer à la sainte cène. Ces dispositions ont été vivement attaquées, mais elles ont pourtant fini par être maintenues, il est vrai à une faible majorité. La question de savoir si la commission synodale commencerait ses séances par la prière a donné lieu à des manifestations assez caractéristiques. Les uns demandaient qu'on renonçât à la prière quand il n'y aurait à l'ordre du jour que des matières de l'ordre temporel et séculier, affaire financière par exemple; tel autre déclarait faire un grand cas de la prière, mais il n'aimerait pas qu'elle fût profanée par un usage trop fréquent; on s'est même opposé à cet usage en déclarant n'y voir qu'une cérémonie machinale; on insiste toujours de plus en plus, s'est écrié un orateur, sur la prière, le chant et les génuflexions; tout cela est un reste de catholicisme, il faudra bientôt recourir au rosaire. L'ancienne objection en vertu de laquelle la prière perdrait de sa signification et de sa force par une répétition

trop fréquente, a également été présentée. Malgré tout cela, l'opinion contraire a fini par prévaloir : il a été décidé, à une forte majorité, que, dans la règle, le président ouvrirait les séances par la prière.

Au milieu des divisions des partis et des malentendus qui séparent les hommes établis sur le même fondement, il est réjouissant de signaler une tentative de rapprochement entre les croyants protestants et les croyants catholiques. L'entreprise semble sérieuse. et surtout elle est étrangère à cet esprit féodal des Leo et des Hengstenberg qui voudraient convertir le protestantisme au catholicisme pour ramener plus sûrement l'Europe au moyen âge. Il vient de se former, dans le duché de Bade, une société qui peut être considérée comme un heureux élargissement de la base de l'*Alliance évangélique,* sans tomber dans les ridicules aberrations de la prétendue *Alliance chrétienne universelle.* Ses membres appartiennent à la haute bourgeoisie protestante et catholique. Un programme, non imprimé, fait connaître les vues et le but de la société. Son fondement, c'est le mot célèbre : unité dans les choses nécessaires, liberté dans les douteuses, et charité en toutes. Les hommes qui se mettent ainsi en avant déclarent humblement qu'ils le font, parce que ceux que leur vocation semble appeler à mettre un terme aux luttes confessionnelles, dans des jours si difficiles, négligent de le faire. La base dogmatique de la société est le symbole des apôtres. Les membres se proposent pour but de réunir toutes les forces vives du christianisme, afin de répandre la connaissance des vérités essentielles de l'Evangile et de travailler à les faire pénétrer dans la vie journalière. On doit aussi s'élever contre toute manifestation hostile, soit entre des membres de confessions différentes, soit entre personnes appartenant à la même dénomination. Comme c'est surtout une communion spirituelle que les membres de cette société ont en vue, jusqu'à ce que le jour d'une réunion parfaite soit arrivé chacun d'eux reste dans le sein de son église particulière. Enfin pour atteindre le but qu'on se propose, on ne veut employer que des moyens découlant du véritable esprit du christianisme et pouvant le faire prévaloir. Les personnes partageant les mêmes sentiments seront invitées à se joindre à cette société.

Tandis que dans la protestante Allemagne les chrétiens se tendent ainsi une main fraternelle, l'Espagne a toujours beaucoup de peine à rompre avec les traditions de l'inquisition. C'est dans le but de faire cesser ce monstreux état de choses qu'une des dernières victimes de la persécution Manuel Matamoros, vient d'adresser une remarquable pétition aux Cortès pour demander l'abolition des lois intolérantes. L'auteur ne se plaint pas du sort qui lui est échu en partage, puisqu'il est légal, mais il demande si on ne pourrait pas enfin mettre d'accord la loi avec l'équité et la morale. Il peint très bien ce qu'il y a de tragique dans la position du patriote exilé pour avoir obéi à sa conscience. « Pour l'homme qui aime sa patrie, dit Matamoros, la proscription est plus qu'une peine afflictive; c'est un supplice moral qui trouble l'esprit et martyrise le cœur. A toutes les époques et dans toutes les circonstances de la vie, le bannissement produit une douloureuse et profonde impression, mais cette impression est plus douloureuse encore lorsque, dans le sanctuaire de leur conscience, les victimes nourrissent la conviction la plus intime qu'elles n'ont commis aucune faute aux yeux du Seigneur, qu'elles désirent ardemment glorifier son nom, et qu'elles n'ont fait qu'obéir à la parole du souverain juge, devant le tribunal duquel il nous faudra tous comparaître et rendre compte de notre foi et de notre vie. » Après avoir témoigné de son respect pour les lois intolérantes de l'état, le pétitionnaire signale les maux de tout genre qu'elles ont infligées au genre humain en général et à sa patrie en particulier. « L'histoire de nos malheurs, dit-il, est un témoignage qui s'élève avec une irrésistible éloquence contre l'étroitesse des sectes et contre l'oppression théocratique de l'église constituée. La séparation des Flandres, qui priva la couronne de Castille du plus beau de ses ornements; l'expulsion des Juifs et des Maures, qui rendit déserts nos ateliers et nos manufactures; les auto-da-fé, où furent immolés tant de milliers de victimes; les horribles

catastrophes qui dévastèrent notre territoire; le marasme de nos facultés intellectuelles, qui nous a fait végéter dans les ténèbres, et la perte de notre primitive prépondérance ... tels ont été les résultats inévitables du fanatisme religieux dont le sceptre de fer a pesé sur nous durant de longues années. Oui, le fanatisme religieux déroba des milliers de bras à la culture de nos champs, interrompit le cours des idées et les progrès à l'intérieur, faisant des Pyrénées une barrière insurmontable et de nos côtes un mur de granit qui nous isole du monde civilisé. » Certes, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire abandonner un régime auquel on peut adresser de tels reproches. Il est cependant douteux que le but de la pétition soit atteint; Matamoros a beau terminer sa pétition par une profession chrétienne à laquelle le catholique le plus rigide n'aurait rien à objecter, il est douteux que les Cortès cèdent. La liberté religieuse s'impose et ne s'accorde pas. Que de gouvernements et d'individus qui sont Espagnols sur ce point!



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

AIMÉ STEINLEN. Notice par L. Vulliemin. 1 vol. in-12. Lausanne 1863, chez Georges Bridel. 2 fr. (Se vend au profit de l'Hospice des enfants à Lausanne.)

L'intérêt est le dieu du siècle entend-on, dire de tous côtés, et trop de faits viennent malheureusement appuyer cette assertion; si les hommes qui agissent uniquement d'après des principes et non d'après les convenances du moment, n'ont jamais été en majorité, il semble que de nos jours ils soient moins nombreux encore; notre siècle est positif, et l'héroïsme n'est pas son fait. Mais il y a cependant encore de ces hommes pour qui le devoir est l'unique règle et qui prennent pour devise l'ancien adage: « Fais ce que dois, advienne que pourra. » L'âme se sent fortifiée et encouragée à la la rencontre d'un de ces caractères, et leur contact exerce une influence bienfaisante. C'est ce qu'on éprouve en lisant la notice de M. Vulliemin sur Aimé Steinlen.

Nous suivons dans ses années d'études l'ami que la mort nous a ravi; nous voyons son activité dans cette société de Zofingue dont longtemps il fut l'âme et à laquelle il voua jusqu'à la fin une affection qu'elle était heureuse de lui rendre. Président de la section vaudoise d'abord, président central ensuite, il exerça une heureuse influence sur ses camarades; puis, entré dans la vie pratique, il venait encore s'asseoir quelquefois au milieu de la jeune génération. Comme on aimait alors à entendre sa voix émue raconter ses vieux souvenirs ou donner les conseils affectueux que lui dictait son expérience! Pour beaucoup de ses jeunes amis il est le type du vrai *Zofingien*.

La carrière pénible de précepteur nous montre ensuite Steinlen (tel qu'il a été également dans son activité politique), homme de devoir et de conviction; aussi l'un de ses anciens adversaires lui rendait-il, peu après sa mort, ce beau témoignage: « Steinlen n'a pas réussi dans le sens moderne du mot et il ne le pouvait guère, parce que, sans parler de l'impopularité de ses opinions politiques et religieuses, il avait précisément les trois qualités dont la réunion s'oppose aux succès faciles: le talent, le courage et la droiture de caractère. »

L'enseignement et une part active et dévouée à la direction d'une institution de charité occupèrent les dernières années d'une vie si promptement terminée, mais fermement parcourue au milieu d'obstacles, de déceptions et de douleurs sans nombre.

Steinlen connut les joies intimes de la famille et les douceurs de l'amitié; remercions M. Vulliemin de nous avoir révélé d'une main discrète cette face de son sujet; mais Steinlen était avant tout un patriote, et un patriote chrétien; « après Dieu, la première place en son cœur appartenait à sa patrie, » nous dit son biographe, et durant toute sa vie il travailla pour elle. Que lui a-t-elle rendu? Rien, hélas! de son vivant, mais l'estime et l'affection du moins, après sa mort. Cela ne *vaut* pas grand' chose, dira dédaigneusement quelque heureux du jour. Non, mais pour notre ami c'est

beaucoup; et s'il avait pu savoir que son exemple ferait du bien à plusieurs, il aurait ressenti une joie inexprimable. « Ma vocation, disait-il, est de retremper les cœurs des jeunes gens et de donner à ma patrie de bons citoyens. » A-t-il échoué? Je ne le pense pas, car sa mémoire vit, et vivra longtemps encore parmi cette jeunesse qu'il aimait; son souvenir ne peut rester infécond.

Remercions en finissant M. Vulliemin d'avoir ainsi continué sa série de biographies vaudoises: Le *doyen Bridel,* le *landamman Pidou,* et aujourd'hui *Aimé Steinlen;* trois figures avec lesquelles il est bon de faire connaissance. Espérons que l'auteur, auquel nous sommes déjà si redevables, ne s'en tiendra pas là.

A. B.

DÉFENSE D'OSTERWALD ET DE SA THÉOLOGIE, ou réfutation des articles publiés dans le *Chrétien évangélique* par Ad. Bauty, pasteur, par un pasteur neuchâtelois. Neuchâtel, librairie S. Delachaux, 1863; brochure. in-8. Prix 1 fr.

On lit sous ce titre dans les *Deux-Patries,* Journal de l'Eglise nationale vaudoise (numéro du 20 novembre), l'article suivant, qui rend aussi nos impressions au sujet de la brochure du pasteur neuchâtelois. Nous remercions la rédaction des *Deux-Patries* d'être venue à notre aide en cette délicate et périlleuse affaire. — Nous apprenons que M. Bauty se propose de publier lui-même quelques OBSERVATIONS sur cette brochure, qui est due, nous dit-on, à la plume de M. Bonhôte, pasteur à Boudry. *(Réd.)*

Le rôle de journaliste est décidément un rôle dangereux par le temps qui court. Nous ne sommes pas seuls à nous en apercevoir; les rédacteurs du *Chrétien évangélique* en savent quelque chose, et M. Bauty, qui s'est permis une série d'articles critiques sur le célèbre Osterwald, paraît avoir excité par là une sorte de tempête chez nos voisins de Neuchâtel. La brochure que nous annonçons est, dans le domaine de la littérature théologique, l'écho des indignations que les articles de M. Bauty ont soulevées, tout comme un chiffre assez notable de désabonnements [1] au journal qui les a publiés en avait été, dit-on, le premier symptôme.

On aurait pu croire que, le nom d'Osterwald appartenant désormais à l'histoire, il serait permis de discuter calmement le fort et le faible d'un serviteur de Dieu qui a rempli sans doute une mission assez importante dans l'Eglise, mais qui, pas plus qu'aucun mortel, ne peut prétendre à rencontrer partout et toujours d'unanimes approbateurs. Il paraît qu'en cela M. Bauty s'est trompé. A en juger par la vivacité des sentiments que son étude critique a soulevés, Osterwald est encore vivant à Neuchâtel; il est encore notre contemporain. Peu s'en faut que les appréciations du malheureux journaliste ne soient envisagées comme de blessantes personnalités et qu'elles n'allument une sorte de guerre entre Vaud et Neuchâtel. C'est là surtout ce que nous regrettons dans ce débat et en particulier dans la brochure que nous venons de lire.

Nous nous garderons bien de nous aventurer sur un terrain aussi brûlant. Nous avions lu les articles de M. Bauty avec intérêt, et, sans être en mesure de vérifier toutes ses assertions, de contrôler tous ses jugements, l'auteur nous avait paru rendre assez fidèlement l'impression générale que nous a laissée la portion des œuvres d'Osterwald que nous connaissons, impression qui est partagée, croyons-nous, par un très grand nombre de chrétiens. Personne plus que nous n'apprécie les efforts qui ont été faits en d'autres temps ou qui se font de nos jours pour faire sortir la religion de l'arène des querelles théologiques et pour mettre l'accent sur le côté pratique ou moral de l'Evangile; à ce titre le rôle d'Osterwald, tel qu'il nous est présenté dans la brochure de son défenseur, a rencontré toutes nos sympathies. Nous trouvons d'ailleurs très naturel et très légitime que nos frères de Neuchâtel discutent une question qui leur tient au cœur et qu'ils sont sans doute fort capables d'élucider. Mais, de grâce, qu'ils n'en fassent pas une question quasi-personnelle, comme si les hommes qui se permettent de critiquer l'auteur du *Catéchisme* et des *Réflexions sur la Bible* n'étaient poussés

[1] En tout *quatre,* qui ont été remplacés par *trois* nouveaux abonnés neuchâtelois. *(Réd.)*

que par la jalousie et n'avaient d'autre but que de ternir une gloire neuchâteloise, et de frapper derrière Osterwald l'Eglise à laquelle il a appartenu! C'est la recommandation que, dans l'intérêt de la paix, nous nous permettrons d'adresser à nos frères de Neuchâtel, et nous reconnaîtrons après cela que, sur bien des points de détail, la brochure qui vient de paraître nous a non-seulement intéressé, mais éclairé. Cependant, disons-le franchement, notre impression générale, antérieure de beaucoup à la lecture des articles de M. Bauty, subsiste et s'effacera difficilement, parce qu'elle est fondée, croyons-nous, sur la réalité.

Chants pour les Unions chrétiennes de la Suisse romande. 1 vol. in-12. Lausanne, Georges Bridel, éditeur. Prix: 1 fr. 50.

Les *Unions chrétiennes* de jeunes gens ne datent guère dans notre pays que d'une douzaine d'années. Peu nombreuses d'abord, elles s'accrurent assez rapidement, et en 1854 le canton de Vaud comptait déjà dix-neuf de ces associations. Depuis cette époque l'œuvre a continué à se développer, avec le secours d'en-haut; les progrès ne sont pas éclatants ni aussi prompts qu'on le désirerait, mais néanmoins il y a progrès, car l'association des Unions vaudoises compte aujourd'hui 38 sections; le canton de Neuchâtel en a 14, le Jura bernois 5, Fribourg 2 et Genève 1. Dans la Suisse allemande les Unions chrétiennes ont pris aussi un développement important, surtout dans les cantons de Bâle, Berne et Zurich. Ces unions de langue allemande possédaient déjà depuis 1856 un recueil de chant spécial dont on appréciait fort l'utilité; les unions de la Suisse romande sentirent le besoin d'en avoir un aussi, car des différents recueils dont elles se servaient aucun ne répondait entièrement au but. Cette lacune vient d'être comblée par le volume que nous annonçons.

Ce recueil renferme quatre-vingt-onze chants, dont la plus grande partie (57) sont des psaumes ou des cantiques religieux; on y a joint trente-quatre chants patriotiques descriptifs ou fraternels, destinés à être chantés dans les fêtes des *Unions*. Le choix des morceaux semble très bien fait; les chants les plus connus et les plus aimés de notre littérature religieuse y ont été réunis. Quant à la musique, on en est en général content; quelques connaisseurs disent cependant que telle transposition a été faite un peu trop bas, telle autre un peu trop haut; mais l'on sait la difficulté que présentent ces opérations. Les morceaux sujets à ces critiques ne sont du reste pas nombreux.

En somme, le recueil de chants pour les Unions chrétiennes de la Suisse romande remplira bien son but, et l'on peut espérer que son usage se généralisera et qu'ainsi il apportera une nouvelle vie et un plus grand développement aux Unions chrétiennes de notre pays, dont la tâche est si étendue et si importante.

A. B.

—◇—

AVIS

Comme le temps s'écoule sans qu'il paraisse aucun écrit sur un homme remarquable à plus d'un titre, feu M. le doyen Curtat, le soussigné désirerait lui consacrer quelques articles dans le *Chrétien évangélique*. Mais comme ses souvenirs personnels ne sauraient lui suffire, il prie instamment toutes les personnes qui pourraient lui communiquer des documents et des renseignements de quelque genre que ce soit, de vouloir bien aussi lui accorder leur précieux concours. Tout sera reçu avec reconnaissance, et l'esprit de discernement à apporter dans le choix des matériaux n'ira point au delà de ce que la vérité et la prudence pourront commander. Cet appel est adressé tout particulièrement aux hommes âgés dans la mémoire desquels le souvenir de M. Curtat est demeuré ineffaçable; ils ne voudront pas garder un silence qui plus tard rendrait impossible ce que nous nous proposons d'entreprendre. On attacherait un prix particulier aux renseignements dans lesquels les noms de M. le doyen Réal et de M. le doyen Curtat se trouveraient unis.

Lutry, le 3 décembre 1863.

Bauty, pasteur.

TABLE DES MATIÈRES

CHRONIQUE.

RÉCLAMATIONS ET LETTRES A LA RÉDACTION.



